

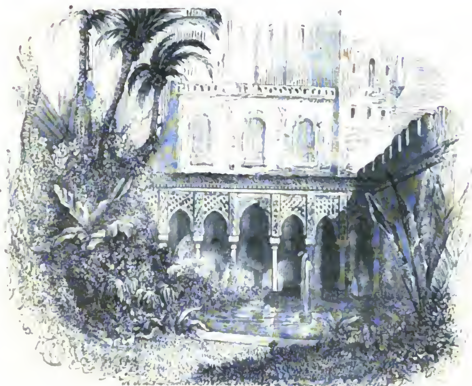
ŒUVRES

DE

ALEX. DUMAS



TOME SEPTIÈME.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN ET Ce.

1844

LE CORRICOLO.

PRÉFACE

DANS LAQUELLE EST EXPLIQUÉ CE QUE C'EST QUE LE CORRICOLO.

Le *corricolo* est le synonyme de *calessino*, mais comme il n'y a pas de synonyme parfait, expliquons la différence qui existe entre le corricolo et le calessino.

Le corricolo est une espèce de tilbury primitivement destiné à contenir une personne et à être attelé d'un cheval ; on l'attelle de deux chevaux, et il charrie de douze à quinze personnes.

Et qu'on ne croie pas que ce soit au pas, comme la charrette à bœufs des rois francs, ou au trot, comme le cabriolet de régie ; non, c'est au triple galop ; et le char de Pluton, qui enlevait Proserpine sur les bords du Symète, n'allait pas plus vite que le corricolo qui sillonne les quais de Naples en brûlant un pavé de laves et en soulevant leur poussière de cendres.

Cependant un seul des deux chevaux tire véritablement : c'est le timonier. L'autre, qui s'appelle le *bilancino*, et qui est attelé de côté, bondit, caracole, excite son compagnon, voilà tout. Quel dieu, comme à Tityre, lui a fait ce repos? C'est le hasard, c'est la Providence, c'est la fatalité : les chevaux comme les hommes ont leur étoile.

Nous avons dit que ce tilbury, destiné à une personne, en charriait d'ordinaire douze ou quinze ; cela, nous le comprenons bien, demande une explication. Un vieux proverbe français dit :

« *Quand il y en a pour un, il y en a pour deux.* »

Mais je ne connais aucun proverbe dans aucune langue qui dise :

« *Quand il y en a pour un, il y en a pour quinze.* »

Il en est cependant ainsi du corricolo, tant, dans les civilisations avancées, chaque chose est détournée de sa destination primitive !

Comment et en combien de temps s'est faite cette agglomération successive d'individus sur

le corricolo, c'est ce qu'il est impossible de déterminer avec précision. Contentons-nous donc de dire comment elle y tient.

D'abord, et presque toujours, un gros moine est assis au milieu, et forme le centre de l'agglomération humaine que le corricolo emporte comme un de ces tourbillons d'âmes que Dante vit suivant un grand étendard dans le premier cercle de l'enfer. Il a sur un de ses genoux quelque fraîche nourrice d'Aversa ou de Nettuno, et sur l'autre quelque belle paysanne de Bauci ou de Procida ; aux deux côtés du moine, entre les roues et la caisse, se tiennent debout les maris de ces dames. Derrière le moine se dresse sur la pointe des pieds le propriétaire ou le conducteur de l'attelage, tenant de la main gauche la bride, et de la main droite le long fouet avec lequel il entretient d'une égale vitesse la marche de ses deux chevaux. Derrière celui-ci se groupent à leur tour, à la manière des valets de bonne maison, deux ou trois lazzaroni, qui montent, qui descendent, se succèdent, se renouvellent, sans qu'on pense jamais à leur demander un salaire en échange du service rendu. Sur les deux brancards sont assis deux gamins ramassés sur la route de Torre del Greco ou de Pouzzoles, ciceroni surnuméraires des antiquités d'Herculanum et de Pompeïa, guides marrons des antiquités de Cumes ou de Baïa. Enfin, sous l'essieu de la voiture, entre les deux roues, dans un filet à grosses mailles qui va ballottant du haut en bas, de long en large, grouille quelque chose d'informe, qui rit, qui pleure, qui crie, qui hogne, qui se plaint, qui chante, qui raille, qu'il est impossible de distinguer au milieu de la poussière que soulèvent les pieds des chevaux : ce sont trois ou quatre enfants qui appartiennent on ne sait à qui, qui vont on ne sait où, qui vivent on ne sait de quoi, qui sont là on ne sait comment, et qui y restent on ne sait pourquoi.

Maintenant, mettez au-dessous l'un de l'autre, moine, paysannes, maris, conducteur, lazzaroni, gamins et enfants; additionnez le tout, ajoutez le nourrisson oublié, et vous aurez votre compte. Total, quinze personnes.

Parfois il arrive que la fantastique machine, chargée comme elle est, passe sur une pierre et verse; alors toute la carrossée s'éparpille sur le revers de la route, chacun lancé selon son plus ou moins de pesanteur. Mais chacun se retire aussitôt et oublie son accident pour ne s'occuper que de celui du moine; on le tâte, on le tourne, on le retourne, on le relève, on l'interroge. S'il est blessé, tout le monde s'arrête, on le porte, on le soutient, on le choie, on le couche, on le garde. Le corricolo est remisé dans un coin de la cour, les chevaux entrent à l'écurie; pour ce jour-là le voyage est fini; on pleure, on se lamente, on prie. Mais si, au contraire, le moine est sain et sauf, personne n'a rien; il remonte à sa place, la nourrice et la paysanne reprennent chacune la sienne; chacun se rétablit, se regroupe, se rentasse, et au seul cri excitateur du cocher le corricolo reprend sa course, rapide comme l'air et infatigable comme le temps.

Voilà ce que c'est que le corricolo.

Maintenant, comment le nom d'une voiture est-il devenu le titre d'un ouvrage? C'est ce que le lecteur verra au second chapitre.

D'ailleurs, nous avons un antécédent de ce genre que plus que personne nous avons le droit d'invoquer : c'est le *Speronare*.

LE CORRICOLO.

I

OSMIN ET ZAÏDA.

Nous étions descendus à l'hôtel de la Victoire. M. Martin Zir est le type du parfait hôtelier italien : homme de goût, homme d'esprit, antiquaire distingué, amateur de tableaux, convoiteur de chinoiseries, collectionneur d'autographes ; M. Martin Zir est tout, excepté aubergiste. Cela n'empêche pas l'hôtel de la Victoire d'être le meilleur hôtel de Naples. Comment cela se fait-il ? Je n'en sais rien. Dieu est parce qu'il est.

C'est qu'aussi l'hôtel de la Victoire est situé d'une manière ravissante : vous ouvrez une fenêtre, vous voyez Chiaja, la Villa-Reale, le Pausilippe ; vous en ouvrez une autre, voilà le golfe, et à l'extrémité du golfe, pareille à un vaisseau éternellement à l'ancre, la bleuâtre et poétique Caprée ; vous en ouvrez une troisième, c'est Sainte-Lucie avec ses mellonari, ses fruits de mer, ses cris de tous les jours, ses illuminations de toutes les nuits.

Les chambres d'où l'on voit toutes ces belles choses ne sont point des appartements; ce sont des galeries de tableaux, ce sont des cabinets de curiosités, ce sont des boutiques de bric-à-brac.

Je crois que ce qui détermine M. Martin Zir à recevoir chez lui les étrangers, c'est d'abord le désir de leur faire voir les trésors qu'il possède ; puis il loge et nourrit les hôtes par circonstance. A la fin de leur séjour à la Vittoria, un total de leur dépense arrive, c'est vrai : ce total se monte à cent écus, à vingt-cinq louis, à mille francs, plus ou moins, c'est vrai encore ; mais c'est parce qu'ils demandent leur compte. S'ils ne le demandaient pas, je crois que M. Martin Zir, perdu dans la contemplation d'un tableau, dans l'appréciation d'une porcelaine ou dans le déchiffrement d'un autographe, oublierait de le leur envoyer.

Aussi lorsque le dey, chassé d'Alger, passa à Naples, charriant ses trésors et son harem, prévenu par la réputation de M. Martin Zir, il se fit conduire tout droit à l'hôtel de la Vittoria, dont il loua les trois étages supérieurs, c'est-à-dire le troisième, le quatrième et les greniers.

Le troisième était pour ses officiers et les gens de sa suite.

Le quatrième était pour lui et ses trésors.

Les greniers étaient pour son harem.

L'arrivée du dey fut une bonne fortune pour M. Martin Zir, non pas, comme on pourrait le croire, à cause de l'argent que l'Algérien allait dépenser dans l'hôtel, mais relativement aux trésors d'armes, de costumes et de bijoux qu'il transportait avec lui.

Au bout de huit jours, Hussein-Pacha et M. Martin Zir étaient les meilleurs amis du monde ; ils ne se quittaient plus. Qui voyait paraître l'un s'attendait à voir immédiatement paraître l'autre. Oreste et Pilade n'étaient pas plus inséparables ; Damon et

Pythias n'étaient pas plus dévoués. Cela dura quatre ou cinq mois. Pendant ce temps on donna force fêtes à Son Altesse. Ce fut à l'une de ces fêtes, chez le prince de Cassaro, qu'après avoir vu exécuter un cotillon effréné, le dey demanda au prince de Tricasie, gendre du ministre des affaires étrangères, comment, étant si riche, il se donnait la peine de danser lui-même.

Le dey aimait fort ces sortes de divertissements, car il était fort impressionnable à la beauté, à la beauté comme il la comprenait, bien entendu. Seulement il avait une singulière manière de manifester son mépris ou son admiration. Selon la maigreur ou l'obésité des personnes, il disait :

« Madame une telle ne vaut pas trois piastres. Madame une telle vaut plus de mille ducats. »

Un jour on apprit avec étonnement que M. Martin Zir et Hussein-Pacha venaient de se brouiller. Voici à quelle occasion le refroidissement était survenu.

Un matin, le cuisinier de Hussein-Pacha, un beau nègre de Nubie, noir comme de l'encre et luisant comme s'il eût été passé au vernis ; un matin, dis-je, le cuisinier de Hussein-Pacha était descendu au laboratoire et avait demandé le plus grand couteau qu'il y eût dans l'hôtel.

Le chef lui avait donné une espèce de tranchelard de dix-huit pouces de long, pliant comme un fleuret et affilé comme un rasoir. Le nègre avait regardé l'instrument en secouant la tête, puis il était remonté à son troisième étage.

Un instant après il était redescendu et avait rendu le tranchelard au chef en disant :

« Plus grand, plus grand ! »

Le chef avait alors ouvert tous ses tiroirs et ayant découvert un coutelas dont il ne se servait lui-même que dans les grandes occasions, il l'avait remis à son confrère. Celui-ci avait regardé le coutelas avec la même attention qu'il avait fait du tranchelard, et, après avoir répondu par un signe de tête qui voulait dire : « Hum ! ce n'est pas encore cela qu'il me faudrait, mais cela se rapproche, » il était remonté comme la première fois.

Cinq minutes après, le nègre redescendit de nouveau, et, rendant le coutelas au chef :

« Plus grand encore, lui dit-il.

— Et pourquoi diable avez-vous besoin d'un couteau plus grand que celui-ci ? demanda le chef.

— Moi en avoir besoin, répondit flegmatiquement le nègre.

— Mais pourquoi faire ?

— Pour moi couper la tête à Osmin.

— Comment ! s'écria le chef, pour toi couper la tête à Osmin ?

— Pour moi couper la tête à Osmin, répondit le nègre.

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse ?

— A Osmin, le chef des eunuques de Sa Hautesse.

— A Osmin que le dey aime tant ?

— A Osmin que le dey aime tant.

— Mais vous êtes fou, mon cher ! Si vous coupez la tête à Osmin, Sa Hautesse sera furieuse.

— Sa Hautesse l'a ordonné à moi.

— Ah diable ! c'est différent alors.

— Donnez donc un autre couteau à moi, reprit le nègre, qui revenait à son idée avec la persistance de l'obéissance passive.

— Mais qu'a fait Osmin ? demanda le chef.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand.

— Auparavant, je voudrais savoir ce qu'a fait Osmin.

— Donnez un autre couteau à moi, plus grand, plus grand, plus grand encore !

— Eh bien ! je te le donnerai, ton couteau, si tu me dis ce qu'a fait Osmin.

— Il a laissé faire un trou dans le mur.

— A quel mur ?

— Au mur du harem.

— Et après ?

— Le mur, il était celui de Zaïda.

— La favorite de Sa Hautesse ?

— La favorite de Sa Hautesse.

— Eh bien ?

— Eh bien ! un homme est entré chez Zaïda.

— Diable !

— Donnez donc un grand, grand, grand couteau pour couper la tête à Osmin.

— Pardon ; mais que fera-t-on à Zaïda ?

— Sa Hautesse aller promener dans le golfe avec un sac, Zaïda être dans ce sac, Sa Hautesse jeter le sac à la mer... Bonsoir, Zaïda. »

Et le nègre montra, en riant de la plaisanterie qu'il venait de faire, deux rangées de dents blanches comme des perles.

« Mais quand cela ? reprit le chef.

— Quand, quoi ? demanda le nègre.

— Quand jette-t-on Zaïda à la mer?

— Aujourd'hui. Commencer par Osmin, finir par Zaïda.

— Et c'est toi qui t'es chargé de l'exécution?

— Sa Hautesse a donné l'ordre à moi, dit le nègre en se redressant avec orgueil.

— Mais c'est la besogne du bourreau et non la tienne.

— Sa Hautesse pas avoir eu le temps d'emmener son bourreau, et il a pris cuisinier à lui. Donnez à moi un grand couteau pour couper la tête à Osmin.

— C'est bien, c'est bien, interrompit le chef; on va te le chercher, ton grand couteau. Attends-moi ici.

— J'attends vous, » dit le nègre.

Le chef courut chez M. Martin Zir et lui transmit la demande du cuisinier de Sa Hautesse.

M. Martin Zir courut chez Son Excellence le ministre de la police, et le prévint de ce qui se passait à son hôtel.

Son Excellence fit mettre les chevaux à sa voiture et se rendit chez le dey.

Il trouva Sa Hautesse à demi couchée sur un divan, le dos appuyé à la muraille, fumant du latakié dans un chibouque, une jambe repliée sous lui et l'autre jambe étendue, se faisant gratter la plante du pied par un icoglan et éventer par deux esclaves.

Le ministre fit les trois saluts d'usage, le dey inclina la tête.

« Hautesse, dit Son Excellence, je suis le ministre de la police.

— Je te connais, répondit le dey.

— Alors, Votre Hautesse se doute du motif qui m'amène.

— Non. Mais n'importe, sois le bienvenu.

— Je viens pour empêcher Votre Hautesse de commettre un crime.

— Un crime! Et lequel? dit le dey, tirant son chibouque de ses lèvres en regardant son interlocuteur avec l'expression du plus profond étonnement.

— Lequel? Votre Hautesse le demande! s'écria le ministre. Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de faire couper la tête à Osmin?

— Couper la tête à Osmin n'est point un crime, reprit le dey.

— Votre Hautesse n'a-t-elle pas l'intention de jeter Zaïda à la mer?

— Jeter Zaïda à la mer n'est point un crime, reprit encore le dey.

— Comment! ce n'est point un crime de jeter Zaïda à la mer et de couper la tête à Osmin?

— J'ai acheté Osmin cinq cents piastres et Zaïda mille sequins, comme j'ai acheté cette pipe cent ducats.

— Eh bien! demanda le ministre, où Votre Hautesse en veut-elle venir?

— Que, comme cette pipe m'appartient, je puis la casser en dix morceaux, en vingt morceaux, en cinquante morceaux, si cela me convient, et que personne n'a rien à dire. Et le pacha cassa sa pipe, dont il jeta les débris dans la chambre.

— Bon pour une pipe, dit le ministre; mais Osmin, mais Zaïda!

— Moins qu'une pipe, dit gravement le dey.

— Comment, moins qu'une pipe! Un homme moins qu'une pipe! Une femme moins qu'une pipe!

— Osmin n'est pas un homme, Zaïda n'est point une femme : ce sont des esclaves. Je ferai couper la tête à Osmin, et je ferai jeter Zaïda à la mer.

— Non, dit Son Excellence.

— Comment, non? s'écria le pacha avec un geste de menace.

— Non, reprit le ministre, non; pas à Naples du moins.

— Giaour, dit le dey, sais-tu comment je m'appelle?

— Vous vous appelez Hussein-Pacha.

— Chien de chrétien! s'écria le dey avec une colère croissante; sais-tu qui je suis?

— Vous êtes l'ex-dey d'Alger, et moi je suis le ministre actuel de la police de Naples.

— Et cela veut dire?... demanda le dey.

— Cela veut dire que je vais vous envoyer en prison si vous faites l'impertinent, entendez-vous, mon brave homme? répondit le ministre avec le plus grand sang-froid.

— En prison! murmura le dey en retombant sur son divan.

— En prison, dit le ministre.

— C'est bien, reprit Hussein. Ce soir je quitte Naples.

— Votre Hautesse est libre comme l'air, répondit le ministre.

— C'est heureux, dit le dey.

— Mais à une condition cependant.

— Laquelle?

— C'est que Votre Hautesse me jurera sur le prophète qu'il n'arrivera malheur ni à Osmin ni à Zaïda.

— Osmin et Zaïda m'appartiennent, dit le dey, j'en ferai ce que bon me semblera.

— Alors Votre Hautesse ne partira point.

— Comment, je ne partirai point?

— Non, du moins avant de m'avoir remis Osmin et Zaïda.

— Jamais! s'écria le dey.

— Alors je les prendrai, dit le ministre.

— Vous les prendrez? Vous me prendrez mon eunuque et mon esclave?

— En touchant le sol de Naples, votre esclave et votre eunuque sont devenus libres. Vous ne quitterez Naples qu'à la condition que les deux coupables seront remis à la justice du roi.

— Et si je ne veux pas vous les remettre, qui m'empêchera de partir?

— Moi.

— Vous? »

Le pacha porta la main à son poignard; le ministre lui saisit le bras au-dessus du poignet.

« Venez ici, lui dit-il en le conduisant vers la fenêtre, regardez dans la rue. Que voyez-vous à la porte de l'hôtel?

— Un peloton de gendarmerie.

— Savez-vous ce que le brigadier qui le commande attend? Que je lui fasse un signe pour vous conduire en prison.

— En prison, moi? je voudrais bien voir cela!

— Voulez-vous le voir? »

Son Excellence fit un signe: un instant après, on entendit retentir dans l'escalier le bruit de deux grosses bottes garnies d'éperons. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et le brigadier parut sur le seuil, la main droite à son chapeau, la main gauche à la couture de sa culotte.

« Gennaro, lui dit le ministre de la police, si je vous donnais l'ordre d'arrêter monsieur et de le conduire en prison, y verriez-vous quelque difficulté?

— Aucune, Excellence.

— Vous savez que monsieur s'appelle Hussein-Pacha?

— Non, je ne le savais pas.

— Et que monsieur n'est ni plus ni moins que le dey d'Alger?

— Qu'est-ce que c'est que ça, le dey d'Alger?

— Vous voyez, dit le ministre.

— Diable! fit le dey.

— Faut-il? demanda Gennaro en tirant une paire de poucettes de sa poche et en s'avançant vers Hussein-Pacha, qui, le voyant faire un pas en avant, fit de son côté un pas en arrière.

— Non, il ne le faut pas, dit le ministre. Sa Hautesse sera bien sage. Seulement cherchez dans l'hôtel un certain Osmin et une certaine Zaïda, et conduisez-les tous les deux à la préfecture.

— Comment, comment, dit le dey, cet homme entrerait dans mon harem!

— Ce n'est pas un homme ici, répondit le ministre; c'est un brigadier de gendarmerie.

— N'importe. Il n'aurait qu'à laisser la porte ouverte!

— Alors il y a un moyen. Faites-lui remettre Osmin et Zaïda.

— Et ils seront punis? demanda le dey.

— Selon toute la rigueur de nos lois, répondit le ministre.

— Vous me le promettez?

— Je vous le jure.

— Allons, dit le dey, il faut bien en passer par où vous voulez, puisqu'on ne peut pas faire autrement.

— A la bonne heure, dit le ministre; je savais bien que vous n'étiez pas aussi méchant que vous en aviez l'air. »

Hussein-Pacha frappa dans ses mains; un esclave ouvrit une porte cachée dans la tapisserie.

« Faites descendre Osmin et Zaïda, » dit le dey.

L'esclave croisa les mains sur sa poitrine, courba la tête et s'éloigna sans répondre un mot. Un instant après il reparut avec les coupables.

L'eunuque était une petite boule de chair, grosse, grasse, ronde, avec des mains de femme, des pieds de femme, une figure de femme.

Zaïda était une belle Circassienne, aux yeux peints avec du cool, aux dents noircies avec du bétel, aux ongles rougis avec du henné.

En apercevant Hussein-Pacha, l'eunuque tomba à genoux, Zaïda releva la tête. Les yeux du dey étincelèrent, et il porta la main à son canjiar. Osmin pâlit, Zaïda sourit.

Le ministre se plaça entre le pacha et les coupables.

« Faites ce que j'ai ordonné, » dit-il en se retournant vers Gennaro.

Gennaro s'avança vers Osmin et vers Zaïda, leur mit à tous deux les poucettes et les emmena.

Au moment où ils quittaient la chambre avec le brigadier, Hussein poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement.

Le ministre de la police alla vers la fenêtre, vit les deux prisonniers sortir de l'hôtel, et, accompagnés de leur escorte, disparaître au coin de la rue Chiatamone.

— Maintenant, dit-il en se retournant vers le dey, Votre Hautesse est libre de partir quand elle voudra.

— A l'instant même ! s'écria Hussein, à l'instant même ! Je ne resterai pas un instant de plus dans un pays aussi barbare que le vôtre !

— Bon voyage, dit le ministre.

— Allez au diable ! dit Hussein.

Une heure ne s'était pas écoulée que Hussein avait freté un petit bâtiment ; deux heures après il y avait fait conduire ses femmes et ses trésors. Le même soir il s'y rendait à son tour avec sa suite, et à minuit il mettait à la voile, maudissant ce pays d'esclaves où l'on n'était pas libre de couper le cou à son eunuque et de noyer sa femme.

Le lendemain le ministre fit comparaître devant lui les deux coupables et leur fit subir un interrogatoire.

Osmin fut convaincu d'avoir dormi quand il aurait dû veiller, et Zaïda d'avoir veillé quand elle aurait dû dormir.

Mais comme dans le code napolitain ces deux crimes de lèse-hautesse n'étaient point prévus, ils n'étaient passibles d'aucune punition.

En conséquence, Osmin et Zaïda furent, à leur grand étonnement, mis en liberté le lendemain même du jour où le dey d'Alger avait quitté Naples.

Or, comme tous les deux ne savaient que devenir, n'ayant ni fortune ni état, ils furent forcés de se créer chacun une industrie.

Osmin devint marchand de pastilles du sérail, et Zaïda se fit demoiselle de comptoir.

Quant au dey d'Alger, il était parti de Naples avec l'intention de se rendre en Angleterre, pays où il avait entendu dire qu'on avait au moins la liberté de vendre sa femme, à défaut du droit de la noyer ; mais il se trouva indisposé pendant la traversée et fut forcé de relâcher à Livourne, où il fit, comme chacun sait, une fort belle mort, si ce n'est cependant qu'il mourut sans avoir pardonné à M. Martin Zir ; ce qui aurait eu de grandes conséquences pour un chrétien, mais ce qui est sans importance pour un Turc.

II

LES CHEVAUX SPECTRES.

J'avais été recommandé à M. Martin Zir comme artiste ; j'avais admiré ses galeries de tableaux, j'avais exalté son cabinet de curiosités, et j'avais augmenté sa collection d'autographes. Il en résultait que M. Martin Zir, à mon premier passage, si rapide qu'il eût été, m'avait pris en grande affection ; et la preuve, c'est qu'il s'était, comme on l'a vu ailleurs, défait en ma faveur de son cuisinier Cama, dont j'ai raconté l'histoire (voir *le Speronare*), et qui n'avait d'autre défaut que d'être *appassionnato* de Roland et de ne pouvoir supporter la mer, ce qui était cause que sur terre il faisait fort peu de cuisine, et que sur mer il n'en faisait pas du tout.

Ce fut donc avec grand plaisir que M. Martin Zir nous vit, après trois mois d'absence, pendant lesquels le bruit de notre mort était arrivé jusqu'à lui, descendre à la porte de son hôtel.

Comme sa galerie s'était augmentée de quelques tableaux, comme son cabinet s'était enrichi de quelques curiosités, comme sa collection d'autographes s'était recrutée de quelques signatures, il me fallut avant toute chose parcourir la galerie, visiter le cabinet, feuilleter les autographes.

Après quoi je le priai de me donner un appartement.

Cependant il ne s'agissait pas de perdre mon temps à me reposer. J'étais à Naples, c'est vrai ; mais j'y étais sous un nom de contrebande ; et comme d'un jour à l'autre le gouvernement napolitain pouvait découvrir mon incognito et me prier d'aller voir à Rome si son ministre y était toujours, il fallait voir Naples le plus tôt possible.

Or Naples, à part ses environs, se compose de trois rues où l'on va toujours, et de cinq cents rues où l'on ne va jamais.

Ces trois rues se nomment la rue de Chiaja, la rue de Tolède et la rue de Forcella.

Les cinq cents autres rues n'ont pas de nom. C'est l'œuvre de Dédale ; c'est le labyrinthe de Crète, moins le Minotaure, plus les lazzaroni.

Il y a trois manières de visiter Naples :

A pied, en corricolo, en calèche.

A pied, l'on passe partout.

En corricolo, l'on passe presque partout.

En calèche, l'on ne passe que dans les rues de Chiaja, de Tolède et de Forcella.

Je ne me souciais pas d'aller à pied. A pied l'on voit trop de choses.

Je ne me souciais pas d'aller en calèche. En calèche on n'en voit pas assez.

Restait le corricolo, terme moyen, juste milieu, anneau intermédiaire qui réunissait les deux extrêmes.

Je m'arrêtai donc au corricolo.

Mon choix fait, j'appelai M. Martin Zir. M. Martin Zir monta aussitôt.

— Mon cher hôte, lui dis-je, je viens de décider dans ma sagesse que je visiterais Naples en corricolo.

— A merveille, dit M. Martin. Le corricolo est une voiture nationale qui remonte à la plus haute antiquité. C'est la biga des Romains, et je vois avec plaisir que vous appréciez le corricolo.

— Au plus haut degré, mon cher hôte. Seulement, je voudrais savoir ce qu'on loue un corricolo au mois.

— On ne loue pas le corricolo au mois, me répondit M. Martin.

— Alors à la semaine.

— On ne loue pas le corricolo à la semaine.

— Eh bien! au jour.

— On ne loue pas le corricolo au jour.

— Comment donc loue-t-on le corricolo?

— On monte dedans quand il passe et l'on dit: « Pour un carlin. » Tant que le carlin dure, le cocher vous promène; le carlin usé, il vous descend. Voulez-vous recommencer? Vous dites: « Pour un autre carlin; » le corricolo repart, et ainsi de suite.

— Mais moyennant ce carlin on va où l'on veut?

— Non, on va où le cheval veut aller. Le corricolo est comme le ballon, on n'a pas encore trouvé moyen de le diriger.

— Mais alors pourquoi va-t-on en corricolo?

— Pour le plaisir d'y aller.

— Comment! c'est pour leur plaisir que ces malheureux s'entassent à quinze dans une voiture où l'on est gêné à deux?

— Pas pour autre chose.

— C'est original!

— C'est comme cela.

— Mais si je proposais à un propriétaire de corricoli de louer un de ses berlingo au mois, à la semaine ou au jour?

— Il refuserait.

— Pourquoi?

— Ce n'est pas l'habitude.

— Il la prendrait.

— A Naples on ne prend pas d'habitudes nouvelles: on garde les vieilles habitudes qu'on a.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Diable! diable! J'avais une idée sur le corricolo; cela me vexera horriblement d'y renoncer.

— N'y renoncez pas.

— Comment voulez-vous que je la satisfasse, puisqu'on ne loue les corricoli ni au mois, ni à la semaine, ni au jour?

— Achetez un corricolo.

— Mais ce n'est pas le tout que d'acheter un corricolo, il faut acheter les chevaux avec?

— Achetez les chevaux avec.

— Mais cela me coûtera les yeux de la tête?

— Non.

— Combien cela me coûtera-t-il donc?

— Je vais vous le dire.

Et M. Martin, sans se donner la peine de prendre une plume et du papier, leva le nez au plafond et calcula de mémoire.

— Cela vous coûtera, reprit-il: le corricolo, dix ducats; chaque cheval, trente carlins; les harnais, une pistole; en tout quatre-vingts francs de France.

— C'est miraculeux! Et pour dix ducats j'aurai un corricolo?

— Magnifique.

— Neuf?

— Oh! vous en demandez trop. D'abord il n'y a pas de corricoli neufs. Le corricolo n'existe pas, le corricolo est mort, le corricolo a été tué légalement.

— Comment cela?

— Oui, il y a un arrêté de police qui défend aux carrossiers de faire des corricoli.

— Et combien y a-t-il que cet arrêté a été rendu?

— Oh! il y a cinquante ans peut-être.

— Alors comment le corricolo survit-il à une pareille ordonnance?

— Vous connaissez l'histoire du couteau de Jeannot?

— Je crois bien! c'est une chronique nationale.

— Ses propriétaires successifs en avaient changé quinze fois le manche.

— Et quinze fois la lame.

— Ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours le même.

— Parfaitement.

— Eh bien! c'est l'histoire du corricolo. Il est défendu de faire des corricoli, mais il n'est pas défendu de mettre des roues neuves aux vieilles caisses, et des caisses neuves aux vieilles roues.

— Ah! je comprends.

— De cette façon, le corricolo résiste et se perpétue; de cette façon, le corricolo est immortel.

— Alors vive le corricolo, avec des roues neuves et une vieille caisse! Je le fais repeindre, et fouette cocher! Mais l'attelage? Vous dites que pour trente francs j'aurai un attelage?

— Superbe! et qui ira comme le vent.

— Quelle espèce de chevaux?

— Ah! dame! des chevaux morts.

— Comment des chevaux morts?

— Oui; vous comprenez que pour ce prix-là vous ne pouvez pas exiger autre chose.

— Voyons, entendons-nous, mon cher M. Martin, car il me semble que nous pataugeons.

— Pas le moins du monde.

— Alors expliquez-moi la chose; je ne demande pas mieux que de m'instruire, je voyage pour cela.

— Vous connaissez l'histoire des chevaux?

— L'histoire naturelle? M. de Buffon? Certainement: le cheval est, après le lion, le plus noble des animaux.

— Non pas, l'histoire philosophique?

— Je m'en suis moins occupé; mais n'importe! allez toujours.

— Vous savez les vicissitudes auxquelles ces nobles quadrupèdes sont soumis!

— Dame! quand ils sont jeunes on en fait des chevaux de selle.

— Après?

— De la selle ils passent à la calèche, de la calèche, ils descendent au fiacre; du fiacre, ils tombent dans le coucou; du coucou, ils dégringolent jusqu'à l'abattoir.

— Et de l'abattoir?

— Ils vont où va l'âme du juste; aux Champs-Élysées, je présume.

— Eh bien! ici, ils parcourent une phase de plus.

— Laquelle?

— De l'abattoir, ils vont au corricolo.

— Comment cela?

— Voici l'endroit où l'on tue les chevaux, au ponte della Maddelena.

— J'écoute.

— Il y a des amateurs en permanence.

— Bon!

— Et lorsqu'on amène un cheval...

— Lorsqu'on amène un cheval?

— Ils achètent la peau sur pieds trente carlins, c'est le prix; il y a un tarif.

— Eh bien?

— Eh bien! au lieu de tuer le cheval et de lui enlever la peau, les amateurs prennent la peau et le cheval, et ils utilisent les jours qui restent à vivre au cheval, sûrs qu'ils sont que la peau ne leur échappera pas. Voilà ce que c'est que les chevaux morts.

— Mais que diable peut-on faire de ces malheureuses bêtes?

— On les attelle aux corricoli.

— Comment! ceux avec lesquels je suis venu de Salerne à Naples?

— Étaient des fantômes de chevaux, des chevaux spectres!

— Mais ils n'ont pas quitté le galop!

— Les morts vont vite.

— Au fait, je comprends qu'en les bourrant d'avoine...

— D'avoine? Jamais un cheval de corricolo n'a mangé d'avoine.

— Mais de quoi vivent-ils?

— De ce qu'ils trouvent.

— Et que trouvent-ils?

— Toutes sortes de choses, des trognons de choux, des feuilles de salade, de vieux chapeaux de paille.

— Et à quelle heure prennent-ils leur aliment?

— La nuit on les mène paître.

— A merveille. Restent les harnais.

— Oh! quant à cela, je m'en charge.

— Et des chevaux?

— Des chevaux aussi.

— Et du corricolo?

— Encore, si cela peut vous rendre service.

— Et quand tout cela sera-t-il prêt?

— Demain au matin.

— Vous êtes un homme adorable!

— Vous faut-il un cocher?

— Non, je conduirai moi-même.

— Très-bien. Mais en attendant, que ferez-vous?

— Avez-vous un livre?

— J'ai douze cents volumes.

— Eh bien! Je lirai. Avez-vous quelque chose sur votre ville?

— Voulez-vous *Napoli senza sole?*

— Naples sans soleil?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Un ouvrage à l'usage des gens à pied, et qui vous sera plus utile que tous les Ebels et tous les Richards de la terre.

— Et de quoi traite-t-il?

— De la manière de parcourir Naples à l'ombre.

— La nuit?

— Non, le jour.

— A une heure donnée?

— Non, à toutes les heures.

— Même à midi?

— A midi surtout. Le beau mérite qu'il y aurait de trouver de l'ombre le soir et le matin!

— Mais quel est le savant géographe qui a exécuté ce chef-d'œuvre?

— Un jésuite ignorant, que ses confrères avaient reconnu trop bête pour l'occuper à autre chose.

— Et cette besogne l'a occupé combien d'années?

— Toute sa vie... C'est une publication posthume.

— Moyennant laquelle on peut, dites-vous?...

— Partir d'où on voudra et aller où cela fera plaisir, à quelque instant de la matinée ou à quelque heure de l'après-midi que ce soit, sans avoir à traverser un seul rayon de soleil.

— Mais voilà un homme qui méritait d'être canonisé.

— On ne sait pas son nom.

— Ingratitude humaine!

— Alors ce livre vous convient?

— Comment donc! c'est un trésor. Envoyez-le-moi le plus tôt possible.

Je passai la journée à étudier ce précieux itinéraire : deux heures après je connaissais mon Naples sans soleil, et je serais allé à l'ombre du ponte della Maddalena au Pausilippe, et de la Vuaria à Sant-Elmo.

Le soir vint, et avec le soir la fraîcheur. Alors, à cette douce brise de mer, on vit toutes les fenêtres s'ouvrir comme pour respirer. Les portes roulèrent sur leurs gonds, les voitures commencèrent à sortir, Chiaja se peupla d'équipages, et la Villa-Reale de piétons.

Je n'avais pas encore mon équipage, je me mêlai aux piétons.

La Villa-Reale fait face à l'hôtel de la Victoire; c'est la promenade de Naples. Elle est située, relativement à la rue de Chiaja, comme le jardin des Tuileries à la rue de Rivoli. Seulement, au lieu de la terrasse du bord de l'eau, c'est la plage de l'Arno; au lieu de la Seine, c'est la Méditerranée; au lieu du quai d'Orsay, c'est l'étendue, c'est l'espace, c'est l'infini.

La Villa-Reale est sans contredit la plus belle et surtout la plus aristocratique promenade du monde. Les gens du peuple, les paysans et les laquais en sont rigoureusement exclus et n'y peuvent mettre le pied qu'une fois l'an, le jour de la fête de la Madone du Pied-de-la-Grotte. Aussi ce jour-là la foule se presse-t-elle sous ses allées d'acacias, dans ses bosquets de myrtes, autour de son temple circulaire. Chacun, homme et femme, accourt de vingt lieues à la ronde avec son costume national : Ischia, Caprée, Castellamare, Sorrente, Procida, envoient en députation leurs plus belles filles, et la solennité de ce jour est si grande, si ardemment attendue, qu'il est d'habitude de faire dans les contrats de mariage une obligation au mari de conduire sa femme à la promenade de la Villa-Reale le 8 septembre de chaque année, jour de la fête della Madona di Pie-di-Grotta.

Tout au contraire des Tuileries, d'où l'on renvoie le public au moment où il est le plus agréable de s'y promener, la Villa-Reale reste ouverte toute la nuit. Les grandes grilles se ferment, il est vrai, mais deux petites portes dérobées offrent aux promeneurs attardés une entrée et une sortie toujours praticables à quelque heure que ce soit.

Nous restâmes jusqu'à minuit assis sur le mur que vient battre la vague. Nous ne pouvions nous lasser de regarder cette mer limpide et azurée que nous venions de sillonner en tous sens et à laquelle nous allions dire adieu. Jamais elle ne nous avait paru si belle.

En entrant à l'hôtel, nous trouvâmes M. Martin Zir, qui nous prévint que toutes les commissions dont nous l'avions chargé étaient faites, et que le lendemain notre attelage nous attendrait à huit heures du matin à la porte de l'hôtel.

Effectivement, à l'heure dite, nous entendîmes sonner les grelots de nos revenants; nous mîmes le nez à la fenêtre, et nous vîmes le roi des corricoli.

Il était fond rouge avec des dessins verts. Ces dessins représentaient des arbres, des animaux et des arabesques. La composition générale représentait le paradis terrestre.

Deux chevaux qui paraissaient pleins d'impatience disparaissaient sous les harnais, sous les panaches, sous les pompons dont ils étaient couverts.

Enfin un homme, armé d'un long fouet, se tenait debout près de notre équipage, qu'il paraissait admirer avec toute la satisfaction de l'orgueil.

Nous descendîmes aussitôt, et nous reconnûmes dans l'homme au fouet Francesco, c'est-à-dire l'automédon qui nous avait amenés en calessino de Salerne à Naples. M. Martin Zir s'était adressé à lui comme à un homme de l'état. Flatté de la confiance, Francesco avait fait vite et en conscience. Il s'était procuré la caisse, il avait acheté les chevaux, et il avait trouvé de rencontre des harnais presque neufs; enfin, malgré la prétention que nous avions manifestée de conduire nous-mêmes, il venait nous offrir ses services comme cocher.

Je commençai par lui demander la note de ses déboursés : il me la présenta. Comme me l'avait dit M. Martin Zir, elle montait à quatre-vingt-un francs.

Je lui en donnai quatre-vingt-dix; il mit sa croix au-dessous du total en forme de quittance; puis je lui pris le fouet des mains, et je m'apprêtai à monter dans notre équipage.

— Est-ce que ces messieurs ne me gardent pas à leur service? nous demanda Francesco.

— Et pour quoi faire, mon ami? répondis-je.

— Mais pour faire tout ce dont je serai capable, et particulièrement pour faire marcher leurs chevaux.

— Comment! pour faire marcher nos chevaux!

— Oui.

— Nous les ferons bien marcher nous-mêmes.

— Il faudra voir.

— J'en ai mené de plus fringants que les tiens!

— Je ne dis pas qu'ils sont fringants, Excellence.

— Et dans une ville où il est plus difficile de conduire qu'à Naples, où jusqu'à cinq heures de l'après-midi il n'y a personne dans les rues.

— Je ne doute pas de l'adresse de Son Excellence, mais...

— Mais quoi?

—Mais Son Excellence a peut-être mené jusqu'ici des chevaux vivants, tandis que...

— Tandis que?... Voyons, parle.

— Tandis que ceux-ci sont des chevaux morts.

— Eh bien?

— Eh bien! je ferai observer à Son Excellence que c'est tout autre chose.

— Pourquoi?

— Son Excellence verra.

— Est-ce qu'ils sont vicieux, tes chevaux?

— Oh! non, Excellence; ils sont comme la jument de Roland, qui avait toutes les qualités; seulement toutes ces qualités étaient contre-balancées par un seul défaut.

— Lequel?

— Elle était morte.

— Mais s'ils ne marchent pas avec moi, ils ne marcheront avec personne.

— Pardon, Excellence.

— Et qui les fera marcher?

— Moi.

— Je serais curieux de faire l'expérience.

— Faites, Excellence.

Francesco alla d'un air goguenard s'appuyer contre la porte de l'hôtel, tandis que je sautais dans le corricolo, où m'attendait Jadin, et que je m'accommodais près de lui.

A peine établi, je rassemblai mes rênes de la main gauche, et j'allongeai de la droite un coup de fouet qui enveloppa le bilancino et le porteur.

Ni le porteur ni le bilancino ne bougèrent; on eût dit des chevaux de marbre.

J'avais opéré de droite à gauche, je recommençai en opérant cette fois de gauche à droite. Même immobilité.

Je m'attaquai aux oreilles.

Ils se contentèrent de secouer les oreilles comme ils auraient fait pour une mouche qui les eût piqués.

Je pris le fouet par la lanière et je frappai avec le manche.

Ils se contentèrent de tourner leur peau comme fait un âne qui veut jeter son cavalier à terre.

Cela dura dix minutes.

Au bout de ce temps, toutes les fenêtres de l'hôtel étaient ouvertes, et il y avait autour de nous un rassemblement de deux cents lazzaroni.

Je vis que je donnais la comédie gratis à la population de Naples. Comme je n'étais pas venu pour faire concurrence à Polichinelle, je pris mon parti. A l'instant même je jetai le fouet à Francesco, curieux de voir comment il s'en tirerait à son tour.

Francesco sauta derrière nous, prit les rênes que je lui tendais, poussa un petit cri, allongea un petit coup de fouet, et nous partîmes au galop.

Après quelques évolutions autour de la place, Francesco parvint à diriger son attelage vers la rue de la Chiaja.

III

CHIAJA.

Chiaja n'est qu'une rue : elle ne peut donc offrir de curieux que ce qu'offre toute rue, c'est-à-dire une longue file de bâtiments modernes d'un goût plus ou moins mauvais. Au reste Chiaja, comme la rue de Rivoli, a sur ce point un avantage sur les autres rues : c'est de ne présenter qu'une seule ligne de portes, de fenêtres et de pierres plus ou moins maladroitement posées les unes sur les autres. La ligne parallèle est occupée par les arbres taillés en berceaux de la Villa-Reale, de sorte qu'à partir du premier étage des maisons, ou plutôt des palais de la rue de Chiaja, comme on les appelle à Naples, on domine cette seconde partie du golfe qui sépare de l'autre le château de l'OEuf.

Mais si la rue de Chiaja n'est pas curieuse par elle-même, elle conduit à une partie des curiosités de Naples : c'est par elle qu'on va au tombeau de Virgile, à la grotte du Chien, au lac d'Agnano, à Pouzzoles, à Baïa, au lac d'Averne et aux Champs-Élysées.

De plus et surtout, c'est la rue où tous les jours, à trois heures de l'après-midi pendant l'hiver, et à cinq heures de l'après-midi pendant l'été, l'aristocratie napolitaine fait corso.

Nous allons donc abandonner la description des palais de Chiaja à quelque honnête architecte qui nous prouvera que l'art de la bâtisse a fait de grands progrès depuis Michel-Ange jusqu'à nous, et nous allons dire quelques mots de l'aristocratie napolitaine.

Les nobles de Naples, comme ceux de Venise, n'indiquent jamais de date à la naissance de leurs familles. Peut-être auront-ils une fin, mais à coup sûr ils n'ont pas eu de commencement. Selon eux, l'époque florissante de leurs maisons était sous les empereurs romains ; ils citaient tranquillement parmi leurs aïeux les Fabius, les Marcellus, les Scipions. Ceux qui ne voient clair dans leur généalogie que jusqu'au XIIe siècle sont de la petite noblesse, du frétin d'aristocratie.

Comme toutes les autres noblesses européennes, à quelques exceptions près, la noblesse de Naples est ruinée ; quand je dis ruinée, il est bien entendu qu'on doit prendre le mot dans une acception relative, c'est-à-dire que les plus riches sont pauvres comparativement à ce qu'étaient leurs aïeux.

Il n'y a pas au reste à Naples quatre fortunes qui atteignent cinq cent mille livres de rente, vingt qui dépassent deux cent mille, et cinquante qui flottent entre cent et cent cinquante mille. Les revenus ordinaires sont de cinq à dix mille ducats. Le commun des martyrs à mille écus de rente, quelquefois moins. Nous ne parlons pas des dettes.

Mais la chose curieuse, c'est qu'il faut être prévenu de cette différence pour s'en apercevoir. En apparence, tout le monde a la même fortune.

Cela tient à ce qu'en général tout le monde vit dans sa voiture et dans sa loge.

Or, comme, à part les équipages du duc d'Eboli, du prince de Sant'Antimo ou du duc de San-Theodo, qui sortent de la ligne, tout le monde possède une calèche plus ou moins neuve, deux chevaux plus ou moins vieux, une livrée plus ou moins fanée ; il n'y a souvent, à la première vue, qu'une nuance entre deux fortunes où il y a un abîme.

Quant aux maisons, elles sont presque toutes hermétiquement closes aux étrangers. Quatre ou cinq palais princiers ouvrent orgueilleusement leurs galeries dans la journée, et fastueusement leurs salons le soir ; mais pour tout le reste il faut en faire son deuil. Le temps est passé, où, comme Ferdinand Orsini, duc de Gravina, on écrivait au-dessus de sa porte : *Sibi, suisque, et amicis omnibus;* pour soi, pour les siens, et pour tous ses amis.

C'est qu'à part ces riches demeures, qui perpétuent à Naples l'hospitalité nationale, toutes les autres sont plus ou moins déchues de leur ancienne splendeur. Le curieux qui, avec l'aide d'Asmodée, lèverait la terrasse de la plupart de ces palais, trouverait dans un tiers la gêne, et dans les deux autres la misère.

Grâce à la vie en voiture et en loge, on ne voit rien de tout cela. On met sa carte au palais, mais on se rencontre au Corso, mais on fait ses visites au Fondo ou à Saint-Charles. De cette façon, l'orgueil est

sauvé ; comme François Ier on a tout perdu, mais du moins il reste l'honneur.

Vous me direz qu'avec l'honneur on ne mange malheureusement pas, et qu'il faut manger pour vivre. Or il est évident que lorsqu'on prend sur mille écus de rente l'entretien d'une voiture, la nourriture de deux chevaux, les gages d'un cocher et la location d'une loge au Fondo ou à Saint-Charles, il ne doit pas rester grand'chose pour faire face aux dépenses de la table. A cela je répondrai que Dieu est grand, la mer profonde, le macaroni à deux sous la livre, et l'asprino d'Aversa à deux liards le fiasco.

Pour l'instruction de nos lecteurs, qui ne savent probablement pas ce que c'est que l'asprino d'Aversa, nous leur apprendrons que c'est un joli petit vin qui tient le milieu entre la tisane de Champagne et le cidre de Normandie. Or, avec du poisson, du macaroni et de l'asprino, on fait chez soi un charmant dîner qui coûte quatre sous par personne. Supposez que la famille se compose de cinq personnes, c'est vingt sous.

Restent neuf francs pour soutenir l'honneur du nom.

— Mais le déjeuner ?

— On ne déjeune pas. Il est prouvé que rien n'est plus sain que de faire un seul repas toutes les vingt-quatre heures. Seulement le repas change de nom et d'heure selon la saison où on le prend. En hiver on dîne à deux heures, et moyennant ce dîner on en a pour jusqu'au lendemain deux heures. En été on soupe à minuit, et moyennant ce souper on en a pour jusqu'au lendemain minuit.

Puis il y a encore les élégants qui mangent du pain sans macaroni ou du macaroni sans pain, pour s'en aller prendre le soir à grand fracas une glace chez Donzelli ou chez Benvenuti.

Il va sans dire que cette hygiène n'est adoptée que par les petites bourses. Ceux qui ont cinq cent mille livres de rente ont un cuisinier français dont la filiation de certificats est aussi en règle que la généalogie d'un cheval arabe. Ceux-là font deux et même quelquefois trois repas par jour. Pour ceux-là il n'y a pas de pays : le paradis est partout.

Le premier plaisir de l'aristocratie napolitaine est le jeu. Le matin on va au Casino et l'on joue ; l'après-midi on va à la promenade, et le soir au spectacle. Après le spectacle on revient au Casino et l'on joue encore.

L'aristocratie n'a qu'une carrière ouverte : la diplomatie. Or comme, si étendues que soient ses relations avec les autres puissances, le roi de Naples n'occupe pas dans ses ambassades et dans ses consulats plus d'une soixantaine de personnes, il en résulte que les cinq sixièmes des jeunes nobles ne savent que faire, et par conséquent ne font rien.

Quant à la carrière militaire, elle est sans avenir ; quant à la carrière commerciale, elle est sans considération.

Je ne parle pas des carrières littéraires ou scientifiques ; elles n'existent pas : il y a à Naples comme partout, plus que partout même, une certaine quantité de savants qui disputent sur la forme des pincettes grecques et des pelles à feu romaines, qui s'injurient à propos de la grande mosaïque de Pompéia ou des statues des deux Balbus. Mais cela se passe en famille, et personne ne s'occupe de pareilles puérilités.

La chose importante, c'est l'amour. Florence est le pays du plaisir ; Rome, celui de l'amour ; Naples, celui de la sensation.

A Naples le sort d'un amoureux est décidé tout de suite. A la première vue il est sympathique ou antipathique. S'il est antipathique, ni soins, ni cadeaux, ni persistance, ne le feront aimer. S'il est sympathique, on l'aime sans grand délai : la vie est courte, et le temps qu'on perd ne se rattrape pas. L'amant préféré s'installe au logis ; on le reconnaît, malgré la distance respectueuse où il se tient de la maîtresse de la maison, au laisser aller avec lequel il s'assied et à la manière facile avec laquelle il appuie sa tête contre les fresques. En outre, c'est lui qui sonne les domestiques, qui reconduit les visiteurs et qui ramasse les poissons rouges que les bambins font tomber du bocal sur le parquet.

Quant à l'amant malheureux, il s'en va tout consolé, certain que son infortune ne sera pas constante et qu'il trouvera bientôt à ramasser des poissons rouges ailleurs.

L'aristocratie napolitaine est peu instruite : en général, son éducation est négligée sous le rapport intellectuel : cela tient à ce qu'il n'y a pas dans tout Naples un seul bon collége, celui des jésuites excepté. En compensation, ceux qui savent savent bien : ils ont appris avec des professeurs attachés à leur personne. J'ai vu des femmes plus fortes en histoire, en philosophie et en politique que certains historiens, que certains philosophes et que certains hommes d'État de France. La famille du marquis de

Gargallo, par exemple, est quelque chose de merveilleux en ce genre. Le fils écrit notre langue comme Charles Nodier, et les filles la parlent comme madame de Sévigné.

Les exercices physiques sont au contraire fort suivis à Naples : presque tous les hommes montent bien à cheval et tirent remarquablement le fusil, l'épée et le pistolet. Leur réputation sur ce point est même assez étendue et à peu près incontestée. Ce sont des duellistes fort dangereux.

Cette dernière période de notre alinéa nous amène tout naturellement à parler du courage chez les Napolitains.

La nation napolitaine, toute proportion gardée et en raison de l'état politique de l'Italie actuelle, n'est ni une nation militaire comme la Prusse, ni une nation guerrière comme la France : c'est une nation passionnée. Le Napolitain, insulté dans son honneur, exalté par son patriotisme, menacé dans sa religion, se bat avec un courage admirable. A Naples, un duel est aussi vite et aussi bravement accepté que partout ailleurs ; et s'il varie sur les préliminaires qui appartiennent à des habitudes de localités, le dénoûment en est toujours mené à bout aussi vigoureusement qu'à Paris, à Saint-Pétersbourg ou à Londres. Citons quelques faits.

Le comte de Rocca Romana, le Saint-George de Naples, se prend de querelle avec un colonel ; le rendez-vous est indiqué à Castellamare, l'arme choisie est le sabre. Le colonel français se rend sur le terrain à cheval ; Rocca Romana prend un fiacre, arrive au lieu désigné, où l'attend son adversaire ; le colonel rappelle à Rocca Romana qu'une des conditions du duel est qu'il aura lieu à cheval. « C'est vrai, répond Rocca Romana, je l'avais oublié ; mais qu'à cela ne tienne, l'oubli est facile à réparer. » Aussitôt il dételle un des chevaux de son fiacre, saute sur le dos de l'animal, combat sans selle et sans bride, et tue son adversaire.

A l'époque de la restauration, c'est-à-dire vers 1815, Ferdinand, grand-père du roi actuel, de retour à Naples, qu'il avait quitté depuis dix ou douze ans, voulut rétablir les gardes du corps. En conséquence, on recruta cette troupe privilégiée dans les premières familles des deux royaumes, et on les divisa en cinq compagnies, dont trois napolitaines et deux siciliennes (1).

(1) Je tiens ces détails de Palmieri de Mieccibé, homme de beaucoup d'esprit, qui a publié deux volumes de charmants Mémoires.

J'ai dit dans le *Speronare* (2), et à l'article de Palerme, quelle est l'antipathie profonde qui sépare les deux peuples. On comprend donc que les Siciliens et les Napolitains ne se trouvèrent pas plutôt en contact, surtout à cette époque où les haines politiques étaient encore toutes chaudes, que les querelles commencèrent d'éclater. Quelques duels sans conséquence eurent lieu d'abord, mais bientôt on résolut de confier en quelque sorte la cause des deux peuples à deux champions choisis parmi leurs enfants : on y voulait voir non-seulement une haine accomplie, mais une superstitieuse révélation de l'avenir. Le choix tomba sur le marquis de Crescimani, Sicilien, et sur le prince Mirelli, Napolitain. Ce choix fait et accepté par les adversaires, on décida qu'ils se battraient au pistolet à vingt pas, et jusqu'à blessure grave de l'un ou de l'autre champion.

Un mot sur le prince Mirelli, dont nous allons nous occuper particulièrement.

C'était un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, prince de Teora, marquis de Mirelli, comte de Conza, et qui descendait en droite ligne du fameux condottiere Dudone di Conza, dont parle le Tasse. Il était riche, il était beau, il était poëte, il avait par conséquent reçu du ciel toutes les chances d'une vie heureuse ; mais un mauvais présage avait attristé son entrée dans la vie. Mirelli était né au village de Sant'Antimo, fief de sa famille. A peine eut-on su que sa mère était accouchée d'un fils, que l'ordre fut envoyé à la chapelle du couvent de mettre les cloches en branle pour annoncer cet heureux événement à toute la population. Le sacristain était absent ; un moine se chargea de ce soin, mais inhabile à cet exercice, il se laissa enlever par la volée de la corde, et au plus haut de son ascension perdant la tête, pris par un vertige, il lâcha son point d'appui, tomba dans le chœur et se brisa les deux cuisses. Quoique mutilé ainsi, le pauvre religieux ne se traîna pas moins du chœur à la porte, où il appela au secours : on vint à son aide, on le transporta dans sa cellule ; mais, quelque soin qu'on prît de lui, il expira le lendemain.

Cet événement avait fait une grande sensation dans la famille, et cette histoire, souvent racontée au jeune Mirelli, s'était profondément gravée dans son esprit. Cependant il en parlait rarement.

(2) Société belge de librairie Hauman et Cᵉ, Bruxelles, 1842

Voilà l'homme que les Napolitains avaient choisi pour leur champion.

Quant au marquis Crescimani, c'était un homme digne en tout point d'être opposé à Mirelli, quoique les qualités qu'il avait reçues du ciel fussent peut-être moins brillantes que celles de son jeune adversaire.

Au jour et à l'heure dits, les deux champions se trouvèrent en présence : ni l'un ni l'autre n'était animé d'aucune haine personnelle, et ils avaient vécu jusque-là au contraire plutôt en amis qu'en ennemis.

En arrivant au rendez-vous, ils marchèrent l'un à l'autre en souriant, se serrèrent la main et se mirent à causer de choses indifférentes, tandis que les témoins réglaient les conditions du combat.

Le moment arrivé, ils s'éloignèrent de vingt pas, reçurent leurs armes toutes chargées, se saluèrent en souriant, puis au signal donné tirèrent tous les deux l'un sur l'autre : aucun des deux coups ne porta.

Pendant qu'on rechargeait les armes, Mirelli et Crescimani échangèrent quelques paroles sur leur maladresse mutuelle, mais sans quitter leur place. On leur remit les pistolets chargés de nouveau. Ils firent feu une seconde fois, et cette fois comme l'autre se manquèrent tous deux.

Enfin, à la troisième décharge, Mirelli tomba.

Une balle l'avait percé à jour au-dessus des deux hanches; on le crut mort, mais lorsqu'on s'approcha de lui on vit qu'il n'était que blessé. Il est vrai que la blessure était terrible : la balle lui avait traversé tout le corps, et avait en passant ouvert le tube intestinal.

On fit approcher une voiture pour transporter le blessé chez lui ; on voulut le soutenir pour l'aider à y monter ; mais il écarta de la main ceux qui lui offraient leur secours, et, se relevant vivement par un effort incroyable sur lui-même, il s'élança dans la voiture en disant : « Allons donc ! il ne sera pas dit que j'aie eu besoin d'être soutenu pour monter, fût-ce dans mon corbillard ! » A peine fut-il entré dans la voiture que la douleur reprit le dessus, et il s'évanouit. Arrivé chez lui, il voulut descendre comme il était monté; mais on ne le souffrit point. Deux amis le prirent à bras et le portèrent sur son lit.

On envoya chercher le meilleur chirurgien de Naples, le docteur Penza; c'était un homme qui s'était fait dans la science un nom européen. Le docteur sonda la blessure et dit qu'il ne répondait de rien, mais qu'en tout cas la cure serait longue et horriblement douloureuse.

— Faites ce que vous voudrez, docteur, dit Mirelli. Marius n'a pas jeté un cri pendant qu'on lui disséquait la jambe, je serai muet comme Marius.

— Oui, dit le docteur ; mais lorsque le chirurgien en eut fini avec la jambe droite, Marius ne voulut jamais lui donner la gauche. N'allez pas me laisser entreprendre une opération et m'arrêter au milieu.

— Vous irez jusqu'au bout, docteur, soyez tranquille, répondit Mirelli ; mon corps vous appartient, et vous pouvez l'anatomiser tout à votre aise.

Sur cette assurance, le docteur commença.

Mirelli tint sa parole ; mais à mesure que la nuit s'approcha, il parut plus agité, plus inquiet ; il avait une fièvre terrible. Sa mère le gardait avec deux de ses amis. Vers les onze heures il s'endormit, mais au premier coup de minuit il se réveilla. Alors, sans paraître voir ceux qui étaient là, il s'appuya sur son coude et parut écouter. Il était pâle comme la mort, mais ses yeux étaient ardents de délire. Peu à peu ses regards se fixèrent sur une porte qui donnait dans un grand salon. Sa mère se leva alors et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— Non, rien, répondit Mirelli. C'est lui qui vient.

— Qui, lui ? demanda sa mère avec inquiétude.

— Entendez-vous le traînement de sa robe dans le salon ? s'écria le malade. L'entendez-vous ? Tenez, il vient, il s'approche; voyez, la porte s'ouvre... sans que personne la pousse... Le voilà... le voilà... il entre... il se traîne sur ses cuisses brisées... il vient droit à mon lit. Lève ton froc, moine ; lève ton froc, que je voie ton visage. Que veux-tu ?... parle... voyons !... viens-tu pour me chercher ? D'où sors-tu ?... de la terre... Tenez, voyez-vous ?... il lève les deux mains ; il les frappe l'une contre l'autre ; elles rendent un son creux, comme si elles n'avaient plus de chair... Eh bien ! oui, je t'écoute, parle !...

Et Mirelli, au lieu de chercher à fuir la terrible vision, s'approchait au bord de son lit comme pour entendre ses paroles; mais au bout de quelques secondes d'attention, pendant lesquelles il resta dans la pose d'un homme qui écoute, il poussa un profond soupir et tomba sur son lit en murmurant :

— Le moine de Sant'Antimo !

C'est alors qu'on se rappela seulement cet événe-

ment arrivé le jour de sa naissance, c'est-à-dire vingt-cinq ans auparavant, et qui, conservé toujours vivant dans la pensée du jeune homme, prenait un corps au milieu de son délire.

Le lendemain, soit que Mirelli eût oublié l'apparition, soit qu'il ne voulût donner aucun détail, il répondit à toutes les questions qui lui furent faites qu'il ignorait complétement ce qu'on voulait lui dire.

Pendant trois mois l'apparition infernale se renouvela chaque nuit, détruisant ainsi en quelques minutes les progrès que le reste du temps le blessé faisait vers la guérison. Mirelli ressemblait à un spectre lui-même. Enfin, une nuit, il demanda instamment à rester seul avec tant d'insistance que sa mère et ses amis ne purent s'opposer à sa volonté. A neuf heures, tout le monde ayant quitté sa chambre, il mit son épée sous le chevet de son lit et attendit. Sans qu'il le sût, un de ses amis était caché dans une chambre voisine, voyant par une porte vitrée et prêt à porter secours au malade s'il en avait besoin. A dix heures il s'endormit comme d'habitude, mais au premier coup de minuit il s'éveilla. Aussitôt on le vit se soulever sur son lit et regarder la porte de son regard fixe et ardent; un instant après il essuya son front, d'où la sueur ruisselait; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, un sourire passa sur ses lèvres; puis saisissant son épée, il la tira hors du fourreau, bondit hors de son lit, frappa deux fois comme s'il eût voulu poignarder quelqu'un avec la pointe de sa lame, et, jetant un cri, il tomba évanoui sur le plancher.

L'ami qui était en sentinelle accourut et porta Mirelli sur son lit; celui-ci serrait si fortement la garde de son épée qu'on ne put la lui arracher de la main.

Le lendemain il fit venir le supérieur de Sant'Antimo et lui demanda, dans le cas où il mourrait des suites de sa blessure, à être enterré dans le cloître du couvent, réclamant la même faveur, en supposant qu'il en réchappât cette fois, pour l'époque où sa mort arriverait, quelle que fût cette époque et en quelque lieu qu'il expirât. Puis il raconta à ses amis qu'il avait résolu la veille de se débarrasser du fantôme en luttant corps à corps, mais qu'ayant été vaincu il lui avait promis enfin de se faire enterrer dans son couvent; promesse qu'il n'avait pas voulu lui accorder jusque-là, tant il lui répugnait de paraître céder à une crainte, même religieuse et surnaturelle.

A partir de ce moment, la vision disparut, et neuf mois après Mirelli était complétement guéri.

Nous avons raconté en détail cette anecdote, d'abord parce que de pareilles légendes, surtout parmi les contemporains, sont rares en Italie, le pays le moins fantastique de la terre; et ensuite parce qu'elle nous a paru développer dans un seul homme trois courages bien différents : le courage patriotique, qui consiste à risquer froidement sa vie pour la cause de la patrie; le courage physique, qui consiste à supporter stoïquement la douleur; et enfin le courage moral, qui consiste à réagir contre l'invisible et à lutter contre l'inconnu. Bayard eût certainement eu les deux premiers, mais il est douteux qu'il eût eu le troisième.

Maintenant passons au courage civil.

Nous sommes en 99 : les Français ont évacué la ville des délices. Le cardinal Ruffo, parti de Palerme, descendu de la Calabre et soutenu par les flottes turque, russe et anglaise, qui bloquent le fort, a assiégé Naples, et, voyant l'impossibilité de prendre la ville défendue du côté de la mer par Caracciolo, et du côté de la terre par Manthoni, Caraffa et Schiappani, a signé une capitulation qui assure aux patriotes la vie et la fortune sauves : près de sa signature on lit celle de Foote, commandant la flotte britannique; de Keraudy, commandant la flotte russe, et de Bonnieu, commandant la flotte ottomane. Mais, dans une nuit de débauche et d'orgie, Nelson a déchiré le traité. Le lendemain, il déclare que la capitulation est nulle, que Bonnieu, Keraudy et Foote ont outrepassé leurs pouvoirs en transigeant avec les rebelles, et il livre à la haine de la cour, en échange de l'amour de lady Hamilton, les troupeaux de victimes qu'on lui demande. Alors il y eut spectacle et joie pour bien des jours, car on avait à peu près vingt mille têtes à faire tomber. Eh bien, toutes ces têtes tombèrent, et pas une seule ne tomba déshonorée par une larme ou par un soupir.

Citons au hasard quelques exemples.

Cyrillo et Pagano sont condamnés à être pendus. Comme André Chénier et Roucher, ils se rencontrent au pied de l'échafaud; là ils se disputent à qui mourra le premier; et comme aucun des deux ne veut céder sa place à l'autre, ils tirent à la courte paille. Pagano gagne, tend la main à Cyrillo, met la courte paille entre ses dents, et monte l'échelle infâme, le sourire sur les lèvres et la sérénité sur le front.

Hector Caraffa, l'oncle du compositeur, est condamné à avoir la tête tranchée; il arrive sur l'échafaud; on s'informe s'il n'a pas quelque désir à exprimer.

— Oui, dit-il, je désire regarder le fer de la *mandaja.*

Et il est guillotiné couché sur le dos, au lieu d'être couché sur le ventre.

Quoique cet article soit consacré à l'aristocratie, un mot sur le courage religieux. Ce courage est celui du peuple.

Au moment où Championnet marchait sur Naples, proclamant la liberté des peuples et créant des républiques sur son passage, les royalistes répandirent le bruit dans la ville que les Français venaient pour brûler les maisons, piller les églises, enlever les femmes et les filles et transporter en France la statue de saint Janvier. A ces accusations d'autant plus accréditées qu'elles sont plus absurdes, les lazzaroni, que les mots d'honneur, de patrie et de liberté n'auraient pu tirer de leur sommeil, se lèvent des portiques des palais dont ils ont fait leur demeure, encombrent les places publiques, s'arment de pierres et de bâtons, et à moitié nus, sans chefs, sans tactique militaire, avec l'instinct de bêtes fauves qui gardent leur antre, leur femelle et leurs petits, aux cris de : Vive saint Janvier! vive la sainte foi! mort aux jacobins! ils combattent soixante heures les soldats qui avaient vaincu à Montenotte, passé le pont de Lodi, pris Mantoue. Au bout de ce temps, Championnet n'était encore parvenu qu'à la porte de Saint-Janvier, et sur tous les autres points n'avait pas gagné un pouce de terrain.

A tout cela on m'objectera sans doute la révolution de 1820, le passage des Abruzzes, abandonné presque sans combat. Je répondrai une seule chose : c'est que les chefs qui commandaient cette armée, et qui avaient en face d'eux les baïonnettes autrichiennes, voyaient se relever derrière eux les bûchers, les échafauds et les potences de 99; c'est qu'ils se savaient trahis à Naples, tandis qu'eux venaient mourir à la frontière; c'est qu'enfin c'était une guerre sociale que Pépé et Carrascosa avaient entreprise à leurs risques et périls, et que le peuple napolitain n'avait pas sanctionnée.

Lorsque nous traversons Naples avec nos idées libérales, puisées, non pas dans l'étude individuelle des peuples, mais dans de simples théories émises par des publicistes, et que nous jetons un coup d'œil léger à la surface de ce peuple que nous voyons couché presque nu sur le seuil des palais et dans les angles des places où il mange, dort et se réveille, notre cœur se serre à la vue de cette misère apparente, et nous crions dans notre philanthropique élan : « Le peuple napolitain est le peuple le plus malheureux de la terre! »

Nous nous trompons étrangement.

Non, le peuple napolitain n'est pas malheureux, car ses besoins sont en harmonie avec ses désirs. Que lui faut-il pour manger? Une pizza ou une tranche de cocomero à mettre sous sa dent; que lui faut-il pour dormir? Une pierre à mettre sous sa tête. Sa nudité, que nous prenons pour une douleur, est au contraire une jouissance dans ce climat ardent, où le soleil l'habille de sa chaleur. Quel dais plus magnifique pourrait-il demander aux palais qui lui prêtent leur seuil que le ciel de velours qui flamboie sur sa tête? Chacune des étoiles qui scintillent à la voûte du firmament n'est-elle pas dans sa croyance une lampe qui brûle au pied de la Madone? Avec deux grains par jour ne se procure-t-il pas le nécessaire, et de son superflu ne lui reste-t-il pas encore de quoi payer largement l'improvisateur du Môle et le conducteur du corricolo?

Ce qui est malheureux à Naples, c'est l'aristocratie, qui, à peu d'exceptions près, est ruinée, comme nous l'avons dit à propos de la noblesse de Sicile, par l'abolition des majorats et des fidéicommis; c'est la noblesse qui porte un grand nom et qui n'a plus de quoi le dorer, qui possède des palais et qui laisse vendre ses meubles.

Ce qui est malheureux à Naples, c'est la classe moyenne, qui n'a ni commerce ni industrie, qui tient une plume et qui ne peut écrire, qui tient un pinceau et qui ne peut peindre, qui a une voix et qui ne peut parler; c'est cette classe qui calcule qu'elle aura le temps d'être morte de faim avant qu'elle réunisse à elle assez de nobles philosophes et de lazzaroni intelligents pour se faire une majorité constitutionnelle.

Nous reviendrons en temps et lieu sur le mezzo ceto et sur les lazzaroni. Cet article nous a déjà entraîné trop loin, puisqu'il ne devait être consacré qu'à la noblesse; mais de déduction en déduction on fait le tour du monde. Que notre lecteur se

rassure : nous nous apercevons à temps de notre erreur, et nous nous arrêtons à Tolède.

IV

TOLEDO.

Toledo est la rue de tout le monde. C'est la rue des restaurants, des cafés, des boutiques ; c'est l'artère qui alimente et traverse tous les quartiers de la ville ; c'est le fleuve où vont se dégorger tous les torrents de la foule. L'aristocratie y passe en voiture, la bourgeoisie y vend ses étoffes, le peuple y fait sa sieste. Pour le noble, c'est une promenade ; pour le marchand, un bazar ; pour le lazzarone, un domicile.

Toledo est aussi le premier pas fait par Naples vers la civilisation moderne telle que l'entendent nos progressistes, c'est le lien qui réunit la cité poétique à la ville industrielle, c'est un terrain neutre où l'on peut suivre d'un œil curieux les restes de l'ancien monde qui s'en va et les envahissements du nouveau monde qui arrive. A côté de la classique osteria aux vieux rideaux tachetés par les mouches, un galant pâtissier français étale sa femme, ses brioches et ses babas. En face d'un respectable fabricant d'antiquités à l'usage de messieurs les Anglais, se pavane un marchand d'allumettes chimiques. Au-dessus d'un bureau de loterie s'élève un brillant salon de coiffure ; enfin pour dernier trait caractéristique de la fusion qui s'opère, la rue de Toledo est pavée en lave comme Herculanum et Pompéia, et éclairée au gaz comme Londres et Paris.

Tout est à voir dans la rue de Toledo ; mais comme il est impossible de tout décrire, il faut se borner à trois palais qui sont ce qu'elle offre de plus saillant et de plus remarquable : le palais du roi à une extrémité, le palais de la ville à l'autre extrémité, et au milieu le palais de Barbaja.

Quant au palais du roi de Naples, l'occasion se présentera de nous en occuper. Passons à la ville. La ville se compose : 1° d'un carrosse à douze places, peint et doré dans le plus beau style espagnol du XVIIe siècle ; 2° de douze magistrats, élus moitié parmi les nobles, moitié parmi les bourgeois napolitains, portant fièrement la cape et l'épée, chaussés de petits souliers à boucles et coiffés d'énormes perruques à la Louis XIV ; 3° de six chevaux harnachés, empanachés, caparaçonnés avec la plus grande magnificence. Voici maintenant les fonctions respectives de tout le personnel de la ville : le carrosse est tenu de sortir deux fois par an de sa remise, les douze magistrats sont chargés de s'asseoir dans le carrosse, et les six chevaux sont obligés de traîner le tout d'un bout de Toledo à l'autre, le plus lentement possible. Tout le monde s'acquitte à merveille de ses devoirs.

Reste donc à expliquer à mes lecteurs ce que c'est, ou plutôt ce que c'était que Barbaja ; car, hélas ! au moment où j'écris ces lignes, ce grand homme a disparu, cette grande gloire s'est évanouie, ce grand astre s'est éteint.

Domenico Barbaja était le véritable type de l'impresario italien. En France, nous connaissons le directeur, le régisseur, le commissaire du roi, le caissier, les contrôleurs, nous ne connaissons pas l'impresario. L'impresario est tout cela à la fois, mais il est plus encore. Nos théâtres sont régis constitutionnellement, nos directeurs règnent et ne gouvernent pas, suivant la célèbre maxime parlementaire. L'impresario italien est un despote, un czar, un sultan, régnant par le droit divin dans son théâtre, n'ayant, comme les rois les plus légitimes, d'autres règles que sa propre volonté, et ne devant compte de son administration qu'à Dieu et à sa conscience.

Il est à la fois pour les artistes un exploiteur habile et un père indulgent, un maître absolu et un ami fidèle, un guide éclairé et un juge incorruptible.

C'est un homme faisant la traite des blancs pour son compte, et en disposant à son gré, sans reconnaître à qui que ce soit au monde le droit de visite sur ses planches, couvrant sa marchandise de son pavillon, et défendant les droits de son pavillon avec une intrépidité tout américaine.

Au reste l'impresario n'a pas seulement le droit pour lui, il a aussi la force. Il a à ses ordres un piquet de cavalerie et un peloton d'infanterie, un commissaire de police et un capitaine de place, des sbires, des carabiniers, des gendarmes pour envoyer immédiatement en prison les chanteurs qui s'aviseraient d'avoir des caprices et le public qui oserait siffler sans raison.

Domenico Barbaja Ier a donc régné d'une manière aussi complète et aussi absolue pendant l'espace de quarante ans. C'était un homme de taille moyenne, mais bâti en Hercule, la poitrine large, les épaules carrées, le poignet de fer. Sa tête était assez com-

mune, et ses traits ne se piquaient pas d'une grande régularité; mais ses yeux petillaient d'esprit, d'intelligence et de malice.

Goldoni l'avait prévu en écrivant *le Bourru bienfaisant.* Excellent cœur, mais les manières les plus brusques, le caractère le plus violent et le plus emporté du monde. Il est impossible de traduire dans aucune langue le dictionnaire d'injures et de gros mots dont il se servait à l'égard des artistes de son théâtre. Mais il n'en est pas un qui lui ait gardé rancune, tant ils étaient sûrs qu'au moindre succès Barbaja serait là pour les embrasser avec effusion, à la moindre chute pour les consoler avec délicatesse, à la moindre maladie pour les veiller nuit et jour avec une tendresse et un dévouement paternels.

Parti d'un café de Milan, où il servait en qualité de garçon, il était arrivé à diriger en même temps les théâtres de Saint-Charles, de la Scala et de Vienne, à régner sans contestation et sans contrôle sur le public italien et sur le public allemand, c'est-à-dire sur deux publics dont l'un passe pour être le plus capricieux et l'autre pour être le plus difficile de l'univers. Après avoir amassé sou par sou sa fortune, Barbaja la dépensait noblement en prodigalités royales et en généreux bienfaits. Il avait un palais pour loger les artistes, une villa pour traiter ses amis, des jeux publics pour amuser tout le monde. Génie vraiment extraordinaire et instinctif, n'ayant jamais su écrire une lettre ni déchiffrer une note, et traçant avec un parfait bon sens aux poëtes le plan de leurs libretti, aux compositeurs le choix de leurs morceaux; doué par Dieu de la voix la plus criarde et la plus dissonante, et formant par ses conseils les premiers chanteurs de l'Italie; ne parlant que son patois milanais, et se faisant comprendre à merveille par les rois et par les empereurs avec lesquels il traitait de puissance à puissance.

Aussi prenait-il ses engagements sur parole et sans jamais accepter la moindre condition. Il fallait se livrer à discrétion à Barbaja. Il avait toujours sous sa main de quoi récompenser largement et de quoi punir avec la dernière sévérité. Une ville se montrait-elle accommodante à l'endroit des décors, un public encourageait-il les débutants avec cette bienveillance qui triple les moyens d'un artiste, un gouvernement ne lésinait-il pas trop sur la subvention; ville, public, gouvernement, étaient aussitôt dans les bonnes grâces de l'impresario; il leur envoyait Rubini, la Pasta, Lablache, l'élite de sa troupe. Mais si une autre ville, au contraire, se montrait par trop exigeante, si un autre public abusait de son droit de siffler acheté à la porte, si un autre gouvernement affichait des prétentions excessives, Barbaja leur lâchait le rebut de ses chanteurs, ses *chiens*, comme il les appelait par une expression énergique; leur faisait écorcher les oreilles pendant une entière saison, et écoutait les plaintes et les sifflets des patients avec le même sang-froid qu'un empereur romain assistant au spectacle du cirque.

Il fallait voir le noble impresario assis dans sa belle loge d'avant-scène, en face du roi, un soir de première représentation, grave, impassible, se tournant tantôt vers les acteurs, tantôt vers le public. Si c'était l'artiste qui bronchait, Barbaja était le premier à l'immoler avec une sévérité digne de Brutus, en lui jetant un : « *Can de Dio!* » qui faisait trembler la salle. Si, au contraire, c'était le public qui avait tort, Barbaja se redressait comme une vipère, et lui lançait à pleine voix un : « *Fioli d'una vacca*, voulez-vous vous taire! vous ne méritez que de la canaille! » Si c'était le roi, par hasard, qui manquait d'applaudir à temps, Barbaja se contentait de hausser les épaules et sortait en grommelant de sa loge.

Barbaja ne se fiait à personne du soin de former sa troupe; il avait pour principe d'engager le moins possible les artistes connus, parce qu'une réputation arrivée à son apogée ne pouvait plus que décroître, et qu'avec des talents plus célèbres il y avait plus à perdre qu'à gagner. Il aimait mieux les créer lui-même, et commençait d'ordinaire ses expériences *in anima vili.*

Voici sa manière de procéder :

Il sortait par une belle matinée de mai ou de septembre, et se faisait conduire par son cocher dans les environs de Naples. Arrivé à la campagne, il descendait de sa calèche, congédiait ses gens, et s'acheminait seul et à pied à la recherche de l'*ut* de poitrine. S'il rencontrait un paysan assez beau, assez bien tourné et assez paresseux pour faire un ténor, il s'approchait de lui amicalement, lui posait la main sur l'épaule, et engageait la conversation à peu près en ces termes :

— Eh bien! mon ami, le travail nous fatigue un peu, n'est-ce pas? Nous n'avons pas la force de lever la bêche?

— Je me reposais, Eccellenza.

— Connu ! connu ! le paysan napolitain se repose toujours.

— C'est qu'il fait une chaleur étouffante. Et puis la terre est si dure !

— Je parie que tu dois avoir une belle voix ; je ne connais rien qui soulage et donne des forces comme un peu de musique; si tu me chantais une chanson ?

— Moi, monsieur ! je n'ai jamais chanté de ma vie.

— Raison de plus ; tu auras la voix plus fraîche.

— Vous voulez plaisanter !

— Non, je veux t'entendre.

— Et qu'est-ce que je gagnerai à me faire entendre de vous?

— Mais peut-être que si ta voix me plaît tu ne travailleras plus, je te prendrai avec moi.

— Pour domestique ?

— Mieux que cela.

— Pour cuisinier ?

— Mieux, te dis-je.

— Et pour quoi donc ? demandait alors le paysan avec quelque défiance.

— Qu'est-ce que ça te fait? chante toujours.

— Bien fort ?

— De tous tes poumons, et surtout ouvre bien la bouche.

Si le malheureux n'avait qu'une voix de baryton ou de basse-taille, l'impresario tournait lestement sur ses talons en lui laissant quelque maxime bien consolante sur l'amour du travail et le bonheur de la vie champêtre ; mais s'il était assez heureux dans sa journée pour mettre la main sur un ténor, il l'emmenait avec lui et le faisait monter... derrière sa voiture.

Il ne gâtait pas les artistes, celui-là.

S'agissait-il d'engager un homme : « Qu'est-ce qu'il te faut, mon garçon ? lui demandait Barbaja de sa voix brusque et de son ton bourru ; tu auras assez de cinquante francs par mois pour commencer. Des souliers pour te chausser, un habit pour te couvrir, du macaroni pour te régaler, que demandes-tu davantage? Sois grand artiste d'abord, et ensuite tu me feras la loi comme je te la fais maintenant. Hélas ! ce temps ne viendra que trop tôt : tu as une belle voix, et la preuve c'est que je t'ai engagé ; tu as de l'intelligence, et la preuve c'est que tu voudrais me voler. Attends donc, cher ami, le bien te viendra en chantant. Si je te donnais beaucoup d'argent tout de suite, tu ferais le beau, tu te griserais tous les jours, et tu perdrais ta voix au bout de trois semaines »

Avec les femmes le raisonnement était beaucoup plus court et plus simple :

« Chère enfant, je ne te donnerai pas un sou ; c'est toi, au contraire, qui dois me payer. Je t'offre les moyens de montrer au public tout ce que tu possèdes d'agréments naturels. Tu es jolie ; si tu as du talent, tu arriveras bien vite ; si tu n'en as pas, tu arriveras plus vite encore. Crois-moi, tu m'en remercieras plus tard lorsque tu auras acquis un peu plus d'expérience. Si tu étais déjà riche à tes débuts, tu épouserais un choriste qui te battrait ou un prince qui te réduirait à la misère. »

Convaincus par une logique aussi entraînante, les artistes s'engageaient pour cinquante francs par mois ; mais il arrivait le plus souvent qu'après le premier trimestre ils devaient six mille francs à un usurier. Alors Barbaja, pour ne pas les faire aller en prison, payait leurs dettes, et le compte était soldé.

Pendant mon séjour à Naples, on racontait plusieurs anecdotes sur le grand impresario qui peignent l'homme tout entier et donnent une exacte mesure de ses connaissances en musique.

Je ne sais plus quel marquis napolitain, dont l'influence était grande à la cour, lui avait recommandé une jeune fille comme ayant pour le théâtre la vocation la plus décidée et annonçant le plus bel avenir. Barbaja fit une moue très-significative et enfonça ses deux mains dans les poches de sa veste de nankin, attitude qu'il prenait habituellement quand il ne pouvait pas donner un libre cours à sa colère.

— Vous verrez, mon cher, répliqua le marquis avec un air de suffisance qui échauffait de plus en plus la bile du terrible impresario, c'est un véritable prodige !

— Bien, bien ! qu'elle vienne demain à midi.

Le lendemain, à l'heure dite, la débutante met sa plus belle robe, prend ses cahiers, et, flanquée de l'éternelle mère que vous connaissez, se présente au palais de Barbaja.

Le directeur de l'orchestre était déjà au piano, Barbaja se promenait de long en large dans son salon.

— Signor impresario, dit la vieille femme après une profonde révérence, il est du devoir d'une mère, devoir religieux et sacré, de vous avertir que cette pauvre enfant, étant pure comme le cristal, et timide comme une colombe...

— Nous commençons mal, interrompit brusquement Barbaja ; au théâtre il faut être effrontée.

— Ce n'est pas cependant que je veuille entendre... reprend la mère de sa voix la plus mielleuse.

Mais l'impresario, lui tournant le dos, s'approcha de la jeune fille et lui dit d'un ton passablement impatienté : — Voyons, ma chère, que veux-tu me chanter ?

Il aurait tutoyé la reine en personne.

— Monsieur, balbutie la débutante devenue rouge jusqu'au blanc des yeux, j'ai la prière de *Norma*...

— Comment, malheureuse ! s'écrie Barbaja d'une voix tonnante ; après la Ronzi, oserais-tu aborder la prière de *Norma ?* Quelle audace !

— Je chanterai, si vous le préférez, la cavatine du *Barbier*.

— La cavatine du *Barbier !* après la Fodor ! Quelle indignité !

— Pardon, monsieur, dit la jeune fille en tremblant ; j'essayerai la romance du *Saule*.

— La romance du *Saule !* après la Malibran ! Quelle profanation !

— Alors il ne me reste plus que des solféges, reprend la pauvre débutante presque en sanglotant.

— A la bonne heure ! Va pour les solféges !

La jeune fille essuie ses larmes, la mère lui glisse à l'oreille un mot de consolation, l'accompagnateur l'encourage ; bref, elle s'en tire à merveille. Jamais solféges n'avaient été mieux exécutés.

La physionomie de Barbaja s'éclaircit, son front se déride, un sourire de satisfaction erre sur ses lèvres.

— Eh bien, monsieur ! s'écrie la mère dans la plus grande anxiété, que pensez-vous de ma fille ?

— Eh, madame ! la voix n'est pas mauvaise, mais du diable si j'ai pu comprendre un seul mot.

Une autre fois on était en plein hiver, on répétait un opéra nouveau, et les chanteurs chargés des premiers rôles, désolés de quitter leur édredon, étaient toujours en retard. Barbaja, furieux, avait juré la veille de mettre à l'amende le premier qui ne se trouverait pas à l'heure, fût-ce le ténor ou la prima donna elle-même, pour faire un exemple.

La répétition commence, Barbaja s'éloigne un peu vers le fond d'une coulisse pour gronder le machiniste ; tout à coup les voix se taisent, l'orchestre s'arrête, on attend quelqu'un.

— Qu'y a-t-il ? s'écrie l'impresario en se précipitant vers la rampe.

— Rien, monsieur, répond le premier violon.

— Qu'est-ce qui manque ? Je veux le savoir.

— Il manque un *ré*.

— A l'amende.

Tout cela n'empêche pas que Domenico Barbaja n'ait créé Lablache, Tamburini, Rubini, Donzelli, la Colbron, la Pasta, la Fodor, Donizetti, Bellini, Rossini lui-même ; oui, le grand Rossini.

Les plus grands chefs-d'œuvre du maître souverain ont été composés pour Barbaja, et Dieu seul peut savoir ce qu'il en a coûté au pauvre impresario, de prières, de violences et de ruses pour forcer au travail le génie le plus libre, le plus insouciant et le plus heureux qui ait jamais plané sur le beau ciel de l'Italie.

J'en citerai un exemple qui caractérise parfaitement l'impresario et le compositeur.

V

OTELLO.

Rossini venait d'arriver à Naples, précédé déjà par une grande réputation. La première personne qu'il rencontra en descendant de voiture fut, comme on s'en doute bien, l'impresario de Saint-Charles. Barbaja alla au-devant du maëstro les bras et le cœur ouverts, et sans lui donner le temps de faire un pas ni de prononcer une parole :

— Je viens, lui dit-il, te faire trois offres, et j'espère que tu ne refuseras aucune des trois.

— J'écoute, répondit Rossini avec ce fin sourire que vous savez.

— Je t'offre mon hôtel pour toi et pour tes gens.

— J'accepte.

— Je t'offre ma table pour toi et pour tes amis.

— J'accepte.

— Je t'offre d'écrire un opéra nouveau pour moi et pour mon théâtre.

— Je n'accepte plus.

— Comment ! tu refuses de travailler pour moi ?

— Ni pour vous ni pour personne. Je ne veux plus faire de musique.

— Tu es fou, mon cher.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Et que viens-tu faire à Naples ?

— Je viens manger des macaroni et prendre des glaces. C'est ma passion.

— Je te ferai préparer des glaces par mon limonadier, qui est le premier de Toledo ; et je te ferai moi-même des macaroni dont tu me diras des nouvelles.

— Diable ! cela devient grave.

— Mais tu me donneras un opéra en échange.

— Nous verrons.

— Prends un mois, deux mois, six mois, tout le temps que tu désires.

— Va pour six mois.

— C'est convenu.

— Allons souper.

Dès le soir même le palais de Barbaja fut mis à la disposition de Rossini ; le propriétaire s'éclipsa complètement, et le célèbre maëstro put se regarder comme étant chez lui, dans la plus stricte acception du mot. Tous les amis ou même les simples connaissances qu'il rencontrait en se promenant étaient invités sans façon à la table de Barbaja, dont Rossini faisait les honneurs avec une aisance parfaite. Quelquefois ce dernier se plaignait de ne pas avoir trouvé assez d'amis pour les convier aux festins de son hôte : à peine s'il avait pu en réunir, malgré toutes les avances du monde, douze ou quinze. C'étaient les mauvais jours.

Quant à Barbaja, fidèle au rôle de cuisinier qu'il s'était imposé, il inventait tous les jours un nouveau mets, vidait les bouteilles les plus anciennes de sa cave, et fêtait tous les inconnus qu'il plaisait à Rossini de lui amener, comme s'ils avaient été les meilleurs amis de son père. Seulement, vers la fin du repas, d'un air dégagé, avec une adresse infinie et le sourire à la bouche, il glissait entre la poire et le fromage quelques mots sur l'opéra qu'il s'était fait promettre et sur l'éclatant succès qui ne pouvait lui manquer.

Mais, quelque précaution oratoire qu'employât l'honnête impresario pour rappeler à son hôte la dette qu'il avait contractée, ce peu de mots tombés du bout de ses lèvres, produisait sur le maëstro le même effet que les trois paroles terribles du festin de Balthazar. C'est pourquoi Barbaja, dont la présence avait été tolérée jusqu'alors, fut prié poliment par Rossini de ne plus paraître au dessert.

Cependant les mois s'écoulaient, le libretto était fini depuis longtemps, et rien n'annonçait encore que le compositeur se fût décidé à se mettre à l'ouvrage. Aux dîners succédaient les promenades, aux promenades les parties de campagne. La chasse, la pêche, l'équitation se partageaient les loisirs du noble maître ; mais il n'était pas question de la moindre note. Barbaja éprouvait vingt fois par jour des accès de fureur, des crispations nerveuses, des envies irrésistibles de faire un éclat. Il se contenait néanmoins, car personne plus que lui n'avait foi dans l'incomparable génie de Rossini.

Barbaja garda le silence pendant cinq mois avec la résignation la plus exemplaire. Mais le matin du premier jour du sixième mois, voyant qu'il n'y avait plus de temps à perdre ni de ménagements à garder, il tira le maëstro à l'écart et entama l'entretien suivant :

— Ah çà! mon cher, sais-tu qu'il ne manque plus que vingt-neuf jours pour l'époque fixée ?

— Quelle époque ? dit Rossini avec l'ébahissement d'un homme à qui on adresserait une question incompréhensible en le prenant pour un autre.

— Le 30 mai.

— Le 30 mai !

Même pantomime.

— Ne m'as-tu pas promis un opéra nouveau qu'on doit jouer ce jour-là ?

— Ah ! j'ai promis ?

— Il ne s'agit pas ici de faire l'étonné ! s'écria l'impresario, dont la patience est à bout ; j'ai attendu le délai de rigueur, comptant sur ton génie et sur l'extrême facilité de travail que Dieu t'a accordée. Maintenant il m'est impossible de plus attendre : il me faut mon opéra.

— Ne pourrait-on pas arranger quelque opéra ancien en changeant le titre ?

— Y penses-tu ? Et les artistes qui sont engagés exprès pour jouer dans un opéra nouveau ?

— Vous les mettrez à l'amende.

— Et le public ?

— Vous fermerez le théâtre.

— Et le roi ?

— Vous donnerez votre démission.

— Tout cela est vrai jusqu'à un certain point. Mais si ni les artistes, ni le public, ni le roi lui-même ne peuvent me forcer à tenir ma promesse, j'ai donné ma parole, monsieur, et Domenico Barbaja n'a jamais manqué à sa parole d'honneur.

— Alors c'est différent.

— Ainsi, tu me promets de commencer demain.

— Demain, c'est impossible, j'ai une partie de pêche au Fusaro.

— C'est bien, dit Barbaja enfonçant ses mains dans ses poches, n'en parlons plus. Je verrai quel parti il me reste à prendre.

Et il s'éloigna sans ajouter un mot.

Le soir, Rossini soupa de bon appétit, et fit honneur à la table de l'impresario en homme qui avait parfaitement oublié la discussion du matin. En se retirant, il recommanda bien à son domestique de le réveiller au point du jour et de lui tenir prête une barque pour le Fusaro. Après quoi il s'endormit du sommeil du juste.

Le lendemain, midi sonnait aux cinq cents cloches que possède la bienheureuse ville de Naples, et le domestique de Rossini n'était pas encore monté chez son maître; le soleil dardait ses rayons à travers les persiennes. Rossini, réveillé en sursaut, se leva sur son séant, se frotta les yeux et sonna : le cordon de la sonnette resta dans sa main.

Il appela par la croisée qui donnait sur la cour : le palais demeura muet comme un sérail.

Il secoua la porte de sa chambre : la porte résista à ses secousses, elle était murée au dehors!

Alors Rossini, revenant à la croisée, se mit à hurler au secours, à la trahison, au guet-apens! Il n'eut pas même la consolation que l'écho répondit à ses plaintes, le palais de Barbaja étant le bâtiment le plus sourd qui existe sur le globe.

Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de sauter du quatrième étage; mais il faut dire, à la louange de Rossini, que cette idée ne lui vint pas un instant à la tête.

Au bout d'une bonne heure, Barbaja montra son bonnet de coton à une croisée du troisième. Rossini, qui n'avait pas quitté sa fenêtre, eut envie de lui lancer une tuile; il se contenta de l'accabler d'imprécations.

—Désirez-vous quelque chose? lui demanda l'impresario d'un ton patelin.

— Je veux sortir à l'instant même.

— Vous sortirez quand votre opéra sera fini.

— Mais c'est une séquestration arbitraire.

— Arbitraire tant que vous voudrez; mais il me faut mon opéra.

— Je m'en plaindrai à tous les artistes, et nous verrons.

— Je les mettrai à l'amende.

— J'en informerai le public.

— Je fermerai le théâtre.

— J'irai jusqu'au roi.

— Je donnerai ma démission.

Rossini s'aperçut qu'il était pris dans ses propres filets. Aussi, en homme supérieur, changeant tout à coup de ton et de manières, demanda-t-il d'une voix calme :

« J'accepte la plaisanterie, et je ne m'en fâche pas; mais puis-je savoir quand me sera rendu ma liberté?

— Quand la dernière scène de l'opéra me sera remise, répondit Barbaja en ôtant son bonnet.

— C'est bien : envoyez ce soir chercher l'ouverture.

Le soir on remit ponctuellement à Barbaja un cahier de musique sur lequel était écrit en grandes lettres : *Ouverture de l'Otello*.

Le salon de Barbaja était rempli de célébrités musicales au moment où il reçut le premier envoi de son prisonnier. On se mit sur-le-champ au piano, on déchiffra le nouveau chef-d'œuvre, et on conclut que Rossini n'était pas un homme, et que, semblable à Dieu, il créait sans travail et sans effort, par le seul acte de sa volonté. Barbaja, que le bonheur rendait presque fou, arracha le morceau des mains des admirateurs et l'envoya à la copisterie. Le lendemain il reçut un nouveau cahier sur lequel on lisait : *Le premier acte d'Otello*. Ce nouveau cahier fut envoyé également aux copistes, qui s'acquittaient de leur devoir avec cette obéissance muette et passive à laquelle Barbaja les avait habitués. Au bout de trois jours la partition d'*Otello* avait été livrée et copiée.

L'impresario ne se possédait pas de joie; il se jeta au cou de Rossini, lui fit les excuses les plus touchantes et les plus sincères pour le stratagème qu'il avait été forcé d'employer, et le pria d'achever son œuvre en assistant aux répétitions.

— Je passerai moi-même chez les artistes, répondit Rossini d'un ton dégagé, et je leur ferai répéter leur rôle. Quant à ces messieurs de l'orchestre, j'aurai l'honneur de les recevoir chez moi.

— Eh bien! mon cher, tu peux t'entendre avec eux. Ma présence n'est pas nécessaire, et j'admirerai ton chef-d'œuvre à la répétition générale. Encore une fois, je te prie de me pardonner la manière dont j'ai agi.

— Pas un mot de plus sur cela, ou je me fâche.

— Ainsi, à la répétition générale?

— A la répétition générale.

Le jour de la répétition générale arriva enfin :

c'était la veille de ce fameux 30 mai qui avait coûté tant de transes à Barbaja. Les chanteurs étaient à leur poste, les musiciens prirent place à l'orchestre, Rossini s'assit au piano.

Quelques dames élégantes et quelques hommes privilégiés occupaient les loges d'avant-scène. Barbaja, radieux et triomphant, se frottait les mains et se promenait en sifflotant sur son théâtre.

On joua d'abord l'ouverture. Des applaudissements frénétiques ébranlèrent les voûtes de Saint-Charles. Rossini se leva et salua.

— Bravo ! cria Barbaja. Passons à la cavatine du ténor.

Rossini se rassit à son piano, tout le monde fit silence, le premier violon leva l'archet, et on recommença à jouer l'ouverture. Les mêmes applaudissements, plus enthousiastes encore, s'il était possible, éclatèrent à la fin du morceau.

Rossini se leva et salua.

— Bravo ! bravo ! répéta Barbaja. Passons maintenant à la cavatine.

L'orchestre se mit à jouer pour la troisième fois l'ouverture.

— Ah çà ! s'écria Barbaja exaspéré, tout cela est charmant, mais nous n'avons pas le temps de rester là jusqu'à demain. Arrivez à la cavatine.

Mais, malgré l'injonction de l'impresario, l'orchestre n'en continuait pas moins la même ouverture. Barbaja s'élança sur le premier violon ; et, le prenant au collet, lui cria à l'oreille :

— Mais que diable avez-vous donc à jouer la même chose depuis une heure ?

— Dame ! dit le violon avec un flegme qui eût fait honneur à un Allemand, nous jouons ce qu'on nous a donné.

— Mais tournez donc le feuillet, imbéciles !

— Nous avons beau tourner, il n'y a que l'ouverture.

— Comment ! il n'y a que l'ouverture ! s'écria l'impresario en pâlissant : c'est donc une atroce mystification ?

Rossini se leva et salua.

Mais Barbaja était retombé sur un fauteuil sans mouvement. La prima donna, le ténor, tout le monde s'empressait autour de lui. Un moment on le crut frappé par une apoplexie foudroyante.

Rossini, désolé que la plaisanterie prît une tournure aussi sérieuse, s'approche de lui avec une réelle inquiétude.

Mais, à sa vue, Barbaja, bondissant comme un lion, se prit à hurler de plus belle.

— Va-t'en d'ici, traître, ou je me porte à quelque excès !

— Voyons, voyons, dit Rossini en souriant, n'y a-t-il pas quelque remède ?

— Quel remède, bourreau ! C'est demain le jour de la première représentation.

— Si la prima donna se trouvait indisposée ? murmura Rossini tout bas à l'oreille de l'impresario.

— Impossible ! lui répondit celui-ci du même ton ; elle ne voudra jamais attirer sur elle la vengeance et les citrons du public.

— Si vous vouliez la prier un peu ?

— Ce serait inutile. Tu ne connais pas la Colbron.

— Je vous croyais au mieux avec elle.

— Raison de plus.

— Voulez-vous me permettre d'essayer, moi ?

— Fais tout ce que tu voudras ; mais je t'avertis que c'est du temps perdu.

— Peut-être.

Le jour suivant, on lisait sur l'affiche de Saint-Charles que la première représentation de l'*Otello* était remise par l'indisposition de la prima donna.

Huit jours après on jouait *Otello*.

Le monde entier connaît aujourd'hui cet opéra ; nous n'avons rien à ajouter. Huit jours avaient suffi à Rossini pour faire oublier le chef-d'œuvre de Shakspeare.

Après la chute du rideau, Barbaja, pleurant d'émotion, cherchait partout le maître pour le presser sur son cœur ; mais Rossini, cédant sans doute à cette modestie qui va si bien aux triomphateurs, s'était dérobé à l'ovation de la foule.

Le lendemain, Domenico Barbaja sonna son souffleur, qui remplissait auprès de lui les fonctions de valet de chambre, impatient qu'il était, le digne impresario, de présenter à son hôte les félicitations de la veille.

Le souffleur entra.

— Va prier Rossini de descendre chez moi, lui dit Barbaja.

— Rossini est parti, répondit le souffleur.

— Comment, parti ?

— Parti pour Bologne au point du jour.

— Parti sans rien me dire !

— Si fait, monsieur, il vous a laissé ses adieux.

— Alors va prier la Colbron de me permettre de monter chez elle.

— La Colbron ?

— Oui, la Colbron ; es-tu sourd ce matin ?

— Faites excuse, mais la Colbron est partie.

— Impossible !

— Ils sont partis dans la même voiture.

— La malheureuse ! elle me quitte pour devenir la maîtresse de Rossini.

— Pardon, monsieur, elle est sa femme.

— Je suis vengé ! dit Barbaja.

VI

FORCELLA.

I

De même que Chiaja est la rue des étrangers et de l'aristocratie, de même que Toledo est la rue des flâneurs et des boutiques, Forcella est la rue des avocats et des plaideurs.

Cette rue ressemble beaucoup, pour la population qui la parcourt, à la galerie du palais de justice, à Paris, qu'on appelle salle des Pas-Perdus, si ce n'est que les avocats y sont encore plus loquaces et les plaideurs plus râpés.

C'est que les procès durent à Naples trois fois plus longtemps qu'ils ne durent à Paris.

Le jour où nous la traversions, il y avait encombrement ; nous fûmes forcés de descendre de notre corricolo pour continuer notre route à pied, et nous allions à force de coups de coude parvenir à traverser cette foule lorsque nous nous avisâmes de demander quelle cause la rassemblait : on nous répondit qu'il y avait procès entre la confrérie des pèlerins et don Philippe Villani. Nous demandâmes quelle était la cause du procès : on nous répondit que le défendeur s'étant fait enterrer quelques jours auparavant aux frais de la confrérie des pèlerins, venait d'être assigné afin de prouver légalement qu'il était mort. Comme on le voit, le procès était assez original pour attirer une certaine affluenee. Nous demandâmes à Francesco ce que c'était que don Philippe Villani. En ce moment, il nous montra un individu qui passait tout courant.

— Le voici, nous dit-il.

— Celui qu'on a enterré il y a huit jours ?

— Lui-même.

— Mais comment cela se fait-il ?

— Il sera ressuscité.

— Il est donc sorcier ?

— C'est le neveu de Cagliostro.

En effet, grâce à la filiation authentique qui le rattache à son illustre aïeul, et à une série de tours de magie plus ou moins drôles, don Philippe était parvenu à accréditer à Naples le bruit qu'il était sorcier.

On lui faisait tort : don Philippe Villani était mieux qu'un sorcier, c'était un type : don Philippe Villani était le Robert Macaire napolitain. Seulement l'industriel napolitain a une grande supériorité sur l'industriel français ; notre Robert Macaire à nous est un personnage d'invention, une fiction sociale, un mythe philosophique, tandis que le Robert Macaire ultramontrain est un personnage de chair et d'os, une individualité palpable, une excentricité visible.

Don Philippe est un homme de trente-cinq à quarante ans, aux cheveux noirs, aux yeux ardents, à la figure mobile, à la voix stridente, aux gestes rapides et multipliés ; don Philippe a tout appris et sait un peu de tout : il sait un peu de droit, un peu de médecine, un peu de chimie, un peu de mathématiques, un peu d'astronomie ; ce qui fait qu'en se comparant à tout ce qui l'entourait, il s'est trouvé fort supérieur à la société et a résolu de vivre par conséquent aux dépens de la société.

Don Philippe avait vingt ans lorsque son père mourut : il lui laissait tout juste assez d'argent pour faire quelques dettes. Don Philippe eut le soin d'emprunter avant d'être ruiné tout à fait, de sorte que ses premières lettres de change furent scrupuleusement payées : il s'agissait d'établir son crédit. Mais toute chose a sa fin dans ce monde ; un jour vint où don Philippe ne se trouva pas chez lui au moment de l'échéance : on y revint le lendemain matin, il était déjà sorti ; on y revint le soir, il n'était pas encore rentré. La lettre de change fut protestée. Il en résulta que don Philippe fut obligé de passer des mains des banquiers aux mains des escompteurs, et qu'au lieu de payer six du cent il paya douze.

Au bout de quatre ans, don Philippe avait usé les escompteurs comme il avait usé les banquiers ; il fut donc obligé de passer des mains des escompteurs aux mains des usuriers. Ce nouveau mouve-

ment s'accomplit sans secousse sensible, si ce n'est qu'au lieu de payer douze pour cent, don Philippe fut obligé de payer cinquante. Mais cela importait peu à don Philippe, qui commençait à ne plus payer du tout. Il en résulta qu'au bout de deux ans encore don Philippe, qui éprouvait le besoin d'une somme de mille écus, eut grand'peine à trouver un juif qui consentît à la lui prêter à cent cinquante pour cent. Enfin, après une foule de négociations dans lesquelles don Philippe eut à mettre au jour toutes les ressources inventives que le ciel lui avait données, le descendant d'Isaac se présenta chez don Philippe avec sa lettre de change toute préparée; elle portait obligation d'une somme de neuf mille francs : le juif en apportait trois mille; il n'y avait rien à dire, c'était la chose convenue.

Don Philippe prit la lettre de change, jeta un coup d'œil rapide dessus, étendit négligemment la main vers sa plume, fit semblant de la tremper dans l'encrier, apposa son acceptation et sa signature au bas de l'obligation, passa sur l'encre humide une couche de sable bleu, et remit au juif la lettre de change tout ouverte.

Le juif jeta les yeux sur le papier; l'acceptation et la signature étaient d'une grosse écriture fort lisible; le juif inclina donc la tête d'un air satisfait, plia la lettre de change et l'introduisit dans un vieux portefeuille où elle devait rester jusqu'à l'échéance, la signature de don Philippe ayant depuis longtemps cessé d'avoir cours sur la place.

A l'échéance du billet, le juif se présente chez don Philippe. Contre son habitude, don Philippe était à la maison. Contre l'attente du juif, il était visible. Le juif fut introduit.

— Monsieur, dit le juif en saluant profondément son débiteur, vous n'avez point oublié, j'espère, que c'est aujourd'hui l'échéance de notre petite lettre de change.

— Non, mon cher M. Félix, répondit don Philippe. Le juif s'appelait Félix.

— En ce cas, dit le juif, j'espère que vous avez eu la précaution de vous mettre en règle?

— Je n'y ai pas pensé un seul instant.

— Mais alors vous savez que je vais vous poursuivre?

— Poursuivez.

— Vous n'ignorez pas que la lettre de change entraîne la prise de corps?

— Je le sais.

— Et afin que vous ne prétextiez cause d'ignorance, je vous préviens que, de ce pas, je vais vous faire assigner.

— Faites.

Le juif s'en alla en grommelant, et fit assigner don Philippe à huitaine.

Don Philippe se présenta au tribunal.

Le juif exposa sa demande.

— Reconnaissez-vous la dette? demanda le juge.

— Non-seulement je ne la reconnais pas, répondit don Philippe, mais je ne sais pas même ce que monsieur veut dire.

— Faites passer votre titre au tribunal, dit le juge au demandeur.

Le juif tira de son portefeuille la lettre de change souscrite par don Philippe, et la passa toute pliée au juge.

Le juge la déplia, puis jetant un coup d'œil dessus :

— Oui, dit-il, voilà bien une lettre de change, mais je n'y vois ni acceptation ni signature.

— Comment! s'écria le juif en pâlissant.

— Lisez vous-même, dit le juge.

Et il rendit la lettre de change au demandeur.

Le juif faillit tomber à la renverse. L'acceptation et la signature avaient effectivement disparu comme par magie.

— Infâme brigand! s'écria le juif en se retournant vers don Philippe. Tu me payerais celle-là.

— Pardon, mon cher M. Félix, vous vous trompez, c'est vous qui me la payerez au contraire. Puis se tournant vers le juge :

— Excellence, lui dit-il, nous vous demandons acte que nous venons d'être insulté en face du tribunal, sans motif aucun.

— Nous vous l'accordons, dit le juge.

Muni de son acte, don Philippe attaqua le juif en diffamation, et comme l'insulte avait été publique, le jugement ne se fit pas attendre.

Le juif fut condamné à trois mois de prison et à mille écus d'amende.

Maintenant expliquons le miracle.

Au lieu de tremper sa plume dans l'encre, don Philippe l'avait purement et simplement trempée dans sa bouche et avait écrit avec sa salive. Puis, sur l'écriture humide, il avait passé du sable bleu. Le sable avait tracé les lettres; mais, la salive séchée, le sable était parti, et avec lui l'acceptation et la signature.

Don Philippe gagna six mille francs à ce petit tour de passe-passe, mais il y perdit le reste de son crédit ; il est vrai que le reste de son crédit ne lui eût probablement pas rapporté six mille francs.

Mais, si bien qu'on ménage mille écus, ils ne peuvent pas éternellement durer; d'ailleurs, don Philippe avait une assez grande foi dans son génie pour ne point pousser l'économie jusqu'à l'avarice. Il essaya de négocier un nouvel emprunt, mais l'affaire du pauvre Félix avait fait grand bruit, et, quoique personne ne plaignît le juif, chacun éprouvait une répugnance marquée à traiter avec un escamoteur assez habile pour effacer sa signature dans la poche de son créancier.

Sur ces entrefaites, on arriva au commencement d'avril. Le 4 mai est l'époque des déménagements à Naples. Don Philippe devait deux termes à son propriétaire, lequel lui fit signifier que s'il ne payait pas ces deux termes dans les vingt-quatre heures, il allait par avance, et en se pourvoyant devant le juge se mettre en situation de le renvoyer à la fin du troisième.

Le troisième arriva, et, comme don Philippe ne paya point, on saisit et l'on vendit les meubles, à l'exception de son lit et de celui d'une vieille domestique de la famille qui n'avait pas voulu le quitter et qui partageait toutes les vicissitudes de sa fortune. La veille du jour où il devait quitter la maison, il se mit en quête d'un autre logement. Ce n'était pas chose facile à trouver : don Philippe commençait à être fort connu sur le pavé de Naples. Désespérant donc de trouver un propriétaire avec qui traiter à l'amiable, il résolut de faire son affaire par force ou par surprise.

Il connaissait une maison que son propriétaire, vieil avare, laissait tomber en ruines plutôt que de la faire réparer. Dans tout autre temps, cette maison lui eût paru fort indigne de lui ; mais don Philippe était devenu facile dans la fortune adverse. Il s'assura pendant la journée que la maison n'était point habitée, et lorsque la nuit fut venue, il déménagea avec sa vieille servante, chacun portant son lit, et s'achemina vers son nouveau domicile. La porte était close, mais une fenêtre, était ouverte ; il passa par la fenêtre, alla ouvrir la porte à sa compagne, choisit la meilleure chambre, l'invita à choisir après lui, et une heure après tous deux étaient installés.

Quelques jours après, le vieil avare, en visitant sa maison, la trouva habitée. C'était une bonne fortune pour lui : depuis deux ou trois années elle était dans un tel état de délabrement qu'il ne pouvait plus la louer à personne ; il se retira donc sans mot dire ; seulement, il fit constater l'occupation par deux voisins.

Le jour du terme, don Bernardo se présenta, cette attestation à la main, et après force révérences :

— Monsieur, lui dit-il, je viens réclamer l'argent que vous avez bien voulu me devoir, en me faisant l'agréable surprise de venir loger chez moi sans m'en prévenir.

— Mon cher, mon estimable ami, lui répondit don Philippe en lui serrant la main avec effusion, informez-vous partout ou j'ai demeuré si j'ai jamais payé mon loyer ; et si vous trouvez dans tout Naples un propriétaire qui vous réponde affirmativement, je consens à vous donner le double de ce que vous prétendez que je vous dois, aussi vrai que je m'appelle don Philippe Villani.

Don Philippe se vantait, mais il y a des moments où il faut savoir mentir pour intimider l'ennemi.

A ce nom redouté, le propriétaire pâlit. Jusque-là il avait ignoré quel illustre personnage il avait eu l'honneur de loger chez lui. Les bruits de magie qui s'étaient répandus sur le compte de don Philippe se présentaient à son esprit, et il se crut non-seulement ruiné pour avoir hébergé un locataire insolvable, mais encore damné pour avoir frayé avec un sorcier.

Don Bernardo se retira pour réfléchir à la résolution qu'il devait prendre. S'il eût été le diable boiteux, il eût enlevé le toit; il n'était qu'un pauvre diable, il se décida à le laisser tomber, ce qui ne pouvait, au reste, entraîner de longs retards, vu l'état de dégradation de la maison. C'était justement dans la saison pluvieuse, et quand il pleut à Naples, on sait avec quelle libéralité le Seigneur donne l'eau ; le propriétaire se présenta de nouveau au seuil de la maison.

Comme nos premiers pères poursuivis par la vengeance de Dieu, à laquelle ils cherchaient à échapper, don Philippe s'était retiré de chambre en chambre devant le déluge. Le propriétaire crut donc, au premier abord, qu'il avait pris le parti de décamper, mais son illusion fut courte. Bientôt, guidé par la voix de son locataire, il pénétra dans un petit cabinet un peu plus imperméable que le reste de la maison, et le trouva sur son lit tenant d'une main

son parapluie ouvert, de l'autre main un livre, et déclamant à tue-tête les vers d'Horace : *Impavidum ferient ruinæ* !

Le propriétaire s'arrêta un instant immobile et muet devant l'enthousiaste résignation de son hôte, puis enfin, retrouvant la parole :

— Vous ne voulez donc pas vous en aller? demandait-il faiblement et d'une voix consternée.

— Écoutez-moi, mon brave ami, écoutez-moi, mon digne propriétaire, dit don Philippe en fermant son livre. Pour me chasser d'ici, il faut me faire un procès ; c'est évident : nous n'avons pas de bail, et j'ai la possession. Or je me laisserai juger par défaut : un mois ; je formerai opposition au jugement : autre mois ; vous me réassignerez : troisième mois ; j'interjetterai appel : quatrième mois ; vous obtiendrez un second jugement : cinquième mois ; je me pourvoirai en cassation : sixième mois. Vous voyez bien qu'en allongeant tant soit peu la chose, car je cote au plus bas, c'est une année de perdue, plus les frais.

— Comment les frais ! s'écria le propriétaire ; c'est vous qui serez condamné aux frais.

— Sans doute, c'est moi qui serai condamné aux frais, mais c'est vous qui les payerez, attendu que je n'ai pas le sou, et que, comme vous serez le demandeur, vous aurez été forcé de faire les avances.

— Hélas ! ce n'est que trop vrai ! murmura le pauvre propriétaire en poussant un profond soupir.

— C'est une affaire de six cents ducats, continua don Philippe.

— A peu près, répondit le propriétaire, qui avait rapidement calculé les honoraires des juges, des avocats et des greffiers.

— Eh bien ! faisons mieux que cela, mon digne hôte, transigeons.

— Je ne demande pas mieux, voyons.

— Donnez-moi la moitié de la somme, et je sors à l'instant de ma propre volonté, et je me retire à l'amiable.

— Comment ! que je vous donne trois cents ducats pour sortir de chez moi quand c'est vous qui me devez deux termes.

— La remise de l'argent portera quittance.

— Mais c'est impossible !

— Très-bien. Ce que j'en faisais, c'était pour vous obliger.

— Pour m'obliger, malheureux !

— Pas de gros mots, mon hôte ; cela n'a pas réussi, vous le savez, au papa Félix.

— Eh bien ! dit l'avare faisant un effort sur lui-même, eh bien ! je donnerai moitié.

— Trois cents ducats, dit don Philippe, pas un grain de plus, pas un grain de moins.

— Jamais ! s'écria le propriétaire.

— Prenez garde que lorsque vous reviendrez je ne veuille plus pour ce prix-là.

— Eh bien ! je risquerai le procès, dût-il me coûter six cents ducats !

— Risquez, mon brave homme, risquez.

— Adieu ; demain vous recevrez du papier marqué.

— Je l'attends.

— Allez au diable !

— Au plaisir de vous revoir.

Et tandis que don Bernardo se retirait furieux, don Philippe reprit son ode au *Justum et tenacem*.

VII

FORCELLA.

II

Le lendemain se passa, le surlendemain se passa, la semaine se passa, et don Philippe, comme il s'y attendait, ne vit apparaître aucune sommation ; loin de là, au bout de quinze jours, ce fut le propriétaire qui revint, aussi doux et aussi mielleux au retour qu'il s'était montré menaçant et terrible au départ.

— Mon cher hôte, lui dit-il, vous êtes un homme si persuasif qu'il faut en passer par où vous voulez : voici les trois cents ducats que vous avez exigés ; j'espère que vous allez tenir votre promesse. Vous m'avez promis, si je vous apportais trois cents ducats, de vous en aller à l'instant, de votre propre volonté et à l'amiable.

— Si vous me les donniez le jour même ; mais je vous ai dit que si vous attendiez ce serait le double. Or vous avez attendu. Payez-moi six cents ducats, mon cher, et je me retire.

— Mais c'est une ruine !

— C'est la vingtième partie de la somme qu'on vous a offerte hier pour votre maison.

— Comment ! vous savez…

— Que milord Blumfild vous en donne dix mille écus.

— Vous êtes donc sorcier ?

— Je croyais que c'était connu. Payez-moi mes six cents ducats, mon cher, et je me retire.

— Jamais !

— A votre prochaine visite, ce sera douze cents.

— Eh bien ! quatre cent cinquante.

— Six cents, mon hôte, six cents. Et songez que si vous n'avez pas rendu réponse demain à milord Blumfild, milord Blumfild achète la maison de votre digne confrère le papa Félix.

— Allons, dit le propriétaire tirant une plume et du papier de sa poche, faites-moi votre obligation, quoiqu'on dise que votre obligation et rien c'est la même chose.

— Comment, mon obligation ! c'est ma quittance que vous voulez dire ?

— Va pour votre quittance alors, et n'en parlons plus. Signez. Voici votre argent.

— Voici votre quittance.

— Maintenant, dit le propriétaire en lui montrant la porte.

— C'est juste, répondit don Philippe en s'apprêtant à se retirer…

— Mais votre domestique ?

— Marie ! cria don Philippe.

La vieille domestique parut.

—Marie, mon enfant, nous déménageons, dit don Philippe ; prenez mon parapluie, saluez notre digne hôte et suivez-moi.

Marie prit le parapluie, fit une révérence au propriétaire, et suivit son maître.

Le lendemain, le propriétaire attendit toute la journée la visite de milord Blumfild. Il l'attendit toute la journée du surlendemain, il l'attendit toute la semaine : milord Blumfild ne parut pas. Le pauvre propriétaire visita tous les hôtels de Naples ; on n'y connaissait aucun Anglais de ce nom. Seulement, un soir, en allant par hasard aux Fiorentini, don Bernardo vit un acteur qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à son introuvable milord ; il s'informa à la direction et apprit que le ménechme de sir Blumfild jouait à merveille les rôles d'Anglais. Il demanda si par hasard cet artiste n'était pas lié avec don Philippe Villani, et il apprit que non-seulement ils étaient amis intimes, mais encore que l'artiste n'avait rien à refuser à l'industriel, l'industriel faisant des articles à la louange de l'artiste dans le *Rat Savant*, seul journal littéraire qui existât dans la ville de Naples.

Grâce à cette recrudescence de fortune, don Philippe parvint à trouver un logement convenable dont il paya, pour ôter toute méfiance au propriétaire, le premier terme à l'avance. De plus, il fit l'acquisition de quelques meubles d'absolue nécessité.

Cependant, six cents ducats dans les mains d'un homme à qui l'avenir appartenait d'une façon si certaine ne devaient pas durer longtemps ; mais l'exactitude de ses payements lui avait rendu quelque crédit ; et lorsque ses six cents ducats furent épuisés, il trouva moyen, sur lettre de change, d'en emprunter cent cinquante autres.

Ces cent cinquante autres s'usèrent comme les premiers ; les ducats disparurent, la lettre de change resta. Il n'y a que deux choses qui ne sont jamais perdues : un bienfait et une lettre de change.

Toute lettre de change a une échéance : l'échéance de la lettre de change de don Philippe arriva, puis le créancier suivit l'échéance, puis l'huissier suivit le créancier, puis la saisie devait le surlendemain suivre le tout.

Le soir, don Philippe rentra chargé de vieilles porcelaines du plus beau Chine et du plus magnifique Japon ; seulement la porcelaine était en morceaux. Il est vrai que, comme dit Jocrisse, il n'y avait pas un de ces morceaux de cassé.

Aussitôt, avec l'aide de la vieille servante, il dressa un buffet contre la porte d'entrée, et sur le buffet il dressa toute sa porcelaine, puis il se coucha et attendit les événements.

Les événements étaient faciles à prévoir : le lendemain, à huit heures du matin, l'huissier frappa à la porte, personne ne répondit ; l'huissier frappa une seconde fois, même silence ; une troisième, néant.

L'huissier se retira et s'en vint requérir l'assistance d'un commissaire de police et l'aide d'un serrurier ; puis tous trois revinrent sur le palier de don Philippe. L'huissier frappa aussi inutilement que la première fois ; le commissaire donna au serrurier l'autorisation d'ouvrir la porte ; le serrurier introduisit le rossignol dans la serrure : le pêne céda. Quelque chose cependant s'opposait encore à l'ouverture de la porte.

— Faut-il pousser ? demanda l'huissier.

— Poussez ! dit le commissaire. Le serrurier poussa.

Au même instant on entendit un bruit pareil à celui que ferait en tombant un étalage de marchand de bric-à-brac; puis de grandes clameurs retentirent :

—A l'aide ! au secours ! on me pille ! on m'assassine ! Je suis un homme perdu ! je suis un homme ruiné ! criait la voix.

Le commissaire entra, l'huissier suivit le commissaire, et le serrurier suivit l'huissier. Ils trouvèrent don Philippe qui s'arrachait les cheveux devant les morceaux de sa porcelaine multipliés à l'infini.

— Ah! malheureux que vous êtes? s'écria don Philippe en les apercevant, vous m'avez brisé pour deux mille écus de porcelaine !

C'eût été au bas prix si la porcelaine n'avait pas été brisée auparavant. Mais c'est ce qu'ignoraient le commissaire de police et l'huissier; ils se trouvaient en face des débris : le buffet était renversé, la porcelaine en morceaux; ce malheur était arrivé de leur fait, et si, à la rigueur, ils n'étaient légalement pas tenus d'en répondre, consciencieusement ils n'en étaient pas moins coupables.

La fausseté de leur situation s'augmentait encore du désespoir de don Philippe.

On devine que pour le moment il ne fut pas question de saisie. Le moyen de saisir, pour une misérable somme de cent cinquante ducats, les meubles d'un homme chez qui l'on vient de briser pour deux mille écus de porcelaine !

Le commissaire et l'huissier essayèrent de consoler don Philippe, mais don Philippe était inconsolable, non pas précisément pour la valeur de la porcelaine, don Philippe avait fait bien d'autres pertes dans sa vie et de bien plus considérables que celle-là; mais don Philippe n'était que dépositaire : le propriétaire, qui était un amateur de curiosités, allait venir réclamer son dépôt; don Philippe ne pouvait le lui remettre; don Philippe était déshonoré.

Le commissaire et l'huissier se cotisèrent. L'affaire en s'ébruitant pouvait leur faire grand tort; la loi accorde à ses agents le droit de saisir les meubles, mais non celui de les briser. Ils offrirent à don Philippe une somme de trois cents ducats à titre d'indemnité, et leur influence près de son créancier pour lui faire obtenir un mois de délai à l'endroit du payement de sa lettre de change. Don Philippe, de son côté, se montra large et grand envers l'huissier et le commissaire; la douleur réelle n'est point calculatrice; il consentit à tout sans rien discuter : le commissaire et l'huissier se retirèrent le cœur brisé de ce muet désespoir.

Le délai accordé à don Philippe s'écoula sans que, comme on s'en doute bien, le débiteur eût songé à donner un sou d'à-compte. Il en résulta qu'un matin don Philippe, en regardant attentivement par sa fenêtre ce qui se passait dans la rue, précaution dont il usait toujours lorsqu'il se sentait sous le coup d'une prise de corps, vit sa maison cernée par les gardes du commerce. Don Philippe était philosophe; il résolut de passer sa journée à méditer sur les vicissitudes humaines, et de ne plus sortir désormais que le soir. D'ailleurs, on était en plein été, et qui est-ce qui, en plein été, sort pendant le jour dans les rues de Naples, excepté les chiens et les recors? Huit jours se passèrent donc pendant lesquels les recors firent bonne, mais inutile garde.

Le neuvième jour don Philippe se leva comme d'habitude, à dix heures du matin : don Philippe était devenu fort paresseux depuis qu'il ne sortait plus. Il regarda par sa fenêtre : la rue était libre; pas un seul recors ! Don Philippe connaissait trop bien l'activité de l'ennemi auquel il avait affaire pour se croire ainsi, un beau matin et sans cause, délivré de lui. Ou ses persécuteurs sont cachés pour faire croire à leur absence, et tomber sur lui au moment où, affamé d'air et de soleil, il sortira pour respirer, et le moyen serait bien faible et bien indigne d'eux et de lui ! ou ils sont chez le président à solliciter une ordonnance pour l'arrêter à domicile. A peine cette idée a-t-elle traversé la tête de don Philippe, qu'il la reconnaît juste avec la sagacité du génie, et s'y arrête avec la persistance de l'instinct. Le danger devient enfin digne de lui : il s'agit d'y faire face.

Don Philippe était un de ces généraux habiles qui ne risquent une bataille que lorsqu'ils sont sûrs de la gagner, mais qui, dans l'occasion, savent temporiser comme Fabius ou ruser comme Annibal. Cette fois il ne s'agissait pas de combattre, il s'agissait de fuir; cette fois il s'agissait de gagner une retraite inviolable; cette fois il s'agissait d'atteindre une église, l'église étant à Naples lieu d'asile pour les voleurs, les assassins, les parricides et même pour les débiteurs.

Mais gagner une église n'était pas chose facile. L'église la plus proche était distante de six cents pas au moins. Il existe, comme nous l'avons dit,

un livre intitulé : *Naples sans soleil,* mais il n'en existe pas qui soit intitulé : *Naples sans recors.*

Tout à coup une idée sublime traverse son cerveau. La veille il a laissé sa vieille domestique un peu indisposée ; il entre chez elle, la trouve au lit, s'approche d'elle et lui tâte le pouls.

—Marie, lui-dit-il en secouant la tête, ma pauvre Marie, nous allons donc plus mal qu'hier ?

— Non, Excellence, au contraire, répond la vieille, je me sens beaucoup mieux et j'allais me lever.

— Gardez-vous-en bien, ma bonne Marie ! gardez-vous-en bien ! je ne le souffrirai pas. Le pouls est petit, saccadé, sec, profond ; il y a pléthore.

— Eh mon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que cette maladie-là ?

— C'est un engorgement des canaux qui conduisent le sang veineux aux extrémités et qui ramènent le sang artériel au cœur.

— Et c'est dangereux, Excellence ?

— Tout est dangereux, ma pauvre Marie, pour le philosophe ; mais pour le chrétien tout est louable : la mort elle-même, qui pour le philosophe est une cause de terreur, est pour le chrétien un objet de joie ; le philosophe essaye de la fuir, le chrétien se hâte de s'y préparer.

— Monsieur, voudriez-vous dire que l'heure est venue de penser au salut de mon âme ?

— Il faut toujours y penser, ma bonne Marie, c'est le moyen de ne pas être pris à l'improviste.

— Et qu'il serait temps que je me préparasse ?

— Non, non, certainement ; vous n'en êtes pas là ; mais à votre place, ma bonne Marie, j'enverrais toujours chercher le viatique.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Allons, allons, du courage ! Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour moi, ma bonne Marie ; je suis fort tourmenté, fort inquiet, et cela me tranquillisera, parole d'honneur !

— Ah ! en effet, je me sens bien mal.

— Là, tu vois !

— Et je ne sais pas s'il est temps encore.

— Sans doute, en se pressant.

— Oh ! le viatique ! le viatique ! mon cher maître.

— A l'instant même, ma bonne Marie.

Le petit garçon du portier fut expédié à la paroisse, et dix minutes après on entendit les clochettes du sacristain : don Philippe respira.

La vieille Marie fit ses dernières dévotions avec une foi et une humilité qui édifièrent tous les assistants ; puis, ses dévotions faites, son pieux maître, qui lui avait donné un si bon conseil et qui ne l'avait pas quittée pendant tout le temps qu'elle l'accomplissait, prit un des bâtons du dais pour reconduire la procession à l'église.

A la porte il trouva les gardes du commerce qui, leur ordonnance à la main, venaient l'arrêter à domicile. A l'aspect du saint sacrement ils tombèrent à genoux et virent d'abord défiler le sacristain sonnant sa sonnette, puis deux lazzaroni vêtus en anges, puis les ouvriers de la paroisse qui étaient de tour et qui marchaient deux à deux une torche à la main, puis le prêtre qui portait le saint sacrement, puis enfin leur débiteur, qui leur échappait, grâce au bâton du dais qu'il tenait des deux mains, et qui passait devant eux en chantant à tue-tête le *Te Deum laudamus.*

Arrivé dans l'église, et par conséquent se trouvant en lieu de sûreté, il écrivit à la bonne Marie qu'elle n'était pas plus malade que lui et qu'elle eût à venir le rejoindre le plus tôt possible.

Une heure après le digne couple était réuni.

Le créancier trouva quatre chaises, un buffet et quatre corbeilles de porcelaine cassée : le tout fut vendu à la criée pour la somme de dix carlins.

Don Philippe n'avait plus besoin de meubles ; il avait momentanément trouvé un logement garni. Son ami l'artiste, qui contrefaisait si admirablement les Anglais, était devenu millionnaire tout à coup par un de ces caprices de fortune aussi inouï que bien venu. Un Anglais, immensément riche, et qui avait quitté l'Angleterre attaqué du spleen, était venu à Naples comme y viennent tous les Anglais ; il était allé voir Polichinelle, et il n'avait pas ri ; il était allé entendre les sermons des capucins, et il n'avait pas ri ; il avait assisté au miracle de saint Janvier, et il n'avait pas ri. Son médecin le regardait comme un homme perdu.

Un jour il s'avisa d'aller aux Fiorentini ; on y jouait une traduction des *Anglaises pour rire,* de l'illustrissimo signore Scribe. En Italie, tout est de Scribe. J'y ai vu jouer le *Marino Faliero,* de Scribe ; la *Lucrèce Borgia,* de Scribe ; l'*Antony,* de Scribe ; et lorsque j'en suis parti, on annonçait, *le Sonneur de Saint-Paul,* de Scribe.

Le malade était donc allé voir les *Anglaises pour rire*, de Scribe ; et à la vue de Lélio, qui jouait l'une de ces dames (Lélio était l'ami de don Phi-

lippe), notre Anglais avait tant ri que son médecin avait craint un instant qu'il n'eût, comme Bobêche, la rate attaquée.

Le lendemain il était retourné aux Fiorentini : on jouait les *Deux Anglais*, de Scribe, et le splénitique y avait ri plus encore que la veille.

Le surlendemain le convalescent ne s'était pas fait faute d'un remède qui lui faisait si grand bien : il était retourné pour la troisième fois aux Fiorentini ; il avait vu le *Grondeur*, de Scribe, et il avait ri plus encore qu'il n'avait fait les jours précédents.

Il en était résulté que l'Anglais, qui ne mangeait plus, qui ne buvait plus, avait peu à peu retrouvé l'appétit et la soif; et cela de telle façon, qu'au bout de trois mois qu'il était au Lélio, il avait pris une indigestion de macaroni et de muscat calabrais qui l'avait joyeusement conduit la nuit suivante au tombeau. De laquelle fin, plein de reconnaissance pour qui de droit, le digne insulaire avait laissé trois mille livres sterling de rente à Lélio, qui l'avait guéri. Lélio, comme nous l'avons dit, se trouvait donc millionnaire. En conséquence, il s'était retiré du théâtre, s'appelait don Lélio, et avait loué le premier étage du plus beau palais de la rue de Tolède, où, fidèle à l'amitié, il s'était empressé d'offrir un appartement à don Philippe Villani. C'était cette offre, faite de la veille seulement, qui rendait don Philippe si insoucieux sur la perte de ses meubles.

On fut un an à peu près sans entendre aucunement parler de don Philippe Villani. Les uns disaient qu'il était passé en France, où il s'était fait entrepreneur de chemins de fer ; les autres, qu'il était passé en Angleterre, où il avait inventé un nouveau gaz.

Mais personne ne pouvait dire positivement ce qu'était devenu don Philippe Villani, lorsque le 15 du mois de novembre 1835 la congrégation des pèlerins reçut l'avis suivant :

« Le sieur don Philippe Villani étant décédé du spleen, la vénérable confrérie des pèlerins est priée de donner les ordres opportuns pour ses obsèques. »

Pour que nos lecteurs comprennent le sens de cette invitation, il est bon que nous leur disions quelques mots de la manière dont se fait à Naples le service des pompes funèbres.

Une vieille habitude veut que les morts soient enterrés dans les églises : c'est malsain, cela donne l'aria cativa, la peste, le choléra ; mais n'importe, c'est l'habitude, et d'un bout de l'Italie à l'autre on s'incline devant ce mot.

Les nobles ont des chapelles héréditaires enrichies de marbre et d'or, ornées de tableaux du Dominiquin, d'Andre del Sarto et de Ribeira.

Le peuple est jeté pêle-mêle, hommes et femmes, vieillards et enfants, dans la fosse commune, au milieu de la grande nef de l'église.

Les pauvres sont transportés par deux croque-morts dans une charrette au Campo-Santo.

C'est le plus cruel des malheurs, le dernier des avilissements, la plus cruelle punition qu'on puisse infliger à ces malheureux qui ont bravé la misère toute leur vie, et qui n'en sentent le poids qu'après leur mort. Aussi, chacun, de son vivant, prend-il ses précautions pour échapper aux croque-morts, à la charrette et au Campo-Santo. De là les associations pour les pompes funèbres entre citoyens; de là les assurances mutuelles, non pas sur la vie, mais sur la mort.

Voici les formalités générales de réception pour être admis dans un des cinquante clubs mortuaires de la joyeuse ville de Naples. Un des membres de la société présente le néophyte, qui est élu *frère* par les votes d'un scrutin secret : à partir de ce moment, toutes les fois qu'il veut se livrer à quelque pratique religieuse, il va à l'église de sa confrérie : c'est sa paroisse adoptive ; elle doit, moyennant une légère contribution mensuelle, le communier, le confirmer, le marier, lui donner l'extrême-onction pendant sa vie, et enfin l'enterrer après sa mort : le tout gratis et magnifiquement.

Si, au contraire, on a négligé cette formalité, non-seulement on est obligé de payer fort cher toutes les cérémonies qui s'accomplissent pendant la vie, mais encore les parents sont forcés de dépenser des sommes fabuleuses pour arriver à cette magnificence de funérailles qui est le grand orgueil du Napolitain, à quelque classe qu'il appartienne et à quelque degré qu'il ait pratiqué sa religion.

Mais si le défunt fait partie de quelque confrérie, c'est tout autre chose : les parents n'ont à s'occuper de rien au monde que de pleurer plus ou moins le mort ; tous les embarras, tous les frais, toutes les magnificences regardent les confrères. Le défunt est transporté pompeusement à l'église. On le dépose dans une fosse particulière, sur laquelle on écrit son nom, le jour de sa naissance et celui de sa

mort; plus, deux lignes de vertus, au choix des parents.

Enfin, pendant une année entière, on célèbre tous les jours une messe pour le repos de son âme. Et ce n'est pas tout : le 2 novembre, jour de la fête des trépassés, les catacombes de chaque confrérie sont ouvertes au public; les parvis sont tendus de velours noir; des fleurs et des parfums embaument l'atmosphère, et les caveaux mortuaires sont éclairés comme le théâtre Saint-Charles les jours de grand gala. Alors on hisse les squelettes des frères qui sont morts dans l'année, on les habille de leurs plus beaux habits, on les place religieusement dans des niches préparées à cet effet tout autour de la salle; puis ils reçoivent les visites de leurs parents qui, fiers d'eux, amènent leurs amis et connaissances pour leur faire voir la manière convenable dont sont traités après leur mort les gens de leur famille. Après quoi on les enterre définitivement dans un jardin d'orangers qu'on appelle *Terra santa*.

Toutes les corporations funèbres ont des rentes, des droits, des priviléges fort respectés; elles sont gouvernées par un prieur élu tous les ans parmi les confrères. Il y a des confréries pour tous les ordres et pour toutes les classes : pour les nobles et pour les magistrats, pour les marchands et pour les ouvriers.

Une seule, la confrérie des pèlerins, qui est une des plus anciennes, admet, avec une égalité qui fait honneur à la manière dont elle a conservé l'esprit de la primitive Église, les nobles et les plébéiens. Chez elle, pas le moindre privilége. Tous siégent aux mêmes bancs, tous sont couverts du même costume, tous obéissent aux mêmes lois; et l'esprit républicain de l'institution est poussé à ce point, que le prieur est choisi une année parmi les nobles, une année parmi les plébéiens, et que depuis que la confrérie existe, cet ordre n'a pas été une seule fois interverti.

C'est de cette honorable confrérie que faisait partie don Philippe Villani; et il avait si bien senti l'importance d'en rester membre, que, si bas qu'il eût été précipité par la roue de la fortune, il avait toujours pieusement et scrupuleusement acquitté sa part de la cotisation annuelle et générale.

On fut donc affligé, mais non surpris, lorsqu'on reçut, au bureau de la confrérie, l'avis de la mort de don Philippe et l'invitation de préparer ses obsèques.

Le choix de la majorité était tombé cette année sur un célèbre marchand de morue qui jouissait d'une réputation de piété qui eût été remarquable en tout temps, et qui de nos jours était prodigieuse. Ce fut lui qui, en sa qualité de prieur, eut mission de donner les ordres nécessaires à l'enterrement de don Philippe Villani; il envoya donc ses ouvriers au n° 15 de la rue de Tolède, dernier domicile du défunt, pour tendre la chambre ardente, convoqua tous les confrères et invita le chapelain à se tenir prêt. Vingt-quatre heures après le décès, terme exigé par les règlements de la police, le convoi s'achemina en conséquence vers la maison de don Philippe. Un comte, choisi parmi la plus ancienne noblesse de Naples, tenait le gonfalon de la confrérie; puis les confrères, rangés deux à deux et habillés en pénitents rouges, précédaient une caisse mortuaire en argent massif, richement sculptée et ciselée, que recouvrait un magnifique poêle en velours rouge, brodé et frangé d'or, et que soutenaient douze vigoureux porteurs. Derrière la caisse marchait le prieur, seul et tenant en main le bâton d'ébène à pomme d'ivoire, insigne de sa charge; enfin, derrière le prieur, venait pour clore le convoi le respectable corps des pauvres de saint Janvier.

Pardon encore de cette nouvelle digression; mais, comme nous marchons sur un terrain à peu près inconnu à nos lecteurs, nous allons leur expliquer d'abord ce que c'est que les pauvres de saint Janvier, puis nous reprendrons cet intéressant récit à l'endroit même où nous l'avons interrompu.

A Naples, quand les domestiques sont devenus trop vieux pour servir les maîtres vivants, qui en général sont fort difficiles à servir, ils changent de condition et passent au service de saint Janvier, patron le plus commode qui ait jamais existé. Ce sont les invalides de la domesticité.

Dès qu'un domestique a atteint l'âge ou le degré d'infirmité exigé pour être reçu pauvre de saint Janvier, et qu'il a son diplôme signé par le trésorier du saint, il n'a plus à s'inquiéter de rien que de prier le ciel de lui envoyer le plus grand nombre d'enterrements possible.

En effet, il n'y a pas d'enterrement un peu fashionable sans les pauvres de saint Janvier. Tout mort qui se respecte un peu doit les avoir à sa suite. On les convoque à domicile, ils se rendent à la maison mortuaire, reçoivent trois carlins par tête et accompagnent le corps à l'église et au lieu de la sépulture, en tenant à la main droite une petite bannière noire flottant au bout d'une lance. Tant

qu'ils accompagnent le convoi, le plus grand respect accompagne les pauvres de saint Janvier; mais comme il n'est pas de médaille, si bien dorée qu'elle soit, qui n'ait son revers, à peine les malheureux invalides cessent-ils d'être sous la protection du cercueil, qu'ils perdent le prestige qui les défendait, et qu'ils deviennent purement et simplement les *lanciers de la mort.* Alors ils sont hués, conspués, poursuivis et reconduits à domicile à coups d'écorce de citrons et de trognons de choux, à moins que par bonheur il ne passe, entre eux et les assaillants, un chien ayant une casserole à la queue. On sait que dans tous les pays du monde, une casserole et un chien réunis par un bout de ficelle sont un grave événement.

Le gonfalonier, les confrères, la caisse mortuaire, les porteurs, le marchand de morue et les pauvres de saint Janvier arrivèrent donc devant le n° 15 de la rue de Toledo ; là, comme le convoi était parvenu à sa destination, il fit halte. Quatre portefaix montèrent au premier, prirent la bière posée sur deux tréteaux, la descendirent et la déposèrent dans la caisse d'argent : aussitôt le prieur frappa la terre de son bâton, et le convoi, reprenant le chemin par lequel il était venu, rentra lentement dans l'église des Pèlerins.

Le lendemain des obsèques, le prieur, selon ses habitudes bourgeoises qui le tenaient toute la journée à son comptoir, sortait à la nuit tombante pour aller faire son petit tour au Môle, récitant mentalement un *de Profundis* pour l'âme de don Philippe Villani, lorsqu'au détour de la rue San-Giacomo, il vit venir à sa rencontre un homme qui lui paraissait ressembler si merveilleusement au défunt qu'il s'arrêta stupéfait. L'homme s'avançait toujours, et à mesure qu'il s'avançait la ressemblance devenait de plus en plus frappante. Enfin, lorsque cet homme ne fut plus qu'à dix pas de distance, tout doute disparut : c'était l'ombre de don Villani elle-même.

L'ombre, sans paraître s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait, s'avança droit vers le prieur. Le pauvre marchand de morue était resté immobile : seulement la sueur coulait de son front, ses genoux s'entre-choquaient, ses dents étaient serrées par une contraction convulsive ; il ne pouvait ni avancer ni reculer : il essaya de crier au secours ; mais, comme Énée sur la tombe de Polydore, il sentit sa voix expirer dans son gosier, et un son sourd et inarticulé qui ressemblait à un râle d'agonie s'en échappa seul.

— Bonjour, mon cher prieur, dit le fantôme en souriant.

— *In nomine Patris et Filii et Spiritûs sancti,* murmura le prieur.

— *Amen!* répondit le fantôme.

— *Vade retro, Satanas!* s'écria le prieur.

— A qui donc en avez-vous, mon très-cher? demanda le fantôme en regardant autour de lui, comme s'il cherchait quel objet pouvait causer la terreur dont paraissait saisi le pauvre marchand de morue.

— Va-t'en, âme bienveillante ! continua le prieur, et je te promets que je ferai dire des messes pour ton repos.

— Je n'ai pas besoin de vos messes, dit le fantôme, mais si vous voulez me donner l'argent que vous comptiez consacrer à cette bonne œuvre, cet argent me sera agréable.

— C'est bien, lui dit le prieur; il revient de l'autre monde pour emprunter! C'est bien lui !

— Qui, lui? demanda la fantôme.

— Don Philippe Villani.

— Pardieu! et qui voulez-vous que ce soit?

— Pardon, mon cher frère, reprit le prieur en tremblant. Peut-on sans indiscrétion vous demander où vous demeurez, ou plutôt où vous demeuriez?

— Rue de Toledo, n° 15. A propos de quoi me faites-vous cette question?

— C'est qu'on nous a écrit il y a trois jours que vous étiez mort. Nous nous sommes rendus à votre maison, nous avons mis votre bière dans le catafalque, nous vous avons conduit à l'église et nous vous avons enterré.

— Merci de la complaisance! dit don Philippe.

— Mais comment se fait-il, puisque vous êtes mort avant-hier et que nous vous avons enterré hier que je vous rencontre aujourd'hui?

— C'est que je suis ressuscité, dit don Philippe.

Et donnant au bon prieur une tape d'amitié sur l'épaule, don Philippe continua son chemin. Le prieur resta dix minutes à la même place, regardant s'éloigner don Philippe, qui disparut au coin de la rue de Toledo. La première idée du bon prieur fut que Dieu avait fait un miracle en faveur de don Philippe ; mais en y réfléchissant bien, le choix fait par Notre-Seigneur lui sembla si étrange qu'il convoqua le soir même le chapitre pour lui exposer ses doutes. Le chapitre convoqué, le digne marchand

de morue lui raconta ce qui lui était arrivé, comment il avait rencontré don Philippe, comment don Philippe lui avait parlé, et comment enfin don Philippe en le quittant lui avait annoncé, comme avait fait le Christ à la Madeleine, qu'il était ressuscité le troisième jour.

Sur dix personnes dont se composait le chapitre, neuf parurent disposées à croire au miracle; une seule secoua la tête.

— Doutez-vous de ce que j'ai avancé? demanda le prieur.

— Pas le moins du monde, répondit l'incrédule; seulement, je crois peu aux fantômes, et comme tout ceci pourrait bien cacher quelque nouveau tour de don Philippe, je serais d'avis, en attendant plus amples informations, de le faire assigner en dommages-intérêts comme s'étant fait enterrer sans être mort.

Le lendemain, on laissa chez le portier de la maison n° 15, rue de Toledo, une sommation conçue en ces termes :

« L'an 1835, ce 18 novembre, à la requête de la vénérable confrérie des pèlerins, moi, soussigné, huissier près le tribunal civil de Naples, j'ai fait sommation à feu don Philippe Villani, décédé le 15 du même mois, de comparaître dans la huitaine devant le susdit tribunal, pour prouver légalement sa mort, et, dans le cas contraire, se voir condamner à payer à ladite vénérable confrérie des pèlerins cent ducats de dommages-intérêts, plus les frais de l'enterrement et du procès. »

C'était le jour même du jugement du procès que nous nous étions trouvés au milieu du rassemblement qui attendait, rue de Forcella, l'ouverture du tribunal. Le tribunal ouvert, la foule se précipita dans la salle d'audience et nous entraîna avec elle. Tout le monde s'attendait à voir juger le défunt par défaut; mais tout le monde se trompait : le défunt parut, au grand étonnement de la foule, qui s'ouvrit en le voyant paraître, et le laissa passer avec un frissonnement qui prouvait que ceux qui la composaient n'étaient pas bien certains au fond du cœur que don Philippe Villani fût encore réellement de ce monde. Don Philippe s'avança gravement et de ce pas solennel qui convient aux fantômes; puis, s'arrêtant devant le tribunal, il s'inclina avec respect.

—Monsieur le président, dit-il, ce n'est pas moi qui suis mort, mais un de mes amis chez lequel je logeais; sa veuve m'a chargé de son enterrement, et comme, pour le quart d'heure, j'avais plus besoin d'argent que de sépulture, je l'ai fait enterrer à ma place. Au surplus, que demande la vénérable confrérie? J'avais droit à un enterrement pour un : elle m'a enterré. Mon nom était sur son catalogue : elle a rayé mon nom. Nous sommes quittes. Je n'avais plus rien à vendre : j'ai vendu mes obsèques.

En effet, le pauvre Lélio, qui avait tant fait rire les autres, venait de mourir du spleen, et c'était lui que la vénérable confrérie des pèlerins avait enseveli au lieu et place de don Philippe. Celui-ci fut renvoyé de la plainte aux grands applaudissements de la foule, qui le reporta en triomphe jusqu'à la porte du n° 15 de la rue de Toledo.

Au moment où nous quittâmes Naples, le bruit courait que don Philippe Villani allait faire une fin en épousant la veuve de son ami, ou plutôt ses trois mille livres sterling.

VIII

GRAND GALA.

Avant d'abandonner les rues où l'on passe, pour conduire nos lecteurs dans les rues où l'on ne passe pas, disons un mot du fameux théâtre de San-Carlo, le rendez-vous de l'aristocratie.

Lorsque nous arrivâmes à Naples, la nouvelle de la mort de Bellini était encore toute récente, et, malgré la haine qui divise les Siciliens et les Napolitains, elle y avait produit, quelles que fussent les opinions musicales des dilettanti, une sensation douloureuse; les femmes surtout, pour qui la musique du jeune maëstro semble plus spécialement écrite et sur le jugement desquelles la haine nationale a moins d'influence, avaient presque toutes dans leur salon un portrait *del gentile maëstro*, et il était bien rare qu'une visite, si étrangère qu'elle fût à l'art, se terminât sans qu'il y eût échange de regrets entre les visiteurs et les visités sur la perte que l'Italie venait de faire.

Donizetti surtout, qui déjà portait le sceptre de la musique et qui héritait encore de la couronne, était admirable de regrets pour celui qui avait été son rival sans jamais cesser d'être son ami. Cela avait,

du reste, ravivé les querelles entre les bellinistes et les donizettistes, querelles bien plus promptement terminées que les nôtres, où chacun des antagonistes tient à prouver qu'il a raison, tandis que les Napolitains s'inquiètent peu, au contraire, de rationaliser leur opinion, et se contentent de dire d'un homme, d'une femme ou d'une chose qu'elle leur est sympathique ou antipathique. Les Napolitains sont un peuple de sensations. Toute leur conduite est subordonnée aux pulsations de leur pouls.

Cependant les deux partis s'étaient réunis pour honorer la mémoire de l'auteur de *Norma* et des *Puritains*. Les élèves du conservatoire de Naples avaient ouvert une souscription pour lui faire des funérailles; mais le ministre des cultes s'était opposé à cette fête mortuaire, sous le seul prétexte peu acceptable en France, mais suffisant à Naples, que Bellini était mort sans recevoir les sacrements. Alors ils avaient demandé la permission de chanter à *Santa-Chiara* la fameuse messe de Winter; mais cette fois le ministre était intervenu, disant que ce *Requiem* avait été exécuté aux funérailles de l'aïeul du roi, et qu'il ne voulait pas qu'une messe qui avait servi pour un roi fût chantée pour un musicien. Cette seconde raison avait paru moins plausible que la première. Cependant les amis du ministre avaient calmé l'irritation en faisant observer que Son Excellence avait fait une grande concession au progrès constitutionnel des esprits en daignant instruire le public du motif de son refus, puisqu'il pouvait tout bonnement dire : Je ne veux pas, sans prendre la peine de donner la raison de ce non-vouloir. Cet argument avait paru si juste que le mécontentement des bellinistes s'était calmé en le méditant.

Puis, comme les jours poussaient les jours, et comme un soleil fait oublier l'autre, un événement à venir commençait à faire diversion à l'événement passé. On parlait comme d'une chose incroyable, inouïe, et à laquelle il ne fallait pas croire, du reste, avant plus ample informé, de la présomption d'un musicien français qui, lassé des ennuis qu'ont à éprouver les jeunes compositeurs parisiens pour arriver à l'Opéra-Comique ou au Grand-Opéra, avait acheté un drame à l'un de ces mille poëtes librettistes qui marchent à la suite de Romani, et qui, de plein saut et pour son début, venait s'attaquer au public le plus connaisseur de l'Europe et au théâtre le plus dangereux du monde. A l'appui de cette opinion sur eux-mêmes et sur Saint-Charles, les dilettanti napolitains rappelaient avec la béatitude de la suffisance qu'ils avaient hué Rossini et sifflé la Malibran, et ne comprenaient rien à la politesse française, qui se contentait de leur répondre en souriant : Qu'est-ce que cela prouve? Une chose encore nuisait ou ne peut plus à mon pauvre compatriote, j'aurais dû dire deux choses : il avait le malheur d'être riche, et le tort d'être noble, double imprudence des plus graves de la part d'un compositeur à Naples, où l'on est encore à ne pas comprendre le talent qui va en voiture et le nom célèbre qui porte une couronne de vicomte.

Enfin, comme un point plus sombre en ce sombre horizon, une cabale, chose, il faut l'avouer, si rare à Naples, qu'elle est presque inconnue, menaçait pour cette fois de faire infraction à la règle et d'éclater en faveur du compositeur étranger. Voici comment elle s'était formée; je la raconte, moins à cause de son importance, que parce qu'elle me conduit tout naturellement à parler des artistes.

La direction du théâtre Saint-Charles avait, sur la foi de ses succès passés, engagé la Ronzi pour soixante représentations, et cela à mille francs chacune. Il était donc de son intérêt de faire valoir un pensionnaire qui lui coûtait par soirée la recette ordinaire d'un théâtre de France. En conséquence, elle avait exigé que le rôle de la prima donna fût écrit pour la Ronzi. Mais, par une de ces fatalités qui rendent les dilettanti de Saint-Charles si fiers de leur supériorité dans l'espèce, la nouvelle prima donna, fêtée, adorée, couronnée six mois auparavant, était venue tomber à plat, et si j'osais me servir d'un terme de coulisse, fit un fiasco complet à Naples. On avait trouvé généralement qu'il était absurde à l'administration de payer mille francs par soirée un reste de talent et un reste de voix, tandis qu'en ajoutant mille francs de plus on aurait pu avoir la Malibran, qui était le commencement de tout ce dont l'autre était la fin. En conséquence de ce raisonnement, une espèce de bande noire s'était attachée aux ruines de la Ronzi et la démolissait en sifflant chaque soir.

Dès lors, l'administration avait compris deux choses : la première, qu'il fallait obtenir de la nouvelle pensionnaire qu'elle réduisît de moitié le nombre de ses représentations, et les dégoûts qu'elle éprouvait chaque soir rendaient la négociation facile; la deuxième, que c'était une mauvaise spéculation de soutenir un talent qui n'était pas adopté par un opéra,

qui ne pouvait pas l'être. En conséquence, le rôle de la *prima donna* était passé des mains de la Ronzi dans celles de la Persiani, pour la voix de laquelle du reste il n'était pas écrit, celle-ci étant un soprano de la plus grande étendue. De là l'orage dont nous avons signalé l'existence.

Au reste, la troupe de Saint-Charles restait toujours la plus belle et la plus complète d'Italie : elle se composait de trois éléments musicaux nécessaires pour faire un tout : d'un ténor mezzo carattero, d'une basse, d'un soprano. Par bonheur encore, les trois éléments étaient aussi parfaits qu'on pouvait le désirer, et avaient nom : Duprez, Ronconi, Taquinardi.

A cette époque, la France ne connaissait Duprez que vaguement : on parlait bien d'un grand artiste, d'un admirable chanteur qui parcourait l'Italie et commençait à imposer des conditions aux impresarii de Naples, de Milan et de Venise ; mais des qualités de sa voix on ne savait rien que ce qu'en disaient les journaux ou ce qu'en rapportaient les voyageurs. Quelques amateurs se rappelaient seulement avoir entendu chanter à l'Odéon un jeune élève de Choron, à la voix fraîche, sonore, étendue ; mais l'identité du grand chanteur était si problématique qu'on se demandait avec doute si c'était bien celui-là que les étudiants avaient sifflé qui était applaudi à cette heure par les dilettanti italiens. Deux ans après, Duprez vint à Paris et débuta dans *Guillaume Tell*. Nous n'avons rien de plus à dire de ce roi du chant.

Ronconi était, à cette même époque, un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, inconnu, je crois, en France, et qui se servait d'une magnifique voix de baryton que le ciel lui avait octroyée, sans se donner la peine d'en corriger les défauts ou d'en développer les qualités. Engagé par un entrepreneur qui le vendait trente mille francs et qui lui en donnait six, il puisait dans la modicité de son traitement une excellente excuse pour ne pas étudier, attendu, disait-il, que lorsqu'il étudiait on l'entendait, et que lorsqu'on l'entendait il ne pouvait pas dire qu'il n'était pas chez lui. Depuis lors Ronconi, payé à sa valeur, a fait les progrès qu'il devait faire, et c'est aujourd'hui le premier baryton de l'Italie.

La Taquinardi était une espèce de rossignol qui chante comme une autre parle ; c'était Mme Damoreau pour la méthode, avec une voix plus étendue et plus fraîche ; rien n'était comparable à la douceur de cet organe, jeune et pur, mais rarement dramatique. Du reste, talent intelligent au suprême degré, sans devenir jamais ni mélancolique ni passionné ; figure froide et jolie : c'était une brune qui chantait blond. La Taquinardi en épousant l'auteur d'*Inès de Castro* est devenue la Persiani.

Voilà quels étaient les artistes chargés de représenter le poëme de *Lara*.

Lorsque j'arrivai à Naples, l'ouvrage était en pleine répétition, c'est-à-dire qu'on l'avait mis à l'étude le 8 du mois de novembre et qu'il devait passer le 19 dudit ; ce qui faisait onze répétitions en tout pour un ouvrage du premier ordre. Tous les opéras cependant ne se montent pas avec cette rapidité. Il y en a auxquels on accorde jusqu'à quinze et dix-huit répétitions. Mais cette fois il y avait ordre supérieur : la reine mère s'était plainte de ne pas avoir cette année pour sa fête une nouveauté musicale, ce qui ne manque jamais d'arriver pour celle de son fils ou de sa fille ; et le roi de Naples, faisant droit à la plainte, avait ordonné qu'on jouerait l'opéra du Français pour faire honneur à l'anniversaire maternel : c'était une espèce de victime humaine sacrifiée à l'amour filial.

Aussi ne faut-il pas demander dans quel état je retrouvai mon pauvre compatriote. Il se regardait comme un homme condamné par le médecin, et qui n'a plus que sept à huit jours à vivre. Le fait est qu'en examinant sa position il n'y avait guère qu'un charlatan qui pût promettre de le sauver. J'essayai cependant de ces consolations banales qui ne consolent pas. Mais à tous mes arguments il répondait par une seule parole : « *Grand gala !* mon ami, *grand gala !* » Je lui pris la main : il avait la fièvre ; je me retournai vers le chef d'orchestre, qui fumait avec une chibouque, et je lui dis en soupirant : — Il y a un commencement de délire.

— Non, non, dit Festa en ôtant gravement le tuyau d'ambre de sa bouche, il a pardieu raison : grand gala, grand gala, mon cher monsieur, grand gala !

J'allai alors vers Duprez, qui faisait dans un coin des boulettes avec de la cire d'une bougie, et je le regardai comme pour lui dire : Voyons, tout le monde n'est-il pas fou ici ? Il comprit ma pantomime avec une rapidité qui aurait fait honneur à un Napolitain.

— Non, me dit-il en s'appliquant la boulette de cire sur le nez, non, ils ne sont pas fous ; vous

ne savez pas ce que c'est que grand gala, vous?

Je sortis humblement. J'allai prendre mon dictionnaire, je cherchai à la lettre G, je ne trouvai rien.

— Auriez-vous la bonté, dis-je en rentrant, de m'expliquer ce que veut dire grand gala?

— Cela veut dire, répondit Duprez, qu'il y a ce jour-là dans la salle douze cents bougies qui vous aveuglent et dont la fumée prend les chanteurs à la gorge.

— Cela veut dire, continua le chef d'orchestre, qu'il faut jouer l'ouverture la toile levée, attendu que la cour ne peut pas attendre; ce qui nuit infiniment au chœur d'introduction.

— Cela veut dire, termina Ruoltz, que toute la cour assiste à la représentation, et que le public ne peut applaudir que lorsque la cour applaudit, et la cour n'applaudit jamais.

— Diable! diable! dis-je ne trouvant pas autre chose à répondre à cette triple explication. Et joignez à cela, ajoutai-je pour avoir l'air de ne pas rester court, que vous n'avez plus, je crois, que sept jours devant vous.

— Et que les musiciens n'ont pas encore répété l'ouverture, dit Ruoltz.

— Oh! l'orchestre, cela ne m'inquiète pas, répondit Festa.

— Que les acteurs n'ont point encore répété ensemble, ajouta l'auteur.

— Oh! les chanteurs, dit Duprez, ils iront toujours.

— Et que je n'aurai jamais ni la force ni la patience de faire la dernière répétition.

— Eh bien! mais ne suis-je pas là? dit Donizetti en se levant.

Ruoltz alla à lui et lui tendit la main.

—Oui, vous avez raison, j'ai trouvé de bons amis.

— Et, ce qui vaut mieux encore pour le succès, vous avez fait de la belle musique.

— Croyez-vous? dit Ruoltz avec cet accent naïf et modeste qui lui est propre.

Nous nous mîmes à rire.

— Allons, à la répétition! dit Duprez.

En effet, tout se passa comme l'avaient prévu Festa, Duprez et Donizetti. L'orchestre joua l'ouverture à la première vue; les chanteurs, habitués à jouer ensemble, n'eurent qu'à se mettre en rapport pour s'entendre, et Ruoltz, mourant de fatigue, laissa le soin de ses trois dernières répétitions à l'auteur d'*Anna Bolena*.

Je revins du théâtre fortement impressionné. J'avais cru assister à l'essai d'un écolier, je venais d'entendre une partition de maître. On se fait, malgré soi, une idée des œuvres par les hommes qui les produisent, et malheureusement on prend presque toujours de ces œuvres et de ces hommes l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Or Ruoltz était l'enfant le plus simple et le plus modeste que j'aie jamais vu. Depuis trois mois que nous nous connaissions, je ne l'avais jamais entendu dire du mal des autres, ni, ce qui est plus étonnant encore pour un homme qui en est à son premier ouvrage, du bien de lui. J'ai trouvé, en général, beaucoup plus d'amour-propre dans les jeunes gens qui n'ont encore rien fait que dans les hommes *arrivés*, et, qu'on me passe le paradoxe, je crois qu'il n'y a rien de tel que le succès pour guérir de l'orgueil. J'attendis donc avec plus de confiance le jour de la première représentation. Il arriva.

C'est une splendide chose que le théâtre Saint-Charles, jour de grand gala. Cette immense et sombre salle, triste pour un œil français pendant les représentations ordinaires, prend dans les occasions solennelles un air de vie qui lui est communiqué par les faisceaux de bougies qui brûlent à chaque loge. Alors les femmes sont visibles, ce qui n'arrive pas les jours où la salle est mal éclairée. Ce n'est, certes, ni la toilette de l'Opéra ni la fashion des Bouffes; mais c'est une profusion de diamants dont on n'a pas idée en France; ce sont des yeux italiens qui petillent comme des diamants, c'est toute la cour avec son costume d'apparat, c'est le peuple le plus bruyant de l'univers, sinon dans la plus belle, du moins dans la plus grande salle du monde.

Le soir, contre l'habitude des premières représentations, la salle était pleine. La foule italienne, tout opposée à la nôtre, n'affronte jamais une musique inconnue. Non! à Naples surtout, où la vie est toute de bonheur, de plaisir, de sensation, on craint trop que l'ennui n'en ternisse quelques heures. Il faut à ces habitants du plus beau pays de la terre une vie comme leur ciel avec un soleil brûlant, comme leur mer avec des flots qui réfléchissent le soleil. Lorsqu'il est bien constaté que l'œuvre est du premier mérite, lorsque la liste est faite des morceaux qu'on doit écouter et de ceux pendant lesquels on peut se mouvoir, oh! alors on s'empresse, on s'encombre, on s'étouffe; mais cette vogue ne commence jamais qu'à la sixième ou hui-

tième représentation. En France, on va au théâtre pour se montrer ; à Naples, on va à l'Opéra pour jouir.

Quant aux claqueurs, il n'en est pas question : c'est une lèpre qui n'a pas encore rongé les beaux succès, c'est un ver qui n'a pas encore piqué les beaux fruits. L'auteur n'a de billets que ceux qu'il achète, de loges que celles qu'il loue. Auteurs et acteurs sont applaudis quand le parterre croit qu'ils méritent de l'être, les jours de grand gala exceptés, où, comme nous l'avons dit, l'opinion du public est subordonnée à l'opinion de la cour ; quand le roi n'y est pas, à celle de la reine ; quand la reine est absente, à celle de don Carlos, et ainsi de suite jusqu'au prince de Salerne.

A sept heures précises des huissiers parurent dans les loges destinées à la famille royale. Au même instant la toile se leva, et l'ouverture fit entendre son premier coup d'archet.

Ce fut donc une chose perdue que l'ouverture, si belle qu'elle fût. Moi-même tout le premier, et malgré l'intérêt que je prenais à la pièce et à l'auteur, j'étais plus occupé de la cour, que je ne connaissais pas, que de l'opéra qui commençait. Les aides de camp s'emparèrent de l'avant-scène ; la jeune reine, la reine mère et le prince de Salerne prirent la loge suivante ; le roi et le prince Charles occupaient la troisième, et le comte de Syracuse, exilé dans la quatrième, conserva au théâtre la place isolée que sa disgrâce lui assignait à la cour.

L'ouverture, si peu écoutée qu'elle fût, parut bien disposer le public. L'ouverture d'un opéra est comme la préface d'un livre ; l'auteur y explique ses intentions, y indique ses personnages et y jette le prospectus de son talent. On reconnut dans celle de *Lara* une instrumentation vigoureuse et soutenue, plutôt allemande qu'italienne, des motifs neufs et suaves qu'on espéra retrouver dans le courant de la partition, enfin une connaissance approfondie du matériel de l'orchestre.

Dès les premiers morceaux, je m'aperçus de la différence qui existe entre l'orchestre de Saint-Charles et celui de l'Opéra de Paris, qui tous deux passent pour les premiers du monde. L'orchestre de Saint-Charles consent toujours à accompagner le chanteur et laisse pour ainsi dire flotter la voix sur l'instrument comme un liége sur l'eau ; il la soutient, s'élève et s'abaisse avec elle, mais ne la couvre jamais. En France, au contraire, le moindre triangle prétend avoir sa part des applaudissements, et alors c'est la voix de l'artiste qui nage entre deux eaux. Aussi, à moins d'avoir dans le timbre une vigueur peu commune, est-il très-rare que quelques notes de chant bondissent hors du déluge d'harmonie qui les couvre ; et encore, comme les poissons volants, qui ne peuvent se maintenir au-dessus de l'eau que tant que leurs ailes sont mouillées, à peine la voix redescend-elle dans le médium qu'on n'entend plus que l'instrumentation.

Un très-beau duo entre Ronconi et la Persiani passa sans être remarqué. De temps en temps un général portait son lorgnon à ses yeux, examinait avec grand soin quelques dilettanti, puis appelait un aide de camp, et désignait tel ou tel individu au parquet ou dans les loges. L'aide de camp sortait aussitôt, reparaissait une minute après derrière le personnage désigné, lui disait deux mots, et alors celui-ci sortait et ne reparaissait plus. Je demandai ce que cela signifiait ; on me répondit que c'étaient des officiers qu'on envoyait aux arrêts pour être venus en bourgeois au théâtre. Du reste, la cour paraissait si occupée de l'application de la discipline militaire, qu'elle n'avait pas encore pensé à donner ni aux musiciens ni aux acteurs un signe de sa présence ; par conséquent l'ouverture et les trois quarts du premier acte avaient passé déjà sans un applaudissement. Ruoltz crut son opéra tombé et se sauva.

Le second acte commença, les beautés allèrent croissant ; des flots d'harmonie se répandaient dans la salle : le public était haletant. C'était quelque chose de merveilleux à voir que cette puissance du génie qui pèse sur trois mille personnes qui se débattent et étouffent sous elle ; l'atmosphère avait presque cessé d'être respirable pour tous les hommes, autour desquels flottaient des vapeurs symphoniques chaudes comme ces bouffées d'air qui précèdent l'orage ; de temps en temps la belle voix de Duprez illuminait une situation comme un éclair qui passe. Enfin vint le morceau le plus remarquable de l'opéra : c'est une cavatine chantée par Lara au moment où, poursuivi par le tribunal, abandonné de ses amis, il en appelle à leur dévouement et maudit leur ingratitude. L'acteur sentait qu'après ce morceau tout était perdu ou sauvé ; aussi je ne crois pas que l'expression de la voix humaine ait jamais rendu avec plus de vérité l'abattement, la douleur et le mépris : toutes les respirations étaient suspendues, toutes les mains prêtes à battre, toutes les oreilles tendues

vers la scène, tous les yeux fixés sur le roi. Le roi se retourna vers les acteurs, et au moment où Duprez jetait sa dernière note, déchirante comme un dernier soupir, Sa Majesté rapprocha ses deux mains. La salle jeta un seul et grand cri : c'était la respiration qui revenait à trois mille personnes.

Le premier torrent d'applaudissements fut, comme d'habitude, reçu par l'acteur, qui salua ; mais aussitôt trois mille voix appelèrent l'auteur avec une unanimité électrique ; il n'y avait plus de rivalité nationale, il n'était plus question de savoir si le compositeur était Français ou Napolitain ; c'était un grand musicien, voilà tout. On voulait le voir, l'écraser d'applaudissements comme il avait écrasé le public d'émotions ; on voulait rendre ce que l'on avait reçu.

Duprez chercha l'auteur de tous les côtés et revint dire au public qu'il était disparu. Le public comprit la cause de cette fuite, et les applaudissements redoublèrent. Au bout d'un quart d'heure on reprit l'opéra.

Le dernier morceau était un rondo chanté par la Taquinardi ; c'était quelque chose de déchirant comme expression. La maîtresse de Lara, après avoir essayé de le perdre par une fausse accusation, se traîne empoisonnée et mourante aux pieds de son amant en demandant grâce. La Malibran ou la Grisi, en pareille situation, se serait peu inquiétée de la voix, mais beaucoup du sentiment ; la Taquinardi réussit par le moyen contraire ; elle fila des sons d'une telle pureté, fit jaillir des notes si fleuries, s'épanouit en roulades si difficiles, qu'une seconde fois le roi applaudit et que la salle suivit son exemple. Cette fois l'auteur était revenu : on l'avait retrouvé, je ne sais où, dans les bras de Donizetti, qui l'assistait à ses derniers moments. Duprez le prit par une main, la Taquinardi par l'autre, et on le traîna plutôt qu'on ne le conduisit sur la scène.

Quant à moi, qui, comme compatriote et comme camarade, par esprit national et par amitié, avais senti dans cette soirée mon cœur passer par toutes les émotions, et qui avais appelé ce triomphe de toute mon âme, je le vis s'accomplir avec une pitié profonde pour celui qui en était l'objet : c'est que je connaissais ce moment suprême et cette heure où l'on est porté par Satan sur la plus haute montagne et où l'on voit au-dessous de soi tous les royaumes de la terre ; c'est que je savais que de ce faîte on n'a plus qu'à redescendre. Riche et heureux jusqu'alors, un homme venait tout à coup de changer son existence tranquille contre une vie d'émotions, sa douce obscurité contre la lumière dévorante du succès. Aucun changement physique ne s'était opéré en lui, et cependant cet homme n'était plus le même homme : il avait cessé de s'appartenir ; pour des applaudissements et des couronnes il s'était vendu au public ; il était maintenant l'esclave d'un caprice, d'une mode, d'une cabale ; il allait sentir son nom arraché de sa personne comme un fruit de sa tige. Les mille voix de la publicité allaient le briser en morceaux, l'éparpiller sur le monde ; et maintenant, voulût-il le reprendre, le cacher, l'éteindre dans la vie privée, cela n'était plus en son pouvoir, dût-il se briser d'émotions à trente-quatre ans, ou se noyer de dégoût à soixante ; dût-il, comme Bellini, succomber avant d'avoir atteint toute sa splendeur, ou, comme Gros, disparaître après avoir survécu à la sienne.

1842.

Je ne m'étais pas trompé dans ma prévision ; le vicomte Ruoltz, après avoir eu un succès à l'Opéra de Paris comme il en avait eu un à l'Opéra de Naples, a complétement abandonné la carrière musicale, et, aussi bon chimiste qu'il était excellent compositeur, vient de faire cette importante découverte dont le monde savant s'occupe en ce moment, et qui consiste à dorer le fer par l'application de la pile voltaïque.

IX

LE LAZZARONE.

Nous avons dit qu'il y avait à Naples trois rues où l'on passait et cinq cents rues où l'on ne passait pas ; nous avons essayé, tant bien que mal, de décrire Chiaja, Toledo et Forcella ; essayons maintenant de donner une idée des rues où l'on ne passe pas : ce sera vite fait.

Naples est bâtie en amphithéâtre ; il en résulte qu'à l'exception des quais qui bordent la mer, comme Marinella, Sainte-Lucie et Mergellina, toutes les rues vont en montant et en descendant par des pentes si rapides, que le corricolo seul, avec son fantastique attelage, peut y tenir pied.

Puis ajoutons que, comme il n'y a que ceux qui

habitent de pareilles rues qui peuvent y avoir affaire, un étranger ou un indigène qui s'y égare avec un habit de drap est à l'instant même l'objet de la curiosité générale.

Nous disons un habit de drap, parce que l'habit de drap a une grande influence sur le peuple napolitain. Celui qui est *vestito di pano* acquiert par le fait même de cette supériorité somptuaire de grands priviléges aristocratiques. Nous y reviendrons.

Aussi l'apparition de quelque Cook ou de quelque Bougainville est-elle rare dans ces régions inconnues, où il n'y a rien à découvrir que l'intérieur d'ignobles maisons, sur le seuil ou sur la croisée desquelles la grand'mère peigne sa fille, la fille son enfant et l'enfant son chien. Le peuple napolitain est le peuple de la terre qui se peigne le plus ; peut-être est-il condamné à cet exercice par quelque jugement inconnu, et accomplit-il un supplice analogue à celui qui punissait les cinquante filles de Danaüs, avec cette différence que, plus celles-ci versaient d'eau dans leur barrique, moins il en restait.

Nous passâmes dans cinquante de ces rues sans voir aucune différence entre elles. Une seule nous parut présenter des caractères particuliers : c'était la rue de Morta-Capuana, une large rue poussiéreuse, ayant des cailloux pour pavés et des ruisseaux pour trottoirs. Elle est bordée à droite par des arbres, et à gauche par une longue ligne de maisons, dont la physionomie n'offre au premier abord rien de bizarre ; mais si le voyageur indiscret, poussant un peu plus loin ses recherches, s'approche de ces maisons ; s'il jette un regard en passant dans les ruelles borgnes et tortueuses qui se croisent en tout sens dans cet inextricable labyrinthe, il est étonné de voir que ce singulier faubourg, de même que l'île de Lesbos, n'est habité que par des femmes, lesquelles, vieilles ou jeunes, laides ou jolies, de tout âge, de tout pays, de toutes conditions, sont jetées là pêle-mêle, gardées à vue comme des criminelles, parquées comme des troupeaux, traquées comme des bêtes fauves. Eh bien ! ce n'est pas, comme on pourrait s'y attendre, des cris, des blasphèmes, des gémissements qu'on entend dans cet étrange pandémonium, mais au contraire des chansons joyeuses, de folles tarentelles, des éclats de rire à faire damner un anachorète.

Tout le reste est habité par une population qu'on ne peut nommer, qu'on ne peut décrire, qui fait on ne sait quoi, qui vit on ne sait comment, qui se croit fort au-dessus du lazzarone, et qui est fort au-dessous.

Abandonnons-la donc pour passer au lazzarone.

Hélas ! le lazzarone se perd : celui qui voudra voir encore le lazzarone devra se hâter. Naples éclairée au gaz, Naples avec des restaurants, Naples avec ses bazars, effraye l'insouciant enfant du Môle. Le lazzarone, comme l'Indien rouge, se retire devant la civilisation.

C'est l'occupation française de 99 qui a porté le premier coup au lazzarone.

A cette époque, le lazzarone jouissait des prérogatives entières de son paradis terrestre ; il ne se servait pas plus de tailleur que le premier homme avant le péché : il buvait le soleil par tous les pores.

Curieux et câlin comme un enfant, le lazzarone était vite devenu l'ami du soldat français qu'il avait combattu ; mais le soldat français est avant toutes choses plein de convenance et de vergogne ; il accorda au lazzarone son amitié, il consentit à boire avec lui au cabaret, à l'avoir sous le bras à la promenade, mais à une condition *sine quâ non*, c'est que le lazzarone passerait un vêtement. Le lazzarone, fier de l'exemple de ses pères et de dix siècles de nudité, se débattit quelque temps contre cette exigence, mais enfin consentit à faire ce sacrifice à l'amitié.

Ce fut le premier pas vers sa perte. Après le premier vêtement vint le gilet, après le gilet viendra la veste. Le jour où le lazzarone aura une veste, il n'y aura plus de lazzarone ; le lazzarone sera une race éteinte, le lazzarone passera du monde réel dans le monde conjectural, le lazzarone rentrera dans le domaine de la science, comme le mastodonte et l'ichtyosaurus, comme le cyclope et le Troglodite.

En attendant, comme nous avons eu le bonheur de voir et d'étudier les derniers restes de cette grande race qui tombe, hâtons-nous, pour aider les savants à venir dans leurs investigations anthropologiques, de dire ce que c'est que le lazzarone.

Le lazzarone est le fils aîné de la nature : c'est à lui le soleil qui brille ; c'est à lui la mer qui murmure ; c'est à lui la création qui sourit. Les autres hommes ont une maison, les autres hommes ont une villa, les autres hommes ont un palais ; le lazzarone, il a le monde.

Le lazzarone n'a pas de maître, le lazzarone n'a

pas de lois ; le lazzarone est en dehors de toutes les exigences sociales : il dort quand il a sommeil, il mange quand il a faim, il boit quand il a soif. Les autres peuples se reposent quand ils sont las de travailler ; lui, au contraire, quand il est las de se reposer, il travaille.

Il travaille, non pas de ce travail du Nord qui plonge éternellement l'homme dans les entrailles de la terre pour en tirer de la houille ou du charbon ; qui le courbe sans cesse sur la charrue pour féconder un sol toujours tourmenté et toujours rebelle ; qui le promène sans relâche sur les toits inclinés ou sur les murs croulants, d'où il se précipite et se brise ; mais de ce travail joyeux, insouciant, tout brodé de chansons et de lazzi, tout interrompu par le rire qui montre ses dents blanches, et par la paresse qui étend ses deux bras ; de ce travail qui dure une heure, une demi-heure, dix minutes, un instant, et qui dans cet instant rapporte un salaire plus que suffisant aux besoins de la journée.

Quel est ce travail ? Dieu seul le sait.

Une malle portée du bateau à vapeur à l'hôtel, un Anglais conduit du Môle à Chiaja, trois poissons échappés du filet qui les emprisonne et vendus à un cuisinier, la main tendue à tout hasard et dans laquelle le *forestiere* laisse tomber en riant une aumône ; voilà le travail du lazzarone.

Quant à sa nourriture, c'est plus facile à dire : quoique le lazzarone appartienne à l'espèce des omnivores, le lazzarone ne mange en général que deux choses : la pizza et le cocomero.

On croit que le lazzarone vit de macaroni : c'est une grande erreur qu'il est temps de relever ; le macaroni est né à Naples, il est vrai, mais aujourd'hui le macaroni est un mets européen qui a voyagé comme la civilisation, et qui, comme la civilisation, se trouve fort éloigné de son berceau. D'ailleurs, le macaroni coûte deux sous la livre, ce qui ne le rend accessible aux bourses des lazzaroni que les dimanches et jours de fêtes. Tout le reste du temps le lazzarone mange, comme nous l'avons dit, des pizze et du cocomero ; du cocomero l'été, des pizze l'hiver.

La pizza est une espèce de talmouse comme on en fait à Saint-Denis ; elle est de forme ronde et se pétrit de la même pâte que le pain. Elle est de différentes largeurs, selon le prix. Une pizza de deux liards suffit à un homme ; une pizza de deux sous doit rassasier toute une famille.

Au premier abord, la pizza semble un mets simple ; après examen, c'est un mets composé. La pizza est à l'huile, la pizza est au lard, la pizza est au saindoux, la pizza est au fromage, la pizza est aux tomates, la pizza est aux petits poissons ; c'est le thermomètre gastronomique du marché : elle hausse ou baisse de prix, selon le cours des ingrédients sus-désignés, selon l'abondance ou la disette de l'année. Quand la pizza aux poissons est à un demi-grain, c'est que la pêche a été bonne ; quand la pizza à l'huile est à un grain, c'est que la récolte a été mauvaise.

Puis une chose influe encore sur le cours de la pizza, c'est son plus ou moins de fraîcheur ; on comprend qu'on ne peut plus vendre la pizza de la veille le même prix qu'on vend celle du jour ; il y a pour les petites bourses des pizze d'une semaine ; celles-là peuvent, sinon agréablement, du moins avantageusement remplacer le biscuit de mer.

Comme nous l'avons dit, la pizza est la nourriture d'hiver. Au 1er mai la pizza fait place au cocomero ; mais la marchandise disparaît seule, le marchand reste le même. Le marchand, c'est le Janus antique, avec sa face qui pleure au passé, et sa face qui sourit à l'avenir. Au jour dit, le pizza-jolo se fait mellonaro.

Le changement ne s'étend pas jusqu'à la boutique : la boutique reste la même. On apporte un panier de cocomeri au lieu d'une corbeille de pizze ; on passe une éponge sur les différentes couches d'huile, de lard, de saindoux, de fromage, de tomates ou de poisson, qu'a laissées le comestible d'hiver, et tout est dit, on passe au comestible d'été.

Les beaux cocomeri viennent de Castellamare ; ils ont un aspect à la fois joyeux et appétissant : sous leur enveloppe verte ils offrent une chair dont les pepins noirs font encore ressortir le rose vif ; mais un bon cocomero coûte cher ; un cocomero de la grosseur d'un boulet de quatre-vingts coûte de cinq à six sous. Il est vrai qu'un cocomero de cette grosseur, sous les mains d'un détailleur adroit, peut se diviser en mille ou douze cents morceaux.

Chaque ouverture d'un nouveau cocomero est une représentation nouvelle ; les concurrents sont en face l'un de l'autre : c'est à qui donnera le coup de couteau le plus adroitement et le plus impartialement. Les spectateurs jugent.

Le mellonaro prend le cocomero dans le panier plat où il est posé pyramidalement avec une vingtaine d'autres, comme sont posés les boulets dans un arsenal. Il le flaire, il l'élève au-dessus de sa

tête, comme un empereur romain le globe du monde. Il crie : « C'est du feu ! » ce qui annonce d'avance que la chair sera du plus beau rouge. Il l'ouvre d'un seul coup, et présente les deux hémisphères au public, un de chaque main. Si au lieu d'être rouge la chair du cocomero est jaune ou verdâtre, ce qui annonce une qualité inférieure, la pièce fait fiasco ! le mellonaro est hué, conspué, honni ; trois chutes, et un mellonaro est déshonoré à tout jamais !

Si le marchand s'aperçoit au poids ou au flair que le cocomero n'est pas bon, il se garde de l'avouer. Au contraire, il se présente plus hardiment au peuple ; il énumère ses qualités, il vante sa chair savoureuse, il exalte son eau glacée : « Vous voudriez bien manger cette chair ! vous voudriez bien boire cette eau ! s'écrie-t-il ; mais celui-ci n'est pas pour vous ; celui-ci vous passe devant le nez ; celui-ci est destiné à des convives autrement nobles que vous. Le roi me l'a fait retenir pour la reine. »

Et il le fait passer de sa droite à sa gauche, au grand ébahissement de la multitude, qui envie le bonheur de la reine et qui admire la galanterie du roi.

Mais si, au contraire, le cocomero ouvert est d'une qualité satisfaisante, la foule se précipite, et le détail commence.

Quoiqu'il n'y ait pour le cocomero qu'un acheteur, il y a généralement trois consommateurs : d'abord son seul et véritable propriétaire, celui qui paye sa tranche un demi-denier, un denier ou un liard, selon sa grosseur ; qui en mange aristocratiquement la même portion à peu près que mange d'un cantalou un homme bien élevé, et qui le passe à un ami moins fortuné que lui ; ensuite l'ami qui le tient de seconde main, qui en tire ce qu'il peut et le passe à son tour au gamin qui attend cette libéralité inférieure ; enfin, le gamin qui en grignote l'écorce, et derrière lequel il est parfaitement inutile de chercher à glaner.

Avec le cocomero on mange, on boit et on se lave, à ce qu'assure le marchand ; le cocomero contient donc à la fois le nécessaire et le superflu.

Aussi le mellonaro fait-il le plus grand tort aux aquajoli. Les aquajoli sont les marchands de coco de Naples, à l'exception qu'au lieu d'une exécrable décoction de réglisse, ils vendent une excellente eau glacée, acidulée par une tranche de citron ou parfumée par trois gouttes de sambuco.

Contre toute croyance, c'est l'hiver que les aquajoli font les meilleures affaires. Le cocomero désaltère, tandis que la pizza étouffe ; plus on mange de cocomero, moins on a soif ; on ne peut pas avaler une pizza sans risquer la suffocation.

C'est donc l'aristocratie qui défraye l'été les aquajoli. Les princes, les ducs, les grands seigneurs ne dédaignent pas de faire arrêter leurs équipages aux boutiques des aquajoli et de boire un ou deux verres de cette délicieuse boisson, dont chaque verre ne coûte pas un liard.

C'est que rien n'est tentant au monde sous ce climat brûlant comme la boutique de l'aquajolo, avec sa couverture de feuillage, ses tranches de citrons et ses deux tonneaux à bascule pleins d'eau glacée. Je sais que pour mon compte je ne m'en lassais pas, et que je trouvais adorable cette façon de se rafraîchir sans presque avoir besoin de s'arrêter. Il y a des aquajoli de cinquante pas en cinquante pas ; on n'a qu'à étendre la main en passant, le verre vient vous trouver, et la bouche court d'elle-même au verre.

Quant au lazzarone, il fait la nique aux buveurs en mangeant son cocomero.

Maintenant ce n'est point assez que le lazzarone mange, boive et dorme ; il faut encore que le lazzarone s'amuse. Je connais une femme d'esprit qui prétend qu'il n'y a de nécessaire que le superflu et de positif que l'idéal. Le paradoxe semble violent au premier abord, et cependant, en y songeant, on reconnaît qu'il y a, surtout pour les *gens comme il faut*, quelque chose de vrai dans cet axiome.

Or le lazzarone a beaucoup des vices de l'*homme comme il faut*. Un de ses vices est d'aimer les plaisirs. Les plaisirs ne lui manquent pas. Énumérons les plaisirs du lazzarone.

Il a l'improvisateur du Môle. Malheureusement, nous avons dit qu'à Naples il y avait beaucoup de choses qui s'en allaient, et l'improvisateur est une des choses qui s'en vont.

Pourquoi l'improvisateur s'en va-t-il ? Quelle est la cause de sa décadence ? Voilà ce que tout le monde s'est demandé et ce que personne n'a pu résoudre.

On a dit que le prédicateur lui avait ouvert une concurrence : c'est vrai ; mais examinez sur la même place le prédicateur et l'improvisateur, vous verrez que le prédicateur prêche dans le désert, et que l'improvisateur chante pour la foule. Ce ne peut donc être le prédicateur qui ait tué l'improvisateur.

On a dit que l'Arioste avait vieilli ; que la folie de

Roland était un peu bien connue; que les amours de Médor et d'Angélique, éternellement répétés, étaient au bout de leur intérêt; enfin que, depuis la découverte des bateaux à vapeur et des allumettes chimiques, les sorcelleries de Merlin avaient paru bien pâles.

Rien de tout cela n'est vrai, et la preuve c'est que, l'improvisateur coupant les séances comme le poëte coupe ses chants, et s'arrêtant chaque soir à l'endroit le plus intéressant, il n'y a pas de nuit que quelque lazzarone impatient n'aille réveiller l'improvisateur pour avoir la suite de son récit.

D'ailleurs, ce n'est pas l'auditoire qui manque à l'improvisateur, c'est l'improvisateur qui manque à l'auditoire.

Eh bien! cette cause de la décadence de l'improvisation, je crois l'avoir trouvée. La voici : l'improvisateur est aveugle comme Homère; comme Homère, il tend son chapeau à la foule pour en obtenir une faible rétribution; c'est cette rétribution, si modique qu'elle soit, qui perpétue l'improvisateur.

Or, qu'arrive-t-il à Naples? C'est que, lorsque l'improvisateur fait le tour du cercle tendant son chapeau, il y a des spectateurs poétiques et consciencieux qui y plongent la main pour y laisser un sou; mais il y en a aussi qui, abusant du même geste, au lieu d'y mettre un sou, en retirent deux.

Il en résulte que lorsque l'improvisateur a fini sa tournée, il retrouve son chapeau aussi parfaitement vide qu'avant de l'avoir commencée, moins la coiffe.

Cet état de choses, comme on le comprend, ne peut durer : il faut à l'art une subvention; à défaut de subvention, l'art disparaît. Or, comme je doute que le gouvernement de Naples subventionne jamais l'improvisateur, l'art de l'improvisation est sur le point de disparaître.

C'est donc un plaisir qui va échapper au lazzarone; mais, Dieu merci! à défaut de celui-ci, il en a d'autres.

Il a la revue que le roi tous les huit jours passe de son armée.

Le roi de Naples est un des rois les plus guerriers de la terre; tout jeune, il faisait déjà changer les uniformes des troupes. C'est à propos d'un de ces changements, qui ne s'opéraient pas sans porter quelque atteinte au trésor, que son aïeul Ferdinand, roi plein de sens, lui disait les paroles mémorables qui prouvaient le cas que le roi faisait, non pas sans doute du courage, mais de la composition de son armée : « Mon cher enfant, habille-les de blanc, habille-les de rouge, ils s'enfuiront toujours. »

Cela n'arrêta pas le moins du monde le jeune prince dans ses dispositions belliqueuses; il continua d'étudier le demi-tour à droite et le demi-tour à gauche; il amena des perfectionnements dans la coupe de l'habit et la forme du shako; enfin, il parvint à élargir les cadres de son armée jusqu'à ce qu'il pût y faire entrer cinquante mille hommes à peu près.

C'est, comme on le voit, un fort joli joujou royal que cinquante mille soldats qui marchent, qui s'arrêtent, qui tournent, qui virent à la parole, ni plus ni moins que si chacune de ces cinquante mille individualités était une mécanique.

Maintenant examinons comment cette mécanique est montée, et cela sans faire tort le moins du monde au génie organisateur du roi et au courage individuel de chaque soldat.

Le premier corps, le corps privilégié, le corps par excellence de toutes les royautés qui tremblent, celui auquel est confiée la garde du palais, est composé de Suisses; leurs avantages sont une paye plus élevée; leurs priviléges, le droit de porter le sabre dans la ville.

La garde ne vient qu'en second, ce qui fait que, quoique jouissant à peu près des mêmes avantages et des mêmes priviléges que les Suisses, elle exècre ces dignes descendants de Guillaume Tell, qui, à ses yeux, ont commis un crime irrémissible, celui de lui avoir pris le premier rang.

Après la garde vient la légion sicilienne, qui exècre les Suisses parce qu'ils sont Suisses, et les Napolitains parce qu'ils sont Napolitains.

Après les Siciliens vient la ligne, qui exècre les Suisses et la garde parce que ces deux corps ont des avantages qu'elle n'a pas et des priviléges qu'on lui refuse, et les Siciliens par la seule raison qu'ils sont Siciliens.

Enfin vient la gendarmerie, qui, en sa qualité de gendarmerie, est naturellement exécrée par les autres corps.

Voilà les cinq éléments dont se compose l'armée de Ferdinand II, cette formidable armée que le gouvernement napolitain offrait au prince impérial de Russie comme l'avant-garde de la future coalition qui devait marcher sur la France.

Mettez dans une plaine les Suisses et la garde, les Siciliens et la ligne; faites-leur donner le signal

du combat par la gendarmerie, et Suisses, Napolitains, Siciliens et gendarmes s'entr'égorgeront depuis le premier jusqu'au dernier, sans rompre d'une semelle. Échelonnez ces cinq corps contre l'ennemi, aucun ne tiendra peut-être; car chaque échelon sera convaincu qu'il a moins à craindre de l'ennemi que de ses alliés, et que, si mal attaqué qu'il sera par lui, il sera encore plus mal soutenu par les autres.

Cela n'empêche pas que, lorsque cette mécanique militaire fonctionne, elle ne soit fort agréable à voir. Aussi, quand le lazzarone la regarde opérer, il bat des mains; lorsqu'il entend sa musique, il fait la roue. Seulement, lorsqu'elle fait l'exercice à feu, il se sauve : il peut rester une baguette dans les fusils; cela s'est vu.

Mais le lazzarone a encore d'autres plaisirs.

Il a les cloches, qui partout sonnent et qui, à Naples, chantent. L'instrument du lazzarone, c'est la cloche. Plus heureux que Guildenstern qui refuse à Hamlet de jouer de la flûte sous prétexte qu'il ne sait pas en jouer, le lazzarone sait jouer de la cloche sans l'avoir appris. Veut-il, après un long repos, un exercice agréable et sain? Il entre dans une église et prie le sacristain de lui laisser sonner la cloche; le sacristain, enchanté de se reposer, se fait prier un instant pour donner de la valeur à sa concession; puis il lui passe la corde : le lazzarone s'y pend aussitôt, et, tandis que le sacristain se croise les bras, le lazzarone fait de la voltige.

Il a la voiture qui passe et qui le promène gratis. A Naples, il n'y a pas de domestique qui consente à se tenir debout derrière une voiture, ni de maître qui permette que le domestique se tienne assis à côté de lui. Il en résulte que le domestique monte près du cocher et que le lazzarone monte derrière. On a essayé tous les moyens de chasser le lazzarone de ce poste, et tous les moyens ont échoué. La chose est passée en coutume, et, comme toute chose passée en coutume, a aujourd'hui force de loi.

Il a la parade des Puppi. Le lazzarone n'entre pas dans l'intérieur où se joue la pièce, c'est vrai. Aux Puppi, les premières coûtent cinq sous, l'orchestre trois sous, et le parterre six liards. Ces prix exorbitants dépassent de beaucoup les moyens des lazzaroni. Mais pour attirer les chalands, on apporte sur des tréteaux dressés devant l'entrée du théâtre les principales marionnettes revêtues de leur grand costume. C'est le roi Latinus avec son manteau royal, son sceptre à la main, sa couronne sur sa tête; c'est la reine Amata, vêtue de sa robe de grand gala et le front serré avec le bandeau qui lui serrera la gorge; c'est le pieux Eneas, tenant à la main la grande épée qui occira Turnus; c'est la jeune Lavinie, les cheveux ombragés de la fleur d'oranger virginale; c'est enfin Polichinelle. Personnage indispensable, diplomate universel, Talleyrand contemporain de Moïse et de Sésostris, Polichinelle est chargé de maintenir la paix entre les Troyens et les Latins; et lorsqu'il perdra tout espoir d'arranger les choses, il montera sur un arbre pour regarder la bataille, et n'en descendra que pour enterrer les morts. Voilà ce qu'on lui montre, à lui, cet heureux lazzarone; c'est tout ce qu'il désire. Il connaît les personnages, son imagination fera le reste.

Il a l'Anglais. Peste! nous avions oublié l'Anglais.

L'Anglais, qui est plus pour lui que l'improvisateur, plus que la revue, plus que les cloches, plus que les Puppi; l'Anglais, qui lui procure non-seulement du plaisir, mais de l'argent; l'Anglais, sa chose, son bien, sa propriété; l'Anglais, qu'il précède pour lui montrer son chemin, ou qu'il suit pour lui voler son mouchoir; l'Anglais, auquel il vend des curiosités; l'Anglais, auquel il procure des médailles antiques; l'Anglais, auquel il apprend son idiome; l'Anglais, qui lui jette dans la mer des sous qu'il rattrape en plongeant; l'Anglais enfin, qu'il accompagne dans ses excursions à Pouzzoles, à Castellamare, à Capri ou à Pompéia. Car l'Anglais est original par système : l'Anglais refuse parfois le guide patenté et le cicerone à numéro; l'Anglais prend le premier lazzarone venu, sans doute parce que l'Anglais a une attraction instinctive pour le lazzarone, comme le lazzarone a une sympathie calculée pour l'Anglais.

Et, il faut le dire, le lazzarone est non-seulement bon guide, mais encore bon conseiller. Pendant mon séjour à Naples, un lazzarone avait donné à un Anglais trois conseils dont il s'était trouvé fort bien. Aussi les trois conseils avaient rapporté cinq piastres au lazzarone, ce qui lui avait fait une existence assurée et tranquille pour six mois.

Voici le fait.

X

LE LAZZARONE ET L'ANGLAIS.

Il y avait à Naples en même temps que moi et dans le même hôtel que moi un de ces Anglais quinteux, flegmatiques, absolus, qui croient l'argent le mobile de tout, qui se figurent qu'avec de l'argent on doit venir à bout de tout, enfin pour qui l'argent est l'argument qui répond à tout.

L'Anglais s'était fait ce raisonnement : « Avec mon argent, je dirai ce que je pense; avec mon argent, je me procurerai ce que je veux ; avec mon argent, j'achèterai ce que je désire. Si j'ai assez d'argent pour donner un bon prix de la terre, je verrai après cela à marchander le ciel. »

Et il était parti de Londres dans cette douce illusion. Il était venu droit à Naples par le bateau à vapeur *the Sphinx*. Une fois à Naples, il avait voulu voir Pompéia ; il avait fait demander un guide ; et comme le guide ne s'était pas trouvé là sous sa main à l'instant même où il le demandait, il avait pris un lazzarone pour remplacer le guide.

En arrivant la veille dans le port, l'Anglais avait éprouvé un premier désappointement : le bâtiment avait jeté l'ancre une demi-heure trop tard pour que les passagers pussent descendre à terre le même soir. Or comme l'Anglais avait eu constamment le mal de mer pendant les six jours que le bâtiment avait mis pour venir de Portsmouth à Naples, ce digne insulaire avait supporté fort impatiemment cette contrariété. En conséquence il avait fait offrir à l'instant même cent guinées au capitaine du port ; mais comme les ordres sanitaires sont du dernier positif, le capitaine du port lui avait ri au nez ; l'Anglais alors s'était couché de fort mauvaise humeur, envoyant à tous les diables le roi qui donnait de pareils ordres et le gouvernement qui avait la bassesse de les exécuter.

Grâce à leur tempérament lymphatique, les Anglais sont tout particulièrement rancuniers ; notre Anglais conservait donc une dent contre le roi Ferdinand ; et comme les Anglais n'ont pas l'habitude de dissimuler ce qu'ils pensent, il déblatérait tout en suivant la route de Pompéia, et dans le plus pur italien que pouvait lui fournir sa grammaire de Vergani, contre la tyrannie du roi Ferdinand.

Le lazzarone ne parle pas italien, mais le lazzarone comprend toutes les langues. Le lazzarone comprenait donc parfaitement ce que disait l'Anglais, qui, par suite de ses principes d'égalité sans doute, l'avait fait s'asseoir dans sa voiture. La seule distance sociale qui existât entre l'Anglais et le lazzarone, c'est que l'Anglais allait en avant, et le lazzarone allait en arrière.

Tant qu'on fut sur le grand chemin, le lazzarone écouta impassiblement toutes les injures qu'il plut à l'Anglais de débiter contre son souverain. Le lazzarone n'a pas d'opinion politique arrêtée. On peut dire devant lui tout ce qu'on veut du roi, de la reine ou du prince royal ; pourvu qu'on ne dise rien de la Madone, de saint Janvier ou du Vésuve, le lazzarone laissera tout dire.

Cependant, en arrivant à la rue des Tombeaux, le lazzarone, voyant que l'Anglais continuait son monologue, mit l'index sur sa bouche en signe de silence ; mais soit que l'Anglais n'eût pas compris l'importance du signe, soit qu'il regardât comme au-dessous de sa dignité de se rendre à l'invitation qui lui était faite, il continua ses invectives contre Ferdinand le Bien-Aimé. Je crois que c'est ainsi qu'on l'appelle.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en appuyant une de ses mains sur le rebord de la calèche et en sautant à terre aussi légèrement qu'aurait pu le faire Auriol, Lawrence ou Redisha ; pardon, Excellence, mais avec votre permission je retourne à Naples.

— Pourquoi toi retourner à Naples? demanda l'Anglais.

— Parce que moi pas avoir envie d'être pendu, dit le lazzarone, empruntant pour répondre à l'Anglais la tournure de phrase qu'il paraissait affectionner.

— Et qui oserait pendre toi ? reprit l'Anglais.

— Roi à moi, répondit le lazzarone.

— Et pourquoi pendrait-il toi ?

— Parce que vous avoir dit des injures de lui.

— L'Anglais être libre de dire tout ce qu'il veut.

— Le lazzarone ne l'être pas.

— Mais toi n'avoir rien dit.

— Mais moi avoir entendu tout.

— Qui dira toi avoir entendu tout ?

— L'invalide.

— Quel invalide ?

— L'invalide qui va nous accompagner pour visiter Pompéia.

— Moi pas vouloir d'invalide.

— Alors vous pas visiter Pompéia.

— Moi pas pouvoir visiter Pompéia sans invalide?

— Non.

— Moi en payant?

— Non.

— Moi, en donnant le double, le triple, le quadruple?

— Non, non, non.

— Oh! oh! fit l'Anglais; et il tomba dans une réflexion profonde.

Quant au lazzarone, il se mit à essayer de sauter par-dessus son ombre.

— Je veux bien prendre l'invalide, moi, dit l'Anglais au bout d'un instant.

— Prenons l'invalide alors, répondit le lazzarone.

— Mais je ne veux pas taire la langue à moi.

— En ce cas je souhaite le bonjour à vous.

— Moi vouloir que tu restes.

— En ce cas, laissez-moi donner un conseil à vous.

— Donne le conseil à moi.

— Puisque vous ne vouloir pas taire la langue à vous, prenez un invalide sourd au moins.

— Oh!!! dit l'Anglais émerveillé du conseil, moi bien vouloir le invalide sourd. Voilà une piastre pour toi avoir trouvé le invalide sourd.

Le lazzarone courut au corps de garde, et choisit un invalide sourd comme une pioche.

On commença l'investigation habituelle, pendant laquelle l'Anglais continua de soulager son cœur à l'endroit de Sa Majesté Ferdinand II, sans que l'invalide l'entendît et sans que le lazzarone fît semblant de l'entendre: on visita ainsi la maison de Diomède, la rue des Tombeaux, la villa de Cicéron, la maison du Poëte. Dans une des chambres à coucher de cette dernière était une fresque fort anacréontique qui attira l'attention de l'Anglais, qui, sans demander la permission à personne, s'assit sur un siége de bronze, tira son album de sa poche, tira son crayon de son album et commença à dessiner.

A la première ligne qu'il traça, l'invalide et le lazzarone s'approchèrent de lui; l'invalide voulut parler, mais le lazzarone lui fit signe qu'il allait porter la parole.

— Excellence, dit le lazzarone, il est défendu de faire des copies des fresques.

— Oh! dit l'Anglais, moi vouloir cette copie.

— C'est défendu.

— Oh! moi, je payerai.

— C'est défendu, même en payant.

— Oh! je payerai le double, le triple, le quadruple.

— Je vous dis que c'est défendu! défendu! défendu! entendez-vous?

— Moi vouloir absolument dessiner cette petite bêtise pour faire rire milady.

— Alors l'invalide mettre vous au corps de garde.

— L'Anglais être libre de dessiner ce qu'il veut.

Et l'Anglais se remit à dessiner. L'invalide s'approcha d'un air inexorable.

— Pardonnez, Excellence, dit le lazzarone.

— Parle à moi.

— Voulez-vous absolument dessiner cette fresque?

— Je le veux.

— Et d'autres encore?

— Oui, et d'autres encore; moi vouloir dessiner toutes les fresques.

— Alors, dit le lazzarone, laissez-moi donner un conseil à Votre Excellence. Prenez un invalide aveugle.

— Oh! oh! s'écria l'Anglais, plus émerveillé encore du second conseil que du premier, moi bien vouloir le invalide aveugle. Voilà deux piastres pour toi avoir trouvé le invalide aveugle.

— Alors, sortons; j'irai chercher l'invalide aveugle, et vous renverrez l'invalide sourd, en le payant, bien entendu.

— Je payerai le invalide sourd.

L'Anglais renfonça son crayon dans son album, et son album dans sa poche; puis, sortant de la maison de Salustre, il fit semblant de s'arrêter devant un mur pour lire les inscriptions à la sanguine qui y sont tracées. Pendant ce temps, le lazzarone courait au corps de garde et en ramenait un invalide aveugle, conduit par un caniche noir. L'Anglais donna deux carlins à l'invalide sourd et le renvoya.

L'Anglais voulait rentrer à l'instant même dans la maison du Poëte pour continuer son dessin; mais le lazzarone obtint de lui que pour dérouter les soupçons il ferait un petit détour. L'invalide aveugle marcha devant, et l'on continua la visite.

Le chien de l'invalide connaissait son Pompéia sur le bout de la patte; c'était un gaillard qui en savait en antiquités plus que beaucoup de membres

des inscriptions et belles-lettres. Il conduisit donc notre voyageur de la boutique du forgeron à la maison de Fortunata, et de la maison de Fortunata au four public.

Ceux qui ont vu Pompéia savent que ce four public porte une fort singulière enseigne, modelée en terre cuite, peinte en vermillon, et au-dessous de laquelle sont écrits ces trois mots : *Hic habitat Felicitas.*

—Oh ! oh ! dit l'Anglais, les maisons être numérotées à Pompeïa ! Voilà le n° 1. Puis il ajouta tout bas au lazzarone : —Moi vouloir peindre le n° 1 pour faire rire un peu milady.

— Faites, dit le lazzarone ; pendant ce temps j'amuserai le invalide.

Et le lazzarone alla causer avec l'invalide tandis que l'Anglais faisait son croquis.

Le croquis fut fait en quelques minutes.

— Moi très-content, dit l'Anglais ; mais moi vouloir retourner à la maison du Poëte.

— Castor ! dit l'invalide à son chien ; Castor, à la maison du Poëte !

Et Castor revint sur ses pas et entra tout droit chez Salustre.

Le lazzarone se remit à causer avec l'invalide, et l'Anglais acheva son dessin.

— Oh ! moi très-content, très-content ! dit l'Anglais ; mais moi vouloir en faire d'autres.

— Alors continuons, dit le lazzarone.

Comme on le comprend bien, l'occasion ne manqua pas à l'Anglais d'augmenter sa collection de drôleries ; les anciens avaient à cet endroit l'imagination fort vagabonde. En moins de deux heures il se trouva avoir un album fort respectable.

Sur ces entrefaites, on arriva à une fouille : c'était, à ce qu'il paraissait, la maison d'un fort riche particulier, car on en tirait une multitude de statuettes, de bronzes, de curiosités plus précieuses les unes que les autres, que l'on portait aussitôt dans une maison à côté. L'Anglais entra dans ce musée improvisé et s'arrêta devant une petite statue de satyre, haute de six pouces, et qui avait toutes les qualités nécessaires pour attirer son attention.

— Oh ! dit l'Anglais, moi vouloir acheter cette petite statue.

— Le roi de Naples pas vouloir la vendre, répondit le lazzarone.

— Moi la payerai ce qu'on voudra, pour faire *rire* un peu milady.

— Je vous dis qu'elle n'est point à vendre.

— Moi la payerai le double, le triple, le quadruple.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone en changeant de ton, je vous ai déjà donné deux conseils, vous vous en êtes bien trouvé ; voulez-vous que je vous en donne un troisième? Eh bien ! n'achetez point la statue, volez-la.

— Oh ! toi avoir raison. Avec cela, nous avoir l'invalide aveugle. Oh ! oh ! oh ! ce être très-original.

— Oui ; mais avoir Castor, qui a deux bons yeux et seize bonnes dents, et qui, si vous y touchez seulement du bout du doigt, vous sautera à la gorge.

— Moi donner un boulette à Castor.

— Faites mieux : prenez un invalide boiteux. Comme vous avez à peu près tout vu, vous mettrez la statuette dans votre poche et nous nous sauverons. Il criera, mais nous aurons des jambes, et il n'en aura pas.

— Oh ! s'écria l'Anglais, encore plus émerveillé du troisième conseil que du second, moi bien vouloir le invalide boiteux ; voilà trois piastres pour toi avoir trouvé le invalide boiteux.

Et pour ne point donner de soupçons à l'invalide aveugle et surtout à Castor, l'Anglais sortit et fit semblant de regarder une fontaine en coquillages d'un rococo mirobolant, tandis que le lazzarone était allé chercher le nouveau guide.

Un quart d'heure après il revint accompagné d'un invalide qui avait deux jambes de bois ; il savait que l'Anglais ne marchanderait pas, et il ramenait ce qu'il avait trouvé de mieux dans ce genre.

On donna trois carlins à l'invalide aveugle, deux pour lui, un pour Castor, et on les renvoya tous les deux.

Il ne restait à voir que les théâtres, le Forum nundiarium et le temple d'Isis ; l'Anglais et le lazzarone visitèrent ces trois antiquités avec la vénération convenable ; puis l'Anglais, du ton le plus dégagé qu'il put prendre, demanda à voir encore une fois le produit des fouilles de la maison qu'on venait de découvrir ; l'invalide, sans défiance aucune, ramena l'Anglais au petit musée.

Tous trois entrèrent dans la chambre où les curiosités étaient étalées sur des planches clouées contre la muraille.

Tandis que l'Anglais allait, tournait, virait, revenant, sans avoir l'air d'y songer, à sa statuette, le

lazzarone s'amusait à tendre à la hauteur de deux pieds une corde devant la porte. Quand la corde fut bien assurée il fit un signe à l'Anglais, l'Anglais mit la statuette dans sa poche, et, pendant que l'invalide ébahi le regardait faire, il sauta par-dessus la corde, et, précédé par le lazzarone, il se sauva à toutes jambes par la porte de Stabie, se trouva sur la route de Salerne, rencontra un corricolo qui retournait à Naples, sauta dedans, et rejoignit sa calèche qui l'attendait à la via dei Sepolcri. Deux heures après avoir quitté Pompéia il était à Torre del Greco, et une heure après avoir quitté Torre del Greco il était à Naples.

Quant à l'invalide, il avait d'abord essayé d'enjamber par-dessus la corde; mais le lazzarone avait établi sa barrière à une hauteur qui ne permettait à aucune jambe de bois de la franchir : l'invalide avait alors tenté de la dénouer; mais le lazzarone avait été pêcheur dans ses moments perdus, et savait faire ce fameux nœud à la marinière qui n'est autre chose que le nœud gordien. Enfin l'invalide, à l'exemple d'Alexandre le Grand, avait voulu couper ce qu'il ne pouvait dénouer, et avait tiré son sabre; mais son sabre, qui n'avait jamais coupé que très-peu, ne coupait plus du tout : de sorte que l'Anglais était à moitié chemin de Resina, que l'invalide en était encore à essayer de scier sa corde.

Le même soir l'Anglais s'embarqua sur le bateau à vapeur *the King George*, et le lazzarone se perdait dans la foule de ses compagnons.

L'Anglais avait fait les trois choses les plus expressément défendues à Naples : il avait dit du mal du roi, il avait copié des fresques, il avait volé une statue; et tout cela, non pas grâce à son argent, son argent ne lui eût servi de rien pour ces trois choses, mais grâce à l'imaginative d'un lazzarone.

Mais, pensera-t-on, parmi ces choses, il y en a une qui n'est ni plus ni moins qu'un vol. Je répondrai que le lazzarone est essentiellement voleur; c'est-à-dire que le lazzarone a ses idées à lui sur la propriété, ce qui l'empêche d'adopter à cet endroit les idées des autres. Le lazzarone n'est pas voleur, il est conquérant; il ne dérobe pas, il prend. Le lazzarone a beaucoup du Spartiate : pour lui la soustraction est une vertu, pourvu que la soustraction se fasse avec adresse. Il n'y a de voleurs, à ses yeux, que ceux qui se laissent prendre. Aussi, afin de n'être pas pris, le lazzarone s'associe parfois avec le sbire.

Le sbire n'est souvent lui-même qu'un lazzarone armé par la loi. Le sbire a un aspect formidable; il porte une carabine, une paire de pistolets et un sabre. Le sbire est chargé de faire la police de seconde main : il veille sur la sécurité publique entre deux patrouilles. En cas d'association, aussitôt que la patrouille est passée, le sbire met une pierre sur une borne pour indiquer au lazzarone qu'il peut voler en toute sûreté.

Quand le lazzarone a volé, le sbire paraît.

Alors le sbire et le lazzarone partagent en frères.

Seulement, en ce cas, il arrive parfois aussi que le sbire vole le lazzarone ou que le lazzarone escroque le sbire : notre pauvre monde va tellement de mal en pis, qu'on ne peut plus compter sur la conscience, même entre fripons.

Le gouvernement sait cela, et il essaye d'y remédier en changeant les sbires de quartier; alors ce sont de nouvelles associations à faire, de nouvelles compagnies d'assurance mutuelle à organiser.

Le sbire se met en embuscade dans la rue de Chiaja, de Toledo ou de Forcella, et, quand il veut, il est sûr, dès le soir de la première journée, d'avoir déjà établi des relations commerciales qui le dédommagent de celles qu'il vient d'être forcé de rompre.

Comme le lazzarone n'a pas de poches, on le trouve éternellement la main dans la poche des autres.

Le lazzarone ne tarde donc jamais à être pris en flagrant délit par le sbire; alors le marché s'établit.

Le sbire, généreux comme Orosmane, propose une rançon.

Le lazzarone, fidèle à sa parole comme Lusignan, dégage sa parole au bout de dix minutes, d'une demi-heure, d'une heure au plus tard.

Parfois cependant, comme je l'ai dit, le sbire abuse de sa puissance, ou le lazzarone de son adresse.

Un jour, en passant dans la rue de Tolède, j'ai vu arrêter un sbire. Comme le chasseur de La Fontaine, il avait été insatiable, et il était puni par où il avait péché.

Voici ce qui était arrivé :

Un sbire avait pris un lazzarone en flagrant délit.

—Qu'as-tu volé à ce monsieur en noir qui vient de passer? demanda le sbire.

— Rien, absolument rien, Excellence, répondit le lazzarone (le lazzarone appelle le sbire Excellence).

— Je t'ai vu la main dans sa poche.

— Sa poche était vide.

— Comment! pas un mouchoir, pas une tabatière, pas une bourse?

— C'était un savant, Excellence.

— Pourquoi t'adresses-tu à ces sortes de gens?

— Je l'ai reconnu trop tard.

— Allons, suis-moi à la police.

— Comment! mais puisque je n'ai rien volé, Excellence?

— C'est justement pour cela, imbécile. Si tu avais volé quelque chose, on s'arrangerait.

— Eh bien! c'est partie remise, voilà tout; je ne serai pas toujours si malheureux.

— Me promets-tu, d'ici à une demi-heure, de me dédommager?

— Je vous le promets, Excellence.

— Comment cela?

— Ce qu'il y a dans la poche du premier passant sera pour vous.

— Soit, mais je choisirai l'individu; je ne me soucie pas que tu ailles encore faire quelque bêtise pareille à l'autre.

— Vous choisirez.

Le sbire s'appuie majestueusement contre une borne; le lazzarone se couche paresseusement à ses pieds.

Un abbé, un avocat, un poëte, passent successivement sans que le sbire bouge. Un jeune officier, leste, pimpant, paré d'un charmant uniforme, paraît à son tour; le sbire donne le signal.

Le lazzarone se lève et suit l'officier; tous deux disparaissent à l'angle de la première rue. Un instant après, le lazzarone revient tenant sa rançon à la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demande le sbire.

— Un mouchoir, répond le lazzarone.

— Voilà tout?

— Comment, voilà tout! c'est de la batiste!

— Est-ce qu'il n'en avait qu'un seul (1)?

— Un seul dans cette poche-là.

— Et dans l'autre?

— Dans l'autre il avait son foulard.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas apporté?

— Celui-là, je le garde pour moi, Excellence.

— Comment, pour toi?

— Oui. N'est-il pas convenu que nous partageons?

— Eh bien?

— Eh bien! chacun une poche.

— J'ai droit à tout.

— A la moitié, Excellence.

— Je veux le foulard.

— Mais, Excellence...

— Je veux le foulard!

— C'est une injustice.

— Ah! tu dis du mal des employés du gouvernement! En prison, drôle! en prison!

— Vous aurez le foulard, Excellence.

— Je veux celui de l'officier.

— Vous aurez celui de l'officier.

— Où le retrouveras-tu?

— Il était allé chez sa maîtresse, rue de Foria; je vais l'attendre à la porte.

Le lazzarone remonte la rue, disparaît, et va s'embusquer dans une grande porte de la rue de Foria.

Au bout d'un instant, le jeune officier sort; il n'a pas fait dix pas qu'il fouille à sa poche et s'aperçoit qu'elle est vide.

— Pardon, Excellence, dit le lazzarone, vous cherchez quelque chose?

— J'ai perdu un mouchoir de batiste.

— Votre Excellence ne l'a pas perdu, on le lui a volé.

— Et quel est le brigand?...

— Qu'est-ce que Votre Excellence me donnera si je lui trouve son voleur?

— Je te donnerai une piastre.

— J'en veux deux.

— Va pour deux piastres. Eh bien, que fais-tu?

— Je vous vole votre foulard.

— Pour me faire retrouver mon mouchoir?

— Oui.

— Et où seront-ils tous les deux?

— Dans la même poche. Celui à qui je donnerai votre foulard est celui à qui j'ai déjà donné votre mouchoir.

— Très-bien. Qu'ai-je à faire maintenant?

— Suivez-moi.

L'officier suit le lazzarone; le lazzarone remet le foulard au sbire, le sbire fourre le foulard dans sa poche. Le lazzarone, rendu à la liberté, s'esquive. Derrière le lazzarone vient l'officier. L'officier met la main sur le collet du sbire, le sbire tombe à genoux.

(1) A Naples on a toujours deux mouchoirs dans sa poche: un mouchoir de batiste pour s'essuyer, un mouchoir de soie pour se moucher; il y a même des élégants qui en ont un troisième avec lequel ils époussettent leurs bottes pour faire croire qu'ils sont venus en voiture.

Comme le sbire de cette espèce a été lazzarone avant d'être sbire, il comprend tout : c'est lui qui est le volé. Il a voulu jouer son associé, il a été joué par lui. Tous autres qu'un lazzarone et un sbire se brouilleraient en pareille circonstance; mais le lazzarone et le sbire ne se brouillent pas pour si peu de chose : c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'ouvrier. Le lazzarone et le sbire se sont reconnus pour deux ouvriers de première force; ils ont pu s'apprécier l'un l'autre. Gare aux poches! ce sera désormais entre eux à la vie et à la mort.

XI

LE ROI NASONE.

Je ne sais pas si les lazzaroni, ennuyés de leur liberté, demandèrent jamais un roi comme les grenouilles de la fable, mais ce que je sais, c'est qu'un jour Dieu leur en envoya un.

Celui-là n'était ni un baliveau ni une grue : c'était un renard, et un des plus fins que la race royale ait jamais produits. Ce roi eut trois noms : Dieu le nomma Ferdinand IV, le congrès de Leybach le nomma Ferdinand Ier, et les lazzaroni le nommèrent le roi Nasone.

Dieu et le congrès eurent tort : un seul de ses trois noms lui resta : c'est celui qui lui a été donné par les lazzaroni.

L'histoire, à la vérité, lui a conservé indifféremment les deux autres; ce qui n'a pas contribué à la rendre plus claire; mais qui est-ce qui lit l'histoire, si ce n'est les historiens lorsqu'ils corrigent leurs épreuves!

A Naples personne ne connaît donc ni Ferdinand Ier ni Ferdinand IV; mais en revanche, tout le monde connaît le roi Nasone.

Chaque peuple a eu son roi qui a résumé l'esprit de la nation. Les Écossais ont eu Robert Bruce, les Anglais ont eu Henri VIII, les Allemands ont eu Maximilien, les Français ont eu Henri IV, les Espagnols ont eu Charles V, les Napolitains ont eu *Nasone* (1).

Le roi Nasone était l'homme le plus fin, le plus fort, le plus adroit, le plus insouciant, le plus indévot, le plus superstitieux de son royaume, ce qui n'est pas peu dire. Moitié Italien, moitié Français, moitié Espagnol, jamais il n'a su un mot d'espagnol, de français ni d'italien; le roi Nasone n'a jamais su qu'une langue, c'était le patois du Môle.

Il a eu pour enfants le roi François, le prince de Salerne, la reine Marie-Amélie, c'est-à-dire un des hommes les plus savants, un des princes les meilleurs, une des femmes les plus admirablement saintes qui aient jamais existé.

Le roi Nasone monta sur le trône à six ans comme Louis XIV, et mourut presque aussi vieux que lui. Il régna de 1759 à 1825, c'est-à-dire soixante six ans y compris sa minorité. Tout ce qui s'accomplit de grand en Europe dans la dernière moitié du siècle passé et dans le premier quart du siècle présent, s'accomplit sous ses yeux. Napoléon tout entier passa dans son règne. Il le vit naître et grandir, il le vit décroître et tomber. Il se trouva mêlé à ce drame gigantesque qui bouleversa le monde de Lisbonne à Moscou, et de Paris au Caire.

Le roi Nasone n'avait reçu aucune éducation; il avait eu pour gouverneur le prince de San-Miandro, qui, n'ayant jamais rien su, n'avait pas jugé nécessaire que son élève en apprît plus que lui. En échange, le roi faisait des armes comme Saint-George, montait à cheval comme Rocca Romana, et tirait un coup de fusil comme Charles X. Mais d'arts, mais de sciences, mais de politique, il n'en fut pas un seul instant question dans le programme de l'éducation royale.

Aussi, de sa vie, le roi Nasone n'ouvrit-il un livre ou ne lut-il un mémoire. Quand il fut majeur, il laissa régner son ministre; quand il fut marié, il laissa régner sa femme. Il ne pouvait se dispenser d'assister aux conseils d'État, mais il avait défendu qu'il y parût un seul encrier, de peur que sa vue n'entraînât à des écritures. Restait son seing, qu'il ne pouvait se dispenser de donner au moins une fois par jour. Napoléon, dans le même cas, avait réduit le sien à cinq lettres d'abord, à trois ensuite, puis enfin à une seule. Le roi Nasone fit mieux, il eut une griffe.

Aussi passait-il le meilleur de son temps à chasser à Caserte ou à pêcher au lac Fusaro; puis la chasse finie ou la pêche terminée, le roi se faisait cabaretier, la reine se faisait cabaretière, les courtisans se faisaient garçons de cabaret, et l'on dé-

(1) Qu'on ne prenne point ce sobriquet en mauvaise part; c'est comme si, au lieu de dire Philippe V, nous disions Philippe le Long.

taillait au-dessous du cours des comestibles ordinaires, les produits de la chasse ou de la pêche, le tout avec l'accompagnement de disputes et de jurons qu'on aurait pu rencontrer dans une halle ordinaire. Cela était un des grands plaisirs du roi Nasone.

Le roi Nasone savait de qui tenir son amour pour la chasse. Son père, le roi Charles III, avait fait bâtir le château de Capo-di-Monti par la seule raison qu'il y avait sur cette colline, au mois d'août, un abondant passage de becfigues. Malheureusement, en jetant les fondations de cette villa, on s'était aperçu qu'au-dessous des fondations s'étendaient de vastes carrières d'où, depuis deux mille ans, Naples tirait sa pierre. On y ensevelit trois millions dans des constructions souterraines; après quoi on s'aperçut qu'il ne manquait qu'une chose pour se rendre au château, c'était un chemin. On comprend que si Charles III, comme son fils, avait eu le goût du commerce et avait vendu ses becfigues, il eût, selon toute probabilité, en les vendant au prix ordinaire, perdu quelque chose, comme un millier de francs sur chacun d'eux.

Le contre-coup de la révolution française vint roubler le roi Nasone au milieu de ses plaisirs. Un jour il lui prit envie de chasser à l'homme au lieu de chasser au daim ou au sanglier; il lâcha sa meute sur la piste des républicains et vint les attaquer aux environs de Rome. Malheureusement le Français est un animal qui revient sur le chasseur. Le roi Nasone le vit revenir et fut obligé d'abandonner la place et de gouverner au plus vite sur Naples; encore fallut-il qu'il changeât de costume avec le duc d'Ascoli, son écuyer. Il prit la gauche, ordonna au duc de le tutoyer, et le servit tout le long de la route comme si le duc d'Ascoli eût été Ferdinand et qu'il eût été le duc d'Ascoli.

Plus tard, un des grands plaisirs du roi était de raconter cette anecdote. L'idée que le duc d'Ascoli aurait pu être pendu à la place du roi mettait la cour en fort belle humeur.

Arrivé à Naples sans accident, le roi jugea qu'il n'était point prudent à lui de s'arrêter là; il s'adressa à son bon ami Nelson, lui demanda un vaisseau, monta dessus avec la reine, son ministre Acton et la belle Emma Lyonna, à la laquelle nous reviendrons bientôt; mais un vent contraire s'éleva : le vaisseau ne put sortir du golfe et fut forcé de revenir jeter l'ancre à une centaine de pas de la terre. Alors, ministres, magistrats, officiers, accoururent pour supplier le roi de revenir à Naples; mais le roi tint bon pour la Sicile, et envoya promener officiers, magistrats et ministres, marmottant sans cesse ses meilleures prières pour que le vent changeât de direction. Au premier souffle qui vint du nord on leva l'ancre et on s'éloigna à pleines voiles.

Mais la satisfaction du roi ne fut point de longue durée. A peine la flottille avait-elle gagné la haute mer qu'une tempête terrible s'éleva; en même temps le jeune prince Alberto tomba malade. Le roi avait pris pour capitaine de son vaisseau l'amiral Nelson, qui passait à cette époque pour le premier marin du monde, et cependant, comme si Dieu eût poursuivi le roi en personne, le mât de misaine et la grande vergue de son bâtiment furent brisés, tandis qu'il voyait à cent pas de lui la frégate de l'amiral Carracciolo, sur laquelle il avait refusé de monter, se fiant plus à son allié qu'à son sujet, s'avancer au milieu de la tempête, calme et comme si elle commandait aux vents. Plusieurs fois le roi héla ce bâtiment, qui, pareil à celui du *Corsaire rouge*, semblait un navire enchanté, pour s'informer s'il ne pourrait point passer à son bord; mais quoiqu'à chaque signal du roi l'amiral lui-même se fût mis en mer dans une chaloupe et se fût approché du vaisseau royal pour recevoir les ordres de Sa Majesté, le péril du transport était trop grand pour que Carracciolo osât en courir la responsabilité. Cependant à chaque heure le danger augmentait. Enfin on arriva en vue de Palerme, mais le voisinage de la terre augmentait encore le danger : si habile marin que fût Nelson, il en savait moins pour entrer dans le port par un gros temps que le dernier pilote côtier. Il fit donc un signal pour demander s'il se trouvait sur la flottille un homme plus familiarisé que lui avec ces parages. Aussitôt une barque montée par un officier se détacha d'un des bâtiments, emportée par le vent comme une feuille, et s'approcha du vaisseau royal. Lorsqu'elle fut à portée, on jeta une corde, l'officier la saisit, on le hissa à bord : c'était le capitaine Giovanni Beausan, élève et ami de Carracciolo; il répondit de tout. Nelson lui remit le commandement : une heure après on entrait dans le port de Palerme, et le même soir on débarquait à Castello-à-Mare.

Le lendemain, au point du jour, le roi chassait à son château de la Favorite, avec autant de plaisir et d'entrain que s'il n'eût pas perdu la moitié de son royaume.

Pendant ce temps Championnet prenait Naples, et un beau matin le roi Nasone apprit que le monde libéral comptait une république de plus. C'était la république parthénopéenne.

Sa colère fut grande ; il ne comprenait pas que ses sujets, abandonnés par lui, ne lui eussent pas gardé plus exactement leur serment de fidélité ; c'était fort triste : le patrimoine légué par Charles III était diminué de moitié ; le roi des Deux-Siciles n'en avait plus qu'une. Noblesse et bourgeoisie avaient embrassé avec ardeur la cause de la révolution : il ne restait au roi Nasone que ses bons lazzaroni.

Le roi Nasone s'en rapporta à Dieu et à saint Janvier de changer le cœur de ses sujets, fit vœu d'élever une église sur le modèle de Saint-Pierre s'il rentrait jamais dans sa bonne ville de Naples, et continua de chasser.

Il est vrai que, comme nous l'avons dit, le roi Nasone était un merveilleux tireur. Quoiqu'il ne chassât jamais qu'à balles franches, il était sûr de ne toucher l'animal qu'au défaut de l'épaule ; et, sur ce point, Bas-de-Cuir aurait pu prendre de ses leçons. Mais le curieux de la chose, c'est qu'il exigeait que les chasseurs de sa suite en fissent autant que lui, sinon il entrait dans des colères toujours fort préjudiciables au coupable. Un jour qu'on avait chassé toute la journée dans la forêt de Fienzza, et que les chasseurs faisaient cercle autour d'un double rang de sangliers abattus, le roi avisa un des cadavres frappé au ventre. Aussitôt le rouge lui monta à la figure, et se retournant vers sa suite : — *Che è il porco che a fatto un tal colpo?* s'écria-t-il, ce qui voulait dire en toutes lettres : — Quel est le porc qui a fait un pareil coup ?

— C'est moi, sire, répondit le prince de San-Cataldo. Faut-il me pendre pour cela ?

— Non, dit le roi ; mais il faut rester chez vous.

Et désormais le prince de San-Cataldo ne fut plus invité aux chasses royales.

Un des crimes qui avaient le privilége d'exciter à un degré presque égal la colère de Sa Majesté, était de se présenter devant elle avec des favoris longs et des cheveux courts. Tout homme dont le menton n'était point rasé, dont le crâne n'était point poudré à blanc, et dont la nuque n'était point ornée d'une queue plus ou moins longue, était pour le roi Nasone un jacobin à pendre. Un jour, le jeune prince Peppino Ruffo, qui avait tout perdu au service du prince, qui avait abandonné famille et patrie pour le suivre, eut l'imprudence de se présenter devant lui sans poudre et avec une paire de ces beaux favoris napolitains que vous savez. Le roi ne fit qu'un bond de son fauteuil à lui, et le saisissant à pleines mains par la barbe : — Ah! brigand ! ah ! jacobin ! ah ! septembriseur ! s'écria-t-il. Mais tu sors donc d'un club, que tu oses te présenter ainsi devant moi ?

— Non, sire, répondit le jeune homme, je sors d'une prison où j'ai été jeté il y a trois mois, comme trop fidèle sujet de Votre Majesté.

Cette raison, si péremptoire qu'elle fût, ne calma pas entièrement le roi, qui garda rancune au pauvre Peppino Ruffo, même après qu'il eut rasé ses favoris, poudré ses cheveux, pris une queue postiche et substitué une culotte courte à ses pantalons.

Il n'y avait par toute la Sicile qu'un homme qui fût aussi colère que le roi : c'était le président Cardillo, qui, n'ayant pas un seul cheveu sur la tête et pas un seul poil au menton, était entré tout d'abord dans les faveurs de son souverain, grâce à la majestueuse perruque dont son front était orné. Aussi, malgré son caractère emporté, le roi l'avait-il pris en amitié grande, malgré sa haine pour les hommes de robe. Il le désignait quelquefois pour faire sa partie de reversi. Alors c'était un spectacle donné à la galerie. Quand il jouait avec tout autre qu'avec le roi, le président lâchait la bride à sa colère, foudroyait son partenaire de gros mots, faisait voler les jetons, les fiches, les cartes, l'argent, les chandeliers. Mais lorsqu'il avait l'honneur de jouer avec le roi, le pauvre président avait les menottes, et il lui fallait ronger son frein. Il prenait bien toujours, dans une intention parfaitement claire, chandeliers, argent, cartes, fiches et jetons ; mais tout à coup le roi, qui ne le perdait pas de vue, le regardait ou lui adressait une question ; alors le président souriait agréablement, reposait sur la table la chose quelconque qu'il tenait à la main et se contentait d'arracher les boutons de son habit, qu'on retrouvait le lendemain semés sur le parquet. Un jour cependant que le roi avait poussé le pauvre président plus loin qu'à l'ordinaire, et que cette plaisanterie lui avait fait négliger son jeu, le prince s'aperçut qu'un as dont il aurait pu se défaire lui était resté.

— Ah ! mon Dieu ! que je suis bête ! s'écria le prince, j'aurais pu donner mon as et je ne l'ai pas fait.

— Eh bien ! je suis plus bête encore que Votre Majesté, s'écria le président, car j'aurais pu donner le quinola et il m'est resté dans les mains.

Le prince au lieu de se fâcher éclata de rire ; la réponse lui rappelant probablement l'urbanité de ses bons lazzaroni.

Il faut tout dire aussi : le président Cardillo était comme Nemrod un grand chasseur devant Dieu, et avait de magnifiques chasses royales auxquelles il invitait son roi et auxquelles son roi lui faisait l'honneur d'assister. C'était dans son magnifique fief d'Ilice que se passait la chose; et comme au milieu de la propriété s'élevait un château digne d'elle, Sa Majesté daignait, la veille des chasses, arriver, souper et coucher dans ce château, où elle demeurait quelquefois deux ou trois jours de suite. Un soir on y arriva comme d'habitude avec l'intention de chasser le lendemain. Quand il s'agissait de chasser, le roi ne dormait pas. Aussi, après s'être tourné et retourné toute la nuit dans son lit, se leva-t-il au point du jour, et, allumant son bougeoir, se dirigea-t-il en chemise vers la chambre du seigneur suzerain. La clef était à la porte ; Ferdinand eut envie de voir quelle mine un président avait dans son lit. Il tourna la clef et entra dans sa chambre. Dieu servait le roi à sa guise.

Le président, sans perruque et en chemise, était assis au milieu de la chambre. Le roi alla droit à lui. Tandis que, surpris à l'improviste, le pauvre président demeurait sans bouger, le roi lui mit le bougeoir sous le nez pour bien voir la figure qu'il faisait, puis il commença à faire le tour de la statue et du piédestal avec une gravité admirable, tandis que la tête seule du président, mobile comme celle d'un magot de la Chine, l'accompagnait par un mouvement de rotation centrale, égal au mouvement circulaire. Enfin les deux astres qui accomplissaient leur périple, se retrouvèrent en face l'un de l'autre. Et comme le roi continuait de garder le silence :

— Sire, dit le président avec le plus grand sang-froid, le fait n'étant pas prévu par les lois de l'étiquette, faut-il que je me lève ou faut-il que je reste?

— Reste, reste, dit le roi, mais ne nous fais pas attendre ; voilà quatre heures qui sonnent.

Et il sortit de la chambre aussi gravement qu'il y était entré.

Bientôt l'honneur que le roi faisait au président Cardillo en allant ainsi chasser chez lui éveilla l'ambition des courtisans ; il n'y eut pas jusqu'aux abbesses des premiers couvents de Palerme qui, peuplant leurs parcs de chevreuils, de daims et de sangliers, ne fissent inviter le roi à venir donner aux pauvres recluses dont elles dirigeaient les âmes la distraction d'une chasse. On comprend que Sa Majesté se garda bien de refuser de pareilles invitations. Le roi était quelque peu galant; il oublia presque sa colonie de San-Lucio. Cette colonie de San-Lucio était cependant quelque chose de fort agréable. C'était un charmant village, situé à trois ou quatre lieues de Naples, appartenant corps et biens au roi ; les âmes seules appartenaient à Dieu, ce qui n'empêchait pas le diable d'en avoir sa part. San-Lucio était, moins le turban et le lacet, devenu le sérail du sultan Nasone. Comme le schah de Perse, il aurait pu une fois faire part à ses amis et connaissances de quatre-vingts naissances dans le même mois.

Aussi la population de San-Lucio a-t-elle encore aujourd'hui des priviléges que n'a aucun autre village du royaume des Deux-Siciles : ses habitants ne payent pas de contributions et échappent à la loi du recrutement. En outre, chacun, quelque soit son âge ou son sexe, a la prétention d'être quelque peu parent du roi actuel. Seulement les plus âgés l'appellent mon neveu, et les plus jeunes mon cousin.

Le roi Nasone en était donc là en Sicile, chassant tous les jours soit dans ses forêts à lui, soit dans celles du président, soit dans les parcs des abbesses, faisant tous les soirs sa partie d'ombre, de whist ou de reversi, et ne regrettant au monde que son château de Capo-di-Monti, où il y avait tant de becfigues; son lac de Fusaro, où il y avait tant de poissons ; et sa place du Môle, où il y avait tant de lazzaroni, lorsqu'un jour un homme de cinquante-quatre à cinquante-cinq ans environ se présenta pour lui demander l'autorisation de reconquérir son royaume : cet homme, c'était le cardinal Ruffo.

Fabrizio Ruffo était né d'une famille noble, mais peu considérable. Seulement, comme il avait le génie de l'intrigue développé à un point fort remarquable, il avait fait, grâce au pape Pie VI, dont il était devenu le favori, un assez beau chemin dans la carrière de la prélature, et il avait été nommé à un haut emploi dans la chambre pontificale. Arrivé là, il eut l'adresse de faire sa fortune en trois ans et la maladresse de laisser voir qu'il l'avait faite. Il en

résulta que son faste ayant fait scandale, Pie VI fut forcé de lui demander sa démission. Ruffo la lui donna, vint à Naples et obtint l'intendance du château de Caserte. Il y servait de son mieux le roi Nasone dans les plaisirs que Sa Majesté allait chercher dans sa villa, lorsque Sa Majesté se réfugia en Sicile. Le cardinal Ruffo l'y suivit.

Là, tandis que le roi chassait le jour et jouait le soir, Ruffo rêvait de reconquérir le royaume. La face des choses changeait en Italie, les défaites succédaient aux défaites; Bonaparte semblait avoir transporté de l'autre côté de la Méditerranée la statue de la Victoire. Les ennemis que le Directoire avait à combattre croissaient chaque jour. La flotte turque et la flotte russe combinées avaient repris quelques-unes des îles Ioniennes, assiégeaient Corfou et annonçaient hautement que, dès qu'elles se seraient rendues maîtresses de ce point important, elles feraient voile vers les côtes de l'Italie. L'escadre anglaise n'attendait qu'un signal pour se réunir à elles. Fabrizio Ruffo espérait donc qu'en mettant le feu aux Calabres, ce feu, comme une traînée de poudre, gagnerait rapidement Naples et embraserait la capitale. Il vint donc, comme nous l'avons dit, trouver le roi.

Le roi, à qui il ne demandait ni hommes ni argent, mais seulement son autorisation et ses pleins pouvoirs, donna tout ce que le cardinal demandait, après quoi roi et cardinal échangèrent leur bénédiction. Le cardinal partit pour les montagnes de la Calabre, et le roi pour la forêt de Fienzza.

Deux mois à peu près s'écoulèrent. Pendant ces deux mois, le roi, tout en chassant à la Favorite, à Montréal ou à Ilice, avait vu passer une foule de vaisseaux russes, turcs et anglais se dirigeant vers sa capitale. Un soir même, en rentrant, il avait appris que Nelson avait quitté Palerme pour prendre le commandement général de la flotte. Enfin, un matin, il reçut un courrier qui lui annonça que le cardinal Ruffo venait d'entrer à Naples, que la république parthénopéenne, qui était venue avec Championnet, s'en était allée avec Macdonald, et que les républicains avaient obtenu une capitulation en vertu de laquelle ils rendaient les forts, mais qui leur accordait en échange vie et bagages saufs. Cette capitulation était signée de Foote pour l'Angleterre, de Bailly pour la Russie, de Bonnieu pour la Porte, et de Ruffo pour le roi.

Tout au contraire de ce à quoi l'on s'attendait, Sa Majesté entra dans une grande colère; on lui avait reconquis son royaume, ce qui était fort agréable, mais on avait traité avec des rebelles, ce qui lui paraissait fort humiliant. Nasone était petit-fils de Louis XIV, et il y avait en lui, tout populaire qu'il était, beaucoup de l'orgueil et de l'omnipotence du grand roi.

Il s'agissait donc de sauver l'honneur royal en déchirant la capitulation (1).

Cependant on craignait une chose! Il y avait à cette heure à Naples un homme qui était plus roi que le roi lui-même; cet homme c'était Nelson. Or Nelson était arrivé à l'âge de quarante et un an sans que son plus mortel ennemi eût eu d'autre reproche à lui faire qu'une trop grande intrépidité. Il avait des honneurs autant qu'un vainqueur en pouvait amasser sur sa tête. La ville de Londres lui avait envoyé une épée, et le roi l'avait fait chevalier du Bain, baron du Nil et pair du royaume. Il avait une fortune princière, car le gouvernement lui faisait mille livres sterling de rente, le roi l'avait doté d'une pension de cinquante mille francs, et la compagnie des Indes lui avait fait cadeau de cent mille écus. Il y avait donc à craindre que Nelson, reconnu, jusqu'alors, non-seulement pour brave entre les braves, mais encore pour loyal entre les loyaux, n'eût le ridicule de tenir à cette double réputation, et, n'ayant rien fait

(1) Voici les termes de cette capitulation:

1° Le château Neuf et le château de l'Œuf, avec armes et munitions, seront remis aux commissaires de Sa Majesté le roi des Deux-Siciles et de ses alliés, l'Angleterre, la Prusse, la Porte Ottomane.

2° Les garnisons républicaines des deux châteaux sortiront avec les honneurs de la guerre et seront respectées dans leurs personnes et dans leurs biens meubles et immeubles.

3° Elles pourront choisir de s'embarquer sur des vaisseaux parlementaires pour être transportées à Toulon, ou de rester dans le royaume sans avoir rien à craindre ni pour elles ni pour leurs familles. Les vaisseaux seront fournis par les ministres du roi.

4° Ces conditions et ces clauses seront communes aux personnes des deux sexes enfermées dans les forts, aux républicains faits prisonniers dans le cours de la guerre par les troupes royales ou alliées, et au camp de Saint-Martin.

5° Les garnisons républicaines ne sortiront des châteaux que quand les vaisseaux destinés au transport de ceux qui auront choisi le départ seront prêts à mettre à la voile.

6° L'archevêque de Salerne, le comte Michevieux, le comte Dillon et l'évêque d'Avellino resteront comme otages dans le fort Saint-Elme, jusqu'à ce qu'on ait appris à Naples la nouvelle certaine de l'arrivée à Toulon des vaisseaux qui auront transporté dans cette ville les garnisons républicaines. Les prisonniers du parti du roi et les otages retenus dans les forts seront mis en liberté aussitôt après la ratification de la présente capitulation

jusque-là qui portât atteinte à son courage, ne voulût rien faire qui portât atteinte à son honneur.

Et pourtant il fallait que la capitulation signée par Foot, Bailly, de Kerandy et Bonnieu fût déchirée. On se rappela que c'était une femme qui avait perdu Adam, et on jeta les yeux sur son amie Emma Lyonna pour damner Nelson. Emma Lyonna était une femme perdue de Londres. Son père, on ne le connaît pas; sa patrie, on l'ignore : on sait seulement que sa mère était pauvre; on croit qu'elle naquit dans la principauté de Galles, voilà tout. Un charlatan la rencontra et lui offrit de prendre part à une spéculation nouvelle : c'était de représenter la déesse Hygie. Ce charlatan était le docteur Graham, auteur de la *Mégalanthropogénésie.* Emma Lyonna accepte; elle est installée dans le cabinet du docteur, à qui elle sert d'explication vivante. Emma Lyonna était belle, on accourut pour la voir, les peintres demandèrent à la copier; Romney, l'un des artistes les plus populaires de l'Angleterre, la peignit en Vénus, en Cléopâtre, en Phryné. Dès lors la vogue d'Emma Lyonna fut établie, et la fortune de Graham fut faite.

Parmi les jeunes gens qui depuis l'exposition de la déesse Hygie suivaient avec le plus d'assiduité les cours du docteur, était un jeune homme de la maison de Warwick, nommé Charles Greville. Du jour où il avait vu Emma Lyonna, il en était devenu amoureux; il proposa à la belle statue de quitter le docteur pour lui. Emma Lyonna commençait à se lasser de poser pour les curieux et pour les peintres. Sa réputation était faite; un jeune homme de l'aristocratie allait la mettre à la mode; elle accepta. En trois ans, la fortune de Charles Greville fut mangée, une place honorable qu'il occupait dans la diplomatie perdue, et il ne lui resta rien que la femme à laquelle il devait sa ruine pécuniaire et sa chute sociale. Alors il offrit à Emma de l'épouser, si grande était la fascination que cette autre Laïs exerçait sur cet autre Alcibiade. Mais Emma Lyonna était trop bonne calculatrice pour épouser un homme ruiné; elle avait pris l'habitude de l'or et des diamants pendant ces trois années, et elle ne voulait pas la perdre. Sous un prétexte de délicatesse dont le pauvre Charles Greville fut dupe, elle refusa. Alors une autre idée lui vint. Il avait à la cour de Naples un oncle riche et puissant, nommé sir Williams Hamilton. Il était l'héritier du vieillard; il lui avait fait demander de l'argent et la permission d'épouser Emma Lyonna. L'oncle avait répondu par un double refus à cette double demande. Charles Greville connaissait le pouvoir d'Emma Lyonna sur les cœurs : il envoya sa belle sirène solliciter pour elle et pour lui.

Il y avait en effet un charme fatal attaché à cette femme. Le vieillard vit Emma Lyonna et en devint amoureux. Il offrit de faire à son neveu deux mille cinq cents livres sterling de rente, si Emma Lyonna consentait à l'épouser lui-même. Quinze jours après, Charles Greville recevait son contrat de rente et Emma Lyonna devenait lady Hamilton.

Le scandale fut grand. Toutefois on ne pouvait refuser de recevoir la nouvelle mariée dans le monde. Tous les salons lui furent donc ouverts. La reine Caroline, cette fière princesse d'Autriche, cette sœur de Marie-Antoinette, plus hautaine qu'elle encore, refusa complétement de lui parler et affecta de lui tourner le dos chaque fois que le hasard jeta la reine et l'ambassadrice sur le même chemin.

Sur ces entrefaites, Nelson vint à Naples : le vainqueur de la Vera-Cruz, qui devait être celui d'Aboukir et de Trafalgar, subit l'influence commune et devint amoureux. Nelson pouvait être un Achille, mais ce n'était ni un Hyacinthe ni un Pâris; il avait perdu un œil à Carvi et un bras à la Vera-Cruz. Mais lady Hamilton était trop habile pour laisser échapper la fortune qui passait à la portée de sa main. Elle comprit tout de suite l'influence que Nelson allait prendre sur les événements et par conséquent sur les hommes. L'Angleterre pour Ferdinand et Caroline était non-seulement une alliée, mais encore une libératrice : Nelson devenait pour eux non-seulement un héros, mais presque un dieu.

L'amour de Nelson changea tout pour Emma Lyonna. La reine descendit de son trône et fit la moitié du chemin qui la séparait de l'aventurière; Emma Lyonna daigna faire l'autre. Bientôt on ne vit plus l'une sans l'autre. A la cour, au théâtre, à Chiaja, à Toledo, dans sa voiture comme dans la loge royale, Emma Lyonna eut sa place de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Emma Lyonna fut la favorite de Caroline.

Le jour des désastres arriva : Emma Lyonna, fidèle à l'amitié ou plutôt à l'ambition, accompagna le roi et la reine en Sicile, traînant Nelson à sa suite. Le terrible capitaine de la mer était, avec elle, obéissant et doux comme un enfant.

Ce fut sur cette femme que Caroline jeta les yeux pour perdre Nelson; ce fut à ces mains étranges

que Dieu remit l'existence des hommes et le destin des royaumes.

Emma Lyonna portait une lettre de créance conçue en ces termes :

« La Providence vous remet le sort de la monar-
« chie napolitaine ; je n'ai pas le temps de vous
« écrire une lettre détaillée sur le service immense
« que nous attendons de vous. Milady, mon am-
« bassadrice et mon amie, vous exposera ma prière
« et toute la reconnaissance de votre affectionnée,

« Caroline. »

Dans cette lettre était contenu un décret du roi qui portait « que l'intention du roi n'avait jamais été de traiter avec des sujets rebelles ; qu'en conséquence les capitulations des forts étaient révoquées ; que les partisans de la prétendue république parthénopéenne étant plus ou moins coupables du crime de lèse-majesté, une junte d'État serait établie pour les juger et punirait les plus coupables par la mort, les autres par la prison et l'exil, tous par la confiscation de leurs biens. »

Une autre ordonnance devait faire connaître les volontés ultérieures de Sa Majesté et la manière dont elles seraient exécutées. A la rigueur, le roi et la reine pouvaient écrire ces choses ; ils n'avaient rien signé : ils voyaient les événements accomplis au point de vue de leur pouvoir et de leur dignité. Mais Nelson, l'homme du peuple ; Nelson, le fils d'un pauvre ministre du village de Burnham-Thorp ; Nelson, dont la parole était engagée par la signature de son représentant ; Nelson, qui, dans tous ces démêlés de peuple à rois, devait être calme, impartial et froid comme la statue de la Justice ; Nelson, sur lequel l'Europe avait les yeux ouverts, et dont le monde n'attendait qu'un mot pour le proclamer le défenseur de l'humanité, comme il était déjà l'élu de la gloire ; Nelson, quelle excuse avait-il et que répondra-t-il à Dieu quand Dieu lui demandera compte de l'existence de vingt-cinq mille hommes sacrifiés à un fol amour ? Le navire qui portait Emma Lyonna aborda un soir le vaisseau qui portait Nelson ; une heure après, le navire repartait pour Palerme, emportant pour tout message cette seule réponse : « Tout va bien. » Le lendemain la capitulation était déchirée.

Parmi toutes les victimes, il y en avait une qui devait être sacrée pour Nelson : c'était son collègue l'amiral Carracciolo. Après avoir conduit le roi en Sicile avec un bonheur qui avait fait envie à celui qui passait à cette époque pour le premier homme de mer qui existât, Carracciolo avait demandé la permission de revenir à Naples et l'avait obtenue. Là il avait pris parti pour les républicains, avait combattu avec eux, avait traité comme eux, et, comme eux, eût dû être sous la garde de l'honneur de trois grandes nations.

Carracciolo était parvenu à échapper aux premières recherches, et par conséquent aux premiers massacres ; mais, trahi par un domestique, il fut pris dans la chambre où il était caché. A peine Nelson eut-il appris son arrestation qu'il le réclama comme son prisonnier. Une action grande et généreuse pouvait servir non pas de contre-poids, mais de palliatif à la trahison de l'amiral anglais. Nelson pouvait réclamer son collègue pour l'arracher à la junte d'État ; on le crut, on l'applaudit : Nelson réclamait son collègue pour le faire pendre sur son propre vaisseau !

Le procès fut court : il commença à neuf heures du matin ; à dix heures on fit dire à Nelson que la cour venait de décider qu'on accueillerait les preuves et les témoignages en faveur de l'accusé, décision qui, dans tous les pays du monde, est un droit et non une faveur. Nelson répondit que c'était inutile, et la cour passa outre.

A midi, on vint annoncer à Nelson que l'accusé était condamné à la prison perpétuelle.

— Vous vous trompez, dit Nelson au comte de Thun, qui lui annonçait cette sentence, il a été condamné à la peine de mort.

La cour gratta le mot *prison* et écrivit le mot *mort* à la place.

A une heure, on vint dire à Nelson que le condamné demandait à être fusillé au lieu d'être pendu.

— Il faut que justice ait son cours, répondit Nelson.

En conséquence, on transporta Carracciolo à bord de *la Minerve ;* c'était le vaisseau sur lequel il combattait de préférence. L'amiral l'avait constamment soigné comme un père son propre fils ; et cependant, pendant le temps qu'il était resté à bord du vaisseau anglais, il avait remarqué une foule de ces détails de construction qui faisaient alors et qui font encore de la marine de la Grande-Bretagne une des deux premières marines du monde : ces détails, il les expliquait à un jeune officier, qui avait servi sous lui,

et il en était arrivé à un point important de sa démonstration, lorsque le greffier s'avança vers lui, le jugement à la main. Carracciolo s'interrompit, écouta la sentence avec le plus grand calme, puis la lecture terminée :

— Je disais donc... reprit l'amiral, et il continua sa démonstration à l'endroit même où l'arrêt de mort l'avait interrompu.

Dix minutes après, le corps de l'amiral se balançait suspendu au bout d'une vergue. Le soir on coupa la corde, on attacha un boulet de trente-six aux pieds du cadavre, et on le jeta à la mer. Douze heures avaient suffi pour rassembler la cour, porter ce jugement, exécuter la sentence, et faire disparaître jusqu'à la dernière trace du condamné.

Pendant ce temps les bons lazzaroni faisaient de leur mieux : ils attendaient en chantant et en dansant au pied de l'échafaud ou de la potence les cadavres qui sortaient des mains du bourreau, les jetaient dans des bûchers ; puis, lorsqu'ils étaient cuits selon leur goût, ils en grignotaient le foie ou le cœur, tandis que les autres, portés par leur nature à des amusements plus champêtres, se faisaient des sifflets avec les os des bras, et des flûtes avec les os des jambes.

Trois mois de jugements, d'exécutions et de supplices avaient rétabli le calme dans la ville de Naples ; le roi et la reine reçurent donc avis qu'ils pouvaient rentrer dans leur capitale. Pendant ces trois mois, Nelson et Emma Lyonna ne s'étaient point quittés : ce furent trois mois heureux pour ces tendres amants.

D'ailleurs, de nouveaux honneurs pleuvaient sur Nelson et rejaillissaient sur sa maîtresse ; le vainqueur d'Aboukir avait été fait baron du Nil, le lacérateur du traité de Naples fut fait duc de Bronte.

Le surlendemain de l'exécution de Carracciolo, on signala une flottille venant de Sicile; c'était le roi qui revenait prendre possession de son royaume. Mais le roi ne regardait pas encore le sol de Naples comme bien affermi ; il résolut de stationner quelques jours dans le port, et de recevoir ses fidèles sujets sur son vaisseau.

Bientôt le vaisseau fut entouré de barques ; c'étaient des ministres qui apportaient des ordonnances, c'étaient des députés qui venaient débiter des harangues, c'étaient des courtisans qui venaient mendier des places. Tous furent reçus avec ce visage souriant et paternel d'un roi qui rentre dans son royaume. Quelques barques seulement furent écartées de la cour comme importunes : c'étaient celles qui portaient quelques ennuyeux solliciteurs venant demander la grâce de leurs parents condamnés à mort.

La soirée se passa en fêtes : il y eut illumination et concert sur le vaisseau royal.

Or écoutez que je vous dise l'étrange spectacle qu'éclaira cette illumination, que je vous raconte l'événement inouï qui troubla ce concert.

C'était dans la nuit du 30 juin au 1er juillet : le roi était fatigué de tout ce bruit, de toutes ces adulations, de toutes ces lâchetés, car Nasone était homme d'esprit avant tout, et son regard voyait tout d'abord le fond de la chose. Il monta seul sur le pont et alla s'appuyer au bastingage du gaillard d'arrière, et, tout en sifflotant un air de chasse, il se mit à regarder cette mer infinie, si calme et si tranquille qu'elle réfléchissait toutes les étoiles du ciel. Tout à coup, à vingt pas de lui, du milieu de cette nappe d'azur surgit un homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture et demeure immobile en face de lui. Le roi fixe les yeux sur l'apparition, tressaille, regarde encore, pâlit, veut reculer et sent ses jambes qui lui manquent ; il veut appeler et sent sa voix qui le trahit. Alors, immobile, l'œil fixe, les cheveux hérissés, la sueur au front, il reste cloué par la terreur.

Cet homme qui sort de l'eau jusqu'à la ceinture, c'est l'ancien ami du roi, c'est le condamné de la surveille, c'est l'amiral Carracciolo, qui, la tête haute, la face livide, la chevelure ruisselante, s'incline et se redresse à chaque mouvement de la houle comme pour saluer une dernière fois le roi.

Enfin les liens qui retenaient la langue de Ferdinand se brisent, et l'on entend ce cri terrible retentir jusque dans les entrailles du bâtiment :

— Carracciolo ! Carracciolo !...

A ce cri, tout le monde accourt ; mais au lieu de s'évanouir, l'apparition reste visible pour tous. Les plus braves s'émeuvent. Nelson, qui, enfant, demandait ce que c'était que la peur, pâlit d'émotion et d'angoisse, et répète l'ordre donné par le roi de gouverner vers la terre.

Alors, en un clin d'œil, le bâtiment se couvre de voiles, s'incline et glisse doucement vers Sainte-Lucie, poussé par la brise de mer ; mais voilà, chose terrible ! que le cadavre, lui aussi, s'incline, suit le sillage, et, mû par la force d'attraction, semble poursuivre son meurtrier.

En ce moment le chapelain paraît sur le pont; le roi se jette dans ses bras : — Mon père! mon père! s'écria-t-il, que me veut donc ce mort qui me poursuit?

— Une sépulture chrétienne, répond le chapelain.

— Qu'on la lui donne, qu'on la lui donne à l'instant même! s'écrie Ferdinand en se précipitant par l'écoutille, afin de ne plus voir cet étrange spectacle.

Nelson ordonna de mettre une barque à la mer et d'aller chercher le cadavre; mais pas un matelot napolitain ne consentit à se charger de cette mission. Dix matelots anglais descendirent dans la yole, huit ramèrent, deux tirèrent le cadavre hors de l'eau. La cause du miracle fut alors connue.

L'amiral, comme nous l'avons dit, avait été jeté à la mer avec un boulet de trente-six seulement attaché aux pieds. Or le corps s'était enflé dans l'eau, et le poids étant trop faible pour le retenir au fond, il était remonté à la surface de la mer, et, par un effet d'équilibre, il s'était dressé jusqu'à la ceinture; puis, poussé par le vent et entraîné par le sillage, il avait suivi le vaisseau.

Le lendemain il fut enterré dans la petite église de Sainte-Marie-à-la-Chaîne. Après quoi, le roi fit son entrée triomphale dans sa capitale, et régna paisiblement sur son peuple jusqu'au moment où Napoléon lui fit signifier qu'il venait de disposer du royaume de Naples en faveur de son frère Joseph.

Le roi Nasone prit la chose en philosophe, et s'en retourna chasser à Palerme.

Ce nouvel exil dura jusqu'au 9 juin 1815, époque à laquelle Joachim Murat, qui avait succédé à Joseph Napoléon, était tombé à son tour. Sa Majesté Napolitaine revint chasser à Capo-di-Monti et à Caserte.

XII

ANECDOTES.

I

Quelque temps après le retour du roi à Naples, Charles IV vint l'y rejoindre; celui-là aussi était exilé de son royaume; mais il n'avait pas même une Sicile où se réfugier, et il venait demander l'hospitalité à son frère.

Celui-là aussi était un grand chasseur et un grand pêcheur : aussi les deux frères, si longtemps séparés, ne se quittaient-ils plus, et chassaient-ils ou pêchaient-ils du matin jusqu'au soir. Ce n'était plus que parties de chasse dans le parc de Caserte ou dans le bois de Persano, que parties de pêche au lac Fusaro ou à Castellamare.

On se rappelle la grande tendresse de Louis XIV pour Monsieur. Assez indifférent pour sa femme, assez égoïste envers ses maîtresses, assez sévère pour ses enfants, Louis XIV n'aimait que Monsieur, et cette amitié s'augmentait, disait-on, de son indifférence profonde pour tout autre. Quelques nuages avaient bien de temps en temps passé entre eux; mais ces nuages s'étaient promptement dissipés au soleil ardent de la fraternité. Aussi, le lendemain de la nuit où mourut Monsieur, personne n'osait se risquer à aborder le grand roi, qui, enfermé dans son cabinet, s'abandonnait à la douleur.

Enfin, dit Saint-Simon, madame de Maintenon se risqua, et trouva Louis XIV le nez au vent, le jarret tendu, et chantonnant un petit air d'opéra à sa louange.

Même chose à peu près devait se passer entre Ferdinand I[er] et Charles IV. Une partie avait été liée entre les deux princes pour aller chasser au bois de Persano, lorsqu'au moment du départ le roi Charles IV se trouva légèrement indisposé; mais comme l'auguste malade savait par sa propre expérience quelle contrariété c'est qu'une partie de chasse remise, il exigea que son frère allât à Persano sans lui; ce à quoi Ferdinand I[er] ne consentit qu'à la condition que si le roi Charles IV se sentait plus indisposé il le lui ferait dire. Le malade s'y engagea sur sa parole. Le roi embrassa son frère et partit.

Dans la journée l'indisposition sembla prendre quelque gravité. Le soir le malade était fort souffrant. Pendant la nuit la situation empira tellement que sur les deux heures du matin on expédia un courrier porteur d'une lettre de la duchesse de San-Floridia, laquelle annonçait au roi que, s'il voulait embrasser une dernière fois son frère, il fallait qu'il revînt en toute hâte. Le courrier arriva comme Sa Majesté montait à cheval pour se rendre à la chasse. Le roi prit la lettre, la décacheta, et levant lamentablement les yeux au ciel :

— O mon Dieu! mon Dieu! messieurs, quel mal-

heur ! s'écria-t-il, le roi d'Espagne est gravement malade !

Et comme chacun, prenant une figure de circonstance, allongeait son visage le plus qu'il pouvait :

— Heu ! continua le roi avec cet accent napolitain dont rien ne pouvait rendre l'expression, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans le rapport qu'on me fait. Chassons d'abord, messieurs, ensuite on verra.

Les courtisans reprirent leur figure habituelle ; on arriva au rendez-vous et l'on commença de chasser.

A peine avait-on tiré dix coups de fusil, car la chasse que préférait Sa Majesté était la chasse au tir, qu'un second courrier arriva. Celui-ci annonçait que le roi Charles IV était à toute extrémité et ne cessait de demander son frère. Il n'y avait plus de doute à conserver sur la situation désespérée du malade. Aussi le roi Ferdinand, qui était homme de résolution, prit-il aussitôt son parti ; et comme les courtisans attendaient les premières paroles du roi pour régler leur visage sur ces paroles :

— Heu ! fit-il de nouveau, mon frère est malade mortellement ou il ne l'est pas. S'il l'est, quel bien lui fera-t-il que je vienne? S'il ne l'est pas, il sera désespéré de savoir que pour lui j'ai manqué une si belle chasse. Chassons donc, messieurs.

Et on se remit à la besogne de plus belle.

Le soir, en rentrant, on trouva un courrier qui annonçait que Charles IV était mort.

La douleur que ressentit le roi fut si profonde qu'il comprit qu'il devait, avant tout, la combattre par quelque puissante distraction. En conséquence, il donna ses ordres pour qu'une chasse plus belle encore que celle qu'on venait de faire eût lieu pour le lendemain et le surlendemain. On tua cent cinquante sangliers et deux cents daims dans ces trois chasses. Mais qu'on ne croie point pour cela que Ferdinand avait oublié le défunt. A chaque beau coup qu'il faisait ou voyait faire, il s'écriait : — Ah ! si mon pauvre frère était là, qu'il serait heureux !

Le troisième jour le roi revint, ordonna un convoi magnifique et prit le deuil pour trois mois, lui et toute sa cour.

Qu'on ne croie pas non plus que le roi Nasone avait un mauvais cœur. Les cœurs du XVII[e] et du XVIII[e] siècle étaient faits ainsi. On vint un jour dire à Bassompierre, au moment où il s'habillait pour aller danser un quadrille chez la reine Marie de Médicis, que sa mère, qu'il adorait, était morte.

— Vous vous trompez, répondit tranquillement Bassompierre en continuant de nouer ses aiguillettes, elle ne sera morte que lorsque le quadrille sera dansé.

Bassompierre dansa le quadrille ; il y eut le plus grand succès, et rentra chez lui pour pleurer sa mère.

La sensibilité est une invention moderne. Espérons qu'elle durera.

A côté de cette indifférence à l'endroit de sa passion dominante, le roi Nasone avait parfois d'excellents mouvements. Un jour, une pauvre femme, dont le mari venait d'être condamné à mort, part d'Aversa sur le conseil de l'avocat qui l'avait défendu, et vient à pied à Naples pour demander au roi la grâce de son mari. C'était chose facile que d'aborder le roi, toujours courant qu'il était, à pied ou à cheval, dans les rues et sur les places de Naples, quand il n'était pas à la chasse. Cette fois, malheureusement et heureusement, le roi n'était ni dans les rues ni dans son palais ; il était à Capo-di-Monti : c'était la saison des becfigues.

La pauvre femme était écrasée de fatigue ; elle venait de faire quatre grandes lieues tout courant ; elle demanda la permission d'attendre le roi. Le capitaine des gardes, touché de compassion pour elle, lui accorda sa demande. Elle s'assit sur la première marche de l'escalier par lequel devait monter le roi pour rentrer dans son appartement. Mais quelles que fussent la gravité de la situation où elle se trouvait et la préoccupation qui agitait ses esprits, la fatigue fut plus forte que l'inquiétude, et après avoir pendant quelque temps lutté en vain contre le sommeil, elle renversa sa tête contre le mur, ferma les yeux et s'endormit. Elle dormait à peine depuis un quart d'heure lorsque le roi rentra.

Le roi avait été ce jour-là plus adroit que d'habitude, et avait trouvé des becfigues plus nombreux que la veille. Il était donc dans une situation d'esprit des plus bienveillantes, lorsqu'en rentrant il aperçut la pauvre femme qui l'attendait. On voulut la réveiller, mais le roi fit signe qu'on ne la dérangeât point. Il s'approcha d'elle, la regarda avec une curiosité mêlée d'intérêt, puis, voyant l'angle de la pétition qui sortait de sa poitrine, il la tira doucement et avec précaution, afin de ne pas troubler son sommeil, la lut, et ayant demandé une plume, il écrivit au bas : *Fortuna e duorme.* Ce qui correspond à peu près à notre proverbe français : *La fortune vient en dormant.* Puis il signa : *Ferdinand, roi.*

Après quoi il ordonna de ne réveiller la bonne femme sous aucun prétexte, défendit qu'on la laissât parvenir jusqu'à lui, replaça la pétition dans l'ouverture où il l'avait prise, et remonta joyeusement chez lui une bonne action de plus sur la conscience.

Au bout de dix minutes, la solliciteuse ouvrit les yeux, s'informa si le roi était rentré, et apprit qu'il venait de passer devant elle pendant qu'elle dormait.

Sa désolation fut grande; elle avait manqué l'occasion qu'elle était venue chercher de si loin et avec tant de fatigue; elle supplia le capitaine des gardes de lui permettre d'arriver jusqu'au roi; mais le capitaine des gardes refusa obstinément, en disant que Sa Majesté était renfermée chez elle, déclarant que de la journée ni de celle du lendemain elle ne sortirait de la chambre ni ne recevrait personne. Il fallut renoncer à l'espoir de voir le roi; la pauvre femme repartit pour Aversa désolée.

La première visite, à son retour, fut pour l'avocat qui lui avait donné le conseil de venir implorer la clémence du roi; elle lui raconta tout ce qui s'était passé et comment, par sa faute, elle avait laissé échapper une occasion désormais introuvable. L'avocat, qui avait des amis à la cour, lui dit alors de lui rendre la pétition, et qu'il aviserait à quelque moyen de la faire remettre au roi.

La femme remit à l'avocat la pétition demandée. Par un mouvement machinal l'avocat l'ouvrit; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri de joie. Dans la situation où l'on se trouvait, le proverbe consolateur écrit et signé de la main du roi équivalait à une grâce. Effectivement, huit jours après, le prisonnier était rendu à la liberté, et cette fortune qui arrivait à la pauvre femme, ainsi que l'avait écrit le roi Nasone, lui était venue en dormant.

Près de cette action qui ferait honneur à Henri IV, citons des jugements qui feraient honneur à Salomon.

La marquise de C*** avait été, à l'époque de la mort de son mari, nommée tutrice de son fils, alors âgé de douze ans. Pendant les neuf années qui le séparaient encore de sa majorité, la marquise, femme pleine de sens et d'honneur, avait géré la fortune de son fils de telle façon que, grâce à la retraite où quoique jeune encore elle avait vécu, cette fortune s'était presque doublée. La majorité du jeune homme arrivée, la marquise lui rendit ses comptes; mais celui-ci, pour tout remercîment, se contenta de faire à sa mère une espèce de pension alimentaire qui la soutenait à peine au-dessus de la misère. La mère ne dit rien, reçut avec résignation l'aumône filiale, et se retira à Sorrente, où elle avait une petite maison de campagne.

Au bout d'un an la petite pension manqua tout à coup; et tandis que le fils menait à Naples le train d'un prince, la mère se trouva à Sorrente sans un morceau de pain. Il fallait se résigner à mourir de faim ou se décider à se plaindre au roi. La pauvre mère épuisa jusqu'à sa dernière ressource avant d'en venir à cette extrémité. Enfin, il n'y eut plus moyen d'aller plus avant. La marquise de C*** vint se jeter aux pieds de Nasone en lui demandant justice pour elle et pardon pour son fils. Le roi reçut la pétition que lui présentait la marquise de C***, et dans laquelle étaient consignés les détails de la gestion maternelle; puis il se fit rendre compte de la situation des choses, vit que tous ces détails étaient de la plus exacte vérité, prit une plume et écrivit :

Duri la minorità del figlio giache vive la madre.

« Dure la minorité du fils tant que vivra la mère. »

II

De singuliers bruits avaient couru sur le comte de B***. Son fils avait disparu, et l'on prétendait que, dans une querelle survenue entre le père et le fils pour une femme qu'ils auraient aimée tous deux, le père, dans un mouvement d'emportement, aurait tué le fils. Cependant ces bruits vagues n'existaient point à l'état de réalité; seulement, au dire du père, le jeune homme était absent et voyageait pour son instruction. Sur ces entrefaites, Ferdinand fut relégué en Sicile, et Joseph, puis Murat, vinrent occuper le trône de Naples.

De si graves événements firent oublier les inculpations qui pesaient sur le comte de B***, qui, ayant pris du service à la cour du frère et du beau-frère de Napoléon, et étant parvenu à une grande faveur, vit s'éteindre jusqu'aux allusions à la sanglante aventure dans laquelle le bruit public l'accusait d'avoir joué un si terrible rôle. Tout le monde avait donc oublié ou paraissait avoir oublié le jeune homme absent, lorsqu'arriva la catastrophe de 1815. Murat, forcé de fuir de Naples, se réfugia en France, et tous ceux qui l'avaient servi, sachant qu'il n'y avait point de pardon à espérer pour eux de la part de Ferdinand, n'attendirent point son arrivée et s'éparpillèrent par l'Eu-

l'Europe. Le comte de B*** fit comme les autres et alla demander un asile à la Suisse, où il demeura six ans.

Au bout de six ans il pensa que son erreur politique était expiée par son exil, et écrivit à Ferdinand pour lui demander la permission de rentrer à la cour. La lettre fut ouverte par le ministre de la police, qui, au premier travail, la présenta au roi.

— Qu'est cela ? dit Ferdinand.

— Une lettre du comte de B***, Majesté.

— Que demande-t-il ?

— Il demande à rentrer en grâce près de vous.

— Comment donc ! mais certainement, ce cher comte de B***, je le reverrai avec le plus grand plaisir. Passez-moi une plume.

Le ministre passa la plume à Sa Majesté, qui écrivit au-dessous de la demande : *Torni, ma col figlio* (qu'il revienne, mais avec son fils).

Le comte de B*** mourut en exil.

III

Comme ses amis les lazzaroni, le roi Nasone n'avait pas un grand attachement pour les moines. En échange et comme eux encore, il avait un profond respect pour padre Rocco, dont il avait plus d'une fois écouté les sermons en plein air. Aussi padre Rocco, dont nous aurons à parler longuement dans la suite de ce récit, avait-il au palais du roi des entrées aussi faciles que dans la plus pauvre maison de Naples. De plus, il va sans dire que padre Rocco, aux yeux duquel tous les hommes étaient égaux, avait conservé la même liberté de paroles vis-à-vis du roi qu'à l'égard du dernier lazzarone.

Un jour que toute la famille royale était à Capodi-Monte, on vit arriver padre Rocco. Aussitôt de grands cris de joie retentirent dans le palais, et chacun accourut au-devant du bon prêtre, que personne n'avait vu depuis plus de dix-huit mois ; c'était au premier retour de Sicile, et après la terrible réaction dont nous avons dit quelques mots.

Padre Rocco venait quêter pour les pauvres prisonniers. Quand le roi, la reine, le prince François, le duc de Salerne et les dix ou douze courtisans qui avaient suivi la famille royale à Capo-di-Monte eurent donné leur aumône, padre Rocco voulut se retirer, mais Ferdinand l'arrêta.

— Un instant, un instant, padre Rocco, dit le roi ; on ne s'en va pas comme cela.

— Et comment s'en va-t-on, sire ?

— Chacun son impôt. Nous vous devions une aumône, nous vous l'avons donnée. Vous nous devez un sermon : donnez-nous-le.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! crièrent la reine, le prince François et le duc de Salerne.

— Oh ! oui, oui, un sermon ! répétèrent en chœur tous les courtisans.

— J'ai l'habitude de prêcher devant des lazzaroni, sire, et non devant des têtes couronnées, répondit padre Rocco : excusez-moi donc si je crois devoir récuser l'honneur que vous me faites.

— Oh ! non pas, non pas ; vous ne vous en tirerez point ainsi : nous vous avons donné votre aumône, il nous faut notre sermon ; je ne sors pas de là.

—Mais quel genre de sermon ? demanda le prêtre.

— Faites-nous un sermon pour amuser les enfants.

Le prêtre se mordit les lèvres, puis s'adressant au roi :

— Vous le voulez donc absolument, sire ?

— Oui, certes, je le veux.

— Ce sermon étant fait pour les enfants, ne vous étonnez point qu'il commence comme un conte de fée.

— Qu'il commence comme il voudra, mais que nous l'ayons.

— A vos ordres, sire.

Et padre Rocco monta sur une chaise pour mieux dominer son auguste auditoire.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! commença padre Rocco.

— Amen ! interrompit le roi.

— Il y avait une fois, continua le prêtre en saluant le roi comme pour le remercier de ce qu'il avait bien voulu lui servir de sacristain, il y avait une fois un crabe et une crabe...

— Comment dites-vous cela ? s'écria Ferdinand, qui croyait avoir mal entendu.

— Il y avait une fois un crabe et une crabe, reprit gravement padre Rocco, lesquels avaient eu en légitime mariage trois fils et deux filles qui donnaient les plus belles espérances. Aussi le père et la mère avaient-ils placé près de leurs enfants les professeurs les plus distingués et les gouvernantes les plus instruites qu'ils avaient pu trouver à trois lieues à la ronde : ils avaient surtout recommandé aux instituteurs et aux institutrices d'apprendre à leurs enfants à marcher droit.

Quand l'éducation des trois enfants mâles fut finie, le père les convoqua devant lui, et ayant laissé le professeur à la porte, afin que les élèves n'étant pas soutenus par sa présence, il pût mieux juger de l'éducation qu'ils avaient reçue :

— Mon cher fils, dit-il à l'aîné, j'ai recommandé entre autres choses que l'on vous apprît à marcher droit. Marchez un peu, que je voie comment mes instructions ont été suivies.

— Volontiers, mon père, dit le fils aîné. Regardez, et vous allez voir.

Et aussitôt il se mit en mouvement.

— Mais, dit le père, que diable fais-tu donc là ?

— Ce que je fais ? je vous obéis : je marche.

— Oui, tu marches, mais tu marches de travers. Est-ce que cela s'appelle marcher ? Voyons, recommençons.

— Recommençons, mon père.

Et le fils aîné se remit en mouvement. Le père jeta un cri de douleur. La première fois son enfant avait marché de droite à gauche, la seconde fois il marchait de gauche à droite.

— Mais ne peux-tu donc pas aller droit ? s'écria le père.

— Est-ce que je ne vais pas droit? demanda le fils.

— Il ne voit pas son infirmité ! s'écria le malheureux crabe en joignant ses deux grosses pinces et en les élevant avec douleur vers le ciel.

Puis se retournant vers son fils cadet :

— Viens ici, toi, lui dit-il, et montre à ton frère aîné comment on marche.

— Volontiers, mon père, dit le second.

Et il recommença exactement la même manœuvre qu'avait faite son frère aîné, si ce n'est qu'au lieu d'aller la première fois de droite à gauche, et la seconde fois de gauche à droite, il alla la première fois de gauche à droite, et la seconde fois de droite à gauche.

— Toujours de travers! toujours de travers! s'écria le père au désespoir. Puis se retournant, les larmes aux yeux, vers le plus jeune de ses fils : — Voyons, toi, lui dit-il, à ton tour, et donne l'exemple à tes frères.

— Mon père, reprit le troisième, qui était un jeune crabe plein de sens, il me semble que l'exemple sera bien autrement profitable pour nous si vous le donnez vous-même, Marchez donc, et montrez-nous comment il faut faire. Ce que vous ferez, nous le ferons!

— Alors, continua padre Rocco, alors, le père...

— Bien, bien, dit Ferdinand, bien, padre Rocco; nous avons notre affaire, la reine et moi; vous pouvez nous revenir demander l'aumône tant que vous voudrez, nous ne vous demanderons plus de sermons. Adieu, padre Rocco.

— Adieu, sire.

Et padre Rocco se retira laissant son sermon inachevé, mais emportant son aumône tout entière.

Voilà le roi Nasone, non pas tel que l'histoire l'a fait ou le fera. L'histoire est une trop grande dame pour entrer dans la chambre des rois à toute heure du jour et de la nuit, et pour les surprendre dans la position où Sa Majesté Napolitaine surprit le président Cardillo. Ce n'est pourtant que lorsqu'on a fait avec un flambeau le tour de leur trône, et avec un bougeoir le tour de leur chambre, qu'on peut porter un jugement impartial sur ceux-là que Dieu, dans son amour ou dans sa colère, a choisis dans le sein maternel pour en faire des pasteurs d'hommes ; et encore peut-on se tromper. Après avoir vu le roi Nasone vendre son poisson, détailler son gibier, écouter au coin d'un carrefour le sermon de padre Rocco, s'humaniser avec les vassales dans son sérail de San-Lecco, rire de son gros rire avec le premier lazzarone venu, peut-être ira-t-on croire qu'il était prêt à tendre la main à tout le monde : point ; il y avait entre l'aristocratie et le peuple une classe de la société que le roi Nasone exécrait tout particulièrement, c'était la bourgeoisie.

Racontons l'histoire d'un bourgeois sicilien qui voulut absolument devenir gentilhomme. Ceux qui voudront savoir le nom de cet autre M. Jourdain pourront recourir aux mœurs siciliennes de mon spirituel ami Palmieri de Micciche, qui voyage depuis une vingtaine d'années dans tous les pays, excepté dans le sien, pour expier l'habitude qu'il a prise d'appeler les choses et les hommes par leur nom. Ce qui fait qu'instruit par son exemple, je tâcherai d'éviter le même inconvénient.

XIII

LA BÊTE NOIRE DU ROI NASONE.

Il y avait à Fermini, vers l'an de grâce 1798, un jeune homme de seize à dix-sept ans, lequel, comme

le cardinal Lecada, ne demandait qu'une chose au ciel : être secrétaire d'État et mourir.

C'était le fils d'un honnête fermier nommé Neodad. Le nom est tant soit peu arabe peut-être, mais nos lecteurs voudront bien se souvenir que la Sicile a été autrefois conquise par les Sarrasins. Puis, comme je l'ai dit, ils peuvent recourir pour les racines à mon ami Palmieri de Micciche.

Son père lui avait laissé quelque petite fortune ; il résolut d'acheter un costume à la mode, de poudrer ses cheveux, de raser son menton, d'attacher un catogan au collet de son habit, et de venir chercher un titre à Palerme. En conséquence, en vertu de l'axiome : Aide-toi, et Dieu t'aidera, il commença par changer son nom de Neodad en celui de Soval, quoiqu'à mon avis le premier fût bien plus pittoresque que le second. Il est vrai qu'un peu plus tard il ajouta à ce nom la particule *de,* ce qui le rendit, sinon plus aristocratique, du moins plus original encore.

Ainsi déguisé, et croyant avoir suffisamment caché sa crasse paternelle sous la poudre à la maréchale, le jeune Soval essaya tout doucettement de se glisser à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine n'avait pas reçu le nom de Nasone pour rien. Elle flaira l'intrus d'une lieue, lui fit fermer toutes les portes des palais royaux et des villes royales, lui laissant toute liberté, au reste, de se promener partout ailleurs que chez lui.

Mais le jeune fermier n'était pas venu à Palerme dans la seule intention de faire admirer sa tournure à la Marine ou sa jambe à la Fiora. Il était venu pour avoir ses entrées à la cour. Il résolut de les avoir à quelque prix que ce fût, et, puisque le roi Nasone les lui refusait de bonne volonté, de les enlever de force.

Il y avait plusieurs moyens pour cela. C'était le moment où le cardinal Ruffo cherchait des hommes de bonne volonté pour l'aider à reconquérir le royaume de Naples, que, comme Charles VII, le roi Nasone perdait le plus gaiement du monde. Le jeune Soval, déjà habitué aux métamorphoses, pouvait changer son habit de seigneur contre une casaque de soldat, comme il avait changé sa veste de fermier contre un habit de seigneur ; il pouvait ajouter à cette casaque un fusil, un sabre, une giberne, et aller se faire un nom dans le genre de ceux de Mammone et de Fra-Diavolo. Il ne fallait qu'un peu de courage pour cela ; mais une des vertus héréditaires de la famille Neodad était la prudence. Les Calabres sont longues, il pouvait arriver un accident entre Bagnara et Naples. Puis notre héros connaissait le vieux proverbe : Loin des yeux, loin du cœur. Il résolut de rester sous les yeux de ses souverains bien-aimés afin de demeurer le plus près possible de leur cœur.

Comme nous l'avons dit, c'était le roi Nasone qui était roi ; mais c'était la reine Caroline qui régnait. Or la reine Caroline, qui ne pouvait pas, comme le calife Al-Raschid, se déguiser en kalender ou en portefaix pour entrer dans les maisons de ses fidèles sujets et savoir ce qu'on y pensait de son gouvernement, suppléait à cet inconvénient en correspondant avec une foule de gens qui y entraient pour elle, et qui, dans un but tout patriotique, lui rendaient un compte exact des choses qu'elle ne pouvait voir par elle-même. Malheureusement, ce dévouement si louable n'était pas tout à fait désintéressé. En échange de ces petits services, la reine donnait à ceux qui les lui rendaient des appointements plus ou moins élevés sur sa cassette particulière. Le jeune Soval, qui avait une écriture magnifique, un style épistolaire des plus lucides et pas la moindre vocation pour la carrière militaire, eut un beau matin la révélation de l'avenir qui lui était réservé : il sollicita l'honneur d'être reçu surnuméraire, obtint l'objet de sa demande, et au bout de trois mois avait fait preuve d'une si haute intelligence dans le choix des discours, pensées et maximes qu'il recueillait çà et là pour les transmettre à Sa Majesté, qu'il fut définitivement reçu au nombre de ses correspondants.

Le pauvre garçon faillit en perdre la tête de joie ; du moment où il correspondait avec la reine, il lui semblait que toute difficulté allait s'aplanir. Il redoubla donc de zèle ; et comme la nature l'avait doué d'une finesse d'ouïe extrême, il rendit vraiment des services incroyables. Aussi la reine, qui, toute maîtresse qu'elle était des choses politiques, avait cependant conservé l'habitude de consulter son mari pour les choses d'étiquette, demanda-t-elle pour le jeune Soval ses entrées à la cour. Mais Sa Majesté Napolitaine, en entendant ce nom qui lui était devenu si profondément antipathique, bondit comme un chevreuil relancé par les chiens, et refusa tout net. Ni prières, ni supplications, ni menaces, ne purent rien : l'interdit lancé sur le malheureux Soval fut maintenu.

La restauration de 1799 arriva : c'était l'époque des punitions, mais c'était aussi celle des récompenses; le jeune Soval résolut de donner une nouvelle et grande preuve de son dévouement à la famille royale et s'expatria à sa suite. Ce fut alors que, pensant qu'il avait assez fait pour s'accorder à lui-même la récompense qu'on lui refusait, il ajouta un *de* à son nom, sans qu'il y eût au reste plus d'empêchement à l'adjonction de cette particule que n'en avait éprouvé Alfieri, après avoir créé l'ordre d'Homère, à s'en décorer lui-même chevalier. C'est donc à partir de ce moment, et en même temps que Buonaparte retranchait une lettre à son nom, que notre héros ajoutait deux lettres au sien.

Arrivé à Naples, non-seulement le jeune de Soval conserva ses anciennes fonctions près de la reine Caroline; mais, comme on le comprend bien, ces fonctions acquirent une nouvelle importance : il en résulta que la reine ne se contenta plus de recevoir de simples lettres, mais lui permit de lui faire dans les grandes occasions des rapports verbaux. C'était ce que notre héros regardait comme le marchepied infaillible de sa grandeur. En effet, pour conférer avec la reine, il fallait qu'il vînt chez le roi. Il est vrai qu'il entrait pour ces conférences par une petite porte dérobée par laquelle on n'introduisait que les familiers du premier ministre Giaffar; mais c'était toujours un pas de fait. La question était maintenant de passer par la grande porte au lieu de passer par la petite, et d'entrer de jour au lieu d'entrer de nuit. La reine ne désespérait pas d'obtenir cette faveur du roi. Mais, contre toutes les prévisions de sa protectrice, le pauvre Soval ne put rien intervertir dans l'ordre établi, et sept ans de services s'écoulèrent sans qu'il eût pu une seule fois entrer par la porte de devant.

C'était à désespérer un saint : aussi le pauvre garçon se désespéra tout de bon, et, un beau jour que la reine venait de lui porter une nouvelle rebuffade qu'elle avait reçue du roi, il résolut de partir à la manière des chevaliers errants, et de chercher à accomplir de par le monde quelque grande action qui forcât le roi à lui donner une récompense éclatante.

Ce fut vers 1808 que le nouveau don Quichotte se mit à chercher aventure. A cette époque il n'y avait pas besoin d'aller bien loin pour en trouver : aussi, à son arrivée à Venise, le pauvre de Soval crut-il enfin avoir rencontré ce qu'il cherchait.

Il y avait à cette époque à Venise une madame S***, Allemande de naissance, mais belle-sœur d'un des plus illustres amiraux de la marine anglaise. Cette dame était prisonnière dans sa maison, gardée à vue, et conservée par le gouvernement français comme un précieux otage. Le jeune Soval vit dans cette circonstance l'aventure qu'il cherchait, et résolut de tenter l'entreprise.

Ce n'était pas chose facile, si adroit, si souple et si retors que fût le paladin; Napoléon était à cette époque un géant assez difficile à vaincre, et un enchanteur assez rebelle à endormir. Cependant notre héros avait une telle habitude des portes dérobées, qu'à force de tourner autour de la maison de madame S***, il en aperçut une qui donnait sur un des mille petits canaux qui sillonnent Venise. Trois jours après, madame S*** et lui sortaient par cette porte; le lendemain ils étaient à Trieste; trois jours après à Vienne; quinze jours après en Sicile. Comme on doit se le rappeler, c'était en Sicile que se trouvait la cour à cette époque; Joseph Napoléon étant monté en 1806 sur le trône de Naples.

Le chevalier errant se présenta hardiment à la reine. Cette fois il ne doutait plus que cette grande porte, si longtemps fermée pour lui, ne s'ouvrît à deux battants. La reine elle-même en eut un instant l'espérance. En effet, son protégé venait d'enlever une prisonnière d'État aux Français; cette prisonnière d'État appartenait à l'aristocratie d'Allemagne et était alliée à celle d'Angleterre. La reine se hasarda à demander au roi le titre de marquis pour son libérateur.

Malheureusement, le roi était en ce moment-là de très-mauvaise humeur. Il reçut donc la reine de fort mauvaise grâce, et, au premier mot qu'elle dit de son ambassade, il l'envoya promener avec plus de véhémence qu'il n'avait l'habitude de le faire en pareille occasion. Cette fois la bourrade avait été si violente que Caroline exprima tous ses regrets à son protégé, mais lui déclara que c'était la dernière négociation de ce genre qu'elle tenterait près de son auguste époux, et que s'il se sentait décidément une vocation invincible à être marquis, elle l'invitait à trouver quelque autre canal plus sûr que le sien pour arriver à son marquisat.

Il n'y avait rien à dire : la reine avait fait tout ce qu'elle avait pu. Le pauvre Soval ne lui conserva donc aucun ressentiment de son échec; bien au contraire, il continua de lui rendre ses services habituels : seulement cette fois il partagea son temps

entre elle et l'ambassadeur d'Angleterre. L'ambassadeur d'Angleterre était, à cette époque, une grande puissance en Sicile, et Soval espérait obtenir par lui ce qu'il n'avait pu obtenir par la reine. La reine, de son côté, ne fut point jalouse de n'occuper plus que la moitié du temps de son protégé ; on prétendit même que ce fut elle qui lui donna le conseil d'en agir ainsi.

Cependant, malgré ce redoublement de besogne et ce surcroît de dévouement, l'aspirant marquis était encore bien loin du but tant désiré ; six ans s'écoulèrent sans que sir W. A'Court, ambassadeur d'Angleterre, pût rien obtenir du souverain près duquel il était accrédité. Enfin 1815 arriva.

Ce fut l'époque de la seconde restauration : l'Angleterre en avait fait les dépenses ; or l'Angleterre ne fait rien pour rien, comme chacun sait ; en conséquence, dès que Ferdinand fut rentré dans sa très-fidèle ville de Naples, qui a conservé ce titre malgré ses vingt-six révoltes tant contre ses vice-rois que ses rois, l'Angleterre présenta ses comptes par l'organe de son ambassadeur. Sir W. A'Court profita de cette occasion, et à l'article des titres, cordons et faveurs, il glissa, espérant que l'ensemble seul frapperait le roi et qu'il négligerait les détails, cette ligne de sa plus imperceptible écriture :

M. de Soval sera nommé marquis.

Mais l'instinct a des yeux de lynx ; Sa Majesté Napolitaine, qui, comme on le sait, avait la haine des rapports, mémoires, lettres, etc., et qui signait ordinairement tout ce qu'on lui présentait sans rien lire, flaira, dans l'arrêté de comptes que lui présentait son amie la Grande-Bretagne, une odeur de roture qui lui monta au cerveau. Il chercha d'où la chose pouvait venir, et, comme un limier ferme sur sa piste, il arriva droit à l'article concernant le pauvre Soval.

Malheureusement, cette fois, il n'y avait pas moyen de refuser ; mais Ferdinand voulut, puisqu'on le violentait, que la nomination même du futur marquis portât avec elle protestation de la violence. En conséquence, au-dessous du mot *accordé*, il écrivit de sa propre main :

« Mais uniquement pour donner une preuve de la grande considération que le roi de Naples a pour son haut et puissant allié le roi de la Grande-Bretagne. »

Puis il signa, cette fois-ci, non pas avec sa griffe, mais avec sa plume ; ce qui fit que, grâce au tremblement dont sa main était agitée, la signature du titre est à peu près indéchiffrable.

N'importe, lisible ou non, la signature était donnée, et Soval était enfin marquis de Soval.

Le fils du pauvre fermier Neodad pensa devenir fou de joie à cette nouvelle ; peu s'en fallut qu'il ne courût en chemise dans les rues de Naples, comme deux mille ans auparavant son compatriote Archimède avait fait dans les rues de Syracuse. Quiconque se trouva sur son chemin pendant les trois premiers jours fut embrassé sans miséricorde. Il n'y avait plus pour le bienheureux Soval ni ami ni ennemi : il portait la création tout entière dans son cœur. Comme Jacob Ortis, il eût voulu répandre des fleurs sur la tête de tous les hommes.

A son avis, il n'avait plus rien à désirer ; il n'avait, pensait-il, qu'à se présenter avec son nouveau titre à toutes les portes de Naples, et toutes les portes lui seraient ouvertes. Toutes les portes lui furent ouvertes, effectivement, excepté une seule. Cette porte était celle du palais royal, à laquelle le malheureux frappait depuis vingt ans.

Heureusement le marquis de Soval, comme on a pu s'en apercevoir dans le cours de cette narration, n'était pas facile à rebuter ; il mit le nouvel affront qu'il venait de recevoir près des vieux affronts qu'il avait reçus, et se creusa la tête pour trouver un moyen d'entrer, ne fût-ce qu'une seule fois en sa vie, dans ce bienheureux palais, qui était l'Éden aristocratique auquel il avait éternellement visé.

Le carnaval de l'an de grâce 1816 sembla arriver tout exprès pour lui fournir cette occasion. Le nouveau marquis, qui, grâce à la faveur toute particulière dont l'honorait la reine, s'était lié avec ce qu'il y avait de mieux dans l'aristocratie des deux royaumes, proposa à plusieurs jeunes gens de Naples et de Palerme d'exécuter un carrousel sous les fenêtres du palais royal. La proposition eut le plus grand succès, et celui qui avait eu l'idée du divertissement reçut mission de l'organiser.

Le carrousel fut splendide ; chacun avait fait assaut de magnificence, tout Naples voulut le voir. Il n'y eut qu'une seule personne qu'on ne put jamais déterminer à s'approcher de son balcon : cette personne, c'était le roi.

Sa Majesté Napolitaine avait appris que le directeur de l'œuvre chorégraphique en question était le

marquis de Soval, et il n'avait pas voulu voir le carrousel afin de ne pas voir le marquis.

Un autre que notre héros se serait tenu pour battu, il n'en fut point ainsi ; c'était un gaillard qui, pareil au renard de La Fontaine, avait plus d'un tour dans son bissac : il résolut de mettre son antagoniste royal au pied du mur.

Le soir même du carrousel, il y avait à la cour bal costumé. Or le carrousel n'avait été inventé que dans le but d'attirer une invitation à son inventeur. Le but ayant été manqué, puisque, le carrousel exécuté, l'invitation n'était pas venue, le marquis proposa à ses compagnons d'envoyer une députation au roi pour le prier d'accorder à *tous* les acteurs de la mascarade la permission d'exécuter le soir au bal de la cour et à pied le ballet qu'ils avaient exécuté le matin sur la place et à cheval. Comme tous les compagnons du marquis avaient leur entrée au palais et étaient invités à la soirée royale, ils ne virent aucun inconvénient à la proposition et nommèrent une députation pour la porter au roi. Le marquis aurait bien voulu être de cette députation ; mais, malheureusement, de peur d'éveiller quelques-unes de ces susceptibilités ou de ces jalousies qui ne manquent jamais de surgir en pareil cas, on décida que le sort désignerait les quatre ambassadeurs. Notre héros était dans son mauvais jour : son nom resta au fond du chapeau, si ardente que fût sa prière mentale pour qu'il sortît. Les quatre élus se présentèrent à la porte du palais, qui s'ouvrit aussitôt pour eux, et, sur la simple audition de leurs noms et qualités, furent introduits devant le roi Ferdinand, à qui ils exposèrent le but de leur visite. Ferdinand vit d'où venait le coup ; mais, comme nous l'avons dit, c'était un vrai Saint-George pour la parade.

« Messieurs, dit-il, tous ceux d'entre vous à qui leur naissance donne entrée chez moi pourront y venir ce soir, soit avec leur costume de carrousel, soit avec tel autre costume qui leur conviendra. »

La réponse était claire. Aussi arriva-t-elle directement à son adresse. Le pauvre marquis vit que c'était un parti pris, et que, si fin et si entêté qu'il fût, il avait affaire encore à plus rusé et à plus tenace que lui. Il perdit courage, et de ce moment ne fit plus aucune tentative pour vaincre la répugnance du roi à son égard. Cette répugnance du roi des lazzaroni ne venait point de l'état qu'avait exercé le pauvre marquis, mais de l'infériorité sociale dans laquelle il était né.

Au reste, si le roi Nasone avait son Croquemitaine qu'il ne voulait voir ni de près ni de loin, il avait d'un autre côté son Jocrisse, dont il ne pouvait pas se passer.

Ce Jocrisse était monseigneur Perelli.

XIV

ANECDOTES.

Chaque pays a sa queue rouge, qui résume dans une seule individualité la bêtise générale de la nation : Milan a Girolamo, Rome a Cassandre, Florence a Stentarelle, Naples a monsignor Perelli.

Monsignor Perelli est le bouc émissaire de toutes les sottises dites et faites à Naples pendant la dernière moitié du dernier siècle. Pendant cinquante ans qu'il a vécu, monsignor Perelli a défrayé de lazzi, d'anecdotes et de quolibets la capitale et la province, et depuis quarante ans que monsignor Perelli est mort, comme on n'a encore trouvé personne digne de le remplacer, c'est à lui que l'on continue d'attribuer tout ce qui se fait et se dit de mieux dans ce genre.

Monsignor Perelli, ainsi que l'indique son titre, avait suivi la carrière de la prélature et était arrivé aux bas rouges, ce qui est une position en Italie ; puis, comme au bout du compte il était d'une probité reconnue, il avait été nommé trésorier de Saint-Janvier, place que, ses jocrisseries à part, il occupa honorablement pendant toute sa vie.

Monsignor Perelli était de bonne famille. Aussi, comme nous l'avons dit, était-il parfaitement reçu en cour ; il faut dire qu'aux yeux du roi Ferdinand, comme aux yeux du roi Louis XIV, si un homme eût pu se passer d'aïeux, c'eût été un prêtre. Le pape, souverain temporel de Rome, roi spirituel du monde, n'est le plus souvent qu'un pauvre moine. Mais la question n'est point là. Monsignor Perelli était noble, et le roi Nasone n'avait pas même eu la peine de vaincre à son égard les répugnances que nous avons racontées à l'endroit du pauvre marquis de Soval.

Aussi Sa Majesté Napolitaine, spirituelle et railleuse de sa nature, avait-elle vu tout de suite le parti

qu'elle pouvait tirer d'un homme tel que monsignor Perelli. Comme le *Charivari*, qui tous les matins raconte un nouveau bon mot de M. Dupin et une nouvelle réponse fine de M. Sauzet, le roi Ferdinand demandait tous les matins à son lever : « Eh bien ! qu'a dit hier monsignor Perelli ? » Alors, selon que l'anecdote de la veille était plus ou moins bouffonne, le roi, pour tout le reste de la journée, était lui-même plus ou moins joyeux. Une bonne histoire sur monsignor Perelli était la meilleure apostille qu'on pût mettre au bas d'une pétition présentée au roi Ferdinand.

Une fois seulement il arriva à monsignor Perelli de rencontrer plus bête que lui : c'était un soldat suisse. Le roi Ferdinand le fit caporal, le soldat bien entendu.

Un ordre avait été donné par l'archevêché de ne laisser entrer dans les églises que les ecclésiastiques en robe, et des sentinelles avaient été mises aux portes des trois cents temples de Naples avec ordre de faire observer cette consigne. Justement, le lendemain même du jour où cette mesure avait été prise, monsignor Perelli sortait du bain en habit court, et n'ayant que son rabat pour le faire distinguer des laïques; soit qu'il ignorât l'ordonnance rendue, soit qu'il se crût exempt de la règle générale, il se présenta avec la confiance qui lui était naturelle à la porte de l'église del Carmine.

La sentinelle mit son fusil en travers.

— Qu'est-ce à dire ? demanda monsignor Perelli.

— Vous ne pouvez point entrer, répondit la sentinelle.

— Et pourquoi ne puisse-je entrer ?

— Parce que vous n'avez point de robe.

— Comment ! s'écria monsignor Perelli, comment ! je n'ai point de robe ! Que dites-vous donc là ? J'en ai quatre chez moi, dont deux toutes neuves.

— Alors, c'est autre chose, répondit le Suisse : passez. »

Et monsignor Perelli passa malgré l'ordonnance.

Monsignor Perelli eut un jour un autre triomphe qui ne fit pas moins de bruit que celui-là. Il éclaircit d'un seul mot un grand point de l'histoire naturelle resté obscur depuis la naissance des âges.

Il y avait réunion de savants aux Studi, et l'on discutait, sous la présidence du marquis Arditi, sur les causes de la salaison de la mer. Chacun avait exposé son système plus ou moins probable, mais aucun encore n'avait été d'une assez grande ludicité pour que la majorité l'adoptât, lorsque monsignor Perelli, qui assistait comme auditeur à cette intéressante séance, se leva et demanda la parole. Elle lui fut accordée sans difficulté ni retard.

— Pardon, messieurs, dit alors monsignor Perelli; mais il me semble que vous vous écartez de la véritable cause de ce phénomène, qui, à mon avis, est patente. Voulez-vous me permettre de hasarder une opinion ?

— Hasardez, monsignor, hasardez, cria-t-on de toutes parts.

— Messieurs, reprit monsignor Perelli, une seule question.

— Dites.

— D'où tire-t-on les harengs salés ?

— De la mer.

— N'est-il pas dit dans l'histoire naturelle que ce cétacé se trouve dans les mers, et presque toujours par bandes innombrables ?

— C'est la vérité.

— Eh bien donc, reprit monsignor Perelli satisfait de l'adhésion générale, qu'avez-vous besoin de chercher plus loin ?

— C'est juste, dit le marquis Arditi. Personne de nous n'y avait jamais songé : ce sont les harengs salés qui salent la mer.

Et cette lumineuse révélation fut inscrite sur les registres de l'Académie, où l'on peut encore la lire à cette heure, quoique je sois le premier peut-être qui l'ait communiquée au monde savant.

Lors du baptême de son fils aîné, le roi Ferdinand fit un cadeau plus ou moins précieux à chacun de ceux qui assistaient à la cérémonie sainte. Monsignor Perelli obtint dans cette distribution générale une tabatière d'or enrichie du chiffre du roi en diamants.

On comprend qu'une pareille preuve de la magnifique amitié de son roi devint on ne peut plus chère à monsignor Perelli. Aussi cette bienheureuse tabatière était-elle l'objet de son éternelle préoccupation. Il était toujours à la poursuivre des poches de sa veste dans les poches de son habit, et des poches de son habit dans celles de sa veste. Un savant mathématicien calcula, en procédant du connu à l'inconnu, que monsignor Perelli dépensait, par jour et par nuit, quatre heures trente-cinq minutes vingt-trois secondes à chercher ce précieux bijou ; or, comme pendant les quatre heures trente-cinq

minutes vingt-trois secondes qu'il passait par nuit et par jour à cette recherche, monsignor, ainsi qu'il le disait lui-même, ni vivait pas, c'étaient autant de secondes, de minutes et d'heures à retrancher à son existence. Il en résulta que, tout compte fait, monsignor Perelli eût vécu dix ans de plus si le roi Ferdinand ne lui eût point donné une tabatière.

Un soir que monsignor Perelli était allé faire sa partie de reversi chez le prince de C***, et que, selon son habitude, le digne prélat avait perdu une partie de sa soirée à s'inquiéter de sa tabatière, il arriva qu'en rentrant chez lui, et en fouillant dans ses poches, monsignor s'aperçut que le bijou était pour cette fois bien réellement disparu. La première idée de monsignor Perelli fut que sa tabatière était restée dans sa voiture. Il appela donc son cocher, lui ordonna de fouiller dans les poches du carrosse, de retourner les coussins, de lever le tapis, enfin de se livrer aux recherches les plus minutieuses. Le cocher obéit; mais cinq minutes après il vint rapporter cette désastreuse nouvelle, que la tabatière n'était pas dans la voiture.

Monsignor Perelli pensa alors que peut-être, comme les glaces de son carrosse étaient ouvertes, et qu'il avait plusieurs fois passé les mains par les portières, il avait pu dans un moment de distraction laisser échapper sa tabatière; elle devait donc en ce cas se retrouver sur le chemin suivi pour revenir du palais du prince de C*** à la maison qu'occupait monsignor Perelli. Heureusement il était deux heures du matin, il y avait quelque chance que le bijou perdu n'eût point encore été retrouvé. Monsignor Perelli ordonna à son cocher et à sa cuisinière, qui composaient tout son domestique, de prendre chacun une lanterne et d'explorer les rues intermédiaires pavé par pavé.

Les deux serviteurs rentrèrent désespérés, ils n'avaient pas trouvé vestige de tabatière.

Monsignor Perelli se décida alors, quoiqu'il fût trois heures du matin, à écrire au prince de C*** pour qu'il fît immédiatement et par tout son palais chercher le bijou dont l'absence causait au digne prélat de si graves inquiétudes. La lettre était pressante et telle que peut la rédiger un homme sous le coup de la plus vive inquiétude. Monsignor Perelli s'excusait vis-à-vis du prince de l'éveiller à une pareille heure, mais il le priait de se mettre un instant à sa place et de lui pardonner le dérangement qu'il lui causait.

La lettre était écrite, signée, pliée, et il n'y manquait plus que le sceau, lorsqu'en se levant pour aller chercher son cachet, monsignor Perelli sentit quelque chose de lourd qui lui battait le gras de la jambe. Or comme le docte prélat savait qu'il n'y a point dans ce monde d'effet sans cause, il voulut remonter à la cause de l'effet, et il porta la main à la basque de son habit : c'était la fameuse tabatière qui, par son poids ayant percé la poche, avait glissé dans la doublure, et donnait signe d'existence en chatouillant le mollet de son propriétaire.

La joie de monsignor Perelli fut grande. Cependant, il faut le dire, si sa première pensée fut pour lui-même, la seconde fut pour son prochain : il frémit à l'idée de l'inquiétude qu'aurait pu causer sa lettre à son ami le prince de C***, et, pour en atténuer l'effet, il écrivit au-dessous le post-scriptum suivant :

« Mon cher prince, je rouvre ma lettre pour vous dire que vous ne preniez pas la peine de faire chercher ma tabatière. Je viens de la retrouver dans la basque de mon habit. »

Puis il remit l'épître à son cocher, en lui ordonnant de la porter à l'instant même au prince de C***, que ses gens réveillèrent à quatre heures du matin pour lui remettre de la part de monsignor Perelli le message qui lui apprenait à la fois qu'il avait perdu et retrouvé sa tabatière.

Cependant monsignor Perelli avait un avantage sur beaucoup de gens de ma connaissance : c'était une bête et non un sot; il y avait en lui une certaine conscience de son infirmité d'esprit, d'où il résultait qu'il ne demandait pas mieux que de s'instruire. Aussi, un soir, ayant entendu dire au comte de*** que vers l'*Ave Maria* il était malsain de rester à l'air, attendu que le crépuscule tombait à cette heure, la remarque hygiénique lui resta dans la tête et le préoccupa gravement. Monsignor Perelli n'avait jamais vu tomber le crépuscule et ignorait parfaitement quelle espèce de chose c'était.

Pendant plusieurs jours il eut des velléités de demander à ses amis quelques renseignements sur l'objet en question; mais le pauvre prélat était tellement habitué aux railleries qu'éveillaient presque toujours ses demandes et ses réponses, qu'à chaque fois que la curiosité lui ouvrait la bouche, la crainte la lui refermait. Enfin, un jour que son cocher le servait à table :

— Gaëtan, mon ami, lui dit-il, as-tu jamais vu tomber le crépuscule?

— Oh! oui, monseigneur, répondit le pauvre diable, à qui, comme on le comprend bien, depuis vingt-cinq ans qu'il était cocher, une pareille aubaine n'avait pas manqué; certainement que je l'ai vu.

— Et où tombe-t-il?

— Partout, monseigneur.

— Mais plus particulièrement?

— Dame! au bord de la mer.

Le prélat ne répondit rien, mais il mit à profit le renseignement, et, avant de faire sa sieste, il ordonna que les chevaux fussent attelés à six heures précises.

A l'heure dite, Gaëtan vint prévenir son maître que la voiture était prête. Monsignor Perelli descendit son escalier quatre à quatre, tant il était curieux de la chose inconnue qu'il allait voir : il sauta dans son carrosse, s'y accommoda de son mieux, et donna l'ordre d'aller stationner au bout de la Villa-Reale, entre le Boschetto et Mergellina.

Monsignor Perelli demeura à l'endroit indiqué depuis sept jusqu'à neuf, regardant de tous ses yeux s'il ne verrait pas tomber ce crépuscule tant désiré; mais il ne vit rien que la nuit qui venait avec cette rapidité qui lui est toute particulière dans les climats méridionaux. A neuf heures elle était si obscure que monsignor Perelli perdit toute espérance de rien voir tomber ce soir-là. D'ailleurs, l'heure indiquée pour la chute était passée depuis longtemps. Il revint donc tout attristé à la maison; mais il se consola en songeant qu'il serait probablement plus heureux le lendemain.

Le lendemain, à la même heure, même attente et même déception; mais monsignor Perelli avait entre autres vertus chrétiennes une patience développée à un haut degré; il espéra donc que sa curiosité, trompée déjà deux fois, serait enfin satisfaite la troisième.

Cependant Gaëtan ne comprenait rien au nouveau caprice de son maître qui, au lieu de s'en aller passer sa soirée, comme il en avait l'habitude, chez le prince de C*** ou chez le duc de N***, venait s'établir au bord de la mer, et, la tête à la portière, restait aussi attentif que s'il eût été dans sa loge de San-Carlo un jour de grand gala; et puis Gaëtan n'était plus tout à fait un jeune homme, et il craignait pour sa santé l'humidité du soir, dont, assis sur son siége, rien ne le garantissait. Le troisième jour arrivé, il résolut de tirer au clair la cause de ces stations inaccoutumées. En conséquence, au moment où commençait à sonner l'*Ave Maria :*

— Pardon, Excellence, dit-il en se penchant sur son siége de manière à dialoguer plus facilement avec monsignor Perelli, qui se tenait à la portière, les yeux écarquillés dans leur plus grande dimension; peut-on sans indiscrétion demander à Votre Excellence ce qu'elle attend ainsi?

— Mon ami, dit le prélat, j'attends que le crépuscule tombe; j'ai attendu inutilement hier et avant-hier; je ne l'ai pas vu malgré la grande attention que j'y ai faite; mais aujourd'hui j'espère être plus heureux.

— Peste! dit Gaëtan, il est cependant tombé, et joliment tombé, ces deux jours-ci, Excellence, je vous en réponds!

— Comment! tu l'as donc vu, toi?

— Non-seulement je l'ai vu, mais je l'ai senti!

— On le sent donc aussi?

— Je le crois bien qu'on le sent!

— C'est singulier; je ne l'ai ni vu ni senti.

— Et, tenez, dans ce moment même...

— Eh bien?

— Eh bien! vous ne le voyez pas, Excellence?

— Non.

— Voulez-vous le sentir?

— Je ne te cache pas que cela me serait agréable.

— Alors rentrez la tête entièrement dans la voiture.

— M'y voilà.

— Étendez la main hors de la portière.

— J'y suis.

— Plus haut. Encore. Là, bien.

Gaëtan prit son fouet et en cingla un grand coup sur la main de monsignor Perelli.

Le digne prélat poussa un cri de douleur.

— Eh bien! l'avez-vous senti? demanda Gaëtan.

— Oui, oui, très-bien! répondit monsignor Perelli. Très-bien; je suis content, très-content. Revenons chez nous.

— Cependant, si vous n'étiez pas satisfait, Excellence, continua Gaëtan, nous pourrions revenir encore demain.

— Non, mon ami, non, c'est inutile; j'en ai assez. Merci.

Monsignor porta huit jours sa main en écharpe,

racontant son aventure à tout le monde, et assurant que, malgré les premiers doutes, il en était revenu à l'avis du comte de M***, qui avait dit qu'il était fort malsain de rester dehors tandis que le crépuscule tombait, ajoutant que si le crépuscule lui était tombé sur le visage au lieu de lui tomber sur la main, il n'y avait pas de doute qu'il n'en fût resté défiguré tout le reste de sa vie.

Malgré sa fabuleuse bêtise, et peut-être même à cause d'elle, monsignor Perelli avait l'âme la plus évangélique qu'il fût possible de rencontrer. Toute douleur le voyait compatissant, toute plainte le trouvait accessible. Ce qu'il craignait surtout, c'était le scandale; le scandale, selon lui, avait perdu plus d'âmes que le péché même. Aussi faisait-il tout au monde pour éviter le scandale. Non pas pour lui; Dieu merci! monsignor Perelli était un homme de mœurs non-seulement pures, mais encore austères. Malheureusement, le bon exemple n'est pas celui que l'on suit avec le plus d'entraînement. Monsignor Perelli avait, dans sa maison même, une jeune voisine, et dans la maison en face de la sienne un jeune voisin qui donnaient fort à causer à tout le quartier. C'était la journée durant, et d'une fenêtre à l'autre, les signes les plus tendres, si bien que plusieurs fois les âmes charitables de la rue qu'habitait monsignor Perelli le vinrent prévenir des distractions mondaines que donnait aux esprits réservés cet éternel échange de signaux amoureux.

Monsignor Perelli commença par prier Dieu de permettre que le scandale cessât; mais malgré l'ardeur de ses prières, le scandale, loin de cesser, alla toujours croissant. Il s'informa alors des causes qui forçaient les deux jeunes gens à passer à cet exercice télégraphique un temps qu'ils pouvaient infiniment mieux employer en louant le Seigneur, et il apprit que les coupables étaient deux amoureux que leurs parents refusaient d'unir sous prétexte de disproportion de fortune. Dès lors, au sentiment de réprobation que lui inspirait leur conduite se mêla un grain de pitié que lui inspirait leur malheur; il alla les trouver l'un après l'autre pour les consoler, mais les pauvres jeunes gens étaient inconsolables; il voulut obtenir d'eux qu'ils se résignassent à leur sort, comme devaient le faire des chrétiens soumis et des enfants respectueux, mais ils déclarèrent que le mode de correspondance qu'ils avaient adopté étant le seul qui leur restât après la cruelle séparation dont ils étaient victimes, ils ne renonceraient pour rien au monde à cette dernière consolation, dût-elle mettre en rumeur toute la ville de Naples. Monsignor Perelli eut beau prier, supplier, menacer, il les trouva inébranlables dans leur obstination. Alors voyant que, s'il ne s'en mêlait pas plus efficacement, les deux malheureux pécheurs continueraient d'être pour leur prochain une pierre d'achoppement, le digne prélat leur offrit, puisqu'ils ne pouvaient se voir ni chez l'un ni chez l'autre pour se dire, loin de tous les yeux, ce qu'ils étaient forcés de se dire ainsi *coram populo*, de se rencontrer chez lui une heure ou deux tous les jours, à la condition que les portes et les fenêtres de la chambre où ils se rencontreraient seraient fermées, que personne ne connaîtrait leurs rendez-vous, et qu'ils renonceraient entièrement à cette malheureuse correspondance par signes, qui mettait en rumeur tout le quartier. Les jeunes gens acceptèrent avec reconnaissance cette évangélique proposition, jurèrent tout ce que monsignor Perelli leur demandait de jurer, et, à la grande édification du quartier, parurent avoir, à compter de ce jour, renoncé à leur fatal entêtement.

Plusieurs mois se passèrent pendant lesquels monsignor Perelli se félicitait chaque jour davantage de l'expédient ingénieux qu'il avait trouvé à l'endroit des deux amants, lorsqu'un matin, au moment où il rendait grâces à Dieu de lui avoir inspiré une si heureuse idée, les parents de la jeune fille tombèrent chez monsignor Perelli pour lui demander compte de sa trop grande charité chrétienne. Seulement alors monsignor Perelli comprit toute l'étendue du rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Mais comme monsignor Perelli était riche, comme monsignor Perelli était la bonté en personne, comme toute chose pouvait s'arranger, au bout du compte, avec une niaiserie de deux ou trois mille ducats, monsignor Perelli dota la jeune pécheresse, à la grande satisfaction du père du jeune homme, de la part duquel venait tout l'empêchement, et qui ne vit plus dès lors aucun inconvénient à la recevoir dans sa famille. La chose, grâce à monsignor Perelli, finit donc comme un conte de fée: les deux amants se marièrent, furent constamment heureux, et obtinrent du ciel beaucoup d'enfants.

Maintenant il me resterait bien une dernière histoire à raconter, qui, à l'heure qu'il est, désopile encore immodérément la rate des Napolitains; mais l'esprit des nations est chose si différente que l'on

ne peut jamais répondre que ce qui fera pouffer de rire l'une fera sourciller l'autre. Conduisez Falstaff à Naples, et il y passera incompris; transplantez Polichinelle à Londres, et il y mourra du spleen.

Et puis nous avons une malheureuse langue moderne si bégueule qu'elle rougit de tout, et même de sa bonne aïeule la langue de Molière et de Saint-Simon, à laquelle je lui souhaiterais cependant de ressembler. Il en résulte que, tout bien pesé, je n'ose point vous raconter l'histoire de monsignor Perelli, laquelle fit néanmoins tant rire le bon roi Nasone, lequel, à coup sûr, avait au moins autant d'esprit que vous et moi en pouvons avoir, soit séparément, soit même ensemble. Et pourtant, elle lui avait été racontée un certain jour où il ne fallait rien moins qu'une pareille histoire pour dérider le front de Sa Majesté. On venait d'apprendre à Naples une nouvelle escapade des Vardarelli.

Comme ces honnêtes bandits m'offrent une occasion de faire connaître le peuple napolitain sous une nouvelle face, et qu'on ne doit négliger dans un tableau aucun des détails qui peuvent en augmenter la vérité ou l'effet, disons ce que c'était que les Vardarelli.

XV

LES VARDARELLI.

Le peuple est en général aux mains des rois ce qu'un couteau bien affilé est aux mains des enfants : il est rare qu'ils s'en servent sans se blesser. La reine Louise de Prusse organisa les sociétés secrètes : les sociétés secrètes produisirent Sand. La reine Caroline protégea le carbonarisme : le carbonarisme amena la révolution de 1820.

Au nombre des premiers carbonari reçus, se trouvait un Calabrais nommé Gaëtano Vardarelli. C'était un de ces hommes d'Homère, possédant toutes les qualités de la primitive nature, aux muscles de lion, aux jambes de chamois, à l'œil d'aigle. Il avait d'abord servi sous Murat ; car Murat, dans le projet qu'il conçut un instant de se faire roi de toute l'Italie, avait calculé que le carbonarisme lui serait en ce cas un puissant levier ; puis s'apercevant bientôt qu'il fallait un autre bras et surtout un autre génie que le sien pour diriger un pareil moteur, Murat, de protecteur des carbonari qu'il était, s'en fit bientôt le persécuteur. Gaëtano Vardarelli alors déserta et se retira dans la Calabre, au sein de ses montagnes maternelles, où il croyait qu'aucun pouvoir humain ne serait assez hardi pour le poursuivre.

Vardarelli se trompait : Murat avait alors parmi ses généraux un homme d'une bravoure inouïe, d'une persévérance stoïque, d'une inflexibilité suprême ; un homme comme Dieu en envoie pour les choses qu'il veut détruire ou élever : cet homme, c'était le général Manhès.

Parcourez la Calabre de Reggio à Pæstum : tout individu possédant un ducat et un pied de terrain vous dira que la paisible jouissance de ce pied de terrain et de ce ducat, c'est au général Manhès qu'il la doit. En échange, quiconque ne possède pas ou désire posséder le bien des autres a le général Manhès en exécration.

Vardarelli fut donc forcé comme les autres de se courber sous la main de fer du terrible proconsul. Traqué de vallée en vallée, de forêt en forêt, de montagne en montagne, il recula pied à pied, mais enfin il recula ; puis un beau jour, acculé à Scylla, il fut forcé de traverser le détroit et d'aller demander du service au roi Ferdinand.

Vardarelli avait vingt-six ans, il était grand, il était fort, il était brave. On comprit qu'il ne fallait pas mépriser un pareil homme, on le fit sergent de la garde sicilienne. C'est avec ce grade et dans cette position que Vardarelli rentra à Naples en 1815, à la suite du roi Ferdinand.

Mais c'était une position bien secondaire que celle de sergent pour un homme du caractère dont était Gaëtano Vardarelli. Toute son espérance, s'il continuait sa carrière militaire, était d'arriver au grade de sous-lieutenant ; et cette espérance, le jeune ambitieux n'eût pas même voulu l'accepter comme un pis aller. Après avoir balancé quelque temps, il fit donc ce qu'il avait déjà fait ; il déserta le service du roi Ferdinand, comme il avait déserté celui du roi Joachim, et, la seconde comme la première fois, il s'enfuit dans la Calabre, sentant, comme Antée, sa force s'accroître à chaque fois qu'il touchait sa mère.

Là il fit un appel à ses anciens compagnons. Deux de ses frères et une trentaine de bandits errants et dispersés y répondirent. La petite troupe réunie élit Gaëtano Vardarelli pour son chef, s'engageant à lui obéir passivement, et lui reconnaissant sur tous le



droit de vie et de mort. D'esclave qu'il était à la ville, Vardarelli se retrouva donc roi dans la montagne, et roi d'autant plus à craindre que le terrible général Manhès n'était plus là pour le détrôner.

Vardarelli procéda selon la vieille rubrique, grâce à laquelle les bandits ont toujours fait de si bonnes affaires en Calabre et à l'Opéra-Comique; c'est-à-dire qu'il se proclama le grand régularisateur des choses de ce monde, et que, joignant l'effet aux paroles, il commença le nivellement social qu'il rêvait en complétant le nécessaire aux pauvres avec le superflu dont il débarrassait les riches. Quoique ce système soit un peu bien connu, il est juste de dire qu'il ne s'use jamais. Il en résulta donc qu'il s'attacha au nom de Vardarelli une popularité et une terreur grâce auxquelles il ne tarda pas à être connu du roi Ferdinand lui-même.

Le roi Ferdinand, qui venait d'être réintégré sur son trône, trouvait naturellement que le monde ne pouvait pas aller mieux qu'il n'allait, et appréciait assez médiocrement tout réformateur qui essayait de tailler au globe une nouvelle facette; il résulta de cette opinion bien arrêtée chez lui que Vardarelli lui apparut tout bonnement comme un brigand à pendre, et qu'il ordonna qu'il fût pendu.

Mais pour pendre un homme, il faut trois choses: une corde, une potence et un pendu. Quant au bourreau, il est inutile de s'en inquiéter, cela se trouve toujours et partout.

Les agents du roi avaient la corde et la potence, ils étaient à peu près sûrs de trouver le bourreau, mais il leur manquait la chose principale : l'homme à pendre.

On se mit à courir après Vardarelli ; mais comme il savait parfaitement dans quel but philanthropique on le cherchait, il n'eut garde de se laisser rejoindre. Il y a plus : comme il avait fait son éducation sous le général Manhès, c'était un gaillard qui connaissait à fond son jeu de cache-cache. Il en donna donc tant et plus à garder aux troupes napolitaines, ne se trouvant jamais où on s'attendait à le rencontrer, se montrant partout où on ne l'attendait pas, s'échappant comme une vapeur et revenant comme un orage.

Rien ne réussit comme le succès. Le succès est l'aimant moral qui attire tout à lui. La troupe de Vardarelli, qui ne montait d'abord qu'à vingt-cinq ou trente personnes, fut bientôt doublée : Vardarelli devint une puissance.

Ce fut une raison de plus pour l'anéantir ; on fit des plans de campagne contre lui, on doubla les troupes envoyées à sa poursuite, on mit sa tête à prix, tout fut inutile. Autant eût valu mettre au ban du royaume l'aigle et le chamois, ses compagnons d'indépendance et de liberté.

Et cependant chaque jour on entendait raconter quelque prouesse nouvelle qui indiquait dans le fugitif un redoublement d'adresse ou un surcroît d'audace. Il venait jusqu'à deux ou trois lieues de Naples comme pour narguer le gouvernement. Une fois il organisa une chasse dans la forêt de Persiano comme aurait pu faire le roi lui-même, et, comme il était excellent tireur, il demanda ensuite aux gardes qu'il avait forcés de le suivre et de le seconder s'ils avaient jamais vu leur auguste maître faire de plus beaux coups que lui.

Une autre fois, c'étaient le prince de Lésorano, le colonel Calcedonio, Casella, et le major Delponte, qui chassaient eux-mêmes avec une dizaine d'officiers et une vingtaine de piqueurs dans une forêt à quelques lieues de Bari, quand tout à coup le cri : *Vardarelli! Vardarelli!* se fit entendre. Chacun alors de fuir le plus vite possible, et dans la direction où il se trouvait. Bien en prit aux chasseurs de fuir ainsi, car tous eussent été pris, tandis que, grâce à la vitesse de leurs chevaux habitués à courre le cerf, un seul tomba entre les mains des bandits.

C'était le major Delponte : les bandits jouaient de malheur, ils avaient fait prisonnier un des plus braves, mais aussi un des plus pauvres officiers de l'armée napolitaine. Lorsque Vardarelli demanda au major Delponte mille ducats de rançon pour l'indemniser de ses frais d'exposition, le major Delponte lui fit des cornes en lui disant qu'il le défiait bien de lui faire payer une seule obole. Vardarelli menaça Delponte de le faire fusiller si la somme n'était pas versée à une époque qu'il fixa. Mais Delponte lui répondit que c'était du temps de perdu que d'attendre, et que s'il avait un conseil à lui donner, c'était de le faire fusiller tout de suite.

Vardarelli en eut un instant la velléité ; mais il songea que, plus Delponte faisait bon marché de sa vie, plus Ferdinand devait y tenir. En effet, à peine le roi eut-il appris que le brave major était entre les mains des bandits qu'il ordonna de payer sa rançon sur ses propres deniers. En conséquence, un matin, Vardarelli annonça au major Delponte que, sa ran-

çon ayant été exactement et intégralement payée, il était parfaitement libre de quitter la troupe et de diriger ses pas vers le point de la terre qui lui agréait le plus. Le major Delponte ne comprenait pas quelle était la main généreuse qui le délivrait; mais comme, quelle qu'elle fût, il était fort disposé à profiter de sa libéralité, il demanda son cheval et son sabre, qu'on lui rendit, se mit en selle avec un flegme parfait, et s'éloigna au petit pas et en sifflotant un air de chasse, ne permettant pas que sa monture fit un pas plus vite que l'autre, tant il tenait à ce qu'on ne pût pas même supposer qu'il avait peur.

Mais le roi, pour s'être montré magnifique à l'endroit du major, n'en avait pas moins juré l'extermination des bandits qui l'avaient forcé de traiter de puissance à puissance avec eux. Un colonel, je ne sais plus lequel, qui l'avait entendu jurer ainsi, fit à son tour le serment, si on voulait lui confier un bataillon, de ramener Vardarelli, ses deux frères et les soixante hommes qui composaient sa troupe, pieds et poings liés, dans les cachots de la Vicaria. L'offre était trop séduisante pour qu'on ne l'acceptât point; le ministre de la guerre mit cinq cents hommes à la disposition du colonel, et le colonel et sa petite troupe se mirent en quête de Vardarelli et de ses compagnons.

Vardarelli avait des espions trop dévoués pour ne pas être prévenu à temps de l'expédition qui s'organisait. Il y a plus : en apprenant cette nouvelle, lui aussi, il avait fait un serment : c'était de guérir à tout jamais le colonel qui s'était si aventureusement voué à sa poursuite, d'un second élan patriotique dans le genre du premier.

Il commença donc par faire courir le pauvre colonel par monts et par vaux, jusqu'à ce que lui et sa troupe fussent sur les dents; puis, lorsqu'il les vit tels qu'il les désirait, il leur fit, à deux heures du matin, donner une fausse indication; le colonel prit le renseignement pour or en barre, et partit à l'instant même afin de surprendre Vardarelli, qu'on lui avait assuré être, lui et sa troupe, dans un petit village situé à l'extrémité d'une gorge si étroite, qu'à peine y pouvait-on passer quatre hommes de front. Quelques âmes charitables qui connaissaient les localités firent bien au brave colonel quelques observations, mais il était tellement exaspéré qu'il ne voulut entendre à rien, et partit dix minutes après avoir reçu l'avis.

Le colonel fit une telle diligence qu'il dévora près de quatre lieues en deux heures, de sorte qu'au point du jour il se trouva sur le point d'entrer dans la gorge, de l'autre côté de laquelle il devait surprendre les bandits. Quand il fut arrivé là, l'endroit lui parut si effroyablement propice à une embuscade qu'il envoya vingt hommes explorer le chemin, tandis qu'il faisait halte avec le reste de son bataillon; mais au bout d'un quart d'heure les vingt hommes revinrent en annonçant qu'ils n'avaient rencontré âme qui vive.

Le colonel n'hésita donc plus et s'engagea dans la gorge lui et ses cinq-cents hommes : mais au moment où cette gorge s'élargissait, pareille à une espèce d'entonnoir, entre deux défilés, le cri : *Vardarelli! Vardarelli!* se fit entendre comme s'il tombait des nuages, et le pauvre colonel, levant la tête, vit toutes les crêtes de rochers garnies de brigands qui le tenaient en joue lui et sa troupe. Cependant il ordonna de se former en peloton; mais Vardarelli cria d'une voix terrible : « A bas les armes, ou vous êtes tous morts! » A l'instant même les bandits répétèrent le cri de leur chef, puis l'écho répéta le cri des bandits; de sorte que les soldats, qui n'avaient pas fait le même serment que leur colonel et qui se croyaient entourés d'une troupe trois fois plus nombreuse que la leur, crièrent à qui mieux mieux qu'ils se rendaient, malgré les exhortations, les prières et les menaces de leur malheureux chef.

Aussitôt Vardarelli, sans abandonner sa position, ordonna aux soldats de mettre les fusils en faisceaux, ordre qu'ils exécutèrent à l'instant même; puis il leur signifia de se séparer en deux bandes, et de se rendre chacun à un endroit indiqué, nouvel ordre auquel ils obéirent avec la même ponctualité qu'ils avaient fait pour la première manœuvre. Enfin, laissant une vingtaine de bandits en embuscade, il descendit avec le reste de ses hommes, et, leur ordonnant de se ranger en cercle autour des faisceaux, il les invita à mettre les armes de leurs ennemis hors d'état de leur nuire momentanément par le même moyen qu'avait employé Gulliver pour éteindre l'incendie du palais de Lilliput.

C'est le récit de cet événement qui avait mis le roi de si mauvaise humeur qu'il ne fallait rien moins que l'anecdote nouvelle dont monsignor Perelli était le héros pour le lui faire oublier.

On comprend que cette nouvelle frasque ne remit pas don Gaëtano dans les bonnes grâces du gou-

vernement. Les ordres les plus sévères furent donnés à son égard ; seulement, dès le lendemain, le roi, qui était homme de trop joyeux esprit pour garder rancune à Vardarelli d'un si bon tour, racontait en riant à gorge déployée l'aventure à qui voulait l'entendre, de sorte que, comme il y a toujours foule pour entendre les aventures que veulent bien raconter les rois, le pauvre colonel n'osa de trois ans remettre le pied dans la capitale.

Mais le général qui commandait en Calabre prit la chose d'une façon bien autrement sérieuse que ne l'avait fait le roi. Il jura à son tour que, quel que fût le moyen qu'il dût employer, il exterminerait les Vardarelli depuis le premier jusqu'au dernier. Il commença par les poursuivre à outrance ; mais, comme on s'en doute bien, cette poursuite ne fut qu'un jeu de barres pour les bandits. Ce que voyant, le général commandant proposa à leur chef un traité par lequel lui et les siens entreraient au service du gouvernement. Soit que les conditions fussent trop avantageuses pour être refusées, soit que Gaëtano se lassât de cette vie de dangers sans fin et d'éternel vagabondage, il accepta les propositions qui lui étaient faites, et le traité fut rédigé en ces termes :

« Au nom de la très-sainte Trinité.

« Art. 1er. Il sera octroyé pardon et oubli aux méfaits des Vardarelli et de leurs partisans.

« Art. 2. La bande des Vardarelli sera transformée en compagnie de gendarmes.

« Art. 3. La solde du chef Gaëtano Vardarelli sera de 90 ducats par mois ; celle de chacun de ses trois lieutenants, de 45 ducats, et celle de chaque homme de la compagnie, de 30. Elle sera payée au commencement de chaque mois et par anticipation (1).

« Art. 4. La susdite compagnie jurera fidélité au roi entre les mains du commissaire royal ; ensuite elle obéira aux généraux qui commandent dans les provinces, et sera destinée à poursuivre les malfaiteurs dans toutes les parties du royaume.

« Naples, 6 juillet 1817. »

Les conditions ci-dessus rapportées furent immédiatement mises à exécution de part et d'autre ; les Vardarelli changèrent de nom et d'uniforme, touchèrent d'avance, comme ils en étaient convenus, le premier mois de leurs appointements, en échange de quoi ils se mirent à la poursuite des bandits qui désolaient la Capitanate, ne leur laissant ni paix ni relâche, tant ils connaissaient toutes les ruses du métier ; si bien qu'au bout de quelque temps on pouvait s'en aller de Naples à Reggio sa bourse à la main.

Mais ce n'était pas précisément là le but que s'était proposé le général ; il avait contre les Vardarelli, à cause de l'histoire du colonel, une vieille dent que vint encore corroborer la promptitude avec laquelle les nouveaux gendarmes venaient d'exécuter, au nombre de cinquante ou soixante seulement, des choses qu'avant eux des compagnies, des bataillons, des régiments et jusqu'à des corps d'armée avaient entreprises en vain. Il fut donc résolu que, maintenant que les Vardarelli avaient débarrassé la Capitanate et les Calabres des brigands qui les infestaient, on débarrasserait le royaume des Vardarelli.

Mais c'était chose plus facile à entreprendre qu'à exécuter, et probablement toutes les troupes que le général avait sous ses ordres, réunies ensemble, n'eussent pas pu y parvenir, si les bandits gendarmisés eussent eu le moindre soupçon de ce qui se tramait contre eux. Mais, à défaut de soupçons positifs, ils étaient doués d'un instinct de défiance qui ne leur permettait pas de donner la moindre prise à leurs ennemis, et près d'une année se passa sans que le général trouvât moyen de mettre à exécution son projet exterminateur.

Mais le général trouva des alliés dans les anciens amis des ex-brigands : un homme de Porto-Canone, dont Gaëtano Vardarelli avait enlevé la sœur, vint le trouver, et, lui racontant les causes de haine qu'il avait contre les Vardarelli, lui offrit de le débarrasser au moins de Gaëtano Vardarelli et de ses deux frères. L'offre était trop selon les désirs du général pour qu'il hésitât un instant à l'accepter. Il offrit à l'homme qui venait lui faire cette proposition une somme d'argent considérable ; mais celui-ci, tout en acceptant pour ses compagnons, refusa pour lui-même, disant que c'était du sang et non de l'or qu'il lui fallait ; que, quant aux compagnons qu'il comptait s'adjoindre dans cette expédition, il s'informerait de ce qu'ils demandaient pour le seconder, et qu'il rendrait compte de leurs exigences au général, qui traiterait directement avec eux.

(1) Ces différents appointements correspondaient aux soldes des colonels, des capitaines et des lieutenants.

Quelles furent ces exigences? Nul historien ne l'a dit. Ce qui fut donné, ce qui fut reçu, on l'ignore. Ce qu'on sait seulement, ce furent les faits qui s'accomplirent à la suite de cet entretien.

Un jour les Vardarelli, se croyant au milieu d'amis sûrs, stationnaient pleins de confiance et d'abandon sur la place d'un petit village de la Pouille, nommé Uriri. Tout à coup, et sans que rien au monde eût pu faire présager une pareille agression, une douzaine de coups de feu partirent d'une des maisons situées sur la place, et de cette seule décharge, Gaëtano Vardarelli, ses deux frères et six bandits tombèrent morts. Aussitôt les autres, ne sachant pas à quel nombre d'ennemis ils avaient affaire, et soupçonnant qu'ils étaient enveloppés d'une vaste trahison, sautèrent sur leurs chevaux dont ils ne s'éloignaient jamais, et disparurent en un clin d'œil comme une volée d'oiseaux effarouchés.

Aussitôt que la place fut vide, et qu'il n'y eut plus que les morts, l'homme qui était allé trouver le général sortit le premier de la maison d'où était parti le feu, s'avança vers Gaëtano Vardarelli, et tandis que ses compagnons dépouillaient les autres cadavres, s'emparant de leurs armes et de leur ceinture, lui se contenta de tremper ses deux mains dans le sang de son ennemi, et après s'en être barbouillé le visage :

« Voici la tache lavée, » dit-il ; et il se retira sans rien prendre du pillage commun, sans rien accepter de la récompense promise.

Cependant ce n'était point assez : Gaëtano Vardarelli, ses deux frères et six de ses compagnons étaient morts, c'est vrai ; mais quarante autres étaient encore vivants, et pouvaient, en reprenant leur ancien métier et en élisant de nouveaux chefs, donner infiniment de fil à retordre à Son Excellence le général commandant. Il résolut donc de continuer à jouer le rôle d'ami, et donna l'ordre que les meurtriers d'Uriri fussent arrêtés. Comme ceux-ci ne s'attendaient à rien de pareil, la chose ne fut pas difficile ; on s'empara d'eux à l'improviste et sans qu'ils essayassent de tenter la moindre résistance ; on les jeta en prison, et l'on cria bien haut qu'on allait leur faire leur procès, et que prompte et sévère vengeance serait tirée du crime qu'ils avaient commis.

Il pouvait y avoir du vrai dans tout cela ; aussi les fugitifs se laissèrent-ils prendre au piége. Comme il était notoire qu'à la tête des meurtriers se trouvait le frère de la jeune fille outragée par Gaëtano Vardarelli, on crut généralement dans la troupe que cet assassinat était le résultat d'une vengeance particulière ; de sorte que, lorsque les malheureux qui s'étaient sauvés virent leurs assassins arrêtés et entendirent répéter de tous côtés que leur procès se poursuivait avec ardeur, ils n'eurent aucune idée que le gouvernement fût pour quelque chose dans cette trahison. D'ailleurs, eussent-ils conçu quelque doute, qu'une lettre qu'ils reçurent de lui les eût fait évanouir : il leur écrivait que le traité du 6 juillet restait toujours sacré, et les invitait à se choisir d'autres chefs en remplacement de ceux qu'ils avaient eu le malheur de perdre.

Comme ce remplacement était urgent, les Vardarelli procédèrent immédiatement à la nomination de leurs nouveaux officiers, et, à peine l'élection achevée, ils prévinrent le général que ses instructions étaient suivies. Alors ils reçurent une seconde lettre qui les convoquait à une revue dans la ville de Foggia. Cette lettre leur recommandait, entre autres choses importantes, de venir tous tant qu'ils étaient, afin qu'on ne pût douter que les élections faites ne fussent le résultat positif d'un scrutin unanime et incontestable.

A la lecture de cette lettre, une longue discussion s'éleva entre les Vardarelli ; la majorité était d'avis qu'on se rendît à la revue ; mais une faible minorité s'opposait à cette proposition : selon elle, c'était un nouveau guet-apens dressé pour exterminer le reste de la troupe. Les Vardarelli avaient le droit de nomination entre eux ; c'était chose incontestée et qui par conséquent n'avait besoin d'aucune sanction gouvernementale ; on ne pouvait donc les convoquer que dans quelque sinistre dessein. C'était du moins l'avis de huit d'entre eux, et, malgré les sollicitations de leurs camarades, ces huit clairvoyants refusèrent obstinément de se rendre à Foggia : le reste de la troupe, qui se composait de trente et un hommes et d'une femme qui avait voulu accompagner son mari, se trouva sur la place de la ville au jour et à l'heure dits.

C'était un dimanche ; la revue était solennellement annoncée, de sorte que la place publique était encombrée de curieux. Les Vardarelli entrèrent dans la ville avec un ordre parfait, armés jusqu'aux dents, mais sans donner aucun signe d'hostilité. Au contraire, en arrivant sur la place ils levèrent leurs sabres, et d'une voix unanime firent entendre le cri

de : *Vive le roi!* A ce cri, le général parut sur son balcon pour saluer les arrivants, tandis que l'aide de camp de service descendait pour les recevoir.

Après force compliments sur la beauté de leurs chevaux et le bon état de leurs armes, l'aide de camp invita les Vardarelli à défiler sous le balcon du général, manœuvre qu'ils exécutèrent avec une précision qui eût fait honneur à des troupes réglées. Puis, cette évolution exécutée, ils vinrent se ranger sur la place, où l'aide de camp les invita à mettre pied à terre et à se reposer un instant, tandis qu'il porterait au général la liste des trois nouveaux officiers.

L'aide de camp venait de rentrer dans la maison d'où il était sorti ; les Vardarelli, la bride passée au bras, se tenaient près de leurs chevaux, lorsqu'une grande rumeur commença à circuler dans la foule ; puis à cette rumeur succédèrent des cris d'effroi, et toute cette masse de curieux commença d'aller et de venir comme une marée. Par toutes les rues aboutissantes à la place, des soldats napolitains s'avançaient en colonnes serrées. De tous côtés les Vardarelli étaient cernés.

Aussitôt, reconnaissant la trahison dont ils étaient victimes, les Vardarelli sautèrent sur leurs chevaux et tirèrent leurs sabres ; mais au même instant le général ayant ôté son chapeau, ce qui était le signal convenu, le cri : Ventre à terre ! retentit, et tous les curieux ayant obéi à cette injonction dont ils comprenaient l'importance, les feux des soldats se croisèrent au-dessus de leurs têtes, et neuf Vardarelli tombèrent de leurs chevaux, tués ou blessés à mort. Ceux qui étaient restés debout, comprenant alors qu'il n'y avait pas de quartier à attendre, se réunirent, sautèrent à bas de leurs chevaux, et, armés de leurs carabines, s'ouvrirent en combattant un passage jusqu'aux ruines d'un vieux château dans lesquelles ils se retranchèrent. Deux seulement, se confiant à la vitesse de leur monture, fondirent tête baissée sur le groupe de soldats qui leur parut le moins nombreux, et, faisant feu à bout portant, profitèrent de la confusion que causait dans les rangs leur décharge, qui avait tué deux hommes, pour passer à travers les baïonnettes et s'échapper à fond de train. La femme, aussi heureuse qu'eux, dut la vie à la même manœuvre, opérée sur un autre point, et s'éloigna au grand galop après avoir déchargé ses deux pistolets.

Tous les efforts se réunirent aussitôt sur les vingt Vardarelli restants, lesquels, comme nous l'avons dit, s'étaient réfugiés dans les ruines d'un vieux château. Les soldats, s'encourageant les uns les autres, s'avancèrent, croyant que ceux qu'ils poursuivaient allaient leur disputer les approches de leur retraite ; mais, au grand étonnement de tout le monde, ils parvinrent jusqu'à la porte sans qu'il y eût un seul coup de fusil tiré. Cette impunité les enhardit ; on attaqua la porte à coups de hache et de levier ; la porte céda, les soldats se précipitèrent alors dans la cour du château, se répandirent dans les corridors, parcoururent les appartements, mais, à leur grand étonnement, tout était désert : les Vardarelli avaient disparu.

Les assaillants furetèrent une heure dans tous les coins et recoins de la vieille masure ; enfin ils allaient se retirer, convaincus que les Vardarelli avaient trouvé quelques moyens, connus d'eux seuls, de regagner la montagne, lorsqu'un soldat, qui s'était approché du soupirail d'un cellier, et qui se penchait pour regarder dans l'intérieur, tomba percé d'un coup de feu.

Les Vardarelli étaient découverts ; mais les poursuivre dans leur retraite n'était pas chose facile. Aussi résolut-on, au lieu de chercher à les y forcer, d'employer un autre moyen, plus lent, mais plus sûr : on commença par rouler une grosse pierre contre le soupirail. Sur cette pierre on amassa toutes celles que l'on put trouver ; on laissa un piquet d'hommes avec leurs armes chargées pour garder cette issue ; puis, faisant un détour, on commença par jeter des fagots enflammés contre la porte du cellier, que les Vardarelli avaient fermée en dedans, et sur ces fagots enflammés, tout le bois et toutes les matières combustibles que l'on put trouver ; de sorte que l'escalier ne fut bientôt qu'une immense fournaise, et que, la porte ayant cédé à l'action du feu, l'incendie se répandit comme un torrent dans ce souterrain où les Vardarelli s'étaient réfugiés. Cependant un profond silence régnait encore dans le cellier. Bientôt deux coups de fusil partirent : c'étaient deux frères qui, ne voulant pas tomber vivants aux mains de leurs ennemis, s'étaient embrassés et avaient à bout portant déchargé leur fusil l'un sur l'autre. Un instant après, une troisième explosion se fit entendre : c'était un bandit qui se jetait volontairement au milieu des flammes et dont la giberne sautait. Enfin, les dix-sept bandits restants voyant qu'il n'y avait plus pour eux aucune

chance de salut, et se voyant près d'être asphyxiés, demandèrent à se rendre. Alors on déblaya le soupirail, on les en tira les uns après les autres, et à mesure qu'ils en sortaient on leur liait les pieds et les mains. Une charrette que l'on amena ensuite les transporta tous dans les prisons de la ville.

Quant aux huit qui n'avaient pas voulu venir à Foggia et aux deux qui s'étaient échappés, ils furent chassés comme des bêtes fauves, traqués de caverne en caverne. Les uns furent tués au débusqué comme des chevreuils, les autres furent livrés par leurs hôtes, les autres enfin se rendirent eux-mêmes; si bien qu'au bout d'un an tous les Vardarelli étaient morts ou prisonniers.

Il n'y eut que la femme qui s'était sauvée un pistolet de chaque main qui disparut, sans qu'on la revît jamais ni morte ni vivante.

Lorsque le roi apprit cet événement, il entra dans une grande colère; c'était la seconde fois qu'on violait sans l'en prévenir un traité, non pas signé par lui, mais fait en son nom. Or il savait que l'inexorable histoire enregistre presque toujours les faits sans se donner la peine d'en rechercher les causes, et que, tout au contraire de ce qui se passe dans notre monde, où ce sont les ministres qui sont responsables des fautes du roi, c'est le roi qui dans l'autre est responsable des fautes de ses ministres.

Mais on lui répéta tant, et de tant de côtés, que c'était une action louable que d'avoir exterminé cette méchante race des Vardarelli, qu'il finit par pardonner à ceux qui avaient ainsi abusé de son nom.

Il est vrai que quelque temps après arriva la révolution de 1820, qui amena avec elle bien d'autres préoccupations que celle de savoir si on avait plus ou moins exactement tenu un traité fait avec des bandits. Pour la troisième fois il rentra, au bout de deux ans d'absence, au milieu des cris de joie de son peuple, qui le chassait sans cesse et qui ne pouvait vivre sans lui.

Malheureusement pour les Napolitains, cette troisième restauration fut de courte durée. Le soir du 3 janvier 1825, le roi se coucha après avoir fait sa partie de jeu et avoir dit ses prières accoutumées. Le lendemain, comme à dix heures du matin il n'avait pas encore sonné, on entra dans sa chambre et on le trouva mort.

A l'ouverture de son testament, dans lequel il recommandait à son fils François de continuer les aumônes qu'il avait l'habitude de faire, on trouva que ces aumônes montaient par an à 24,000 ducats.

Il avait vécu soixante et seize ans, il en avait régné soixante-cinq; il avait vu passer sous son long règne trois générations d'hommes, et, malgré trois révolutions et trois restaurations, il mourait le roi le plus populaire que Naples ait jamais eu.

Aussi le peuple chercha-t-il à la mort imprévue de son roi bien-aimé une cause surnaturelle. Or, pour des hommes d'imagination comme sont les Napolitains, rien n'est difficile à trouver. Voilà ce que l'on découvrit.

Le roi Ferdinand, comme on a pu le voir, n'était pas exempt de certains préjugés. Depuis quinze ans il était persécuté par le chanoine Ojori, qui le tourmentait pour obtenir une audience de lui et lui présenter je ne sais quel livre dont il était l'auteur. Ferdinand avait toujours refusé, et, malgré les instances du postulant, avait constamment tenu bon. Enfin, le 2 janvier 1825, vaincu par les prières de tous ceux qui l'entouraient, il accorda pour le lendemain cette audience si longtemps reculée. Le matin, le roi eut quelque velléité de partir pour Caserte et de rejeter sur une chasse, excuse qui lui parassait toujours valable, l'impolitesse qu'il avait si grande envie de faire au bon chanoine; mais on l'en dissuada : il resta donc à Naples, reçut don Ojori, lequel demeura deux heures avec lui et le quitta en lui laissant son livre.

Le lendemain, comme nous l'avons dit, le roi Ferdinand était mort.

Les médecins déclarèrent d'une voix unanime que c'était d'une attaque d'apoplexie foudroyante; mais le peuple n'en crut pas un mot. Ce qui fut la véritable cause de sa mort, selon le peuple, ce fut cette audience qu'il donna si à contre-cœur au chanoine Ojori.

Le chanoine Ojori était, avec le prince de ***, le plus terrible *jettatore* de Naples. Nous dirons dans le prochain chapitre ce que c'est que la *jettatura*.

XVI

LA JETTATURA.

Naples, comme toutes les choses humaines, subit l'influence d'une double force qui régit sa destinée : elle a son mauvais principe qui la poursuit, et son

bon génie qui la garde ; elle a son Arimane qui la menace, et son Oromaze qui la défend ; elle a son démon qui veut la perdre, elle a son patron qui espère la sauver.

Son ennemi, c'est la jettatura ; son protecteur, c'est saint Janvier.

Si saint Janvier n'était pas au ciel, il y a longtemps que la jettatura aurait anéanti Naples ; si la jettatura n'existait pas sur la terre, il y a longtemps que saint Janvier aurait fait de Naples la reine du monde.

Car la jettatura n'est pas une invention d'hier ; ce n'est pas une croyance du moyen âge, ce n'est pas une superstition du Bas-Empire : c'est un fléau légué par l'ancien monde au monde moderne ; c'est une peste que les chrétiens ont héritée des gentils ; c'est une chaîne qui passe à travers les âges, et à laquelle chaque siècle ajoute un anneau.

Les Grecs et les Romains connaissaient la jettatura : les Grecs l'appelaient ἀλεξιάνα, les Romains *fascinum.*

La jettatura est née dans l'Olympe ; c'est un fléau d'assez bonne maison, comme on voit. Maintenant à quelle occasion elle prit naissance, le voici.

Vénus, sortie de la mer depuis la veille, venait de prendre place parmi les dieux ; son premier soin avait été de choisir un adorateur dans cette auguste assemblée : Bacchus avait obtenu la préférence, Bacchus était heureux.

Toute déesse qu'elle était, Vénus se trouvait soumise aux lois de la nature comme une simple femme ; en sa qualité d'immortelle, elle était destinée à les accomplir plus longtemps et plus souvent, voilà tout. Vénus s'aperçut un jour qu'elle allait être mère. Comme l'enfant qu'elle portait dans son sein était le premier de cette longue suite de rejetons dont la déesse de la beauté devait peupler les forêts d'Amathonte et les bosquets de Cythère, la découverte de son nouvel état fut accompagnée chez elle d'un sentiment de pudeur qui la détermina à le cacher aux regards de tous les dieux. Vénus annonça donc que sa santé chancelante la forçait d'habiter pendant quelque temps la campagne, et elle se retira dans les appartements les plus reculés de son palais à Paphos.

Tous les dieux avaient été dupes de cette fausse indisposition ; il n'y avait pas jusqu'à Esculape lui-même qui n'eût déclaré que Vénus n'avait rien autre chose qu'une maladie de nerfs qui se calmerait avec des bains et du petit-lait ; Junon seule avait tout deviné.

Junon était experte en pareille matière. Sa stérilité la rendait jalouse : il ne s'arrondissait pas une taille dans tout l'Olympe, que la première ligne de ce changement ne lui sautât aux yeux. Elle avait suivi les progrès de celle de Vénus, et d'avance elle voua au malheur l'enfant qui naîtrait d'elle.

En conséquence, elle résolut de ne pas la perdre un instant de vue, afin de jeter un sort sur le malheureux fruit des entrailles de sa belle-fille. Aussi, dès que Vénus sentit les premières douleurs, Junon se présenta-t-elle aussitôt à son chevet, déguisée en sage-femme.

Vénus était fort douillette, comme toute femme à la mode doit être : elle jeta donc les hauts cris tant que dura le travail ; puis enfin elle mit au jour le petit Priape.

Junon le reçut dans ses mains, et tandis que Vénus à moitié évanouie fermait ses beaux yeux encore tout moites de larmes, elle s'apprêta à lancer sur l'enfant la malédiction fatale qui devait influer sur le reste de sa vie.

Mais à l'instant où Junon fixait ses yeux pleins de colère sur le nouveau-né, elle s'arrêta stupéfaite. Jamais elle n'avait vu, même chez les plus grands dieux, rien de pareil à ce qu'elle voyait à cette heure.

Si court que fût ce moment d'hésitation, il sauva Priape. Bacchus qui, du fond de l'Inde, où il était occupé à apprendre aux Birmans la meilleure manière de coller le vin, avait entendu les cris de Vénus, était accouru en toute hâte : il se précipita dans la chambre de l'accouchée, courut à l'enfant, et dans son ardeur toute paternelle l'arracha des bras de Junon.

Junon se crut découverte ; elle sortit furieuse, sauta dans son char, et remonta au ciel. Bacchus ignorait cependant que ce fût elle ; mais il la devina, au cri de ses paons d'abord, puis au rayon de lumière qu'elle laissait à sa suite. Il connaissait de longue main le caractère de sa belle-mère : lui-même avait été obligé de rester six mois caché dans la cuisse de Jupiter pour échapper à sa jalousie ; il comprit que les choses se passeraient mal pour le pauvre enfant si jamais elle mettait la main sur lui : il l'emporta tout courant, et s'en alla le cacher dans l'île de Lampsaque.

Mais le bruit de ce qui s'était passé se répandit, ainsi que la circonstance à laquelle le jeune Priape

avait dû la vie ; il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux anciens qu'ils avaient trouvé un remède contre la jettatura ; de là certains bijoux déterrés à Herculanum et à Pompéia, qui faisaient partie de la toilette des femmes.

Chez les modernes, où ces bijoux ne sont pas de mise, les cornes les ont remplacés. Vous n'entrez pas dans une maison de Naples quelque peu aristocratique sans que le premier objet qui frappe vos yeux dans l'antichambre ne soit une paire de cornes; plus ces cornes sont longues, plus elles sont efficaces. On les fait venir en général de Sicile ; c'est là qu'on trouve les plus belles. J'en ai vu qui avaient jusqu'à trois pieds de long, et qui coûtaient cinq cents francs la paire.

Outre ces cornes à domicile, qu'on ne peut, vu leur volume, transporter facilement avec soi, on a d'autres petits cornillons que l'on porte au cou, au doigt, à la chaîne de la montre ; cela se trouve à tous les coins de rue, chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce symbole préservatif est ordinairement en corail ou en jais.

Je voudrais vous dire quelles sont les causes qui ont porté les cornes à ce degré d'honneur chez les Napolitains ; mais quelque recherche que j'aie faite à ce sujet, j'avoue que je n'ai absolument rien pu découvrir sur quoi on puisse appuyer la moindre théorie ou échafauder le plus petit système. Cela est parce que cela est ; ne me demandez donc point autre chose, car je serais forcé de prononcer ce mot qui coûte tant à la bouche humaine : Je ne sais pas.

Les anciens connaissaient trois moyens de jeter les sorts, car la jettatura n'est rien autre chose que la substantivation du verbe *jettare*, par le toucher, par la parole, par le regard :

Cujus ab attractu variarum monstra ferarum
In juvenes veniunt ; nulli sua mansit imago,

dit Ovide ;

Quæ nec pernumerare curiosi
Possint, nec mala fascinare lingua,

dit Catulle ;

Nescio quis teneros oculis mihi fascinat agnos,

dit Virgile.

Maintenant voulez-vous voir passer cette croyance du monde païen dans le monde chrétien ; écoutez saint Paul s'adressant aux Galates :

Quis vos fascinavit non obedire veritati ?

Saint Paul croyait donc à la jettatura.

Maintenant passons au moyen âge, et ouvrons Erchempert, moine du Mont-Cassin, qui florissait vers l'an 842 :

« J'ai connu, dit le vénérable cénobite, messire Landolphe, évêque de Capoue, homme d'une singulière prudence, lequel avait l'habitude de dire : « Toutes les fois que je rencontre un moine, il m'arrive quelque chose de malheureux dans la journée. *Quoties monachum visu cerno, semper mihi futura dies auspicia tristia subministrat.* »

Or cette croyance est encore en pleine vigueur aujourd'hui à Naples. Lorsque nous partîmes pour la Sicile, je crois avoir raconté qu'au moment de nous embarquer nous rencontrâmes un abbé, et qu'à sa vue le capitaine nous avait proposé de remettre le départ au lendemain. Nous n'en fîmes compte, et nous fûmes assaillis par une tempête qui nous tint vingt-quatre heures entre la vie et la mort.

Des trois jettature connues de l'antiquité, deux se sont perdues en route, et une seule est restée : la jettatura du regard. Il est vrai que c'est la plus terrible : « *Nihil oculo nequius creatum*, » dit l'Ecclésiaste, chap. XXI.

Cependant, comme Dieu a voulu que le serpent à sonnettes se dénonçât lui-même par le bruit que font ses anneaux, il a imprimé au front du jettatore certains signes auxquels avec un peu d'habitude on peut le reconnaître. Le jettatore est ordinairement maigre et pâle, il a un nez en bec de corbin, de gros yeux qui ont quelque chose de ceux du crapaud et qu'il recouvre ordinairement pour les dissimuler d'une paire de lunettes : le crapaud, comme on sait, a reçu du ciel le don fatal de la jettature : il tue le rossignol en le regardant.

Donc, quand vous rencontrez dans les rues de Naples un homme fait ainsi que j'ai dit, prenez garde à vous, il y a cent à parier contre un que c'est un jettatore. Si c'est un jettatore et qu'il vous ait aperçu le premier, le mal est fait, il n'y a pas de remède, courbez la tête et attendez. Si au contraire vous l'avez prévenu du regard, hâtez-vous de lui présenter le doigt du milieu étendu et les deux autres fermés : le maléfice sera conjuré : « *Et digitum porrigito medium*, » dit Martial.

Il va sans dire que si vous portez sur vous quelque corne de jais ou de corail, vous n'avez point besoin de prendre toutes ces précautions. Le talis-

man est infaillible, du moins à ce que disent les marchands de cornes.

La jettatura est une maladie incurable; on naît jettatore, on meurt jettatore. On peut à la rigueur le devenir; mais une fois qu'on l'est, on ne peut plus cesser de l'être.

En général, les jettatori ignorent leur fatale influence : comme c'est un fort mauvais compliment à faire à un homme que de lui dire qu'il est jettatore, et qu'il y en a d'ailleurs qui prendraient fort mal la chose, on se contente de les éviter comme on peut, et, si l'on ne peut pas, de conjurer leur influence en tenant sa main dans la position sus-indiquée. Toutes les fois que vous voyez à Naples deux hommes causant dans la rue et que l'un des deux garde sa main pliée contre son dos, regardez bien celui avec lequel il cause : c'est un jettatore, ou du moins un homme qui a le malheur de passer pour tel.

Lorsqu'un étranger arrive à Naples, il commence par rire de la jettatura, puis peu à peu il s'en préoccupe; enfin au bout de trois mois de séjour vous le voyez couvert de cornes des pieds à la tête, et la main droite éternellement crispée.

Rien ne garantit de la jettatura que les moyens que j'ai indiqués. Il n'y a pas de rang, il n'y a pas de fortune, il n'y a pas de position sociale qui vous mette au-dessus de ses coups. Tous les hommes sont égaux devant elle.

D'un autre côté, il n'y a pas d'âge, il n'y a pas de sexe, il n'y a pas d'état pour le jettatore : il peut être également enfant ou vieillard, homme ou femme, avocat ou médecin, juge, prêtre, industriel ou gentilhomme, lazzarone ou grand seigneur; le tout est seulement de savoir si l'un ou l'autre de ces âges, l'un ou l'autre de ces sexes, l'une ou l'autre de ces conditions, ajoute ou ôte de la gravité au maléfice.

Il y a là-dessus, à Naples, un travail extrêmement développé del gentile signore Niccolo Valetta; il y discute dans un volume toutes les questions qui divisent sur ce point les savants anciens et modernes depuis vingt-cinq siècles.

Il y est examiné :

1° Si l'homme jette le sort plus terrible que ne le fait la femme;

2° Si celui qui porte perruque est plus à craindre que celui qui n'en porte pas;

3° Si celui qui porte des lunettes n'est pas plus à craindre que celui qui porte perruque;

4° Si celui qui prend du tabac n'est pas plus à craindre encore que celui qui porte des lunettes; et si les lunettes, la perruque et la tabatière, en se combinant, triplent les forces de la jettatura;

5° Si la femme jettatrice est plus à craindre quand elle est enceinte;

6° S'il y a plus à craindre encore d'elle quand il y a certitude qu'elle ne l'est pas;

7° Si les moines sont plus généralement jettatori que les autres hommes, et parmi les moines quel est l'ordre le plus à craindre sur ce point;

8° A quelle distance se peut jeter le sort;

9° S'il se peut jeter de côté, de face ou par derrière;

10° S'il y a réellement des gestes, des sons de voix et des regards particuliers auxquels on puisse reconnaître les jettatori;

11° S'il est des prières qui puissent garantir de la jettatura, et, dans ce cas, s'il est des prières spéciales pour garantir de la jettatura qui vient des moines;

12° Enfin, si le pouvoir des talismans modernes est égal au pouvoir du talisman ancien, et laquelle est plus efficace de la corne unique ou de la corne double.

Toutes ces recherches sont consignées dans un volume qui est du plus haut intérêt, et que je voudrais bien faire connaître à mes lecteurs. Malheureusement, mon libraire refuse de l'imprimer dans mes notes justificatives, sous prétexte que c'est un in-folio de six cents pages. Mais j'invite tout voyageur à se le procurer, en arrivant à Naples, moyennant la modique somme de six carlins.

Maintenant que nous avons examiné la jettatura dans ses effets et ses causes, racontons l'histoire d'un jettatore.

XVII

LE PRINCE DE ***.

Le prince de ***, les lunettes, la perruque et la tabatière exceptées, naquit avec tous les caractères de la jettatura. Il avait les lèvres minces, les yeux gros et fixes, et le nez en bec de corbin; sa mère, dont il était le second enfant, n'eut pas même le bonheur de voir le nouveau-né : elle mourut en couches.

On chercha une nourrice pour l'enfant, et l'on

trouva une belle et vigoureuse paysanne des environs de Nettuno. Mais à peine le malencontreux poupon lui eut-il touché le sein que son lait tourna.

Force fut de nourrir le principino au lait de chèvre, ce qui lui donna pour tout le reste de sa vie une allure sautillante à laquelle, grâce au ciel, on le reconnaît à trois cents pas de distance, tandis qu'avec ses gros yeux il ne peut mordre qu'en touchant. Louons le Seigneur! ce qu'il fait est bien fait.

En apprenant la mort de sa femme et la naissance d'un second fils, le prince de ***, qui était ambassadeur en Toscane, accourut à Naples ; il descendit au palais, pleura convenablement la princesse, embrassa paternellement l'enfant, et s'en alla faire sa cour au roi. Le roi lui tourna le dos, il avait trouvé fort mauvais que le prince quittât son ambassade sans autorisation ; il eut beau faire valoir l'amour paternel, l'amour paternel lui coûta sa place.

Cette catastrophe refroidit un peu le prince de *** pour son fils ; d'ailleurs il avait, comme nous l'avons dit, un fils aîné, auquel appartenaient de droit titres, honneurs, richesses. Il fut donc décidé que le cadet entrerait dans les ordres. Le principino était trop jeune pour avoir une opinion quelconque à l'endroit de son avenir : il se laissa faire.

Le jour où il entra au séminaire, tous les enfants de la classe dans laquelle il fut mis attrapaient la coqueluche. Notez qu'au milieu de tout cela aucun accident personnel n'atteignait le principino; il grandissait à vue d'œil et prospérait que c'était un charme.

Il fit ses classes avec le plus grand succès, l'emportant sur tous ses camarades. Une seule fois, on ne sait comment cela se fit, il ne remporta que le second prix ; mais l'élève qui avait remporté le premier, en allant recevoir sa couronne, butta sur la première marche de l'estrade et se cassa la jambe.

Cependant l'enfant devenait jeune homme. Si retiré que fût le séminaire, les bruits du monde arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, dans ses promenades avec ses compagnons, il voyait passer de belles dames dans des voitures élégantes, et de beaux jeunes gens sur de fringants chevaux; puis au bout de la rue de Toledo il apercevait un édifice qu'on appelait Saint-Charles, et de l'intérieur duquel on lui disait tant de merveilles, que les jardins et les palais d'Aladin n'étaient rien en comparaison. Il en résultait que le principino avait grande envie de faire connaissance avec les belles dames, de monter à cheval comme les beaux jeunes gens, et surtout d'entrer à Saint-Charles pour voir ce qui s'y passait réellement.

Malheureusement la chose était impossible ; le prince de***, qui avait toujours sa disgrâce sur le cœur, gardait rancune à son fils cadet. D'un autre côté, le prince Hercule, que l'on faisait voyager afin qu'il n'eût aucun contact avec son frère, devenait de jour en jour un peu plus parfait cavalier, et promettait de soutenir à merveille l'honneur du nom. Raison de plus pour que le pauvre principino restât confiné dans son séminaire.

Cependant les affaires se brouillaient entre le royaume des Deux-Siciles et la France ; on parlait d'une croisade contre les républicains; le roi Ferdinand, comme nous l'avons dit ailleurs, voulait en donner l'exemple. On leva des troupes de tous côtés, on assembla une armée, et l'on annonça avec grande solennité que l'archevêque de Naples bénirait les drapeaux dans la cathédrale de Sainte-Claire.

Comme c'était une chose fort curieuse, et que si grande que fût l'église il n'y avait pas possibilité que tout Naples y pût tenir, on décida que des députés des différents ordres de l'État assisteraient seuls aux cérémonies. En outre, les colléges, les écoles et les séminaires avaient droit d'y envoyer les élèves de chaque classe qui auraient été les premiers dans la composition la plus rapprochée du jour où devait avoir lieu la cérémonie. Le principino fut le premier dans sa triple composition de thème, de version et de théologie; le principino, qui faisait au reste des progrès miraculeux, était à cette époque en rhétorique, et pouvait avoir de seize à dix-sept ans.

Le grand jour arriva. La cérémonie fut pleine de solennité; tout se passa avec un calme et un grandiose parfaits ; seulement, au moment où les étendards, après la bénédiction, défilaient pour sortir de l'église, un des porte-drapeaux tomba mort d'une apoplexie foudroyante en passant devant le principino. Le principino, qui avait un cœur excellent, se précipita aussitôt sur ce malheureux pour lui porter secours, mais il avait déjà rendu le dernier soupir. Ce que voyant, le principino saisit l'étendard, l'agita d'un air martial qui indiquait quel homme il serait un jour, et le remit à un officier en criant : *Vive le roi!* cri qui fut répété avec enthousiasme par toute l'assemblée.

Trois mois après, l'armée napolitaine était battue, le drapeau était tombé au pouvoir des Français avec

une douzaine d'autres, et le roi Ferdinand s'embarquait pour la Sicile.

Le principino avait fini ses classes ; il s'agissait de faire choix d'un couvent. Le jeune homme choisit les camaldules. En conséquence, il sortit du séminaire où il avait passé son adolescence, et il entra comme novice dans le monastère où devait s'écouler sa virilité et s'éteindre sa vieillesse.

Le lendemain du jour de son entrée aux camaldules parut l'ordonnance du nouveau gouvernement qui supprimait les communautés religieuses.

Le jeune homme fut alors forcé de suivre la carrière de la prélature, car, les couvents supprimés, il n'en demeurait pas moins le cadet et n'en était pas plus riche pour cela. Pendant trois mois il se promena donc dans les rues de Naples avec un chapeau à trois cornes, un habit noir et des bas violets ; puis il se décida à recevoir les ordres mineurs.

Le matin du jour fixé pour cette cérémonie, la république parthénopéenne, qui venait d'être établie, décida qu'il n'y avait pas d'égalité devant la loi tant qu'il n'y avait pas égalité entre les héritages, et que par conséquent le droit d'aînesse était aboli.

Ce nouveau décret enlevait cent mille livres de rente au prince Hercule, frère aîné de notre héros, lequel se trouvait possesseur d'un capital de deux millions.

Comme le principino n'avait pas une grande vocation pour l'Église, il fit des bas rouges comme il avait fait de la robe blanche, envoya le tricorne rejoindre le capuchon, fit venir le meilleur tailleur de Naples, acheta la plus belle voiture et les plus beaux chevaux qu'il put trouver, et envoya retenir pour le soir même une loge à Saint-Charles.

Saint-Charles était véritablement bien digne du désir qu'avait toujours eu le principino d'y entrer : c'était un des monuments dont Charles VII, pendant sa royauté temporaire, avait doté Naples. Un jour il avait fait venir l'architecte Angelo Carasale, et mettant tous ses trésors à sa disposition, il lui avait dit de n'épargner ni frais ni dépense, mais de lui faire la plus belle salle qui existât au monde. L'architecte s'y était engagé (les architectes s'engagent toujours) ; puis, profitant de la licence accordée, il avait choisi un emplacement voisin du palais, abattu nombre de maisons, et déblayé un terrain immense sur lequel s'éleva avec une merveilleuse rapidité la féerique construction. En effet, le théâtre, commencé au mois de mars 1737, fut prêt le 1er novembre, et s'ouvrit le 4 du même mois, jour de la Saint-Charles.

Si nous n'avions pas renoncé aux descriptions, par la conviction que nous avons qu'aucune description ne décrit, nous essayerions de relever le nombre de glaces, de calculer le nombre de bougies, d'énumérer le nombre d'arbres en fleurs qui faisaient, pendant cette grande soirée, du théâtre de Saint-Charles la huitième merveille du monde. Une grande loge avait été préparée pour le roi et la famille royale ; et au moment où les augustes spectateurs y entrèrent, l'impression fut si grande sur eux-mêmes, qu'ils donnèrent le signal des applaudissements; aussitôt la salle tout entière éclata en bravos et en cris d'admiration.

Ce ne fut pas tout. Le roi fit venir l'architecte dans sa loge, et lui posant la main sur l'épaule à la vue de tous, il le félicita sur son admirable réussite.

— Une seule chose manque à votre salle, dit le roi.

— Laquelle ? demanda l'architecte.

— Un passage qui conduise du palais au théâtre.

L'architecte baissa la tête en signe d'assentiment.

Le spectacle fini, le roi sortit de sa loge et trouva Carasale qui l'attendait.

— Qu'avez-vous donc fait pendant toute cette représentation ? lui demanda le roi.

— J'ai exécuté les ordres de Votre Majesté, répondit Carasale.

— Lesquels ?

— Que Votre Majesté daigne me suivre, et elle verra.

— Suivons-le, dit le roi en se retournant vers la famille royale ; quoi qu'il ait fait, rien ne m'étonnera ; nous sommes dans la journée aux miracles.

Le roi suivit donc l'architecte ; mais, quoi qu'il eût dit, son étonnement fut grand lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui les portes d'une galerie intérieure toute tapissée d'étoffes de soie et de glaces ; cette galerie, qui avait deux ponts jetés à une hauteur de trente pieds et un escalier de cinquante-cinq marches, avait été improvisée pendant les trois heures qu'avait duré la représentation.

Voilà donc ce qu'était Saint-Charles depuis soixante ans ; depuis soixante ans Saint-Charles faisait l'admiration et l'envie de la terre. Il n'était donc pas étonnant que le principino eût une si grande envie de voir Saint-Charles.

Le soir même où le principino avait vu Saint-Charles, et comme le dernier spectateur franchis-

sait le seuil de la salle, le feu prit au théâtre ; le lendemain Saint-Charles n'était plus qu'un monceau de cendres.

Déjà depuis longtemps des bruits alarmants circulaient sur le principino ; mais à partir de ce jour, ces bruits prirent une consistance réelle. On se rappelait avec effroi les différents résultats qu'il avait obtenus, et l'on commença de le fuir comme la peste. Cependant ces bruits trouvaient des incrédules ; à Naples, comme partout ailleurs, il y a des esprits forts qui se vantent de ne croire à rien. D'ailleurs, la présence des Français avait mis le scepticisme à la mode, et madame la comtesse de M***, qui aimait fort les Français, déclara hautement qu'elle ne croyait pas un mot de ce que l'on disait sur le pauvre principino, et qu'en preuve de son incrédulité elle donnerait une grande soirée tout exprès pour le recevoir et pour prouver, par l'impunité, que tous les bruits qu'on répandait sur lui étaient ridicules et erronés.

La nouvelle du défi porté à la jettatura par la comtesse de M*** se répandit dans Naples ; le premier mot de tous les invités fut qu'ils n'iraient certainement pas à cette soirée ; mais le grand jour venu, la curiosité l'emporta sur la crainte, et, dès neuf heures du soir, les salons de la comtesse étaient encombrés. Heureusement, toute cette foule débordait dans de magnifiques jardins éclairés avec des verres de couleur, dans les bosquets desquels étaient disposés des groupes d'instrumentistes et de chanteurs.

A dix heures, le prince de*** arriva : c'était à cette époque un charmant cavalier, qui portait depuis longtemps des lunettes, c'est vrai ; qui venait de prendre la tabatière bien plutôt par genre qu'autrement, c'était encore vrai ; mais qu'une magnifique chevelure ondoyante et bouclée devait encore longtemps dispenser de recourir à la perruque. Il était d'un caractère charmant, paraissait toujours joyeux, se frottait les mains sans cesse, et ne manquait pas d'esprit ; bref, c'était un homme à succès, n'était cette maudite jettatura.

Son entrée chez la comtesse de M*** fut signalée par un petit accident ; mais il est juste de dire que cet accident pouvait aussi bien avoir pour cause la maladresse que la fatalité : un laquais qui portait un plateau de glaces le laissa tomber juste au moment où le prince ouvrait la porte. Cependant la coïncidence de son apparition avec l'événement fit qu'on remarqua cet événement, si léger qu'il fût.

Le prince se mit en quête de la maîtresse de la maison. Elle se promenait dans ses jardins, ainsi que presque tous les invités. Il faisait une de ces magnifiques soirées du mois de juin dont la chaleur, à Naples, est tempérée par cette double brise de mer qu'on ne connaît que là. Le ciel était flamboyant d'étoiles, et la lune, qui montait au-dessus du Vésuve fumant, semblait un énorme boulet rouge lancé par un mortier gigantesque.

Le prince, après avoir erré dix minutes dans la foule, avoir respiré cet air, avoir savouré ces parfums, avoir admiré ce ciel, rencontra enfin la maîtresse de la maison, à la recherche de laquelle il s'était lancé, comme nous l'avons dit.

Dès qu'elle aperçut le prince, madame la comtesse de M*** vint à lui : on échangea les compliments d'usage ; puis, pour prouver le mépris qu'elle faisait des bruits répandus, la comtesse quitta le bras de son cavalier et prit celui du prince. Sensible à cette marque de distinction, le prince voulut la reconnaître en louant la fête.

— Ah ! madame, dit-il, quelle charmante fête vous nous donnez là, et comme on en parlera longtemps !

— Oh ! prince, répondit madame de M***, vous exagérez la valeur d'une petite réunion sans conséquence.

— Non, d'honneur, dit le prince. Il est vrai que tout y concourt, et que Dieu vous a donné le temps le plus magnifique.

Le prince n'avait pas achevé cette phrase qu'un coup de tonnerre olympien se fit entendre et qu'un nuage, que personne n'avait vu, crevant tout à coup, se répandit en épouvantable averse. Chacun se sauva de son côté comme il put ; les uns cherchèrent un abri momentané dans les grottes ou dans les kiosques, les autres s'enfuirent vers le palais ; la comtesse de M*** et le prince furent au nombre de ces derniers.

Or notez que, dans le mois de juin, Naples est une espèce d'Égypte à l'endroit de l'eau, et qu'il y a trois mois dans l'année, juin, juillet et août, pendant lesquels, la sécheresse fût-elle libyenne, on ne se hasarderait pas, pour la faire cesser, à sortir la châsse de saint Janvier de son tabernacle, de peur de compromettre la puissance du saint.

Le prince n'avait eu qu'un mot à dire, et un autre déluge avait à l'instant même ouvert les cataractes du ciel.

Le salon principal, vaste rotonde autour de laquelle tournaient tous les autres appartements, était éclairé par un magnifique lustre en cristal que la comtesse de M*** avait reçu d'Angleterre trois mois auparavant, et qu'elle avait fait allumer pour la première fois. Ce lustre était d'un effet magique, tant la lumière, reflétée par les mille facettes du verre, se multipliait, brillant de tous les feux de l'arc-en-ciel. Aussi, au moment où le prince et la comtesse arrivèrent sur le seuil de la porte, le prince s'arrêta-t-il ébloui.

—Eh bien! qu'avez-vous donc, prince? demanda la comtesse de M***.

— Ah! madame, s'écria le prince, que vous avez là un magnifique lustre!

Le prince avait à peine laissé échapper ces paroles louangeuses qu'un des anneaux dorés qui soutenaient cet autre soleil au plafond se rompit, et que le lustre, tombant sur le parquet, se brisa en mille morceaux.

Par bonheur, c'était juste au moment où chacun prenait place pour la contredanse; le centre du salon se trouva donc vide, et personne ne fut blessé.

Madame de M*** commença à se repentir en elle-même d'avoir ainsi tenté Dieu en invitant le prince; mais l'idée qu'elle reculait devant trois accidents qui pouvaient, à tout prendre, être l'effet du hasard, la crainte des sarcasmes de ses amis si elle semblait céder à cette crainte, la difficulté de se débarrasser du prince, auquel elle donnait le bras et qui se confondait en regrets sur les catastrophes aussi incroyables qu'inattendues qui venaient attrister la fête, toutes ces considérations réunies la déterminèrent à faire contre fortune bon cœur et à suivre jusqu'au bout la route où elle était engagée. La comtesse n'en fut donc que plus aimable avec le prince, et, sauf le plateau renversé, sauf l'orage survenu, sauf le lustre brisé, tout continua d'aller à merveille.

La soirée était entrecoupée de chant: c'était le moment où Paësiello et Cimarosa, ces deux ancêtres de Rossini, se partageaient les adorations du monde musical. On chantait tour à tour des morceaux de l'un et de l'autre. Une des meilleures interprètes de ces deux grands génies était la signora Erminia, prima dona du malheureux théâtre Saint-Charles, qui fumait encore. C'était un soprano de la plus grande étendue, d'une sûreté de voix et de méthode telle qu'on ne se rappelait pas, de mémoire de dilettante, avoir rien entendu de pareil.

En effet, depuis trois ans que la signora Erminia était à Naples, jamais le moindre enrouement, jamais la moindre note douteuse, jamais, enfin, pour nous servir du terme consacré, jamais le moindre *chat dans le gosier*. Elle avait promis de chanter le fameux air: *Pria che spunti*, et le moment était venu de tenir sa promesse.

Aussi, la contredanse finie, chacun se rangea-t-il à sa place pour laisser le salon libre à la signora Erminia.

L'accompagnateur se plaça au piano, la signora se leva pour l'y rejoindre; mais comme il lui fallait traverser seule tout cet immense salon, le prince, qui l'avait appréciée à sa valeur la seule fois qu'il avait été à Saint-Charles, dit un mot d'excuse à la comtesse de M***, et, s'élançant au-devant de la célèbre cantatrice, il lui offrit le bras pour la conduire à son poste.

Chacun applaudit à cet élan de galanterie, d'autant plus remarquable qu'il venait de la part d'un jeune homme qui, la veille encore, était au séminaire.

Le prince revint ensuite réclamer le bras de la comtesse de M*** au milieu d'un murmure général d'approbation.

Mais bientôt les mots: *Chut! Silence! Écoutons!* se firent entendre. L'accompagnateur jeta à la foule impatiente son brillant prélude. La cantatrice toussa, essaya de rougir; puis, ouvrant la bouche, elle fila son premier son.

Elle l'avait pris un demi-ton trop haut, et, à la moitié de la quatrième mesure, elle fit un épouvantable *couac*.

Comme c'était chose miraculeuse, chose inouïe, chose presque impossible à croire, chacun se hâta de rassurer la cantatrice par des applaudissements; mais le coup était porté: la signora Erminia, sentant qu'elle était dominée par une force néfaste supérieure à son talent, comprit que c'était la jettatura qui agissait, et elle s'élança hors du salon en lançant un regard terrible au pauvre prince, auquel elle attribuait la déconvenue qui venait de lui arriver,

Cette série d'événements commençait à mettre madame de M*** on ne peut plus mal à son aise; tous les yeux étaient fixés sur elle et sur le malencontreux prince, dont la première entrée dans le monde était signalée par de si étranges catastrophes. Mais comme, de son côté, à part les compliments de con-

doléance qu'il se croyait obligé de faire à madame de M***, le prince ne paraissait nullement s'apercevoir qu'il était la cause présumée de tous ces effets, et que, fier de l'honneur d'avoir à son bras le bras de la maîtresse de la maison, il ne semblait pas vouloir s'en dessaisir de toute la soirée, madame de M*** avisa un moyen poli de rentrer en possession d'elle-même, en feignant d'être lasse de rester debout et en priant le prince de la conduire dans un charmant petit boudoir donnant sur le salon, et qui avait été conservé tout meublé dans le but justement d'offrir un lieu de repos aux danseurs et aux danseuses fatigués.

Cette charmante oasis était d'autant plus agréable que sa porte à deux battants s'ouvrait sur le salon, et que, tout en cessant de faire partie du bal comme acteur, on continuait, en se retirant dans ce petit boudoir, d'en demeurer spectateur.

Ce fut donc là que le prince de *** conduisit la comtesse; et comme c'était un cavalier plein d'attentions, il alla prendre un fauteuil contre la muraille, le traîna en face de la porte, de manière que, tout en se reposant, madame de M*** pût parfaitement voir; approcha une chaise du fauteuil, afin de n'être point obligé de la quitter, et, en la saluant, lui fit signe de s'asseoir.

Madame de M*** s'assit; mais au moment où elle s'asseyait, les deux pieds de derrière du fauteuil se brisèrent en même temps, de manière que la pauvre comtesse fit une chute des plus désagréables. Aussi, lorsque le prince, se précipitant vers elle, lui offrit la main pour l'aider à se relever, repoussa-t-elle sa main avec une vivacité qu'avait cessé de tempérer toute politesse, et, toute rougissante et confuse, se sauva-t-elle dans sa chambre à coucher, où elle s'enferma, et d'où, quelques instances qu'on lui fit à la porte, elle ne voulut plus sortir!

Veuf de la maîtresse de la maison, le bal ne pouvait plus continuer. Aussi chacun se retira-t-il, maudissant le malencontreux invité qui avait changé toute cette délicieuse fête en une série non interrompue d'accidents. Le prince seul ne s'aperçut point des causes de cette désertion prématurée; il resta le dernier, et s'obstinait encore à essayer de faire reparaître madame de M***, lorsque les domestiques vinrent lui faire observer qu'il n'y avait plus que sa présence qui empêchât qu'on n'éteignît les candélabres et qu'on ne fermât les portes.

Le prince, qui, au bout du compte, était homme de bon goût, comprit qu'un plus long séjour serait une inconvenance, et se retira chez lui, enchanté de son début dans le monde, et ne doutant pas que son amabilité n'eût produit sur le cœur de la comtesse le plus désastreux effet pour sa tranquillité à venir.

On comprend que les résultats de cette fameuse soirée produisirent une immense sensation; on les attendait pour porter une opinion définitive sur le prince de ***. A compter de ce moment l'opinion fut donc fixée.

Sur ces entrefaites, le prince Hercule, dont nous avons déjà dit quelques mots, arriva de ses voyages; il avait parcouru la France, l'Angleterre, l'Allemagne, et avait eu partout les plus grands succès. C'était chose juste, car peu d'hommes les eussent mérités à aussi juste titre. C'était un excellent cavalier, un danseur merveilleux, et surtout un tireur de première force à l'épée et au pistolet, supériorité qui avait été constatée par une douzaine de duels dans lesquels il avait toujours tué ou blessé ses adversaires, sans qu'il eût attrapé, lui, une seule égratignure. Aussi le prince Hercule était-il dans ces sortes d'affaires d'une confiance qui s'augmentait naturellement encore de la crainte qu'il inspirait.

L'entrevue entre les deux frères fut naturellement un peu froide; ils ne s'étaient jamais vus, et le prince Hercule, tout en pardonnant à son puîné l'accroc qu'il avait fait à sa fortune, n'avait point assez de philosophie pour l'oublier entièrement. Néanmoins le prince aîné était si loyal, le prince cadet était si bon enfant, qu'au bout de quelques jours les deux frères étaient devenus inséparables.

Mais le prince Hercule n'avait point passé ces quelques jours dans une ville qui ne s'entretenait que de la fatale influence attachée à son frère cadet sans attraper par-ci par-là quelques bribes de conversation qui avaient donné l'éveil à sa susceptibilité. Il en résulta que le prince ouvrit l'oreille sur tout ce qui se disait à l'endroit de son frère, et, prenant dans la Villa-Reale un jeune homme en flagrant délit de narration, débuta dans son explication avec lui par lui jeter à la figure un de ces démentis qui n'admettent d'autre réparation que celle qui se fait les armes à la main. Jour et heure furent pris pour le lendemain; les témoins devaient régler les conditions du combat.

Une provocation aussi publique fit grand bruit

par la ville. Si c'eût été du temps du roi Ferdinand, ce bruit eût été un bonheur, car il serait indubitablement parvenu aux oreilles de la police, qui eût pris ses mesures pour que le duel n'eût pas lieu ; mais le régime avait fort changé : la république parthénopéenne était décrétée de Gaëte à Reggio, et elle eût regardé comme une atteinte portée à la liberté individuelle d'empêcher les citoyens qui vivaient sous sa maternelle protection de faire ce que bon leur semblait. La police laissa donc les choses suivre naturellement leur cours.

Or il était dans le cours de ces choses que notre héros apprit que son frère devait se battre le lendemain, tout en continuant d'ignorer la cause pour laquelle il se battait. Il descendit aussitôt chez son aîné pour s'informer de ce qu'il y avait de vrai dans la nouvelle qui venait de parvenir jusqu'à lui ; le prince Hercule lui avoua alors qu'il devait se battre en effet le lendemain, mais il ajouta qu'attendu que le duel avait lieu à propos d'une femme, il ne pouvait mettre personne dans le secret de cette future rencontre, pas même lui qui était son frère.

Le jeune prince comprit parfaitement cet excès de délicatesse, mais il exigea de son frère qu'il lui permît d'être son témoin. Celui-ci refusa d'abord, mais le principino insista tellement que le prince Hercule consentit enfin à ce qu'il lui demandait, à cette condition cependant qu'il ne ferait aucune question sur la cause de la querelle ni ne consentirait à aucun arrangement.

Quant au choix des armes, le prince Hercule le laissait entièrement à la disposition de son adversaire, le pistolet lui étant aussi familier que l'épée, *et vice versâ*.

Deux heures après ce colloque, les témoins avaient arrêté, sans autre explication, que les deux adversaires se rencontreraient le lendemain, à six heures du matin, au lac d'Agnano, et que l'arme à laquelle ils se battraient était l'épée.

Là-dessus le prince Hercule s'endormit avec une telle tranquillité qu'il fallut que le lendemain à cinq heures son frère le réveillât.

Tous deux partirent dans leur calèche, emmenant avec eux leur médecin, qui devait porter indifféremment secours à celui des deux adversaires qui serait blessé

A l'entrée de la grotte de Pouzzoles, ils rejoignirent ceux à qui ils avaient affaire et qui venaient à cheval. Les quatre jeunes gens se saluèrent, puis on s'enfonça sous la grotte. Dix minutes après on était sur les rives du lac d'Agnano.

Les adversaires et les témoins mirent pied à terre : chacun avait apporté des épées. On tira au sort afin de savoir desquelles on devait se servir. Le sort décida qu'on se servirait de celles du prince Hercule.

Les deux jeunes gens mirent le fer à la main. La disproportion était inouïe. A peine si l'adversaire du prince Hercule avait touché un fleuret trois fois dans sa vie ; tandis que le prince Hercule, qui avait fait de l'escrime son délassement favori, maniait son épée avec une grâce et une précision qui ne permettaient pas de douter un seul instant que toutes les chances ne fussent en sa faveur.

Mais, à la première passe et contre toute attente, le prince Hercule fut enfilé de part en part et tomba sans même jeter un cri.

Le médecin accourut : le prince Hercule était mort ; l'épée de son adversaire lui avait traversé le cœur.

Le jeune prince voulut continuer le combat ; il arracha l'épée des mains de son frère et somma son meurtrier de croiser le fer à son tour avec lui ; mais le docteur et le second témoin se jetèrent entre eux, déclarant qu'ils ne permettraient pas une pareille infraction aux lois du duel, si bien que force fut au principino de se rendre à leurs raisons, quelque envie qu'il eût de venger son frère.

On le ramena chez lui désespéré, quoique ce fatal événement doublât sa fortune.

Le vieux prince, qui vivait fort retiré dans son château de la Capitanate, apprit la mort de son fils aîné le lendemain du jour où il avait expiré. Comme il l'avait toujours fort aimé et que cette nouvelle lui avait été annoncée sans précaution aucune, elle le frappa d'un coup aussi douloureux qu'inattendu. Le même jour il se mit au lit, le surlendemain il était mort.

Le principino se trouva donc le chef de la famille, et maître à vingt et un ans d'une fortune de huit millions.

XVIII

LE COMBAT.

La douleur du prince fut grande ; aussi résolut-il de voyager pour se distraire.

Il y avait justement dans le port une frégate française qui s'apprêtait à faire voile pour Toulon; le prince demanda une recommandation pour le capitaine et obtint le passage.

Des amis du capitaine lui avaient bien dit, lorsqu'ils avaient appris que le prince de*** allait s'embarquer à son bord, quel était le compagnon de voyage que sa mauvaise fortune lui envoyait; mais le capitaine était un de ces vieux loups de mer qui ne croient ni à Dieu ni au diable, et il n'avait fait que rire des susceptibilités de ses amis.

Toutes les chances étaient pour une heureuse traversée : le temps était magnifique; la flotte anglaise, sous les ordres de Foote, croisait du côté de Corfou; Nelson vivait joyeusement à Palerme auprès de la belle Emma Lyonna; le capitaine partit, fier comme un conquérant qui court à la recherche d'un monde.

Tout allait bien depuis deux jours et deux nuits, lorsqu'en se réveillant le troisième jour, à la hauteur de Livourne, le capitaine entendit crier par le matelot en vigie : *Voile à tribord!*

Le capitaine monta aussitôt sur le pont avec sa longue-vue, et braqua l'instrument sur l'objet désigné. Au premier coup d'œil, il reconnut une frégate de dix canons plus forte que la sienne, et à certains détails de sa construction il crut pouvoir être certain qu'elle était anglaise.

Mais dix canons de plus ou de moins étaient une misère pour un vieux requin comme le capitaine; il ordonna à l'équipage de se tenir prêt à tout hasard, et continua d'examiner le bâtiment. Il manœuvrait évidemment pour se rapprocher de la frégate; le capitaine, qui aimait fort ce que les marins appellent le *jeu de boules,* résolut de lui épargner moitié du chemin, et mit le cap droit sur le navire ennemi.

Dans ce moment le matelot en vigie cria : *Voile à bâbord!*

Le capitaine se retourna, braqua sa lunette sur l'autre horizon, et vit un second bâtiment qui, sortant majestueusement du port de Livourne, s'avançait de son côté avec intention évidente de faire sa partie. Le capitaine l'examina avec une attention toute particulière, et il reconnut un vaisseau de ligne de la première force.

— Oh! oh! murmura-t-il, trois rangées de dents à droite et deux à gauche, cela fait cinq. Nous avons à faire à trop fortes mâchoires; et aussitôt, demandant son porte-voix, il donna l'ordre de se diriger sur Bastia et de couvrir la frégate d'autant de voiles qu'elle en pourrait porter. Aussitôt on vit se déployer comme autant d'étendards les légères bonnettes, et le bâtiment, cédant à l'impulsion nouvelle que lui imprimait ce surcroît de toile, s'inclina doucement et fendit la mer avec une nouvelle vigueur.

Le prince de *** était sur le pont et avait suivi tous ces mouvements avec un intérêt et une curiosité extrêmes. Il était brave et ne craignait pas un combat; mais cependant, en voyant les deux bâtiments auxquels le capitaine allait avoir affaire, il comprenait qu'il n'y avait d'autre salut pour la frégate que de prendre chasse et de tailler les plus longues croupières qu'elle pourrait à ses ennemis.

Heureusement le vent était bon. Aussi la frégate, qui n'avait qu'une ligne droite à suivre, tandis que les deux autres bâtiments suivaient la diagonale, gagnait-elle visiblement sur les Anglais. Le capitaine, qui jusque-là avait tenu le porte-voix à pleine main, commença à le laisser pendre négligemment à son petit doigt et à siffloter *la Marseillaise,* ce qui voulait dire clairement : *Enfoncés, messieurs les Anglais!* Le prince comprit parfaitement ce langage, et s'approchant du capitaine en se frottant les mains et avec ce sourire qui lui était habituel :

— Eh bien! capitaine, dit-il, nous avons donc de meilleures jambes qu'eux?

— Oui, oui, dit le capitaine; et si ce vent-là dure, nous les aurons bientôt laissés à une telle distance que nous ne les entendrons plus même aboyer.

— Oh! il durera, dit le prince en fixant ses gros yeux vers le point de l'horizon d'où venait la brise.

— Ohé! capitaine, cria le matelot en vigie.

— Eh bien?

— Le vent saute de l'est au nord.

— Mille tonnerres! s'écria le capitaine, nous sommes flambés!

En effet, une bouffée de mistral, passant aussitôt à travers les agrès, confirma ce que venait de dire le matelot. Cependant ce ne pouvait être qu'une saute de vent accidentelle. Le capitaine attendit donc quelques minutes encore avant de prendre un parti; mais au bout d'un instant il n'y avait plus de doute, le vent était fixé au nord.

Cette impulsion nouvelle fut éprouvée à la fois

par les trois bâtiments ; le vaisseau à trois ponts en profita pour prendre l'avance et couper à la frégate française la route de la Corse. Quant à la frégate anglaise, elle se mit à courir des bordées afin de ne pas s'éloigner, ne pouvant plus se rapprocher directement.

Le capitaine était homme de tête ; il prit à l'instant même une résolution décisive et hardie : c'était de marcher droit sur le plus faible des deux bâtiments, de l'attaquer corps à corps et de le prendre à l'abordage avant que le vaisseau de ligne eût pu venir à son secours.

En conséquence, la manœuvre nécessaire fut ordonnée, et le tambour battit le branle-bas de combat.

On était si près de la frégate anglaise que l'on entendit son tambour qui répondait à notre défi.

De son côté, le vaisseau de ligne, comprenant notre intention, mit toutes voiles dehors et gouverna droit sur nous.

Les trois bâtiments paraissaient donc échelonnés sur une seule ligne et avaient l'air de suivre le même chemin ; seulement ils étaient distancés à différents intervalles. Ainsi la frégate française, qui se trouvait tenir le milieu, était à un quart de lieue à peine de la frégate anglaise, et à plus de deux lieues du vaisseau de ligne.

Bientôt cette distance diminua encore ; car la frégate anglaise, voyant l'intention de son ennemie, ne conserva que les voiles strictement nécessaires à la manœuvre, et attendit le choc dont elle était menacée.

Le capitaine français, voyant que le moment de l'action approchait, invita le prince à descendre à fond de cale, ou du moins à se retirer dans sa cabine. Mais le prince, qui n'avait jamais vu de combat naval et qui désirait profiter de l'occasion, demanda à demeurer sur le pont, promettant de rester appuyé au mât de misaine et de ne gêner en rien la manœuvre. Le capitaine, qui aimait les braves de quelque pays qu'ils fussent, lui accorda sa demande.

On continua de s'avancer ; mais à peine eut-on fait la valeur d'une centaine de pas, qu'un petit nuage blanc apparut à bâbord de la frégate anglaise ; puis on vit ricocher un boulet à quelques toises de la frégate française, puis on entendit le coup, puis enfin on vit la légère vapeur produite par l'explosion monter en s'affaiblissant et disparaître à travers la mâture, poussée qu'elle était par le vent qui venait de la France.

La partie était engagée par l'orgueilleuse fille de la Grande-Bretagne, qui, provoquée la première par le son du tambour, avait voulu répondre la première par le son du canon.

Les deux bâtiments commencèrent de se rapprocher l'un de l'autre ; mais quoique les canonniers français fussent à leur poste, quoique les mèches fussent allumées, quoique les canons accroupis sur leurs lourds affûts semblassent demander à dire un mot à leur tour en faveur de la république, tout resta muet à bord, et l'on n'entendit d'autre bruit que l'air de *la Marseillaise* que continuait de siffloter le capitaine. Il est vrai que, comme c'était à peu près le seul air qu'il sût, il l'appliquait à toutes les circonstances ; seulement, selon les tons où il le sifflait, l'air variait d'expression, et l'on pouvait reconnaître aux intonations si le capitaine était de bonne ou de mauvaise humeur, content ou mécontent, triste ou joyeux.

Cette fois l'air avait pris en passant à travers ses dents une expression de menace stridente qui ne promettait rien de bon à messieurs les Anglais.

En effet, rien n'était d'un aspect plus terrible que ce bâtiment, muet et silencieux, s'avançant en droite ligne, et d'une aile aussi ferme que celle de l'aigle, sur son ennemi, qui, de cinq minutes en cinq minutes, virant et revirant de bord, lui envoyait sa double bordée, sans que tout cet ouragan de fer qui passait à travers les voiles, les agrès et la mâture de la frégate française, parût lui faire un mal sensible et l'arrêtât un seul instant dans sa course. Enfin les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord ; la frégate venait de décharger sa bordée ; elle donna l'ordre de virer pour présenter celui de ses flancs qui était encore armé ; mais au moment où elle s'offrait de biais à notre artillerie, le mot : *Feu!* retentit ; vingt-quatre pièces tonnèrent à la fois, le tiers de l'équipage anglais fut emporté, deux mâts craquèrent et s'abattirent, et le bâtiment, frémissant de ses mâtereaux à sa quille, s'arrêta court dans sa manœuvre, tremblant sur place et forcé d'attendre son ennemi.

Alors la frégate française vira de bord à son tour avec une légèreté et une grâce parfaites, et vint pour engager son beaupré dans les porte-haubans du mât d'artimon ; mais en passant devant son ennemie, elle la salua à bout portant de sa seconde bordée, qui, frappant en plein bois, brisa la muraille du bâtiment et coucha sur le pont huit ou dix morts et une vingtaine de blessés.

Au même moment on entendit le choc des deux bâtiments qui se heurtaient, et que les grapins attachaient l'un à l'autre de cette fatale étreinte que suit presque toujours l'anéantissement de l'un des deux.

Il y eut un moment de confusion horrible; Anglais et Français étaient tellement mêlés et confondus qu'on ne savait lesquels attaquaient, lesquels se défendaient. Trois fois les Français débordèrent sur la frégate anglaise comme un torrent qui se précipite, trois fois ils reculèrent comme une marée qui se retire. Enfin, à un quatrième effort, toute résistance parut cesser; le capitaine avait disparu, blessé ou mort. Chacun se rendait à bord de la frégate anglaise; le pavillon britannique protestait seul encore contre la défaite: un matelot s'élança pour l'abaisser. En ce moment le cri : *Au feu!* retentit : le capitaine anglais, une mèche à la main, avait été vu s'avançant vers la sainte-barbe.

Aussitôt Anglais et Français se précipitèrent pêle-mêle à bord de la frégate française pour fuir le volcan qui allait s'ouvrir sous leurs pieds et qui menaçait d'engloutir à la fois amis et ennemis. Des matelots, la hache à la main, s'élancèrent pour couper les chaînes des grapins et pour dégager le beaupré. Le capitaine emboucha son porte-voix et commanda la manœuvre à l'aide de laquelle il espérait s'éloigner de son ennemie, et la belle et intelligente frégate, comme si elle eût compris le danger qu'elle courait, fit un mouvement en arrière. Au même instant un fracas pareil à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre; le bâtiment anglais éclata comme une bombe, chassant au ciel les débris de ses mâts, ses canons brisés et les membres dispersés de ses blessés et de ses morts. Puis un affreux silence succéda à cet effroyable bruit, un vaste foyer ardent demeura quelques secondes encore à la surface de la mer, s'enfonçant peu à peu et en faisant bouillonner l'eau qui l'étreignait, enfin il fit trois tours sur lui-même et s'engloutit. Presque aussitôt une pluie d'agrès rompus, de membres sanglants, de débris enflammés retomba autour de la frégate française. Tout était fini, son ennemie avait cessé d'exister.

Il y eut un instant de trouble suprême pendant lequel personne ne fut sûr de sa propre existence, où les plus braves se regardèrent en frissonnant, et où l'on ne sut pas, tant la frégate française était proche de la frégate anglaise, si elle ne serait pas entraînée avec elle au fond de la mer ou lancée avec elle jusqu'au ciel.

Le capitaine reprit le premier son sang-froid; il ordonna de conduire les prisonniers à fond de cale, de descendre les blessés dans l'entre-pont et de jeter les morts à la mer.

Puis, ces trois ordres exécutés, il se retourna vers le vaisseau à trois ponts, qui, pendant la catastrophe que nous venons de raconter, avait gagné du chemin, et qui s'avançait chassant l'écume devant sa proue comme un cheval de course la poussière devant son poitrail.

Le capitaine fit réparer à l'instant même les avaries qui avaient atteint le corps du bâtiment, changea deux ou trois voiles déchirées par les boulets, remplaça les agrès coupés par des agrès neufs; puis, comprenant que son salut dépendait de la rapidité de ses mouvements, il reprit chasse avec toute la vitesse dont son bâtiment était susceptible.

Mais si rapidement qu'eussent été exécutées ces manœuvres, elles avaient pris un temps matériel que son antagoniste avait mis à profit, de sorte qu'au moment où la frégate s'inclinait sous le vent, reprenant sa course vers les Baléares, un point blanc apparut à l'avant du bâtiment de ligne, et presque aussitôt, passant à travers la mâture, un boulet coupa deux ou trois cordages et troua la grande voile et la voile de foc.

— Mille tonnerres! dit le capitaine; les brigands ont du quatre-vingt!

Effectivement, deux pièces de ce calibre étaient placées à bord du vaisseau, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, de sorte que lorsque le capitaine de la frégate se croyait encore hors de la portée habituelle, il se trouvait, à son grand désappointement, sous le feu de son ennemi.

— Toutes voiles dehors! cria le capitaine, tout, jusqu'aux bonnettes de cacatois! Qu'on ne laisse pas un chiffon de toile grand comme un mouchoir de poche dans les armoires! Allez!

Et aussitôt trois ou quatre petites voiles s'élancèrent et coururent se ranger près des voiles plus grandes qu'elles étaient destinées à accompagner, et l'on sentit à un accroissement de vitesse que, si chétif que fût ce secours, il n'était cependant pas tout à fait inutile.

En ce moment un second coup de canon retentit qui passa comme le premier dans la mâture, mais sans autre résultat que de trouer une ou deux voiles.

On marcha ainsi pendant l'espace de dix minutes à peu près ; pendant ces dix minutes, le capitaine français ne cessa point de tenir sa lunette braquée sur le vaisseau ennemi. Puis, après ces dix minutes d'examen, faisant rentrer les différents tubes de sa lunette les uns dans les autres d'un violent coup de la paume de la main :

— Enfoncés, décidément, messieurs les Anglais ! cria-t-il, nous filons un demi-nœud plus que vous !

— Ainsi, demanda le prince, qui n'avait pas quitté le pont, ainsi demain matin nous serons hors de vue ?

— Oh ! mon Dieu, oui, répondit le capitaine, si nous allons toujours ce train-là.

— Et si quelque boulet maudit ne nous brise pas une de nos trois jambes, dit en riant le prince.

Comme il disait ces paroles, le bruit d'un troisième coup de canon retentit, et presque aussitôt on entendit un craquement terrible ; un boulet venait de briser le mât auquel était appuyé le prince, au-dessous de la grande hune.

En même temps le mât s'inclina comme un arbre que le vent déracine ; puis, toute chargée de ses voiles, de ses agrès, de ses cordages, sa partie supérieure s'abattit sur le pont, ensevelissant le prince de *** sous un amas de voiles, mais cela avec tant de bonheur que le prince n'eut pas même une égratignure.

Un juron à faire fendre le ciel accompagna cet événement comme le roulement du tonnerre accompagne la foudre. C'était le capitaine qui envisageait d'un coup d'œil sa position. Or cette position était tranchée : maintenant un combat était inévitable, et le résultat de ce combat avec un navire inférieur, des hommes déjà lassés d'une première lutte et un équipage de moitié moins fort que l'équipage ennemi, ne présentait pas un instant la moindre chance favorable.

Le capitaine ne se prépara pas moins à cette lutte désespérée avec le courage calme et persévérant que chacun lui connaissait : le branle-bas de combat retentit de nouveau, et la moitié des matelots courut derechef aux armes, qu'on n'avait fait au reste que déposer provisoirement sur le pont, tandis que l'autre moitié, s'élançant dans la mâture, se mit à couper à grands coups de hache cordages et agrès ; puis on souleva le mât brisé, et agrès, mâts, voiles, cordages, tout fut jeté à la mer.

Ce fut alors seulement qu'on s'aperçut que le prince était sain et sauf. Le capitaine l'avait cru exterminé.

Cependant, si court que fût le temps écoulé depuis la catastrophe, les progrès du vaisseau étaient déjà visibles : continuer la chasse était donc fuir inutilement ; or fuir est une lâcheté quand la fuite n'offre pas une chance de salut. C'était ainsi du moins que pensait le capitaine. Aussi ordonna-t-il aussitôt qu'on dépouillât le bâtiment de toutes les voiles qui ne seraient pas absolument nécessaires à la manœuvre, et qu'on attendit le vaisseau.

Mais comme il pensa que dans cette situation critique une allocution à ses matelots ferait bien, il monta sur l'escalier du gaillard d'arrière, et s'adressant à son équipage :

— Mes amis, dit-il, nous sommes tous flambés depuis A jusqu'à Z. Il ne nous reste maintenant qu'à mourir le mieux que nous pourrons. Souvenez-vous du *Vengeur*, et *vive la république !*

L'équipage répéta d'une seule voix le cri de : Vive la république ! puis chacun courut à son poste aussi léger et aussi dispos que s'il venait d'être convoqué pour une distribution de grog.

Quant au capitaine, il se remit à siffler *la Marseillaise*.

Le vaisseau s'avançait toujours, et à chaque pas qu'il faisait ses messagers de mort devenaient de plus en plus fréquents et de plus en plus funestes ; enfin il se trouva à portée ordinaire, et tournant son flanc armé d'une triple rangée de canons, il se couvrit d'un épais nuage de fumée du milieu duquel s'échappa une grêle de boulets qui vint s'abattre sur le pont de la frégate.

En pareille circonstance mieux vaut courir audevant du danger que de l'attendre. Le capitaine ordonna de manœuvrer sur le bâtiment anglais et de tenter l'abordage. Si quelque chose pouvait sauver la frégate, c'était un coup de vigueur qui fit disparaître la supériorité physique de l'ennemi auquel elle avait affaire, en mettant aux prises l'impétuosité française avec le courage anglican.

Mais le vaisseau anglais avait une trop bonne position pour la perdre ainsi. Avec ses canons de trente-six, la frégate pouvait l'atteindre à peine, tandis que lui, avec ses canons de quarante-huit, la foudroyait impunément. Or comme, dès qu'il vit la frégate mettre le cap sur lui, ce fut lui qui manœuvra pour la maintenir toujours à la même distance, à partir de ce moment ce fut, par un étrange jeu,

le plus fort qui sembla fuir, et le plus faible qui sembla poursuivre.

La situation du bâtiment français était terrible : maintenu toujours à la même distance par la même manœuvre, chaque bordée de son ennemi l'atteignait en plein corps, tandis que les coups désespérés qu'il tirait se perdaient impuissants dans l'intervalle qui le séparait du but qu'il voulait atteindre ; ce n'était plus une lutte, c'était simplement une agonie ; il fallait mourir sans même se défendre, ou amener.

Le capitaine était à l'endroit le plus découvert, se jetant pour ainsi dire au-devant de chaque bordée, et espérant qu'à chacune d'elles quelque boulet le couperait en deux ; mais on eût dit qu'il était invulnérable ; son bâtiment était rasé comme un ponton, le plancher était couvert de morts et de mourants, et lui n'avait pas une seule blessure.

Il y avait aussi le prince de *** qui était sain et sauf.

Le capitaine jeta les yeux autour de lui, il vit son équipage décimé par la mitraille, mourant sans se plaindre, quoiqu'il mourût sans vengeance ; il sentit sa frégate frémissant et se plaignant sous ses pieds, comme si elle aussi eût été animée et vivante : il comprit qu'il était responsable devant Dieu des jours qui lui étaient confiés, et devant la France du bâtiment dont elle l'avait fait roi. Il donna en pleurant de rage l'ordre d'amener le pavillon.

Aussitôt que la flamme aux trois couleurs eut disparu de la corne où elle flottait, le feu du bâtiment ennemi cessa ; et mettant le cap sur la frégate, il manœuvra pour venir droit à elle ; de son côté la frégate le voyait s'avancer dans un morne silence : on eût dit qu'à son approche les mourants mêmes retenaient leurs plaintes. Par un mouvement machinal, les quelques artilleurs qui restaient près d'une douzaine de pièces encore en batterie virent à peine le bâtiment à portée, qu'ils approchèrent la mèche des canons ; mais, sur un signe du capitaine, toutes les lances furent jetées sur le pont, et chacun attendit, résigné, comprenant que désormais toute défense serait une trahison.

Au bout d'un instant, les deux bâtiments se trouvèrent presque bord à bord, mais dans un état bien différent : pas un seul homme du vaisseau anglais ne manquait au rôle de l'équipage, pas un mât n'était atteint, pas un cordage n'était brisé ; le bâtiment français, au contraire, tout mutilé de sa double lutte, avait perdu la moitié de son monde, avait ses trois mâts brisés, et presque tous ses cordages flottaient au vent comme une chevelure éparse et désolée.

Lorsque le capitaine anglais fut à portée de la voix, il adressa en excellent français, à son courageux adversaire, quelques-uns de ces mots de consolation avec lesquels les braves adoucissent entre eux la douleur de la mort ou la honte de la défaite. Mais le capitaine français se contenta de sourire en secouant la tête, après quoi il fit signe à son ennemi d'envoyer ses chaloupes afin que l'équipage prisonnier pût passer d'un bord à l'autre, toutes les embarcations de la frégate étant hors de service.

Le transport s'opéra aussitôt. Le bâtiment français avait tellement souffert qu'il faisait eau de tout côté, et que, si l'on ne portait un prompt remède à ses avaries, il menaçait de couler bas.

On transporta d'abord les malheureux atteints le plus gravement, puis ceux dont les blessures étaient plus légères, puis enfin les quelques hommes qui étaient sortis comme par miracle sains et saufs du double combat qu'ils venaient de soutenir.

Le capitaine resta le dernier à bord, comme c'était son devoir ; puis, lorsqu'il vit le reste de son équipage dans la chaloupe et que le capitaine anglais faisait mettre sa propre yole à la mer pour l'envoyer prendre, il entra dans sa chambre comme s'il eût oublié quelque chose ; cinq minutes après on entendit la détonation d'un coup de pistolet.

Deux des matelots anglais et le jeune midshipman qui commandait l'embarcation s'élancèrent aussitôt sur le pont et coururent à la chambre du capitaine. Ils le trouvèrent étendu sur le parquet, défiguré et nageant dans son sang ; le malheureux et brave marin n'avait pas voulu survivre à sa défaite : il venait de se brûler la cervelle.

Le jeune midshipman et les deux matelots venaient à peine de s'assurer qu'il était mort, lorsqu'un coup de sifflet se fit entendre. Au moment où le prince de *** mettait le pied à bord du vaisseau anglais, on commença de s'apercevoir que le temps tournait à la tempête ; de sorte que le capitaine, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour faire face à ce nouvel ennemi, avait résolu de regagner en toute hâte le port de Livourne ou de Porto-Ferrajo.

Trois jours après, le bâtiment anglais, démâté de son mât d'artimon, son gouvernail brisé, et ne

se soutenant sur l'eau qu'à l'aide de ses pompes, entra dans le port de Mahon, poussé par les derniers souffles de la tempête qui avait failli l'anéantir.

Quant à la frégate française, un instant son vainqueur avait voulu essayer de la traîner après lui, mais bientôt il avait été forcé de l'abandonner; et en même temps que le vaisseau anglais entrait dans le port de Mahon, elle allait s'échouer sur les côtes de France avec le corps de son brave capitaine, auquel elle servait de glorieux cercueil.

Le prince de*** avait supporté la tempête avec le même bonheur que le combat, et il était descendu à Mahon sans même avoir eu le mal de mer.

XIX

LA BÉNÉDICTION PATERNELLE.

Pendant cinq ans, on ignora complétement ce que le prince de*** était devenu. Son banquier seulement lui faisait régulièrement passer des sommes considérables, tantôt en France, tantôt en Angleterre, tantôt en Allemagne. Enfin, un beau jour on le vit reparaître à Naples, mari d'une jeune Anglaise qu'il avait épousée, et père de deux jolis enfants que le ciel, dans son éternel sourire pour lui, avait faits l'un garçon et l'autre fille.

Nous ne dirons qu'un mot du garçon; puis nous le quitterons pour revenir à la fille, dont les malheurs vont faire à peu près à eux seuls les frais de cet intéressant chapitre.

Le garçon était le portrait vivant de son père. Aussi, à la première vue, n'y eut-il pas de doute à Naples que le don fatal de la jettature ne dût se continuer dans la ligne masculine du prince.

Quant à la fille, c'était une délicieuse personne, qui réunissait en elle seule les deux types des beautés italienne et anglaise: elle avait de longs cheveux noirs, de beaux yeux bleus, le teint blanc et mat comme un lis, des dents petites et brillantes comme des perles, les lèvres rouges comme une cerise.

La mère seule se chargea de l'éducation de cette ravissante enfant; elle grandit à son ombre, gracieuse et fraîche comme une fleur de printemps.

A quinze ans, c'était le miracle de Naples; la première chose qu'on demandait aux étrangers était s'ils avaient vu la charmante princesse de***.

Il va sans dire que pendant ces quinze ans l'étoile funeste du prince était constamment restée la même; seulement à ses besicles il avait joint une énorme tabatière, ce qui doublait encore, s'il faut en croire les traditions, la maligne influence à laquelle étaient constamment soumis ceux qui se trouvaient en contact avec lui.

Au milieu de tous les jeunes seigneurs qui bourdonnaient autour d'elle, la belle Elena (c'était ainsi que se nommait la fille du prince de***) avait remarqué le comte de F***, second fils d'un des plus riches et des plus aristocratiques patriciens de la ville de Naples. Or, comme le droit d'aînesse était aboli dans le royaume des Deux-Siciles, le comte de F*** ne se trouvait pas moins, tout puîné qu'il était, un parti fort sortable pour notre héroïne, puisqu'il apportait en mariage quelque chose comme cent cinquante mille livres de rente, un noble nom, vingt-cinq ans et une belle figure.

Chose difficile à croire, c'était cette belle figure qui se trouvait le principal obstacle au mariage, non pas de la part de la jeune princesse, Dieu merci! elle, au contraire, appréciait ce don de la nature à sa valeur, et même au delà; mais cette belle figure avait tant fait des siennes, elle avait tourné tant de têtes et elle avait causé tant de scandale par la ville, que toutes les fois qu'il était question du comte de F*** devant le prince de***, il s'empressait de manifester son opinion sur les jeunes dissipés, et particulièrement sur celui-ci, lequel, au dire du prince, avait autant de bonnes fortunes que le roi Salomon.

Malheureusement, il arriva ce qui arrive toujours: ce fut du seul homme que n'aurait pas dû aimer Elena que la belle Elena devint amoureuse. Était-ce par sympathie ou par esprit de contrariété? Je l'ignore. Était-ce parce qu'elle en pensait beaucoup de bien ou parce qu'on lui en avait dit beaucoup de mal? Je ne sais. Mais tant il y a qu'elle en devint amoureuse, non pas de cet amour éphémère qu'un léger caprice fait naître et que la moindre opposition fait mourir, mais de cet amour ardent, profond, éternel, qui s'augmente des difficultés qu'on lui oppose, qui se nourrit des larmes qu'il répand, et qui, comme celui de Juliette et de Roméo, ne voit d'autre dénoûment à sa durée que l'autel ou la tombe.

Mais quoique le prince adorât sa fille, et justement même parce qu'il l'adorait, il se montrait de

plus en plus opposé à une union qui, selon lui, devait faire son malheur. Chaque jour il venait raconter à la pauvre Elena quelque tour nouveau à la manière de Faublas ou de Richelieu, dont le comte de F*** était le héros; mais, à son grand étonnement, cette nomenclature de méfaits, au lieu de diminuer l'amour de la jeune fille, ne faisait que l'augmenter.

Cet amour arriva bientôt à un point que ses belles joues pâlirent, que ses yeux, conservant le jour la trace des larmes de la nuit, commencèrent à perdre de leur éclat; enfin qu'une mélancolie profonde s'emparant d'elle, ses lèvres ne laissèrent plus passer que de ses rares sourires pareils aux pâles rayons d'un soleil d'hiver. Une maladie de langueur se déclara.

Le prince, horriblement inquiet du changement survenu chez Elena, attendit le médecin au moment où il sortait de la chambre de sa fille, et le supplia de lui dire ce qu'il pensait de son état; le médecin répondit qu'en cette circonstance moins qu'en toute autre la médecine pouvait se permettre de prédire l'avenir, attendu que la maladie de la jeune fille lui paraissait amenée par des causes purement morales, causes sur lesquelles la malade avait obstinément refusé de s'expliquer; mais que, malgré ce refus, il n'en était pas moins sûr qu'il y avait au fond de cette langueur, qui pouvait devenir mortelle, quelque secret dans lequel était sa guérison.

Ce secret n'en était pas un pour le prince. Aussi suivit-il les progrès du mal avec anxiété. Il tint bon encore deux ou trois mois; mais au bout de ce temps, le médecin l'ayant prévenu que l'état de la malade empirait de telle façon qu'il ne répondait plus d'elle, le prince, tout en demandant pardon à Dieu et à la morale de confier le bonheur de sa fille à un pareil homme, finit par dire un beau jour à Elena que, comme sa vie lui était plus chère que tout au monde, il consentait enfin à ce qu'elle épousât le comte de F***.

La pauvre Elena, qui ne s'attendait pas à cette bonne nouvelle, bondit de joie; ses joues pâlies s'animèrent à l'instant du plus ravissant incarnat; ses yeux ternis lancèrent des éclairs; enfin sa belle bouche attristée retrouva un de ses doux sourires qu'elle semblait à tout jamais avoir oubliés. Elle jeta ses bras amaigris autour du cou de son père, et, en échange de son consentement, elle lui promit non-seulement de vivre, mais encore d'être heureuse.

Le prince secoua la tête tristement, la fatale réputation de son futur gendre lui revenant sans cesse à l'esprit.

Cependant, comme sa parole était donnée, il n'en consentit pas moins à ce qu'Elena fît connaître à l'instant même à son prétendu, qui avait été sinon aussi malade, du moins aussi malheureux qu'elle, le changement inattendu qui s'opérait dans leur position.

Le comte de F*** accourut. En apprenant cette nouvelle inespérée, il avait failli devenir fou de joie.

Les deux amants, en se revoyant, ne purent pas échanger une seule parole : ils fondirent en larmes.

Le prince se retira tout en grommelant : cinq secondes de plus d'un pareil spectacle, il allait pleurer comme eux et avec eux.

Les refus du prince avaient fait tant de bruit qu'il comprit lui-même que, du moment où il cessait de s'opposer à l'union des deux amants, mieux valait que le mariage eût lieu plus tôt que plus tard. Le jour de la cérémonie fut donc fixé à trois semaines; c'était juste le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités d'usage.

Pendant ces trois semaines, le prince de*** reçut peut-être dix lettres anonymes, toutes remplies des plus graves accusations contre son futur gendre; c'étaient des Arianes délaissées qui le représentaient comme un amant sans foi; c'étaient des mères éplorées qui l'accusaient d'être un père sans entrailles; c'étaient enfin des deux parts des plaintes amères qui venaient corroborer de plus en plus la première opinion que le prince avait conçue à l'endroit du comte de F***. Mais le prince avait donné sa parole; il voyait son heureuse enfant se reprendre chaque jour à la vie en se reprenant au bonheur. Il renferma toutes ses craintes au fond de son âme, comprenant qu'après avoir cédé aux désirs d'Elena, ce serait la tuer maintenant que de lui retirer sa parole donnée.

Tout resta donc dans le *statu quo*, et, le grand jour arrivé, l'auguste cérémonie eut lieu à la grande joie des jeunes époux et à l'admiration de tous les assistants, qui déclaraient à l'unanimité qu'on ferait inutilement tout le royaume des Deux-Siciles pour trouver deux jeunes gens qui se convinssent davantage sous tous les rapports.

Le soir il y eut un grand bal pendant lequel le jeune époux fut fort empressé et la belle épouse fort rougissante; puis enfin vint l'heure de se retirer. Les

invités disparurent les uns après les autres : il ne resta plus dans le palais que les nouveaux mariés, le prince et la princesse. En voyant se rapprocher ainsi l'instant d'appartenir à un autre, Elena se jeta toute pleurante dans les bras de sa mère, tandis que le jeune comte secouait en riant la main du prince.

En ce moment celui-ci, oubliant tous ses préjugés contre son gendre, le prit dans un bras, prit sa fille dans l'autre, les embrassa tous les deux sur le front en s'écriant : —Venez, chers enfants, venez recevoir la bénédiction paternelle!

A ces mots tous deux, se laissant glisser de ses bras, tombèrent à ses genoux, et le prince, pour ne pas rester au-dessous de la situation, abaissa sur leurs têtes ses mains qu'il avait levées vers le ciel; alors, ne trouvant rien de mieux à dire que les paroles que le Seigneur lui-même dit aux premiers époux :

— Croissez et multipliez! s'écria-t-il.

Puis, craignant de se laisser aller à une émotion qu'il regardait comme indigne d'un homme, il se retira dans son appartement, où au bout d'un quart d'heure la princesse vint le joindre, en lui annonçant que, selon toute probabilité, les deux jeunes époux étaient occupés à accomplir en ce moment même les paroles de la Genèse.

Le lendemain Elena, en revoyant son père, rougit prodigieusement; de son côté le comte de F*** n'était pas exempt d'un certain embarras en abordant le prince; mais comme cet embarras et cette rougeur étaient assez naturels dans la position des parties, la princesse se contenta de répondre à cette rougeur par un baiser, et le prince à cet embarras par un sourire.

La journée se passa sans que le prince ni la princesse essayassent d'entrer dans aucun détail sur ce qui s'était passé entre les jeunes époux hors de leur présence; seulement, comme ils comprenaient leur situation, ils les laissèrent le plus qu'ils purent en tête à tête, et ne furent aucunement étonnés qu'ils passassent une partie de la journée renfermés dans leurs appartements. Néanmoins, on dîna en famille, mais comme les époux paraissaient de plus en plus contraints et embarrassés, le prince et la princesse échangèrent un sourire d'intelligence; et aussitôt le dessert achevé, ils annoncèrent à leurs enfants qu'ils avaient décidé d'aller passer quelques jours à la campagne, et que pendant ces quelques jours ils laissaient le palais de Naples à leur entière disposition.

Ce qui fut dit fut fait, et le même soir le prince et la princesse partirent pour Caserte, assez préoccupés tous deux des observations qu'ils avaient faites séparément, mais dont cependant ils n'ouvrirent pas la bouche pendant tout le voyage.

Trois jours après, au moment où le prince et la princesse déjeunaient en tête à tête, on entendit le roulement d'une voiture dans la cour du château. Cinq minutes après, un domestique arriva tout courant annoncer que la jeune comtesse venait d'arriver.

Derrière lui Elena parut; mais, au contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'une mariée de la semaine, sa figure était toute bouleversée, et elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

Le prince adorait sa fille; il voulut donc connaître la cause de son chagrin; mais plus il l'interrogeait, plus Elena, tout en gardant le silence, versait d'abondantes larmes. Enfin une idée terrible traversa l'esprit du prince.

—Oh! le malheureux! s'écria-t-il, il t'aura fait quelque infidélité.

— Hélas! plût au ciel, répondit la jeune fille.

— Comment, plût au ciel? Mais qu'est-il donc arrivé? continua le prince.

— Une chose que je ne puis dire qu'à ma mère, répondit Elena.

—Viens donc, mon enfant, viens donc avec moi, s'écria la princesse, et conte-moi tes chagrins.

— Ma mère! ma mère! dit la jeune femme, je ne sais si j'oserai.

— Mais c'est donc bien terrible? demanda le prince.

— Oh! mon père, c'est affreux!

— Je l'avais bien dit, murmura le prince, que cet homme ferait ton malheur!

— Hélas! que ne vous ai-je cru! répondit Elena.

— Viens, mon enfant, viens, dit la princesse, et nous verrons à arranger tout cela.

— Ah! ma mère, ma mère, répondit la jeune mariée en se laissant entraîner presque malgré elle, ah! je crains bien qu'il n'y ait pas de remède.

Et les deux femmes disparurent dans la chambre à coucher de la princesse.

Là fut révélé un secret inattendu, miraculeux, inouï : le comte de F***, le Lovelace de Naples, ce héros aux mille et une aventures, cet homme dont les précoces paternités avaient causé de si grandes et de si longues terreurs au prince de***, le comte de F*** n'était pas plus avancé près de sa femme au

bout de six jours de mariage que M. de Lignolle, de charadique mémoire, ne l'était près de sa femme au bout d'un an.

Et ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est que la réputation antérieure du comte de F***, loin d'être usurpée, était encore restée au-dessous de la réalité.

Mais la bénédiction paternelle portait ses fruits. Aussi, comme l'avait laissé craindre l'exclamation d'Elena, il n'y avait pas de remède.

Trois ans s'écoulèrent sans que rien au monde pût conjurer le maléfice dont le pauvre comte de F*** était victime; puis au bout de trois ans un bruit singulier se répandit: c'est que madame la comtesse de F***, aux termes des articles du concile de Trente, demandait le divorce pour cause d'impuissance de son mari.

Une pareille nouvelle, comme on le comprend bien, ne pouvait avoir grande croyance dans la ville de Naples; les femmes surtout l'accueillaient en haussant les épaules et en assurant que de pareils bruits n'avaient pas le sens commun. Cependant un jour il fallut bien y croire: la comtesse de F*** venait de faire assigner son mari devant le tribunal de la Rota à Rome.

Alors chacun voulut entrer dans les moindres détails des événements qui avaient suivi le bal de noces; mais nul ne pensa à révéler la fatale bénédiction du prince de*** et les termes bibliques dans lesquels il l'avait formulée, de sorte que toutes choses restèrent dans le doute, tous les hommes prenant parti pour la comtesse, toutes les femmes se rangeant du côté du comte.

Pendant trois mois, Naples fut aussi pleine de division qu'elle l'avait été aux époques des plus grandes discordes civiles. C'étaient, à propos du comte et de la comtesse de F***, d'éternelles discussions entre les maris et les femmes; les maris soutenaient à leurs femmes que non-seulement le comte de F*** était impuissant, mais encore qu'il l'avait toujours été; les femmes répondaient à leurs maris qu'ils étaient des imbéciles, et qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient.

Enfin la comtesse comparut devant un tribunal de docteurs et de sages-femmes. Les sages-femmes et les docteurs déclarèrent à l'unanimité qu'il était fort malheureux qu'Elena, comme Jeanne d'Arc, ne fût pas née dans les marches de Lorraine, attendu que, comme l'héroïne de Vaucouleurs, elle avait, en cas d'invasion, tout ce qu'il fallait pour chasser les Anglais de France.

Les maris triomphèrent; mais les femmes ne se rendirent point pour si peu: elles prétendirent que les sages-femmes ne savaient pas leur métier, et que les médecins ne s'y connaissaient pas.

Les querelles conjugales s'envenimèrent ainsi, et une partie de ces dames, n'ayant pas le bonheur de pouvoir demander le divorce pour cause d'impuissance, demandèrent la séparation de corps pour incompatibilité d'humeur.

Le comte de F*** demanda le congrès: c'était son droit. Le congrès fut donc ordonné: c'était sa dernière espérance.

Nous sommes trop chastes pour entrer dans les détails de cette singulière coutume, fort usitée au moyen âge, mais fort tombée en désuétude au XIXe siècle. Au reste, si nos lecteurs avaient quelque curiosité à ce sujet, nous les renverrions à Tallemant des Réaux, *Historiette de M. de Langeais*. Contentons-nous de dire que, contre toute croyance, le résultat tourna à la plus grande honte du pauvre comte de F***.

Les maris napolitains se prirent par la main et dansèrent en rond, ni plus ni moins qu'on assure que le firent depuis au foyer du Théâtre-Français MM. les romantiques autour du buste de Racine; ce qui ne me parut jamais bien prouvé, attendu que le buste de Racine est appuyé contre le mur.

On crut les femmes anéanties; mais comme on le sait, lorsque les femmes ont une chose dans la tête, il est assez difficile de la leur ôter. Ces dames répondirent qu'elles demeureraient dans leur première opinion sur l'excellent caractère du comte jusqu'à preuve directe du contraire.

Mais comme le tribunal de la Rota n'est pas composé de femmes, le tribunal décida que le mariage, n'ayant point été consommé, était comme nul et non avenu.

Moyennant lequel jugement les deux époux rentrèrent dans la liberté de se tourner le dos et de contracter, si bon leur semblait, chacun de son côté, un nouvel hyménée.

Elena ne tarda point à profiter de la permission qui lui était donnée. Pendant ces trois ans d'étrange veuvage, le chevalier de T*** lui avait fait une cour des plus assidues; mais, moitié par vertu, moitié dans la crainte de fournir au comte de F*** de légitimes griefs, Elena n'avait jamais avoué au chevalier qu'elle partageait son amour. Il était résulté de

cette réserve une grande admiration de la part du monde, et un profond amour de la part du chevalier de T***.

Aussi, le prononcé du jugement à peine connu, le chevalier de T***, qui n'attendait que ce moment pour se substituer aux lieu et place du premier mari, accourut-il offrir son cœur et sa main à la belle Elena : l'un et l'autre furent acceptés, et la nouvelle des noces à venir se répandit en même temps que la rupture du mariage passé.

Cette fois, le prince ne mit aucune opposition aux vœux de sa fille, qui, au reste, étant devenue majeure, avait le droit de se gouverner elle-même. Le chevalier de T*** n'avait jamais fait parler de lui que de la façon la plus avantageuse : il était d'une des premières familles de Naples, assez riche pour qu'on ne pût pas supposer que son amour pour Elena fût le résultat d'un calcul, et en outre attaché comme aide de camp à l'un des princes de la famille régnante : le parti était donc sortable de tout point.

On décida qu'on laisserait trois mois s'écouler pour les convenances ; que pendant ces trois mois le chevalier de T*** accepterait une mission que le prince lui avait offerte pour Vienne ; enfin que, ces trois mois expirés, il reviendrait à Naples, où les noces seraient célébrées.

Tout se passa selon les conventions faites : au jour dit, le chevalier de T*** fut de retour, plus amoureux qu'il n'était parti : de son côté, Elena lui avait gardé dans toute sa force le second amour aussi profond et aussi pur que le premier. Toutes les formalités d'usage avaient été remplies pendant cet intervalle, rien ne pouvait donc retarder le bonheur des deux amants. Le mariage fut célébré huit jours après l'arrivée du chevalier.

Cette fois, il n'y eut ni dîner ni bal ; on se maria à la campagne et dans la chapelle du château : quatre témoins, le prince et la princesse assistèrent seuls au bonheur des nouveaux époux. Comme la première fois, après la célébration du mariage, le prince les arrêta pour leur faire une petite exhortation qu'Elena et le chevalier écoutèrent avec tout le recueillement et le respect possible. Puis, l'allocution terminée, il voulut les bénir. Mais Elena, qui savait ce qu'avait coûté à son bonheur la première bénédiction paternelle, fit un bond en arrière, et étendant les mains vers son père :

— Au nom du ciel, mon père, lui dit-elle, pas un mot de plus ! C'est une superstition peut-être, mais, superstition ou non, ne nous bénissez pas.

Le prince, qui ne connaissait pas la véritable cause du refus de sa fille, insista pour accomplir ce qu'il regardait comme un devoir ; mais la peur l'emportant sur le respect, Elena, au grand étonnement du prince, entraîna son mari dans son appartement pour le soustraire à la redoutable bénédiction, et d'un mouvement rapide comme la pensée, en faisant des cornes de ses deux mains, afin, s'il était besoin, de conjurer doublement l'influence perturbatrice de son père, elle referma la porte entre elle et lui et la barricada en dedans à deux verrous.

Le souvenir des orages qui avaient éclaté dès le premier jour dans le jeune ménage inspira d'abord de vives inquiétudes à la princesse, qui craignit que le maléfice de son époux troublât également ce second ménage. Ses appréhensions ne se calmèrent que lorsque le troisième jour sa fille vint rendre visite comme la première fois à ses parents, qui s'étaient retirés à la campagne. La jeune fille avait la figure si radieuse que les craintes de la mère s'évanouirent aussitôt.

En effet, Elena dit à sa mère que son nouvel époux n'avait pas cessé un seul instant de l'aimer ; qu'il était bon, d'un charmant caractère, prévenant, docile même et plein d'attentions délicates pour elle ; en un mot, qu'elle était parfaitement heureuse.

Le bonheur si chèrement acheté de la jeune femme s'augmenta bientôt du titre de mère. Elle donna le jour à un gros garçon. On choisit pour allaiter le nouveau-né une belle nourrice de Procida, aux boucles d'oreilles à rosettes de perles, au justaucorps écarlate galonné d'or, à l'ample jupon plissé à franges d'argent, qu'on installa dans la maison et à qui tous les domestiques reçurent l'ordre d'obéir comme à une seconde maîtresse. Le bambino était l'idole de toute la maison. La princesse l'adorait, le prince en était fou ; nous ne parlons pas du père et de la mère : tous les deux semblaient avoir concentré leur existence dans celle de cette pauvre petite créature.

Quinze mois s'écoulèrent : l'enfant était on ne peut plus avancé pour son âge, connaissant et aimant tout le monde, et surtout le bon papa, auquel il rendait force gentils sourires en échange de ses agaceries. De son côté, bon papa ne pouvait se passer de lui. Il se le faisait apporter à toute heure du jour, si bien que, pour ne pas quitter l'enfant,

le prince fut sur le point de refuser une mission de la plus haute importance que le roi de Naples lui avait confiée pour le roi de France. Il s'agissait d'aller complimenter Charles X sur la prise d'Alger.

Cependant tous les amis du prince lui remontrèrent si bien le tort qu'il se ferait dans l'esprit du roi par un pareil refus, sa famille le supplia tellement de considérer que l'avenir de son gendre pourrait éternellement souffrir de son obstination, que le prince consentit enfin à remplir une mission que tant d'autres lui eussent enviée. Il partit de Naples dans les premiers jours de juillet 1830, arriva à Paris le 24, se rendit aussitôt au ministère des affaires étrangères pour demander son audience, et fut reçu solennellement deux jours après par le roi Charles X.

Le lendemain de cette réception la révolution de juillet éclata.

Trois jours suffirent, comme on sait, pour renverser un trône, huit pour en élever un autre. Mais le prince n'était point accrédité près du nouveau monarque. Aussi ne jugea-t-il pas à propos de rester près de la nouvelle cour; il quitta la France, sans même mettre le pied aux Tuileries, circonstance à laquelle le roi Louis-Philippe dut, selon toute probabilité, les heureux et faciles commencements de son règne.

Le prince était guéri des voyages par mer : les combats n'étaient plus à craindre, mais les tempêtes étaient toujours à redouter. Aussi prit-il par les Alpes, et traversa-t-il la Toscane pour se rendre à Naples par Rome.

En passant par la capitale du monde, il s'arrêta pour présenter ses hommages au pape Pie VIII, qui, sachant de quelle mission de confiance le prince avait été chargé par son souverain, le reçut avec tous les honneurs dus à son rang, c'est-à-dire qu'au lieu de lui donner sa mule à baiser, comme Sa Sainteté fait pour le commun des martyrs, le pape lui donna sa main.

Trois jours après, le pape était mort.

Le prince était parti de Rome aussitôt son audience obtenue, tant il avait hâte de revenir à Naples; il voyagea jour et nuit, et arriva en vue de son palais le surlendemain à onze heures du matin, précédé de dix minutes seulement par le courrier qui lui faisait préparer des chevaux sur la route; mais ces dix minutes suffirent à toute la famille pour accourir sur le balcon du premier étage, élevé, comme tous les premiers étages des palais napolitains, de plus de vingt-cinq pieds de hauteur.

La nourrice y accourut comme les autres, tenant l'enfant dans ses bras.

Malgré sa vue basse, grâce à d'excellentes lunettes qu'il avait achetées à Paris, le prince aperçut son petit-fils et lui fit de sa voiture un signe de la main. De son côté, le bambino le reconnut; et comme, ainsi que nous l'avons dit, il adorait son bon papa, dans la joie de le revoir, le pauvre petit fit un mouvement si brusque, en tendant ses deux petits bras vers lui et en cherchant à s'élancer à sa rencontre, que le malheureux enfant s'échappa des bras de sa nourrice, et, se précipitant du balcon, se brisa la tête sur le pavé.

Le père et la mère faillirent mourir de douleur; le prince fut près de six mois comme un fou; ses cheveux blanchirent, puis tombèrent; de sorte qu'il fut forcé de prendre perruque, ce qui compléta ainsi en lui la triple et terrible réunion de la perruque, de la tabatièreet des lunettes.

C'est ainsi que je le vis en passant à Naples; mais j'étais heureusement prévenu. Du plus loin que je l'aperçus, je lui fis des cornes, si bien que, quoiqu'il me fit l'honneur de causer avec moi près de vingt minutes, il ne m'arriva d'autre malheur, grâce à la précaution que j'avais prise, que d'être arrêté le lendemain.

Je raconterai cette arrestation en son lieu et place, attendu qu'elle fut accompagnée de circonstances assez curieuses pour que je ne craigne pas, le moment venu, de m'étendre quelque peu sur ses détails.

Le jour même de mon départ, le prince avait été nommé président du comité sanitaire du royaume des Deux-Siciles.

Huit jours après, j'appris à Rome que le lendemain de cette nomination le choléra avait éclaté à Naples.

Depuis, j'ai su que le comte de F***, le premier époux de belle Elena, ayant suivi l'exemple qu'elle lui avait donné, s'était remarié comme elle, avait été parfaitement heureux de son côté avec sa nouvelle épouse, et comme mari, et comme père, car il avait eu de ce second mariage cinq enfants : trois garçons et deux filles.

Au mois de mars dernier, le prince de *** est entré dans sa soixante et dix-huitième année; mais,

loin que l'âge lui ait rien fait perdre de sa terrible influence, on prétend, au contraire, qu'il devient plus formidable au fur et à mesure qu'il vieillit.

Et maintenant que nous en avons fini avec Arimane, passons à Oromaze.

XX

SAINT JANVIER, MARTYR DE L'ÉGLISE.

Saint Janvier n'est pas un saint de création moderne ; ce n'est pas un patron banal et vulgaire, acceptant les offres de tous les clients, accordant sa protection au premier venu, et se chargeant des intérêts de tout le monde ; son corps n'a pas été recomposé dans les catacombes aux dépens d'autres martyrs plus ou moins inconnus, comme celui de sainte Philomèle ; son sang n'a pas jailli d'une image de pierre comme celui de la madone de l'Arc ; enfin les autres saints ont bien fait quelques miracles pendant leur vie, miracles qui sont parvenus jusqu'à nous par la tradition et par l'histoire ; tandis que le miracle de saint Janvier s'est perpétué jusqu'à nos jours, et se renouvelle deux fois par an, à la grande gloire de la ville de Naples et à la grande confusion des athées.

Saint Janvier remonte par son origine aux premiers siècles de l'Église. Évêque, il a prêché la parole du Christ et a converti au véritable culte des milliers de païens ; martyr, il a enduré toutes les tortures inventées par la cruauté de ses bourreaux, et a répandu son sang pour la foi ; élu du ciel, avant de quitter ce monde où il avait tant souffert, il a adressé à Dieu une prière suprême pour faire cesser la persécution des empereurs.

Mais là se bornent ses devoirs de chrétien et sa charité de cosmopolite.

Citoyen avant tout, saint Janvier n'aime réellement que sa patrie ; il la protége contre tous les dangers, il la venge de tous ses ennemis : *Civi patrono, vindici*, comme le dit une vieille tradition napolitaine. Le monde entier serait menacé d'un second déluge que saint Janvier ne lèverait pas le bout du petit doigt pour l'empêcher ; mais que la moindre goutte d'eau puisse nuire aux récoltes de sa bonne ville, saint Janvier remuera ciel et terre pour ramener le beau temps.

Saint Janvier n'aurait pas existé sans Naples, et Naples ne pourrait plus exister sans saint Janvier. Il est vrai qu'il n'y a pas de ville au monde qui ait été plus de fois conquise et dominée par l'étranger ; mais, grâce à l'intervention active et vigilante de son protecteur, les conquérants ont disparu, et Naples est restée.

Les Normands ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Souabes ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Angevins ont régné sur Naples, mais saint Janvier les a chassés.

Les Aragonais ont usurpé le trône à leur tour, mais saint Janvier les a punis.

Les Espagnols ont tyrannisé Naples, mais saint Janvier les a battus.

Enfin les Français ont occupé Naples, mais saint Janvier les a éconduits.

Et qui sait ce que fera saint Janvier pour sa patrie?

Quelle que soit la domination, indigène ou étrangère, légitime ou usurpatrice, équitable ou despotique, qui pèse sur ce beau pays, il est une croyance au fond du cœur de tous les Napolitains, croyance qui les rend patients jusqu'au stoïcisme : c'est que tous les rois et tous les gouvernements passeront, et qu'il ne restera en définitive que le peuple et saint Janvier.

L'histoire de saint Janvier commence avec l'histoire de Naples, et ne finira, selon toute probabilité, qu'avec elle : toutes deux se côtoient sans cesse, et à chaque grand événement heureux ou malheureux elles se touchent et se confondent. Au premier abord, on peut bien se tromper sur les causes et les effets de ces événements, et les attribuer, sur la foi d'historiens ignorants ou prévenus, à telle ou telle circonstance dont ils vont chercher bien loin la source ; mais en approfondissant le sujet, on verra que depuis le commencement du IVe siècle jusqu'à nos jours, saint Janvier est le principe ou la fin de toutes choses ; si bien qu'aucun changement ne s'y est accompli que par la permission, par l'ordre ou par l'intervention de son puissant protecteur.

Aussi cette histoire présente-t-elle trois phases bien distinctes, et doit-elle être envisagée sous trois aspects bien différents. Dans les premiers siècles, elle revêt l'allure simple et naïve d'une légende de Grégoire de Tours ; au moyen âge, elle prend la marche poétique et pittoresque d'une chronique de

Froissard ; enfin, de nos jours, elle offre l'aspect railleur et sceptique d'un conte de Voltaire.

Nous allons commencer par la légende.

Comme de raison, la famille de saint Janvier appartient à la plus haute noblesse de l'antiquité ; le peuple, qui en 1647 donnait à sa république le titre de *sérénissime royale république napolitaine*, et qui en 1799 poursuivait les patriotes à coups de pierre pour avoir osé abolir le titre d'Excellence, n'aurait jamais consenti à se choisir un protecteur d'origine plébéienne : le lazzarone est essentiellement aristocrate.

La famille de saint Janvier descend en droite ligne des *Januari* de Rome, dont la généalogie se perd dans la nuit des âges. Les premières années du saint sont restées ensevelies dans l'obscurité la plus profonde ; il ne paraît en public qu'à la dernière époque de sa vie, pour prêcher et souffrir, pour confesser sa croyance et mourir pour elle. Il fut nommé à l'évêché de Bénévent vers l'an de grâce 304, sous le pontificat de saint Marcelin. Étrange destinée de l'évêché bénéventin, qui commence à saint Janvier et qui finit à M. de Talleyrand !

Une des plus terribles persécutions que l'Église ait endurées est, comme on sait, celle des empereurs Dioclétien et Maximien ; les chrétiens furent poursuivis en 302 avec un tel acharnement, que dans l'espace d'un seul mois dix-sept mille martyrs tombèrent sous le glaive de ces deux tyrans. Cependant, deux ans après la promulgation de l'édit qui frappait de mort indistinctement tous les fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, l'Église naissante parut respirer un instant. Aux empereurs Dioclétien et Maximien, qui venaient d'abdiquer, avaient succédé Constance et Galère ; il était résulté de cette substitution que, par ricochet, un changement pareil s'était opéré dans les proconsuls de la Campanie, et qu'à Dragontius avait succédé Timothée.

Au nombre des chrétiens entassés dans les prisons de Cumes par Dragontius, se trouvaient Sosius, diacre de Misène, et Proculus, diacre de Pouzzoles. Pendant tout le temps qu'avait duré la persécution, saint Janvier n'avait jamais manqué, au risque de sa vie, de leur apporter des consolations et des secours ; et quittant son diocèse de Bénévent pour accourir là où il croyait sa présence nécessaire, il avait bravé mainte et mainte fois les fatigues d'un long voyage et la colère du proconsul.

A chaque nouveau soleil politique qui se lève, un rayon d'espoir passe à travers les barreaux des prisonniers de l'autre règne ; il en fut ainsi à l'avénement au trône de Constance et de Galère. Sosius et Proculus se crurent sauvés. Saint Janvier, qui avait partagé leur douleur, se hâta de venir partager leur joie. Après avoir récité si longtemps avec ses chers fidèles les psaumes de la captivité, il entonna le premier avec eux le cantique de la délivrance.

Les chrétiens, relâchés provisoirement, rendaient grâces au Seigneur dans une petite église située aux environs de Pouzzoles, et le saint évêque, assisté par les deux diacres Sosius et Proculus, s'apprêtait à offrir à Dieu le sacrifice de la messe, lorsque tout à coup il se fit au dehors un grand bruit, suivi d'un long silence. Les prisonniers, rendus il y avait peu d'instants à la liberté, prêtèrent l'oreille ; les deux diacres se regardèrent l'un l'autre, et saint Janvier attendit ce qui allait se passer, immobile et debout devant la première marche de l'autel qu'il allait franchir, les mains jointes, le sourire aux lèvres, et le regard fixé sur la croix avec une indicible expression de confiance.

Le silence fut interrompu par une voix qui lisait lentement le décret de Dioclétien remis en vigueur par le nouveau proconsul Timothée ; et ces terribles paroles, que nous traduisons textuellement, retentirent à l'oreille des chrétiens prosternés dans l'église :

« Dioclétien, trois fois grand, toujours juste, empereur éternel, à tous les préfets et proconsuls du romain empire, salut.

« Un bruit qui ne nous a pas médiocrement déplu étant parvenu à nos oreilles divines, c'est-à-dire que l'hérésie de ceux qui s'appellent chrétiens, hérésie de la plus grande impiété (*valde impiam*), reprend de nouvelles forces ; que lesdits chrétiens honorent comme Dieu ce Jésus enfanté par je ne sais quelle femme juive, insultant par des injures et des malédictions le grand Apollon et Mercure, et Hercule, et Jupiter lui-même, tandis qu'ils vénèrent ce même Christ, que les Juifs ont cloué sur une croix comme un sorcier ; à cet effet, nous ordonnons que tous les chrétiens, hommes ou femmes, dans toutes les villes et contrées, subissent les supplices les plus atroces s'ils refusent de sacrifier à nos dieux et d'abjurer leur erreur. Si cependant quelques-uns parmi eux se montrent obéissants, nous voulons bien leur accorder leur pardon ; au

cas contraire, nous exigeons qu'ils soient frappés par le glaive et punis par la mort la plus cruelle (*morte pessimâ punire*). Sachez enfin que si vous négligez nos divins décrets, nous vous punirons des mêmes peines dont nous menaçons les coupables. »

Lorsque le dernier mot de la loi terrible fut prononcé, saint Janvier adressa à Dieu une muette prière pour le supplier de faire descendre sur tous les fidèles qui l'entouraient la grâce nécessaire pour braver les tortures et la mort; puis, sentant que l'heure de son martyre venait de sonner, il sortit de l'église accompagné par les deux diacres et suivi de la foule des chrétiens, qui bénissaient à haute voix le nom du Seigneur. Il traversa une double haie de soldats et de bourreaux étonnés de tant de courage, et, chantant toujours au milieu des populations ameutées qui se pressaient pour voir le saint évêque, il arriva à Nola après une marche qui parut un triomphe.

Timothée l'attendait du haut de son tribunal, élevé, dit la chronique, comme de coutume, au milieu de la place. Saint Janvier, sans éprouver le moindre trouble à la vue de son juge, s'avança d'un pas ferme et sûr dans l'enceinte, ayant toujours à sa droite Sosius, diacre de Misène, et à sa gauche Proculus, diacre de Pouzzoles. Les autres chrétiens se rangèrent en cercle et attendirent en silence l'interrogatoire de leur chef.

Timothée n'était pas sans savoir la grande naissance de saint Janvier. Aussi, par égard pour le *civis romanus*, poussa-t-il la complaisance jusqu'à l'interroger, tandis qu'il aurait parfaitement pu, dit le père Antonio Carracciolo, le condamner sans l'entendre.

Quant à Timothée, tous les écrivains s'accordent à le peindre comme un païen fort cruel, comme un tyran exécrable, comme un préfet impie, comme un juge insensé. A ces traits, déjà passablement caractéristiques, un chroniqueur ajoute qu'il était tellement altéré de sang que Dieu, pour le punir, couvrait parfois ses yeux d'un voile sanglant qui le privait momentanément de la vue, et, tout le temps que durait sa cécité, lui causait les plus atroces douleurs.

Tels étaient les deux hommes que la Providence amenait en face l'un de l'autre pour donner une nouvelle preuve du triomphe de la foi.

— Quel est ton nom? demanda Timothée.

— Janvier, répondit le saint.

— Ton âge?

— Trente-trois ans.

— Ta patrie?

— Naples.

— Ta religion?

— Celle du Christ.

— Et tous ceux qui t'accompagnent sont aussi chrétiens?

— Lorsque tu les interrogeras, j'espère en Dieu qu'ils répondront comme moi qu'ils sont tous chrétiens.

— Connais-tu les ordres de notre divin empereur?

— Je ne connais que les ordres de Dieu.

— Tu es noble?

— Je suis le plus humble des serviteurs du Christ.

— Et tu ne veux pas renier ton Dieu?

— Je renie et je maudis vos idoles, qui ne sont que du bois fragile ou de la boue pétrie.

— Tu sais les supplices qui te sont réservés?

— Je les attends avec calme.

— Et tu te crois assez fort pour braver ma puissance?

— Je ne suis qu'un faible instrument que le moindre choc peut briser; mais mon Dieu tout-puissant peut me défendre de ta fureur et te réduire en cendres au même instant où tu blasphèmes son nom.

— Nous verrons, lorsque tu seras jeté dans une fournaise ardente, si ton Dieu viendra t'en tirer.

— Dieu n'a-t-il pas sauvé de la fournaise Ananias, Azarias et Mizaël?

— Je te jetterai aux bêtes dans le cirque.

— Dieu n'a-t-il pas tiré Daniel de la fosse aux lions?

— Je te ferai trancher la tête par l'épée du bourreau.

— Si Dieu veut que je meure, que sa volonté soit faite.

— Soit. Je verrai jaillir ton sang maudit, ce sang que tu déshonores en trahissant la religion de tes ancêtres pour un culte d'esclaves.

— O malheureux insensé! s'écria le saint avec un inexprimable accent de compassion et de douleur, avant que tu jouisses du spectacle que tu te promets, Dieu te frappera de la cécité la plus affreuse, et la vue ne te sera rendue qu'à ma prière, afin que tu puisses être témoin du courage avec lequel savent mourir les martyrs du Christ!

— Eh bien! si c'est un défi, je l'accepte, répon-

dit le proconsul; nous verrons si, comme tu le dis, ta foi sera plus puissante que la douleur.

Puis, se tournant vers ses licteurs, il ordonna que le saint fût lié et jeté dans une fournaise ardente.

Les deux diacres pâlirent à cet ordre, et tous les chrétiens qui l'entendirent poussèrent un long et douloureux gémissement; car quoique chacun d'eux fût personnellement prêt à subir le martyre, cependant le cœur leur manquait à tous du moment qu'il s'agissait d'assister au supplice de leur saint évêque.

A ce cri de pitié et de douleur qui s'éleva tout à coup dans la foule, saint Janvier se tourna d'un air grave et sévère, et étendant la main droite pour imposer silence :

— Eh bien! mes frères, dit-il, que faites-vous? Voulez-vous par vos plaintes réjouir l'âme des impies? En vérité je vous le dis, rassurez-vous, car l'heure de ma mort n'est pas venue, et le Seigneur ne me croit pas encore digne de recevoir la palme du martyre. Prosternez-vous et priez cependant, non pas pour moi, que la flamme du brasier ne saurait atteindre, mais pour mon persécuteur, qui est voué au feu éternel de l'enfer.

Timothée écouta les paroles du saint avec un sourire de mépris, et fit signe aux bourreaux d'exécuter son arrêt.

Saint Janvier fut jeté dans la fournaise, et aussitôt l'ouverture par laquelle on l'avait poussé fut murée au dehors aux yeux de la population entière, qui assistait à ce spectacle.

Quelques minutes après, des tourbillons de flammes et de fumée s'élevant vers le ciel avertirent le proconsul que ses ordres étaient exécutés; et se croyant vengé à tout jamais de l'homme qui avait osé le braver, il rentra chez lui plein de l'orgueil du triomphe.

Quant aux autres chrétiens, ils furent ramenés dans leur prison pour y attendre le jour de leur supplice, et la foule se dissipa sous l'impression d'une pitié profonde et d'une sombre terreur.

Les soldats, occupés jusqu'alors à écarter les curieux et à maintenir le bon ordre, n'ayant plus rien à faire dès que le peuple se fut écoulé, se rapprochèrent lentement de la fournaise et se mirent à causer entre eux des événements du jour et du calme étrange qu'avait montré le patient au moment de subir une mort si terrible, lorsque l'un deux, s'arrêtant tout à coup au milieu de la phrase commencée, fit signe à son interlocuteur de se taire et d'écouter. Celui-ci écouta en effet et imposa silence à son tour à son voisin; si bien que, le geste se répétant de proche en proche, tout le monde demeura immobile et attentif. Alors des chants célestes, partant de l'intérieur de la fournaise, frappèrent les oreilles des soldats, et la chose leur parut si extraordinaire qu'ils se crurent un instant le jouet d'un rêve.

Cependant les chants devenaient plus distincts, et bientôt ils purent reconnaître la voix de saint Janvier au milieu d'un chœur angélique.

Cette fois ce ne fut plus l'étonnement, mais bien la frayeur qui les saisit; et voyant qu'il devenait urgent d'avertir le préfet de l'événement inattendu, quoique prédit, qui se passait sur la place, ils coururent chez lui, pâles et effarés, et lui racontèrent avec l'éloquence de la peur l'incroyable miracle dont ils venaient d'être témoins.

Timothée haussa les épaules à cet étrange récit, et menaça ses soldats de les faire battre de verges s'ils se laissaient dominer par de si puériles frayeurs. Mais alors ils jurèrent par tous leurs dieux, non-seulement d'avoir reconnu distinctement la voix de saint Janvier et l'air qu'il chantait dans la fournaise, mais encore d'avoir retenu les paroles du cantique et les actions de grâces qu'il rendait au Seigneur.

Le proconsul, irrité, mais non pas convaincu par une telle obstination, donna l'ordre immédiatement que la fournaise fût ouverte en sa présence, se réservant de châtier avec la dernière rigueur, après leur avoir mis sous les yeux les restes carbonisés du martyr, ces faux rapporteurs qui venaient le déranger pour lui faire de pareils récits.

Lorsque le préfet arriva sur la place, il la trouva de nouveau tellement encombrée par le peuple qu'il eut peine à se frayer un passage.

Le bruit du miracle ayant rapidement circulé dans la ville, les habitants de Nola, se pressant en tumulte sur le lieu du supplice, demandaient à grands cris la démolition de la fournaise, et menaçaient le proconsul, non point encore par des paroles ou des faits, mais par ces clameurs sourdes qui précèdent l'émeute comme le roulement du tonnerre précède l'ouragan.

Timothée demanda la parole, et lorsque le calme fut suffisamment rétabli pour qu'il pût se faire entendre, il répondit que le désir du peuple allait être satisfait sur-le-champ, et qu'il venait précisé-

ment donner l'ordre d'ouvrir la fournaise, pour offrir un éclatant démenti aux bruits absurdes répandus parmi la foule.

A ces mots les cris cessent, la colère s'apaise et fait place à une curiosité haletante.

Toutes les respirations sont suspendues, tous les yeux sont fixés sur un point,

A un signe de Timothée les soldats s'avancent vers la fournaise, armés de marteaux et de pioches; mais aux premières briques qui tombent sous leurs coups, un tourbillon de flamme s'échappe subitement du foyer et les réduit en cendres.

A l'instant même les murs tombent comme par enchantement, et au milieu d'une clarté éblouissante le saint évêque apparaît dans toute sa gloire. Le feu n'avait pas touché un seul cheveu de son front, la fumée n'avait pas terni la blancheur de ses vêtements. Un essaim de petits chérubins soutenaient au-dessus de sa tête une auréole éclatante, et une musique invisible, dont les accords célestes étaient réglés par la harpe des séraphins, accompagnait son chant.

Alors saint Janvier se mit à marcher de long en large sur les charbons ardents, afin de bien convaincre les incrédules que le feu de la terre ne pouvait rien sur les élus du Seigneur; puis comme on aurait pu douter encore de la réalité du miracle, voulant prouver sans réplique que c'était bien lui, homme de chair et de sang, et non pas un esprit, pas un fantôme, pas une apparition surhumaine que l'on venait de voir, saint Janvier rentra lui-même dans sa prison et se remit à la disposition du préfet.

A la vue de ce qui venait de se passer, Timothée s'était senti pris d'une telle frayeur que, craignant quelque révolte, il s'était réfugié dans le temple de Jupiter; ce fut là qu'il apprit que le saint, qui pouvait, au milieu de l'enthousiasme général dont ce miracle l'avait fait l'objet, s'éloigner et se soustraire à son pouvoir, était au contraire rentré dans sa prison, et y attendait le nouveau supplice qu'il lui plairait de lui infliger.

Cette nouvelle lui rendit toute son assurance, et avec son assurance toute sa colère.

Il descendit dans la prison du martyr pour acquérir la certitude qu'il avait bien affaire à l'évêque de Bénévent lui-même, et non point à quelque spectre que la magie eût fait survivre à son corps.

En conséquence, et pour qu'il ne lui restât aucun doute à ce sujet, après avoir tâté saint Janvier pour s'assurer qu'il était bien de chair et d'os, il le fit dépouiller de ses vêtements sacerdotaux, le fit lier à une colonne que la vénération des fidèles a conservée jusqu'à nos jours comme un nouveau témoin du martyre du saint, et le fit fouetter par ses licteurs jusqu'à ce que le sang jaillît. Alors il trempa dans ce sang le coin de sa toge, et s'assura que c'était bien du sang humain et non quelque liqueur rouge qui en avait l'apparence; puis, satisfait de ce premier essai, il ordonna que le patient fût appliqué à la torture.

La torture fut longue et douloureuse; saint Janvier en sortit les chairs meurtries et les os disloqués, mais pendant tout le temps qu'elle dura les bourreaux ne purent lui arracher une plainte. Lorsque les souffrances devenaient insupportables, saint Janvier louait le Seigneur.

Timothée, voyant que la question n'avait d'autre résultat pour lui que de le faire souffrir, décida que saint Janvier serait jeté dans le cirque et exposé aux tigres et aux lions; seulement il hésita quelque temps pour savoir si l'exécution aurait lieu dans le cirque de Pouzzoles ou de Nola, enfin il se décida pour celui de Pouzzoles.

Un double calcul présida à cette décision : d'abord le cirque de Pouzzoles était plus vaste que celui de Nola, et par conséquent pouvait contenir un plus grand nombre de spectateurs; et puis, une telle fermentation s'était manifestée à la suite du premier miracle, qu'il pensait que les bourreaux de saint Janvier auraient tout à craindre si le martyr sortait triomphant d'une seconde épreuve.

Or, tandis que le proconsul avisait au moyen le plus sûr et le plus cruel de transporter le saint d'une ville à l'autre, on vint lui dire que saint Janvier, parfaitement guéri de la torture de la veille, pouvait faire le voyage à pied.

A cette nouvelle, une idée infernale traversa l'esprit de Timothée : il avisa que ce serait faire merveille que d'ajouter la honte à la douleur, et imagina de faire traîner son char, de Nola à Pouzzoles, par le saint évêque et par ses deux compagnons, les diacres Sosius et Proculus.

Il espérait ainsi, ou que les trois martyrs tomberaient d'épuisement ou de douleur au milieu de la route, ou qu'ils arriveraient au lieu de leur supplice tellement humiliés et flétris par les huées de la populace que leur sort n'inspirerait plus ni pitié ni regrets.

La chose fut donc exécutée comme l'avait décidé le proconsul.

On attela saint Janvier au char consulaire, entre Sosius et Proculus; et Timothée s'y étant assis, intima à ses licteurs l'injonction de frapper de verges les trois patients chaque fois qu'ils s'arrêteraient ou seulement ralentiraient le pas; puis il donna l'ordre du départ en levant sur eux le fouet dont lui-même était armé.

Mais Dieu ne permit même pas que le fouet levé sur les martyrs retombât sur eux. Saint Janvier, s'élançant d'un bond, entraîna avec lui ses deux compagnons renversant sur son passage soldats, licteurs et curieux.

Beaucoup dirent alors avoir vu pousser sur les épaules des trois hommes du Seigneur de ces grandes ailes archangéliques à l'aide desquelles les messagers du ciel traversent l'Empirée avec la rapidité de l'éclair; mais la vérité est que le char s'éloigna, emporté par une telle rapidité, qu'il laissa bientôt derrière lui non-seulement la foule des piétons, mais les cavaliers romains, qui lancèrent inutilement leurs montures à sa poursuite, et le virent bientôt disparaître au milieu d'un nuage de poussière.

Ce n'était pas à cela que s'était attendu le proconsul; il ne s'était occupé que des moyens de pousser son saint attelage en avant et non de le retenir; aussi, se trouvant emporté avec une rapidité dont les oiseaux de l'air pouvaient à peine donner une idée, il ne songea qu'à se cramponner aux rebords du char pour ne point être renversé; mais bientôt un vertige le prit; il lui sembla que le char cessait de toucher la terre, que tous les objets, emportés d'une course égale à la sienne, fuyaient en arrière, tandis que lui s'élançait en avant. La lumière manqua à ses yeux, le souffle à sa bouche, l'équilibre à son corps; il se laissa tomber à genoux au fond du char, pâle, haletant, les mains jointes.

Mais les trois saints ne pouvaient le voir, emportés qu'ils semblaient être eux-mêmes par une puissance surhumaine. Enfin, arrivé à la colline d'Antignano, à l'endroit même où l'on trouve encore aujourd'hui une petite chapelle élevée en mémoire de ce miraculeux événement, le proconsul, rassemblant toutes les forces de son agonie, poussa un tel cri de détresse et de douleur, que saint Janvier l'entendit malgré le bruissement des roues, et que, s'arrêtant avec ses deux compagnons et se retournant vers son juge, il lui demanda d'une voix fraîche et reposée qui ne trahissait point la moindre lassitude:

— Qu'y a-t-il, maître?

Mais Timothée resta quelque temps sans pouvoir articuler une seule parole, tandis que les deux diacres profitaient de cet instant de halte pour respirer à pleine poitrine.

Saint Janvier au bout de quelques secondes renouvela sa question.

— Il y a que je veux relayer ici, dit le proconsul.

— Relayons, répondit saint Janvier.

Timothée descendit de son char, mais les trois saints restèrent attachés à leur chaîne, et cependant, à l'émotion du proconsul, à la sueur qui coulait de son front, au souffle précipité qui sortait de sa poitrine, on eût pu croire que c'était lui qui avait jusqu'alors été attelé à la place des chevaux, et que c'étaient les trois saints qui avaient tenu la place du maître.

Mais dès que le proconsul sentit son pied affermi sur la terre, et que, par conséquent, il se vit hors de danger, sa haine et sa colère le reprirent, et s'avançant vers saint Janvier, le fouet levé:

— Pourquoi, lui dit-il, m'as-tu conduit de Nola ici avec une si grande rapidité?

— Ne m'avais-tu pas commandé d'aller le plus vite que je pourrais?

— Oui, mais qui allait se douter que tu irais plus vite que ceux de mes cavaliers qui étaient les mieux montés et qui n'ont pu te suivre?

— J'ignorais moi-même de quel pas j'irais, quand les anges m'ont prêté leurs ailes.

— Ainsi tu crois que l'assistance que tu as reçue vient de ton Dieu?

— Tout vient de lui.

— Et tu persistes dans ton hérésie?

— La religion du Christ est la seule vraie, la seule pure, la seule digne du Seigneur.

— Tu sais quelle mort t'attend à l'autre bout de la route, reprit le proconsul.

— Ce n'est pas moi qui ai demandé à m'arrêter, répondit saint Janvier.

— C'est juste, répondit Timothée; aussi allons-nous repartir.

— A tes ordres, maître.

— Ainsi, je vais remonter dans mon char.

— Remonte.

— Mais écoute-moi bien.

— J'écoute.

— C'est à la condition que tu n'iras plus du train que tu as été.

— J'irai du train que tu voudras.

— Le promets-tu ?

— Je le promets.

— Sur ta parole de noble ?

— Sur ma foi de chrétien.

— C'est bien.

— Es-tu prêt, maître ?

— Allons, dit le proconsul.

— Allons, mes frères, dit saint Janvier à ses compagnons, faisons ce qui nous est ordonné.

Et le char repartit de nouveau ; mais le saint, observant scrupuleusement la promesse qu'il avait faite, ne marcha plus qu'au pas, ou tout au plus au petit trot ; encore se tournait-il de temps en temps vers Timothée pour lui demander si c'était là l'allure qui lui convenait.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent sur la place de Pouzzoles, où pas une âme n'attendait le proconsul, car ils avaient marché d'un tel train que la nouvelle de leur arrivée n'avait pu les précéder. Aucun ordre n'était donc donné pour le supplice : aussi force fut à Timothée de le remettre à un autre moment ; il se fit donc purement et simplement conduire à son palais, et, appelant ses esclaves, il ordonna que les trois saints fussent dételés et conduits dans les prisons de Pouzzoles, tandis que lui se parfumait dans un bain. Après quoi, brisé de fatigue, il se reposa trois jours et trois nuits.

Le matin du quatrième jour, la foule se pressait sur les gradins de l'amphithéâtre : elle y était accourue sur tous les points de la Campanie, car cet amphithéâtre était un des plus beaux de la province, et c'était pour lui qu'on réservait les tigres et les lions les plus féroces qui, envoyés d'Afrique à Rome, abordaient et se reposaient un instant à Naples.

C'était dans ce même amphithéâtre, dont les ruines existent encore aujourd'hui, que Néron, deux cent trente ans auparavant, avait donné une fête à Tiridate. Tout avait été préparé pour frapper d'étonnement le roi d'Arménie : les animaux les plus puissants et les gladiateurs les plus adroits s'étaient exercés devant lui ; mais lui était resté impassible et froid à ce spectacle, et lorsque Néron lui demanda ce qu'il pensait de ces hommes dont les efforts surhumains avaient forcé le cirque d'éclater en tonnerres d'applaudissements, Tiridate, sans rien répondre, s'était levé en souriant, et, lançant son javelot dans le cirque, il avait percé de part en part deux taureaux d'un seul coup.

A peine le proconsul y eut-il pris place sur son trône au milieu de ses licteurs, que les trois saints, amenés par son ordre, furent placés en face de la porte par laquelle les animaux devaient être introduits. A un signe du proconsul, la grille s'ouvrit et les animaux de carnage s'élancèrent dans l'arène. A leur vue, trente mille spectateurs battirent des mains avec joie ; de leur côté, les animaux étonnés répondirent par un rugissement de menace qui couvrit toutes les voix et tous les applaudissements. Puis, excités par les cris de la multitude, dévorés par la faim à laquelle depuis trois jours leurs gardiens les condamnaient, alléchés par l'odeur de la chair humaine dont on les nourrissait aux grands jours, les lions commencèrent à secouer leurs crinières, les tigres à bondir et les hyènes à lécher leurs lèvres. Mais l'étonnement du proconsul fut grand lorsqu'il vit les lions, les tigres et les hyènes se coucher aux pieds des trois martyrs, pleins de respect et d'obéissance, tandis que saint Janvier, toujours calme, toujours souriant, levait la main droite et bénissait les spectateurs.

Au même instant, le proconsul sentit descendre sur ses yeux comme un nuage ; l'amphithéâtre se déroba à sa vue, ses paupières se collèrent, et il fut plongé tout à coup dans les ténèbres. Mais l'aveuglement n'était rien en comparaison de la souffrance, car à chaque pulsation de l'artère il semblait au malheureux qu'un fer rouge perçait ses prunelles. La prédiction de saint Janvier s'accomplissait.

Timothée essaya d'abord de dompter sa douleur et d'étouffer ses plaintes devant la multitude ; mais, oubliant bientôt sa fierté et sa haine, il tendit les mains vers le saint, et le supplia à haute voix de lui rendre la vue et de le délivrer de ses atroces souffrances.

Saint Janvier s'avança doucement vers lui au milieu de l'attention générale, et prononça cette courte prière :

— Mon Seigneur Jésus-Christ, pardonnez à cet homme tout le mal qu'il m'a fait, et rendez-lui la lumière, afin que ce dernier miracle que vous daignerez opérer en sa faveur puisse dessiller les yeux de son esprit et le retenir encore sur le bord de l'abîme où le malheureux va tomber sans retour. En même temps, je vous supplie, ô mon Dieu ! de toucher le cœur de tous les hommes de bonne volonté qui se trouvent dans cette enceinte ; que

votre grâce descende sur eux et les arrache aux ténèbres du paganisme.

Puis élevant la voix et touchant de l'index les paupières du proconsul, il ajouta :

— Timothée, préfet de la Campanie, ouvre les yeux et sois délivré de tes souffrances, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !

— Amen! répondirent les deux diacres.

Et Timothée ouvrit les yeux, et sa guérison s'opéra d'une manière si prompte et si complète qu'il ne se souvenait même plus d'avoir éprouvé aucune douleur.

A la vue de ce miracle, cinq mille spectateurs se levèrent, et d'une seule voix, d'un seul cri, d'un seul élan, demandèrent à recevoir le baptême.

Quant à Timothée, il rentra au palais, et, voyant que le feu était impuissant et les animaux indociles, il ordonna que les trois saints fussent mis à mort par le glaive.

Ce fut par une belle matinée d'automne, le 19 septembre de l'année 305, que saint Janvier, accompagné des deux diacres Proculus et Sosius, fut conduit au forum de Vulcano, près d'un cratère à moitié éteint, dans la plaine de la Solfatare, pour y souffrir le dernier supplice. Près de lui marchait le bourreau, tenant dans ses mains une large épée à deux tranchants, et deux légions romaines, armées de fortes pièces, précédaient ou suivaient le cortége, pour ôter au peuple de Pouzzoles toute velléité de résistance. Pas un cri, pas une plainte, pas un murmure parmi cette foule avilie et tremblante ; un silence de mort planait sur la ville entière, silence qui n'était interrompu que par le piétinement des chevaux et par le bruit des armures.

Saint Janvier n'avait pas fait une cinquantaine de pas dans la direction du forum, où son exécution devait avoir lieu, lorsque, au tournant d'une rue, il fut abordé par un pauvre mendiant qui avait eu toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à lui, accablé qu'il était par le double malheur de la cécité et de la vieillesse. Le vieillard s'avançait en levant le menton et en étendant les bras devant lui, se dirigeant vers la personne qu'il cherchait avec cet instinct des aveugles qui les guide quelquefois avec plus de sûreté que le regard le plus clairvoyant. Dès qu'il se crut assez près de saint Janvier pour être entendu, le malheureux, redoublant d'efforts et de zèle, s'écria d'une voix haute et perçante :

— Mon père ! mon père ! où êtes-vous, que je puisse me jeter à vos genoux ?

— Par ici, mon fils, répondit saint Janvier en s'arrêtant pour écouter le vieillard.

— Mon père ! mon père ! pourrais-je être assez heureux pour baiser la poussière que vos pieds ont foulée ?

— Cet homme est fou, dit le bourreau en haussant les épaules.

— Laissez approcher ce vieillard, dit doucement saint Janvier, car la grâce de Dieu est avec lui.

Le bourreau s'écarta, et l'aveugle put enfin s'agenouiller devant le saint.

— Que me veux-tu, mon fils ? demanda saint Janvier.

— Mon père, je vous prie de me donner un souvenir de vous ; je le garderai jusqu'à la fin de mes jours, et cela me portera bonheur dans cette vie et dans l'autre.

— Cet homme est fou ! dit le bourreau avec un sourire de mépris. Comment ! lui dit-il, ne sais-tu pas qu'il n'a plus rien à lui ? Tu demandes l'aumône à un homme qui va mourir !

— Cela n'est pas bien sûr, dit le vieillard en secouant la tête, ce n'est pas la première fois qu'il vous échappe.

— Sois tranquille, répondit le bourreau, cette fois il aura affaire à moi.

— Serait-il vrai, mon père ? Vous qui avez triomphé du feu, de la torture et des animaux féroces, vous laisserez-vous tuer par cet homme ?

— Mon heure est venue, répondit le martyr avec joie ; mon exil est fini, il est temps que je retourne dans ma patrie. Écoute, mon fils, interrompit saint Janvier, il ne me reste plus que le linge avec lequel on doit me bander les yeux à mon dernier moment : je te le laisserai après ma mort.

— Et comment irai-je le chercher ? dit le vieillard, les soldats ne me laisseront pas approcher de vous.

— Eh bien ! répondit saint Janvier, je te l'apporterai moi-même.

— Merci, mon père.

— Adieu, mon fils.

L'aveugle s'éloigna et le cortége reprit sa marche. Arrivés au forum de Vulcano, les trois saints s'age-

nouillèrent, et saint Janvier, d'une voix ferme et sonore, prononça ces paroles :

—Dieu de miséricorde et de justice, puisse enfin le sang que nous allons verser calmer votre colère et faire cesser les persécutions des tyrans contre votre sainte Église.

Puis il se leva, et après avoir embrassé tendrement ses deux compagnons de martyre, il fit signe au bourreau de commencer son œuvre de sang. Le bourreau trancha d'abord les têtes de Proculus et de Sosius, qui moururent courageusement en chantant les louanges du Seigneur. Mais comme il s'approchait de saint Janvier, un tremblement convulsif le saisit tout à coup, et l'épée lui tomba des mains sans qu'il eût la force de se courber pour la ramasser.

Alors saint Janvier se banda lui-même les yeux; puis, portant la main à son cou :

— Eh bien! dit-il au bourreau, qu'attends-tu, mon frère?

— Je ne pourrai jamais relever cette épée, dit le bourreau, si tu ne m'en donnes pas la permission.

— Non-seulement je te le permets, frère, mais je t'en prie.

A ces mots, le bourreau sentit que les forces lui revenaient, et levant l'épée à deux mains, il en frappa le saint avec tant de vigueur, que non-seulement la tête, mais un doigt aussi furent emportés du même coup.

Quant à la prière que saint Janvier avait adressée à Dieu avant de mourir, elle fut sans doute agréée par le Seigneur, car, la même année, Constantin, s'échappant de Rome, alla trouver son père et fut nommé par lui son héritier et son successeur dans l'empire. Si donc tout effet doit se reporter à sa cause, c'est de la mort de saint Janvier et de ses deux diacres Proculus et Sosius que date le triomphe de l'Église.

Après l'exécution, comme les soldats et le bourreau s'acheminaient vers la maison de Timothée pour lui rendre compte de la mort de son ennemi et de ses deux compagnons, ils rencontrèrent le mendiant à la même place où ils l'avaient laissé. Les soldats s'arrêtèrent pour s'amuser un peu aux dépens du vieillard, et le bourreau lui demanda en ricanant :

—Eh bien! l'aveugle, as-tu reçu le souvenir qu'on t'avait promis?

— O impies que vous êtes! s'écria le vieillard en ouvrant les yeux brusquement et fixant sur tous ceux qui l'entouraient un regard clair et limpide, non-seulement j'ai reçu le bandeau des mains du saint lui-même, qui vient de m'apparaître tout à l'heure, mais en appliquant ce bandeau sur mes yeux j'ai recouvré la vue, moi qui étais aveugle de naissance. Et maintenant, malheur à toi qui as osé porter la main sur le martyr du Christ! Malheur à celui qui a ordonné sa mort! Malheur à tous ceux qui s'en sont rendus complices! Malheur à vous, malheur!

Les soldats se hâtèrent de quitter le vieillard, et le bourreau les devançait pour avoir la gloire de faire le premier son rapport au tyran. Mais la maison du proconsul était vide et déserte, les esclaves l'avaient pillée, les femmes l'avaient abandonnée avec horreur. Tout le monde s'éloignait de ce lieu de désolation comme si la main de Dieu l'eût marqué d'un signe maudit. Le bourreau et son escorte, ne comprenant rien à ce qui se passait, résolurent d'avancer hardiment; mais au premier pas qu'ils firent dans l'intérieur de la maison, ils tombèrent roides morts. Timothée n'était plus qu'un cadavre informe et pourri, et les émanations pestilentielles qui s'exhalaient de son corps avaient suffi pour asphyxier d'un seul coup les misérables complices de ses iniquités.

Cependant, dès que la nuit fut venue, le mendiant s'en alla au forum de Vulcano pour recueillir les restes sacrés du saint évêque. La lune, qui venait de se lever, répandit sa lumière argentée sur la plaine jaunâtre de la Solfatare, de telle sorte qu'on pouvait distinguer le moindre objet dans tous ses détails.

Comme le vieillard marchait lentement et regardait autour de lui pour voir s'il n'était pas suivi par quelque espion, il aperçut à l'autre bout du forum une vieille femme à peu près de son âge qui s'avançait avec les mêmes précautions.

— Bonjour, mon frère, dit la femme.

— Bonjour, ma sœur, répondit le vieillard.

— Qui êtes-vous, mon frère?

— Je suis un ami de saint Janvier. Et vous, ma sœur?

— Moi, je suis sa parente.

— De quel pays êtes-vous?

— De Naples. Et vous?

— De Pouzzoles.

— Puis-je savoir quel motif vous amène ici à cette heure?

— Je vous le dirai quand vous m'aurez expliqué le but de votre voyage nocturne.

— Je viens pour recueillir le sang de saint Janvier.

— Et moi je viens pour enterrer son corps.

— Et qui vous a chargé de remplir ce devoir, qui n'appartient d'ordinaire qu'aux parents du défunt?

— C'est saint Janvier lui-même, qui m'est apparu peu d'instants après sa mort.

— Quelle heure pouvait-il être lorsque le saint vous est apparu?

— A peu près la troisième heure du jour.

— Cela m'étonne, mon frère, car à la même heure il est venu me voir et m'a ordonné de me rendre ici à la nuit tombante.

— Il y a miracle, ma sœur, il y a miracle. Écontez-moi, et je vous raconterai ce que le saint a fait en ma faveur.

— Je vous écoute, puis je vous raconterai à mon tour ce qu'il a fait en la mienne; car, ainsi que vous le dites, il y a miracle, mon frère, il y a miracle.

— Sachez d'abord que j'étais aveugle.

— Et moi percluse.

— Il a commencé par me rendre la vue.

— Il m'a rendu l'usage des jambes.

— J'étais mendiant.

— J'étais mendiante.

— Il m'a assuré que je ne manquerai de rien jusqu'à la fin de mes jours.

— Il m'a promis que je ne souffrirai plus icibas.

— J'ai osé lui demander un souvenir de son affection.

— Je l'ai prié de me donner un gage de son amitié.

— Voici le même linge qui a servi à bander ses yeux au moment de sa mort.

— Voici les deux fioles qui ont servi à célébrer sa dernière messe.

— Soyez bénie, ma sœur, car je vois bien maintenant que vous êtes sa parente.

— Soyez béni, mon frère, car je ne doute plus que vous étiez son ami.

— A propos, j'oubliais une chose.

— Laquelle, mon frère?

— Il m'a recommandé de chercher un doigt qui a dû lui être coupé en même temps que sa tête, et de le réunir à ses saintes reliques.

— Il m'a bien dit de même que je trouverai dans son sang un petit fétu de paille, et m'a ordonné de le garder avec soin dans la plus petite des deux fioles.

— Cherchons.

— Cela ne doit pas être bien loin.

— Heureusement la lune nous éclaire.

— C'est encore un bienfait du saint, car depuis un mois le ciel était couvert de nuages.

— Voici le doigt que je cherchais.

— Voici le fétu dont il m'a parlé.

Et tandis que le vieillard de Pouzzoles plaçait dans un coffre le corps et la tête du martyr, la vieille femme napolitaine, agenouillée pieusement, recueillait avec une éponge jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux, et en remplissait les deux fioles que le saint lui avait données lui-même à cet effet.

C'est ce même sang qui, depuis quinze siècles, se met en ébullition toutes les fois qu'on le rapproche de la tête du saint, et c'est dans cette ébullition prodigieuse et inexplicable que consiste le miracle de saint Janvier.

Voilà ce que Dieu fit de saint Janvier; maintenant voyons ce qu'en firent les hommes.

XXI

SAINT JANVIER ET SA COUR.

Nous ne suivrons pas les reliques de saint Janvier dans les différentes pérégrinations qu'elles ont accomplies, et qui les conduisirent de Pouzzoles à Naples, de Naples à Bénévent, et les ramenèrent enfin de Bénévent à Naples : cette narration nous entraînerait à l'histoire du moyen âge tout entière, et on a tant abusé de cette intéressante époque qu'elle commence singulièrement à passer de mode.

C'est depuis le commencement du XVI[e] siècle seulement que saint Janvier a un domicile fixe et inamovible, dont il ne sort que deux fois l'an pour aller faire son miracle à la cathédrale de Sainte-Claire. Deux ou trois fois par hasard on dérange bien encore le saint, mais il faut de ces grandes circonstances qui remuent un empire pour le faire sortir de ses habitudes sédentaires; et chacune de ces sorties devient un événement dont le souvenir se perpétue et grandit, par tradition orale, dans la mémoire du peuple napolitain.

C'est à l'archevêché et dans la chapelle du Trésor que, tout le reste de l'année, demeure saint Janvier. Cette chapelle fut bâtie par les nobles et les bourgeois napolitains : c'est le résultat d'un vœu qu'ils firent

simultanément en 1527, épouvantés qu'ils étaient par la peste qui désola cette année la très-fidèle ville de Naples. La peste cessa, grâce à l'intercession du saint, et la chapelle fut bâtie comme un signe de la reconnaissance publique.

A l'opposé des votants ordinaires qui, lorsque le danger est passé, oublient le plus souvent le saint auquel ils se sont voués, les Napolitains mirent une telle conscience à remplir vis-à-vis de leur patron l'engagement pris, que dona Catherine de Sandoval, femme du vieux comte de Lemos, vice-roi de Naples, leur ayant offert de contribuer de son côté pour une somme de trente mille ducats à la confection de la chapelle, ils refusèrent cette somme, déclarant qu'ils ne voulaient partager avec aucun étranger, cet étranger fût-il leur vice-roi ou leur vice-reine, l'honneur de loger dignement leur saint protecteur.

Or, comme ni l'argent ni le zèle ne manquèrent, la chapelle fut bientôt bâtie; il est vrai que, pour se maintenir mutuellement en bonne volonté, nobles et bourgeois avaient passé une obligation, laquelle existe encore, devant maître Vicenzio di Bossis, notaire public; cette obligation porte la date du 13 janvier 1527 : ceux qui y ont signé s'engagent à fournir pour les frais du bâtiment la somme de treize mille ducats; mais il paraît qu'à partir de cette époque il fallait déjà commencer à se défier des devis des architectes : la porte seule coûta cent trente-cinq mille francs, c'est-à-dire une somme triple de celle qui était allouée pour les frais généraux de la chapelle.

La chapelle terminée, on décida qu'on appellerait, pour l'orner de fresques représentant les principales actions de la vie du saint, les premiers peintres du monde. Malheureusement cette décision ne fut pas approuvée par les peintres napolitains, qui décidèrent à leur tour que la chapelle ne serait ornée que par des artistes indigènes, et qui jurèrent que tout rival qui répondrait à l'appel fait à son pinceau s'en repentirait cruellement.

Soit qu'ils ignorassent ce serment, soit qu'ils ne crussent pas à son exécution, le Dominiquin, le Guide et le chevalier d'Arpino accoururent; mais le chevalier d'Arpino fut obligé de fuir avant même d'avoir mis le pinceau à la main; le Guide, après deux tentatives d'assassinat, auxquelles il n'échappa que par miracle, quitta Naples à son tour : le Dominiquin seul, fait aux persécutions par les persécutions qu'il avait déjà éprouvées, las d'une vie que ses rivaux lui avaient rendue si triste et si douloureuse, n'écouta ni insultes ni menaces, et continua de peindre. Il fit successivement la Femme guérissant une foule de malades avec l'huile de la lampe qui brûle devant saint Janvier, la Résurrection d'un jeune homme, et la coupole, lorsqu'un jour il se trouva mal sur son échafaud : on le rapporta chez lui, il était empoisonné.

Alors les peintres napolitains se crurent délivrés de toute concurrence; mais il n'en était point ainsi : un matin ils virent arriver Gessi, qui venait avec deux de ses élèves pour remplacer le Guide son maître; huit jours après, les deux élèves, attirés sur une galère, avaient disparu, sans que jamais plus depuis on entendît reparler d'eux; alors Gessi, abandonné, perdit courage et se retira à son tour; et l'Espagnolet, Corenzio, Lanfranco et Stanzoni se trouvèrent maîtres à eux seuls de ce trésor de gloire et d'avenir, à la possession duquel ils étaient arrivés par des crimes.

Ce fut alors que l'Espagnolet peignit son Saint sortant de la fournaise, composition titianesque; Stanzoni, la Possédée délivrée par le saint; et enfin Lanfranco, la coupole, à laquelle il refusa de mettre la main tant que les fresques commencées par le Dominiquin aux angles des voûtes ne seraient pas entièrement effacées.

Ce fut à cette chapelle, où l'art avait eu aussi ses martyrs, que les reliques du saint furent confiées.

Ces reliques se conservent dans une niche placée derrière le maître-autel; cette niche est séparée en deux par un compartiment de marbre, afin que la tête du saint ne puisse regarder son sang, événement qui pourrait faire arriver le miracle avant l'époque fixée, puisque c'est par le contact de la tête et des fioles que le sang figé se liquéfie. Enfin elle est close par deux portes d'argent massif sculptées aux armes du roi d'Espagne Charles II.

Ces portes sont fermées elles-mêmes par deux clefs dont l'une est gardée par l'archevêque, et l'autre par une compagnie tirée au sort parmi les nobles, et qu'on appelle les députés du Trésor. On voit que saint Janvier jouit tout juste de la liberté accordée aux doges, qui ne pouvaient jamais dépasser l'enceinte de la ville, et qui ne sortaient de leur palais qu'avec la permission du sénat. Si cette reclusion a ses inconvénients, elle a bien aussi ses avantages : saint Janvier y gagne à n'être pas dérangé à toute heure du jour et de la nuit comme un médecin

de village : aussi ceux qui le gardent connaissent bien la supériorité de leur position sur leurs confrères les gardiens des autres saints.

Un jour que le Vésuve faisait des siennes, et que la lave, après avoir dévoré Torre del Greco, s'acheminait tout doucement vers Naples, il y eut émeute : les lazzaroni, qui cependant avaient le moins à perdre dans tout cela, se portèrent à l'archevêché, et commencèrent à crier pour qu'on sortît le buste de saint Janvier et qu'on le portât à l'encontre de l'inondation de flammes. Mais ce n'était pas chose facile que de leur accorder ce qu'ils demandaient : saint Janvier était sous double clef, et une de ces deux clefs était entre les mains de l'archevêque, pour le moment en course dans la Basilicate, tandis que l'autre était entre les mains des députés, qui, occupés à déménager ce qu'ils avaient de plus précieux, couraient l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

Heureusement le chanoine de garde était un gaillard qui avait le sentiment de la position aristocratique que son saint Janvier occupait au ciel et sur la terre : il monta sur le balcon de l'archevêché qui dominait toute la place encombrée de monde; il fit signe de la main qu'il voulait parler, et, balançant la tête de haut en bas, en homme étonné de l'audace de ceux à qui il avait affaire :

— Vous me paraissez encore de plaisants drôles, dit-il, de venir ici crier saint Janvier comme vous viendriez crier saint Crépin ou saint Fiacre. Apprenez que saint Janvier est un monsieur qui ne se dérange pas ainsi pour le premier venu.

— Tiens, dit une voix dans la foule, Jésus-Christ se dérange bien pour le premier venu; quand je demande le bon Dieu, est-ce qu'on me le refuse?

— Voilà justement où je vous attendais, reprit le chanoine : de qui est fils Jésus-Christ, s'il vous plaît ? D'un charpentier et d'une pauvre fille comme vous et moi pourrions être ; tandis que saint Janvier, c'est bien autre chose. Saint Janvier est fils d'un sénateur et d'une patricienne ; c'est donc, vous le voyez, un bien autre personnage que Jésus-Christ. Allez donc chercher le bon Dieu si vous voulez; mais quant à saint Janvier, c'est moi qui vous le dis, vous aurez beau vous réunir dix fois plus nombreux que vous n'êtes, et crier quatre fois davantage, il ne se dérangera pas, car il a le droit de ne pas se déranger.

— C'est juste, dit la foule : allons chercher le bon Dieu.

Et l'on alla chercher le bon Dieu, qui, moins aristocrate que saint Janvier, sortit de l'église de Sainte-Claire, et s'en vint suivi de son cortége populaire au lieu qui réclamait sa miséricordieuse présence.

En effet, comme le disait le bon chanoine, saint Janvier est un saint aristocrate : il a un cortége de saints inférieurs qui reconnaissent sa suprématie à peu près comme les clients romains reconnaissaient celle de leurs maîtres : ces saints le suivent quand il sort, le saluent quand il passe, l'attendent quand il rentre : ce sont les patrons secondaires de la ville de Naples.

Voici comment se recrute cette armée de saints courtisans.

Toute confrérie, tout ordre religieux, toute paroisse, tout particulier même qui tient à faire déclarer un saint de ses amis patron de Naples, sous la présidence de saint Janvier bien entendu, n'a qu'à faire fondre une statue d'argent massif du prix de 6 à 8,000 ducats, et l'offrir à la chapelle du Trésor. La statue, une fois admise, est retenue à perpétuité dans la susdite chapelle : à partir de ce moment, elle jouit de toutes les prérogatives de sa présentation en règle. Comme les saints, qui au ciel glorifient éternellement Dieu autour duquel ils forment un chœur, eux glorifient éternellement saint Janvier. En échange de cette béatitude qui leur est accordée, ils sont condamnés à la même reclusion que saint Janvier ; ceux même qui en ont fait don à la chapelle ne peuvent plus les tirer de leur sainte prison qu'en déposant entre les mains d'un notaire du saint le double de la valeur de la statue à laquelle, soit pour son plaisir particulier, soit dans l'intérêt général, on désire faire voir le jour. La somme déposée, le saint sort pour un temps plus ou moins long. Le saint rentré, son identité constatée, le propriétaire, muni de son reçu, va retirer la somme. De cette façon on est sûr que les saints ne s'égareront pas, et que, s'ils s'égarent, ils ne seront pas du moins perdus, puisque avec l'argent déposé on en pourra faire fondre deux au lieu d'un.

Cette mesure, qui paraît arbitraire au premier abord, n'a été prise, il faut le dire, qu'après que le chapitre de saint Janvier eut été dupe de sa trop grande confiance : la statue de san Gaëtano, sortie sans dépôt, non-seulement ne rentra pas au jour dit, mais encore ne rentra jamais. On eut beau essayer de charger le saint lui-même, et prétendre

qu'ayant toujours été assez médiocrement affectionné à saint Janvier, il avait profité de la première occasion qui s'était présentée pour faire une fugue; les témoignages les plus respectables vinrent en foule contredire cette calomnieuse assertion, et, recherches faites, il fut reconnu que c'était un cocher de fiacre qui avait détourné la précieuse statue. On se mit à la poursuite du voleur; mais comme il avait eu deux jours devant lui, il avait, selon toute probabilité, passé la frontière; et, si minutieuses que fussent les recherches, elles n'amenèrent aucun résultat. Depuis ce malheureux jour, une tache indélébile s'étendit sur la respectable corporation des cochers de fiacre, qui jusque-là à Naples, comme en France, avaient disputé aux caniches la suprématie de la fidélité, et qui, à partir de ce moment, n'osèrent plus se faire peindre revenant au domicile de la pratique une bourse à la main. Il y a plus : si vous avez discussion avec le cocher de fiacre, et que vous croyiez que la discussion vaille la peine d'appliquer à votre adversaire une de ces mortelles injures que le sang seul peut effacer, ne jurez ni par la pasque-Dieu, comme jurait Louis XI, ni par ventre-saint-gris, comme jurait Henri IV : jurez tout bonnement par san Gaëtano, et vous verrez votre ennemi atterré tomber à vos pieds pour vous demander excuse, s'il ne se relève pas, au contraire, pour vous donner un coup de couteau.

Comme on le comprend bien, les portes du Trésor sont toujours ouvertes pour recevoir les statues des saints qui désirent faire partie de la cour de saint Janvier, et cela sans aucune investigation de date, sans que le récipiendaire ait besoin de faire ses preuves de 1399 ou de 1426; la seule règle exigée, la seule condition *sine quâ non*, c'est que la statue soit d'argent pur, ou qu'elle pèse le poids.

Cependant la statue serait d'or et pèserait le double, qu'on ne la refuserait point pour cela; les seuls jésuites, qui, comme on le sait, ne négligent aucun moyen de maintenir ou d'augmenter leur popularité, ont déposé cinq statues au Trésor dans l'espace de moins de trois ans.

Ces détails étaient nécessaires pour nous amener au miracle de saint Janvier, qui depuis plus de mille ans fait tous les six mois tant de bruit, non-seulement dans la ville de Naples, mais encore par tout le monde.

XXII

LE MIRACLE.

Nous nous trouvions fort heureusement à Naples lors du retour de cette époque solennelle.

Huit jours auparavant, on commença à sentir la ville s'agiter, comme c'est l'habitude à l'approche de quelque grand événement : les lazzaroni criaient plus haut et gesticulaient plus fort; les cochers devenaient insolents, et faisaient leurs conditions au lieu de les recevoir; enfin les hôtels s'emplissaient d'étrangers, qu'amenaient de Rome les diligences, ou qu'apportaient de Civita-Vecchia et de Palerme les bateaux à vapeur.

Il y avait aussi recrudescence de carillons; tout à coup une cloche se mettait à sonner hors de son heure : on courait à l'église d'où partait ce bruit pour s'informer des motifs de ce concert inattendu; le lazzarone, qui s'ébattait en pendillant au bout de sa corde, vous répondait tout bonnement que la cloche sonnait parce qu'elle était joyeuse.

Le Vésuve de son côté lançait une fumée plus noire le jour et plus rouge la nuit; le soir, à la base de cette colonne de vapeur qui montait en tournoyant, et qui s'épanouissait dans le ciel comme la cime d'un pin gigantesque, on voyait surgir des langues de flammes pareilles aux dards d'un serpent. Tout le monde parlait d'une éruption prochaine; et, à force de l'entendre annoncer comme inévitable, nous avions fini par compter dessus, et la classer à son endroit dans le programme de la fête.

La surveille, toutes les populations voisines commencèrent à déborder dans la ville : c'étaient les pêcheurs de Sorrente, de Resina, de Castellamare et de Capri, dans leurs plus beaux costumes; c'étaient les femmes d'Ischia, de Nettuno, de Procida et d'Averse, dans leurs plus riches atours. Au milieu de toute cette foule diaprée, joyeuse, dorée, bruyante, passait de temps en temps une vieille femme, aux cheveux gris épars comme ceux de la sibylle de Cumes, criant plus haut, gesticulant plus fort que tout le monde, fendant la presse sans s'inquiéter des coups qu'elle donnait; entourée au reste par tout son chemin de respect et de vénération : c'était une des nourrices ou des parentes de saint Janvier : toutes les vieilles femmes, de Sainte-Lucie à Mergellina, sont parentes de saint Janvier et descendent de celui que l'aveugle guéri rencontra dans

le cirque de Pouzzoles recueillant dans une fiole le sang du saint.

Toute la nuit les cloches sonnèrent à folles volées : on eût dit qu'un tremblement de terre les mettait en branle, tant elles carillonnaient, isolées les unes des autres et dans une indépendance tout individuelle.

La veille du miracle, nous fûmes réveillés à dix heures du matin par une rumeur effroyable. Nous mîmes le nez à la fenêtre, les rues semblaient des canaux roulant à pleins bords la population de Naples et des environs; toute cette foule se rendait à l'archevêché pour prendre sa place à la procession. Cette procession va de la chapelle du Trésor, domicile habituel de saint Janvier, à la cathédrale de Sainte-Claire, métropole des rois de Naples, et dans laquelle le saint doit accomplir son miracle.

Nous suivîmes la foule, et nous allâmes gagner la maison de Duprez, qui demeurait justement sur le passage de la procession, et qui nous avait offert place à ses fenêtres.

Nous mîmes plus d'une heure à faire cinq cents pas.

Par bonheur, la procession, qui part de l'archevêché avant le jour, n'arrive à la cathédrale qu'à la nuit fermée : il lui faut d'ordinaire quatorze ou quinze heures pour accomplir un trajet d'un kilomètre à peu près.

Elle se compose, comme nous l'avons dit, non-seulement de la ville tout entière, mais encore des populations environnantes, divisées par castes et confréries. La noblesse doit marcher la première, puis viennent les corporations. Malheureusement, grâce au caractère parfaitement indépendant de la nation napolitaine, personne ne garde ses rangs; j'étais depuis une heure à la fenêtre, demandant quand viendrait la procession à tous mes voisins, qui, étrangers comme moi, se faisaient les uns aux autres la même question, lorsqu'un Napolitain survint et nous dit que cette foule plus ou moins endimanchée, ces ouvriers poudrés à blanc, habillés de noir, de vert, de rouge, de jaune et de gorge de pigeon, avec leurs culottes courtes de mille couleurs, leurs bas chinés, escarpins à boucles, marchant par groupes de quinze ou vingt, s'arrêtant pour causer avec leurs connaissances, faisant halte pour boire à la porte des cabarets, criant pour qu'on leur apportât des tranches de cocomero et des verres de sambuco, étaient la procession elle-même.

Ce fut un trait de lumière : je regardai plus attentivement, et je vis en effet une double ligne de soldats placée sur toute la longueur de la rue, portant au bras le fusil orné d'un bouquet, et destinée comme une digue à resserrer le torrent dans son lit; mission dont, malgré toute sa bonne volonté et la rigueur de la consigne, elle ne pouvait parvenir à s'acquitter.

La procession, que je reconnaissais maintenant pour telle, s'en allait vagabonde et indépendante, comme la Durance, battant de ses flots les maisons, et de préférence la porte des cabarets; s'arrêtant tout à coup sans qu'il y eût une cause visible à cette station; se remettant en marche sans qu'on pût deviner le motif qui lui rendait le mouvement; pareille, enfin, à ces fleuves aux cours contraires, dont il est, grâce à leur double remou, presque impossible de distinguer la véritable direction.

Au milieu de tout cela, on voyait de temps en temps briller le riche uniforme d'un officier napolitain, marchant nonchalamment, un cierge renversé à la main, et escorté de quatre ou cinq lazzaroni, se heurtant, se culbutant, se renversant, pour recueillir dans un cornet de papier gris la cire tombant de son cierge; tandis que l'officier, la tête haute, sans s'occuper de ce qui se passait à ses pieds, faisait largesse de sa cire, lorgnait les dames amassées aux fenêtres et sur les balcons, lesquelles, tout ayant l'air de jeter des fleurs sur le chemin de la procession, lui envoyaient leurs bouquets en échange de ses clins d'œil.

Puis venaient, précédés de la croix et de la bannière, mêlés au peuple, dont le flot les enveloppait sans cesse en les isolant les uns des autres, des moines de tous les ordres et de toutes couleurs, capucins, chartreux, dominicains, camaldules, carmes chaussés et déchaussés; les uns au corps gras, gros, rond, court, avec une tête enluminée posée carrément sur de larges épaules : ceux-là s'en allaient causant, chantant, offrant du tabac aux maris, donnant des consultations aux femmes enceintes, et regardant, peut-être un peu plus charnellement que ne le permettait la règle de leur ordre, les jeunes filles groupées sur les bornes ou appuyées sur l'épaule des soldats pour les voir passer; les autres, maigris par le jeûne, pâlis par l'abstinence, affaiblis par les austérités, levant au ciel leur front jaune, leurs joues livides et leurs yeux caves; marchant sans voir où le flot humain les

emportait ; fantômes vivants, qui s'étaient fait un enfer de ce monde, dans l'espoir que cet enfer les conduirait droit au paradis, et qui recueillaient en ce moment le fruit de leurs douleurs claustrales, par le respect craintif et religieux dont ils étaient environnés.

C'étaient l'endroit et l'envers de la vie monastique.

De temps en temps, lorsque les stations étaient trop longues, ou lorsque le désordre était trop grand, le ceremoniere lâchait sur les traînards ses estafiers armés d'une longue baguette d'ébène, comme fait le berger en envoyant ses chiens après les moutons récalcitrants ; alors, cédant à cette mesure de répression, les buveurs, les causeurs et les priseurs finissaient par reprendre tant bien que mal un rang quelconque, et la procession faisait quelques pas en avant.

Cependant, comme on le comprend bien, cette procession qui n'avait pas encore de queue avait une tête ; vers les onze heures du matin cette tête arrivait à la cathédrale, entrait par la porte du milieu, et commençait à déposer ses bouquets et ses cierges devant l'autel où était exposé le buste de saint Janvier ; puis, ressortant par les portes latérales, chacun s'en allait à sa besogne : les moines à leurs dîners, les officiers à leurs amours, les corporations à leur sieste, les lazzaroni à de nouveaux cierges.

Et ainsi de suite, au fur et à mesure que les masses se succédaient.

Les masses se succédèrent ainsi jusqu'à six heures du soir ; à six heures du soir la procession commença à prendre une forme un peu plus régulière.

D'abord nous vîmes paraître, précédée par des bouffées d'harmonies qui, entre toutes les rumeurs populaires, étaient déjà venues jusqu'à nous, la musique des gardes royales, exécutant les airs les plus à la mode de Rossini, de Mercadante et de Donizetti; ensuite les séminaristes en surplis, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre ; puis enfin les soixante et quinze statues d'argent des patrons secondaires de la ville de Naples, lesquels, comme nous l'avons dit, forment la cour de saint Janvier.

A l'approche de ces statues, un autre spectacle nous attendait ; on nous l'avait réservé pour le dernier, sans doute parce qu'il était le plus curieux.

Comme nous l'avons dit, les saints qui composent le cortége de saint Janvier ne sont pas choisis dans l'aristocratie du calendrier, mais au contraire parmi les parvenus de la finance : il en résulte qu'il y a sur les élus de la Chaussée-d'Antin napolitaine bien des choses à dire et même des cancans de faits ; et comme le peuple, ainsi que nous l'avons dit, met saint Janvier au-dessus de toute chose, et ne voit rien, ni avant, ni après lui, ces saints, subordonnés à leur bienheureux patron, sont, à mesure qu'ils paraissent, exposés aux quolibets les plus piquants et les plus réitérés ; ce qui ne serait pas encore trop grand'chose pour les saints ; mais ce qui devient grave pour eux, c'est qu'il n'y a pas une peccadille de la vie publique ou privée de ces malheureux élus qui échappe à la censure des spectateurs. On reproche à saint Paul son idolâtrie, à saint Pierre ses trahisons, à saint Augustin ses fredaines, à sainte Thérèse son extase, à saint François Borgia ses principes, à saint Antoine son usurpation, à saint Gaëtan son insouciance ; et cela, en des termes, avec des cris, avec des vociférations, avec des gestes qui font le plus grand honneur au bon caractère des saints, et qui prouvent qu'à la tête des vertus qui leur ont ouvert le paradis marchaient la patience et l'humilité.

Chacune de ces statues s'avançait, portée sur les épaules de six fachini et précédée par six prêtres, et chacune d'elles soulevait tout le long de sa route le hourra toujours prolongé et toujours croissant que nous avons dit.

Puis, ainsi apostrophées, les statues arrivent enfin à l'église Sainte-Claire, font humblement la révérence à saint Janvier, qui est exposé sur le côté droit de l'autel, et se retirent.

Après les saints vient l'archevêque, porté dans une riche litière et tenant entre ses mains les fioles du sang miraculeux.

L'archevêque dépose les fioles dans le tabernacle, puis tout est fini pour ce jour-là.

Chacun s'en retourne à ses amours, à ses plaisirs ou à ses affaires ; les cloches seules n'ont point de repos et continuent de sonner avec une allégresse qui ressemble au désespoir.

Ce branle universel et continu dura toute la nuit.

A sept heures du matin nous nous levâmes ; Naples se précipitait vers l'église Sainte-Claire : il ne s'agissait, cette fois, ni de demander les chevaux ni d'appeler sa voiture ; la circulation de tout véhicule était interdite. Nous descendîmes nos deux étages, nous nous arrêtâmes un instant sur la porte, puis nous nous abandonnâmes à la foule et nous laissâmes emporter par le tourbillon.

Le torrent nous mena droit à l'église de Sainte-Claire. Le vaste édifice était encombré; mais, grâce à l'ambassade française, nous avions eu des billets réservés. A la vue de nos *posti distinti*, les sentinelles nous firent faire place et nous gagnâmes nos tribunes.

Voici le spectacle que présentait l'église :

Sur le maître-autel étaient : d'un côté, le buste de saint Janvier ; de l'autre, la fiole contenant le sang.

Un chanoine était de garde devant l'autel.

A droite et à gauche de l'autel, étaient deux tribunes ;

La tribune de gauche, chargée de musiciens attendant, leurs instruments à la main, que le miracle se fît pour le célébrer ;

La tribune de droite, encombrée de vieilles femmes s'intitulant parentes de saint Janvier, et se chargeant d'activer le miracle, si par hasard le miracle se faisait attendre.

Au bas des marches de l'autel s'étendait une grande balustrade où venaient tour à tour s'agenouiller les fidèles ; le chanoine alors prenait la fiole, la leur faisait baiser, leur montrait le sang parfaitement coagulé ; puis les fidèles satisfaits se retiraient pour faire place à d'autres, qui venaient baiser la fiole à leur tour, constater de leur côté la coagulation du sang, puis se retiraient encore cédant la place à leurs successeurs et ainsi de suite.

Les mêmes peuvent revenir trois, quatre, cinq et six fois, tant qu'ils veulent enfin ; seulement ils ne peuvent pas rester deux fois de suite : une fois la fiole baisée, une fois la coagulation du sang constatée, il faut qu'ils se retirent.

Le reste de l'église forme une mer de têtes humaines, au-dessus de laquelle apparaissent comme des îles chargées de femmes, d'hommes, de plumes, de crachats, de rubans, d'épaulettes, et d'écharpes ; la tribune des princes, la tribune des ambassadeurs et la tribune *dei posti distinti*.

Princes, ambassadeurs, *posti distinti*, peuvent descendre de leur échafaudage, aller baiser la fiole, constater la coagulation du sang et revenir à leur place : seulement, pendant ce trajet, ils risquent d'être étouffés comme de simples mortels.

La première chose que nous fîmes fut de nous agenouiller à la balustrade ; le chanoine de garde nous présenta la fiole, que nous baisâmes ; puis il nous fit voir le sang desséché, qui se tenait collé aux parois.

Nous revînmes prendre notre place : Jadin laissa dans le trajet un pan de son habit, moi un mouchoir de poche.

Puis nous attendîmes.

Les foules se succédèrent ainsi depuis le moment de notre entrée, c'est-à-dire depuis huit heures du matin, jusqu'à trois heures de l'après-midi. A trois heures de l'après-midi, des murmures commencèrent à se faire entendre, et quelques malintentionnés répandaient le bruit que le miracle ne se ferait pas.

Vers trois heures et demie, les murmures augmentèrent d'une façon effrayante ; cela commençait par une espèce de plainte, et cela montait jusqu'aux rugissements. Les parentes de saint Janvier jetèrent quelques injures au saint qui se faisait ainsi prier.

A quatre heures, il y avait presque émeute : on trépignait, on vociférait, on montrait des poings ; le chanoine de garde (on avait renouvelé les chanoines d'heure en heure) s'approcha de la balustrade et dit :

— Il y a sans doute des hérétiques dans l'assemblée. Que les hérétiques sortent, ou le miracle ne se fera pas.

A ces mots une clameur épouvantable s'éleva de toutes les parties de la cathédrale, hurlant : — Dehors les hérétiques ! à bas les hérétiques ! à mort les hérétiques !

Une douzaine d'Anglais, qui étaient aux tribunes, descendirent alors de leur échafaudage, au milieu des cris, des huées et des vociférations de la foule ; une escouade de fantassins, conduite par un officier, l'épée nue à la main, les enveloppa, afin qu'ils ne fussent pas mis en pièces par le peuple, et les accompagna hors de l'église, où je ne sais pas ce qu'ils devinrent.

Leur expulsion amena un moment de silence, pendant lequel la foule, émue et soulevée, reprit le mouvement qui la reportait vers l'autel pour baiser la fiole, et s'éloignait de l'autel quand la fiole était baisée.

Une heure à peu près s'écoula dans l'attente, et sans que le miracle se fît. Pendant cette heure, la foule fut assez tranquille ; mais c'était le calme qui précède l'orage. Bientôt les rumeurs recommencèrent, les grondements se firent entendre de nouveau, quelques clameurs sauvages et isolées éclatèrent. Enfin, cris tumultueux, vociférations, grondements, rumeurs, se fondirent dans un rugissement universel dont rien ne peut donner une idée.

Le chanoine demanda une seconde fois s'il y avait des hérétiques dans l'assemblée ; mais cette fois personne ne répondit. Si quelque malheureux Anglais, Russe ou Grec se fût dénoncé en répondant à cet appel, il eût été certainement mis en morceaux, sans qu'aucune force militaire, sans qu'aucune protection humaine eût pu le sauver.

Alors les parentes de saint Janvier se mêlèrent à la partie : c'était quelque chose de hideux que ces vingt ou trente mégères arrachant leur bonnet de rage, menaçant saint Janvier du poing, invectivant leur parent de toute la force de leurs poumons, hurlant les injures les plus grossières, vociférant les menaces les plus terribles, insultant le saint sur son autel, comme une populace ivre eût pu faire d'un parricide sur un échafaud.

Au milieu de ce sabbat infernal, tout à coup le prêtre éleva la fiole en l'air, criant : — Gloire à saint Janvier, le miracle est fait !

Aussitôt tout changea.

Chacun se jeta la face contre terre. Aux injures, aux vociférations, aux cris, aux clameurs, aux rugissements, succédèrent les gémissements, les plaintes, les pleurs, les sanglots. Toute cette populace, folle de joie, se roulait, se relevait, s'embrassait, criant : — Miracle ! miracle ! et demandait pardon à saint Janvier, en agitant ses mouchoirs trempés de larmes, des excès auxquels elle venait de se porter à son endroit.

Au même instant, les musiciens commencèrent à jouer et les chantres à chanter le *Te Deum*, tandis qu'un coup de canon tiré au fort Saint-Elme, et dont le bruit vint retentir jusque dans l'église, annonçait à la ville et au monde, *urbi et orbi*, que le miracle était fait.

En effet, la foule se précipita vers l'autel, nous comme les autres. Ainsi que la première fois, on nous donna la fiole à baiser ; mais, de parfaitement coagulé qu'il était d'abord, le sang était devenu parfaitement liquide.

C'est, comme nous l'avons dit, dans cette liquéfaction que consiste le miracle.

Et il y avait bien véritablement miracle, car c'était toujours la même fiole ; le prêtre ne l'avait touchée que pour la prendre sur l'autel et la faire baiser aux assistants, et ceux qui venaient de la baiser ne l'avaient pas un instant perdue de vue.

La liquéfaction s'était faite au moment où la fiole était posée sur l'autel, et où le prêtre, à dix pas de la fiole à peu près, apostrophait les parentes de saint Janvier.

Maintenant que le doute dresse sa tête pour nier, que la science élève sa voix pour contredire ; voilà ce qui est, voilà ce qui se fait, ce qui se fait sans mystère, sans supercherie, sans substitution, ce qui se fait à la vue de tous. La philosophie du XVIIIe siècle et la chimie moderne y ont perdu leur latin : Voltaire et Lavoisier ont voulu mordre à cette fiole, et, comme le serpent de la fable, ils y ont usé leurs dents.

Maintenant, est-ce un secret gardé par les chanoines du Trésor et conservé de génération en génération depuis le IVe siècle jusqu'à nous ?

Cela est possible ; mais alors cette fidélité, on en conviendra, est plus miraculeuse encore que le miracle.

J'aime donc mieux croire tout bonnement au miracle ; et, pour ma part, je déclare que j'y crois.

Le soir, toute la ville était illuminée et l'on dansait dans les rues.

XXIII

SAINT ANTOINE USURPATEUR.

Maintenant, et après ce que nous venons de dire de la popularité de saint Janvier, croirait-on une chose ? C'est que, comme une puissance terrestre, comme un simple roi de chair et d'os, comme un Stuart, ou comme un Bourbon, un jour vint où saint Janvier fut détrôné.

Il est juste d'ajouter que c'était en 99, époque du détrônement général sur la terre comme au ciel ; il est vrai de dire que c'était pendant cette période étrange où Dieu lui-même, chassé de son paradis, eut besoin, pour reparaître en France sous le nom de l'Être suprême, d'un laissez passer de la convention nationale signé par Maximilien Robespierre.

Ceux qui douteront de la chose pourront, en passant dans le faubourg du Roule, jeter les yeux sur le fronton de l'église Saint-Philippe, ils y liront encore cette inscription, mal effacée :

« Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. »

Or, comme nous le disions, ce fut en 1799,

dans le seizième siècle du patronat de saint Janvier, MM. Barras, Rewbel, Gohier et autres régnant en France sous le nom de directeurs, que la chose arriva.

Voici à quelle occasion :

Le 23 janvier 1799, après une défense de trois jours, pendant lesquels les lazzaroni, armés de pierres et de bâtons seulement, avaient tenu tête aux meilleures troupes de la république, Naples s'était rendue à Championnet, et, grâce à un discours que le général en chef avait fait aux Napolitains dans leur propre langue, et par lequel il leur avait prouvé que tout ce qui s'était passé était un malentendu, l'armée républicaine avait fait son entrée dans la ville, criant : Vive saint Janvier! tandis que de leur côté les lazzaroni criaient : Vivent les Français !

Pendant la nuit on enterra quatre mille morts, victimes de ce malentendu, et tout fut dit.

Cependant, comme on le pense bien, cette entrée, toute fraternelle qu'elle était, avait amené un changement notable dans les affaires du gouvernement : le parti républicain l'emportait; il se mit donc à établir une république, laquelle prit le nom de république parthénopéenne.

Le jour où elle fut proclamée, il y eut un grand banquet que le général Championnet donna aux membres du nouveau gouvernement, dans l'ancien palais du roi, devenu palais national.

Ce banquet réjouit beaucoup les lazzaroni, qui virent dîner leurs représentants, et qui s'assurèrent que les libéraux n'étaient point des anthropophages, comme on le leur avait dit.

Le lendemain le général Championnet, suivi de tout son état-major, se transporta en grande pompe dans la cathédrale de Sainte-Claire, pour rendre grâces à Dieu du rétablissement de la paix, adorer les reliques de saint Janvier, et implorer sa protection pour la ville de Naples, malgré son changement de gouvernement.

Cette cérémonie, à laquelle assista autant de peuple que l'église put en contenir, fut fort agréable aux lazzaroni, qui reconnurent, vu le silence du saint et le recueillement du général et de son état-major, que les Français n'étaient point des hérétiques, comme on le leur avait assuré.

Le surlendemain on planta des arbres de la Liberté sur toutes les places de Naples, au son de la musique militaire française et de la musique civile napolitaine.

Cet essai d'horticulture championnienne mit le comble à l'enthousiasme des lazzaroni, qui aiment la musique et qui adorent l'ombre.

Alors commencèrent ce que l'on appelle les réformes ; ce fut la pierre d'achoppement de la nouvelle république.

On abolit les droits sur le vin, et le peuple laissa faire sans rien dire.

On abolit les droits sur le tabac, et le peuple toléra encore cette abolition.

On abolit le droit sur le sel, et le peuple commença à murmurer.

On abolit les droits sur le poisson, et le peuple cria plus fort.

Enfin on abolit le titre d'Excellence, et le peuple se fâcha tout à fait.

Bon et excellent peuple, qui regardait chaque abolition d'impôt comme un outrage fait à ses droits, et qui cependant ne se révolta réellement que lorsqu'on abolit le titre d'Excellence, qui cependant, comme il le disait lui-même, n'avait rien fait au nouveau gouvernement.

Malheureusement le nouveau gouvernement ne tint aucun compte des réclamations des lazzaroni, et continua ses réformes, fier et fort qu'il était de l'appui de l'armée française.

Mais cet appui, comme on le comprend bien, révéla aux Napolitains qu'il y avait connivence entre l'armée française et le gouvernement qui les opprimait en leur enlevant les uns après les autres leurs impôts les plus anciens et les plus sacrés. Dès lors les Français, d'abord combattus comme des hérétiques, puis accueillis comme des libérateurs, puis fêtés comme des frères, furent regardés comme des ennemis, et le bruit commença à se répandre, du château de l'OEuf à Capo-di-Monte, et du pont de la Maddelena à la grotte de Pouzzoles, que saint Janvier, pour punir la ville de Naples de la confiance qu'elle avait eue en eux, ne ferait point son miracle le premier dimanche du mois de mai comme c'est son habitude de le faire depuis quatorze siècles au jour sus-indiqué.

Cette désastreuse nouvelle fit grande sensation; chacun en s'abordant se demandait : — Avez-vous entendu dire que saint Janvier ne fera pas son miracle cette année? On se répondait : — Je l'ai entendu dire; et les interlocuteurs, regardant le ciel en soupirant, secouaient la tête et se quittaient en murmurant :

— C'est la faute de ces gueux de Français.

Bientôt on commença, aux heures de l'appel, à remarquer des absences dans les rangs. Le rapport en fut fait au général Championnet, qui ne douta point un seul instant que les absents n'eussent été jetés à la mer.

Quelques jours avant celui où le miracle devait avoir lieu, on trouva trois soldats inanimés : un dans la rue Porta Capouana, le second dans la rue Saint-Joseph, le troisième sur la place du Marché-Neuf.

Un d'eux avait encore dans la poitrine le couteau qui l'avait tué, et au manche du couteau était attachée cette inscription :

« Meurent ainsi tous ces hérétiques de Français, qui sont cause que saint Janvier ne fera pas son miracle. »

Le général Championnet vit alors qu'il était fort important pour son salut et pour le salut de l'armée que le miracle se fît.

Il décida donc que d'une façon ou de l'autre le miracle se ferait.

A mesure que le premier dimanche de mai approchait, les démonstrations devenaient plus hostiles et les menaces plus ouvertes.

La veille du grand jour arriva : la procession eut lieu comme d'habitude; seulement, au lieu de défiler entre deux lignes de soldats napolitains, elle défila entre une haie de grenadiers français et une haie de troupes indigènes.

Toute la nuit les patrouilles furent faites, moitié par les soldats de la république parthénopéenne, et moitié par les soldats de la république française. Il y avait pour les deux nations un même mot d'ordre franco-italien.

La nuit, quelques cloches isolées sonnèrent; mais au lieu de ce joyeux carillon qui leur est habituel, elles ne jetèrent dans l'air que de lugubres volées. Ces tintements rappelèrent au général Championnet celui des Vêpres siciliennes, et il promit de ne pas se laisser surprendre comme l'avait fait Charles d'Anjou.

Le matin chacun s'avança vers l'église de Sainte-Claire morne et silencieux. C'était un trop grand contraste avec le caractère napolitain pour qu'il ne fût pas remarqué. Le général, à l'exception des hommes de service, consigna les soldats dans les casernes, en leur donnant l'ordre de se tenir prêts à marcher au premier appel.

La journée s'écoula sous un aspect sombre et menaçant. Cependant, comme le miracle ne s'accomplit d'ordinaire que de trois à six heures du soir, jusque-là il n'y eut encore trop rien à dire; mais cette heure arrivée, les vociférations commencèrent; seulement cette fois, au lieu de s'adresser au saint, c'étaient les Français qu'elles attaquaient. Comme le général assistait à la cérémonie avec son état-major et qu'il entendait parfaitement le patois napolitain, il ne perdit pas un mot de toutes les menaces qui lui étaient faites.

A six heures les vociférations se changèrent en hurlements, les bras commencèrent à sortir des manteaux et les couteaux à sortir des poches. Bras et couteaux se dirigeaient vers le général et vers son état-major, qui demeuraient aussi impassibles que s'ils n'eussent rien compris ou que si la chose ne les eût point regardés.

A huit heures c'étaient des rugissements à ne plus s'entendre, ceux de la rue répondaient à ceux de l'église; les grenadiers regardaient le général pour savoir si eux aussi ne tireraient pas la baïonnette. Le général était impassible.

A huit heures et demie, comme le tumulte redoublait, le général se pencha vers un aide de camp et lui dit quelques mots à l'oreille. L'aide de camp descendit de l'échafaudage, traversa la double haie de soldats français et napolitains qui conduisait au chœur, se mêla à la foule des fidèles qui se pressaient pour aller baiser la fiole, arriva jusqu'à la balustrade, se mit à genoux et attendit son tour.

Au bout de cinq minutes, le chanoine prit sur l'autel la fiole renfermant le sang parfaitement coagulé; ce qui était, vu l'heure avancée, une grande preuve de la colère de saint Janvier contre les Français; la leva en l'air, pour que personne ne doutât de l'état dans lequel elle était; puis commença à la faire baiser à la ronde.

Lorsqu'il arriva devant l'aide de camp, celui-ci, tout en baisant la fiole, lui prit la main. Le chanoine fit un mouvement.

— Un mot, mon père, dit le jeune officier.

— Que me voulez-vous? demanda le prêtre.

— Je veux vous dire, de la part du général en chef, reprit l'aide de camp, que si dans dix minutes le miracle n'est pas fait, dans un quart d'heure vous serez fusillé.

Le chanoine laissa tomber la fiole, que le jeune

aide de camp rattrapa heureusement avant qu'elle n'eût touché la terre, et qu'il lui rendit aussitôt avec les marques de la plus profonde dévotion ; puis il se leva, et revint prendre sa place près du général.

— Eh bien ! dit Championnet.

— Eh bien ! dit l'aide de camp, soyez tranquille, général, dans dix minutes le miracle sera fait.

L'aide de camp avait dit la vérité : seulement il s'était trompé de cinq minutes. Au bout de cinq minutes, le chanoine leva la fiole en criant : *Il miracolo è fatto.* Le sang était en pleine liquéfaction.

Mais au lieu de cris de joie et de transports d'allégresse qui accueillaient ordinairement cette heure solennelle, toute cette foule, deçue dans son espoir, s'écoula dans un morne silence : la promesse faite au nom de saint Janvier n'avait pas été tenue ; malgré la présence des Français, le miracle s'était accompli. Saint Janvier ne les regardait donc pas comme des ennemis ; c'était à n'y plus rien comprendre ; et comme ni le chanoine ni le général ne révélèrent pour le moment la petite conversation qu'ils avaient eue ensemble par l'organe du jeune aide de camp, personne en effet n'y comprit rien.

Il en résulta que de mauvais soupçons planèrent sur saint Janvier : on l'accusa tout bas de s'être laissé séduire par de belles paroles, et de tourner tout doucement au républicanisme.

Ce bruit fut la première atteinte portée au pouvoir spirituel et temporel de saint Janvier.

Nous avons dit ailleurs comment les choses suivirent un autre cours que celui auquel on s'attendait. Les Français, battus dans l'Italie occidentale, rappelèrent les troupes qui occupaient Naples : le général Macdonald, qui avait remplacé le général Championnet, évacua la capitale, laissant la république parthénopéenne à elle-même. Trois mois après, la pauvre république n'existait plus.

Il y eut alors une réaction terrible contre tout ce qui avait subi l'influence du parti français. Nous avons raconté les supplices de Caracciolo, d'Hector Caraffa, de Cirillo et d'Éléonore Pimentale ; pendant deux mois Naples fut une vaste boucherie. Que ceux qui en ont le courage ouvrent Coletta et fassent avec lui le tour de cet effroyable charnier.

Cependant, lorsque les lazzaroni eurent tout tué ou tout proscrit, force leur fut de s'arrêter. On regarda alors de tout côté, pour voir si l'on n'avait oublié personne, avant de déraciner les potences, de démonter les échafauds et d'éteindre les bûchers ; tout était muet et désert comme une tombe ; il n'y avait que des bourreaux sur les places, des spectateurs aux fenêtres, mais plus de victimes.

Quelqu'un pensa alors à saint Janvier, lequel avait fait son miracle d'une façon si antinationale et surtout si inattendue.

Mais saint Janvier n'était pas une de ces puissances d'un jour, à laquelle on s'attaque sans s'inquiéter de ce qu'il en résultera : saint Janvier avait vu passer les Grecs, les Goths, les Sarrasins, les Normands, les Souabes, les Angevins, les Espagnols, les vice-rois et les rois, et saint Janvier était toujours debout ; de sorte que ce fut tout bas et presque en tremblant que le premier qui accusa saint Janvier formula son accusation.

Mais, justement à cause de cette longue popularité, saint Janvier avait au fond beaucoup plus d'ennemis qu'on ne lui en connaissait. Si bienveillant, si puissant, si attentif qu'il fût, il lui avait été impossible, au milieu du concert de demandes qui monte éternellement jusqu'à lui, d'entendre et d'exaucer tout le monde ; il s'était donc, sans qu'il s'en doutât lui-même, fait une foule de mécontents, lesquels n'osaient rien dire tant qu'ils se croyaient isolés, mais se rallièrent immédiatement au premier accusateur qui éleva la voix ; il en résulta que celui-ci eut un succès auquel il ne s'était pas attendu.

Du moment qu'on n'avait pas mis l'accusateur en pièces, on l'éleva sur un pavois : aussitôt chacun fit chorus ; il n'y eut pas jusqu'au plus petit lazzarone qui ne formulât sa petite accusation. Saint Janvier, d'abord soupçonné d'indifférence, fut bientôt taxé de trahison ; on l'appela libéral, on l'appela révolutionnaire, on l'appela jacobin. On courut à la chapelle du Trésor, qu'on pilla préalablement ; puis on prit la statue du saint, on lui attacha une corde au cou, on la traîna sur le Môle, on la jeta à la mer.

Quelques voix s'élevèrent bien parmi les pêcheurs contre cette exécution, qui sentait son 2 septembre d'une lieue ; mais ces voix furent aussitôt couvertes par les vociférations de la populace, qui criait : *A bas saint Janvier ! saint Janvier à la mer !*

Saint Janvier subit donc une seconde fois le martyre, et fut jeté dans les flots ; il est vrai que cette fois il était exécuté en effigie.

Mais saint Janvier ne fut pas plutôt à la mer que la ville de Naples se trouva sans patron, et que,

habituée comme elle l'était à une protection miraculeuse, elle sentit de la façon la plus déplorable l'isolement dans lequel elle se trouvait.

Son premier mouvement, son mouvement naturel, fut de recourir à l'un de ses soixante et quinze patrons secondaires, et de lui transmettre la survivance de saint Janvier.

Malheureusement ce n'était pas chose facile à faire ; les saints supérieurs étaient occupés ailleurs : saint Pierre avait Rome, saint Paul avait Londres, saint François avait Assise, saint Charles Borromée Arona ; chacun avait enfin sa ville qu'il avait toujours protégée comme saint Janvier avait protégé Naples, et il n'y avait pas lieu d'espérer que, quelque espérance d'avancement que lui donnât cette nouvelle nomination, il abandonnât son peuple pour un peuple nouveau. D'un autre côté, en partageant son patronage, il y avait à craindre que le saint n'eût plus de besogne qu'il n'en pouvait faire, et n'étreignît mal pour trop embrasser. Restaient, il est vrai, les saintes, qui, grâce à l'établissement presque général de la loi salique, ont plus de temps à elles que les saints ; mais c'était un pauvre successeur à donner à saint Janvier qu'une femme, et les Napolitains étaient trop fiers pour laisser ainsi tomber le patronage de leur ville en quenouille.

Pendant ce temps toutes sortes de brigues s'ourdissaient : chacun présentait son saint, exagérait ses mérites, doublait ses qualités, s'engageait pour lui et en son nom, répondait de sa bonne volonté ; il n'y eut pas jusqu'à saint Gaëtan qui n'eût ses prôneurs. Mais on comprend que c'était un mauvais antécédent pour le saint que de s'être laissé voler lui-même, et de n'avoir pas su se retrouver. Aussi san Gaëtan n'eut-il pas un instant de chance, et ne fut-il nommé que pour mémoire.

On résolut de faire un conclave où les mérites des prétendants seraient examinés, et d'où sortirait le plus digne. Les noms des soixante et quinze saints furent proclamés ; après chaque proclamation, chacun eut la liberté de se lever et de dire en faveur du dernier nommé tout ce que bon lui semblerait ; la liberté entière du vote fut accordée ; et, pour que ces votes fussent essentiellement libres, on décréta que le scrutin serait secret.

Au troisième tour de scrutin, saint Antoine fut élu.

Ce qui avait surtout plaidé en faveur de saint Antoine, c'est qu'il est patron du feu.

Or Naples étant incessamment menacée, comme Sodome et Gomorrhe, de périr de combustion instantanée, voyait une certaine sécurité dans le choix d'un patron qui tenait particulièrement sous sa dépendance l'élément mortel et redouté.

Mais Naples n'avait pas songé à une chose, c'est qu'il y a feu et feu, comme il y a fagots et fagots. Saint Antoine était le patron du feu causé par accident, par inadvertance, par maladresse ; il était souverain contre tout incendie ayant pour principe une cause humaine ; mais saint Antoine ne pouvait rien contre le feu du ciel ni contre le feu de la terre ; saint Antoine était impuissant contre la foudre et contre la lave, contre les orages et contre les volcans. A part le soin avec lequel il s'était gardé jusque-là, saint Antoine n'était donc pas pour Naples un patron de beaucoup supérieur à saint Gaëtan.

Saint Antoine n'en fut pas moins proclamé patron de Naples au milieu de l'allégresse générale. Il y eut des danses, des fêtes, des joutes sur l'eau, des distributions gratis, des spectacles en plein air et des feux d'artifice ; de sorte que saint Antoine se crut aussi solide à son poste que l'avaient été successivement les vingt-trois empereurs romains successeurs de Charlemagne, ou les deux cent cinquante-sept papes successeurs de saint Pierre.

Saint Antoine comptait sans le Vésuve.

Six mois s'écoulèrent sans qu'aucun événement vînt porter atteinte à la popularité du nouveau patron ; deux ou trois incendies avaient même eu lieu dans la ville, qui avaient été miraculeusement réprimés par la seule présence de la châsse du saint : de sorte que non-seulement on commençait d'oublier saint Janvier, mais qu'il y avait même des courtisans du pouvoir qui proposaient de jeter bas la statue de l'ex-patron de Naples que, par oubli sans doute, on avait laissée debout à la tête du *ponte della Maddalena*.

Heureusement l'exaspération était calmée, et cette proposition de vengeance rétroactive n'eut aucun résultat.

Tout semblait donc marcher pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, lorsqu'un beau matin on s'aperçut que la fumée du Vésuve s'épaississait sensiblement et montait au ciel avec une violence et une rapidité extraordinaires. En même temps des bruits souterrains commencèrent à se faire entendre ; les chiens hurlaient lamentablement, et de nombreuses troupes d'oiseaux effrayés tournoyaient en l'air, s'abattant pour un instant, puis

reprenant leur vol aussitôt comme s'ils eussent craint de se reposer sur une chose qui avait sa racine dans la terre. De son côté, la mer présentait des phénomènes particuliers tout aussi effrayants; du bleu d'azur qui lui est habituel sous le beau ciel de Naples, elle était passée à une couleur cendrée qui lui ôtait toute sa transparence; et quoique calme en apparence, quoiqu'aucun vent ne l'agitât, de grosses vagues isolées montaient, bouillonnant, et venaient crever la surface en répandant une forte odeur de soufre. Parfois aussi, comme s'il y eût eu pour la mer méditerranéenne une marée pareille à celle qui agite le vieil Océan, le flot montait au-dessus de son rivage, puis tout à coup reculait, laissant la plage nue, pour revenir bientôt comme il s'était éloigné. Ces présages étaient trop connus pour qu'on doutât un seul instant de ce qu'ils annonçaient; une éruption du Vésuve était imminente.

Dans tout autre moment, Naples s'en serait souciée comme de Colin-Tampon; mais au moment du danger Naples se souvint qu'elle n'avait plus saint Janvier, qui, pendant quatorze siècles, l'avait si bien gardée de son redoutable voisin que, le Vésuve avait eu beau jeter feu et flamme, l'insouciante fille de Parthénope n'avait pas moins continué de se mirer dans son golfe, comme si la chose ne l'eût regardée aucunement. En effet, la Sicile avait été bouleversée, la Calabre avait été détruite; Resina et Torre del Greco, rebâties, l'une sept fois et l'autre neuf, s'étaient autant de fois fondues dans un torrent de la lave sans que jamais une seule des maisons enfermées dans l'enceinte des murailles de Naples eût été seulement ébranlée. Aussi la confiance était-elle arrivée à ce point que les Napolitains ne regardaient plus le Vésuve que comme une espèce de phare à la lueur duquel ils voyaient le bouleversement du reste du monde sans qu'eux-mêmes eussent à craindre d'être bouleversés. Mais cette fois un vague instinct de malheur leur disait qu'il n'en était plus ainsi. Avec saint Janvier la sécurité avait disparu : le pacte était rompu entre la ville et la montagne.

Aussi, contre l'habitude, une certaine terreur, à la vue de ces signes menaçants, se répandit-elle dans la cité. Au lieu de se coucher aux grondements de la montagne, les nobles et les bourgeois dans leurs lits, les pêcheurs dans leurs barques, les lazzaroni sur les marches de leurs palais, chacun resta debout et examina avec inquiétude le travail nocturne du volcan. C'était à la fois un magnifique et terrible spectacle, car à chaque instant les présages devenaient plus certains et le danger plus imminent. En effet, de minute en minute la fumée se déroulait plus épaisse, et de temps en temps de longs serpents de flammes, pareils à des éclairs, jaillissaient de la bouche du volcan et se dessinaient sur la spirale sombre qui semblait soutenir le poids du ciel. Enfin, vers les deux heures du matin, une détonation terrible se fit entendre; la terre oscilla, la mer bondit, et la cime du mont, se déchirant comme une grenade trop mûre, donna passage à un fleuve de lave ardente qui, un instant incertain de la direction qu'il devait prendre, s'arrêta écumant sur un plateau; puis, comme s'il eût été conduit par une main vengeresse, abandonna son cours accoutumé et s'avança directement vers Naples.

Il n'y avait pas de temps à perdre : une fois sa direction prise, la lave s'avance avec une lente mais impassible inflexibilité; rien ne la détourne, rien ne la fléchit, rien ne l'arrête; elle tarit les fleuves, elle comble les vallées, elle surmonte les collines; elle enveloppe les maisons, les coupe par leur base, les emporte comme des îles flottantes et les balance à sa surface jusqu'à ce qu'elles s'écroulent dans ses flots. A son approche l'herbe se dessèche, les feuilles meurent, jaunissent et tombent; la séve des arbres s'évapore; l'écorce éclate et se soulève; le tronc fume et se plaint; la lave est à vingt pas de lui encore, que déjà il se tord, s'embrase, s'enflamme, pareil à ces ifs qu'on prépare pour les fêtes publiques; si bien que lorsqu'elle l'atteint, le géant foudroyé n'est déjà plus qu'une colonne de cendre qui tombe en poussière, et s'évanouit comme si elle n'avait jamais existé.

La lave s'avançait vers Naples.

On courut à la chapelle du Trésor; on en tira la statue de saint Antoine; six chanoines la prirent sur leur dos, et, suivis d'une partie de la population, s'avancèrent vers l'endroit où menaçait le danger.

Mais ce n'était plus là un de ces incendies sans conséquence sur lesquels saint Antoine n'avait eu qu'à souffler pour les éteindre; c'était une mer de feu qui s'avançait, ruisselant de rocher en rocher, sur une largeur de trois quarts de lieue. Les chanoines portèrent le saint le plus près de la lave qu'il leur fut possible, et là ils entonnèrent le *Dies iræ, dies illa.* Mais malgré la présence du saint, malgré les chants des chanoines, la lave continua d'avancer.

Les chanoines tinrent bon tant qu'ils purent, aussi y eut-il un moment où l'on crut le feu vaincu. Mais ce n'était qu'une fausse joie : saint Antoine fut contraint de reculer.

De ce moment on comprit que tout était perdu. Si le patron de Naples ne pouvait rien pour Naples, quel serait le saint assez puissant pour la sauver? Naples, la ville des délices; Naples, la maison de campagne de Rome du temps d'Auguste; Naples, la reine de la Méditerranée dans tous les temps; Naples allait être ensevelie comme Herculanum et disparaître comme Pompéia. Il lui restait encore deux heures à vivre, puis tout serait dit : Naples aurait vécu!

La lave s'avançait toujours; elle avait atteint d'un côté le chemin de Portici, et commençait à se répandre dans la mer; elle avait dépassé de l'autre le Sebetus et commençait à se répandre dans les jardins. Le centre descendait droit sur l'église de Sainte-Marie-des-Grâces, et allait atteindre le pont della Maddalena.

Tout à coup la statue de marbre de saint Janvier, qui se tenait à la tête du pont les mains jointes, détacha sa main droite de sa main gauche, et, d'un geste suprême et impératif, étendit son bras de marbre vers la rivière de flammes. Aussitôt le volcan se referma; aussitôt la terre cessa de frémir; aussitôt la mer se calma. Puis la lave, après avoir fait encore quelques pas, sentant la source qui l'alimentait se tarir, s'arrêta tout à coup à son tour. Saint Janvier venait de lui dire, comme autrefois Dieu à l'Océan :

— Tu n'iras pas plus loin!

Naples était sauvée!

Sauvée par son ancien patron, par celui qu'elle avait hué, conspué, détrôné, jeté à l'eau, et qui se vengeait de toutes ces humiliations, de toutes ces insultes, de toutes ces injures, comme Jésus-Christ s'était vengé de ses bourreaux, en leur pardonnant.

Il ne faut pas demander si la réaction fut rapide : à l'instant même les cris de : *Vive saint Janvier!* retentirent d'un bout de la ville à l'autre; toutes les cloches bondirent, toutes les églises chantèrent. On courut à l'endroit où l'on avait jeté la statue de saint Janvier à la mer; on l'enveloppa de filets, et l'on demanda les meilleurs plongeurs pour aller reconnaître l'endroit où gisait le précieux simulacre. Mais alors un vieux pêcheur fit signe qu'on eût à le suivre. Il conduisit toute cette foule à sa cabane; puis, y étant entré seul, il en sortit un instant après tenant la statue du saint dans ses bras.

Le même soir où elle avait été précipitée du haut du Môle, il l'avait retirée de la mer et l'avait précieusement transportée chez lui.

La statue fut aussitôt portée à la cathédrale de Sainte-Claire, et le lendemain réintégrée en grande pompe dans la chapelle du Trésor.

Quant au pauvre saint Antoine, il fut dégradé de tous ses titres et honneurs, et, à partir de cette heure, classé dans l'esprit des Napolitains un cran plus bas que saint Gaëtan.

Depuis ce jour, la dévotion à saint Janvier, loin de subir quelque nouvelle atteinte, a toujours été en croissant.

J'ai entendu dans une église la prière d'un lazzarone : il demandait à Dieu de prier saint Janvier de le faire gagner à la loterie.

XXIV

LE CAPUCIN DE RESINA.

Le Vésuve, dont nous nous sommes encore assez peu occupé, mais auquel nous reviendrons plus tard, est le juste milieu entre l'Etna et le Stromboli.

Je pourrais donc, en toute sécurité de conscience, renvoyer mes lecteurs aux descriptions que j'ai déjà données des deux autres volcans.

Mais, dans la nature comme dans l'art, dans l'œuvre de Dieu comme dans le travail de l'homme, dans le volcan comme dans le drame, à côté du mérite réel il y a la réputation.

Or, quoique les véritables débuts du Vésuve dans sa carrière volcanique datent à peine de l'an 79, c'est-à-dire d'une époque où l'Etna était déjà vieux, il s'est tant remué depuis dans ses cinquante éruptions successives, il a si bien profité de son admirable position et de sa magnifique mise en scène, il a fait tant de bruit et tant de fumée, que non-seulement il a éclipsé le nom de ses anciens confrères, qui n'étaient ni de force ni de taille à lutter contre lui, mais qu'il a presque effacé la gloire du roi des volcans, du redoutable Etna, du géant homérique.

Il faut aussi convenir qu'il s'est révélé au monde par un coup de maître.

Envelopper la campagne et la mer d'un sombre nuage; répandre la terreur et la nuit sur une immense étendue ; envoyer ses cendres jusqu'en Afrique, en Syrie, en Égypte ; supprimer deux villes telles qu'Herculanum et Pompéia ; asphyxier à une lieue de distance un philosophe tel que Pline, et forcer son neveu d'immortaliser la catastrophe par une admirable lettre ; vous m'avouerez que ce n'est pas trop mal pour un volcan qui commence, et pour un ignivome qui débute.

A dater de cette époque le Vésuve n'a rien négligé pour justifier la célébrité qu'il avait acquise d'une manière si terrible et si imprévue. Tantôt éclatant comme un mortier et vomissant par neuf bouches de feu des torrents de lave, tantôt pompant l'eau de la mer et la rejetant en gerbes bouillonnantes au point de noyer trois mille personnes, tantôt se couronnant d'un panache de flammes qui s'éleva en 1779, selon le calcul des géomètres, à dix-huit mille pieds de hauteur, ses éruptions, qu'on peut suivre exactement sur une collection de gravures coloriées, ont toutes un caractère différent et offrent toujours l'aspect le plus grandiose et le plus pittoresque. On dirait que le volcan a ménagé ses effets, varié ses phénomènes, gradué ses explosions avec une parfaite entente de son rôle. Tout lui a servi pour agrandir sa renommée : les récits des voyageurs, les exagérations des guides, l'admiration des Anglais, qui, dans leur philanthropique enthousiasme, donneraient leur fortune et leurs femmes par-dessus pour voir une bonne fois brûler Naples et ses environs. Il n'est pas jusqu'à la lutte soutenue avec saint Janvier, lutte, à la vérité, où le saint a remporté tout l'avantage, qui n'ait aussi ajouté à la gloire du Vésuve. Il est vrai que le volcan a fini par être vaincu, comme Satan par Dieu ; mais une telle défaite est plus grande qu'un triomphe. Aussi le Vésuve n'est plus seulement célèbre, il est populaire.

On comprend, après cela, qu'il m'était impossible de quitter Naples sans présenter mes hommages au Vésuve.

Je fis donc prévenir Francesco (1) qu'il eût à tenir prêt son corricolo pour le lendemain matin à six heures, en lui recommandant bien d'être exact, et en joignant à la recommandation six carlins de pourboire, seul moyen de rendre la recommandation efficace.

Le lendemain, à la pointe du jour, Francesco et son fantastique attelage étaient à la porte de l'hôtel. Jadin refusa de m'accompagner dans ma nouvelle ascension, prétendant que son croquis n'en serait que plus exact s'il ne quittait pas sa fenêtre, et m'engageant par toutes sortes de raisons à ne pas me déranger moi-même pour si peu de chose. A l'entendre, le Vésuve était un volcan éteint depuis plusieurs siècles comme la Solfatare, ou le lac d'Agnano ; seulement le roi de Naples y faisait tirer de temps à autre un petit feu d'artifice à l'intention des Anglais. Quant à Milord, il partagea complétement l'avis de son maître : l'intelligent animal, après son bain dans les eaux bouillantes de Vulcano et son passage dans les sables brûlants de Stromboli, était parfaitement guéri de toute curiosité scientifique.

Je partis donc seul avec Francesco.

Le brave conducteur commença par s'informer très-respectueusement si Son Excellence mon camarade n'était pas indisposé. Rassuré sur l'objet de ses craintes, il s'empressa de quitter sa tristesse de commande, reprit son air le plus joyeux, son sourire le plus épanoui, et fit claquer son fouet avec un redoublement de bonne humeur. Soit que la présence de Jadin l'eût intimidé dans nos excursions précédentes, soit qu'il eût avalé littéralement son pourboire de la veille, Francesco déploya tout le long de la route une verve sceptique et une incrédulité voltairienne que je ne lui avais nullement soupçonnées, et qui m'étonnèrent singulièrement dans un homme de son âge, de sa condition et de son pays.

Arrivé au *Ponte della Maddalena*, il passa fort cavalièrement entre les deux statues de saint Janvier et de saint Antoine, affectant de siffler ses chevaux et de crier : Gare ! à la foule, pour ne pas rendre le salut d'usage aux deux protecteurs de la ville.

Comme à la rigueur cette première irrévérence pouvait être mise sur le compte d'une distraction légitime, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir.

Mais en traversant *San-Giovanni-a-Tudicci*, village assez célèbre pour la confection du macaroni, un moine franciscain d'une santé florissante et d'une magnifique encolure, par ce droit naturel qu'ont les moines napolitains sur tous les corricoli, comme les Anglais sur la mer, héla le cocher, et lui fit signe

(1) Je m'aperçois ici que j'ai appelé notre cocher tantôt Francesco, tantôt Gaëtano. Cela tient à ce qu'il était baptisé sous l'invocation de ces deux saints, et que nous l'appelions Francesco quand nous étions de bonne humeur, et Gaëtano quand nous le boudions.

impérieusement de l'attendre. Francesco arrêta ses chevaux avec une si parfaite bonne foi, qu'habitué d'ailleurs à de telles surprises, je m'étais déjà rangé pour faire place au compagnon que le ciel m'envoyait. Mais à peine le bon moine s'était-il approché à la portée de nos voix, que Francesco ôta ironiquement son chapeau, et lui dit avec un sourire railleur : — Pardon, mon révérend, mais je crois que saint François, mon patron et le fondateur de votre ordre, n'est jamais de sa vie monté dans un corricolo. Si je ne me trompe, il se servait de ses sandales lorsqu'il voyageait par terre, et de son manteau lorsqu'il traversait la mer. Or vos souliers me semblent en fort bon état, et je ne vois pas le plus petit trou à votre manteau : ainsi, mon frère, si vous voulez aller à Capri, prenez votre manteau; si vous voulez aller à Sorrente, prenez vos sandales. Adieu, mon révérend.

Cette fois, l'irreligion de Francesco devenait plus évidente. Cependant, si son refus était toujours blâmable dans la forme, on pouvait en quelque sorte l'excuser au fond ; car, m'ayant cédé son corricolo, il n'avait plus le droit d'y admettre d'autres passagers. Je voulus donc attendre une nouvelle occasion pour lui exprimer mon mécontentement.

Comme nous entrions à Portici, à la hauteur d'une petite rue qui mène au port du Granatello, je remarquai une énorme croix peinte en noir, et au-dessous de cette croix une inscription en grosses lettres qui enjoignait aux voitures d'aller au pas, et aux cochers de se découvrir.

Je me retournai vivement vers Francesco pour voir de quelle manière il allait se conformer à un ordre aussi simple et aussi précis : lui donnant l'exemple moi-même, plus encore, je dois le dire, par un sentiment de respect intime que par obéissance aux règlements de Sa Majesté Ferdinand II; Francesco enfonça son chapeau sur sa tête, et fit partir ses chevaux au galop.

Il n'y avait plus de doute possible sur les intentions antichrétiennes de mon conducteur. Je n'avais rien vu de pareil dans toute l'Italie. Je pensai qu'il était temps d'intervenir.

— Pourquoi n'arrêtez-vous pas vos chevaux? Pourquoi ne saluez-vous pas cette croix? lui demandai-je sévèrement.

— Bah! me dit-il avec un ton détaché qui eût fait honneur à un encyclopédiste, cette croix que vous voyez, monsieur, est la croix du mauvais larron. Les habitants de Portici l'ont en grande vénération, par une raison toute simple : ils sont tous voleurs.

L'esprit fort de cet homme renversait toutes les idées que je m'étais faites sur la foi naïve et l'aveugle superstition du lazzarone.

Néanmoins je crus m'être trompé un instant, et j'allais lui rendre mon estime en le voyant revenir à des sentiments plus pieux. Entre Portici et Resina, au point de jonction des deux chemins, dont l'un conduit à la Favorite, et l'autre descend à la mer, s'élève une de ces petites chapelles, si fréquentes en Italie, devant lesquelles les brigands eux-mêmes ne passent pas sans s'incliner. La fresque qui sert de tableau à la petite chapelle de Resina jouit à bon droit d'une immense réputation à dix lieues à la ronde. Ce sont des âmes du purgatoire du plus beau vermillon, se tordant de douleur et d'angoisse dans des flammes si vives et si terribles que, comparé à leur intense ardeur, le feu du Vésuve n'est qu'un feu follet.

A la vue du brasier surhumain la raillerie expira sur les lèvres de Francesco; il porta machinalement la main à son chapeau, et jeta un long regard sur les deux chemins qui se terminaient à angle droit par la chapelle, comme s'il eût craint d'être observé par quelqu'un. Mais ce bon mouvement, inspiré soit par la peur, soit par le remords, ne dura que quelques secondes. Rassuré par son inspection rapide, Francesco redoubla de gaieté et d'aplomb, et, donnant un libre cours à ses moqueries et à ses sarcasmes, il se mit en devoir de me faire sa profession de foi, ou plutôt d'incrédulité, se vantant tout haut qu'il ne croyait ni au purgatoire, ni à l'enfer, ni à Dieu, ni au diable; et ajoutant, en forme de corollaire, que toutes ces momeries avaient été inventées par les prêtres, à l'effet de presser la bourse des pauvres gens assez simples et assez timides pour se fier à leurs promesses ou s'effrayer de leurs menaces.

Francesco me rappelait étonnamment mon brave capitaine Langlé.

J'allais arrêter ce débordement d'épigrammes émoussées et de bel esprit de carrefour, lorsque Francesco, sautant légèrement à terre, m'annonça que nous étions arrivés.

— Comment! déjà? m'écriai-je en oubliant mon sermon.

— C'est-à-dire, nous sommes arrivés à la

paroisse de Resina, au pied du Vésuve. Maintenant il ne reste plus qu'à monter.

— Et comment monte-t-on au Vésuve ?

— Il y a trois manières de monter : en chaise à porteurs, à quatre pattes, et à âne. Vous avez le choix.

— Ah ! et laquelle de ces trois manières te semble préférable ?

— Dame ! ça dépend... Si vous vous décidez pour la chaise à porteurs, vous n'avez qu'à louer une de ces petites cages peintes que vous voyez là à votre gauche : montez dedans, fermez les yeux et vous laissez faire. Au bout de deux heures on vous déposera sur le sommet de la montagne, mais...

— Mais quoi ?

— Avec la chaise, on a une chance de plus de se casser le cou, vous comprenez, Excellence..., quatre jambes glissent mieux que deux.

— Allons, parlons d'autre chose.

— Si vous grimpez à quatre pattes, il est clair qu'en vous aidant des pieds et des mains vous risquez moins de rouler en bas, mais...

— Encore, qu'y a-t-il ?

— Il y a, Excellence, que vous vous écorcherez les pieds sur la lave, et que vous vous brûlerez les mains dans les cendres.

— Reste l'âne.

— C'est aussi ce que j'allais vous conseiller, vu la grande habitude qu'a cet animal de marcher à quatre pattes depuis sa création, et la sage précaution qu'ont ses maîtres de le chausser de fers très-solides; mais il y a aussi un petit inconvénient.

— Lequel ? repris-je un peu impatienté de ces objections flegmatiques.

— Voyez-vous ces braves gens, Excellence ? me dit Francesco, en me montrant du bout de son index un groupe de lazzaroni qui se tenaient sournoisement à l'écart pendant notre entretien, guettant du coin de l'œil le moment favorable pour fondre sur leur proie.

— Eh bien ?

— Ces gens-là vous sont tous indispensables pour monter au Vésuve. Les guides vous montreront le chemin ; les ciceroni vous expliqueront la nature du volcan ; les paysans vous vendront leur bâton ou vous loueront leur âne. Mais ce n'est pas tout que de louer un âne, il faut encore le faire marcher.

— Comment, drôle, tu crois que quand j'aurai enfourché ma monture, et que je pourrai manier à mon aise un de ces bons bâtons de chêne, que je guigne du coin de l'œil, je ne viendrai pas à bout de faire marcher mon âne ?

— Pardon, Excellence ; ce n'est pas un reproche que je vous fais, mais vous aviez cru aussi pouvoir faire aller mes chevaux ; et pourtant un cheval est bien moins entêté qu'un âne !...

— Quel sera donc ce prodigieux dompteur de bêtes que je dois appeler à mon secours ?

— Moi, Excellence, si vous le permettez. Je vais recommander la voiture à Tonio, un ancien camarade, et je suis à vos ordres.

— J'accepte, à la condition que tu me débarrasseras de tout ce monde.

— Vous êtes parfaitement libre de les laisser ici ; seulement, que vous les ameniez ou non, il faudra toujours les payer.

— Voyons, tâche de t'arranger avec eux, et que je sois au moins délivré de leur présence.

En moins d'un quart d'heure Francesco fit si bien les choses que le corricolo était remisé, que les chevaux se prélassaient à l'écurie, que les lazzaroni avaient disparu, et que je montais sur mon âne. Tout cela me coûtait deux piastres.

Pauvre animal ! il suffisait de le voir pour se convaincre qu'on l'avait indignement calomnié. Quand je me fus bien assuré de la docilité de ma bête et de la solidité de mon bâton, je voulus donner une petite leçon de savoir-vivre à mon impertinent conducteur, et j'appliquai un tel coup sur la croupe de ma monture, que je crus, pour le moins, qu'elle allait prendre le galop. L'âne s'arrêta court ; je redoublai, et il ne bougea pas plus que si, comme le chien de Céphale, il eût été changé en pierre. Je répétai mon avertissement de droite à gauche, comme je l'avais fait une première fois de gauche à droite. L'animal tourna sur lui-même par un mouvement de rotation si rapide et si exact, qu'avant que j'eusse relevé mon bâton il était retombé dans sa position et dans son immobilité primitive. Indigné d'avoir été la dupe de ces hypocrites apparences de douceur, je fis alors pleuvoir une grêle de coups sur le dos, sur la tête, sur les jambes, sur les oreilles du traître. Je le chatouillai, je le piquai, j'épuisai mes forces et mes ruses pour lui faire entendre raison. L'affreuse bête se contenta de tomber sur ses genoux de devant, sans daigner même pousser un seul braiement pour se plaindre de la façon dont elle était traitée.

Haletant, trempé de sueur, je m'avouai vaincu et je priai Francesco de venir à mon aide. Il le fit avec une modestie parfaite, c'est une justice à lui rendre.

—Rien n'est plus facile, Excellence, me dit-il : règle générale, les ânes font toujours le contraire de ce qu'on leur dit. Or vous voulez que votre âne marche en avant, il suffit de le tirer par derrière ; et joignant la pratique à la théorie, il se mit à le tirer doucement par la queue. L'âne partit comme un trait.

— Il paraît que l'animal te connaît, mon cher Francesco.

— Je m'en flatte, Excellence. Avant d'être cocher, j'ai travaillé dans les ânes : aussi leur dois-je ma fortune.

— Comment cela, mon garçon ?

— Oh ! mon Dieu ! dit Francesco avec un soupir, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée ! Et encore si j'avais pu prévoir une telle horreur, jamais, au grand jamais je n'aurais voulu accepter.

— Mais enfin explique-toi : que t'est-il donc arrivé ?...

— Nous nous tenions, mon âne et moi, au bas de la montagne où nous avons laissé la voiture. Un jour se présentent deux Anglais qui me demandent à louer ma bête pour monter au Vésuve. — Mais vous êtes deux, milords, que je leur dis, et je n'ai qu'un seul âne. — Cela ne fait rien, qu'ils me répondent. — Au moins vous allez monter chacun votre tour ! Je tiens à ma bête, et pour rien au monde je ne voudrais l'éreinter. — Soyez tranquille, mon brave, nous ne la monterons pas du tout.

En effet, ils se mettent à marcher l'un à droite, l'autre à gauche, respectant mon âne comme s'il eût porté des reliques. Cela ne m'étonnait pas de leur part : j'avais entendu dire que les Anglais avaient un faible pour les bêtes, et il y a dans leur pays des lois très-dures contre ceux qui les maltraitent... A preuve qu'un Anglais peut traîner sa femme au marché la corde au cou, tant qu'il lui fait plaisir ; mais il n'oserait pas se permettre la plus petite avanie contre le dernier de ses chats. C'est très-bien vu, n'est-ce pas, Excellence ? Or comme nous montions toujours, l'âne, les voyageurs et moi, voilà que les deux Anglais, après avoir causé un peu dans leur langue, un drôle de baragouin, ma foi !

—Mon brave, qu'ils me disent, veux-tu nous vendre ton âne ?

— C'est trop d'honneur, milords, répondis-je ; je vous ai dit que je l'aimais, cet animal, comme un ami, comme un camarade, comme un frère ; mais si j'en trouvais le prix, et si j'étais sûr qu'il dût tomber entre les mains d'honnêtes gens comme vous (je les flattais, les Anglais), je ne voudrais pas empêcher son sort.

— Et quel prix en demandes-tu, mon garçon ?

— Cinquante ducats ! leur dis-je d'un seul coup. C'était énorme ! Mais je l'aimais beaucoup, mon pauvre âne, et il me fallait de grands sacrifices pour me décider à m'en séparer.

— C'est convenu, qu'ils me répondent en me comptant mon argent à l'instant même. Il n'y avait plus à s'en dédire. Je fis comprendre à mon âne que son devoir était de suivre ses nouveaux maîtres. La pauvre bête ne se le fit pas répéter deux fois, et à peine l'eus-je tirée un peu par la queue, qu'elle se mit à grimper bravement après les Anglais. Ils étaient arrivés au bord du cratère et s'amusaient à jeter des pierres au fond du volcan ; l'âne baissait son museau vers le gouffre, alléché par un peu d'écume verdâtre qu'il avait prise pour de la mousse ; moi, j'étais tout occupé à compter mon argent, lorsque tout à coup j'entends un bruit sourd et prolongé... Les deux mécréants avaient jeté la pauvre bête au fond du Vésuve, et ils riaient comme deux sauvages qu'ils étaient ! Je vous l'avoue, dans ce premier moment il me prit une furieuse envie de les envoyer rejoindre ma bête. Mais ça aurait pu me faire du tort, attendu que ces Anglais sont toujours soutenus par la police ; et d'ailleurs, comme ils m'avaient payé le prix convenu, ils étaient dans leur droit. En descendant j'eus la douleur de reconnaître au bas du cône, à côté d'un trou qui venait de s'ouvrir pas plus tard que la veille, mon malheureux animal, noir et brûlé comme un charbon. C'était pour voir s'il y avait une communication intérieure entre les deux ouvertures, que les brigands avaient sacrifié mon âne. Je le pleurai longtemps, Excellence ; mais comme en définitive toutes les larmes du monde n'auraient pu le faire revenir, je me mariai pour me consoler, et j'achetai avec l'argent des Anglais deux chevaux et un corricolo.

Tout en écoutant ce larmoyant récit j'étais arrivé à l'Ermitage. Pour distraire Francesco de sa douleur, je lui demandai s'il n'y avait pas moyen de boire un verre de vin à la mémoire du noble animal, et s'il n'y aurait pas d'indiscrétion à réclamer quelques instants d'hospitalité dans la cellule de l'ermite.

A ce nom d'ermite, toute la mélancolie de Francesco se dissipa comme par enchantement. Il fronça de nouveau ses lèvres par un sourire sardonique, et frappa lui-même à la porte à coups redoublés.

L'ermite parut sur le seuil, et nous reçut avec un empressement digne des premiers temps de l'Église. Il nous servit des œufs durs, du saucisson, une salade et des figues excellentes; le tout arrosé de deux bouteilles de *lacryma-christi* de première qualité. Comme je me récriais sur la générosité de notre hôte :

—Attendez la carte, me dit Francesco avec malice.

En effet, le total de cette réfection chrétienne se montait, je crois, à trois piastres; c'était quatre fois le prix des auberges ordinaires.

Après avoir remercié notre excellent ermite, je montai jusqu'à la bouche du volcan, et je descendis jusqu'au fond du cratère. Le lecteur trouvera mes impressions exactes magnifiquement rendues dans trois admirables pages de Chateaubriand, qui avait accompli avant moi la même ascension et la même descente.

Pendant tout le temps que dura notre voyage, Francesco, remis en train par la petite supercherie de notre hôte, ne cessa d'exercer sa bonne humeur sur les moines, sur les quêteurs, sur les ermites de toute espèce, répétant avec une nouvelle énergie qu'il se laisserait écorcher vif plutôt que de jeter une obole dans la bourse d'un de ces intrigants.

De retour à Resina, nous remontâmes dans notre corricolo, et ses déclamations reprirent de plus belle à la vue d'un sacristain qui nous souhaita le bon voyage. Je commençais à désespérer réellement de pouvoir lui imposer silence, lorsqu'au moment où nous passions devant la petite chapelle des âmes du purgatoire, je le vis s'interrompre brusquement au milieu de sa phrase; ses joues pâlirent, ses lèvres tremblèrent, et il laissa tomber le fouet de sa main.

Je regardai devant moi pour tâcher de comprendre quelle pouvait être l'apparition qui causait à mon vaillant conducteur un effroi si terrible, et je vis un petit vieillard, à la barbe blanche et soyeuse, aux yeux baissés et modestes, à la physionomie douce et souriante, paraissant se traîner avec peine, et portant le costume des capucins dans toute sa rigoureuse pauvreté.

Le saint personnage s'avançait vers nous la main gauche sur la poitrine, la droite élevée pour nous présenter une bourse en fer-blanc sur laquelle étaient reproduites en miniature les mêmes âmes et les mêmes flammes qui éclataient dans les fresques. Au reste, le pauvre capucin ne prononçait pas une parole, se bornant à solliciter la charité des fidèles par son humble démarche et par son éloquente pantomime.

Francesco descendit en tremblant, vida sa poche dans la bourse du quêteur, et se signa dévotement en baisant les âmes du purgatoire; puis, remontant promptement derrière la voiture, il fouetta les deux chevaux à tour de bras, comme s'il se fût agi de fuir devant tous les démons de l'enfer.

Je tenais mon incrédule.

— Qu'y a-t-il, mon cher Francesco? lui dis-je en raillant à mon tour; expliquez-moi par quel miracle ce bon capucin, sans même ouvrir la bouche, vous a si subitement converti, que, dans votre ardeur de néophyte, vous lui avez versé dans les mains tout ce que vous aviez dans vos poches.

— Lui! un capucin! dit Francesco en se tournant en arrière avec un reste de frayeur : c'est le plus infâme bandit de Naples et de Sicile; c'est Pietro. Je croyais qu'il faisait sa sieste à cette heure; sans cela, jamais je ne me serais risqué à m'approcher de sa chapelle, où il dévalise les passants avec l'autorisation des supérieurs.

— Comment! ce vieillard si doux, si bienveillant, si vénérable?...

— C'est un affreux brigand!

— Prenez garde, Francesco, votre aversion pour les gens d'église devient révoltante.

— Lui, un homme d'église! Mais je vous jure, Excellence, par tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, qu'il n'est pas plus moine que vous et moi. Quand je lui dis : brigand, je l'appelle par son nom; c'est la seule chose qu'il n'ait pas volée.

— Mais alors par quelle métamorphose se trouve-t-il transformé en capucin?

— Le diable s'est fait ermite, voilà tout...

— Et comment, dans un pays aussi catholique et aussi religieux que Naples, peut-on lui permettre cette indigne profanation?...

— Il s'agit bien pour lui de demander une permission! il la prend.

— Mais la police?

— Ni vu ni connu...

— Les carabiniers?

—Votre serviteur...

— Les gendarmes?

— Enfoncés.

— C'est donc un homme plus déterminé que Marco Brandi, plus rusé que Vardarelli, plus imprenable que Pascal Bruno?

— C'est à peu près la même force, mais ce n'est plus le même genre.

— Ah! et quelle est sa spécialité, à ce brave capucin?

— Les autres se contentaient de voler les hommes; lui, il vole le bon Dieu.

— Comment! il vole le bon Dieu?

— Quand je dis le bon Dieu, c'est les prêtres que je veux dire, ça revient au même. Les autres bandits se donnent la peine de courir la campagne, d'arrêter les fourgons du roi, de se battre avec les gendarmes. Sa campagne, à lui, a toujours été la sacristie, ses fourgons l'autel, ses ennemis les évêques, les vicaires, les chanoines. Croix, chandeliers, missels, calices, ostensoirs, il n'a rien respecté. Il est né dans l'église, il a vécu aux dépens de l'église, et il veut mourir dans l'église.

— C'est donc par des vols sacriléges que cet homme a soutenu sa criminelle existence?

— Mon Dieu, oui; c'est plus qu'une habitude chez lui, c'est une vocation, c'est une seconde nature. Il est neveu d'un curé; sa mère l'avait naturellement placé à la paroisse en qualité de sacristain, d'enfant de chœur ou de bedeau, je ne sais pas bien ses fonctions exactes. Quoi qu'il en soit, le premier coup qu'a fait l'affreux garnement a été de voler la montre de son révérend oncle.

— Vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Excellence, et encore d'une drôle de manière, allez. Le curé disait la messe tous les matins au petit jour, et, pour que rien ne sortît de la famille, il se faisait servir par son neveu. Il faut vous dire que don Gregorio (c'était don Gregorio que s'appelait le curé) était un homme très-exact, assez bon enfant au dehors, mais n'entendant plus la plaisanterie dès qu'il s'agissait de ses devoirs, tenant à gagner honnêtement sa vie, et incapable de faire tort à ses paroissiens d'un *Ite missa est*. Or comme sa messe lui était payée trois carlins, et qu'elle devait durer trois quarts d'heure, don Gregorio posait sa montre sur l'autel, jetait un coup d'œil sur l'Évangile, un autre sur le cadran, et à l'instant même où l'aiguille touchait à la quarante-cinquième minute, il faisait sa dernière génuflexion, et la messe était dite. Malheureusement don Gregorio avait la vue basse; aussi à côté de sa montre n'oubliait-il jamais de poser ses lunettes, d'abord pour regarder l'heure, ensuite pour surveiller ses fidèles; car je ne sais pas si je vous ai dit, Excellence, que don Gregorio était curé de Portici, et que les habitants de Portici avaient une dévotion particulière pour le mauvais larron.

— Oui, oui, continue...

— Or, comme c'est l'habitude à la campagne de s'agenouiller tout près de l'autel pour mieux entendre le *Memento*...

— Ah! je ne savais pas cela...

— C'est tout simple, Excellence; chacun donne quelque chose au prêtre pour qu'il recommande à Dieu son affaire, celui-ci sa récolte, celui-là ses troupeaux, un troisième ses vendanges; de sorte que l'on n'est pas fâché de savoir comment il s'acquitte de sa commission...

— Eh bien! que faisait don Gregorio?

— Don Gregorio, tout en lisant son missel et en regardant son heure, jetait de temps en temps un petit coup d'œil à ses voisins pour voir s'ils ne s'approchaient pas trop de sa montre.

— Je comprends.

— Vous voyez donc, Excellenee, que ce n'était pas chose facile que de voler la montre de don Gregorio. Or, ce qui eût été un obstacle insurmontable pour tout le monde, ne fut qu'un jeu pour le neveu du curé. Son oncle était myope; il s'agissait de le rendre aveugle, voilà tout. Que fait donc le petit brigand? Au moment où don Gregorio passait sa chasuble, il colle deux grands pains à cacheter sur les deux verres des lunettes, avec une telle rapidité et une telle adresse, que le digne curé, ne le croyant pas même dans la sacristie, l'appela deux ou trois fois pour lui demander sa barrette. On peut deviner le reste. Don Gregorio sort de la sacristie précédé de son neveu, il monte à l'autel, ouvre son Évangile, relève sa chasuble et sa soutane, tire la montre de son gousset et la pose devant lui, tout en priant ses ouailles de ne pas trop se presser; en même temps il fouille dans l'autre poche, prend ses lunettes, et les enfourche majestueusement sur son nez.

— Jésus-Maria! s'écria le pauvre curé dans son latin, je n'y vois pas clair, je n'y vois plus du tout, je suis aveugle!

Le tour était fait: la montre était passée de l'oncle au neveu. Où chercher le voleur quand on a

l'avantage d'être curé de Portici, et que soupçonner un seul c'est évidemment faire tort à tous les autres?

— En effet, la chose doit être embarrassante. Mais par quel enchaînement de circonstances le sacristain de Portici est-il devenu le capucin de Resina?

— Depuis son premier vol, sa vie entière n'a été qu'un pillage continuel de couvents, de monastères et d'églises. Le diable en personne n'aurait pu imaginer toutes les abominations qu'il a su mettre en œuvre, et toujours avec un succès qui tenait du miracle. Croiriez-vous enfin, Excellence, qu'il s'est servi des choses les plus saintes pour commettre ses crimes les plus audacieux? Autant de cérémonies religieuses, autant de prétextes d'effraction et d'escalade; autant de baptêmes, d'enterrements, de mariages, autant de primes prélevées sur la bourse du prochain; autant de sacrements, autant de vols. Pour vous conter un seul de ses tours : il va se confesser un jour au trésorier de la chapelle de Saint-Janvier, qui a le privilége de donner l'absolution des péchés les plus énormes :

— Mon père, lui dit le brigand en se frappant la poitrine, j'ai commis un crime horrible.

— Mon fils, la miséricorde de Dieu est sans bornes, et je tiens de notre saint-père le pape des pouvoirs illimités pour vous absoudre; avouez-moi donc votre crime, et ayez toute confiance dans la bonté du Seigneur...

— J'ai volé un bon prêtre au moment même où j'étais agenouillé humblement à ses pieds pour me confesser.

— C'est très-grave, mon fils, et vous avez encouru l'excommunication...

— Vous le voyez, mon père...

— Cependant Dieu est miséricordieux, et il veut la conversion, non pas la mort du pécheur.

— Vous croyez donc, mon père, qu'il me le pardonnera?

— Je l'espère; vous repentez-vous, mon fils?

— De tout mon cœur.

— Alors je vous absous, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il, répondit le voleur en se relevant; et il s'éloigna d'un air humble et contrit.

Lorsque le brave trésorier voulut se lever à son tour pour monter dans sa chambre, il s'aperçut que les boucles d'argent qui retenaient ses souliers avaient disparu. Vous pensez si le bon prêtre en dut être furieux, et si l'archevêque de Naples a dû solliciter du roi l'arrestation du bandit.

— Et jamais on n'en est venu à bout?

— Jamais; le diable lui-même y eût perdu sa peine. Enfin le ministre de la police, désespérant de le faire arrêter, l'amnistia, à la condition qu'il eût à choisir un état, et à se conduire désormais en honnête homme. Ce fut alors qu'il demanda impudemment à se faire capucin. Mais ce n'était pas assez de la parole du ministre; il fallait l'autorisation de l'archevêque pour revêtir l'habit religieux, et l'archevêque était trop bien renseigné sur ses faits et gestes pour lui accorder une pareille autorisation.

— Diable! Et comment se tira-t-il de cette nouvelle difficulté?

— Oh! ce n'en fut pas une pour lui. — Ah! s'écria-t-il en souriant, monseigneur ne veut pas me donner la permission; eh bien! je la volerai. — Comme il savait contrefaire différentes écritures, il se fabriqua d'abord un certificat en toute règle, et imita parfaitement la signature de l'archevêque. Restait le point le plus difficile : le certificat était nul sans le sceau pontifical, et ce sceau, monseigneur l'appliquait lui-même et le portait nuit et jour à son doigt, dans une bague enrichie de diamants magnifiques. Il s'agissait donc de voler cette bague. Le brigand ne fut pas longtemps à prendre son parti : il loua une petite chambre à deux pas de l'archevêché, s'étendit sur un grabat comme un homme prêt à rendre son âme, fit appeler un confesseur, et, après avoir reçu avec humilité profonde et une dévotion exemplaire les sacrements de l'Église, il demanda en grâce que l'archevêque en personne vînt lui administrer l'extrême-onction, ajoutant qu'il avait à lui confier un secret duquel dépendait le salut de son âme. Comme le cas était urgent et que le moribond paraissait n'avoir plus que quelques instants à vivre, l'archevêque s'empressa de se rendre à la prière du bandit; et, après avoir signé son front, sa bouche et sa poitrine de l'huile bénite, se baissa pour recueillir ses paroles faibles et entrecoupées déjà par le râle de l'agonie. Le mourant se leva sur ses coudes par un suprême effort, et, prenant la main de l'archevêque, murmura ces mots à l'oreille du prélat: — Courez chez vous, monseigneur; tandis que j'expire ici, mes complices mettent le feu à votre palais.

L'archevêque n'en voulut pas entendre davantage; il sauta l'escalier en trois bonds, traversa la

rue d'un seul pas, et fit sonner la cloche d'alarme. Il n'y avait ni feu, ni complot, ni voleur; seulement, lorsque Son Éminence fut revenue de son effroi, elle s'aperçut que sa bague avait disparu.

Le lendemain l'archevêque reçut une lettre conçue en ces termes :

« Monseigneur, j'ai mon certificat, et je vous rendrai votre bague à la condition que vous ne vous opposerez pas plus longtemps à ma vocation.

« *Signé :* Frère Pietro, le bandit. »

A dater de ce jour, personne ne songea plus à s'opposer à la vocation de Pietro : il peignit lui-même sa petite chapelle des âmes du purgatoire, et il demanda l'aumône aux voyageurs en leur mettant le couteau ou le pistolet sous la gorge.

— Mais la peur te fait divaguer, mon pauvre Francesco; cet homme me paraît vieux et infirme, et pour toute arme il ne nous a montré que sa bourse.

—Oh! le scélérat! s'écria Francesco avec un nouveau frisson; mais c'est là son poignard, ce sont là ses pistolets, c'est là sa carabine. D'abord âge, infirmités, dévotion, tout cela n'est que comédie. Il vous avalerait en trois bouchées un régiment de dragons. Ensuite, rien qu'en vous montrant sa bourse, il vous dit : L'argent ou la vie; c'est sa manière. Il vous la présente d'abord du côté des âmes du purgatoire. Si vous lui faites l'aumône à cette première sommation, tout est dit, il vous remercie et vous laisse aller en paix; mais si vous le refusez, il tourne la bourse de l'autre côté : et savez-vous ce qu'il y a de l'autre côté? Son propre portrait dans son ancien costume de brigand, armé d'un énorme couteau, et au bas du portrait on lit en lettres rouges : Pietro le Bandit.

— Et si on ne tient pas compte des deux avis?

— Alors on peut faire son paquet et se préparer à partir pour l'autre monde. Mais cela n'est jamais arrivé. Il est trop connu dans le pays.

A ma grande satisfaction, Francesco, toujours sous l'impression de sa terreur, n'osa plus railler les moines que nous rencontrâmes sur notre route, se découvrit respectueusement devant la croix de Portici, et récita une double prière en repassant devant les statues de saint Janvier et de saint Antoine.

Honneur au capucin de Resina! Il venait de convertir le dernier voltairien de notre époque.

XXV

SAINT JOSEPH.

Nous avons vu le lazzarone dans sa vie publique et dans sa vie privée; nous l'avons vu dans ses rapports avec l'étranger et dans ses rapports avec ses compatriotes; or comme l'incrédulité de Francesco pourrait fausser le jugement de nos lecteurs à l'endroit de ses confrères, montrons maintenant le lazzarone dans ses relations avec l'Église.

Un moine prend un batelier au Môle.

— Où allons-nous, mon père?

— Au Pausilippe, dit le moine.

Et le batelier se met à ramer de mauvaise humeur; le moine ne paye jamais son passage. Par hasard il offre une prise de tabac, voilà tout. Cependant il est inouï qu'un batelier ait refusé le passage à un moine.

Au bout de dix minutes, le moine sent quelque chose qui grouille dans ses jambes.

— Qu'est cela? demande-t-il.

— Un enfant, répond le batelier.

— A toi?

— On le dit.

— Mais tu n'en es pas sûr?

— Qui est sûr de cela?

— Vous autres moins que personne.

— Pourquoi nous autres moins que personne?

— Vous n'êtes jamais à la maison.

— C'est vrai : heureusement que nous avons un moyen de nous assurer de la vérité si l'enfant est de nous.

— Lequel?

— Nous le gardons jusqu'à cinq ans.

— Après?

— A cinq ans nous lui faisons faire une promenade en mer.

— Et puis?

— Et puis, quand nous sommes à la hauteur de Capri ou dans le golfe de Baya, nous le jetons à l'eau.

— Eh bien?

— Eh bien! s'il nage tout seul, il n'y a pas de doute sur la paternité.

— Mais s'il ne nage pas?

— Ah! s'il ne nage pas, c'est tout le contraire. Nous sommes sûrs de la chose comme si nous l'avions vue de nos deux yeux.

— Alors que faites-vous de l'enfant ?

— Ce que nous en faisons ?

— Oui.

— Que voulez-vous, mon père ! comme au bout du compte ce n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, et qu'il n'a pas demandé à venir au monde, nous plongeons après lui et nous le retirons de l'eau.

— Ensuite ?

— Ensuite nous le rapportons à la maison.

— Et puis ?

— Et puis nous lui donnons sa nourriture ; c'est ce que nous lui devons. Mais quant à son éducation, c'est autre chose ; cela ne nous regarde pas. De sorte que, vous comprenez, mon père, il devient un affreux garnement sans foi ni loi, ne croyant ni à Dieu ni aux saints, maugréant, jurant, blasphémant ; mais lorsqu'il a atteint sa quinzième année, quand il n'est plus bon à rien au monde, nous en faisons...

— Vous en faites quoi ? Voyons, achève.

— Nous en faisons un moine, mon père.

Il ne faut cependant pas croire que le lazzarone soit voltairien, matérialiste ou athée ; le lazzarone croit en Dieu, espère en l'immortalité de l'âme, et, tout en raillant le mauvais moine, il respecte le bon prêtre.

Il y en avait un qui faisait faire aux lazzaroni tout ce qu'il voulait. Ce prêtre, c'était le célèbre padre Rocco, dont nous avons déjà parlé à propos de la prédication sur les crabes.

Padre Rocco est plus populaire à Naples que Bossuet, Fénélon et Fléchier tout ensemble ne le sont à Paris.

Padre Rocco avait trois moyens d'arriver à son but : la persuasion, la menace, les coups. D'abord il parlait avec une onction toute particulière des récompenses du paradis ; puis, si le moyen échouait, il passait au tableau des souffrances de l'enfer ; enfin, si la menace n'avait pas plus de succès que la persuasion, il tirait un nerf de bœuf de dessous sa robe, et frappait à tour de bras sur son auditoire. Il fallait qu'un pécheur fût bien endurci pour résister à un pareil argument.

Ce fut Padre Rocco qui réussit à faire éclairer Naples. Cette ville, resplendissante aujourd'hui d'huile et de gaz, de réverbères et de lanternes, de cierges et de veilleuses, était, il y a cinquante ans, plongée dans les plus profondes ténèbres. Ceux qui étaient riches se faisaient éclairer la nuit par un porteur de torches ; ceux qui étaient pauvres tâchaient de se trouver sur le chemin des riches, et s'ils suivaient la même route qu'eux ils profitaient de leur fanal.

Il résultait de cette obscurité que les vols étaient du double plus fréquents à cette époque qu'ils ne le sont aujourd'hui ; ce qui paraît impossible, mais ce qui n'en est pas moins l'exacte vérité.

Aussi la police décida-t-elle un beau matin qu'on éclairerait les trois principales rues de Naples : Chiaja, Toledo et Forcella.

Ce n'était peut-être pas ces trois rues qu'il était urgent d'éclairer, attendu que ces trois rues étaient justement celles qui pouvaient le mieux se passer d'éclairage ; mais on n'arrive pas du premier coup à la perfection, et quelque tendance naturelle qu'ait la police à être infaillible, elle est, comme toutes les autres choses de ce monde, soumise au tâtonnement du progrès.

Une cinquantaine de réverbères furent donc éparpillés dans les trois rues susdites, et allumés un beau soir, sans qu'on eût demandé aux lazzaroni si cela leur convenait.

Le lendemain il n'en restait pas un seul ; les lazzaroni les avaient cassés depuis le premier jusqu'au dernier.

On renouvela l'expérience trois fois. Trois fois elle amena les mêmes résultats.

La police en fut pour ses cent cinquante réverbères.

On fit venir padre Rocco, et on lui expliqua l'embarras dans lequel se trouvait le gouvernement.

Padre Rocco se chargea de faire entendre raison aux récalcitrants, pourvu qu'on lui permît d'opérer sur eux à sa manière.

Le gouvernement, enchanté d'être débarrassé de ce soin, donna carte blanche à padre Rocco, lequel se mit incontinent à l'œuvre.

Padre Rocco avait compris que c'étaient les rues étroites et tortueuses qu'il fallait éclairer d'abord ; et il avait avisé comme un centre la rue de Saint-Joseph, qui donne d'un côté dans la rue de Tolède, et de l'autre sur la place de Santa-Medina. Il fit donc peindre sur un beau mur blanc qui se trouvait au milieu de la rue à peu près un magnifique saint Joseph.

Les lazzaroni suivirent les progrès de la peinture sur la muraille avec un plaisir visible. Nous avons oublié de dire que le lazzarone est artiste.

Quand la fresque fut achevée, padre Rocco

alluma un cierge devant la fresque ; il était dévot à saint Joseph, il brûlait un cierge en l'honneur du saint : il n'y avait rien à dire. D'ailleurs le cierge jetait une fort médiocre clarté. A dix pas du cierge, on pouvait voler, tuer, assassiner ; il fallait des yeux de lynx pour distinguer le voleur du volé, l'assassin de la victime, le meurtrissant du meurtri.

Le lendemain padre Rocco alluma un second cierge ; sa dévotion s'accroissait : il n'y avait rien à dire. Seulement deux cierges produisirent le double de la lumière que produisait un seul ; les lazzaroni commencèrent à remarquer qu'il faisait un peu bien clair dans la rue de Saint-Joseph.

Le surlendemain padre Rocco alluma un troisième cierge. Cette fois les lazzaroni se plaignirent tout haut. Padre Rocco ne tint aucun compte de leurs plaintes; et comme sa dévotion à saint Joseph allait toujours croissant, le quatrième jour il alluma un réverbère.

Cette fois il n'y avait pas à se tromper aux intentions de padre Rocco; il faisait, à minuit, clair dans la rue Saint-Joseph comme en plein jour.

Les lazzaroni cassèrent le réverbère de padre Rocco comme ils avaient cassé les réverbères du gouvernement.

Padre Rocco annonça qu'il prêcherait le dimanche suivant sur la puissance de saint Joseph.

C'était une grande affaire qu'un sermon de padre Rocco.

Padre Rocco prêchait rarement, et toujours dans des circonstances suprêmes ; ce n'était pas un faiseur de phrases, c'était un diseur de faits.

Or, comme les faits racontés par padre Rocco étaient toujours à la hauteur de l'intelligence de son auditoire, les sermons de padre Rocco produisaient habituellement une profonde impression sur ses ouailles.

Aussi, dès que le bruit se répandit que padre Rocco prêcherait, tous les lazzaroni se répétèrent-ils les uns aux autres cette importante nouvelle, de sorte qu'à l'heure indiquée pour le sermon, non-seulement l'église Saint-Joseph était pleine, mais encore il y avait une queue qui bifurquait sur les marches de l'église et qui remontait d'un côté jusqu'au Mercatello, et descendait de l'autre jusqu'à la place du Palais-Royal.

Les derniers, comme on le comprend bien, ne pouvaient rien entendre, mais ils comptaient sur l'obligeance de ceux qui entendraient pour leur répéter ce qu'ils auraient entendu.

Padre Rocco monta en chaire : il ouvrit la bouche, on fit silence.

— Mes enfants, dit-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai fait peindre le saint Joseph que vous avez pu admirer dans la rue qui porte le nom de ce grand saint.

— Nous le savons, nous le savons! dirent en chœur les lazzaroni.

Padre Rocco, au contraire d'une foule de prédicateurs qui posent d'avance la condition qu'on ne les interrompra point, padre Rocco, dis-je, provoquait ordinairement le dialogue.

— Mes enfants, continua-t-il, il est bon de vous apprendre que c'est moi qui ai mis un cierge devant saint Joseph.

— Nous le savons, reprirent les lazzaroni.

— Que c'est moi qui ai mis deux cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons encore.

— Que c'est moi qui ai mis trois cierges devant saint Joseph.

— Nous le savons toujours.

— Enfin, que c'est moi qui ai mis un réverbère devant saint Joseph.

— Mais pourquoi avez-vous mis un réverbère devant saint Joseph, puisqu'on ne met pas de réverbère devant les autres saints?

— Parce que saint Joseph, ayant plus de puissance que tout autre au ciel, doit plus que tout autre être honoré sur la terre.

— Oh! firent les lazzaroni, un instant, padre Rocco ; nous avons d'abord le bon Dieu qui passe avant lui.

— J'en conviens, dit padre Rocco.

— La Madone!

— Pardon, la Madone est sa femme.

— Jésus-Christ.

— Jésus-Christ est son fils.

— Ce qui veut dire?...

— Que le mari et le père passent avant la mère et l'enfant.

— Ainsi, saint Joseph a plus de pouvoir que la Madone!

— Oui.

— Il a plus de pouvoir que Jésus-Christ?

— Oui.

— Quel pouvoir a-t-il donc?

— Il a le pouvoir de faire entrer au ciel tous ceux qui lui furent dévots sur la terre.

— Quelque chose qu'ils aient faite?

— Oh! mon Dieu oui.

— Même les voleurs?

— Même les voleurs.

— Même les brigands!

— Même les brigands.

— Même les assassins?

— Même les assassins.

Il se fit un grand murmure de doute dans l'assemblée. Padre Rocco se croisa les bras et laissa le murmure monter, décroître et s'éteindre.

— Vous doutez? dit padre Rocco.

— Hum! firent les lazzaroni.

— Eh bien! voulez-vous que je vous raconte ce qui est arrivé, pas plus tard qu'il y a huit jours, à Mastrilla?

— A Mastrilla le bandit?

— Oui.

— Qui a été jugé à Gaëte?

— Oui.

— Et pendu à Terracine?

— Oui.

— Racontez, padre Rocco, racontez! s'écrièrent tous les lazzaroni.

Padre Rocco n'attendait que cette invitation, aussi ne se fit-il point prier.

— Comme vous le savez, Mastrilla était un brigand sans foi ni loi; mais ce que vous ne savez pas, c'est que Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Non, c'est vrai, nous ne le savions pas, dirent les lazzaroni.

— Eh bien! je vous l'apprends, moi.

Les lazzaroni se répétèrent les uns aux autres :

— Mastrilla était dévot à saint Joseph.

— Tous les jours Mastrilla faisait sa prière à saint Joseph, et lui disait : « Grand saint, je suis un si formidable pécheur que je ne compte que sur vous pour me sauver à l'heure de ma mort, car il n'y a que vous qui puissiez obtenir du bon Dieu qu'un réprouvé comme moi puisse entrer dans le paradis. Tout autre élu y perdrait son latin. Je ne compte donc que sur vous, ô grand saint Joseph! » Voilà la prière qu'il faisait tous les jours.

— Eh bien? demandèrent les lazzaroni.

— Eh bien! répondit le prédicateur, lorsqu'il fut dans les mains du bourreau, qu'il fut sur l'échelle, qu'il eut la corde au cou, il demanda la permission de dire deux lignes de prières. On la lui accorda. Il répéta alors son oraison habituelle, et, au dernier mot de son oraison, sans attendre que le bourreau le poussât, il sauta de l'échelle en l'air. Cinq minutes après il était pendu.

— Je l'ai vu pendre, dit un des assistants.

— Eh bien! ce que je dis est-il vrai? demanda le prédicateur.

— C'est la vérité pure, répondit le lazzarone.

— Après? après? crièrent les lazzaroni, qui commençaient à prendre un vif intérêt à la narration de padre Rocco.

— A peine Mastrilla fut-il mort qu'il vit deux routes ouvertes devant lui, une qui allait en montant, l'autre qui allait en descendant. Quand on vient d'être pendu, il est permis de ne pas trop savoir ce qu'on fait. Mastrilla prit la route qui allait en descendant.

Mastrilla descendit, descendit, descendit, pendant un jour, une nuit, et encore un jour; enfin, il trouva une porte. C'était la porte de l'enfer. Mastrilla frappa à la porte. Pluton parut.

— D'où viens-tu? demanda Pluton.

— Je viens de la terre, répondit Mastrilla.

— Que veux-tu?

— Je veux entrer.

— Qui es-tu?

— Je suis Mastrilla.

— Il n'y a pas de place ici pour toi; tu as passé ta vie à prier saint Joseph; va-t'en trouver ton saint.

— Où est saint Joseph?

— Il est au ciel.

— Par où va-t-on au ciel?

— Retourne par où tu es venu, tu trouveras un chemin qui monte; une fois que tu seras sur ce chemin, va toujours tout droit : le ciel est au bout.

— Il n'y a pas à se tromper?

— Non.

— Bien obligé.

— Il n'y a pas de quoi.

Pluton referma la porte, et Mastrilla prit le chemin du ciel.

Il monta pendant un jour, une nuit et un jour; puis monta encore pendant une nuit, un jour et une nuit, et il trouva une porte. C'était la porte du ciel. Mastrilla frappa à la porte. Saint Pierre parut.

— D'où viens-tu? demanda saint Pierre.

— Je viens de l'enfer, répondit Mastrilla.

— Que veux-tu?

— Je veux entrer.

— Qui es-tu?

— Je suis Mastrilla.

— Comment! s'écria saint Pierre, tu es Mastrilla le bandit, Mastrilla le voleur, Mastrilla l'assassin, et tu demandes à entrer au ciel!

— Dame! on ne veut pas de moi en enfer, dit Mastrilla; il faut bien que j'aille quelque part.

— Et pourquoi ne veut-on pas de toi en enfer?

— Parce que j'ai été toute ma vie dévot à saint Joseph.

— En voilà encore un! dit saint Pierre; cela ne finira donc pas! Mais tant pis, ma foi! Je suis las d'entendre toujours la même chanson. Tu n'entreras pas!

— Comment! je n'entrerai pas?

— Non.

— Et où voulez-vous que j'aille?

— Va-t'en au diable!

— J'en viens.

— Eh bien! retournes-y.

— Ah! non, non! Merci! Il y a trop loin; je suis fatigué. Me voilà ici, j'y reste.

— Comment, tu y restes?

— Oui.

— Et tu comptes entrer malgré moi?

— Je l'espère bien.

— Et sur qui comptes-tu pour cela?

— Sur saint Joseph.

— Qui se réclame de moi? demanda une voix.

— Moi, moi! cria Mastrilla, qui reconnut saint Joseph, lequel, passant par hasard, avait entendu prononcer son nom.

— Allons, bon! dit saint Pierre, il ne manquait plus que cela!

— Qu'y a-t-il donc? demanda saint Joseph.

— Rien, dit saint Pierre; absolument rien.

— Comment, rien! s'écria Mastrilla; vous appelez cela rien, vous! Vous m'envoyez en enfer, et vous ne voulez pas que je crie!

— Pourquoi envoyez-vous cet homme en enfer? demanda saint Joseph.

— Parce que c'est un bandit, répondit saint Pierre.

— Mais peut-être s'est-il repenti à l'heure de sa mort?

— Il est mort impénitent!

— Ce n'est pas vrai! s'écria Mastrilla.

— A quel saint t'es-tu voué en mourant? demanda saint Joseph.

— Mais à vous, grand saint, à vous en personne, à vous, et pas à un autre. Mais c'est par jalousie ce que saint Pierre en fait.

— Qui es-tu? demanda saint Joseph.

— Je suis Mastrilla.

— Comment! tu es Mastrilla! mon bon Mastrilla, qui tous les jours me faisais sa prière?

— C'est moi-même en personne.

— Et qui au moment de ta mort t'es adressé à moi, directement à moi?

— A vous seul.

— Et il veut t'empêcher d'entrer?

— Si vous n'étiez pas passé là, c'était fini.

— Mon cher saint Pierre, dit Joseph prenant un air digne, j'espère que vous allez laisser passer cet homme?

— Ma foi, non, dit saint Pierre; je suis concierge ou je ne le suis pas. Si l'on n'est pas content de moi qu'on me destitue; mais je veux être maître à ma porte, et ne tirer le cordon que quand il me plaît.

— Eh bien! alors, dit saint Joseph, vous trouverez bon que nous référions de la chose au bon Dieu. Vous ne lui contesterez pas le droit d'ouvrir le paradis à qui bon lui semble.

— Soit! allons au bon Dieu.

— Mais laissez entrer cet homme, au moins.

— Qu'il attende à la porte.

— Que dois-je faire, grand saint? demanda Mastrilla. Faut-il que je force la consigne ou faut-il que j'obéisse?

— Attends, mon ami, dit saint Joseph, et si tu n'entres pas, c'est moi qui sortirai; entends-tu?

— J'attendrai, dit Mastrilla.

Saint Pierre referma la porte, et Mastrilla s'assit sur le seuil.

Les deux saints se mirent à la recherche du bon Dieu. Au bout d'un instant, ils le trouvèrent occupé à dire l'office de la Vierge.

— Encore! dit le bon Dieu en entendant le bruit que faisaient les deux saints en entrant; mais on ne peut donc pas être tranquille dix minutes! Que me veut-on? leur dit-il.

— Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph...

—Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre...

— Mais vous vous querellerez donc toujours! Mais je serai donc éternellement occupé à mettre la paix entre vous!

— Seigneur, dit saint Joseph, c'est saint Pierre qui ne veut pas laisser entrer mes dévots.

— Seigneur, dit saint Pierre, c'est saint Joseph qui veut faire entrer tout le monde.

— Et moi je vous dis que vous êtes un égoïste! reprit saint Joseph.

— Et vous un ambitieux! reprit saint Pierre.

— Silence! dit le bon Dieu. Voyons, de quoi s'agit-il?

— Seigneur, demanda saint Pierre, suis je concierge du paradis ou non?

— Vous l'êtes. On pourrait en trouver un meilleur; mais enfin vous l'êtes.

— Ai-je le droit d'ouvrir ou de fermer la porte à ceux qui se présentent?

— Vous l'avez; mais, vous comprenez, il faut être juste. Qui est-ce qui se présente?

— Un bandit, un voleur, un assassin.

— Oh! fit le bon Dieu.

— Qui vient d'être pendu.

— Oh! oh! Est-ce vrai, saint-Joseph?

— Seigneur... répondit saint Joseph un peu embarrassé.

— Est-ce vrai? oui ou non? répondez.

— Il y a du vrai, dit saint Joseph.

— Ah! fit saint Pierre triomphant.

— Mais cet homme m'a toujours été particulièrement dévot, et je ne puis pas abandonner mes amis dans le malheur.

— Comment s'appelait-il? demanda le bon Dieu.

— Mastrilla, répondit saint Joseph avec une certaine hésitation.

— Attendez donc! attendez donc! fit le bon Dieu cherchant dans sa mémoire; Mastrilla, Mastrilla, mais je connais cela, moi.

— Un voleur, dit saint Pierre.

— Oui.

— Un brigand, un assassin.

— Oui, oui.

— Qui se tenait sur la route de Rome à Naples, entre Terracine et Gaëte.

— Oui, oui, oui.

— Et qui pillait toutes les églises.

— Comment! et c'est cet homme-là que tu veux faire entrer ici? demanda le bon Dieu à saint Joseph.

— Pourquoi pas? dit saint Joseph; le bon larron y est bien.

— Ah! tu le prends sur ce ton-là! dit le bon Dieu, à qui ce reproche était d'autant plus sensible que c'était toujours celui que lui faisaient les saints lorsqu'on leur refusait de laisser entrer quelqu'un de leurs protégés.

— C'est celui qui me convient, dit saint Joseph.

— Bon! nous allons voir! Saint Pierre!...

— Seigneur!

— Je vous défends de laisser entrer Mastrilla.

— Faites bien attention à ce que vous ordonnez-là, Seigneur, reprit saint-Joseph.

— Saint Pierre, je vous défends de laisser entrer Mastrilla, dit le bon Dieu. Vous entendez?

— Parfaitement, Seigneur. Il n'entrera pas, soyez tranquille.

— Ah! il n'entrera pas? dit saint Joseph.

— Non, dit le bon Dieu.

— C'est votre dernier mot?

— Oui.

— Vous y tenez?

— J'y tiens.

— Il est encore temps de revenir là-dessus.

— J'ai dit.

— En ce cas-là, adieu, Seigneur.

— Comment! adieu?

— Oui, je m'en vais.

— Où?

— Je retourne à Nazareth.

— Vous retournez à Nazareth, vous!

— Certainement. Je n'ai pas envie de rester dans un endroit où l'on me traite comme vous le faites.

— Mon cher, dit le bon Dieu, voilà déjà la dixième fois que vous me faites la même menace.

— Eh bien! je ne vous la ferai pas une onzième.

— Tant mieux!

— Ah! tant mieux! Alors vous me laissez partir?

— De grand cœur.

— Vous ne me retenez pas?

— Je m'en garde.

— Vous vous en repentirez.

— Je ne crois pas.

— C'est ce que nous allons voir.

— Eh bien, voyons!

— Réfléchissez-y.

— C'est réfléchi.

— Adieu, Seigneur.

— Adieu, saint Joseph.

— Il est encore temps, dit saint Joseph en revenant.

— Vous n'êtes pas parti? dit le bon Dieu.

— Non, mais cette fois je pars.

— Bon voyage!

— Merci. »

Le bon Dieu se remit à ses affaires, saint Pierre retourna à sa porte, saint Joseph rentra chez lui, ceignit ses reins, prit son bâton de voyage et passa chez la Madone.

La Madone chantait le *Stabat Mater* de Pergolèse, qui venait d'arriver au ciel. Les onze mille vierges lui servaient de chœur; les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges lui servaient d'instrumentistes; l'ange Gabriel conduisait l'orchestre.

« Psitt! fit saint Joseph.

— Qu'y a-t-il? demanda la Madone.

— Il y a qu'il faut me suivre.

— Où cela?

— Que vous importe!

— Mais enfin?

— Êtes-vous ma femme, oui ou non?

— Oui.

— Eh bien! la femme doit obéissance à son époux.

— Je suis votre servante, monseigneur, et j'irai où vous voudrez, dit la Madone.

— C'est bien, dit saint Joseph; venez. »

La Madone suivit saint Joseph les yeux baissés et avec sa résignation habituelle, toujours prête qu'elle était à donner l'exemple du devoir et de la vertu au ciel comme sur la terre.

« Eh bien! demanda saint Joseph, que faites-vous?

— Je vous obéis, monseigneur.

— Vous me suivez seule?

— Je m'en vais comme je suis venue.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez! »

La Madone fit un signe, et les onze mille vierges marchèrent derrière elle en chantant; elle fit un autre signe, et les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges l'accompagnèrent en jouant de la viole, de la harpe et du luth.

« C'est bien, dit saint Joseph, » et il entra chez Jésus-Christ.

Jésus-Christ revoyait l'évangile de saint Matthieu, dans lequel s'étaient glissées quelques erreurs de topographie.

« Psitt! fit saint Joseph.

— Qu'y a-t-il? demanda Jésus-Christ.

— Il y a qu'il faut me suivre.

— Où cela?

— Que vous importe!

— Mais enfin?...

— Êtes-vous mon fils, oui ou non?

— Oui, dit Jésus-Christ.

— Le fils doit obéissance à son père.

— Je suis votre serviteur, mon père, dit le Christ, et j'irai où vous voudrez.

— C'est bien, dit saint Joseph; venez. »

Le Christ suivit saint Joseph avec cette douceur qui l'a fait si fort, et cette humilité qui l'a fait si grand.

« Eh bien! demanda saint Joseph, que faites-vous?

— Je vous obéis, mon père.

— Vous me suivez seul?

— Je m'en vais comme je suis venu.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez. »

Jésus fit un signe : les apôtres se rangèrent autour de lui; Jésus éleva la voix, et les saints, les saintes et les martyrs accoururent.

« Suivez-moi, » dit le Christ.

Et les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs marchèrent à sa suite.

Il prit la tête du cortége et s'achemina vers la porte. Derrière lui venaient la Madone et toute la population du ciel.

Ils rencontrèrent le Saint-Esprit qui causait avec la colombe de l'arche.

« Où donc allez-vous comme cela? demanda le Saint-Esprit.

— Nous allons faire un autre paradis, dit saint Joseph.

— Et pourquoi cela?

— Parce que nous ne sommes pas contents de celui-ci.

— Mais le bon Dieu?...

— Le bon Dieu, nous le laissons.

— Oh! il y a quelque erreur là-dessous, dit le Saint-Esprit. Voulez-vous permettre que j'aille en conférer avec le Seigneur?

— Allez, dit saint Joseph, mais dépêchez-vous, nous sommes pressés.

— J'y vole et je reviens, » dit le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit entra dans l'oratoire du bon Dieu et alla s'abattre sur son épaule.

« Ah! c'est vous? dit le bon Dieu. Quelle nouvelle?

— Mais, une nouvelle terrible!

— Laquelle?

— Vous ne savez donc pas?

— Non.

— Saint Joseph s'en va.

— C'est moi qui l'ai mis à la porte.

— Vous, Seigneur?

— Oui, moi. Il n'y avait plus moyen de vivre avec lui; c'étaient tous les jours de nouvelles prétentions, de nouvelles exigences. On aurait dit qu'il était le maître ici.

— Eh bien ! vous avez fait là une belle chose !

— Comment ?

— Il emmène la Madone.

— Bah !

— Il emmène Jésus-Christ.

— Impossible !

— La Madone emmène les onze mille vierges, les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges, les archanges.

— Que me dites-vous là !

— Le Christ emmène les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs.

— Mais c'est donc une défection !

— Générale.

— Que va-t-il donc me rester, à moi ?

— Les prophètes Isaïe, Ézéchiel, Jérémie.

— Mais je vais m'ennuyer à mourir, moi !

— C'est comme cela.

— Vous vous serez tr[illegible]mpé

— Regard[illegible]

[illegible] [illegible]garda par cette même fenêtre où [illegible] grand po[illegible] [illegible] vit, et il aperçut une [illegible]oule immens[illegible] se pressait du côté de la porte du [illegible]dis; tout le reste du ciel était vide, à l'exception d'un petit coin où causaient les trois prophètes.

Le bon Dieu comprit d'un seul coup d'œil la situation critique dans laquelle il se trouvait.

« Que faut-il faire? demanda le bon Dieu au Saint-Esprit.

— Dame ! dit celui-ci, je ne connais pas l'état de la question.

— Le bon Dieu lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et saint Joseph à propos de Mastrilla, et comme quoi il avait donné raison à saint Pierre.

— C'est une faute, dit le Saint-Esprit.

— Comment, c'est une faute ! s'écria le bon Dieu.

— Eh ! mon Dieu, oui. Il ne s'agit point ici du plus ou moins de mérite du protégé ; il s'agit du plus ou moins de puissance du protecteur.

— Un malheureux charpentier !

— Voilà ce que c'est de lui avoir fait une position ! il en abuse.

— Mais que faire ?

— Il n'y a pas deux moyens : il faut en passer par ce qu'il voudra.

— Mais il est capable de m'imposer des conditions nouvelles !

— Il faut les accepter de suite. Plus vous attendrez, plus il deviendra exigeant.

— Allez donc me le chercher, dit le bon Dieu.

— J'y vais, » dit le Saint-Esprit.

En un coup d'aile le Saint-Esprit fut à la porte du paradis : rien n'était changé; saint Joseph avait la main sur la clef, et tout le monde attendait qu'il ouvrît la porte pour sortir avec lui. Quant à saint Pierre, en sa qualité d'apôtre il avait été forcé de se mettre à la suite du Christ.

« Le bon Dieu vous demande, dit le Saint-Esprit à saint Joseph.

— Ah ! c'est bien heureux ! dit celui-ci.

— Il est disposé à faire tout ce que vous voulez.

— Je savais bien qu'il en viendrait là.

— Vous pouvez renvoyer chacun à son poste.

— Non pas, non pas ; je prie au contraire tout le monde de m'attendre ici. Si nous ne nous entendions pas, ce serait à recommencer.

— Nous attendrons, dirent la Madone et le Christ.

— C'est bien, » dit saint Joseph.

Et, précédé du Saint-Esprit, il alla retrouver le bon Dieu.

« Seigneur, dit le Saint-Esprit entrant le premier, voici saint Joseph.

— Ah ! c'est bien heureux ! dit le bon Dieu.

— Je vous avais prévenu, répondit saint Joseph.

— Mauvaise tête !

— Écoutez, on est saint ou on ne l'est pas ; si on est saint, il faut avoir le droit de faire entrer dans le paradis ceux qui se réclament de vous ; si on ne l'est pas, il faut s'en aller autre part.

— C'est bien, c'est bien ; n'en parlons plus.

— Mais, au contraire, parlons-en ; c'est fini pour aujourd'hui, mais cela recommencera demain.

— Que veux-tu ? voyons.

— Je veux que tous ceux qui auront eu confiance en moi pendant leur vie puissent compter sur moi après leur mort.

— Diable ! Sais-tu ce que tu demandes là ?

— Parfaitement.

— Si je donnais un pareil privilége à tout le monde.

— D'abord je ne suis pas tout le monde, moi.

— Voyons, transigeons.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Le quart?

— Je m'en vais. »

Et saint Joseph fit un pas.

« La moitié?

— Adieu. »

Et saint Joseph gagna la porte.

« Les trois quarts?

— Bonsoir! »

Et saint Joseph sortit.

« Est-ce qu'il s'en va tout de bon? demanda le bon Dieu.

— Tout de bon! répondit le Saint-Esprit.

— Il ne se retourne point?

— Pas le moins du monde.

— Il ne ralentit pas sa marche?

— Il se met à courir.

— Volez après lui, et dites-lui qu'il revienne. »

Le Saint-Esprit vola après saint Joseph, et le ramena à grand' peine.

« Eh bien! dit le bon Dieu, puisque le maître ici c'est vous et non pas moi, il sera fait comme vous le voulez.

— Envoyez chercher le notaire, dit saint Joseph.

— Comment, le notaire! s'écria le bon Dieu; vous ne vous en rapportez pas à ma parole?

— *Verba volant*, dit saint Joseph.

— Appelez un notaire, » dit le bon Dieu.

Le notaire fut appelé, et saint Joseph est possesseur aujourd'hui d'un acte parfaitement en règle qui l'autorise à faire entrer dans le paradis quiconque lui est dévot.

Or, je vous le demande maintenant, un saint comme saint Joseph peut-il se contenter d'un mauvais cierge comme un saint de troisième ou de quatrième ordre, et ne mérite-t-il pas un réverbère?

« Il en mérite dix, il en mérite vingt, il en mérite cent! crièrent les lazzaroni. Vive saint Joseph! vive le père du Christ! vive le mari de la Madone! à bas saint Pierre! »

Le même soir, padre Rocco fit allumer dix réverbères dans la rue Saint-Joseph. Le lendemain il en fit allumer vingt dans les rues adjacentes; le surlendemain il en fit allumer cent dans les environs; le tout à la plus grande gloire du saint auquel l'histoire qu'il venait de raconter avait improvisé une si grande popularité.

Ce fut ainsi que les réverbères de la rue Saint-Joseph, débordant d'un côté dans la rue de Tolède et de l'autre sur la place de Santa-Medina, finirent peu à peu par se glisser, grâce au pieux stratagème de padre Rocco, dans les rues les plus sombres et les plus désertes de Naples.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SYLVANDIRE.

SYLVANDIRE.

I

CE QUE C'ÉTAIT QUE LE CHEVALIER ROGER-TANCRÈDE D'ANGUILHEM ET SA FAMILLE, EN L'AN DE GRACE 1708.

Dans un ouvrage beaucoup plus sérieux que celui-ci n'a la prétention de l'être, nous avons expliqué comment la noblesse de France fut mise en coupe réglée par trois hommes : Louis XI, Richelieu, Robespierre.

Louis XI abattit les grands vassaux, Richelieu décima les grands seigneurs, Robespierre faucha l'aristocratie.

Le premier préparait la monarchie unitaire, le second la monarchie absolue, le troisième la monarchie constitutionnelle.

Mais comme les événements que nous allons raconter se passent de l'an 1708 à l'an 1716, nous laisserons l'histoire apprécier, sous leur rapport social, les actes du roi bûcheron et les faits et gestes du tribun guillotineur, pour jeter seulement un coup d'œil rapide sur ce qu'étaient Paris et la province soixante et dix ans après la mort de Richelieu, c'est-à-dire vers le commencement du XVIIIe siècle.

Quand nous disons Paris, nous nous trompons, et c'est Versailles qu'il nous faut dire, car, à cette époque, il n'y avait plus de Paris. Louis XIV n'avait pu pardonner à la capitale de l'avoir tout enfant rejeté de son sein, pendant une des orageuses journées de la Fronde, et comme dans toute sa puissance il trouvait le même plaisir à se venger des choses que des hommes, il avait créé Versailles, ce favori sans mérite comme on l'appelait dans ce temps-là, cette gigantesque folie, comme on l'appellera dans tous les temps, pour punir, en lui retirant sa présence royale, le vieux Louvre de sa vieille rébellion.

Aussi Versailles, depuis le jour où Louis XIV y avait transporté sa résidence, était-il le point lumineux du royaume, le flambeau où venaient brûler leurs ailes tous ces papillons dorés qu'on appelle des courtisans, ce soleil, qui s'élevait sur le monde, non moins resplendissant que les autres (1), et qui devait doubler de force et de lumière, à mesure qu'il s'avancerait (2).

Aussi, cette immense clarté concentrée sur Versailles laissait-elle le reste du royaume dans l'obscurité ; tout ce qui ne gravitait pas autour de l'astre suprême semblait appartenir à quelque système infé-

(1) *Nec pluribus impar.*

(2) *Vires acquirit eundo.* Double devise du soleil que Louis XIV avait pour armes.

rieur, à quelque tourbillon inconnu, qui ne valait pas la peine d'être étudié par les astronomes politiques du temps; de là vient que pendant les soixante et treize années que dura le règne de Louis XIV, l'histoire de Versailles est, à peu de chose près, l'histoire de toute la France.

Il en résulte que dans cette galerie splendide que les mémoires du temps ouvrent à la curiosité des lecteurs, on ne voit passer que les grandes fortunes et les grandes disgrâces; on ne suit que l'élévation des Louvois, des Villars, des d'Argenson, des Colbert, et l'abaissement des Rohan, des Richelieu, des Lauzun et des Guise; mais quant à cette brave et loyale noblesse de province qui autrefois faisait la force de la monarchie, qui avec Duguesclin avait chassé le prince Noir de la Guienne, et avec Jeanne d'Arc le roi Henri IV de la France, elle n'existait plus, ou plutôt, comme éloignée du centre du mouvement, elle ne donnait aucun signe de vie; on eût dit qu'elle avait cessé d'exister.

Le fait est que, loin du soleil et par conséquent de la lumière, elle végétait dans l'obscurité et dans l'oubli.

Si nous avions été le maître de notre sujet, nous eussions, sans aucun doute, été choisir notre héros au milieu de ces beaux courtisans que Saint-Simon nous montre assistant régulièrement tous les jours au lever et au coucher du roi, s'inquiétant d'un froncement de sourcil, s'épanouissant à un sourire, se laissant mourir de douleur pour un mot amer; mais nous sommes historien avant tout, il nous faut donc aller prendre notre héros où il se trouve; d'ailleurs peut-être viendra-t-il un moment où, attaché que nous sommes à sa suite, nous nous verrons bien forcé de l'accompagner hors de son obscurité provinciale, pour apparaître un instant avec lui dans ce cercle de lumières que Versailles, même à cette époque de décadence, répandait encore autour de lui.

Mais, pour le moment, nous prions le lecteur d'abandonner Versailles que la présence de Mme de Maintenon rend d'ailleurs depuis quelque temps déjà un assez maussade séjour, et de nous accompagner à deux cent trente-deux kilomètres de Paris, comme nous force à le dire la loi sur les nouvelles mesures; quatre kilomètres formant une lieue, nos lecteurs n'auront qu'à diviser deux cent trente-deux par quatre, s'ils tiennent à savoir à quelle distance ils se trouvent précisément de la capitale. Nous voudrions bien leur épargner cette peine, mais comme on nous fait payer cinquante francs d'amende par chaque fois que nous employons les anciennes dénominations, nous sommes forcés, par mesure d'économie, de les renvoyer à la quatrième règle arithméticale; c'est fort stupide, mais c'est ainsi.

Nous sommes donc sur le rivage gauche de la Loire, aux environs de la ville de Loches, dans une belle plaine située entre l'Indre et le Cher, coupée de bois qu'on appelle majestueusement des forêts, et d'étangs qu'on nomme fastueusement des lacs.

Cette plaine était un véritable nid de gentilhommières, où végétaient les restes de toutes ces grandes familles que Louis XI avait tranchées par les pieds et Richelieu par la tête; aussi, grâce aux châteaux abattus, aux terres confisquées, aux priviléges restreints, tous ces braves campagnards, nobles comme Charlemagne, étaient-ils pauvres comme Gauthier sans Argent. Jadis détrousseurs de passants, sous Philippe-Auguste et Louis IX; chefs des partisans sous Philippe le Bel et Charles V; capitaines sous François Ier et Henri II, ils avaient fini par être enseignes ou sergents dans les armées de Henri IV et de Louis XIII; puis enfin ne trouvant plus même à employer dans les derniers rangs de l'armée les vieilles épées de leurs ancêtres, dont la rouille avait peu à peu effacé la dorure, ils étaient revenus aux temps primitifs dont parle la Bible et s'étaient faits, comme Nemrod, de grands chasseurs devant Dieu. Bref, c'étaient, comme on le voit, les descendants des plus nobles, des plus vieilles et des plus riches familles de France; mais, il le faut dire, c'étaient, sous tous les rapports, des descendants bien descendus.

En effet, comme nous l'avons dit, les grands propriétaires s'étaient peu à peu rapprochés de Versailles, et l'ancienne Touraine aux châteaux magnifiques avait émigré corps et bien pour se transporter dans les environs de Chartres et de Maintenon. Loches, subissant la décadence universelle, avait cessé d'être ville royale, et les hobereaux d'alentour habitant un pays riche, tranquille, mais perdu, avaient, quelque bruit qu'ils eussent fait pour disputer les derniers jours de la suzeraineté au silence et à l'oubli, senti peser peu à peu, sur leurs têtes, le linceul de l'obscurité.

On se soumet à un pareil état de choses, mais on n'en prend point son parti. Il en résultait qu'il y

avait par toute la province à cette époque une sourde réaction contre le gouvernement du grand roi. Aussi nos gentilshommes, entraînés, par leur amour-propre blessé, dans le mouvement d'opposition générale que nous venons de signaler, suppléaient-ils aux choses absentes par des noms qui les rappelaient; leur maison continuait de se nommer le château, les murs extérieurs le rempart, et le ruisseau boueux où barbotaient une douzaine de canards, les fossés: il y avait la cour d'honneur qui était la seule et unique cour de la maison; il y avait la salle d'armes qui était d'ordinaire le fruitier ou la laiterie; il y avait enfin la chapelle qui n'était rien autre chose que l'église du village le plus voisin, et à laquelle on n'arrivait, le plus souvent, qu'après une heure de marche à travers les terres.

Cependant, orgueil à part et abstraction faite du rapport des noms avec la valeur des choses, toutes ces gentilshommières eussent été des nids de bonheur, si leurs habitants ne se fussent pas trouvés humiliés d'avouer qu'ils étaient heureux. Il est vrai que leur vanité était mise à couvert sous le mécontentement; que trop pauvres pour aller à Versailles, ils disaient tout haut qu'ils boudaient la cour. A chaque instant c'étaient des avances qui leur étaient faites et qu'ils repoussaient. Or, comme tous disaient la même chose, ils étaient bien forcés d'avoir l'air de se croire mutuellement. Il va sans dire que toute cette pauvre petite opposition ne franchissait pas les limites de la province, et depuis cinquante ou soixante ans qu'elle se perpétuait en se léguant de père en fils, elle n'était jamais parvenue aux oreilles du roi.

Au reste, dans ce petit coin de terre, qui fait partie de ce qu'on appelle le jardin de la France, un gentilhomme passait pour opulent avec deux mille écus de rente; aussi y en avait-il bien peu qui atteignissent à ce chiffre envié. Le commun des martyrs possédait une moyenne de deux mille cinq cents à trois mille livres de revenu, et quelques-uns qui en étaient réduits de cent cinquante à deux cents pistoles par an, trouvaient encore moyen, malgré l'exiguïté de cette fortune, de ne pas figurer trop désavantageusement, eux et leur famille, quelquefois nombreuse, aux réunions des gentilshommières voisines.

En outre, tous ces braves seigneurs, ou plutôt leurs ancêtres, jouissaient autrefois de droits magnifiques et fort étendus, qui peu à peu étaient tombés en désuétude, ce qui ne les empêchait pas, lorsque par hasard ils relisaient leurs chartes et secouaient leurs parchemins, d'éprouver un certain orgueil de ce qu'ils pouvaient faire des choses incroyables, et de ce qu'ils possédaient les priviléges d'un Procuste, d'un Geryon ou d'un Phalaris. Aussi, certain métayer du baron Agénor-Palamède d'Anguilhem, fut-il un jour bien épouvanté en entendant son maître et seigneur dire tout haut, en battant la semelle à une chasse au loup:

« Les d'Anguilhem ont, par une charte du « XIIIe siècle, le droit, une fois par an, à la chasse, « de se réchauffer les pieds dans le ventre d'un « de leurs vassaux ouvert par leur écuyer tran- « chant. »

Il va sans dire que le digne gentilhomme, ni aucun de ses ancêtres, ne s'étaient jamais senti tellement froid aux pieds, qu'il eût eu besoin de recourir à cet étrange moyen.

Puisque le nom du baron d'Anguilhem vient de se présenter sous notre plume, profitons de l'occasion pour dire qui il était et ce qu'il était.

Le baron Agénor-Palamède d'Anguilhem était un de ces propriétaires suzerains dont nous venons de chiffrer la fortune et d'énumérer les priviléges; il habitait un château dans la partie supérieure de la vallée, possédait soixante brebis et six vaches, vendait pour deux cents livres de laine par an, récoltait trois cents livres de chanvre dans le même espace de temps, en tout cinq cents livres qu'il abandonnait généreusement à Mme la baronne d'Anguilhem pour les dépenses de sa toilette et l'entretien de son fils.

Mme la baronne Cornélie-Athénaïs d'Anguilhem n'avait que six robes, mais elles étaient toutes, sinon d'une parfaite élégance, du moins d'une suprême beauté; l'une datait de son mariage, l'autre de la naissance de son fils, qu'on appelait baronnet par courtoisie, quoique, dans la hiérarchie aristocratique, il n'eût droit qu'au titre de chevalier, que nous lui donnerons purement et simplement, n'ayant, pour le flatter, aucun des motifs qui faisaient parler ceux qui l'entouraient. Quant aux quatre autres robes de la baronne, elles dataient d'une époque plus récente et étaient d'un goût plus moderne; ce qui n'empêchait pas qu'elles n'eussent vu deux lustres au moins, ce qui leur avait ôté quelque peu du leur, comme le disait dans un jeu de mots plein de goût et de nouveauté, un gogue-

nard marquis de Chemillé, leur voisin à deux lieues en plain.

Le baronnet, ou plutôt le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem, héritier présomptif des domaines d'Anguilhem, de la Pintade et de la Guérite, c'est-à-dire d'une soixantaine d'arpents de terre, d'une vingtaine d'arpents de bois, et d'un verger planté de choux, entrait dans sa quinzième année. C'était un beau grand garçon qui savait fort joliment courre un lièvre sur ses propres jambes; qui tirait un coup de fusil comme maître Lajeunesse, garde de la baronie, lequel avait la réputation de tuer dix-neuf bécassines sur vingt; qui montait à poil nu les chevaux les plus rétifs de la province, ce qui lui avait fait, à dix lieues à la ronde, la réputation d'un véritable centaure; enfin qui, depuis l'âge de cinq ans, époque de sa vie à laquelle le baron Agénor lui avait mis une petite brette entre les mains, n'avait jamais manqué un seul jour de faire pendant une heure ou deux des armes avec monsieur son père, une des plus rudes lames de la province, bien que, grâce à sa haute renommée, il n'eut jamais l'occasion de tirer l'épée au sérieux; de sorte que de leçons en leçons, de perfectionnements en perfectionnements, d'inventions en inventions, la petite brette était devenue une longue rapière; le jarret débile, un ressort d'acier; le bras vacillant, une barre de fer, et l'enfant un gaillard qui aurait pu sans broncher se tenir tout une journée en garde, le corps appuyé sur la jambe gauche, et le poignet à la hauteur du sein droit, ce qui était le premier principe de la méthode du temps, laquelle, disons-le en passant, en valait bien une autre.

Outre ces avantages acquis, le chevalier possédait, comme dons naturels, de beaux cheveux blonds, une taille de cinq pieds cinq pouces qui promettait de ne pas s'arrêter en si beau chemin; deux yeux bleus au regard franc et limpide, deux bonnes grosses joues roses sur lesquelles commençait à poindre un léger duvet, et une jambe admirablement bien prise. Aussi toutes les femmes des hobereaux d'alentour, usant du bénéfice que leur donnait encore son extrême jeunesse, l'appelaient presque toujours en souriant, ou le beau Roger, ou le beau Tancrède, selon que leur esprit romanesque leur avait fait choisir pour héros le conquérant de la Sicile, ou l'amant de Clorinde.

Voilà pour le physique, maintenant passons au moral.

Cette partie si essentielle de l'éducation d'un homme destiné à l'honneur de soutenir et de perpétuer le nom d'Anguilhem, avait été, depuis le moment où la bonté de Dieu leur avait accordé un fils, la préoccupation suprême du baron et de la baronne. Mme d'Anguilhem avait donné à l'enfant les premières leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Le curé du village voisin lui avait appris à décliner les noms et à conjuguer les verbes, mais là s'était bornée sa science, et il avait avoué avec une franchise qui faisait plus d'honneur à sa loyauté qu'à son instruction, qu'il n'osait pas pousser son élève jusqu'en septième. Le baron et la baronne étaient donc fort embarrassés pour continuer l'éducation de leur fils, dont ils tenaient tous deux à ne pas se séparer dans un âge si tendre, lorsqu'un de leurs amis leur avait donné avis qu'un certain abbé Dubuquoi, qui venait d'achever l'éducation d'un des plus riches héritiers de Loches, cherchait une nouvelle éducation à perfectionner. C'était parfaitement l'affaire du baron et de la baronne d'Anguilhem. De sévères informations furent prises qui toutes se trouvèrent favorables au professeur; de sorte que l'abbé Dubuquoi fut installé au château avec cent cinquante livres d'appointements, la nourriture et le titre pompeux de précepteur du chevalier d'Anguilhem.

Maintenant disons quelques mots du château qu'habitaient les quatre personnages que nous venons de passer en revue et dont l'un, nous ne voulons pas en faire plus longtemps un secret à nos lecteurs, est destiné à devenir le héros principal de cette histoire. On devine que nous voulons parler de celui que les dames, ainsi que nous l'avons dit, avaient pris l'habitude de désigner sous le nom du *beau Tancrède* ou du *beau Roger*.

Ce château n'était pas précisément un château; il est vrai que ce n'était pas tout à fait une maison. Non. C'était une bâtisse qui tenait le milieu entre ces deux constructions, et qui pouvait passer pour une belle ferme. Cette ferme, nous adoptons cette dernière dénomination, sauf le respect que nous devons à ses nobles commensaux, contenait huit pièces par le bas. Ces pièces étaient une laiterie décorée du nom de salle d'armes, une salle à manger, un salon orné de trois vieux portraits à peu près méconnaissables, et d'un portrait moderne représentant un officier de la marine du roi, dans son costume de capitaine de vaisseau. Nous reviendrons

à ce portrait. Une salle des gardes sans gardes, mais ornée de cinq armures qui avaient appartenu aux gardes au temps où il y en avait, et qui était devenue la chambre commune; c'était dans cette salle qu'avaient lieu les réunions de famille. Quatre chambres à coucher. La cuisine et ses dépendances situées sous terre, et la cave et les caveaux situés sous la cuisine s'étendaient dans toute la longueur de ces huit pièces; enfin, à l'un des quatre angles de la bâtisse, surgissait une tour de douze mètres d'élévation, qu'on appelait la Guérite. M. le baron Agénor d'Anguilhem couchait dans cette tour, et c'était sur elle particulièrement qu'il appuyait sa prétention de baptiser son manoir du nom pompeux de château; nom, qu'au reste, soit par habitude, soit par politesse, on lui donnait généralement dans la contrée, et que nous seuls avons le mauvais esprit de lui contester.

Ce château n'était pas un des plus riches des environs. Le baron d'Anguilhem tirait des métayers auxquels étaient affermées ses dépendances, la somme de douze cents livres: or, comme en province les revenus de chacun sont connus de tous, il fallait se résoudre à paraître un gentilhomme peu fortuné, ou mentir.

Le baron mentit sans remords: il prétendit avoir cent louis de rente sur la caisse des guerres, et cent autres louis sur la cassette du roi. Nous n'oserions assurer cependant qu'il l'affirmât, mais il le fit dire et le laissa croire. Il en fut pourtant de cela comme des mécontentements dont nous parlions tout à l'heure: personne ne fut dupe de ces deux cents louis de rente; de sorte que le chevalier Roger Tancrède ne passait pas dans la province pour un magnifique parti.

Cela, au reste, comme on le comprend bien, inquiétait fort peu le jeune homme; il était grand, il était fort; à défaut de chevaux à lui, il avait les chevaux de tout le monde; sa chasse était magnifique, car, par une convention passée tacitement entre tous ces dignes gentilshommes, chacun d'eux, trop restreint s'il eût été contraint de s'en tenir à ses propres terres, pouvait chasser sur les terres de tous; il expliquait *Cornelius Nepos* à livre ouvert, et n'ayant pas encore eu de besoins, ne s'était pas encore aperçu qu'il était pauvre.

En effet, que lui manquait-il? Il avait un gouverneur qu'il ne détestait pas précisément, mais que cependant il regardait comme une grande superfluité. En revenant de la chasse, il trouvait toujours, grâce à la prévoyance maternelle de la baronne, un copieux dîner dont il donnait les restes à son chien. Puis, après ce repas, un lit l'attendait dans lequel il pouvait, si cela lui faisait plaisir, dormir douze heures de suite. C'était là de l'opulence, ou je me trompe fort.

Quand Roger Tancrède sortait du château, soit à cheval, soit à pied, soit son fusil sur l'épaule, soit l'abbé Dubuquoi au bras, les paysans qui travaillaient dans les champs se retournaient pour le saluer, et les jeunes gentilshommes du voisinage s'arrêtaient en lui tendant la main. C'est là toute la puissance à laquelle peut aspirer un cœur simple et un esprit philosophe, ou je ne m'y connais pas.

Lorsqu'on recevait au château, Roger Tancrède se mettait à la besogne, ni plus ni moins que les deux serviteurs qui composaient tout le domestique de la maison. C'était lui qui polissait la vieille argenterie massive aux armes de la famille, et qui aidait la baronne à préparer la pâtisserie, que, pareille à une châtelaine du moyen âge, elle ne dédaignait pas de pétrir de ses mains. Depuis, comme il était aussi adroit que fort, il était spécialement chargé d'essuyer certaines porcelaines du Japon, conservées depuis trois générations comme des reliques. Une fois les convives arrivés, Roger Tancrède passait son habit neuf qui datait toujours au moins de deux ou trois années, donnait un coup de peigne à ses beaux cheveux qui bouclaient naturellement, et offrait la main aux dames.

Le baron et la baronne pensaient souvent à l'avenir de ce fils chéri, et les deux époux avaient plus d'une fois passé en revue toutes les carrières qui lui étaient ouvertes. Le père avait proposé la carrière militaire; mais la baronne avait fait observer à son mari qu'à moins de se résigner à ensevelir le nom des d'Anguilhem dans les derniers rangs de l'armée, il n'y avait pas d'espérance à concevoir de ce côté, attendu que le héros futur n'était pas assez riche pour entretenir un régiment. Il y avait bien des cas exceptionnels où le roi levait cet obstacle, en faisant don d'un brevet de colonel et en ajoutant à ce brevet cent mille écus de gratification; mais le roi Louis XIV avait tant fait de dons de cette espèce, qu'il avait déclaré n'en pouvoir plus faire que bien rarement. Or le roi n'avait aucun motif pour déroger en faveur du chevalier Roger-Tancrède à cette sage détermination. Voilà ce que disait tout haut la

baronne à son mari, lorsque son mari remettait la conversation sur ce sujet. Quant à ce qu'elle se disait tout bas, c'est qu'elle ne voulait pas que son pauvre enfant fût militaire, attendu que le dernier des d'Anguilhem pouvait fort bien, comme un simple manant, recevoir un coup de hallebarde en Flandre, ou un coup de mousquet aux bords du Rhin, ainsi que cela se pratiquait vulgairement parmi les gentilshommes que leur grandeur n'attachait pas au rivage.

Le baron se retournait alors vers un bon emploi dans les finances. Les finances étaient déjà à cette époque une carrière dans laquelle on pouvait entrer, sans trop déroger. Mais où le prendre cet emploi qui coûtait à acheter le double d'un régiment, attendu qu'un régiment ne rapportait à son propriétaire que de l'honneur et des coups, tandis qu'un emploi rapportait à son propriétaire de beaux et bons louis d'or? Il fallait donc renoncer encore à cette carrière, restreinte aux favoris de Mme de Maintenon, du père Lachaise, et de M. du Maine. Or le baron d'Anguilhem, en brave et loyal gentilhomme campagnard qu'il était, exécrait cordialement la vieille, le jésuite, et le bâtard. Il n'y avait donc pas encore grande chance de ce côté, et la baronne elle-même, quelque désir qu'elle eût de voir son fils bien-aimé occuper une place qui n'exposât aucunement ses jours, était forcée d'avouer en soupirant et en secouant la tête, que ce serait folie insigne de s'arrêter à un pareil projet.

Le baron en revenait donc à une idée favorite dont il se berçait dans ses jours de rêveries, c'était de faire de son fils un officier de marine. La marine était une belle et noble carrière, et en tout point digne d'un gentilhomme. Louis XIV avait fait de la France une puissance maritime qui commençait à contre-balancer l'influence de l'Angleterre et de la Hollande, ces deux reines de la mer, qu'il était parvenu plus d'une fois à affaiblir l'une par l'autre, tandis que lui s'agrandissait aux dépens de toutes deux; mais sur ce point surtout, le baron rencontrait dans sa femme une très-vive opposition. Si elle craignait pour son fils la carrière d'un soldat, à plus forte raison devait-elle craindre celle d'un marin, qui a chaque jour à lutter, non-seulement contre la force des hommes, mais contre tous les caprices des éléments; une seule fois, dans le commencement de leur mariage, le baron et la baronne avaient visité un port de mer.

C'était à Brest que la chose s'était passée, et dans une promenade qu'ils avaient faite, ils avaient été assaillis par un grain si violent, que la barque qui les portait avait manqué cent fois de chavirer, et qu'elle n'avait regagné le port que par un miracle du ciel. Depuis ce temps, Mme d'Anguilhem, qui, au fond, toute campagnarde qu'elle était, avait autant de nerfs qu'une marquise parisienne, ne pouvait plus entendre parler de la mer; elle voyait sans cesse, à la lueur des éclairs et au grondement de la foudre, son pauvre chevalier ballotté par le vent, menacé par les vagues, prêt à s'engloutir dans les profondeurs de cet abîme liquide dont la voix prophétique l'avait avertie; si bien que dès que le baron, après mille circonstances, abordait ce sujet, la baronne commençait par pousser les hauts cris, et demandait à son mari si son intention était pour la récompenser de la conduite exemplaire qu'elle avait toujours tenue à son égard, de la faire mourir de chagrin.

Alors le baron, qui était un excellent homme, soupirait à son tour profondément, et murmurait :

« Madame, madame, vous n'êtes pas digne du nom de Cornélie que vous portez ! »

A quoi la baronne répondait : « Monsieur, nous ne sommes pas au temps des Gracques, et je ne suis pas une Romaine. » En effet, la pauvre femme n'était qu'une bonne, qu'une tendre, qu'une excellente mère, ce qui vaut peut-être moins aux yeux des philosophes, mais ce qui vaut certes bien autant aux regards de Dieu. On retombait donc dans une éternelle indécision à l'endroit du chevalier Roger-Tancrède, auquel, en attendant, on donnait la meilleure éducation possible, quoiqu'on ne vît pas dans l'avenir autre chose à en faire qu'un gentilhomme campagnard à quatre cents écus de rente, comme était monsieur son père. La chose était triste.

Cependant, au fond de ce ciel ténébreux, brillait sournoisement une petite étoile, laquelle lançait de temps en temps aux d'Anguilhem les éphémères rayons de sa lumière intermittente. Cette constellation protectrice était un héritage, sinon probable, du moins possible; c'était la fortune d'un arrière-cousin, chevalier des ordres du roi, capitaine de frégate retraité, espèce de loup de mer ayant navigué sous Jean Bart, et s'appelant de son nom le vicomte de Bouzenois.

Ce portrait moderne, qui brillait au salon parmi les vieux portraits de famille, c'était le sien.

Quelquefois on parlait au château de cette illustra-

tion contemporaine qui était venue joindre sa lumière aux illustrations passées, mais on en parlait avec une retenue singulière. C'est qu'en effet cette fortune était si considérable, cette espérance était si précaire, qu'on regardait les projets qu'on pouvait bâtir sur elle comme des châteaux en Espagne, comme des chimères, comme des rêves ; on n'osait donc pas songer sérieusement à cet héritage, et l'on avait raison ; mais dans l'occasion on disait avec une certaine fierté : « Nous avons un parent à Versailles, M. de Bouzenois, capitaine d'un vaisseau du roi. » Puis on ajoutait en étendant la main vers le tableau : « Voici son portrait en grand uniforme. »

Or toutes les idées de marine que le baron d'Anguilhem avait eues et que nous avons exposées à *nos lecteurs*, lui étaient venues en face de ce portrait et lui avaient été suggérées par cette bienheureuse parenté.

« Au bout du compte, se disait le baron, le vicomte Bouzenois est mon arrière-cousin ; je suis même le seul parent qui lui reste, à telle preuve que j'en hériterais s'il venait à mourir intestat ; donc si je lui demandais une recommandation pour le chevalier Roger-Tancrède, il ne pourrait pas me la refuser : or une recommandation d'un capitaine de frégate peut ouvrir la carrière de la marine à mon fils, et une fois cette carrière ouverte, qui sait où le chevalier s'arrêtera. »

Ces idées étaient encore corroborées chez le baron par la vie mystérieuse du vicomte de Bouzenois. Les récits les plus excentriques circulaient sur la source de cette fortune colossale qui éblouissait les yeux de toute la famille. Cependant, au milieu de ces récits, il y en avait un auquel on s'arrêtait comme au plus vraisemblable, et le voici :

Le vicomte de Bouzenois était parti à l'âge de seize ans sur la frégate française *la Thétis*. Il avait d'abord gagné de la gloire en canonnant tour à tour les Anglais et les Hollandais ; puis enfin, pendant la seconde guerre de Flandre, il avait armé pour son compte le brick *le Marsouin*, et avait couru sus aux vaisseaux de la compagnie hollandaise venant de Chandernagor, et aux vaisseaux de la compagnie hollandaise venant de Batavia, ce qui lui avait valu, outre une part considérable dans les bénéfices, le grade de capitaine de frégate sur cette même *Thétis* qu'il avait déjà montée. Enfin le traité de Nimègue avait été signé, et M. le vicomte de Bouzenois, en récompense de ses bons et loyaux services, avait été nommé gouverneur d'une petite colonie que nous possédions alors sur les côtes du Malabar.

Vous connaissez la coutume des hommes de la susdite contrée. Notre confrère Lemierre, qui mourut sans avoir pu comprendre que le ministère de la marine ne lui eût pas donné une récompense de six mille livres en faveur du fameux vers :

« Le trident de Neptune est le sceptre du monde, »

notre confrère Lemierre, dis-je, a popularisé cette coutume dans un drame d'un immortel ennui. Or cette coutume qui, grâce à la philanthropique surveillance des Anglais, commence à tomber en désuétude, cette coutume était alors dans sa plus grande vigueur. Il arriva donc qu'un jour mourut un des plus riches et des plus puissants chefs malabars, et que, selon la coutume, sa femme qui n'avait pas encore vingt ans et qui était belle comme le jour, annonça l'intention bien positive de se brûler sur son tombeau.

M. de Bouzenois, qui, à cette époque, était un homme de trente-cinq ans à peine, par conséquent jeune encore, M. de Bouzenois qui était beau, qui était brave, et de plus gouverneur de la colonie, M. de Bouzenois, disons-nous, fut averti de ce projet. Comme, du vivant du mari, l'ex-capitaine de la frégate *la Thétis* avait plus d'une fois jeté un regard d'amateur sur celle qui aujourd'hui était veuve, il résolut, si la chose lui était possible, d'empêcher le sacrifice qui se préparait, et se rendit en conséquence dans la maison du défunt, où il trouva la veuve se parant de ses plus beaux habits, se parfumant de ses plus suaves odeurs, se faisant belle enfin pour la mort, comme une autre se serait faite belle pour une fête. Il exposa alors à la charmante Malabare le motif de sa visite, lui affirma que c'était un crime de quitter ainsi la vie sans regret, quand d'un seul regard on peut rendre aux autres la vie si précieuse. Il lui rappela qu'avant d'être veuve elle était mère, et qu'elle se devait d'une façon bien autrement sacrée à son fils vivant qu'à son mari mort. Enfin, il fut galant, tendre, éloquent, pathétique; mais tout cela inutilement. La victime convenait qu'elle avait quelque regret d'abandonner si jeune cette existence qu'elle avait effleurée à peine ; mais elle n'en persistait pas moins dans son projet, laissant cependant entrevoir au milieu de ses refus obstinés que c'était moins à l'amour du mort qu'elle se sacrifiait qu'au préjugé des vivants, jurant enfin

par Wischnou Shiwen et Brama, qu'elle serait à tout jamais déshonorée si elle avait la faiblesse de se soustraire à la coutume générale, si bien qu'il fut visible aux yeux du vicomte de Bouzenois que la pauvre veuve n'avait pas un enthousiasme profond pour les flammes, mais faisait la chose parce que la chose se faisait, parce que c'était l'habitude, parce que c'était la mode enfin, et qu'à toute force et dans tous les pays du monde, une femme tient à suivre la mode.

Dès lors son parti fut pris. Il laissa toute la cérémonie aller son train, comme si la cérémonie devait s'accomplir, puis au moment où la belle veuve faisait ses adieux à sa famille, il tira son épée, fit un signe à une vingtaine de soldats qu'il avait placés en haie autour du bûcher sous prétexte de donner plus de solennité au spectacle ; et, tandis que la moitié de la petite troupe dispersait la paille, les rondins et les autres matières combustibles, avec l'autre moitié il enleva la belle veuve et la transporta dans le palais du gouvernement.

Une fois arrivé là, nous ne savons pas quel genre de raisonnement le vicomte de Bouzenois employa vis-à-vis de la Vénus malabare.

Mais ce que nous savons, c'est que le lendemain elle avait non-seulement renoncé au bûcher, mais encore elle paraissait déjà toute consolée de ne pas mourir.

Un an après, M. de Bouzenois épousa la veuve, et tous deux s'étaient fait, disait-on, en se mariant, une donation de leurs biens au dernier vivant. Or le dernier vivant était à cette heure le vicomte de Bouzenois, lequel, comme nous l'avons relaté plus haut, grâce aux roupies de la belle défunte, jointes à ses propres piastres, jouissait d'une fortune de nabab.

Et maintenant dans le cas où le vicomte de Bouzenois mourrait intestat, cette fortune devait revenir en totalité aux d'Anguilhem, ses plus proches parents, le fils de la Malabare ayant été, selon toute probabilité, désintéressé lors du mariage de sa mère.

Cependant cette possibilité était soumise à trop de chances, pour que la famille la fît entrer en aucune façon dans les calculs qu'elle faisait sur l'avenir du chevalier Roger-Tancrède.

Seulement, pendant ces longues soirées d'hiver où, réunis autour d'une large cheminée, les gentilshommes des environs du château d'Anguilhem causaient tantôt chez l'un tantôt chez l'autre, des exploits de leurs aïeux ou des faits d'armes de leurs alliés, M. de Chemillé, qui avait eu un grand-oncle mestre de camp, parlait cavalerie, M. de Birgaron, qui était cousin d'une filleule de Vauban, parlait siéges, M. Gantry, qui était beau-frère d'un aide aux gabelles, parlait finances, et l'abbé Dubuquoi parlait Église.

Quant au baron Agénor d'Anguilhem, grâce à sa parenté avec le vicomte de Bouzenois, dans le congrès où chaque arme avait son mandataire, il représentait la marine. Tant il y a cependant, que les aventures héroïques et amoureuses du capitaine de frégate jetaient un certain éclat sur ses parents de Loches : la gloire n'est pas un apanage bien productif, chacun le sait, mais lorsqu'elle arrive à défaut d'autre chose, elle vaut toujours mieux que rien.

II

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, QUE LES DAMES DE LOCHES ET DE SES ENVIRONS APPELAIENT, LES UNES, LE BEAU ROGER, ET LES AUTRES, LE BEAU TANCRÈDE, S'APERÇUT QU'IL AVAIT UN COEUR.

Les jours, et par les jours on sous-entend les nuits, les jours s'écoulaient donc ainsi pour cette bonne famille, sans qu'elle arrêtât rien sur la carrière à venir de son héritier qui, pendant ces irrésolutions, atteignait sa quinzième année, prenant le temps comme il venait, chassant et chevauchant, que c'était un plaisir, travaillant à ses moments perdus, prétendant que le grand air était très-favorable au développement de sa pensée, et lorsqu'il était au grand air, ne pensant presque jamais, mais sifflotant presque toujours.

Au reste le chevalier Roger-Tancrède, qui était la terreur des lièvres et des chevreuils, n'avait pas encore eu l'idée de pourchasser la moindre bergerette. Il tenait bien, il est vrai, de sa mère, un grand fonds de sensibilité, mais rien à Anguilhem n'en avait encore développé les germes. Beaucoup d'exercice, peu de romans et presque pas d'occasions d'aimer, voilà de quoi se composait la moyenne de son existence.

Cependant une occasion se présenta. Racontons

comment le chevalier Roger-Tancrède s'empressa de la saisir aux cheveux.

Le baron et la baronne donnaient un grand souper de Pâques (Pâques était à cette époque-là une occasion de réunion), et toute la noblesse des environs, à six lieues à la ronde, était conviée au château d'Anguilhem. Le chevalier Roger-Tancrède, après avoir rendu à sa mère les services familiers qui étaient de son ressort et que nous avons détaillés plus haut, fit une toilette remarquable et entra au salon où se trouvaient déjà réunis tous les convives.

La conversation roulait sur les coupes de bois, sur les dernières semailles, sur la chasse prochaine; et, comme ce triple sujet était essentiellement intéressant pour des gentilshommes campagnards, on ne fit pas trop attention au retard prolongé d'un des convives : ce convive c'était le vicomte de Beuzerie, reconnu dans toute la province pour être d'une telle exactitude, que cette exactitude était devenue proverbiale. Cependant, comme huit heures venaient de sonner à la pendule, que les invitations portaient qu'on se mettrait à table à sept heures et demie très-précises, les estomacs commencèrent à réclamer, et, sur cette réclamation, leurs propriétaires se demandèrent tout bas entre eux ce que pouvait être devenu le retardataire.

Cette question était d'autant moins inconvenante, que, depuis le moment où avait sonné l'heure indiquée, on avait pu voir le baron suivre des yeux, avec anxiété, la marche de la pendule, et que deux ou trois fois la baronne, demandée à la porte du salon pour savoir s'il fallait servir, avait répondu tout haut : « Un peu de patience, Catherine, M. de Beuzerie ne peut tarder à arriver maintenant. »

La pendule marquait huit heures un quart; il était évident qu'un accident avait pu seul retarder M. de Beuzerie. La baronne d'Anguilhem commença donc à s'inquiéter beaucoup pour la vicomtesse, avec laquelle elle était liée de quelque amitié, et pour Mlle Constance sa fille qui, sortie de son couvent, était venue passer la semaine de Pâques dans sa famille, et devait accompagner à Anguilhem ses respectables parents.

Le chevalier Roger-Tancrède reçut alors l'ordre du baron de seller Christophe, et d'aller à la découverte sur le chemin de Beuzerie. Au retour du jeune homme, et si après une heure, il revenait sans avoir rien vu, on se mettrait à table, au risque de ce qui pourrait arriver.

Roger-Tancrède accepta la mission sans se faire prier : c'était un de ces joyeux garçons toujours prêts à tout; il boutonna une longue paire de guêtres par-dessus ses bas de soie, sella Christophe qui était un bon bidet de trois ou quatre ans, sauta sur son dos, rassembla les rênes, et grâce à une badine de houx dont il s'était muni et qui était destinée à remplacer les éperons absents, il parvint à lancer au galop le pacifique animal.

Le temps était beau pour un poëte, une lune blafarde, ensevelie dans de gros nuages cotonneux, une bise aigre qui sifflait entre les branches encore dépouillées de feuilles, les hurlements des oiseaux de nuit, tout cela eût enchanté René, Werther ou Hamlet; mais Roger était peu sensible à ces nocturnes enchantements : d'ailleurs, Roger avait grand'-faim, et quand Roger avait faim, il y avait peu de choses dans la nature, à l'exception d'une table bien servie, qu'il jugeât dignes d'attirer son attention. Aussi maugréait-il tout en galopant, envoyant au diable les gens inexacts, calculant que, grâce à ce retard, les ragoûts tiendraient aux casseroles, et que le filet serait brûlé, et rejetant toute la faute de cette inexactitude sur Mlle de Beuzerie, qui, sans doute, pour faire une toilette plus complète, avait retenu ses parents. Et tout en faisant ces réflexions le jeune messager fouettait Christophe qui, habitué même avec le chevalier à une allure plus modeste, galopait de plus belle, soufflant la fumée par ses naseaux comme le cheval fantastique de l'amant de Léonore.

Mais quoique Roger-Tancrède continuât d'avancer, il ne voyait toujours rien, que l'ombre des nuages qui passaient sur la lune et qui, pour un moment alors, s'étendaient comme un voile de crêpe sur le chemin. De temps en temps il s'arrêtait pour écouter et n'entendait que le frissonnement du vent dans les arbres; alors il retournait, en soupirant, la tête vers Anguilhem et apercevait dans le lointain, à travers les branches, les fenêtres enflammées du château. A cette vue il lui prenait de vives tentations de tourner bride et de revenir en disant qu'il n'avait rien aperçu; mais il songeait qu'il y avait dix minutes à peine qu'il était parti, et que son père lui avait dit de marcher un quart d'heure. Il reprenait donc courage, et fouettant de nouveau Christophe, il repartait au galop, au grand étonnement de la pauvre bête qui, servant d'ordinaire de monture au baron, avait pris avec lui

l'habitude d'une allure infiniment plus tempérée.

Tout à coup il sembla à Roger qu'il entendait à deux ou trois cents pas en avant de lui un cri de détresse ; à ce cri, son cheval s'arrêta de lui-même, aspirant bruyamment l'air par ses naseaux fumants. Le chevalier jeta les yeux autour de lui ; il se trouvait dans un endroit creux, désert et marécageux, une chaussée étroite sur des marnières profondes, le cri était lugubre, la nuit sinistre : Roger frissonna.

Cependant, il faut le dire à la louange de l'héritier du nom des d'Anguilhem, le sentiment d'effroi qu'éprouva le chevalier fut court et cessa aussitôt à la réflexion qu'il pouvait être utile à ceux qui avaient poussé cette lamentable clameur. Il remit Christophe au galop, tout en criant de toute sa force :

« Ohé ! de quel côté êtes-vous, vous qui appelez ?

— Par ici, par ici, dit une voix plus rapprochée que la première fois, et qui parut sortir des profondeurs de la terre.

— Où, par ici ? demanda Roger, en s'avançant toujours.

—A gauche du chemin, dans la marnière ; là, là, ici, au-dessous de l'endroit où vous êtes. »

Roger arrêta Christophe et plongea son regard dans les ténèbres devenues plus épaisses par la disparition de la lune sous les nuages. Il crut voir s'agiter quelque chose à quinze pieds au-dessous de lui.

« Est-ce que c'est vous, M. de Beuzerie ? demanda-t-il.

— Oui, oui, c'est moi, chevalier, répondit la voix ; tirez-nous d'ici au nom du ciel ! notre voiture a versé en suivant le talus de trop près, et nous sommes enfoncés dans la tourbe.

—Au secours ! M. Roger, dit une voix de femme.

— Au secours ! répéta une voix de jeune fille.

— Ah ! pauvre M. de Beuzerie, s'écria Roger, attendez, attendez, me voilà. »

Et il sauta en bas de Christophe. Alors il entendit un affreux tapage, que les piétinements de sa monture l'avaient empêché jusque-là de saisir, et qui du moment où elle était arrêtée arrivait à lui distinctement. Un cheval battait à grands coups de pied l'eau bourbeuse de la marnière dans laquelle il était enseveli jusqu'au ventre. L'antique carrosse, comme l'avait dit M. de Beuzerie, avait roulé de la chaussée en bas et était tombé tout à plat ; mais grâce à l'épaisseur de la boîte et au moelleux de la tourbe, la chute n'avait été dangereuse pour personne.

Mme de Beuzerie avait d'abord trouvé convenable de s'évanouir ; mais à la voix de Roger, elle était revenue à elle. Quant à sa fille Constance, elle avait supporté cette chute avec le plus grand courage ; il va sans dire que M. de Beuzerie, qui n'avait éprouvé aucun mal, n'avait ressenti de craintes que pour sa femme et sa fille.

Le chevalier Roger-Tancrède, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, se laissa glisser le long du talus et se trouva sur le coche. Il appela alors le cocher pour qu'il vînt à son aide ; mais le cocher était allé chercher du secours dans les environs, et il l'appela vainement. Le jeune homme résolut donc de tirer de là, tout seul, M., Mme et Mlle de Beuzerie ; le mérite en serait plus grand. Il commença, en conséquence, par ouvrir la portière et par faire sortir de l'intérieur de la voiture Mlle Constance, que sa mère lui tendit comme cette mère du déluge qui soulève son enfant au-dessus des eaux. Roger prit Mlle de Beuzerie, et la déposa sur la berge avec autant de facilité qu'il eût fait d'un oiseau. Puis vint le tour de la vicomtesse ; c'était chose plus difficile. La vicomtesse était, en style de province, ce qu'on appelle une belle femme, c'est-à-dire une grosse mère encore fort appétissante, de cinq pieds un pouce de haut, grasse à l'avenant, qui pouvait peser cent soixante à cent soixante et dix livres. Cependant, en réunissant toutes ses forces, Roger parvint à la tirer en haut, tandis que le vicomte la poussait par en bas, et au bout de quelques instants il l'avait déposée saine et sauve près de sa fille.

Restait M. de Beuzerie, lequel était loin de présenter les mêmes difficultés que sa femme. C'était un grand vieillard maigre, encore vigoureux et ingambe, lequel en un instant fut hors de la voiture, et qui sans l'aide de Roger sauta sur la berge où il se trouva réuni au reste de sa famille.

Roger, qui n'avait plus rien à faire sur le coche, suivit immédiatement M. de Beuzerie avec lequel il échangea force saluts, tandis que les deux dames se confondaient en remerciments et en révérences.

Cependant le cocher ne revenait toujours pas. On avait beau l'appeler, les cris se perdaient dans la solitude, et les chats-huants et les chouettes répondaient seuls comme pour se moquer des pauvres voyageurs.

Roger, que son estomac de plus en plus affamé rendait de plus en plus impatient, proposa de ne pas attendre le cocher qui, selon toute probabilité, se retrouverait tout seul, et se mit à dételer le cheval embourbé, qui au bout d'un instant se trouva à son tour sur la berge, à dix pas de ses maîtres.

Il ne s'agissait plus maintenant que de regagner le château. La chose qui paraissait des plus faciles au premier coup d'œil, se compliquait cependant, comme on va le voir, par les circonstances dans lesquelles on se trouvait. Il y avait deux chevaux pour accomplir le trajet; car pour le coche, il n'en était plus question. Il eût fallu sept ou huit hommes pour le remettre, non pas sur ses pieds, mais sur ses roues. Il y avait donc deux chevaux, disons-nous; mais un de ces deux chevaux était tout fangeux : Roger proposa d'abord à M. de Beuzerie de conduire Christophe par la bride, tandis que la vicomtesse et sa fille monteraient sur son dos, et que lui, M. de Beuzerie, enfourcherait l'autre cheval. Mais Christophe, encore tout échauffé de sa course, hennissant et frappant du pied, paraissait un peu trop fringant aux deux femmes, et le moyen fut refusé.

Roger proposa alors de monter avec Mme de Beuzerie sur Christophe, dont il répondait dès lors qu'il était sur son dos, tandis que le vicomte et sa fille monteraient sur l'autre cheval. Mais comme nous l'avons dit, l'autre cheval était couvert de boue, et la vicomtesse fit observer tout bas à son mari que si l'on adoptait cet avis, Constance souillerait sa belle robe de pékin neuve. Cet avis fut donc rejeté comme le premier.

Enfin il fut décidé que Mme de Beuzerie ayant moins à craindre pour sa robe que Mlle Constance, monterait avec son mari sur le cheval du coche, au dos duquel on transporterait la selle de Christophe, tandis que le chevalier Roger-Tancrède, qui était un écuyer de première force, monterait Christophe à nu et conduirait Mlle Constance en croupe.

On procéda à la mise à exécution de ce projet, lequel devait recevoir encore une légère modification. M. de Beuzerie monta le premier à cheval; puis Roger souleva Mme de Beuzerie et l'assit majestueusement derrière son époux. Jusque-là tout allait à merveille; mais arrivé à ce point, le reste du projet éprouvait une petite difficulté.

Si le chevalier Roger-Tancrède montait le premier à cheval, Mlle Constance n'avait plus personne pour l'aider à monter en croupe; tandis qu'au contraire, si le chevalier Roger-Tancrède plaçait d'abord Mlle Constance en croupe, c'était lui qui à son tour ne pouvait plus monter à cheval; à moins de se livrer à quelque gymnastique exagérée et d'enfourcher Christophe par la tête au lieu de l'enfourcher par la queue. On chercha partout un banc, une borne, un tronc d'arbre, il n'y en avait pas. Enfin, le chevalier Roger-Tancrède, que son estomac affamé talonnait toujours, avisa un moyen, c'était de monter lui-même en croupe derrière Mlle Constance qu'il serrerait alors dans ses bras au lieu d'être serré dans les siens. La posture était sans doute un peu bien inconvenante, et à cette proposition, le vicomte et la vicomtesse froncèrent le sourcil; mais la vicomtesse se pencha à l'oreille du vicomte et lui dit :

« Que voulez-vous, mon ami? il le faut; et d'ailleurs ce sont deux enfants.

— Montez donc comme vous voudrez, dit M. de Beuzerie, car aussi bien, il faut en finir.

— Mademoiselle, voulez-vous permettre? » dit Roger.

Et il souleva comme une plume cette légère petite ombre qu'on appelait Mlle Constance, et presque aussitôt il se trouva en croupe derrière elle.

Mlle Constance jeta un joli petit cri bien effrayé; mais fort peu effrayant, auquel le vicomte répondit par un : Qu'y a-t-il? plein de paternelles et pudibondes inquiétudes.

« Rien, monsieur, rien, répondit Roger; au moment où je montais, mademoiselle a chancelé, mais maintenant je la tiens dans mes bras, il n'y a pas de danger.

— Dans vos bras, morbleu! dans vos bras, murmura le vicomte.

— Silence, mon ami, dit la vicomtesse, vous feriez venir à ces enfants des idées qu'ils n'ont certes pas.

— N'en parlons plus, » dit le vicomte; et il s'escrima si bien des talons que son cheval prit le petit trot. Christophe le suivit par derrière.

Cependant, hâtons-nous de le dire, les craintes du vicomte, pour être exagérées, ne manquaient cependant pas de fondement; à peine le chevalier Tancrède avait-il senti Mlle Constance s'appuyer sur son cœur, que son cœur avait battu, comme jamais il ne l'avait senti battre. De son côté, la jeune fille qui, élevée jusque-là au couvent, montait pour la première fois à cheval, était toute tremblante de

peur, et soit qu'elle y trouvât elle-même un plaisir inconnu, soit qu'effectivement, dans son innocence primitive, la crainte l'emportât réellement sur les convenances, elle serrait contre sa poitrine la main dont le jeune homme l'embrassait, se retournant de temps en temps vers lui pour s'écrier : « Oh ! monsieur le chevalier, serrez-moi plus fort, plus fort encore ! Oh ! monsieur le chevalier, j'ai bien peur ; oh ! monsieur le chevalier, je vais tomber, » et à chaque fois qu'elle se retournait, ses blonds cheveux effleuraient le front du jeune homme. Ses beaux yeux confondaient leurs regards avec les siens ; sa fraîche haleine se mêlait à son haleine, si bien que le pauvre Roger oubliait sa faim croissante, et eût voulu que le voyage durât éternellement, tant il sentait un bien-être étranger, une béatitude inconnue, un bonheur inouï, se répandre dans toute sa personne, tant sa poitrine se dilatait, tant chaque souffle de vent, chaque bruissement d'arbre, chaque rayon de la lune le caressait doucement et murmurait à son oreille « N'est-ce pas, Roger, que tu es heureux ! »

Oui, le chevalier était heureux ; et sans qu'elle sût pourquoi, Mlle Constance aussi était heureuse. Il y avait dans sa crainte un charmant petit mélange de douceur dont elle ne se rendait pas compte, si bien qu'elle se disait à elle-même qu'elle n'avait jamais tremblé si agréablement, et que la peur était un sentiment plein de délicieuses émotions, enfin une chose mal connue jusqu'alors, et par conséquent calomniée comme toutes les choses mal connues.

Ce fut en jouissant de ce bonheur mal défini par leur esprit, mais profondément apprécié par leur cœur, que les deux jeunes gens arrivèrent au château d'Anguilhem ; les pas des chevaux avaient été entendus par tous les convives. Ventre affamé n'a pas d'oreilles, dit-on, on se trompe étrangement. Ventre affamé au contraire est tout oreille, même oreilles très-fines. Chacun accourut donc au perron, et le vicomte, la vicomtesse, Mlle Constance et Roger furent reçus aux lumières, ni plus ni moins que des souverains qui rentrent dans leurs États et pour lesquels on a illuminé la résidence royale.

Le baron tendit le bras à la vicomtesse, qui, grâce à ce soutien, mit assez convenablement pied à terre. Le vicomte descendit solennellement en trois temps comme doit descendre un écuyer ; quant à Roger, il ne fit qu'un bond, prit des deux mains Mlle Constance par-dessous les bras, l'enleva comme une plume, et la déposa sur le sol si doucement, si doucement, qu'on n'entendit pas même le bruit que firent, en touchant le grès, les deux petits pieds de la jeune fille. Ce fut alors et à la lueur de ces flambeaux seulement que Roger vit bien Constance qu'il avait devinée jusque-là. Que dire de Constance ? Des yeux bleus ravissants ; des cheveux blonds qui semblaient des flocons de soie ; une bouche comme une cerise ; un cou de cygne, une taille de sylphide, voilà ce qu'était Mlle de Beuzerie. Un nuage brûlant comme une flamme passa sur les yeux de Roger, et il lui sembla qu'il allait mourir de joie.

Il suivit, sans oser lui offrir la main, Mlle Constance, qui à peine à bas de Christophe avait fait en rougissant une jolie révérence de couvent à son cavalier et était allée rejoindre sa mère ; mais chose étrange, déjà son cœur si joyeux, si dilaté tout à l'heure, venait de se serrer. Il lui semblait que la jeune fille était séparée de lui ; et Roger, le pauvre Roger, le jeune homme dont le robuste appétit était devenu proverbial, le pauvre Roger se mit à table sans avoir la moindre faim.

Cependant un grand triomphe attendait Roger. La hâte qu'on avait de souper avait immédiatement poussé les convives vers la salle à manger ; mais à peine le premier service enlevé, la conversation étouffée par la faim commença à surgir par interrogations : l'on s'informa des causes qui avaient retardé M. de Beuzerie, et l'on demanda comment ce digne gentilhomme, qui devait faire la route dans sa voiture, était au lieu de cela arrivé à cheval.

Alors M. de Beuzerie raconta l'événement dans tous ses détails, présenta le chevalier Roger-Tancrède comme son sauveur, exalta le dévouement, la force et l'adresse dont, malgré son jeune âge, il avait fait preuve ; Mme de Beuzerie renchérit sur les éloges de son mari. Mlle Constance seule ne dit rien, mais elle rougit prodigieusement et regarda furtivement Roger ; Roger qui ne la perdait pas de vue un instant, remarqua la rougeur et intercepta le regard ; et, sans qu'il sût pourquoi, il sentit que ce regard et cette rougeur lui faisaient du bien. Il ne fut plus question d'autre chose pendant le souper, et au dessert le chevalier Roger-Tancrède était regardé par les convives comme le libérateur de toute la famille en général, et comme le sauveur de Mlle Constance en particulier.

Mlle Constance et le chevalier Roger-Tancrède furent donc fêtés comme les deux héros de la soirée,

et fêtés comme on avait l'habitude de le faire en cet heureux temps de politesse et de bonhomie ; en effet, à cette époque, il semblait que chacun voulût rendre le monde aimable et doux aux novices qui mettaient le pied sur le seuil de la société. Les femmes allaient au-devant de l'écolier encore aux mains de son précepteur ; les hommes cherchaient à plaire aux héritières encore captives derrière les grilles de leur couvent. On sortait du parloir ou du collége, les jeunes gens pour parler d'amour, et les jeunes filles pour en entendre parler.

C'était un heureux temps, où les hommes ne s'étaient point encore avisés de parler politique en jouant à la toupie, et où les femmes ne songeaient pas à parler morale en habillant et en déshabillant leurs poupées.

M. d'Anguilhem fut ravi au fond du cœur de l'importance que donnait à son fils l'aventure du marais. Partout, dans ses plans d'avenir, le baron cherchait un établissement pour son fils ; et Mlle Constance, qui pouvait, à la mort de ses parents, prétendre à six mille francs de revenu, était un parti plus que sortable pour le chevalier. On pourrait alors réunir Beuzerie à Anguilhem, en achetant trois ou quatre lieues de marais, charmants pour la chasse, mais parfaitement incultes du reste, que l'on aurait pour très-peu de chose, et qui, avec deux ou trois petits bois jetés çà et là sur la route et appartenant à de pauvres propriétaires qui les donneraient presque pour rien, formeraient une des plus majestueuses baronies de la Touraine. Les enfants qui naîtraient de ce mariage posséderaient ainsi la vallée et la montagne, comme les avaient possédées leurs aïeux aux temps de leur plus grande puissance. Ce serait beau, ce serait magnifique, ce serait splendide; le digne baron fut d'une gaieté entraînante pendant tout le souper, et chanta au dessert.

Mais tout au contraire du baron, et comme s'il eût pu deviner les projets de cet ambitieux père, M. de Beuzerie, qui déjà s'était assis à table d'un air plein de dignité, se guinda de plus en plus, à mesure que le dîner tirait vers sa fin, faisant signe à sa femme de se tenir de son côté sur la défensive, manœuvre que la vicomtesse accomplit, il faut le dire, avec une intelligence conjugale digne des plus grands éloges. Il y eut plus : comme on avait placé les deux jeunes gens à côté l'un de l'autre, et qu'au lieu de manger, comme devaient le faire des enfants de douze à quinze ans, ils causaient tout bas comme auraient pu faire des amoureux, M. et Mme de Beuzerie écrasèrent leur fille de coups d'œil foudroyants, dont Constance, préoccupée qu'elle était de tout autre chose, laissa passer les deux premiers tiers inaperçus, mais dont le dernier tiers, en arrivant enfin à son adresse, mit la jeune fille dans un état d'angoisse d'autant plus terrible qu'elle ignorait entièrement la cause de la colère que ses parents paraissaient éprouver contre elle.

Aussi, à peine fut-on levé de table, que Mme de Beuzerie prit sa fille par la main et la fit asseoir près d'elle, tandis que M. de Beuzerie, après avoir déclaré qu'il désirait partir le même soir, sortait pour aller demander des nouvelles du cocher.

M. de Beuzerie entra désespéré ; son cocher était revenu ivre mort, et le coche était toujours couché délicatement dans le marais : alors, comme la politesse l'exigeait tout naturellement, le baron et la baronne offrirent à leurs voisins une chambre au château. Mais à cette proposition, qui n'avait cependant rien d'insolite, M. de Beuzerie fit un tel bond, que le baron fut forcé de passer à une autre proposition. Cette proposition était de mettre le cheval du vicomte à la carriole du baron ; de cette façon, M., Mme et Mlle de Beuzerie pourraient, comme ils paraissaient le désirer ardemment, regagner, la même nuit, leur château ; le lendemain, les gens de M. d'Anguilhem tireraient le coche du marais, on y attèlerait Christophe, Christophe reconduirait le coche à Beuzerie, et en ramènerait la carriole.

Cette proposition fut acceptée avec enthousiasme par le vicomte et la vicomtesse, au grand désespoir de Mlle Constance et du chevalier Roger-Tancrède, lesquels échangèrent un pauvre petit regard plein de larmes, accompagné d'un soupir étouffé, qui ne furent heureusement pas surpris par les inflexibles parents de la jeune fille. Un quart d'heure après cette résolution prise, on vint annoncer que le cheval du vicomte était à la carriole du baron.

Il fallut se quitter : les pauvres enfants s'étaient vus il y avait deux heures pour la première fois, et il leur semblait qu'ils se connaissaient depuis leur enfance. Le baron et le vicomte échangèrent une poignée de mains ; Mme d'Anguilhem et Mme de Beuzerie s'embrassèrent ; Constance fit une belle révérence à toute la société, et jeta un regard bien triste au chevalier Roger-Tancrède ; puis ils montèrent tous trois dans la carriole, puis le cheval partit, puis l'on entendit décroître le bruit des roues

et des grelots, puis ce bruit s'éteignit tout à fait.

Roger n'était pas rentré au salon avec le reste de la compagnie. Roger était resté sur le seuil de la porte de la maison; du seuil de la porte de la maison, il avait couru à la porte de la cour, et il était demeuré là, triste et immobile, les yeux fixés sur la carriole qui s'éloignait et dans la direction de laquelle il regardait encore, lorsque déjà on ne la voyait plus depuis longtemps. Sans doute on l'eût retrouvé là le lendemain matin, s'il n'eût senti que quelqu'un lui frappait sur l'épaule. C'était son précepteur, l'abbé Dubuquoi, qui venait lui dire qu'une plus longue absence du salon serait regardée par ceux qui étaient restés comme une impolitesse. Roger essuya furtivement deux grosses larmes qui tombaient de ses yeux, et suivit son gouverneur.

III

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, S'ÉTANT APERÇU QU'IL AVAIT UN COEUR, VOULUT S'ASSURER QUE Mlle DE BEUZERIE EN AVAIT UN AUSSI.

Heureusement pour le chevalier Roger-Tancrède qu'à cette époque les veillées, même celles de Pâques, n'étaient pas longues : à minuit tous les convives se séparèrent, les uns, et c'étaient les plus voisins, pour regagner leurs manoirs, soit à pied, soit à cheval; les autres, et c'étaient les plus éloignés, pour se retirer dans les appartements que le baron et la baronne, dans l'abandon de leur antique hospitalité, avaient mis à leur disposition.

Roger, avant de monter à sa chambre, alla comme d'habitude embrasser son père et sa mère qui s'entre-regardèrent en souriant, puis il fit une révérence à l'abbé et se retira à son tour, non pas pour dormir, il n'en avait pas la moindre envie, le sommeil lui était passé comme l'appétit, mais pour penser à Mlle de Beuzerie.

C'était la première fois que le chevalier pensait à autre chose qu'à une partie de chasse, qu'à une course à cheval, qu'à un assaut d'armes, ou qu'à un subterfuge ingénieux, pour ne pas expliquer son Salluste ou son Virgile.

Roger était profondément triste; il avait compris que ce départ précipité n'avait d'autre but que de lui enlever Constance : mais il avait lu dans les yeux de la jeune fille qu'elle aurait eu aussi grande envie que lui de rester, et cela le consolait. D'ailleurs, il y a dans les premiers chagrins d'un premier amour quelque chose qui vous oppresse si doucement le cœur, qu'on les accepte comme des sensations bien préférables encore à l'indifférence qui leur a fait place : ce qu'on désire avant toute chose, ce n'est pas précisément d'être heureux, on ne sait pas encore ce que c'est que le bonheur, mais c'est de ne pas rentrer dans ce désert aride d'où l'on sort; c'est de rester sous ces beaux arbres verts, au rayon de ce doux soleil, au milieu de ces fleurs aux enivrants parfums dont les épines déjà vous ont ensanglanté les doigts, mais qu'à toute force on veut cueillir, qu'à tout risque on veut respirer; ce qu'on veut, c'est la tempête plutôt que le calme, c'est la souffrance à défaut de la joie.

Roger s'endormit tard et d'un sommeil fiévreux, ce qui ne l'empêcha pas de se réveiller au point du jour, frais, dispos, et les yeux brillants. D'ailleurs, il avait son petit projet à lui, c'était de reconduire le coche avec Christophe, sous prétexte de demander, au nom de son père et de sa mère, des nouvelles de la famille de Beuzerie à laquelle, vu l'heure avancée où elle avait quitté le château, le baron et la baronne pouvaient craindre qu'il ne fût arrivé quelque accident. Au reste, il avait eu une première idée qui rendait la seconde toute naturelle, c'était de donner un écu au cocher pour qu'il contrefît le malade et déclarât qu'il ne se sentait pas la force de retourner à Beuzerie.

Le chevalier, qui savait où était le coche, guida le garde-chasse et le garçon d'écurie, lesquels aidés du jardinier, du métayer et de ses trois ou quatre garçons de charrue, parvinrent, à force de bras et de cordes, à hisser le coche sur la chaussée. Par bonheur, la solidité de l'antique carrosse l'avait préservé d'aucune fracture, et une fois sur les essieux, il ne fit aucune difficulté de rouler vers Beuzerie. Quant à Christophe, aiguillonné par les coups de fouet réitérés de son jeune maître, il partit au grand trot, regimbant et hennissant en signe qu'il ne comprenait plus rien à la façon dont depuis la veille on se conduisait avec lui.

Mais à mesure que Roger approchait de Beuzerie, ses instigations, à l'endroit de Christophe, devenaient moins pressantes, et profitant de cette intermittence de coups, l'intelligent animal était passé

du grand trot au petit trot, et du petit trot au pas. En effet, cette chose qui avait paru d'abord toute simple au jeune homme de ramener au vicomte son coche, et d'aller reprendre en échange la carriole paternelle, lui semblait maintenant une monstruosité d'audace; il se rappelait le front sévère de M. de Beuzerie, ses sourcils froncés, sa voix brève, et plus que tout cela son départ précipité, et il se demandait si celui qui avait mis si grande hâte à sortir du château d'Anguilhem, éprouverait un bien grand plaisir à voir l'héritier de ce château dans celui de Beuzerie. Toutes ces réflexions rassuraient médiocrement le chevalier Roger-Tancrède, lequel n'avait pas reçu au milieu des qualités dont l'avait doué le ciel, cette heureuse hardiesse, qui est l'enjeu presque certain du succès : il avait donc cessé, non-seulement de pousser Christophe en avant, et même il y a plus, si le cheval se fût arrêté ou eût tourné bride, peut être son maître n'eût-il pas eu le courage de lui faire reprendre sa course ou de lui retourner la tête; mais heureusement, il n'en fut pas ainsi. Christophe était un honnête animal incapable d'une pareille action, qui n'aimait pas à être surmené, voilà tout; mais qui, lorsqu'on s'en rapportait à lui-même, y mettait une conscience provinciale, à laquelle on pouvait se fier en toute sécurité. Il continua donc de s'avancer à son pas ordinaire vers Beuzerie, et bientôt Roger aperçut les deux tourelles couvertes d'ardoises du petit château, qui élevaient leurs girouettes criardes au-dessus des arbres du parc.

Roger continuait toujours d'avancer, mais il faut le dire, ce n'était plus lui qui menait Christophe, c'était Christophe qui le menait. Il s'avançait donc plongé dans l'inquiétude la plus profonde, à l'endroit de la réception qu'on allait lui faire, quand tout à coup, à la fenêtre d'une des tourelles, apparut une petite tête blonde qui regardait de son côté, de toute la grandeur de ses beaux yeux bleus, tandis que la main qui obéissait à cette tête secouait un mouchoir en signe que le nouvel arrivant était reconnu. A cette vue, Roger arrêta Christophe, et les deux beaux enfants se mirent à échanger tous les signes de naïve tendresse que leur cœur en volant l'un à l'autre commençait à leur suggérer.

Cela durait depuis dix minutes et aurait duré probablement jusqu'au soir si, derrière Constance, Roger n'avait pas vu surgir une seconde personne. Cette malencontreuse interruptrice n'était autre que M[me] de Beuzerie, laquelle passant dans le corridor, et voyant sa fille, qui avait eu l'imprudence de laisser la porte de sa chambre ouverte, faire par sa fenêtre des signaux inusités, avait été curieuse de savoir à qui s'adressaient ces signaux. M[me] de Beuzerie, qui la veille avait blâmé chez son mari cette trop grande promptitude à s'alarmer qui leur avait fait quitter le château de si bonne heure, reconnut Roger et commença à croire que les imaginations que le vicomte s'était mises en tête n'étaient pas tout à fait si folles qu'elle l'avait pensé d'abord.

Roger, découvert, comprit qu'il n'y avait plus à reculer, il allongea un maître coup de fouet à Christophe, lequel ne s'attendant à rien de pareil, partit au galop, et entra à fond de train dans la cour du château de Beuzerie.

La première personne qu'aperçut Roger fut le vicomte qui revenait de faire sa promenade du matin dans le parc. Roger pensa que le moment était venu de payer d'audace, il sauta à terre, s'avança vers M. de Beuzerie, lui annonça d'un air assez délibéré pour un homme qui fait son apprentissage de mensonge, que son cocher s'étant trouvé plus indisposé, il avait pris le parti de ramener le coche lui-même à Beuzerie, de peur d'abord que le vicomte n'en eût besoin, et ensuite pour s'informer de la part du baron et de la baronne s'il n'était pas arrivé pendant le retour quelque accident à leurs bons voisins.

Comme ces deux motifs au reste étaient on ne peut plus plausibles, force fut au vicomte de s'en contenter, quoiqu'il pénétrât à merveille le motif véritable de la visite du jeune homme; il feignit donc de croire parfaitement à tout ce qu'il lui disait; s'informa à son tour de la santé du baron et de la baronne, et comme c'était l'heure du dîner et qu'il rentrait pour se mettre à table, il poussa même la courtoisie jusqu'à inviter son officieux voisin à partager la fortune du pot : on devine que Roger accepta avec reconnaissance.

C'était une seconde épreuve que tentait le vicomte; il pouvait, à tout prendre, s'être trompé la veille, et il voulait examiner de nouveau les deux enfants. Hélas! les pauvres jeunes cœurs ne savaient pas encore feindre. En entrant au salon Constance rougit comme si elle eût eu quinze ans, et Roger pâlit comme s'il en eût eu dix-huit : M. de Beuzerie remarqua chez les deux jeunes gens un effet opposé qui cependant partait d'une même cause, et ses soupçons chancelants s'affermirent tout à fait.

Pendant le dîner Constance et Roger firent imprudences sur imprudences ; mais cette fois M. de Beuzerie, au lieu de froncer le sourcil comme la veille, les laissa aller et se contenta de faire à sa femme des signaux qui voulaient dire : « Eh bien! étais-je un fou comme vous le pensiez, étais-je un visionnaire comme vous me l'avez dit? Est-ce clair, maintenant, est-ce clair? »

En effet, c'était si clair qu'à la fin du dîner, M. de Beuzerie, pour ôter sans doute à Roger toute idée de revenir au château, annonça négligemment que Constance retournait au couvent le même soir. A cette nouvelle, Constance jeta un cri, et Roger la voyant pâlir à son tour, et croyant qu'elle allait se trouver mal, s'élança vers elle ; mais le vicomte le retint doucement en lui faisant remarquer que Mme de Beuzerie était là, et que si sa fille avait besoin de secours, c'était à elle à lui en donner.

Mais Constance n'était pas d'âge à s'évanouir. La pauvre petite était trop naïve pour cela ; elle se contenta de fondre en larmes, ce que voyant Roger, il eut besoin de toutes ses forces pour retenir les siennes. Au reste, ces larmes intempestives amenèrent une chose fort triste pour les deux enfants : Constance reçut l'ordre de remonter dans sa chambre. Elle fit donc, tout en sanglotant, une petite révérence à Roger, qui lui répondit par une inclinaison de tête des plus piteuses : après quoi, voyant qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui au château, il déclara au vicomte qu'il allait avoir l'honneur de prendre congé de lui. On eût dit que le vicomte avait prévu ce départ précipité, car en arrivant sur le perron de la cour, Roger vit Christophe tout attelé à la carriole. Il salua donc le vicomte qui lui donna une poignée de mains des plus amicales, le chargea à son tour de tous ses compliments pour le baron et la baronne, et compléta ses civilités en lui souhaitant un bon voyage.

Roger, comme on le comprend bien, ne repassa point sous la petite fenêtre de la tourelle sans y jeter les yeux. Le bonheur voulut qu'en ce moment, par hasard, la vicomtesse, qui croyait toujours Roger au salon, quittait la chambre de sa fille. Constance, libre un instant, avait couru à la fenêtre, elle aperçut Roger. Au grand étonnement du chevalier, la figure de la jeune fille était radieuse. Le jeune homme allait demander à la belle enfant d'où lui venait cette joie inattendue, lorsqu'elle lui montra un crayon et un morceau de papier. Roger comprit que Constance allait lui écrire et s'arrêta. En effet, au bout d'un instant, le papier et le crayon tombèrent à ses pieds.

Le papier contenait ces quatre lignes :

« Maman, qui m'aime beaucoup, vient de m'avouer
« que c'était pour que vous ne revinssiez pas ici
« qu'on a dit devant vous que je partais pour mon
« couvent ce soir. La vérité est que je ne partirai
« que dimanche prochain.

« CONSTANCE. »

Roger comprit que puisqu'on lui jetait un crayon c'était pour qu'il fît une réponse ; il déchira un morceau du papier et écrivit à son tour.

« Demain matin promenez-vous dans le parc, du
« côté de la glacière, je sauterai par-dessus le mur,
« et nous aviserons ensemble aux moyens de nous
« revoir. Je ne sais si vous en auriez le même cha-
« grin que moi, mais ce que je sais, c'est que je
« mourrai si on me sépare de vous.

« ROGER. »

Alors il enveloppa un caillou dans cette épître qui, comme on le voit, était un peu précoce pour un amoureux qui n'avait pas quinze ans, puis avec l'adresse d'un écolier, il lança le caillou dans la chambre de Constance. Constance s'élança pour le ramasser, reparut en sautant de joie et en faisant signe de la tête qu'elle serait au rendez-vous. Demeurer plus longtemps eût été une imprudence ; aussi Roger, le cœur tout gonflé de bonheur, interrompit-il les méditations de Christophe par un nouveau coup de fouet : trois heures après, le jeune homme était de retour à Anguilhem.

Le baron et la baronne se regardèrent, échangèrent un sourire en voyant la joie qui débordait du cœur de leur fils et se répandait autour de lui par ses yeux, par ses paroles, par ses gestes. Jamais Roger n'avait été si officieux, il essuya les porcelaines, polit l'argenterie, lava le fusil du baron, et expliqua à l'abbé Dubuquoi tout l'épisode des amours d'Énée et de Didon.

La journée parut bien lente à Roger ; il lui semblait qu'en s'agitant il pousserait les heures ; il allait, il venait, il montait, il descendait, il regardait à toutes les pendules, il pressait le souper comme s'il eût eu faim. Il se mit à table et ne mangea point, et, les yeux plus éveillés qu'il ne les

avait jamais eus, il se retira dans sa chambre en disant qu'il tombait de sommeil.

Comme on le comprend, ce n'était pas pour dormir que Roger était remonté chez lui, il avait bien autre chose à faire que de dormir; il avait à parler de son amour, à la lune, aux vents, aux arbres, aux étoiles, aux nuages. Il ouvrit sa fenêtre et le monologue commença.

Roger passa une heureuse nuit.

Au point du jour Roger descendit; personne n'était encore levé au château. Il dit à la servante qu'il allait faire une promenade à Saint-Hippolyte. C'était du côté opposé à Beuzeric. Le pauvre Roger se croyait obligé de mentir, même à une servante. Puis cette précaution, qui annonçait au moins que Roger n'avait pas le défaut de l'indiscrétion, une fois prise, le jeune homme sella Christophe et partit au galop.

Cette fois, le pauvre animal ne tenta aucune rébellion; d'ailleurs, pour plus de sécurité, Roger s'était muni d'une paire d'éperons et d'une cravache. Christophe, qui sentit les éperons, et qui avait vu la cravache, avait aussitôt compris, avec sa sagacité ordinaire, que s'il essayait de faire résistance il ne serait pas le plus fort.

Le baron, en se levant, apprit par la servante que son fils était allé faire une promenade à Saint-Hippolyte; il n'en crut pas un mot, comme de raison, ni la baronne non plus.

A onze heures l'abbé Dubuquoi, qui depuis qu'il était levé, demandait son élève à tout le monde, vint le demander à ses parents : le baron et la baronne se mirent à sourire malicieusement, et M. d'Anguilhem dit en hochant la tête d'un air goguenard, et en posant la main sur l'épaule du précepteur : « Ah ! l'abbé, l'abbé ! vous avez fait de votre élève un bien mauvais sujet. »

Le baron ne perdait pas de vue son projet le plus cher, qui était la réunion d'Anguilhem et de Beuzeric. Quant à la baronne, elle murmura : « Au fait, Constance est une charmante enfant, et je serais bien heureuse de l'appeler ma fille. — En tous cas, répondit l'abbé Dubuquoi, le mariage ne se ferait, je l'espère, que quand mon élève aurait fini ses études. »

Le baron et la baronne se mirent à rire, un peu d'eux-mêmes, et beaucoup de l'abbé. En effet, de pareils projets sur un garçon de quinze ans et une petite fille de douze étaient pour ceux mêmes qui les faisaient une folie qui ne supportait pas le raisonnement. Le baron changea donc le premier la conversation en disant :

« Le temps est un grand maître ; laissons-le faire, et parlons d'autre chose. Et l'on parla de M. de Bouzenois. La matinée s'écoula sans qu'on revît Roger. Mais, à deux heures de l'après-midi, comme on allait se mettre à table pour dîner, il entra au salon, penaud, l'oreille basse et les yeux rouges. Le baron et la baronne échangèrent un coup d'œil qui voulait dire : « Diable ! diable ! il paraît que la chose ne marche pas sur des roulettes. »

Le chevalier se mit à table et ne mangea point, ce qui était chez lui un signe de profonde préoccupation. Puis, après le dîner, il s'assit près de sa mère, rangea sa bibliothèque particulière, qui se composait de trente volumes, tirés de la bibliothèque du château, suivit par derrière le baron, qui faisait son tour de potager, rentra toujours silencieux, n'interrompit son silence que pour se plaindre d'un violent mal de tête, et demanda à se retirer de bonne heure, ce qui, comme on le pense bien, lui fut accordé sans contestation.

Mais rentré chez lui, Roger oublie que son appartement est situé juste au-dessus de celui de sa mère, et que chacun de ses mouvements est dénoncé par le parquet criard. Toute la nuit il arpente sa chambre, comme le malade imaginaire, tantôt en long, tantôt en large. Le baron et la baronne ne perdent pas une seule de ses enjambées. « Voilà encore une espérance à tous les diables, dit le baron, et nous sommes battus du côté de Beuzeric. »

Le lendemain matin, le baron descend lui-même à l'écurie et aperçoit Christophe qui se pavane devant son ratelier. Il rentre à la cuisine et lève le nez en l'air; les trois fusils sont au-dessus de la cheminée. Roger n'est pas sorti. Roger dort. A l'âge de Roger, si inquiet que l'on soit, la nature a ses exigences : il faut dormir, il faut manger.

Aussi Roger dort jusqu'à neuf heures; à neuf heures, il descend pour déjeuner, les yeux bouffis et les joues pâles. Pauvre garçon, il a cependant dormi deux heures de plus que la veille. C'est qu'il y a une grande différence entre l'insomnie de la joie et celle de la douleur.

Cependant, comme nous l'avons dit, Roger mange; mais pendant qu'il mange la porte de la salle à manger s'ouvre, et le valet de chambre de M. de Beuzerie paraît une lettre à la main. Le chevalier reconnaît Comtois, rougit et pâlit successi-

vement ; puis voyant qu'il s'approche de son père, se lève de table et court se cacher dans sa chambre.

Le baron d'Anguilhem, malgré sa prétention à la philosophie, frissonne en ouvrant cette dépêche dont il soupçonne le contenu. D'ailleurs, Comtois a pris son air grave et sa tournure majestueuse. Or ni l'un ni l'autre n'annoncent rien de bon ; toujours on devine le message à la physionomie du messager. Cependant le baron ramène ses yeux du visage de Comtois à la lettre du vicomte, et lit ce qui suit :

« Monsieur et cher voisin,

« Celle-ci est pour vous souhaiter toutes choses à votre désir et présenter nos très-humbles salutations de Mme de Beuzerie et de moi à vous et à madame la baronne. Nous sommes bien marris de vous adresser quelques mots peu avantageux au regard de monsieur votre fils, M. le chevalier Roger-Tancrède, que j'ai surpris hier, dans l'endroit le plus écarté du parc, aux genoux de notre fille, Mlle de Beuzerie, à laquelle il baisait les mains avec une ardeur un peu bien grande pour un écolier de qninze ans. Vous pensez bien, monsieur et cher voisin, que ce nous a été une profonde douleur de faire un reproche si mérité à un fils dont nous aimons tant le père et la mère, et aussi d'avoir à craindre pour notre fille une poursuite dont nous sommes sans doute honorés, mais qui nous semble non-seulement bien précoce, attendu qu'elle a treize ans à peine, mais encore bien inconsidérée en ce qu'elle s'exerce sans notre consentement. Nous regrettons fort d'être forcés de dire à M. le chevalier Roger-Tancrède qu'il nous ferait peine en revenant à Beuzerie; mais nous comptons sur votre amitié et vos bons conseils pour le remettre en raison ; car enfin notre fille en est malade, et sans doute de saisissement. Ce qui n'empêche pas que, vu l'urgence, elle partira ce soir pour son couvent.

« Adieu, monsieur et cher ami ; croyez en notre sincère désir de vous plaire, et en notre vif regret d'avoir été forcés de vous porter de pareilles plaintes.

« De Beuzerie.

« Ce 17 avril 1700. »

La lettre tomba presque des mains du baron, ce qui ne l'empêcha point de sonner une servante et de faire conduire Comtois à l'office pour y être traité du mieux et régalé du meilleur; puis il répondit au vicomte, lui promettant d'aller au nom du chevalier lui faire des excuses à lui et à Mme de Beuzerie.

Comtois, rasséréné par l'accueil qu'il avait reçu, et qu'il était loin d'attendre de la courtoisie du baron, conta à la cuisinière, tout en buvant sa bouteille de vin d'Orléans, que Mlle Constance paraissait bien chagrine et pleurait tout haut. Il résulta de cette confidence qu'il y eut presque autant de douleur à Anguilhem que d'indisposition à Beuzerie. Roger-Tancrède, en sa qualité de fils unique, était non-seulement adoré du baron et de la baronne, mais encore de tous les gens du château ; et très-certainement si l'on eût encore été au temps où de pareils procès se jugeaient par la lance et par l'épée, le baron aurait armé sans peine ses dix vassaux pour aller conquérir la jeune châtelaine que l'on refusait à son fils.

Comtois parti, on fit descendre le chevalier. Le baron lui fit quelques reproches fort paternels et fort modérés sur la précocité de ses désirs amoureux et sur la nécessité d'avoir au moins fini ses études avant de penser au mariage. Puis la baronne ajouta que lorsque l'époque d'y penser serait venue, il serait encore bon que le chevalier ne jetât point les yeux sur de trop riches héritières, présomption qui pouvait attirer à ses parents l'humiliation d'un refus.

Roger, piqué au vif, répondit qu'on s'était trompé, qu'il n'aimait pas Mlle Constance, qu'il n'avait jamais pensé au mariage et ne nourrissait pour le moment d'autre désir que de satisfaire son précepteur, M. l'abbé Dubuquoi ; que quant à la crainte qu'avait madame sa mère, qu'il n'adressât ses hommages en trop haut lieu, cette crainte était parfaitement chimérique, attendu sa résolution bien prise de rester garçon. Pauvre enfant, qui ne se doutait pas que le plus grand péril qu'il courrait de sa vie viendrait peut-être de la polygamie ; le cas pendable !

Il y avait tant de douloureux orgueil dans la dénégation du chevalier, que le père et la mère respectèrent son mensonge. En conséquence, le baron lui prit la main, sa mère l'embrassa, et selon le désir qu'il en avait manifesté, on l'envoya à son gouverneur qui lui fit expliquer, au lieu du livre des amours d'Énée et de Didon, le chapitre du mépris des richesses. Le pauvre Roger était décidément malheureux, et comme amant et comme éco-

lier. Comme amant, il était tombé de Mlle Constance dans M. de Beuzeric, et comme écolier, il tombait de Virgile en Sénèque.

A peine le chevalier fut-il parti que le baron s'habilla superbement pour aller faire à Beuzerie la visite annoncée. Il fut reçu d'un air contraint par le vicomte et la vicomtesse, qui rejetèrent leur embarras sur les préparatifs du départ de leur fille pour son couvent. Le baron demanda à voir Mlle de Beuzerie, ce qu'on ne put lui refuser. Constance entra avec des yeux si gonflés et si rouges que M. d'Anguilhem comprit que, pour cette fois, le départ n'était pas le moins du monde simulé. Le baron alors parla fort courtoisement de la folie impardonnable du chevalier, rejetant toute l'inconvenance de sa conduite, sur l'ignorance et la frivolité de son âge; ajoutant enfin que le pauvre garçon se repentait amèrement, et qu'il priait ses voisins et surtout sa voisine, d'oublier tout ce qui s'était passé depuis trois jours; sur quoi Constance devint pâle comme la mort, et sentant qu'elle allait éclater en sanglots, sortit du salon.

Le baron était fixé sur les sentiments de la jeune fille. Elle aimait profondément le chevalier, et son regard avait pénétré au plus profond du cœur virginal de l'héritière de Beuzerie; restaient les parents à étudier à leur tour. La chose ne fut pas difficile: le vicomte fit tomber la conversation sur un certain marquis de Croisey qui habitait Loches avec ses parents et qui jouissait de quelque chose comme trois cents louis de rente. Il y avait eu, depuis longtemps, des projets arrêtés entre les deux familles, et l'on ajouta même que l'on n'avait attaché une si grande importance à ce qui venait de se passer, que parce que ce qui venait de se passer pouvait faire obstacle aux vues de ce gentilhomme.

Le baron sentit la botte secrète qui lui était portée, et comme nous avons dit que c'était un maître en fait d'escrime, il riposta par un coup droit en disant qu'il n'avait jamais voulu, en faisant cette visite à Beuzerie, que réhabiliter son fils, mais qu'il avait toujours entendu que cette visite serait la dernière. On le pria en vain d'être moins susceptible, il persista; on voulut lui faire des excuses, il se leva, en disant qu'un d'Anguilhem valait bien un Croisey, et qu'à part une légère différence dans les fortunes, son avis était qu'un d'Anguilhem valait aussi tous les Beuzerie de la terre.

Cette opinion, un peu exagérée de la valeur de la famille d'Anguilhem, eût sans doute amené une grave collision entre les deux respectables vieillards, tous deux fort susceptibles sur le point d'honneur, si Mme de Beuzerie, nouvelle Sabine, ne se fût élancée entre eux. Le baron et le vicomte se contentèrent de se saluer avec froideur et dignité, et se séparèrent parfaitement brouillés l'un avec l'autre. Le même soir, comme l'annonce en avait été faite, Mlle Constance partit pour son couvent de Chinon.

Le chevalier Roger-Tancrède attendait avec grande impatience le retour du baron; car dans le respect filial qu'il portait à son père, il comptait beaucoup sur lui pour renouer avec Beuzerie le fil de leur vieille amitié qui menaçait de se rompre. Mais, tout au contraire de ce qu'il espérait, le chevalier vit rentrer son père avec un visage plus sévère au retour qu'au départ; il pensa donc que tout allait de mal en pis, et sous prétexte qu'il mordait de plus en plus au latin, il s'enferma dans sa chambre pour travailler, disait-il; mais de fait pour soupirer et se plaindre tout à son aise.

Nous avons tous passé à travers ces premières émotions d'un premier amour, nous avons tous reconnu, à une douleur naissante, que nous faisions notre apprentissage d'homme. Nous avons tous vieilli de plusieurs années dans une heure; il en fut du pauvre chevalier comme de nous tous.

Il passa la nuit à arpenter sa chambre en long et en large, puis, dès que le jour parut, pour tuer la douleur morale par une fatigue physique, il prit son fusil sur son épaule, détacha Castor, et se mit en chasse.

Mais comme on le comprend bien, la chasse n'était qu'un prétexte que le pauvre Roger s'était donné à lui-même. Sans savoir comment la chose se faisait, sans que la course d'aucun lièvre l'eût attiré de ce côté, sans que le vol d'aucune compagnie de perdreaux lui eût fait franchir vallées et montagnes, sans qu'il y eût la moindre excuse enfin aux quatre ou cinq lieues qu'il venait de faire à pied, notre chasseur se trouva à une garenne située à cinq cents pas de Beuzerie, et qui était à cheval sur le chemin de traverse qui conduisait du château à Loches. Or il était arrivé par un hasard qui n'avait rien au reste de bien extraordinaire, que le vicomte de Beuzerie, sans doute aussi pour se distraire de son côté, car il avait ses inquiétudes paternelles, comme Roger avait ses tracasseries amoureuses, il était arrivé, dis-je, que le vicomte de Beuzerie était sorti de son

côté pour tuer un lapin, et qu'au détour d'un petit chemin, les deux chasseurs se trouvèrent en face l'un de l'autre.

Tous deux reculèrent d'un pas en s'apercevant. Roger avait grande envie de prendre ses jambes à son cou et de s'enfuir ; mais il comprit instinctivement qu'il ferait une lourde bêtise, et que mieux il valait, puisqu'il était surpris, payer d'audace ; d'ailleurs, il était au milieu d'une garenne, et il pouvait aussi bien y chercher un lapin qu'y poursuivre Mlle Constance.

Il y eut un moment de premier étonnement pendant lequel M. de Beuzerie fronça le sourcil et pendant lequel Roger posa la crosse de son fusil à terre et ôta sa casquette. Le vicomte rompit le premier le silence.

« Encore vous, chevalier Roger-Tancrède ! dit-il avec humeur.

— Monsieur le vicomte, répondit celui-ci, c'est le hasard qui m'amène ; mon chien s'est emporté sur un lièvre blessé : je l'ai suivi, et sans savoir comment, je me suis trouvé dans cette garenne.

— Et pourquoi votre chien est-il sur Beuzerie ? demanda le vicomte.

— Pourquoi mon chien est-il sur Beuzerie ? Mais j'ai vu vingt fois vos chiens sur la Pintade, et la Pintade dépend, je crois, d'Anguilhem ; et puis d'ailleurs, il me semblait que c'était chose convenue que nous chassions de droit les uns sur les autres. »

Ces mots avaient été prononcés avec une fermeté que le vicomte ne s'attendait pas à trouver dans un enfant de quinze ans ; mais Roger avait sur le cœur sa mésaventure, et il fallait qu'il s'en vengeât sur quelqu'un. Il n'avait là que le père de Constance, et il rudoyait le père de Constance. Si c'eût été un simple garde, il l'eût battu.

« Sans doute, reprit le vicomte, un peu étonné de cette logique qui prouvait que Roger ne se démontait pas facilement, sans doute il avait été convenu, je le sais, que nos chasses seraient communes ; mais après ce qui s'est passé, jeune homme, bien des choses sont changées, entendez-vous ?

— De votre part, monsieur, mais pas de la nôtre, reprit le chevalier : vous êtes le maître sur vos terres, monsieur le vicomte, et vous pouvez empêcher d'y chasser qui bon vous semble ; mais je crois pouvoir vous dire au nom de mon père, monsieur, que vous serez toujours le très-bienvenu sur les nôtres : ici, Castor, ici. »

Et Roger tourna le dos au vicomte qui resta stupéfait de l'aplomb de son jeune voisin ; mais à peine avait-il fait quelques pas que le jeune homme réfléchit à la différence d'âge qu'il y avait entre lui et le vicomte, et se reprocha la leçon qu'il avait eu la prétention de lui donner. Il se retourna donc et se rapprochant du vieillard :

« Monsieur, lui dit-il d'un ton poli, mais non moins ferme, permettez que j'aie l'honneur de vous présenter mes hommages. » Et il s'inclina respectueusement devant le vicomte qui lui rendit machinalement son salut.

« Diable ! diable ! fit le vicomte en regardant Roger qui s'éloignait ; ou je me trompe fort, ou voilà un petit bonhomme qui nous donnera du fil à retordre. Heureusement que Mlle de Beuzerie est sur la route de Chinon. »

Le vicomte avait oublié que la supérieure du couvent des Augustines de Chinon, où il venait de renvoyer sa fille, se trouvait être par hasard une tante du chevalier d'Anguilhem.

IV

OU IL EST DÉMONTRÉ PAR L'AUTEUR QUE LES PÈRES ET MÈRES QUI ONT DES FILLES AU COUVENT PEUVENT DORMIR SUR LEURS DEUX OREILLES.

Mais Roger s'en était souvenu, lui, et c'est ce qui avait fait qu'il ne s'était pas livré à un trop profond désespoir. Il se rappelait même, si ses souvenirs d'enfance ne le trompaient pas, qu'il était fort aimé de cette bonne tante à laquelle il avait fait autrefois une ou deux visites avec sa mère, et qui de son côté était venue autant de fois à Anguilhem ; seulement Roger éprouvait un remords au fond du cœur : c'était de ne pas l'avoir fêtée à cette époque ou plutôt à ces différentes époques, comme elle méritait de l'être.

En effet, il se rappelait mille choses, mille soins, mille attentions qui lui avaient paru alors des fatigues et des ennuis, et qui auraient dû, au contraire, le remplir de reconnaissance. Entre autres distractions claustrales, Roger n'avait point oublié avec quelle répugnance il avait été forcé, pendant tout le temps de son séjour à Chinon, d'adopter celle de

la messe et des vêpres, et cela malgré le chant angélique des religieuses, des novices et des pensionnaires qui accompagnaient le service divin. Eh bien! voyez un peu comme l'homme est mobile dans ses goûts et changeant dans ses inclinations! ce qu'il ambitionnait surtout à cette heure, c'était d'assister à ces pieuses cérémonies; c'était de chercher à reconnaître parmi toutes ces voix d'anges la voix de Constance montant mélodieusement vers le ciel; c'était de voir passer seulement au milieu de ce blanc troupeau du Seigneur, cette forme si aérienne, si légère, si pure, qu'elle semblait appartenir à quelque monde rêvé et inconnu qui, pour un instant, l'avait prêté au nôtre, et, à chaque heure, menaçait de la reprendre.

Roger se rappelait surtout vaguement certaine fenêtre de l'appartement de sa tante qui donnait sur le jardin où se promenaient les religieuses aux heures des récréations; fenêtre à laquelle (il ne comprenait vraiment pas son aveuglement) il avait à peine fait attention. Tout cela avait bouillonné dans la tête du jeune homme depuis qu'il avait appris que c'était au couvent dirigé par sa tante qu'était élevée Mlle de Beuzerie. La tendresse de cette bonne, de cette excellente tante lui était revenue au cœur, et il avait compris qu'il devait un dédommagement pour la fausse appréciation qu'il avait faite de ses bontés. Ce dédommagement, c'était une visite dans laquelle il se consacrerait entièrement à ses devoirs de chrétien et de neveu, en assistant régulièrement aux offices, et en faisant bonne compagnie surtout pendant tout le temps qu'elle habiterait dans cette charmante petite chambre donnant sur le jardin. Cette visite fut donc résolue, mais comme on le comprend bien *in petto*, et sans que le chevalier consultât personne sur son opportunité.

En conséquence, un matin, avant le jour, Roger descendit, sella Christophe, et pour qu'on ne prît sur son compte aucune inquiétude grave, prévint le garçon d'écurie qu'il allait faire une absence de quatre ou cinq jours.

D'Anguilhem à Chinon, il y avait vingt-quatre lieues à peu près. En ne surmenant pas Christophe, c'était donc l'affaire de deux jours. En effet, le même soir, Roger s'en vint coucher à Sainte-Maure, petite ville située à moitié chemin à peu près de la distance à parcourir, et le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, il était à Chinon.

Quoiqu'il y eût six ou huit ans au moins que le chevalier n'eût visité sa tante, il n'avait pas oublié le chemin du couvent; il marcha donc droit aux Augustines, sans avoir besoin de demander sa route à personne, et vint frapper à la porte de la sainte communauté. Comme le couvent des Augustines était fort sévèrement tenu, la tourière qui était venue ouvrir commençait déjà à froncer le sourcil d'une manière formidable en voyant un beau grand garçon qui demandait à entrer dans le saint asile, lorsqu'en se nommant et en déclinant le degré de parenté qui l'unissait à la supérieure, il vit la figure de la vénérable concierge s'adoucir tout à coup et les portes s'ouvrir comme d'elles-mêmes. Cinq minutes après, le chevalier Roger-Tancrède baisait respectueusement la main potelée de sa bonne tante.

C'était une de ces charmantes abbesses dont les traditions aristocratiques du grand siècle nous ont conservé les portraits : ni trop grandes, ni trop petites, grasses, rondelettes, toutes confites de douces paroles et de religieux regards, qui trouvaient moyen de donner à leur costume, tout en conservant la règle de l'ordre, une grâce et une coquetterie un peu mondaines, mais que cependant on ne savait précisément où reprendre. C'était, au reste, une sœur cadette de Mme d'Anguilhem, née comme elle de la Roche-Berthaud, c'est-à-dire issue d'une des plus vieilles et des plus nobles familles de la Touraine.

La bonne supérieure, qui n'avait jamais eu que de saintes pensées, fut bien loin de se douter du motif qui amenait son neveu à Chinon. Elle ordonna que l'on conduisît Christophe à l'écurie, et que l'on prît de cette excellente bête, dont depuis quelque temps la vie était si fort accidentée, tous les soins possibles. Quant à Roger, il fut conduit à l'instant même à son appartement, appartement renfermé sous la clef de la supérieure, et se composant d'une grande et d'une petite chambre. Or la petite chambre était justement cette petite chambre si fort ambitionnée de Roger, et qui donnait sur le cloître.

L'entrevue de Roger avec sa tante avait été des plus attendrissantes; il y avait trois ans que la bonne dame n'avait vu ni le baron, ni la baronne; et depuis trois ans, Roger avait si fort grandi, il était tellement changé, qu'au premier abord la vénérable supérieure avait hésité à le reconnaître, et avait presque retiré sa main, que dans sa joie d'être enfin introduit dans le couvent qui renfer-

mait l'objet de ses amours, le chevalier avait pressée avec trop d'enthousiasme. Mais, aux premiers mots que Roger avait dit du baron et de la baronne, quand il avait annoncé qu'il venait en leur nom, pleins d'inquiétude qu'ils étaient sur sa santé, prendre des nouvelles de leur sœur et belle-sœur, la bonne abbesse n'y avait pas tenu ; elle avait pris, tout grand garçon qu'il était devenu, son neveu entre ses bras, et lui avait rendu bien maternellement sur le front le baiser qu'elle venait de recevoir sur la main.

C'était tout ce que pouvait désirer Roger pour le moment : il était introduit.

Il n'y avait rien à espérer pour le soir : d'ailleurs, ce cher enfant devait être si fatigué d'avoir fait vingt-quatre lieues à cheval, que tout mouvement lui était interdit jusqu'au lendemain matin. On lui servit, dans la chambre même de sa tante, un charmant petit goûter composé de filets de poulets à la gelée, de pâtisseries et de confitures, puis on le confina dans sa chambre avec ordre de se coucher à l'instant même, et de ne se réveiller que le lendemain matin pour l'office.

Roger se laissa faire, il ne voulait pas inspirer de soupçons ; il rentra dans sa chambre et entendit assez philosophiquement se refermer derrière lui, à double tour, la porte de son appartement. Il est vrai qu'il lui restait sa fenêtre. Il y courut aussitôt, car c'était l'heure de la récréation ; mais, par une fatalité affreuse, un gros orage qui très-certainement ne savait guère ce qu'il faisait en ce moment-là, venait de crever sur Chinon ; de sorte que comme le jardin du couvent n'offrait aucun abri, toutes les religieuses, les novices et les pensionnaires étaient pour le moment au cloître.

Roger comprit que tant que durerait cette pluie battante, il perdrait son temps à attendre que quelqu'un vînt au jardin. Certes, si Constance eût su que le beau jeune homme était là debout, le cœur palpitant et les yeux fixés sur le parterre où elle venait s'ébattre tous les jours, il n'y eût pas eu de pluie qui l'eût arrêtée, et malgré ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour ses petits souliers de satin et sa belle robe blanche, elle eût éprouvé le besoin de prendre l'air du jardin, si humide et si malsain qu'il fût à cette heure. Mais la pauvre enfant se croyait bel et bien séparée du pauvre jeune homme au moins jusqu'aux vacances, et peut-être pour plus de temps encore, peut-être même pour toujours, et elle se promenait bien tristement dans le cloître, appuyée au bras d'une de ses amies, et sa jolie petite tête fatiguée et pâlie inclinée sur sa poitrine.

La nuit vint donc tout doucement, amenant à l'horizon de belles bandes de nuages dorés, qui indiquaient clairement une magnifique journée pour le lendemain. Roger se connaissait en pronostics de ce genre. La veille de ces grandes chasses, qui étaient, avant qu'il n'eût vu Constance, les seules émotions qui eussent fait battre son cœur, il avait plus d'une fois interrogé ce céleste baromètre, où lisent si souvent les habitants de nos campagnes. Il était donc parfaitement tranquillisé sur le lendemain.

Cette certitude lui valut une des meilleures nuits qu'il eût passées depuis huit jours. Il s'endormit dans une douce confiance de l'avenir. Car qu'est-ce que l'avenir, à quinze ans : le lendemain, trois ou quatre jours, peut-être, une semaine tout au plus.

Le lendemain, il s'éveilla avec les oiseaux; à peine ses premiers mouvements furent-ils entendus, qu'une vieille religieuse frappa à sa porte. Roger courut ouvrir : c'était son premier déjeuner qui venait au-devant de lui. Ce premier déjeuner se composait d'une tasse de crème fumante, de pâtisseries toutes chaudes et de fruits glacés.

Roger trouva l'ordinaire un peu bien claustral et infiniment plus recherché que succulent. Cependant, comme il comprit que ce n'était qu'un à-compte, il demanda à quelle heure avait lieu le déjeuner véritable. On lui répondit que c'était après la messe. Il demanda alors à quelle heure avait lieu la messe, et il apprit qu'elle commençait à neuf heures et finissait à onze. Sur quoi, Roger but sa crème jusqu'à la dernière goutte et croqua sa pâtisserie jusqu'à la dernière miette. Il achevait son déjeuner lorsqu'il entendit le frottement d'une robe sur le parquet et qu'il vit sa porte s'ouvrir. C'était la bonne tante qui venait s'informer elle-même de quelle façon son neveu avait passé la nuit, s'il avait été doucement couché, s'il avait bien dormi, s'il n'avait pas fait de mauvais rêves, etc., etc.

Roger satisfit allègrement à toutes ces questions ; d'ailleurs, il avait un petit air joyeux et bien portant qui, à des yeux moins inquiets que ceux de sa bonne parente, eût répondu d'avance. De plus, il était frisé, paré, coquet comme un véritable petit abbé. La bonne tante avait des désirs inouïs de manger son neveu.

Cependant, elle n'avait pas oublié les moues enfantines que faisait cinq ou six ans auparavant le cher petit bonhomme toutes les fois qu'il était question d'assister à l'office divin. Aussi se crut-elle obligée d'user de moyens circonlocutoires pour amener la proposition qu'en son âme et conscience la dévote dame se croyait obligée de faire au chevalier; mais, à son grand étonnement, le chevalier répondit que, depuis l'époque dont parlait sa tante, il était bien changé à l'endroit des choses de religion; qu'il avait fort réfléchi là-dessus, et qu'il en était arrivé à regarder non-seulement comme un devoir, mais comme un plaisir, d'entendre tous les jours la messe et les vêpres. Une pareille déclaration comblait la supérieure de joie; elle regarda son neveu avec attendrissement, et déclara qu'à partir de ce moment elle concevait l'espérance qu'il y aurait un jour dans la famille d'Anguilhem un grand saint, comme il y avait eu de grands légistes et de grands capitaines. La noblesse des d'Anguilhem étant à la fois de robe et d'épée.

Sur ces entrefaites, la messe sonna. Roger, forcé de mettre en action les principes qu'il venait de confesser, offrit cavalièrement le bras à sa tante pour la conduire à l'église; mais ici Roger se trompait. La supérieure lui fit comprendre qu'il était devenu, pendant les six ans qui s'étaient écoulés depuis qu'elle ne l'avait vu, un trop grand garçon, et surtout un trop joli gentilhomme pour entrer dans le chœur avec elle, et s'asseoir, comme il le faisait jadis, sur les marches de sa stalle; il devait purement et simplement prendre place avec les assistants habituels, hors du chœur, réservé exclusivement aux religieuses, aux novices et aux pensionnaires.

Il fallut bien subir cette règle; d'ailleurs, en insistant, Roger eût sans doute trahi les motifs qui l'avaient rendu tout à coup si parfaitement dévot; il s'inclina donc en signe d'obéissance, et demanda qu'on lui indiquât le chemin qu'il devait prendre pour obéir aux instructions qu'il venait de recevoir.

L'église du couvent était déjà ouverte aux fidèles. Comme les dames augustines de Chinon passaient à bon droit pour avoir les plus belles voix de la province, l'office divin était toujours fort suivi au couvent. Roger se glissa au premier rang des auditeurs, et se plaça le plus près qu'il put de la grille qui séparait le chœur de la nef.

Son attente ne fut pas trompée, au milieu de toutes ces voix virginales qui s'élevaient vers le ciel, il en démêla une si douce, si vibrante, si inspirée, qu'il ne douta pas un instant que cette voix ne fût la voix de Constance. Dès lors son seul travail fut de suivre cette voix dans toutes ses modulations, sans la perdre un instant parmi les voix de ses compagnes. Suspendue à cette voix, il lui semblait que son âme montait avec elle jusqu'aux demeures célestes, où elle allait chanter la gloire des bienheureux et retombait avec elle sur la terre, où elle descendait pour pleurer sur les fautes et sur les misères des hommes, planant d'ailleurs sans cesse au-dessus de l'humanité comme ces sons nocturnes que le vent tire des harpes éoliennes et qu'on prendrait pour des notes échappées aux concerts des esprits de l'air.

Tout le temps que dura la messe s'écoula pour Roger dans une extase perpétuelle. Jamais il n'avait entendu ou plutôt jamais il n'avait écouté cette sainte musique d'église, la plus belle de toutes les musiques. Il trouva en lui des cordes religieuses qu'il ignorait lui-même, et qui vibraient jusqu'au fond de son cœur, éveillées à la fois par le double contact de l'amour et de la piété.

La messe était déjà finie depuis longtemps, que Roger était encore agenouillé devant la grille du chœur. Pendant tout l'office sacré, la bonne supérieure avait eu les yeux fixés sur lui, et elle avait été édifiée du profond ravissement qui, chaque fois quo reprenaient les chants, se peignait sur le visage de son neveu. Aussi l'attendait-elle à sa sortie pour le complimenter sur le changement qui s'était fait en lui, et dont elle ne doutait plus, maintenant qu'elle avait pu en reconnaître les symptômes par ses propres yeux. Aussi ne fut-elle nullement étonnée quand Roger lui demanda de se retirer un instant dans sa chambre pour s'y remettre des mystiques émotions qu'il venait d'éprouver. Non-seulement la digne supérieure lui accorda son appartement, mais peu s'en fallut même qu'entraînée par le sentiment d'admiration que lui inspirait une piété si profonde, elle ne demandât au jeune néophite sa bénédiction. Roger la laissa sous l'impression de ce sentiment et se retira lentement dans sa chambre; mais à peine y fut-il enfermé à double tour, qu'il courut à la fenêtre et l'ouvrit.

Le jardin était plein de jeunes filles, qui, pareilles à des abeilles, couraient de fleurs en fleurs, et révélaient leurs modestes et orgueilleux instincts en se faisant les unes des guirlandes de marguerites, de

pervenches ou de violettes, les autres des couronnes de roses, de tulipes ou de lis.

Loin de ces jeunes filles éparpillées çà et là, fleurs elles-mêmes au milieu des fleurs, se promenaient deux pensionnaires, parlant à voix basse et regardant de temps en temps d'un air inquiet autour d'elles pour s'assurer qu'on ne les écoutait pas. L'une de ces deux pensionnaires était Constance. Toutes deux tournaient le dos à la fenêtre où se tenait Roger et suivaient une allée qui allait aboutir à un mur, de sorte qu'il était évident qu'arrivées à l'extrémité de cette allée elles reviendraient sur leurs pas. Ce fut effectivement ce qui arriva. Les deux jeunes filles se retournèrent; les yeux de Constance se levèrent machinalement vers la fenêtre. La jeune fille reconnut Roger, et, ne pouvant maîtriser sa surprise, elle jeta un cri d'étonnement et de joie.

Le chevalier avait été vu; c'était tout ce qu'il voulait; il se rejeta en arrière.

Le cri poussé par Constance avait été si perçant que toutes ses jeunes compagnes accoururent autour d'elle, s'informant du motif qui l'avait causé. Constance s'affaissa sur elle-même comme une fleur qui plie sur sa tige, et répondit qu'ayant rencontré un caillou, son pied avait tourné sur la pierre et qu'elle avait craint, au premier abord, de s'être donné une entorse.

Peu s'en fallut que la pauvre enfant ne portât la peine de son mensonge, car elle fut menacée à l'instant même du docteur du couvent, que vingt de ses officieuses compagnes lui offrirent à la fois d'aller querir. Mais Constance affirma avec un tel accent de vérité qu'elle n'éprouvait plus aucune douleur, que les jeunes filles qui s'étaient groupées autour d'elle, la quittèrent les unes après les autres, comme des oiseaux qui s'envolent un à un, et se retrouvèrent, au bout d'un instant, éparpillées de nouveau dans le jardin. Constance resta seule avec sa compagne.

Aussitôt les yeux des deux jeunes filles se levèrent lentement vers la fenêtre, et Roger vit clairement qu'entre ces deux blanches âmes il n'y avait pas de secret. Alors il s'approcha, ayant soin cependant de demeurer dans la demi-teinte, de manière à n'être vu que de celles qui le savaient là. Constance appuya le bras sur la main de son amie, et rougit délicieusement. Puis elle se leva et se mit à cueillir un bouquet de pensées, qu'elle posa sur sa poitrine, et dont le violet sombre se détacha sur sa robe blanche. Enfin, après un instant de promenade, les deux jeunes filles rentrèrent. Un instant après, Roger entendit des pas dans le corridor; il courut à sa porte; mais si rapidement qu'il l'ouvrit, il était trop tard : il ne vit plus que deux sylphides, deux ombres, deux visions, qui s'évanouissaient à l'extrémité de la galerie. Seulement, devant sa porte, seule trace du passage des deux pensionnaires, était le bouquet de pensées qu'un instant auparavant il avait vu à la ceinture de Constance.

Roger se jeta sur le bouquet et le baisa mille et mille fois; puis, comme il entendit les pas de sa tante qui, pensant qu'il était remis de ses émotions religieuses, le venait chercher pour déjeuner, il glissa rapidement le bouquet dans sa poitrine et courut au-devant de la digne supérieure.

Rien n'enhardit comme le succès. Roger avait vu de loin Constance, et il avait été vu d'elle. Roger pressait sur son cœur le bouquet qu'elle avait porté sur le sien; c'était plus que Roger n'avait espéré d'abord, et pourtant ce n'était déjà plus assez. Roger voulait se rapprocher d'elle, Roger voulait lui parler : il épiait donc la première occasion, prêt à la saisir aux cheveux quand elle se présenterait. Ce fut la bonne supérieure qui la lui fournit elle-même.

On comprend que la conversation entre Roger et sa tante était un éternel échange de questions de la part de celle-ci et de réponses de la part de celui-là. D'abord les questions avaient eu pour objet le baron et la baronne, puis les métayers, puis la terre; de là, on était passé aux plus proches voisins, qui étaient les Senectère, puis après les Senectère, on avait passé en revue les Chemillé; enfin, après les Chemillé, on en était arrivé aux Beuzerie.

« Ah! bon Dieu! s'écria Roger en entendant ce nom, comme c'est heureux, ma chère tante, que vous me rappeliez une commission que j'avais parfaitement oubliée. Trois ou quatre jours avant mon départ pour Chinon, j'ai rencontré en chasse M. de Beuzerie; comme il savait que j'étais sur le point de vous faire une visite, il m'a prié de me charger d'une lettre pour sa fille. Maintenant, ce que j'ai fait de cette lettre, qu'il m'a envoyée la veille de mon départ, sur mon honneur, je n'en sais plus rien.

— Ah! mon Dieu! dit la bonne supérieure, pourvu que tu ne l'aies pas perdue. La pauvre petite est fort triste depuis son retour, et cette lettre lui eût été une consolation.

— Dame! ma tante, dit Roger, je la chercherai, elle doit être dans mon portemanteau; mais au reste.

si Mlle de Beuzerie est triste, il faut lui donner une poupée, car c'est encore une enfant, ce me semble.

— Voyez-vous, monsieur l'homme raisonnable, reprit la supérieure. Eh bien! c'est ce qui vous trompe : Mlle de Beuzerie est devenue une jeune personne depuis un mois. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé pendant son voyage chez ses parents ; mais ce que je sais, c'est qu'elle n'est plus reconnaissable.

— Mais, dit Roger, j'ai soupé à Anguilhem avec elle il y a huit ou dix jours à peine, et je vous avoue, ma tante, que je ne me suis pas le moins du monde aperçu de ce que vous dites-là.

— Eh bien ! écoute, dit la bonne supérieure, va chercher la lettre, je ferai appeler Constance et tu en jugeras toi-même.

— Volontiers, dit Roger en se baissant pour ramasser sa serviette, car il sentait le sang lui monter tellement au visage qu'il comprit que si sa tante jetait par hasard les yeux sur lui sa rougeur le trahirait : volontiers, ma tante ; mais, continua-t-il en faisant un effort sur lui-même, après le déjeuner, si vous le voulez bien.

— Oui, oui, déjeune, mon garçon, déjeune tranquille. A ton âge c'est la grande affaire, je sais cela ; mais, je t'en prie, tâche de retrouver cette lettre, car si elle est perdue, la pauvre enfant sera désespérée, j'en suis sûre.

— Oh ! elle se trouvera, ma bonne tante. Soyez tranquille, je crois me rappeler où elle est.

— J'en suis enchantée, dit l'abbesse. Mes pauvres petites, je les aime tant !

— Eh bien ! ma tante, reprit d'Anguilhem, je ne veux pas retarder plus longtemps le plaisir que vous croyez que cette lettre doit faire à Mlle de Beuzerie. Faites-la appeler, et moi, pendant ce temps, je vais chercher l'épître paternelle. »

Et Roger sortit de la chambre d'un air si parfaitement dégagé, que la supérieure eût-elle eu des soupçons, ne les eût pas conservés devant un pareil aplomb ; mais elle était à cent lieues d'en avoir. Elle fut donc entièrement dupe du chevalier.

Roger tarda à rentrer pour deux raisons : la première, c'est qu'il lui fallait le temps d'écrire la prétendue lettre du vicomte ; la seconde, c'est qu'il voulait donner à Constance tout le temps de se préparer. Quant à ce qu'il y avait dans la lettre, le lecteur s'en doute d'avance : c'était la conjugaison du verbe aimer au passé, au présent et au futur. En outre, Roger racontait à Constance le point où il en était avec le vicomte, et lui rapportait mot à mot son entrevue avec lui dans la garenne de Beuzerie. Il était important que Constance sût à quoi s'en tenir sous ce rapport, afin qu'elle ne se laissât point surprendre par quelque feint retour de ses parents.

En rentrant, Roger trouva Mlle de Beuzerie près de sa tante. Constance en l'apercevant, rougit et pâlit successivement, mais elle avait par bonheur le dos tourné à la fenêtre ; de sorte que, placée comme elle était dans la demi-teinte, la bonne supérieure ne s'aperçut de rien. Roger s'approcha de la jeune fille d'un air fort délibéré et lui présentant la lettre :

« Mademoiselle, lui dit-il, m'excuserez-vous, arrivé que je suis depuis hier soir, d'avoir tant tardé à vous remettre cette lettre ; mais M. de Beuzerie m'avait si fort recommandé de la rendre à vous-même, afin que je pusse lui reporter des nouvelles certaines de votre santé dont il m'a paru fort inquiet, que j'ai prié ma bonne tante de vous causer ce petit dérangement. Vous m'excuserez, n'est-ce pas ? »

Constance balbutia quelques mots de remercîments ; mais, comme au premier coup d'œil jeté sur la lettre elle avait vu que l'adresse n'était pas de la main de son père, elle comprit tout, et, au lieu de l'ouvrir, elle la mit dans la pochette de son tablier.

« Eh bien ! dit la supérieure en prenant les deux mains de la jeune fille et en l'attirant à elle ; eh bien ! cette lettre vous consolera-t-elle un peu ? Voyons, méchante petite boudeuse, car je sais de vos nouvelles ; on m'a dit que depuis votre retour vous ne faisiez que gémir et soupirer.

— Dame ! écoutez donc, ma tante, interrompit Roger, voyant que la pauvre enfant était au supplice, quand on quitte ses parents c'est bien naturel de pleurer un peu ; puis, cela n'est pas bien amusant le couvent, n'est-ce pas, Mlle Constance ? et les distractions doivent y être rares.

— Eh bien ! dit l'abbesse, je veux vous en donner une aujourd'hui, ma chère petite. Au lieu de dîner au réfectoire avec tout le monde, vous viendrez dîner avec moi et mon neveu.

— Oh ! quel bonheur, s'écria Constance, impuissante à cacher un premier mouvement de joie.

— Mademoiselle, dit Roger, comprenant qu'il ne fallait pas laisser à sa tante le temps d'analyser le sentiment qui avait arraché à Constance l'excla-

mation de bonheur qu'elle avait eu l'imprudence de laisser échapper ; mademoiselle, aurais-je le bonheur d'être votre messager comme j'ai eu l'honneur d'être celui de monsieur votre père, et daignerez-vous me remettre la réponse à la lettre que je vous ai apportée ?

— Partez-vous donc sitôt, monsieur ? demanda Constance en rougissant.

— Mais j'ai peur, dit Roger, d'être forcé de quitter Chinon d'un moment à l'autre. Hélas ! je suis en pouvoir de précepteur, et je vous avoue que chaque bruit qui arrive jusqu'à moi, à chaque porte qui s'ouvre, je m'attends à voir paraître la sournoise figure de mon cher abbé Dubuquoi. Ne perdez donc pas de temps, je vous prie, si vous voulez profiter de l'occasion que je vous offre de remettre une réponse, qui est attendue, j'en suis certain, avec une grande impatience.

— En ce cas, monsieur, dit Constance, si notre bonne mère le permet, je me retirerai pour lire la lettre que vous m'avez remise et pour y répondre.

— Allez, chère petite, allez, dit la supérieure en embrassant la jeune fille sur le front, et n'oubliez pas qu'à deux heures nous vous attendons pour dîner; d'ailleurs, je vous ferai prévenir.

— Oh ! il n'en sera pas besoin, madame, répondit Constance, et j'éprouve un trop grand plaisir à me trouver avec vous et avec monsieur votre neveu, notre bon voisin de campagne, pour ne pas me rendre avec exactitude à votre bonne invitation. »

Et Mlle de Beuzerie, tout à fait remise de sa première émotion, fit une petite révérence des plus coquettes, et sortit la main sur la lettre, qu'elle tenait dans sa poche, tandis que Roger la regardait s'éloigner la main sur le bouquet, qu'il serrait contre son cœur.

Constance tint parole; elle fut plus qu'exacte : à deux heures moins un quart elle était chez la supérieure, où l'attendait Roger, qui lui demanda tout en entrant si elle avait songé à la lettre. Alors Constance, en rougissant bien fort, tira de son corset une jolie petite épître à l'adresse du vicomte de Beuzerie, qu'elle remit à Roger, mais sans avoir même la force de la lui recommander. Quant à Roger, sous prétexte qu'il craignait de la perdre, il sortit aussitôt pour la serrer, disait-il, dans son portefeuille; mais, en réalité, pour dévorer les lignes qu'elle renfermait.

C'était une de ces charmantes petites lettres d'enfant, bien naïves, bien tendres, bien sincères, pleines de promesses d'un amour éternel, né d'hier, et qu'on jure de garder jusqu'à la mort. Toutes ces protestations couvraient quatre pages, et pouvaient cependant se réduire à trois mots : Je vous aime. Roger baisa d'abord l'enveloppe, puis, les quatre pages de la lettre, folio et recto; puis chaque ligne des quatre pages, puis enfin chaque mot de chaque ligne. Son bonheur ressemblait à du délire.

Il rentra et trouva Constance rougissant comme une cerise. Les deux pauvres enfants échangèrent un regard plein d'un indicible bonheur. En ce moment la porte s'ouvrit, et la supérieure jeta un cri de joie; à ce cri, les deux jeunes gens se retournèrent, et leur regard, tout étincelant de félicité, se voila sous une larme.

La personne dont l'apparition inattendue avait fait pousser à la supérieure un cri de joie, était la baronne d'Anguilhem.

Les deux sœurs s'embrassèrent, tandis que les pauvres enfants se regardaient en secouant la tête, d'un air qui voulait dire : Tout est fini. Puis Roger alla vers sa mère qui, au lieu de l'embrasser, comme elle venait d'embrasser sa tante, lui donna seulement sa main à baiser. Quant à Mlle de Beuzerie, elle fit à la baronne une profonde révérence, à laquelle celle-ci ne répondit que par une froide inclinaison de tête.

Les deux enfants tremblaient de tout leur corps; mais la baronne ne dit rien, et après les premiers compliments échangés avec sa sœur, elle accepta l'invitation que celle-ci lui fit de prendre place à table.

Constance avait bien envie de demander à se retirer, mais elle n'osa point. Son couvert se trouva placé entre celui de la baronne et celui de la supérieure, de sorte que tout le temps que dura le dîner, elle n'osa pas lever les yeux; plus d'une fois même Roger surprit une larme furtive qui coulait le long de ses joues et qu'elle essuyait rapidement avec sa serviette. Quant à lui, il rougissait et pâlissait dix fois en une minute. Il essaya de manger, mais il avait le cœur tellement gros, que c'était chose impossible.

Pendant ce temps, la baronne racontait comment lui était venue à elle aussi l'idée de faire une surprise à sa bonne sœur, et comment le baron n'avait pas pu l'accompagner, retenu qu'il était par les préparatifs d'un voyage qu'il comptait faire avec le chevalier aussitôt son retour à Anguilhem. A cette nouvelle que le chevalier allait faire un voyage, les

larmes de la pauvre Constance se précipitèrent plus rapides, et le chevalier sentit son cœur se serrer plus fort. Enfin Constance n'y put tenir davantage, elle se renversa en arrière en éclatant en sanglots. A cette explosion inattendue, la bonne abbesse s'aperçut seulement de la douleur de la jeune fille qu'elle interrogea, il faut lui rendre cette justice, avec l'anxiété d'une mère. Mais Constance se contenta de répondre qu'elle ne savait pas ce qu'elle éprouvait, que sans doute c'était ce qu'on appelait dans le monde des vapeurs, et qu'elle demandait la permission de se retirer dans sa chambre.

Cette permission lui fut d'autant plus facilement accordée, que Mme la baronne d'Anguilhem ne fit aucune instance pour qu'elle restât. Constance se retira donc sans une seule parole de consolation, car Roger, comme fasciné par la présence de sa mère, n'osa pas même lui dire adieu.

Quand Mlle de Beuzerie fut sortie et que la baronne pensa qu'elle devait être rentrée dans son appartement, elle invita son fils à passer dans sa chambre et à faire sans retard son portemanteau, attendu que l'ordre du baron était qu'il repartît le soir même pour Anguilhem. Roger obéit sans souffler le mot. Le respect filial, à cette époque encore, était une de ces précieuses vertus de famille qui s'était conservée sacrée surtout dans l'aristocratie de province, cette arche de la noblesse. Il salua donc sa mère bien humblement et se retira dans sa chambre.

Les deux sœurs restèrent ensemble.

V

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE SAUVA DU COUVENT DES JÉSUITES D'AMBOISE, DANS L'INTENTION D'ENLEVER Mlle DE BEUZERIE, ET QUELLE NOUVELLE IL APPRIT EN ARRIVANT AU COUVENT DE CHINON.

Il est inutile de dire au lecteur sur quel objet roula la conversation de ces deux dames; disons seulement qu'au bout d'une heure, on fit redemander le chevalier, lequel arriva son petit portemanteau sous le bras et tout penaud de sa déconfiture.

La supérieure savait tout; elle avait fait redemander à Constance la prétendue lettre du baron qui lui avait été remise par le chevalier; mais Constance avait rencontré son amie dans le corridor et lui avait vivement glissé dans la main cette lettre, son seul trésor. Or, comme personne ne connaissait cette circonstance, Mlle de Beuzerie répondit hardiment qu'elle avait brûlé la lettre qu'on lui redemandait, et que, si l'on en doutait, on n'avait qu'à chercher de tous côtés : ce que l'on fit, mais inutilement.

La baronne était venue dans la carriole, avec le cheval et sous la protection du métayer. On attela Christophe près de son camarade, et l'on repartit après de courts adieux, pendant lesquels la bonne abbesse conserva vis-à-vis de son neveu toute la sévère dignité qui convenait à son orgueil blessé.

A peine la baronne et son fils furent-ils seuls dans la carriole, que la pauvre mère ne put, en voyant la tristesse du chevalier, garder rancune plus longtemps au pauvre garçon. Les femmes ont une sympathie instinctive pour toutes les douleurs de l'amour, et la mère la plus sévère devient indulgente du moment où il est question d'une faute commise par le cœur. Alors, au lieu de ces durs reproches auxquels s'attendait le chevalier, commença une série de raisonnements pleins de logique, d'abord sur l'âge du chevalier qui avait quinze ans à peine; ensuite sur la différence de fortune qui existait entre les Beuzerie et les d'Anguilhem; puis enfin sur les arrangements pris depuis longtemps entre le père de Constance et le père du comte de Croisey. Mais à tous ces raisonnements, Roger répondait par ce dilemme autrement fort et puissant que tous les raisonnements de la terre :

« Ma mère, j'aime Constance, Constance m'aime, et nous sommes bien décidés à mourir si l'on nous sépare. »

Pendant deux jours que dura le voyage, la baronne attaqua son fils sur tous les points; mais elle épuisa sa logique sans pouvoir en obtenir d'autre réponse que celle que nous avons dite.

Lorsqu'on avait appris la disparition du chevalier, il y avait eu grand conseil à Anguilhem : ce conseil se composait du baron, de la baronne et de l'abbé Dubuquoi; or, comme dès le jour du départ de Roger, on avait été fixé sur la route qu'il avait prise, et qu'une fois fixé sur cette route, il n'avait pas été difficile de deviner où il se rendait, il avait été surtout question dans le conseil des moyens à employer pour empêcher cet amour qui se présen-

tait avec des symptômes si effrayants de faire de nouveaux progrès, ou du moins, s'il faisait des progrès, d'empêcher que leurs conséquences n'amenassent quelque grave collision entre les deux familles, les d'Anguilhem et les Beuzerie ayant toujours vécu en excellent voisinage, et l'intention du baron et de la baronne ayant toujours été de maintenir, du moins de leur part, de bonnes relations.

La décision arrêtée par le triumféminavirat avait été qu'aussitôt son retour à Anguilhem le chevalier se mettrait en route pour aller faire sa philosophie au collége des Jésuites d'Amboise ; puis, cette décision prise, la baronne partit pour hâter ce retour, tandis que le baron, comme l'avait dit Mme d'Anguilhem à son fils, se préparait à conduire lui-même Roger dans la capitale de la province, de peur que dans la route il ne fît quelque escapade à son gouverneur.

En arrivant à Anguilhem le surlendemain de son départ de Chinon, le chevalier trouva donc les choses préparées pour partir vingt-quatre heures après. Il est inutile de dire que toute idée de rébellion à la décision paternelle et maternelle demeura absente de son esprit. En face de son amour, le chevalier sentait qu'il était déjà un jeune homme ; mais en face du baron et de la baronne, il comprenait bien vite qu'il n'était encore qu'un enfant.

La route fut triste : entre l'abbé Dubuquoi, pour lequel il n'avait pas une profonde affection, et son père, qui repoussait momentanément sa tendresse par la sévérité de son visage, Roger était fort mal à l'aise. D'ailleurs, l'idée que lui, l'enfant des bois, des plaines et de la liberté, allait avoir une année tout entière à passer dans une espèce de prison, avec une foule de gens vêtus de noir qui imposeraient à sa vie les règles de leur ordre, cette idée, dis-je, lui pesait comme une punition mal proportionnée à la faute qu'il avait commise. Puis, toute une année sans voir Constance, c'était un siècle !

Il est vrai que de temps en temps un projet qui avait d'abord épouvanté le chevalier, mais auquel il s'habituait cependant à force d'y penser, venait s'offrir à son esprit comme un éclair. Il ne s'agissait de rien moins que de réunir à la petite somme que lui avait déjà donnée la baronne au moment de partir, et que lui donnerait sans doute encore son père en le quittant, toutes les économies qu'il pourrait faire ; puis, quand il aurait devant lui deux ou trois cents livres, ce qui aux yeux du chevalier était une fortune, de se sauver du collége, de partir pour Chinon, d'escalader les murs du couvent, d'enlever Constance, de s'enfuir avec elle, et de se marier devant le premier curé venu.

Parmi les vingt-cinq ou trente volumes que possédait Roger dans sa bibliothèque d'Anguilhem, il y avait un roman intitulé : *l'Astrée*, qui avait fait les beaux jours de la jeunesse de la baronne, et dans lequel florissaient une foule de rois qui enlevaient des bergères, et des reines qui épousaient des bergers. Or Roger pensait que si grande que fût la distance pécuniaire qui le séparait de Constance, elle ne pouvait pas se comparer à la distance sociale qui sépare un roi puissant d'une pauvre bergère, ou une grande reine d'un humble berger. Puis, d'ailleurs, il y a un âge où l'on croit que la vie s'arrange comme un roman, et Roger était dans cet âge ; seulement, ce qu'il ignorait, c'est qu'à cet âge on peut enlever déjà, mais on ne se marie pas encore.

Il est inouï combien dans une situation extrême, et qu'un instant même on a cru désespérée, il est inouï, dis-je, combien une solution, n'eût-elle pas le sens commun, n'offrît-elle pas la moindre chance de succès, apporte de calme dans l'esprit et de résignation dans le cœur. Roger sentait très-bien qu'en supposant que toutes les circonstances favorables, et il en fallait beaucoup, se réunissent pour seconder ce projet, ce projet ne pourrait avoir lieu que vers un temps bien éloigné. Mais n'importe, si éloigné que fût ce moment, en mettant des jours et des mois au bout les uns des autres, ce moment ne pouvait manquer de venir. Montrez au voyageur, accablé de fatigue, perdu dans la nuit, errant dans une forêt, prêt à tomber de lassitude, montrez une lumière à l'horizon, cet horizon fût-il distant de deux ou trois lieues, le pauvre égaré reprendra courage, et marchera d'un pas aussi rapide et aussi ardent qu'il marchait le matin, au moment de son départ.

Le chevalier avait donc déjà repris quelque courage en arrivant à Amboise ; aussi entra-t-il au collége, en apparence plus résigné que ne l'avait espéré son père. Cette résignation attendrit le brave gentilhomme qui, il faut le dire, aimait tendrement son fils. Il en avint que son cœur paternel se fondit, et que le résultat de cet attendrissement fut une somme de soixante et douze livres représentée par trois louis d'or, qu'au moment du départ le baron glissa dans la main de son fils.

Lesquels trois louis, réunis à deux autres louis que la baronne lui avait déjà donnés, formèrent un total de cinq louis, ou de cent vingt livres, ce qui était déjà un joli petit commencement d'économie.

Roger avait compris que, pour éloigner tout soupçon, il devait commencer par s'adonner au travail avec une assiduité exemplaire. On faisait, comme on sait, d'excellentes études chez les jésuites, et quoique l'abbé Dubuquoi fût un précepteur fort au-dessus des précepteurs ordinaires, les bons pères, après examen fait de ce que savait Roger, n'en décidèrent pas moins qu'il était urgent qu'il doublât sa rhétorique. Roger reçut cette nouvelle, qui portait à deux ans au lieu d'un son séjour au collége, avec plus de calme que l'abbé ne s'y attendait. Cependant comme l'abbé, moins facile à tromper que le baron, soupçonnait toujours quelque rouerie cachée sous cette apparente résignation, il se résolut à ne pas perdre son élève de vue.

Mais quelles que fussent la vigilance et la perspicacité de l'abbé, il y fut trompé. Le chevalier avait une de ces natures fécondes sur lesquelles il n'y a qu'à semer la parole pour que la parole porte ses fruits. Roger, qui n'avait d'autre distraction à son amour que le travail, et qui d'ailleurs, sous prétexte de travailler, se renfermait pour parler à Constance, Roger faisait des progrès rapides; les âmes vives se passionnent facilement. Notre écolier se passionnait pour les poésies grecques et latines; d'ailleurs dans les bucoliques de Virgile, dans les idylles de Théocrite, il y avait toujours quelque dialogue de berger et de bergère qui rappelaient à l'écolier sa situation. C'était une médiocre consolation sans doute; mais, si médiocre qu'elle fût, elle aidait notre amoureux à attendre.

Le premier soin de Roger avait été de s'informer si parmi les écoliers qui habitaient le collége avec lui, il n'y en avait pas quelques-uns qui fussent de Chinon. Le hasard servit Roger à souhait : trois de ses camarades étaient nés dans cette ville, et leurs parents l'habitaient. Le nouveau-venu se lia avec eux et apprit avec une joie que l'on peut comprendre que l'un de ces trois jeunes gens, que l'on nommait Henri de Narcey, avait sa sœur au couvent des Augustines. Or comme depuis trois ans cette sœur était élevée dans ce couvent, elle devait être liée avec Mlle de Beuzerie, ou du moins la connaître. C'était un moyen de correspondance.

Le moment des vacances arriva. Comme Roger n'était entré au collége qu'au mois de juin, et que les vacances avaient lieu à la fin d'août, une crainte, qui plus d'une fois s'était présentée à son esprit, se réalisa. Le jour de la Notre-Dame, il reçut du baron d'Anguilhem une lettre dans laquelle le digne gentilhomme employait toute sa logique pour faire comprendre à son fils qu'il valait infiniment mieux employer les six semaines de vacances à travailler et à réparer le temps perdu que de les venir passer à Anguilhem. La vérité était que le baron et la baronne s'étaient imposé cette privation de ne pas voir leur fils de peur que le voisinage de Beuzerie ne rallumât dans le cœur du chevalier un amour qu'on croyait aller s'éteignant, parce que Roger n'en parlait plus. Au reste, pour adoucir autant que possible ce refus au pauvre écolier, on autorisait l'abbé Dubuquoi à lui faire faire quelques excursions dans les environs de Tours, et comme on ne savait pas avec quelle parcimonie le chevalier avait usé de sa petite fortune, on invitait l'abbé à donner à son élève, sur les fonds confiés à son administration, deux louis de la part du baron et un louis de la part de la baronne. Or comme pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, Roger n'avait dépensé que vingt-quatre livres, il se trouvait, en conséquence, à la tête de sept louis.

Roger, comme nous l'avons dit, s'était lié avec les trois jeunes gens de Chinon, et plus particulièrement avec Henri de Narcey. Aussi, au moment où celui-ci partit pour Chinon, le chevalier n'hésita-t-il point à s'ouvrir à lui; il lui raconta comment il aimait Mlle de Beuzerie, et comment il en était aimé; comment il n'avait été conduit au collége d'Amboise, que parce que ses parents désapprouvaient cet amour qui n'avait pas l'agrément des parents de Constance, et comment enfin on le retenait au collége, de peur que pendant son séjour à Anguilhem il ne fît, en se retrouvant si près de Beuzerie, quelque coup de sa tête.

Henri de Narcey comprit parfaitement tout cela, et se mit, lui et sa sœur, au service de son camarade. Les communications étaient d'autant plus faciles, qu'il avait souvent entendu parler à sa sœur de Mlle de Beuzerie, et toujours comme d'une amie intime. En effet, Constance de Beuzerie et Mlle Herminie de Narcey ne se quittaient point; et au portrait que Henri fit à Roger de sa sœur, celui-ci reconnut la jeune fille qui donnait le bras à Constance le jour où il l'avait vue dans le jardin du couvent, et où,

de son côté, en le voyant, Constance n'avait pu retenir un cri de surprise, qu'elle avait été forcée de faire passer pour un cri de douleur.

Roger remit une lettre à Henri; cette lettre devait, à son retour au couvent, être remise par Herminie à Constance; puis, dans une lettre d'Herminie à son frère, Constance ferait parvenir sa réponse. Roger détaillait à Constance son projet de s'enfuir du collége, de l'enlever de son couvent et de l'épouser devant le curé du premier village qui se rencontrerait sur leur route; une fois mariés, il faudrait bien, quelle que fût leur répugnance à ce mariage, que les grands parents donnassent leur bénédiction. La lettre, d'ailleurs, était pleine de serments de fidélité inviolable et d'amour éternel.

Le jour des vacances arriva; les deux amis se séparèrent, Roger en recommandant à Henri ses intérêts, Henri en jurant à Roger qu'ils ne pouvaient pas être en meilleures mains. Le mois de septembre s'écoula sans que Roger manifestât la moindre impatience. Seul de tous ses camarades il était resté au collége, et il travaillait de manière à satisfaire les exigences les plus difficiles; l'abbé Dubuquoi n'y comprenait plus rien.

Au commencement d'octobre, les écoliers rentrèrent; mais, quoique ce fût Henri que Roger attendait avec le plus d'impatience, ce fut Henri qui rentra le dernier. Il est vrai que, dans la poignée de main que Henri donna en rentrant à Roger, il y avait une petite lettre.

Oh! une petite lettre bien courte qui ne contenait que trois lignes, mais ces trois lignes aussi en disaient plus que des volumes, les voici :

« Je ne vous aime pas moins que vous ne m'aimez. Vous m'offrez votre vie, je vous donne la mienne. Prenez-la donc, et faites-en ce que vous voudrez.

« Constance. »

Il paraît qu'il y avait aussi dans la bibliothèque de Benzerie quelque beau et bon roman destiné, comme *l'Astrée*, à former le cœur et l'esprit des jeunes filles.

Les choses s'étaient passées à merveille, grâce à l'imagination de Henri. Comme toutes les lettres qui sortaient du couvent étaient naturellement soumises à un examen préalable, il avait, au moment de son départ pour Tours, feint une indisposition; ce retard avait donné le temps aux pensionnaires des Augustines de rentrer à leur couvent. De cette façon, Herminie et Constance avaient pu se revoir; et, comme au moment de partir Henri avait été faire une visite d'adieu à sa sœur, sa sœur, en l'embrassant, lui avait glissé dans la main la petite lettre de Constance.

Roger était donc tranquille désormais; toute tentative de sa part serait secondée de celle de Constance, son amour était payé d'un amour égal : plus, cette tendresse et ce dévouement qui feront la supériorité éternelle de l'amour de la femme sur notre amour.

Les jours s'écoulèrent, pendant lesquels Roger, fidèle à son système d'économie, grossit son petit trésor de toutes les largesses paternelles et maternelles. Deux fois pour consoler leur fils de cet exil, qu'il supportait, du reste, avec une héroïque résignation, le baron et la baronne vinrent à Tours. Pendant ces deux fois, à peine si le nom de Constance fut prononcé. De sorte qu'à leur second retour à Anguilhem, le baron et la baronne étaient convaincus que leur fils était devenu parfaitement raisonnable à cet endroit.

Au bout de six ou huit mois, Roger avait donc assoupli tous les soupçons, et comme il avait atteint sa seizième année et qu'il avait fini sa rhétorique, on lui laissait entrevoir que s'il promettait de ne plus faire des folies, il ne reviendrait plus au collége. Roger promit tout ce qu'on voulut.

Roger avait tourné et retourné dans sa tête mille projets d'évasion tous plus insensés les uns que les autres. Ce n'était pas chose facile que de fuir pour aucun des pensionnaires, et encore moins pour Roger que pour tout autre, attendu qu'outre la surveillance générale des bons pères jésuites, il avait encore la surveillance particulière de l'abbé Dubuquoi. Enfin Roger s'arrêta au projet le plus simple, et qui lui était venu le dernier, justement à cause de sa simplicité.

Roger, comme tous les élèves qui avaient atteint leur seizième année ou qui étaient en rhétorique ou en philosophie, avait une chambre particulière, mais dans laquelle l'abbé couchait pour plus grande surveillance; il est vrai que l'abbé, une fois endormi, avait le sommeil profond, et qu'il y avait un signe des plus bruyants auquel on pouvait reconnaître qu'il était dans la plénitude de son sommeil; bref, l'abbé Dubuquoi, tranchons le mot, avait l'infirmité de ronfler.

Voilà donc ce que Roger, à force de chercher, avait arrêté dans son esprit.

Le soir fixé pour son évasion, Roger se coucherait comme d'habitude et laisserait l'abbé se coucher; seulement il regarderait bien où il poserait ses habits, puis comme l'abbé et lui étaient à peu près de la même taille, dès que la lumière serait éteinte, et qu'au ronflement périodique de l'abbé il serait bien certain que son surveillant serait endormi, il se lèverait doucement, s'affublerait de la culotte noire, de l'habit noir et du petit collet, se coifferait majestueusement du tricorne, et sortirait de la chambre le plus légèrement possible. L'abbé, selon toute probabilité, ne s'éveillerait que le lendemain, à six heures du matin, et de cette façon le fugitif aurait huit ou dix heures d'avance sur ceux qui tenteraient de se mettre à sa poursuite.

Quant au prétexte à donner au portier pour sa sortie à une pareille heure, le prétexte était tout trouvé. Roger décida de plus que son évasion aurait lieu dans la nuit du mercredi au jeudi. Il avait calculé qu'il lui faudrait trois grandes étapes pour arriver d'Amboise à Chinon, et par conséquent qu'il y serait dans la journée du dimanche. Une fois là, il n'avait rien de bien arrêté et comptait prendre conseil des circonstances; seulement il se présenterait en abbé à la tourière, lui remettrait une lettre de Henri pour sa sœur, et à une certaine marque contenue dans cette lettre, marque inintelligible pour tout le monde excepté pour elle, Constance reconnaîtrait que Roger était à Chinon.

La journée de ce grand mercredi s'écoula au milieu d'angoisses profondes de la part de Roger; mais il y avait trop longtemps qu'il nourrissait ce projet pour reculer devant lui au moment de l'exécuter. Il commanda donc à son visage et à sa voix; il eut le courage de faire son thème et sa version; enfin, au souper, il mangea comme d'habitude et fut gai comme à l'ordinaire. Véritablement le chevalier était prédestiné aux aventures romanesques, et avait reçu de la nature toutes les qualités qui aident à les accomplir. A neuf heures, l'abbé et le chevalier se couchèrent. L'abbé déposa tous ses vêtements sur une chaise voisine de son lit; puis il éteignit la lumière. Au bout d'un quart-d'heure il dormait profondément.

Roger attendit qu'un autre quart-d'heure fût écoulé, puis il se laissa doucement glisser à terre, s'arrêtant à chaque craquement de son lit. Enfin ses pieds touchèrent le parquet; il s'appuya au mur, et attendit un instant. Le ronflement de l'abbé continuait à se faire entendre dans sa majestueuse périodicité. Tout allait bien. Alors il s'approcha les mains étendues dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'il touchât la chaise qui, pour l'heure, servait de portemanteau à toute la défroque préceptorale, transporta cette défroque de sa chaise sur son lit, et là commença sa toilette qui s'accomplit sans accident. Enfin la toilette achevée, Roger, parfaitement transformé en abbé des pieds à la tête, ouvrit la porte aussi doucement qu'il put, la referma de même, tendit le cou pour s'assurer que ses divers mouvements n'avaient point tiré son précepteur de son sommeil, gagna l'escalier, descendit dans la cour, et allant frapper hardiment à la loge du portier :

« Je suis l'abbé Dubuquoi, précepteur de M. le chevalier d'Anguilhem. M. le chevalier d'Anguilhem se trouve fort indisposé, et je vais chercher le médecin. »

Le portier, à moitié endormi, reconnut par le vasistas le costume de l'abbé, tira le cordon en grognant quelques paroles que Roger n'entendit pas, et Roger se trouva dehors. Son premier mouvement fut de courir devant lui. Mais au bout de dix minutes de course, il s'arrêta subitement : il allait se jeter dans la Loire.

Arrivé là, il s'orienta; il savait que Chinon est à vingt-cinq lieues d'Amboise à peu près, et qu'il n'avait, pour se rapprocher de cette première ville, qu'à suivre le cours du fleuve. Seulement, il y avait deux routes pour arriver à ce but, celle de la rive gauche et celle de la rive droite. Roger se décida pour la rive droite; cette route l'éloignait de trois ou quatre lieues, il est vrai, mais elle lui offrait plus de sécurité de ne pas être rejoint. Il traversa donc l'entre-pont, et marchant sans s'arrêter toute la nuit, il se trouva vers les six heures du matin à Rouvray. Là, la fatigue le força de faire une station; il avait fait huit lieues tout courant. Il s'arrêta dans une auberge, se jeta sur un lit, et ordonna qu'on le réveillât à dix heures; son intention était de repartir aussitôt qu'il aurait déjeuné.

En se déshabillant, Roger s'aperçut qu'outre sa bourse à lui qu'il avait glissée dans une des poches de sa veste, il possédait encore la bourse de l'abbé qui était restée dans l'autre poche. Comme l'argent qu'elle contenait était celui de son père, Roger, au lieu de concevoir des scrupules, se réjouit fort de cet événement qui augmentait son trésor de quatre

louis et d'un petit écu, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix-neuf livres. Le chevalier avait maintenant de quoi aller au bout du monde.

Pendant que Roger déjeunait, l'hôte entra pour lui annoncer qu'un batelier qui descendait la Loire et qui recrutait des voyageurs tout le long de la route lui faisait demander s'il ne préférerait pas continuer son voyage en barque. Cette idée sourit assez à Roger, attendu qu'on perdrait plus facilement sa piste sur l'eau que sur la terre; la trace du bateau sur la rivière étant une de ces traces aussi difficiles à retrouver qu'aucune de celles indiquées comme introuvables par le roi Salomon, de proverbiale et poétique mémoire.

Roger fit donc répondre que si son voyage ne devait rien perdre comme célérité à ce nouveau mode de locomotion, il accepterait avec le plus grand plaisir; l'hôte lui assura que bien loin d'y perdre, il y gagnerait, puisque de cette façon il voyagerait jour et nuit. Cette assurance séduisit Roger au point qu'il chargea l'hôte d'arrêter à l'instant même sa place, quoique le bateau ne dût partir que dans deux heures : il est vrai que l'avantage de voyager toute la nuit compensait bien la perte de ces deux heures.

Cependant, au moment où l'hôte sortait, Roger le rappela pour s'informer de lui quels étaient les voyageurs avec lesquels il allait faire route. Il apprit alors que c'étaient en grande partie des négociants qui allaient à Nantes pour leurs affaires, des officiers qui rejoignaient leurs garnisons de Rennes ou de Brest, enfin des Parisiens qui voyageaient pour leur plaisir. Il n'y avait rien dans tout cela de suspect pour lui, cette énumération ne lui fit donc rien changer à ses dispositions premières, et il renvoya l'hôte en lui disant que le batelier pouvait compter sur lui.

Vers le midi on partit effectivement : la barque ou plutôt le coche, traîné par quatre vigoureux chevaux qui suivaient la rive, allait aussi bon train qu'on pouvait le désirer ; aussi Roger, pendant toute la journée, se félicita d'avoir choisi ce mode de transport qui lui promettait un voyage nocturne non moins rapide que celui qu'on accomplissait à la lumière du soleil. Vers les trois heures seulement on s'arrêta à Tours pour dîner, mais vers cinq heures on repartit, et jusqu'à la nuit on marcha d'une égale vitesse. Le patron, interrogé sur le chemin que l'on ferait pendant l'obscurité, avait répondu que le lendemain matin on serait à Langeais pour déjeuner : sur la foi de cette promesse, Roger s'enveloppa dans son manteau, se coucha sur un banc, et s'endormit.

Cependant, comme malgré les précautions prises par lui, Roger n'était pas sans inquiétude, son sommeil fut bientôt troublé par un rêve. Il lui sembla qu'il voyait poindre à l'horizon deux cavaliers qu'il reconnaissait l'un pour son père, l'autre pour l'abbé Dubuquoi, lesquels, en apercevant le coche, pressaient l'allure de leurs chevaux; tandis que, au contraire, le coche, malgré les prières que faisait Roger au patron, ralentissait son mouvement à mesure que s'augmentait la vitesse des cavaliers. Enfin tous deux s'approchèrent tellement, que Roger, dans son rêve toujours, songea qu'il n'avait plus d'autre ressource que de se cacher à fond de cale. Il y descendit donc, se fourra entre deux barriques, et attendit. Au bout de quelques instants il lui sembla que non-seulement le mouvement du coche allait se ralentissant, mais encore qu'il cessait tout à fait. Puis il entendit des pas qui se rapprochaient de lui, puis il sembla sentir une main qui le saisissait au collet; il était de nouveau prisonnier ; il jeta un cri et se réveilla.

Son premier sentiment fut une impression de joie, car en ouvrant les yeux il vit qu'il était encore parfaitement libre ; seulement son rêve n'était pas tout à fait un mensonge, le coche était arrêté et se tenait immobile au milieu du courant. Roger alla s'informer des causes de cette immobilité au pilote qu'il trouva endormi comme le reste des voyageurs. Un instant il hésita à le réveiller, mais la position était trop grave pour que cette hésitation durât longtemps. Il secoua donc le digne navigateur par le bras, et celui-ci, tout en grommelant de ce qu'on le tirait de son sommeil, répondit comme une chose toute naturelle et qui, par conséquent, n'avait le droit d'exciter ni surprise ni mécontentement, que le coche s'était ensablé, accident qui lui arrivait toujours trois ou quatre fois par voyage. Cette explication donnée, le pilote laissa retomber sa tête sur le gouvernail et se rendormit.

En effet, la Loire était à cette époque ce qu'elle est encore aujourd'hui, c'est-à-dire une des plus capricieuses rivières de France, en ce qu'on n'est jamais sûr de la trouver chez elle, et que, comme ce tyran de l'antiquité qui avait douze chambres, elle ne couche jamais deux nuits de suite dans le même lit. On était donc ensablé, c'est-à-dire qu'on

était menacé de demeurer à la même place jusqu'à ce que quelque pluie d'orage vînt rendre à la rivière l'eau qui lui manquait, ou qu'en doublant ou triplant le nombre des chevaux qui composait l'attelage, on parvînt à faire franchir au coche l'obstacle qui l'avait arrêté.

On se figure facilement, en se mettant un instant à la place de Roger, l'impression que dut produire sur lui une semblable nouvelle. Il y avait déjà vingt-quatre heures qu'il était parti, et il n'avait encore fait que quinze à dix-huit lieues, c'est-à-dire qu'à peine était-il à moitié du chemin; cependant, si critique que fût la situation, il n'y avait pas d'autre parti à prendre que celui de la patience : le lendemain matin, si l'eau n'était pas montée ou si les chevaux ne parvenaient point à désensabler le coche, le chevalier gagnerait la rive gauche ou la rive droite, peu lui importait laquelle, et continuerait son chemin à pied.

Ce point arrêté dans son esprit, Roger essaya de se rendormir, mais cela lui fut impossible. Il demeura donc éveillé, pensant à Constance, et rêvant aux moyens d'arriver jusqu'à elle.

Cela lui paraissait, au reste, la chose la plus facile : du moment où Constance serait, par la lettre que Henri de Narcey écrivait à sa sœur, prévenue de la présence de Roger, elle se tiendrait sans doute prête à *tout* événement. Alors Roger, à l'aide d'une échelle, passerait par-dessus le mur du couvent qui donnait sur une rue parfaitement déserte, puis comme la fenêtre de Constance donnait elle-même sur le jardin, à l'aide de cette échelle, elle descendrait par sa fenêtre, tous deux escaladeraient alors le mur, puis ils s'enfuiraient jusqu'au premier village, où un prêtre quelconque les marierait.

Ce fut en passant et en repassant toutes ces idées dans sa tête que Roger vit venir le jour. Mais le jour vint sans rien changer à la position du coche; toute la nuit s'était écoulée sans que l'idée vînt à la Loire de monter d'un pouce. D'un autre côté, le conducteur, voyant l'insuffisance de ses quatre bêtes, était allé chercher du renfort au plus proche village, et en avait ramené huit chevaux qui, réunis aux quatre premiers, formaient un total de douze. Mais malgré les efforts réunis des pauvres animaux et les coups de fouet plus que consciencieux que leur administrait le charretier, le coche ne bougeait pas plus que s'il eût pris racine au fond de la Loire. Deux ou trois heures se passèrent ainsi en tentatives infructueuses.

Roger se mangeait les poings d'impatience, et ne comprenait rien à l'apathie des voyageurs qui l'entouraient, et qui raisonnaient graves et tranquilles sur l'événement qui l'exaspérait, proposant des moyens plus impraticables les uns que les autres pour en sortir, et paraissant, au reste, résignés à demeurer là jusqu'à ce qu'un miracle de Dieu vînt les en tirer. Il avait affaire à des gens visiblement habitués à descendre la Loire, et, par conséquent, familiers avec de pareils événements.

Roger alla trouver le patron du coche, et lui déclara que si dans une demi-heure le coche n'était pas remis à flot, il le prévenait qu'il sauterait à l'eau et gagnerait le bord à la nage. Le patron déjeunait fort tranquillement avec des côtelettes et du vin d'Orléans; il écouta le discours de Roger d'un bout à l'autre, et lui demanda s'il avait payé son passage; Roger lui répondit en lui montrant son reçu; alors le patron l'assura qu'il était parfaitement libre de s'en aller comme bon lui semblerait, et il se remit à finir ses côtelettes et à achever sa bouteille.

Roger se sentit pris d'une envie féroce d'étrangler le patron; cependant, comme il comprit qu'un homicide ne ferait que compliquer sa situation, il se contint et remonta sur le pont.

Il espérait trouver les voyageurs impatients, et comptait profiter de cette impatience pour fomenter une petite émeute; il s'approcha en conséquence de différents groupes, mais, à son grand étonnement, il trouva qu'au lieu de se préoccuper de l'accident, chacun parlait de ses affaires; les politiques commentaient les conférences de Gertruydenberg; les officiers racontaient la bataille de Malplaquet, et les négociants discutaient l'impôt du dixième. Roger vit qu'il n'y avait rien à tenter de ce côté, et il commençait à aviser aux moyens de mettre à exécution la menace qu'il avait faite au patron de gagner le bord à la nage, lorsqu'il vit cinq ou six barques se détacher du rivage et ramer vers le coche. C'étaient des naturels du pays qui venaient offrir aux voyageurs échoués des vivres frais, des gâteaux et des fruits, comme viennent les sauvages des mers du Sud, autour des bâtiments égarés dans l'Océan Pacifique.

Roger acheta toute la cargaison d'une barque, à la condition que cette barque le conduirait à l'instant même à bord.

Le départ du petit abbé interrompit un instant les conversations. Quelques têtes se retournèrent

pour le voir descendre et le suivirent un instant pendant qu'il s'éloignait; mais bientôt chacun reprit sa conversation, et personne ne parut plus s'occuper du déserteur.

Roger mit pied à terre en face de Luynes. Il avait envie de gagner la ville, éloignée d'un quart de lieue à peu près des bords de la rivière, afin de voir s'il y trouverait un cheval, mais il pensa que cela le retarderait. D'ailleurs, en prenant un cheval, il fallait un homme, et c'était mettre quelqu'un dans son secret. Il prit donc la résolution de continuer sa route à pied, et se mit aussitôt en chemin pour Langeais, où il arriva à sept heures du soir.

Là, quelque fût le désir de Roger d'aller plus loin, force lui fut de s'arrêter pour passer la nuit. Il lui fallait au moins faire une halte d'une heure pour souper et se reposer quelque peu. Le moyen de se remettre en route à pied et à huit heures du soir, c'était s'exposer à éveiller les soupçons; d'ailleurs, notre amoureux était arrivé à l'endroit où il devait traverser la Loire et s'enfoncer dans les terres; or comme il n'y avait que les chemins de traverse pour se rendre de Langeais à Chinon, il y avait dix chances contre une que pendant l'obscurité il s'égarerait. Roger, bon gré malgré, passa donc la nuit à l'auberge, et pour ne pas perdre son temps, il se fit parfaitement renseigner par l'aubergiste sur la route qu'il aurait à suivre le lendemain.

Au point du jour, Roger se mit en voyage. Il espérait, en marchant bien, être à Chinon vers les deux heures de l'après-midi; en effet, à neuf heures il déjeunait à Armentières, à midi il faisait une halte à Saint-Benoît, et à deux heures moins quelques minutes il apercevait enfin les tours et les clochers de la ville tant désirée. Loin de redoubler son courage, cette vue sembla épouvanter Roger; il s'arrêta un instant, les jambes tremblantes et la main appuyée sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur; enfin, il reprit courage, et, honteux sans doute de sa faiblesse, il se remit en route en doublant le pas : un quart-d'heure après il était à Chinon.

Alors, et comme il arrive à tous les cœurs résolus, l'approche du danger doubla la force du chevalier : il s'avança droit vers le couvent, sonna sans hésiter à la porte, et soutenant avec le plus grand calme le regard scrutateur de la tourière :

« Ma sœur, lui dit-il, vous avez, je crois, dans votre couvent, Mlle Herminie de Narcey?

— Oui, mon frère, répondit la tourière; que lui voulez-vous?

— Je suis chargé, par M. Henri, de lui remettre cette lettre. Auriez-vous l'obligeance de la lui faire passer après l'avoir, bien entendu et comme c'est la règle, remise à votre digne supérieure?

— A l'instant même, répondit la tourière. Hélas! pauvre chère demoiselle, cette lettre lui fera grand plaisir, surtout dans ce moment-ci où elle est si triste.

— Triste! de quoi? demanda Roger avec inquiétude.

— Triste d'avoir perdu sa meilleure amie.

— Sa meilleure amie! reprit Roger avec une crainte croissante; elle a perdu sa meilleure amie, dites-vous?

— Oh! mon Dieu oui, répondit la tourière en levant les yeux au ciel; Dieu nous l'avait donnée, Dieu nous l'a reprise; il a bien fait, car c'était un ange.

— Mais... mais... cette meilleure amie, murmura Roger essuyant la sueur qui lui coulait sur le front; cette meilleure amie, si je ne me trompe, c'était...

— C'était Mlle de Beuzerie, reprit la tourière; la connaissiez vous, par hasard, mon cher frère?

— Constance! Constance! s'écria le chevalier. Au nom du ciel, achevez, achevez. Que lui est-il arrivé?

— Elle est morte il y a trois jours, répondit la religieuse, et on l'a enterrée hier. »

Roger jeta un cri terrible, chancela comme un homme frappé de la foudre, et serait tombé de toute sa hauteur sur le pavé, si le baron d'Anguilhem, qui en ce moment même venait de son côté pour entrer au couvent, ne l'eût retenu entre ses bras.

VI

OU IL EST RACONTÉ COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM ÉPROUVA UNE TELLE DOULEUR DE LA MORT DE Mlle DE BEUZERIE, QU'IL RÉSOLUT DE SE FAIRE JÉSUITE.

Quand le chevalier revint à lui, il était couché dans une chambre d'auberge, et le baron d'Anguilhem était assis au chevet de son lit.

En rouvrant les yeux, il regarda tout autour de

lui comme fait un homme qui se réveille et en se réveillant se rappelle ses souvenirs. Alors ses souvenirs lui revinrent : il se rappela ce qui s'était passé à la porte du couvent ; comment il avait, de la bouche de la tourière, appris la mort de Constance, et comment, écrasé par ce coup, il était tombé dans les bras d'un homme qu'il avait vaguement cru reconnaître pour son père.

Un instant le chevalier voulut douter de son malheur ; mais l'état dans lequel il se trouvait, les habits de son précepteur jetés sur une chaise, son père assis et pleurant près de lui, toutes ces preuves de son malheur étaient trop grandes pour qu'il pût conserver aucune espérance ; il se retourna donc vers le baron, les bras étendus en criant : « Oh ! mon père, que je suis malheureux ! »

Le baron adorait son fils, aussi lui prodigua-t-il toutes les consolations qui sont de mise en pareille circonstance ; il lui rappela qu'il était homme, que l'homme était né pour souffrir, et que c'était dans ce but que Dieu lui avait donné la force. Tout cela était de la bonne philosophie de collége ; mais à toutes ces sentences, si consacrées qu'elles fussent, Roger murmurait en secouant la tête :

« Si ma mère était là ! si ma mère était là !

— Eh bien ! que ferait-elle que je ne fasse pas ? demanda le baron.

— Oh ! elle pleurerait avec moi, » s'écria Roger. Et il retomba sur son oreiller, éclatant en sanglots.

Le baron pensa que ce qu'il y avait de mieux à faire en pareille occasion était de laisser pleurer son fils tout à son aise. En effet, les larmes le soulagèrent un peu, et il commença à pouvoir parler de Constance. Ce fut, comme on le pense bien, pour multiplier les questions sur sa maladie et sur sa mort. Le baron se contenta de répondre qu'il ne connaissait de cette maladie et de cette mort que les circonstances que tout le monde en connaissait ; la jeune fille avait été prise de la petite vérole, et, malgré toute la science des médecins, elle était morte après six jours de souffrances.

Le chevalier déclara alors qu'il voulait aller au couvent, voir la chambre qu'habitait Constance, voir la tombe où elle reposait, qu'il voulait pleurer dans l'une et prier sur l'autre.

Le baron lui répondit que le lendemain on chantait un *Requiem* pour le repos de l'âme de la jeune fille, et que, s'il voulait promettre de se conduire en homme et de repartir le même soir pour Anguilhem, il assisterait à ce *Requiem*, et qu'en sortant de l'église, il le conduirait avec l'abbesse dans la cellule, puis à la tombe de Constance.

Le chevalier donna sa parole d'avoir du courage. Quant à ce qui était de quitter Chinon, il le désirait au fond du cœur, car il sentait combien dans la circonstance où il se trouvait il avait besoin de l'amour de sa mère.

Le reste de la journée se passa donc d'une façon assez calme, quoique toujours assez triste. Roger resta couché, faisant de temps en temps semblant de dormir. Aussitôt son père, qui croyant à son sommeil, sortait sur la pointe du pied ; et Roger, qui se trouvait seul, pouvait alors pleurer tout à son aise.

La nuit vint, et, si malheureux que fût le chevalier, avec la nuit vint un peu de sommeil ; il rêva de Constance, et, chose étrange ! au lieu de voir la jeune fille pâle et mourante sur son lit, ou pâle et morte dans son cercueil, à chaque fois qu'il la revit, il la revit pleine d'existence, le sourire sur les lèvres, l'amour dans les yeux, telle qu'il l'avait vue enfin à Anguilhem, à Beuzerie et au couvent. Alors il se réveillait, le cœur bondissant ; puis pendant quelques instants il doutait de son propre malheur, jusqu'à ce que cette chambre d'auberge, ces vêtements ecclésiastiques, les pas de son père qui occupait l'appartement voisin, et qui à chaque mouvement que faisait le chevalier se rapprochaient de la porte, vinssent le ramener à l'affreuse certitude que la mort de Constance seule n'était pas un songe.

Au point du jour, Roger entendit tinter la cloche du couvent : elle annonçait le service funèbre de la journée, chaque battement lent et sourd du bronze mortuaire retentit jusqu'au fond du cœur du chevalier.

Une chose le tourmentait encore : il n'avait pas d'autres habits que ceux avec lesquels il s'était enfui d'Amboise, et il ne pouvait assister au service de Constance vêtu en abbé ; il lui semblait que ce déguisement, qui avait quelque chose de grotesque, cadrait mal avec sa douleur. Courir les champs, enlever Constance avec cet habit, tout cela à merveille ; mais écouter l'office des morts, et aller pleurer sur sa tombe sous ce costume, c'était une profanation.

Le cœur a ses délicatesses instinctives qui ne le trompent jamais.

Sur ces entrefaites, le baron entra dans la chambre du chevalier suivi d'un domestique du château, qui

apportait un habit complet. Roger remercia son père en lui demandant comment il s'était procuré ces vêtements. Le baron répondit que l'abbé étant arrivé à Anguilhem, avait raconté à la baronne dans quel accoutrement son fils s'était sauvé pour revoir Constance, qu'elle avait aussitôt envoyé ce costume, comprenant l'embarras dans lequel se trouverait son fils en arrivant à Chinon. Une seule chose étonna Roger, c'est que sa mère ne l'eût pas apporté elle-même.

Cependant le chevalier s'habilla; car c'était à huit heures que devait avoir lieu la messe : au grand étonnement du baron, Roger ne lui dit pas un mot de Constance. Le pauvre garçon avait senti dans toutes les réponses que lui faisait son père quelque chose de froid et de contraint qui n'allait point à la franchise de sa douleur; le baron, de son côté, dans la crainte sans doute de réveiller les regrets de son fils, écartait constamment la conversation du sujet qui intéressait le chevalier; il ne comprenait pas que dans les crises du genre de celle qu'éprouvait son fils, la première consolation ce sont les larmes, et que le moyen d'épuiser ces larmes, c'est de parler à celui qui a besoin de les répandre de la perte qui les fait couler.

Le baron crut donc que Roger était moins affligé, parce que Roger ne pleurait plus. Hélas! ses larmes refluaient en dedans et retombaient une à une sur son cœur.

Roger sortit avec son père, et ils s'avancèrent vers le couvent en marchant côte à côte. Mais en approchant de la porte où deux fois il s'était présenté avec de si douces émotions, Roger sentit que la terre tremblait sous ses pieds, que la maison, les murailles, les arbres, tournaient autour de lui, et il fut forcé de s'appuyer au bras de son père. De son côté, le baron était visiblement ému, et comme Roger s'aperçut de cette émotion, il essaya de maîtriser la sienne.

En arrivant à la porte, Roger revit la tourière qui lui avait appris la terrible nouvelle. La pauvre femme, tout habituée qu'elle était à la vue des grandes douleurs humaines, paraissait affectée elle-même de la pâleur et de la tristesse du chevalier. Et lorsque celui-ci, en passant devant elle, lui glissa secrètement un louis dans la main, elle ne put retenir ses larmes.

Roger entra dans cette église où, un an auparavant, il était entré le cœur si joyeux, dans l'espérance qu'il avait alors de reconnaître la voix de Constance parmi toutes ces voix. Un an s'était écoulé, et cette voix si pure, si chaste, si vibrante s'était éteinte; il allait entendre toutes ces autres voix au milieu desquelles il chercherait vainement celle qui, à cette heure, chantait au ciel les louanges du Seigneur.

Le chevalier alla s'agenouiller à la même place où il s'était agenouillé un an auparavant, et là, pour la première fois, il sentit ce sublime besoin de prière qu'on éprouve dans les grandes douleurs. Là, pour la première fois, son âme se mit en communication avec cet autre monde qu'on n'entrevoit jamais qu'à travers un voile de joie ou de désespoir, qu'on ne comprend que dans les suprêmes joies ou dans les extrêmes douleurs.

Tout le temps de l'office s'écoula sans que les pleurs de Roger cessassent de couler le long de ses joues, mais sans que sa poitrine laissât échapper un sanglot. La prière rend les larmes douces et faciles.

La messe finie, le baron conduisit son fils chez la supérieure; peut-être la digne religieuse gardait-elle quelque rancune à son neveu du tour qu'il lui avait joué autrefois et qu'il avait tout récemment voulu renouveler. Peut-être lui promettait-elle quelque bonne et sévère réprimande, car son premier abord fut digne et froid; mais à peine eut-elle vu la pâleur du chevalier, à peine l'eut-elle entendu s'écrier d'une voix déchirante : « Ah! ma tante, ma tante, vous l'avez donc laissé mourir? » qu'elle n'eut plus de force contre une douleur si réelle et qui se manifestait par une si profonde altération du visage et de la voix. La bonne supérieure fondit en larmes.

Roger profita de ce moment pour rappeler à son père la promesse qu'il lui avait faite de demander pour lui à sa tante la permission d'entrer dans la cellule de Constance. La supérieure éleva quelque petite difficulté et céda après avoir appelé une religieuse et lui avoir tout bas donné quelques ordres qui avaient sans doute pour but d'éloigner de la vue de Roger les objets qui eussent pu irriter encore sa douleur.

Quelques instants après, tous trois descendirent; les corridors étaient déserts, il semblait que la mort d'un seul coup eût dépeuplé toutes ces cellules : les jeunes filles étaient au jardin.

L'abbesse ouvrit la chambre de Constance et

s'apprêtait, ainsi que le baron, à y suivre Roger; mais Roger les pria tous les deux de permettre qu'il restât seul un instant dans le sanctuaire de son amour. Le père et la tante se regardèrent un instant, puis sans doute ils ne virent aucun inconvénient à cette demande, car ils firent signe à Roger qu'il pouvait entrer.

Roger entra, referma la porte sur lui pour être seul, et s'avança religieusement et les mains jointes vers ce lit où Constance avait rendu le dernier soupir; rien n'indiquait que la mort eût passé là. Le chevalier se pencha vers l'oreiller virginal pour y déposer un baiser. Il était encore tout parfumé de cette douce et fraîche odeur qui émane de la jeunesse et de la santé; on eût dit que celle qui l'avait quitté il y avait trois jours pour la tombe, en était descendue le matin même pour aller courir les cheveux épars dans quelque prairie toute parsemée de fleurs, toute diaprée d'abeilles et de papillons.

Ce contraste des lieux avec la scène qui s'y était passée, et dont rien ne paraissait avoir gardé la mémoire, brisa le cœur de Roger. Ainsi lui apparaissait cette grande vérité que nous sommes destinés à passer sur la terre, sans y laisser d'autre trace que le souvenir que nous garde le cœur des gens qui nous ont aimé: encore, combien de temps les cœurs les plus profondément émus nous gardent-ils ce souvenir!

Roger jura que le souvenir de Constance vivrait éternellement dans le sien.

Alors il se releva, examina les uns après les autres tous les objets qui composaient l'ameublement de cette petite chambre dont il voulait garder l'image dans son âme. A gauche, en entrant, le long de la muraille, était un crucifix et un prie-Dieu, sur le prie-Dieu était le petit livre de messe de Constance. Roger alla s'agenouiller devant le prie-Dieu, baisa le livre, l'ouvrit à l'endroit où le sinet marquait qu'il avait été ouvert pour la dernière fois, lut la prière que Constance y avait lue sans doute: c'était la salutation angélique, c'était l'*Ave Maria*, c'était cette douce et poétique promesse d'un ange à une Vierge, du ciel à la terre, de Dieu aux hommes.

En face était la cheminée. Sur la cheminée étaient deux vases de porcelaine avec deux bouquets de fleurs qui avaient, grâce à l'eau qui baignait leur tige, survécu à celle qui les avait cueillis; puis, entre ces deux vases était une petite glace, mondaine infraction aux règles du couvent, mais que la supérieure permettait à celles de ses pensionnaires qui étaient destinées à rentrer dans le monde. Roger cueillit une pensée à chacun de ces deux bouquets à moitié flétris, et posa ses lèvres sur cette glace qui, infidèle et oublieuse comme le reste, était prête à réfléchir tous les nouveaux visages qui passeraient devant elle, sans garder aucune trace de ce visage d'ange qu'elle avait réfléchi tant de fois.

De la cheminée, Roger alla à la fenêtre. Comme nous l'avons dit, cette fenêtre donnait sur le jardin. C'était le même qu'il avait déjà vu; ces jeunes filles qui le peuplaient, c'étaient les mêmes. Mais quelle différence! bruyantes et joyeuses comme l'autre fois, elles étaient cette fois-ci silencieuses et tristes. Elles ne jouaient pas, elles se promenaient par groupes et à l'écart. Seule, toute seule, se promenait Herminie de Narcey, cette fidèle amie de la pauvre Constance.

Cette dernière vue fut pour Roger la plus terrible de toutes; là dans ces jeunes cœurs, là dans ces âmes virginales, blanches pages à peine entr'ouvertes du livre de la vie, là était la véritable trace de la mort que Roger cherchait vainement autour de lui; là était la trace qu'avait laissée à travers les airs la colombe qui remontait au ciel. En ce moment la porte se rouvrit, il y avait plus d'une demi-heure que Roger était dans la cellule de Constance, et ne le voyant pas sortir, son père et sa tante avaient craint quelque nouvel accident amené par une trop forte émotion.

Roger sortit, le cœur brisé, sentant qu'il emportait de cette petite chambre des souvenirs pour toute sa vie, mais cependant assez calme en apparence, de sorte que lorsqu'il demanda à sa tante de le faire conduire, selon la dernière promesse que lui avait faite le baron, à la tombe de Constance, non-seulement ni le baron ni la supérieure ne firent aucune difficulté, mais encore tous deux offrirent de l'y accompagner.

Le cimetière du couvent était dans le cloître. Roger eut donc à peine cent pas à faire pour se rendre de la chambre où Constance n'avait fait que se reposer un jour, pour arriver à la demeure où elle allait dormir éternellement. A la porte du cloître comme à la porte de la chambre, Roger demanda qu'on le laissât seul; la douleur a sa religion, les larmes ont leur pudeur. Roger entra donc seul dans le petit cimetière.

C'était, comme dans tous les couvents, un carré

entouré d'arcades soutenues par des colonnes, et renfermant une enceinte de terre couverte d'herbe, et dont la surface était toute boursoufflée par des tombes plus ou moins saillantes, selon que l'intervalle écoulé leur avait permis de s'affaisser plus ou moins. Là surtout on sentait la marche du temps, ce grand niveleur, sous les pas duquel s'effacent, petit à petit, les palais des vivants et les tombes des morts. Roger s'avança lentement vers une fosse fraîchement comblée, et que recouvrait une pierre sur laquelle on n'avait pas encore eu le temps d'inscrire un nom. Il n'y avait pas à s'y tromper, et il était visible que cette tombe datait du jour qu'on lui avait indiqué comme ayant été le jour de l'enterrement de Constance. Roger s'agenouilla devant cette pierre et pria.

C'était là sa deuxième épreuve ; aussi la prolongea-t-il jusqu'à ce que le baron et la supérieure vinssent le chercher. Il avait dit adieu à l'église où Constance avait prié, à la chambre où elle avait vécu, à la tombe où elle était couchée pour toujours, rien ne le retenait plus à Chinon ; aussi Roger se laissa-t-il entraîner comme un enfant, et après avoir pris machinalement congé de sa tante, monta-t-il dans la carriole qui avait amené son père, non-seulement sans faire aucune résistance, mais même sans prononcer aucune parole. La route fut plus rapide cette fois que la première ; le baron avait en venant changé trois fois de chevaux sur la route, à Loches, à Saint-Maure et à l'île Bouchard : résultat qu'on n'eut pas besoin d'attendre; on reprit à chacune de ces stations un cheval frais, de sorte que le lendemain à midi on se retrouva à Anguilhem.

Pendant toute la route, Roger était demeuré absorbé dans une apathie profonde, sans larmes, sans soupirs, et presque sans sentiment : en revoyant sa mère, cependant, le pauvre enfant retrouva ses pleurs, mais la secousse avait été trop violente, le soir même la fièvre se déclara, et Roger tomba sérieusement malade.

Ce fut alors que se développa dans tout son admirable dévouement cet amour maternel dont la baronne avait déjà donné tant de preuves à son fils. Tant que Roger fut malade, elle ne quitta pas un instant le chevet de son lit, le gardant le jour, le veillant la nuit, lui parlant sans cesse de Constance, priant et pleurant avec lui, fondant son âme dans son âme, pénétrant toutes ses sensations, allant au-devant de tous ses désirs, n'ayant d'autre vie que sa vie, d'autre volonté que sa volonté. Parfois Roger, qu'elle croyait endormi, la surprenait le regardant avec un sentiment de tendresse infinie, dans lequel il lui semblait démêler de la tristesse et du remords. Vingt fois il fut sur le point de l'interroger sur cette expression étrange qu'il lisait dans ses yeux ; mais Roger n'avait plus la force d'être curieux, que lui importait le reste du monde, Constance n'était plus!

La maladie du chevalier fut longue, puis insensiblement elle dégénéra en une sombre mélancolie, plus dangereuse que le mal auquel elle succédait, car Roger se plaisait dans cette mélancolie, et après s'être soumis à tous les traitements qu'on lui avait ordonnés pour guérir la maladie du corps, il ne voulait rien faire pour guérir celle de l'âme. Son père lui proposait vainement de monter à cheval, de chasser, de faire des armes. Tous ces exercices, pour lesquels autrefois il s'était montré passionné, le fatiguaient maintenant au point de lui inspirer du dégoût. Ses travaux scolastiques étaient ses seules distractions ; et un beau jour, au grand étonnement de son père et de sa mère, Roger demanda à retourner au collége des jésuites d'Amboise.

Le baron et la baronne, quelque douleur qu'ils eussent de se séparer de leur fils dans la disposition d'esprit où il se trouvait, n'en accueillirent pas moins la proposition avec joie. Cela prouvait que Roger se reprenait en quelque chose à la vie ; il y avait trois mois qu'il n'avait manifesté un désir quelconque, aussi ce désir fut-il accueilli sans difficulté.

Roger retourna donc à Amboise, toujours sous la garde de son précepteur : cette fois son père et sa mère l'accompagnèrent ; la baronne ayant voulu être du voyage pour recommander elle-même son fils aux révérends pères jésuites.

Un grand désappointement attendait Roger ; il était rentré au collége pendant les vacances, et s'attendait, à la réouverture des classes, à voir revenir son ami Henri de Narcey ; mais il l'attendit vainement ; Henri avait fini sa rhétorique, et ses parents, qui le destinaient au barreau, n'avaient pas jugé à propos de lui faire faire sa philosophie. Roger se trouvait donc complétement isolé avec sa douleur.

Alors se développèrent chez lui des sentiments religieux dont on n'avait reconnu aucune trace avant l'événement qui avait été les chercher au fond de son cœur : Roger passait des heures entières dans

l'église, priant jusqu'à ce qu'il tombât dans une espèce d'extase, qui se terminait presque toujours par une abondance de larmes : les révérends pères s'aperçurent bientôt de cette propension, non pas aux exercices de piété, Roger n'était pas un dévot pratique, il oubliait même les heures des offices qu'il fallait presque toujours lui rappeler ; mais aux rêveries pieuses, ils comprirent qu'une âme exaltée comme celle de leur jeune commensal, accompagnée d'un esprit fertile, et qui, selon toute probabilité, reprendrait plus tard toute la vigueur qu'il avait momentanément perdue, serait une excellente recrue pour l'ordre ; alors toutes les complaisances, toutes les séductions, toutes les flatteries entourèrent Roger. La religion a son vertige qui attire à elle les cœurs tendres. Roger, pour qui Constance était devenue un ange du ciel, tourna tous ses désirs du côté du ciel. Le recteur était un homme souple, adroit, éloquent, dévoré de cet amour du prosélytisme qui n'existe nulle part aussi prononcé que dans l'ordre dont Ignace de Loyola fut le fondateur. Il fit venir Roger chez lui, l'interrogea sur ses sentiments, affermit sa vocation, et fit tant et si bien, qu'au bout de six mois Roger déclara un beau matin à son précepteur que sa résolution bien arrêtée était de se faire jésuite.

Comme l'abbé Dubuquoi était dans les ordres, et que le conseil d'envoyer Roger au collége d'Amboise venait de son côté, la peur lui prit que les parents du chevalier ne crussent que c'était lui qui avait inspiré à son élève ce singulier désir d'entrer en religion. Aussi écrivit-il aussitôt au baron ce qui se passait, en le suppliant d'accourir sans perdre un instant, s'il voulait arriver avant que les révérends pères ne se fussent emparés tout à fait de l'esprit de son fils.

Le baron vit, du premier coup, le danger qui menaçait Roger ; il fit mettre Christophe à la carriole, et le lendemain soir il était à Amboise.

VII

COMMENT Mlle DE BEUZERIE APPARUT AU CHEVALIER D'ANGUILHEM POUR LUI DÉFENDRE D'ENTRER EN RELIGION.

Le baron trouva Roger parfaitement calme et parfaitement résolu. Si le projet qu'il avait conçu eût été le résultat de l'exaltation, le baron eût conservé quelque espoir que cette exaltation se calmant, le projet qu'elle avait enfanté s'évanouirait avec elle ; mais il n'en était pas ainsi, et la chose devenait tout à fait sérieuse ; d'autant plus sérieuse qu'on en était arrivé à cette époque du règne de Louis XIV, ou plutôt de Mme de Maintenon, où tout tournait à la religion, où un puissant appui était donné aux chefs des congrégations ou aux supérieurs des couvents, si bien que dans plusieurs circonstances, des jeunes gens ou des jeunes filles des premières familles de France s'étaient fait moines ou religieuses, malgré l'opposition de ces mêmes familles. Le baron ne voyait donc aucun autre moyen à employer vis-à-vis du chevalier que celui de la persuasion.

Aussi fut-ce celui qu'il tenta ; mais à toutes les prières du baron, Roger répondit qu'il obéissait à une voix intérieure, que cette voix était celle de sa conscience, et que, depuis le moment où il avait perdu le seul bien qui pût l'attacher à la terre, il se sentait entraîné par une irrésistible vocation.

Le baron s'adressa alors au père recteur, et le pria de l'aider à combattre la résolution du chevalier ; mais celui-ci lui répondit qu'il regarderait comme une offense au Seigneur de détourner du ciel une âme qui demandait à faire son salut ; que tout ce qu'on pouvait exiger de lui, c'était qu'il ne poussât pas Roger dans la voie où il était entré de lui-même ; que c'était d'ailleurs la réserve qu'il s'était imposée jusqu'alors, et qu'il continuerait de s'imposer. Le baron n'en pouvait réellement pas demander davantage.

Trois ou quatre jours s'écoulèrent dans ces négociations infructueuses ; enfin, vers le soir du cinquième jour, arriva une lettre de la baronne, qui, prévenue de l'état des choses par son mari, écrivait au chevalier qu'elle le priait, avant de prendre une résolution définitive, de venir au moins passer quinze jours à Anguilhem, promettant au néophyte que si, après ces quinze jours, sa résolution tenait encore, elle le laisserait libre de faire à sa volonté. La demande était trop maternellement raisonnable pour que Roger n'y accédât point à l'instant même.

Le lendemain, après avoir reçu la bénédiction du père recteur, le futur jésuite partit pour Anguilhem, en compagnie du baron et de l'abbé ; ces deux derniers maudissaient au fond du cœur le jour

fatal où Mlle de Beuzerie avait mis le pied à Anguilhem. En effet, depuis ce malheureux jour, comme on peut le voir, tout avait été bouleversé dans cette demeure jusqu'alors si tranquille et dont les habitants, autrefois les plus sédentaires de la province, passaient à cette heure leur vie à courir les uns après les autres sur les grands chemins.

La baronne renouvela sur son fils toutes les tentatives qu'avait déjà essayées le baron ; mais, quelle que fût l'insistance maternelle, elle ne put vaincre l'obstination du chevalier. De son côté, son père eut beau lui parler chasse, équitation, escrime ; à toutes ces provocations mondaines, Roger répondit que c'étaient des exercices profanes qui ne convenaient aucunement à un homme dont l'intention était de se vouer au Seigneur. Il résulta de ce refus que la baronne commença de son côté à désespérer de ramener son fils aux idées qu'il avait autrefois de l'avenir d'un gentilhomme, et que le fatal événement que nous avons raconté semblait avoir effacées de sa mémoire.

Douze jours s'écoulèrent ainsi pendant lesquels la baronne renouvela et toujours infructueusement, ses instances. Enfin, elle parut avoir elle-même renoncé à tout espoir, et Roger fut délivré de ses obsessions maternelles auxquelles il avait au reste répondu avec une fermeté constamment mêlée de respect et de vénération. Toute la journée du treizième jour s'écoula donc dans la tristesse, et presque dans le silence; car, attendu que la résolution de Roger, depuis son arrivée à Anguilhem, était le sujet constant de la conversation, du moment où l'on ne parlait plus de cela, on ne savait plus, comme on le comprend bien, de quoi parler.

La soirée fut plus silencieuse et plus triste encore que ne l'avait été la journée, et chacun se retira de bonne heure dans son appartement. Roger, comme d'habitude, fit sa prière devant un grand tableau représentant un Christ au Calvaire, qu'à son dernier voyage, préoccupé déjà d'idées religieuses, il avait fait transporter d'une ancienne chapelle du château dont on avait fait un cellier, dans sa chambre à coucher. Puis, tout illuminé par une de ces extases qui s'emparaient quelquefois de lui après sa prière, il se mit au lit et tomba bientôt dans cette espèce de somnolence qui n'est pas la veille, et qui n'est pas non plus le sommeil.

En éteignant sa lumière, Roger avait remarqué une circonstance due sans doute au hasard, mais que, dans sa pieuse préoccupation, il avait attribuée à une de ces grâces spéciales qu'il croyait parfois lui être accordées par le ciel ; un rayon de la lune passant à travers un grand œil-de-bœuf pratiqué dans la partie supérieure du contrevent qui fermait sa fenêtre, allait illuminer le saint tableau placé justement en face du pied de son lit ; c'était, les yeux fixés sur ce tableau, que Roger s'était laissé aller peu à peu à cette religieuse extase que nous avons dite et qui commençait à dégénérer en somnolence, lorsqu'il lui sembla que le tableau tournait sur lui-même et qu'une jeune fille couverte d'une longue robe blanche et le front voilé, se substituait, par un mouvement silencieux et presque insensible, à la sainte peinture ; puis, lorsque le tableau eut disparu complétement, et que le rayon nocturne qui l'illuminait eut éclairé la jeune fille d'une douce lumière, l'apparition nocturne leva doucement son voile, et Roger, tremblant à la fois de joie et de terreur, reconnut Constance.

C'était bien elle, c'était bien cette charmante fille de la terre devenue un ange du ciel ; aussi le premier mouvement de Roger fut-il de se soulever sur son lit et de lui tendre les bras ; mais l'ombre fit un mouvement de la main, pour indiquer au jeune homme qu'il devait rester à sa place, et d'une voix dont chaque son s'en alla vibrer jusqu'au cœur de son amant :

« Roger, lui dit-elle, Dieu permet que je sorte de la tombe pour te dire que le sacrifice que tu veux faire à ma mémoire est trop grand ; ta destinée n'est point d'aller t'ensevelir obscurément dans un cloître, mais de continuer le nom de tes pères, qui mourrait avec toi ; renonce donc à cette idée que tu as eue d'entrer en religion. Je t'en prie, et s'il le faut, je te l'ordonne. Adieu, Roger, souviens-toi de ce que je te dis ; car ce que je te dis, c'est la volonté du Seigneur. »

A ces mots, le mouvement opposé à celui qui avait amené la blanche vision sous les yeux de Roger s'opéra, et le tableau, reprenant la place qu'il avait quittée un instant, se retrouva à son tour dans la lumière.

Roger était resté haletant, le front mouillé de sueur, et les yeux hagards, tout le temps qu'avait duré la vision ; mais à peine eut-elle disparu que doutant de ses sens, il s'élança hors de son lit, afin de s'assurer, en le touchant, que le tableau était bien à sa place : rien n'était changé, ses mains

parcoururent le cadre, la toile, la boiserie, et il fut convaincu que personne n'avait pu ni entrer ni sortir de sa chambre, d'ailleurs fermée en dedans. C'était donc bien l'ombre de Constance qui lui était apparue.

On devine ce que fut le reste de la nuit pour Roger : tant que durèrent les ténèbres, il ne conserva aucun doute sur la réalité de la vision, elle était encore là, présente à ses yeux, il revoyait le pâle et beau visage de sa jeune amie, il entendait sa douce voix, il sentait pour ainsi dire s'avancer vers lui cette main dont le mouvement impératif lui avait commandé le silence et l'immobilité, et dont le doux geste lui avait dit adieu. Mais quelles que fussent la foi et la confiance du jeune homme, lorsque parut le jour, lorsque les teintes du matin vinrent chasser de sa chambre la mystérieuse et solennelle obscurité de la nuit, il sentit se détacher une à une les pierres du château fantastique bâti dans un de ses rêves, et passa de la conviction la plus profonde à l'incrédulité la plus absolue.

Cependant toute la journée il fut inquiet, rêveur, préoccupé ; plusieurs fois sa mère lui demanda quelle cause amenait le changement visible qui, depuis la veille, s'était fait en lui ; mais à chaque fois qu'elle fit cette demande, la baronne n'obtint pour toute réponse qu'un triste sourire, plein de doute et de mélancolie. Quant au baron, il eut l'air d'avoir pris son parti de la résolution de son fils, et d'avoir complétement perdu l'espoir de le faire renoncer à son projet.

La journée s'écoula, plus accidentée cependant que les autres ; Roger sortit du château et se promena dans le petit bois qui l'environnait. De temps en temps de subites rougeurs lui passaient sur le visage, comme si le sang refluait tout à coup de son cœur à son front ; de temps en temps il tressaillait, et ses yeux semblaient suivre, à travers les arbres, une ombre fugitive et visible pour lui seul ; puis tout à coup un profond soupir s'échappait de sa poitrine et deux grosses larmes tombaient de ses yeux. C'était beaucoup pour Roger que depuis plus de six mois personne n'avait vu pleurer.

Roger attendit la nuit avec une inquiétude mêlée de crainte. Plus d'une fois pendant le souper sa mère, qui ne le perdait pas des yeux, le vit changer de couleur et essuyer furtivement la sueur qui perlait à la racine de ses cheveux. A la même heure que la veille, il demanda à se retirer, il sortit de la salle à manger pour regagner sa chambre.

Nous avons dit comment avec le jour le doute, puis l'incrédulité, puis la certitude que cette prétendue apparition n'était qu'un rêve, s'étaient succédé dans l'esprit de Roger ; mais, par un effet tout contraire, à mesure que la nuit était venue, son cœur s'était repris à croire, et lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre, couché dans son lit, sans lumière, lorsqu'il revit ce même rayon de lune éclairant ce même tableau, toute sa conviction première revint, et il sentit que son prétendu rêve se refaisait réalité.

Il y eut une heure à peu près de silence où rien ne bougea et où Roger n'entendit que les battements de son cœur. Pendant une heure ses yeux ardents se fixèrent inutilement sur le tableau immobile ; puis tout à coup il lui sembla que le cadre commençait à rentrer dans la boiserie et que comme la veille le tableau tournait sur lui-même. Au bout d'un instant il n'eut plus de doute, car il commença d'entrevoir la blanche robe de Constance, puis la jeune fille apparut tout entière : le miracle de la veille se renouvelait.

« Roger, dit-elle, tu n'as pas cru à ma parole, et Dieu permet que je vienne te la répéter. Roger, abandonne cette funeste résolution qui fait le désespoir de ta famille ; Roger, je n'accepte pas le sacrifice que tu veux me faire, tu es né pour le monde et non pour le cloître ; vis pour le monde et sois heureux. »

Puis, comme si cette fois l'ombre de la jeune fille eût craint encore que le doute vînt effacer l'impression produite par sa présence, elle détacha de sa ceinture un bouquet de pensées pareil à celui que vivante elle avait laissé tomber dans le corridor du couvent de Chinon, et dans le geste qu'elle fit en étendant la main pour dire adieu à Roger, elle le laissa tomber sur le parquet.

Roger se précipita hors de son lit, mais déjà le tableau avait repris sa place. Aucune trace ne restait de l'apparition de la jeune fille, si ce n'est le bouquet de pensées, qu'avec un mouvement à la fois plein de joie et de crainte, qu'avec un mouvement enfin, il faut l'avouer, infiniment plus mondain que religieux, le chevalier porta à ses lèvres.

Cette fois il n'y avait plus à douter ; une preuve matérielle, visible, palpable, du passage du gracieux fantôme, était restée aux mains de Roger. Le jeune homme se recoucha pressant le bouquet sur son cœur, et attendant toujours quelque nouvelle apparition. Mais ce fut inutilement.

Il se réveilla au jour. Cette fois comme la veille, son premier mouvement fut de croire qu'il avait fait un rêve; mais le bouquet était là dans sa main, fané, mais présent. Oh! cette fois c'était bien autre chose que la veille : l'ombre de Constance, tirée de sa tombe par un miracle d'amour, lui était bien réellement apparue.

C'était le lendemain que Roger devait partir pour retourner à Amboise; mais à Amboise, au milieu de ce terrible troupeau d'hommes noirs, la gracieuse apparition oserait-elle le suivre? Partir, n'était-ce pas désobéir aux ordres de cette bouche qu'il avait tant aimée?

Mais comment revenir sur une résolution signifiée si publiquement; comment, après avoir résisté à toutes les instances de son père et de sa mère, aller proposer de prolonger lui-même son séjour à Anguilhem? C'était impossible, c'était pis que cela, c'était ridicule, et Roger, disons-le, car nous ne sommes pas ici pour faire éternellement son éloge, Roger avait presque autant d'amour-propre que d'amour.

La journée se passa donc dans une contrainte mutuelle. Le baron, comme toujours, paraissait résolu à la situation; mais la pauvre mère ne perdait pas de vue son fils; il était évident que la crainte d'un nouveau refus arrêtait sa prière : de son côté, Roger ne demandant qu'à être retenu, il en résultait qu'il ne fallait qu'une occasion, pour que tous deux s'entendissent. Cette occasion, l'abbé Dubuquoi la fit naître en venant demander à son élève à quelle heure il comptait repartir le lendemain. Roger voulut répondre et balbutia. La baronne alors vint se jeter à son cou, en lui demandant s'il était bien vrai qu'il fût toujours résolu à l'abandonner. Roger alors ne put retenir ses larmes, larmes à la fois de douleur et de joie, et d'un petit ton soumis, plein d'hypocrisie pour nous, qui connaissons le motif qui le faisait agir :

« Madame, dit-il, n'êtes-vous pas ma mère, et ne dois-je pas vous obéir? Ordonnez donc et je vous obéirai. »

La baronne jeta un cri de joie et courut par la maison annonçant à tous ceux qu'elle rencontrait que son fils ne partirait que plus tard et peut-être ne partirait pas du tout.

Roger quitta ses parents à la même heure que la veille : il avait hâte de rentrer dans sa chambre; seulement cette fois il y entrait avec un doute plus grand encore que la veille. Le fantôme avait l'art de lire dans sa pensée, puisque la veille il était venu pour dissiper ses irrésolutions. Or, maintenant que toutes les irrésolutions étaient dissipées, maintenant qu'il était bien décidé à suivre les ordres donnés par l'ombre de Constance; maintenant même qu'il avait promis à sa mère de ne plus partir, l'ombre ne penserait-elle pas que sa mission était accomplie, et ne jugerait-elle pas inutile d'apparaître de nouveau? C'était inquiétant; Roger commençait à s'habituer à cette jolie ombre qui, à défaut du corps, était au moins un dédommagement.

Aussi, une fois enfermé dans sa chambre, Roger ne perdit-il point de temps pour se coucher et éteindre sa lumière; mais la lune commençait à décroître, de sorte que le rayon illuminateur, qui, la veille, avait déjà tardé, ce soir-là tarda encore davantage. Enfin, après avoir éclairé successivement depuis l'angle de la chambre jusqu'au cadre, il se fixa sur le tableau; c'était le moment qu'attendait Roger avec tant d'impatience. Aussi jamais prière évocatrice ne sortit-elle aussi ardente des lèvres d'un enchanteur que celle qui s'échappa de la bouche du pauvre chevalier pour prier Constance de lui apparaître au moins une dernière fois. Aussi la prière du chevalier fut-elle exaucée.

Cette fois encore le tableau, comme la veille et comme l'avant-veille, tourna sur lui-même, et la blanche vision apparut. Roger jeta un cri de joie.

« Oui, c'est moi, dit l'ombre, c'est moi qui viens te dire adieu. Adieu donc, tu as obéi à l'ordre du Seigneur, le Seigneur te récompensera, je l'espère. Adieu, adieu. »

Et comme l'ombre disparaissait à ces mots, il sembla à Roger qu'il entendait deux ou trois sanglots mal étouffés, qui prouvaient que la morte regrettait autant que le vivant cette nouvelle séparation.

« Oh! non, non, s'écria Roger en s'élançant de son lit; oh! non, pas d'adieu, pas d'adieu! Oh! si j'avais la crainte de ne plus te revoir, Constance, Constance! je deviendrais fou! » Et Roger s'en alla tomber à genoux au pied du tableau, les mains étendues vers le Seigneur, et priant celui qui a tant souffert d'avoir pitié de lui qui souffrait tant.

Mais Roger n'invoquait plus qu'un tableau insensible, une toile muette, Roger était seul, les dernières vibrations de la voix de Constance, s'étaient éteintes; l'ombre avait disparu.

Alors il regagna son lit, tout brisé par la douleur; il avait entendu l'adieu de Constance; ce qu'il avait craint était arrivé, cette apparition c'était la dernière, la pierre était retombée sur la tombe, la pierre ne se relèverait pas.

Il sembla à Roger qu'il perdait Constance une seconde fois. Plus d'une heure s'écoula pour lui dans une agitation fiévreuse qui tenait presque du désespoir. Cet adieu trois fois répété, et les deux dernières fois avec des sanglots, cet adieu pleurait éternellement à son oreille, et lui-même, sans savoir qu'il parlait, répétait involontairement : « Adieu! adieu! »

Tout à coup, il sembla à Roger qu'un bruit de pas légers, un bruit presque insensible, un bruit comme celui que ferait une sylphide en passant sur des fleurs, se faisait entendre de l'autre côté de la boiserie. Roger se souleva sur son lit, haletant, éperdu, espérant et tremblant à la fois, les yeux fixes sur le tableau maintenant perdu dans l'obscurité; mais malgré l'obscurité il lui sembla que le cadre qu'on distinguait seul dans la nuit s'agitait de nouveau; bientôt il n'eut plus de doute, le tableau tournait sur lui-même.

Constance apparut pour la seconde fois, mais cette fois l'ombre se détacha de la boiserie, et sautant légèrement à terre, s'élança vers le jeune homme, en s'écriant :

« Roger! Roger! je ne suis pas morte! je ne suis pas l'ombre de Constance! Je suis Constance elle-même! »

Et en même temps, le chevalier, presque fou de joie, sentit effectivement que ce n'était pas une ombre, mais bien un corps qu'il pressait entre ses bras.

VIII

COMMENT ON APPRIT A ANGUILHEM ET A BEUZERIE QUE LE VICOMTE DE BOUZENOIS, EX-CAPITAINE DE LA FRÉGATE LA THÉTIS, ÉTAIT MORT INTESTAT, ET QUELLES FURENT LES MODIFICATIONS QUE CETTE NOUVELLE APPORTA DANS LES PROJETS DES DEUX FAMILLES.

En trois mots, Constance mit Roger au fait de ce qui s'était passé.

Le temps qu'avait perdu notre fugitif dans son voyage d'Amboise à Chinon avait donné à l'abbé Dubuquoi le loisir d'accourir à Anguilhem, et de raconter au baron et à la baronne la nouvelle escapade du chevalier; alors on avait jugé avec raison qu'il se dirigerait sur Chinon, et l'on avait avisé au moyen d'en finir avec cet entêtement amoureux qui promettait de ne pas laisser un seul moment de repos aux parents des deux jeunes gens. L'abbé Dubuquoi avait eu alors cette heureuse inspiration de proposer au baron de faire passer Constance pour morte. La baronne, comprenant dans son cœur de mère ce que cette nouvelle inattendue causerait de douleur à son fils, s'était longtemps opposée à cette supercherie; enfin, il lui avait fallu céder aux bonnes raisons de son mari, et le baron était parti pour mettre la supérieure dans le complot. Le hasard avait justement fait qu'une religieuse était trépassée l'avant-veille, cela donnait donc toute facilité à l'exécution du plan.

On a vu comment ce plan s'exécuta.

Mais ce qu'on n'avait pu penser, ce fut l'intensité de la douleur que cette nouvelle causa au chevalier; ce qu'on n'avait pu prévoir, surtout, c'était la résolution extrême que cette douleur amènerait.

Aussi lorsque la nouvelle que Roger voulait se faire jésuite arriva à Anguilhem, transmise par l'abbé Dubuquoi, cette nouvelle causa au baron et à la baronne un véritable désespoir. Comme nous l'avons vu, le baron partit aussitôt pour Amboise, espérant que son influence paternelle ramènerait le chevalier à des idées plus raisonnables; mais dès la première conversation qu'il avait eue avec son fils, le baron s'était aperçu que c'était une résolution parfaitement arrêtée dans l'esprit du chevalier, et que rien au monde n'en pourrait faire sortir.

Il écrivit aussitôt à la baronne pour lui faire part de la désespérante certitude qu'il venait d'acquérir.

Alors la baronne, à son tour, avait fait un projet, projet inspiré par son cœur maternel, c'était de se servir de Constance, que le chevalier croyait morte, pour ordonner au malheureux enfant de renoncer à sa folle résolution; elle s'était fait conduire à Beuzerie, elle avait tant prié la vicomtesse, tant supplié le vicomte, que ni l'un ni l'autre n'avait pu résister aux larmes de la baronne, et qu'ils avaient consenti à ce que leur fille parût revenir de l'autre monde pour rendre le chevalier Roger-Tancrède à celui-ci.

Alors la baronne avait écrit à son mari, pour qu'il exigeât au moins qu'avant de prendre une résolution définitive, le chevalier revînt passer quinze jours à Anguilhem, demande que Roger n'avait pas pu refuser à son père. Nous avons vu comment s'étaient passés les douze premiers jours et comment l'entêtement du chevalier avait rendu l'intervention de Constance indispensable.

Tout avait donc été selon les souhaits des grands parents : la mécanique préparée par le plus habile menuisier de Loches avait parfaitement tourné sur elle-même : le baron et la baronne avaient suivi dans le cœur de leur fils l'impression produite par les apparitions successives de Constance : enfin la troisième était venue mettre le sceau aux deux premières. Constance, couchée près de sa mère dans une des chambres les plus reculées du château, avait fait les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, ses derniers adieux à Roger, lorsque la douleur l'emportant chez elle sur toute autre considération, elle prit à son tour une résolution extrême, et profitant du sommeil de sa mère, elle se releva, se rhabilla, sortit sur la pointe du pied, et débarrassée des surveillants, qui jusque-là lui avaient dicté ses paroles et avaient contenu ses sentiments, elle se glissa de corridors en corridors jusqu'à l'endroit de la boiserie où elle avait l'habitude de prendre place, poussa le ressort, et apparut au chevalier non plus comme une ombre, mais comme une délirante réalité.

Roger était l'homme des résolutions soudaines ; un instant étourdi comme un mort qu'on tirerait de sa tombe, et qui en rouvrant tout à coup les yeux, reverrait le ciel et se reprendrait à la vie et au bonheur, il n'eut de force que pour ne pas tomber écrasé sous le poids de sa joie ; mais ce moment passé, il vit que l'occasion, tant cherchée par lui, se présentait d'elle-même, unique, rapide, fugitive ; aussi fut-il décidé à l'instant même qu'il ne la laisserait pas échapper.

En un instant, le chevalier fut prêt ; quant à Constance, elle l'avait écrit à son amant : sa vie n'était plus à elle, mais à lui, et c'était à lui d'en disposer. Quand il lui proposa de fuir à l'instant même, et de gagner ensemble le premier village où ils se marieraient, non-seulement elle ne lui fit aucune objection, mais elle l'assura qu'elle était prête à le suivre au bout du monde. Le chevalier ne douta plus qu'il ne touchât enfin à la conclusion de son roman.

Tous deux descendirent à l'instant même, glissant dans les corridors et le long des escaliers, sans bruit, comme deux ombres, puis ils arrivèrent dans la cour. Roger courut à l'écurie, sella Christophe qui, depuis quelque temps, se reposait de ses fatigues passées, mais qui, toujours bon et impassible, se laissa faire sans résistance aucune ; puis il entr'ouvrit la grande porte le plus doucement qu'il put, s'élança sur Christophe, fit monter Constance sur une borne, força le cheval de s'approcher d'elle jusqu'à ce que Constance pût sauter en croupe, puis la jeune fille bien assurée derrière lui, Roger partit au galop.

Ils coururent ainsi deux heures ; mais comme on était arrivé au mois de juillet, c'est-à-dire aux jours les plus longs de l'année, au bout de ces deux heures, le jour avait commencé à paraître. Roger pensa donc qu'il était urgent de s'arrêter, attendu qu'un jeune homme et une jeune fille, voyageant au grand galop, pouvaient paraître suspects. Il avisa au même instant à sa droite un village, qu'il reconnut pour la chapelle Saint-Hippolyte, et se dirigea sur ce village.

Comme nous l'avons dit, Roger n'avait en matrimoniomanie d'autre connaissance que celle qu'il avait puisée dans les romans du temps. Or, dans les romans du temps, toutes les unions contrariées se nouaient à l'insu des parents devant quelque bon prêtre de village qui, prenant à la lettre la recommandation que le Seigneur fit à nos premiers pères de croître et de multiplier, croyait suivre le précepte de la Bible, en sanctifiant le plus de mariages possible. Roger s'avança donc plein de confiance vers le presbytère, et ayant frappé à la porte qui lui fut ouverte par une bonne grosse gouvernante de trente-cinq à quarante ans, il demanda à parler au curé.

Le bon curé s'apprêtait à dire sa messe, ce qui parut à Roger d'un bon augure. Il expliqua au curé le plus succinctement possible la cause qui l'amenait, et lui demanda s'il ne pourrait pas célébrer le mariage séance tenante. Le bon prêtre sourit de l'empressement du jeune homme ; mais il lui expliqua qu'il y avait quelques formalités préparatoires à accomplir, comme par exemple de se confesser, de décliner ses noms de famille et de baptême, de jurer qu'on n'était point parents à un degré prohibé par l'Église, etc., etc. ; que ces formalités nécessitaient toujours vingt-quatre ou trente-six heures de retard, que par conséquent, quelle que fût sa bonne volonté, la bénédiction nuptiale ne

pouvait avoir lieu que le lendemain ou le surlendemain ; seulement, en attendant, les deux jeunes gens resteraient au presbytère, Roger sous la garde du curé, et Constance sous celle de sa gouvernante. Ce contre-temps déplaisait fort à Roger; aussi insista-t-il de toutes ses forces ; mais le curé fut inflexible, et comme il déclara qu'aucun de ses confrères ne serait plus traitable que lui, Roger préféra rester à la chapelle Saint-Hippolyte que de gagner quelque autre village, course qui, sans lui offrir une chance plus prompte, l'exposait à être reconnu ou du moins remarqué.

Le curé alla donc dire sa messe ; et comme il paraissait partager les craintes qu'éprouvait Roger, il recommanda aux deux enfants de ne point se montrer ni à la porte, ni aux fenêtres ; puis, à son retour, il procéda aux questions d'usage. Le jeune homme déclara s'appeler le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem, et la jeune fille, Aglaé-Constance de Beuzerie ; le premier âgé de dix-sept ans et cinq mois, la seconde de quinze ans moins huit jours. Tous deux jurèrent, en outre, qu'ils n'étaient ni compère ni commère, ni cousin ni cousine, ni parents, enfin, à quelque degré que ce fût.

Le curé leur ordonna alors, tandis qu'il irait vaquer à quelques affaires d'urgence, de se préparer à la confession en faisant chacun de son côté son examen de conscience.

A son retour, la confession réciproque eut lieu. Il est inutile de dire que ce fut celle de deux enfants purs et chastes, et qu'en avouant cet amour qui jusqu'alors leur avait fait tenter à tous deux de si folles entreprises, ni l'un ni l'autre n'eut à rougir, même d'une pensée.

Cette double confession parut rassurer complétement le bon curé qui jusque-là n'avait point paru exempt de quelques inquiétudes; puis, sous le prétexte qu'il était urgent que ces deux jeunes âmes ne péchassent ni par pensée, ni par actions, ni par omission dans l'intervalle qui séparait l'absolution de la bénédiction nuptiale, il enferma Roger dans le cabinet où était sa bibliothèque ecclésiastique, et Constance dans la chambre de sa gouvernante.

A dîner cependant les deux jeunes gens se retrouvèrent ensemble. Roger demanda alors au curé s'il croyait pouvoir les marier le lendemain, ce à quoi le digne homme répondit qu'il n'y voyait pas de difficulté si d'ici là il ne surgissait aucun empêchement. Cette assurance calma quelque peu l'inquiétude de Roger, et fit qu'après le dîner il se retira dans la bibliothèque sans trop de difficulté. Il y trouva un lit de sangle qui, pendant qu'il était à table, avait été dressé à son intention.

L'heure du souper arriva. Comme le matin, les deux jeunes gens se retrouvèrent encore en face l'un de l'autre. Roger était resplendissant de bonheur ; après ce miracle de résurrection qui s'était opéré, il ne croyait plus à une séparation possible. Constance était timide et rougissante, mais la joie glissait en rayons lumineux entre ses paupières à demi fermées ; mais le bonheur s'ouvrait un passage par chacun des mots qui sortaient de sa bouche.

Après le souper, le curé dit la prière pour tout le monde, puis après la prière chacun se retira chez soi.

Roger essaya de lire, mais le moyen de lire quand notre pensée vibre au fond de notre propre cœur, plus douce, plus tendre, plus harmonieuse que toutes les pensées de la terre, et pourtant il lisait ce miracle de poésie, qu'on appelle les amours de Jacob et de Rachel ; mais il trouva que Rachel était bien peu de chose près de Constance, et il s'affirma à lui-même que pour mériter Constance il eût accompli bien d'autres épreuves que celles auxquelles avait été soumis Jacob. C'est, au reste, le moyen que le temps passât vite, que de le passer en rêvant. Onze heures sonnèrent, et à chaque lent et solennel battement de la cloche, Roger tressaillit en songeant que dans huit heures il serait le mari de Constance.

Cette douce pensée l'accompagna dans son lit et le suivit jusque dans son sommeil. Il rêva que le jour était venu et qu'on entrait dans sa chambre pour le prévenir que le prêtre n'attendait plus que lui. En ce moment il sembla à Roger qu'à travers ses paupières fermées il entrevoyait le jour, et que plusieurs voix parlaient hautement près de lui. Cette sensation fut si réelle que Roger se réveilla, et, ouvrant les yeux, se trouva en face de son père.

A cette vue, la figure de Roger exprima un tel désespoir, que si bien préparé que fût le baron à réprimander sévèrement l'éternel fugitif, il n'en eut pas la force, et voyant déjà les souffrances d'un homme dans ce pauvre cœur d'enfant, il se contenta de lui tendre la main en lui disant ce seul mot : « Courage. »

Peut-être Roger eût-il réagi contre des reproches : il n'eut pas de force contre l'indulgence ; il se jeta

dans les bras du baron, en demandant si on allait le séparer de Constance. Le baron le regarda fixement, et voyant l'anxiété peinte sur chacun de ses traits :

« Écoute, lui dit-il, mon premier mot a été : Courage; le second sera : Espoir.

— Oh! mon père, mon père, s'écria Roger, on m'a déjà trompé si cruellement que je ne puis vraiment plus espérer.

— Mais à l'époque où nous te trompions, Roger, dit le baron, nous étions pauvres, tandis que maintenant...

— Maintenant, mon père, sommes-nous donc riches?

— Peut-être, dit le baron.

— Peut-être, s'écria Roger, peut-être! Que voulez-vous dire, mon père, et comment notre fortune aurait-elle pu changer du jour au lendemain?

— Notre cousin le vicomte de Bouzenois est mort; nous en avons reçu, la baronne et moi, la nouvelle ce matin.

— Mort en nous nommant ses héritiers! s'écria Roger.

— S'il en était ainsi, je ne t'aurais pas dit que nous étions riches peut-être; je t'aurais dit que nous étions riches certainement. Le vicomte est mort *intestat*.

— *Intestat*, mon père?

— Oui, *intestat*, chevalier. »

Le baron mit une lenteur si imposante à prononcer ce mot, que le chevalier comprit qu'il devait être d'une suprême importance.

« Alors qu'arrive-t-il? demanda d'une voix timide le jeune homme qui ne voyait pas encore comment la mort de M. de Bouzenois le rapprochait de Constance.

— Il arrive, monsieur, reprit le baron, que la succession est ouverte, et ne nous est disputée que par un fils du premier lit, qui prétend que sa mère n'avait fait donation de ses biens à M. de Bouzenois qu'à la condition que toute la fortune serait reversible sur sa tête.

— Eh bien! mon père?

— Eh bien! les pièces sont au parquet, un procès va être ouvert; maître Coquenard, mon procureur, m'écrit que le procès est imperdable pour peu qu'on le suive avec activité et intelligence, et si nous gagnons ce procès...

— Si nous gagnons ce procès, mon père...

— Nous avons soixante et quinze mille livres de rente; rien que cela; et alors c'est M. de Beuzerie qui nous fait la cour, c'est nous qui le regardons du haut de notre grandeur, c'est nous enfin qui faisons un sacrifice en nous alliant à lui.

— Oh! mon père, mon père, quel espoir me donnez-vous là, s'écria Roger. Comment! vous croyez, vous pensez...

— Je sais ce que je crois, je sais ce que je pense, dit le baron; le bon curé que tu avais pris pour ton confident a expédié un messager à Beuzerie en même temps qu'à Anguilhem; de sorte que j'ai rencontré le vicomte à trois lieues d'ici, accourant pour chercher sa fille comme j'accourais pour te chercher, toi; il était très-furieux de tout ce qui venait de se passer; mais au premier mot que je lui ai dit de la lettre de maître Coquenard, il s'est fort adouci, et a même laissé entrevoir qu'après l'esclandre que ne manquerait pas de faire dans les environs ta fuite avec sa fille, il regardait d'avance son projet de mariage avec le comte de Croisey comme manqué.

— Oh! mon père, mon père, que me dites-vous là!

— Vous comprenez, monsieur, reprit le baron, c'était un appel à ma loyauté.

— Et qu'avez-vous répondu, mon père?

— J'ai répondu qu'entre nous autres gentilshommes, un titre n'était qu'un titre, que le nom était tout, et qu'on savait dans toute la province que, quoique les d'Anguilhem ne fussent que barons, ils dataient des premières croisades, tandis qu'au commencement du règne de notre grand roi, le grand-père du comte de Croisey avait eu toutes les peines du monde à faire ses preuves pour entrer dans les écuries de Sa Majesté. Ce qui voulait dire que si la baronne d'Anguilhem était présentée à la cour, elle y aurait certainement le pas sur la marquise de Croisey.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il m'a tendu la main et m'a dit : « C'est bien, nous reparlerons de cela. »

— Oh! monsieur, oh! mon père, s'écria Roger, que vous me faites de bien! Et Constance, où est Constance?

— Constance est près de son père comme je suis près de toi; Constance va retourner à Beuzerie comme nous allons retourner à Anguilhem. Demain j'irai faire une visite d'excuses au vicomte, et dans cette visite nous parlerons de tout cela.

— Oh ! mon père, dit Roger, faites bien valoir mon amour, dites que j'adore Constance, dites que je ne peux vivre sans elle, dites, dites que je meurs si on me l'enlève, dites...

— Je dirai que, selon toute probabilité, vous aurez un jour soixante et quinze mille livres de rente, et, croyez-moi, monsieur, cette éloquence-là vaudra bien la vôtre.

— Dites ce que vous voudrez, mon cher père, mais obtenez une promesse du vicomte.

— En ce cas, laissez-moi faire, dit le baron ; car, croyez-moi, je sais mieux que vous comment il faut m'y prendre.

— Et... et... balbutia Roger.

— Et quoi, demanda le baron ?

— Et Constance.

— Eh bien ! Constance ?

— Ne la verrai-je point ?

— Ceci, monsieur, est parfaitement impossible ; vous ne pouvez revoir Mlle de Beuzerie, maintenant, que dans la maison paternelle, et avec l'agrément du vicomte et de la vicomtesse.

— Et croyez-vous, monsieur, demanda Roger avec timidité, que cet agrément se fasse attendre ?

— Dans trois ou quatre jours, j'espère.

— Trois ou quatre jours ? dit Roger, hélas ! c'est bien long.

— Et quand vous croyiez ne plus la revoir du tout, c'était bien autrement long, ce me semble ?

— Aussi, reprit Roger, je voulais me faire jésuite.

— Oui, oui, monsieur, dit le baron ; oui, je le sais bien, vous avez une foule d'idées plus ingénieuses les unes que les autres ; oh ! vous êtes homme de ressources ; aussi nous emploierons votre imaginative.

— A quoi, mon père ?

— Nous vous dirons cela à Anguilhem. »

Et, sans que le chevalier pût tirer aucun éclaircissement du baron sur le projet dont il paraissait devoir être la cheville ouvrière, tous deux remontèrent à cheval et reprirent le chemin du château.

Il va sans dire que le baron seul prit congé du bon curé, et que Roger ne réclama aucunement la faveur de lui faire ses adieux.

IX

COMMENT ET A QUELLES CONDITIONS LE MARIAGE DE Mlle DE BEUZERIE AVEC LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FUT A PEU PRÈS DÉCIDÉ ENTRE LES GRANDS PARENTS.

C'était la troisième fois que Roger revenait à Anguilhem, après avoir vu échouer ses projets ; mais cette fois, cependant, il n'y revenait pas tout à fait sans espérances. Si ignorant que Roger fût des choses de ce monde, il avait parfaitement senti le changement que la mort de M. de Bouzenois amenait dans sa position, en supposant même, comme le disait son père, la succession de l'ex-capitaine de frégate soumise aux chances d'un procès.

En arrivant au château, ses espérances redoublèrent, car la baronne, qui attendait son mari et son fils à la fenêtre de la tour, d'où l'on découvrait tous les environs, descendit en les apercevant, et vint au-devant d'eux avec son visage le plus riant. Roger piqua droit à elle, sauta en bas de son cheval, et se jeta dans ses bras en murmurant tout bas :

« Est-ce que vous avez de l'espoir, vous aussi, ma mère ? Oh ! ne me trompez pas, ne me trompez pas !

— Oui, mon enfant, oui, mon cher enfant, répondit la baronne ; oui, sois tranquille, tout ira bien. »

En effet, la baronne, comme son mari, avait de son côté vu s'opérer une métamorphose. Lorsque le matin, la vicomtesse, qui avait accompagné Constance à Anguilhem, s'était aperçue de la disparition de sa fille, elle avait été furieuse. C'était au milieu de cette irruption de colère maternelle qu'était arrivée la fameuse lettre de maître Coquenard, annonçant aux d'Anguilhem la mort de M. de Bouzenois. Or cette lettre avait calmé la vicomtesse comme par enchantement, et elle avait incontinent paru oublier une partie de sa douleur pour prendre part à l'heureuse nouvelle que venaient de recevoir ses voisins. Enfin, lorsque le messager du curé de la chapelle Saint-Hippolyte était apparu tout haletant au château, annonçant que les fugitifs étaient au presbytère, ce fut presque avec un sentiment de regret que la vicomtesse apprit que, grâce aux scrupules du bon prêtre, les deux enfants n'étaient point mariés. Cependant, comme elle ignorait que même message avait été dépêché tant à son mari qu'au baron, et

qu'elle voulait annoncer en même temps au vicomte la fuite et l'événement qui faisait de cette fuite presque un bonheur, elle fit mettre le cheval au coche qu'on avait laissé chez le métayer, pour que Roger ne remarquât point sa présence, et elle partit pour Beuzerie, mais en laissant tomber dans ses adieux à la baronne quelques paroles qui voulaient dire le plus clairement du monde qu'une visite du baron à Beuzerie, non-seulement serait bien reçue, mais même dans les circonstances où l'on se trouvait, serait regardée par elle comme indispensable.

Les présages continuaient donc d'être heureux du côté de la vicomtesse comme du côté du vicomte. Quant à Constance, le chevalier avait ses motifs pour savoir à quoi s'en tenir à son égard.

Il fut donc convenu, dans un conseil général auquel assista l'abbé Dubuquoi, dont les fonctions commençaient à tourner à la sinécure, que le baron irait le lendemain faire une visite à Beuzerie, et selon les circonstances parlerait mariage ou se tairait; mais l'avis de tout le monde, même celui de l'abbé, fut qu'il aurait incontestablement à parler mariage.

Ce grand jour, si impatiemment attendu par Roger, arriva enfin. A six heures, il était debout et avait réveillé son père. Mais le baron était trop exact observateur des convenances pour se présenter à Beuzerie avant midi. Il fallut donc que Roger prît patience. Ce qu'il fit en parlant de Constance avec sa mère.

A neuf heures, le baron partit, monté sur Christophe. Roger lui fit promettre de ne rester à Beuzerie que le temps strictement nécessaire au débat des différentes conditions relatives à son mariage. Le baron promit d'être de retour à quatre heures de l'après-midi.

A deux heures, Roger n'y put tenir; il jeta sa carnassière sur son dos, prit son fusil, détacha Castor qui, depuis plus d'un an, tout au contraire de Christophe, était resté dans un repos absolu, et prit le chemin de Beuzerie. Au tiers de la route à peu près, il aperçut le baron, qui revenait au grand trot. L'allure était déjà de bon présage.

En deux enjambées Roger fut au cou de son cheval.

En effet, les nouvelles étaient bonnes et toutes choses étaient arrangées, non selon le désir exact de Roger, mais selon celui de son père.

La recherche de Roger était tacitement agréée par le vicomte et la vicomtesse; le lendemain toute la famille d'Anguilhem allait faire une visite de bon voisinage à Beuzerie : cette visite se passerait comme une visite ordinaire, sans qu'il fût question de rien, attendu que, plein de prudence qu'il était, le vicomte ne voulait point qu'on soupçonnât ses nouveaux projets; puis le lendemain ou le surlendemain de sa visite, Roger partirait pour Paris où il suivrait en personne le procès de l'issue duquel dépendait le consentement définitif du vicomte. Cette résolution présentait le double avantage de remettre les affaires aux mains de celui qui avait le plus d'intérêt à ce qu'elles se terminassent, et de retenir Roger une année au moins éloigné de Constance; car à cette époque les plus courts procès étaient fort longs; pendant ce temps Constance retournerait au couvent où elle attendrait sa seizième année, et Roger sa dix-neuvième. C'était à cette époque l'âge de rigueur pour les mariages en province.

Il y avait dans tout cela du bon et du mauvais pour Roger. Il aurait voulu se marier d'abord et partir après : cela lui paraissait bien plus logique et autrement raisonnable; aussi le baron eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que la chose était impossible, puisque son mariage ne devait être que la conséquence du gain de son procès. Le raisonnement était cependant si clair et si nettement posé que le chevalier fut forcé de s'y rendre. Roger était donc à peu près décidé à se laisser aller à cette nouvelle combinaison, lorsqu'on rencontra, à une demi-lieue d'Anguilhem, la baronne qui, accompagnée de l'abbé, était venue à son tour au-devant de son mari et de son fils.

Là le plan arrêté chez le vicomte fut de nouveau exposé par le baron, et, au grand désespoir de Roger, obtint l'assentiment général. Force fut donc au pauvre chevalier de se rendre tout à fait. Il fut alors convenu qu'on irait faire le lendemain la visite aux Beuzerie, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, que le chevalier partirait pour Paris dans trois jours.

Cependant, il faut le dire, Roger était injuste envers la Providence : après s'être vu refuser positivement Constance, après l'avoir cru morte et avoir voulu se faire jésuite, il la retrouvait vivante, il la retrouvait toujours fidèle, et, selon toute probabilité, la fortune et le bonheur lui arrivant ensemble, il n'avait qu'un temps plus ou moins long à attendre pour devenir à la fois un riche seigneur et un heu-

reux mari. Il y avait dans cette double pensée une source de consolations fort réelles ; aussi Roger, en les pesant à la balance de sa raison, commença-t-il à voir l'avenir un peu plus en rose qu'il n'avait fait aux premiers mots du baron, et à oublier peu à peu le départ pour ne plus songer qu'au retour.

Puis, disons-le, dans toutes les époques, le mot Paris a eu aux oreilles du provincial un retentissement magique. Paris, c'est le but où tendent toutes les organisations jeunes et vivaces. Pour les libertins, Paris, c'est le plaisir ; pour les ambitieux, Paris, c'est la gloire ; pour les spéculateurs, Paris, c'est la fortune. Bien souvent le mot Paris avait été prononcé devant Roger, mais jamais Roger n'y avait fait attention ; car jamais il n'avait cru qu'il surgît dans sa vie un tel événement qu'il eût occasion de faire un voyage à Paris. Mais tout à coup cet événement inattendu se présentait. Le mot Paris résonnait à son oreille, accompagné d'un certain cliquetis d'écus dont la musique est toujours agréable, même à l'homme le plus désintéressé. Bref, le soir même, en se couchant, Roger s'avouait tout bas à lui-même, que puisqu'il était absolument forcé de se séparer de Constance pendant un certain laps de temps, mieux valait que ce temps s'écoulât pour lui à Paris que partout ailleurs.

Le lendemain, le baron et Roger endossèrent leurs plus beaux habits, tandis que la baronne passait la plus belle de ses six robes ; puis, à neuf heures, tous trois montèrent dans la carriole et partirent pour Beuzerie.

Les choses se passèrent comme elles avaient été arrêtées d'avance entre le baron et le vicomte, c'est-à-dire dans les règles absolues d'une étiquette presque royale. Il ne fut aucunement question de ce qui était arrivé entre les jeunes gens. Roger et Constance se saluèrent comme s'ils étaient présentés l'un à l'autre pour la première fois. Le baron notifia officiellement à M. et à Mme de Beuzerie la mort de M. de Bouzenois, chevalier des ordres du roi et capitaine d'une de ses frégates, reçut les compliments de condoléance du vicomte et de la vicomtesse, et annonça que la succession devant susciter un grand procès, son fils le chevalier allait partir pour Paris afin de le suivre. Le vicomte et la vicomtesse souhaitèrent alors au chevalier une réussite entière, en appuyant fort sur le plaisir que le bon succès leur ferait particulièrement ; puis à leur tour ils laissèrent échapper que leur fille, étant encore trop jeune pour penser à aucun établissement, allait rentrer à son couvent de Chinon, où elle resterait jusqu'à ce que le moment fût venu de la marier.

Ces communications officielles échangées, le baron, la baronne et le chevalier se levèrent, puis, saluant gravement, prirent congé du vicomte et de la vicomtesse, remontèrent dans leur carriole et reprirent le chemin d'Anguilhem.

La soirée et la journée du lendemain s'écoulèrent en préparatifs de départ. Le soir, le baron pria solennellement Roger de monter dans sa chambre. Roger comprit qu'il s'agissait d'aller recevoir les instructions paternelles, et se présenta respectueusement devant le baron qui le reçut debout ; quant à la baronne elle était assise, et l'on s'apercevait qu'elle avait beaucoup pleuré et qu'elle était obligée de rassembler toutes ses forces pour ne pas pleurer encore.

Le chevalier s'avança lentement, et, arrivé à deux pas de son père, il inclina la tête.

« Mon fils, dit le baron, vous allez entrer dans un monde nouveau et inconnu pour vous, gardez, avant toute chose, votre honneur ; l'honneur d'un gentilhomme c'est comme la réputation d'une femme, une fois taché il ne se lave jamais. Avant toute chose, je vous le répète, veillez donc sur votre honneur.

Vous ferez connaissance de jeunes gens, je ne dirai pas plus nobles que vous : tout gentilhomme pouvant faire ses preuves est l'égal d'un autre gentilhomme ; mais de jeunes gens plus favorisés que vous. Vous trouverez le jeu fort en usage dans leur compagnie, ne jouez que lorsque vous ne pourrez faire autrement, vous n'êtes ni assez riche pour pouvoir perdre, ni assez pauvre pour désirer gagner ; en tout cas, si vous aviez le malheur de jouer et de perdre, vendez jusqu'à votre dernière chemise pour payer votre dette ; toute dette est sacrée, mais une dette de jeu l'est deux fois.

Nous avons calculé, la baronne et moi, que cent louis peuvent suffire à toutes vos dépenses pendant un an ; voici donc la première moitié de cette somme : les pièces sont vieilles, car ce sont nos économies de quinze ans : jeune et actif comme vous l'êtes, vous courrez au palais, vous irez saluer les juges, vous quêterez de puissantes protections, et vous réussirez, j'en ai l'espoir : la fortune aime les jeunes têtes.

Chaque semaine, vous recevrez de nous une lettre détaillée, à laquelle vous répondrez chaque semaine par des détails aussi exacts ; en sorte que si nous gagnons notre procès, vous aurez été vous-même l'artisan de votre propre fortune. Puis, ce procès gagné, si vous épousez Constance, comme il n'y a pas de doute, et que ce mariage fasse votre bonheur, vous n'aurez dû votre bonheur qu'à vous-même, ce qui, dans ce monde, est bien quelque chose.

Vous partirez sur Christophe ; c'est une bonne bête, rude à la fatigue, d'une encolure agréable, et qui serait meilleure encore si vous ne l'aviez pas surmenée quelquefois. On l'a ferré à neuf, hier en passant à Saint-Aignan, faites-lui tailler les crins à la mode du moment. Son harnais est propre, sa selle est excellente ; vous trouverez mes pistolets de voyage dans ses fontes.

Maintenant, mon fils, vous nous avez fait quelquefois de la peine ; nous vous la pardonnons, votre mère et moi : à mon tour, je vous en ai fait beaucoup, à propos de cette histoire de mort ; je ne sais pas si j'avais le droit de vous faire cette peine, je ne le crois pas, car c'était un mensonge, et, fait même dans une bonne intention, un mensonge est toujours un mensonge : je demande pardon de celui-là à Dieu.

— O mon père ! mon père ! s'écria Roger ne pouvant retenir ses larmes.

— Je ne vous ai pas dit cela pour vous faire de la peine, Roger, dit le baron se méprenant au sentiment qui avait arraché cette exclamation à son fils. Vous êtes un bon et brave cœur, mais vous avez une mauvaise tête ; défiez-vous donc de vous-même encore plus que des autres. C'est le dernier conseil de votre père qui vous aime. Et maintenant, continua le baron profondément ému lui-même, recevez notre bénédiction. »

Roger tomba à genoux, et le baron, avec un geste plein de tendresse et de dignité paternelle, abaissa ses mains vers lui, et sans cesser de regarder le ciel, les imposa un instant sur la tête de son fils. En se relevant, Roger se jeta dans les bras de sa mère.

« Cher enfant, dit la baronne, monte à ta chambre et pleure tout à ton aise, car je sens à mes larmes que tu dois avoir bien besoin de pleurer. Au reste, sois tranquille, c'est moi qui mettrai les post-scriptum aux lettres que t'écrira ton père. »

Roger embrassa de nouveau sa mère, qui, sans qu'il eût eu besoin de parler, répondait si bien à la pensée intime de son cœur. Puis, après avoir baisé la main que son père lui tendait, il monta à sa chambre et pleura en effet une partie de la nuit.

Le jour venu, il s'habilla de son habit de voyage. Le baron d'Anguilhem était déjà levé et avait pourvu à tout ; Christophe était sellé et bridé, et avait sur sa croupe un portemanteau convenablement garni. Le chevalier remarqua avec un profond attendrissement que le baron avait les yeux presque aussi rouges qu'il les avait lui-même.

Une collation était servie, mais, comme on le comprend bien, personne n'y toucha. Chacun pleurait ou dévorait ses larmes. Le baron sentit que plus tôt on mettrait fin à cette situation douloureuse pour tous, mieux cela vaudrait. En se levant de table, Roger s'approcha de son gouverneur et lui demanda pardon des tourments qu'il lui avait donnés. Le pauvre abbé, tout égoïste qu'il était dans les circonstances ordinaires de la vie, pardonna d'une voix fort émue à son élève les mille et une petites peccadilles qu'il pouvait avoir commises à son égard.

Roger sortit donnant le bras à sa mère et la main à son père : à la porte il trouva les domestiques de la maison qui pleuraient à chaudes larmes ; car à Anguilhem tout le monde adorait Roger. Il les embrassa, comme il eût fait à des amis, et ils pleurèrent plus fort.

Castor jetait de grands cris et s'élançait de toute la longueur de sa chaîne, on eût dit que le pauvre animal comprenait que son maître quittait la maison pour longtemps; son maître alla à lui, Castor se dressa contre sa poitrine et l'embrassa à sa manière.

Le baron et la baronne accompagnèrent leur fils un quart de lieue à peu près, puis comme il fallait s'arrêter quelque part, le baron s'arrêta là où il était; cette fois Roger, qui n'était plus sous le poids solennel de la bénédiction de son père, se jeta dans les bras du baron.

Puis vint le tour de la pauvre mère : la baronne ne pouvait se séparer de son fils, son pauvre cœur se brisait en sanglots, et elle maudissait au fond de l'âme cette malheureuse succession qui lui arrachait son enfant. L'abbé regardait tout cela de la fenêtre de la tour et faisait des signes avec son mouchoir.

Enfin le baron prit son fils par la main, et le conduisant à son cheval :

« Allons, du courage, mon fils, lui dit-il, rappelez-vous que vous avez dix-huit ans, et que par conséquent vous êtes un homme. »

Roger monta sur Christophe qui, la tête et la queue basses, semblait partager la tristesse générale; mais sa mère se précipita encore une fois vers lui, tendant vers son fils ses deux mains que son fils couvrit de baisers. Enfin le baron arracha sa femme à ces embrassements sans fin, et avec toute la force qu'il put rassembler :

« Piquez des deux, monsieur, dit-il à son fils, je vous l'ordonne. »

Roger obéit et s'éloigna. A cent pas de là, cependant, il se retourna pour revoir encore une fois sa mère. Puis, comme il la vit renversée et pleurante dans les bras du baron, il revint sur ses pas, l'embrassa encore une fois, serra encore une fois la main à son père et sa mère, puis reprit le galop, et cinq minutes après, ils avaient disparu derrière un massif d'arbres.

Alors Roger sentit à son pauvre cœur qu'il lui restait encore d'autres adieux à faire : il ne voulait pas, il ne pouvait pas s'éloigner sans revoir Constance. On avait dit, devant la jeune fille, quel jour il partait, et il espérait qu'elle avait compris que, quoique ce détour l'éloignât un peu, il passerait près de Beuzerie. Il pressa donc le pas de Christophe, et bientôt aperçut au-dessus de la garenne les girouettes du château.

Roger continua d'avancer, mais tout en regardant autour de lui avec un reste de timidité qu'avaient laissé au fond de son cœur les anciennes défenses du vicomte et de la vicomtesse. Au détour d'un chemin, il aperçut à travers les arbres une robe blanche, il s'avança, c'était Constance qui, un livre à la main et assise sur la mousse, faisait semblant de lire.

En un instant Roger fut auprès d'elle, et sautant à bas de Christophe, il tomba à ses genoux.

« Ah! vous voilà, Roger, s'écria la jeune fille, je vous attendais.

— Et moi! Constance, dit Roger, j'étais sûr de vous voir.

— Vous partez donc?

— Il le faut bien, vous le savez, notre bonheur est à ce prix.

— Oui, Roger; oui, dit la jeune fille, ma mère m'a tout dit : notre mariage est arrangé pour votre retour. Vous allez être riche, à ce qu'il paraît... Que je suis heureuse! je vous devrai tout.

— Oh! vous êtes un ange, Constance, dit Roger. Aussi, je ne puis pas croire à mon bonheur futur, et j'ai toujours peur que vous ne m'échappiez...

— C'est vous bien plutôt que je ne reverrai peut-être jamais, vous qui partez pour Paris, et qui allez m'oublier dans cette grande ville.

— Moi! vous oublier, Constance, oh! jamais, jamais. Si vous n'aviez pas plus à craindre de mon côté que j'ai à craindre du vôtre, je serais bien heureux.

— Et qu'avez-vous donc à craindre de mon côté?

— Ce que j'ai à craindre, Constance! j'ai à craindre de perdre mon procès, et qu'alors le vicomte ne retire sa parole et ne vous marie au marquis de Croisey.

— Je ne serai jamais à personne qu'à vous, Roger, répondit Constance, et si je ne suis pas à vous, je ne serai à aucun autre.

— Jurez-moi donc que vous ne vous marierez que lorsque je vous aurai dégagé moi-même de votre serment.

— Je vous le jure.

— Que vous ne croirez à rien de ce que l'on vous dira sur moi que ce que je vous dirai moi-même ou ce que vous lirez écrit de ma main.

— Je vous le jure, répéta Constance.

— Et moi, dit Roger, je vous jure à mon tour... »

En ce moment, un coup de feu partit à dix pas à peine des jeunes gens, et l'on entendit le vicomte qui appelait ses chiens.

« Mon père! s'écria Constance effrayée; oh! sauvez-vous! sauvez-vous! »

Roger appuya ses lèvres sur les lèvres de la jeune fille pâle et tremblante, murmura le mot adieu, et s'élançant sur Christophe, partit au galop. Au bout de cent pas, il se retourna : Constance avait disparu.

Il s'aperçut alors que Constance était seule engagée envers lui et qu'en échange du double serment que la jeune fille lui avait fait, il n'avait eu le temps de lui rien promettre; mais comme Roger était homme de conscience, il se fit tout bas à lui-même le serment qu'il eût dû faire tout haut.

Pauvre Roger! pauvre Constance!

Peut-être, grâce à cette imprudente exclamation qui vient de nous échapper, nos lecteurs se figurent-ils pouvoir deviner déjà quels incidents funestes menacent l'avenir amoureux de nos deux jeunes gens; mais, dussions-nous blesser leur amour-propre à l'endroit de la pénétration qu'ils ont ou qu'ils croient avoir, nous leur affirmons que, quelles que soient leurs suppositions, ces suppositions

ne peuvent avoir aucun rapport avec les événements étranges qui nous restent à leur raconter.

X

COMMENT LE CHEVALIER FIT SON ENTRÉE DANS LE MONDE.

Le chevalier mit onze jours à venir d'Anguilhem à Paris; en passant à Saint-Aignan, il avait, selon la recommandation de son père, fait polir et rajeunir Christophe par le premier vétérinaire de l'endroit; à Orléans il avait acheté une houppelande de voyage et fait poser un galon frais à son chapeau; à Versailles il avait eu bonne envie de s'arrêter à voir la cour, mais en comparant son équipage à ceux des seigneurs qu'il rencontrait, il avait eu honte de la comparaison et avait continué son chemin; de sorte qu'il était arrivé à Paris, sans s'arrêter autrement que pour manger, dormir et donner du repos à Christophe, ce qui n'empêchait pas, comme nous l'avons dit, qu'il n'eût mis onze jours à faire la route.

Le chevalier arriva à Paris par Chaillot: cette entrée de la capitale était loin d'être à cette époque ce qu'elle est aujourd'hui, de sorte que Roger ne fut pas trop émerveillé de ce qu'il voyait, et garda à l'endroit de la grande ville une fort respectable dignité; cependant il s'arrêta pour admirer la belle prison qui s'élevait au bas du couvent des Filles-Sainte-Marie, et qu'il prit d'abord pour un palais; puis il longea le quai de la Savonnerie, et entra dans le Cours-la-Reine. Là, il faut l'avouer, son étonnement commença. Il avait le Louvre devant lui, les Invalides au dôme resplendissant à sa droite; puis comme c'était un beau jour d'été, une foule de carrosses pleins de beaux seigneurs et des dames les plus élégantes de l'époque qui suivaient l'allée à sa gauche. Bientôt il se trouva au milieu d'un magasin de marbre, vaste atelier découvert où Louis XIV faisait tailler les statues dont il hérissait la France, et qui, situé le long de la rue de la Bonne-Morue, couvrait juste l'endroit où se trouve aujourd'hui la place de la Concorde. Dieu fasse paix à ceux qui ont substitué la pierre et la fonte au marbre et au bronze qui la couvraient à cette époque!

En arrivant à ce magasin de marbre qui lui faisait obstacle, le chevalier fut embarrassé pour savoir s'il passerait à droite ou à gauche. Il questionna un ouvrier.

« Monsieur, lui dit ce dernier, quoique votre cheval ait l'air d'une bonne et brave bête, il me semble un peu fatigué au fond. Ne prenez donc pas par le quai, dont le pavé est fort mauvais; passez par la porte Saint-Honoré, vous laisserez à votre gauche les Filles-de-la-Conception et l'hôtel du Luxembourg; puis vous arriverez à la place Louis le Grand; vous la reconnaîtrez facilement. C'est une grande place au milieu de laquelle on voit le roi à cheval. C'est un bon quartier où l'on peut choisir ses hôtels. »

Le chevalier suivit le chemin et le conseil; il trouva la place Louis le Grand à l'endroit indiqué; mais n'osant s'aventurer dans un si beau quartier, il continua sa route quelques pas encore, et voyant un hôtel d'assez modeste apparence et qui lui parut en harmonie avec l'état de sa fortune, il s'y arrêta: c'était l'hôtel de la Herse d'or.

Le chevalier franchit donc la grande porte d'un air assez résolu pour un provincial, et comme il était fatigué, il abandonna Christophe aux soins d'un palefrenier, monta à une petite chambre située au cinquième et qu'on lui désigna sur sa mine, se coucha, s'endormit et ne se réveilla que le lendemain.

Le lendemain venu, sa première idée fut d'aller remettre à un certain marquis de Cretté une lettre fort pressante qu'avait remise à son père M. d'Orquinon, son voisin de campagne. Mais en se mettant à sa fenêtre, le chevalier remarqua, entre la toilette des gens qui passaient à cheval ou en voiture et sa toilette à lui, une si grande différence, qu'il rougit de son accoutrement qui cependant lui avait toujours paru fort galant en province; il s'informa donc de la demeure d'un fripier chez lequel il se rendit immédiatement, et où il acheta un habit à peu près neuf, une veste encore présentable, des bas à coins et une épée. Ainsi transformé, le chevalier était, grâce à sa bonne mine personnelle, présentable même pour Paris, si ce n'est cependant que son habit bleu de ciel portait un nœud vert pomme sur l'épaule, union de couleur qui pouvait paraître un peu bien hasardée, mais qui tenait sans doute à une fantaisie amoureuse de son premier propriétaire. Une fois vêtu de son nouveau costume, le chevalier crut devoir étudier l'effet que produi-

rait sa mise fringante sur des manières moins nobles que ne l'étaient le marquis de Cretté et la société que notre débutant pouvait rencontrer chez lui ; et pour faire son expérience *in anima vili*, Roger se rendit chez maître Coquenard, procureur de son père, rue du Mouton, près la place de Grève.

Roger, comme nous l'avons dit, était beau garçon, et quoique de province, il sentait son gentilhomme. On reconnaissait, sans doute, le hâle des champs étendu sur sa figure arrondie et sur ses mains robustes ; mais il avait la jambe bien prise, mais de temps en temps son œil étincelait à travers sa timidité. Son épée seule l'incommodait fort en lui battant les mollets, car, à Anguilhem, il n'avait pas pris l'habitude de porter une épée. Ce frottement perpétuel lui causait de l'inquiétude ; il ne savait pas encore non plus se faire faire place par les manants et céder le haut du pavé à ses supérieurs : de sorte qu'il se dérangeait pour un porteur de chaise et coudoyait un homme de qualité ; mais son air étonné le sauva du mécontentement de ceux-ci, tandis que ses formes vigoureuses lui épargnèrent les railleries de ceux-là. En effet, le chevalier, comme nous l'avons dit, avait cinq pieds sept à huit pouces et était taillé à l'avenant, ce qui, dans tous les pays du monde, inspire toujours une certaine considération.

M. Coquenard reçut Roger fort gracieusement. De son côté Roger, seigneur tout à fait sans façon, accepta l'offre qui lui fut faite de prendre sa part d'un civet du plus délicieux aspect, et d'un pâté chaud du fumet le plus engageant. On se mit donc à table sans plus de cérémonie, et l'on commença à fêter l'un et l'autre de bonne façon ; puis on entama le chapitre des affaires. M. Coquenard apprit alors à Roger, avec force délicatesse, pour amortir autant que possible le coup qu'il allait lui porter, que la poursuite de la succession qui l'amenait à Paris était des plus difficiles et des moins sûres : que le baron d'Anguilhem, en acceptant le bénéfice de l'héritage, se trouvait engagé par le fait même de son acceptation pour une somme de vingt mille livres portée au compte des dettes du défunt.

Roger fut épouvanté de ce premier exposé.

Mais ce ne fut pas tout : M. Coquenard lui expliqua encore comment, depuis huit jours seulement, les frais des demandes entamées s'élevaient déjà à neuf cents livres.

Pour le coup, Roger pâlit et perdit l'appétit ; car, au fond de tout cela, outre l'argent perdu, il y avait toujours l'éventualité d'épouser ou de ne pas épouser Constance ; et, nous devons le dire à la louange de notre héros, quoiqu'il y eût déjà douze jours qu'il eût quitté Mlle de Beuzerie, qu'il eût vu depuis lors pas mal de pays, et que la veille il eût commencé à mordre dans la capitale, l'image de la jeune fille était aussi présente à sa mémoire qu'au moment où il avait pris congé d'elle.

Ajoutons, pour ce qui concerne l'effet produit sur l'appétit du chevalier, que lorsqu'il apprit cette nouvelle le dîner touchait à sa fin.

Muni de ces lugubres renseignements, le chevalier rentra à la Herse d'or, mais, il faut le dire, d'un pas moins assuré qu'il n'était sorti.

Le chevalier voulut accomplir la promesse faite d'écrire à son père pour lui annoncer son heureuse arrivée à Paris, son entrevue avec Me Coquenard, et les malheureuses nouvelles qu'il avait apportées de chez le digne procureur : il terminait son épître en disant qu'il allait faire usage à l'instant même de la lettre de M. d'Orquinon pour le marquis de Cretté.

En effet, la lettre écrite et confiée à la poste, le chevalier donna un coup d'œil plus étudié à sa toilette, changea de cravate, tira ses manchettes et s'achemina, non sans un grand battement de cœur, vers la demeure du marquis de Cretté, située au faubourg Saint-Germain, rue du Four, à cent toises de l'hôtel Montmorency.

Ce qui causait surtout chez le chevalier cette surexcitation sanguine, c'est qu'il s'attendait à trouver un vieillard grave, sévère et empesé, dans le genre de M. de Beuzerie, genre qui lui était essentiellement antipathique ; puis derrière ce vieillard grave, sévère et empesé, il entrevoyait une douairière quinteuse, à l'œil terne, à la voix criarde, et pour obéir à cet aimable couple, une douzaine de valets insolents. Il n'y avait qu'un dédommagement pour le chevalier d'Anguilhem à tout cela, c'est uc les vieillards sont toujours un peu provinciaux, même à Paris.

Mais en entrant dans l'hôtel, tout au contraire de ce qu'il s'attendait à y trouver, il aperçut une demi-douzaine de chevaux de race, harnachés à la plus nouvelle mode, le tout gardé par cinq ou six valets à livrées différentes, mais toutes brillantes et gaies, si bien qu'on sentait que bêtes et gens appartenaient à de jeunes seigneurs parfaitement au courant de l'élégance du jour ; tout cela inquiéta encore plus

Roger, il faut le dire, que les deux vieux portraits de famille qu'il s'attendait à trouver là.

Le suisse se tenait debout sur la porte, son chapeau à trois cornes sur la tête, son large baudrier à l'épaule et sa canne à la main, écartant du même geste aristocratique les chiens et les manants qui s'arrêtaient gueule et bouche béantes devant la porte de l'hôtel; mais quand il aperçut Roger, il porta respectueusement la main à son chapeau avec cet instinct qui indique à un laquais qu'il a affaire à un gentilhomme, et lui demanda ce qu'il y avait pour son service. Roger répondit qu'il désirait parler à M. le marquis de Cretté; le suisse alors appela un des valets qui tenaient les chevaux; celui-ci appela un grand escogriffe galonné sur toutes les coutures, lequel introduisit le chevalier dans un élégant salon situé au rez-de-chaussée, et donnant d'un côté sur la cour et de l'autre sur un jardin.

Un instant après, six jeunes gentilshommes, tous brillants, bruyants et pimpants, descendirent le grand escalier en sautant les marches quatre à quatre. L'un d'eux se dirigea vers le salon, les cinq autres s'éparpillèrent dans la cour, courant chacun au cheval qui lui était destiné.

« Qui me demande? cria de loin au laquais le jeune gentilhomme qui s'était dirigé vers le salon.

— M. le chevalier d'Anguilhem, reprit le laquais.

— Le chevalier d'Anguilhem! reprit le jeune homme en paraissant rappeler ses souvenirs, je ne connais pas.

— C'est vrai, monsieur, répondit Roger en ouvrant la porte lui-même, et je vous demande un million de pardons d'avoir si mal pris mon temps que d'arriver au moment où vous vous apprêtez à sortir; mais je vous prie de m'indiquer votre heure, et j'aurai l'honneur de revenir. »

Tout cela fut dit avec un peu de gaucherie, mais en même temps avec une certaine dignité qui frappa le marquis de Cretté.

« Point du tout, monsieur, répondit le marquis, et je suis bien à votre service, maintenant comme toujours. Veuillez donc me faire la grâce de me dire ce qui me procure l'honneur de votre visite. »

Ces quelques paroles furent accompagnées d'un salut plein d'exquise politesse.

« Monsieur le marquis, reprit le chevalier, je me présente sous les auspices de M. d'Orquinon, votre ami, je crois, et je voulais vous remettre une lettre de sa part.

— Je n'ai point l'honneur de connaître personnellement M. d'Orquinon, répondit le marquis; mais il était, je m'en souviens, un de plus intimes amis de mon pauvre père, à qui j'en ai entendu maintes fois parler.

— Allons, allons, se dit tout bas Roger, le marquis aime son père, il ne se moquera pas trop de moi. »

Puis, tandis que le marquis de Cretté décachetait et lisait la lettre, Roger l'examina à son tour.

C'était un beau et élégant jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, un peu petit, mais parfaitement pris dans sa taille, et dont la mise eût pu servir de modèle d'élégance, comme son parler, comme son geste, comme sa tournure pouvaient servir de modèle de bon ton; un reste enfin de vieille seigneurie avec le parfum anticipé d'aristocratie nouvelle que devait bientôt faire éclore le règne du régent.

Lorsqu'il eut fini de lire la lettre, il releva les yeux sur le chevalier.

« Hélas! monsieur, lui dit-il, cette lettre était adressée au marquis de Cretté, mon père, que nous avons eu le malheur de perdre l'an passé; mais je comprends que vous n'ayez pas appris cela en province. »

Roger rougit: ce mot de province lui montait au visage.

« Et cependant, monsieur, continua le marquis, je croyais que nous avions envoyé une lettre de faire part à Orquinon; mais la lettre, que vous me faites l'honneur de m'apporter me prouve que la mort de M. de Cretté n'a pas été connue là-bas. »

Roger rougit davantage encore que la première fois. Ce *là-bas* lui semblait les antipodes.

« N'importe, reprit le marquis, s'apercevant sans doute de l'embarras du jeune homme, n'importe, M. d'Anguilhem, le fils remplace le père auprès des amis de notre famille, et puisque vous avez bien voulu nous venir voir, soyez le bienvenu: faites donc, je vous prie, état de moi, sans vous gêner aucunement.

— Monsieur le marquis, dit le chevalier, vous me comblez véritablement, je ne suis qu'un pauvre provincial, fort ridicule, je le sens, et fort ennuyeux peut-être, car je n'ai jamais quitté Anguilhem; mais je saurai, je vous le jure, être reconnaissant de votre gracieux accueil.

— Mais voilà qui me comble à mon tour, monsieur, » répondit le marquis en saluant Roger avec une cordialité qui pénétra jusqu'au fond de son cœur.

Puis, se tournant vers ses amis qui causaient sur le perron : « Messieurs, leur cria-t-il, venez, que je vous présente, s'il vous plaît, M. le chevalier d'Anguilhem, lequel m'est recommandé par l'un des plus fidèles amis de mon père. »

Les jeunes gens s'approchèrent, et à leur approche Roger salua avec un mouvement qui ne manquait pas de dignité.

« Nous allions partir pour Saint-Germain, chevalier, dit le marquis, est-ce que vous êtes libre d'affaires aujourd'hui? Si vous êtes libre et que notre société ne vous soit pas trop désagréable, nous serons charmés d'être honorés de la vôtre.

— Mais, dit Roger, il me semble, messieurs, que vous alliez partir à cheval.

— Oui, je comprends, dit le marquis, et vous êtes venu en carrosse ou en chaise, de sorte que vous n'avez pas de monture.

— J'ai mon cheval à l'hôtel, dit en souriant Roger; mais je dois vous avouer, dans l'humilité de mon âme, qu'il ferait trop mauvaise figure près des vôtres, pour que je hasarde mon pauvre Christophe en leur compagnie.

— Comment! de la franchise à ses propres dépens, dit à part lui le marquis; eh bien! mais ce garçon-là n'est pas si provincial que je le croyais.

— Eh bien! reprit-il tout haut, il y a un moyen d'arranger cela : il me reste un cheval à l'écurie, que nous avions laissé de côté, vu qu'il est assez difficile à conduire; vous prendrez le mien, et je monterai Marlboroug. D'ailleurs, vous le savez, messieurs, ajouta en riant le marquis, j'ai une revanche à prendre : Marlboroug m'a traité comme son patron avait l'habitude de traiter M. de Villars; il m'a jeté l'autre jour les quatre fers en l'air, comme dit notre ami La Guérinière.

— Mais, répondit timidement Roger, ne vous dérangez point pour moi, monsieur le marquis. »

Le marquis se trompa au sens de la phrase, et s'approchant de Roger :

« Vous montez à cheval, n'est-ce pas? lui dit-il tout bas.

— Mais un peu, monsieur le marquis; aussi, vous ne m'avez pas compris. J'avais l'honneur de vous dire que vous monteriez votre cheval ordinaire, et que moi, si vous vouliez bien le permettre, je monterais Marlboroug.

— Ah! ah! fit le marquis en regardant Roger avec étonnement.

— Que voulez-vous? dit Roger; moi, messieurs, je suis un campagnard; j'ai beaucoup monté à cheval, de sorte que je ne sais pas si c'est que je connais les chevaux ou que les chevaux me connaissent, mais je suis assez solide en selle; ainsi, ne vous occupez pas de moi, et si ma société ne vous est pas plus désagréable maintenant qu'elle ne l'était tout à l'heure et que vous veuillez toujours de moi pour compagnon, eh bien! faites seller Marlboroug.

— Ma foi! mon cher chevalier, dit le marquis, je ne veux pas vous en ôter l'honneur. Boisjoli, cria le marquis à un de ses valets, sellez Marlboroug. »

Le valet s'avança vers l'écurie en clignant de l'œil et en tirant la langue à ses camarades, ce qui voulait dire en toutes lettres : Bon! nous allons rire.

« Mais, dit le marquis, vous êtes venu, mon cher chevalier, en bas de soie et en souliers, il vous faudrait au moins des bottes, et surtout des éperons.

— Je puis passer à mon hôtel et en prendre, répondit Roger.

— Où logez-vous?

— Rue Saint-Honoré.

— Non, ce serait trop long. Rameau d'Or, cria le marquis en s'adressant à un autre valet, allez chercher mon bottier, et qu'il vienne ici avec cinq ou six paires de bottes de cheval, allez. »

Le valet sortit.

« Maintenant, mon cher chevalier, dit le marquis, il faut que vous sachiez au moins où je vous mène. Nous allons faire une partie de garçons à Saint-Germain. Vous voyez que vous tombez à merveille, car je présume que vous n'êtes pas fâché en passant à Paris d'apprendre comment on s'y comporte; puis, votre éducation faite sous ce rapport, vous le quitterez en emportant vos millions; car il faut que vous sachiez, messieurs, continua le marquis en se retournant vers ses camarades, que M. d'Anguilhem vient à Paris, m'écrit-on, pour y recueillir un mince héritage de quinze cent mille livres.

— Peste! s'écrièrent en chœur les jeunes gens, recevez-en nos compliments bien sincères.

— Croyez-moi, monsieur le chevalier, dit un des jeunes seigneurs avec cette rapide familiarité qui gagne les gens de race, écornez-moi ferme le magot avant de le remporter en province; nous vous montrerons comment il faut s'y prendre.

— Ah! pardieu, il est passé maître en cette matière; il a déjà mangé deux oncles et une tante.

— Ça, dit un autre, quel est le bienheureux défunt qui laisse ainsi un million et demi?

— M. le vicomte de Bouzenois, mon cousin, dit Roger.

— En ce cas, mon cher chevalier, touchez-là, dit un autre, car nous sommes quelque peu parents de la main gauche : c'est moi qui lui ai enlevé sa dernière maîtresse, à ce cher vicomte.

— Votre héritage valait-il le mien? demanda Roger en lui secouant la main.

— Allons, allons, pas mal, dit le marquis de Cretté; qu'en dis-tu, Tréville?

— Moi, dit Tréville, je dis que M. le chevalier d'Anguilhem fera mentir le proverbe : Bête comme un millionnaire; il sera riche et il aura de l'esprit : *Gaudeant bene nati.*

—Amen, dit Cretté. Chevalier, voici vos bottes.»

Roger passa avec le bottier dans un petit cabinet de toilette.

« Eh bien! messieurs, dit le marquis en le regardant entrer, convenez que ce garçon n'est point mal du tout pour un provincial, et qu'il nous ennuiera moins que nous ne nous y attendions d'abord. »

Cinq minutes après, Roger sortit du cabinet botté et éperonné de manière à faire trembler tout autre coursier que Marlboroug. En arrivant sur le perron, un des palefreniers lui remit une cravache.

Les jeunes gentilshommes montèrent sur leurs chevaux, et Boisjoli amena Marlboroug.

C'était un admirable bai brun, à la crinière ondoyante, aux naseaux enflammés, aux yeux sanglants, et sur les jambes fines duquel les veines se croisaient comme un réseau. Roger le regarda en amateur, et comprit qu'il allait avoir là un adversaire digne de lui; aussi ne négligea-t-il aucune des précautions exigées en pareil cas : il sépara le filet de la bride, rassembla les rênes, s'affermit sur les étriers, puis, quand il se sentit bien en selle, il fit signe à Boisjoli de le laisser aller.

C'était le moment qu'attendait Marlboroug. A peine se vit-il libre, qu'il commença à bondir, à se cabrer, à faire des écarts, enfin à exécuter toutes les manœuvres à l'aide desquelles il avait l'habitude de désarçonner son cavalier; mais cette fois il avait affaire à un maître. Roger le laissa un instant exécuter toutes ses capricieuses incartades, en se contentant de se lier à ses mouvements de telle façon que cheval et cavalier semblaient ne faire qu'un; puis, lorsqu'il crut que le moment était venu de mettre fin à toutes ces fantaisies, il commença à faire sentir à sa monture les genoux si fort et si bien, que Marlboroug comprit que les choses allaient se gâter pour lui. Alors il redoubla d'efforts; mais cette fois les éperons et la cravache s'en mêlèrent de telle façon que le cheval commença à hennir de douleur et à jeter l'écume par flocons. Enfin, après dix minutes de lutte désespérée, Marlboroug se reconnut vaincu. Roger alors s'amusa à lui faire exécuter quelques cercles comme dans un manége; puis des changements de pieds, puis des courbettes, puis enfin tout ce qu'avait l'habitude de faire faire aux chevaux les mieux dressés le fameux La Guérinière, le Franconi du temps.

Nos jeunes gentilshommes avaient d'abord vu cet exercice avec la plus grande curiosité, puis ensuite avec le plus grand plaisir; le marquis de Cretté surtout était tout fier du triomphe de Roger; aussi quand maître Marlboroug fut tout à fait calmé, s'approcha-t-il du chevalier pour lui faire ses compliments, auxquels se mêlèrent en chœur les éloges des autres jeunes gens.

On partit pour Saint-Germain. Tout le long de la route il ne fut question que de l'ennui dans lequel le rigorisme de Mme de Maintenon, et les austérités de Louis XIV, plongeaient la France. Cette folle jeunesse donnait à tous les diables la veuve Scarron, qu'on n'appelait jamais que la vieille.

Il y avait bien tout un parti qui se moquait du père La Chaise et de ses augustes pénitents; c'était lui qui commençait à se réunir autour du duc d'Orléans et à faire de l'opposition contre l'antiquaille; mais ce parti était bien faible encore; et comme il était fort mal vu à Versailles, il était un peu bien hasardeux d'avouer tout haut qu'on lui appartenait.

Roger, qui avait été élevé au milieu de cette noblesse de province qui faisait, comme nous l'avons dit, une opposition systématique, se trouvait là comme en famille, et fit assez agréablement sa partie dans le concert de malédictions dont on accablait la favorite; il enrichit même la conversation de quelques noëls tourangeaux composés sur le père La Chaise et sur la directrice de Saint-Cyr, par quelques beaux esprits des environs de Loches. Au reste, il crut être fort audacieux, et ne fut que gai.

Mais au milieu de tout cela, ce que Roger admirait singulièrement, c'était la façon dont ces gentilshommes tourmentaient leurs jabots et chiffonnaient leurs manchettes : c'était l'excessive supériorité de la coupe de leurs habits, c'était le choix merveilleux des étoffes dont les couleurs s'harmoniaient si gracieusement entre elles, que cette harmonie lui causait presque de l'effroi ; il ne croyait pas qu'on pût arriver jamais à se pincer si fort la taille, et cependant à porter avec tant d'aisance la veste et l'habit. Malgré cette admiration naïve que Roger ne cherchait même pas à cacher, il n'y eut cependant point un seul brocard dirigé contre lui; il en était si reconnaissant qu'il en devenait humble et qu'il cherchait toutes les occasions de s'abaisser lui-même; mais à peine ouvrait-il la bouche pour faire les honneurs de son costume hasardé et de ses manières provinciales, que quelqu'un des jeunes gens l'interrompait avec délicatesse. Son cœur débordait.

Arrivé à Saint-Germain, on fit la carte : mais comme une heure au moins devait s'écouler avant que le dîner ne fût prêt, M. de Cretté proposa un brelan. Roger frémit en entendant cette proposition.

« Hélas, pensa-t-il, ces gens-là jouent au moins à perdre trois ou quatre pistoles. Pauvre Roger ! »

Il regarda timidement son hôte, qui le comprit aussitôt.

« Messieurs, dit le marquis, le chevalier d'Anguilhem ne connaît peut-être pas très-bien notre brelan ; cavons-nous seulement d'une vingtaine de louis, afin qu'il ait le temps d'apprendre sans se ruiner. »

A l'énoncé de cette galanterie, une sueur froide inonda le visage de Roger.

« La moitié de ce que je possède, se dit-il à lui-même ; je suis un homme perdu. »

Alors en une seconde il comprit toutes les vanités de l'existence : Anguilhem, la Guérite, la Pintade, les économies d'un demi-siècle entassées dans le coffre-fort paternel, tout cela pouvait être mangé en une heure de brelan ; et avec des gens qui jouaient petit jeu encore ; ce n'était point fait, on en conviendra, pour grandir un homme.

M. de Cretté devina que Roger brûlait d'envie de l'entretenir en particulier; il se leva donc tandis qu'on dressait la table de jeu, et passa sans affectation dans la pièce voisine. Roger l'y suivit.

« Ma foi ! marquis, dit Roger avec cette franchise qui lui avait tout d'abord concilié l'affection de ses nouveaux camarades, je ne veux pas mentir avec un galant homme; mon père n'est pas riche, il m'a donné peu d'argent pour mon voyage, et je crains...

— De perdre ?

— Non pas, marquis, mais de trop perdre.

— Bah ! défaites-vous donc de ces idées-là. Une des qualités d'un gentilhomme est d'être beau joueur.

— Oui, mais pour être beau joueur il ne faut pas perdre plus qu'on ne possède.

— Pourquoi pas ?

— Mais de l'argent ?

— De l'argent, on en a toujours, si ce n'est dans ses poches à soi, du moins dans les poches de ses amis.

— Excusez-moi, marquis, je n'aime point à emprunter.

— Vous êtes un enfant, chevalier; on n'emprunte pas, on joue en l'air; c'est ainsi que nous agissons, nous autres. Que croyez-vous que nous avons ? Entre nous tous une centaine de louis, peut-être, mais au fond de la bourse est la parole, chevalier, et la parole d'un gentilhomme vaut une mine d'or. D'ailleurs, lorsqu'on joue entre honnêtes gens comme nous, les chances favorables balancent les chances contraires. Nous jouons toute l'année les uns contre les autres, nous perdons et nous perdons des sommes folles, et le 31 décembre celui de nous qui a été le plus malheureux n'est pas en arrière de cent pistoles. Jouez donc sans crainte, perdez gaiement, ou je vous préviens que je vous regarde de travers.

— Je ferai tout ce que je pourrai pour conserver vos bonnes grâces, marquis, dit Roger en souriant.

— Alors, revenez sans plus attendre, j'entends sonner l'or. »

Le marquis et Roger rentrèrent dans la salle, la table était prête, les jeux disposés. D'Anguilhem perdit ses vingt louis en trois tours.

Pendant cette demi-heure, tout ce que la crainte a de poignantes angoisses serra le cœur du chevalier. Cependant, quoique les muscles de ses tempes tressaillissent un peu, son sourire ne blêmit pas un instant. Le marquis l'engagea à se caver de nouveau.

Le chevalier tira vingt autres louis de sa poche.

Au bout de cinq tours, le chevalier avait regagné ses vingt louis, plus quarante autres. Il commença alors à jouer serré.

« Ce cher d'Anguilhem est un véritable accapareur, dit le marquis de Cretté en poussant au che-

valier une quinzaine de louis qui étaient son reste et que le chevalier venait de lui gagner avec un brelan de valets. Il vient à Paris pour y chercher quinze cent mille livres, et il voudrait encore emporter notre argent. »

Roger comprit la leçon, remercia son ami par un franc sourire, et se remit à jouer aussi largement que lorsqu'il perdait.

Mais Roger était en veine, au bout de dix minutes il avait trois cents louis devant lui.

Il faut le dire : si la terreur du chevalier avait été profonde, sa joie fut délirante.

On annonça que le dîner était servi. D'Anguilhem remercia intérieurement le ciel qui lui donnait cette occasion de faire ce qu'en terme d'art on appelle *charlemagne*. Cretté vit le mouvement de joie qui passa sur son visage, si imperceptible qu'il fût.

« Chevalier, dit le marquis, vous voudriez nous faire croire que c'est le gain qui vous rend spirituel et joyeux, et c'est de la modestie de votre part; mais moi, qui vous connais, je parie que vous allez risquer vos trois cents louis de gain contre d'Herbigny, qui en perd quatre cents, je crois, au premier vingt et un qui vous passera par la main. »

Ce disant, il fit de l'œil un signe à Roger.

Roger comprit qu'il fallait être gentilhomme et sacrifier de bonne grâce toute cette fortune improvisée : il toussa pour ne pas soupirer et répondit :

« Vous avez raison, marquis; mais comme un vingt et un ne vient pas encore à tous les coups, je propose à M. d'Herbigny de jouer trois cents louis l'un contre l'autre, au premier tour et sans voir nos cartes. Nous aurons ce que nous aurons.

— Tenu, » dit d'Herbigny.

On donna les cartes ; personne n'engagea le jeu. Les deux partenaires abattirent : Roger eut vingt-neuf et d'Herbigny trente.

Roger rougit légèrement, mais ce fut tout.

« Voici vos trois cents louis, vicomte, dit-il en souriant.

— Vous êtes un fort beau joueur, M. d'Anguilhem, répondit d'Herbigny en s'inclinant.

— Agréez mon compliment, chevalier, lui dit le comte de Chantelux, vous jouez en véritable gentilhomme.

— Et le mien, dit le baron de Tréville.

— Et le nôtre, » dirent les autres.

Cretté lui prit la main et la lui serra, puis s'approchant de son oreille :

« Très-bien, lui dit-il tout bas, on connaît un homme au jeu et au feu ; tenez-vous toujours comme vous avez fait tout à l'heure, et dans trois mois vous serez un cavalier accompli.

— Voilà bien des louanges ! pensa Roger en se levant ; il paraît que j'ai fait quelque chose de très-beau. » Mais dans le trajet de la table de jeu à la table du dîner, il poussa un gros soupir qui l'étouffait.

Le dîner fut des plus gais : le marquis de Cretté et ses compagnons se piquaient de boire, mais ils étaient sous ce rapport des enfants près de leur convive provincial. Roger trouva avec un sérieux parfait que les verres étaient petits et le vin faible.

« Têtebleu, dit d'Herbigny, vous êtes aussi beau joueur que beau cavalier, et aussi beau buveur que beau joueur ; il paraît que l'on fait tout bien à Anguilhem. »

Roger fut émerveillé de se trouver non-seulement égal, mais encore supérieur en quelque chose à ces miracles d'élégance.

Pendant tout le dîner, on parla chasses, amours et batailles : sur les deux premiers points, le chevalier avait assez bon nombre de prouesses à raconter, quoique ses amours ne fussent pas du genre de ceux de ses nouveaux amis. Mais sur le dernier chapitre, Roger ne put raconter ni prouesses ni triomphes : jamais il n'avait vu le feu ; jamais il n'avait eu le plus petit duel ; cela l'humilia fort, et il fit une figure d'auditeur assez désobligeante.

On en était au dessert, lorsqu'arriva une seconde compagnie. Ceux qui la composaient étaient aussi bruyants dès leur arrivée que l'étaient le marquis de Cretté et ses convives à la fin du dîner.

« Allons, voilà que nous allons avoir MM. de Kollinski, » dit le marquis de Cretté avec un air de contrariété qui n'échappa point à Roger.

Roger se pencha en dehors de la fenêtre et aperçut quatre gentilshommes, dont deux, superbement vêtus d'un costume étranger, se prélassaient sur le seuil de l'hôtel en faisant grand vacarme.

C'étaient deux gentilshommes hongrois d'une tenue si riche qu'elle finissait par en être extravagante. Leur luxe était insultant même dans cette époque de luxe.

Aussitôt il se fit parmi les premiers venus un grand silence, comme s'ils eussent craint d'autoriser la familiarité des derniers arrivants.

Roger se pencha à l'oreille du marquis.

« Qu'est-ce que MM. de Kollinski? demanda-t-il.

— Deux honorables seigneurs hongrois qui vivent ici à la manière de leur pays, répondit le marquis, en rossant les hôteliers, en maltraitant les laquais, en barrant le chemin aux passants, toutes choses qui seraient charmantes si le duel n'était pas défendu et si cruellement poursuivi. Braves, du reste, il n'y a rien à dire sur eux sous ce rapport. »

Roger fit son profit de l'explication. MM. de Kollinski entrèrent alors dans la grande salle de l'auberge, et l'on se salua courtoisement de part et d'autre. Mais à peine les premiers compliments furent-ils échangés que le marquis de Cretté se leva, exemple qui fut imité par les gentilshommes de la société, paya l'hôte, et sortit, suivi de Roger et de ses autres compagnons.

Du bas de l'escalier Roger entendit MM. de Kollinski rire aux éclats, et les mots *nœud vert-pomme* frappèrent plusieurs fois son oreille. Or Roger portait, comme nous l'avons dit, un nœud vert-pomme sur l'épaule; c'était un ornement de fort mauvais goût, surtout sur un habit bleu de ciel: Roger ne s'en était pas aperçu le matin, mais il le comprit le soir; il fut donc indigné contre les rieurs et se mit à les détester du fond de son âme: Roger sentit qu'il avait été ridicule à leurs yeux.

M. de Cretté n'avait pas, de son côté, perdu un mot de leurs railleries; car en montant à cheval:

« Mon Dieu! dit-il, que ces MM. Kollinski sont donc insolents et provocateurs! »

Roger comprit que la plaisanterie des Hongrois avait été comprise par ses compagnons: il en souffrit cruellement; mais n'ayant rien dit sur le coup, force lui fut de dévorer sa douleur.

Une fois à Paris, Roger remercia bien affectueusement le marquis de toutes ses gracieuses obligeances, demanda à chacun des gentilshommes présents la permission d'aller leur faire visite, et accepta l'offre qu'on lui fit d'une partie de courte-paume pour le lendemain.

« Otez votre nœud vert-pomme, lui dit tout bas le marquis en le quittant, et prenez un nœud ponceau: c'est la couleur à la mode. »

Roger eût mieux aimé un coup de poignard que cette délicate attention de son nouvel ami.

« Décidément, pensa-t-il, j'ai été insulté et je n'ai pas demandé satisfaction de l'insulte. Serais-je donc un homme sans cœur?

XI

COMMENT LE CHEVALIER MIT A PROFIT LES LEÇONS D'ESCRIME QUE LUI AVAIT DONNÉES LE BARON D'ANGUILHEM, SON PÈRE.

Cette idée empêcha Roger de dormir pendant toute la nuit; il envisageait l'aventure de cent façons différentes; il ruminait mille arguments en sa faveur; mais le résultat de tout cela était qu'on l'avait raillé et qu'il l'avait souffert. Ce souvenir gâtait toute cette journée de la veille, si brillante cependant pour lui. Cette pensée, jointe aux renseignements donnés par Me Coquenard sur l'état du procès, n'était point faite pour compléter une bonne nuit; aussi Roger, après avoir dormi une heure ou deux, se réveilla-t-il de fort mauvaise humeur.

Cependant, comme la veille il avait appris la valeur d'un habit élégant, avant de prendre le chocolat il fit venir un tailleur et lui commanda, pour dix heures du matin, un costume complet du meilleur goût qui pût se trouver. A dix heures le tailleur fut chez Roger avec un habit de taffetas chatoyant, à parements brodés d'argent, avec une veste de soie gris de lin, brodée de même, et culotte pareille à l'habit; le reste de la toilette fut complété par une cravate de points de Malines, des bas à coins brodés et des boucles neuves; une épée, plus riche que celle de la veille et parfaitement affilée, retroussait cavalièrement la basque gauche de son habit.

Alors il avoua franchement ses craintes au tailleur, sur la manière de porter galamment toutes ces belles choses; celui-ci, qui était un homme d'art, lui donna les avis les plus précieux. Roger voulut les mettre à l'instant même à exécution: marcha, tourna, vira devant son professeur; lequel finit par déclarer qu'il était parfaitement satisfait de la manière dont le chevalier se caressait le menton et jetait son chapeau sous le bras gauche: c'était le principal. Roger paya le tailleur et le congédia, un peu distrait déjà des mauvaises idées qui l'avaient préoccupé toute la nuit. Il partit donc d'un pas allègre pour la rue de Vaugirard, où était situé le jeu de courte-paume.

Une seule chose manquait à la satisfaction de son amour-propre, c'était d'être vu ainsi vêtu par Constance: ce regret lui était d'autant plus vif qu'il produisait évidemment une grande sensation sur tous ceux qu'il rencontrait, sensation démontrée par le

mouvement que ceux-ci faisaient en se retournant et en le suivant des yeux ; en effet, personne ne pouvait comprendre où allait ainsi à dix heures du matin, vêtu comme pour une noce, ce beau jeune homme qui avait l'air si content de lui.

Roger arriva le premier au rendez-vous : les marqueurs lui firent de profondes révérences qui lui parurent de bon augure. C'était la première fois que Roger voyait un jeu de courte-paume ; il avait cru se trouver dans un Louvre, il était dans un grenier ou à peu près.

Ce qui n'empêchait pas, tant le caprice était déjà chose puissante dans la capitale du monde civilisé, que ce jeu de paume ne fût le plus fréquenté de Paris.

Roger profita de l'isolement qu'il devait à sa trop grande exactitude pour demander aux marqueurs quelques renseignements théoriques sur la marche du jeu et quelques leçons pratiques sur le jeu même ; comme il avait l'intelligence vive, il comprit à l'instant même la marche de la partie, et comme il avait le coup d'œil juste et le poignet solide, il tira assez droit pour un commençant.

Sur ces entrefaites, les nouveaux amis de Roger arrivèrent : la stupéfaction du chevalier fut grande; ils étaient en pantalons à pieds et en robes de chambre. Hélas ! le pauvre chevalier avait encore beaucoup à faire pour être Parisien.

Le marquis de Cretté s'aperçut de son étonnement.

« Nous demeurons dans le quartier, dit-il, ce qui fait que nous venons ici en voisins.

— Moi, dit Roger, j'avais quelques visites à faire en vous quittant, de sorte que je me suis habillé d'avance.

— Vous auriez mieux fait de venir en négligé, dit le marquis, vous vous seriez fait conduire chez vous en sortant d'ici ; ce costume vous gênera fort.

— Je ne m'attendais pas à pouvoir faire votre partie, dit Roger en se mordant les lèvres, je ne connais pas le jeu, et...

— Eh bien ! dit le marquis, nous allons peloter un peu pour nous mettre en haleine, et vous donner une idée de la chose, puis nous régulariserons une partie. »

En ce moment un bruit de mauvais augure retentit dans l'antichambre. Plusieurs voix résonnèrent, parmi lesquelles Roger crut reconnaître la voix qui avait raillé la veille le nœud vert-pomme : le chevalier eut comme un pressentiment.

En effet, presque aussitôt, MM. de Kollinski entrèrent avec leurs deux compagnons de la veille : une sueur froide perla sur le front de Roger.

« Hâtons-nous de nous mettre en place, dit le marquis, ou il nous faudra disputer avec ces bravaches à qui appartiendra le jeu. »

Le marquis mit bas sa robe de chambre, ses amis en firent autant ; Roger, de son côté, se dépouilla de son habit, de sa veste et de son épée.

La partie s'engagea.

Roger commença par faire quelques-unes de ces gaucheries inséparables de l'apprentissage d'un jeu si difficile, et cela au milieu des rires de la galerie. Mais peu à peu son jeu se régularisa. En général, tous les exercices du corps se suivent : Roger, apte aux choses de force et d'adresse, faisait des progrès visibles ; d'un autre côté, la vigueur de son poignet causait l'admiration de ses nouveaux amis ; ses balles sifflaient comme des boulets de canon, et il fallait réellement être fort brave pour tiercer contre lui.

Les jeunes gentilshommes s'amusaient fort à voir se déployer les ressources presque improvisées de cette puissante nature. Tantôt pour saisir la balle au-dessus de sa tête, Roger bondissait à faire croire qu'il avait un tremplin sous les pieds ; tantôt pour arriver à temps, Roger s'élançait en avant ou se rejetait en arrière, avec une force de jarret et un calcul des distances prodigieux dans un commençant ; ses amis ne tarissaient pas en éloges. Roger s'exhaltait.

La galerie paraissait moins s'amuser : MM. de Kollinski étaient venus aussi pour jouer, de sorte qu'ils trouvaient que la partie du marquis de Cretté se prolongeait un peu bien longtemps à leur gré. Cela fit que, par manière de passe-temps, et tandis que son frère ricanait avec son impertinence ordinaire, M. de Kollinski l'aîné se mit à jeter les balles dans les blouses.

Comme la chose se passait du côté du marquis de Cretté, ce fut à lui que la chose parut particulièrement désagréable.

Cependant le marquis de Cretté s'impatientait de plus en plus et donnait à son jeu d'autant moins d'attention qu'il s'impatientait davantage; de sorte qu'il commença à perdre.

Le marquis de Cretté était beau joueur quand il perdait par sa faute ou par la faute des gens qu'il aimait; mais il avait la tête vive lorsqu'il perdait par la faute des autres et que les autres étaient des gens

qu'il n'aimait pas. Aussi, à une nouvelle balle blousée par M. de Kollinski, le marquis de Cretté perdit patience.

« Parbleu! monsieur, dit-il en se retournant vers le blouseur, vous me blousez mes balles et vous me faites perdre. Cela vous amuse probablement, mais moi cela ne m'amuse pas.

— Alors, marquis, je blouserai celles de monsieur, » dit le Hongrois en passant du côté de Roger.

Roger jeta sur le marquis de Cretté un regard interrogateur auquel le marquis répondit par un coup d'œil significatif.

« Et vous aurez raison si monsieur le permet, dit le marquis de Cretté.

— Oui, mais je ne le permettrai pas, dit Roger avec un battement de cœur indicible, en faisant cependant un pas vers M. de Kollinski.

— Tiens, dit le Hongrois, c'est l'homme au nœud vert-pomme; pourquoi n'avez-vous pas votre nœud, mon ami? »

Roger sentit le sang monter à ses tempes; et cependant il était comme cloué à sa place. Il eût voulu répondre à M. de Kollinski, mais sa langue était paralysée.

« M. d'Anguilhem n'a plus son nœud vert, c'est vrai, dit le marquis de Cretté, mais il a une épée neuve. »

Ces quelques mots furent l'étincelle qui met le feu à un baril de poudre.

Roger s'avança jusqu'à M. de Kollinski, et le saluant gravement :

« Oui, monsieur, une épée neuve, dit-il, que j'aurai l'honneur de vous passer au travers du corps, si cela peut vous être agréable. »

Tous les assistants éclatèrent de rire, en entendant la singulière provocation de Roger. M. de Kollinski voulut répondre bruyamment comme c'était sa coutume, mais le vicomte d'Herbigny s'était avancé à son tour; il rapprocha un doigt de sa bouche :

« Messieurs, dit-il, rien devant tout ce monde, je vous en prie; nous nous retrouverons. »

Les Hongrois saluèrent, retournèrent au fond de la salle, et se mirent à ricaner entre eux.

« Eh bien! dit le marquis à demi-voix à Roger, qui, après que le sang lui avait porté au visage, devenait très-pâle; qu'avez-vous donc, chevalier? on dirait que vous allez vous trouver mal.

— Non, monsieur, mais je suis un peu ému.

— Cette émotion vous empêchera-t-elle de vous battre si nous avions besoin d'un quatrième?

— M'empêcher de me battre, moi! répondit Roger, qui se souvint des instructions de son père; je me battrai dix fois s'il le faut, et contre dix personnes, si vous le jugez convenable. Mais il se passe quelque chose en moi de plus fort que moi, et je tremble : c'est de la colère, je pense. »

Le marquis sourit de la naïveté avec laquelle le chevalier traduisait ses sensations.

« Avez-vous de l'escrime? lui demanda-t-il.

— Mais oui, un peu.

— Quel est votre maître?

— C'est mon père qui me l'a apprise.

— Diable! vous ne savez peut-être pas grand'chose alors.

— Mais je crois que je puis me défendre.

— Si vous saviez seulement tirer l'épée comme vous montez à cheval!

— Mais je crois que je suis au moins de la même force à l'un qu'à l'autre de ces exercices.

— Vraiment?

— Oui, mais je n'ai fait d'armes qu'avec des fleurets.

— De sorte que vous ne savez pas comment vous vous battrez, une fois sur le terrain?

— Je sais que je me battrai, voilà tout, et sans reculer d'une semelle, je vous le promets.

— Ah! si vous le promettez, dit le marquis, je suis parfaitement tranquille.

— Je vous le promets.

— Très-bien. »

Le marquis mit sa robe de chambre, ajusta son col, et alla trouver les deux frères qui étaient assis sur les bancs des marqueurs avec deux de leurs amis, et qui se levèrent à son approche.

Ces messieurs échangèrent les compliments d'usage : MM. de Kollinski étaient redevenus parfaitement polis : c'était tout simple, on allait se battre.

On prit rendez-vous pour quatre heures, et l'on convint de se trouver derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement.

Nos quatre jeunes gens revinrent à l'hôtel du marquis de Cretté.

« Ma foi! messieurs, voici une fâcheuse affaire, dit le marquis en rentrant au salon en se jetant sur un canapé et en faisant signe à ses compagnons d'en faire autant.

— Pourquoi cela ? demanda d'Herbigny.

— Dame ! mon cher vicomte, c'est que ces MM. de Kollinski ont voulu absolument se battre quatre contre quatre.

— Eh bien ! ne sommes-nous pas quatre ? dit Tréville.

— Sans doute, baron ; mais pour le second jour que nous nous trouvons ensemble, j'aurais voulu tirer le chevalier de cette algarade.

— Et pourquoi moi plutôt qu'un autre ? demanda Roger.

— Parce que, mon cher chevalier, une première affaire... c'est toujours une première affaire...

— Ah çà ! mais vous autres Parisiens, dit Roger, auriez-vous trouvé, par hasard, moyen de commencer par la seconde?

— Non, pas encore. C'est vrai, dit Cretté en riant.

— En ce cas, faites état de moi, je vous prie, monsieur, reprit le chevalier ; et s'il ne s'agit que de recevoir un coup d'épée, j'en vaux bien un autre, que diable !

— Allons, allons ! voilà qui est parler, ce me semble, dit d'Herbigny.

— Moi, je réponds du chevalier, dit Tréville.

— Chevalier, si vous en revenez, dit Cretté, vous serez mon ami... Mais ne vous abusez pas ; ces MM. Kollinski sont des bretteurs distingués ; ils se battent là-bas avec des rapières du temps de Charles IX.

— Eh bien ! que voulez-vous, marquis ? on tâchera, si terribles qu'ils soient, de faire leur partie.

— Soit donc, mais vous voilà prévenu. Il est encore temps de vous retirer honorablement, chevalier, et à défaut de vous, nous aurons recours à Clos-Renaud, qui est une jolie lame.

— Vous me chagrineriez fort en répétant ce que vous venez de dire, marquis. Je suis à vos ordres ainsi qu'à ceux de nos Hongrois.

— Eh bien ! messieurs, à ce soir quatre heures, dit Cretté. Faisons nos testaments, car, selon toute probabilité, cela chauffera. Venez avec moi, Roger, je vous donnerai une bonne épée, vous n'avez là qu'une poignée. »

Le marquis prit congé de ses compagnons, et conduisit Roger dans une espèce d'armurerie, où il y avait des épées de toutes les forces, avec des montures adaptées à différentes mains.

Roger fit son choix en amateur : il prit une jolie brette, ni trop longue ni trop courte, ni trop lourde ni trop légère ; un carrelet aigu comme une aiguille, qui allait en s'élargissant à quatorze ou quinze pouces de la poignée, de manière à donner de la force à la parade.

Le marquis suivait avec la plus grande attention le choix que faisait le chevalier.

« Allons, allons, dit-il, je vois que vous avez assez bon goût. Jetez-moi dans un coin votre épée, qui n'est bonne à rien, et passez-moi celle-ci à sa place. Bien ! A ce soir, derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement. Vous savez ?

— Parfaitement.

— D'ailleurs, attendez-moi ; je vous prendrai en passant. Ou plutôt, tenez, soyez ici à deux heures, nous mangerons un morceau ensemble.

— Vous me comblez, marquis !

— Allons, allons, ne nous servons pas de ce verbe-là, il n'est pas de mise entre amis, et il sent son Loches de six lieues. »

Une fois rentré à l'hôtel et enfermé dans sa chambre, Roger fit des réflexions fort lugubres. Ce mot de testament qu'avait en manière d'avis lâché le marquis de Cretté, lui trottait par la tête. « Pardieu ! disait-il, ce serait une chose bizarre si j'arrivais de Loches à Paris juste pour me faire tuer. »

Là-dessus le chevalier appuya son coude sur une table, laissa tomber sa tête dans sa main, et se mit à penser à Constance, à sa mère, au baron, à ce bonheur du pays natal, si calme, si pur, si réel, et cependant qu'on n'apprécie que lorsqu'on en est éloigné, dont on ne sent la réalité que lorsqu'il vous manque ; puis il écrivit quelques pages à Constance, à son père et à sa mère, pleurant fort naïvement à mesure qu'il écrivait.

Il pleura tant qu'il finit par ne plus pleurer ; d'ailleurs, il faisait un ciel magnifique : le soleil dardait à travers les barreaux de la fenêtre un grand rayon dans lequel se jouaient des millions d'atomes ; la mort est moins laide et moins triste par un beau temps : on a remarqué qu'il y avait beaucoup plus de gens braves en août qu'en décembre.

Roger secoua donc la tête, prit l'épée du marquis, la sortit du fourreau : elle pesait à peine, à sa main robuste, comme un fleuret. Il tira au mur, figura quelques contres de quarte et quelques contres de tierce très-serrés et très-rapides ; bref, il finit par être assez content de lui, convaincu qu'il était

qu'il n'avait rien perdu de sa force, quoique depuis près de dix-huit mois il n'eût pas touché un fleuret.

A deux heures il sortit et regagna l'hôtel du marquis. Cretté l'attendait dans la salle d'armes avec d'Herbigny et Tréville.

Une table était dressée : il y avait sur cette table des côtelettes, un pâté et deux bouteilles seulement de vin vieux.

A cette vue, le chevalier déclara que n'ayant pris que son chocolat à neuf heures du matin, il mourait littéralement de faim.

Les trois autres jeunes gens firent chorus.

Le repas fut aussi gai que si l'on eût dû aller à l'Opéra en sortant de table. De temps en temps seulement, le chevalier sentait un mouvement nerveux qui lui pinçait le cœur; mais ce mouvement n'était que passager et n'avait pas l'influence de faire disparaître le sourire de ses lèvres.

On resta une heure à table, mais on ne but pas un verre de vin de plus que les deux bouteilles. Les quatre amis s'embrassèrent au dessert.

« Écoutez, chevalier, dit d'Herbigny, qui était celui des jeunes gentilshommes composant la société du marquis de Cretté qui passait pour la meilleure lame, il m'a été facile de voir hier quand vous avez monté Marlboroug, et aujourd'hui, quand nous avons joué à la paume, que vous avez un jarret de fer et un bras d'acier : fouettez sur ce mauricaud de Kollinski, car je crois bien qu'il voudra avoir affaire à vous, et c'est tout naturel, puisque c'est vous qui avez eu la galanterie de lui offrir de lui passer votre épée au travers du corps. C'est un dégageur, un faiseur de feintes. Cassez-lui le poigne en rompant, ensuite vous aurez bon marché de lui.

— A mon second duel, répondit le chevalier, je romprai peut-être, car, me le disait toujours mon père, rompre, n'est pas fuir ; mais au premier, je ne reculerai pardieu pas d'une semelle, et pour en être certain, je vous préviens que s'il y a un mur, je me mets contre lui.

— C'est cela, pour qu'il vous cloue comme un papillon à une boiserie ; pas de forfanterie, mon cher ; songez que quand il en aura fini avec vous, il nous tombera sur le dos.

— Je tâcherai de lui donner assez de besogne pour qu'il ne vous dérange pas dans vos petites affaires, dit Roger.

— Amen ! répondit d'Herbigny.

— Amen ! » répétèrent Cretté et Tréville.

Tous trois prirent leurs épées ; le chevalier n'avait pas quitté la sienne ; puis ils montèrent en voiture.

Arrivé au coin du couvent des Filles-du-Saint-Sacrement, Cretté tira le cordon : le cocher s'arrêta.

« Tu vas attendre ici, Basque, dit le marquis, tout en regardant ce qui se passera, attendu que nous aurons probablement encore plus besoin de la voiture pour nous en retourner que pour venir. »

Les quatre jeunes gens sautèrent à terre.

« Eh bien ! comment vous trouvez-vous, Roger? dit le marquis.

— Moi, je me trouve à merveille, et pour faire honneur à la compagnie dans laquelle je me trouve, je me battrais avec le diable en personne. »

Une seconde voiture arriva. Les quatre adversaires de nos jeunes gens en descendirent. C'étaient MM. de Kollinski, un Saxon nommé le comte de Gorkaün, et un officier de chevau-légers nommé M. de Bardane.

Ils s'approchèrent du marquis de Cretté et saluèrent.

Les choses arrivèrent à l'égard de Roger comme l'avait prévu d'Herbigny. Kollinski l'aîné voulut absolument se battre contre lui, et comme Roger, de son côté, désirait se battre avec Kollinski, la discussion ne fut pas longue.

Le reste du jeu se noua ainsi :

Le marquis de Cretté eut affaire à Kollinski le jeune ; d'Herbigny s'accommoda de M. de Bardane, et Tréville du Saxon.

On se mit en garde, et comme d'un moment à l'autre on pouvait être dérangé, on croisa immédiatement le fer.

Le marquis de Cretté reçut un coup d'épée qui lui traversa le poignet ; d'Herbigny tua roide M. de Bardane, et Tréville fut tué par le comte de Gorkaün.

Quant à Roger, il tirait, sans s'en douter, l'épée de première force ; comme il l'avait dit, il ne recula pas d'un pas. Seulement il se fendit trois fois sur son adversaire, la première, sur un coup droit, et il lui perça la joue ; la seconde sur une riposte, et il lui troua la gorge ; la troisième sur un dégagement, et il lui creva la poitrine.

M. de Kollinski l'aîné tomba.

« Peste ! dit Cretté, qui s'était assis sur l'herbe, quel bélier que ce gros garçon-là, il enfoncerait un mur. »

En voyant tomber son frère, M. de Kollinski

jeune s'élança sur Roger, mais d'Herbigny lui barra le chemin.

« Un instant, monsieur, dit d'Herbigny au Hongrois. C'est moi, si vous le voulez bien, qui aurai l'honneur de vous accommoder de la même façon dont mon ami Roger a accommodé monsieur votre frère. »

Et sur ce, il écarta Roger qui persistait, prétendant que puisqu'il avait commencé avec la famille, c'était à lui de continuer avec elle ; mais il n'eut pas le temps de poursuivre la discussion.

Le Saxon vint à lui.

« Bardon, mon cher monsieur, lui dit-il; mais che né feux pas que nous restions les pras groisés.

— Eh bien alors dégroisons les bras, répondit Roger en se remettant en garde.

— Alerte, alerte, messieurs, cria Cretté, voici Basque qui nous fait signe qu'il nous arrive quelqu'un.

— Attendez, attendez, dit Roger, me voilà. »

Il se fendit et traversa l'épaule du comte de Gorkaün.

« Monsieur, lui dit gravement celui-ci, che vous remercie, et si chamais vous fenez à Dresde, je serai bien enchanté de vous y recevoir.

— Monsieur, dit Roger sensible au compliment, vous pouvez compter que ce sera pour vous ma première visite. »

Les deux adversaires se saluèrent.

Pendant ce temps-là Kollinski jeune et d'Herbigny faisaient coup fourré; d'Herbigny perçait la hanche de Kollinski, et Kollinski lui égratignait la cuisse.

La voiture s'était approchée au galop ; sur l'invitation du marquis de Cretté, Basque et le cocher de M. de Kollinski mirent en face l'un de l'autre M. de Bardane et le vicomte de Tréville, afin qu'on crût qu'ils s'étaient tués mutuellement ; on porta Kollinski aîné, qui n'était pas mort tout à fait, dans sa voiture ; son frère et le Saxon montèrent près de lui, et la voiture partit au galop. De leur côté, Cretté, d'Herbigny et Roger s'élancèrent allégrement dans leur carrosse, et leurs chevaux les emportèrent ventre à terre.

« Mon cher chevalier, dit le marquis, je vous demande votre amitié et vous offre bien sincèrement la mienne.

— Et moi aussi, dit d'Herbigny.

— Vous me comblez, répondit le chevalier.

— Roger, Roger, dit le marquis, vous savez bien qu'il était convenu que vous ne me diriez plus ce mot-là. Sacredieu ! que mon poignet me fait mal.

— Et ce pauvre Tréville, dit d'Herbigny, moi qui lui devais deux cents pistoles.

— Que veux-tu, mon cher? dit le marquis ; c'est un compte réglé. »

Et tous trois rentrèrent à l'hôtel du marquis de Cretté, d'où d'Herbigny et Roger ne sortirent qu'à la nuit.

XII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FIT CONNAISSANCE AVEC LE FILS DE L'INDIENNE ET DE QUEL CARACTÈRE IL LE TROUVA.

Toutes ces aventures s'étaient passées avec la rapidité d'un songe.

Roger avait eu le temps de vivre, tout juste, mais à peine avait-il eu le loisir de s'apercevoir qu'il vivait. Il consulta sur ce phénomène d'activité le marquis de Cretté qui lui répondit :

« Mon cher, c'est ainsi que l'on vit à Paris : encore ce soir perdrons-nous notre soirée, du moins moi, que mon poignet empêche de sortir. Mais quant à vous, Paris est grand, vous avez les deux poignets fort sains, vous pouvez donc encore employer dignement votre temps d'ici à minuit.

— Non, merci, dit Roger, je ne suis pas fâché de rentrer à mon hôtel, mais du train dont j'y vais et avec les exemples que j'ai sous les yeux, j'espère que dans huit jours je serai un cavalier parfait.

— Je le crois pardieu bien, et depuis deux jours vous n'êtes plus reconnaissable ; mais il y a une chose vraiment plus pressée que les dîners à Saint-Germain, les parties de paume, rue de Vaugirard et les promenades derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement : c'est votre procès, et je vous conseille de vous en occuper.

— C'est bien mon intention, dit d'Anguilhem, et dès demain je me mettrai en course.

— Vous savez, mon cher, que j'ai pour toutes vos affaires ou un carrosse ou un cheval à votre disposition ; faites-moi seulement savoir le matin votre heure et votre désir, et l'un ou l'autre seront chez vous à votre choix.

— Et croyez-vous que je gagnerai mon procès? dit Roger.

— Ah! dame, mon cher, vous m'en demandez beaucoup plus long que je n'en sais; si vous me demandiez si vous dompteriez Bucéphale, je vous répondrais : Oui ; si vous me demandiez si vous embrocheriez Berthelot et Boisrobert, c'est-à-dire nos deux premiers maîtres d'armes, je vous répondrais : C'est bien possible ; mais, peste ! mon cher ami, on n'adoucit pas un juge comme on dompte un cheval ou comme on tue un homme : il y a les procureurs, les huissiers, les conseillers, les présidents, ceux des caisses, ceux des recouvrements, un monde de bonnets carrés, un enfer peuplé de coquins noirs; il faut d'abord tâcher de savoir les noms de tous ces gaillards-là ; puis vous me le direz, puis nous tâcherons de séduire les uns avec de belles paroles, et de gagner les autres avec de l'argent.

— Pour les belles paroles, c'est très-bien, dit Roger, et je suis en fonds pour cela ; j'ai fait ma rhétorique avec l'abbé Dubuquoi, qui est un garçon d'esprit, et ma philosophie avec les jésuites d'Amboise ; mais pour l'argent, c'est autre chose ; mon père m'a donné cinquante louis pour six mois, et depuis deux jours que je suis à Paris, j'ai déjà mangé vingt pistoles.

— Eh bien! mais, mon cher, je vous l'ai dit, entre gentilshommes il ne faut pas s'inquiéter de ces choses-là. Fouillez à ma bourse : j'ai une soixantaine de mille livres de rente que j'aurais grand'peine à manger si je n'avais pas un intendant. Prenez, mon cher, prenez, vous me rendrez tout cela quand vous serez millionnaire.

— Et si je perds mon procès? dit Roger.

— Eh bien ! que voulez-vous, chevalier? il ne faudra pas vous pendre pour cela. Nous prendrons ce qui vous restera d'argent. Nous irons faire une séance dans un tripot. On ne peut pas toujours perdre ; la fortune vous devra une revanche : elle vous la donnera.

—Tout cela est fort précaire, mon cher marquis, et je vous avoue que je ne vois pas l'avenir couleur de rose.

—Ah! oui, cela me paraît encore juste, plaignez-vous. Eh bien ! que diront Bardane et Tréville, si vous n'êtes pas content? A propos, mon cher, si l'on vous interroge sur eux, ne manquez pas de répondre qu'ils se sont pris de querelle au jeu de paume et qu'ils se sont enferrés tous deux. Si quelque curieux veut savoir d'où vous tenez cela, dites que c'est moi qui vous l'ai dit.

— Très-bien, dit Roger en se retirant.

— Un mot encore. Envoyez savoir demain matin chez M. de Kollinski s'il est mort ou vivant. Vous lui devez bien cela. S'il est mort, bonsoir, tout est fini. S'il n'est pas mort, envoyez-y chaque jour jusqu'à ce qu'il soit trépassé ou guéri. N'avez-vous pas aussi quelque peu égratigné le Saxon?

— Je crois lui avoir passé mon épée à travers l'épaule.

— Ah ! vous croyez? Eh bien ! faites d'une pierre deux coups, et envoyez chez lui en même temps.

— Mais leurs adresses ?

— Petitpas vous les apportera demain matin.

— Qu'est-ce que Petitpas?

— C'est mon coureur.

— Allons, bonne nuit, marquis.

— Merci du souhait ; mais j'en doute. Mon poignet me fait un mal de possédé. Cet animal de Kollinski ne pouvait pas me donner un coup d'épée ailleurs! Quelles brutes que ces Hongrois ! Allons, bonsoir, cher ami ; vous savez qu'à compter d'aujourd'hui c'est entre nous à la vie, à la mort. »

Roger, tout en regagnant son hôtel, songeait qu'il avait sinon tué, du moins fort maltraité un homme dans la journée, et il s'étonnait, malgré les commandements de Dieu et de l'Église, qui ordonnent d'aimer le prochain comme soi-même, il s'étonnait, dis-je, de ne pas éprouver une plus grande somme de remords.

Il y a plus : quand il avait vu tomber M. de Kollinski, bien loin d'en éprouver un regret quelconque, il en avait ressenti une joie des plus vives, tant il est vrai que le sentiment de sa propre conservation l'emporte sur tous les autres sentiments.

Cependant une chose rassura Roger sur la mauvaise idée qu'il commençait à prendre de lui-même ; c'est qu'à peine avait-il été question entre les deux jeunes gens du pauvre Tréville, qui avait été tué, si ce n'est que, comme nous l'avons dit, d'Herbigny s'était rappelé après sa mort qu'il lui devait une centaine de louis, circonstance qui ne serait peut-être pas si fidèlement revenue à sa mémoire si Tréville eût vécu.

Et cependant Cretté et d'Herbigny étaient liés avec Tréville depuis dix ou douze ans.

Mais, en échange, Tréville avait sans doute un

père, une mère, une maîtresse que cette mort allait mettre en grand deuil. Roger frissonna en songeant que lui aussi avait tout cela, et qu'il eût été fort possible qu'à l'heure où il faisait ces réflexions philosophiques, ce fût lui, Roger, qui fût couché à la place de Tréville.

Cette pensée fit doubler le pas au chevalier, car il avait grande hâte d'écrire à Anguilhem et d'épancher à l'endroit de tout ce qu'il aimait les sentiments dont son cœur était plein.

Roger écrivit effectivement à son père et à sa mère; il était si heureux, que sa joie débordait à flots de son cœur. C'est une si belle chose que de vivre quand on a été près de mourir, et qu'au bonheur de la conservation se joint l'orgueil du triomphe! Puis, quelque chose de plus encore venait rassurer Roger; il n'aurait plus, à l'avenir, ce battement de cœur qui est l'indécision du brave : il savait sa force et on la savait.

Il supplia sa mère de ne pas oublier qu'après l'amour qu'il portait à elle et à son père, le seul et unique sentiment de son cœur était pour M[lle] de Beuzerie; il la pria de faire savoir dans le pays, qu'admis dans l'intimité du marquis de Cretté, il avait déjà commencé à mener grand train à Paris. Puis il détailla ses costumes, glissa quelques mots de sa réputation naissante, et demanda si les cinquante autres louis ne pourraient pas arriver bientôt. Enfin venait un *post-scriptum* d'une page et demie pour Constance.

Dans sa lettre au baron, car le chevalier eût regardé comme un sacrilége de confondre les choses de cœur avec les affaires d'argent, dans sa lettre au baron, Roger expliqua longuement les appréhensions de M[e] Coquenard; il dessina la position critique où le procès engageait la petite fortune des d'Anguilhem, et comme au fond le présomptueux, convaincu que rien ne lui pouvait plus résister, ne doutait pas du gain de l'affaire, il se plut à en exagérer les difficultés pour paraître un vainqueur encore plus brillant.

Le *post-scriptum* de cette seconde lettre fut consacré à Christophe, lequel se reposait et vivait grassement dans l'écurie de la Herse d'or.

Cependant la cause qui avait amené Roger à Paris s'instruisait; M. de Bouzenois était mort d'une attaque d'apoplexie, sans rien témoigner, ni par paroles ni par écrit, de ses intentions, car le digne gentilhomme croyait encore avoir dix ou douze bonnes années à vivre. Son hôtel, situé place Louis-le-Grand, était devenu tout à coup désert : le fils de l'Indienne, ainsi appelait-on la femme que le vicomte de Bouzenois avait ramenée d'outre-mer, le fils de l'Indienne, dis-je, s'était présenté pour en prendre possession; mais comme il n'avait ni titre ni droits établis, les scellés avaient été apposés sur la maison et le séquestre mis sur ses biens.

Roger s'était bien promis de rendre, aussitôt qu'il aurait un instant à lui, une visite à cet hôtel : il profita donc de ce qu'il avait à mettre sa carte chez M. de Kollinski, lequel demeurait rue des Capucines, et chez M. le comte de Gorkaün, qui demeurait du côté de la Ferme des Mathurins, pour s'arrêter en passant devant sa future propriété.

Il la reconnut à l'herméticité avec laquelle portes et fenêtres étaient fermées; c'était un grand et bel hôtel qui pouvait valoir à lui seul trois cent mille livres, prix énorme pour cette époque. Roger remarqua un écusson en pierre sur lequel étaient gravées les armes du défunt, et sur lequel il se promit de faire graver les siennes aussitôt que le gain probable de son procès lui permettrait cette petite satisfaction d'amour-propre. Bref, il s'approchait et s'éloignait de l'hôtel pour le voir sous tous ses aspects, lorsqu'il aperçut un monsieur qui, arrivé à peu près en même temps que lui, opérait les mêmes manœuvres que lui, d'un air aussi préoccupé que lui; cela fut cause qu'il examina plus attentivement ce monsieur.

C'était un homme auquel il était à peu près impossible d'assigner un âge fixe, quoiqu'il fût évident qu'il eût de vingt-cinq à quarante années : une teinte jaune-orange était répandue sur toute sa personne et s'infiltrait jusque dans le blanc de ses yeux; il avait les dents petites et blanches, les cheveux d'un noir de jais, un habit galonné sur toutes les coutures et de la couleur la plus éclatante, deux chaînes de montre et des diamants à tous les doigts; de l'autre côté de la rue l'attendait un grand carrosse doré, sur le siége duquel était assis un cocher encore plus jaune que lui; près de la portière se tenait en costume de Lascar, un valet encore plus jaune que le cocher.

En même temps que Roger parut remarquer cet étrange personnage, celui-ci, de son côté, parut remarquer Roger; tous deux reportèrent successivement et plusieurs fois de suite leurs regards de l'hôtel sur eux-mêmes et d'eux-mêmes sur l'hôtel;

puis, la grande porte du susdit hôtel s'étant entr'ouverte pour donner passage à une espèce d'huissier vêtu de noir, les deux amateurs se précipitèrent en même temps vers la porte et plongèrent leurs têtes par l'ouverture, et cela avec tant de précipitation que leurs têtes se rencontrèrent.

Roger, qui était fort poli, fit des excuses à l'inconnu ; quant à l'inconnu, il fit entendre une espèce de grognement sourd qui pouvait se traduire par ces mots : « Diable, voilà un gaillard qui n'a pas la tête tendre. » Puis tous deux s'exclamèrent en même temps :

« C'est, par ma foi, un fort bel hôtel !

— N'est-ce pas, monsieur? dit Roger.

— C'est mon avis, répondit l'inconnu.

— Et quand on aura fait arracher l'herbe qui commence à pointiller dans la cour...

— Quand on aura fait donner une couche de couleur aux contre-vents et aux portes...

— Quand tout cela sera animé le jour par de beaux carrosses et de beaux chevaux...

— Illuminé la nuit par mille lumières...

— J'aurai, ma foi! un des plus magnifiques hôtels de Paris, dit Roger.

— Pardon, monsieur, dit l'inconnu, vous voulez dire que j'aurai un des plus magnifiques hôtels de Paris?

— Non, je n'ai pas dit *vous*, j'ai dit *moi*.

— Mais qui êtes-vous donc, vous?

— Je suis le cousin de M. de Bouzenois.

— Et moi je suis son beau-fils, monsieur.

— Comment, vous êtes l'Indien?

— Et vous le provincial?

— Monsieur, dit Roger, le mot n'est pas poli; j'arrive de province, c'est vrai, mais je ne suis pas un provincial pour cela : je suis ami de M. le marquis de Cretté, de M. le baron d'Herbigny, de M. le chevalier de Clos-Renaud, et hier, j'ai donné trois coups d'épée à un Hongrois qui a la tête de plus que vous.

— Eh bien ! monsieur, qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, monsieur, reprit Roger, que puisque j'ai l'avantage de vous rencontrer, j'aurai l'honneur de vous faire une petite proposition.

— D'accommodement?

— Oui, monsieur, d'accommodement.

— Laquelle? parlez.

— La voici : ce serait de venir faire un petit tour avec moi derrière le couvent des Filles-du-Saint-Sacrement, et comme le jugement des hommes est toujours douteux, de remettre le sort de notre procès, comme le faisaient les anciens chevaliers, au jugement de Dieu.

— Mais c'est un duel que vous me proposez là ! s'écria l'Indien en passant du jaune-orange au jaune tendre.

— Si vous me tuez, reprit Roger, l'hôtel est à vous sans conteste. Si je vous tue, il n'y a plus de procès.

— Votre serviteur, monsieur, dit l'Indien en regagnant sa voiture. Je suis sûr de gagner mon procès et je ne suis pas sûr de vous donner un coup d'épée; nous nous en tiendrons donc, si vous le voulez bien, au jugement des hommes. »

Et l'Indien remonta dans son carrosse et repartit au grand galop, après avoir fermé jusqu'aux glaces de ses portières.

« Pardieu ! dit Roger, voilà un plaisant original. »

Et il alla inscrire son nom chez M. de Kollinski, lequel n'était pas encore mort, et chez le comte de Gorkaün, lequel allait aussi bien que le permettait sa situation.

Après quoi il revint prendre des nouvelles du marquis de Cretté, et lui raconta son entrevue avec l'Indien.

Le marquis de Cretté souffrait toujours beaucoup de son poignet, ce qui ne l'avait pas empêché de faire deux ou trois visites du matin, afin de dérouter les gens qui auraient entendu dire qu'il s'était battu et qu'il était blessé. La précaution n'était pas inutile, car le duel de la veille avait fait grand bruit ; mais comme on n'avait pu mettre la main sur personne et que les deux morts avaient gardé le plus profond silence, personne n'était compromis.

Rien n'empêchait donc le marquis de suivre le procès du chevalier et de faire ses visites avec lui.

Il y avait trois juges principaux et un conseiller rapporteur.

Le chevalier et le marquis commencèrent par visiter les juges.

C'étaient trois originaux ayant chacun un goût décidé pour un animal différent : l'un adorait son chat, l'autre son singe, l'autre son perroquet. Le chevalier fut très-aimable avec les trois juges, et le marquis très-galant avec les trois animaux; mais du moment où l'un et l'autre voulurent entamer l'affaire,

les juges firent entendre à ces messieurs qu'il leur serait très-agréable de parler d'autre chose.

Quant au conseiller rapporteur, c'était un puritain si austère qu'il refusa même de les recevoir.

« Peste! dit le marquis au chevalier, ceci me paraît de mauvais augure. »

Cependant, on apprit, un beau matin, que l'affaire était évoquée au palais. Deux mois s'étaient passés, car il n'avait pas fallu moins de deux mois pour dresser les procès-verbaux, compléter les inventaires et rechercher les titres respectifs des parties. Pendant ce temps-là, Roger avait ruminé s'il ne vaudrait pas mieux entrer en arrangement avec le fils de l'Indienne. Mais le marquis de Cretté s'opposa à toute ouverture de ce genre, attendu que l'Indien annonçait partout que son affaire n'était point douteuse, et qu'il fournirait au tribunal un acte tellement authentique, que MM. d'Anguilhem père et fils seraient honteusement déboutés de leurs prétentions.

En attendant, les choses marchaient avec leur lenteur accoutumée. La Justice est non-seulement aveugle, mais encore elle est boiteuse. Le chevalier éprouvait un dégoût amer pour toutes ces courses dont le but était le palais et la Sainte-Chapelle. On trouvait tous les huit jours cependant son carrosse ou plutôt celui du marquis de Cretté dans les environs. C'était en général les lendemains des lettres hebdomadaires du baron.

Si Roger n'eût pas été en quelque sorte le commensal du marquis de Cretté, s'il n'eût pas trouvé là tout réuni à la fois, l'ami, le banquier, le conseil, il eût fallu peut-être se résoudre à demander grâce au fils de l'Indienne, qui faisait la guerre avec beaucoup d'argent.

Mais c'était surtout cette malheureuse pièce authentique qui tourmentait Roger. Quant au baron d'Anguilhem, qui voyait dans chaque nouvelle lettre de son fils un nouveau sujet d'inquiétude, il n'en dormait plus. « Tâche, disait-il toujours, de découvrir quelle est cette fameuse pièce, et si c'est une substitution, un testament ou une donation. »

Roger cherchait et ne trouvait pas.

Il rassembla son conseil, composé du marquis de Cretté, de d'Herbigny, de Clos-Renaud et de Chastellux, pour savoir ce qu'il y avait à faire. On lui avait indiqué un sieur Veillère, qui se mêlait de toutes sortes de choses abstraites, telles que communication de papiers cachés, jaugeage de caisses fermées hermétiquement, soustraction même d'actes et de titres. Comme on le comprend bien, il n'était pas question de voler cette pièce à la partie adverse, mais de s'en procurer une copie pour la rendre plus controversable aux avocats. D'une voix unanime, le conseil des gentilshommes repoussa cette proposition comme déshonorante.

Un jour, d'Herbigny crut avoir trouvé un moyen de concilier les choses. En passant à la porte de la conférence, il reconnut, à la description que lui en avait faite Roger, l'Indien, qui revenait dans son carrosse avec une femme qui avait été autrefois la maîtresse du vicomte, et qui, à cette heure, était, à ce qu'il paraissait, dans les meilleurs termes avec l'adversaire de Roger. En ami dévoué, d'Herbigny crut que le moment était venu de terminer le procès où languissaient la fortune et le repos des d'Anguilhem.

Il fit donc signe au cocher d'arrêter, et s'approcha fort insolemment de la portière, en regardant très-fixement la dame, qui était de la Comédie-Française, et qu'on appelait Mlle Poussette. Mlle Poussette, qui reconnut le vicomte, et qui l'avait fort aimé, sourit tendrement.

« Pardieu! monsieur et madame, dit d'Herbigny, que diriez-vous d'un petit souper entre nous trois? Il me semble que nous nous amuserions...

— Je ne vous connais pas, dit aigrement l'Indien, dont l'œil devint tout à fait jaune, et je ne soupe pas avec un inconnu.

— Mais voici madame qui me connaît, et qui vous dira que je suis de bonne compagnie. Poussette, ma chère amie, continua d'Herbigny, faites-moi le plaisir, je vous prie, de me présenter à monsieur...

— Je vous présente M. le vicomte d'Herbigny, dit Poussette en riant elle-même de l'impertinence de son ancien amant.

— Ah! très-bien... D'Herbigny... d'Herbigny... dit l'Indien, je me rappelle ce nom-là... Vous êtes un ami de ce petit d'Anguilhem, et vous venez me chercher une querelle d'Allemand, afin de lui procurer la succession de M. de Bouzenois?... A d'autres, à d'autres, mon gentilhomme! Mon procureur m'a prévenu de ce cas accidentel...

— J'ai l'honneur d'être des amis de M. d'Anguilhem qui, par parenthèse, a la tête de plus que vous et moi. Mais c'est me faire une mortelle injure que de me supposer une pareille intention. Aussi, monsieur, je vous tiens pour un sauvage très-impoli, et

je vous prie de me dire quel jour et en quel lieu mes seconds pourront conférer avec les vôtres.

— Bon ! vous en revenez au même but. Seulement vous prenez un autre chemin, et c'est toujours une bataille que vous me proposez. Eh bien ! laissez-moi gagner ma cause, et après nous verrons. »

Cette conclusion parut si burlesque à d'Herbigny, qu'il se mit à rire aux éclats.

« Pardieu ! dit-il au Malabar, vous êtes un Indien de charmante humeur, et je serais ravi de souper avec vous, rien que pour le plaisir de faire plus ample connaissance. Si vous êtes si gracieux que cela à jeun, vous devez être charmant lorsque vous êtes ivre.

— Autre manière d'hériter, dit l'Indien; vous m'empoisonneriez. Merci.

— Ah ! vous êtes un buffle, dit Mlle Poussette, et je ne veux pas rester une seconde de plus dans votre carrosse. Ouvrez-moi la portière, vicomte ; je soupe avec vous, moi »

D'Herbigny ouvrit la portière, et Mlle Poussette sauta sur le pavé ; puis, tous deux, après avoir pris congé du nabab, l'une par une inclinaison de tête, l'autre par une révérence, s'en allèrent bras dessus bras dessous.

Alors Mlle Poussette lui raconta que cet homme était le plus ridicule animal qu'elle eût jamais vu, qui ne parlait que de son héritage, ne voyait partout que des émissaires du chevalier, et ce jour même, il avait demandé au lieutenant criminel une escorte qu'il avait failli obtenir.

Cela sembla grave à d'Herbigny qui, le lendemain matin, en sortant de chez Mlle Poussette, courut chez le marquis de Cretté et lui raconta la chose. Le marquis en augura que l'Indien avait déjà répandu force argent, sans compter qu'en outre il était probablement appuyé au ministère de la marine, où M. de Bouzenois avait eu d'excellentes relations.

Roger, dans sa seconde lettre, fit part à son père de ces fâcheuses circonstances.

De jour en jour, les symptômes devinrent plus alarmants ; bientôt le bruit se répandit que le fils de l'Indienne avait fait voir aux trois juges l'acte sur lequel il appuyait ses prétentions, et que les trois juges lui avaient assuré le gain de sa cause. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le parti d'Anguilhem. On commença, dans le petit comité des gentilshommes, à regarder la chose comme désespérée ; on songeait déjà à trouver l'argent nécessaire pour payer les énormes frais de cette instruction et les dommages qui seraient attribués au beau-fils de M. de Bouzenois, car le baron d'Anguilhem s'était porté partie civile : on évaluait les frais à seize mille livres ; de plus, maître Coquenard réclamait, pour sa part, quatre mille livres d'honoraires ; le séjour de Roger avait coûté avec les avances que lui avaient faites ses amis, près de cinq mille livres : le procès perdu, il ne restait donc rien au baron de toute sa petite fortune, et le jour approchait où la triste vérité allait lui apparaître sans voile.

Le marquis de Cretté fut parfait pour Roger dans cette circonstance ; il lui offrit dix mille écus remboursables à sa volonté ; mais Roger répondit que jamais ni lui ni son père n'accepteraient une somme qu'ils étaient certains d'avance de ne pouvoir pas rendre : il déclara donc qu'il supporterait le coup avec ses propres ressources, et que, le cas échéant, il prendrait un engagement dans un des régiments qui partaient pour la Flandre.

D'Herbigny, de son côté, fit tout ce qu'il pouvait faire : grâce à l'influence qu'il avait sur Mlle Poussette, il obtint d'elle qu'elle retournerait près de l'Indien, afin de s'assurer de l'existence de cet acte, et, si cet acte n'existait point, de découvrir sur quelles ressources s'appuyait l'adversaire de Roger.

De son côté, le chevalier alla trouver ses avocats, maître Branche et maître Verniquet, et les pria de ne rien négliger dans leurs plaidoiries. Mais malgré tout l'amour-propre naturel aux praticiens, ils hochèrent la tête en se plaignant qu'on les eût engagés dans une aussi mauvaise affaire. Roger les pressa, et ils avouèrent que les trois juges avec lesquels ils avaient parlé de la cause leur avaient laissé peu d'espoir. Ils conseillèrent à Roger de retourner chez eux, et de caresser désespérément le chat, le singe et le perroquet qui faisaient les délices de ces respectables jurisconsultes. Mais c'était un de ces conseils qu'ils lui donnaient pour n'avoir à se reprocher aucune négligence. « S'ils avaient su, disaient-ils, que la partie adverse possédât un titre comme celui qu'elle s'apprêtait, disait-on, à faire valoir, rien au monde ne les eût déterminés à se charger de cette cause. » Roger, qui n'osait ni ne pouvait leur promettre des montagnes d'or, baissa la tête devant ces accablantes prévisions, et comme il n'était que l'homme d'affaires de son père, il lui transmit fidèlement tout ce qu'il y avait de désobligeant dans les regrets des avocats.

Mais ce fut dans sa lettre à la baronne qu'éclata son désespoir. Avec elle, il déplorait non-seulement la perte du procès et par suite la perte de sa fortune, mais encore la perte la plus cruelle de toutes, la perte de Constance; car au milieu de ses dîners, de ses duels, de ses cavalcades, de ses courses et de ses visites, disons-le à la louange du chevalier, l'image de Constance ne s'était pas éloignée un instant de son cœur.

Il fit part à Cretté du conseil que lui avaient donné ses avocats de tenter une dernière démarche près de ses juges; il bourra ses poches de gimblettes pour le chat, d'amandes pour le singe et de macarons pour le perroquet; mais loin d'être sensibles à cette attention, le chat l'égratigna, le singe le mordit, et le perroquet l'appela croquant.

« Vous êtes un homme ruiné, dit le marquis au chevalier en sortant de chez son troisième juge, si vous perdez à vos dépens. »

Le soir, la conduite des jurisconsultes et de leurs animaux respectifs fut expliquée à Roger et à ses amis par Mlle Poussette. Comme les juges étaient des gens probes, ils n'avaient rien voulu recevoir. Mais l'Indien avait donné une bague de deux mille pistoles au chat, avait fait une donation de dix mille écus au singe, et avait constitué une rente viagère de trois mille livres au perroquet.

Quant au conseiller rapporteur, toutes les séductions avaient échoué sur lui : sa porte avait été constamment fermée à l'Indien comme à Roger, et on ne lui connaissait aucun animal sauvage, ni domestique, à qui on pût offrir des bagues, faire des donations, ou constituer des rentes.

Roger et le marquis tentèrent une dernière démarche près de lui, mais sans qu'elle obtînt plus de succès que la première.

C'était un homme si intègre que maître Bouteau le conseiller rapporteur!...

On comprend que toutes ces déceptions successives avaient, malgré l'heureuse disposition de son caractère, conduit tout doucement le chevalier à une profonde mélancolie. La perspective de la ruine entière de sa famille, de la perte de Constance qu'il n'avait retrouvée que pour en être séparé plus cruellement encore la seconde fois que la première, d'un engagement enfin, comme simple volontaire, dans Royal-Italien, dans Picardie, ou dans Nivernais, n'avait rien que de fort désespérant; aussi le chevalier se désespérait et ne voulait entendre à aucune consolation, refusant toutes les parties que lui proposaient ses amis pour le distraire, et passant son temps dans la chambre de la Herse d'or, à écrire à sa mère, ou à faire des élégies à Constance; ajoutons que, pour dernière fatalité, avec la mélancolie, le goût des vers lui était venu.

XIII

COMMENT, AU MOMENT OU LE CHEVALIER ÉTAIT EN PROIE AU PLUS PROFOND DÉSESPOIR, UN HOMME QUI LUI ÉTAIT INCONNU VINT LUI FAIRE UNE PROPOSITION A LAQUELLE IL NE S'ATTENDAIT PAS, NI LE LECTEUR NON PLUS.

Un matin que Roger se mirait dans une petite glace pour voir comment la douleur lui allait, et cela tout en achevant de mettre sur pied un quatrain fort mauvais, mais prodigieusement tendre, destiné à Mlle Constance de Beuzeric, au moment même où il attrapait pour terminer son quatrième vers une rime assez riche, on frappa trois coups à la porte de sa chambre.

— « Entrez, » dit d'Anguilhem.

La porte s'ouvrit lentement, et celui qui avait frappé entra.

C'était un homme qui, pour la physionomie, avait de grands rapports avec un renard, évidemment un habitué du palais, un basochien quelconque, un rat de la Sainte-Chapelle. Depuis quatre mois que Roger fréquentait la salle des Pas-Perdus, il avait appris à reconnaître à ses doigts crochus et à son nez recourbé le moindre suppôt de Thémis.

Le visiteur avait les cheveux rouges et collés sur le front, une grosse verrue violette sur chaque joue, un œil irisé comme une opale, un grand vide entre les dents de la mâchoire supérieure et un menton pointu dont le dessous creusait plutôt qu'il ne saillait au-dessus du gosier.

« Bon! dit à part lui Roger, voici quelque nouvel exploit qu'on m'apporte : s'il faut en payer immédiatement les frais, je serai forcé de lâcher ma dernière pistole. N'importe, faisons bonne contenance. »

Et il attendit l'homme aux verrues d'un pied assez ferme.

L'homme aux verrues s'inclina profondément.

« Ai-je l'honneur de parler à M. Roger-Tancrède, chevalier d'Anguilhem et seigneur d'Anguilhem, de la Guérite, de la Pintade et autres lieux? »

Roger pensa que s'il était encore pour le moment seigneur de toutes ces seigneuries, il ne tarderait pas à en être débarrassé. Cela n'empêcha point que, quoique étonné du préambule, il ne répondît d'un ton assez ferme :

— Oui, mon ami, à lui-même.

— N'avez-vous personne, monsieur, continua l'homme aux verrues, qui soit caché dans ce cabinet que je remarque derrière votre alcôve?

— Personne, monsieur, répondit Roger, et, permettez-moi de vous le dire, la question me paraît étrange.

— Rien de plus simple cependant, monsieur, vous auriez pu être avec une maîtresse ou avec un ami. Vous êtes assez beau garçon et assez bon camarade pour ne manquer ni de l'un ni de l'autre. Vous auriez pu être, dis-je, avec une maîtresse ou un ami, et pour me recevoir plus à votre aise, la faire, ou le faire cacher dans ce cabinet.

— J'étais seul, monsieur, dit le chevalier ; et ce cabinet est parfaitement solitaire.

— Voulez-vous me permettre de m'en assurer? répondit l'homme aux verrues.

— Parbleu! monsieur, vous me semblez étrange de ne pas me croire sur parole.

— Oh! je vous crois, monsieur le chevalier, dit l'inconnu tout en s'acheminant à petits pas vers le cabinet; je vous crois, car je vous sais homme d'honneur; mais sans votre permission ou à votre insu, quelque indiscret pourrait s'être glissé... »

Et le visiteur entr'ouvrit la porte et passa par l'ouverture sa petite tête de fouine.

« Bien, dit-il, il n'y a personne.

— Que diable peut me vouloir cet original? se demanda le chevalier.

— Et les cloisons, reprit l'homme aux verrues, sont-elles bien épaisses?

— Ma foi! allez-y voir, monsieur, s'écria d'Anguilhem, car vous commencez véritablement à m'impatienter.

— Ne vous emportez pas, monsieur, ne vous emportez pas... Je vous demande bien humblement pardon de toutes ces précautions, mais vous allez comprendre tout à l'heure qu'elles étaient rigoureusement nécessaires.

— Alors faites, monsieur, faites; regardez dans les armoires, sous mon lit, derrière les rideaux, et si vous voulez les clefs de la commode et du secrétaire, demandez-les, ne vous gênez pas. »

L'inconnu profita de la permission, ouvrit les armoires, regarda sous le lit, fureta derrière les rideaux et interrogea d'un coup d'œil les deux meubles sus-dénommés, pour s'assurer s'ils n'étaient pas de taille à contenir un écouteur ; mais comme tous deux, sans doute, lui parurent trop exigus pour être employés à cette destination, il refusa poliment, d'un geste, les clefs que Roger avait déjà retirées de sa poche, et que, sur ce refus, il y remit.

« Maintenant, monsieur le chevalier, dit l'inconnu, maintenant que je me suis bien assuré que nous sommes seuls, j'ai l'honneur de vous prier de m'écouter sérieusement ; car je viens vous parler d'une affaire de la plus haute importance.

— Bonne ou mauvaise? dit Roger.

— A votre choix, dit l'homme aux verrues; elle sera ce que vous la ferez. »

Et il alla fermer la porte à la clef et en tira les deux verrous.

Roger jeta un coup d'œil à la dérobée sur le fauteuil où était posée son épée, commençant à croire, comme l'Indien, qu'on pourrait bien lui avoir dépêché quelqu'un pour lui faire un mauvais parti.

L'homme aux verrues intercepta ce regard, essaya de rassurer à la fois Roger par un sourire et par un geste, et approcha une chaise du fauteuil où Roger était assis.

Roger, par un mouvement involontaire, éloigna son fauteuil.

L'inconnu remarqua ce second mouvement comme il avait déjà remarqué le premier, et fit un petit sourire hideux qui voulait dire :

« Oui, oui, je vois bien que vous n'avez pas grande confiance en moi; mais attendez tout à l'heure. »

Roger attendit. L'homme aux verrues jeta un dernier regard autour de lui, comme si la certitude même qu'il fût seul avec le chevalier ne pouvait le rassurer, et se penchant à son oreille :

« Monsieur, lui dit-il, auriez-vous de la répugnance pour le mariage? »

Roger regarda fixement son interlocuteur. Celui-ci croyant Roger atteint d'un peu de surdité, renouvela sa question.

« Pour le mariage? répéta Roger stupéfait.

— Pour le mariage, » reprit l'inconnu en secouant

gentiment la tête avec ce même sourire hideux qui paraissait lui être familier.

« Mais pour quel mariage ? demanda Roger.

— Comment, pour quel mariage ? mais pour un vrai mariage.

— Je ne comprends pas, dit Roger ; mais allez toujours.

— Alors, dit l'inconnu, je vais vous poser la question autrement.

— Posez, monsieur.

— Auriez-vous du goût pour gagner votre procès?

— Têtebleu ! Je le crois bien ! s'écria Roger, et beaucoup même.

— Bien, bien, dit l'homme aux verrues avec son même sourire, nous allons nous entendre alors.

— Entendons-nous, dit Roger en faisant faire un petit mouvement à son fauteuil.

— Eh bien ! moi, monsieur, continua l'inconnu, je puis vous le faire gagner votre procès.

— Ah ! »

Roger se rapprocha avec enthousiasme de l'homme au sourire hideux et fut prêt de lui jeter les bras au cou.

Pauvre nature humaine, qui croit avoir des sympathies et des antipathies, et qui n'a que des intérêts.

« Que faut-il faire, que faut-il donner pour cela ? demanda Roger.

— Oh ! mon Dieu, presque rien, répondit l'inconnu.

— Mais enfin ?

— Il faut vous marier. »

Roger regarda une seconde fois cet homme, mais encore plus fixement que la première, et commença de concevoir l'idée qu'il avait affaire à un fou.

« Pourvu qu'il ne devienne pas furieux, se dit tout bas Roger, la chose se passera gaiement. » Puis enfin, comme ce silence se prolongeait, Roger s'étant contenté de se répondre à lui-même, et cette réponse ne suffisant pas à l'homme aux verrues :

« Eh bien ? demanda l'inconnu.

— Vous dites donc ?... répéta Roger.

— Je dis, M. d'Anguilhem, qu'il faut vous marier.

— Me marier ! moi ?

— Vous-même, en personne, attendu qu'un autre ce ne serait pas du tout la même chose.

— Allons donc, vous plaisantez ? dit Roger.

— Si j'avais l'honneur d'être mieux connu de vous, dit l'entremetteur d'hyménées, vous sauriez, monsieur, que je ne plaisante jamais.

— Alors la question devient sérieuse.

— Extrêmement sérieuse, monsieur ; je vous supplie donc de la considérer sous ce point de vue.

— Ainsi, il faut me marier.

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Et avec qui ? demanda Roger en faisant un effort sur lui-même.

— Ah ! avec qui ? demanda l'homme aux verrues en réitérant son affreux sourire ; ah ! avec qui ? voilà le grand mot lâché !

— Sans doute, avec qui ? répondit Roger. Vous pensez bien, monsieur, que je ne me marierai pas comme cela, la tête dans un sac !

— C'est pourtant ainsi qu'il faut vous marier, M. d'Anguilhem.

— Êtes-vous bien sûr d'être dans votre bon sens ? demanda Roger.

— Comment ! si j'en suis bien sûr ?

— Oui ; c'est que, dans le cas contraire, comme la plaisanterie peut durer longtemps sur ce ton-là, je vous avouerai que je suis très-pressé, qu'on m'attend, et que je désirerais terminer promptement le jeu que nous jouons.

— Ce n'est pas le moins du monde un jeu, monsieur, reprit l'inconnu de l'air le plus grave ; ou si c'est un jeu, c'est du moins un jeu auquel tout votre avenir est intéressé, puisque vous y pouvez gagner quinze cent mille livres.

— Alors, reprit Roger, pour Dieu, monsieur, expliquez-vous plus clairement.

— Seriez-vous amoureux quelque part ? demanda l'homme aux verrues, en fixant sur Roger ses petits yeux d'opale, dont il sembla physiquement au chevalier sentir le regard pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— Pour cela, dit Roger en rougissant prodigieusement, dispensez-moi, monsieur, de répondre.

— Puisque vous demandez qu'on respecte votre secret, monsieur, dit l'inconnu, j'ai donc le droit de demander aussi, moi, qu'on respecte le mien.

— Mais vous, c'est bien autre chose, s'écria le chevalier.

— Comment, c'est bien autre chose ?

— Vous devez me dire, surtout à moi...

— Au contraire, monsieur le chevalier, vous êtes le dernier auquel je dois le dire ; mais je ne vous empêche pas de deviner...

— Ah! c'est bien heureux; merci de la permission, monsieur; malheureusement, je ne suis pas fort sur les énigmes.

— En ce cas, c'est une étude qu'il faut faire; car, pour moi, je ne puis vous répéter que ce que je vous ai déjà dit.

— Monsieur, dit Roger en se levant, vous comprenez...

— Oui, monsieur, je comprends que vous êtes un homme fort désintéressé, dit l'inconnu en se levant à son tour, et qu'il vous importe peu de perdre ou de gagner votre procès. Bagatelle, après tout, pour un gentilhomme comme vous, qu'une somme de quinze cent mille livres de plus ou de moins.

— Peste! dit Roger, bagatelle! non pas, monsieur; je ne traite pas la chose comme vous; mais cependant, franchement, voyons : je ne puis pourtant pas me marier ainsi... à... l'absurde.

— Monsieur, monsieur, dit l'inconnu avec un air de profonde commisération pour l'ignorance de Roger, c'est moi qui vous le dis, vous ne savez pas ce que vous refusez.

— Mais enfin, monsieur, dans le cas où je consentirais à entamer une négociation, que faudrait-il faire?

— Une négociation du genre de celle-ci, une *fois* entamée, doit être menée à bout.

— Alors c'est un engagement positif que vous me demandez?

— Positif.

— Et je m'engagerais à épouser?...

— Un nom en blanc.

— Cela n'a pas le sens commun.

— Cependant, permettez.

— Jamais, monsieur, jamais.

— C'est votre dernier mot?

— Le dernier, le suprême.

— Réfléchissez encore.

— J'ai réfléchi, ou plutôt je ne réfléchirai jamais à une pareille absurdité... Me marier, moi, sans savoir avec qui, sans avoir vu ma future, sans lui avoir parlé, sans savoir si elle est jeune ou vieille, belle ou laide, bête ou spirituelle. Allons donc, vous perdez la tête!

— Et vous votre procès, monsieur! »

Et l'inconnu prit son chapeau.

Ce diable d'homme avait tant d'assurance, que Roger fut déconcerté. Il marcha à grands pas : alla de l'alcôve à la fenêtre, de la porte à la commode, et finit enfin par retomber sur son fauteuil, en regardant sournoisement son interlocuteur, qui, de l'air le plus naturel du monde, grattait alternativement ses deux verrues et son menton.

« Comment! dit Roger rompant le premier le silence, comment, monsieur, vous ne voulez absolument pas me donner le plus petit renseignement?

— Sur l'honneur, monsieur, je le voudrais, dit l'inconnu; mais cela m'est expressément défendu.

— Dites-moi seulement si la jeune personne... hum! fit Roger en s'interrompant, est-elle jeune seulement? »

L'inconnu continua de gratter ses verrues.

« Voyons, est-elle belle ou laide? »

L'inconnu passa de ses verrues à son menton.

« Mais enfin, il me sera bien permis de m'enquérir si ma fiancée est demoiselle... ou veuve. »

L'inconnu resta impassible.

« Ah! dit Roger en se frappant le front du poing, ma parole d'honneur, c'est pour en devenir fou!

— Je vous laisserai jusqu'à demain, monsieur, pour réfléchir à mes propositions, dit l'inconnu.

— Et demain? demanda Roger.

— Demain, je reviendrai à la même heure.

— Seul?

— Non; j'aurai avec moi la promesse de mariage.

— La promesse de mariage! s'écria Roger en pâlissant.

— Oh! cela n'engage à rien, dit l'inconnu, vous ne la signerez qu'autant qu'il vous plaira; soyez tranquille, mon gentilhomme, ajouta-t-il en riant de son rire habituel, on ne vous prendra pas de force. »

Cela dit, l'homme mystérieux sortit à reculons en saluant plus bas encore qu'il n'avait fait en entrant, et il était loin déjà que Roger, consterné, serrait encore son front humide de sueur entre ses mains crispées et tremblantes.

XIV

COMMENT L'HOMME MYSTÉRIEUX REVINT UNE SECONDE FOIS, ET COMMENT, DANS CETTE SECONDE ENTREVUE, LES CHOSES S'ÉCLAIRCIRENT QUELQUE PEU.

Roger resta quelque temps sous le poids du coup qui venait de le frapper, puis enfin, rassemblant toutes ses forces, il se leva, prit à son tour son chapeau, et courut chez le marquis de Cretté, son suprême appui, son éternelle ressource.

Heureusement le marquis était chez lui.

« Qu'avez-vous? s'écria-t-il en apercevant le chevalier; est-ce que votre procès est perdu? »

Le marquis faisait cette question au chevalier, tant la figure du chevalier était bouleversée.

« Non, Dieu merci! pas encore, dit Roger; on ne le juge, vous le savez, que dans trois jours; et même...

— Et même?... répéta le marquis.

— Et même j'ai quelque espoir de le gagner, reprit en soupirant le chevalier.

— Il me semble qu'il n'y a pas là-dedans de quoi soupirer si profondément que vous le faites.

— Sans doute, il vous semble cela, à vous, qui ne savez pas à quelles conditions.

— Ah! il y a des conditions?

— Hélas! dit Roger, et il se précipita dans les bras de son ami.

— Voyons, parlez, s'écria le marquis; vous m'inquiétez vraiment, chevalier. »

Le chevalier raconta alors au marquis son entrevue avec l'homme aux yeux d'opale. Cretté écouta le récit avec la plus grande attention, puis lorsque le chevalier eut fini :

« Voilà qui est bizarre, dit-il. Est-ce qu'il y aurait quelque bâtarde de Bouzenois que l'on voudrait placer, ou bien, grand Dieu! mon pauvre ami...

— Ou bien quoi? s'écria le chevalier pâlissant aux pressentiments du marquis.

— Ou bien serait-ce la vieille Indienne elle-même qui songerait à convoler en secondes noces? »

Roger frissonna jusque dans la moelle des os, mais une réflexion le rassura.

« Impossible, dit-il, elle est morte.

— Alors il n'est pas probable que vous ayez quelque chose à craindre de ce côté-là.

— Ce n'est pas l'embarras, dit Roger, j'ai vu des gens que l'on croyait morts et qui revenaient.

— Oh mon Dieu! fit le marquis.

— Mais, reprit d'Anguilhem, je ne crois pas que ce soit ici le cas.

— Cherchons donc quelle autre chose cela peut être. Si c'était un piége de votre partie adverse? Qu'en dites-vous?

— J'y ai pensé; mais quel intérêt M. Afghano aurait-il de me marier? »

Nous avons oublié de dire que l'Indien répondait au nom d'Afghano.

« On ne sait pas; méfiez-vous toujours.

— Oui certainement que je me méfie; mais ma méfiance ne me donnera pas un jour de plus : demain il faut que je rende une réponse quelconque.

— Consultez votre père.

— Mais mon père est à cinquante lieues d'ici; puis, il faut que je vous l'avoue, marquis, je ne saurais me marier ainsi; j'aime à l'idolâtrie une jeune demoiselle de mon pays, un amour, un ange, qui est attachée à moi d'une affection égale à celle qui m'attache à elle, et qui mourra si j'en épouse une autre.

— Croyez-vous? dit Cretté en allongeant les lèvres d'un air de doute.

— J'en suis sûr, j'ai reçu sa parole.

— De mourir?

— Non, mais de ne vivre que pour moi. »

Alors Roger raconta au marquis toutes ses aventures avec Constance, mais sans prononcer son nom.

« Que voulez-vous, mon cher? alors il n'y a pas de réflexions à faire; aimez-vous mieux mademoiselle... est-ce une indiscrétion que de vous demander comment s'appelle cette demoiselle?

— Non; elle s'appelle Constance de Beuzerie.

— En effet, ce petit nom promet, diable!

— Vous demandiez donc?...

— Je demandais si vous aimiez mieux Mlle Constance de Beuzerie que soixante mille livres de rente.

— Si j'étais seul, je l'aimerais mieux que ma fortune, mieux que ma vie, mieux que tout; mais malheureusement, j'ai un père et une mère qui m'adorent, et que je ruine en refusant.

— Oui, vous avez raison, dit Cretté, voici la véritable obligation; ceci, mon cher, comme vous comprenez bien, c'est un acte de conscience que vous seul pouvez résoudre. »

Roger poussa un profond soupir.

De son côté, le marquis de Cretté devint pensif, et rêva longtemps ; puis, tout à coup il prit la main de Roger avec un mouvement si brusque, que celui-ci en resta stupéfait.

« Vous êtes un homme trois fois perdu, dit-il ; je devine d'où vous viennent les propositions.

— Bah ! dit Roger avec effroi.

— Le monsieur aux verrues est quelque juge, quelque assesseur, quelque huissier qui a une fille bossue, et qui éprouve le besoin de s'en défaire avantageusement.

— Marquis, je vous en prie, ne me dites pas de ces choses-là ; vous me faites venir la chair de poule.

— Mon cher, il faut savoir dire la vérité à ses amis.

— Hélas ! soupira Roger.

— Du reste, continua le marquis, parlez-en à monsieur votre père, et demandez-lui son avis ; mais, pour moi, cela ne fait plus aucun doute.

— Il y aurait encore autre chose !... répondit la victime en traînant chacune de ses paroles avec un accent lamentable. Ce serait le cas où l'un de ces messieurs que nous avons dit tout à l'heure aurait une fille qui...

— J'y pensais, répondit Cretté, mais je ne voulais pas vous le dire... Laquelle des deux difformités préféreriez-vous ?... Moi, j'aimerais mieux, je l'avoue, la difformité incurable...

— C'est un horrible guet-apens ! s'écria Roger furieux.

— Il faut cependant choisir, dit le marquis, il n'y a pas de milieu. Il s'agit de perdre votre procès ou de sauter les yeux fermés dans l'abîme.

— Hélas ! hélas ! réitéra Roger.

— Mon pauvre ami, dit Cretté, que la situation du chevalier touchait jusqu'aux larmes, vous voilà dans un traquenard ; mais il ne faut pas encore trop vous désespérer avant la seconde visite ; profitez du moment où vous tiendrez ce diable d'homme, tournez-le et retournez-le de tous les côtés, demandez des informations, exigez-les au besoin. Si l'on vous refuse, refusez aussi, je serai caché à la porte, je suivrai le démon, fût-ce jusqu'en enfer, et du moins nous aurons le plaisir de nous venger, je vous en réponds.

— Oui, mais je perdrai mon procès.

— Ah dame ! que voulez-vous, mon cher, vous ne pouvez pas tout avoir. »

Comme tout ce que pouvaient se dire le chevalier et le marquis n'avançait à rien, Roger reprit le chemin de son hôtel, et rentra à la Herse d'or.

Roger alors s'apprêta à écrire à son père ; mais il réfléchit qu'une lettre mettait quatre jours à aller à Loches et quatre jours pour en revenir, ce qui faisait huit jours, en supposant même que le baron répondît poste pour poste. Or l'arrêt devait être rendu sous trois jours ; il était donc matériellement impossible de recevoir à temps une réponse d'Anguilhem ; le pauvre garçon aurait cependant eu bien besoin de l'impulsion de son père pour prendre un parti quelconque.

Il demeura donc en face de lui-même, versant des larmes amères, s'arrachant les cheveux à pleines mains, désespérant enfin de l'avenir, et appelant à grands cris Constance, la Pintade, la Guérite, le bois de la Garenne, tous les souvenirs de sa jeunesse enfin ; se reprochant sa sottise d'homme primitif et admirant les paroles profondes du marquis, lorsque celui-ci, en écoutant les amours pastorales de Roger à Beuzerie, l'apparition de Constance dans la chambre de Roger, et la fuite de tous deux à la chapelle Saint-Hippolyte, s'était écrié :

« Que vous fûtes simple, d'Anguilhem ; que vous fûtes naïf, mon beau Roger ; que vous fûtes niais, mon pauvre ami ! »

Et Roger répétait : « Oh ! oui, je fus bien niais ; oh ! oui, je fus bien naïf ; oh ! oui, je fus bien simple. »

On voit que le séjour de Paris commençait à opérer efficacement sur Roger.

Mais la nécessité était là, allongeant sa main de bronze, armée de ses coins de fer. Chaque minute avait la valeur d'un jour, chaque jour l'importance d'une année. Le lendemain, l'homme aux verrues, inexorable comme le temps, ponctuel comme la mort, allait venir.

Roger passa la nuit à chercher un moyen de sortir de sa position ; il est inutile de dire qu'il n'en trouva point.

Le jour vint. Roger attendit l'homme aux verrues, armé d'une foule de propositions nouvelles et d'un arsenal de questions insidieuses.

L'homme ne se fit pas attendre. A l'heure, à la minute, à la seconde désignées, Roger, qui se tenait l'oreille au guet, entendit le bruit de son pas dans l'escalier ; puis ce pas s'arrêta devant la porte ; puis on frappa trois coups ; puis enfin au mot : Entrez ! prononcé d'une voix tremblante par Roger, la porte s'ouvrit et le messager fatal entra plus obséquieux, plus humble, plus mielleux que la veille.

Son regard embrassa d'un coup d'œil toute la chambre.

« Vous êtes toujours seul? demanda-t-il.

— Voyez, » lui dit d'Anguilhem.

L'inconnu renouvela sa visite avec la même minutie que la première fois ; puis, la visite achevée, il se rapprocha de Roger, qui était assis sur une chaise, pâle comme le condamné exposé sur un échafaud.

« Eh bien! monsieur le chevalier, dit l'homme mystérieux, avez-vous réfléchi?

— Bien plus, dit Roger, j'ai deviné, monsieur, ainsi parlons franc et terminons séance tenante.

— C'est mon plus cher désir, monsieur, répondit l'inconnu en s'inclinant.

— Vous m'êtes envoyé par quelqu'un qui veut se débarrasser de sa fille.

— Se débarrasser?...Oh! monsieur, le mot est dur.

— Ne chicanons pas sur le mot. Je suis malheureusement sûr qu'il n'est que trop vrai.

— Cependant je tiendrais à rectifier votre opinion.

— Maintenant, ce père est un de mes juges, n'est-ce pas? » dit Roger en regardant l'homme aux verrues jusque dans le fond de ses yeux d'opale

L'inconnu regarda à son tour Roger avec un air d'étonnement qui touchait presque à l'admiration.

« Ma foi! oui, monsieur, dit-il, vous avez deviné.

— Ah! je le savais bien, s'écria Roger d'un air triomphant.

— Eh bien! ensuite, à quoi cela vous mène-t-il de le savoir?

— Cela mène à être certain que je perdrai mon procès, si je n'épouse pas.

— Et à avoir la même certitude que vous le gagnerez, si vous épousez.

— Ceci est fort triste, dit Roger.

— Ah! monsieur, dit l'inconnu, vous avez tort de vous plaindre ; vous êtes en beau chemin de fortune ; laissez-vous faire, chevalier, laissez-vous faire, je ne vous dis que cela.

— Oui, et j'aurai, moi gentilhomme sur l'honneur duquel il n'y a rien à dire, épousé la fille d'un homme qui vend la justice.

— Oh! que vous envisagez les choses sous un déplorable point de vue, M. d'Anguilhem, répondit l'inconnu, et que cette façon de voir est absurde, permettez-moi l'expression ; un homme qui a du crédit en use, il oblige ses amis, et la loi de la reconnaissance, qui est la loi des belles âmes, étant posée, ses amis, à leur tour, lui rendent service en échange de son bon office.

— Oui, je sais bien, mais la demoiselle?...

— Eh bien! la demoiselle?

— La demoiselle! est-elle demoiselle? »

L'inconnu ricana.

« Ou veuve? » continua d'Anguilhem.

L'inconnu ricana plus fort.

« Au diable, monsieur, s'écria le chevalier furieux, je crois que vous vous moquez de moi.

— Dieu m'en préserve, chevalier, seulement je ris de vos appréhensions.

— Qui ne sont pas fondées, peut-être, reprit d'Anguilhem, quand vous me forcez à acheter chat en poche.

— La surprise en sera meilleure, M. d'Anguilhem.

— Ah! je ne saurais me contenter de cela, monsieur ; laissez-moi seulement voir la demoiselle... la jeune personne, la personne à marier... la dame en question, enfin...

— Impossible, monsieur, impossible.

— Mais, voyons... le père... laissez-moi voir le père... ce n'est pas trop, hein?

— Au contraire, monsieur, c'est demander tout : quand vous aurez vu le père, vous saurez en vingt-quatre heures qui est la fille.

— Tenez, vous me rendrez fou, dit d'Anguilhem.

— Voyons, monsieur le chevalier, reprit l'homme aux verrues de son accent le plus mielleux, ne vous exaspérez pas ainsi : l'affaire est belle, croyez-moi, et vous vous repentirez d'avoir fait le difficile ; car cédant à toutes ces petites considérations qui, je le vois avec peine, ont une influence ridicule sur vous, vous allez perdre une fortune de quinze cent mille livres, et une cause qui entraîne trente à quarante mille livres de dépens ; tandis qu'en épousant, vous assurez votre million et demi, plus un mobilier de soixante mille écus, des pierres précieuses et des bijoux pour plus de cent cinquante mille livres, sans compter l'argent monnayé de sa caisse ; et la caisse est lourde, je vous en réponds ; j'étais là quand on a mis les scellés.

— Ah çà! dites-moi : une question.

— Faites, monsieur, faites, et si je puis y répondre, j'y répondrai.

— Comment se fait-il, dit Roger, que mon beau-père futur n'ait pas fait offrir sa fille à M. Afghano, mon adversaire?

— Parce qu'il a cru devoir vous donner la préférence.

— Je lui suis bien obligé.

— Puis l'Indien est laid et vous êtes joli garçon; puis votre adversaire est peut-être un très-grand seigneur dans son pays, mais ici sa noblesse n'est pas reconnue ; enfin le nom d'Anguilhem sonne mieux pour des oreilles françaises que le nom quelque peu sauvage d'Afghano. Mme Afghano ! vous comprenez, le moyen d'annoncer cela à la cour! mais malgré tout cela, si vous refusez aujourd'hui...

— Eh bien! si je refuse aujourd'hui?...

— J'irai trouver M. Afghano demain.

— Mais le père tient donc beaucoup à placer sa fille ?

— Elle est en âge d'être pourvue.

— Oh ! oui, je le crois. Bref, on me choisit pour m'étrangler.

— Monsieur, je vous le répète, vous n'avez pas de raison, et vos paroles sont celles d'un page. On vous donne quinze cent mille livres, on vous les met dans la main ; on va vous déterrer pour cela dans la plus mauvaise chambre d'un mauvais hôtel, et vous appelez cela vous étrangler !... Ah ! vraiment vous me faites de la peine.

— Eh bien ! transigeons, monsieur, dit d'Anguilhem. Celui qui vous envoie veut-il cent, veut-il deux cent, veut-il trois cent mille livres? je les lui concède, je les lui offre, je les lui donne.

— Ce que vous me proposez là n'a pas le sens commun, chevalier; ces cent mille écus que vous offrez ne sont déjà plus à vous, c'est la dot de votre femme.

— Comment, la dot de ma femme!

— Eh oui! en épousant la jeune fille vous lui reconnaissez cent mille écus ; c'est bien naturel, ce me semble, quand le père vous en fait gagner quinze cent mille.

— Vous avez dit la jeune fille, monsieur, s'écria le chevalier, ah ! vous l'avez dit ; la demoiselle est donc jeune ?

— Heureux, trop heureux d'Anguilhem, acceptez, c'est moi qui vous le dis, acceptez.

— Écoutez : vous me connaissez, moi ; je vis au grand jour, rien n'est mystérieux en moi, et je joue cartes sur table.

— Eh bien ! soyez beau joueur jusqu'au bout.

— Je ne demande pas mieux ; mais il me faut une marque de votre crédit, une preuve de votre influence

— Laquelle?

— Faites remettre à huit jours le prononcé du jugement qui devait être rendu après-demain, et, en échange de cette nouvelle, je vous engage ma parole sous deux conditions.

— Lesquelles?

— La demoiselle ne sera pas contrefaite et n'aura pas, ou plutôt elle aura....

— Je comprends, chevalier.

— Eh bien !

— Accordé.

— Comment, accordé?... Vous me répondez que...

— Oui.

— En ce cas, vous avez ma parole.

— Alors, à dix jours.

— A dix jours.

— Je serai ici le matin du prononcé du jugement:

— Je vous y attendrai.

— A la bonne heure, chevalier, à la bonne heure. Ah! vous êtes né sous une heureuse étoile! M. d'Anguilhem. »

Et l'homme aux verrues prit son chapeau et sortit à reculons en saluant plus humblement que jamais.

Cinq minutes après il rentra tout effaré.

« Monsieur, dit-il, peut-être avez-vous cru qu'un éclat vous sauverait, et c'est pour cela que vous avez embusqué, à vingt pas de la porte de l'hôtel, le marquis de Cretté, votre ami, dans son carrosse ; ne niez pas, j'ai reconnu la livrée et les armoiries ; mais vous avez eu tort, entendez-vous bien : le délai accordé est un gage aussi bien pour nous que pour vous. Si dans l'intervalle quelque chose s'ébruite de nos projets, si la chose transpire de quelque façon que ce soit, si une démarche quelconque de votre part nous porte ombrage, moi, le seul témoin, entendez-vous bien, le seul, je nierai tout, et vous perdrez votre procès avec honte. »

Roger fut atterré par cette nouvelle menace, qui répondait si bien à ses secrètes intentions; car, ainsi que nous l'avons dit, il avait comploté avec le marquis de découvrir le mystère et de rendre à ses persécuteurs le mauvais temps qu'ils lui faisaient passer.

Mais, en se voyant découvert, il tomba dans le découragement.

« Que faut-il faire, monsieur, pour que vous soyez satisfait? demanda-t-il à l'inconnu.

— Descendez le premier, monsieur, répondit celui-ci, et quand je vous aurai vu vous éloigner avec le marquis, je sortirai à mon tour. »

Roger prit son chapeau et obéit tristement, suivi à la distance d'un étage par l'homme mystérieux.

Il trouva Cretté qui se démenait dans son carrosse; il l'avertit qu'ils étaient découverts, et tous deux se firent conduire au Luxembourg, où ils causèrent longuement.

Pendant ce temps, l'homme aux verrues regagna sa mystérieuse résidence.

« Il n'y a plus rien à faire, dit le marquis au chevalier, sinon à prendre, tout bas, des informations pour vous distraire un peu, et rendre moins rude, par la préparation, le coup que vous ne pouvez plus éviter. Après tout, mon cher chevalier, prenez que la chose soit faite, et que vous ayez été mal marié. D'ailleurs, vous vous consolerez facilement en regardant autour de vous, et en voyant de combien d'étranges ménages vous êtes entouré.

— Oui, mais les femmes sont entrées dans ces ménages par la bonne porte, tandis que moi je vais être tympanisé de la belle façon. Que vont dire tous nos amis, bon Dieu!

— Ils n'en sauront rien; vous ne comptez pas en parler, n'est-ce pas?

— Dieu m'en garde!

— Eh bien! il est probable que de son côté le beau-père ne se vantera pas de la manière nouvelle qu'il a inventée d'allumer le flambeau nuptial.

— Hélas! ne m'avez-vous pas dit vous-même plus d'une fois que tout se savait à Paris?

— Tout se sait à peu près; mais tout se déguise aussi quand on le veut; d'ailleurs vous avez le pistolet sous la gorge, il faut en passer par là ou par la fenêtre, comme on dit. Rappelez-vous vos études chez les jésuites d'Amboise, et puisque vous avez fait votre philosophie, eh bien! mon cher, soyez philosophe.

— Ah! marquis, cela vous est bien aisé à dire, à vous. Voyons, soyez franc, feriez-vous le mariage, dites?

— Moi, marquis de Cretté, possédant les soixante mille livres de rente que je possède, sans le bien de ma mère, non, je vous l'avoue, je n'épouserais pas cette fille sans y fort regarder; mais si je m'appelais Roger-Tancrède d'Anguilhem, et qu'il me fallût, en cas de refus, mourir de faim, j'épouserais Alecto en personne, sauf ensuite à me démêler avec elle, et à lui casser, le cas échéant, sa quenouille sur les reins.

— Vous me parlez franchement?

— Foi de gentilhomme!

— Mais songez que je suis amoureux.

— C'est toujours une sottise; mais aujourd'hui c'est plus que cela: c'est un malheur!

— Mais songez que je perds Constance!

— Bah! vous le savez, il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas, et un jour, vous et Mlle Constance vous vous rencontrerez.

— Elle va suspecter ma loyauté.

— Vous lui expliquerez la chose.

— Elle va me maudire.

— Ah! dans ce cas-là, le tort sera tout à elle, et elle ne sera point raisonnable.

— Elle ne pourra pas croire que j'ai pu me décider à une pareille infidélité.

— Vous lui direz que c'est votre père qui a tout fait, et elle pensera que c'est une revanche qu'Anguilhem a voulu prendre sur Beuzerie.

— Mais elle se mariera de son côté.

— Tant mieux pour vous, mon cher, tant mieux: d'abord vous ne voudriez pas avoir sur la conscience le remords de l'avoir fait rester fille; puis, une fois mariée de son côté, comme vous du vôtre, on oubliera votre roman à tous deux, vous irez dans le pays, vous ferez des chasses avec le mari, vous lui donnerez à dîner, et tandis qu'il fera des compliments à votre femme, vous en conterez à la sienne. Si vite qu'il aille, vous aurez toujours l'avance sur lui.

— Ah! si Mme de Maintenon vous entendait, mon cher Cretté.

— Elle se croirait rajeunie de quarante ans, voilà tout. »

Sur ce, les deux amis se levèrent pour aller prendre des renseignements.

XV

COMMENT LE JUGEMENT FUT RENDU.

Le chevalier et le marquis passèrent trois jours en courses; les valets parlèrent, les concierges parlèrent, les greffiers eux-mêmes desserrèrent les dents, tant les deux amis employèrent de ruses

adroites et de moyens ingénieux, pour savoir ce qu'ils désiraient savoir.

Mais toutes informations prises, il se trouva que douze juges et soixante conseillers avaient des filles à marier, de sorte qu'après toutes leurs recherches, Roger et le marquis ne furent guère plus avancés qu'auparavant.

Il y avait pourtant certaines de ces demoiselles que le chevalier redoutait fort, attendu qu'elles n'étaient pas des rosières ; l'une avait été surprise la nuit dans un cloître à moitié ruiné, derrière la rue Saint-Benoît.

Une autre avait été faire un voyage en Picardie sans son père, ni sa mère, et il courait d'assez méchants bruits, que son cousin le mousquetaire l'avait ramenée.

Une troisième enfin avait été reconnue, disait-on, en fiacre, à Marly, à une heure du matin et sortant de la fameuse auberge du Veau doré.

Rien ne prouvait que la demoiselle à marier fût l'une de ces trois femmes, mais rien ne prouvait non plus qu'elle n'en fût pas : il en résultait que Roger demeurait plongé dans la perplexité la plus profonde.

Sur ces entrefaites, il apprit que, selon le désir qu'il en avait exprimé à l'homme mystérieux, le jugement était remis à huitaine ; cela lui fut une marque insigne de la bonne volonté de ses persécuteurs à son égard, ainsi que de leur influence à l'égard de la justice.

Le huitième jour, après qu'il avait écrit, c'est-à-dire la surveille du jour où devait être rendu le jugement, il reçut une lettre d'Anguilhem.

Le baron n'y avait ménagé ni l'encre ni le papier, car la lettre avait huit grandes pages. Il annonçait au chevalier qu'il serait venu lui-même à Paris, si le manque absolu d'argent ne l'eût retenu dans son château. Il déplorait la fatale nécessité qui pesait sur son cher fils, et le laissait, dans cette occasion, absolument libre d'agir selon les calculs de son esprit ou les inspirations de son cœur, ce qui parut à Roger un trait de la plus exquise délicatesse paternelle, et ce qui, à travers mille sanglots, lui fit adopter la cruelle résolution de renoncer à Constance et d'assurer le bonheur de ses parents.

« N'agissez pas pour nous, disait le baron dans cette lettre modèle; vous êtes jeune, Roger, et vous avez de longues années à vivre; ne faites pas le malheur de toute votre existence pour adoucir les restes de la nôtre. Ce procès nous aura ruinés, votre mère et moi ; mais qu'importe ? nous sommes habitués aux privations. D'ailleurs, vous avez de la force, de la bonne volonté, des amis puissants, vous obtiendrez un emploi qui vous permettra de nous soulager quelque peu jusqu'à notre mort, qui maintenant ne saurait être bien éloignée. »

Roger n'alla pas plus loin; il essuya ses yeux, baissa la tête avec respect, et lorsque l'homme aux verrues arriva chez lui :

« Monsieur, dit le chevalier, je suis prêt, que faut-il vous signer?

— Ceci, dit le messager, et il tira de sa poche et déploya un papier couvert d'écritures.

— C'est bien, dit Roger, et il signa sans lire.

— Pardieu! monsieur, dit l'homme aux verrues, vous êtes un loyal gentilhomme, et si vous avez de la peine à vous décider, du moins quand vous avez pris votre parti, vous agissez grandement. Bien vous prendra de cette généreuse négligence; lisez maintenant. »

Roger lut avec une horrible angoisse, tremblant à chaque ligne de rencontrer le nom de ces trois redoutables filles; mais il eut le bonheur de voir un nom inconnu.

Ce papier était un acte portant obligation d'épouser Mlle Christine Sylvandire Bouteau, fille unique de maître Jean-Amédée Bouteau, conseiller-rapporteur du roi en la grand'chambre, et une reconnaissance à ladite Christine Sylvandire Bouteau d'une dot de cent mille écus, le jour où le très-noble et très-honoré seigneur Roger-Tancrède d'Anguilhem gagnerait son procès contre le sieur Afghano, beau-fils de feu le vicomte de Bouzenois.

Maître Jean-Amédée Bouteau était cet austère conseiller-rapporteur qui n'avait voulu recevoir ni Roger, ni Afghano; celui-là n'avait ni chat à qui on pût offrir des bagues, ni singe à qui on pût faire des donations entre-vifs, ni perroquet à qui on pût constituer une rente viagère. Mais il avait une fille à marier.

« Est-elle bien laide, monsieur? demanda Roger.

— J'ai ordre de ne répondre à aucune de vos questions, monsieur le chevalier; faites votre toilette, suivez-moi au palais, assistez au jugement qui sera rendu dans deux heures, et j'aurai l'honneur de vous conduire ensuite chez M. Bouteau, votre beau-père.

— Pourquoi faire? s'écria Roger avec un mouve-

ment d'effroi qui l'empêcha de comprendre l'incongruité de la question.

— Mais pour lui faire vos remercîments d'abord de ce que de ce moment-là vous aurez quelque chose, comme un million et demi de plus, et puis pour saluer votre future. »

Les jambes manquèrent au chevalier.

« Mon père sera sauvé et ma mère mourra tranquille à Anguilhem, murmura-t-il en tombant sur un fauteuil.

— Allons, allons, dit l'homme aux verrues, je vois bien que vous avez besoin d'être seul pour vous remettre ; vous irez au palais de votre côté, moi j'y vais du mien. »

Et l'homme aux verrues sortit assez cavalièrement cette fois. Roger remarqua cette différence dans ses habitudes.

« C'est juste, dit-il, il est sûr maintenant de son fait, j'ai signé ma propre sentence. »

Puis, comme l'y avait invité l'envoyé de maître Bouteau, il commença sa toilette.

Roger avait la mort dans le cœur, il détestait d'avance la femme qu'il allait voir, et pourtant par un mouvement d'amour-propre inhérent au cœur de l'homme, il ne voulut pas que cette première entrevue lui donnât une mauvaise idée de sa tournure et de son visage.

Il prit un habit de velours noir avec des brandebourgs d'or : une veste de satin blanc, sur les coutures de laquelle serpentait une riche broderie, puis il envoya chercher le marquis de Cretté, lequel arriva bientôt dans son plus magnifique équipage.

Derrière cette voiture, marchaient les carrosses de d'Herbigny, de Chastellux, de Clos-Renaud. Mlle Poussette venait à la suite de tout cela dans un remise.

Le marquis de Cretté monta seul chez Roger.

Du plus loin qu'il aperçut le marquis, le chevalier lui tendit les bras en criant :

« Hélas ! hélas ! hélas !

— Il paraît que le sacrifice est fait, dit Cretté.

— Fait et parfait, répondit Roger. J'ai signé. Pauvre Constance !

— Et... et avez-vous quelque renseignement nouveau sur la future ? demanda en hésitant le marquis.

— Elle se nomme Sylvandire.

— Ah diable ! un charmant nom, c'est déjà quelque chose. Mais ceci n'est qu'un nom de baptême, comment se nomme-t-elle de son nom de famille ?

— Mlle Bouteau.

— La fille de notre conseiller-rapporteur ! s'écria le marquis.

— Elle-même, dit Roger. Hélas ! c'est quelque petit monstre qu'il aura caché à tous les yeux, et dont il se défait en ma faveur.

— Ou plutôt en faveur de votre baronnie. J'ai rencontré parfois maître Bouteau.

— Et quel homme est-ce que mon beau-père ?

— Un juif greffé sur un Arabe ; immensément riche, du reste, à ce qu'on assure.

— Et malgré sa richesse, s'écria Roger, il est obligé d'employer de pareils moyens pour placer sa fille ! Ah ! mon ami, mon ami, il n'y a que le dévouement filial...

— Il est vrai que Cléobis et Biton étaient, à mon avis, bien peu de chose auprès de nous, chevalier, mais il ne s'agit pas ici de nous lamenter, mais de nous rendre au palais. Si votre femme est par trop... barroque... Eh bien ! vous la mettrez dans un coin de votre maison, avec des domestiques à elle, et cent mille francs pour son entretien. Vous aurez le désagrément qu'elle porte votre nom, voilà tout, et avec les quatorze cent mille livres qui vous resteront, eh bien ! vous prendrez du plaisir ailleurs ; vous avez bien lu l'engagement ? Il n'y a pas dessus que vous êtes forcé ?...

— Non.

— Eh bien ! mon cher, plaignez-vous donc ; allons, allons, en carrosse ! »

Et Cretté emmena d'Anguilhem, qui alla saluer successivement d'Herbigny, Clos-Renaud, Chastellux et Mlle Poussette aux portières de leurs voitures, et qui monta ensuite dans le carrosse du marquis.

Ils arrivèrent au palais ; il y avait foule. Le fils de l'Indienne avait voulu assister au dénoûment de ce long drame. On supposait qu'il avait dû dépenser cinquante mille livres à peu près à se rendre agréable aux juges. Il avait l'air si radieux que Roger manqua de s'évanouir et que Cretté en devint tout pâle.

Les juges étaient dans l'appartement voisin ; ils délibéraient.

Au bout d'une heure de délibération, la chambre rentra en séance. Roger reconnut ses trois juges et frémit ; derrière eux venait modestement le conseiller-rapporteur.

« Comment se nomme le conseiller-rapporteur ? demanda timidement Roger à son voisin.

— Maître Bouteau, répondit celui-ci ; un bien digne homme. »

Roger chercha à lire quelque chose sur la figure de M. Bouteau, mais c'était chose impossible.

Les juges prirent leurs places, avec cet air grave que l'on connaît à ces messieurs, laissèrent errer dans la salle ce regard de jurisconsulte qui ne se fixe sur rien, et maître Bouteau déplia un papier.

« Du courage, dit Cretté en se penchant à l'oreille du chevalier, c'est notre beau-père.

— Je le sais, » dit Roger.

Maître Bouteau toussa, cracha et lut ce qui suit :

« Attendu que le sieur Afghano, dit l'Indien, n'a pu fournir la pièce qu'il devait offrir au tribunal, et qu'il n'existe aucune preuve authentique de ses droits à la succession ; attendu que le sieur baron Tancrède-Palamède d'Anguilhem, représenté par son fils, le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem est le plus proche parent du défunt, et qu'il a fourni des titres bien en règle, établissant cette parenté ;

« Ordonne la chambre que le sieur baron Tancrède-Palamède d'Anguilhem entrera immédiatement en possession de l'héritage de feu le vicomte de Bouzenois, comprenant meubles et immeubles et généralement tout ce que possédait le défunt, comme il est juste.

« Condamne le sieur Afghano, dit l'Indien, à payer les frais sans réserve ni dépens. »

Maître Bouteau prononça tout cela sans regarder une seule fois Roger qui chancelait sur son banc.

Le marquis de Cretté prit son ami dans ses bras et lui dit à l'oreille :

« D'Anguilhem, ton beau-père est un grand homme.

— Oui, mais patience, dit Roger, l'Indien va fournir son acte.

— Il n'eût pas attendu jusqu'à ce moment, reprit Cretté, soyez tranquille, puisqu'il ne l'a pas fourni, c'est qu'il ne l'a pas. »

En effet, l'Indien ne produisit aucun papier. Il baissa la tête un instant comme accablé du coup. Puis, la relevant bientôt d'un air de triomphe :

« Allons, dit-il assez haut pour être entendu non-seulement des juges, mais encore de l'auditoire, ma mère a bien fait de ne pas tout donner à ce misérable Bouzenois. Voilà qui prouve combien il est dangereux d'enrichir ses amants. »

Roger sentit la colère lui monter au front, et fit un mouvement vers l'Indien, pour aller venger incontinent la mémoire d'un parent dont on venait de le reconnaître héritier.

« Êtes-vous fou, s'écria Cretté en le retenant ; laissez donc crier ce malheureux qu'on écorche. Vous ne vous appelez pas Bouzenois, mais d'Anguilhem, et pardieu ! les avocats vous en ont bien dit d'autres. »

En ce moment l'Indien se dirigea vers le groupe des jeunes gens. Roger crut qu'il venait à lui et s'apprêta à le recevoir ; mais l'Indien passa près d'eux, voilà tout. Seulement en passant il dit assez haut pour être entendu :

« Vous avez eu tort de me trahir, Mlle Poussette, car j'ai encore cent mille livres de rente.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur, dit Roger ; c'est plus qu'il ne vous en faut pour porter dignement votre nom.

— Allons, allons, ne vous faites pas de querelle, dit Cretté ; rentrons chez nous et soupons gaiement.

— Hélas ! Cretté, répondit d'Anguilhem, vous oubliez qu'il faut que j'aille voir ma future. »

Au reste, Roger avait déjà prononcé ces paroles d'un ton infiniment moins contrit qu'on aurait pu s'y attendre. Il songeait à la fierté de son père, à la joie de sa mère, en se trouvant tout à coup si prodigieusement riches. Et le pauvre chevalier était si bon fils, qu'il commençait à s'étourdir sur la douleur de Constance.

Puis on s'accoutume vite à la prospérité ; Roger sortit de la chambre avec des écarts de jambes et des gonflements de poitrine qui eussent fait honneur à un millionnaire de naissance.

Cretté lui prêta son carrosse pour aller rendre visite à maître Bouteau, puis il prit congé de son ami en lui rappelant que le souper serait prêt pour huit heures.

Alors Roger aperçut derrière lui l'homme aux verrues. Ses deux yeux d'opale jetaient des flammes.

« Maître Bouteau vient de quitter le palais pour retourner chez lui. Monsieur le baron ne veut-il pas le saluer tout d'abord ?

— Si fait, mon cher monsieur, répondit le chevalier, et c'est même mon plus vif désir.

— Eh bien ! êtes-vous content, chevalier ?

— Oui, monsieur, vous m'avez tenu parole, c'est vrai ; mais nous avons encore, vous le savez, deux conditions à remplir.

— Et on les remplira, monsieur, aussi exactement, espérons-le du moins, qu'on a rempli la première.

— Faites-moi donc le plaisir de monter dans mon carrosse, monsieur, et allons. »

L'homme aux verrues monta dans le carrosse; mais, quelques instances que lui fit Roger, il ne voulut point se placer autre part que sur le devant.

On arriva rue Planche-Mibray; on monta au troisième.

Maître Bouteau était assis dans son cabinet; c'était un tout petit homme, avec un front immense, des yeux petits et cachés sous des lunettes, d'épais sourcis grisonnants, une bouche imperceptible perdue dans les plis de sa joue, en somme, un fort laid beau-père; mais ce n'était pas lui qu'il s'agissait d'épouser. Roger salua presque gracieusement, et ouvrit la bouche, pour lui rendre grâces.

« Ne me faites aucun remercîment, monsieur, dit maître Bouteau, votre cause était excellente; d'ailleurs j'ai suivi les lois de ma conscience, et mes collègues, quelque prévenus qu'ils fussent contre vous, ont bien voulu se laisser persuader par mes faibles arguments en faveur de la justice. »

Roger salua une seconde fois maître Bouteau, lequel n'eut pas l'air de l'examiner; mais tout en répondant à son salut, il le regarda de tous ses yeux par-dessus ses lunettes. Cet examen terminé, il se retourna vers un paravent à ramages qui s'étendait derrière lui et dit avec un naturel parfait :

« Ma fille, venez donc faire la révérence à mon client, M. le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem. »

Roger crut que la terre allait manquer sous ses pieds; une sueur froide lui monta au front, sa vie resta suspendue, ses yeux fixes et hagards s'attachèrent à l'angle du paravent.

Tout à coup Roger vit apparaître une délicieuse créature.

Grande, d'une taille gracieuse, flexible et admirablement proportionnée, avec des yeux noirs que voilaient des paupières de velours, et de longs cheveux noirs qui tombaient en boucles épaisses sur ses blanches épaules; Sylvandire avait dix-huit ans au plus, et pouvait passer pour un prodige de beauté.

Roger, anéanti, pétrifié, stupide, ne songea pas même à faire la révérence. Il demeura immobile, en extase, les yeux fixés et la bouche ouverte, comme la statue de l'Apollon qui va parler.

« Mon enfant, poursuivit le conseiller en prenant Sylvandire par la main, voici M. le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem qui nous fait l'honneur de te demander en mariage. »

Sylvandire leva ses grands yeux noirs sur Roger, et lui lança un long regard qui pénétra jusqu'au plus profond de son cœur.

« Oh! je suis perdu! dit Roger en lui-même; une si belle fille a déjà dû être aimée par quelqu'un, à moins qu'on ne l'ait tenue dans une armoire.

— Veux-tu permettre à M. le chevalier d'Anguilhem de te faire sa cour? » continua le conseiller.

Sylvandire regarda une seconde fois Roger avec un mélange d'étonnement, de crainte et de langoureuse passion; mais elle se tut.

« Qui ne dit rien consent, monsieur le chevalier, reprit maître Bouteau. Or vous saurez que Sylvandire est ma fille unique et qu'elle apporte à son mari trois cent mille livres de dot. »

Sylvandire serra la main de son père en signe de reconnaissance.

— Pardieu! dit Roger à part lui, il pouvait bien lui en donner six cent mille pour ce que l'argent lui coûte. N'importe, il faut encore le remercier d'être si modeste.

— A quand la noce, voyons, monsieur le chevalier? dit maître Bouteau.

— Mais, dit Roger, c'est à mademoiselle de fixer l'époque, et dès qu'elle consentira... »

Sylvandire s'inclina encore une fois sans parler.

« Elle est muette! » s'écria Roger, croyant avoir trouvé l'infirmité probable, et incapable de maîtriser la nouvelle crainte qui venait de s'emparer de lui.

Sylvandire partit d'un éclat de rire bien franc, et répondit :

« Non, monsieur le chevalier, Dieu merci, je parle.

— Elle n'est peut-être que stupide, dit le chevalier, et cependant avec des yeux pareils, il est impossible de ne pas avoir de l'esprit. »

Cependant comme cette première entrevue ne laissait pas que d'être embarrassante pour tout le monde, le conseiller fit un signe du coin de l'œil à sa fille qui fit la révérence et s'apprêta à sortir.

« Comment, s'écria Roger, comment, vous vous en allez, mademoiselle, sans me dire à quelle époque vous daignerez...

— Je vous laisse avec mon père, monsieur, répondit Sylvandire; quoique homme de justice, il aime

assez les affaires qui ne traînent pas en longueur. Ce qu'il fera sera bien fait.

— Allons, dit Roger, à part lui, je m'étais encore trompé à cet endroit-là, elle n'est pas trop bête »

Le bienheureux chevalier marchait de déceptions en déceptions.

Sylvandire se retira, laissant Roger seul avec son futur beau-père.

Le mariage fut fixé à quinze jours.

Les arrangements faits, Roger prit congé de maître Bouteau et descendit l'escalier d'un pas plus léger qu'il ne l'avait monté.

Sur la porte de la rue, il trouva l'homme aux verrues.

« Et bien ! monsieur, lui dit celui-ci, êtes-vous content ?

— Si content, lui répondit Roger, que si la dernière condition est tenue aussi fidèlement que les deux premières, il y a mille louis pour vous, mon brave homme.

— C'est comme si je les tenais, » dit l'inconnu en saluant jusqu'à terre.

Roger entendit cette exclamation et sauta dans le carrosse sans toucher le marchepied.

« Chez le marquis ! » cria-t-il à Basque d'une voix dans laquelle il ne restait plus rien de ses craintes passées.

Dix minutes après, la voiture s'arrêtait dans la cour de l'hôtel.

XVI

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM FINIT PAR PRENDRE PHILOSOPHIQUEMENT SON PARTI D'AVOIR UNE JOLIE FEMME, UN MAGNIFIQUE HÔTEL, ET SOIXANTE ET QUINZE MILLE LIVRES DE RENTE.

Il y avait nombreuse compagnie chez le marquis. Roger entra la figure radieuse. Chacun s'approcha de lui et l'accabla de compliments.

Le marquis laissa se calmer cette grêle de félicitations, puis il prit Roger par la main et l'entraîna dans un boudoir.

« Eh bien, lui dit-il, la future ?

— Charmante, répondit Roger d'un air dolent.

— Aussi jolie que Constance ?

— Hélas ! plus jolie.

— Mais alors, que diable vous préoccupe donc encore ?

— Ah ! mon ami, murmura Roger avec un profond soupir, j'étais bien sûr que Constance...

— Eh bien ! oui, je comprends, dit le marquis ; mais que voulez-vous, mon cher, ce serait trop de chance aussi, et vous devenez d'une exigence inconvenante ; tenez-vous pour bien heureux, mon cher, d'en être quitte pour cela, et puis d'ailleurs qui sait, mon cher, tout ce qui vous arrive à vous est si extraordinaire.

— Oh ! non, mon ami, vous ne me persuaderez pas qu'il n'y a pas quelque serpent caché sous toutes ces roses. Mais que voulez-vous, marquis, le sort en est jeté, et puis j'ai réfléchi que le plus galant homme de la terre peut être trompé dans la situation où je suis. Ne pouvant rien sur le passé de ma femme, eh bien ! je me contenterai de surveiller l'avenir.

— A la bonne heure, voilà comme j'aime à vous voir. Rentrons maintenant, bonne contenance, et laissez-moi faire à table, heureux millionnaire. »

On se mit à souper. L'or, les cristaux, les bougies resplendissaient. A cette vue, Roger songea que lui, pauvre gentilhomme, deux heures auparavant sans fortune, recevrait le lendemain, s'il le voulait, dans un hôtel plus beau et avec une magnificence pareille à celle que déployait en son honneur cet ami si bon, que lui avait fait un coup d'épée donné à propos ; puis tout en songeant à cela, il se rappelait le maître d'armes, si bon et si désintéressé alors, qui avait, sans le savoir, assuré une fortune à sa famille en démontrant une flanconnade à son fils.

« Mes chers amis, dit le marquis, vous savez que nous nous réunissons ce soir pour nous réjouir du gain de ce fameux procès qui donne à notre ami d'Anguilhem soixante et quinze bonnes mille livres de rente.

— C'est vous qui m'avez porté bonheur, dit Roger en saluant le marquis.

— A la santé de d'Anguilhem et de ses soixante et quinze mille livres de rente, s'écrièrent alors tous les convives.

— Attendez donc, dit Cretté, et vous porterez deux santés ensemble, à moins cependant que vous n'aimiez mieux boire deux fois.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demandèrent à la fois d'Herbigny et Clos-Renaud.

— Il y a, dit le marquis, que notre ami d'Anguilhem est devenu tout à coup amoureux à Paris, et vous ne savez pas sur quel friand morceau le scélérat s'est laissé tomber?

— Sur une fille de Saint-Cyr, dotée par Mme de Maintenon, dit Chastellux?

— Sur une princesse Palatine, dit Clos-Renaud.

— Sur une fille du sang royal? demanda d'Herbigny.

— Ah! bien oui, d'Anguilhem est assez noble comme cela, et il pense au solide, sur la fille d'un robin, messieurs.

— Peuh! firent quelques convives.

— Ah! chevalier, vous dérogez, dit d'Herbigny, il fallait épouser une dame de la Comédie-Française ou une fille de l'Opéra, c'était plus grand seigneur.

— Attendez-donc, messieurs, reprit le marquis, la demoiselle est belle comme Vénus et a six cent mille livres de dot.

— Peste, chevalier, nous vous faisons notre compliment, s'écrièrent les jeunes gens à la ronde.

— Sur quoi le chevalier se fixe à Paris, s'établit dans l'hôtel du vicomte de Bouzenois, et nous donne des festins, mais des festins devant lesquels celui-ci n'est qu'un dîner de gargote.

— En ce cas, vive le chevalier et la chevalière! » s'écria d'Herbigny en levant son verre.

Et tout le monde fit, dans les mêmes termes, raison au toast de d'Herbigny.

« Maintenant, continua le vicomte en reposant son verre sur la table, puisque vous voilà lancé dans la basoche, mon cher d'Anguilhem, trouvez-moi donc à moi aussi la fille d'un collègue de votre beau-père, quelque jolie petite robine; j'accepterai jusqu'à cinq cent mille livres.

— Alors, au futur mariage du vicomte d'Herbigny, » dit à son tour, et en levant son verre, le chevalier d'Anguilhem.

Puis, pendant que tout le monde buvait, il se retourna vivement vers Cretté, et lui tendant la main :

« Merci, dit-il, merci, marquis, vous avez été bon, excellent comme toujours. »

En effet, Cretté avait sauvé à son ami tout le ridicule de son mariage. Il est vrai aussi que les six cent mille livres de Mlle Bouteau avaient produit un effet magique.

Bref, le souper fut si gai, que d'Anguilhem, quelle que fût sa préoccupation, s'égaya lui-même au dessert.

Roger quitta le marquis à deux heures après minuit, lui donnant rendez-vous pour le matin à onze heures; il voulait n'entrer à l'hôtel de Bouzenois qu'accompagné de son ami.

A l'heure dite, le marquis était chez Roger; tous deux partirent pour la place Louis-le-Grand, et cette fois les deux battants de la grande porte s'ouvrirent devant le chevalier. Depuis une heure, les gens de la justice attendaient pour lever les scellés.

Tout ce qu'avait dit l'homme aux verrues était scrupuleusement vrai; le coffre-fort était plein, les écrins regorgeaient de bijoux, la collection de pierres gravées et de médailles était magnifique.

Roger fut ébloui en voyant tant de richesses; lui qui était venu à Paris avec cinquante louis, ne comprenait pas qu'il existât tant d'or au monde; il voulait rendre à l'instant même à Cretté les huit ou dix mille livres qu'il lui devait; mais le marquis lui fit comprendre qu'il se pressait trop en lui disant qu'il lui enverrait un matin Basque pour prendre toute cette quincaillerie.

Le chevalier fit à l'instant même un choix parmi les diamants et parmi les pierres précieuses, pour les envoyer à sa mère. Peut-être, en faisant cela, pensait-il au fond du cœur à Constance; car, quoiqu'il ne prononçât pas son nom, Cretté comprenait, à ses soupirs involontaires, qu'il ne l'avait pas complétement oubliée.

L'hôtel, quoique très-somptueux, avait besoin d'être revu par un homme de goût : ce fut encore Cretté qui se chargea de cela; il envoya chercher son tapissier, lui donna ses ordres, et lui accorda huit jours. Le tapissier répondit qu'il était impossible que tout fût prêt dans un si court délai. Cretté se contenta de répondre :

« On payera le jour où cela sera fini. »

Le septième jour, l'hôtel était remis à neuf; et, comme l'avait ambitionné Roger, les armes des d'Anguilhem avaient remplacé sur l'écusson les armes des Bouzenois.

Pendant ce temps, Roger avait envoyé à sa mère la meilleure voiture qu'il eût pu trouver dans les remises. C'était Rameau-d'Or qui la conduisait en poste; il devait revenir en courrier. Cretté était l'éternelle ressource de Roger; quand il ne lui prêtait pas ses conseils, il lui prêtait son argent;

quand il ne lui prêtait pas son argent, il lui prêtait ses domestiques.

Comme Rameau-d'Or était un homme sûr, on l'avertit qu'un des coffres du carrosse, dont on lui remit la clef, contenait un millier de louis, et on l'invita à veiller dessus.

Roger écrivit en outre à son père et à sa mère de venir prendre possession du reste de leur fortune, leur envoyant, jusqu'au dernier sou, le compte de ce qu'il avait été forcé de dépenser, ajoutant au reste que par un bonheur inouï sa fiancée était belle, parfaitement élevée, et paraissait on ne peut plus spirituelle.

La joie du baron et de la baronne fut extrême quand ils apprirent que leur bru paraissait à peu près exempte de reproches. De plus, le baron déclara aussitôt que sur l'héritage il constituerait à son fils cinquante mille livres de rente et garderait le reste pour briller à Anguilhem.

« Seulement, ajoutait-il, peut-être achèterons-nous une maison de ville à Loches, afin de recevoir l'hiver. »

Le bruit du gain du procès et du mariage qui devait en être la suite s'était répandu jusqu'à Beuzerie. Le vicomte et la vicomtesse, qui, tout en consentant au mariage de leur fille avec Roger, avaient toujours gardé un vieux levain contre les d'Anguilhem, se hâtèrent de transmettre cette nouvelle à leur fille. Mais Constance secoua la tête en souriant et ne voulut pas croire un mot de ce qu'on lui disait.

« Roger a-t-il écrit? demanda-t-elle.

— Non.

— Il m'a dit de ne rien croire que ce que j'entendrais de sa bouche ou ce que je verrais écrit de sa main.

— De sorte que?...

— Je ne crois à rien, qu'à son amour. »

Le vicomte et la vicomtesse insistèrent tant qu'ils purent; mais Constance, comme l'apôtre incrédule, voulait voir pour croire.

Le baron, avant de partir, se crut obligé de faire une visite à ses voisins, et de leur expliquer par quelle nécessité Roger était forcé de manquer à ses engagements. Le vicomte écouta fort tranquillement son discours d'un bout à l'autre, puis il ordonna à sa femme de faire descendre Constance. Constance descendit, et M. de Beuzerie pria le baron de répéter devant sa fille ce qu'il venait de lui dire relativement au mariage de Roger. Le baron répéta mot à mot son petit discours, qu'il avait ruminé pendant tout le chemin; mais, pendant tout le temps qu'il parla, Constance secoua la tête avec un sourire plein d'adorable confiance; puis, lorsqu'il eut fini :

« Roger vous a-t-il envoyé quelque lettre pour moi? dit-elle.

— Non, répondit le baron; il aura été embarrassé de sa position et n'aura pas osé vous avouer qu'il était forcé, bien malgré lui, de vous être infidèle.

— En ce cas on veut me tromper, reprit Constance; Roger m'a dit de ne croire qu'à ce que j'entendrais de sa bouche ou à ce que je verrais écrit de sa main.

— De sorte que... répéta M. de Beuzerie.

— De sorte que je ne crois qu'à son amour, » répondit Constance.

Et l'on ne put pas tirer autre chose de la jeune fille qui, au reste, ne parut pas autrement se préoccuper de ce bruit, qui bientôt cependant se répandit dans toute la province.

Le départ du baron et de la baronne, courant la poste à quatre chevaux avec un courrier en avant, fut un événement dont il fut question pendant plus de huit jours à dix lieues à la ronde. On disait que Roger avait trouvé des bahuts remplis de diamants, et une mine d'or dans la cave.

Pendant ce temps Roger faisait sa cour; mais sa fiancée était placée sous la garde la plus sévère. Maître Bouteau ne quittait pas sa fille d'un instant, persistance paternelle qui continuait à nourrir les inquiétudes de Roger. Il n'en allait pas moins passer tous les jours une heure avec Sylvandire, et la jeune fille, au grand ébahissement de son futur époux, déployait une instruction des plus variées et un esprit des plus agréables. Roger ne se lassait pas de la regarder et de l'entendre.

Toutes les formalités d'usage avaient au reste été remplies, et l'on n'attendait plus que l'arrivée des grands parents pour procéder à la cérémonie du mariage.

Cette arrivée fut un spectacle trop pompeux pour que nous n'essayions pas d'en donner quelque idée au lecteur. M. et Mme d'Anguilhem avaient eu l'esprit de ne commander leurs habits que chez des tailleurs de la capitale, et ils parurent vêtus dans le dernier goût de la cour. Et comme l'un et l'autre

étaient de vieille race, et qu'ils avaient cet air de grandeur que deux révolutions n'ont pas encore pu effacer chez nos vrais gentilshommes, ils représentèrent fort convenablement ; mais les neveux et les cousins de la plaine, et les petits-cousins de la Saintonge et du Périgord, produisirent une sensation profonde ; ils arrivaient avec des feutres, des pourpoints, des trousses et des manteaux du temps de Louis XIII. On eût dit une collection de portraits de famille qui avait quitté son garde-meuble.

Roger, qui craignait le ridicule avant toute chose, se maria la nuit à Saint-Roch, et attendit pour le repas de noces que tous les parents, comblés de présents, fussent repartis par les coches qui les avaient amenés. Le baron et la baronne couvrirent de caresses la fille du conseiller, qui souriait tendrement à son mari et se faisait admirablement aux douceurs.

Roger remercia le marquis de Cretté de tous les services qu'il lui avait rendus et de tout l'honneur qu'il lui avait fait, et lui promit de lui écrire relativement au point qui l'avait si fort tourmenté et qui le tourmentait plus que jamais ; puis il partit avec sa femme pour une petite terre située à Champigny, qui avait été habitée longtemps par M. de Bouzenois.

De leur côté, le baron et la baronne regagnèrent Anguilhem, impatients de rehausser par quelques dépenses nécessaires, la splendeur de l'écusson qui se dégradait injurieusement au-dessus de la porte charretière du château.

Le lendemain du départ de Roger pour Champigny le marquis de Cretté reçut, par courrier extraordinaire, une lettre du chevalier qui ne contenait que ces quelques lignes :

« Je suis le plus heureux des hommes!

« Faites-moi le plaisir, mon cher marquis, de demander à mon beau-père l'adresse de l'homme aux verrues, et de remettre à ce dernier mille louis de ma part.

« Votre ami de cœur,
« Le chevalier D'ANGUILHEM. »

XVII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE TROUVA SI HEUREUX QU'IL FUT SUR LE POINT, COMME POLYCRATE, TYRAN DE SAMOS, DE JETER UN ANNEAU PRÉCIEUX A LA MER.

Voici comment Roger avait mis sa conscience en repos au sujet de Mlle Constance de Beuzerie.

Si rien n'affaiblit un amour comme la possession, rien ne l'alimente comme l'espérance ; mais l'espérance une fois perdue, l'amour le plus puissant se retire s'il ne s'éteint pas devant l'inflexible nécessité. Aussi une fois que Roger comprit qu'il ne fallait plus songer à ses anciennes chimères, et qu'il se trouva en face d'une des plus séduisantes réalités qui existassent au monde, il pleura, soupira, mais finit enfin par s'exécuter, et même d'assez bonne grâce.

Il profita donc du retour de sa mère à Anguilhem pour écrire à Constance une lettre des plus touchantes : il annonçait qu'une de ces nécessités, comme les gentilshommes en rencontrent parfois pour éprouver leur courage, s'appesantissait sur lui, et qu'il allait, en se sacrifiant au bonheur de sa famille, renoncer à l'espoir d'être jamais heureux lui-même. Il supplia donc Constance de lui pardonner et de l'oublier. Mais il termina en jurant à son amante, que malgré l'inflexible loi à laquelle il était forcé d'obéir (style cornélien, encore fort à la mode à cette époque), lui, Roger, aimerait Constance jusqu'à la mort.

Constance, ainsi dégagée de sa parole, redevenait libre et pouvait se marier à son tour.

Au moment où Roger écrivit à Constance la lettre dont nous venons de faire l'analyse, il n'avait pas encore eu l'occasion d'écrire au marquis de Cretté celle dont à la fin du chapitre précédent nous avons donné le contenu ; il se défiait donc encore de Sylvandire, et pensait, que trompé probablement d'avance par sa femme, il aurait toujours le beau côté d'une scène conjugale, si jamais les deux rivales pouvaient communiquer ensemble, et si l'une d'elles montrait à l'autre la lettre qu'elle avait reçue.

Roger avait été profondément ému en composant les lignes élégiaques que nous avons rapportées ; aussi porta-t-il, les yeux encore humides de larmes, la lettre qui les contenait à la baronne d'Anguilhem ; de son côté, la digne dame, croyant encore aux

éternelles amours, même lorsque ces amours étaient traversées d'insurmontables obstacles, s'empressa de référer de la chose à son mari, et cela surtout lorsque Roger lui eut recommandé de faire tenir la lettre à Mlle de Beuzeric et de veiller avant toute chose à ce qu'elle lui fût remise en mains propres.

M. d'Anguilhem fut fort embarrassé à cette ouverture. Manquer à remplir le désir de son fils, c'était, selon lui, trahir un devoir, et il faut avouer que depuis quatre mois, Roger avait tellement grandi dans l'estime et l'opinion paternelles, par la façon dont il s'était conduit dans la capitale, que le baron respectait maintenant son fils presque autant qu'il l'aimait. D'un autre côté, faire passer à Constance une lettre sans doute pleine de serments d'un éternel amour, c'était peut-être rallumer des feux qu'il était plus sûr de laisser s'éteindre d'eux-mêmes, c'était peut-être encourager des desseins coupables, c'était enfin fomenter une rébellion aux foyers beuzeriens.

Car le baron n'avait pas pris connaissance de la lettre, et il se serait jeté au feu plutôt que de le faire, tant il poussait loin la délicatesse à cet endroit; de son côté, la baronne ne pouvait lui donner aucun renseignement, si ce n'est que, connaissant l'amour inaltérable que Roger avait voué à Constance, la lettre devait contenir de terribles plaintes contre le sort, et de cruelles récriminations contre la destinée. Il en résulta que le baron, après avoir tourné et retourné en tous sens l'épître de Roger, décida, dans sa sagesse, que le mieux était de ne pas la remettre à Mlle de Beuzerie; et, pour ne pas revenir sur cette détermination, il enferma à double clef l'épître amoureuse dans un coffre.

L'accomplissement de cette résolution tourmenta bien le baron d'Anguilhem pendant quelque temps; mais il se rassura peu à peu en songeant que le hasard se sert parfois d'un accident pour faire beaucoup de bien dans ce monde.

Il en résulta que Mlle de Beuzerie, n'ayant pas reçu la lettre qui la déliait de ses serments, ne voulut rien admettre de ce qu'on lui dit du mariage de Roger, répondant aux protestations les plus positives de son père et de sa mère :

« On lui avait bien fait croire, à lui, que j'étais morte! »

Pendant ce temps, Roger, croyant Constance rendue à la liberté, était fort tranquille, et nous ajouterions même, si nous ne craignions pas de faire prendre à nos lecteurs une trop mauvaise idée de notre héros, qu'il était fort heureux.

Je crois qu'il n'existe pas de mariage, fût-il formé de l'accouplement d'un tigre et d'une panthère, qui ne puisse avoir la prétention de jouir d'une paix de quinze jours après le jour des noces.

Au reste, outre sa beauté, qui était parfaite, et que Roger appréciait singulièrement, Sylvandire paraissait adorable de naïveté, de grâces et de vertu. Son nouvel époux l'avait interrogée en tous sens, il avait usé sa judiciaire et sa logique à faire naître des contradictions et à embarrasser une de ses réponses dans une autre; mais sur aucun point il n'avait pu surprendre Sylvandire en mensonge: aussi se demandait-il incessamment pourquoi maître Bouteau avait pris tant de précautions, de soins et de peines pour assurer le placement d'un trésor si avantageux.

« Que faisiez-vous donc chez votre père? chère amie, demandait quelquefois Roger.

— Je m'ennuyais, répondait Sylvandire.

— Mais ne recevait-il donc jamais personne?

— Oh! si fait, quelques vieux conseillers, quelques vieux avocats, quelques vieux juges, tous gens de conversation fort maussade.

— Voilà tout?

— Oh! mon Dieu, oui, absolument tout. »

Alors Roger, après avoir craint une difformité, une infirmité, et encore autre chose, revenu de ces trois terreurs, songeait que sa femme devait avoir quelque vice caché.

« Peut-être est-elle gourmande, » se dit-il; c'était un vice de l'époque; voyez Saint-Simon!

Et il essaya de provoquer sa sensualité à l'aide de ces vins exquis que M. de Bouzenois gardait depuis vingt ans dans sa cave; mais Sylvandire, après avoir goûté le meilleur tokai et le plus exquis constance, faisait une petite grimace de dégoût, et en revenait à son eau fraîche et pure, la seule boisson qui lui fût agréable.

Un jour, pour avoir pris un doigt de syracuse, le rouge lui monta au visage, et elle en fut incommodée toute la soirée. A partir de ce moment, elle annonça qu'elle renonçait même à tremper le bout de ses lèvres dans aucune espèce de vin.

« Ma femme n'aime pas la table, pensa Roger; cherchons-lui quelque autre vice, car décidément elle doit en avoir un.

« Ah! j'y suis, se dit-il un beau matin, ma femme est joueuse. »

Et il étala le même soir un rouleau d'or devant elle et lui mit des cartes entre les mains; mais Sylvandire ne connaissait aucun jeu, riait comme une folle quand elle gagnait, et faisait la moue pour une pièce de dix sous perdue.

« Ma femme n'est pas joueuse, dit Roger, c'est vrai ; mais peut-être est-elle avare. »

Roger fit monter sa femme dans sa voiture, lui fourra de l'or plein ses poches et la conduisit chez les premières faiseuses de modes et chez les premières couturières de Paris. Sylvandire acheta pour trois cents louis de bonnets, de dentelles et de robes, et cela sans marchander.

« Diable ! dit Roger, c'est qu'elle est prodigue, alors. »

Mais un jour qu'il lui faisait, à dessein, un léger reproche sur une guimpe d'Angleterre qu'elle avait achetée dix louis de plus qu'elle ne valait, Sylvandire le remercia de cette observation et le pria à l'avenir de régler lui-même ses dépenses.

« Tant pis, tant pis, pensa Roger, c'est qu'il y a quelque chose de plus grave. »

Alors Roger se mit en sentinelle et regarda s'il ne viendrait pas rôder autour de la maison conjugale, quelques-uns de ces insectes de nuit et de jour qu'on appelle des cousins, dangereuse espèce dont on ne peut se délivrer que lorsqu'on les tue sur la place.

Mais pas un panache d'amoureux, comme eût dit Mlle Scudery, mais pas un museau de galant, comme eût dit Molière, ne se montra dans les environs de Champigny.

« Bien décidément, je possède un trésor, se dit Roger avec effroi, et je suis né, il faut en convenir, sous quelque constellation heureuse, qui n'a pas encore été découverte par les astronomes modernes. »

Cela était vrai cependant, ou du moins paraissait l'être.

Dire que Sylvandire avait un amour immense pour son mari, c'est ce que nous n'oserions point affirmer. Peut-être Sylvandire n'aimait-elle rien, et, aux yeux du pauvre Roger, cette absence d'amour était une vertu. Mais il n'est rien de tel que ces prétendus indifférents pour s'éveiller, pour s'embraser tout à coup ; il n'est rien comme ces soleils cachés sous une nue pour amener des grêlons, de la pluie et des tempêtes.

Maître Bouteau vint voir ses enfants à Champigny. Roger, qui adorait ses parents et qui leur écrivait deux fois par semaine, trouva Sylvandire bien froide à l'égard de ce bon père, qui avait tant fait pour elle. Il réfléchit pendant deux ou trois jours à cette froideur, et comme il était en train de chercher de bonnes raisons à tout, il finit par se persuader que l'amour dont Sylvandire brûlait pour lui-même éteignait tous les autres amours. On voit que Roger était déjà fort avancé dans les études de son rôle d'époux : de pessimiste, il était devenu optimiste.

Cependant Roger faisait mille amitiés à maître Bouteau, et maître Bouteau les lui rendait ; seulement l'un avait un motif, l'autre n'en avait pas. Roger voulait conduire maître Bouteau à point, et, arrivé où il le désirait voir, l'interroger à fond. Après un succulent dîner de campagne, qui avait duré jusqu'à sept heures du soir, Roger crut enfin le moment venu.

« Voyons, maître Bouteau, dit-il en entraînant son beau-père dans une embrasure de fenêtre ; voyons, là, franchement, maintenant que vous n'avez plus peur que je vous échappe, et, je dirai mieux, maintenant que je ne voudrais même plus vous échapper, dites-moi, jusqu'à présent je ne m'en suis pas encore aperçu, je dois l'avouer, dites-moi ce qu'il y avait de défectueux dans Sylvandire, car pour la marier d'une si étrange manière vous aviez vos raisons ?

— Je veux bien vous parler à cœur ouvert, mon gendre. D'abord, comme vous pouvez le voir, dit le bonhomme à qui le vin muscat déliait la langue, j'ai gagné à ce marché la dot de Sylvandire, c'est-à-dire cent mille écus.

— Je sais le chiffre, répondit Roger.

— Dot que du reste, continua le beau-père, vous retrouverez après moi revue et augmentée, et puis, j'ai été sûr que ma fille n'épouserait pas un de ces gentillâtres de province qui n'ont que la cape et l'épée, ou un de ces marchands qui portent toutes leurs dettes à l'actif, et tout leur actif au passif, c'est-à-dire qui sont ruinés, si leur femme ne les aide.

— Vous connaissiez donc la fortune de M. de Bouzenois ?

— A livres, sous et deniers, mon gendre ; j'avais tout vérifié par moi-même, tout supputé, tout estimé.

— Mais il y avait bien à la cour quelque gentilhomme qui me valût, enfin ?

— Sans doute, mais celui-là n'avait pas un procès qui me le livrait pieds et poings liés, puis les fortunes de quinze cent mille livres sont rares, même à la cour. D'ailleurs, j'avais toujours dit que je doterais ma

fille avec la première affaire un peu importante qui me tomberait sous la main : recevoir une somme d'argent comme ont fait vos trois juges, c'est un vol fait à la fois à la justice et au plaideur ; mais lui donner, au contraire, à ce plaideur, qui vous doit sa fortune, lui donner par-dessus le marché une fille charmante, c'est en même temps, je le pense ainsi du moins, accomplir un devoir et rendre un service.

— Toujours la même chose, pensa Roger, le thème est en effet assez raisonnable, et, à la rigueur, on peut y croire. Ainsi, ajouta-t-il tout haut, ainsi, très-cher beau-père, vous n'étiez pas le moins du monde embarrassé de Sylvandire ?

— Oh mon Dieu ! pas du tout, si ce n'est qu'elle s'ennuyait fort avec moi, et que, comme elle a un caractère des plus décidés...

— Ah ! ma femme a un caractère décidé !

— Une petite tête de fer, mon gendre. Si ce n'est donc, comme je vous le disais, que comme elle a un caractère des plus décidés, je tremblais que d'un moment à l'autre elle ne fît quelque folie. C'est une fille d'un esprit fort étendu, et qui surtout veut être distraite.

— Elle aime donc le plaisir, alors ? demanda Roger.

— Je n'en sais rien, ne lui en ayant jamais procuré ; mais toutefois, par ce que j'ai pu saisir de son caractère, je crois qu'elle ne hait pas les divertissements.

— Beau-père, vous croyez-bien, n'est-ce pas, que je veux rendre Sylvandire heureuse ?

— Vous faites tout ce que vous pouvez pour cela ?

— Eh bien ! voyons, pour arriver à ce but, si je vous consultais sur ses goûts et son caractère, quel conseil me donneriez-vous ?

— Je vous dirais : Ayez confiance en elle...

— Ah ! vraiment, tant mieux, interrompit Roger.

— Attendez donc, attendez donc, continua le beau-père, je vous dirais : Ayez confiance en elle, mais surveillez-la toujours.

— Diable ! » fit Roger, assez mécontent de ce dénoûment.

Le lendemain, maître Bonteau repartit pour Paris, laissant son gendre fort préoccupé de la conversation de la veille.

En effet, Roger était si heureux qu'il était évident qu'un pareil bonheur ne pouvait durer ; aussi Roger était-il tourmenté de son bonheur même.

C'est une chose étrange que le cœur de l'homme, nous ne parlons pas de celui de la femme, que nous ne connaissons que par sympathie. C'est une chose étrange, disions-nous, que le cœur de l'homme, et l'on ne saurait croire quel assortiment indéfini d'amours il contient. Certès, Roger avait fort aimé Constance, Roger l'aimait même à ce point que s'il eût appris que Constance se mariait, il en eût été désespéré. Eh bien ! Roger aimait aussi Sylvandire, d'un tout autre amour, c'est vrai ; il aimait Constance comme on aime un beau lis, pour admirer sa pureté, pour s'enivrer de son parfum, pour le conserver dans un coin du jardin de son cœur, hors de tous les yeux, loin de tous les regards. Il aimait Sylvandire comme on aime un beau diamant, pour le faire reluire de tous ses feux, pour le produire à toutes les vues, pour se faire envier par toutes les ambitions.

L'amour qu'il avait éprouvé pour Constance était le feu le plus pur de l'âme. L'amour qu'il éprouvait pour Sylvandire était une flamme un peu plus grossière, qui, allumée au fond du cœur, gagnait peu à peu tous les sens. Roger eût passé sa vie à regarder Constance, et il eût été heureux de la regarder. Roger serait mort d'amour comme Narcisse, s'il lui avait fallu dans ses relations avec Sylvandire, se borner à sa simple vue.

Et maintenant que j'ai caractérisé les deux amours de Roger, c'est aux femmes de dire duquel de ces deux amours elles préfèrent être aimées.

Mais la vérité, c'est que Roger les avait tous deux, l'un dans l'âme, l'autre dans le cœur, et peut-être même n'était-il si heureux, et ne craignait-il tant de changer de position que parce que l'un complétait l'autre.

XVIII

COMMENT L'HORIZON CONJUGAL DU CHEVALIER D'ANGUILHEM COMMENÇA PEU A PEU A SE REMBRUNIR.

Quelques jours se passèrent encore dans un bonheur parfait ; mais Roger, constamment tourmenté des confidences que lui avait faites son beau-père à l'endroit de Sylvandire, résolut de proposer à sa femme une partie qui lui ferait peut-être entreprendre quelque chose hors de ce calme qui chez elle paraissait affecté tant il était profond.

Et Roger avait tort, nous devons l'avouer. Savoir

jouir du bonheur présent et s'en remettre à Dieu du bonheur à venir, c'est un des premiers préceptes de la sagesse humaine; aussi est-ce un de ceux que l'on suit le moins. Interrogez les trois quarts des hommes qui ont été malheureux, et ils vous avoueront qu'ils ont cherché leur premier malheur, comme Diogène cherchait un homme, avec une lanterne.

Bref, un beau matin, Roger alluma donc sa lanterne, et s'en vint trouver Sylvandire.

« Ma belle amie, lui dit-il, je vous annonce une nouvelle qui va bien vous charmer, car sans doute comme je me trouve bien heureux, vous vous trouvez bien heureuse?

— Mais, sans doute, répondit Sylvandire en levant sur Roger un long regard qui n'était pas exempt de quelque inquiétude.

— Ce bonheur vient de notre amour, Sylvandire, et sans doute comme moi, vous aimez le recueillement dans l'amour. »

Sylvandire resta muette.

« Or, continua Roger, comme nous nous aimons tous deux, Roger appuya sur ce mot, être seuls et vivre loin du monde... »

Sylvandire dressa l'oreille comme le cheval qui entend siffler le fouet.

« Nous allons vendre notre hôtel de Bouzenois, faire emballer le mobilier et nous vivrons, s'il vous plaît, à Anguilhem, où maître Bouteau nous fera le plaisir de venir passer ses vacances.

— Eh! pourquoi aller nous enterrer en province? demanda assez résolûment Sylvandire.

— Mais pour y vivre en famille.

— Votre famille n'est pas la mienne, répondit Sylvandire, et à part un mois que mon père viendra passer avec nous, mon père demeure le reste de l'année à Paris.

— Oui, sans doute, ma chère, et vous avez raison; mais, entre nous soit dit, Sylvandire, je ne crois pas que vous teniez le moins du monde à vivre avec maître Bouteau.

— Vous vous trompez, monsieur, j'aime fort mon père, et d'ailleurs je ne prétends point m'exiler ainsi.

— Vous appelez exil un séjour fait en ma compagnie. Oh! le mot n'est point gracieux, Sylvandire.

— Mais, mon ami, répliqua d'un ton fort radouci la jeune femme qui, dans une première discussion, n'osait pas s'avancer plus avant, ne sommes-nous pas assez riches pour demeurer à Paris, et même pour y vivre magnifiquement?

— C'est vrai, répondit Roger; seulement, je voulais savoir si vous teniez plus à Paris que vous ne tenez à moi; du premier coup, vous m'avez fixé, merci!

— Oh! mais pas du tout, et vous vous trompez, s'écria Sylvandire avec effusion aussitôt que Roger eut commis l'imprudence de laisser voir que sa résolution n'était qu'un jeu; point du tout, je vivrai où vous voudrez, cher ami, et pourvu que je vive près de vous, c'est tout ce qu'il me faut. »

Elle était bien sûre, en disant cela, de revenir promptement à Paris.

« Oui, dit Roger, mais vous préférez, n'est-ce pas, que nous retournions dans la capitale et que nous nous divertissions un peu cet hiver?

— Vous avez tort, mon ami, de croire cela; je n'ai pas de préférence pour un lieu plutôt que pour un autre, et je veux tout ce que vous voudrez. »

Que répondre à une femme si soumise, sinon d'aller au-devant de ce que l'on suppose être son désir.

Roger ordonna donc qu'on fît immédiatement les préparatifs du départ, et ils revinrent à Paris.

Roger avait peu de connaissances, excepté ses anciens amis; Sylvandire n'en avait pas du tout; car ce n'est pas ce qu'on appelle des connaissances que les juges, les conseillers et les avocats, qui fréquentaient la maison de maître Bouteau. On se contenta donc de faire écrire à Cretté, à d'Herbigny, à Clos-Renaud et à Chastellux, que l'on était de retour à Paris, que l'on dînait tous les jours à deux heures, et que l'on recevait tous les soirs à huit.

M[me] d'Anguilhem fit à merveille les honneurs de l'hôtel Bouzenois et fut généralement trouvée charmante.

Le premier soir le marquis de Cretté tira Roger à part et l'ayant conduit dans l'embrasure d'une fenêtre :

« Mon cher chevalier, comme je désire n'être jamais exclu de votre maison...

— Comment être exclu de ma maison, interrompit Roger, que dites-vous?

— Mon cher, vous êtes jeune, dit Cretté, vous avez le cœur plein de pureté et l'esprit plein d'innocence; or apprenez une chose, c'est que si les amis de la femme sont presque toujours ceux du mari, les amis du mari sont rarement ceux de la femme.

— Pourquoi cela?

— Oh! pourquoi?... ce serait trop long à vous raconter, et je ferai peut-être un jour deux ou trois volumes là-dessus, quand je saurai l'orthographe. Je vous disais donc que quelque chose qu'on vous dise contre moi, je vous permets de le croire, excepté cependant si l'on venait vous dire que je fais la cour à Mme d'Anguilhem. Vous me connaissez, Roger. Je vous donne ma foi de gentilhomme que votre femme me sera toujours aussi sacrée que si elle était ma sœur.

— Et jamais vous ne serez traité chez moi autrement que comme un frère, répondit Roger, jamais vous ne serez exclu de ma maison que lorsqu'il vous plaira de vous en exclure vous-même. Périssent femme et fortune plutôt qu'une amitié comme la nôtre.

— Ainsi soit-il! » répondit Cretté.

Le marquis se montra en effet très-assidu chez le chevalier, mais il eut la délicatesse de n'y arriver presque jamais seul, et de faire des heures de tout le monde ses heures à lui. Puis, presque toujours il sortait avec le cortége d'amis qu'il avait amené. Bref, fidèle à sa promesse, Cretté ne fit sa cour qu'au mari; ce qui fut cause que Mme d'Anguilhem commença par le mépriser comme un indifférent et finit par le haïr comme un ennemi.

En peu de temps, au reste, l'hôtel Bouzenois, devenu hôtel d'Anguilhem, fut un rendez-vous de bonne compagnie. Sylvandire, belle et gracieuse, attirait les galants, comme le miel attire les mouches. Mais Cretté, ferme au poste avec d'Herbigny et Clos-Renaud, chassait les mouches avec ses airs vainqueurs et ses plaisanteries toujours approuvées de Roger. Aussi six mois se passèrent sans que Mme d'Anguilhem, quelque bonne envie qu'elle en eût peut-être au fond, fît en rien parler d'elle.

Elle eût pourtant fort désiré d'approcher de Versailles, et elle avait à ce sujet tourné ses batteries vers la dévotion; mais le marquis et ses amis s'étaient tout à fait déclarés contre *la vieille*, c'était ainsi qu'on appelait Mme de Maintenon; contre *le jésuite*, c'est ainsi qu'on appelait le père Letellier; et contre *l'anticaille*, c'est ainsi qu'on appelait les courtisans, et contre la vieille *machine*, c'est ainsi que lord Stair appelait Louis XIV.

En cela, comme toujours, Roger s'était rangé à l'opinion de son ami, et comme Sylvandire insistait pour qu'on reçût chez elle une société plus chrétienne, il signifia qu'il ne comptait pas faire de l'hôtel un monastère, et que si les abbés y paraissaient, il opposerait aux petits collets noirs des mousquetaires de toutes les couleurs.

Il y avait loin, comme on le voit, du Roger de Paris au Roger d'Amboise, du mari de Sylvandire à l'amant de Constance, du libertin révolté contre la soutane, à l'écolier qui voulait se faire jésuite.

Sylvandire, qui ne se sentait pas la plus forte, fut obligée de céder.

Vers ce temps-là, maître Bouteau sollicita une place de président. Roger parla des désirs de son beau-père à Cretté, et Cretté, avec son obligeance habituelle, se mit en campagne lui et ses amis; mais quelques instances qu'ils missent dans leurs sollicitations, quelques mines qu'ils fissent jouer, ils virent parfaitement que, réduits à leurs propres forces, ils ne réussiraient pas.

Quelqu'un parla alors à maître Bouteau d'un certain marquis de Royancourt, grand avaleur de messes et fort en faveur près de la Maintenon. Maître Bouteau se rappela que justement trois ou quatre ans auparavant, ce même marquis de Royancourt avait eu, devant le tribunal dont il était conseiller rapporteur, un procès qu'il avait gagné.

Maître Bouteau alla faire une visite à M. de Royancourt, qui le reçut très-bien et lui rappela la circonstance du procès, que celui-ci se remémora parfaitement.

Or comme maître Bouteau pensa que la recommandation d'une jolie femme ne gâterait rien à son affaire, il demanda à Roger la permission de présenter, à lui et à sa femme, M. de Royancourt; présentation à laquelle Roger, sans défiance aucune, ne s'opposa en rien.

Le marquis de Royancourt fut donc présenté à Roger, auquel il fit mille politesses, et à Sylvandire, qui baissa modestement les yeux.

Roger rendit toutes ses gracieusetés à M. de Royancourt, moitié par courtoisie, moitié parce qu'il valait mieux être bien que mal avec lui; c'était un favori tout-puissant admis aux soupers sobres de Mme de Maintenon, et trônant dans l'antichambre du père Letellier.

Le surlendemain de cette première visite, maître Bouteau fut nommé président.

Il était tout naturel qu'on reçût de son mieux un homme à qui on avait de si grandes obligations. Aussi, à sa seconde visite, le marquis fut-il encore plus fêté qu'à la première. De son côté, M. de Royan-

court dit au chevalier d'Anguilhem qu'on devait s'étonner qu'un homme comme lui, jeune, riche et de mérite, ne sollicitât point quelque charge à la cour ou dans l'armée, et il lui offrit obligeamment ses services. Roger, qui de tout temps avait eu un certain fond d'ambition dans le cœur, ne répondit que par des remercîments empressés. Jusque-là le marquis, il avouait la chose à Cretté qui avait contre le nouveau venu une certaine antipathie, jusque-là le marquis, disons-nous, lui paraissait fort gracieux et fort obligeant.

Mais, comme nous l'avons dit, il y avait dissidence entre les deux amis. Cretté voyait le marquis de Royancourt d'un fort mauvais œil ; il savait combien étaient tortueuses les menées de ces courtisans à bigottes allures qui étaient venus se poser comme des éteignoirs sur toutes les joies lumineuses qui avaient marqué les deux premiers tiers du règne du grand roi. On n'eût certainement pas joué Tartufe à l'époque où M. de Royancourt avait du crédit.

De son côté, Sylvandire sollicitait de son mari d'accepter les offres du favori de Mme de Maintenon.

« Nous serons admis à Versailles, disait-elle ; nous y aurons peut-être même l'appartement.

— Pourquoi faire? répondait Cretté ; n'est-il pas bien meilleur d'être maître de soi-même comme l'est Roger, que d'obéir aux caprices maussades d'un vieux roi toujours de mauvaise humeur et que personne ne parvient plus à amuser, même Mme de Maintenon ? Quant aux appartements, vous en avez dix ici bien autrement commodes, je vous en réponds, que ne le sont ceux de Versailles. Passe encore si on donnait à d'Anguilhem un régiment ; mais de par tous les diables, quoique d'Anguilhem soit à la fois brave comme Alexandre, comme Annibal et comme César, d'Anguilhem ne me paraît pas avoir la moindre vocation pour la guerre. J'en avais un régiment, moi ; eh bien ! je l'ai vendu. Je reprendrai de l'activité quand Mme de Maintenon ne sera plus ministre de la guerre.

— Vous, monsieur, répondait aigrement Sylvandire, vous avez épuisé les plaisirs et les honneurs, et je comprends que vous parliez ainsi ; mais M. d'Anguilhem et moi nous y sommes neufs et nous en avons soif. »

Cretté fixait alors sur son ami un regard interrogateur, et Roger répondait à ce regard par un signe négatif. Sylvandire, battue, allait trouver son père et envoyait maître Bouteau à la charge ; maître Bouteau faisait avancer M. de Royancourt.

Il arriva qu'un jour de festin, un mercredi, je crois, M. de Royancourt, qui faisait maigre quatre fois la semaine, affecta de ne manger que du poisson, et reprocha au chevalier avec politesse, mais assez sévèrement néanmoins, le peu de cas qu'il faisait des commandements de l'Église.

Cretté et ses amis s'attendaient à ce que d'Anguilhem allait répondre vertement à cet importun personnage, mais ils attendirent quelque temps ; enfin Roger répondit, mais moins vertement que ne le méritait l'inconvenante apostrophe du marquis.

« Allons, allons, dit tout bas Cretté à son ami, nous baissons et le Royancourt monte ; méfie-toi, d'Anguilhem, méfie-toi, tu es gouverné. »

En effet, M. de Royancourt était devenu commensal de l'hôtel, il arrivait avec grand train, avec des chevaux magnifiques, avec des valets insolents. Sylvandire apprenait de lui toutes les nouvelles du grand monde, où elle brûlait de s'introduire et qui lui était fermé, comme un de ces jardins enchantés des *Mille et une Nuits* qui sont sous la garde d'un dragon.

Le dragon qui lui défendait l'entrée de ce jardin, c'était le marquis de Cretté, aussi le haïssait-elle cordialement.

De son côté Roger commençait à voir clair dans tout ce manége, et le nouveau venu l'impatientait fort.

« Ce Royancourt m'ennuie considérablement, dit un matin Roger à son ami, il a conduit hier ma femme et le beau-père chez ce jésuite de Letellier, toutes ces capucinades-là ne me vont point.

— Eh bien ! retire-toi de tout cela, dit Cretté qui en était venu avec Roger à la plus cordiale familiarité, emmène Sylvandire en Touraine, laisse-moi plein pouvoir, et pendant ton absence, sois tranquille, je ferai maison nette.

— Parbleu ! c'est une idée, » dit Roger.

Là-dessus, il prépara tout pour son départ, mais sans rien dire à personne ; seulement, deux heures avant de monter en voiture, il prévint Sylvandire qu'il l'emmenait à la campagne.

Sylvandire demeura atterrée de ce coup d'audace dont elle eût cru Roger incapable, puis elle voulut discuter cette résolution ; mais Roger maintint sa volonté : puis elle pleura, mais Roger fut insensible à ses larmes. Puis le moment vint, et il fallut partir

sans recevoir les adieux de maître Bouteau ni de M. de Royancourt.

« Oh! c'est monstrueux, dit Sylvandire en montant en voiture.

— Mais, répondit le chevalier en prenant sa place auprès d'elle, mais, chère amie, puisque vous êtes bien, m'avez-vous assuré, partout où je suis, de quoi vous plaignez-vous? Voyons?

— Monsieur, vous pouviez me prévenir, au moins, afin que je prisse congé de mon père et de mes amis.

— Impossible, chère ange; l'idée de partir moi-même m'est venue au moment où je vous l'ai communiquée.

— Est-ce que nous restons longtemps dans vos terres? D'abord, je vous préviens, moi, que je hais la province.

— Mais rien ne nous force à y demeurer éternellement. Nous y resterons tant qu'il nous plaira, à tous deux. »

Et sur ce, le postillon fouetta ses chevaux et la voiture partit au grand galop.

Au quatrième relai on s'arrêta pour souper; Sylvandire demanda à donner de ses nouvelles à son père, ce à quoi Roger ne s'opposa nullement.

Sylvandire écrivit alors une longue lettre dont Roger eut la délicatesse de ne point chercher à connaître le contenu; cependant, cette lettre achevée, il vit que Sylvandire continuait d'en écrire d'autres; cela lui donna quelques soupçons. Mais ce que Roger craignait avant toutes choses, c'était une première scène un peu sérieuse; car il savait que le lac conjugal troublé une fois, ne redevient jamais parfaitement pur.

Il ne voulut pas davantage questionner la fille de chambre qui porta la lettre à la poste; il lui semblait indigne de communiquer ses soupçons à de pareilles espèces; puis enfin, peut-être, comptait-il que son étoile, heureuse jusque-là, resterait toujours brillante.

A Chartres, Sylvandire demanda à s'arrêter quelques heures pour prier dans la cathédrale. Comme depuis l'entrée de M. de Royancourt dans la maison, Sylvandire, ainsi que nous l'avons, dit avait affecté une grande piété, cette demande n'étonna point Roger; seulement, attendu qu'il ne savait que faire, lui, pendant ces trois ou quatre heures, il prévint Sylvandire qu'il allait prendre un cheval et rendre une visite à d'Herbigny qui avait une maison de campagne aux environs. Sylvandire s'achemina donc vers la cathédrale, et Roger vers la demeure du vicomte. Roger y resta trois heures, mais comme il était moins lié avec d'Herbigny qu'avec Cretté, il ne lui dit rien autre chose, sinon qu'il allait avec sa femme faire un voyage d'agrément en Touraine.

A son retour à l'hôtel, Roger apprit que Sylvandire n'était pas rentrée, il l'attendit une heure environ. Puis voyant qu'elle ne venait pas, il s'achemina vers la cathédrale. Sylvandire n'était pas plus à la cathédrale qu'à l'hôtel; il revint donc à la Croix d'or, fit demander l'hôte et s'informa près de lui. Il apprit alors que Sylvandire était partie dans sa chaise de poste avec sa fille de chambre : ce coup le frappa rudement, mais cependant il conserva toute sa présence d'esprit et dit à l'hôte :

« Rien ne lui a manqué, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, répondit l'hôte, et madame paraissait fort satisfaite.

— C'est au mieux, » répondit Roger en remontant chez lui la rage dans le cœur.

Il rentra dans la chambre qu'avait occupée sa femme et trouva sur la toilette encore tout embarrassée, une lettre de Sylvandire sur laquelle son adresse était tracée d'une petite écriture très-ferme et très-hardie.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Monsieur, vous avez cru devoir m'emmener en me prévenant deux heures d'avance. Moi qui suis une femme, et qui, à ce titre, crois avoir quelques priviléges de plus que vous, je retourne à Paris et vous préviens deux heures après.

« SYLVANDIRE.

« Continuez votre route ou revenez. Ne vous gênez point. Vous savez que j'ai mon père et ma maison à Paris. »

« Elle se moque de moi, dit Roger; mais elle me le payera. Ah! Cretté! tu avais bien raison, je ne suis plus le maître; mais qu'on attende cependant, et on verra. »

XIX

COMMENT L'HORIZON CONJUGAL DU CHEVALIER D'ANGUILHEM TOURNA TOUT A FAIT A LA TEMPÊTE.

Comme nous l'avons dit, le coup avait été rude, d'autant plus rude qu'il frappait un homme encore

au commencement de sa vie, encore à l'aurore de ses illusions; un cœur qui avait beaucoup souffert déjà, et dont le bonheur avait été trop court pour l'avoir blasé.

Roger ressentit donc à la fois toutes les atteintes de la colère, de la honte et de la jalousie.

Il donna l'ordre à Breton, son valet de chambre, d'aller commander trois chevaux de poste, et dès que les chevaux furent arrivés à la porte de l'hôtel, il sauta sur l'un d'eux, Breton sur l'autre; le postillon enfourcha le troisième, et tous trois partirent au grand galop.

Le mouvement est un des besoins irrésistibles des cœurs tourmentés; le galop du cheval qui vous emporte vers un malheur plus grand peut-être, vers la certitude, mais aussi quelquefois vers la vengeance, est une espèce de baume physique versé sur les plaies de l'âme. On voit le chemin disparaître, on voit les arbres fuir, on sent qu'on avance, qu'on approche, qu'on arrive; mille fiévreuses visions vous passent devant les yeux, mille projets plus insensés les uns que les autres s'échafaudent et se renversent dans votre cerveau. Plus le cheval s'allonge sous soi, plus on le presse. Il y a un démon qui vous crie à l'oreille : Plus vite! plus vite! plus vite!

Roger fit la route en cinq heures sans se reposer un instant, que pour changer de cheval; et cependant il ne rejoignit pas Sylvandire. Breton était moulu, lui ne ressentait même pas sa fatigue.

Quand Roger entra dans la cour de l'hôtel, Sylvandire était revenue depuis une heure et demie. Roger entra tout botté, tout poudreux et le fouet à la main dans le salon. Sylvandire était déjà habillée en toilette du soir et gracieusement accoudée sur un canapé. Elle causait avec M. de Royancourt et trois ou quatre de ses amis qu'il avait présentés à l'hôtel d'Anguilhem.

Tant d'audace confondit Roger; il sentit les jambes qui lui manquaient; il s'appuya contre la porte; il était pâle comme la mort.

« La fable de M. de La Fontaine, murmura Roger, la Lice et sa compagne. Ils sont quatre; bien. J'amènerai Cretté et deux amis, puis nous irons faire un tour derrière le couvent du Saint-Sacrement. »

Mais à l'arrivée de Roger chacun se leva et s'empressa autour de lui, faisant au nouvel arrivant tant de politesse que c'eût été d'un manant que de ne pas attendre une autre occasion de se fâcher.

D'ailleurs, Roger sentait instinctivement que cette occasion ne pouvait lui échapper un jour ou l'autre.

Quant à Sylvandire, elle se contenta de faire un signe de la main; puis avec un petit geste plein de boudeuse coquetterie :

« Quoi! vous paraissez ainsi défait, dit-elle; oh! le vilain mari que vous faites; il me semblait que je méritais bien que l'on fît un peu de toilette pour entrer chez moi. N'allez-vous pas vous ajuster mieux, mon ami? »

Roger fut bouleversé de cet aplomb; il lui prit grande envie de faire à l'instant même maison nette avec le fouet qu'il tenait à la main; mais la crainte du scandale le retint.

« Vous avez raison, madame, répondit-il, mais comme vous saviez que j'allais revenir, j'espérais vous trouver un peu plus seule. »

Et il regarda fixement M. de Royancourt pour lui faire sentir que c'était surtout à lui que l'admonestation s'adressait.

En gens comme il faut, les trois amis de M. de Royancourt comprirent qu'ils devaient lever le siége. Ils se retirèrent donc incontinent. Quant à M. de Royancourt, il demeura quelques instants après eux; puis, se levant à son tour, il salua Sylvandire et Roger, et opéra sa retraite qu'il n'avait retardée sans doute que pour protester tacitement contre l'ordre du mari.

« Eh quoi, monsieur, dit Sylvandire, lorsque M. de Royancourt se fut retiré, c'est ainsi que vous chassez les gens de chez moi!

— Qu'appelez-vous votre *chez moi*, madame, dit Roger; il me semble d'abord que c'est chez nous qu'il faudrait dire.

— Chez nous, chez vous ou chez moi, peu m'importe, je ne discuterai pas sur les mots; mais une fois pour toutes, j'entends recevoir ici qui bon me semble.

— Et moi, je prétends chasser d'ici qui j'y trouve mauvais.

— Vous êtes un gentilhomme bien...

— Achevez, dites.

— Bien campagnard.

— Et vous une petite robine bien délurée.

— Monsieur, croyez-vous me faire peur?

— Peur ou non, vous allez repartir sur-le-champ avec moi pour Anguilhem; seulement, cette seconde fois, vous n'en reviendrez pas aussi vite que vous en êtes revenue la première.

— Vous me parlez ainsi parce que vous me croyez

seule et abandonnée, dit Sylvandire, rompant toute mesure ; mais je vous préviens que vous vous trompez, et vous trouverez, je vous le jure, des gens qui vous feront repentir de vos procédés envers moi.

— Ah ! votre marquis de Royancourt, s'écria Roger exaspéré. Ah ! vous voulez parler de votre marquis de Royancourt, n'est-ce pas, madame. Eh bien ! dans une heure d'ici, votre marquis de Royancourt aura de mes nouvelles, et, de par Dieu ! si, comme j'ai cru m'en apercevoir tout à l'heure, il ne comprend ni mes regards, ni mes paroles, il comprendra au moins mes gestes, je l'espère. »

Sylvandire connaissait d'Anguilhem, par l'affaire des Kollinski, laquelle avait fait du bruit de par le monde ; d'ailleurs elle avait souvent entendu parler du courage et de l'adresse de son mari par Cretté et par d'Herbigny ; elle eut donc grand'peur pour ce qui allait se passer, et se lançant après Roger, elle l'arrêta comme il mettait le pied sur l'escalier pour remonter chez lui afin de changer de costume, car Roger était un de ces hommes qui comprennent parfaitement que lorsqu'on fait l'honneur à son ennemi de lui proposer de se couper la gorge, il faut faire cette proposition avec un habit de velours et des manchettes de dentelles.

Mais Sylvandire ne voulait pas de scandale, puis elle avait fait de grands projets sur M. de Royancourt.

Elle se cramponna donc, comme nous l'avons dit, aux mains de Roger, et chercha par des pleurs à calmer cette grande colère. C'était la première fois que Roger voyait pleurer Sylvandire. Son cœur n'était pas de bronze ; aussi dans cette lutte où il eût dû gagner, au moins, le champ de bataille, il perdit tout. Le même soir, M. de Royancourt faisait dans le salon sa partie de trictrac avec maître Bouteau, et Sylvandire souriait.

Le même soir, Cretté apprenant le retour de son ami, se présenta à l'hôtel d'Anguilhem ; mais des ordres avaient été donnés par Sylvandire, et il lui fut répondu que monsieur et madame étaient bien réellement revenus, mais qu'ils ne recevaient pas.

Le lendemain, le marquis écrivit à Roger qu'il ne mettrait jamais les pieds chez lui, attendu qu'on lui avait refusé la porte de l'hôtel, tandis qu'il avait vu dans la cour, et au pied du perron, le carrosse de M. de Royancourt.

Il ajouta que c'en était fait à tout jamais de leur amitié.

Roger, au désespoir, courut chez Cretté, mais il le trouva profondément blessé.

Roger n'eut pas de peine à lui persuader qu'il n'était pour rien dans l'ordre donné la veille. Sylvandire lui avait assuré que c'était un malentendu, et il tenait absolument à convaincre son ami sur ce point. Mais Cretté savait à quoi s'en tenir, aussi ne revint-il que difficilement et à une condition.

« Écoute, chevalier, dit le marquis, ce refus est une insulte, une insulte faite par tes gens et qui, par conséquent, aux yeux du monde, vient de toi ; il me faut donc une réparation. Un jour que ma voiture sera devant ta porte, on fera à M. de Royancourt la même réponse qu'on m'a faite. A cette condition, j'oublie ce qui s'est passé et je n'en parle plus jamais. »

Roger promit au marquis qu'il serait fait ainsi qu'il le désirait.

Puis il revint chez lui, et signifia à sa femme l'engagement qu'il venait de prendre vis-à-vis de son ami.

Sylvandire se mit à rire.

Mais Roger n'était nullement en train de plaisanter, et il insista très-sérieusement, en prononçant pour la première fois ce mot terrible qu'une femme n'oublie jamais, et dont un mari se repent toujours :

« Je le veux. »

Alors ce fut une horrible querelle; Sylvandire se montra ce qu'elle était réellement, un véritable despote, et il y eut entre les deux époux une longue succession de : Je le veux ! et de : Je ne le veux pas !

« Eh bien ! si vous ne le voulez pas, dit enfin Roger qui crut triompher par un de ces mots si effrayants pour une honnête femme; eh bien ! si vous ne le voulez pas, je croirai, madame, que vous avez pour M. de Royancourt de singuliers sentiments.

— Croyez ce qu'il vous plaira de croire, répondit Sylvandire.

— Si M. de Royancourt ne sort pas de chez moi, dit Roger, alors ce sera moi qui en sortirai ; mais prenez-y garde, madame, pour n'y plus rentrer.

— A votre aise, monsieur ; le monde est grand, vous êtes jeune, et le voyage vous formera.

— Je pars à l'instant même, madame, songez-y.

— Partez, monsieur, je ne vous arrête pas, » répondit Sylvandire.

Roger avait fait fausse route, il s'en aperçut, mais il était trop tard : au lieu de discuter avec sa femme,

il aurait dû donner des ordres à sa porte et tout eût été dit... Il avait entamé une polémique, et le démon de l'adresse féminine l'avait emporté sur sa naïve colère.

« Eh bien ! vous êtes encore là ? » dit Sylvandire en voyant qu'il s'était arrêté, stupéfait de tant d'audace.

Roger fit trois pas vers cette femme éhontée, mais le sentiment de sa propre dignité le retint.

« Breton, dit-il à son valet de chambre, mes malles et ma chaise dans une heure. »

Puis il sortit du salon, sans que Sylvandire fît un pas ou dît une parole pour le retenir, et rèmonta chez lui.

L'heure se passa, ce fut certes une des heures les plus agitées et les plus douloureuses de la vie de Roger. Au moindre bruît, il tressaillait et prêtait l'oreille, car il croyait voir entrer sa femme le repentir dans le cœur, la prière à la bouche, les larmes dans les yeux : Il eût donné dix ans de sa vie pour que Sylvandire fît une pareille démarche. Mais il aurait aussi perdu sa vie tout entière plutôt que de faire un pas ; il avait pour seule vertu, en pareil cas, l'entêtement. C'est beaucoup d'avoir au moins la tête forte, lorsqu'on a le cœur faible.

L'heure écoulée au milieu d'angoisses et de battements de cœur qu'il est impossible de rendre, Roger prit son chapeau et descendit au salon.

Sylvandire était seule et brodait au tambour.

« Ainsi, c'est une chose décidée, dit-elle d'un ton aussi dégagé que s'il se fût simplement agi d'une promenade au bois de Satory, vous nous quittez?

— Oui, madame, répondit Roger stupéfait d'un pareil sang-froid, et j'ai l'honneur de vous saluer.

— Quand vous reverrons-nous ?

— J'aurai l'honneur de vous en instruire.

— Adieu, chevalier.

— Adieu, madame. »

Et refusant la main que Sylvandire lui tendait, Roger descendit précipitamment l'escalier du perron, monta dans sa chaise et cria tout haut : « Touche à l'hôtel Cretté. »

A ce mot, il eut la satisfaction d'entendre Sylvandire fermer, avec rage, la fenêtre du salon qui était restée entr'ouverte, et derrière laquelle elle regardait ce qui se passait.

Cretté plaignit sincèrement son ami.

Roger voulait aller trouver M. de Royancourt, le provoquer, se battre avec lui, mais Cretté le retint.

« Mon cher, lui dit-il, ta position est fausse ; il ne faut en vouloir qu'à toi-même, tu l'as faite ainsi, il fallait prendre patience, épier ta femme et le marquis, surprendre quelques preuves, et alors, appuyé de ces preuves, faire appeler M. de Royancourt. Mais tu n'as rien vu, tu ne sais rien, hier encore tu as reçu cet homme chez toi, s'est-il passé quelque chose depuis hier, as-tu, depuis hier, quelque chose à lui reprocher? Non ; il n'est pas même entré chez toi. M. de Royancourt te répondrait qu'il ne sait ce que tu veux dire, que tu es un visionnaire, et tout le monde te donnerait tort, moi tout le premier.

— Que me conseilles-tu donc, alors?

— Mais, dame ! de partir, puisque tu as annoncé que tu partais en voyage. Vas en Italie, en Allemagne, en Angleterre, prends une danseuse, fais quelque chose qui te distraie, enfin.

— Je déteste les femmes !

— Eh bien ! oui, c'est connu cela ; mais il n'y a rien qui console d'un amour comme un caprice. Tiens, il n'y a pas plus de huit jours que, sans la petite Poussette, je me serais brûlé la cervelle ou je me serais fait trappiste. Essayes-en.

— Non, je pars, je quitte Paris, j'y deviendrais fou si j'y restais.

— Pourquoi n'irais-tu pas faire un tour à Anguilhem?

— Et quelle excuse donnerais-je de l'absence de ma femme?

— Bah ! Mlle Constance ne t'en demandera pas.

— Constance m'a oublié, et elle a bien fait. Constance est mariée, sans doute... Ah! Constance, Constance... quelle différence entre vous et Sylvandire !

— Ah! mon cher, tu as bien raison; rien ne ressemble moins à une femme qu'une autre femme. Eh bien ! vas en Angleterre, tu apprendras de belles choses sur la manière de réduire le sexe à l'obéissance : nos voisins d'outre-Manche sont extrêmement instruits sur cette matière.

— Ma foi ! j'ai bien envie de suivre ton conseil. Ah ! Cretté, Cretté ! j'ai mille plaies au cœur. »

Cretté embrassa son ami et n'essaya pas même de le consoler; il savait parfaitement que contre de pareilles blessures, il n'y a de baume que le temps.

Roger partit pour l'Angleterre, il y séjourna trois mois, et vit deux Anglais malheureux en ménage, qui conduisaient leur femme au marché avec une corde au cou.

L'un vendit la sienne dix guinées et l'autre sept.

« Pardieu, dit Roger, je céderais bien la mienne pour rien, moi, et je donnerais même encore du retour. »

Malheureusement Roger n'était pas Anglais.

Au bout de trois mois il lui prit envie de rentrer en France; comme il était parfaitement libre et que rien ne s'opposait à ce qu'il la satisfît, il partit aussitôt pour Douvres et s'y embarqua.

Douze heures après il abordait à Calais, fort incommodé par la mer qui avait été des plus mauvaises. En mettant le pied sur le port, il trouva le valet de Cretté qui attendait l'heure de s'embarquer lui-même; Roger le reconnut.

« Bon! te voilà, Basque, lui dit-il; que diable fais-tu là?

—Ah! mon Dieu, monsieur le chevalier, répondit Basque, c'est le ciel qui veut que je vous rencontre: j'allais vous chercher.

— Et pourquoi faire?

— Pour vous remettre une lettre de mon maître. Mais parlons bas, s'il vous plaît, monsieur le chevalier, car il me semble que l'on nous écoute.

— Et qui nous écouterait, je te prie?

— Tout le monde, monsieur, tout le monde. Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé là-bas?

— Où, là-bas?

— A Paris.

— Il y a trois mois que je n'en ai reçu aucune nouvelle.

— Eh bien! mon maître a été interrogé avant-hier au matin et menacé de la Bastille.

— Allons donc, Cretté, menacé de la Bastille!

— Oui, monsieur le chevalier, c'est comme je vous le dis.

— Et pourquoi de la Bastille?

— Parce qu'il a appelé M. de Royancourt en duel, lequel n'a pas voulu se battre.

— Et tu dis que tu as une lettre pour moi?

— Oui, monsieur.

— Qui me donne tous ces détails?

— Probablement.

— Alors, remets-moi cette lettre.

— Ah dame! monsieur, ce n'est pas facile ici, attendu qu'elle est cousue dans la doublure de ma veste, mais si monsieur le chevalier veut revenir avec moi à l'hôtel du Dauphin.

— Mais pourquoi toutes ces précautions?

— Monsieur va sans doute en être informé tout à l'heure, en lisant la lettre de mon maître. Quand monsieur le marquis a vu entrer les exempts dans l'hôtel, il s'est méfié de quelque chose, il a écrit sur-le-champ cette lettre pour monsieur le chevalier, il m'a ordonné de la bien cacher, puis, il m'a dit: « Va, petit Basque, et cours jusqu'à ce que tu rencontres le chevalier d'Anguilhem. » Je suis parti aussitôt et me voilà.

— Alors viens à l'hôtel sans plus tarder, mon ami, car j'ai grande hâte d'avoir cette lettre. »

Tous deux s'éloignèrent aussitôt à grands pas, et arrivés au Dauphin, ils montèrent dans une chambre et s'enfermèrent.

« Je manque de respect à monsieur, en ôtant ma veste devant lui, dit Basque, mais je ne puis en agir autrement.

— Va toujours, et fais vite, mon enfant. »

Basque ouvrit la doublure de sa veste et en tira un billet qu'il remit à Roger.

Roger l'ouvrit avec avidité, et lut ce qui suit:

« Mon cher chevalier,

« Voilà la quatrième lettre que je t'écris: on a sans aucun doute intercepté les trois autres. Ta femme est disparue, et malgré les recherches que j'ai faites, je n'ai pu découvrir où elle est. Hier matin j'ai rencontré M. de Royancourt sur le Cours-la-Reine, et comme je ne faisais aucun doute qu'il ne fût pour quelque chose dans la disparition de Sylvandire, je lui ai dit tout haut qu'il était un misérable. Là-dessus, croyant qu'il allait me répondre en gentilhomme, j'ai mis l'épée à la main; mais je me trompais. A mon grand étonnement, M. de Royancourt a fait semblant de ne pas m'avoir entendu. Au même instant j'ai aperçu des exempts qui s'avançaient de mon côté et d'Herbigny m'a fait esquiver. Hier soir je lui ai envoyé Clos-Renaud et Chastellux pour prendre son heure; mais ils n'ont pas été reçus; ce matin on entre probablement pour m'arrêter. Je t'expédie Basque; s'il te rencontre par bonheur, ne perds pas un instant, et reviens bien vite à Paris pour éclaircir tout cela. »

—Oh! oui, s'écria Roger, oui, je pars pour Paris. »

Et il fit aussitôt venir un cheval de poste, avec la résolution bien arrêtée, puisque l'impudence de sa femme lui en offrait les moyens, de tuer tout ce qu'il rencontrerait, M. de Royancourt et ses amis, fussent-ils cent, fussent-ils mille, et, comme on le

pense bien, la rapidité de la route ne fit qu'allumer son sang. Mais arrivé au Bourg-la-Reine, comme le chevalier allait entrer dans Paris, un exempt arrêta sa chaise en le saluant jusqu'à terre. Roger eut d'abord envie de le percer de part en part avec son épée, et de commencer par lui la boucherie qu'il méditait ; mais l'exempt fit trois pas en arrière et tirant un papier de sa poche :

« De par le roi, chevalier d'Anguilhem, je vous somme de rendre votre épée. »

Or comme c'était une chose fort grave que de tuer un exempt, le chevalier y regarda à deux fois, et à la seconde, remit son arme au fourreau.

Une heure après, le chevalier était écroué au For-l'Évêque.

XX

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM, VOYANT QU'ON NE LUI DONNAIT PAS LA PERMISSION DE SORTIR, RÉSOLUT DE SORTIR SANS PERMISSION.

Un homme à qui la foudre tombe sur la tête n'éclate pas en sanglots et en gémissements, il demeure au contraire privé de sens, hébété, immobile, anéanti ; mais sous cette apathie apparente, la nature agit, les rapports des sens et des organes un instant interrompus se rétablissent dans son être, et le sentiment lui revient lorsqu'il a repris assez de force pour sentir sa position et la supporter.

Roger entra donc au For-l'Évêque comme un homme foudroyé ; il n'avait pas averti Basque de sa résolution ; il lui avait au contraire recommandé de se coucher, ce que Basque avait fait avec reconnaissance, et tandis que le pauvre diable dormait les poings fermés, Roger avait sauté sur un cheval de poste et était parti à franc étrier pour Paris.

Il n'avait pas voulu se faire suivre de Basque, d'abord parce que le pauvre garçon était éreinté, ensuite de peur de compromettre Cretté. En outre il avait immédiatement brûlé la lettre qu'il avait reçue du marquis afin que nul ne pût dire que le marquis était pour quelque chose dans sa résolution. Ce que lui avait dit Basque lui trottait par la tête, et il ne doutait pas que toutes les mouches de maître Voyer-d'Argenson ne fussent à ses trousses.

A dix lieues de Paris, il prit un carrosse : il avait fait cinquante lieues en quinze heures, et il était moulu. Dans le carrosse, il commença à reprendre ses esprits, mais il ne devinait encore rien. L'exempt se chargea de lui donner le premier mot de l'énigme en l'arrêtant.

Alors, comme nous l'avons dit, Roger avait été anéanti.

« Ah ! l'on m'arrête, répétait-il tout le long du chemin ; ah ! l'on m'arrête ? »

Et à chacune de ces exclamations, l'exempt saluait avec beaucoup de courtoisie, mais ne répondait pas.

Le carrosse entra dans la cour du château. Roger en sortit. Un homme en habit de velours incarnat, avec des boutons d'or, vint au-devant de lui, et indiqua tout haut à un officier le logement de M. d'Anguilhem ; puis il lut à demi voix le procès-verbal d'arrestation qu'un des exempts avait griffonné dans le chemin en carrosse, sans même que le prisonnier s'en aperçût.

Puis il dit : « Très-bien. » Et il fit signe que l'on conduisît le chevalier d'Anguilhem à la chambre qui lui était désignée.

Roger suivit son guide sans dire un mot, sans faire une observation.

On aurait en ce moment montré à Roger un échafaud couvert de drap noir, un billot et une hache : on lui eût fait signe de s'agenouiller devant le billot et de courber la tête pour recevoir le coup mortel, qu'il eût obéi sans la moindre hésitation. Les aventures qui se succédaient pour lui paraissaient toutes avoir des corrélations intimes dont il subissait les résultats sans en connaître les raisons ; mais il allait toujours, il allait machinalement, baissant le front et acceptant son absurde destinée, comme en songe on accomplit sans hésitation et sans étonnement les plus monstrueuse folies.

C'est pourquoi il passa presque sans sentir, presque sans y voir, d'un escalier sombre dans une galerie assez belle, puis après la galerie il prit un escalier tournant, montant un nombre infini d'étages, passa de là dans un autre corridor, de ce corridor dans une espèce de grenier, puis de ce grenier dans une chambre petite, sombre, mais assez propre. La porte se referma derrière lui, les verrous craquèrent, et à ce bruit Roger se réveilla.

Il se trouva assis sur une espèce d'escabeau ; il secoua la tête, regarda autour de lui, se leva et fit le tour de la chambre, ce qui ne fut pas long.

Puis, par un instinct plus fort que tous les autres instincts, par un besoin plus pressant que tous les autres besoins, il s'arrêta devant une fenêtre étroite et doublement grillée qui laissait à travers ses barreaux en croix pénétrer un peu d'air et de jour... le jour! l'air! la vie!... Ce pauvre Roger! ce robuste gentilhomme campagnard, habitué à prendre tant de souffle vital dans ses larges poumons, alors qu'il chassait dans les plaines et dans les bois d'Anguilhem, il en était donc réduit à aspirer à travers une crevasse un souffle d'air, un rayon de jour.

Nous disons à aspirer, car la fenêtre était tellement étroite qu'on n'y pouvait passer la tête, elle était taillée à quatre angles vifs dans des pierres de taille immenses, deux grilles à un pied de distance l'une de l'autre se croisaient comme nous l'avons dit dans l'épaisseur du mur, puis à l'extrémité de la fenêtre le prisonnier apercevait un lambeau de ciel sur lequel rien ne se dessinait, ni arbre, ni girouettes.

Par les beaux jours Roger cherchait un nuage, par les jours pluvieux Roger y cherchait un morceau d'azur.

La situation était triste, d'autant plus triste, que Roger avait souvent rêvé à tous les malheurs qui pouvaient lui arriver, afin de s'y préparer d'avance, et que jamais il n'avait songé à celui d'un emprisonnement; de sorte qu'il n'était nullement préparé à celui-là.

Il s'assit donc sur son escabeau pour réfléchir, puis il regarda la table vermoulue sur laquelle était jeté un méchant tapis, puis il se leva pour aller tâter son lit qui était fort dur, puis il revint s'asseoir sur son escabeau où il s'abandonna aux plus bizarres réflexions.

Il était en prison, c'était la chose incontestable; mais qui l'avait fait mettre en prison, et pour quelle cause était-il en prison? voilà où était le problème à résoudre.

On ne sait pas jusqu'où va la pensée d'un homme qui n'a rien à faire qu'à penser; celle de Roger parcourut tous les mondes et toutes les probabilités: d'abord et avant tout, il crut être victime d'une erreur.

« Peut-être, se dit-il, mon père a-t-il conspiré dans sa province et me croit-on son agent. »

Quoique M. le baron d'Anguilhem fût infiniment moins mécontent du gouvernement du roi Louis XIV, depuis qu'il avait hérité de M. de Bouzenois, son fils, qui l'avait souvent entendu se répandre en plaintes contre Mme de Maintenon et contre le père Letellier, il pouvait faire cette supposition, qui n'était point par trop absurde. Aussi pour le moment cette supposition satisfit-elle à peu près Roger.

« Je prouverai, dit-il, que je suis depuis trois mois en Angleterre, que j'en arrive directement, que depuis dix-huit mois je n'ai même pas été à Anguilhem; et que depuis un an je n'ai pas vu mon père. En face de pareilles raisons, mon innocence éclatera, et l'on me mettra triomphalement à la porte. »

Et Roger fut une demi-heure assez tranquille.

« Ah! oui, dit-il au bout d'une demi-heure, mais si l'on croit que j'ai été en Angleterre pour m'entendre avec le prince d'Orange qui a voué une haine éternelle à Louis XIV. Si l'on croit que mon voyage avait pour but de fomenter des rébellions. Alors je suis perdu!... »

Et Roger demeura une autre demi-heure tout désespéré.

« Mais encore ne se pourrait-il pas, se dit-il au bout de cette autre demi-heure, que mon affaire se rattachât à celle de Cretté? »

En effet, il ne pouvait croire que ce fût à cause de son affaire avec M. de Royancourt que Crétté eût été arrêté, ou plutôt il ne pouvait croire que ce fût seulement à cause de cette affaire.

« Cretté, se disait-il, a la réputation d'être un ennemi de la vieille, il l'est en effet, et il aura encouru sa disgrâce. Ce Royancourt doit l'exécrer. Le roi est sévère à l'égard des duellistes, peut-être avait-on fermé les yeux sur notre première affaire avec les Kollinski, et n'a-t-on cette fois épargné nos têtes que faute de preuves. Aujourd'hui sur une simple provocation de Cretté on établit une récidive. Oui, mais moi je suis fort innocent de tout cela, puisque j'étais à Londres, tandis que le marquis provoquait M. de Royancourt à Paris. »

Puis, il pensait à sa femme.

« Elle a disparu, disait-il, croirait-on par hasard que je l'ai assassinée? »

Alors, et à ce souvenir, il ne pensait plus à rien qu'à la conduite étrange de sa femme vis-à-vis de lui; alors, et à ce souvenir, il tombait dans ses accès de rage; car Roger, on a dû s'en apercevoir, était jaloux comme un tigre, et l'on avouera que Sylvandire lui avait bien donné quelques motifs de jalousie.

L'heure de la promenade arriva; on vint chercher Roger pour la promenade.

On permettait à chaque prisonnier une promenade de deux heures par jour.

Cette promenade avait lieu sur la plate-forme.

Roger trouva sur la plate-forme huit prisonniers, huit compagnons d'infortune ; tous les huit d'accoutrements et de visages bien différents. On pouvait presque lire sur les figures et sur leurs habits, depuis combien de temps chacun d'eux était incarcéré.

A l'arrivée du nouveau venu, tous les prisonniers s'empressèrent autour de lui.

« Que dit-on de neuf à Paris, monsieur ? s'écrièrent tout ensemble les huit voix.

— Ma foi ! messieurs, dit le chevalier d'Anguilhem, on dit que je viens d'être arrêté ; mais comme il y a cinq ou six heures que cet événement est arrivé, peut-être n'en parle-t-on déjà plus, et commence-t-on à s'occuper d'autre chose.

— Ah ! l'on vous a arrêté ?

— Parbleu ! vous le voyez bien ; vous n'êtes pas ici pour votre plaisir, n'est-ce pas ?

— Non certes.

— Eh bien ! ni moi non plus.

— Mais pourquoi vous a-t-on arrêté, vous ?

— Ah voilà ! je cherche la cause de mon arrestation depuis ce matin, et si vous vouliez me la dire, vous me tireriez véritablement d'une grande peine.

— Comment, vous ne savez pas pourquoi vous avez été arrêté ?

— Non, et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et vous ? »

Il se trouva que la même question adressée huit fois aux prisonniers amena huit fois la même réponse.

Sur ces huit captifs, pas un ne connaissait la cause de sa captivité, et l'un d'eux cependant était au For-l'Évêque depuis dix ans.

C'était le plus calme et le plus résigné.

Roger frissonna. Il n'avait pas encore passé autant d'heures en prison que son compagnon y avait passé d'années.

Et cependant il y avait trouvé le temps de s'y ennuyer déjà très-fort.

« Allons, pensa sourdement Roger, je suis un homme mort. »

Mais comme on espère toujours que le sort des autres, quand il est mauvais, ne sera pas le sien, Roger demanda à ses compagnons de captivité s'il n'était pas possible de parler à quelqu'une des autorités du château.

« Vous pouvez, quand il vous plaît, faire venir le gouverneur, lui répondit-on.

— Comment ! je puis faire venir le gouverneur ?

— Sans doute.

— En le demandant simplement ?

— Tout simplement.

— Alors je le demande ce soir même ; alors, messieurs, je vous fais mes adieux.

— Comment ! vos adieux ?

— Certainement, car je n'aurai probablement pas l'honneur de vous voir demain.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si je vois le gouverneur ce soir, je serai sans aucun doute élargi demain.

— Pauvre garçon ! » murmurèrent les prisonniers en secouant la tête.

Exclamation et geste qui n'empêchèrent pas Roger de rentrer dans sa chambre tout joyeux.

On lui servit à dîner, et il mangea fort résolument le pain et les légumes du roi.

Puis, vers la fin du repas, il pria le geôlier de dire au gouverneur du For-l'Évêque que son nouveau prisonnier avait grande envie de lui parler.

« Il est trop tard ce soir, répondit le geôlier ; mais sans faute monsieur le gouverneur montera demain.

— Vous êtes sûr, mon ami ?

— J'en suis sûr.

— A demain donc, » dit Roger, prenant patience en songeant qu'une nuit est bientôt passée.

Et il alla s'asseoir sur son escabeau pour suivre à travers les barreaux de sa fenêtre les derniers rayons du jour.

Il était là, regardant le ciel et perdu dans ses réflexions, lorsqu'il lui sembla entendre près de lui un petit bruit.

Il abaissa les yeux vers le plancher de sa chambre, et vit une souris qui grignotait les miettes de pain qui étaient tombées à terre.

Roger exécrait les souris ; il prit son chapeau et le jeta de toute volée à la pauvre petite bête, qui se sauva bien effrayée et repassa par-dessous la porte, regagnant la grande chambre voisine, dans laquelle elle avait selon toute probabilité fait élection de domicile.

Roger fut un instant fort agité à l'idée des hôtes qui pouvaient lui venir faire visite pendant la nuit.

Aussi, tant qu'il resta un rayon de jour dans sa chambre, demeura-t-il les yeux fixés sur cette petite ouverture. Puis, lorsqu'il fit nuit close, il prit le bouchon de sa bouteille qui était resté sur la table, et grâce à cet empêchement matériel opposé à une seconde visite, il demeura assez tranquille.

Cependant il se réveilla trois ou quatre fois en sursaut, croyant toujours sentir de petites pattes qui lui couraient sur la figure et sur les mains; mais à chaque fois il put se convaincre, qu'excepté lui, il n'y avait aucun être vivant dans sa chambre.

Il n'en était pas ainsi de la chambre voisine, qui semblait être le rendez-vous de toutes les souris, de tous les rats et de tous les chats du château.

Nonobstant cela, Roger passa une assez bonne nuit : il espérait.

Le lendemain à midi, heure qui lui parut bien longue à venir, un bruit inaccoutumé retentit dans son corridor. Des soldats présentaient les armes, des pas s'approchèrent de la porte de Roger, une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, le gouverneur entra.

C'était un homme grand et sec, dont les lèvres remuaient à peine lorsqu'il parlait et dont les yeux ne disaient absolument rien. Il tenait son chapeau à la main, pour n'avoir sans doute pas à l'ôter en entrant.

« Monsieur le gouverneur, dit Roger en s'élançant à sa rencontre, je suis le chevalier Roger d'Anguilhem.

— Je le sais, monsieur, répondit le gouverneur en remuant imperceptiblement les lèvres.

— Vous le savez? » demanda Roger avec étonnement.

Le gouverneur s'inclina.

« Eh bien! puisque vous savez qui je suis, monsieur le gouverneur, je désirerais...

— Avez-vous à vous plaindre du régime de la maison, monsieur le chevalier?

— Non pas encore, monsieur, je n'ai d'ailleurs pas eu le temps de savoir bien précisément ce qu'il est; mais j'aurais désiré connaître...

— Ne manqueriez-vous de rien, monsieur le chevalier?

— De rien jusqu'à présent, mais ne puis-je savoir ?...

— Quelqu'un des domestiques de la maison aurait-il manqué de formes envers vous, monsieur le chevalier?

— Non, monsieur, j'ai même remarqué la politesse de celui qui est chargé de me servir.

— En ce cas, monsieur le chevalier, puisque vous n'avez à vous plaindre de rien, permettez que je me retire.

— Pardon, monsieur, pardon ; j'ai à me plaindre d'être en prison.

— Ah ! ceci ne me regarde pas, répondit le gouverneur.

— Mais enfin, pourquoi suis-je ici?

— Vous devez le savoir mieux que moi, monsieur le chevalier.

— Mieux que vous? Et pourquoi cela?

— Parce que cela vous regarde, tandis que, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, cela ne me regarde pas, et que je ne me mêle que de ce qui me regarde.

— Mais enfin, vous devez savoir...

— Je ne sais rien, monsieur.

— Mais enfin, vous devez deviner...

— Je ne devine rien, monsieur; le roi m'envoie un prisonnier, je l'écroue, je le loge, je veille à ce qu'il ne manque de rien tant qu'il est mon pensionnaire. C'est là mon devoir, et je le remplis scrupuleusement.

— Mais le roi peut se tromper.

— Le roi ne se trompe jamais.

— Mais le roi peut avoir tort.

— Le roi n'a jamais tort.

— Et cependant je vous jure que je n'ai rien fait.

— Monsieur, permettez-moi de ne pas en entendre davantage.

— Monsieur, je vous proteste que je suis innocent.

— Monsieur, souffrez que je me retire.

— Mais au moins resterai-je longtemps ici, oui ou non, monsieur? je vous en supplie.

— Tant qu'il plaira au roi, monsieur.

— Ah! tenez, s'écria Roger, vous me rendez fou.

— Je suis bien votre serviteur, monsieur. »

Et le gouverneur salua Roger et sortit, son chapeau à la main, et toujours accompagné de ses gardes.

Cette fois, il sembla à Roger que la porte se refermait sur lui avec un bruit sinistre. Il lui sembla que de ce moment seulement il était prisonnier; il s'affaissa sur son escabeau, puis ses yeux fixes et mornes s'attachèrent sur cette porte, et peu à peu se remplirent de larmes.

Roger pensa à ses parents, à ses amis, à Dieu.

Alors toutes les histoires de captivité, plus terribles en cette époque qu'en aucune autre, lui revinrent en tête : Bassompierre, prisonnier dix ans à la Bastille; Lauzun, captif treize ans à Pignerol; Fouquet, vivant ou mort on ne savait où. Il vit passer les uns après les autres devant lui tous ces gentilshommes enlevés la nuit, disparus. Matthioli, le Masque de Fer, et cet homme même qu'il avait vu la veille et qui était là depuis dix ans. Il est vrai que tous ces hommes avaient fait quelque chose : Bassompierre avait essayé de lutter contre Richelieu; Lauzun avait compromis une petite-fille de Henri IV; Fouquet avait osé rivaliser de luxe avec Louis XIV; Matthioli avait trahi un secret d'État; le Masque de Fer était une énigme politique; mais lui, Roger, avait beau chercher dans sa mémoire, interroger son passé, scruter chaque jour de sa vie, il n'avait pas un crime, pas une faute, pas une imprudence à se reprocher, tandis que le monde entier savait les torts de ceux dont le souvenir se présentait à son esprit.

Mais le monde ne savait pas ce qu'avait fait cet homme qui lui avait parlé la veille, et dont il ne connaissait pas même le nom et qui était là depuis dix ans.

Dix ans! Mais cet homme n'avait donc ni parents pour solliciter sa grâce, ni amis pour faire des démarches près des ministres. Cet homme était donc tout à fait obscur. Mais s'il était obscur, pourquoi depuis dix ans était-il au For-l'Évêque?

Cela tourmenta beaucoup Roger pendant une heure ou deux, puis il en revint à se donner de si bonnes raisons à lui-même que peu à peu la sécurité que lui inspirait son innocence commença à reprendre le dessus, et que toutes ces sombres idées s'évanouirent.

A l'heure de la promenade, Roger sortit comme la veille; comme la veille, il fut conduit sur l'esplanade, où, comme la veille, il trouva ses huit compagnons.

Il s'approcha de celui qui était là depuis dix ans, et lui demanda son nom.

« Le comte d'Olibarus, » répondit celui-ci.

Roger chercha dans sa mémoire, ce nom lui était parfaitement inconnu.

« Eh! pour quelle cause êtes-vous ici? Voyons, comte? de vous à moi, dites-moi cela.

— Je ne puis vous répéter que ce que je vous ai déjà dit hier, monsieur, je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien? »

— Non, monsieur.

— Mais, dit Roger en baissant la voix, depuis dix ans que vous êtes prisonnier vous n'avez pas essayé de vous sauver? »

Le comte d'Olibarus regarda fixement Roger et lui tourna le dos sans lui répondre. Il le prenait pour un espion.

« Pardieu! se dit Roger à lui-même, il me semble que si j'étais depuis dix ans ici, j'aurais déjà essayé dix fois de me sauver. »

Puis il ajouta à part lui :

« Tiens, tiens, tiens, sans qu'il y ait dix ans que je sois ici, pourquoi n'essaierais-je pas de me sauver tout de même? »

Cette réflexion faite, Roger se rapprocha de ses compagnons; mais tous s'éloignèrent de lui comme s'il avait la peste.

Le comte d'Olibarus leur avait fait part de ses soupçons, et la confidence portait ses fruits.

Roger ne put donc pas échanger une parole avec les autres prisonniers, ce qui le rendit de fort mauvaise humeur et l'affermit d'autant dans la décision qu'il avait prise mentalement de quitter plus tôt possible le For-l'Évêque.

Il résolut donc, à partir de ce moment, de donner huit jours au roi pour réparer l'injustice qui avait été commise vis-à-vis de lui, et si au bout de ces huit jours l'injustice n'était pas réparée, de réunir alors toutes les facultés de son esprit sur un seul point :

Son évasion!

XXI

COMMENT LE ROI OUBLIA DE RÉPARER L'INJUSTICE QUI AVAIT ÉTÉ COMMISE VIS-A-VIS DU CHEVALIER D'ANGUILHEM, ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Dans des circonstances pareilles, quoique moins importantes, nous avons déjà vu Roger à l'œuvre. La résolution une fois prise, le lecteur sait donc quelle persistance il mettait à l'accomplir.

Huit jours se passèrent, pendant lesquels Roger aurait cru manquer à la confiance qu'il devait à Sa Majesté, s'il eût pensé le moins du monde à un

projet qui ne devait être exécuté qu'en cas d'oubli. Mille idées se présentèrent à son esprit, toutes relatives à sa fuite, mais il les repoussa courageusement. Pendant ces huit jours il ne s'ennuya pas trop, quoique ses compagnons de la terrasse continuassent à s'éloigner de lui. L'espérance était toujours à ses côtés, et, à chaque fois qu'on ouvrait sa porte, il croyait que le roi, atteint de repentir, allait réparer son erreur.

Le roi avait probablement autre chose à faire qu de se repentir, il ne se repentit donc point, et les huit jours s'écoulèrent sans que l'erreur commise à l'endroit du chevalier d'Anguilhem fût réparée.

La dernière minute de la dernière heure du dernier jour expirée, Roger revint sérieusement à son projet.

Il commença par examiner sa prison.

Une porte de chêne épaisse de trois pouces.

Une fenêtre à double grillage.

Des murs de quatre pieds de profondeur.

Voici ce qu'il reconnut.

Tout cela ne laissait pas de grandes espérances.

Roger ébranla la porte; deux serrures et deux verrous répondaient de sa solidité.

Roger secoua les barreaux de sa fenêtre : ils étaient profondément scellés dans la muraille.

Roger sonda les murs : partout ils rendirent un son mat indiquant qu'ils étaient parfaitement compacts.

Il aurait fallu une pince pour faire sauter la porte.

Il aurait fallu une lime pour scier les barreaux de la fenêtre.

Il aurait fallu une pioche pour creuser les murailles de la chambre.

Roger n'avait rien de tout cela.

Mais il avait l'intelligence de l'homme élevé à la campagne, et habitué à se tirer de lui-même des mille petits embarras de la vie; mais il avait cette patience du prisonnier qui poursuit pendant des heures, pendant des jours, pendant des années cette seule et unique pensée du prisonnier : la délivrance !

Il avait examiné l'intérieur; il examina l'extérieur.

Comme d'habitude, on vint le chercher pour la promenade. En sortant de sa cellule, il traversa la grande chambre qui la précédait, et où continuaient de venir s'ébattre, toutes les nuits, les chats et les rats du voisinage.

C'était une espèce de magasin, avec une fenêtre non grillée, donnant, Roger ne savait où; car on ne lui permettait pas de s'approcher de la fenêtre, et, de son côté, il n'avait garde d'en demander la permission. Ce magasin était rempli de vieux matelas, de couvertures, de rideaux de serge et de bahuts; on eût dit la boutique d'un tapissier revendeur.

On comprend si les chats, les souris et les rats étaient à l'aise dans une pareille salle.

On fit suivre à Roger un long corridor; ce corridor se fermait par deux portes, l'une donnant sur la chambre qui précédait la sienne, l'autre sur un escalier tournant qui montait à la plate-forme.

Ces deux portes étaient soigneusement verrouillées; une sentinelle se promenait dans l'intervalle qu'elles laissaient entre elles.

Cette fois, Roger n'essaya même pas de lier conversation avec ses compagnons de captivité. Il avait sa pensée qui lui parlait, et à laquelle il répondait. Les deux heures se passèrent, de la part de Roger, à attendre le moment de rentrer dans sa prison. Il était inutile de songer à fuir par la plate-forme, puisqu'il y avait deux portes à enfoncer et une sentinelle à surprendre.

Toutes ses espérances se tournaient donc vers la chambre formant magasin. Aussi en rentrant Roger l'examina-t-il avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait encore. Le bruit qu'on entendait par la fenêtre indiquait que cette fenêtre donnait sur la rue. Il y avait dans le magasin assez de toiles à matelas et de couvertures pour fabriquer une corde.

Le tout était donc d'arriver à ce magasin.

Roger rentra dans sa chambre, et la porte se ferma sur lui avec sa double serrure et son double verrou.

L'esprit du prisonnier était fixé sur un point : c'est que son évasion, si elle était possible, ne pouvait s'exécuter que par le magasin.

Roger n'était donc séparé de la liberté que par une porte, mais quelle porte! Un mur de chêne de trois pouces d'épaisseur s'emboîtant dans un mur de pierre.

Pas une vis, pas un clou du côté de la cellule de Roger; tout le mécanisme à l'extérieur, par conséquent pas moyen de dévisser les serrures et les verrous, eût-on même un instrument quelconque pour le faire.

Mais cet instrument on ne l'avait même pas.

On apporta au prisonnier son souper, il glissa un long regard à travers l'ouverture de la porte et entendit le cri des marchands qui passaient dans la rue.

Roger soupa, puis le souper fini, il se jeta sur son lit.

Alors il entendit un léger bruit, il tendit le cou et aperçut la petite souris qui, rassurée par le silence, se hasardait à venir manger de nouveau les miettes de sa table.

Cette fois Roger fut tout étonné de ne pas sentir la même horreur pour la race souriquoise : ce petit animal qui venait visiter le prisonnier, et lui demander à vivre de son superflu, lui inspirait déjà plus d'intérêt que de dégoût ; d'ailleurs Roger commençait à s'ennuyer, et la petite visiteuse lui promettait une distraction.

Aussi voulut-il, dans son orgueil, lui adresser quelques mots d'encouragement, convaincu que la souris n'attendait que ces quelques mots pour venir à lui pleine de reconnaissance de l'honneur qu'il lui faisait ; mais la souris, au contraire, qui ne s'était hasardée dans la chambre qu'avec la conviction que son ennemi n'y était pas, eut à peine entendu la voix de Roger, qu'elle disparut rapide comme un éclair.

Roger, après avoir murmuré contre l'injustice des hommes, murmura contre l'ingratitude des souris.

Puis la nuit vint : Roger se déshabilla et se coucha. Comme il était contre les règlements de la maison de donner de la lumière aux prisonniers, les prisonniers se couchaient avec le soleil.

Malheureusement pour Roger, il avait, depuis son départ d'Anguilhem, perdu l'habitude de se coucher de bonne heure. Pendant son séjour à Paris, au contraire, il avait contracté celle de veiller assez tard. C'était l'époque des petits soupers, et Roger ne se mettait guère au lit que vers les deux heures du matin. D'ailleurs, quand, à Anguilhem, il se couchait à huit heures du soir, c'était après quelque rude journée passée à chasser, à monter à cheval et à faire des armes. Alors la lassitude physique appelait bien vite le sommeil. Mais, dans sa prison, c'était bien autre chose. Cette turgescence vitale qui bouillonnait dans ses veines n'avait plus aucune issue pour s'échapper. Le sang montait à la tête du prisonnier ; ses artères battaient comme s'il avait la fièvre. Il fermait les yeux et tombait dans cette espèce de somnolence qui n'est ni la veille ni le sommeil. Alors les visions les plus extraordinaires lui passaient devant les yeux. La nuit s'écoulait à se tourner et à se retourner ; puis, vers les deux heures du matin, il finissait par s'endormir d'un sommeil de plomb, dans lequel, au bout d'un certain temps, germait quelque rêve incohérent. Il lui poussait des ailes comme à un oiseau, et il s'envolait par la fenêtre. Il devenait souris et passait par-dessous la porte ; puis, au moment où il courait sur les gouttières ou traversait les plaines du ciel, les pattes ou les ailes lui manquaient tout à coup, et il se sentait rouler dans des profondeurs infinies, et se réveillait avant d'avoir touché le fond, le cœur bondissant, la poitrine haletante, le front ruisselant de sueur.

Alors, jusqu'au jour, il n'y avait plus moyen de se rendormir.

Aux premiers rayons du soleil, Roger sautait en bas de son lit. Aussitôt il commençait à tourner autour de sa cellule comme un ours autour de sa cage, examinant murailles et fenêtre, mais finissant toujours par s'arrêter devant la porte.

Cette porte maudite à laquelle il ne manquait que l'inscription désespérante pour ressembler à celle de l'enfer.

C'était pourtant par cette porte qu'il fallait passer.

On apporta à Roger son repas du matin ; Roger mangea vite, sema le plus de pain qu'il put à terre, jeta des miettes jusqu'à la porte et alla s'asseoir sur son escabeau, dans l'angle le plus éloigné de la porte.

Grâces à toutes ces précautions, il vit poindre au bout d'un instant le museau pointu de sa voisine.

Malgré l'impunité avec laquelle elle avait parcouru la chambre la veille et les paroles encourageantes que Roger lui avait adressées, la petite bête hésita longtemps à se hasarder plus avant. Elle retira son museau, le repassa, le retira encore, puis enfin, attirée par ces miettes éparses sur le parquet, et surtout par l'immobilité de Roger, elle s'élança dans la chambre, s'arrêtant comme effrayée elle-même de sa hardiesse ; mais bientôt, rassurée par l'impunité, elle se mit à grignoter les miettes avec une foule de petites mines, de petits bonds, de petits gestes qui amusèrent fort Roger. Roger n'aurait jamais cru qu'une souris pouvait devenir une bête si distrayante.

Malheureusement Roger, qui était resté immobile comme une statue, sentit la crampe gagner sa jambe gauche. Il fit alors un mouvement si articulé que la souris se sauva.

Roger réfléchit alors qu'il y aurait deux cas où il pourrait faire comme la souris venait de faire, le

premier s'il était à la taille du trou, le second si le trou était à sa taille.

Il était évident qu'un des deux cas seulement rentrait dans les choses possibles.

Ce point bien démontré à Roger, comme c'était, ainsi que nous l'avons dit, un esprit parfaitement logique, il se posa la question suivante :

Par quel moyen creuse-t-on le bois ?

Et il se répondit : « Par deux moyens.

— Avec le fer.

— Et avec le feu. »

Se procurer un instrument de fer était chose impossible.

Se procurer du feu n'était que chose difficile.

Roger s'arrêta à cette conclusion :

« Il faut que je me procure du feu. »

Malheureusement il n'y avait pas moyen de se plaindre du froid. On était en plein été, et Roger sentait bien qu'il n'aurait jamais la patience d'attendre jusqu'à l'hiver. D'ailleurs d'ici là, il pouvait prendre au gouverneur l'idée de le faire changer de logement.

Roger se mit donc à réfléchir au moyen de se procurer du feu.

Le même soir son plan était arrêté.

A neuf heures, la sentinelle qui veillait dans le corridor crut entendre des gémissements; elle écouta successivement aux deux bouts de la galerie, et s'assura que les gémissements venaient de la chambre de Roger.

A dix heures, comme la première ronde passait, la sentinelle fit part de ses observations à l'officier de ronde; l'officier s'approcha de la porte et s'assura de la vérité du rapport de la sentinelle. Des plaintes, des gémissements se faisaient entendre du côté de la chambre de Roger, et comme Roger était seul de ce côté, il n'y avait pas à s'y tromper. C'était lui qui gémissait et qui se plaignait.

On appela un geôlier.

Le geôlier vint, ouvrit la porte de Roger et trouva le prisonnier étendu sur son lit et se plaignant d'atroces douleurs d'estomac. On appela le médecin de la maison, lequel monta et ordonna au malade des infusions de tilleul, le thé n'étant pas encore inventé à cette époque.

Le lendemain, Roger demeura couché, se plaignant toujours de ses douleurs, qui ressemblaient, disait-il, à des brûlures. Vers les deux heures, il n'en mangea pas moins un potage qu'on lui apporta de la table même du gouverneur. Mais le potage avalé, les gémissements recommencèrent; le médecin monta de nouveau, et Roger déclara au médecin qu'il avait la certitude qu'on voulait l'empoisonner.

Le médecin employa aussitôt le contre-poison; mais, comme il s'en était bien douté, il ne retrouva aucune trace de substance vénéneuse dans ce qu'avait mangé le prisonnier.

Roger n'en persista pas moins à se regarder comme victime d'un empoisonnement, et, à partir de ce moment, déclara qu'il mourrait plutôt de faim que de manger aucun aliment qui ne serait pas préparé par lui-même.

Tout le reste de la journée, Roger tint parole : il ne toucha point à son souper, que le lendemain le gardien trouva intact en lui apportant son déjeuner.

A l'heure de la promenade, Roger demanda à sortir; mais on lui dit que cette heure avait été changée. On craignait que si Roger se trouvait sur la plate-forme avec les autres prisonniers, il ne se plaignît à eux d'avoir été empoisonné, et que cette calomnie ne fût acceptée par ses compagnons comme une vérité.

On vint donc le chercher vers cinq heures seulement. Roger n'avait pas mangé depuis la veille à midi : il était fort pâle et paraissait fort souffrant : il ne put demeurer debout sur la plate-forme, et l'on fut forcé de lui apporter un siége. Il resta tout le temps assis.

En rentrant dans le magasin qui précédait sa chambre, il se trouva mal; mais sans s'évanouir tout à fait; alors il demanda de l'air d'une voix affaiblie, et on le conduisit vers la fenêtre.

Roger allongea la tête hors de la lucarne, et vit que cette ouverture donnait sur le quai de la Vallée-de-Misère. Soixante pieds au moins le séparaient de terre, et comme toutes les autres croisées des étages inférieurs étaient garnies de barreaux de fer, il vit au-dessous de lui une forêt de grilles dont les pointes étaient tournées de son côté. Roger frissonna à cette vue; ce que son gardien mit tout naturellement sur le compte de son état de malaise; mais il n'en décida pas moins qu'il s'en irait par là.

Rentré dans sa chambre, Roger persista à refuser toute espèce de nourriture, continuant d'affirmer qu'il avait la certitude qu'on voulait l'empoisonner, et déclarant qu'il aimait mieux mourir par la faim que par le poison.

Une pareille accusation était trop grave pour ne pas préoccuper le gouverneur. Aussi se présenta-t-il le lendemain à l'heure du déjeuner chez son commensal : il retrouva le souper tel qu'il avait été servi la veille. Il y avait près de cinquante heures que Roger n'avait mangé.

Aussi Roger était-il très-faible et très-changé. Le gouverneur lui fit les protestations les plus rassurantes, lui offrit de goûter avant lui à tout ce qu'on lui apporterait ; mais Roger refusa constamment, disant que cette démonstration ne prouverait rien, attendu que le gouverneur, ou avant, ou après avoir mangé, pouvait prendre des antivénéneux, et neutraliser ainsi l'effet du poison.

Le gouverneur était fort embarrassé. On ne lui avait pas dit quelle était la cause de l'emprisonnement du chevalier d'Anguilhem. Ce pouvait être aussi bien pour une cause futile que pour une cause grave, et pour l'un et l'autre cas, le roi pouvait vouloir d'un moment à l'autre qu'on lui représentât son prisonnier vivant, soit pour le remettre en liberté, soit pour le punir. Il demanda donc à Roger quel était son désir, lui promettant de faire tout ce qu'il pourrait pour le contenter, si toutefois ce désir était en son pouvoir.

Roger renouvela la demande qu'il avait faite déjà, c'est-à-dire de préparer lui-même sa nourriture, faute de quoi il déclara qu'il avait tant souffert, dans les deux empoisonnements qu'il avait subis, qu'il était prêt à se laisser mourir de faim.

Comme à tout prendre le gouverneur ne voyait pas grand mal à faire ce que demandait Roger, il lui accorda sa demande ; en attendant, comme Roger était très-faible, on lui monta deux œufs si fraîchement pondus, qu'ils étaient tièdes encore, et une bouteille de vin de Bordeaux.

Comme les œufs n'avaient aucune gerçure visible, comme la bouteille de vin de Bordeaux paraissait bouchée depuis longtemps, et que la cire en était complétement intacte, Roger ne fit aucune difficulté d'avaler les deux œufs et de boire un verre de vin de Bordeaux.

Il va sans dire que le prisonnier n'éprouva aucune indisposition après avoir pris ce léger repas.

Mais tout léger qu'il était, il rendit quelques forces à Roger. Roger, qui n'était pas habitué au jeûne, avait horriblement souffert de celui qu'il s'était imposé, et si le gouverneur n'était pas venu le tirer si obligeamment d'embarras, peut-être n'aurait-il pas eu le courage de jouer plus longtemps la comédie qu'il avait entreprise.

Enfin il était arrivé à son but. On lui monta un réchaud, un soufflet, du charbon, quelques plats, quelques casseroles de terre, puis des œufs, des légumes, du beurre.

De plus une grande fontaine pleine d'eau.

Roger était chasseur, ce qui veut dire que plus d'une fois dans ses courses sur le terroir d'Anguilhem ou sur les terroirs voisins, il avait eu l'occasion d'apprêter son dîner lui-même. Il ne fut donc pas le moins du monde embarrassé lorsqu'il s'agit de se servir des ustensiles qu'on lui avait apportés ; et soit que le jeûne l'eût préparé à trouver ce repas bon, soit qu'effectivement il eût des notions acquises ou instinctives sur l'art culinaire, soit comme le dit Brillat Savarin, de gastronomique mémoire, qu'il fût devenu cuisinier ou qu'il fût né rôtisseur, il fit parfaitement honneur au dîner qu'il s'était préparé lui-même.

La nuit qui suivit ce repas, aucun gémissement ne troubla la sentinelle à laquelle on avait cependant recommandé d'avoir l'oreille très-active. Aussi, cette nuit, Roger, qui se doutait qu'une suprême surveillance avait été recommandée, se contenta-t-il de dormir, et même comme il n'avait probablement pas dormi depuis qu'il était en prison.

Le lendemain, le gouverneur vint s'informer lui-même de la santé de son prisonnier. Il le trouva levé et occupé à préparer son déjeuner. Ces excellentes dispositions dispensaient le digne officier d'un long interrogatoire ; il se contenta donc de demander à Roger des nouvelles de sa santé et de recevoir ses remercîments ; puis il prit congé de lui avec ce même regard vague, cette même immobilité de lèvres que le prisonnier avait remarqués chez son hôte, lors de la première visite qu'il avait reçue de lui.

A cinq heures, on vint prendre Roger pour lui faire faire sa promenade accoutumée. La mesure adoptée par le gouverneur, de ne pas le laisser communiquer avec les autres prisonniers, tenait toujours. Roger se promena donc seul et réfléchissant à son projet, qu'il avait décidé de mettre à exécution pendant la nuit du lendemain.

Le reste de la soirée et toute la journée du lendemain se passèrent sans encombre : rien ne vint déranger le projet arrêté. Les augures ne furent ni bons ni mauvais. Il n'y eut ni comète, ni éclipse de soleil. Roger n'éprouva donc pas même un moment d'indécision.

C'était un cœur ferme, au reste, comme nous l'avons dit en temps ordinaire, que le cœur de Roger, mais inflexible, surtout dans l'exécution d'une résolution prise.

Pourtant il vit venir la nuit avec un ardent battement de cœur ; mais, hâtons-nous de le dire, cette émotion ne venait pas des dangers auxquels il allait s'exposer, mais de la crainte que quelque circonstance imprévue ne vînt contrarier son évasion : il n'en soupa pas moins à son heure accoutumée et avec son appétit ordinaire, et lorsqu'on entra dans sa chambre, comme d'habitude, vers les huit heures du soir, on le trouva déjà dans son lit et tout accommodé pour y passer la nuit.

Il y avait deux heures à attendre : la première ronde passait à dix heures du soir et la seconde à trois heures du matin ; or, il arrivait quelquefois, rarement il est vrai, mais cela était arrivé déjà deux fois depuis que Roger était au For-l'Évêque, que l'officier se faisait ouvrir les portes des cellules, et visitait les murailles et les barreaux pour s'assurer que les prisonniers ne méditaient aucune tentative d'évasion. Roger ne pouvait donc rien entreprendre avant dix heures.

Et bien prit à Roger d'avoir attendu ; car à l'heure habituelle on commença à entendre les pas de la patrouille, puis les pas se rapprochèrent, puis la porte du grenier-magasin s'ouvrit, puis celle de la chambre de Roger. Roger craignit un instant que tout ne fût découvert ; mais il réfléchit bientôt que c'était chose impossible, attendu que nul préparatif fait d'avance ne pouvait le dénoncer, et qu'aucun confident ne pouvait le trahir : il fit donc bonne contenance et parut se réveiller du plus profond sommeil. Comme l'avait pensé Roger, ce n'était qu'une simple mesure de précaution, et l'officier, après avoir sondé les murailles, secoué les barreaux et visité la porte, sortit en disant : « Très-bien ! »

Le prisonnier se souleva sur son lit, écoutant le bruit des pas qui s'éloignaient, puis, lorsque tout bruit, toute rumeur, tout écho se fut éteint dans les profondeurs de la prison, il descendit lentement de son lit, marchant pieds nus ; il alla écouter à la porte. Tout était calme et silencieux. Il respira.

En un instant Roger fut habillé.

Comme on l'avait arrêté tel qu'il était, et que Basque devait lui amener ses malles que, partant à franc étrier, il n'avait pu prendre avec lui, Roger avait obtenu qu'on lui fît faire des chemises et qu'on lui achetât des mouchoirs. Il commença donc par tirer du bahut où était renfermé son linge tout ce qui pouvait se tordre en corde, se tresser en nattes, former enfin une espèce d'échelle. Alors il posa tout cela sur son lit, et, pour ne pas perdre de temps, il porta contre la porte un amas de charbon qu'il alluma ; puis il revint à son échelle.

D'abord, les draps et les couvertures du lit y passèrent ; puis au bout des draps et des couvertures déchirés par bandes, il tordit les chemises et natta les mouchoirs. Pendant ce temps le charbon s'allumait, et Roger, pour ne pas être asphyxié, était obligé d'aller de cinq minutes en cinq minutes, respirer l'air à sa fenêtre. La nuit était parfaitement sombre et telle qu'il la fallait à un projet aussi hasardeux que celui de Roger.

Cependant, le charbon converti en braise faisait son œuvre. Une horrible fumée en était la conséquence ; mais, par bonheur, le vent soufflait du côté de la fenêtre du quai, de sorte que toute la fumée refluait dans la chambre du prisonnier, qu'elle eût certainement étouffé, s'il n'eût de temps en temps passé, comme nous l'avons dit, la tête à travers les barreaux de la fenêtre.

Roger entendit sonner onze heures et onze heures et demie.

Enfin, vers minuit, le trou pratiqué dans la porte et qui avait la forme de l'ouverture d'un four, lui parut assez grand pour qu'il pût y passer. Il éteignit le charbon avec de l'eau, déblaya l'entrée, l'élargit encore, en brisant les portions de bois calcinées, puis il se coucha sur le dos, et la portion de corde déjà préparée à la main, il se glissa comme un serpent, et un instant après il se trouva dans le magasin.

Là il commença à respirer plus librement ; puis il alla écouter à la porte du corridor, et il entendit le pas lent et régulier de la sentinelle.

Tout allait bien.

Alors il s'achemina à tâtons vers l'endroit où il avait vu en passant un amas de couvertures, et il commença d'ajouter à la corde déjà préparée des bandes qu'il déchira sans bruit, et à l'aide desquelles il crut donner à sa périlleuse échelle une longueur suffisante pour le porter jusqu'à terre.

La corde préparée, il chercha un point où la fixer ; mais la fenêtre ne lui offrit aucun crampon assez solide pour lui confier sa vie. Il se souvint

alors que son lit avait quatre colonnes destinées à porter autrefois un ciel aujourd'hui absent. Il rentra dans sa chambre par la même voie qu'il en était sorti, dévissa une de ces quatre colonnes, repassa dans le grenier, noua par le milieu la corde à la colonne, plaça la colonne en travers de la fenêtre de manière à ce qu'elle fût assurée solidement ; puis après avoir recommandé son âme à Dieu, avoir murmuré le nom de son père et de sa mère, après avoir adressé un dernier souvenir à Constance, il sortit à reculons par la fenêtre, et se cramponnant des mains et des genoux, il commença sa lente et effroyable descente dans l'abîme que, la surveille, il n'avait regardé qu'en frissonnant.

Comme nous l'avons dit, l'espace qui séparait la fenêtre de la terre était de plus de soixante pieds. Il fallait, outre le courage qui avait fait entreprendre ce projet, une force et une adresse merveilleuses pour l'exécuter. Mais Roger était fort et adroit ; il ne se pressa en rien ; pas un de ses mouvements ne fut plus rapide que l'autre : à chaque nœud il s'arrêtait une seconde pour se reposer, se servant de ses pieds pour s'éloigner des barreaux aigus des fenêtres. Il compta ainsi trois étages devant lesquels il passa ; puis tout à coup il ne sentit plus rien entre les genoux ; il chercha vainement ; il était arrivé à l'extrémité de la corde. Il étendit les pieds pour chercher un point d'appui quelconque, il ne trouva rien ; il essaya de plonger son regard au-dessous de lui : la nuit était si noire qu'il ne vit rien. On eût dit un abîme sans fond. Un instant il eut l'idée de remonter et d'ajouter de nouvelles bandes de toile à celles qu'il avait nouées les unes au bout des autres, mais il sentait que la force lui manquerait avant d'être seulement à moitié chemin. Alors une sueur froide lui monta sur le front. Il pouvait être aussi bien à vingt pieds qu'à deux pieds de la terre. Il comprit que tout était devenu une question de bonheur ou de malheur; que sa vie était entre les mains du hasard. Il se laissa couler jusqu'à la complète extrémité de la corde, puis, en murmurant quelques mots de prière, il s'abandonna à sa fortune et se laissa aller.

Presque aussitôt un cri de douleur mal étouffé retentit jusqu'à la sentinelle ; la sentinelle donna l'alarme : on accourut avec des flambeaux, et l'on aperçut Roger évanoui et suspendu à l'extrémité d'une grille de fer, dont la pointe lui traversait la cuisse.

XXII

COMMENT LE ROI SE SOUVINT ENFIN DU CHEVALIER D'ANGUILHEM, ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Lorsque Roger revint à lui, il se trouva dans une chambre inconnue. Un médecin était près de lui, et il était dans un lit plus propre et meilleur que ne sont ordinairement les lits de prison, si bien qu'il se crut un instant en liberté ; mais il n'en était malheureusement pas ainsi pour le chevalier. Le gouverneur l'avait fait momentanément transporter dans une chambre de son propre appartement.

La blessure était grave sans être dangereuse ; seulement Roger éprouvait une grande faiblesse causée par l'énorme quantité de sang qu'il avait perdue. Sa première pensée cependant fut de s'assurer s'il ne pourrait pas profiter de l'accident pour tenter une seconde évasion. Sous prétexte qu'il avait besoin d'air, il pria le médecin d'ouvrir la fenêtre ; la fenêtre, comme toutes les autres fenêtres du For-l'Évêque, était grillée en dehors.

Lorsque le chirurgien sortit, recommandant à Roger de prendre du repos, Roger entendit qu'on refermait la porte derrière lui à deux serrures. Roger était dans une prison un peu plus commode, un peu plus élégante, mais il était toujours en prison.

Le lendemain, le gouverneur lui-même vint lui faire visite, et s'informer près de lui des causes qui avaient pu lui faire entreprendre une évasion si dangereuse : il tenait, disait-il, à s'assurer que ce n'étaient ni le régime un peu frugal, ni les règles un peu sévères de la maison qui l'avaient porté à cet acte de désespoir. Roger répondit que non ; qu'il reconnaissait qu'on était aussi bien au For-l'Évêque qu'on pouvait l'être en prison, et que c'était le désir seul de recouvrer une liberté qu'il n'avait pas mérité de perdre qui l'avait porté à cette extrémité. Le gouverneur le pria de signer cette déclaration qui, disait-il, devait être sa sauvegarde près de l'autorité, ce que Roger fit à l'instant même.

En effet, Roger voyait un sujet d'espérance dans cette déclaration même. Le pauvre garçon, dans la naïveté de son âme, se croyait toujours victime d'une erreur qui un jour ou l'autre ne pouvait manquer d'être reconnue. Or, c'était à son avis un moyen de reconnaissance que de faire mettre le plus tôt possible, et de quelque façon que ce soit, son nom sous le yeux de l'autorité.

Aussi cette simple circonstance redonna-t-elle un certain courage à Roger. Il faut si peu de chose pour rendre l'espérance à ceux-là même qui devraient désespérer.

Il attendit donc avec plus de tranquillité qu'il n'eût fait, sans cette circonstance, et sa blessure s'en trouva bien. Au bout de huit jours, Roger se leva, et au bout de quinze, il commença à pouvoir marcher seul dans sa chambre. Pendant cet intervalle, le gouverneur était venu le voir trois fois, et à chaque fois Roger avait demandé au gouverneur s'il était bien sûr que sa déclaration eût été mise sous les yeux du ministre de la police. Les deux premières fois, le gouverneur répondit qu'il l'espérait; mais à la troisième, il put l'affirmer au prisonnier, attendu qu'en récompense de la surveillance active qu'il avait déployée en cette occasion, il venait d'être nommé chevalier de Saint-Louis.

Le prisonnier félicita bien sincèrement le gouverneur sur la grâce que le roi venait de lui accorder, et ne douta pas qu'à la suite de l'enquête qui devait être faite à l'endroit de son accident, il ne fût lui-même prochainement mis en liberté. Il y avait même des moments où il pensait que son élargissement ne pouvait manquer d'être signalé aussi par quelque grande faveur de Sa Majesté, le roi, à son avis, étant trop équitable pour laisser une pareille injustice sans réparation. Cependant, il est juste de dire que Roger ne s'arrêtait à cette idée de suprême justice que dans des moments d'optimisme que lui-même regardait comme un peu exagérés, du moment où ils étaient évanouis.

Cependant plus de quinze jours déjà s'étaient passés depuis la tentative d'évasion que nous venons de raconter, et le chevalier allait de mieux en mieux, lorsqu'un soir le gouverneur entra dans sa chambre.

« M. le chevalier d'Anguilhem, dit-il de sa voix habituelle et sans que Roger pût rencontrer son regard vague, levez-vous et habillez-vous.

— Comment! que je me lève et que je m'habille? répondit Roger.

— Oui, monsieur, nous nous séparons.

— Ah! dit Roger, je savais bien qu'un jour ou l'autre mon innocence serait reconnue. »

Le gouverneur ne répondit rien.

« Monsieur le gouverneur, dit Roger en s'habillant à la hâte, croyez que si l'on m'interroge sur vous, je m'empresserai, comme je l'ai déjà fait, de rendre justice à vos bons procédés à mon égard. »

Le gouverneur s'inclina sans répondre.

« Et que si, par moi ou mes amis, je puis vous être agréable en quelque chose, j'en saisirai l'occasion, non-seulement avec empressement, mais avec reconnaissance. »

Le gouverneur balbutia quelques mots inintelligibles.

« Mais, dit Roger, je suis encore trop faible pour aller à pied, auriez-vous la bonté, monsieur le gouverneur, de dire qu'on me fasse avancer une voiture?

— Il y en a une à la porte, monsieur.

— Alors, merci, très-bien, monsieur le gouverneur; je ne dirai pas au plaisir de vous revoir chez vous, mais chez moi, ancien hôtel de Bouzenois, place Louis-le-Grand. »

Le gouverneur s'inclina de nouveau sans répondre; mais comme le chevalier était prêt, il n'y fit pas grande attention, tendit la main au gouverneur, et, s'appuyant sur le bras d'un soldat, il sortit.

Le chevalier s'avança jusqu'à la porte au milieu d'une double haie de gardes; à la porte il vit effectivement une voiture qui l'attendait, et il se retourna une dernière fois pour saluer le gouverneur, mais le gouverneur était resté en arrière.

Roger monta dans la voiture assez légèrement pour un blessé, et, pendant qu'on refermait la portière, cria d'une voix allègre : « Place Louis-le-Grand, hôtel de Bouzenois! »

Il lui semblait qu'un éclat de rire répondait à cette désignation d'adresse, mais il n'y fit pas attention, allongea sa jambe blessée sur la banquette de devant, et s'accouda dans l'angle de la voiture.

Au bout d'un instant il s'aperçut que deux mousquetaires galopaient aux deux côtés de sa voiture : cet excès d'honneur, que lui faisait Sa Majesté de le faire reconduire chez lui avec une escorte, commença d'inquiéter Roger.

Puis il lui sembla qu'au lieu de descendre le quai, le carrosse traversait la Cité, ce qui n'était pas le moins du monde le chemin de la place Louis-le-Grand.

Roger s'approcha alors de la portière, interrogea les gardes; mais sans doute le bruit des roues de la voiture et le piétinement des chevaux sur le pavé empêchaient qu'ils ne l'entendissent, car il eut beau renouveler ses questions, ils ne répondirent à aucune.

Enfin, après avoir roulé un quart d'heure à peu près, Roger aperçut un grand bâtiment isolé; il mit la tête hors de la portière, fixa les yeux sur cette masse noire qui se découpait dans l'ombre, et, à son grand effroi, il reconnut la Bastille.

Ce que Roger avait pris pour un élargissement, c'était une translation, et la grâce que le roi lui avait faite, c'était de le tirer du For-l'Évêque pour le mettre à la Bastille.

On fit descendre Roger sous la voûte et on le fouilla, comme c'était l'habitude pour les prisonniers qu'on amenait à la Bastille; puis on lui fit passer le pont et on lui ouvrit la porte du corps de garde. C'était là qu'il devait attendre que sa chambre fût prête.

Roger était tellement anéanti qu'il ne fit pas un geste, qu'il ne prononça pas une parole. Au bout d'un quart d'heure on vint le prendre. Un des mousquetaires qui avaient accompagné sa voiture lui présenta le bras, afin qu'il s'appuyât dessus. Roger se laissa conduire comme un patient qu'on mène à l'échafaud. Cependant, en passant dans un corridor plus sombre, il sentit que son guide lui glissait un petit billet dans la main. Il tressaillit.

« De la part du marquis de Cretté, » dit tout bas le mousquetaire.

Roger voulut parler, mais le mousquetaire céda aussitôt la place à un camarade et s'éloigna.

Le prisonnier venait d'être fouillé, et n'avait par conséquent plus rien à craindre sous ce rapport. Il mit la main dans sa poche, y laissa tomber le billet; puis il appuya son bras sur l'épaule de son nouveau guide. Bientôt on arriva à un escalier. Sans doute on avait eu égard à la blessure du prisonnier, car on ne le fit monter qu'au second étage. Parvenu là, on ouvrit une porte, puis une seconde, puis une troisième, et Roger se trouva dans une chambre où, à la lueur des flambeaux qui le suivaient, il entrevit quelque chose comme un lit. Presque aussitôt la première porte se referma; il entendit les serrures et les verrous des deux autres portes grincer à leur tour. Il se trouva prisonnier de nouveau.

Comme il était très-fatigué, et que sa cuisse le faisait beaucoup souffrir, il s'orienta pour trouver le lit, et se dirigea du côté où il supposait qu'il devait être. Il le trouva effectivement; mais au moment où il s'asseyait dessus :

« Monsieur, dit une voix, puis-je savoir ce que vous désirez?

— Pardon, monsieur, s'écria Roger en se relevant; mais j'ignorais que le lit fût occupé.

— Il l'est, monsieur, comme vous le voyez, dit la voix; et comme je suis le premier en date...

— Comment donc, c'est trop juste, monsieur, répondit Roger; mais comme, en votre qualité de premier en date, vous connaissez sans doute mieux que moi l'établissement, ayez la bonté de me dire s'il y a un fauteuil, une chaise, un escabeau, un siége quelconque enfin sur lequel je puisse m'asseoir. Je suis blessé à la cuisse, et je sens que si je me tenais debout plus longtemps, je m'évanouirais.

— Cherchez, monsieur, répondit la voix, il doit y avoir un fauteuil quelconque. »

Roger chercha, étendant la main comme un homme qui joue au colin-maillard, et rencontra enfin le fauteuil annoncé.

Il s'étendit dedans et se mit à réfléchir.

D'abord, au son de cette voix, il lui semblait l'avoir entendue quelque part, mais il ne pouvait dire où cela. Il eut beau chercher afin de l'appliquer à quelqu'un de sa connaissance, ses idées s'embrouillaient de plus en plus. Alors il songea que ce qu'il y avait de mieux pour le guider dans sa recherche, c'était de demander tout bonnement à son compagnon de captivité qui il était.

« Monsieur, dit Roger, quand on est destiné comme nous le sommes à habiter quelque temps, j'en ai peur du moins, la même chambre, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de lier promptement connaissance, afin de savoir à qui l'on a l'honneur de parler.

— Mais qui êtes-vous vous-même? dit la voix.

— Je suis Roger-Tancrède d'Anguilhem... prisonnier par erreur, dit Roger: et vous avez raison, c'est trop juste que je me nomme le premier. Et vous, qui êtes-vous?

— Moi, monsieur, je suis le numéro 158.

— Qu'est-ce que le numéro 158?

— C'est la dénomination qui a remplacé mon nom et mon titre. Demain, vous ne vous appellerez plus le chevalier d'Anguilhem; vous vous appellerez le numéro 159, 160 ou 161. »

Roger frémit à l'idée qu'après avoir perdu sa liberté il allait perdre son nom, et qu'après avoir été un homme il allait devenir un numéro.

« Êtes-vous donc ici depuis assez longtemps pour avoir oublié votre autre nom? demanda Roger.

— Non ; mais on me punirait peut-être pour m'en être souvenu, dit la voix.

— Diable ! vous êtes prudent ! dit Roger.

— Quand vous aurez été comme moi dix ans, trois mois et cinq jours sous les verrous, répondit la voix, c'est, je vous en réponds, une vertu que vous pratiquerez à votre tour.

— Dix ans ! s'écria Roger, dix ans trois mois et cinq jours ! j'aimerais mieux me briser dix fois la tête contre les murailles.

— Monsieur, dit la voix, vous trouverez bon que je ne vous réponde plus.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que notre grand roi Louis XIV, que Dieu conserve, est bien le maître de nous appeler du nom du numéro qu'il lui plaît, et de nous garder dans son château le temps qu'il lui convient.

— Oh ! pour le coup, je vous reconnais, s'écria Roger, et vous vous êtes dénoncé par trop de prudence : vous êtes le comte d'Olibarus.

— Je ne suis pas le comte d'Olibarus, s'écria la voix ; je suis le numéro 158. »

En ce moment on entendit des pas dans le corridor

« Ah ! vous m'avez perdu, s'écria le pauvre comte, et c'est la seconde fois ; la première, vous m'avez parlé sur la terrasse du For-l'Évêque, et comme on vous a vu vouloir vous échapper, on a cru que j'étais votre complice et l'on m'a transporté ici. Vous venez de me parler pour la seconde fois, et l'on va me conduire dans quelque cachot d'où je ne sortirai plus jamais. »

On entendit ouvrir la première porte.

« Mais, monsieur le comte,... dit Roger.

— Silence, monsieur, au nom du ciel, silence !... Taisez-vous, pas un mot : je ne vous connais pas ; je ne vous ai jamais parlé ; je ne vous ai jamais vu. »

Et le comte d'Olibarus se roula dans ses couvertures et tourna le nez contre la muraille.

Le pauvre prisonnier s'était trompé dans ses funestes prévisions, on venait tout bonnement pour dresser un lit de sangle à son compagnon de chambrée.

Cette attention fit grand plaisir à Roger, qui aurait momentanément été assez satisfait de sa position, s'il avait pu lire le billet de Cretté qu'il tournait et qu'il retournait dans sa poche ; mais les gardiens ne s'éloignèrent pas un instant pendant tout le temps qu'on fit le lit, ce qui, du reste, ne fut pas long, et quand ils s'éloignèrent ils emportèrent la chandelle.

Roger croyait être débarrassé de leur présence, lorsque l'un d'eux revint sur ses pas, et rouvrant la porte :

« A propos, dit-il, le dernier venu s'appelle le numéro 169. »

Peste, dit Roger en lui-même, il paraît qu'entre le comte d'Olibarus et moi, il est arrivé dix locataires à Sa Majesté ! »

Et il se coucha avec cette douce consolation que, si la Bastille se remplissait dans cette progression, on serait bientôt obligé de mettre les plus anciens à la porte, ou de faire des chambrées de huit ou dix prisonniers, ce qui, dans le premier cas, remplirait entièrement ses désirs, ou, dans le deuxième, lui procurerait au moins quelque distraction.

Sur quoi il se rendormit, tenant dans sa main le billet de Cretté qu'il se promettait bien de lire aux premiers rayons du jour qui pénétreraient dans sa prison.

Mais l'homme n'est pas plus sûr de lui dans le malheur que dans le bonheur. Roger dormit comme s'il eût été parfaitement heureux, et ne se réveilla qu'au grand jour. Il eut d'abord beaucoup de peine à se rappeler où il était. La vue du comte d'Olibarus assis sur son lit et reconsant lui-même la houppe de son bonnet de nuit le déroutait entièrement ; mais, en regardant autour de lui, et en redescendant au fond de sa mémoire, Roger se rappela bientôt qu'il était à la Bastille.

Puis tous les détails de sa translation se représentèrent à son esprit, et il se souvint qu'un mousquetaire lui avait remis dans la main un billet de Cretté, qu'il n'avait pas pu lire la veille, et qu'il s'était rendormi ce billet dans la main, en se promettant de le lire aux premiers rayons du jour.

Roger frissonna à l'idée d'avoir perdu ce billet ; il se mit aussitôt à sa recherche et il le trouva heureusement sous son traversin.

Le billet de Cretté contenait ces quelques lignes :

« Je sais qu'on te transporte du For-l'Évêque à la Bastille, et par le moyen de Clos-Renaud, qui est lieutenant aux mousquetaires gris, je te fais passer ce billet. Ta femme n'est pas encore reparue, et dussé-je te désespérer, je te dirai que je ne la crois pas étrangère à ta détention. Le Royancourt est plus que jamais en faveur, et à la manière dont on m'a répondu quand j'ai sollicité ton élargisse-

ment, je suis convaincu que le coup vient de là. De plus on prétend avoir trouvé chez toi, écrite de ta main, je ne sais quelle chanson contre la Maintenon. Une de celles probablement que tu nous a chantées à Saint-Germain. Tu vois bien qu'il n'y a que ta femme qui puisse avoir commis cette petite trahison.

« Nous ne pouvons donc rien pour te faire sortir; mais tâche de t'échapper, accours chez moi. Deux ou trois déguisements seront prêts, tu courras nuit et jour, et en vingt-quatre heures tu seras à l'étranger. »

Cette lettre fut un coup de foudre pour Roger. Il croyait bien sa femme coupable ; il se doutait bien que Sylvandire l'avait trahi ; mais qu'elle eût été jusqu'à le faire mettre au For-l'Évêque, voilà ce qui ne pouvait entrer dans son esprit. Il fallait cependant bien y croire, son arrestation avait dû faire du bruit ; il n'y avait pas de probabilité que Sylvandire l'ignorât, et si elle ne l'ignorait pas, si elle y était étrangère, comment se faisait-il qu'elle ne fût pas à Paris pour solliciter sa liberté ; comment n'avait-elle pas déjà mis en campagne tous les amis de maître Bouteau et de M. de Royancourt ; comment n'avait-elle pas sollicité et obtenu ce qu'on refusait bien rarement à une femme, c'est-à-dire une entrevue avec son mari, cette entrevue fût-elle devant témoins. Il fallait bien croire ce que disait Cretté. D'ailleurs Cretté ne s'était pas trompé quand il avait prédit l'avenir; à plus forte raison devait-il rencontrer juste quand il racontait le passé.

Roger réduisit en morceaux impalpables le billet de Cretté, et le jeta dans la cheminée; car à la Bastille, à partir du second étage, les chambres avaient des cheminées. Puis il se leva, en faisant à part lui les plus terribles projets de vengeance contre le marquis de Royancourt et contre Sylvandire.

Mais, pour se venger, il fallait être libre, et Cretté lui disait qu'il ne devait pour cela compter que sur lui-même, convaincu que toute démarche de sa part serait inutile. Roger en vint donc à chercher quelque nouveau moyen d'évasion. Il s'en était fallu de si peu qu'il ne se sauvât du For-l'Évêque, qu'il ne voyait pas, au bout du compte, pourquoi il ne se sauverait pas de la Bastille.

Seulement, il y avait un grand empêchement à toute tentative de fuite ; c'était la présence du comte d'Olibarus.

Roger réfléchit plusieurs jours à son projet; mais il eut beau réfléchir, il ne trouva rien. Pendant tout le temps, son compagnon se montra de plus en plus prudent, évitant toute conversation et ne répondant à Roger que lorsqu'il l'appelait par son numéro.

Trois semaines s'écoulèrent, Roger passant ses journées à méditer un moyen d'évasion et à maudire la poltronnerie de son compagnon de chambrée, qui, aussitôt qu'il entamait ce sujet, le menaçait d'appeler la sentinelle. Plusieurs fois il lui avait pris des envies féroces d'étrangler le comte et de dire qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie ; mais heureusement Roger s'arrêtait toujours à temps, se réservant ce moyen suprême pour une dernière extrémité.

Nous avons avoué que, malgré sa préoccupation d'esprit, Roger avait le sommeil profond ; Roger avait vingt et un ans à peine, et l'on dort bien à cet âge. Cependant il lui arrivait parfois, au milieu de son sommeil, d'entendre des bruits qu'il prenait pour un épisode de ses rêves.

Quant au comte, il paraissait encore plus adonné au sommeil que Roger, car presque toujours, lorsque Roger se réveillait, le comte dormait encore.

Cependant une nuit que Roger s'était couché retournant dans sa tête une combinaison naissante, et qu'immobile dans son lit et la couverture sur les oreilles, il ruminait toutes les chances bonnes ou mauvaises de ce nouveau plan, il lui sembla que le bruit singulier qu'il avait cru plus d'une fois entendre pendant son sommeil se renouvelait ; il prêta aussitôt l'oreille avec la plus profonde attention, et reconnut que ce bruit était celui d'une lime sourde et venait du côté de la croisée au-dessous de laquelle le comte d'Olibarus avait son lit. Alors sans interrompre son souffle, auquel il s'appliqua au contraire à donner toute la régularité et tout le calme du sommeil, il entr'ouvrit un œil et dirigea son regard vers la croisée, laquelle, malgré l'obscurité de la nuit, laissait toujours pénétrer une espèce de lueur qui se répandait autour d'elle. D'abord Roger ne distingua rien ; mais peu à peu sa vue s'habitua aux ténèbres, et alors il aperçut le comte d'Olibarus à genoux sur son lit et limant les barreaux de sa fenêtre.

Si jamais étonnement fut grand, ce fut, certes, celui de Roger. Aussi demeura-t-il quelque temps l'haleine suspendue. Aussitôt le comte, qui n'entendait plus le bruit de sa respiration, s'arrêta. Roger comprit qu'il était épié, il fit un ou deux mouvements

dans son lit, bâilla, s'étendit, murmura quelques paroles sans suite, comme un homme qui rêve, et parut s'endormir. Le comte resta quelque temps l'oreille au guet, puis, lorsque la respiration de Roger se fut rétablie régulière et calme, il se remit à la besogne.

Il n'y avait pas de doute : le comte d'Olibarus, cet homme si craintif, si timide, si prudent, préparait à son tour son évasion.

Roger se promit bien d'en prendre sa part.

Quatre heures du matin sonnèrent. Comme selon toute probabilité l'événement ne devait pas encore avoir lieu cette nuit là, Roger se rendormit.

En se réveillant, Roger trouva le comte aussi calme que d'habitude ; il voulut alors lier la conversation avec lui ; mais il n'y eut pas plus moyen que les autres jours ; le comte se plaignit même hautement du malheur qui le poursuivait, de rencontrer sans cesse sur son chemin un homme aussi compromettant que Roger.

Il y avait dans toutes ses plaintes un tel accent de bonne foi, que Roger, tout en regardant alternativement les barreaux et le comte, commençait à croire qu'il avait fait un rêve.

La journée s'écoula sans que par un mot, par une parole, par un geste, Roger parvînt à rien surprendre du secret du comte ; puis la nuit vint ; Roger attendait la nuit avec impatience.

Cette fois, Roger ne s'endormit point, mais fit semblant de s'endormir. Le comte ne se tint pas moins coi et couvert pendant plus de deux heures, modelant sa respiration sur celle de Roger. Enfin, convaincu que son compagnon dormait, il se souleva sur les genoux et se mit à recommencer son travail de la veille et très-probablement des nuits précédentes. Roger le laissa faire avec la plus grande tranquillité.

Sur les deux heures, le comte s'interrompit, et se levant pieds nus, s'avança vers la cheminée. Puis il approcha l'escabeau, et montant dessus, il parla à voix basse ; mais cependant pas si bas que Roger n'entendît ces mots :

« Demain tout sera prêt. »

Une voix répondit alors quelques paroles, mais ces paroles n'arrivèrent aux oreilles de Roger que comme un vain bruit, et il ne put rien entendre. Seulement le comte répondit :

« Eh bien ! à demain. »

Puis il écouta. La même voix bourdonna dans la cheminée, et il reprit :

« C'est dit, à deux heures. »

Et il remit avec un grand soin l'escabeau à sa place, regagna son lit, se recoucha, et parut s'endormir.

Quant à Roger, comme il savait désormais à quoi s'en tenir, il se rendormit réellement.

La journée du lendemain se passa comme celle de la veille, sans que le comte trahît par aucun tressaillement, par aucune rougeur, par aucune impatience le projet arrêté pour la nuit suivante, il fut le même homme muet, craintif et tremblant ; si bien que Roger, qui, comme nous l'avons vu, avait une certaine puissance sur lui-même, restait en admiration devant le maître en dissimulation que le hasard lui avait donné et qui le surpassait de si loin.

Le soir vint, les deux prisonniers se mirent au lit. Roger seulement fit semblant de se déshabiller et se coucha tout vêtu. Sans doute de son côté le comte en fit autant. Bientôt tous deux ronflèrent d'autant mieux que ni l'un ni l'autre ne dormait.

Vers minuit, le comte se leva sur son lit et se mit à scier le dernier barreau. Cela dura une heure à peu près. Puis il se leva, alla vers la cheminée, monta sur l'escabeau et dit :

« Tout est prêt. »

La voix répondit quelques paroles que Roger ne put toujours pas entendre, mais qui semblaient entrer parfaitement dans les désirs du comte ; car il se contenta de répondre :

« Bien ! très-bien ! »

Puis le comte descendit de son escabeau et alla se jeter sur son lit.

Une demi-heure s'écoula.

Alors le comte se leva, alla écouter à la porte de la chambre, et après s'être assuré que la plus grande tranquillité régnait dans l'intérieur de la prison, il demeura un instant immobile, et comme rêvant ; puis d'un pas lent, et dont son compagnon de chambrée lui-même distinguait à peine le bruit, il s'approcha du lit de Roger.

Un instant Roger eut l'idée que le comte venait à lui pour l'assassiner et s'assurer ainsi de son silence ; il se tint donc sur ses gardes, sûr, quoiqu'il fût sans défense, de venir facilement à bout d'un vieillard qui ne pouvait avoir pour arme qu'un stylet, qu'un couteau ou qu'un poignard ; il se tint donc prêt à lui saisir le bras au moment où il le lèverait sur lui.

Mais le comte ne leva pas le bras : il l'étendit seulement et lui toucha l'épaule.

Au même instant, Roger se trouva debout devant le comte, qui recula d'un pas.

« Silence! dit le comte.

— D'autant plus volontiers que je sais tout, mon cher comte, répondit Roger.

— Comment cela?

— Il y a trois nuits que je ne dors pas, et que je ne vous perds pas, je ne dirai pas de vue, mais d'oreille.

— Alors vous devinez de quoi il est question.

— Parfaitement, et je suis prêt.

— Habillez-vous!

— Je suis habillé.

— A merveille!

— Vous voyez que vous me faisiez injure en ne vous confiant pas à moi.

— Vous êtes si jeune!

— Oui, mais j'ai de la résolution et du courage.

— Je le sais, et c'est pour cela que j'avais résolu de vous prévenir au moment où vous n'auriez plus besoin que de ces deux vertus; le moment est arrivé, préparez-vous.

— Je suis prêt! qu'y a-t-il à faire?

— Je suis parvenu à communiquer, comme vous l'avez vu, avec deux prisonniers de la chambre supérieure: l'un de ces deux prisonniers est mon ami, et nous allions fuir ensemble du For-l'Évêque, lorsque votre évasion à vous nous a fait envoyer à la Bastille; heureusement nous n'avons été séparés que par le plancher, et nous sommes parvenus à communiquer l'un avec l'autre, par une ouverture pratiquée dans la cheminée. Nous avions une lime à nous deux; chacun de nous a scié les barreaux de sa fenêtre. Nos deux voisins vont nous descendre une première corde qu'ils ont faite avec leurs draps et leurs couvertures, nous y ajouterons nos couvertures et nos draps, puis ils remonteront la corde, l'attacheront à un des barreaux non sciés, et comme les deux fenêtres sont directement l'une au-dessus de l'autre, nous descendrons, eux de leurs fenêtres, nous de la nôtre.

— A merveille.

— Alors cela vous convient?

— Parfaitement. Maintenant, mon cher comte, que nous allons fuir ensemble, voyons, franchement, pourquoi êtes-vous à la Bastille, vous?

— Voulez-vous le savoir?

— Oui, véritablement cela me fera plaisir, dit Roger, je jugerai mon délit d'après le vôtre; vous avez été dix ans prisonnier, je saurai à peu près combien de temps le roi comptait me garder pour pensionnaire.

— Eh bien! j'ai eu l'imprudence de dire...

— Vous avez eu l'imprudence de dire, répéta Roger.

— Que le roi, continua le comte en baissant la voix.

— Eh bien! que le roi...

— Devenait aveugle, si bien...

— Si bien...

— Si bien, qu'il n'y voyait plus qu'avec les lunettes de Mme de Maintenon.

— Comment! s'écria Roger; et voilà dix ans!

— Silence, donc!

— Voilà dix ans que vous êtes en prison pour cela?

— Dix ans, trois mois et cinq jours.

— Ah mon Dieu! mais, en ce cas, moi j'en ai pour toute ma vie.

— Qu'avez-vous fait?

— Moi? j'ai fait une ou deux chansons contre elle.

— Et on le sait?

— Il paraît que ma femme a livré les originaux.

— De votre écriture?

— De mon écriture.

— Alors, mon cher ami, comme vous le dites, c'est bien heureux pour vous d'avoir trouvé une occasion de fuite, car, comme vous venez de le dire, vous en aviez pour toute votre vie.

— Ou pour toute la leur, répondit Roger.

— Ce qui peut être encore fort long, reprit le comte; les égoïstes vivent cent cinquante ans, comme les perroquets; mais silence, voici notre corde qui descend.

Effectivement, le comte s'approcha de la cheminée, dans laquelle pendait l'extrémité d'un drap. Les deux prisonniers se mirent alors à attacher leurs draps et leurs couvertures bout à bout, avec celui qu'on leur descendait; puis, lorsque cette opération fut finie, les prisonniers de l'étage supérieur tirèrent le tout à eux.

Le comte alors alla à la fenêtre, et, aidé de Roger, détacha les deux barreaux, qui ne tenaient plus que par une parcelle de fer, et qui, en se détachant, laissèrent une ouverture assez grande pour passer un homme.

Il fut convenu que le comte passerait le premier, et Roger après lui.

Tous deux montèrent sur le lit, se tenant prêts.

On entendit le frottement de la corde qui descendait.

Puis on vit un corps opaque; c'était un des prisonniers de l'étage supérieur. Il toucha la terre sans accident et attendit.

Le second passa à son tour, et arriva aussi sans accident près du premier.

Puis ce fut le tour du comte qui toucha le sol avec le même bonheur. Puis enfin Roger sortit le dernier et arriva près de ses compagnons.

Il y avait à vingt pas de là une sentinelle qui se promenait de long en large, tantôt tournant le dos aux fugitifs, tantôt revenant à eux. Il n'y avait pas moyen de fuir sans passer à dix pas d'elle; il fallait sauter du rempart dans le fossé, traverser le fossé à la nage, remonter le talus opposé, se laisser glisser de là sur quelques maisons basses du faubourg Saint-Antoine, et fuir par les mansardes ou les gouttières. Il y avait de quoi se rompre le cou vingt fois.

Il n'en fut pas moins convenu qu'au moment où la sentinelle tournerait le dos, les quatre fugitifs se lanceraient, se fiant chacun à sa fortune et tirant chacun de son côté.

Il fut fait ainsi qu'il était dit, le soldat accomplit dans toute sa longueur sa promenade accoutumée, puis il se retourna.

Au même instant, les quatre fugitifs coururent droit au fossé.

Roger entendit le qui-vive de la sentinelle, vit un long éclair suivi d'une détonation, sentit rouler entre ses jambes un de ses compagnons, et comprit en même temps, à une sensation pareille à un violent coup de fouet, qu'il était atteint au côté; mais il ne se lança pas moins dans le fossé, et commença de gagner l'autre bord à la nage. Pendant ce temps, il se faisait grand bruit à la Bastille. On voyait les fenêtres s'illuminer, des flambeaux courir, et les soldats criaient : « Aux armes! aux armes! »

Roger nageait toujours, l'eau empêchait qu'il ne sentît la douleur; il atteignit donc le bord, pensant n'être que légèrement blessé; mais à peine eut-il mis le pied sur le talus, qu'il sentit que les forces allaient lui manquer. Il rassembla alors tout son courage, et s'aidant de ses mains, il continua de gravir la pente gazonneuse; mais il lui sembla que le ciel devenait couleur de sang; un tintement pareil à celui d'une cloche bruissait à ses oreilles. Il voulut parler, appeler machinalement au secours, sa voix expira dans son gosier. Alors il se releva battant l'air de ses mains, fit un dernier effort, dans lequel s'usèrent ses dernières forces, et retomba évanoui.

Les deux autres compagnons continuèrent leur route; il était convenu, comme nous l'avons dit, que chacun ne songerait qu'à soi.

XXIII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM PASSA DU CHATEAU DE LA BASTILLE AU CHATEAU DE CHALONS-SUR-SAÔNE, ET FIT LA ROUTE AVEC UN EXEMPT D'UN CARACTÈRE FORT ENJOUÉ.

Le comte d'Olibarus était tué et Roger blessé dangereusement. On enterra le comte sous le nº 158, et l'on rapporta Roger à la Bastille.

Mais Roger était un Hercule; au bout de trois semaines, il se trouva sur pied, faible encore, mais parfaitement hors de danger. Au reste, ces deux accidents lui avaient fort calmé la tête à l'endroit des tentatives d'évasion, et il était du moins momentanément à peu près guéri de la manie de fuir.

Mais ce dont il n'était pas guéri, ce dont il se promettait à lui-même de ne jamais guérir, c'était de sa haine contre Sylvandire, à laquelle il devait, d'après ce que lui avait dit Cretté, sa reclusion d'abord, puis les deux blessures qui en avaient été la suite. Il est vrai que Sylvandire, en se débarrassant de Roger par le moyen de la Bastille, si fort pratiqué à cette époque, ne pouvait deviner qu'il aurait le mauvais goût de tenter deux fois de s'évader, et que ces deux tentatives auraient pour lui un si mauvais résultat; mais il n'en était pas moins vrai que la cause de tout cela c'était Sylvandire.

Aussi le chevalier se promettait-il, une fois libre, d'exercer une cruelle vengeance. Cette vengeance, quelle serait-elle? Roger n'en savait rien encore; mais seulement il savait qu'un jour ou l'autre il se vengerait.

Un soir qu'il s'était bercé toute la journée de ces douces idées, il entendit des pas dans son corridor. Comme c'était à une heure inaccoutumée et qu'il commençait, depuis quatre ou cinq mois qu'il habitait une prison, à connaître les habitudes de ces sortes d'établissements, il ne fit aucun doute qu'il

allait se passer quelque chose de nouveau à son égard. En effet, deux soldats entrèrent et se rangèrent de chaque côté de sa porte; le gouverneur les suivit, et, après avoir salué Roger, l'invita à prendre les objets qui lui appartenaient dans la chambre et à le suivre. L'inventaire ne fut pas long, un des guichetiers se chargea du petit paquet, et Roger obéit au gouverneur.

Ils traversèrent le corridor qui donnait dans la cour intérieure, puis la cour, puis la voûte, le tout au milieu d'une rangée de gardes; puis de l'autre côté, ils trouvèrent une voiture : il s'agissait d'un nouveau transfert.

Roger, qui commençait à douter de la mémoire de S. M. Louis XIV, ne s'illusionna point cette fois; d'ailleurs il y avait un mousquetaire à cheval à chaque portière du carrosse et un exempt assis au fond : le prisonnier salua donc le gouverneur en le remerciant des soins qu'il avait fait prendre de sa blessure, et monta près de l'exempt. Aussitôt la portière fut refermée à la clef et la voiture partit au galop.

La voiture traversa une partie de Paris sans que Roger pût voir où elle l'entraînait; il faisait une de ces nuits comme on en choisit ordinairement pour le transfert des prisonniers. Seulement bientôt il sentit à un air plus libre et plus pur qu'on était sorti de la capitale, il se pencha vers la portière et aperçut des arbres et des champs; mais comme il paraissait trop occupé de ce spectacle :

« Mon gentilhomme, lui dit l'exempt, je vous préviens que le carrosse est fermé à clef, que deux mousquetaires galopent aux deux côtés de la voiture, que j'ai un pistolet dans chaque poche, et que mes ordres sont de tirer sur vous à la moindre tentative d'évasion que vous feriez. Je vous dis cela, voyez-vous, continua l'exempt, parce que je suis un vieux soldat, et que je ne voudrais pas assassiner un gentilhomme sans lui dire pourquoi; maintenant vous voilà prévenu : cela vous regarde. »

Roger se rejeta au fond de la voiture en poussant un soupir. Il commençait à avoir un grand respect pour la force matérielle, qu'il ne comprenait autrefois que pour la combattre et pour la vaincre.

« Mais enfin, dit Roger, où me conduit-on encore?

— Il m'est défendu de vous le dire, répondit l'exempt. Ah! vous m'êtes recommandé comme un gaillard qui profite de la moindre indiscrétion. »

Roger poussa un profond gémissement.

« Allons donc, allons donc! lui dit l'exempt; soyez un peu raisonnable et ne vous désespérez point pour cela. J'ai mené des femmes qui faisaient meilleure contenance que vous.

— Alors, c'est dans une autre prison que vous me conduisez? demanda Roger.

— Oh! pour cela, je vous répondrais que non, que vous ne me croiriez pas, ainsi je vous dirai franchement que oui.

— A Pignerol ou aux îles Sainte-Marguerite, murmura Roger. Ah! Fouquet, ah! Lauzun.

— Chut, dit l'exempt, chut! ne gâtez pas votre affaire en me parlant de tous ces grands messieurs-là, cheminons tranquillement, voyez-vous, sans nous occuper de politique, tenez. Je suis bon garçon, moi, et c'est bien heureux pour vous que vous ne soyez pas tombé sur quelque autre de mes confrères, bourru et mal gracieux, qui ne vous aurait pas dit un mot pendant toute la route; moi, au contraire, j'aime les gens comme il faut, je ne déteste pas causer, et je trouve qu'il vaut mieux faire rire les pauvres prisonniers que de les faire pleurer, quitte après à leur montrer les dents et les griffes s'ils ne sont pas reconnaissants de ma conduite; mais je dois le dire, cela ne m'est jamais arrivé; voyons, soyez aussi bon enfant que les autres, et je vous promets que la route ne vous paraîtra pas longue.

— Ah! dit Roger en frissonnant; c'est cela, nous allons à l'autre bout de la France. Ah! Mathioli... oh! le Masque de fer!...

— Encore, encore! reprit l'exempt. Oh! par ma foi, mon gentilhomme, vous allez me rendre la route fort désagréable, tandis que je ne demandais pas mieux, moi, que d'égayer le chemin. Allons, de la force; faites-moi bon visage; je ne vous dis pas cela pour ce moment-ci, où l'on n'y voit pas, mais où je devine cependant que vous faites la moue, et je causerai avec vous, quoique cela me soit expressément défendu.

— Et de quoi causerez-vous? demanda Roger.

— Ah! dame! de choses et d'autres; de la pluie et du beau temps; cela vaut toujours mieux que de garder le silence comme deux brochets.

— Mais il n'y a qu'une seule chose que je désire savoir, il n'y a qu'un seul point sur lequel je désire être éclairé?

— Quel est-il? Voyons! parlez.

— Où allons-nous?

— Il m'est défendu de vous le dire.

— Ah ! vous voyez bien ?

— Oui, mais il ne m'est pas défendu de vous dire où nous n'allons pas.

— Oh ! alors répondez-moi.

— Avant tout, faisons nos petites conditions. Dites que vous ne chercherez pas à vous évader et que vous ne serez plus triste. Oh ! moi, voyez-vous, la tristesse, c'est ma mort.

— Mais, de votre côté, dit Roger, vous me donnez votre parole de vieux soldat que vous remplirez fidèlement le message dont je vous chargerai.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Vous m'offririez cent mille écus, mon gentilhomme, que je ne vous promettrais rien. Mais réfléchissez-y donc, mon cher monsieur, vous me demandez des choses absurdes. Ah çà ! mais pourquoi le roi vous ferait-il garder à vue, si ce n'était pour vous empêcher de faire passer des messages ? Soyez donc juste aussi. »

Roger réfléchit qu'il ne gagnerait rien à la mauvaise humeur de son compagnon, et qu'il pourrait au contraire singulièrement y perdre. Toute fuite lui paraissait impossible. D'ailleurs, nous l'avons dit, il était momentanément guéri de cette monomanie, de sorte qu'après un moment de silence :

« Eh bien ! monsieur, dit-il à son compagnon de route, je vous engage ma parole de gentilhomme que je ne ferai aucune tentative d'évasion, et que je serai le plus gai que je pourrai.

— A la bonne heure ! voilà que nous devenons raisonnable, et nous allons faire un petit voyage charmant. Voyons, voyons, interrogez, et on vous répondra.

— Allons-nous aux îles Sainte-Marguerite ?

— Non.

— Allons-nous à Pignerol ?

— Non.

— Allons-nous à la tour Saint-Jean ?

— Non.

— Allons-nous à Pierre-en-Scise ?

— Vous brûlez.

— A la forteresse de Dijon !

— Vous brûlez, vous brûlez.

— Alors, nous allons au château de Châlons ? »

Silence de la part de l'exempt.

« Nous allons au château de Châlons ?... »

Silence plus absolu et plus prolongé.

« Mais, répondez-moi donc ? s'écria Roger avec impatience.

— Ce ne sont pas là nos conventions, mon gentilhomme, dit l'exempt. J'ai promis de vous dire où vous n'alliez pas, mais je me suis interdit de vous dire où vous alliez. Supposez que je sois compromis, par ma bonté envers vous, et qu'on me fasse faire serment que je ne vous ai pas dit que vous alliez au château de Châlons ; alors, je lève la main et fais serment avec toute conscience, car je ne vous l'ai pas dit. »

Allons donc ! c'est au château de Châlons que nous allons, » murmura Roger en poussant un soupir et en se laissant retomber muet et pensif dans l'angle de la voiture.

« Allons, allons, dit l'exempt, voilà notre tristesse qui nous reprend ; nous allons faire un voyage bien divertissant, à ce qu'il paraît, et deux jours comme cela ! Ah ! d'abord, mon gentilhomme, je vous préviens que je ne le souffrirai pas.

— Comment ! dit Roger, vous me forcerez d'être gai ?

— J'ai votre parole, monsieur, et, en homme d'honneur, vous aurez pitié d'un pauvre exempt, et vous la tiendrez ; mais songez donc que je n'étais pas né pour être exempt, moi ; j'étais né pour chanter le vaudeville chez Turlupin. Ah ! ah ! à propos de vaudeville, bon ! je suis content de penser à cela, cela va peut-être vous égayer. Ah ! vous en faites de drôles, de vaudevilles, mon gentilhomme !

— Que voulez-vous dire ? demanda Roger.

— Bon, n'allez-vous pas les nier ! On les a retrouvés chez vous, et de votre écriture.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je conçois, je conçois. Ce n'est pas un aveu que je vous demande ; mais vous avez l'esprit satirique, mon gentilhomme. »

Et l'exempt se mit à chantonner sur un air fort connu à cette époque :

On dit que c'est la Maintenon
Qui renverse le trône,
Et que cette vieille guenon
Nous réduit à l'aumône.
Louis-le-Grand soutient que non,
La faridondaine, la faridondon,
Et que tout se règle par lui
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

« Je n'ai jamais fait ce pamphlet, s'écria Roger ; j'ai eu le malheur de le copier, voilà tout.

— Et celui-ci, dit l'exempt; et il reprit sur un autre air :

Tout ce que fait la Maintenon,
Ne saurait jamais être bon.
Cette vieille sempiternelle,
A donné la guerre au Voisin.
Et je crois que Polichinelle
Aura les finances demain.

— Mais je vous dis que ce n'est pas encore moi, reprit Roger, qui ai fait ce noël-ci.

— Bon! et celui-là? L'exempt reprit sur un troisième air :

Ah! ah! ah! Maintenon
Margoton,
Dit le bon roi,
Laisse-moi,
Car c'est toi
Qui me fera rire
Dans la poêle à frire.

— Mais, s'écria Roger, comment se fait-il que vous chantiez ces couplets-là sans être arrêté?

— Je les chante à vous, mon gentilhomme, et voilà tout. Peste! je ne vais pas m'aviser de les chanter en société, ni de les copier de ma main. Ce n'est pas que je ne les trouve fort drôles, et la preuve, c'est que vous voyez que je n'en ai pas perdu un mot, hein?... Est-ce que ce n'est pas cela?... Si je me suis trompé, voyons! vous qui êtes l'auteur, dites-le moi...

— Sur mon honneur, dit Roger, je vous proteste...

— Chut!... Taisons-nous! Je veux bien faire semblant de vous croire. Eh bien! non, ce n'est pas vous... Voyons, n'en parlons plus.

— Oh! malheureux que je suis! s'écria Roger; oh! imprudent que j'ai été de chanter de pareilles choses!

— Au contraire, il faut les chanter, il n'y a pas de mal; mais il faut les chanter en petit comité, en tête à tête, comme nous sommes là... mais il ne faut pas en garder copie chez soi, et surtout des copies de son écriture, ou alors, ma foi! on s'expose à ce que si votre femme a besoin de se débarrasser de vous... Ah! dame! c'est facile à tenter, la femme...

— Comment! dit Roger, vous savez aussi mon aventure?

— Quelle aventure?

— Mais, enfin, ce que vous venez de me raconter là.

— Moi! je ne sais rien, dit l'exempt; j'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose... » Puis il se mit à fredonner :

On dit que c'est la Maintenon
Qui renverse le trône.

Quant à Roger, tout abasourdi de la singulière situation où il se trouvait, et commençant à craindre que sa tête ne se perdît dans le conflit d'idées qui l'assiégeaient, il ferma les yeux, et appuyant son front contre les parois de la voiture, il essaya de rappeler un peu de lucidité dans son esprit, tandis que l'exempt, passant d'une chanson à une autre, continuait de fredonner les couplets séditieux pour lesquels il paraissait avoir une admiration particulière. Cependant comme il y avait trois nuits que Roger ne dormait pas, il finit par céder au sommeil et ne se réveilla que le lendemain au jour; il trouva près de lui l'exempt toujours frais, dispos et souriant, lequel s'informa avec le plus vif intérêt de la façon dont il avait passé la nuit. Quant à lui, il assura que, confiant dans la parole de son prisonnier, il avait goûté tous les charmes du sommeil.

Au moment de descendre pour déjeuner, il demanda à Roger s'il avait de l'argent. Roger était sans un sou. On lui avait enlevé tout ce qu'il possédait, jusqu'à ses bijoux, de peur qu'il ne s'en servît pour corrompre ses gardes; le prisonnier fit donc humblement l'aveu de sa misère.

Alors, il parut se livrer dans l'esprit de l'exempt un certain combat entre le bon et le mauvais principe; mais le bon principe l'emporta.

« Écoutez, je pourrais garder quinze sous sur les deux livres que le roi vous accorde sur votre repas; mais vous avez été bien aimable, vous m'avez bien tenu parole. Au lieu de vous rançonner, comme le feraient certains de mes confrères, je remettrai quelque chose, et avec votre permission, si ma compagnie ne vous désoblige pas trop, eh bien! nous déjeunerons ensemble.

— Avec grand plaisir, » répondit Roger, qui n'avait jamais eu sous ce rapport d'idées aristocratiques trop exagérées, et qui d'ailleurs ne se souciait pas de se brouiller avec son compagnon.

Et tous deux se mirent à table. Comme l'avait promis l'exempt, le repas était vraiment bon. Roger mangea comme un convalescent de vingt ans.

« Quel bel âge que le vôtre! disait l'exempt en le regardant avec envie, quoique de son côté il se tirât

d'affaire avec une certaine distinction ; quel charmant appétit. Voilà pourtant comme j'étais à votre âge ; plus gai seulement, chantant toujours, chantant à tue-tête, chantant à gorge déployée, depuis le matin jusqu'au soir, comme un pinson, comme un chardonneret, comme un rossignol, mais ayant toujours soin de chanter les chansons des autres, et jamais les miennes, à moins que je ne fusse avec un ami, comme vous, en tête à tête ; car je faisais aussi des chansons, moi, qui ne valaient pas les vôtres, peut-être, mais qui n'en avaient pas moins leur mérite. Tenez, écoutez, en voici une. »

Et l'exempt se mit à chanter sur l'air des cloches :

Tonton, ton temps est passé,
Vieille coquette,
Tonton, ton timbre est cassé,
Vieille pendule, tu répète
A soixante ans
Le carillon de la clochette
Dans son printemps.
Mais à présent
Ton tocsin tintant
Ne réveille personne,
Quand sur le tendre ton
Ta grosse cloche sonne,
Non, non, non,
Si l'on t'entend,
Ce n'est qu'au son
De ton argent comptant.

« Hein ! que dites-vous de cela, mon cavalier ? dit l'exempt quand il eut fini et qu'il eut, pendant un moment de silence, donné le temps à Roger d'apprécier sa poésie.

— Mais ce que j'en dis, répondit Roger, je dis que vous êtes bien imprudent de chanter de pareilles choses.

— Pourquoi cela ?

— Si je vous dénonçais.

— Bah ! est-ce qu'on vous croirait ? Je dirais que vous voulez vous venger de ma sévérité, et tout cela vous retomberait sur le dos. »

On arriva pendant la nuit au château de Châlons-sur-Saône.

Roger fut incontinent conduit à la chambre qui lui était destinée ; mais comme il était très-fatigué par la route et très-affaibli par sa dernière blessure, qui n'était pas encore guérie, il se jeta sur son lit, sans même regarder ce que c'était que sa chambre.

Il remarqua seulement qu'elle était éclairée par une lampe pendue au plafond, et cette attention lui fit plaisir.

XXIV

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM DEVINT AUSSI PRUDENT, AUSSI DISSIMULÉ ET AUSSI HYPOCRITE QUE L'AVAIT ÉTÉ FEU LE COMTE D'OLIBARUS.

Quand Roger s'éveilla pour la première fois, il vit sa lampe qui brûlait toujours. Pensant alors que le jour n'était pas encore venu, il se retourna du côté du mur et se rendormit.

Mais la seconde fois qu'il se réveilla, il s'étonna de la lenteur avec laquelle se levait le soleil, et regarda autour de lui. Alors la terrible vérité lui apparut tout entière : il était dans un cachot sans fenêtres. Cette lampe, dont il avait accueilli la lumière comme un bienfait, c'était désormais son seul soleil. Un tour destiné à lui faire passer ses repas contenait son déjeuner, preuve certaine que la journée était déjà avancée.

Oh ! alors, si fort que fût Roger, son malheur retomba sur son âme et lui brisa la poitrine ; il s'assit sur son lit, les bras pendants, se demandant ce qu'il avait fait à Dieu et aux hommes pour être ainsi abandonné de l'un et si mal traité par les autres.

Il passa ainsi dans le plus profond abattement un temps dont il ne put mesurer la durée. Seulement son tour s'agita, fit un mouvement de rotation sur lui-même et reparut chargé de son dîner, lequel venait de remplacer le déjeuner qui s'en retournait aussi intact qu'il était venu.

Cependant au milieu de cette profonde douleur qui écrasait Roger, la nature, toujours exigeante, réclamait ses droits. Roger avait faim ! Roger avait soif ! Il s'approcha machinalement du tour, mangea et but comme eût fait un animal altéré et affamé ; puis il se mit à tourner tout autour de sa chambre d'un mouvement lent et régulier, comme fait une bête féroce dans sa cage.

Les heures passaient sans que ni lumière ni obscurité indiquât leur marche, les jours s'écoulaient sans qu'il entendît une seule rumeur. La seule distraction de Roger était le bruit que faisait son tour quand on lui servait ses repas, ou le mouvement que faisait la lampe, lorsqu'elle remontait à travers le plafond pour aller se remplir d'huile et chercher une mèche nouvelle.

Mais la main qui faisait crier le tour et mouvoir la lampe restait invisible. Deux ou trois fois Roger

s'adressa à ce moteur inconnu, lui demandant quel jour, quelle heure il était, et cela non pas pour savoir quel était le jour et l'heure, mais pour entendre au moins le son d'une voix humaine; mais jamais ses questions n'obtinrent la moindre réponse, et le prisonnier cessa même bientôt de renouveler des tentatives dont il avait reconnu l'inutilité.

D'abord, le désespoir s'empara de lui ; puis l'épuisement succéda au désespoir ; il dormait quelquefois douze heures de suite. Il se roulait comme une brute, ou bien il restait immobile comme un idiot.

Un instant il eut l'espoir qu'il allait devenir fou ; et il poussait à cette pensée des éclats de rire sauvages.

Mais il n'eut pas ce bonheur. Comme une pierre jetée dans un étang trouble momentanément l'eau en faisant monter la vase à sa surface, au coup qui était venu frapper son cœur, la colère et le désespoir étaient montés au cerveau de Roger ; mais comme peu à peu l'eau s'épure et s'éclaircit, de même l'esprit du prisonnier se calma, et au bout d'un mois de cette captivité, un regard tombé sur lui aurait cru le voir tranquille et presque rasséréné.

C'est que le fiel qui avait d'abord troublé sa raison se précipitait petit à petit et s'aigrissait au fond de son cœur.

Alors l'apparence de la quiétude lui revint. Il eut l'air de vivre de la vie de tout le monde ; sa pensée s'activa du repos de son corps, ses idées s'organisèrent. A force de creuser sa situation, il entrevit mille formes confuses dont jamais en liberté, à l'air, en société, son esprit, distrait par les objets extérieurs, ne lui eût permis de soupçonner même l'existence.

Il reprit jour par jour, heure par heure, et presque minute par minute, sa vie, depuis le moment où il était devenu le mari de Sylvandire, jusqu'au jour où il avait été arrêté au Bourg-la-Reine. Il interrogea cet amour d'un instant que Sylvandire avait paru ressentir pour lui, et qui n'était que le sentiment physique qu'éprouve une femme pour celui qui le premier lui fait éprouver des sensations inconnues. Il vit cet amour factice disparaître peu à peu et faire place à l'indifférence ; puis il sentit naître les premiers symptômes de la haine que Sylvandire lui avait vouée depuis ; les premiers symptômes avaient suivi immédiatement l'apparition de M. de Royancourt à l'hôtel d'Anguilhem. Cette haine s'était bientôt fortifiée de celle que Sylvandire portait aux familiers de son mari. Dès lors une lutte s'était établie entre ces deux natures si différentes l'une de l'autre. Chacun avait appelé à son aide ses auxiliaires naturels. Roger avait appelé Cretté, d'Herbigny, Clos-Renaud et les essaims de gentilshommes au cœur franc qui avaient alors conseillé à leur ami une guerre ouverte et loyale, puis une retraite sage. Sylvandire avait appelé le marquis de Royancourt, M. Bouteau, sans doute, et le jésuite Letellier. Peut-être eux avaient eu recours aux manœuvres tortueuses, aux ruses souterraines, aux machinations nocturnes, et ils avaient réussi. Maintenant, Roger était pieds et poings liés entre leurs mains, sous le poids d'une accusation qui n'avait aucun rapport avec la cause réelle de son arrestation. Cette arrestation devait durer tant que durerait la passion, l'amour ou le caprice de M. de Royancourt pour Sylvandire, plus longtemps peut-être ; car à la crainte des récriminations du mari offensé, succédait la crainte de la vengeance du prisonnier meurtri ; sa détention pouvait donc se prolonger indéfiniment, soit que l'amour que Sylvandire inspirait au marquis résistât au temps, soit que la crainte que Roger inspirait à M. de Royancourt fût plus forte que le remords.

Alors Roger examinait sa conduite à lui avec la même minutie qu'il venait d'examiner celle des autres, et il trouvait mille moyens, le cas se représentant, d'éviter tous les malheurs qui lui étaient arrivés.

« Oui, se disait alors Roger, oui, je n'ai été qu'un sot. J'aurais dû faire comme tant de maris que je connais, qui sont heureux et considérés et qui battent à cette heure, en pleine liberté, le pavé de Paris. Il me fallait fermer les yeux, prendre Mlle Poussette, comme le conseillait spirituellement Cretté. Décidément, tous ces gens-là étaient des gens d'esprit, moi seul, je suis un imbécile.

« Au lieu d'être un pauvre prisonnier comme je le suis, je serais colonel de quelque régiment. J'aurais fait maigre trois jours de la semaine, c'est vrai ; mais les quatre autres jours j'aurais, dans quelque petite maison du faubourg Saint-Antoine, bien élégante, bien commode, bien isolée, fait gras avec ma maîtresse et mes amis. Le roi me ferait son sourire le plus doux ; je baiserais une fois par semaine la main sèche de Mme de Maintenon ; je ferais ma cour au père Letellier. Je serais duc à brevet, pair de France peut-être.

« Ah ! véritablement, je suis un sot.

« Eh bien ! non ! non ! cent fois non ! j'ai fait ce que j'ai dû faire, j'ai fait ce que je ferais encore ; car il n'y a qu'un honneur en ce monde et qu'une manière de l'envisager. D'ailleurs, j'aimais cette femme, pas de cœur, mon cœur a toujours été pour la pauvre Constance ; mais je l'aimais d'orgueil ; je l'aimais parce qu'elle était belle, peut-être aussi parce que j'avais fait beaucoup pour elle, peut-être parce qu'elle me devait tout ; mais de quelque façon que ce fût enfin, je l'aimais ; je ne devais pas, je ne pouvais pas souffrir qu'on me l'enlevât. J'ai donc fait ce que j'ai dû, et ce n'est pas moi qui suis un sot, ce sont eux qui sont des infâmes !

« Mais aussi, que je sois libre un jour, et je me vengerai... Mais quand serai-je libre?... » Là était la question.

Au For-l'Évêque, Roger s'était dit que, si on lui rendait la liberté, il pardonnerait tout. A la Bastille, il avait fait des restrictions mentales. A Châlons, il se dit qu'il avait vingt-deux ans, et le roi soixante et quinze : qu'en donnant dix ans à vivre au roi, c'est-à-dire jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, c'était tout ce qu'une tête couronnée, si exigeante qu'elle soit, pouvait demander. Or, le roi mort, on ouvrirait les prisons ; Roger, en allant au pire, sortirait donc de sa prison à trente-deux ans.

Or Roger se demanda ce qu'il aimerait mieux, sortir de prison à l'instant même et ne pas se venger, ou sortir de prison dans dix ans, et prendre sa revanche tout à son aise.

Roger se répondit qu'il aimerait mieux sortir de prison dans dix ans et se venger, mais se venger comme les habiles se vengent.

Aussi au bout de trois mois de reclusion et d'isolement, Roger fut-il un penseur profond, un politique consommé, un Machiavel de première puissance.

Parfois quelqu'un qui l'eût regardé l'eût vu assis sur son escabeau, les jambes croisées l'une sur l'autre, le coude sur le genou, le menton dans la main, le regard fixe et le sourire sur les lèvres ; ce quelqu'un eût sans doute cru alors que Roger pensait à son père, à sa mère, à Mlle de Beuzerie, aux beaux jours de sa jeunesse, ou à quelque doux souvenir.

Non, Roger pensait à la vengeance.

Onze mois s'écoulèrent ainsi, sans que jamais le cœur du prisonnier désespérât, sans que jamais son courage faiblît. Peut-être son visage, hâlé par le soleil, pâlit-il un peu pendant cette longue nuit ; peut-être ses formes herculéennes s'amincirent-elles par le jeûne ; mais cette pâleur lui donna cette distinction qui lui manquait ; mais cette maigreur lui donna l'élégance qu'on cherchait vainement en lui. Roger resta beau et fort, seulement Roger devint hypocrite.

Tous les soirs, il priait haut pour les jours du roi et de Mme de Maintenon ; car enfin peut-être regardait-on ce qu'il faisait, peut-être écoutait-on ce qu'il disait : il est vrai qu'en même temps et du fond du cœur il les donnait à tous les diables ; mais cela était intérieurement, et personne que lui et Dieu n'en savait rien.

Un matin, pendant qu'il mordait à belles dents dans un morceau de pain qui lui servait de déjeuner, la porte de son cachot s'ouvrit ; une voix qu'il reconnaissait frappa ses oreilles. Ses yeux accoutumés à l'obscurité, car souvent il restait des heures, des jours entiers sans qu'on songeât à lui allumer sa lampe éteinte, distinguèrent un gentilhomme superbement vêtu, qui fit deux ou trois pas en prononçant son nom.

C'était M. de Royancourt qui s'avançait les bras ouverts à la rencontre de Roger.

Roger saisit son escabeau et le leva dans l'intention de fendre la tête à M. de Royancourt ; il avait en face de lui son ennemi. Il n'avait qu'à laisser retomber son arme massive, il l'anéantissait ; Roger réfléchit, jeta l'escabeau sur le lit, et courut au marquis de Royancourt les bras ouverts.

Grâce à l'obscurité de laquelle il était enveloppé, on n'avait pas vu le geste de menace qui, dans un premier mouvement, lui était échappé.

Ces deux hommes, qui se haïssaient mortellement, se pressèrent sur le cœur l'un de l'autre, comme eussent fait deux amis, comme eussent fait deux frères.

« Vous êtes donc ici, mon cher d'Anguilhem, dit le marquis en l'attirant dehors. Oh! que nous vous avons cherché longtemps avant de vous retrouver. »

Malgré sa présence d'esprit, Roger resta confondu de tant de hardiesse ; mais il dissimula son étonnement sous un sourire qu'il s'était fait, accepta la main que lui tendait M. de Royancourt pour le conduire hors de prison, et marchant sur ses pas, tout en lui serrant la main avec effusion, il arriva

dans des appartements qui étaient ceux du gouverneur.

Roger se trouva en face d'une glace et se reconnut à peine. Sa barbe était longue, ses cheveux hérissés, et ses habits tombaient en lambeaux.

Il se sourit du même sourire dont il avait souri à M. de Royancourt.

« Vous êtes libre, mon cher M. d'Anguilhem, lui dit le marquis ; mais comment se fait-il, mon Dieu ! que vous n'ayez pas donné de vos nouvelles depuis tantôt quinze mois? Mais nous causerons de tout cela plus tard. Allons maintenant au plus pressé.

— Le plus pressé, mon cher libérateur, mon ami, mon frère, dit Roger, serait, je crois, d'obtenir de monsieur le gouverneur, si véritablement je suis libre, ce que je ne puis croire encore...

— Vous être libre, mon cher chevalier, et grâce à nos instances, reprit le marquis.

— Croyez que je vous en suis bien reconnaissant. Le plus pressé serait donc, disais-je, d'obtenir de monsieur le gouverneur qu'il voulût bien me prêter une chambre, faire venir un bain, et mander un tailleur et un perruquier.

— Sans doute, mon cher chevalier, et vous allez avoir tout cela, à l'exception du tailleur qui est inutile. J'ai prévu le dénûment où vous seriez, et j'ai apporté dans ma chaise des habits que j'ai fait prendre à votre hôtel; on va vous les monter ; et, en même temps, si vous le voulez permettre, mon valet de chambre vous accommodera.

— Vous me comblez, mon cher marquis ; mais, j'accepte : il m'est doux de tout vous devoir. »

On conduisit Roger dans une chambre, on lui apporta un bain, et tandis qu'il était au bain, le valet de M. de Royancourt le rasa et le coiffa.

Puis en sortant du bain Roger fit sa toilette.

Ce fut alors seulement que lui-même s'aperçut du changement qui s'était fait en lui. La seule chose qui manquât à Roger, c'était cette finesse de forme, marque distinctive de la race ; cette finesse, la douleur, le jeûne, et peut-être la réflexion, la lui avaient donnée. Roger était à cette heure un cavalier accompli.

M. de Royancourt fut étonné lui-même en le voyant. Il y avait dans l'air de cet homme une puissance qu'il n'avait jamais vue et qui le fit frissonner; la résolution rayonnait dans sa prunelle. Pour la première fois, M. de Royancourt songea à ce que devait craindre un homme qui aurait Roger pour ennemi.

Le gouverneur voulut retenir ces messieurs à déjeuner ; mais Roger répondit en souriant que le gouverneur oubliait sans doute qu'il venait de lui faire servir le sien lorsque M. de Royancourt était entré dans sa prison. Le gouverneur balbutia quelques excuses, se rejetant sur la sévérité des règles de la maison qui ne permettaient pas qu'il eût pour ses hôtes toutes les attentions qui parfois leur étaient dues. Roger répondit à cela avec son sourire éternel que, quant à lui, il aurait tort de se plaindre, qu'il avait été parfaitement bien traité.

La chaise attendait à la porte ; les chevaux de poste y étaient attelés ; M. de Royancourt et Roger montèrent dedans, et la chaise partit au galop.

C'était avec un profond ravissement que Roger, oppressé pendant onze mois par l'air méphytique d'un cachot, respirait l'air pur et embaumé du mois de mai. C'était avec une joie inexprimable que Roger, au lieu de l'horizon sombre et borné de ses quatre murailles, parcourait des yeux l'étendue avec ses larges plaines, et son lointain de montagnes bleuâtres ; mais toute cette joie, tout ce ravissement se passaient en lui ; il était impénétrable dans sa joie comme dans sa haine, et il revoyait cette nature tant aimée avec le même sourire qu'il avait revu cet homme tant haï.

Puis, de temps en temps, il répondait à ses questions d'un signe affectueux ou d'une voix amicale, et lui renouvelait les assurances de sa reconnaissance et de son dévouement.

Enfin la conversation contenue jusqu'alors du côté du marquis par un certain embarras dont il n'était pas le maître, du côté de Roger par une émotion qu'il n'avait pas la force d'étouffer entièrement, prit une certaine régularité.

Roger rappela tout son courage, raffermit sa voix et demanda des nouvelles de Sylvandire.

« Hélas ! pauvre femme ! répondit M. de Royancourt ; vous lui avez causé bien du chagrin, et vous avez bien des torts à réparer envers elle.

— Ah ! ah ! fit Roger; vraiment !

— Sans doute, dit M. de Royancourt. D'abord, lorsque vous l'avez menacée de la quitter, elle ne pouvait croire à votre départ et a pensé que c'était une plaisanterie ; mais lorsqu'elle a vu s'écouler un jour, deux jours, trois jours, sans que vous reve-

niez, il lui a bien fallu se rendre à l'évidence. Alors elle est devenue comme folle; pendant une semaine ça n'a été que soupirs et pleurs; enfin elle a été trouver M. d'Argenson pour savoir où vous étiez. M. d'Argenson savait seulement que vous n'étiez plus en France. Comme vous le pensez bien, à cette nouvelle son désespoir a redoublé, et un beau jour, en se présentant chez vous, son père a appris qu'elle était partie le matin même pour aller vous rejoindre partout où vous seriez. Pendant trois mois on ne put deviner ce qu'elle était devenue. Pauvre femme! Et le roi, qui sait tout ce qui se passe dans son royaume, apprit cette aventure, dit que vous étiez un mauvais époux, un fâcheux exemple, et ordonna qu'on vous arrêtât.

— Bon et excellent roi! s'écria le chevalier du ton le plus pénétré.

— Ce fut alors que l'on fit chez vous cette perquisition dans laquelle on trouva les malheureux vaudevilles qui ont causé tout le mal.

— Et que je me repens bien d'avoir conservés; car pour en être l'auteur, vous ne pensez pas que je sois capable d'une pareille ingratitude, n'est-ce pas?

— Oh! je ne l'ai jamais pensé; c'est ce qui m'a donné cette conviction avec laquelle j'ai plaidé votre cause.

— Mon libérateur! s'écria d'Anguilhem en saisissant les deux mains de M. de Royancourt. Mais revenons à Sylvandire, je vous prie.

— Eh bien! mon cher ami, Sylvandire arriva à Londres derrière vous: elle apprit que vous veniez de repartir pour la France, elle partit derrière vous. A Douvres, elle vous manqua d'un jour, à Calais de deux heures.

— Chère Sylvandire, murmura le chevalier du ton le plus conjugal.

— A Calais, elle apprit votre départ pour Paris, et sans perdre un instant, sans vouloir se reposer, quelque besoin qu'elle en eût, elle partit à son tour, espérant vous rejoindre sur la route, mais son espoir fut déçu. Ne vous ayant pas rejoint, elle espéra vous retrouver à l'hôtel, et elle veilla toute la nuit, sans vouloir se reposer, car elle croyait vous voir arriver à chaque instant, mais vous ne vîntes pas. Jugez de sa douleur.

— Ah! marquis! marquis! vous m'arrachez l'âme, s'écria Roger en s'essuyant les yeux avec son mouchoir; après, continuez; et j'ai pu soupçonner une pareille femme! Ah! vous avez raison, marquis, je suis coupable! Après, après?...

— Eh bien! après, reprit le marquis trompé par la vérité avec laquelle Roger jouait son rôle, après, que voulez-vous que je vous dise, les jours s'écoulèrent dans la douleur, dans les larmes, car vous ne paraissiez pas, et nous ignorions ce que vous étiez devenu.

— Vous ignoriez que j'étais en prison, eh bien! parole d'honneur, je m'en étais douté.

— Oh! mon Dieu, oui, nous l'ignorions. M. d'Argenson craignant d'être sollicité par Mme d'Anguilhem, forcé par moi à qui il savait quelque crédit, M. d'Argenson ne nous apprit votre emprisonnement qu'il y a quinze jours à peu près. Alors, vous comprenez bien, Sylvandire s'est mise en campagne de son côté, M. Bouteau et moi nous nous y sommes mis du nôtre, et nous avons tant prié, tant supplié Mme de Maintenon, tant entouré le roi de tous les côtés, qu'enfin nous avons obtenu votre liberté. Oh! mon cher d'Anguilhem, ajouta le marquis d'un son de voix pénétré, ah! nous avons bien souffert, allez!

— Et moi, pendant ce temps-là, je vous soupçonnais de négligence, je vous accusais de tiédeur. Oh malheureux! oh ingrat que je suis! Vous m'avez pardonné, vous, mais croyez-vous qu'elle me pardonnera jamais, marquis?

— L'âme d'une femme est un trésor d'indulgence, répondit M. de Royancourt, espérez donc, mon cher chevalier. »

— Et maintenant que vous m'avez quelque peu rassuré sur ce point, un mot de mes parents, mon cher marquis. Vous le voyez, l'amour conjugal m'a fait oublier l'amour filial. Le baron et la baronne sont en bonne santé, j'espère?

— Oui, Dieu merci, et tous deux sont prévenus par les soins de votre femme que vous allez être rendu à votre famille.

— Bonne Sylvandire!... Et nos autres connaissances? d'Herbigny, Clos-Renaud, Cretté... »

Roger laissa échapper le dernier nom plutôt qu'il ne le prononça.

Le marquis se laissa prendre à cette négligence.

« Mais, comme vous le savez, reprit-il, je vois peu vos amis qui passent à la cour pour des libertins, hantant le Palais-Royal. Je crois, cependant, qu'ils se portent bien, M. de Cretté surtout,

avec lequel j'ai regretté d'avoir eu quelques démêlés ; mais, grâce au ciel, tout s'est aplani entre nous.

— Oh ! vraiment ! vous avez eu quelque chose ensemble à cause de Mme de Maintenon ? Sans doute Cretté a le tort de ne pas aimer cette digne et sainte personne ; mais comme vous l'avez dit, c'est un libertin, que je crois de la société des Broglie, des Lafare, des Canillac.

— Tous malheureux qui perdent leurs âmes, dit M. de Royancourt en joignant les mains d'un air de compassion.

— En supposant toutefois qu'ils en aient une, » dit Roger.

M. de Royancourt fit un signe de doute, et pour le moment la conversation en resta là.

Roger était enchanté de lui : il venait de mettre en action les préceptes que lui avaient dictés ses quinze mois de prison. Il avait vu que M. de Royancourt avait été sa dupe, et il espérait tromper sa femme comme il avait trompé le marquis.

Le reste du chemin, à peu de variations près, fut abrégé par des conversations du même genre. Les voyageurs coururent jour et nuit, ne s'arrêtant qu'un instant à Auxerre et une minute à Fontainebleau.

Enfin on arriva à Paris.

Roger vit de loin le For-l'Évêque et passa au pied des murs de la Bastille.

Dix minutes après, on était à la porte de l'hôtel d'Anguilhem.

Roger était évidemment attendu : toute la maison avait été prévenue et préparée. Le chevalier, en entrant dans la cour de l'hôtel, aperçut des laquais à toutes les portes et sa femme à la fenêtre.

Il sauta à bas du carrosse et courut vers le salon ; Sylvandire vint à sa rencontre, suivie de M. Bouteau, si bien qu'il la rencontra à la porte.

En ce moment, et derrière la figure hypocritement composée de sa femme, Roger aperçut le portrait de son père et de sa mère qui lui souriaient dans leur cadre. Alors, si fort desséché que fût son cœur par une captivité de quinze mois, des larmes jaillirent de ses yeux à la vue de ces seuls amis sur lesquels l'homme puisse compter.

L'émotion fut si forte que Roger s'évanouit.

Sylvandire put croire et crut sans aucun doute que c'était par amour pour elle et de plaisir de la revoir.

XXV

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM MIT LE FEU A SON HÔTEL POUR S'ASSURER CE QU'IL ÉTAIT.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, c'était un spectacle patriarcal à voir que celui qu'offrait l'hôtel d'Anguilhem, grâce à la cordialité charmante de maître Bouteau, aux caresses échevelées de Sylvandire, aux amitiés empressées de M. de Royancourt et à la dissimulation de Roger.

Tous ces gens-là avaient l'air de s'aimer les uns les autres d'une façon évangélique.

Or, comme dans ce monde tout n'est que surface, chacun s'y laissa tromper, même ceux qui avaient intérêt à plonger au plus profond des sentiments les uns des autres.

Il n'y eut pas jusqu'à Roger qui, en se sentant de quelque côté qu'il étendît la main ou portât le regard enveloppé d'une si tendre affection, ne se retrouvât parfois, un doute au fond du cœur.

Malheureusement Cretté était absent de Paris pour huit jours encore ; Roger s'était présenté secrètement chez lui, et il était convenu avec le petit Basque qu'aussitôt le retour de son maître, Roger serait prévenu.

Pendant ce temps, Sylvandire se confondait en profondes tendresses pour son mari, elle lui demandait comment il passait son temps en prison, et s'il pensait quelquefois à elle.

Roger répondait que la prison était un séjour fort agréable, les géôliers des serviteurs pleins de politesse, que tous les jours il dînait à la table du gouverneur, que tous les après-midi il sortait avec lui en voiture, et que tous les soirs ils faisaient ensemble leur partie d'hombre ou d'échecs, après quoi on le réintégrait, avec tous les égards possibles, dans une jolie chambre qui n'avait d'autre désagrément qu'une porte avec deux verrous et qu'une fenêtre avec quatre barreaux. Roger avait peur qu'en disant à Sylvandire ce qui en était réellement, Sylvandire ne comprît qu'un homme qui avait autant souffert avait un immense besoin de se venger.

Quant à ce qui était de savoir s'il avait pensé à elle, Roger jurait tendrement à Sylvandire qu'il n'avait fait que cela depuis le matin jusqu'au soir, et depuis le soir jusqu'au matin. Sous ce rapport, on sait que Roger disait l'exacte vérité.

Puis Sylvandire jurait à son tour à Roger qu'elle

le trouvait fort embelli, et que la prison lui allait à merveille.

Un matin le petit Basque vint prévenir Roger que le marquis de Cretté était de retour depuis une demi-heure.

Roger sortit à pied, prit un carrosse au coin de la rue et se fit conduire à l'hôtel Cretté. Le marquis l'attendait; les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Cretté avait appris une partie de ce qui était arrivé à Roger et particulièrement les détails de ses deux évasions et les blessures qui en avaient été la suite; mais ce qu'ignorait le marquis, c'était cette reclusion solitaire, c'était ce cachot sans soleil, c'étaient ces tortures du temps qui passe et qu'on ne peut calculer; c'était enfin la résolution bien profonde prise par Roger de se venger de sa femme si sa femme, comme il le pensait, était pour quelque chose dans sa détention.

Cretté ne put que lui répéter ce qu'il lui avait écrit, c'est-à-dire la disparition de Sylvandire, sa querelle à lui avec M. de Royancourt, et la conviction morale, sinon matérielle, où il était que c'était sa femme qui avait livré les malheureux noëls qui avaient été, sinon la cause, du moins le prétexte de sa détention.

Quant à l'élargissement de Roger, il était dû, comme s'en était douté le prisonnier, à l'insistance des démarches de Cretté, de d'Herbigny, et surtout de Chastellux, qui était quelque peu parent par les femmes de M. d'Argenson, parenté qu'il avait à peu près niée jusque-là, et qu'il avait pris sur lui de réclamer du moment où elle pouvait être utile à Roger. Seulement, lorsque M. de Royancourt vit les affaires tellement avancées qu'il n'y avait plus moyen de prolonger la captivité de Roger, il devint défenseur de persécuteur qu'il était, et comme son crédit était réel, il activa la mise en liberté du captif.

On sait le reste.

Tout ce que racontait là Cretté à son ami s'accordait si parfaitement avec ce qu'il s'était vingt fois répété à lui-même, qu'ils ne doutèrent pas un instant qu'ils ne fussent arrivés à la plus exacte appréciation des causes, et à la plus grande vérité des résultats.

Les deux amis se quittèrent en se renouvelant l'assurance de leur éternelle amitié, assez éprouvée au reste pour qu'ils pussent compter l'un sur l'autre, mais en reconnaissant qu'ils ne devaient se voir que dans les occasions importantes.

Seulement tout convaincu moralement que l'était Roger, il voulut, pour l'acquit entier de sa conscience, arriver à la possession de quelques preuves matérielles, qui ne laissassent aucun recours à cette voix du doute qui, parfois encore, criait au fond de son cœur : Peut-être!

Il avait appris dans son cachot à réfléchir et à se taire. Il avait jusque-là parfaitement mis en pratique cette étude forcée, personne ne se doutait de ce qui se passait au fond de son âme : il commença donc à agir.

Il fit venir Breton.

Breton était un domestique fidèle et sur lequel il pouvait compter.

Breton, interrogé sur le compte de M. de Royancourt, répondit qu'en l'absence du chevalier, le marquis était venu tous les jours à l'hôtel, et que ses visites n'avaient cessé que du jour où Mme d'Anguilhem avait disparu.

Maintenant, il devenait clair pour Roger que si sa chère épouse eût caressé le louable projet de se mettre à sa recherche, elle n'eût pas manqué d'en instruire tous les siens; or M. de Royancourt avait avoué lui-même à Roger qu'en partant Sylvandire n'avait rien dit à personne.

Mme d'Anguilhem avait, un mois avant sa fuite, renvoyé la fille de chambre qui la servait depuis dix ans; cela parut fort louche à Roger, attendu que Mlle Clarisse était une personne d'une fidélité et d'une rouerie trop remarquables, pour qu'on s'en défît ainsi sans motif et au moment d'exécuter seule un voyage fatigant.

Roger espéra tirer quelque chose de Sylvandire même; mais lorsque, hypocrite jusque dans l'amour, il essaya à son tour de savoir de sa femme comment elle avait employé le temps de son absence, ce furent des minauderies sans fin, des refus coquets de parler, ce fut une impossibilité matérielle de prouver un séjour quelconque, dans un endroit quel qu'il fût. Sylvandire avoua seulement qu'elle avait passé deux mois dans le couvent des Filles-Dieu, qui était, il est vrai, un couvent fort renommé pour la sévérité de sa règle, mais où M. de Royancourt, ami de Mme de Maintenon, entrait et sortait à sa volonté, sa sœur étant supérieure et sa cousine trésorière du susdit couvent.

Aller prendre des informations aux Filles-Dieu, c'était dénoncer soi-même sa défiance; aussi Roger jura-t-il qu'il croyait tout ce qu'on lui disait, et

affirma-t-il à Sylvandire que de son côté le couvent l'avait fort embellie. Du reste, il continua de faire un ménage adorable, salua plus fréquemment que jamais M. Bouteau du doux nom de beau-père et accabla M. de Royancourt des plus affectueuses politesses.

Les amis qui ne savaient pas comme Cretté que toute cette tendresse couvrait quelque chose d'inconnu, de mystérieux, de terrible peut-être, ricanaient bien un peu lorsque la conversation tombait sur cette recrudescence d'amour entre les deux jeunes époux, et, comme on le comprend bien, on ne manquait pas dans certains cercles de s'égayer sur Mme d'Anguilhem, cette vertueuse Pénélope qui au lieu d'attendre son Ulysse, l'avait été chercher on ne sait où, mais certainement où il n'était pas.

Roger, en attendant, avait donné carte blanche à Breton et l'avait chargé de séduire quelqu'un des gens de M. de Royancourt. Un matin, Breton, en habillant son maître, lui annonça que le cocher du marquis, que celui-ci avait maltraité la veille, consentait à parler pour cent louis. Breton invitait le chevalier à profiter de ce moment de mécontentement.

Le chevalier suivit les conseils de Breton : il envoya cent louis au cocher, et le même jour, voilà ce qu'il apprit de la bouche même de ce drôle :

Toutes les nuits, à partir du jour qui coïncidait avec le départ de Sylvandire, M. de Royancourt se rendait, après souper, au petit hameau de Luzarches, quelquefois à cheval, quelquefois en carrosse ; il y passait quatre ou cinq heures ; et, régulièrement toutes les nuits, à deux heures du matin, il reprenait le chemin de Paris, où il était rendu à quatre. Il se mettait alors au lit, et feignait de n'être pas sorti de chez lui. Pour plus de précaution, sa voiture rentrait à minuit à l'hôtel, et tous ses gens, à l'exception du cocher, qui savait qu'il ramenait la voiture vide, et du valet de chambre, qui attendait l'arrivée de M. de Royancourt jusqu'à quatre heures du matin, croyaient que c'était le retour du maître.

Roger était sur la première trace. Il promit bien de suivre jusqu'à l'autre extrémité ce fil, dont il tenait un bout entre ses mains. Il partit, en conséquence, lui-même pour Luzarches.

Là il commença ses informations et apprit qu'une jeune dame était venue s'établir dans une maison qu'elle habitait seule. Une religieuse la servait. Un homme, dont on ignorait le nom, mais qui paraissait fort distingué, la venait voir tous les soirs. On lui dépeignit Sylvandire à ne pas s'y méprendre, et on lui fit le portrait de M. de Royancourt si ressemblant, qu'il n'y avait pas à s'y tromper.

Un autre que Roger eût fait un éclat, eût appelé M. de Royancourt en duel, ou l'eût fait assassiner par deux bravi dans un coin. Mais pour l'éclat, il y avait le For-l'Évêque, pour le duel, la Bastille, et pour l'assassinat, vengeance qui, au reste, ne se présenta pas même à l'esprit de Roger, il y avait la roue.

Tout cela n'était donc pas une vengeance, puisque cette vengeance emportait sa punition : ce qu'il fallait à Roger, c'était une vengeance qui le laissât libre, heureux et cependant vengé.

D'ailleurs, c'était sur Sylvandire surtout que se concentrait sa haine ; c'était Sylvandire qui l'avait trahi ; c'était Sylvandire qu'il avait aimée ; c'était Sylvandire qu'il haïssait si cruellement, qu'il avait peur de l'aimer encore.

Du moment où Roger s'était promis une vengeance, il avait arrêté quelle vengeance ce serait. Il reprit donc son projet dans le coin de son esprit, où il l'avait déposé pour le mettre à exécution quand le jour serait venu. Son âme, depuis sa sortie de prison, n'était, il faut le dire, qu'une mer orageuse où naissaient et mouraient des vagues immenses, où les idées fermentaient comme des tempêtes, et où, de temps en temps, quelques bons sentiments passaient comme des éclairs, mais aussi s'éteignaient rapides comme eux.

Une fois sûr d'être malheureux, une fois sûr d'avoir été dupe, il se sentit fort et se vit sauvé.

D'abord, il fallait que Roger acquît la certitude qu'il n'aimait plus cette femme maudite, afin de ne point être arrêté au moment de l'exécution de son projet par un de ces regrets du cœur qu'on prend pour un remords de la conscience. Nous l'avons dit, et nous le répétons, Roger haïssait tellement Sylvandire, qu'il n'était pas encore sûr de ne plus l'aimer.

Il analysa donc un à un ses sentiments vis-à-vis de Sylvandire.

C'était, lorsqu'il la voyait sans être prévenu, comme un coup aigu dans le cœur; c'était une douleur profonde, c'était une surprise glacée, quelque chose comme la froide sensation de la lame d'une lancette vous ouvrant la veine. Malgré sa puissance

sur lui-même, alors Roger pâlissait, tout son sang refluait à son cœur, puis, un instant après, son cœur trop plein repoussait aux extrémités ce sang avec tant de violence, que c'étaient des éblouissements à croire qu'il allait se trouver mal. Cependant, au milieu de toutes ces sensations si différentes, si opposées, si convulsives, il fallait vivre de la vie ordinaire, il fallait causer avec indifférence, il fallait sourire gracieusement ; ce fut un supplice plus cruel peut-être que celui de la prison de Châlons-sur-Saône.

Parfois, au milieu de la nuit, brisé par un songe dans lequel il se croyait encore prisonnier dans un cachot infect et sur un mauvais grabat, Roger se réveillait, le cœur bondissant, la poitrine haletante, les cheveux hérissés, et il se trouvait dans une chambre voluptueusement éclairée par une lampe d'albâtre, mollement couché sur un lit aux tentures de soie, et ayant près de lui, dormant d'un sommeil tranquille, cette Sylvandire, cette sirène, cette enchanteresse qui, sous une si merveilleuse enveloppe, cachait une si hideuse réalité. Alors il se soulevait sur son bras roidi, il la regardait d'un œil fixe, profond et fatal, et il songeait à ce conte de Galland qui venait de paraître et qui faisait fureur, à l'histoire de cet homme qui a épousé une goule et qui la voit revenir au lit conjugal après son monstrueux repas dans un cimetière.

Pendant ce temps, Sylvandire faisait quelque doux songe, poussait quelque plainte amoureuse, et dans quelque voluptueux sourire, montrait sous le corail de ses lèvres l'émail de ses blanches dents.

Alors il prenait à Roger des envies féroces d'étouffer cette femme dans une étreinte d'amour et de recueillir son dernier soupir sur sa bouche, afin que puisque sa vie avait été à un autre, sa mort du moins fût à lui.

Quant à Sylvandire, elle était si certaine de sa puissance sur Roger, que ses jours étaient heureux et ses nuits tranquilles. Aussi, jamais n'arriva-t-elle à surprendre ce regard farouche qui l'enveloppait et la fascinait à son insu; mais, il faut le dire, jamais par un mot, jamais par un geste, jamais Roger ne se trahit.

M. de Royancourt continuait à venir à l'hôtel, mais il était visible qu'il s'attiédissait.

« Cela doit être ainsi, se disait Roger en suivant les progrès de son refroidissement, comme il avait suivi ceux de son amour, cela doit être, la possession a amené l'indifférence. »

Et il redoublait d'assiduité près de Sylvandire qui, de son côté, se sentant coupable, rendait force tendresses aux tendresses de son mari.

Sylvandire veillait avec grand soin sur elle, et cependant il arriva qu'un jour, fatiguée d'avoir attendu vainement M. de Royancourt pendant près d'une semaine entière, sans qu'il eût même daigné lui donner de ses nouvelles, elle écrivit un petit billet plein de reproches et sonna ses gens pour le faire porter par son domestique de confiance.

Mais les gens de Mme d'Anguilhem étaient sortis, et ce fut Breton qui entra. Comme Sylvandire tenait la lettre à la main elle n'osa pas remettre son envoi à plus tard; d'ailleurs Breton s'annonçait comme parfaitement libre en ce moment et offrait à Mme d'Anguilhem de se charger de sa commission. Refuser c'était donner, sans aucun doute, des soupçons à ce valet. Elle paya donc d'audace, remit la lettre à Breton, et dit avec indifférence :

« A faire porter tout de suite au marquis de Royancourt. »

Breton remontait pour changer d'habit, lorsqu'il rencontra son maître dans l'escalier; il lui montra alors la lettre dont il était porteur, interrogeant son regard pour savoir s'il devait la remettre à son adresse.

Roger allait céder à la tentation et la prendre, lorsqu'il entendit derrière une porte le frémissement d'une robe de satin; il devina que Sylvandire l'épiait.

« Une lettre de madame pour M. de Royancourt, dit le valet.

— C'est bien; portez-la tout de suite à son adresse, répondit Roger, et dites de ma part au marquis que c'est mal à lui de nous négliger ainsi; qu'il y a huit jours que je ne l'ai vu; que je me plains très-fort de cette indifférence, et que je ne lui pardonne qu'à la condition qu'il viendra aujourd'hui dîner avec nous.

— Mais monsieur,... dit Breton.

— C'est bien, c'est bien, allez, mon ami, allez, continua Roger; je n'ai aucun besoin de vous en ce moment. »

Puis, descendant dix ou douze marches et entrant chez Sylvandire au grand ébahissement de Breton :

« Vous avez très-bien fait, chère amie, dit-il en tirant ses manchettes et en assemblant les plis de son jabot, vous avez très-bien fait d'envoyer chercher ce cher Royancourt ; je veux qu'il mange de ce chevreuil que mon père nous a envoyé d'Anguilhem. »

Sylvandire, qui avait rougi, pâli, jauni, Sylvandire qui, enfin, avait en une seconde passé par toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel, rétablit sa raison et reprit son sourire.

« Quel brave mari j'ai là, pensa-t-elle en embrassant Roger sur les deux joues.

« Quel maître faible j'ai le malheur d'avoir, se dit Breton ; croirait-on que c'est le même gentilhomme qui a donné un si rude coup d'épée à M. de Kollinski pour son coup d'essai, coup de raccroc ! »

A l'heure du dîner, on annonça M. de Royancourt, la double invitation qu'il avait reçue l'avait touché sans doute, car il fut ravissant d'amabilité ; quant à Sylvandire, elle était triomphante. Roger les observa tous deux sans affectation, fut spirituel sans être mordant, et verbeux sans être affecté.

Au dessert, il surprit des regards très-expressifs échangés entre sa femme et son convive.

Un moment après qu'on se fut levé de table et comme on passait au salon pour prendre le café, il vit que le marquis, tout en conduisant Sylvandire d'une chambre à l'autre, lui glissait un billet dans la main. Sylvandire le cacha dans sa poitrine.

« Femme éhontée, impudent coquin, murmura Roger, si je les tuais là tous les deux ? »

Mais il se retint et sa manchette seule en souffrit, il la mit en pièces.

Il fallait avoir ce billet : c'était chose fort difficile, mais fort importante ; Roger y réfléchit donc toute la soirée, puis il crut avoir trouvé un moyen.

Le tout était de calculer à quel moment probable Sylvandire prendrait connaissance de ce billet.

« Ce sera, sans aucun doute, ce soir à sa toilette, » se répondit-il.

Pendant toute la soirée il ne perdit pas un instant Sylvandire de vue, s'assura qu'elle n'avait pas eu un moment pour lire le billet en question, et lorsque M. de Royancourt fut sorti, il se cacha dans le salon attenant au cabinet de toilette de sa femme, puis il écouta jusqu'à ce qu'il l'eut entendue rentrer, et quand il eut calculé qu'elle devait être en train de lire, il mit le feu aux rideaux de l'une des fenêtres ; aussitôt la flamme monta jusqu'au plafond et quelques vitres éclatèrent.

« Au feu, au feu ! » cria Roger, et il se précipita dans le boudoir.

Sylvandire tenait encore le billet de M. de Royancourt à la main, elle fit un mouvement pour le cacher, mais apercevant les tourbillons de flamme et de fumée qui remplissaient le salon, elle recula, jeta un cri et perdit connaissance.

Roger lui ouvrit les doigts, tandis que le salon brûlait, et lut avec rapidité ce qui suit :

« Ne parlons plus du passé, Sylvandire, souvent je me suis repenti de ce que nous avions fait : quant à la proposition que vous m'adressez de fuir avec vous et de quitter la France ensemble, elle est insensée, et je la repousse ; d'ailleurs, je commence à avoir honte de tromper, comme nous le faisons, un honnête homme qui m'accable d'amitiés. Si vous m'en croyez, Sylvandire, nous romprons donc toute relation. Vous me dites que vous mourez d'amour pour moi, vivez pour votre pauvre mari qui vous adore, ce sera plus chrétien. »

« Eh bien ! double brute, se dit Roger à lui-même. Eh bien ! douteras-tu encore ? »

Et il remit le billet dans la main de Sylvandire, toujours froide et roidie, puis fermant la porte du boudoir, il sonna Breton.

La flamme avait brûlé tous les rideaux, entamé une console et noirci une partie des boiseries, mais ne trouvant plus d'aliment facile à dévorer, elle dardait ses langues affaiblies sur les cadres des fenêtres et se tordait autour des balustrades de bois.

Tout l'hôtel fut sur pied en un instant, et en dix minutes il n'y eut plus ni feu ni fumée.

Sylvandire revint à elle toute seule, reconnut qu'elle était dans son boudoir, retrouva son billet froissé dans sa main, pensa que Roger n'avait rien vu, et vint toute joyeuse d'avoir échappé saine et sauve à ce double accident, se mêler aux travailleurs.

Dès qu'il l'aperçut, Roger courut à elle.

« Oh ! mon Dieu ! ma chère Sylvandire, quel malheur nous arrive ! voici votre appartement tout gâté, il était si frais, si brillant ; les réparations vont nous priver de recevoir pendant un mois au moins.

— Eh bien ! mon ami, dit Sylvandire du ton le plus tendre, allons à Champigny.

— A Champigny ? reprit Roger.

— Oui ; craignez-vous les souvenirs que cette campagne vous rappellera ? »

Roger ouvrit la bouche pour dire :

« Et pourquoi pas à Luzarches ? mais il se retint.

— Non, certainement, dit-il tout haut, et vous savez combien sont précieux à mon cœur les souve-

nirs que je pourrais retrouver dans cette maison que vous m'avez rendue bien chère ; mais je pense que si vous étiez une femme aussi aventureuse que vous êtes une adorable femme, nous prendrions un millier de pistoles et nous nous en irions en tête à tête, comme deux tendres amants, visiter cette belle Provence dont vous chantez si merveilleusement les airs sur votre clavecin.

— Oh! mon ami, dit Sylvandire en faisant une charmante petite moue, ne vous semble-t-il pas que ce sera bien long ce voyage?

— Très-bien! très-bien! chère amie; n'en parlons plus, et qu'il soit fait toujours selon vos désirs. »

Mais Sylvandire était trop heureuse de n'avoir pas été surprise pour demeurer affermie dans son refus; d'ailleurs elle pensa que s'éloigner, c'était probablement blesser dans son orgueil M. de Royancourt, qui venait de la blesser dans son amour, et comme elle voulait se venger de l'infidèle, elle en revint à la proposition de Roger.

« Non, mon ami, non, dit-elle, je ne vous priverai pas et ne me priverai pas moi-même de ce plaisir; d'ailleurs, je me suis promis de m'attacher toujours à vous plaire. Ordonnez donc, je suis à vos ordres. »

Roger contint la joie qui débordait de sa poitrine; il fit tous ses préparatifs; mais si fort qu'il se hâtât, pendant l'intervalle, M. de Royancourt et Sylvandire s'étaient raccommodés.

De sorte que le marquis proposa un beau matin, au chevalier et à sa femme, de les accompagner en Provence.

Ce n'était pas l'affaire de Roger; il n'en parut pas moins accepter avec transport la proposition de M. de Royancourt; mais il prétexta quelques affaires, afin de faire traîner le départ en longueur.

Il espérait que, pendant ce temps, viendrait quelque nouvelle querelle qui amènerait quelque nouvelle brouille.

Il ne s'était pas trompé.

Roger surprit un second billet de M. de Royancourt, dans lequel il annonçait à Sylvandire que, pour que leur rupture n'eût pas cette fois les chances habituelles d'un raccommodement, il partait à l'instant même pour Utrecht.

Sylvandire essaya en vain de dissimuler son dépit; Roger put en suivre tous les progrès sur son cœur et sur son visage.

Le jour même du départ de M. de Royancourt pour la Hollande, elle reparla la première du voyage en Provence.

« Oh! sur mon honneur, se dit en lui-même Roger, je joue le plus ridicule et le plus avilissant de tous les rôles; mais, Dieu merci! nous voici tout à l'heure au dénoûment. »

Il saisit donc avec empressement cette ouverture que lui faisait sa femme, et comme tous les préparatifs étaient faits depuis longtemps, le lendemain, 1er juin 1713, les deux époux partirent de Paris, amoureux, en apparence, comme deux ramiers.

XXVI

COMMENT ROGER ET SYLVANDIRE FIRENT UN CHARMANT VOYAGE EN PROVENCE, ET DE CE QUI S'EN SUIVIT.

Roger avait si bien joué son petit rollet, comme disait le roi Charles IX de catholique mémoire, qu'au moment de son départ il n'était bruit que de son amour pour sa femme. Tout le monde l'avait pris au sérieux, même d'Herbigny, même Clos-Renaud, même Chastellux, et ils répétaient partout que si le roi n'avait pu faire faire bon ménage à Richelieu au moyen de la Bastille, le château de Châlons-sur-Saône avait mieux servi les volontés matrimoniales de ce grand monarque à l'égard du chevalier d'Anguilhem.

Il n'y avait pas jusqu'à Cretté qui ne fût la dupe de son ami et qui n'ajoutât foi aux rumeurs publiques; il savait de quoi est capable une femme belle et persévérante, et chaque fois qu'il voyait Mlle Poussette, il lui donnait Sylvandire à étudier comme le modèle d'une grande coquette.

« Voilà des projets de vengeance fort bruyants, bien silencieusement avortés, disait-il; pauvre Roger, il voulait tuer tout le monde, et voici maintenant qu'il s'occupe du contraire. C'est peut-être, au reste, le parti le plus sage; décidément ce n'est pas encore l'exemple du chevalier d'Anguilhem qui me fera renoncer à ma liberté. »

Pendant que chacun discourait, à Paris, de la sorte, Roger prenait avec sa femme le chemin du Midi; deux jours après leur départ, ils passaient à Châlons. Le chevalier voulut étudier l'effet que produirait sur sa femme la vue de la prison où il avait été

enfermé. En conséquence il la conduisit en face des murailles du château.

« Eh bien ! demanda Sylvandire, après avoir regardé à deux ou trois reprises, que voulez-vous que je voie à cette horrible habitation ?

— C'est là que je suis resté onze mois, tandis que vous me cherchiez de par le monde, chère amie, » répondit Roger.

Sylvandire fit une petite moue charmante qui voulait dire :

« Diable ! quelque aimable que soit le gouverneur, on ne doit pas beaucoup s'amuser là-dedans.

— Oui, oui, dit Roger en répondant à la pensée de sa femme, oui, c'est là que j'ai bien souffert, mais plus encore d'être éloigné de vous que de ma captivité même.

— Et nous qui étions si loin de nous douter de cela ! » répondit Sylvandire.

Le *nous* parut charmant à Roger.

Le lendemain, Roger et Sylvandire arrivèrent à Lyon, où ils s'arrêtèrent deux ou trois jours. Roger, dans son attention éternelle pour Sylvandire, ne permettant point qu'elle se fatiguât.

Pendant ces deux ou trois jours, Roger et Sylvandire firent un pèlerinage à Notre-Dame-de-Fourvières, la plus renommée de toutes les madones de France pour entretenir la bonne harmonie dans les ménages où elle existe, et pour la rappeler dans ceux où elle n'existe plus.

C'était, comme on le comprend bien, une précaution inutile à l'endroit de Roger et de Sylvandire : ils s'aimaient tant qu'ils ne craignaient pas de voir s'affaiblir les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Après un séjour pareil à celui qu'ils avaient fait à Châlons, les deux époux quittèrent la seconde capitale de la France, et s'arrêtèrent successivement à Valence, à Orange et à Avignon.

A Avignon surtout. Comment passer à Avignon et ne pas visiter la fontaine de Vaucluse ? c'eût été un crime de lèse-poésie.

Or, à cette époque, les amours étaient des plus poétiques et surtout des plus champêtres ; ils affectionnaient les collines, les vallées et les fontaines. Voyez l'Astrée et Cléopâtre.

Ils firent donc un pèlerinage à la fontaine de Vaucluse comme ils en avaient fait un à Notre-Dame-de-Fourvières, et pendant toute la route Roger n'appela Sylvandire que sa chère Laure, et Sylvandire n'appela Roger que son beau Pétrarque.

Les mendiants auxquels ils faisaient l'aumône sur le chemin, pleuraient en voyant un si beau couple.

Ils continuèrent leur voyage et arrivèrent à Arles. Ils voulaient voir les ruines de la ville, qui disputa un instant le titre de reine du monde à Byzance. Sans le mistral, à ce que prétendent les savants, Arles était Constantinople.

Mais dans ce moment, on s'occupait beaucoup moins de ce qui s'était passé dans l'antiquité, que de ce qui était arrivé il y avait une quinzaine de jours.

Un digne bourgeois de la ville d'Arles, qui avait eu le malheur de prendre en mariage une femme, à ce qu'il paraît, d'un caractère fort opposé au sien, et qui ne pouvait supporter les contrariétés que cette différence de tempérament apportait dans son ménage, résolut, à part lui, de devenir veuf. Mais devenir veuf n'était rien, s'il n'arrivait point à ce résultat par un moyen qui le mît à l'abri de la rigueur des lois.

Or voici l'expédient qu'avait, pour arriver à son but, imaginé ce digne Arlésien :

Il avait sur les bords du Rhône une maison de campagne que sa femme aimait beaucoup, et à laquelle elle avait l'habitude de se rendre tous les dimanches. Le véhicule ordinaire employé par la dame en cette occasion était une charmante petite mule, proprement harnachée, et de laquelle, disait-on dans le pays, on prenait presque autant de soin que de celle du pape. Que fit le meurtrier ? Il priva pendant les trois jours qui précédèrent le voyage accoutumé le pauvre animal de toute boisson, de sorte que, le dimanche matin, lorsque la dame se mit en route, accompagnée de son mari qui, cette fois-là, avait voulu être de la partie, et, montée sur sa mule, celle-ci, qui cherchait de l'eau partout, eut à peine aperçu le Rhône, qu'elle prit le galop sans que rien pût l'arrêter, et s'élança dans le fleuve avec la même rapidité qu'un cerf aux abois et poursuivi par une meute se jette dans une fontaine. Malheureusement ou heureusement, soit que le lecteur ou la lectrice voudra se placer au point de vue du mari ou de la femme, le Rhône était fort rapide en cet endroit, de sorte que la mule et la dame furent entraînées par le courant, et comme le fleuve, toujours heureusement ou malheureusement, était aussi profond que rapide, toutes deux eurent bientôt disparu dans les flots, tandis que le mari, que sa dou-

leur enchaînait au rivage, faisait de grands cris, de grands bras et appelait au secours dans l'espérance que personne ne viendrait à son appel.

Cette espérance fut réalisée. La dame et la mule se noyèrent de compagnie. Le mari regretta fort la mule; mais, dans les grandes circonstances, il faut savoir faire des sacrifices.

Cependant la chose avait fait tant de bruit, que la justice s'en était émue; le mari avait été appelé devant le tribunal; mais il avait paru si désolé, il avait versé tant de larmes sur la mort de la défunte, que, faute de preuves, la justice l'avait relâché.

Sylvandire s'apitoya fort sur le destin de la pauvre femme, et Roger déclara, dans son indignation, que si cet homme n'était pas un croquant, il irait lui demander raison de son infâme conduite.

Aussi tous deux quittèrent-ils en hâte cette ville de malheur, et le lendemain les deux époux étaient à Marseille.

Comme c'était le terme de leur voyage, les deux époux s'arrangèrent dans un hôtel pour y séjourner quelque temps. Dès le jour de leur arrivée, ils allèrent se promener sur la Cannebière et dans les allées de Meillan, affichant partout leur amour qui se produisait par les caresses les plus extravagantes; chacun les prenait pour de nouveaux mariés usant de leur lune de miel, et les admirait.

Dans l'hôtel qu'ils habitaient, dans le cercle où ils furent reçus, partout enfin, on faisait l'éloge de ce ménage favorisé.

« Quelle charmante femme et comme son mari l'aime! disaient les hommes.

— Quel beau gentilhomme et comme sa femme l'adore! » disaient les femmes.

On ne parlait à Marseille que de Roger et de Sylvandire.

Un jour, Roger, qui était sorti seul le matin, rentra au logis et prévint sa femme qu'ils allaient tous deux, sur le midi, rendre visite à un négociant sarde chez lequel il venait de placer fort avantageusement quelques fonds dont il était embarrassé.

. Sylvandire lui demanda quelle toilette il était convenable qu'elle fît, et Roger lui répondit : « La plus belle que vous aurez, ma chère. Je veux que cet étranger aille rapporter dans son pays qu'il n'a vu dans son voyage aucune femme plus belle que vous.

C'était là un de ces conseils que Sylvandire suivait toujours avec une ponctualité qui faisait honneur à son obéissance conjugale. Au reste, sa beauté, rehaussée par l'élégance des dentelles et le feu des diamants, était vraiment surnaturelle, et quand elle monta dans sa chaise, les porteurs eux-mêmes en furent éblouis.

Le négociant sarde demeurait rue de Paradis. C'était un long vieillard à barbe grise et pointue comme on la portait du temps du cardinal de Richelieu : Juif, Grec, Arabe, tout enfin, excepté Sarde, et qui parlait toutes les langues. Il semblait attendre impatiemment les deux visiteurs; il alla au-devant d'eux avec un visage rayonnant. La beauté de Sylvandire semblait éclairer tout ce qui s'approchait d'elle.

Rien ne donne de la confiance comme le succès; Sylvandire avait vu l'effet qu'elle avait produit; elle fut adorable de grâce et d'amabilité.

Roger, en mari galant et pour faire valoir l'esprit de sa femme, mit la conversation sur des matières tantôt badines, tantôt sérieuses.

Sylvandire soutint l'épreuve indiquée par Boileau, et passa avec un égal succès du grave au doux, du plaisant au sévère.

Roger s'épanouissait d'orgueil; de temps en temps il faisait au négociant sarde un signe de tête qui pouvait se traduire par ces mots :

« Vous voyez que j'avais dit vrai. »

Et le Sarde répondait par un signe qui voulait dire évidemment :

« C'est une femme comme on en voit peu. »

Roger pria Sylvandire de parler italien, et Sylvandire soutint la conversation pendant une demi-heure dans l'idiome toscan et avec l'accent romain.

Roger pria Sylvandire de jouer quelque chose sur le clavecin, et Sylvandire joua un morceau de l'opéra d'*Orphée* et chanta en s'accompagnant.

Le morceau se termina au milieu des applaudissements, et il y eut de nouveaux signes et de nouveaux sourires échangés entre les deux auditeurs.

Le marchand sarde dit quelques mots à l'oreille de Roger.

« Oh! pour cela, répondit le chevalier, c'est impossible, et je crains que malgré mes prières madame ne veuille y consentir.

— Que dit donc monsieur, mon ami? demanda Sylvandire.

— Rien, répondit Roger.

— Mais enfin...

— Il désire une chose impossible.

— Laquelle ?

— Il dit qu'il a vu danser les gitanes d'Espagne, les almées d'Égypte, les bayadères de l'Inde.

— Eh bien !

— Et il prétend...

— Quoi ?

— Qu'il est convaincu que vous l'emportez en grâces sur ces dames, et qu'il est sûr que si vous vouliez danser ou un menuet ou une gavote...

— Oh ! dit Sylvandire.

— Je vous l'avais bien dit, mon cher ami, reprit Roger ; cela ne se peut pas.

— Cependant, mon ami, dit Sylvandire, ne voulant pas rester en route de coquetterie et de séduction ; cependant si j'avais quelqu'un pour figurer avec moi, je danserais volontiers un menuet.

— Mais, me voilà, moi, dit le vieux Sarde.

— Eh bien ! moi, je chanterai l'air, » dit Roger.

Et il se mit à roucouler l'air du menuet d'Exaudet, tandis que Sylvandire, avec son grotesque partenaire en exécutait les figures avec une précision et une grâce ravissantes.

Le succès de Sylvandire monta jusqu'au triomphe.

« Et quel âge a madame ? demanda le marchand sarde d'un ton de profonde admiration.

— Dix-neuf ans, sept mois et quinze jours, répondit Roger ; pas encore vingt ans, mon cher monsieur, pas encore vingt ans.

— Vous ne m'aviez rien dit de trop, mon gengilhomme, répondit à son tour le Sarde ; et l'éloge que vous m'aviez fait de madame est encore, je dois le dire, resté au-dessous de la réalité.

— Oh ! monsieur, dit Sylvandire, en jetant un coup d'œil de reconnaissance à son mari.

— Non, parole d'honneur, reprit le Sarde avec un rire malicieux, vous êtes la plus charmante dame que j'aie encore vue, une vraie beauté orientale, une perle de sérail, une véritable houri, une femme impayable !

— Il me semble qu'il me fait la cour bien galamment en votre présence, mon cher Roger, répondit Sylvandire en minaudant.

— Non, ma chère, répondit Roger, on vous apprécie dignement, enfin, voilà tout. »

Là-dessus on prit congé, mais en les reconduisant, le Sarde invita les deux époux à déjeuner le lendemain avec lui à bord d'une tartane qui mouillait hors rade. Il s'agissait, outre le déjeuner, de prendre le plaisir de la pêche ; c'était le temps du passage des sardines.

Cette partie de plaisir si nouvelle enchanta Sylvandire, qui accepta de grand cœur, et qui, voyant que Roger ne répondait pas, se retourna avec inquiétude de son côté.

« Eh bien ! mais, lui dit-elle, pourquoi gardez-vous donc le silence, refuseriez-vous ?

— Non, chère amie, mais j'ai peur.

— Peur ! et de quoi ?

— Que vous ne puissiez supporter la mer.

— Oh ! il n'y a pas de danger.

— Vous désirez donc faire cette partie de pêche ?

— J'en meurs d'envie.

— Il faut faire tout ce que vous voulez.

— Vous êtes un mari charmant.

— Eh bien ! donc, mon cher hôte, dit Roger, à demain.

— A demain, dit Sylvandire.

— A demain, » dit le Sarde.

Le lendemain, à l'heure convenue, on était chez le Sarde. Une petite chaloupe propre et élégante attendait sur le port, un peu au-dessus de la douane. Tous trois montèrent dedans, et se rendirent à la tartane qui mouillait à la hauteur du château d'If.

C'était un charmant bâtiment taillé pour la course, et qui rasait les flots comme un oiseau de mer. Il était commandé par un patron de trente à trente-cinq ans, remarquable par sa figure orientale et par son costume étranger. Ce patron ne parlait qu'italien, ce qui donna à Sylvandire une nouvelle occasion de déployer sa science philologique. Il avait des yeux magnifiques, le nez grec et des dents comme des perles.

On déjeuna de bon appétit, on vit tirer les filets qui rompaient sous le poids du poisson, et l'on convint, séance tenante, d'une pêche au feu pour le lendemain soir.

Rentrée au logis, Sylvandire ne tarit pas sur les louanges du patron : qu'il était beau, qu'il était fort, qu'il était courageux, quelle grande façon de s'exprimer il avait, avec quel luxe il avait reçu ses hôtes, et comme tout son équipage lui obéissait sur un mot, sur un geste, sur un signe !

« Assurément, dit Sylvandire en mettant le pied sur le quai, cet homme est au-dessus de sa condition.

— Assurément, » répondit Roger.

Le lendemain matin, Roger retourna chez le

Sarde ; au retour, il trouva sa femme qui dansait et riait toute seule.

« Bon ! dit-il, elle est déjà amoureuse du patron. »

On devait partir à six heures de l'après-midi seulement ; de dix minutes en dix minutes, Sylvandire regardait la pendule : elle eût voulu pousser l'aiguille. Roger souriait amèrement et secouait la tête ; mais Sylvandire ne s'occupait pas de Roger.

Au moment de partir, avec la permission de l'inspecteur du port, Roger demanda au négociant sarde si le temps était beau.

« Superbe ! » répondit Sylvandire.

Mais le Sarde cligna de l'œil d'une façon toute particulière, et qui voulait dire : « Soyez tranquille, nous aurons le temps qu'il nous faut. »

On monta dans le canot, et comme on avait le vent debout, on n'avança que fort lentement. Il en résulta que la nuit était venue et qu'on n'était encore qu'à la hauteur de l'île de Pommègue.

Pendant le trajet, de gros nuages s'étaient amoncelés à l'horizon et s'avançaient comme une marée ; puis ils enveloppèrent la lune perdue au milieu de leurs vagues cotonneuses comme une île de feu ; mais peu à peu, ils l'étreignirent de leurs plis épais et commencèrent à faire pâlir la lumière.

De son côté, la mer était sinistre et déferlait bruyamment sur les rochers et sur le rivage.

On voyait dans l'ombre de grandes bandes d'écume phosphorescente qui couraient comme des traînées de flammes.

« Mon Dieu, dit Sylvandire, il me semble que nous allons avoir une tempête ?

— Que dites-vous du temps, mon cher hôte ? demanda Roger au marchand sarde.

— Beau temps pour la pesse, beau temps pour la pesse, répondit celui-ci avec un regard railleur que Sylvandire surprit et dont elle fut effrayée.

—Que veut dire monsieur, mon ami ? » dit-elle en se rapprochant de Roger.

Roger frissonna en sentant le contact de cette femme qu'il avait tant aimée, et que peût-être il aimait encore.

Il recula machinalement.

« J'ai peur ? » dit Sylvandire.

Roger ne répondit point et laissa retomber sa tête dans ses deux mains.

Alors le marchand sarde alluma une torche, et se levant, il l'agita quelque temps dans les airs, puis il l'éteignit.

Le vent soufflait d'une façon lamentable, on eût dit des plaintes humaines.

En ce moment un éclair illumina le ciel, et à la lueur de cet éclair on vit la tartane qui courait des bordées à cinq cents pas de distance.

Bientôt on aperçut quelque chose qui s'avançait dans l'ombre ; c'était une chaloupe montée par cinq hommes.

Deux hommes ramaient ; deux hommes se tenaient à l'avant ; le cinquième était assis à l'arrière.

Sylvandire reconnut dans ce dernier le patron de la tartane.

Mais cette fois, ce visage qui lui avait paru si beau la veille, lui parut empreint d'une expression sinistre.

« Abordez, » dit le patron en italien.

Et la chaloupe et le canot se trouvèrent bord à bord.

« Mon Dieu ! s'écria Sylvandire, devinant à l'expression des physionomies des nouveau-venus qu'il n'était pas, comme elle l'avait cru, question d'une partie de plaisir; mon Dieu ! qu'y a-t-il donc et que va-t-il se passer ? »

A peine avait-elle prononcé ces paroles, que les deux rameurs et les deux hommes de l'avant sautèrent dans le canot ; et tandis que les deux rameurs contenaient Roger ou faisaient semblant de le contenir, les deux hommes de l'avant prirent Sylvandire à bras le corps et l'enlevèrent.

« Roger, s'écria-t-elle, Roger, au secours, à l'aide ! Roger, sauve-moi, sauve-moi, sauve ta Sylvandire ! »

Roger se leva par un premier mouvement instinctif et machinal, mais les deux hommes l'arrêtèrent; il est vrai que si Roger eût voulu, il en eût pris un de chaque main et les eût jetés tous deux à la mer.

Mais sans doute il ne crut pas que c'était le moment d'user de ses forces, et il se rassit en poussant un soupir et en passant la main sur son front.

Pendant ce temps, Sylvandire, pâle de terreur, passait du canot dans la chaloupe.

« Roger, Roger, essaya-t-elle de crier encore une fois. Roger, à moi. Je me meurs ! » Et elle s'évanouit.

Il fallut que Roger se rappelât à la fois toutes les douleurs qu'il avait souffertes, tous les affronts qu'il avait essuyés, toutes les hontes qu'il avait bues, pour qu'il ne sautât point dans la chaloupe au der-

nier appel de la voix mourante de Sylvandire, et qu'il ne l'arrachât point aux mains de ces hommes.

Il avait levé la tête, il la laissa retomber dans ses mains.

« Au large! » cria le marchand sarde.

Le patron prit Sylvandire des bras des hommes qui l'avaient enlevée, les rameurs reprirent leurs avirons, et la chaloupe s'éloigna rapidement.

« Addio, padrone, cria le commandant de la tartane au marchand sarde.

— Addio, » répondit celui-ci avec le petit ricanement qui lui était habituel.

Roger jeta un dernier regard vers Sylvandire, et il vit encore sa robe blanche qui se détachait dans la nuit; et comme les hommes et la chaloupe étaient déjà perdus dans l'obscurité, on eût dit une ombre qui glissait à la surface de la mer.

Mais au bout de quelque temps elle disparut dans la brume, et l'on ne vit plus rien.

Aussitôt le vieillard sarde prit les rames et se mit à ramer du côté opposé à la chaloupe, c'est-à-dire vers la terre, avec une vigueur qu'on n'aurait jamais soupçonnée dans ce maigre et débile corps.

« Eh bien! dit-il à Roger au bout de dix minutes de silence à peu près et en ralentissant le mouvement de ses avirons; eh bien! vous voilà libre, monsou le sevalier. Les soses se sont-elles passées comme vous le désiriez, et êtes-vous content de nous?

— Oui, répondit Roger d'une voix sombre, oui, je suis libre, et cela grâce à un crime.

— Bah! un crime, répondit le vieillard, il ne faut pas envisaser les soses ainsi. C'est une plaisanterie, voilà tout. Votre dame s'en va droit à Tounis, le patron il avait une commande d'un seigneur indien qui désirait oune femme franzaise; vous, vous étiez las de la vôtre, cela s'est arranzé à merveille. »

Roger regarda une dernière fois à l'horizon, et vit effectivement sous un rayon de lune, la tartane qui fuyait au milieu d'un brouillard blanchâtre dans la direction de Tunis.

« Allons, dit le vieillard, il faut sonzer à nous maintenant; car nous approchons de la terre: décirez promptement vos habits, trempez-vous des pieds à la tête dans l'eau de la mer, et brisons un banc ou deux de ce canot. »

Roger, en ce qui le concernait, exécuta silencieusement ces prescriptions, et par un vent qui devenait de plus en plus menaçant, ils rentrèrent au port vers une heure du matin.

Du plus loin qu'il aperçut la tour ronde, le Sarde se mit à pousser des vociférations, des sanglots, des gémissements qui réveillèrent Roger du terrible songe qu'il achevait de faire.

« O povero! ô malheureux! ô povero marito! s'écria-t-il. Ohime! ohime!... »

Ces cris, répétés avec variation d'idiome, firent sortir tous les douaniers de leur corps de garde, et près d'eux et autour d'eux se groupèrent quelques bourgeois attardés.

« Qu'y a-t-il? cria le chef des gabelous.

— Ce qu'il y a, ce qu'il y a? ah! che schiagure, oune si sarmante femme, ô! che peccato! »

Et pendant que le vieillard poussait ces cris inintelligibles, la barque avançait toujours.

« Mais qu'est-il donc arrivé? » s'écrièrent les assistants.

Alors le vieillard, tout en mettant pied à terre, raconta qu'au moment d'arriver à la tartane où Roger, Sylvandire et lui allaient faire une partie de pêche, un canot poussé par une lame avait heurté le leur, avait brisé un banc et le gouvernail, et cela avec une telle violence que, du choc, Mme d'Anguilhem était tombée à la mer.

« Aussitôt, raconta toujours le vieillard, Roger s'était précipité après sa femme, mais en vain. La lame était grosse, le ciel était noir. La malheureuse Sylvandire n'avait point reparu. »

Et il fallait voir les gestes animés du Sarde, sa pantomime furieuse. Il fallait l'entendre orner son récit de toutes les amplifications de la rhétorique italienne.

Six fois Roger avait plongé. Le sarde avait voulu le retenir par les basques de son habit, mais inutilement; enfin, il allait plonger une septième fois, lorsqu'il l'avait saisi à bras-le-corps, s'était emparé de lui et l'avait retenu de force, en lui assurant que sa femme avait été recueillie par l'autre canot. Enfin, Roger s'était évanoui, et pendant ce temps, lui, pauvre veillard, il avait ramené l'esquif au port. Quant aux hommes de la chaloupe, on ne les avait pas revus, et l'on ignorait quels gens c'étaient, la violence des flots les ayant, en un instant, entraînés hors de vue.

On plaignit d'Anguilhem; quelques assistants, plus sensibles que les autres, versèrent des larmes. Il était sombre, muet, immobile. On prit son abat-

tement pour un désespoir qui touchait à la folie, et l'intérêt qu'on lui portait s'augmenta de sa morne attitude. S'il eût été pauvre, on l'eût couvert d'aumônes, tant sa position paraissait franche et sa douleur réelle.

En rentrant à son hôtel, Roger s'enferma. Le patron le reconduisit, et raconta à tout le monde le funeste accident de la nuit. Roger avait ordonné qu'on le laissât seul avec sa douleur; aussi personne n'entra dans sa chambre que le négociant sarde, qui le lendemain, à dix heures du matin, vint s'informer de la façon dont le pauvre époux avait passé la nuit.

Puis tous deux mirent le verrou à la porte, et Roger compta cinq cents pistoles au Sarde, en échange de quoi celui-ci lui remit un procès-verbal signé par quatre notables du pays, relatant l'aventure nocturne qui avait causé la mort de Mme d'Anguilhem, jusque dans ses moindres détails.

D'Anguilhem envoya ce procès-verbal à maître Bouteau, avec une lettre pleine de réflexions lugubres.

Il fit aussi part de la perte qu'il venait de faire de son épouse bien-aimée au marquis de Cretté, à d'Herbigny, à Clos-Renaud et à Chastellux.

Puis il partit pour Anguilhem, où il arriva douze jours après l'embarquement de Sylvandire.

Maintenant, avouons franchement une chose que nos lecteurs ont déjà sans doute devinée.

Le chevalier Roger-Tancrède d'Anguilhem avait purement et simplement vendu sa femme à un corsaire tunisien, dont le marchand sarde était le correspondant en France.

Ce qui n'était pas mal ingénieux pour un provincial.

XXVII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM APPRIT QUE SON PÈRE N'AVAIT PAS REMIS A Mlle DE BEUZERIE LA LETTRE DANS LAQUELLE IL LUI RENDAIT SA LIBERTÉ, ET CE QUI S'EN ÉTAIT SUIVI.

Le baron d'Anguilhem, comme on le comprend bien, avec l'amour mêlé de respect qu'il portait au château de ses pères, n'avait point vu se faire un tel changement dans sa fortune sans songer à opérer quelques améliorations dans sa propriété. Aussitôt le mariage accompli, aussitôt ses intérêts réglés avec Roger, aussitôt son retour à Anguilhem enfin, il s'était mis à la grande œuvre qui le préoccupait depuis si longtemps, et que le manque de fonds l'avait seul empêché d'entreprendre.

Le premier de ces changements avait été une grande allée de sycomores qu'il avait fait planter devant son habitation, et qui depuis deux ans et demi étaient déjà devenus assez beaux ; de plus, entre les troncs de ces arbres, on avait intercalé une haie de sureaux et de coudriers; au bout de cette allée, qui avait près d'un demi-quart de lieue, on voyait s'élever le manoir d'Anguilhem, augmenté d'un étage, lequel était surmonté lui-même d'un pavillon-belvéder, dont la mode commençait à s'introduire, même dans les environs de Loches.

Il va sans dire que dans ce mouvement architectural, qui avait donné à la maison un petit air seigneurial qui faisait plaisir à voir, la fameuse tour de la guérite avait été scrupuleusement respectée.

Puis, agrandi du côté des bâtiments, le baron avait songé à s'arrondir du côté des terres; il avait acheté ce fameux marais de deux lieues qui ne rapportait rien qu'une magnifique chasse d'hiver aux canards et à la bécassine, mais qui donnait à la terre la même étendue qu'avait autrefois la baronnie; puis, les uns après les autres, il avait accaparé tous les petits bois qui avaient été si longtemps l'objet de sa convoitise, de sorte que le baron pouvait dire maintenant : Mes bois, mes marais, mes plaines; faculté dont, il faut lui rendre cette justice, il n'abusait pas ridiculement.

Enfin, le personnel s'était augmenté en raison du matériel. Il avait deux fermiers au lieu d'un ; trois chevaux dans son écurie, parmi lesquels figurait Christophe qu'il avait ramené de Paris à son retour de la capitale, et qui, à l'instar des vieux soldats qui avaient combattu à Steinkerke et près Berg-op-Zoom, avait ses invalides ; enfin à ses deux servantes, Mlles Marie et Gothon, et à son garde-chasse Lajeunesse, il avait ajouté deux domestiques mâles.

Nous ne parlerons pas de l'abbé Dubuquoi qui, devenu inutile comme professeur, avait été élevé au rang de bibliothécaire, et passait son temps à rassortir chez les libraires de Loches les deux cent quarante volumes dépareillés qui formaient le fonds de son domaine.

Grâce à cet état de maison, demeuré au reste au-dessous de ce qu'il pouvait être, le baron d'Anguil-

hem était considéré comme le plus riche propriétaire des environs. Les trois cent mille livres qu'il s'était réservées sur la fortune de M. de Bouzenois lui rapportaient donc un million de saluts par an et des saluts les plus recherchés de sa province.

Quant à la baronne, elle était restée exactement la même, c'est-à-dire le type le plus complet de l'excellente femme, de l'excellente mère; elle avait seulement ajouté aux six robes qu'elle possédait, les deux robes qu'elle avait fait faire à Paris; mais dans les grandes circonstances elle avait continué à faire elle-même la pâtisserie qu'elle faisait au reste à merveille, et à essuyer de sa propre main ces belles assiettes du Japon que Roger essuyait si bien.

Nous avons ramené Roger à cet endroit parce qu'au milieu de leur changement de fortune, ce bon père et cette tendre mère ne pensaient qu'au fils auquel ils la devaient : lorsqu'ils étaient ensemble, ce qui arrivait souvent, on était bien certain que le nom du chevalier, prononcé par l'un ou par l'autre, allait mettre la conversation sur le chapitre de ce fils bien-aimé; et cependant, il faut le dire, il y avait des moments où le baron et la baronne accusaient Roger d'ingratitude.

C'est que jamais M. et Mme d'Anguilhem n'avaient rien su de l'emprisonnement de Roger. Cretté avait compris avec raison que l'annonce d'une pareille nouvelle les tuerait, et comme, confinés dans leur province et n'ayant aucune relation à Paris, ils ne pouvaient aider en rien les amis de leur fils dans les démarches qu'ils faisaient, il avait voulu leur épargner une douleur inutile. Il leur avait donc écrit que le chevalier, chargé d'une mission secrète, était parti pour la Hollande, les prévenant en outre que, comme tout le monde devait ignorer le lieu de sa résidence, ils ne recevraient sans doute de longtemps aucune lettre de lui, attendu que, dès cette époque, les gouvernements avaient adopté cette mesure, si heureusement perpétuée jusqu'à nos jours, d'ouvrir les lettres, dans le but parfaitement innocent de savoir ce qu'elles contiennent. Roger n'avait donc pas donné de ses nouvelles pendant quinze mois, ce que, grâce à la lettre de Cretté, ses parents avaient parfaitement compris; mais ce qu'ils n'avaient pas compris, en échange, c'est que Loches ne fût pas le plus court chemin de Paris à La Haye.

Roger, aussitôt sa sortie de prison, avait écrit à Anguilhem; mais prévenu par Cretté, il avait entretenu ses parents dans leur erreur. Sa lettre, comme on s'en doute bien, avait été accueillie avec bonheur. Cependant, après une si longue absence, c'était lui, lui surtout, qu'on avait besoin de revoir. Les invitations de venir passer un mois au château d'Anguilhem s'étaient alors succédées avec l'acharnement de la tendresse maternelle; mais au milieu de ses graves préoccupations, Roger n'avait pas eu le temps de faire droit aux réclamations de ses bons parents.

En partant pour Marseille, Roger avait écrit enfin qu'il allait faire un voyage en Provence, et qu'à son retour il passerait par Anguilhem, où il séjournerait un mois ou deux.

Dès lors, on se prépara au château à recevoir l'héritier présomptif, à fêter l'enfant prodigue. On mit les ouvriers dans la plus belle chambre du château, et l'on fit venir de Loches un surcroît de meubles, afin qu'à son arrivée Mme d'Anguilhem ne manquât de rien.

Aussi, quand une chaise de poste parut au bout de l'allée des sycomores, s'avançant avec cette allure fringante qui n'appartient pas à la province, le cri : « Le chevalier! le chevalier! » retentit partout le château, et chacun se mit sous les armes.

La chaise arrivait au grand galop. A la porte, elle s'arrêta. La portière s'ouvrit, et Roger tomba dans les bras de son père et de sa mère, qui versaient des larmes de joie; puis il passa de leurs bras dans ceux de son ancien professeur, l'abbé Dubuquoi.

A quelques pas derrière eux étaient les vieux serviteurs, amenés là par leur affection, et les nouveaux par leur curiosité.

Vieux et nouveaux trouvèrent que leur jeune maître était devenu un très-joli seigneur.

Quant à Castor, il hurlait dans sa niche, et s'élançait à faire croire qu'il allait briser sa chaîne.

Au bout d'un instant d'effusion, la baronne se souvint qu'il lui manquait un enfant. Elle jeta un coup d'œil dans la voiture, et, la voyant vide :

« Et Mme d'Anguilhem, s'écria-t-elle, où est-elle donc? »

Une vive rougeur passa sur le front de Roger, et une larme, qui n'était pas hypocrite, tomba de ses yeux.

Hâtons-nous de dire qu'il n'en tomba qu'une.

« Il m'est arrivé un grand malheur, ma mère! dit Roger; j'ai perdu Mme d'Anguilhem... Mais, rentrons; je vous conterai cela. »

Il serait difficile de donner au lecteur une idée des cris de douleur et d'étonnement qui accueillirent, au salon, le récit de la catastrophe de Marseille.

La baronne pensa s'évanouir de douleur, et elle ne se lassait pas de répéter comme Géronte :

« Mais qu'allait-elle faire dans cette galère ! »

Cependant Roger l'eut bientôt consolée, et pour produire ce grand miracle, il n'eut besoin que de prendre sa mère à part et de lui dire ces quelques mots :

« Dieu qui sait tout, ma mère, sait que Mme d'Anguilhem ne me rendait pas heureux, et malheureusement le monde sait encore qu'elle n'a pas toujours eu pour notre nom tout le respect qu'elle lui devait; son malheur n'est donc qu'une punition. »

Roger, forcé de mentir sur beaucoup de points, sur celui-là du moins ne mentait pas.

Depuis plus de trois ans Roger n'avait pas vu Anguilhem; mais l'absence n'avait pas été assez longue pour qu'il eût rien oublié; chacun de ses souvenirs était encore vivant dans son cœur, et chacun de ses souvenirs se liait à son amour pour Mlle de Beuzeric. De souvenirs antérieurs, il n'en avait point; il lui semblait qu'il n'avait commencé à vivre que du jour où il avait vu Constance.

La baronne avait, comme nous l'avons dit, fait préparer le plus bel appartement du château; mais Roger demanda à coucher dans sa petite chambre. C'était là, on se le rappelle, que lui était apparue, pour lu iordonner de vivre, la jeune fille qu'il croyait morte. Il alla au tableau représentant le Christ, s'agenouilla comme il avait l'habitude de faire à cette époque-là, et essaya de retrouver sa prière d'enfant; mais à l'époque où il priait, Roger était jeune, pur, plein d'illusions et de foi; et surtout il n'avait point commis une action qui, à tout prendre, ressemblait fort à un crime.

Roger se mit au lit; mais il resta longtemps au lit sans s'endormir. Cependant le sommeil vint, et avec le sommeil les songes; il lui sembla que le tableau tournait encore sur lui-même comme au temps des visions de sa jeunesse; mais cette fois ce n'était pas Constance qui lui apparaissait, c'était Sylvandire, qui descendait du piédestal, et qui venait froide et glacée comme le marbre s'étendre près de lui.

Trois fois Roger se réveilla, et trois fois en se rendormant il retomba dans le même rêve.

Le matin, il se leva avec le jour, alla lui-même à l'écurie seller Christophe, et comme il avait besoin de chasser le souvenir de Sylvandire par un souvenir plus tendre, il suivit la route jusqu'à l'endroit où certain soir de Pâques il avait trouvé le coche de M. de Beuzeric renversé dans le marais, et avait ramené triomphalement Constance sur ce même Christophe qui, après six ans passés, le ramenait au même endroit.

Roger reconnut la place; il lui semblait que l'événement était arrivé de la veille, et que tout ce qui s'était passé depuis ce temps était un songe.

A l'heure du déjeuner, Roger revint au château l'esprit un peu plus calme et le cœur un peu plus tranquille. Les souvenirs du matin avaient combattu les rêves de la nuit; Constance avait vaincu Sylvandire.

Au déjeuner, Roger demanda des nouvelles de tout le voisinage; mais, selon l'habitude des gens qui pensent trop à une personne, ce fut de cette personne-là qu'il n'osa pas dire mot. Il espérait toujours que son père ou sa mère prononcerait le nom de Mlle de Beuzeric; mais ce nom ne sortit pas de leur bouche.

Il est vrai de dire, au reste, que Roger attendait ce nom avec une impatience qui n'était pas exempte d'anxiété. A tout moment il s'attendait à entendre sortir de la bouche du baron, parmi les énumérations généalogiques de la province, cette fatale parole :

« A propos, Mlle Constance de Beuzeric a épousé M. de Croisey, » ou tout autre.

Mais, au grand étonnement de Roger, le baron et la baronne semblaient s'être donné le mot, et pas un d'eux ne parla de Constance.

Après le déjeuner, Roger remonta sur Christophe, qui partit en rechignant très-fort. Il commençait à croire, en reconnaissant le cavalier à quelques vieilles habitudes qu'il n'avait pas perdues, que ses courses amoureuses allaient recommencer. Or Christophe avait vieilli comme les autres personnages de cette histoire; Christophe, enfin, avait six ans de plus.

Cette fois, Roger se dirigea vers un but que le pauvre animal connaissait encore. C'était vers la chapelle Saint-Hippolyte, où Roger et Constance s'étaient enfuis, et dont le bon curé les avait si religieusement trahis.

Il espérait que le curé, en le reconnaissant, lui parlerait de Constance.

Hélas! le curé était mort et remplacé par un autre

curé envoyé de Lorient. Le nouveau pasteur n'avait pas connu Constance ; il n'y avait donc pas de probabilité qu'il en parlât.

Quant à la servante du nouveau curé, il l'avait amenée avec lui de Lorient, il n'y avait donc aucune chance qu'elle en sût davantage que son maître ; d'ailleurs, elle ne parlait que le plus pur bas breton, langue que Roger avait peu pratiquée, quoique les savants aient découvert depuis que c'était l'ancien celtique.

Roger revint donc au château aussi ignorant qu'il en était parti.

Au dîner, même silence. Roger était muet et préoccupé ; il retournait de tous côtés dans sa pensée la phrase par laquelle il devait entamer cette importante conversation. Enfin, après mille détours qui n'amenèrent aucune ouverture de la part de ses parents, il se hasarda.

« Et... et notre ancienne haine avec les Beuzerie, dit-il en essayant de sourire, vous ne m'en parlez point, mon père?

— Elle est bien calmée, et nous sommes cruellement vengés, répondit le baron.

— Bah ! et pourquoi cela, s'écria Roger frémissant de tout son corps en songeant que Constance était peut-être morte ou mal mariée.

— Figure-toi, reprit le baron, tandis que la baronne regardait son fils avec inquiétude ; figure-toi que Constance n'a pas trouvé à se marier et qu'elle est encore fille. »

Un tremblement convulsif s'empara de Roger. Il rougit et pâlit tour à tour. Il essaya de se lever de son fauteuil et retomba assis. Puis des larmes vinrent à ses yeux, et il laissa tomber sa tête sur sa poitrine en poussant un profond soupir.

« Oui, dit la baronne, elle s'est retirée voici bientôt un an au couvent de Loches, et l'on ne sait pas trop si, malgré les instances de ses parents, elle n'entrera point en religion. »

Ainsi, quand Roger avait cru perdre Constance, il avait voulu se faire jésuite. Ainsi, quand Constance avait perdu Roger, elle avait voulu se faire religieuse.

Dieu est donc au fond de tout amour réel.

« Pas mariée, répétait Roger ; pas mariée, et sans doute m'aimant toujours.

— Elle qui faisait tant la fière ! dit le baron, ignorant ce qui se passait à cette heure dans le cœur de son fils.

— C'est-à-dire, reprit la baronne, elle dont les parents avaient tant d'orgueil ; car, pour Constance, Dieu sait que c'était une bonne et sainte fille que j'aimais comme une mère. »

Roger remercia la baronne d'un coup d'œil.

« Et... et qu'a-t-elle dit de mon mariage, reprit-il en hésitant.

— Ma foi ! nous ne savons rien, reprit le baron d'un air quelque peu embarrassé ; car nous n'avons pas vu les Beuzerie depuis ton départ. »

La conversation en resta là ; seulement Roger devint plus pensif encore qu'à l'ordinaire, et l'on se leva de table sans avoir ajouté un seul mot de plus.

Après le dîner, Roger prit son fusil, détacha Castor, auquel la joie de sortir avec son ancien maître rendit momentanément toute son ancienne vigueur, et il recommença ses promenades d'autrefois du côté de la garenne ; mais, en trois ans, que de jours écoulés, et dans ces jours, que d'événements! A chaque pas du chemin, il trouvait un regret ou un remords; derrière chaque buisson, il craignait d'apercevoir Sylvandire et pleurait de ne plus voir Constance.

L'arrivée de Roger fut au reste fêtée dans tout le pays ; la douleur qu'inspirait la mort de la jeune baronne ne fut pas de longue durée. Presque personne ne l'avait connue.

Puis, il y avait encore un motif pour que l'effet produit par l'accident qu'avait raconté Roger à sa mère, et que sa mère racontait à tout le monde, produisît une courte impression. Roger, en devenant veuf, était redevenu libre. Roger avait vingt-deux ans. Roger était plus beau qu'il n'avait jamais été, même du temps où on l'appelait le beau Roger ou le beau Tancrède. Enfin Roger possédait, sans compter ce qui devait lui revenir à la mort de ses parents, c'est-à-dire sans compter ses espérances, comme on le dit dans cet infâme argot qu'on appelle la langue des hommes d'affaires ; Roger, disons-nous, possédait à lui en propre et pour le moment cinquante bonnes mille livres de rente.

Aussi les mères de famille reprirent peu à peu leur idée favorite, qui était de marier Roger à leurs filles.

Roger fut donc le héros de la chasse, des bals et des festins; mais, hélas ! un héros bien triste. Cependant, au milieu de ces réunions, il aperçut quelquefois une figure encore plus triste que la sienne : c'était celle du baron de Beuzerie. Chaque fois Roger s'éloigna de lui, car la vue de ce vieillard, dont l'orgueilleux entêtement avait été la cause première

de ses douleurs, lui faisait mal, en lui rappelant tout une immensité de souvenirs amers.

Un jour, à la chasse, il rencontra le vicomte près de cette même garenne où, à peu près trois ans auparavant, ils s'étaient si violemment querellés, et où depuis, partant plein d'espoir et d'illusions, Roger avait pris congé de Constance.

Roger salua le vieillard en le suivant d'un œil attendri, car enfin, quelque tort qu'il eut envers Roger, ce vieillard, c'était le père de Constance.

M. de Beuzerie, qui avait coupé à travers une pièce de luzerne pour éviter la présence du chevalier, se ravisa. Et venant droit à lui :

« M. d'Anguilhem, lui dit-il, veuillez de grâce me dire vous-même, afin que je l'entende de votre propre bouche, si vous êtes marié ou si vous ne l'êtes pas.

— Je suis veuf, monsieur, répondit Roger en tremblant.

— Alors venez avec moi, monsieur, reprit le vicomte, et vous sauverez toute ma famille du désespoir; ma fille s'est renfermée à la Conception, elle ne veut rien entendre de nous, elle prétend que nous l'avons trompée, que vous êtes toujours garçon, que vous ne l'avez pas dégagée de sa parole, enfin qu'elle ne peut donc appartenir à personne qu'à vous ou à Dieu, et puis peut-être aussi est-elle devenue folle, pauvre chère enfant, car depuis deux ans, sa mère et moi nous ne comprenons plus rien à sa conduite. »

Roger laissa tomber son fusil et regarda le baron, en homme qui va s'évanouir.

« Hélas! hélas! dit le vieillard ému jusqu'aux larmes, tout est retombé sur nous, M. d'Anguilhem, et nous sommes véritablement bien malheureux. »

Roger sentit se dérober ses genoux sous lui.

« Oh! monsieur le vicomte, s'écria-t-il, pardonnez-moi, pardonnez à Constance. Mais je crois entrevoir la vérité; avant d'aller avec vous, laissez-moi aller à Anguilhem. J'ai un mot d'explication à demander à mon père, ensuite je suis tout à vous. A quelle heure désirez-vous que je sois demain à Beuzerie?

— Attendez-moi alors, monsieur le chevalier, répondit le vicomte, et c'est moi qui demain vous prendrai en passant.

— Je vous attendrai.

— Mais songez que ce n'est point un engagement en l'air que vous prenez là, M. d'Anguilhem. Je compte sur vous; j'y compte, n'est-ce pas? » reprit-il encore avec une affectueuse insistance, car il ne savait pas si la vieille offense qu'il avait faite à Roger ne vivait pas toujours au cœur de son jeune voisin.

Roger lui fit un signe à la fois de la tête et de la main, et reprit aussitôt le chemin d'Anguilhem. Cependant, au bout de cent pas, il se retourna et vit que le vieillard s'était assis et se tenait immobile et la tête baissée, pareil à une statue de la Résignation.

Deux heures après, Roger était de retour à Anguilhem.

« Mon père, dit Roger au baron qui cueillait des abricots dans son verger; mon père, n'auriez-vous donc point remis à Mlle de Beuzerie la lettre que je vous avais prié de lui faire passer, et qui lui annonçait mon mariage?... »

M. d'Anguilhem, pris ainsi à l'improviste, hésita un instant et rougit.

Cette honte d'un père qu'il respectait profondément fut un reproche douloureux pour Roger. Aussi, prenant aussitôt les deux mains du baron dans les siennes :

« Oh! rassurez-vous, mon bon père, quoi que vous ayez fait, vous avez bien fait.

— Eh bien! non, mon cher Roger, dit le baron, je ne la lui ai point remise; tu ne m'avais pas dit ce que contenait cette lettre, et j'ai eu peur, je te l'avoue, que dans les circonstances difficiles où nous nous trouvions, cette malheureuse lettre ne fît plus de mal que de bien.

— Ainsi, cette lettre?

— Elle est encore là-haut. »

Et le baron, suivi de Roger, rentra au château, monta dans sa chambre, tira la fatale lettre d'un coffret de chêne où elle avait jauni, précieusement cachetée, et la remit à son fils.

« Oh! je comprends tout maintenant, s'écria Roger; je lui avais dit de ne croire qu'à mes paroles ou à mon écriture; elle n'a voulu croire à rien qui ne fût pas de moi; elle a toujours attendu que je dégageasse ma parole; et elle eût attendu ainsi jusqu'à la mort?... Oh! la sublime enfant, comme elle m'aimait! »

Roger prit la lettre et remonta dans sa chambre afin de réfléchir tout à son aise aux événements passés, et peut-être aussi aux événements à venir.

XXVIII

COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM ET Mlle CONSTANCE SE RETROUVÈRENT PLUS AMOUREUX L'UN DE L'AUTRE QUE JAMAIS, ET DES PERPLEXITÉS OU CET AMOUR PLONGEA ROGER.

Roger passa une nuit fort agitée. Il vit en rêve toujours tourner le tableau, et cette fois c'était Constance qui lui apparaissait; mais au moment où elle touchait la terre et approchait de son lit, Sylvandire se levait d'un air menaçant entre elle et Roger, de sorte que quelques efforts que fissent les malheureux jeunes gens, ils ne pouvaient jamais parvenir à se joindre.

Quelque peu de foi que Roger eût aux songes, celui-là était tellement en situation et avait un caractère si merveilleusement prophétique, qu'il laissa dans son esprit une émotion qui n'était pas encore dissipée lorsque, vers les huit heures du matin, M. de Beuzerie arriva.

Le vieillard était à cheval. Roger fit aussitôt seller Christophe; car dès la veille il avait deviné qu'il était question d'accompagner le vicomte au couvent de Loches. Tous deux s'acheminèrent vers la ville.

Le long du chemin, le chevalier, en songeant qu'il allait revoir Constance, se trouvait parfois pris de si effroyables serrements de cœur, qu'il retenait son cheval tout à coup et pâlissait si fort, qu'on eût dit qu'il allait tomber. Alors M. de Beuzerie s'arrêtait lui-même et le regardait avec anxiété; mais aussitôt Roger rappelait toute sa force et se remettait en route.

Bientôt on aperçut Loches. Roger ne pouvait comprendre que dans cet amas de maisons, il y eût une maison qui renfermât Constance. Roger ne pouvait croire que dans une demi-heure, un quart-d'heure, dans cinq minutes, il allait se retrouver en face de celle qu'il n'avait pas vue depuis près de trois ans.

On entra dans la ville, on entra dans la rue. On frappa à la porte du couvent. La tourrière ouvrit. M. de Beuzerie demanda sa fille, et la tourrière répondit du ton le plus tranquille :

« C'est bien, monsieur le vicomte; entrez au parloir et l'on va la prévenir. »

Cette réponse était bien simple et bien naturelle; cependant elle fit frissonner Roger, il s'attendait qu'on allait lui dire que Constance n'était plus au couvent, ou peut-être, comme on le lui avait dit à Chinon, que Constance était morte.

On entra dans le couvent, une religieuse introduisit le vicomte et Roger au parloir, puis les laissa seuls.

Ni le vicomte, ni Roger, n'échangèrent une parole, seulement le père s'approcha de la grille tandis que le jeune homme restait en arrière à peu près caché dans la demi-teinte.

Au bout de quelques instants la porte s'ouvrit, et Constance, toute vêtue de blanc, parut et s'avança vers la grille, avec une démarche lente et d'un pas qui semblait ne faire aucun bruit.

Elle était pâle et amaigrie, mais plus belle et plus gracieuse que jamais; on eût dit que tout ce qu'il y avait de terrestre en elle s'était consumé au feu de son amour, et que de la femme souffrante en ce monde il ne restait plus que l'ange bienheureux prêt à remonter au ciel.

Mais tout à coup, en détournant les yeux dedessus son père, le regard de Constance rencontra celui de Roger. Elle s'arrêta chancelante et jeta un grand cri. Roger crut qu'elle allait tomber, s'élança vers elle, et, passant ses deux bras à travers la grille :

« O Constance, Constance! dit-il, vous êtes un ange; mais si parfaite que vous soyez, me pardonnerez-vous jamais?

— C'est lui, dit Constance, c'est bien lui. » Et, levant ses deux mains jointes et ses yeux au ciel : « O mon Dieu! dit-elle, je vous remercie. J'avais donc bien fait de croire. J'avais donc bien fait d'espérer. Le voilà revenu!

— Mais il n'en est pas moins vrai qu'il était marié, dit le vicomte de Beuzerie, tenant à prouver à sa fille qu'il ne l'avait point trompée.

— Marié, reprit Constance, marié! Est-ce vrai, Roger?

— Hélas! dit Roger, j'ai été obligé de céder à la nécessité, et voici la lettre que je vous écrivais à cette fatale époque, et que mon père (Dieu l'inspirait sans doute) ne vous a pas remise.

— Alors que venez-vous faire ici, Roger?

— Vous dire que je suis... libre... et vous remercier de votre généreux dévouement.

— Vous êtes libre, Roger; ne dites-vous pas que vous êtes libre?

— Oui, murmura Roger d'une voix presque inintelligible.

— Mon père, s'écria Constance, mon père, je veux sortir d'ici ; oh ! mon Dieu, mon Dieu, moi qui vous demandais de mourir, oh ! maintenant, mon Dieu, je veux vivre, Roger est libre !... »

Chaque tendre parole de la jeune fille était un poignard enfoncé dans le cœur de Roger.

Roger se retourna vers M. de Beuzerie, et lui demanda un moment d'entretien avec Constance.

Le vieillard était si content de ce que sa fille, qu'il croyait perdue à tout jamais, allait lui être rendue, qu'il accorda à l'instant ce que Roger lui demandait, et qu'il sortit même du parloir.

A peine la porte fut-elle refermée que Roger saisit la main de Constance et la couvrit de baisers.

« Oh ! Constance, lui dit-il, vous voyez que j'ai été forcé par une nécessité insurmontable ; dites-moi, est-il bien vrai que vous me pardonniez ?

— Je vous pardonne et je vous aime plus que jamais, Roger. » Puis s'interrompant tout à coup : « Oh ! malheureuse que je suis, s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses deux mains, je vous parle de mon bonheur, Roger, et je ne pense pas à l'ombre de cette pauvre morte que j'insulte et qui me maudit peut-être. »

Roger sentit un frisson passer dans ses veines et poussa un soupir.

« Vous la regrettez, Roger, dit Constance, car sans doute elle était belle, oh ! plus belle que moi ! Ce n'est pas difficile, surtout maintenant ; mais, oh ! mais elle ne vous aimait pas comme je vous aime ; et de cela, j'en suis bien sûre.

— Non, Constance, reprit Roger ; mais je n'en dois pas moins me conformer aux convenances. Il y a pour les deuils un temps obligé.

— Oh ! oui, mon ami, oui, sans doute. Oh ! l'attente avec l'espérance ce n'est rien ; c'est l'attente avec le désespoir qui est mortelle. Maintenant que vous m'êtes revenu après trois ans, je suis sûre de vous, Roger. »

Et elle lui tendit la main avec cette angélique confiance qui avait fait d'elle, presque à son insu, une femme sublime de résignation et de dévouement.

En ce moment, M. de Beuzerie rentra ; les deux jeunes gens se regardèrent en souriant. Ils s'étaient dit tout ce qu'ils avaient à se dire, et cependant il y avait trois ans qu'ils ne s'étaient vus. Mais il y a tant de choses dans les deux mots : *Je t'aime*, que lorsqu'on les a prononcés on a tout dit, et que si l'on veut s'apprendre quelque chose de nouveau, il faut les redire.

« Eh bien ! Constance, es-tu prête, » dit le vieillard.

Constance regarda Roger, comme pour lui demander encore une fois s'il était bien vrai qu'elle dût sortir de son couvent.

« Oui, monsieur, dit le chevalier au vicomte de Beuzerie, oui, mademoiselle consent à nous rendre à tous le bonheur que son absence nous enlevait. »

Constance appuya ses deux mains sur son cœur et respira. Puis ses beaux yeux se relevèrent brillants d'émotion, un éclair de joie fit remonter le sang à ses joues, et elle apparut belle et radieuse comme un ange.

Cependant M. de Beuzerie et sa fille ne pouvaient partir ainsi à l'instant même, la chose eût semblé par trop étrange. De son côté, Roger ne pouvait rester. Il salua donc M. de Beuzerie et Constance dont il baisa une dernière fois la main ; et tandis que le père et la fille prenaient congé de la supérieure et préparaient leur retour, Roger, déchiré d'angoisses et suffoquant à chaque pas, rentrait seul au château d'Anguilhem.

Sa mère le vit passer la figure toute décomposée : elle le suivit sur la pointe du pied, elle écouta à la porte de sa chambre, et elle l'entendit éclater en sanglots.

La pauvre dame se retira chez elle en secouant la tête tristement et comme une femme qui prévoit des malheurs, sans savoir ce que ces malheurs peuvent être ; et, parce que son fils pleurait, elle pleura.

Bientôt le bruit se répandit par toute la province que le vicomte de Beuzerie et le chevalier d'Anguilhem étaient allés rendre ensemble une visite à Mlle Constance de Beuzerie, et qu'à la suite de cette visite la novice avait renoncé à son projet d'entrer en religion et était revenue chez son père.

Chacun crut voir, dans ce retour inespéré de la jeune fille vers des sentiments plus mondains, une prompte solution aux difficultés qui s'étaient élevées jadis entre les deux familles, et que le premier mariage de Roger avait fait renaître plus acrimonieuses que jamais.

Constance elle-même ne doutait pas de son bonheur à venir ; elle avait eu foi dans Roger absent, comment se serait-elle avisée de douter de lui lorsqu'il revenait après trois ans et aussi amoureux que jamais ?

Et en effet, au milieu de tous ses souvenirs de jeunesse, Roger s'était repris à son premier, à son seul amour. Le sentiment qu'il avait éprouvé pour Sylvandire, il le sentait bien maintenant qu'il avait retrouvé Constance, c'était un amour tout sensuel, la fascination de la beauté, si cela peut se dire; aussi cet amour, qui ne reposait sur aucun sentiment élevé, avait-il toujours été un amour plein d'inquiétude et de jalousie; le sentiment qu'il éprouvait pour Constance, c'était du bonheur.

Mais ce bonheur était cruellement troublé par le souvenir de la catastrophe de Marseille. Parfois Roger parvenait à oublier cette terrible nuit, et alors son visage s'éclairait d'une joie suprême; un sourire plein d'ineffable bonheur s'épanouissait sur ses lèvres; puis tout à coup une pensée traversait son esprit : Roger devenait pâle comme la mort, ses cheveux se hérissaient, une sueur froide perlait à la racine de ses cheveux.

Le malheureux voyait disparaître dans le brouillard blanchâtre de l'horizon la tartane fuyant du côté de Tunis.

Roger, comme nous l'avons dit, avait exprimé devant Constance le désir de porter un an le deuil, et Constance avait applaudi à cette observation des convenances. Roger n'avait pas dit un mot de mariage; mais Constance, restée fidèle à Roger malgré son infidélité, en voyant revenir Roger à elle, n'avait pas cru qu'il fût besoin de parler d'une union qui lui paraissait contractée depuis longtemps devant Dieu. Il en résulta donc que lorsque Roger, qui espérait que le bruit de la distraction de la capitale chasserait de son esprit les terreurs qui le tourmentaient, parla, sous le prétexte de veiller à ses affaires longtemps abandonnées, de la nécessité d'un voyage à Paris, Constance ne fit aucune objection, et lui demanda seulement quand il comptait revenir.

« Le plus tôt que je pourrai, » répondit Roger. Et cette réponse suffit à la confiante jeune fille.

Sur ce, Roger prit congé du château d'Anguilhem, du baron, de la baronne, de l'abbé Dubuquoi, de Christophe et de Castor; et après avoir écrit au marquis de Cretté qu'il serait près de lui dans huit jours, il partit à petites journées.

Mais au troisième jour, Roger ne put supporter cette lenteur; elle lui laissait trop de temps pour penser aux choses qu'il voulait oublier. Il prit des chevaux de poste, et arriva la quatrième nuit après son départ.

Il y eut encore un moment terrible pour Roger; ce fut celui où il rentra seul à cet hôtel dont il était sorti avec Sylvandire. A peine osa-t-il lever les yeux, de peur de voir l'appartement de sa femme éclairé, et il s'attendait à ce que quelque domestique allait lui dire :

« Madame est rentrée en l'absence de monsieur le chevalier, et prie monsieur le chevalier de monter chez elle. »

Mais l'appartement était sombre et fermé, et aucune voix ne s'éleva pour parler de Sylvandire.

Breton déshabilla son maître : Roger tremblait devant cet ancien confident de sa jalousie. Il lui semblait que Breton, qui connaissait tous ses griefs contre Sylvandire, le regardait d'une certaine façon qui voulait dire :

« Eh bien! nous avons donc pris notre revanche? »

Mais une épreuve plus terrible que toutes celles-là était celle qui attendait Roger lorsqu'il se présenta chez M. Bouteau. Le regard du beau-père fut scrutateur. On n'est pas juge pour rien; mais Roger avait réuni toutes ses forces pour ce moment, et il le soutint sans baisser les yeux. Le président n'aimait pas sa fille dont il avait pu apprécier le caractère pendant dix-neuf ans qu'il l'avait gardée près de lui; mais il avait l'habitude de questionner, et il n'aurait pas été fâché de trouver, même dans sa famille, un petit procès criminel. Seulement cette fois l'occasion lui en manqua; car comment aller deviner l'imagination de cet expéditif Roger, qui, d'ailleurs, ne réclamait aucune succession.

Il en résulta que maître Bouteau s'affligea avec Roger de la perte que tous deux avaient faite; mais cela d'une façon si modérée qu'il continua à aller dîner de temps en temps chez son gendre, et qu'ils devinrent plus amis que jamais. Ce qui fit admirer à tout le monde cet amour de Roger qui, même après la mort de sa femme, se répandait encore sur toute la famille.

Cette intimité dura trois mois, à la grande édification du cercle qui pouvait l'apprécier. Mais un beau matin, en répondant avec furie à un avocat qui lui répliquait trop hardiment, maître Bouteau, qui était irascible et qui avait le cou gras et court, tomba frappé d'une apoplexie foudroyante et mourut sans reprendre même connaissance, événement qui ne laissa pas de faire un peu de plaisir à Roger, n'en déplaise aux meilleurs gendres du monde, qui, s'ils s'étaient seulement trouvés vingt-quatre heures dans

la position de Roger, auraient compris comment le plus excellent beau-père peut devenir parfois une chose fastidieuse.

A la première nouvelle de cet accident, la fille de chambre qui servait maître Bouteau depuis quinze ans accourut chez Roger. Roger se transporta chez son beau-père ; mais, comme nous l'avons dit, le respectable président ne reprit pas connaissance.

On ouvrit le testament. Maître Bouteau laissait trois cent mille livres à son gendre, cinquante mille livres à Mlle Fanchon, sa femme de chambre, et une centaine de mille livres répartis en legs pieux aux hospices et aux églises.

Quant à l'argent comptant, il n'en était aucunement question ; aussi ne trouva-t-on point traînant un seul petit écu. Mlle Fanchon était une fille d'ordre.

Maître Bouteau fut enterré avec tous les honneurs dus à sa position sociale dans le cimetière du Père-Lachaise, qui commençait à être le cimetière à la mode de cette époque.

Les cent mille écus à lui légués par son beau-père embarrassèrent fort Roger; cet argent lui pesait singulièrement. C'était l'héritage de Sylvandire ; mais où lui faire passer cette somme ? C'était là le hic. D'ailleurs avec cette somme, Sylvandire pouvait se racheter et revenir en France ; cette idée faisait frémir Roger.

Il n'en résolut pas moins de tenir cette somme toujours disponible en bons au porteur.

Passons de maître Bouteau, avec lequel nous avons voulu en finir tout d'un coup, au marquis de Cretté avec lequel, grâce à Dieu, nous n'en avons point encore fini.

Si maître Bouteau avait eu un germe de soupçon, Cretté avait, lui, de son côté, poussé le germe jusqu'au plus complet développement; mais il était à la fois, chose rare! courtisan et délicat; il aimait d'ailleurs Roger comme il eût aimé son frère. Il ne fit donc à son ami aucune question à l'endroit de sa femme; seulement il lui dit par manière de conversation et comme entre deux parenthèses :

« A propos, mon cher, tu sais, j'avais un vieux compte à régler avec ce Royancourt.

— Oui, répondit Roger.

— Eh bien! te sachant hors de toute atteinte, j'ai été le trouver à Utrecht, et là, en pleine cour, je lui ai marché sur le pied de telle façon que je l'ai enfin forcé à se battre.

— Et... demanda Roger.

— Et je lui ai donné un joli petit coup d'épée dans le bas-ventre.

— Tu l'as tué, alors ?

— Non, pas précisément ; il est même à cette heure entre les mains d'un excellent chirurgien ; mais cependant, comme la blessure était grave, je doute qu'il passe l'hiver ; ne t'affecte donc pas trop sérieusement, si tu apprenais, d'un moment à l'autre, qu'il est passé de vie à trépas. »

En effet, on lut un matin, dans la *Gazette de Hollande*, l'article suivant, sous la rubrique d'Amsterdam, mars 1714 :

« M. le marquis de Royancourt est mort ce matin des suites d'une blessure qu'il s'était faite à la chasse. Ce gentilhomme était depuis huit mois chez nous, chargé par Sa Majesté Très-Chrétienne d'une mission extraordinaire. »

« Allons, allons, pensa Roger, il paraît qu'il y a cependant un dieu pour les honnêtes gens, puisque ce dieu me délivre l'un après l'autre de tous mes persécuteurs. Le proverbe a bien raison de dire : Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

Ce fut Cretté qui apporta à son ami cette gazette nécrologique.

« Voilà ta prison payée, lui dit-il, lorsque le chevalier eut lu l'article en question. Je me suis chargé de l'un, et toi tu t'es chargé de... »

Mais Roger devint si pâle, que Cretté s'interrompit tout à coup, et tendant la main à son ami :

« Pardon, chevalier, lui dit-il, mais je ne te demande pas tes secrets ; seulement tu sais que si ces secrets étaient de nature à te compromettre un jour, tu me retrouveras dans l'avenir comme dans le passé. »

Roger serra la main du marquis en poussant un gros soupir, mais il ne lui répondit rien.

Ce qui fit comprendre au marquis que la chose était fort grave.

Aussi Cretté en revint-il à son conseil habituel, qui était la distraction; aussi Cretté qui ne connaissait pas de distraction plus grande que celle que procure une maîtresse, invita-t-il Roger à prendre, ne fût-ce que pour quelque temps, Mlle Poussette. La chose était d'autant plus facile qu'elle était pour le moment avec Chastellux qui, ayant eu aussi des chagrins de cœur, avait eu aussi besoin de consolations.

Mais Roger répondit que ses chagrins à lui étaient de ceux dont on ne guérit pas.

Cretté vit qu'il fallait tout attendre du temps.

Cependant comme le temps n'amenait aucun changement dans la mélancolie de Roger, laquelle au contraire devenait de plus en plus intense, Cretté s'entendit avec ses amis pour lui procurer de temps en temps, et malgré lui-même pour ainsi dire, quelques distractions ; mais ces distractions avaient presque toujours un résultat différent de celui que se proposait cet excellent ami.

Ainsi, un jour que d'Herbigny était venu chercher Roger pour faire avec lui une promenade à cheval à Saint-Cloud, d'Herbigny, convaincu que le marasme de Roger venait du chagrin que lui causait la perte de sa femme, d'Herbigny dit, en voyant passer une dame dans une calèche :

« Ah ! que voici une dame qui ressemble à cette pauvre Sylvañdire. »

Puis, comme il se retournait pour étudier l'effet produit par ces paroles consolatrices, il vit Roger, cramponné des deux mains à sa selle, les cheveux hérissés, les yeux hagards, et pâle comme la mort.

« Qu'il était faible pour cette femme, se dit d'Herbigny en secouant la tête. Allons, c'est fini ; il n'en guérira jamais. »

Et il ramena à l'hôtel Roger plus mort que vif.

Un autre jour, que Roger, d'Herbigny, Cretté et Chastellux, avaient dîné tous quatre ensemble, Chastellux proposa à ses amis de les conduire à la Comédie-Française, qu'il fréquentait beaucoup depuis sa liaison avec Mlle Poussette. Cretté et d'Herbigny acceptèrent, dans le but de distraire Roger. Roger accepta sans savoir ce qu'on lui proposait.

On jouait *Phèdre*, qui commençait à prendre faveur, et *M. de Pourceaugnac*, qui avait à cette époque, comme il l'a encore aujourd'hui, le privilége d'exciter au plus haut degré l'hilarité de l'auditoire. Roger, toujours plongé dans ses réflexions, écouta *Phèdre* sans l'entendre, et commençait cependant à se dérider quelque peu à la comédie, lorsque vint la scène où les deux avocats chantent au malheureux époux limousin accusé d'avoir épousé deux femmes :

« La polygamie est un cas pendable. »

Or cette scène qui fait tordre de joie le public, produisit un effet tout opposé sur d'Anguilhem. Il jeta quelques cris inarticulés que ses amis prirent pour des éclats de rire ; puis, se renversant en arrière, il tomba évanoui dans les bras de Cretté.

On le ramena à l'hôtel fort malade, et toute la nuit il eut le délire.

Cretté eut l'attention d'éloigner tout le monde de lui, et le veilla seul.

Le lendemain, le marquis de Cretté paraissait presque aussi soucieux que son ami, lequel se rétablit bientôt de cette crise, mais tout en conservant une tristesse qui, chaque jour, faisait de nouveaux progrès.

XXIX

COMMENT L'AMBASSADEUR PERSAN MEHEMET-RIZA-BEG VINT A PARIS POUR PRÉSENTER A LOUIS XIV LES HOMMAGES DE SON SOUVERAIN, ET COMMENT LE CHEVALIER D'ANGUILHEM SE TROUVA ENTRAÎNÉ A FAIRE UNE VISITE A CET ILLUSTRE PERSONNAGE.

Ce qui rendait Roger de plus en plus triste, c'est que le temps s'écoulait pour lui avec une rapidité effrayante, et que sur l'année de deuil demandée, neuf mois déjà s'étaient écoulés.

A la rigueur, comme on l'a vu, Roger n'avait rien promis à Constance, mais il était évident que Constance n'avait pas eu besoin des promesses de Roger pour regarder son union avec lui comme arrêtée. Du moment où Roger était allé la prier de sortir du couvent et où elle avait consenti à rentrer dans le monde, c'était sous la condition tacite de devenir la femme de Roger ; tout le monde d'ailleurs le pensait ainsi : le vicomte, la vicomtesse, le baron et la baronne, les voisins et les voisines de campagne, enfin tous ceux qui avaient connu les anciennes amours de Roger et de Constance, et qui avaient entendu parler de leurs nouveaux engagements.

Puis, disons-le, Roger lui-même aimait Constance plus qu'il ne l'avait jamais aimée. Tous les deux jours il recevait une lettre de la jeune fille, et chacune de ces lettres était un nouveau feuillet du livre de son cœur où Roger lisait des promesses d'ineffables joies. La situation était affreuse ; la peur retenait Roger ; l'amour le poussait en avant. Son union avec Constance avait deux faces : l'une souriant au bonheur, l'autre pleurant à la mort.

Vingt fois Roger fut sur le point de partir pour

Anguilhem et de tout avouer à son père et à Constance, mais son bon génie le retint comme Minerve retenait Achille, dans Homère.

Enfin, poussé par tout le monde, forcé dans ses derniers retranchements, perdant la tête après un nouveau délai de six mois, il engagea sa parole pour le mois de décembre 1714, puis fit semblant de tomber malade espérant mourir, puis enfin promit définitivement pour le mois de février 1715.

Constance s'était rendue à toutes ces raisons sans en demander même la cause ; elle avait accepté tous ces retards avec son angélique résignation. D'ailleurs elle avait perdu sa mère dans l'intervalle, et elle aussi avait pris le grand deuil.

Il avait été décidé que le mariage se ferait à Paris, et huit jours avant sa célébration, le baron et la baronne vinrent s'établir à l'hôtel d'Anguilhem, tandis que le vicomte de Beuzerie et sa fille descendaient dans une maison voisine, où Roger leur avait fait préparer un logement.

Tout avait été changé à l'hôtel d'Anguilhem : meubles, tentures, tableaux, tout, jusqu'aux glaces; Roger eût regardé comme une profanation de faire servir à l'usage de Constance un objet quelconque qui eût appartenu à Sylvandire.

Roger, on se le rappelle, avait remis à sa mère sa part dans les diamants laissés par M. de Bouzenois. C'était le cadeau de la baronne à sa belle-fille.

Au reste, le futur mariage du chevalier d'Anguilhem faisait grand bruit de par le monde. On ne s'occupait que de cela et de l'arrivée de l'ambassadeur persan Mehemet-Riza-Beg, qui était, comme nous l'avons dit, arrivé dans la capitale porteur de présents de la part de son souverain pour Louis XIV. Les dames allaient voir cet ambassadeur le soir, et les hommes le matin.

Un mot sur ce singulier personnage qui, pour se mêler un peu tard à notre histoire, n'en mérite pas moins une mention toute particulière.

Mehemet-Riza-Beg était, pour le moment, comme nous l'avons dit, le personnage dont, avec le chevalier d'Anguilhem, on s'occupait le plus. Cependant, nous devons avouer avec la modestie dont nous avons donné tant de preuves dans le courant de cette très-véridique histoire, qu'on ne s'occupait du chevalier que dans un certain cercle du monde parisien, tandis qu'on s'occupait de Mehemet-Riza-Beg par toute la France.

En effet, depuis Ab-Dallah qui, en l'an 807, avait été envoyé en ambassade par Aaron, roi de Perse, à Charlemagne, empereur d'Occident, et qui lui avait amené, de la part de son maître, un éléphant vivant, ce qui fut regardé comme une grande merveille, nos souverains successifs n'avaient reçu aucun message direct du pays des Mille et une Nuits; lorsque, vers le milieu de l'année 1714, le bruit se répandit que le shah de Perse Ussein, petit-fils du grand Sephi, et fils du sultan Soliman, ayant entendu vanter jusque dans Ispahan, sa capitale, les mérites du grand roi Louis XIV, avait résolu de lui envoyer un ambassadeur avec des présents. Cette nouvelle, encore incertaine, avait paru flatter singulièrement l'orgueil du conquérant de la Flandre; et comme si, au moment de lui rappeler le néant des grandeurs humaines, le ciel eût voulu donner un dédommagement à sa vanité, on apprit bientôt que Mehemet-Riza-Beg était débarqué à Marseille.

C'était une grande nouvelle pour Versailles que l'arrivée de cet ambassadeur. Le vieux roi, constamment tourmenté par son entourage de bâtards, frappé par la main de Dieu dans la personne de ses fils et de ses petits-fils, devenait de plus en plus maussade; si bien que Mme de Maintenon, femme de ressources cependant, se plaignait à ses familiers de cette tâche terrible qu'elle avait entreprise d'amuser l'homme le plus inamusable non-seulement de France et de Navarre, mais encore de l'Europe tout entière.

Mehemet-Riza-Beg arrivait donc, comme on le voit, on ne peut plus à point pour galvaniser, comme on dirait aujourd'hui, ce grand tombeau qu'on appelait Versailles, et ce grand cadavre qu'on appelait Louis XIV.

Aussi y avait-il des gens qui disaient tout bas que Mehemet-Riza-Beg n'était point l'ambassadeur d'Ussein, shah de Perse, mais de Mme de Maintenon, reine anonyme de France.

Quoi qu'il en fût, et de quelque part qu'il vînt, Mehemet-Riza-Beg avait été reçu avec les plus grands honneurs. A peine avait-on appris son arrivée à Marseille, que le roi avait envoyé à sa rencontre M. de Saint-Olon, son ambassadeur près du roi de Maroc : en effet, les honneurs dus aux envoyés extraordinaires avaient été tout le long de la route rendus à Mehemet-Riza-Beg, lequel était arrivé à Charenton, le 26 janvier, avait fait son entrée dans la capitale, le 7 février suivant, et avait été reçu en audience solennelle le 19 du même mois.

Or, comme nous l'avons dit, l'ambassadeur était la curiosité du jour; on ne parlait que de ses magnificences, de ses singularités, et des tourments que ses capricieuses boutades faisaient subir au baron de Breteuil, chargé par le grand roi de recevoir ce diplomate deux fois extraordinaire que lui envoyait son frère le shah de Perse.

Il était donc tout naturel qu'après avoir vu Versailles et Paris, M. de Beuzeric et sa fille demandassent à voir l'ambassadeur.

Roger, qui s'épanouissait à l'approche de son bonheur nouveau, ne crut pas devoir refuser cette petite satisfaction à sa fiancée.

Il fut donc convenu que, comme la bénédiction nuptiale devait avoir lieu à midi, et que rien n'est ennuyeux pour les nouveaux époux comme cette journée de noces pendant laquelle ils sont obligés de recevoir les compliments des parents et amis, il fut donc convenu, dis-je, qu'entre la bénédiction nuptiale et le dîner, on irait faire la visite projetée au susdit ambassadeur.

Le 26 février était le jour fixé pour l'union de Constance et du chevalier. A force d'envisager ce moment solennel pour tous et terrible pour lui, Roger avait fini, non point par oublier la situation où ce second mariage le mettait, mais par s'étourdir sur elle.

Bref, il était comme ces gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, qui savent que d'un moment à l'autre cette vie peut leur être reprise, mais qui, en attendant, veulent faire aussi joyeux que possible les jours qui leur restent à vivre.

Roger, depuis le matin, s'était donc enivré du bonheur de voir Constance, et il avait tout oublié en la regardant.

En sortant de Saint-Roch, où Roger s'était marié, les dames ramenèrent Constance chez elle, afin de la déshabiller, et lui et Cretté s'acheminèrent vers l'hôtel des ambassadeurs, où logeait Mehemet-Riza-Beg. Les hommes, comme nous l'avons dit, étaient reçus le matin et les femmes dans l'après-midi.

Le marquis de Cretté connaissait le baron de Breteuil et lui avait fait demander des billets.

Tous deux, grâce à leurs billets, furent donc introduits chez Son Excellence. Il y avait foule, et l'on passait quatre par quatre devant l'ambassadeur assis sur une natte au milieu de son salon, et qui saluait gravement les hommes à mesure qu'ils passaient. On annonçait les visiteurs au fur et à mesure.

Quand vint le tour des deux amis, on annonça, comme on avait fait pour les autres, le marquis de Cretté et le chevalier d'Anguilhem.

En ce moment, Riza-Beg était occupé à fumer, ou plutôt une esclave, à genoux devant lui, était en train d'allumer sa pipe.

Roger remarqua que cette esclave, dont ils ne pouvaient voir que le dos, était d'une tournure fort agréable.

En entendant prononcer les noms du marquis de Cretté et du chevalier d'Anguilhem, l'ambassadeur fit un mouvement et l'esclave se retourna.

Les deux gentilshommes, qui avaient déjà fait quatre pas dans le salon, s'arrêtèrent tout court et se regardèrent, immobiles et livides, comme si la tête de cette esclave, pareille à celle de Méduse, les eût changés en marbre; puis, après un instant de stupéfaction, ils se prirent par la main et sortirent de la salle, à reculons, sans même avoir vu l'ambassadeur.

« Oh! Roger, dit le marquis en arrivant dans l'antichambre, quelle ressemblance !

— Cretté, répondit d'Anguilhem, ce n'est pas une ressemblance; c'est Sylvandire elle-même, et je suis perdu. »

Alors, en deux mots, il raconta son histoire au marquis; au reste, il avait peu de choses à lui apprendre. Dans sa nuit de délire, il avait à peu près tout dit.

« En ce cas, s'écria Cretté, il faut fuir et sur-le-champ; prends vite tout ce que tu as d'or et de diamants, et pars pour la Flandre, la Hollande ou l'Angleterre; vas au bout du monde, mais pars. »

Roger ne bougeait pas de place.

« Mais comment est-elle venue avec cet animal d'ambassadeur? dit Cretté.

— Qui peut sonder les desseins de Dieu! répondit lugubrement d'Anguilhem.

— Allons! allons! s'écria le marquis en l'entraînant; pas de théologie, ne perds pas une seconde; envoie chercher des chevaux de poste, monte en voiture et pars.

— Partir sans Constance; jamais! jamais!

— Mais, mon cher, sais-tu à quoi tu t'exposes?

— A la mort, je le sais; mais que m'importe de mourir pourvu que je ne meure que demain.

— Permets-moi de te dire que voilà un raisonnement parfaitement absurde. Demain, mon cher, tu auras, je l'espère, encore moins envie de mourir

qu'aujourd'hui. Il faut vivre, morbleu! et vivre longtemps; ainsi pars donc aujourd'hui, à l'instant même : dis-moi où tu vas seulement, et demain, ce soir, je t'envoie ta femme, je te la conduis s'il le faut où tu seras, et une fois ensemble, vous oublierez l'ambassadeur, vous oublierez Sylvandire, vous oublierez l'univers.

— Non, Cretté, non, abandonne-moi; tu vois bien que je porte malheur!

— Oh! si tu perds la tête, chevalier, cela va véritablement devenir insupportable; mais veux-tu donc servir de risée à toute la France. Veux-tu... diable! rappelle-toi la potence de M. de Pourceaugnac. A propos, voilà donc pourquoi...

— Hélas! oui, mon ami.

— Pauvre garçon! Mais je te le répète, prends un parti, Roger, le roi ne plaisante pas avec les mœurs, peste! Songe au For-l'Évêque, à la Bastille, à Châlons-sur-Saône. Quinze mois de prison pour avoir négligé ta femme, et que sera-ce donc pour l'avoir vendue? »

Tout en discourant ainsi, ils rentrèrent à l'hôtel d'Anguilhem. Constance en était sortie à son tour pour faire avec la baronne et ses jeunes compagnes sa visite à l'ambassadeur.

Cretté profita de ce moment pour pousser Roger à prendre une résolution. Roger avait à peu près trente mille francs d'argent comptant chez lui, et deux cent mille francs de diamants, c'était plus qu'il n'en fallait pour pourvoir aux premiers besoins. Il était donc à peu près décidé à fuir lorsque toutes les dames rentrèrent. Les portes de l'hôtel des ambassadeurs, par un des nombreux caprices de Riza-Beg, avaient été fermées tout à coup, et la réception remise à cinq heures du soir.

La vue de Constance produisit son effet. Roger n'eut plus la force de fuir, ni le courage de tout révéler; on annonça que le dîner était servi. Roger suivit machinalement les convives, et se mit à table avec une telle préoccupation que tout le monde la remarqua.

Mais un jour de noces, la tête d'un nouveau marié peut être en proie à des préoccupations de tant de natures différentes, que personne n'eut l'indiscrétion de lui demander à quoi il songeait; seulement, de temps en temps Constance le regardait avec inquiétude, et au moindre bruit d'Anguilhem et Cretté tressaillaient et portaient les yeux sur la porte.

Ils atteignirent ainsi le dessert; Roger et Cretté commençaient à se rassurer quelque peu. Roger souriait à sa femme et lui rendait la vie par son sourire. Cretté racontait avec cette aristocratie charmante, que si peu de personnes ont conservée de nos jours, quelques-unes de ces anecdotes que personne n'ose plus raconter, lorsque tout à coup un négrillon fort maussade entra et demanda M. le baron d'Anguilhem.

M. d'Anguilhem père se levait déjà lorsque Roger, comprenant que c'était à lui que le message s'adressait, fit signe à son père de se rasseoir, et pâle comme la mort suivit le négrillon.

Roger descendit l'escalier sans avoir la force d'adresser une seule question à son guide. D'ailleurs, s'il lui fût resté quelque doute, la chose lui eût été promptement expliquée. Il vit, au milieu de la cour, une chaise à deux places, et dans cette chaise, assise au fond, la jeune esclave qu'il avait reconnue le matin et dont la reconnaissance avait produit sur lui un si terrible effet.

L'esclave fit signe à Roger d'entrer dans la chaise et de prendre place vis-à-vis d'elle.

Roger obéit sans prononcer une parole et s'assit sur le devant. Le négrillon referma la portière de la chaise. Les deux anciens époux se retrouvèrent en tête-à-tête.

« Enfin, dit Sylvandire, je vous revois donc, mon cher Roger; ce n'est pas sans peine, Dieu merci! »

Roger s'inclina.

« Vous ne comptiez pas sur moi pour aujourd'hui, n'est-ce pas? reprit Sylvandire, en se donnant vis-à-vis de Roger le petit plaisir que prend le chat qui joue avec la souris avant de la dévorer.

— Non, je l'avoue, répondit Roger.

— Oui, vous me croyiez à Constantinople, au Caire, ou tout au moins à Tripoli, mais je vous aimais tant, cher ami, que je n'ai pu supporter votre absence, et que j'ai saisi avec empressement la première occasion qui s'est présentée de revenir en Europe.

— Vous êtes bien bonne! murmura Roger.

— Mais comment ai-je été récompensée de cet amour? J'arrive, je m'informe de vous, on me dit que vous allez prendre une autre femme, et aujourd'hui, aujourd'hui même, vous vous mariez; mais savez-vous que je suis jalouse, ingrat! »

Chacune de ces paroles glaçait le pauvre Roger; enfin, après un instant de silence pendant lequel

Sylvandire ne détourna point l'œil de dessus lui :

« Mais enfin, que me voulez-vous? demanda Roger.

— Je voudrais savoir pour quel prix vous m'avez vendue, afin d'ajouter cette somme aux petites réclamations que j'ai à vous faire.

— Ma foi, dit Roger, je pouvais bien, au bout du compte, faire vendre une femme qui m'avait fait emprisonner.

— J'aurais dû faire pis encore, scélérat que vous êtes! répondit Sylvandire du ton le plus caressant.

— Me faire tuer, n'est-ce pas? Ah! ma foi, madame, si vous aviez agi ainsi, vous m'auriez, je vous l'avoue, rendu un fier service.

— Écoutez, dit Sylvandire, trêve de plaisanteries et causons affaires.

— Volontiers, répondit Roger; mais je vous jure que pour mon compte je ne plaisante pas et ne suis pas le moins du monde disposé à plaisanter. Parlez donc aussi sérieusement que vous le voulez, je vous écoute.

— Roger, reprit Sylvandire, savez-vous que, sans vous en douter, vous avez fait mon bonheur? J'ai rencontré Mehemet-Riza-Beg, je lui ai plu, et il m'a épousée.

— Comment! s'écria Roger avec un rayon d'espoir, et vous aussi, vous êtes mariée?

— Oui, mais à la manière mahométane, ce qui est fort bon peut-être là-bas, mais ne vaudrait certainement rien ici. Il en résulte que moi je n'ai réellement qu'un mari, tandis que vous, vous avez deux femmes. Or, vous le savez, mon cher mari, la polygamie est...

— Oui, oui, je le sais, dit Roger.

— Vous êtes donc parfaitement pris, parfaitement en mon pouvoir, car j'ai attendu que la chose fût faite, vous comprenez bien; et, dans tous les cas, quand même vous ne seriez pas venu poliment me faire votre visite ce matin, vous auriez eu la mienne ce soir.

— Mais vous voulez donc me perdre? s'écria Roger.

— Vous êtes fou! Que m'en reviendrait-il de vous perdre? Non, mon cher Roger, je veux d'abord que vous me rendiez les cent mille écus dont vous avez hérité de mon pauvre père.

— Oh! ceci, s'écria Roger, c'est trop juste, et ils sont là en bons au porteur, tout prêts à vous être remis. »

Et Roger fit un mouvement pour descendre de la chaise et aller chercher le portefeuille.

Mais Sylvandire l'arrêta.

« Attendez donc, attendez donc, dit Sylvandire. Oh! ce n'est pas tout, et vous n'en serez pas quitte à si bon marché.

— J'attends, dit Roger.

— Plus, les cent mille écus de ma dot.

— Comment! de votre dot; vous savez bien que ces cent mille écus-là, je ne les ai jamais reçus.

— Je sais qu'ils sont portés sur mon contrat de mariage, et que je ne puis en faire tort à mon second mari, dont les procédés, vous en conviendrez, sont bien différents des vôtres; puisqu'il m'a achetée, et que vous, vous m'avez vendue.

— Eh bien! dit Roger, à la bonne heure, ces cent mille écus, je vous les donnerai encore.

— Puis... dit Sylvandire.

— Comment! il y a encore autre chose, s'écria Roger.

— Sans doute, il y a le prix de ma personne que vous avez reçu. Que diable! mon cher Roger, j'étais, sinon majeure, du moins émancipée, et je pouvais toucher moi-même; on n'est pas fille d'un jurisconsulte pour rien.

— Quant à cela, dit Roger, je puis vous donner ma parole d'honneur que je n'ai pas touché un sou, et même... et même, tenez, que j'ai donné cinq cents pistoles en retour.

— Oh! ce n'est pas galant, ce que vous me dites-là, monsieur, répondit en minaudant Sylvandire; mais comme vous êtes homme d'honneur et que vous me donnez votre parole, je vous crois; ainsi donc ce sera, si vous le voulez bien, six cent mille livres.

— Quand les voulez-vous? demanda Roger.

— J'avais bien envie cependant, continua Sylvandire sans répondre à la question, j'avais bien envie de paraître au salon au lieu de m'arrêter dans la cour, et de faire annoncer tout à coup, par l'honnête Breton... vous avez toujours Breton? »

Roger s'inclina affirmativement.

« Et de faire annoncer par l'honnête Breton Mme d'Anguilhem, afin de voir votre figure renversée entre vos deux femmes, Turc que vous êtes! Mais j'ai préféré une autre satisfaction. Vous me donnerez, comme je vous l'ai dit, six cent mille livres d'abord, et ensuite nous verrons.

— Où voulez-vous que je fasse porter cette somme? demanda Roger.

— A l'ambassade, répondit Sylvandire. Vous demanderez l'esclave favorite de Son Excellence Mehemet-Riza-Beg; je saurai ce que cela veut dire, et je me rendrai à l'invitation.

— Et quand vous faut-il ces six cent mille livres? demanda Roger, répétant la question qui était restée sans réponse.

— Dans deux heures.

— Dans deux heures! s'écria Roger; mais autant vaut me demander de me faire sauter la cervelle. Comment voulez-vous que je réunisse cent mille écus dans deux heures?

— Mais vous avez des diamants, vendez-les; vous avez des amis, faites un appel à leur bourse. Je suis fâchée d'être si exigeante, mais nous partons très-incessamment, mon cher Roger. Son Excellence Mehemet-Riza-Beg n'est même restée que sur la demande pressante que je lui ai faite d'attendre que votre mariage fût célébré.

— Dans deux heures! dans deux heures! s'écria Roger, mais c'est impossible, attendez au moins jusqu'à demain matin.

— Je n'attendrai pas une minute.

— Alors faites ce que vous voudrez.

— Ce que je veux? oh! mon Dieu, c'est bien simple; je vais entrer à l'hôtel, monter dans notre chambre, et me coucher en vous attendant. Angola, continua Sylvandire en s'adressant au négrillon et en faisant un mouvement pour descendre, ouvrez, je veux sortir. »

Le négrillon porta la main au bouton de la portière: Roger arrêta Sylvandire.

« Mais songez donc aux conséquences?

— Il n'y a de conséquences que pour vous. Mehemet n'a d'autre droit sur moi que de m'avoir achetée. Or je doute qu'une pareille vente soit fort légale en France. De plus, comme c'est vous qui m'avez vendue, vous serez mal venu à me reprocher ce qui s'est passé pendant que j'étais dans la possession de mon acquéreur.

— Mais, madame...

— Écoutez, dit Sylvandire. J'ai dit que je vous donnais deux heures, et comme je n'ai qu'une parole, je vous les donne encore; mais si, dans deux heures, écoutez-moi bien...

— Ah! je ne perds pas une parole, répondit Roger avec un soupir.

— Si dans deux heures les six cent mille livres ne sont pas à l'hôtel de l'ambassade...

— Eh bien? demanda Roger avec anxiété.

— Eh bien! mon cher Roger, répondit Sylvandire, attendez-vous à entendre annoncer Mme Roger d'Anguilhem et à me voir paraître. »

Sur quoi Sylvandire salua son mari d'un charmant petit mouvement de tête et d'un adorable sourire; puis le négrillon, sur un signe de sa maîtresse, ouvrit la portière de la chaise, et Roger sortit.

Aussitôt la chaise se mit en mouvement pour s'éloigner; mais jusqu'à la grande porte, Sylvandire, la tête entièrement hors de la litière, continua de saluer Roger de la main.

XXX

COMMENT LE MARQUIS DE CRETTÉ NÉGOCIA L'AFFAIRE AU NOM DU CHEVALIER D'ANGUILHEM, ET COMMENT IL S'EN SUIVIT, POUR TOUTE CETTE HISTOIRE, UN DÉNOUMENT DES PLUS INATTENDUS.

Roger retrouva Cretté qui l'attendait sur la dernière marche de l'escalier.

« Eh bien? lui demanda le marquis.

— Eh bien! mon ami, c'était elle, dit Roger.

— Je m'en étais douté. Que veut-elle? que demande-t-elle?

— Des choses impossibles.

— Mais enfin...

— Six cent mille livres dans deux heures.

— Six cent mille livres dans deux heures, répéta Cretté, bon!

— Comment! bon; mais je n'en ai que trois cent mille là-haut; et, d'ici à deux heures, si je n'en ai pas trouvé trois cent mille autres, ce qui est impossible...

— Eh bien! si tu n'en as pas trois cent mille autres, que fait-elle?

— Elle vient à l'hôtel et se fait annoncer publiquement sous le nom de Mme Roger d'Anguilhem.

— Elle ne le fera pas.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien; mais si elle avait pu le faire, elle l'aurait fait.

— Ah! mon ami...

— Écoute, Roger, on te demande de l'argent, on

ne reprend pas ses droits, on se cache, il y a quelque chose là-dessous.

— Mais, mon ami, elle ne se cache pas, puisque dans deux heures, m'a-t-elle dit, elle se fait annoncer chez moi sous le nom de ma femme.

— Oui, je sais bien, c'est inquiétant.

— Mon ami, je vais remonter chez moi et me brûler la cervelle.

— Il sera toujours temps d'en venir là, laisse-moi donc faire.

— Mais que vas-tu faire ?

— Je n'en sais rien, mais je vais tâcher de te sauver.

— Ah ! mon ami, mon seul ami, mon cher Cretté, s'écria Roger en se jetant entre les bras du marquis.

— Eh bien ! oui, je sais tout cela, répondit Cretté ; mais il ne s'agit pas de perdre notre temps à nous attendrir dans les bras l'un de l'autre.

— Que faut-il que je fasse ? Je m'abandonne à toi, ordonne, j'obéis.

— Retiens tes convives au salon : il est huit heures et demie seulement, cela sera donc facile ; fais bon visage si tu peux, je ne veux pas trop exiger de toi, pauvre ami ; empêche que personne ne pénètre dans ton salon sans avoir parlé à Breton.

— Je le mettrai de garde à la porte.

— Maintenant donne-moi les trois cent mille livres de bons au porteur. Tout ce que tu as de bijoux, tout ce que tu possèdes d'argent comptant. Je passe chez moi et je vide mon secrétaire, je passe chez mon notaire et je taris sa bourse. C'est bien le diable si nous n'arrivons pas à la somme voulue.

— Oui, oui, Cretté ; trouve-moi cette somme, vends tout ; sauve-moi ! »

Et Roger remonta avec son ami, prit les trois cent mille livres, passa avec lui dans la chambre de Constance, et prit tous les diamants qu'il avait donnés à sa femme. Puis, sautant dans sa voiture, qu'il avait ordonné d'atteler pendant ce temps, Cretté partit au galop de ses chevaux.

Roger rentra au salon, et, comme le lui avait prescrit Cretté, il fit aussi bonne contenance que possible.

Pendant ce temps, Cretté courait chez lui et prenait vingt-cinq mille livres, de là il passait chez son notaire qui lui en donnait cinquante mille. Tout cela, avec trente mille livres d'argent comptant que lui avait remis Roger, et les diamants cotés au prix de l'inventaire, faisait près des six cent mille livres demandées.

Toutes ces courses avaient pris une heure et demie. Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

En sortant de chez son notaire, il ordonna de toucher à l'hôtel des ambassadeurs.

Cinq minutes après, il mettait pied à terre à la porte.

Il monta l'escalier. C'était l'heure où, grâce au changement opéré dans les réceptions, les femmes descendaient.

Il rencontra Mlle Poussette qui venait de faire sa visite et qui regagnait sa voiture en riant aux éclats.

Cretté essaya de l'éviter, craignant qu'elle ne lui fît perdre un temps précieux ; mais il n'y eut pas moyen ; Mlle Poussette l'avait aperçu, elle se laissa aller dans ses bras en se pâmant de rire.

« Eh bien ! voyons, que se passe-t-il donc, demanda Cretté, et qui vous fait rire ainsi, mademoiselle ?

— Ah ! mon cher marquis, s'écria Mlle Poussette, l'aventure la plus inouïe, la plus miraculeuse, la plus inattendue, la plus mythologique, la plus fabuleuse...

— Mon Dieu ! se demanda Cretté à lui-même, aurait-elle par hasard reconnu Sylvandire ?

— Une aventure comme on n'en trouve que dans les romans, dans les livres de fées, dans les contes des *Mille et une Nuits,* une aventure que vous ne voudrez pas croire.

— Si, si, s'écria Cretté, si, je vous croirai ; mais dites vite, ma charmante, car je suis pressé.

— Vous montez chez l'ambassadeur ?

— Oui.

— Eh bien ! regardez-le bien en face, bien entre les deux yeux comme je vous regarde dans ce moment-ci, ôtez-lui en imagination sa barbe et ses moustaches, et venez me voir demain matin, je ne vous dis que cela ; ou même ce soir si vous l'aimez mieux, monsieur le marquis, ajouta-t-elle avec un petit serrement de main et un sourire des plus gracieux.

— Comment ! dit Cretté, que je regarde l'ambassadeur en face, que je le regarde entre les deux yeux, que je lui ôte sa barbe et ses moustaches... Poussette, ma chère amie, mon adorable, connaîtriez-vous l'ambassadeur, par hasard ?

— Si je le connais !... Comme je vous connais,

comme je connais d'Herbigny, comme je connais Chastellux... comme j'eusse probablement connu votre ami Roger s'il n'avait pas toujours fait le cruel.

— Poussette ! ma chère enfant, s'écria le marquis, tu peux me sauver la vie...

— A vous, marquis?

— Non, pas à moi précisément, mais à mon meilleur ami, ce qui est absolument la même chose... à Roger.

— Que faut-il faire pour cela?

— Cet ambassadeur, qui est-il, son nom, Poussette, son nom? vingt mille livres et les bonnes grâces du plus beau gentilhomme de Paris, je m'y engage en son nom, s'il ne paye pas, je payerai. Poussette, ma bonne amie, quel est le nom de cet ambassadeur?

— Ah! fi donc, vous me croyez intéressée, marquis, vous mériteriez bien...

— Poussette, son nom? et je suis à minuit chez toi avec les vingt mille livres, attends-moi.

— Eh bien! marquis, c'est... vous ne le croirez jamais.

— Va toujours. Je crois invariablement ce que me disent les femmes.

— C'est...

— Poussette, tu me fais mourir.

— Eh bien! c'est l'Indien.

— Quel Indien?

— Mais l'Indien, vous savez bien, mon amant jaune.

— L'adversaire de Roger, l'homme au procès? Afghano!

— Lui-même.

— Ah! Poussette de mon cœur, viens que je t'embrasse! »

Et Cretté serra la demoiselle dans ses bras, sans s'inquiéter d'être vu par les personnes qui continuaient de descendre de chez l'ambassadeur.

« Mais en es-tu bien sûre? continua-t-il, ne pouvant croire à une si heureuse nouvelle.

— Je vous dis que je l'ai reconnu, malgré sa barbe qu'il a laissé pousser, malgré ses dents teintes en noir, malgré ses oncles teints en rouge, et quoiqu'il ait fait semblant de ne pas me voir, le monstre! Ah! marquis, marquis, que les hommes sont ingrats!

— Ma chère Poussette, dit Cretté, je veux être pour vous la preuve du contraire; à minuit je serai chez vous; attendez-moi donc à souper.

— Et si Chastellux vient?

— Vous lui direz que vous avez la migraine.

— Comme vous arrangez cela, monsieur le marquis, dit Mlle Poussette en tâchant de rougir.

— Moins bien que vous, je le sais, ma Vénus, aussi je m'en rapporte entièrement à votre sagacité. Adieu, Poussette, et si vous m'avez dit vrai, eh bien! vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie. »

Mlle Poussette regagna sa chaise, et Cretté monta les escaliers quatre à quatre. A la porte de l'ambassadeur, le négrillon l'arrêta.

« Que voulez-vous? dit-il, l'heure de la réception des hommes est passée pour Son Excellence.

— Aussi n'est-ce point Son Excellence que je demande, répondit Cretté; c'est son esclave favorite.

— Alors vous venez...

— De la part du chevalier d'Anguilhem.

— En ce cas entrez. »

Et le négrillon introduisit Cretté dans une chambre meublée à l'orientale, puis il le laissa seul en lui disant qu'il allait prévenir la personne que monsieur le marquis demandait.

En effet, cinq minutes après, Sylvandire entra.

« Ah! c'est vous, monsieur le marquis? dit Sylvandire; j'avais un pressentiment que j'allais avoir le plaisir de vous revoir. Ce pressentiment ne m'a point trompée. Avez-vous les six cent mille livres!

— Non, répondit hardiment le marquis.

— Et alors pourquoi êtes-vous venu ici?

— Pour parler à votre maître, Son Excellence Mehemet-Riza-Beg.

— De quelle part, seigneur? demanda Sylvandire en raillant.

— Mais de la part de M. Voyer d'Argenson, lieutenant général de la police du royaume. »

Sylvandire pâlit; Cretté remarqua l'effet que produisaient ses paroles.

« Son Excellence ne peut pas recevoir en ce moment, elle est couchée.

— Eh bien! dit Cretté, je vais aller chercher quelqu'un qui la fera lever.

— Arrêtez, dit Sylvandire, je vais voir si Son Excellence est visible.

— Pardon, belle dame, dit Cretté, mais j'ai mes raisons pour entrer avec vous, ou sinon... » Il fit un pas vers la porte.

« Entrez, » dit Sylvandire.

Et elle ouvrit une porte qui donnait dans un corridor.

Le marquis la suivit et pénétra avec elle jusque dans le salon de l'ambassadeur qui, assis sur sa natte, faisait le gros dos et prenait des airs de seigneurie ridicule.

« Attendez, dit Sylvandire, je vais faire appeler l'interprète.

— Inutile, dit Cretté.

— Comment, marquis! vous savez donc le persan?

— Non, mais Son Excellence aura la bonté de parler français.

— Il ne connaît pas notre langue.

— Vous croyez? » dit Cretté.

Et s'approchant de l'ambassadeur :

« N'est-ce pas, mon cher M. Afghano, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, que, pour moi, vous aurez l'extrême bonté de vous souvenir que vous parlez français? »

L'ambassadeur décroisa ses jambes, se renversa sur une de ses mains, et regarda Cretté en pâlissant.

« Oh là! là! dit Cretté. Mon cher monsieur, si j'avais cru que la figure d'une ancienne connaissance vous produisît cet effet, j'aurais chargé madame de vous prévenir.

— Que voulez-vous, monsieur? dit l'Indien.

— Eh bien! vous le voyez? dit Cretté à Sylvandire; quand je vous disais que Son Excellence ferait une exception pour moi! Ce que je veux, mon cher M. Afghano, reprit Cretté en se retournant vers le faux ambassadeur, je veux vous prévenir que le roi, que vous avez mystifié, saura dans une heure qu'il a été votre dupe. Voilà ce que je veux. »

L'Indien devint livide et porta la main à son poignard.

« Allons, allons, dit Cretté, point de tragédie, mon cher M. Afghano, je vous prie, elle serait inutile; car je vous préviens que j'ai un second qui connaît toute votre histoire, et qui va partir pour Versailles dans une heure si, dans une heure, je ne suis pas de retour à l'hôtel; cependant, mon cher ami, que cela ne vous arrête pas; tuez-moi si cela peut vous être agréable. Je n'ai jamais pu m'illustrer, et une mort semblable me rendrait presque immortel. Le marquis de Cretté tué par Son Excellence Mehemet-Riza-Beg, ambassadeur extraordinaire du très-sublime empereur de la Perse. Diable! Mais je serais trop heureux. Non, non, vous déposez les armes; vous en revenez à des intentions plus pacifiques. Eh bien! soit, je suis bon prince, moi, je veux tout ce qu'on veut. Parlons d'affaires. »

L'ambassadeur se leva et alla lui-même fermer les portes au verrou.

« Oui, je comprends, continua Cretté: vous avez acheté madame, et vous avez bien fait, car madame est charmante; puis, vous avez fait connaissance; et c'est tout naturel; puis, la connaissance faite, il s'est trouvé que vous aviez tous les deux à vous plaindre du même homme, de ce pauvre Roger. Alors vous vous êtes dit : « Eh bien! notre haine est commune, vengeons-nous ensemble. » Sur ces entrefaites, vous avez entendu dire qu'on ne savait plus comment amuser le roi, et comme vous êtes homme d'imagination, vous avez improvisé cette ambassade. Bravo, mon cher, bravo! Il y avait tout à gagner; vous, vous empochiez les présents que Sa Majesté Très-Chrétienne avait la bonté de vous octroyer en échange des babioles que vous lui avez remises au nom de votre souverain, auquel, du reste, vous avez fait la réputation d'un pleutre. Quant à madame, elle s'est dit : « Moi, je me ferai rendre l'héritage de mon père, ce qui est juste; et ma dot, ce qui est beaucoup moins juste, attendu que madame n'a jamais eu de dot. Sur ce, vous êtes arrivée à Paris, et le hasard vous a servie au delà de vos espérances. Vous avez appris que M. d'Anguilhem allait se marier, et vous avez attendu que le mariage fût célébré. Puis, lorsque la chose a été faite, qu'il n'y a pas eu à s'en dédire, vous vous êtes mise immédiatement à fouiller la mine d'or qui venait de s'ouvrir sous vos pas. Ainsi, vous tirez d'abord de lui six cent mille livres par la terreur de la corde qui pend au cou des bigames. Mais ce n'était pas tout : après cette demande venait une autre demande, après cette exigence, une autre exigence, vous viviez toute votre vie à l'ombre de cette bienheureuse potence, rançonnant le chevalier de façon que, peu à peu, l'héritage de M. de Bouzenois revenait aux mains de M. Afghano.

« Je crois avoir touché juste, n'est-ce pas, monsieur? n'est-ce pas, madame? reprit Cretté, et arrêtant alternativement sur eux un regard moitié railleur, moitié menaçant. Que diable! on est Français et par conséquent on est né malin, comme dit M. Boileau-Despréaux, que madame a dû lire dans sa jeunesse. »

Sylvandire et Afghano paraissaient anéantis et se courbaient devant Cretté comme deux criminels devant leur juge.

« Ah ! maintenant, dit Cretté, que la position de chacun est claire, que le chevalier peut être pendu comme bigame, que M. Afghano peut être écartelé comme faussaire, que Mme Sylvandire peut être mise à Saint-Lazare comme une coureuse, causons politique.

« Vous avez touché un million à peu près du roi de France, mon cher M. Afghano. Voici trois cent mille livres, héritage de monsieur votre père, dans ce portefeuille, ma chère Mme d'Anguilhem. Vous avez deux millions encore à peu près à vous, monsieur l'Indien ; cela fait en tout, si je sais bien compter, trois millions trois cent mille livres ; c'est un fort joli denier avec lequel on peut se retirer à Tripoli, à Constantinople, au Caire, à Hispahan, à Pékin, où l'on veut enfin, et partout mener une existence de sultan. Je ne m'y oppose pas.

— Monsieur le marquis, dit Afghano, je partirai demain, je vous le jure.

— Un instant, un instant. Vous partirez, je le veux bien, mais à deux petites conditions que je vais vous dire.

— Dites, monsieur, je vous écoute.

— Vous, monsieur, vous jurez de n'y revenir jamais?

— Je le jure.

— Je vous crois, de votre côté, car votre serment m'est garanti par la peur que vous avez d'être découvert ; je ne vous demanderai donc pas d'autre garantie que votre parole, et je suis bien sûr de ne jamais vous revoir. »

L'Indien s'inclina.

« Mais il n'en est pas de même de madame : une fois qu'elle sera séparée de vous, une fois que vous serez partis, une fois que je ne pourrai plus prouver que vous êtes un imposteur et que madame est votre complice, il peut, un jour ou l'autre, reprendre à madame l'envie de revenir s'asseoir au foyer conjugal, ce qui nous gênerait fort, attendu qu'à ce foyer il n'y a de place que pour deux. Je ne m'abandonnerai donc pas à la parole de madame ; mais madame me donnera une petite lettre que je lui dicterai moi-même, et quand j'aurai cette lettre entre les mains, eh bien ! madame sera libre de vous suivre au bout du monde. »

Sylvandire se récria.

« Il le faut, dit Cretté ; c'est dur, j'en conviens, d'être venu pour dicter des lois et d'en recevoir ; mais c'est une condition *sine quâ non*.

— Et si je refuse? dit Sylvandire.

— En sortant d'ici, je vais chez le lieutenant de police ; je lui raconte votre petite supercherie à tous deux, et, dans une demi-heure, vous êtes à la Bastille.

—Mais, dit Sylvandire, nous ne sommes point isolés, monsieur le marquis ; nous ne sommes pas venus ici sans prendre nos précautions. Nous avons des protecteurs puissants.

— Comme ce n'est pas de M. de Royancourt dont il peut être question, puisque j'ai eu l'honneur de lui passer mon épée au travers du corps, je présume que c'est des jésuites que vous voulez parler ?

— Peut-être.

— Hélas ! ma chère Mme d'Anguilhem, quoique vous ayez quelque peu fréquenté ces gens-là, vous ne les connaissez pas encore. Vous les compromettriez furieusement en vous réclamant d'eux. Ils ne sont pas des niais, et ils vous sacrifieront.

— C'est vrai, ce n'est que trop vrai, murmura Afghano.

— En ce cas, dit Sylvandire, il faut donc que je fasse...

— Ce que monsieur le marquis exige, ma chère amie, reprit l'Indien ; croyez-moi, c'est le plus prudent.

— Mais si je vous donne cette lettre, vous nous jurez que vous nous laissez sortir de France, nous et notre argent, sans nous inquiéter ?

— Je m'y engage sur l'honneur, moi, Alphonse, marquis de Cretté.

— Je suis prête, monsieur, dit Sylvandire en s'asseyant devant une table où il y avait du papier, des plumes et de l'encre. Dictez ; j'écris.

« De Tunis, 11 octobre 1713.

« Monsieur d'Anguilhem,

« Ne pleurez plus ma mort avec cette douleur qui, m'a-t-on dit, éclate dans toute votre conduite. Je vis ; et si je suis tombée à la mer, si j'ai feint d'être noyée, c'était un artifice pour me soustraire à la domination d'un époux que, malgré toutes ses attentions, je ne pouvais me résoudre à aimer, pour

passer enfin dans les bras d'un homme que j'adorais. Aujourd'hui, monsieur, je suis devenue sa femme sous d'autres lois divines et humaines, et jamais vous ne me reverrez. Morte pour tous, je veux l'être encore mieux pour vous. Regardez-vous donc, à partir de ce moment, comme parfaitement veuf, et surtout parfaitement libre.

« Et maintenant soyez aussi heureux que je suis heureuse, c'est le dernier vœu que forme pour elle et pour vous celle qui fut

« SYLVANDIRE, DAME D'ANGUILHEM. »

« P. S. Cette lettre vous sera remise par un homme sûr que mon mari expédie en France. »

— A quoi vous servira cette lettre? demanda Sylvandire, après y avoir mis l'adresse et le cachet, et en la tendant au marquis.

— Vous le saurez, madame, si, en manquant à vos engagements, vous nous forciez jamais de nous en servir. »

Et saluant Afghano et Sylvandire, il s'achemina vers la porte, qu'il ouvrit, et du seuil de laquelle il cria à l'ambassadeur, de manière à être entendu de ses gens :

« Daigne, Votre Excellence, agréer tous mes respects! »

Afghano était resté à la même place, tout atterré encore de la scène qui venait de se passer. Mais Sylvandire avait suivi Cretté.

« Marquis, dit-elle tout bas en traversant l'antichambre avec lui, répondez-moi franchement : sa femme est-elle jolie?

— Moins jolie que vous, madame, dit Cretté, mais elle l'aime davantage.

— Que voulez-vous? répondit Sylvandire, je voulais être princesse.

— Encore un mariage comme celui-ci, madame, reprit Cretté, et vous arriverez à votre but; vous êtes déjà ambassadrice! »

Sylvandire poussa un soupir et rentra lentement dans l'hôtel.

CONCLUSION.

Cretté remonta en voiture, remit ses chevaux au galop et rentra chez d'Anguilhem.

Il trouva Constance qui, dans un petit salon, seule et désolée, pleurait de voir son mari si préoccupé et si sombre.

« Il a cru de son honneur, disait-elle, d'acquitter sa parole, mais bien certainement il ne m'aimait plus. »

Au moment où Cretté ouvrit la porte, elle crut que c'était son mari qui venait la chercher et se leva vivement pour courir au-devant de lui; mais voyant que c'était le marquis, elle retomba sur sa chaise.

Cretté comprit tout ce qui se passait dans le cœur de la pauvre jeune femme; il alla à elle et la rassura.

« Allons, allons, dit-il; essuyez ces beaux yeux, chère dame, et rentrons au salon ensemble. Dans un quart d'heure Roger sera bien changé, et je vous réponds de l'avenir. »

Puis il la prit par la main et s'achemina vers le grand salon.

Breton en gardait la porte comme l'ordre lui en avait été donné.

Le marquis de Cretté lui fit signe de venir à lui; Breton obéit.

« Mon ami, lui dit Cretté, ouvre les deux battants de la porte, et annonce, de ta voix la plus solennelle, Mme Roger d'Anguilhem. »

Breton, qui n'avait aucun motif pour empêcher la femme et l'ami de son maître d'entrer, fit ce que Cretté lui commandait, et, enflant ses poumons, ouvrit les portes, et fit retentir les voûtes de ce nom si redouté du chevalier :

« Mme Roger d'Anguilhem! »

Roger, qui essayait de causer avec d'Herbigny et M. de Beuzerie dans le coin le plus reculé du salon, sentit les jambes lui manquer à cette terrible annonce, et, tombant sur un fauteuil, il cacha sa tête entre ses deux mains.

Alors Constance entra rayonnante et le sourire sur les lèvres; Cretté lui donnait la main.

Ils s'avancèrent vers Roger, qui entendait le bruit de leurs pas, qui n'osait regarder, et qui eût voulu disparaître à cent pieds sous terre.

« Eh bien! mon ami, lui dit Cretté en lui frappant sur l'épaule, attouchement qui fit frissonner Roger jusqu'à la moelle des os; qu'as-tu donc? C'est Constance! »

Roger releva la tête en fixant sur son ami des yeux hagards.

« Ah ! Cretté ! ah ! Constance ! s'écria-t-il ; j'avais cru... Pardon...

— Qu'avais-tu cru, voyons ? C'est Mme d'Anguilhem qui vient te chercher, et tu as peur ! dit le marquis en lui donnant la main, et en lui glissant en même temps la lettre de Sylvandire. Il est onze heures, chevalier, emmène ta femme.

— Oh oui ! oh oui ! s'écria Roger, au bout du monde s'il le faut.

— Non pas si loin, reprit Cretté, c'est inutile maintenant. » Puis tandis que les deux époux traversaient le salon pour gagner leur appartement : « Vous ne savez pas la nouvelle ? dit-il ; l'ambassadeur de Perse part demain avec toute sa suite. Je vous engage à voir cet embarquement qui aura lieu à Chaillot, messieurs et mesdames.

— Nous n'irons pas, nous ? dit Constance en ouvrant la porte de la chambre à coucher.

— Oh ! non, » répondit Roger en la fermant.

Le lendemain, Cretté communiqua à son ami les deux engagements qu'il avait pris avec Mlle Poussette, et dont le premier, la remise de vingt mille livres, avait été tenu scrupuleusement la veille par le marquis.

Comme le chevalier était un homme d'honneur et incapable de démentir son ami, nous ne doutons pas qu'en temps et lieu le second engagement n'ait été rempli avec la même fidélité.

Il est inutile de dire que Constance et Roger sont encore cités, non pas à Paris où les grands exemples se perdent vite, mais à Loches et dans les environs, comme le modèle des ménages.

GEORGE.

GEORGE.

I

L'ILE DE FRANCE.

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, pendant une de ces longues, tristes et froides soirées d'hiver, où seul, avec votre pensée, vous entendiez le vent siffler dans vos corridors, et la pluie fouetter contre vos fenêtres; ne vous est-il pas arrivé, dis-je, de prendre en dégoût notre climat sombre, notre Paris humide et boueux, et de rêver quelque oasis enchantée, tapissée de verdure et pleine de fraîcheur, où vous puissiez, en quelque saison de l'année que ce fût, au bord d'une source d'eau vive, au pied d'un palmier, à l'ombre des jameroses, vous endormir peu à peu dans une sensation de bien-être et de langueur.

Eh bien! ce paradis que vous rêviez existe; cet Éden que vous convoitiez vous attend; ce ruisseau qui doit bercer votre somnolente sieste tombe en cascade et rejaillit en poussière : le palmier qui doit abriter votre sommeil abandonne à la brise de la mer ses longues feuilles, pareilles au panache d'un géant. Les jameroses, couvertes de leurs fruits irisés, vous offrent leur ombre odorante. Suivez-moi; venez.

Venez à Brest, cette sœur guerrière de la commerçante Marseille, sentinelle armée qui veille sur l'Océan, et là, parmi les cent vaisseaux qui s'abritent dans son port, choisissez un de ces bricks à la carène étroite, à la voilure légère, aux mâts allongés comme en donne à ses hardis pirates le rival de Walter Scott, le poétique romancier de la mer. Justement nous sommes en septembre, dans le mois propice aux longs voyages. Montez à bord du navire auquel nous avons confié notre commune destinée, laissons l'été derrière nous, et voguons à la rencontre du printemps. Adieu, Brest! salut, Nantes! salut, Bayonne! adieu, France!

Voyez-vous, à notre droite, ce géant qui s'élève à trois mille six cents mètres de hauteur, dont la tête de granit se perd dans les nuages au-dessus desquels elle semble suspendue, et dont à travers l'eau transparente on distingue les racines de pierres qui vont s'enfonçant dans l'abîme? C'est le pic de Ténériffe, c'est l'ancienne Nivaria, c'est le rendez-vous des aigles de l'Océan que vous voyez tourner autour de leurs aires et qui vous paraissent à peine gros comme des colombes. Passons, ce n'est point là le but de notre course, ceci n'est que le parterre de l'Espagne, et je vous ai promis le jardin du monde.

Voyez-vous, à notre gauche, le rocher nu et sans verdure que brûle incessamment le soleil des tropiques; c'est le roc où fut enchaîné six ans le

Prométhée moderne ; c'est le piédestal où l'Angleterre a élevé elle-même la statue de sa propre honte ; c'est le pendant du bûcher de Jeanne d'Arc et de l'échafaud de Marie Stuart ; c'est le Golgotha politique, qui fut dix-huit ans le pieux rendez-vous de tous les navires ; mais ce n'est point encore là que je vous mène. Passons ; nous n'avons plus rien à y faire ; la régicide Saint-Hélène est veuve des reliques de son martyr.

Nous voilà au cap des tempêtes. Voyez-vous cette montagne qui s'élance au milieu des brumes ; c'est ce même géant Adamartor qui apparut à l'auteur de la *Lusiade*. Nous passons devant l'extrémité de la terre ; cette pointe qui s'avance vers nous, c'est la proue du monde. Aussi, regardez comme l'Océan s'y brise furieux, mais impuissant ; car ce vaisseau-là ne craint pas ses tempêtes, car il fait voile pour le port de l'éternité, car il a Dieu même pour pilote. Passons : car au delà de ces montagnes verdoyantes nous trouverions des terres arides et des déserts brûlés par le soleil. Passons : je vous ai promis de fraîches eaux, de doux ombrages, des fruits sans cesse murissant et des fleurs éternelles.

Salut à l'océan Indien, où nous pousse le vent d'ouest ; salut au théâtre des *Mille et une Nuits* ; nous approchons du but de notre voyage. Voici Bourbon la mélancolique, rongée par un volcan éternel. Donnons un coup d'œil à ses flammes et un sourire à ses parfums ; puis, filons quelques nœuds encore, et passons entre l'île Plate et le coin de mire ; doublons la pointe aux Canonniers ; arrêtons-nous au pavillon. Jetons l'ancre, la rade est bonne : notre brick, fatigué de sa longue traversée demande du repos. D'ailleurs, nous sommes arrivés ; car cette terre, c'est la terre fortunée que la nature semble avoir cachée aux confins du monde, comme une mère jalouse cache aux regards profanes la beauté virginale de sa fille ; car cette terre, c'est la terre promise, c'est la perle de l'océan Indien, c'est l'île de France.

Maintenant, chaste fille des mers, sœur jumelle de Bourbon, rivale fortunée de Ceylan, laisse-moi soulever un coin de ton voile pour te montrer à l'étranger ami, au voyageur fraternel qui m'accompagne ; laisse-moi dénouer ta ceinture, oh ! la belle captive ! car nous sommes deux pèlerins de France, et peut-être un jour la France pourra-t-elle te racheter, riche fille de l'Inde, au prix de quelque pauvre royaume d'Europe.

Et vous, qui nous avez suivi des yeux et de la pensée, laissez-moi maintenant vous dire la merveilleuse contrée, avec ses champs toujours fertiles, avec sa double moisson, avec son année faite de printemps et d'étés qui se suivent et se remplacent sans cesse l'un l'autre enchaînant les fleurs aux fruits, et les fruits aux fleurs. Laissez-moi dire l'île poétique qui baigne ses pieds dans la mer, et qui cache sa tête dans les nuages ; autre Vénus née, comme sa sœur, de l'écume des flots, et qui monte, de son humide berceau à son céleste empire, toute couronnée de jours étincelants et de nuits étoilées, éternelles parures qu'elle tenait de la main du Seigneur lui-même, et que l'Anglais n'a pas encore pu lui dérober.

Venez donc, et si les voyages aériens ne vous effrayent pas plus que les courses maritimes, prenez, nouveau Cléofas, un pan de mon manteau, et je vais vous transporter avec moi sur le cône renversé du Pieterboot, la plus haute montagne de l'île après le piton de la rivière Noire. Puis, arrivés là, nous regarderons de tous côtés, et successivement à droite, à gauche, devant et derrière, au-dessous de nous et au-dessus de nous.

Au-dessus de nous, vous le voyez, c'est un ciel toujours pur, tout constellé d'étoiles ; c'est une nappe d'azur où Dieu soulève sous chacun de ses pas une poussière d'or, dont chaque atome est un monde.

Au-dessous de nous, c'est l'île tout entière étendue à nos pieds, comme une carte géographique de cent quatre-vingt kilomètres de tour, avec ses soixante rivières qui semblent d'ici des fils d'argent destinés à fixer la mer autour du rivage, et ses trente montagnes tout empanachées de bois de nattes, de takamakas et de palmiers. Parmi toutes ces rivières, voyez les cascades du Réduit et de la Fontaine, qui, du sein des bois où elles prennent leurs sources, lancent au galop leurs cataractes, pour aller, avec une rumeur retentissante comme le bruit d'un orage, à l'encontre de la mer qui les attend, et qui, calme ou mugissante, répond à leurs défis éternels, tantôt par le mépris, tantôt par la colère ; lutte de conquérants à qui fera dans le monde plus de ravages et plus de bruit ; puis, près de cette ambition trompée, voyez la grande rivière Noire qui roule tranquillement son eau fécondante, et qui impose son nom respecté à tout ce qui l'environne, montrant ainsi le triomphe de la sagesse sur la force, et du calme sur l'emportement. Parmi toutes ces montagnes, voyez encore le morne Brabant, sentinelle géante placée sur la

pointe septentrionale de l'île pour la défendre contre les surprises de l'ennemi, et briser les fureurs de l'Océan. Voyez le piton des trois Mamelles, à la base duquel coulent la rivière du Tamarin et la rivière du Rempart, comme si l'Isis indienne avait voulu justifier en tout son nom. Voyez enfin le Pouce, après le Pieterboot, où nous sommes, le pic le plus majestueux de l'île, et qui semble lever un doigt au ciel pour montrer au maître et à ses esclaves qu'il y a au-dessus de nous un tribunal qui fera justice à tous deux.

Devant nous, c'est le port Louis, autrefois le port Napoléon, la capitale de l'île, avec ses nombreuses maisons en bois, ses deux ruisseaux qui, à chaque orage, deviennent des torrents. Son île des Tonneliers, qui en défend les approches, et sa population barriolée qui semble un échantillon de tous les peuples de la terre, depuis le créole indolent, qui se fait porter en palanquin s'il a besoin de traverser la rue, et pour qui parler est une si grande fatigue qu'il a habitué ses esclaves à obéir à son geste, jusqu'au nègre que le fouet conduit le matin au travail et que le fouet ramène du travail le soir : entre ces deux extrémités de l'échelle sociale, voyez les Lascares verts et rouges, que vous distinguez à leurs turbans qui ne sortent pas de ces deux couleurs, et à leurs traits bronzés, mélange du type malais et du type malabare ; le nègre Yoloff, de la grande et belle race de la Sénégambie, au teint noir comme du jais, aux yeux ardents comme des escarboucles, aux dents blanches comme des perles ; le Chinois court, à la poitrine plate et aux épaules larges, avec son crâne nu, ses moustaches pendantes, son patois que personne n'entend et avec lequel cependant tout le monde traite; car le Chinois vend toutes les marchandises, fait tous les métiers, exerce toutes les professions; car le Chinois, c'est le juif de la colonie ; les Malais, cuivrés, petits, vindicatifs, rusés, oubliant toujours un bienfait, jamais une injure; vendant, comme les bohémiens, de ces choses qu'on demande tout bas; les Mozambiques, doux, bons et stupides, et estimés seulement à cause de leur force ; les Malgaches, fins, rusés, au teint olivâtre, au nez épaté et aux grosses lèvres, et qu'on distingue des nègres du Sénégal au reflet rougeâtre de leur peau ; les Namaquois, élancés, adroits et fiers, dressés dès leur enfance à la chasse du tigre et de l'éléphant, et qui s'étonnent d'être transportés sur une terre où il n'y a plus de monstres à combattre; enfin, au milieu de tout cela, l'officier anglais en garnison dans l'île ou en station dans le port; l'officier anglais avec son gilet rond écarlate, son shako en forme de casquette, son pantalon blanc; l'officier anglais, qui regarde du haut de sa grandeur créoles et mulâtres, maîtres et esclaves, colons et indigènes, ne parle que de Londres, ne vante que l'Angleterre, et n'estime que lui-même.

Derrière nous, le grand port, autrefois port impérial, premier établissement des Hollandais, mais abandonné depuis par eux, parce qu'il est au vent de l'île et que la même brise qui y a conduit les vaisseaux les empêche d'en sortir. Aussi, après être tombé en ruines, n'est-ce aujourd'hui qu'un bourg dont les maisons se relèvent à peine, une anse où la goëlette vient chercher un abri contre le grapin du corsaire, des montagnes couvertes de forêts auxquelles l'esclave demande un refuge contre la tyrannie du maître; puis, en ramenant les yeux vers nous, et presque sous nos pieds, nous distinguerons, sur le revers des montagnes du port, Moka tout parfumé d'aloès, de grenades et de cassis; Moka, toujours si frais qu'il semble replier le soir les trésors de sa parure pour les étaler le matin; Moka, qui se fait beau chaque jour comme les autres cantons se font beaux pour les jours de fête; Moka, qui est le jardin de cette île, que nous avons appelée le jardin du monde.

Reprenons notre première position ; faisons face à Madagascar, et jetons les yeux sur notre gauche : à nos pieds, au delà du Réduit, ce sont les plaines Williams, après Moka le plus délicieux quartier de l'île, et que termine, vers les plaines Saint-Pierre, la montagne du Corps-de-Garde taillée en croupe de cheval; puis, par delà les Trois-Mamelles et les grands bois, le quartier de la Savane, avec ses rivières au doux nom, qu'on appelle les rivières des Citronniers, du Bain-des-Négresses et de l'Arcade, avec son port si bien défendu par l'escarpement même de ses côtes, qu'il est impossible d'y aborder autrement qu'en ami; avec ses pâturages rivaux de ceux des plaines Saint-Pierre, avec son sol vierge encore comme une solitude de l'Amérique; enfin, au fond des bois, le grand bassin où se trouvent de si gigantesques murènes, que ce ne sont plus des anguilles, mais des serpents, et qu'on les a vu entraîner et dévorer vivants des cerfs poursuivis par des chasseurs et des nègres marrons qui avaient eu l'imprudence de s'y baigner.

Enfin, tournons-nous vers notre droite : Voici le quartier du Rempart, dominé par le morne de la Dé-

couverte, au sommet duquel se dressent des mâts de vaisseaux qui d'ici nous semblent fins et déliés comme des branches de saule ; voici le cap Malheureux, la baie des Tombeaux; voici l'église des Pamplemousses. C'est dans ce quartier que s'élevaient les deux cabanes voisines de Mme de Latour et de Marguerite; c'est au cap Malheureux que se brisa *le Saint-Géran;* c'est à la baie des Tombeaux qu'on trouva le corps d'une jeune fille tenant un portrait serré dans sa main; c'est à l'église des Pamplemousses, et deux mois après, que, côte à côte avec cette jeune fille, un jeune homme du même âge à peu près fut enterré. Or vous avez deviné déjà le nom des deux amants que recouvre la même prière et qu'enferme le même tombeau. C'est Paul et Virginie, ces deux alcyons des tropiques, dont la mer semble, en gémissant sur les récifs qui environnent la côte, pleurer sans cesse la mort, comme une tigresse pleure éternellement ses enfants déchirés par elle-même dans un transport de rage ou dans un moment de jalousie.

Et maintenant, soit que vous parcouriez l'île de la Passe de Descorne, au sud-ouest, ou de Mahebourg au petit Malabar, soit que vous suiviez les côtes ou que vous vous enfonciez dans l'intérieur, soit que vous descendiez les rivières ou que vous gravissiez les montagnes, soit que le disque éclatant du soleil embrase la plaine de rayons de flamme, soit que le croissant de la lune argente les mornes de sa mélancolique lumière, vous pouvez, si vos pieds se lassent, si votre tête s'appesantit, si vos yeux se ferment, si, enivré par les émanations embaumées du rosier de la Chine, du jasmin d'Espagne ou du frangipanier, vous sentez vos sens se dissoudre mollement comme dans une ivresse d'opium, vous pouvez, ô mon compagnon! céder sans crainte et sans résistance à l'intime et profonde volupté du sommeil indien. Couchez-vous donc sur l'herbe épaisse, dormez tranquille et réveillez-vous sans peur, car ce bruit léger qui fait en s'approchant frissonner le feuillage, ces deux yeux noirs et scintillants qui se fixent sur vous, ce ne sont ni le frôlement empoisonné du hoqueira de la Jamaïque, ni les yeux du tigre de Bengale. Dormez tranquille et réveillez-vous sans peur : jamais l'écho de l'île n'a répété le sifflement aigu d'un reptile, ni le hurlement nocturne d'une bête de carnage. Non, c'est une jeune négresse qui écarte deux branches de bambous pour y passer sa jolie tête et regarder avec curiosité l'Européen nouvellement arrivé. Faites un signe, sans même bouger de votre place, et elle cueillera pour vous la banane savoureuse, la mangue parfumée ou la gousse du tamarin; dites un mot, et elle vous répondra de sa voix gutturale et mélancolique : « Mo sella ve mo faire ça que vous vlé. » Trop heureuse si un regard bienveillant ou une parole de satisfaction vient la payer de ses services, alors elle offrira de vous servir de guide vers l'habitation de son maître. Suivez-la, n'importe où elle vous mène; et, quand vous apercevrez une jolie maison avec une avenue d'arbres, avec une ceinture de fleurs, vous serez arrivé; ce sera la demeure du planteur tyran ou patriarche, selon qu'il est bon ou méchant; mais qu'il soit l'un ou l'autre, cela ne vous regarde pas et vous importe peu. Entrez hardiment, allez vous asseoir à la table de la famille; dites : « Je suis votre hôte; » et alors la plus riche assiette de Chine, chargée de la plus belle main de bananes, le gobelet argenté au fond de cristal, et dans lequel moussera la meilleure bière de l'île, seront posés devant vous; et, tant que vous voudrez, vous chasserez avec son fusil dans ses savanes, vous pêcherez dans sa rivière avec ses filets; et, chaque fois que vous viendrez vous-même ou que vous lui adresserez un ami, on tuera le veau gras, car ici l'arrivée d'un hôte est une fête comme le retour de l'enfant prodigue était un bonheur.

Aussi les Anglais, ces éternels jalouseurs de la France, avaient-ils depuis longtemps les yeux fixés sur sa fille chérie, tournant sans cesse autour d'elle, essayant tantôt de la séduire par l'or, tantôt de l'intimider par les menaces; mais, à toutes ces propositions, la belle créole répondait par un suprême dédain, si bien qu'il fut bientôt visible que ses amants, ne pouvant l'obtenir par séduction, voulaient l'enlever par violence, et qu'il fallut la garder à vue comme une *monia* espagnole. Pendant quelque temps, elle en fut quitte pour des tentatives sans importance, et par conséquent sans résultat; mais enfin l'Angleterre, n'y pouvant plus tenir, se jeta sur elle à corps perdu, et, comme l'île de France apprit un matin que sa sœur Bourbon venait déjà d'être enlevée, elle invita ses défenseurs à faire sur elle meilleure garde encore que par le passé, et l'on commença tout de bon à aiguiser les couteaux et à faire rougir les boulets, car de moment en moment on attendait l'ennemi.

Le 23 août 1810, une effroyable canonnade qui retentit par toute l'île annonça que l'ennemi était arrivé.

II

LIONS ET LÉOPARDS.

C'était à cinq heures du soir, et vers la fin d'une de ces magnifiques journées d'été, inconnues dans notre Europe. La moitié des habitants de l'île de de France, disposés en amphithéâtre sur les montagnes qui dominent le grand port, regardaient haletants la lutte acharnée qui se livrait à leurs pieds, comme autrefois les Romains, du haut du cirque, se penchaient sur une chasse de gladiateurs ou sur un combat de martyrs. Seulement, cette fois, l'arène était un vaste port, tout environné d'écueils, où les combattants s'étaient fait échouer, pour ne pas reculer, quand même, et pouvoir, dégagés du soin embarrassant de la manœuvre, se déchirer à leur aise; seulement, pour mettre fin à cette naumachie terrible, il n'y avait pas de vestales au pouce levé; c'était, on le comprenait bien, une lutte d'extermination, un combat mortel; aussi, les dix mille spectateurs qui y assistaient gardaient-ils un anxieux silence; aussi, la mer, si souvent grondeuse dans ces parages, se taisait-elle elle-même, pour qu'on ne perdît pas un mugissement de ces trois cents bouches à feu.

Voilà ce qui était arrivé.

Le 20 au matin, le capitaine de frégate Duperré venant de Madagascar monté sur la *Bellone*, et suivi de *la Minerve*, du *Victor*, du *Ceylan* et du *Windham*, avait reconnu les montagnes du Vent, de l'île de France. Comme trois combats précédents dans lesquels il avait été constamment vainqueur avaient amené de graves avaries dans sa flotte, il avait alors résolu d'entrer dans le grand port et de s'y radouber; c'était d'autant plus facile que, comme on le sait, l'île, à cette époque, était encore toute à nous, et que le pavillon tricolore flottant sur le fort de l'île de la Passe et sur un trois-mâts mouillé à ses pieds, donnait au capitaine Duperré l'assurance d'être reçu par des amis. En conséquence, le capitaine Duperré ordonna de doubler l'île de la Passe, située à deux lieues à peu près en avant de Mahébourg, et pour exécuter cette manœuvre, ordonna que la corvette *le Victor* marcherait la première, que *la Minerve, le Ceylan* et *la Bellone* la suivraient, et que *le Windham* fermerait la marche. La flottille s'avança donc, chaque bâtiment marchant à la suite de l'autre, le peu de largeur du goulet ne permettant pas à deux vaisseaux de passer de front.

Lorsque le *Victor* ne fut plus qu'à une portée de canon du trois-mâts embossé sous le fort, ce dernier indiqua par ses signaux que les Anglais croisaient en vue de l'île. Le capitaine Duperré répondit qu'il le savait parfaitement, et que la flotte qu'on avait aperçue se composait de *la Magicienne*, de *la Néréïde*, du *Syrius* et de *l'Iphigénie*, commandés par le commodore Lambert, mais que comme de son côté le capitaine Hamelin stationnait sous le vent de l'île avec *l'Entreprenant*, *la Manche* et *l'Astrée*, on était en force pour accepter le combat si l'ennemi le présentait.

Quelques secondes après, le capitaine Bouvet, qui marchait le second, crut remarquer des dispositions hostiles dans le bâtiment qui venait de faire des signaux. D'ailleurs, il avait beau l'examiner dans tous ses détails avec le coup d'œil perçant qui trompe si rarement le marin, il ne le reconnaissait pas pour appartenir à la marine française. Il fit part de ses observations au capitaine Duperré, qui lui répondit de prendre ses précautions, et que lui allait prendre les siennes. Quant au *Victor*, il fut impossible de le renseigner; il était trop en avant, et tout signe qu'on lui eût fait, eût été vu du fort et du vaisseau suspect.

Le Victor continue donc de s'avancer sans défiance, poussé par une jolie brise sud-est, ayant tout son équipage sur le pont, tandis que les deux bâtiments qui le suivent regardent avec anxiété les mouvements du trois-mâts et du fort; tous deux cependant conservent encore des apparences amies; les deux navires qui se trouvent au travers l'un de l'autre échangent même quelques paroles. *Le Victor* continue son chemin, il a déjà dépassé le fort, quand tout à coup une ligne de fumée apparaît aux flancs du bâtiment embossé et au couronnement du fort. Quarante-quatre pièces de canon tonnent à la fois, enfilant de biais la corvette française, trouant sa voilure, fouillant son équipage, brisant son petit hunier, tandis qu'en même temps les couleurs françaises disparaissent du fort et du trois-mâts et font place au drapeau anglais. Nous avons été dupes de la supercherie; nous sommes tombés dans le piége.

Mais au lieu de rebrousser chemin, ce qui lui serait possible encore en abandonnant la corvette, qui lui sert de mouche, et qui, revenue de sa surprise, répond au feu du trois-mâts par celui de ses deux pièces de chasse, le capitaine Duperré fait un signal au *Windham*, qui reprend la mer, et ordonne à *la Minerve* et au *Ceylan* de forcer la passe. Lui-même les soutiendra tandis que *le Windham* ira prévenir le reste de la flotte française de la position où se trouvent les quatre bâtiments.

Alors les navires continuent de s'avancer, non plus avec la sécurité du *Victor*, mais mèche allumée, chaque homme à son poste, et dans ce profond silence qui précède toujours les grandes crises. Bientôt *la Minerve* se trouve bord à bord avec le trois-mâts ennemi; mais cette fois c'est elle qui le prévient: vingt-deux bouches à feu s'enflamment à la fois; la bordée porte en plein bois; une partie du bastingage du bâtiment anglais vole en morceaux; quelques cris étouffés se font entendre, puis à son tour il tonne de toute sa batterie, et renvoie à *la Minerve* les messagers de mort qu'il vient d'en recevoir, tandis que l'artillerie du fort plonge de son côté sur elle, mais sans lui faire d'autre mal que de lui tuer quelques hommes et de lui couper quelques cordages.

Puis vient *le Ceylan*, joli brick de vingt canons, pris comme *le Victor, la Minerve* et *le Windham*, quelques jours auparavant sur les Anglais et qui, comme *le Victor* et *la Minerve*, allait combattre pour la France, sa nouvelle maîtresse. Il s'avança léger et gracieux comme un oiseau de mer qui rase les flots. Puis arrivé en face du fort et du trois-mâts, le fort, le trois-mâts et *le Ceylan* s'enflammèrent ensemble, confondant leur bruit, tant ils avaient tiré en même temps, et mêlant leur fumée, tant ils étaient proches l'un de l'autre.

Restait le capitaine Duperré qui montait *la Bellone*. C'était déjà à cette époque un des plus braves et des plus habiles officiers de notre marine. Il s'avança, à son tour, serrant l'île de la Passe plus près que n'avait fait aucun des autres bâtiments; puis, à bout portant, flanc contre flanc, les deux bords s'enflammèrent, échangeant la mort à portée de pistolet. La passe était forcée; les quatre bâtiments étaient dans le port; ils se rallient alors à la hauteur des Aigrettes, et vont jeter l'ancre entre l'île aux Singes et la pointe de la colonie.

Aussitôt le capitaine Duperré se met en communication avec la ville, et il apprend que l'île Bourbon est prise, mais que, malgré ses tentatives sur l'île de France, l'ennemi n'a pu s'emparer que de l'île de la Passe. Un courrier est aussitôt expédié au brave général Decaen, gouverneur de l'île, pour le prévenir que les quatre bâtiments français, *le Victor, la Minerve, le Ceylan* et *la Bellone*, sont au Grand-Port. Le 21, à midi, le général Decaen reçoit cet avis, le transmet au capitaine Hamelin, qui donne aussitôt aux bâtiments qu'il a sous sa direction l'ordre d'appareiller, expédie à travers terre des renforts d'hommes au capitaine Duperré, et le prévient qu'il va faire tout ce qu'il pourra pour arriver à son secours, attendu que tout lui fait croire qu'il est menacé par des forces supérieures.

En effet, en cherchant à mouiller dans la rivière Noire, le 21, à quatre heures du matin, *le Windham* avait été pris par la frégate anglaise *le Sirius*. Le capitaine Pym qui la commandait avait appris alors que quatre bâtiments français, sous les ordres du capitaine Duperré, étaient entrés dans Grand-Port, où le vent les retenait; il en avait aussitôt donné avis aux capitaines de *la Magicienne* et de *l'Iphygénie*, et les trois frégates étaient parties aussitôt: *le Syrius* remontait vers Grand-Port en passant sous le vent, et les deux autres frégates relevant par le vent pour atteindre le même point.

Ce sont ces mouvements qu'a vus le capitaine Hamelin, et qui, par leur rapport avec la nouvelle qu'il apprend, lui font croire que le capitaine Duperré va être attaqué. Il presse donc lui-même son appareillage, mais quelque diligence qu'il fasse, il n'est prêt que le 22 au matin. Les trois frégates anglaises ont trois heures d'avance sur lui, et le vent qui se fixe au sud-est, et qui fraîchit de moment en moment, va augmenter encore les difficultés qu'il doit éprouver pour arriver à Grand-Port.

Le 21 au soir, le général Decaen monte à cheval, et à cinq heures du matin il arrive à Mahebourg, suivi des principaux colons et de ceux de leurs nègres sur lesquels ils croient pouvoir compter. Maîtres et esclaves sont armés de fusils; et dans le cas où les Anglais tenteraient de débarquer, ils ont chacun cinquante coups à tirer. Une entrevue a lieu aussitôt entre lui et le capitaine Duperré.

A midi, la frégate anglaise *Sirius*, qui est passée sous le vent de l'île, et qui, par conséquent, a éprouvé moins de difficulté sur sa route que les deux autres frégates, paraît à l'entrée de la Passe, rallie le trois-

mâts embossé près du fort, et que l'on a reconnu pour être la frégate *la Néréïde*, capitaine Villoughby, et toutes deux, comme si elles comptaient attaquer à elles seules la division française, s'avancent sur nous faisant la même marche que nous avions faite ; mais en serrant de trop près le bas fonds, *le Syrius* touche, et la journée s'écoule pour son équipage à se remettre à flot.

Pendant la nuit, le renfort de matelots envoyé par le capitaine Hamelin arrive, et est distribué sur les quatre bâtiments français, qui comptent ainsi 1,400 hommes à peu près et 142 bouches à feu. Mais comme aussitôt leur répartition, le capitaine Duperré a fait échouer la division, et que chaque vaisseau présente son travers, la moitié seulement des canons prendra part à la fête sanglante qui se prépare.

A deux heures de l'après-midi, les frégates *la Magicienne* et *l'Iphygénie* parurent à leur tour à l'entrée de la passe; elles rallièrent *le Sirius* et *la Néréïde*, et toutes quatre s'avancèrent contre nous. Deux se firent échouer, les deux autres s'amarrèrent sur leurs ancres, présentant un total de 1,700 hommes et de 200 canons.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui pendant lequel les dix mille spectateurs qui garnissaient les montagnes virent les quatre frégates ennemies s'avancer sans voiles et par la seule et lente impulsion du vent dans leurs agrès, et venir avec la confiance que leur donnait la supériorité du nombre, se ranger à demi-portée de canon de la division française, présentant à leur tour leurs travers, s'échouant comme nous nous étions fait échouer, et renonçant d'avance à la fuite comme d'avance nous y avions renoncé.

C'était donc un combat tout d'extermination qui allait commencer. Lions et léopards étaient en présence, et ils allaient se déchirer avec des dents de bronze et des rugissements de feu.

Ce furent nos marins qui, moins patients que l'avaient été les gardes françaises à Fontenoy, donnèrent le signal du carnage. Une longue traînée de fumée courut aux flancs des quatre vaisseaux, à la corne desquels flottait le pavillon tricolore, puis en même temps le rugissement de soixante et dix bouches à feu retentit, et l'ouragan de fer s'abattit sur la flotte anglaise.

Celle-ci répondit presque aussitôt, et alors commença, sans autre manœuvre que celle de déblayer les ponts des éclats de bois et des corps expirants, sans autre science que celle de viser juste, sans autre intervalle que celui de charger des canons, une de ces luttes d'extermination comme, depuis Aboukir et Trafalgar, les fastes de la marine n'en avaient pas encore vu. D'abord, on put croire que l'avantage était aux ennemis; car les premières volées anglaises avaient coupé les embossures de *la Minerve* et du *Ceylan;* de sorte que, par cet accident, le feu de ces deux navires se trouva masqué en grande partie. Mais, sous les ordres de son capitaine, *la Bellone* fit face à tout, répondant aux quatre bâtiments à la fois, ayant des bras, de la poudre et des boulets pour tous ; vomissant incessamment le feu, comme un volcan en irruption, et cela pendant deux heures ; c'est-à-dire pendant le temps que *le Ceylan* et *la Minerve* mirent à réparer leurs avaries ; après quoi, comme impatients de leur inaction, ils se reprirent à rugir et à mordre à leur tour, forçant l'ennemi, qui s'était détourné un instant d'eux pour écraser *la Bellone*, de revenir à eux, et rétablissant l'unité du combat sur toute la ligne.

Alors il sembla au capitaine Duperré que *la Néréïde*, déjà meurtrie par les trois bordées que la division lui avait lâchées en forçant la passe, ralentissait son feu. L'ordre fut donné aussitôt de diriger toutes les volées sur elle et de ne lui donner aucun relâche. Pendant une heure, on l'écrasa de boulets et de mitraille, croyant à chaque instant qu'elle allait amener son pavillon ; puis comme elle ne l'amenait pas, la grêle de bronze continua, fauchant ses mâts, balayant son pont, trouant sa carène, jusqu'à ce que son dernier canon s'éteignît, pareil à un dernier soupir, et qu'elle demeurât rasée comme un ponton, dans l'immobilité et dans le silence de la mort.

En ce moment et comme le capitaine Duperré donnait un ordre à son lieutenant Roussin, un éclat de mitraille l'atteint à la tête et le renverse dans la batterie ; comprenant qu'il est blessé dangereusement, à mort peut-être, il fait appeler le capitaine Bouvet, lui remet le commandement de *la Bellone*, lui ordonne de faire sauter les quatre bâtiments plutôt que de les rendre, et cette dernière recommandation faite, lui tend la main et s'évanouit. Personne ne s'aperçoit de cet événement ; Duperré n'a pas quitté *la Bellone*, puisque Bouvet le remplace.

A dix heures, l'obscurité est si grande, qu'on ne

peut plus pointer, et qu'il faut tirer au hasard. A onze heures, le feu cesse ; mais comme les spectateurs comprennent que ce n'est qu'une trêve, ils restent à leur poste. En effet, à une heure, la lune paraît, et avec elle, et à sa pâle lumière, le combat recommence.

Pendant ce moment de relâche, *la Néréide* a reçu quelques renforts ; cinq ou six de ses pièces ont été remises en batterie ; la frégate qu'on a crue morte n'était qu'à l'agonie, elle reprend ses sens, et elle donne signe de vie en nous attaquant de nouveau.

Alors Bouvet fait passer le lieutenant Roussin à bord du *Victor*, dont le capitaine est blessé ; Roussin a l'ordre de remettre le bâtiment à flot et de s'en aller, à bout pourtant, écraser *la Néréide* de toute son artillerie ; son feu ne cessera cette fois que lorsque la frégate sera bien morte.

Roussin suit à la lettre l'ordre donné : *le Victor* déploie son foc et ses grands huniers, s'ébranle et vient sans tirer un coup de fusil, jeter l'ancre à vingt pas de la poupe de *la Néréide;* puis de là, il commence son feu, auquel elle ne peut répondre que par ses pièces de chasse, l'enfilant de bout en bout à chaque bordée. Au point du jour, la frégate se tait de nouveau. Cette fois, elle est bien morte, et cependant le pavillon anglais flotte toujours à sa corne. Elle est morte, mais elle n'a pas amené.

En ce moment les cris de : Vive l'empereur ! retentissent sur *la Néréide ;* les dix-sept prisonniers français qu'elle a faits dans l'île de la Passe et qu'elle a enfermés à fond de cale, brisent la porte de leur prison, et s'élancent par les écoutilles, un drapeau tricolore à la main. L'étendard de la Grande-Bretagne est abattu, la bannière tricolore flotte à sa place. Le lieutenant Roussin donne l'ordre d'aborder ; mais au moment où il va engager les grapins, l'ennemi dirige son feu sur *la Néréide* qui lui échappe. C'est une lutte inutile à soutenir ; *la Néréide* n'est plus qu'un ponton, sur lequel on mettra la main aussitôt que les autres bâtiments seront réduits ; *le Victor* laisse flotter la frégate comme le cadavre d'une baleine morte ; il embarque les dix-sept prisonniers, va reprendre son rang de bataille, et annonce aux Anglais, en faisant feu de toute sa batterie, qu'il est revenu à son poste.

L'ordre avait été donné à tous les bâtiments français de diriger leur feu sur *la Magicienne*, le capitaine Bouvet voulait écraser les frégates ennemies l'une après l'autre ; vers trois heures de l'après-midi, *la Magicienne* était donc devenue le but de tous les coups ; à cinq heures, elle ne répondait plus à notre feu que par secousses et ne respirant que comme respire un ennemi blessé à mort ; à six heures on s'aperçoit de terre que son équipage fait tous ses préparatifs pour l'évacuer : des cris d'abord, et des signaux ensuite en avertissent la division française ; le feu redouble ; les deux autres frégates ennemies lui envoient leurs chaloupes, elle-même met ses canots à la mer ; ce qui reste d'hommes sans blessures ou blessés légèrement y descend, mais dans l'intervalle qu'elles ont à franchir pour gagner *le Sirius*, deux chaloupes sont coulées bas par nos boulets ; et la mer se couvre d'hommes qui gagnent en nageant les deux frégates voisines.

Un instant après, une légère fumée sort par les sâbords de *la Magicienne*, puis de moments en moments elle devient plus épaisse ; alors, par les écoutilles, on voit poindre des hommes blessés qui se traînent, qui lèvent leurs bras mutilés, qui appellent au secours, car déjà la flamme succède à la fumée, et darde par toutes les ouvertures du bâtiment ses langues ardentes ; puis elle s'élance aux dehors, rampe le long des bastingages, monte aux mâts, enveloppe les vergues, et au milieu de cette flamme on entend des cris de rage et d'agonie ; puis enfin tout à coup le vaisseau s'ouvre comme le cratère d'un volcan qui se déchire. Une détonation effroyable se fait entendre. *La Magicienne* vole en morceaux. On suit quelque temps ses débris enflammés qui montent dans les airs, redescendent et viennent s'éteindre en frissonnant dans les flots. De cette belle frégate qui, la veille encore, se croyait la reine de l'Océan, il ne reste plus rien, pas même des débris, pas même des blessés, pas même des morts. Un grand intervalle demeuré vide entre *la Néréide* et *l'Iphygénie*, indique seul la place où elle était.

Puis, comme fatigués de la lutte, comme épouvantés du spectacle, Anglais et Français firent silence, et le reste de la nuit fut consacré au repos.

Mais, au point du jour, le combat recommence. C'est *le Sirius*, à son tour, que la division française a choisi pour victime. C'est *le Sirius*, que le quadruple feu du *Victor*, de *la Minerve*, de *la Bellone* et du *Ceylan* va écraser. C'est sur lui que se réunissent boulets et mitrailles. Au bout de deux heures,

il n'a plus un seul mât; sa muraille est rasée; l'eau entre dans sa carène par vingt blessures : s'il n'était échoué, il coulerait à fond. Alors son équipage l'abandonne à son tour; le capitaine le quitte le dernier. Mais, comme à bord de *la Magicienne*, le feu est demeuré à bord, une mèche le conduit à la sainte-barbe, et à onze heures du matin, une détonation effroyable se fait entendre, et *le Sirius* disparaît anéanti !

Alors *l'Iphigénie*, qui a combattu sur ses ancres, comprend qu'il n'y a plus de lutte possible. Elle reste seule contre quatre bâtiments; car, ainsi que nous l'avons dit, *la Néréide* n'est plus qu'une masse inanimée; elle déploie ses voiles et, profitant de ce qu'elle a échappé presque saine et sauve à toute cette destruction qui s'arrête à elle, elle essaye de prendre chasse, afin d'aller se remettre sous la protection du fort.

Aussitôt le capitaine Bouvet ordonne à *la Minerve* et à la *Bellone* de se réparer et de se remettre à flot. Duperré, sur le lit ensanglanté où il est couché, a appris tout ce qui s'est passé : il ne veut pas qu'une seule frégate échappe au carnage; il ne veut pas qu'un seul Anglais aille annoncer sa défaite à l'Angleterre. Nous avons Trafalgar et Aboukir à venger. En chasse! en chasse, sur *l'Iphigénie!*

Et les deux nobles frégates, toutes meurtries, se relèvent, se redressent, se couvrent de voiles et s'ébranlent, en donnant l'ordre au *Victor* d'amariner *la Néréide*. Quant au *Ceylan*, il est si mutilé lui-même, qu'il ne peut quitter sa place avant que le calfat n'ait pansé ses mille blessures.

Alors de grands cris de triomphe s'élèvent de la terre : toute cette population qui a gardé le silence retrouve la respiration et la voix pour encourager *la Minerve* et *la Bellone* dans leur poursuite. Mais *l'Iphigénie*, moins avariée que ses deux ennemies, gagne visiblement sur elles; l'*Iphigénie* dépasse l'île des Aigrettes; *l'Iphigénie* va atteindre le fort de la Passe; *l'Iphigénie* va gagner la pleine mer et sera sauvée. Déjà les boulets dont la poursuivent *la Minerve* et *la Bellone* n'arrivent plus jusqu'à elle et viennent mourir dans son sillage, quant tout à coup trois bâtiments paraissent à l'entrée de la Passe, le pavillon tricolore à leur corne; c'est le capitaine Hamelin, parti de Port-Louis avec *l'Entreprenant*, *la Manche* et *l'Astrée*. *L'Iphigénie* et le fort de la Passe sont pris en deux feux : ils se rendront à discrétion, pas un Anglais n'échappera.

Pendant ce temps, *le Victor* s'est, pour la seconde fois, rapproché de *la Néréide;* et, craignant quelque surprise, il ne l'aborde qu'avec précaution. Mais le silence qu'elle garde est bien celui de la mort. Son pont est couvert de cadavres, le lieutenant qui y met le pied le premier a du sang jusqu'à la cheville.

Un blessé se soulève et raconte que six fois l'ordre a été donné d'amener le pavillon, mais que six fois les décharges françaises ont emporté les hommes chargés d'exécuter ce commandement. Alors le capitaine s'est retiré dans sa cabine, et on ne l'a plus revu.

Le lieutenant Roussin s'avance vers la cabine et trouve le capitaine Villougby à une table, sur laquelle est encore un pot de grog et trois verres. Il a un bras et une cuisse emportés. Devant lui, son premier lieutenant, Thomson, est tué d'un biscaïen qui lui traverse la poitrine; et à ses pieds est couché son neveu, Williams Murrey, blessé au flanc d'un éclat de mitraille.

Alors le capitaine Villougby, de la main qui lui reste, fait un mouvement pour rendre son épée; mais le lieutenant Roussin à son tour étend le bras, et saluant l'Anglais moribond :

« Capitaine, dit-il, quand on se sert d'une épée comme vous le faites, on ne rend son épée qu'à Dieu? »

Et il ordonne aussitôt que tous les secours soient prodigués au capitaine Villougby. Mais tous les secours furent inutiles, la noble défenseur de *la Néréide* mourut le lendemain.

Mais le lieutenant Roussin fut plus heureux à l'égard du neveu qu'il ne l'avait été à l'égard de l'oncle. Sir Williams Murrey, atteint profondément et dangereusement, n'était cependant pas frappé à mort. Aussi le verrons-nous reparaître dans le cours de cette histoire.

III

TROIS ENFANTS.

Comme on le pense bien, les Anglais, pour avoir perdu quatre vaisseaux, n'avaient pas renoncé à leurs projets sur l'île de France; tout au contraire, ils avaient maintenant à la fois une conquête nou-

velle à faire et une vieille défaite à venger. Aussi, trois mois à peine après les événements que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, une seconde lutte non moins acharnée, mais qui devait avoir des résultats bien différents, avait eu lieu au Port-Louis même, c'est-à-dire sur un point parfaitement opposé à celui où avait eu lieu la première.

Cette fois, ce n'était pas de quatre navires ou de dix-huit cents hommes qu'il s'agissait. Douze frégates, huit corvettes et cinquante bâtiments de transport avaient jeté vingt ou vingt-cinq mille hommes sur la côte, et l'armée d'invasion s'avançait vers le Port-Louis, qu'on appelait alors le Port-Napoléon. Aussi, le chef-lieu de l'île, au moment d'être attaqué par de pareilles forces, présentait-il un spectacle difficile à décrire. De tous côtés, la foule, accourue des différents quartiers de l'île et pressée dans les rues, manifestait la plus vive agitation; comme nul ne connaissait le danger réel, chacun créait quelque danger imaginaire; et les récits les plus exagérés et les plus inouïs étaient ceux qui rencontraient la plus grande croyance. De temps en temps, quelque aide de camp du général commandant apparaissait tout à coup, portant un ordre et jetant à la multitude une proclamation destinée à éveiller la haine que les nationaux portaient aux Anglais, et à exalter leur patriotisme. A sa lecture, les chapeaux s'élevaient au bout des baïonnettes; les cris de : *Vive l'empereur!* retentissaient; des serments de vaincre ou de mourir étaient échangés; et un frisson d'enthousiasme courait parmi cette foule, qui passait d'un repos bruyant à un travail furieux et se précipitait de tous côtés, demandant à marcher à l'ennemi.

Mais le véritable rendez-vous était à la place d'Armes, c'est-à-dire au centre de la ville. C'est là que se rendaient, tantôt un caisson emporté au galop de deux petits chevaux de Timor ou de Pegu, tantôt un canon traîné au pas de course par des artilleurs nationaux, jeunes gens de quinze à dix-huit ans à peine, à qui la poudre qui leur noircissait la figure tenait lieu de barbe. C'était là que se rendaient des gardes civiques en tenue de combat, des volontaires en habits de fantaisie qui avaient ajouté une baïonnette à leurs fusils de chasse, des nègres vêtus de débris d'uniformes et armés de carabines, de sabres et de lances, tout cela se mêlant, se heurtant, se croisant, se culbutant et fournissant chacun sa part de bourdonnement à cette puissante rumeur qui s'élevait au-dessus la ville, comme s'élève le bruit d'un innombrable essaim d'abeilles au-dessus d'une ruche gigantesque.

Cependant, une fois arrivés sur la place d'Armes, ces hommes, courant, soit isolés, soit par troupes, prenaient un aspect plus régulier et une allure plus calme. C'est que sur la place d'Armes se tenait, en attendant que l'ordre de marcher à l'ennemi lui fût donné, la moitié de la garnison de l'île, composée de troupes de ligne, et formant un total de quinze ou dix-huit cents hommes, et que leur attitude, à la fois fière et insouciante, était un blâme tacite du bruit et de l'embarras que faisaient ceux qui, moins familiarisés avec les scènes de ce genre, avaient cependant le courage et la bonne volonté d'y prendre part; aussi, tandis que les nègres se pressaient pêle-mêle à l'extrémité de la place, un régiment de volontaires nationaux se disciplinant de lui-même à la vue de la discipline militaire, s'arrêtait en face de la troupe et se formait dans le même ordre qu'elle, tâchant d'imiter, mais sans pouvoir y parvenir, la régularité de ses lignes.

Celui qui paraissait le chef de cette dernière troupe, et qui, il faut le dire, se donnait une peine infinie pour atteindre au résultat que nous avons indiqué, était un homme de quarante à quarante-cinq ans, portant les épaulettes de chef de bataillon, et doué par la nature d'une de ces physionomies insignifiantes auxquelles aucune émotion ne peut parvenir à donner ce que, en termes d'art, on appelle du caractère. Au reste, il était frisé, rasé, épinglé comme pour une parade; seulement de temps en temps il détachait une agrafe de son habit boutonné primitivement depuis le haut jusqu'en bas, et qui, en s'ouvrant peu à peu, laissait voir un gilet de piqué, une chemise à jabot, et une cravate blanche à coins brodés. Auprès de lui, un joli enfant de douze ans, qu'attendait à quelques pas de là un domestique nègre, vêtu d'une veste et d'un pantalon de basin, étalait, avec cette aisance que donne l'habitude d'être bien mis, son grand col de chemise festonné, son habit de camelot vert à boutons d'argent et son castor gris orné d'une plume. A son côté pendait avec sa sabredache le fourreau d'un petit sabre, dont il tenait la lame à la main droite, essayant d'imiter, autant qu'il était en lui, l'air martial de l'officier, qu'il avait soin d'appeler de temps en temps et bien haut : « Mon père, » appellation dont le chef de bataillon ne semblait pas moins flatté que

du poste éminent auquel la confiance de ses concitoyens l'avait élevé dans la milice nationale.

A peu de distance de ce groupe qui se pavanait dans son bonheur, on pouvait en distinguer un autre, moins brillant sans doute, mais à coup sûr plus remarquable.

Celui-là se composait d'un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, et de deux enfants l'un âgé de quatorze ans et l'autre de douze.

L'homme était grand, maigre, d'une charpente tout osseuse, un peu courbé, non point par l'âge, puisque nous avons dit qu'il avait quarante-huit ans au plus, mais par l'humilité d'une position secondaire. En effet, à son teint cuivré, à ses cheveux légèrement crépus, on devait, au premier coup d'œil, reconnaître un de ces mulâtres auxquels, dans les colonies, la fortune souvent énorme à laquelle ils sont arrivés par leur industrie, ne fait point pardonner leur couleur. Il était vêtu avec une riche simplicité, tenait à la main une carabine damasquinée d'or, armée d'une baïonnette longue et effilée, et avait au côté un sabre de cuirassier, qui, grâce à sa haute taille, restait suspendu le long de sa cuisse comme une épée. De plus, outre celles qui étaient contenues dans sa giberne, ses poches regorgeaient de cartouches.

L'aîné des deux enfants qui accompagnaient cet homme, était, comme nous l'avons dit, un grand garçon de quatorze ans, à qui l'habitude de la chasse plus encore que son origine africaine avait bruni le teint; grâce à la vie active qu'il avait menée, il était robuste comme un jeune homme de dix-huit ans; aussi avait-il obtenu de son père de prendre part à l'action qui allait avoir lieu. Il était donc armé de son côté d'un fusil à deux coups, le même dont il avait l'habitude de se servir dans ses excursions dans l'île, et avec lequel, tout jeune qu'il était, il s'était déjà fait une réputation d'adresse, que lui enviaient les chasseurs les plus renommés. Mais pour le moment, son âge réel l'emportait sur l'apparence de son âge. Il avait posé son fusil à terre et se roulait avec une énorme chien malgache, qui semblait, de son côté, être venu là pour le cas où les Anglais auraient amené avec eux quelques-uns de leurs bouledogues.

Le frère du jeune chasseur, le second fils de cet homme, à la haute taille et à l'air humble, celui, enfin, qui complétait le groupe que nous avons entrepris de décrire, était un enfant de douze ans à peu près, mais dont la nature grêle et chétive ne tenait en rien de la haute stature de son père, ni de la puissante organisation de son frère, qui semblait avoir pris à lui seul la vigueur destinée à tous les deux; aussi, tout au contraire de Jacques, c'était ainsi qu'on appelait son aîné, le petit George paraissait-il deux ans de moins qu'il n'avait réellement, tant, comme nous l'avons dit, sa taille exiguë, sa figure pâle, maigre et mélancolique, ombragée par de longs cheveux noirs, avaient peu de cette force physique si commune aux colonies; mais, en récompense, on lisait dans son regard inquiet et pénétrant une intelligence si ardente, et dans le précoce froncement de sourcil qui lui était déjà habituel une réflexion si virile et une volonté si tenace, que l'on s'étonnait de rencontrer à la fois dans le même individu tant de chétivité et tant de puissance.

N'ayant pas d'armes, il se tenait contre son père, et serrait de toute la force de sa petite main le canon de la belle carabine damasquinée, portant alternativement ses yeux vifs et investigateurs, de son père au chef de bataillon, et se demandant sans doute intérieurement pourquoi son père, qui était deux fois riche, deux fois brave, deux fois fort et deux fois adroit comme cet homme, n'avait pas aussi comme lui quelque signe honorifique, quelque distinction particulière.

Un nègre, vêtu d'une veste et d'un caleçon de toile bleue, attendait, comme pour l'enfant au col festonné, que le moment fût venu aux hommes de marcher; car alors, tandis que son père et son frère allaient se battre, l'enfant devait rester avec lui.

Depuis le matin, on entendait le bruit du canon, car depuis le matin, le général Vandermaësen, avec l'autre moitié de la garnison, avait marché au-devant de l'ennemi afin de l'arrêter dans les défilés de la montagne longue, et au passage de la rivière du Pont-Rouge, et de la rivière des Lataniers. En effet, depuis le matin, il avait tenu avec acharnement, mais ne voulant pas compromettre d'un seul coup toutes ses forces, et craignant d'ailleurs que l'attaque à laquelle il faisait face ne fût qu'une fausse attaque pendant laquelle les Anglais s'avanceraient par quelque autre point sur le Port-Louis, il n'avait pris avec lui que huit cents hommes, laissant, comme nous l'avons dit, pour la défense de la ville, le reste de la garnison et les volontaires nationaux. Il en résultait qu'après des prodiges de courage, sa petite

troupe, qui avait affaire à un corps de quatre mille Anglais et de deux mille cipayes, avait été obligée de se replier successivement de position en position, tenant ferme à chaque accident de terrain qui lui rendait un instant l'avantage, mais bientôt forcée de reculer encore, de sorte que, de la place d'Armes où se trouvaient les réserves, on pouvait, quoiqu'on ne pût apercevoir les combattants, calculer les progrès que faisaient les Anglais, au bruit croissant de l'artillerie, qui de minute en minute se rapprochait : bientôt même on entendit, entre le retentissement des puissantes volées, le petillement de la mousqueterie; mais, il faut le dire, ce bruit, au lieu d'intimider ceux des défenseurs du Port-Louis, qui, condamnés à l'inaction par l'ordre du général, stationnaient sur la place d'Armes, ne faisait que stimuler leur courage, si bien que, tandis que les soldats de ligne, esclaves de la discipline, se contentaient de se mordre les lèvres ou de sacrer entre leurs moustaches, les volontaires nationaux agitaient leurs armes, murmurant hautement et criant que si l'ordre de partir tardait longtemps encore, ils rompraient les rangs et s'en iraient combattre en tirailleurs.

En ce moment on entendit retentir la générale. En même temps un aide de camp accourut au grand galop de son cheval, et sans même entrer dans la place, levant son chapeau pour faire un signe d'appel, il cria du haut de la rue : « Aux retranchements, voilà l'ennemi ! » Puis il repartit aussi rapidement qu'il était venu.

Aussitôt le tambour de la troupe de ligne battit, et les soldats prenant leurs rangs avec la prestesse et la précision de l'habitude, partirent au pas de charge.

Quelque rivalité qu'il y eût entre les volontaires et les troupes de ligne, les premiers ne purent partir d'un élan aussi rapide. Quelques instants se passèrent avant que les rangs ne fussent formés; puis, comme les rangs formés, les uns partirent du pied droit, tandis que les autres partaient du pied gauche, il y eut un moment de confusion qui nécessita une halte.

Pendant ce temps, voyant une place vide au milieu de la troisième file des volontaires, l'homme à la grande taille et à la carabine damasquinée, embrassa le plus jeune de ses enfants, et le jetant dans les bras du nègre à la veste bleue, il courut avec son fils aîné prendre modestement la place que la fausse manœuvre exécutée par les volontaires avait laissée vacante.

Mais à l'approche de ces deux parias, leurs voisins de gauche et de droite s'écartèrent, imprimant le même mouvement à leurs propres voisins, de sorte que l'homme à la haute taille et son fils se trouvèrent le centre de cercles qui allaient s'éloignant d'eux comme s'éloignent de l'endroit où est tombée une pierre, les cercles de l'eau dans laquelle on l'a jetée.

Le gros homme, aux épaulettes de chef de bataillon, qui venait à grand'peine de rétablir la régularité de sa première file, s'aperçut alors du désordre qui bouleversait la troisième; il se haussa donc sur la pointe des pieds, et s'adressant à ceux qui exécutaient la singulière manœuvre que nous avons décrite :

« A vos rangs, messieurs ! cria-t-il, à vos rangs! »

Mais à cette double recommandation faite d'un ton qui n'admettait cependant pas de réplique, un seul cri répondit :

« Pas de mulâtres avec nous! pas de mulâtres ! »

Cri unanime, universel, retentissant, que tout le bataillon répéta comme un écho.

L'officier comprit alors la cause de ce désordre, et vit, au milieu d'un large cercle, le mulâtre qui était demeuré au port d'armes, tandis que son fils aîné, rouge de colère, avait déjà fait deux pas en arrière pour se séparer de ceux qui le repoussaient.

A cette vue, le chef de bataillon passa au travers des deux premières files, qui s'ouvrirent devant lui, et marcha droit à l'insolent qui s'était permis, homme de couleur qu'il était, de se mêler à des blancs.

Arrivé devant lui, il le toisa des pieds à la tête avec un regard flamboyant d'indignation, et comme le mulâtre restait toujours devant lui droit et immobile comme un poteau :

« Eh bien ! M. Pierre Munier, lui dit-il, n'avez-vous point entendu et faudra-t-il vous répéter une seconde fois que ce n'est point ici votre place, et qu'on ne veut pas de vous ici ? »

En abaissant sa main forte et robuste sur le gros homme qui lui parlait ainsi, Pierre Munier l'eût écrasé du coup, mais, au lieu de cela, il ne répondit rien, leva la tête d'un air effaré, et, rencontrant les regards de son interlocuteur, il détourna les siens avec embarras, ce qui augmenta la colère du gros homme en augmentant sa fierté.

« Voyons ! que faites-vous là ? dit-il en le repoussant du plat de la main.

— M. de Malmédie, répondit Pierre Munier, j'avais espéré que dans un jour comme celui-ci, la différence des couleurs s'effacerait devant le danger général.

— Vous avez espéré, dit le gros homme en haussant les épaules, et en ricanant avec bruit, vous avez espéré, et qui vous a donné cet espoir, s'il vous plaît ?

— Le désir que j'ai de me faire tuer, s'il le faut, pour sauver notre île.

— Notre île! murmura le chef de bataillon; notre île! parce que ces gens là ont des plantations comme nous ils se figurent que l'île est à eux.

— L'île n'est pas plus à nous qu'à vous, messieurs les blancs, je le sais bien, répondit Munier d'une voix timide, mais si nous nous arrêtons à de pareilles choses au moment de combattre, elle ne sera bientôt plus ni à vous, ni à nous.

— Assez! dit le chef de bataillon en frappant du pied, pour imposer à la fois silence au raisonneur du geste et de la voix, assez; êtes-vous porté sur les contrôles de la garde nationale?

— Non, monsieur. Vous le savez bien, répondit Munier, puisque lorsque je me suis présenté, vous m'avez refusé.

— Eh bien! alors, que demandez-vous?

— Je demandais à vous suivre comme volontaire.

— Impossible, dit le gros homme.

— Et pourquoi cela impossible? Ah! si vous le vouliez bien, M. de Malmédie...

— Impossible, répéta le chef de bataillon en se redressant. Ces messieurs qui sont sous mes ordres ne veulent pas de mulâtres parmi eux.

— Non, pas de mulâtres! pas de mulâtres! s'écrièrent d'une seule voix tous les gardes nationaux.

— Mais je ne pourrai donc pas me battre, monsieur? dit Pierre Munier en laissant tomber ses bras avec découragement et en retenant à peine de grosses larmes, qui tremblaient aux cils de ses yeux.

— Formez un corps de gens de couleur et mettez-vous à leur tête, ou joignez-vous à ce détachement de noirs qui va nous suivre.

— Mais!... murmura Pierre Munier.

— Je vous ordonne de quitter le bataillon; je vous l'ordonne, répéta en se rengorgeant M. de Malmédie.

— Venez donc, mon père, venez donc, et laissez là ces gens qui vous insultent, dit une petite voix tremblante de colère; venez! »

Et Pierre Munier se sentit tirer en arrière avec tant de force, qu'il recula d'un pas.

« Oui, Jacques, oui, je te suis, dit-il.

— Ce n'est pas Jacques, mon père, c'est moi, c'est George. »

Munier se retourna étonné : c'était en effet l'enfant qui était descendu des bras du nègre, et qui était venu donner à son père cette leçon.

Pierre Munier laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et poussa un profond soupir.

Pendant ce temps, les rangs de la garde nationale se rétablirent; M. de Malmédie reprit son poste à la tête de la première file, et la légion partit au pas accéléré.

Pierre Munier resta seul entre ses deux enfants, dont l'un était rouge comme le feu, et l'autre pâle comme la mort.

Il jeta un coup d'œil sur la rougeur de Jacques et sur la pâleur de George, et comme si cette rougeur et cette pâleur fussent pour lui un double reproche :

« Que voulez-vous, dit-il, mes pauvres enfants? c'est ainsi! »

Jacques était insouciant et philosophe. Le premier mouvement lui avait été pénible, sans doute; mais la réflexion était vite venue à son secours et l'avait consolé.

« Bah! répondit-il à son père en faisant claquer ses doigts, qu'est-ce que cela nous fait après tout que ce gros homme nous méprise? Nous sommes plus riches que lui, n'est-ce pas, mon père? Vous êtes plus fort que lui, n'est-ce pas, mon père? et quant à moi, ajouta-t-il en jetant un regard de côté sur l'enfant au col festonné, que je trouve son gamin de Henri à ma belle, et je lui donnerai une volée dont il se souviendra.

—Mon bon Jacques! » dit Pierre Munier, remerciant son fils aîné d'être en quelque sorte venu soulager sa honte par son insouciance; puis il se retourna vers le second de ses fils pour voir si celui-là prendrait la chose aussi philosophiquement que venait de le faire son frère.

Mais George resta impassible; tout ce que son père put surprendre sur sa physionomie de glace, fut un imperceptible sourire qui contracta ses lèvres; cependant si imperceptible qu'il fût, ce sourire avait une telle nuance de dédain et de pitié, que, de même qu'on répond parfois à des paroles qui n'ont pas été dites, Pierre Munier répondit à ce sourire :

« Mais que voulais-tu donc que je fisse? mon Dieu! »

Et il attendit la réponse de l'enfant, tourmenté de cette inquiétude vague qu'on ne s'avoue point à soi-même, et qui, cependant, vous agite lorsqu'on attend d'un inférieur qu'on redoute malgré soi, l'appréciation d'un fait accompli.

George ne répondit rien, mais tournant la tête vers le fond de la place :

« Mon père, répondit-il, voilà les mulâtres qui sont là-bas et qui attendent un chef.

— Eh bien! tu as raison, George, s'écria joyeusement Jacques, déjà consolé de son humiliation par la conscience de sa force, et faisant sans s'en douter le même raisonnement que César : Mieux vaut commander à ceux-ci que d'obéir à ceux-là. »

Et Pierre Munier, cédant au conseil donné par le plus jeune de ses fils et à l'impulsion imprimée par l'autre, s'avança vers les mulâtres qui, en discussion sur le chef qu'ils se choisiraient, n'eurent pas plus tôt aperçu celui que tout homme de couleur respectait dans l'île à l'égal d'un père, qu'ils se groupèrent autour de lui comme autour de leur chef naturel et le prièrent de les conduire au combat.

Alors il s'opéra un changement étrange dans cet homme : le sentiment de son infériorité qu'il ne pouvait vaincre en face des blancs disparut et fit place à l'appréciation de son propre mérite ; sa grande taille courbée se redressa de toute sa hauteur; ses yeux, qu'il avait tenus humblement baissés ou vaguement errants devant M. de Malmédie, lancèrent des flammes. Sa voix tremblante un instant auparavant prit un accent de fermeté terrible, et ce fut avec un geste plein de noble énergie, que, rejetant sa carabine en bandoulière sur son épaule, il tira son sabre, et que, étendant son bras nerveux vers l'ennemi, il cria à son tour : « En avant! »

Puis, jetant un dernier regard au plus jeune de ses enfants, rentré sous la protection du nègre à la veste bleue, et qui, plein d'orgueilleuse joie, frappait ses deux mains l'une contre l'autre, il disparut avec sa noire escorte à l'angle de la même rue par laquelle venaient de disparaître la troupe de ligne et les gardes nationaux, en criant une dernière fois au nègre à la veste bleue : « Télémaque, veille sur mon fils! »

La ligne de défense se divisait en trois parties. A gauche, le bastion Fanfaron assis sur les bords de la mer et armé de dix-huit canons; au milieu le retranchement proprement dit, bordé de vingt-quatre pièces d'artillerie, et à droite la batterie Dumas, protégée seulement par six bouches à feu.

L'ennemi vainqueur, après s'être avancé d'abord en trois colonnes sur les trois points différents, abandonna les deux premiers dont il reconnut bientôt la force, pour se rabattre sur le troisième, qui, non-seulement comme nous l'avons dit, était le plus faible, mais qui encore n'était défendu que par les artilleurs nationaux : cependant, contre toute attente, à la vue de cette masse compacte qui marchait sur elle avec la terrible régularité de la discipline anglaise, cette belliqueuse jeunesse, au lieu de s'intimider, courut à son poste, et manœuvrant avec la prestesse et l'habileté de vieux soldats, et faisant un feu si bien nourri et si bien dirigé, que la troupe ennemie crut s'être trompée sur la force de la batterie et sur les hommes qui la servaient : néanmoins, elle avançait toujours, car plus cette batterie était meurtrière, plus il était urgent d'éteindre son feu. Mais alors la Maudite se fâcha tout à fait, et pareille à un bateleur qui fait oublier un tour incroyable par un tour plus incroyable encore, elle redoubla ses volées, faisant suivre les boulets de la mitraille, et la mitraille des boulets avec une telle rapidité, que le désordre commença à se mettre dans les rangs ennemis. En même temps, et comme les Anglais étaient arrivés à portée de mousquet, la fusillade commença à petiller à son tour, si bien que voyant ses rangs éclaircis par les balles et des files entières emportées par les boulets, l'ennemi étonné de cette résistance aussi énergique qu'inattendue, plia et fit un pas en arrière.

Sur l'ordre du capitaine général, la troupe de ligne et le bataillon national qui s'étaient réunis sur le point menacé, sortirent alors l'une à gauche l'autre à droite, et, la baïonnette en avant, s'avancèrent au pas de charge sur les flancs de l'ennemi, tandis que la formidable batterie continuait de le foudroyer en tête : la troupe exécuta sa manœuvre avec la précision qui lui était habituelle, tomba sur les Anglais, fit sa trouée dans leurs rangs et redoubla le désordre. Mais, soit qu'il fût emporté par sa valeur, soit qu'il exécutât maladroitement le mouvement ordonné, le bataillon national commandé par M. de Malmédie, au lieu de tomber sur le flanc gauche et d'opérer une attaque parallèle à celle qu'exécutait la troupe de ligne, fit une fausse manœuvre, et vint heurter les Anglais de front. Dès lors, force fut à la batterie de cesser son feu, et comme c'était ce feu

surtout qui intimidait l'ennemi, l'ennemi n'ayant plus affaire qu'à un nombre d'hommes inférieurs à lui, reprit courage, et revint sur les nationaux qui, il faut le dire à leur gloire, soutinrent le choc sans reculer d'un seul pas. Cependant cette résistance ne pouvait durer de leur part, placés entre un ennemi mieux discipliné qu'eux et qui lui était dix fois supérieur en nombre et la batterie qu'ils forçaient à se taire pour ne pas les écraser eux-mêmes, ils perdaient à chaque instant un si grand nombre d'hommes qu'ils commençaient aussi à perdre du terrain : bientôt, par une manœuvre habile, la gauche des Anglais déborda à la droite du bataillon des nationaux, alors sur le point d'être enveloppés, et qui, trop inexpérimentés pour opposer le carré au nombre, furent regardés dès lors comme perdus. En effet, les Anglais continuaient leur mouvement progressif, et pareils à une marée qui monte, ils allaient envelopper de leurs flots cette île d'hommes, lorsque tout à coup les cris de : *France! France!* retentirent sur les derrières de l'ennemi. Une effroyable fusillade leur succéda, puis un silence plus sombre et plus terrible qu'aucun bruit suivit la fusillade.

Une étrange ondulation se promena sur les dernières lignes de l'ennemi et se fit sentir jusqu'aux premiers rangs ; les habits rouges se courbaient sous une vigoureuse charge à la baïonnette, comme des épis mûrs sous la faucille du moissonneur ; c'était à leur tour d'être enveloppés; c'était à leur tour de faire face à la fois à droite, à gauche et en tête. Mais le renfort qui venait d'arriver ne leur donnait pas de relâche, il poussait toujours, de sorte qu'au bout de dix minutes il s'était, à travers une sanglante trouée, fait jour jusqu'au malencontreux bataillon et l'avait dégagé : alors, et voyant le but qu'ils s'étaient proposé rempli, les nouveaux arrivants s'étaient repliés sur eux-mêmes, avaient pivoté sur la gauche, en décrivant un cercle, et étaient retombés au pas de charge sur le flanc de l'ennemi. De son côté, M. de Malmédie, calquant instinctivement la même manœuvre, avait donné une impulsion pareille à son bataillon, si bien que la batterie se voyant démasquée ne perdit pas de temps, et s'enflammant de nouveau, vint seconder les efforts de cette triple attaque en vomissant sur l'ennemi des flots de mitraille. De ce moment, la victoire fut décidée en faveur des Français.

Alors M. de Malmédie, se sentant hors de danger, jeta un coup d'œil sur ses libérateurs qu'il avait déjà entrevus, mais qu'il avait hésité à reconnaître, tant il lui en coûtait de devoir son salut à de tels hommes. C'était, en effet, ce corps de noirs, tant méprisé par lui, qui l'avait suivi dans sa marche et qui l'avait rejoint si à temps au combat, et à la tête de ce corps, c'était Pierre Munier, Pierre Munier, qui voyant que les Anglais en enveloppant M. Malmédie lui présentaient le dos, était venu avec ses trois cents hommes les prendre en queue et les culbuter. C'était Pierre Munier qui, après avoir combiné cette manœuvre avec le génie d'un général, l'avait exécutée avec le courage d'un soldat, et qui, à cette heure, se retrouvant sur un terrain où il n'avait plus que la mort à craindre, se battait en avant de tous, redressant sa grande taille, l'œil allumé, les narines ouvertes, le front découvert, les cheveux au vent, enthousiaste, téméraire, sublime ! C'était Pierre Munier, enfin, dont la voix s'élevait de temps en temps au milieu de la mêlée, dominant toute cette grande rumeur pour pousser le cri : « En avant ! » Puis, comme en effet en le suivant on avançait toujours, comme le désordre se mettait de plus en plus dans les rangs anglais, on entendit le cri : « Au drapeau ! au drapeau, camarades ! » On le vit s'élancer au milieu d'un groupe d'Anglais, tomber, se relever, s'enfoncer dans les rangs, puis, au bout d'un instant, reparaître, les habits déchirés, le front sanglant, mais le drapeau à la main.

En ce moment le général, craignant que les vainqueurs, en s'engageant trop avant à la poursuite des Anglais ne tombassent dans quelque piége, donna l'ordre de la retraite. La ligne obéit la première, emmenant ses prisonniers, la garde nationale emportant ses morts, enfin les noirs volontaires fermèrent la marche environnant leur drapeau.

La ville tout entière était accourue sur le port : on se foulait, on se pressait pour voir les vainqueurs, car, dans leur ignorance, les habitants de Port-Louis croyaient que l'on avait eu affaire à l'armée ennemie tout entière, et espéraient que les Anglais, si vigoureusement repoussés, ne reviendraient plus à la charge ; aussi, à chaque corps qui passait, on jetait de nouveaux *vivat!* tout le monde était heureux, tout le monde était fier, tout le monde était vainqueur, on ne se possédait plus. Un bonheur inattendu remplit le cœur, un avantage inespéré tourne la tête ; or les habitants s'attendaient bien à la résistance, mais non au succès ; aussi, lorsqu'on vit la

victoire déclarée aussi complétement, hommes, femmes, vieillards, enfants, jurèrent d'une seule voix et d'un seul cri de travailler aux retranchements, et de mourir, s'il le fallait, pour leur défense. Excellentes promesses, sans doute, et que chacun faisait avec l'intention de les tenir, mais qui ne valaient pas à beaucoup près l'arrivée d'un autre régiment, si un autre régiment eût pu arriver.

Mais au milieu de cette ovation générale, nul objet n'attirait tant de regards que le drapeau anglais et celui qui l'avait pris; c'étaient, à l'entour de Pierre Munier et de son trophée, des exclamations et des étonnements sans fin auxquels les nègres répondaient par des rodomontades, tandis que leur chef, redevenu l'humble mulâtre que nous connaissons, satisfaisait, avec une politesse craintive, aux questions adressées par chacun. Debout, près du vainqueur, et appuyé sur son fusil à deux coups, qui n'était pas resté muet dans l'action, et dont la baïonnette était teinte de sang, Jacques redressait fièrement sa tête épanouie, tandis que George, qui s'était échappé des mains de Télémaque, et qui avait rejoint son père sur le port, serrait convulsivement sa main puissante, et essayait inutilement de retenir dans ses yeux les larmes de joie qui en tombaient malgré lui.

A quelques pas de Pierre Munier était, de son côté, M. de Malmédie, non plus frisé et épinglé comme il l'était au moment du départ, mais sa cravate déchirée, le jabot en pièces et couvert de sueur et de poussière : lui aussi était entouré et félicité par sa famille, mais les félicitations qu'il recevait étaient celles qu'on adresse à l'homme qui vient d'échapper à un danger, et non pas ces louanges qu'on prodigue à un vainqueur. Aussi, au milieu de ce concert d'attendrissantes inquiétudes, paraissait-il assez embarrassé, et pour garder bonne contenance, demandait-il à grands cris ce qu'était devenu son fils Henri et son nègre Bijou, lorsqu'on les vit paraître tous les deux fendant la foule, Henri pour se jeter dans les bras de son père, et Bijou pour féliciter son maître.

En ce moment, on vint dire à Pierre Munier qu'un nègre qui avait combattu sous lui et qui avait reçu une blessure mortelle ayant été transporté dans une maison du port, et se sentant sur le point d'expirer, demandait à le voir : Pierre Munier regarda autour de lui, cherchant Jacques afin de lui confier son drapeau, mais Jacques avait retrouvé son ami le chien malgache qui, à son tour, était venu lui faire ses compliments comme les autres; il avait alors posé son fusil à terre, et l'enfant reprenant le dessus sur le jeune homme, il se roulait à cinquante pas de là avec lui. George vit alors l'embarras de son père, et tendant la main :

« Donnez-le moi, mon père, dit-il; moi, je vous le garderai. »

Pierre Munier sourit, et comme il ne croyait pas que personne osât toucher au glorieux trophée sur lequel lui seul avait des droits, il embrassa George au front, lui remit le drapeau que l'enfant maintint debout à grand'peine, en le fixant de ses deux mains sur sa poitrine, et s'élança vers la maison, où l'agonie d'un de ses braves volontaires réclamait sa présence.

George demeura seul, mais l'enfant sentait instinctivement que pour être seul, il n'était point isolé : la gloire paternelle veillait sur lui, et l'œil rayonnant d'orgueil, il promena son regard sur la foule qui l'entourait : ce regard heureux et brillant rencontra alors celui de l'enfant au col brodé, et devint dédaigneux. Celui-ci, de son côté, contemplait envieusement George et se demandait sans doute à son tour pourquoi son père lui aussi n'avait pas enlevé un drapeau. Cette interrogation l'amena sans doute tout naturellement à se dire que, faute d'un drapeau à soi, il fallait accaparer celui d'autrui. Car s'étant approché cavalièrement de George qui, bien qu'il vît son intention hostile, ne fit pas un pas en arrière :

« Donne-moi ça, lui dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda George.

— Le drapeau, reprit Henri.

— Ce drapeau n'est pas à toi. Ce drapeau est à mon père.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi ? je le veux !

— Tu ne l'auras pas. »

L'enfant au col brodé avança alors la main pour saisir la lance de l'étendard, démonstration à laquelle George ne répondit qu'en se pinçant les lèvres et en devenant plus pâle que d'habitude et en faisant un pas en arrière. Mais ce pas de retraite ne fit qu'encourager Henri, qui, comme tous les enfants gâtés, croyait qu'il n'y avait qu'à désirer pour avoir. Il fit deux pas en avant, et cette fois prit si bien ses mesures, qu'il empoigna le bâton, en criant de toute la force de sa petite voix colère :

« Je te dis que je veux ça.

— Et moi je te dis que tu ne l'auras pas, répéta George en le repoussant d'une main, tandis que de l'autre il continuait de serrer le drapeau conquis sur sa poitrine.

— Ah! mauvais mulâtre, tu oses me toucher, s'écria Henri. Eh bien! tu vas voir. »

Et tirant alors son petit sabre du fourreau, avant que George eût eu le temps de se mettre en défense, il lui en donna de toute sa force un coup sur le haut du front. Le sang jaillit aussitôt de la blessure et coula le long du visage de l'enfant.

« Lâche! » dit froidement George.

Exaspéré par cette insulte, Henri allait redoubler lorsque Jacques, d'un seul bond, se retrouvant près de son frère, envoya d'un vigoureux coup de poing appliqué au milieu du visage, l'agresseur rouler à dix pas de là, et sautant sur le sabre que celui-ci avait laissé tomber dans la culbute qu'il venait de faire, il le brisa en trois ou quatre morceaux, cracha dessus et lui en jeta les débris.

Ce fut au tour de l'enfant au col brodé à sentir le sang inonder son visage, mais son sang à lui avait jailli sous un coup de poing et non sous un coup de sabre.

Toute cette scène s'était passée si rapidement, que ni M. de Malmédie qui, comme nous l'avons dit, était à vingt pas de là occupé à recevoir les félicitations de sa famille, ni Pierre Munier, qui sortait de la maison où le nègre venait d'expirer, n'eurent le temps de la prévenir; ils assistèrent seulement à la catastrophe et accoururent tous deux en même temps, Pierre Munier, haletant, oppressé, tremblant, M. de Malmédie rouge de colère, étouffant d'orgueil.

Tous deux se rencontrèrent en avant de George.

« Monsieur, s'écria M. de Malmédie d'une voix étouffée, monsieur, avez-vous vu ce qui vient de se passer?...

— Hélas! oui, M. de Malmédie, répondit Pierre Munier, et croyez bien que si j'avais été là, cet événement n'aurait pas eu lieu.

— En attendant, monsieur, en attendant, s'écria M. de Malmédie, votre fils a porté la main sur le mien. Le fils d'un mulâtre a eu l'audace de porter la main sur le fils d'un blanc.

— Je suis désespéré de ce qui vient de se passer, M. de Malmédie, balbutia le pauvre père, et je vous en fais bien humblement mes excuses.

— Vos excuses, monsieur, vos excuses, reprit l'orgueilleux colon, se redressant au fur et à mesure que son interlocuteur s'abaissait. Croyez-vous que cela suffise, vos excuses?

— Que puis-je de plus, monsieur?

— Ce que vous pouvez, ce que vous pouvez, répéta M. de Malmédie embarrassé lui-même pour fixer la satisfaction qu'il désirait obtenir; vous pouvez faire fouetter le misérable qui a frappé mon Henri.

— Me faire fouetter, moi! dit Jacques en ramassant son fusil à deux coups, et en redevenant d'enfant homme; eh bien! venez donc vous y frotter un peu, vous, M. de Malmédie!

— Taisez-vous, Jacques; tais-toi, mon enfant, s'écria Pierre Munier.

— Pardon, mon père, dit Jacques, mais j'ai raison, et je ne me tairai pas. M. Henri est venu donner un coup de sabre à mon frère, qui ne lui faisait rien; et moi j'ai donné un coup de poing à M. Henri; M. Henri a donc tort, et c'est donc moi qui ai raison.

— Un coup de sabre à mon fils! un coup de sabre à mon George! George, mon enfant chéri! s'écria Pierre Munier en s'élançant vers son fils. Est-ce vrai que tu es blessé?

— Ce n'est rien, mon père, dit George.

— Comment! ce n'est rien, s'écria Pierre Munier; mais tu as le front ouvert. Monsieur, reprit-il en se retournant vers M. de Malmédie, mais voyez, Jacques disait vrai: votre fils a failli tuer le mien. »

M. de Malmédie se retourna vers Henri, et comme il n'y avait pas moyen de résister à l'évidence:

« Voyons, Henri, dit le chef de bataillon, comment la chose est-elle arrivée?

— Papa, dit Henri, ce n'est pas ma faute, j'ai voulu avoir le drapeau pour te l'apporter, et ce vilain n'a pas voulu me le donner.

— Et pourquoi n'as-tu pas voulu donner ce drapeau à mon fils, petit drôle? demanda M. de Malmédie.

— Parce que ce drapeau n'est ni à votre fils, ni à vous, ni à personne; parce que ce drapeau est à mon père.

— Après? demanda M. de Malmédie, continuant d'interroger Henri.

— Après, voyant qu'il ne voulait pas me le donner, j'ai essayé de le prendre. C'est alors que ce grand brutal est venu qui m'a donné un coup de poing dans la figure.

— Ainsi, voilà comment la scène s'est passée ?

— Oui, mon père.

— C'est un menteur, dit Jacques, et je ne lui ai donné un coup de poing que quand j'ai eu vu le sang de mon frère ; sans cela je n'eusse point frappé.

— Silence, vaurien ! » s'écria M. de Malmédie. Puis, s'avançant vers George : « Donne-moi ce drapeau, » dit-il.

Mais George, au lieu d'obéir à cet ordre, fit de nouveau un pas en arrière, en serrant de toute sa force le drapeau contre sa poitrine.

« Donne-moi ce drapeau, répéta M. de Malmédie avec un ton de menace qui indiquait que s'il n'était pas fait droit à sa demande il allait se livrer aux dernières extrémités.

— Mais, monsieur, murmura Pierre Munier, c'est moi qui ai pris le drapeau aux Anglais.

— Je le sais bien, monsieur ; mais il ne sera pas dit qu'un mulâtre aura impunément tenu tête à un homme comme moi. Donnez-moi ce drapeau.

— Cependant, monsieur...

— Je le veux, je l'ordonne ; obéissez à votre officier. »

Pierre Munier eut bien l'idée de répondre : « Vous n'êtes pas mon officier, monsieur, puisque vous n'avez pas voulu de moi pour soldat ; » mais les paroles expirèrent sur ses lèvres ; son humilité habituelle reprit le dessus sur son courage. Il soupira ; et quoique cette obéissance à un ordre si injuste lui fît gros cœur, il ôta lui-même le drapeau des mains de George, qui cessa dès lors d'opposer aucune résistance, et le remit au chef de bataillon, qui s'éloigna chargé du trophée volé.

Cela était incroyable, étrange, misérable, n'est-ce pas, de voir une nature d'homme si riche, si vigoureuse, si caractérisée, céder, sans résistance, à cette autre nature si vulgaire, si plate, si mesquine, si commune et si pauvre ? Mais cela était ainsi ; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cela n'étonna personne, car dans des circonstances, non pas semblables, mais équivalentes, cela arrivait tous les jours aux colonies : aussi, habitué, dès son enfance, à respecter les blancs comme des hommes d'une race supérieure, Pierre Munier s'était toute sa vie laissé écraser par cette aristocratie de couleur à laquelle il venait de céder encore, sans même tenter de faire résistance. Il se rencontre de ces héros qui lèvent la tête devant la mitraille, et qui plient les genoux devant un préjugé. Le lion attaque l'homme, cette image terrestre de Dieu, et s'enfuit épouvanté, dit-on, lorsqu'il entend le chant du coq.

Quant à George, qui en voyant couler son sang n'avait pas laissé échapper une seule larme, il éclata en sanglots dès qu'il se retrouva les mains vides en face de son père, qui le regardait tristement sans essayer même de le consoler. Quant à Jacques, il se mordait les poings de colère, et jurait qu'un jour il se vengerait de Henri, de M. de Malmédie et de tous les blancs.

Dix minutes à peine après la scène que nous venons de raconter, un messager couvert de poussière accourut annonçant que les Anglais descendaient par les plaines Williams et la petite rivière au nombre de dix mille, puis presque aussitôt la vigie placée sur le morne de la Découverte signala l'arrivée d'une nouvelle escadre anglaise qui, jetant l'ancre dans la baie de la grande rivière, déposa cinq mille hommes sur la côte. Enfin, en même temps on apprit que le corps d'armée repoussé le matin s'était rallié sur les bords de la rivière des Lataniers, et était prêt à marcher de nouveau sur le Port-Louis en combinant ses mouvements avec les deux autres corps d'invasion qui s'avançaient l'un par l'anse Courtois, et l'autre par le Réduit. Il n'y avait plus moyen de résister à de pareilles forces ; aussi, aux quelques voix désespérées qui, en appelant au serment fait le matin de vaincre ou mourir, demandaient le combat, le capitaine général répondit-il en licenciant la garde nationale et les volontaires, et en déclarant que, chargé de pleins pouvoirs de Sa Majesté l'empereur Napoléon, il allait traiter avec les Anglais de la reddition de la ville.

Il n'y avait que des insensés qui eussent pu essayer de combattre une pareille mesure ; vingt-cinq mille hommes en enveloppaient quatre mille à peine ; aussi, sur l'injonction du capitaine général, chacun se retira chez soi ; de sorte que la ville resta occupée seulement par la troupe réglée.

Dans la nuit du 2 au 3 décembre, la capitulation fut arrêtée et signée à cinq heures du matin ; elle fut approuvée et échangée ; le même jour l'ennemi occupa les lignes ; le lendemain il prit possession de la ville et de la rade.

Huit jours après, l'escadre française prisonnière sortit du port à pleine voiles, emmenant la garnison tout entière, pareille à une pauvre famille chassée du toit paternel ; aussi, tant qu'on put apercevoir

la dernière ondulation du dernier drapeau, la foule demeura-t-elle sur le quai; mais lorsque la dernière frégate eut disparu, chacun se retira de son côté morne et silencieux. Deux hommes restèrent seuls et les derniers sur le port : c'étaient le mulâtre Pierre Munier et le nègre Télémaque.

« Mosié Munier, nous va monté là-haut, la montagne, nous capables voir encore petits maîtres Jacques et George.

— Oui, tu as raison, mon bon Télémaque, s'écria Pierre Munier, et si nous ne les voyons pas, eux, nous verrons au moins le bâtiment qui les emporte. »

Et Pierre Munier, s'élançant avec la rapidité d'un jeune homme, gravit en un instant le morne de la Découverte, du haut duquel il put, jusqu'à la nuit du moins, suivre des yeux, non pas ses fils, la distance, comme il l'avait prévu, était trop grande pour qu'il pût les distinguer encore, mais la frégate *la Bellone* au bord de laquelle ils étaient embarqués.

En effet, Pierre Munier, quelque chose qu'il lui en coûtât, s'était décidé à se séparer de ses enfants, et les envoyait en France, sous la protection du général Decaen. Jacques et George partaient donc pour Paris, recommandés à deux ou trois des plus riches négociants de la capitale, avec lesquels Pierre Munier était depuis longtemps en relation d'affaires. Le prétexte de leur départ était leur éducation à faire. La cause réelle de leur absence était la haine bien visible que M. de Malmédie leur avait vouée à tous deux depuis la scène du drapeau, haine de laquelle leur pauvre père tremblait, surtout avec leur caractère bien connu, qu'ils ne fussent victimes un jour ou l'autre.

Quant à Henri, sa mère l'aimait trop pour se séparer de lui. D'ailleurs, qu'avait-il donc besoin de savoir, si ce n'est que tout homme de couleur était né pour le respecter et lui obéir?

Or, comme nous l'avons vu, c'était une chose que Henri savait déjà.

IV

QUATORZE ANS APRÈS.

C'est jour de fête à l'île de France, le jour où l'on signale la vue d'un vaisseau européen ayant l'intention d'entrer dans le port; c'est que, sevrés depuis longtemps de la présence maternelle, la plupart des habitants de la colonie attendent avec impatience quelque nouvelle des peuples, des familles, ou des hommes d'outre-mer; chacun espère quelque chose, et tient du plus loin qu'il l'aperçoit ses regards attachés sur le messager maritime, qui lui apporte, soit la lettre d'un ami, soit le portrait d'une amie, soit enfin cette amie en personne ou cet ami lui-même.

Car ce vaisseau, objet de tant de désirs, et source de tant d'espérances, c'est la chaîne éphémère qui unit l'Europe à l'Afrique, c'est le pont volant jeté d'un monde à l'autre; aussi aucune nouvelle ne se répand-elle aussi rapidement dans toute l'île que celle-ci, qui jaillit du piton de la Découverte :

« Il y a un vaisseau en vue. »

Nous disons du piton de la Découverte, parce que, presque toujours, le navire forcé d'aller chercher le vent d'est, passe devant le Grand-Port, côtoie la terre à une distance de deux ou trois lieues, double la pointe des Quatre-Cocos, s'engage entre l'île Plate et le point de mire, et, quelques heures après avoir franchi ce passage, apparaît à l'entrée du Port-Louis, dont les habitants, prévenus dès la veille par les signaux qui ont traversé l'île, pour annoncer son approche, l'attendent en foule, pressés sur le quai.

D'après ce que nous avons dit de l'avidité avec laquelle tout le monde attend à l'île de France les nouvelles d'Europe, on ne s'étonnera sans doute point de l'influence qui, par une belle matinée de la fin du mois de février 1824, vers les onze heures du matin, s'était portée sur tous les points d'où l'on pouvait voir entrer dans la rade du Port-Louis *le Leycester*, belle frégate de 36 canons, signalée depuis la veille à deux heures de l'après-midi.

Nous demandons au lecteur la permission de lui faire faire, ou plutôt de lui faire renouveler connaissance avec deux des personnages qu'il transportait à son bord.

L'un était un homme aux cheveux blonds, au teint blanc, aux yeux bleus, aux traits réguliers, à la figure calme, à la taille un peu au-dessus de la moyenne, auquel on n'eût guère donné plus de trente ou trente-deux ans, quoiqu'il en eût plus de quarante. En lui, au premier abord, on ne remarquait rien de saillant, mais aussi, l'on était forcé d'avouer que tout était convenable. Si, après un premier coup d'œil jeté

sur lui, on avait un motif quelconque de continuer l'examen de sa personne, on remarquait qu'il avait le pied et la main petits, et admirablement bien faits, ce qui, dans tous les pays, mais chez les Anglais particulièrement, est un signe de race. Sa voix était claire et arrêtée, mais sans intonation et pour ainsi dire sans musique. Ses yeux bleu-clair, auxquels on pouvait, dans les circonstances habituelles de la vie, reprocher de manquer un peu d'expression, laissaient errer un regard limpide, mais qui ne s'attachait à rien et semblait ne rien chercher à approfondir. De temps en temps, cependant, il clignait les yeux comme un homme fatigué du soleil, accompagnant ce mouvement d'un léger écartement des lèvres qui laissaient apercevoir alors une double rangée de dents petites, bien rangées, et blanches comme des perles. Cette espèce de tic semblait alors ôter à son regard le peu d'expression qu'il avait; mais si on l'examinait avec soin, on s'apercevait au contraire que c'était dans ce moment que sa vue, profonde et rapide, dardant un rayon de flamme entre ses deux paupières rapprochées, allait chercher la pensée de son interlocuteur jusqu'au plus profond de son âme. Ceux qui le voyaient pour la première fois, ne manquaient presque jamais de le prendre pour un esprit nul; il savait que c'était, en général, l'opinion que les hommes superficiels avaient de lui, et presque toujours, soit calcul, soit indifférence, il se plaisait à la leur laisser, bien sûr de les détromper quand le caprice lui en prendrait ou quand le moment en serait venu, car cette enveloppe menteuse cachait un esprit singulièrement profond, comme il arrive souvent que deux pouces de neige cachent un précipice de mille pieds; aussi, avec la conscience de sa supériorité presque universelle, attendait-il patiemment qu'on vînt lui offrir l'occasion de triompher. Alors, et dès qu'il rencontrait dans une pensée opposée à la sienne, et dans la personne qui émettait cette pensée, une lutte digne de lui, il s'accrochait à la conversation que jusque-là il avait laissé errer dans tous ses capricieux détours, s'animait peu à peu, se répandait en dehors, grandissait à toute hauteur, car sa voix stridente, ses yeux enflammés, secondaient parfaitement sa parole vive, incisive, coloriée, à la fois séduisante et grave, éblouissante et positive; si cette occasion ne venait pas, il s'en passait et continuait d'être regardé par ceux qui l'entouraient comme un homme ordinaire. Ce n'est pas qu'il manquât d'amour-propre: au contraire, il poussait l'orgueil de certaines choses jusqu'à l'excès; mais c'était un système de conduite qu'il s'était imposé et duquel il ne s'écartait jamais. Toutes les fois qu'une proposition erronée, une pensée fausse, une vanité mal soutenue, un ridicule quelconque enfin venait poser devant lui, l'extrême finesse de son esprit lui faisait aussitôt venir sur la langue un sascasme incisif ou sur les lèvres un sourire moqueur; mais il étouffait à l'instant même ce genre d'ironie extérieure, et quand il ne pouvait renfermer entièrement cette irruption de dédain, il déguisait sous un des clignements d'yeux qui lui était habituel, le mouvement railleur qui lui échappait malgré lui, sachant bien que le moyen de tout voir, de tout entendre, de tout saisir, était de paraître aveugle et sourd. Peut-être eût-il bien voulu, comme Sixte-Quint, paraître aussi paralytique; mais comme cela l'eût entraîné à une trop longue et trop fatigante dissimulation, il y avait renoncé.

L'autre était un jeune homme brun, au teint pâle et aux longs cheveux noirs; ses yeux, qui étaient grands, admirablement fendus et du plus beau velouté, avaient, derrière la douceur apparente qu'ils ne devaient qu'à la préoccupation éternelle de sa pensée, un caractère de fermeté qui frappait au premier abord. S'emportait-il? ce qui était rare, car toute son organisation paraissait obéir non pas à des instincts physiques, mais à une puissance morale, alors ses yeux s'illuminaient d'une flamme intérieure et lançaient des éclairs dont le foyer semblait être au fond de son âme. Quoique les lignes de son visage fussent pures, elles manquaient jusqu'à un certain point de régularité; son front harmonieux, quoique d'une modulation vigoureuse et carrée, était sillonné par une légère cicatrice presque imperceptible, dans l'état de calme qui lui était habituel, mais qui se trahissait par une ligne blanche, lorsque la rougeur lui montait au visage. Une moustache noire comme ses cheveux, régulière comme ses sourcils, ombrageait, en déguisant sa grandeur, une bouche à lèvres fortes et garnie d'admirables dents. L'aspect général de sa physionomie était grave: aux rides de son front, au froncement presque perpétuel de ses sourcils, aux habitudes sévères de tous ses traits, on pouvait reconnaître une réflexion profonde et une résolution inébranlable. Aussi, tout au contraire de son compagnon, aux traits effacés, et qui ayant qua-

rante ans en paraissait à peine trente ou trente-deux, lui, qui n'en avait guère que vingt-cinq, en paraissait presque trente. Quant au reste de sa personne, il était d'une taille moyenne, mais bien prise; tous ses membres étaient peut-être un peu grêles, mais on sentait qu'animés par une émotion quelconque, une violente tension nerveuse devait chez eux remplacer la force. En échange, on comprenait que la nature lui avait donné en agilité et en adresse bien au delà de ce qu'elle lui avait refusé de grossière vigueur. Du reste, mis presque toujours avec une simplicité élégante, il était vêtu, pour le moment, d'un pantalon, d'un gilet et d'une redingote dont la forme indiquait qu'ils sortaient des mains d'un des plus habiles tailleurs de Paris, et à la boutonnière de cette redingote, il portait, noués avec une élégante négligence, les rubans réunis de la Légion d'honneur et de Charles III.

Ces deux hommes s'étaient rencontrés à bord du *Leycester*, qui avait pris l'un à Porsmouth et l'autre à Cadix. Au premier coup d'œil ils s'étaient reconnus pour s'être vus déjà dans ces salons de Londres et de Paris où l'on voit tout le monde; ils s'étaient donc salués comme d'anciennes connaissances, mais sans se parler d'abord, car n'ayant jamais été présentés l'un à l'autre, tous deux avaient été retenus par cette réserve aristocratique des gens comme il faut qui hésitent, même dans les circonstances particulières de la vie, à sortir des règles imposées par les convenances générales. Cependant, l'isolement du bord, l'exiguïté du terrain sur lequel ils se croisaient chaque jour, l'attrait naturel que deux hommes du monde éprouvent naturellement l'un pour l'autre, les avaient bientôt rapprochés; ils avaient échangé d'abord quelques paroles insignifiantes, puis leurs conversations avaient pris un peu plus de consistance. Au bout de quelques jours, chacun des deux avait reconnu son compagnon pour un homme supérieur, et s'était félicité d'une rencontre pareille dans une traversée de plus de trois mois; enfin, en attendant mieux, ils s'étaient liés de cette amitié de circonstance qui, sans racines dans le passé, devient une distraction dans le présent, sans être un engagement pour l'avenir. Alors, pendant ces longues soirées de l'équateur, pendant ces belles nuits des tropiques, ils avaient eu le temps de s'étudier l'un l'autre, et tous deux avaient reconnu qu'en art, en science, en politique, ils avaient, soit par théorie, soit par pratique, soit par investigation, soit par expérience, appris tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir. Tous deux étaient donc restés constamment en face, comme deux lutteurs de même force; et, dans cette longue traversée, un seul avantage avait été donné au premier de ces deux hommes sur le second : c'est que dans un grain qui assaillit la frégate, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, et dans lequel le capitaine du *Leycester*, blessé par la chute d'un mât de perroquet, avait été emporté évanoui dans sa cabine, le passager aux cheveux blonds s'était emparé du porte-voix, et s'élançant sur le gaillard d'arrière, avait, en l'absence du second, avec la fermeté d'un homme habitué au commandement, et la science d'un marin consommé, ordonné à l'instant même une suite de manœuvres à l'aide desquelles la frégate avait conjuré la force de l'ouragan; puis le grain passé, son visage, un instant resplendissant de cet orgueil sublime qui monte au front de toute créature humaine luttant contre son Créateur, avait repris son expression ordinaire. Sa voix, dont le timbre éclatant s'était fait entendre au-dessus du roulement du tonnerre et du sifflement de la tempête, était redescendue à son diapason ordinaire; enfin, d'un geste aussi simple que ses gestes précédents avaient été poétiques et exaltés, il avait remis au lieutenant le porte-voix, ce sceptre du capitaine de vaisseau qui est aux mains de celui qui le porte le signe de l'absolu commandement.

Pendant tout ce temps, son compagnon, sur la figure calme duquel, hâtons-nous de le dire, il eût été impossible de reconnaître la moindre trace d'émotion, l'avait suivi des yeux avec cette expression envieuse de l'homme obligé de se reconnaître à lui-même une infériorité sur celui dont jusque-là il s'était cru l'égal. Puis, lorsque le danger était passé ils s'étaient retrouvés côte à côte, il s'était contenté de lui dire :

« Vous avez donc été capitaine de vaisseau, milord ?

— Oui, avait répondu simplement celui auquel on donnait ce titre honorifique; j'ai même le grade de commodore, mais depuis six ans je suis passé dans la diplomatie, et au moment du péril je me suis souvenu de mon ancien métier : voilà tout. »

Puis il n'avait plus une seule fois été question de cette circonstance entre ces deux hommes : seulement, il était visible que le plus jeune des deux était intérieurement humilié de cette supériorité que

son compagnon avait, d'une façon si inattendue, acquise sur lui, et qu'il eût certainement ignorée sans l'événement qui l'avait en quelque sorte forcé de la mettre au jour.

La demande que nous avons rapportée, et la réponse qu'elle provoqua, indique au reste que ces deux hommes ne s'étaient fait, pendant les trois mois qu'ils venaient de passer ensemble, aucune question sur leur position sociale respective. Ils s'étaient reconnus pour frères d'intelligence, cela leur avait suffi. Ils savaient que le but de leur voyage à tous deux était l'ile de France, et ils n'en avaient pas demandé davantage.

Au reste, tous deux paraissaient avoir même impatience d'arriver, car tous deux avaient recommandé que, du moment où l'on apercevrait l'île, on les avertît. La recommandation fut inutile pour l'un deux, car le jeune homme aux cheveux noirs était sur le pont, appuyé au couronnement de poupe, lorsque le matelot en vigie fit entendre ce cri, toujours si puissant, même parmi les marins : « Terre à l'avant! »

A ce cri, son compagnon apparut au haut de l'escalier, et s'avançant vers le jeune homme d'un pas malgré lui plus rapide que son pas habituel, il vint s'appuyer près de lui.

« Eh bien! milord, dit ce dernier, nous voici arrivés, à ce qu'on assure du moins; car j'avoue, à ma honte, que j'ai beau regarder à l'horizon, je n'y aperçois pour ma part qu'une espèce de vapeur, qui peut tout aussi bien être un brouillard flottant sur la mer, qu'une île ayant ses racines au fond de l'Océan.

— Oui, je conçois cela, répondit le plus âgé des deux hommes, car il n'y a guère que l'œil d'un marin qui puisse distinguer avec certitude, à une pareille distance surtout, l'eau du ciel, et la terre des nuages; mais moi, ajouta-t-il en clignant des yeux, moi, vieil enfant de la mer, je vois notre île dans tous ses contours, et je dirais presque dans tous ses détails.

— Eh bien! milord, reprit le jeune homme, c'est une nouvelle supériorité que je reconnais sur moi à Votre Grâce; mais je vous avoue qu'il faut que ce soit elle qui m'assure une pareille chose pour que je ne la rejette pas comme une impossibilité.

— Prenez donc cette lunette, dit le marin, tandis que moi, à l'œil nu, je vais vous décrire la côte; me croirez-vous après cela?

— Milord, répondit l'incrédule, je vous sais en toute chose un homme si fort au-dessus des autres hommes, que je crois à ce que vous me dites sans que vous ayez, soyez-en persuadé, besoin de joindre aucune preuve à vos paroles; si je prends la lunette que vous m'offrez, c'est donc plutôt pour satisfaire un besoin de mon cœur qu'un désir de ma curiosité.

— Allons, allons, dit en riant l'homme aux cheveux blonds, je vois que l'air de la terre fait son effet, voilà que vous devenez flatteur.

— Moi, flatteur, milord! dit le jeune homme en secouant la tête; oh! Votre Grâce se trompe. *Le Leycester*, je vous le jure, ferait plus d'une course d'un pôle à l'autre, et accomplirait plus d'une fois le périple du monde avant que vous voyiez s'accomplir en moi un pareil changement. Non, je ne vous flatte pas, milord, je vous remercie seulement des gracieuses attentions que vous m'avez montrées tout le long de cette interminable traversée, et j'oserai presque dire de l'amitié que Votre Grâce a témoignée à un pauvre inconnu comme moi.

— Mon cher compagnon, répondit l'Anglais en tendant la main au jeune homme, j'espère que, pour vous comme pour moi, il n'y a d'inconnus dans ce monde que les gens vulgaires, les sots et les fripons, mais j'espère aussi que pour l'un comme pour l'autre tout homme supérieur est un parent que nous reconnaissons pour être de notre famille partout où nous le rencontrons. Ceci posé, trêve de compliment, mon jeune ami, prenez cette lunette et regardez, car nous avançons si rapidement qu'il n'y aura bientôt plus aucun mérite à accomplir la petite démonstration géographique dont je me suis chargé. »

Le jeune homme prit la lunette et la porta à son œil.

« Voyez-vous? dit l'Anglais.

— Parfaitement, dit le jeune homme.

— Voyez-vous à notre extrême droite, pareille à un cône et isolée au milieu de la mer, voyez-vous l'île Ronde?

— A merveille.

— Voyez-vous, en vous rapprochant de nous, l'île Plate, au pied de laquelle passe dans ce moment un brick, qui m'a tout à fait l'air, à sa tournure, d'un brick de guerre. Ce soir, nous serons où il est, et nous passerons où il passe. »

Le jeune homme abaissa la lunette, et essaya de voir à l'œil nu les objets que son compagnon distinguait si facilement, et qu'il voyait à peine, lui, à

l'aide du tube qu'il tenait à la main ; puis, avec un sourire d'étonnement :

« C'est miraculeux ! » dit-il ; et il reporta la lunette à ses yeux.

— Voyez-vous le coin de Mire, continua son compagnon, le coin de Mire qui se confond presque d'ici avec le cap Malheureux, de si triste et si poétique mémoire ? Voyez-vous le piton du Bambou derrière lequel s'élève la montagne de la Faïence ? Voyez-vous la montagne du Grand-Port ? et là, voyez-vous à sa gauche le morne des Créoles ?

— Oui, oui, je vois tout cela, et je le reconnais, car tous ces pics, tous ces sommets sont familiers à mon enfance, et je les ai gardés dans ma mémoire avec la religion du souvenir. Mais vous, continua le jeune homme, en repoussant les uns dans les autres, avec la paume de la main les trois tubes de sa lunette, ce n'est pas la première fois que vous voyez ce rivage, et il y a plus de mémoire que d'aspect réel dans la description que vous venez de me faire.

— C'est vrai, dit en souriant l'Anglais, et je vois qu'il n'y a pas moyen de faire de charlatanisme avec vous. Oui, j'ai déjà vu ce rivage ! oui, j'en parle un peu de mémoire, quoique les souvenirs qu'il m'a laissés soient probablement moins doux que ceux qu'il vous rappelle ! oui, j'y suis venu dans une époque où, selon toute probabilité, nous étions ennemis, mon cher compagnon, car il y a quatorze ans de cela.

— C'est juste l'époque à laquelle j'ai quitté l'île de France, répondit le jeune homme aux cheveux noirs.

— Y étiez-vous encore lors de la bataille navale qui eut lieu à Grand-Port, et dont je ne devrais point parler, ne fût-ce que par orgueil national, tant nous y avons été majestueusement frottés ?

— Oh ! parlez-en, milord, parlez-en, interrompit le jeune homme : vous avez si souvent pris votre revanche, messieurs les Anglais, qu'il y a presque de l'orgueil à vous à avouer une défaite.

— Eh bien ! j'y suis venu à cette époque, car à cette époque je servais dans la marine.

— Comme aspirant ? sans doute.

— Comme lieutenant de frégate, monsieur.

— Mais à cette époque, permettez-moi de vous le dire, milord, vous étiez un enfant.

— Quel âge me donnez-vous, monsieur ?

— Mais, à peu de chose près, nous sommes du même âge, je pense, et vous avez trente ans à peine.

— Je vais en avoir quarante, monsieur, répondit l'Anglais en souriant ; je vous avais bien dit tout à l'heure que vous étiez dans votre jour de flatterie. »

Le jeune homme, étonné, regarda alors son compagnon, avec plus d'attention qu'il n'avait fait jusqu'alors, et reconnut, à de légères rides indiquées à l'angle des yeux et aux coins de la bouche, qu'il pouvait avoir effectivement l'âge qu'il se donnait, et qu'il était si loin de paraître. Puis, abandonnant son examen pour revenir à la question qui lui avait été faite :

« Oui, oui, dit-il ; oui, je me rappelle cette bataille et une autre encore, mais qui eut lieu à l'extrémité opposée de l'île. Connaissez-vous Port-Louis, milord ?

— Non, monsieur, je ne connais que ce côté du rivage. Je fus blessé dangereusement au combat de Grand-Port, et transporté prisonnier en Europe. Depuis ce temps je n'ai pas revu les mers de l'Inde, où je vais probablement faire un séjour indéfini. »

Puis, comme si les dernières paroles qu'ils avaient échangées venaient d'éveiller dans ces deux hommes une source d'intimes souvenirs, chacun d'eux s'éloigna machinalement de l'autre, et s'en alla rêver en silence, l'un à la proue, l'autre au gouvernail.

Ce fut le lendemain de cette conversation, qu'après avoir doublé l'île d'Ambre et être passé à l'heure prédite au pied de l'île Plate, la frégate *le Leycester* fit, comme nous l'avons indiqué au commencement de ce chapitre, son entrée dans la rade de Port-Louis, au milieu de l'affluence habituelle qui accueillait l'arrivée de chaque bâtiment européen.

Mais cette fois l'affluence était plus grande encore que de coutume, car les autorités de la colonie attendaient le futur gouverneur de l'île, qui, au moment où l'on doubla l'île des Tonneliers, monta sur le pont en grand uniforme d'officier général. Le jeune homme aux cheveux noirs connut donc seulement alors le grade politique de son compagnon de voyage, dont il n'avait appris jusque-là que le titre aristocratique.

En effet, l'Anglais aux cheveux blonds, n'était autre que lord Williams Murrey, membre de la chambre haute, qui, après avoir été tour à tour marin et ambassadeur, venait d'être nommé gouverneur de l'île de France, pour Sa Majesté Britannique.

Nous invitons donc le lecteur à reconnaître en lui ce jeune lieutenant qu'il a entrevu à bord de *la Néréïde*, couché aux pieds de son oncle le capitaine

Willougby, blessé au côté d'un éclat de mitraille, et dont nous avions annoncé non-seulement la guérison, mais encore la réapparition prochaine comme un des personnages principaux de notre histoire.

Au moment de se séparer de son compagnon, lord Murrey se retourna vers lui :

« A propos, monsieur, lui dit-il, je donne dans trois jours un grand dîner aux autorités de l'île, j'espère que vous me ferez l'honneur d'être un de mes convives.

— Avec le plus grand plaisir, milord, répondit le jeune homme ; mais encore, avant que j'accepte, est-il convenable que de mon côté je dise à Votre Grâce qui je suis...

— Vous vous ferez annoncer en entrant chez moi, monsieur, répondit lord Murrey, et alors je saurai qui vous êtes ; en attendant, je sais ce que vous valez, et c'est ce qu'il me faut. »

Puis, saluant son compagnon de route de la main et du sourire, le nouveau gouverneur descendit dans la yole d'honneur avec le capitaine, et s'éloignant du brick sous l'impulsion rapide de dix vigoureux rameurs, il toucha bientôt la terre à la fontaine du Chien-de-Plomb.

En ce moment, les soldats, rangés en bataille, présentèrent les armes, les tambours battirent aux champs, le canon des forts et de la frégate retentirent à la fois, et pareils à un écho, ceux des autres bâtiments leur répondirent. Aussitôt des acclamations universelles de : Vive lord Murrey ! accueillirent joyeusement le nouveau gouverneur, qui, après avoir gracieusement salué ceux qui lui faisaient cette honorable réception, s'achemina, entouré des principales autorités de l'île, vers le palais.

Et cependant ces hommes qui faisaient fête au représentant de Sa Majesté Britannique, et qui applaudissaient à son arrivée, étaient bien les mêmes hommes qui autrefois avaient pleuré le départ des Français ; mais aussi, c'est que quatorze ans s'étaient écoulés depuis cette époque ; la génération ancienne avait en partie disparu, et la génération nouvelle ne gardait le souvenir des choses passées que par ostentation et comme on garde une vieille charte de famille. Quatorze ans s'étaient écoulés, avons-nous déjà dit, et c'est plus qu'il n'en faut pour oublier la mort de son meilleur ami, pour violer un serment juré ; plus qu'il n'en faut enfin pour tuer, enterrer et débaptiser un grand homme ou une grande nation.

V

L'ENFANT PRODIGUE.

Tous les yeux avaient suivi lord Murray jusqu'à l'hôtel du gouvernement, mais lorsque la porte du palais se fut refermée sur lui et sur ceux qui l'accompagnaient, tous les yeux se reportèrent sur le navire.

En ce moment le jeune homme aux cheveux noirs en descendait à son tour, et la curiosité qui venait d'abandonner le gouverneur s'était reportée sur lui. En effet, on avait vu lord Murray lui adresser gracieusement la parole et lui serrer affectueusement la main ; de sorte que la foule assemblée décidait, avec sa sagacité ordinaire, que cet étranger était quelque jeune seigneur appartenant à la haute aristocratie de France ou d'Angleterre. Cette probabilité s'était changée en une véritable certitude à la vue du double ruban qui ornait sa boutonnière, et dont l'un, il faut bien l'avouer, était un peu moins répandu à cette époque qu'il ne l'est aujourd'hui. Au reste, les habitants du Port-Louis eurent le temps d'examiner le nouvel arrivant, car, après avoir cherché des yeux autour de lui comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un de ses amis ou de ses parents sur la jetée, il s'était arrêté au bord de la mer, attendant que les chevaux du gouverneur fussent débarqués ; puis, quand cette opération fut terminée, un domestique au teint basané, vêtu du costume des Mores d'Afrique, avec lequel l'étranger avait échangé quelques mots dans une langue inconnue, en équipa deux à la manière arabe, et les prenant tous deux en bride, car on ne pouvait se fier encore à leurs jambes engourdies, il suivit son maître qui déjà s'était acheminé à pied vers la chaussée regardant toujours autour de lui, comme s'il se fût attendu à voir apparaître tout à coup, au milieu de toutes ces figures insignifiantes, une figure amie.

Parmi les groupes qui attendaient les étrangers à l'endroit qu'on appelle caractéristiquement la Pointe-aux-Blagueurs, il y en avait un dont le centre se composait d'un gros homme de cinquante à cinquante-quatre ans, aux cheveux grisonnants, aux traits vulgaires, à la voix éclatante, aux favoris taillés en pointe et venant joindre de chaque côté le coin de la bouche, et d'un beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans ; le gros homme était vêtu d'une redingote de mérinos marron, d'un pantalon de nan-

kin et d'un gilet de piqué blanc. Il portait une cravate à coins brodés, et un long jabot garni de dentelle flottait sur sa poitrine. Le jeune homme, dont les traits un peu plus accentués que ceux de son voisin, avaient cependant avec ceux-ci une telle ressemblance, qu'il était évident que ces deux individus se touchaient par les liens les plus proches de la parenté, était coiffé d'un chapeau gris, portait un mouchoir de soie noué négligemment autour du cou, était vêtu d'un gilet et d'un pantalon blancs.

« Voilà, par ma foi ! un joli garçon, dit le gros homme en regardant l'étranger qui passait en ce moment à quelques pas de lui, et je conseille, s'il doit faire séjour dans notre île, à nos mères et à nos maris de veiller sur leurs femmes et leurs filles.

— Voilà un joli cheval, dit le jeune homme en portant un lorgnon à son œil, pur sang si je ne me trompe, tout ce qu'il y a de plus arabe, arabissime.

— Connais-tu ce monsieur, Henri ? demanda le gros homme.

— Non, mon père, mais s'il veut vendre son cheval, je sais bien qui lui en donnera mille piastres.

— Ce sera Henri de Malmédie, n'est-ce pas, mon enfant ? dit le gros homme ; et tu feras bien, si le cheval te plaît, de t'en passer la fantaisie ; tu le peux, tu es riche. »

Sans doute l'étranger entendit l'offre de M. Henri et l'approbation qu'y donnait son père, car sa lèvre se releva dédaigneusement et il fixa tour à tour sur le père et sur le fils un regard hautain, et qui n'était pas exempt de menace ; puis, plus instruit sans doute à leur égard qu'ils ne l'étaient au sien, il continua sa route en murmurant :

« Encore eux ! toujours eux !

— Que nous veut donc ce muscadin ? demanda M. de Malmédie à ceux qui l'entouraient.

— Je n'en sais rien, mon père, répondit Henri ; mais à la première fois que nous le rencontrerons, s'il nous regarde encore de la même manière, je vous promets de le lui demander.

— Que veux-tu, Henri ? dit M. de Malmédie d'un air de pitié pour l'ignorance de l'étranger, le pauvre garçon ne sait pas qui nous sommes.

— Eh bien ! alors, je le lui apprendrai, moi ! » murmura Henri.

Pendant ce temps l'étranger, dont le dédaigneux regard avait éveillé ce menaçant colloque, avait, sans paraître s'inquiéter de l'impression produite par son passage, et sans daigner se retourner pour en voir l'effet, continué son chemin vers le rempart. Parvenu au tiers du jardin de la compagnie à peu près, son attention fut attirée par un groupe qui s'était formé sur un petit pont, lequel communiquait du jardin avec la cour d'une maison de belle apparence, et dont le centre était occupé par une ravissante jeune fille de quinze ou seize ans, que l'étranger, homme d'art sans doute, et par conséquent amoureux de toute beauté, s'arrêta pour regarder plus à son aise ; quoique sur le seuil de sa maison la jeune fille, qui sans doute appartenait à l'une des plus riches familles de l'île, avait auprès d'elle une gouvernante européenne, qu'à ses longs cheveux blonds et à la transparence de sa peau, on reconnaissait pour une Anglaise, tandis qu'un vieux nègre, aux cheveux grisonnants, vêtu d'une veste et d'un pantalon de basin blanc, se tenait prêt, les yeux fixés sur elle, et pour ainsi dire le pied levé, pour exécuter ses moindres ordres.

Peut-être aussi, comme toute chose grandit par le contraste, cette beauté que nous avons signalée comme merveilleuse, s'augmentait-elle encore de la laideur du personnage qui se tenait debout, muet et immobile devant elle, et avec lequel elle essayait d'entamer des négociations à l'endroit d'un de ces charmants éventails d'ivoire découpé, transparent et fragile comme une dentelle.

En effet, celui qui causait avec elle était un individu au corps osseux, au teint jaune, aux yeux relevés par les coins, coiffé d'un large chapeau de paille, duquel s'échappait comme un échantillon de cheveux dont aurait pu être couvert le crâne qu'il abritait, une longue natte qui lui tombait jusqu'au milieu du dos ; il était vêtu d'un pantalon de coton bleu, descendant jusqu'à mi-jambe, et d'une blouse de même étoffe et de même couleur, descendant jusqu'au milieu des cuisses. A ses pieds était un bambou, long d'une toise, supportant à chacune de ses extrémités un panier, dont la double pesanteur faisait, lorsque le bambou était posé par le milieu sur l'épaule du marchand, plier cette longue canne comme un arc. Ces paniers étaient remplis de ces mille petits brimborions, qui, aux colonies comme en France, dans la boutique en plein air du commerçant des tropiques, comme dans les élégants magasins d'Alphonse Giroux et de Susse, font tourner la tête aux jeunes filles, et quelquefois même à leurs mères : or, comme nous l'avons dit, la belle créole, au milieu de toutes ces merveilles éparpillées

sur une natte étendue à ses pieds, s'était arrêtée pour le moment, à un éventail représentant des maisons, des pagodes et des palais impossibles, des chiens, des lions et des oiseaux fantastiques ; enfin, mille portraits d'hommes, de bâtiments et d'animaux qui n'ont jamais existé que dans la drôlatique imagination des habitants de Canton et de Pékin.

Elle demandait donc purement et simplement le prix de cet éventail.

Mais là était la difficulté. Le Chinois, débarqué depuis quelques jours seulement, ne savait pas un seul mot ni de français, ni d'anglais, ni d'italien, ignorance qui ressortait clairement de son silence, à la triple demande qui lui avait été successivement faite dans ces trois langues ; cette ignorance était même déjà si bien connue dans la colonie, que l'habitant des bords du fleuve Jaune n'était désigné au Port-Louis que sous le nom de ***Miko-Miko***, les deux seuls mots qu'il prononçât tout en parcourant les rues de la ville, portant son long bambou chargé de paniers tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre, et qui, selon toute probabilité, voulaient dire : *Achetez, achetez*. Les relations qui s'étaient établies jusqu'alors entre Miko-Miko et ses pratiques étaient donc purement et simplement des relations de gestes et de signes. Or, comme la belle jeune fille n'avait jamais eu l'occasion de faire une étude approfondie de la langue de l'abbé de l'Épée, elle se trouvait dans une parfaite impossibilité de comprendre Miko-Miko et de se faire comprendre par lui.

Ce fut en ce moment que l'étranger s'approcha d'elle.

« Pardon, mademoiselle, lui dit-il, mais en voyant l'embarras dans lequel vous vous trouvez, je m'enhardis à vous offrir mes services : puis-je vous être bon à quelque chose, et daignerez-vous m'accepter pour interprète?

— Oh! monsieur, répondit la gouvernante, tandis que les joues de la jeune fille se couvraient d'une couche du plus beau carmin, je vous suis mille fois obligée de votre offre; mais voilà Mlle Sara et moi qui épuisons depuis dix minutes toute notre science philologique sans parvenir à nous faire entendre de cet homme. Nous lui avons parlé tour à tour français, anglais et italien, et il n'a répondu à aucune de ces langues.

— Monsieur connaît peut-être quelque autre langue que parlera cet homme, ma mie Henriette, répondit la jeune fille ; et j'ai si grande envie de cet éventail, que si monsieur parvenait à m'en faire dire le prix, il m'aurait rendu un véritable service.

— Mais vous voyez bien que c'est impossible, reprit la mie Henriette ; cet homme ne parle aucune langue.

— Il parle au moins celle du pays où il est né, dit l'étranger.

— Oui, mais il est né en Chine ; et qui est-ce qui parle chinois ? »

L'inconnu sourit, et, se retournant vers le marchand, il lui adressa quelques mots dans une langue étrangère.

Nous essayerions vainement de dire l'expression d'étonnement qui se peignit sur les traits du pauvre Miko-Miko, lorsque les accents de sa langue maternelle résonnèrent à son oreille comme l'écho d'une musique lointaine ; il laissa tomber l'éventail qu'il tenait, et s'élançant les yeux fixes et la bouche béante vers celui qui venait de lui adresser la parole, il lui saisit la main, et la baisa à plusieurs reprises ; puis, comme l'étranger répétait la question qu'il lui avait déjà faite, il se décida enfin à répondre. Mais ce fut avec une expression dans le regard et un accent dans la voix qui formaient un des plus étranges contrastes qui se pussent voir ; car de l'air le plus attendri et le plus sentimental du monde, il venait tout bonnement de lui dire le prix de l'éventail.

« C'est *vingt* livres sterling, mademoiselle, dit l'étranger se retournant vers la jeune fille ; *quatre-vingt-dix* piastres à peu près.

—Mille fois merci, monsieur! » répondit Sara, en rougissant de nouveau. Puis se retournant vers sa gouvernante :

« N'est-ce pas vraiment bien heureux, ma mie Henriette, lui dit-elle en anglais, que monsieur parle la langue de cet homme.

— Et surtout bien étonnant, répondit la mie Henriette.

— C'est pourtant une chose toute simple, mesdames, répondit l'étranger dans la même langue. Ma mère mourut que je n'avais que trois mois encore, et l'on me donna pour nourrice une pauvre femme de l'île Formose qui était au service de notre maison. Sa langue est donc la première que je balbutiai, et quoique je n'aie pas trouvé souvent l'occasion de la parler, j'en ai, comme vous l'avez vu, retenu quelques mots, ce dont je me féliciterai toute ma vie,

puisque j'ai pu, grâce à ces quelques mots, vous rendre un léger service. »

Puis, glissant dans la main du Chinois un quadruple d'Espagne, et faisant signe à son domestique de le suivre, le jeune homme partit au galop, en saluant avec une parfaite aisance Mlle Sara et la mie Henriette.

L'étranger suivit la rue de Moka, mais à peine eut-il fait un mille sur la route qui conduit aux Pailles, et fut-il arrivé au pied de la montagne de la Découverte, qu'il s'arrêta tout à coup et que ses yeux se fixèrent sur un banc, construit à mi-côte de la montagne, et au milieu duquel, dans une immobilité parfaite, les deux mains posées sur ses genoux et les yeux fixés sur la mer, était assis un vieillard. Un instant l'étranger regarda cet homme d'un air de doute; puis, comme si ce doute avait disparu devant une conviction entière :

« C'est bien lui, murmura-t-il; mon Dieu! comme il est changé! »

Alors, après avoir regardé un instant encore le vieillard avec un air de singulier intérêt, le jeune homme prit un chemin par lequel il pouvait arriver près de lui sans être vu, manœuvre qu'il exécuta heureusement, après s'être arrêté deux ou trois fois en route en appuyant sa main sur sa poitrine, comme pour donner à une émotion trop forte le temps de se calmer.

Quant au vieillard, il ne bougea point à l'approche de l'étranger, si bien qu'on eût pu croire qu'il n'avait pas même entendu le bruit de ses pas, ce qui eût été une erreur, car à peine le jeune homme se fut-il assis sur le même banc que lui, qu'il tourna la tête de son côté, et que le saluant avec timidité, il se leva et fit quelques pas pour s'éloigner.

« Oh! ne vous dérangez pas pour moi, monsieur, » dit le jeune homme.

Le vieillard se rassit aussitôt, non plus au milieu du banc, mais à son extrémité.

Alors il y eut un moment de silence entre le vieillard qui continua de regarder la mer, et l'étranger qui regardait le vieillard. Enfin, au bout d'un instant de muette et profonde contemplation, l'étranger prit la parole.

« Monsieur, dit-il à son voisin, vous n'étiez sans doute point là lorsque, il y a une heure et demie à peu près, *le Leycester* a jeté l'ancre dans le port.

— Pardonnez-moi, monsieur, j'y étais, répondit le vieillard avec un accent où se confondaient l'humilité et l'étonnement.

— Alors, reprit le jeune homme, alors vous ne preniez aucun intérêt à l'arrivée de ce bâtiment venant d'Europe?

—Pourquoi cela, monsieur? demanda le vieillard de plus en plus étonné.

— C'est qu'en ce cas, au lieu de restez ici, vous seriez comme tout le monde descendu sur le port.

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez, répondit mélancoliquement le vieillard en secouant sa tête blanchie : je prends au contraire, et j'en suis certain, un plus grand intérêt que personne à ce spectacle. Chaque fois qu'il arrive un bâtiment, n'importe de quel pays ce bâtiment arrive, je viens depuis quatorze années voir s'il ne m'apporte pas quelques lettres de mes enfants ou mes enfants eux-mêmes, et, comme cela me fatiguerait trop d'être debout, je viens dès le matin m'asseoir ici à la même place d'où je les ai vus partir; et je reste là tout le jour, jusqu'à ce que, chacun s'étant retiré, tout espoir soit perdu pour moi.

— Mais comment ne descendez-vous pas vous-même jusqu'au port? demanda l'étranger.

— C'est aussi ce que j'ai fait pendant les premières années, répondit le vieillard. Mais alors je connaissais trop vite mon sort, et comme chaque déception nouvelle devenait plus pénible, j'ai fini par m'arrêter ici, et j'envoie à ma place mon nègre Télémaque. Ainsi, l'espoir dure plus longtemps. S'il revient vite, je crois qu'il m'annonce leur arrivée; s'il tarde à revenir, je crois qu'il attend une lettre. Puis il revient la plupart du temps les mains vides. Alors je me lève et je m'en retourne seul comme je suis venu; je rentre dans ma maison déserte, et je passe la nuit à pleurer en me disant : Ce sera sans doute pour la prochaine fois!

— Pauvre père! murmura l'étranger.

— Vous me plaignez, monsieur? demanda le vieillard avec étonnement.

— Sans doute, je vous plains, répondit le jeune homme.

— Vous ne savez donc pas qui je suis?

— Vous êtes un homme, et vous souffrez.

— Mais je suis mulâtre, » répondit le vieillard d'une voix basse et profondément humiliée.

Une vive rougeur passa sur le front du jeune homme.

« Et moi aussi, monsieur, je suis mulâtre, répondit-il.

— Vous ! s'écria le vieillard.

— Oui, moi, répondit l'étranger.

— Vous êtes mulâtre ! vous, monsieur ? » Et le vieillard regardait avec étonnement le ruban rouge et bleu noué à la redingote de l'étranger. « Vous êtes mulâtre ? oh! alors votre pitié ne m'étonne plus ; je vous avais pris pour un blanc ; mais du moment où vous êtes homme de couleur comme moi, c'est autre chose; vous êtes un ami, un frère.

— Oui, un ami, un frère, » dit le jeune homme en tendant les deux mains au vieillard. Puis il murmura à voix basse et en le regardant avec une indéfinissable expression de tendresse : « Et plus que cela encore, peut-être.

— Alors je puis donc tout vous dire, continua le vieillard ; ah ! je sens que cela me fera du bien de parler de ma douleur. Imaginez-vous, monsieur, que j'ai, ou plutôt que j'avais, car Dieu seul sait si tous deux vivent encore, imaginez-vous que j'avais deux enfants, deux fils, que j'aimais tous deux de l'amour d'un père, un surtout. »

L'étranger tressaillit et se rapprocha encore du vieillard.

« Cela vous étonne, n'est-ce pas, reprit le vieillard, que je fasse une différence entre ces deux enfants, et que je préfère l'un à l'autre ? Oui, cela ne doit pas être, je le sais ; oui, cela est injuste, je l'avoue, mais c'était le plus jeune, c'était le plus faible, voilà mon excuse. »

L'étranger porta la main à son front, et profitant du moment où le vieillard, honteux de la confession qu'il venait de faire, détournait la tête, il essuya une larme.

« Oh ! si vous les aviez connus tous deux, continua le vieillard, vous auriez compris cela ; ce n'est pas que George, il s'appelait George, ce n'est pas que George fût le plus beau, oh ! non, au contraire, son frère Jacques était bien mieux que lui ; mais il avait dans son pauvre petit corps un esprit si intelligent, si ardent, si ferme, que si je l'eusse mis au collége du Port-Louis avec les autres enfants, je suis bien certain que, quoiqu'il n'eût que douze ans, il eût bientôt dépassé tous les autres élèves. »

Les yeux du vieillard brillèrent un instant d'orgueil et d'enthousiasme, mais ce changement passa avec la rapidité de l'éclair, et son regard avait déjà repris son expression vague, craintive et mate, lorsqu'il ajouta :

« Mais je ne pouvais pas le mettre au collége ici. Le collége a été fondé pour les blancs, et nous ne sommes que des mulâtres. »

A son tour, la physionomie du jeune homme s'alluma, et il passa sur sa figure comme une flamme de dédain et de colère sauvage.

Le vieillard continua sans même remarquer le mouvement de l'étranger.

« C'est pour cela que je les ai envoyés tous deux en France, espérant que l'éducation fixerait l'humeur vagabonde de l'aîné et dompterait le caractère trop entier du second ; mais il paraît que Dieu n'approuvait pas ma résolution, car dans un voyage qu'il a fait à Brest, Jacques s'est embarqué à bord d'un corsaire, et depuis je n'ai reçu de ses nouvelles que trois fois, et à chaque fois d'un point du monde opposé ; et George a laissé développer en grandissant ce germe d'inflexibilité qui m'effrayait en lui. Celui-là m'a écrit plus souvent, tantôt d'Angleterre, tantôt d'Égypte, tantôt d'Espagne, car il a beaucoup voyagé aussi, et quoique ses lettres soient fort belles, je vous le jure, je n'ai pas osé les montrer à personne.

— Ainsi, ni l'un ni l'autre ne vous a jamais parlé de l'époque de son retour ?

— Jamais ; et qui sait si même je les reverrai un jour ; car, de mon côté, quoique le moment où je les reverrai doive être le moment le plus heureux de ma vie, je ne leur ai jamais dit de revenir. S'ils demeurent là-bas, c'est qu'ils y sont plus heureux qu'ils ne seraient ici : s'ils n'éprouvent pas le besoin de revoir leur vieux père, c'est qu'ils ont trouvé en Europe des gens qu'ils aiment mieux que lui. Qu'il soit donc fait selon leur désir, surtout si ce désir peut les conduire au bonheur. Cependant, quoique je les regrette tous deux également, c'est cependant George qui me manque le plus, et c'est celui-là qui me fait le plus de peine en ne me parlant jamais de retour.

— S'il ne vous parle pas de retour, monsieur, reprit l'étranger d'une voix dont il cherchait inutilement à comprimer l'émotion, c'est peut-être qu'il se réserve le plaisir de vous surprendre, et qu'il veut vous faire achever dans le bonheur une journée commencée dans l'attente.

— Plût à Dieu ! dit le vieillard en levant les yeux et les mains au ciel.

— C'est peut-être, continua le jeune homme avec une voix de plus en plus émue, qu'il veut se glisser près de vous, sans être reconnu de vous, et jouir ainsi de votre présence, de votre amour et de vos bénédictions.

— Ah ! il serait impossible que je ne le reconnusse pas.

— Et cependant, s'écria le jeune homme, incapable de résister plus longtemps au sentiment qui l'agitait, vous ne m'avez pas reconnu, mon père !

— Vous !... toi !... toi !... » s'écria à son tour le vieillard, en parcourant l'étranger d'un regard avide, tandis qu'il tremblait de tous ses membres, la bouche entr'ouverte, et souriant avec doute.

Puis, secouant la tête.

« Non, non, ce n'est pas George, dit-il, il y a bien quelque ressemblance entre vous et lui, mais il n'est pas grand, mais il n'est pas beau comme vous, ce n'est qu'un enfant, et vous, vous êtes un homme.

— C'est moi, c'est bien moi, mon père, mais reconnaissez-moi donc ! s'écria George; mais songez que quatorze ans se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu, songez que je vais en avoir vingt-six, et si vous doutez, tenez, tenez, voyez cette cicatrice à mon front, c'est la trace du coup que m'a donné M. de Malmédie le jour où vous avez si glorieusement pris un drapeau anglais. Oh ! ouvrez-moi vos bras, mon père, et quand vous m'aurez embrassé, quand vous m'aurez pressé sur votre cœur, vous verrez que vous ne douterez plus que je sois votre fils. »

Et à ces mots l'étranger se jeta au cou du vieillard, qui, regardant tantôt le ciel et tantôt son enfant, ne pouvait croire à tant de bonheur, et qui ne se décida à embrasser le beau jeune homme que lorsque celui-ci lui eut répété vingt fois qu'il était bien George.

En ce moment Télémaque parut au pied de la montagne de la Découverte, les bras pendants, l'œil morne et la tête penchée, désespéré qu'il était de revenir cette fois encore vers son maître, sans lui rapporter quelque nouvelle de l'un ou de l'autre de ses enfants.

VI

TRANSFIGURATION.

Et maintenant il faut que nos lecteurs nous permettent d'abandonner ce fils et ce père à la joie du retour, et revenant avec nous sur le passé, consentent à suivre avec nous la transfiguration physique et morale qui s'était opérée pendant l'espace de ces quatorze ans dans le héros de cette histoire, que nous lui avions fait entrevoir enfant, et que nous venons de lui montrer jeune homme.

Nous avions d'abord eu l'idée de mettre purement et simplement sous les yeux du lecteur le récit que fit George à son père de ces quatorze années; mais nous avons réfléchi que ce récit étant une histoire toute de pensées intimes et de sensations secrètes, on pourrait se défier avec raison de la véracité d'un homme du caractère de George, surtout lorsque cet homme parle de lui-même. Nous avons donc résolu de conter nous-même, et à notre guise, cette histoire, dont nous connaissons chaque détail, nous engageant d'avance, vu que notre amour-propre à nous n'est point engagé dans l'affaire, à ne cacher aucune sensation bonne ou mauvaise, aucune pensée honorable ou honteuse.

Partons donc du même point d'où George était parti lui même.

Pierre Munier, dont nous avons essayé de tracer le caractère, avait, dès qu'il était entré dans la vie active, c'est-à-dire dès que d'enfant il était devenu homme, adopté vis-à-vis des blancs un système de conduite dont il ne s'écarta jamais; ne se sentant ni la force ni la volonté de combattre en duelliste un accablant préjugé, il avait pris la résolution de désarmer ses adversaires par une soumission inaltérable et par une inépuisable humilité; sa vie fut tout entière occupée à excuser sa naissance. Loin de briguer, malgré ses richesses et son intelligence, aucune fonction administrative, aucun emploi civil, aucune distinction politique, il avait constamment cherché à se faire oublier en se perdant dans la foule; la même pensée qui l'avait écarté de la vie publique le guidait dans la vie privée. Généreux et magnifique par nature, il tenait sa maison avec une simplicité toute monastique. Chez lui l'abondance était partout, le luxe nulle part, quoiqu'il eût près de quatre cents esclaves, ce qui constitue aux colonies une fortune de plus de deux cent mille livres de rente. Il voyagea toujours à cheval, jusqu'à ce que, forcé par son âge, ou plutôt par les chagrins qui l'avaient brisé avant l'époque où l'homme est vieux, de changer sa modeste habitude en une habitude plus aristocratique, il acheta un palanquin aussi bourgeoisement simple que celui du plus

pauvre habitant de l'île. Toujours soigneux d'éviter la moindre querelle, toujours poli, complaisant, serviable pour tout le monde, même pour ceux qui, au fond du cœur, lui étaient antipathiques, il eût mieux aimé perdre dix arpents de terre que d'élever ou même de soutenir un procès qui lui en eût fait gagner vingt. Quelque habitant avait-il besoin d'un plan de café de Manioc ou de canne à sucre, il était sûr de les trouver chez Pierre Munier qui le remerciait encore de lui avoir donné la préférence. Or tous ces bons procédés, qui étaient au fond l'instinct de son excellent cœur, mais qui pouvaient paraître le résultat de son caractère timide, lui avaient valu l'amitié de ses voisins sans doute, mais amitié toute passive, qui, n'ayant jamais eu même l'idée de lui faire du bien, se bornait purement et simplement à ne pas lui faire de mal. Encore parmi ceux-ci y en avait-il quelques-uns qui, ne pouvant pardonner à Pierre Munier sa fortune immense, ses nombreux esclaves et sa réputation sans tache, s'acharnaient à l'écraser constamment sous le préjugé de la couleur. M. de Malmédie et son fils Henri étaient de ce nombre.

George, né dans les mêmes conditions que son père, mais que la faiblesse de sa constitution avait éloigné des exercices physiques, avait tourné vers la réflexion toutes ses facultés internes, et, mûr avant l'âge comme le sont en général les enfants maladifs, il avait observé d'instinct la conduite de son père, dont il avait tout jeune encore pénétré les motifs; or l'orgueil viril qui bouillonnait dans la poitrine de cet enfant, lui avait fait prendre en haine les blancs qui le méprisaient, et en dédain les mulâtres qui se laissaient mépriser. Aussi se résolut-il bien à suivre une conduite tout opposée à celle qu'avait suivie son père, et à marcher quand la force lui serait venue, d'un pas ferme et hardi, au-devant de ces absurbes oppressions de l'opinion, et si elles ne lui faisaient point place, à les prendre corps à corps, comme Hercule Antée, et à les étouffer entre ses bras. Le jeune Annibal, excité par son père, avait juré haine éternelle à une nation; le jeune George, malgré son père, jura guerre à mort à un préjugé.

George quitta la colonie après la scène que nous avons racontée, arriva en France avec son frère et entra au collége Napoléon. A peine assis sur les bancs de la dernière classe, il comprit la différence des rangs, et voulut arriver au premier : pour lui la supériorité était une nécessité d'organisation; il apprit vite et bien. Un premier succès affermit sa volonté en lui donnant la mesure de sa puissance. Sa volonté en devint plus forte, et ses succès en devinrent plus grands. Il est vrai de dire que ce travail de l'esprit, que ce développement de la pensée, laissaient le corps dans son état de chétiveté primitive : le moral absorbait le physique, la lame brûlait le fourreau; mais Dieu avait donné un appui au pauvre arbrisseau. George reposait en paix sous la protection de Jacques, qui était le plus robuste et le plus paresseux de sa classe, comme George en était le plus travailleur et le plus faible.

Malheureusement cet état de choses dura peu. Deux ans après leur arrivée, comme Jacques et George étaient allés passer ensemble leurs vacances à Brest, chez un correspondant de leur père auquel ils étaient recommandés, Jacques, qui avait toujours eu un goût décidé pour la marine, profita de l'occasion qui s'offrait, et ennuyé de sa prison, comme il appelait le collége, s'embarqua sur un corsaire, qu'il donna à son père, dans la lettre qu'il lui écrivit, pour un bâtiment de l'État. De retour au collége, George sentit alors cruellement l'absence de son frère. Sans défense contre les jalousies qu'avaient suscitées ses triomphes d'écolier, et qui, du moment où elles pouvaient être assouvies, devenaient de véritables haines, il fut honni par les uns, battu par les autres, maltraité par tous; chacun avait pour lui son injure favorite. Ce fut une dure épreuve; George la supporta courageusement.

Seulement, il réfléchit plus profondément que jamais sur sa position, et comprit que la supériorité morale n'était rien sans la supériorité physique; qu'il fallait l'une pour faire respecter l'autre, et que la réunion de ces deux qualités faisait seule un homme complet. A partir de cette heure, il changea complétement de manière de vivre; de timide, retiré, inactif qu'il était, il devint joueur, turbulent, tapageur. Il travaillait bien encore, mais seulement assez pour conserver cette prééminence intellectuelle qu'il avait acquise dans les années précédentes. Dans les commencements, il fut maladroit, et l'on se moqua de lui. George reçut mal la plaisanterie, et cela à dessein. George n'avait pas naturellement le courage sanguin, mais le courage bilieux, c'est-à-dire que son premier mouvement au lieu de le jeter dans le danger, était de faire un pas en arrière pour l'éviter. Il lui fallait la réflexion pour être brave, et quoique cette bravoure soit la plus

réelle, puisqu'elle est la bravoure morale, il s'en effraya comme d'une lâcheté.

Il se battit donc à chaque querelle, ou plutôt il fut battu ; mais vaincu une fois, il recommença tous les jours jusqu'à ce qu'il fût vainqueur à son tour ; et il fut vainqueur, non pas parce qu'il était le plus fort, mais parce qu'il était plus aguerri, parce que au milieu du combat le plus acharné il conservait un admirable sang-froid, et que, grâce à ce sang-froid, il profitait de la moindre faute de son adversaire. Cela le fit respecter, et dès lors on commença à regarder à deux fois pour l'insulter, car si faible que soit un ennemi, on hésite à engager la lutte avec lui quand on le sait déterminé ; d'ailleurs, cette prodigieuse ardeur avec laquelle il embrassait cette nouvelle vie, portait ses fruits : la force lui venait peu à peu ; aussi, encouragé par ces premiers essais, tant que durèrent les vacances suivantes, George n'ouvrit pas un livre ; il commença à apprendre à nager, à faire des armes, à monter à cheval, s'imposant une fatigue continuelle, fatigue qui plus d'une fois lui donna la fièvre, mais à laquelle il finit cependant par s'habituer : alors aux exercices d'adresse il ajouta des travaux de force : pendant des heures entières il bêchait la terre comme un laboureur ; pendant des jours entiers il portait des fardeaux comme un manœuvre ; puis, le soir venu, au lieu de se coucher dans un lit chaud et doux, il s'enveloppait dans son manteau, se jetait sur une peau d'ours et dormait là toute la nuit. Un instant, la nature surprise hésita, ne sachant si elle devait rompre ou triompher. George sentait qu'il jouait sa vie, mais que lui importait sa vie, si sa vie n'était pas pour lui la domination de la force et la supériorité de l'adresse. La nature fut la plus puissante ; la faiblesse physique, vaincue devant l'énergie de la volonté, disparut comme un serviteur infidèle chassé par un maître inflexible. Enfin, trois mois d'un pareil régime fortifièrent tellement le pauvre chétif, qu'à son retour ses camarades hésitaient à le reconnaître. Alors ce fut lui qui chercha querelle aux autres et qui battit à son tour ceux qui l'avaient tant de fois battu. Alors ce fut lui qui fut craint et qui, étant craint, fut respecté.

Au reste, par une harmonie toute naturelle, à mesure que la force se répandait dans le corps, la beauté s'épanouissait sur le visage : George avait toujours eu des yeux superbes et des dents magnifiques ; il laissa pousser ses longs cheveux noirs dont, à force de soins, il corrigea la rudesse native, et qui s'assouplirent sous le fer. Sa pâleur maladive disparut pour faire place à un teint mat plein de mélancolie et de distinction : enfin le jeune homme s'étudia à être beau, comme l'enfant s'étudiait à être fort et adroit.

Aussi, lorsque George, après avoir fait sa philosophie, sortit du collége, c'était un gracieux cavalier de cinq pieds quatre pouces, mais, comme nous l'avons dit, quoique un peu mince, admirablement pris dans sa taille. Il savait à peu près tout ce qu'un jeune homme du monde doit savoir. Mais il comprit que ce n'était pas assez que d'être, en toutes choses, de la force du commun des hommes ; il décida qu'en toutes choses il leur serait supérieur.

Au reste, les études qu'il avait résolu de s'imposer lui devenaient faciles, débarrassé qu'il était de ses travaux scolastiques, et maître désormais de tout son temps. Il fixa à l'emploi de sa journée des règles dont il résolut de ne pas se départir : le matin à six heures, il montait à cheval ; à huit heures, il allait au tir au pistolet ; de dix heures à midi, il faisait des armes ; de midi à deux heures, il suivait les cours de la Sorbonne ; de trois à cinq heures, il dessinait tantôt dans un atelier, tantôt dans un autre : enfin le soir il allait ou au spectacle ou dans le monde, dont son élégante courtoisie, bien plus encore que sa fortune, lui ouvrait toutes les portes.

Aussi George se lia-t-il avec tout ce que Paris avait de mieux en artistes, en savants et en grands seigneurs ; aussi George, également familier avec les arts, la science et la fashion, fut-il bientôt cité comme un des esprits les plus intelligents, comme un des penseurs les plus logiques, et comme un des cavaliers les plus distingués de la capitale. George avait donc à peu près atteint son but.

Cependant, il lui restait une dernière épreuve à faire : certain d'être maître des autres, il ignorait encore s'il était maître de lui-même ; or George n'était pas homme à conserver un doute sur quelque chose que ce fût : il résolut de s'éclairer sur son propre compte.

George avait souvent craint de devenir joueur.

Un jour il sortit les poches pleines d'or, et s'achemina vers Frascati. George s'était dit : « Je jouerai trois fois, à chaque fois je jouerai trois heures, et pendant ces trois heures je risquerai dix mille francs : puis, passé ces trois fois, que j'aie perdu ou gagné je ne jouerai plus. »

Le premier jour, George perdit ses dix mille francs en moins d'une heure et demie. Il n'en resta pas moins ses trois heures à regarder jouer les autres, et quoiqu'il eût dans un portefeuille et en billets de banque les vingt mille francs qu'il était décidé à hasarder dans les deux essais qui lui restaient à faire, il ne jeta pas sur le tapis un louis de plus qu'il ne s'était proposé.

Le second jour George gagna d'abord vingt-cinq mille francs; puis comme il s'était imposé à lui-même de jouer trois heures, il continua de jouer, et reperdit tout son gain plus deux mille francs de son argent; en ce moment, il s'aperçut qu'il jouait depuis trois heures et cessa avec la même ponctualité que la veille.

Le troisième jour George commença par perdre; mais sur son dernier billet de banque la fortune changea, et la chance lui redevint favorable; il lui restait trois quarts d'heure à jouer; pendant ces trois quarts d'heure George joua avec un de ces bonheurs étranges, dont les habitués des tripots perpétuent le souvenir par des traditions orales : pendant ces trois quarts d'heure, George eut l'air d'avoir fait quelque pacte avec le diable, à l'aide duquel un démon invisible lui soufflait d'avance à l'oreille la couleur qui allait sortir et la carte qui allait gagner. L'or et les billets de banque s'entassaient devant lui, à la grande stupéfaction des assistants. George ne pensait plus lui-même; il jetait son argent sur la table et disait au banquier : « Où vous voudrez; » le banquier plaçait l'argent au hasard, et George gagnait. Deux joueurs de profession qui avaient suivi sa veine et qui avaient gagné des sommes énormes, crurent que le moment était arrivé d'adopter une marche contraire, ils parièrent alors contre lui. Mais la fortune resta fidèle à George. Ils reperdirent tout ce qu'ils avaient gagné, puis tout ce qu'ils avaient sur eux; puis, comme ils étaient connus pour des gens sûrs, ils empruntèrent au banquier cinquante mille francs qu'ils reperdirent. Quant à George, impassible, sans qu'une seule émotion transpirât sur son visage, il voyait augmenter cette masse d'or et de billets, regardant de temps en temps la pendule qui devait sonner l'heure de sa retraite. Enfin cette heure sonna. George s'arrêta à l'instant même, chargea son domestique de l'or et des billets gagnés, et avec le même calme, la même impassibilité qu'il avait perdu et qu'il avait gagné, il sortit, envié par tous ceux qui avaient assisté à la scène qui venait de se passer, et qui s'attendaient à le revoir le lendemain.

Mais, contre l'attente de tout le monde, George ne reparut pas. Il fit plus, il mit l'or et les billets, pêle-mêle, dans un tiroir de son secrétaire, se promettant de ne rouvrir le tiroir que huit jours après. Ce jour arrivé, George rouvrit le tiroir, et fit la vérification de son trésor. Il avait gagné deux cent trente mille francs.

George était content de lui; il avait vaincu une passion.

George avait les sens ardents d'un homme des tropiques.

A la suite d'une orgie, plusieurs de ses amis le conduisirent chez une courtisane, célèbre par sa beauté et par sa capricieuse fantaisie. Ce soir-là, il avait pris à la moderne Laïs une recrudescence de vertu. La soirée se passa donc à parler morale; on eût cru que la maîtresse de la maison aspirait au prix Monthyon. Cependant on avait pu voir que les yeux de la belle prêcheuse se fixaient de temps en temps sur George avec une expression d'ardent désir qui démentait la froideur de ses paroles. George, de son côté, trouva cette femme plus désirable encore qu'on ne lui avait dit. Et pendant trois jours le souvenir de cette séduisante Astarté poursuivit la virginale imagination du jeune homme. Le quatrième jour, George reprit le chemin de la maison qu'elle habitait, monta l'escalier avec un effroyable battement de cœur, tira la sonnette avec un mouvement si convulsif, que le cordon pensa lui rester dans la main; puis, sentant les pas de la femme de chambre qui s'approchaient, il commanda à son cœur de cesser de battre, à son visage d'être calme; et, d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre trace d'émotion, il demanda à la femme de chambre de le conduire à sa maîtresse. Celle-ci avait entendu sa voix. Elle accourut, joyeuse et bondissante, car l'image de George, dont la vue lui avait fait, au moment où elle l'avait aperçu, une profonde impression, ne l'avait pas quittée depuis; elle espérait donc que l'amour, ou du moins le désir, ramenait près d'elle le beau jeune homme qui avait produit sur elle une si profonde impression.

Elle se trompait : c'était encore une épreuve sur lui-même que George avait résolu de faire : il était venu là pour mettre aux prises une volonté de fer et des sens de feu. Il resta deux heures près de cette femme, donnant un pari pour prétexte à son impas-

sibilité, et luttant à la fois contre le torrent de ses désirs et les caresses de la débauche; puis, au bout de deux heures, vainqueur dans cette seconde épreuve, comme il l'avait été dans la première, il sortit.

George était content de lui ; il avait dompté ses sens.

Nous avons dit que George n'avait pas le courage physique qui se jette au milieu du danger, mais seulement le courage bilieux qui l'attend lorsqu'il ne peut le fuir, et qui lui fait face lorsqu'il ne peut l'éviter. George craignait réellement de n'être pas brave; et souvent il avait tressailli à cette idée que, dans un péril imminent, peut-être ne serait-il pas sûr de lui ; peut-être enfin se conduirait-il en lâche. Cette idée tourmentait étrangement George ; aussi résolut-il de saisir la première occasion qui s'offrirait de mettre son âme aux prises avec le danger. Cette occasion se présenta d'une façon assez étrange.

Un jour, George était chez Lepage avec un de ses amis, et, en attendant que la place fût libre, il regardait faire un des habitués de l'établissement, connu comme il l'était lui-même pour un des meilleurs tireurs de Paris. Celui qui s'exerçait à cette heure exécutait à peu près tous ces tours d'incroyable adresse, que la tradition attribue à Saint-George, et qui font le désespoir des néophites, c'est-à-dire qu'il faisait mouche à chaque fois, doublait ses coups de manière à ce que la seconde empreinte couvrît exactement la première, coupait une balle sur un couteau, et tentait enfin, avec une constante réussite, mille autres expériences pareilles. L'amour-propre du tireur, il faut le dire, était encore excitée par la présence de George, que le garçon, en lui présentant son pistolet, lui avait dit tout bas être au moins d'une force égale à la sienne, de sorte qu'à chaque coup il se surpassait ; mais à chaque coup au lieu de recevoir de son voisin le tribut d'éloge qu'il méritait, il entendait, au contraire, George répondre aux exclamations d'étonnement de la galerie : « Oui, sans doute, c'est bien tiré, mais ce serait autre chose si monsieur tirait sur un homme. »

Cette éternelle négation de son adresse comme duelliste, commença par étonner le tireur, et finit enfin par le blesser ; il se retourna donc vers George, au moment où celui-ci venait pour la troisième fois d'émettre l'opinion dubitative que nous avons rapportée, et le regardant d'un air moitié railleur, moitié menaçant :

« Pardon, monsieur, lui dit-il, mais il me semble que voilà deux ou trois fois que vous émettez un doute insultant pour mon courage ; voudriez-vous avoir la bonté de me donner une explication claire et précise des paroles que vous avez dites.

— Mes paroles n'ont pas besoin de commentaire, monsieur, répondit George, et s'expliquent, ce me semble, suffisamment par elles-mêmes.

— Alors, monsieur, reprit le tireur, ayez la bonté de les répéter encore une fois, afin que j'apprécie à la fois et la portée qu'elles ont et l'intention qui les a dictées.

— J'ai dit, répondit George avec la plus parfaite tranquillité, j'ai dit en vous voyant faire mouche à tout coup, que vous ne seriez pas si sûr de votre main ni de votre œil si l'un et l'autre, au lieu d'avoir à diriger une balle contre la plaque, devaient la diriger contre la poitrine d'un homme.

— Et pourquoi cela, je vous prie? demanda le tireur.

— Parce qu'il me semble qu'il doit toujours y avoir, au moment où l'on fait feu sur son semblable, une certaine émotion qui peut déranger le coup.

— Vous êtes-vous battu souvent en duel, monsieur? demanda le tireur.

— Jamais, répondit George.

— Alors il ne m'étonne pas que vous supposiez qu'en pareille circonstance on puisse avoir peur, reprit l'étranger avec un sourire où perçait une légère teinte d'ironie.

— Excusez-moi, monsieur, répondit George, mais vous m'avez mal compris, je crois : il me semble qu'au moment de tuer un homme, on peut trembler d'autre chose que de peur.

— Je ne tremble jamais, monsieur, dit le tireur.

— C'est possible, répondit George avec le même flegme, mais je n'en suis pas moins convaincu, qu'à vingt-cinq pas, c'est-à-dire qu'à la même distance où vous faites mouche à tout coup...

— Eh bien ! qu'à vingt-cinq pas ?... dit l'étranger.

— A vingt-cinq pas vous manqueriez un homme, reprit George.

— Et moi je suis sûr du contraire, monsieur.

— Permettez-moi de ne pas vous croire sur parole.

— Alors c'est un démenti que vous me donnez.

— Non, c'est un fait que j'établis.

— Mais dont je suppose vous hésiteriez à faire l'expérience, reprit en ricanant le tireur.

— Pourquoi cela ? répondit George en le regardant fixement.

— Mais sur un autre que sur vous, je présume.

— Sur un autre ou sur moi-même, peu importe.

— Ce serait téméraire à vous, monsieur, de risquer une pareille épreuve, je vous en préviens.

— Non, car j'ai dit ce que je pensais, et par conséquent ma conviction est que je ne risquerais pas grand'chose.

— Ainsi, monsieur, vous me répétez pour la seconde fois qu'à vingt-cinq pas je manquerais mon homme ?

— Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas pour la seconde fois que je vous le répète ; c'est, si je me le rappelle bien, pour la cinquième.

— Ah ! c'est trop fort, monsieur, et vous voulez m'insulter.

— Libre à vous de croire que c'est mon intention.

— C'est bien, monsieur. Votre heure?

— A l'instant même, si vous voulez.

— Le lieu?

— Nous sommes à cinq cents pas du bois de Boulogne.

— Vos armes?

— Mes armes ! mais le pistolet. Ce n'est pas d'un duel qu'il s'agit; c'est une expérience que nous faisons.

— A vos ordres, monsieur.

— C'est moi qui suis aux vôtres. »

Les deux jeunes gens montèrent chacun dans son cabriolet, accompagnés chacun d'un ami.

Arrivés sur le terrain, les deux témoins voulurent arranger l'affaire ; mais c'était chose difficile. L'adversaire de George exigeait des excuses, et George prétendait qu'il ne devait ces excuses que dans le cas où il serait blessé ou tué, puisque dans ce cas seulement il avait tort.

Les deux témoins perdirent un quart d'heure en négociations, qui n'amenèrent aucun résultat.

On voulut alors placer les adversaires à trente pas l'un de l'autre; mais George fit observer qu'il n'y avait plus d'expérience réelle si on n'adoptait point la distance à laquelle on tire d'habitude sur la plaque, c'est-à-dire vingt-cinq pas. En conséquence on mesura vingt-cinq pas.

Alors on voulut jeter un louis en l'air pour décider à qui tirerait le premier. Mais George déclara qu'il regardait ce préliminaire comme inutile, attendu que le droit de primauté appartenait tout naturellement à son adversaire. L'adversaire de George, de son côté, se piqua d'honneur, et insista pour que le sort décidât d'un avantage qui entre deux hommes d'une force si grande, donnait toute chance à celui qui tirerait le premier. Mais George tint bon, et son adversaire fut obligé de céder.

Le garçon du tir avait suivi les combattants. Il chargea les pistolets avec la même mesure, la même poudre et les mêmes balles que celles avec lesquelles les expériences précédentes avaient été faites. C'étaient aussi les mêmes pistolets. George avait imposé ce point comme une condition *sine quâ non*.

Les adversaires se placèrent à vingt-cinq pas, et chacun d'eux reçut des mains de son témoin un pistolet tout chargé. Puis les témoins s'éloignèrent, laissant aux combattants la faculté de tirer l'un sur l'autre dans l'ordre convenu.

George ne prit aucune des précautions usitées en pareille circonstance, il n'essaya de garantir avec son pistolet aucune partie de son corps. Il laissa pendre son bras le long de sa cuisse, et présenta dans toute sa largeur sa poitrine entièrement désarmée.

Son adversaire ne savait ce que voulait dire une telle conduite : il s'était trouvé plusieurs fois en circonstance pareille : jamais il n'avait vu un semblable sang-froid. Aussi cette conviction profonde de George commença-t-elle à produire son effet. Ce tireur si habile, qui n'avait jamais manqué son coup, douta de lui-même.

Deux fois il leva le pistolet sur George, et deux fois il le baissa. C'était contre toutes les règles du duel, mais à chaque fois George se contenta de lui dire :

« Prenez votre temps, monsieur; prenez votre temps. »

A la troisième, il eut honte de lui-même, et fit feu.

Il y eut un moment d'angoisse terrible parmi les témoins. Mais aussitôt le coup parti, George se tourna successivement à gauche et à droite, et saluant ces deux messieurs, pour leur indiquer qu'il n'était pas blessé :

« Eh bien ! monsieur, dit-il à son adversaire, vous voyez bien que j'avais raison, et que quand on tire sur un homme, on est moins sûr de son coup que lorsqu'on tire sur une plaque.

— C'est bien, monsieur, j'avais tort, répondit l'adversaire de George. Tirez à votre tour.

— Moi ! dit George en ramassant son chapeau qu'il avait posé à terre et en tendant son pistolet au garçon du tir ; moi tirer sur vous ! pourquoi faire?

— Mais c'est votre droit, monsieur, s'écria son adversaire, et je ne souffrirai pas qu'il en soit autrement. D'ailleurs, je suis curieux de voir comment vous tirez vous-même.

— Pardon, monsieur, dit George avec son imperturbable sang-froid, entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'ai pas dit que je vous toucherais, moi. J'ai dit que vous ne me toucheriez pas ; vous ne m'avez pas touché. J'avais raison. Voilà tout. »

Et quelque raison que pût lui donner son adversaire, quelques instances qu'il fît pour qu'il fît feu à son tour, George remonta dans son cabriolet, et reprit le chemin de la barrière de l'Étoile, en répétant à son ami :

« Eh bien ! ne te l'avais-je pas dit que cela faisait une différence de tirer sur une poupée ou de tirer sur un homme ? »

George était content de lui, car il était sûr de son courage.

Ces trois aventures firent du bruit, et posèrent admirablement George dans le monde. Deux ou trois coquettes se firent un point d'honneur de subjuguer le moderne Caton; et comme il n'avait aucun motif pour leur résister, il fut bientôt un jeune homme à la mode. Mais au moment où on le croyait le plus enchaîné par ses bonnes fortunes, comme le moment qu'il s'était fixé lui-même pour ses voyages était arrivé, un beau matin George prit congé de ses maîtresses en leur envoyant à chacune un cadeau royal, et partit pour Londres.

A Londres, George se fit présenter partout et fut partout bien reçu. Il eut des chevaux, des chiens et des coqs; il fit battre les uns et courir les autres, tint tous les paris offerts, gagna et perdit des sommes folles avec un sang-froid tout aristocratique ; bref, au bout d'un an, il quitta Londres avec le renom d'un parfait gentleman, comme il avait quitté Paris avec la réputation d'un charmant cavalier ; ce fut pendant ce séjour dans la capitale de la Grande-Bretagne, qu'il rencontra lord Murrey; mais, comme nous l'avons dit, sans lier autrement connaissance avec lui.

C'était l'époque où les voyages en Orient commençaient à devenir à la mode. George visita successivement la Grèce, la Turquie, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte. Il fut présenté à Mehemet-Ali, au moment où Ibrahim-Pacha allait faire son expédition du Saïd. Il accompagna le fils du vice-roi; combattit sous ses yeux et en reçut de lui un sabre d'honneur et deux chevaux arabes, choisis parmi les plus beaux de son haras.

George revint en France par l'Italie. L'expédition d'Espagne se préparait, George accourut à Paris, et demanda à servir comme volontaire : sa demande lui fut accordée. George prit place dans les rangs du premier bataillon de marche et se trouva constamment à l'avant-garde.

Malheureusement, contre toute attente, les Espagnols ne tenaient pas, et cette campagne qu'on avait cru d'abord devoir être si acharnée, n'était guère autre chose, en somme, qu'une promenade militaire. Au Trocadéro cependant, les choses changèrent de face et l'on vit qu'il faudrait enlever de force ce dernier boulevard de la révolution péninsulaire.

Le régiment auquel George s'était joint n'était pas désigné pour l'assaut, George changea de régiment et passa aux grenadiers. La brèche pratiquée, et le signal de l'escalade donné, George s'élança à la tête de la colonne d'attaque et entra le troisième dans le fort.

Son nom fut cité à l'ordre de l'armée, et il reçut des mains du duc d'Angoulême la croix de la Légion d'honneur et de la main de Ferdinand VII la croix de Charles III. George n'avait eu pour but que d'obtenir une distinction, George en avait obtenu deux. L'orgueilleux jeune homme fut au comble de la joie.

Il pensa alors que le moment était venu de retourner à l'île de France : tout ce qu'il avait espéré en rêve s'était accompli, tout ce qu'il avait désiré atteindre était dépassé : il n'avait plus rien à faire là-bas. Sa lutte avec la civilisation était finie, sa lutte avec la barbarie allait commencer. C'était une âme pleine d'orgueil qui ne se serait pas consolée de dépenser dans un bonheur européen les forces précieusement amassées pour un combat interrané : tout ce qu'il avait fait depuis dix ans, c'était pour dépasser ses compatriotes mulâtres et blancs, et pouvoir tuer à lui seul le préjugé qu'aucun homme de couleur n'avait encore osé combattre. Peu lui importaient à lui l'Europe et ses cent cinquante millions d'habitants; peu lui importaient la France et ses trente-trois millions d'hommes ; peu lui importait députation ou ministère, république ou royauté. Ce qu'il préférait au reste du monde, ce qui le préoccupait avant toute chose, c'était son petit coin de terre, perdu sur la carte terrestre, comme un grain de sable au fond de la mer. C'est qu'il y avait pour lui sur ce petit coin de terre un grand tour de

force à exécuter, un grand problème à résoudre. Il n'avait qu'un souvenir, celui d'avoir subi ; il n'avait qu'une espérance, celle de s'imposer.

Sur ces entrefaites *le Leycester* relâcha à Cadix. *Le Leycester* allait à l'île de France où il devait rester en station. George demanda son admission à bord de ce noble bâtiment, et recommandé qu'il fut au capitaine par les autorités françaises et espagnoles, il l'obtint. Puis la véritable cause de cette faveur fut, disons-le, que lord Murrey apprit que celui qui sollicitait ce passage était un indigène de l'île de France : or lord Murrey n'était pas fâché d'avoir quelqu'un qui, pendant une traversée de quatre mille lieues, pouvait lui donner d'avance ces mille petits renseignements politiques et moraux qu'il est si important qu'un gouverneur ait précautionnellement amassés avant de mettre le pied dans son gouvernement.

On a vu comment George et lord Murrey s'étaient peu à peu rapprochés l'un de l'autre, et comment ils en étaient arrivés à un certain point de liaison en abordant au Port-Louis.

On a vu encore comment George, tout fils pieux et dévoué qu'il était pour son père, n'était arrivé qu'après une de ces longues épreuves qui lui étaient familières à se faire reconnaître de lui. La joie du vieillard fut d'autant plus grande qu'il comptait moins sur ce retour; puis l'homme qui était revenu différait tellement de l'homme attendu, que tout en s'acheminant vers Moka, le père ne pouvait se lasser de regarder le fils ; s'arrêtant de temps en temps devant lui comme en contemplation, et à chaque fois le vieillard serrait le jeune homme sur son cœur avec tant d'effusion, qu'à chaque fois George, malgré cette puissance sur lui-même qu'il affectait, sentait les larmes lui venir aux yeux.

Après trois heures de marche on arriva à la plantation ; à un quart d'heure de la maison, Télémaque avait pris les devants ; de sorte que, en arrivant, George et son père trouvèrent tous les nègres qui les attendaient avec une joie mêlée de crainte : car ce jeune homme qu'ils n'avaient vu qu'enfant, c'était un nouveau maître qui leur arrivait, et ce maître que serait-il?

Ce retour était donc une question capitale de bonheur ou de malheur à venir pour toute cette pauvre population. Les augures furent favorables. George commença par leur donner congé pour ce jour et pour le lendemain. Or, comme le surlendemain était un dimanche, cette vacance leur faisait de bon compte trois jours de repos.

Puis George, impatient de juger par lui-même de l'importance que sa fortune territoriale pouvait lui donner dans l'île, prit à peine le temps de dîner, et, suivi de son père, visita toute l'habitation. D'heureuses spéculations et un travail assidu et bien dirigé en avaient fait une des plus belles propriétés de la colonie. Au centre de la propriété était la maison, bâtiment simple et spacieux entouré d'un triple ombrage de bananiers, de manguiers et de tamariniers, s'ouvrant par devant sur une longue allée d'arbres conduisant jusqu'à la route, et par derrière sur des vergers parfumés où la grenade à fleurs doubles, mollement balancée par le vent, allait tour à tour caresser un bouquet d'oranges purpurines ou un régime de bananes jaunes, montant et descendant toujours, indécise et pareille à une abeille qui voltige entre deux fleurs, à une âme qui flotte entre deux désirs ; puis tout à l'entour, et à perte de vue, s'étendaient des champs immenses de cannes et de maïs, qui semblaient, fatigués de leur charge nourricière, implorer la main des moissonneurs.

Puis enfin on arriva à ce qu'on appelle, dans chaque plantation, le Camp des Noirs.

Au milieu du camp s'élevait un grand bâtiment qui servait de grange l'hiver, et de salle de danse l'été; de grands cris de joie en sortaient mêlés au son du tambourin, du tam-tam et de la harpe malgache. Les nègres, profitant des vacances données, s'étaient aussitôt joyeusement mis en fête; car, dans ces natures primitives, il n'y a pas de nuances; du travail elles passent au plaisir, et se reposent de la fatigue par la danse. George et son père ouvrirent la porte et parurent tout à coup au milieu d'eux.

Aussitôt le bal fut interrompu, chacun se rangea contre son voisin, cherchant à prendre son rang, comme font des soldats surpris par leur colonel. Puis après un moment de silence agité, une triple acclamation salua les maîtres. Cette fois c'était bien l'expression franche et entière de leurs sentiments. Bien nourris, bien vêtus, rarement punis, parce que rarement ils manquaient à leur devoir, ils adoraient Pierre Munier, le seul peut-être des mulâtres de la colonie, qui, humble avec les blancs, ne fût pas cruel avec les noirs. Quant à George, dont le retour, comme nous l'avons dit, avait inspiré de graves craintes dans la pauvre population, comme s'il eût deviné l'effet que sa présence avait produit, il éleva

la main en signe qu'il voulait parler. Aussitôt le plus profond silence se fit, et les nègres recueillirent avidement les paroles suivantes qui tombèrent de sa bouche, lentes comme une promesse, solennelles comme un engagement.

« Mes amis, je suis touché de la bienvenue que vous me faites, et plus encore du bonheur qui brille ici sur tous les visages : mon père vous rend heureux, je le sais, et je l'en remercie, car c'est mon devoir comme le sien de faire le bonheur de ceux qui m'obéiront, je l'espère, comme ils lui obéissent : vous êtes trois cents ici, et vous n'avez que quatre-vingt-dix cases, mon père désire que vous en bâtissiez soixante autres, une pour deux ; chaque case aura un petit jardin ; il sera permis à chacun d'y planter du tabac, des giromons, des patates, et d'y élever un cochon, avec des poules : ceux qui voudront faire argent de tout cela l'iront vendre le dimanche, à Port-Louis, et disposeront à leur volonté du produit de la vente. Si un vol est commis, il y aura sévère punition pour celui qui aura volé son frère : si quelqu'un est injustement battu par le commandeur, qu'il prouve que le châtiment n'était pas mérité, et il lui sera fait justice : je ne prévois pas le cas où vous vous ferez marrons, car vous êtes et vous serez, je l'espère, trop heureux pour songer jamais à nous quitter. »

De nouveaux cris de joie accueillirent ce petit discours qui paraîtra sans doute bien minutieux et bien futile aux soixante millions d'Européens qui ont le bonheur de vivre sous le régime constitutionnel, mais qui là-bas fut reçu avec d'autant plus d'enthousiasme, que c'était la première charte de ce genre qui eût été octroyée dans la colonie.

VI

LA BERLOQUE.

Pendant la soirée du lendemain, qui était, comme nous l'avons dit, un samedi, une assemblée de nègres, moins joyeuse que celle que nous venons de quitter, était réunie sous un vaste hangar, et assise autour d'un grand foyer de branches sèches, faisait tranquillement la *berloque*, comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire que, selon ses besoins, son tempérament ou son caractère, l'un travaillait à quelque ouvrage manuel, destiné à être vendu le lendemain, l'autre faisait cuire du riz, du manioc ou des bananes. Celui-ci fumait dans une pipe de bois du tabac non-seulement indigène, mais encore récolté dans son jardin ; ceux-là enfin causaient entre eux à voix basse. Au milieu de tous ces groupes, les femmes et les enfants, chargés d'entretenir le feu, allaient et venaient sans cesse ; mais malgré cette activité et ce mouvement, quoique cette soirée précédât un jour de repos, on sentait peser sur ces malheureux quelque chose de triste et d'inquiet. C'était l'oppression du géreur, mulâtre lui-même. Ce hangar était situé dans la partie inférieure des plaines Williams, au pied de la montagne des Trois-Mamelles, autour de laquelle s'étendait la propriété de notre ancienne connaissance, M. de Malmédie.

Ce n'est pas que M. de Malmédie fût un mauvais maître, dans l'acception que nous donnons en France à ce mot. Non, M. de Malmédie était un gros homme tout rond, incapable de haine, incapable de vengeance, mais entiché au plus haut degré de son importance civile et politique, plein de fierté lorsqu'il songeait à la pureté du sang qui coulait dans ses veines, et partageant avec une bonne foi native et qui lui avait été léguée de père en fils, le préjugé qui, à l'île de France, poursuivait encore à cette époque les hommes de couleur. Quant aux esclaves, ils n'étaient pas plus malheureux chez lui que partout ailleurs, mais ils étaient malheureux comme partout ; c'est que, pour M. de Malmédie, les nègres, ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des machines, devant rapporter un certain produit. Or quand une machine ne rapporte pas ce qu'elle doit rapporter, on la remonte par des moyens mécaniques. M. de Malmédie appliquait donc purement et simplement à ses nègres la théorie qu'il eût appliquée à des machines. Quand les nègres cessaient de fonctionner, soit par paresse, soit par fatigue, le commandeur les remontait à coups de fouet, la machine reprenait son mouvement, et à la fin de la semaine le produit général était ce qu'il devait être.

Quant à M. Henri de Malmédie, c'était exactement le portrait de son père avec vingt ans de moins, et une dose d'orgueil de plus.

Il y avait donc loin, comme nous l'avons dit, de la situation morale et matérielle des nègres du quartier des plaines Williams, avec celle des nègres du quartier Moka. Aussi dans ces réunions désignées, ainsi que nous l'avons dit, sous le nom de *berloque*,

la gaieté venait-elle tout naturellement aux esclaves de Pierre Munier, tandis qu'au contraire elle avait chez ceux de M. de Malmédie besoin d'être excitée par quelque chanson, quelque conte ou quelque parade. Au reste, sous les tropiques, comme dans nos contrées, sous le hangar du nègre comme dans le bivac des soldats, il y a toujours un ou deux de ces loustiques qui se chargent de l'emploi plus fatigant souvent qu'on ne pense de faire rire la société, et que la société reconnaissante paye de mille façons différentes; bien entendu que si la société oublie de s'acquitter, ce qui lui arrive quelquefois, le bouffon, dans ce cas, lui rappelle tout naturellement qu'il est son créancier.

Or celui qui occupait dans l'habitation de M. de Malmédie la charge que remplissaient autrefois Triboulet et l'Angeli à la cour du roi François I[er] et du roi Louis XIII, était un petit homme, dont le torse replet était supporté par des jambes si grêles, qu'au premier abord, on ne croyait pas à la possibilité d'une pareille réunion. Au reste, aux deux extrémités, l'équilibre rompu par le milieu se rétablissait : le gros torse supportait une petite tête d'un jaune bilieux, tandis que les jambes grêles aboutissaient à deux pieds énormes. Quant aux bras, ils étaient d'une longueur démesurée, et pareils à ceux de ces singes qui, en marchant sur leurs pieds de derrière, ramassent sans se baisser les objets qu'ils trouvent sur leur chemin.

Il résultait de cet assemblage de formes incohérentes et de membres disproportionnés, que le nouveau personnage que nous venons de mettre en scène offrait un singulier mélange de grotesque et de terrible, mélange dans lequel, aux yeux d'un Européen, le hideux l'emportait au point d'inspirer, dès la première vue, un vif sentiment de répulsion; mais moins partisans du beau, moins adorateurs de la forme que nous, les nègres ne l'envisageaient en général que du côté comique, quoique de temps en temps, sous sa peau de singe, le tigre allongeât ses griffes et montrât ses dents.

Il s'appelait Antonio et était né à Tingoram, de sorte que, pour le distinguer des autres Antonio, que la confusion eût sans doute blessés, on l'appelait généralement Antonio le Malaï.

La berloque était donc assez triste comme nous l'avons dit, lorsque Antonio, qui s'était glissé sans être vu jusque derrière un des poteaux qui soutenaient le hangar, allongea sa tête jaune et bilieuse, et poussa un petit sifflement pareil à celui que fait entendre le serpent à capuchon, un des reptiles les plus terribles de la presqu'île Malaie. Ce cri, poussé dans les plaines de Tanassein, dans les marais de Java ou dans les sables de Quiloa, eût glacé de terreur quiconque l'eût entendu. Mais à l'île de France où, à part les requins, qui nagent par bandes sur les côtes, on ne peut citer aucun animal nuisible, ce cri ne produisit d'autre effet que de faire ouvrir à la noire assemblée de grands yeux et de grandes bouches : puis comme dirigées par le son, toutes les têtes s'étaient retournées vers le nouvel arrivant. Un seul cri partit de toutes les bouches : « Antonio le Malaï ; viva Antonio ! »

Deux ou trois nègres seulement tressaillirent et se levèrent à demi; c'étaient des malgaches, des yokoff et des zanquebar, qui, dans leur jeunesse, avaient entendu ce sifflement et qui ne l'avaient pas oublié.

Un d'eux se dressa même tout à fait : c'était un beau jeune noir, qu'on eût pris, sans sa couleur, pour un enfant de la plus belle race caucasique : mais, à peine eut-il reconnu la cause du bruit qui l'avait tiré de sa rêverie, qu'il se recoucha en murmurant avec un mépris égal à la joie des autres esclaves :

« Antonio le Malaï. »

Antonio, en trois bonds de ses longues jambes, se trouva au milieu du cercle, puis sautant pardessus le foyer, il retomba de l'autre côté, assis à la manière des tailleurs.

« Une chanson! Antonio, une chanson! » crièrent toutes les voix.

Au contraire des virtuoses sûrs de leurs effets, Antonio ne se fit pas prier; il fit sortir de son langouti une guimbarde, porta l'instrument à sa bouche, en tira quelques sons préparatoires en manière de prélude; puis, accompagnant les paroles de gestes grotesques et analogues au sujet, il chanta la chanson suivante :

I

Moi resté daus en p'tit la caze
Qu'il faut baissé moi pour entré,
Mon la tête touché son failaze
Quand mon li pié touché plancé.
Moi té n'a pas besoin lumière,
Le soir, quand moi voulé dormi;
Car pour moi trouvé lune claire
N'a pas manqué trous, Dié merci!

II

Mon lit est un p'tit natt' malgace,
Mon l'oreillé morceau bois blanc,
Mon gargoulette un' vié calbasse
Où moi met l'arack, zour de l'an.
Quand mon femm' pour fair p'tit ménaze,
Sam'di comme ça vini soupé,
Moi fair' cuir, dans mon p'tit la caze
Banane sous la cend' grillé.

III

A mon coffre n'a pas serrure,
Et jamais moi n'a fermé li.
Dans bambou comme ça sans ferrure
Qui va cherché mon langousi ?
Mais dimanch' si gagné zournée
Moi l'achette un morceau d'tabac,
Et tout la s'maine moi fais fumée
Dans grand pipe, à moi carouba.

Il faudrait que le lecteur eût vécu au milieu de cette race d'hommes simples et primitifs, pour qui tout est matière à sensation, pour avoir une idée, malgré la pauvreté des rimes et la simplicité des idées, de l'effet produit par la chanson d'Antonio. A la fin du premier et du second couplet il y avait eu des rires et des applaudissements. A la fin du troisième il y eut des cris, des vivats, des hourras. Seul, le jeune nègre, qui avait déjà manifesté son mépris pour Antonio, haussa les épaules avec une grimace de dégoût.

Quant à Antonio, au lieu de jouir de son triomphe comme on aurait pu le croire, et de se rengorger au bruit des applaudissements, il appuya ses coudes sur ses genoux, laissa tomber sa tête dans ses mains et parut se livrer à une profonde méditation. Or comme Antonio était le boute-en-train obligé, avec le silence d'Antonio la tristesse revint de nouveau s'emparer de l'assemblée. On le pria alors de conter quelque histoire ou de chanter une autre chanson. Mais Antonio fit la sourde oreille, et les demandes les plus instantes n'obtinrent d'autre réponse que ce silence incompréhensible et obstiné.

Enfin, un de ceux qui se trouvaient le plus voisin de lui frappant sur son épaule :

« Qu'as-tu donc, Malaï, demanda-t-il, es-tu mort ?

— Non, répondit Antonio. Je suis bien vivant.

— Que fais-tu donc alors ?

— Je pense.

— Et à quoi penses-tu ?

— Je pense, dit Antonio, que le temps de la berloque est un bon temps. Quand le bon Dieu a éteint le soleil et que l'heure de la berloque arrive, chacun travaille avec plaisir, car chacun travaille pour soi, quoi qu'il y ait des paresseux qui perdent leur temps à fumer, comme toi, Toukal ; ou des gourmands qui s'amusent à faire cuire des bananes, comme toi, Cambeba. Mais, comme je l'ai dit, il y en a d'autres qui travaillent. Toi, Castor, par exemple, tu fais tes chaises ; toi, Bonhomme, tu fais tes cuillers de bois ; toi, Nazim, tu fais ta paresse.

— Nazim fait ce qu'il veut, répondit le jeune nègre Zanguebar ; Nazim est le cerf d'Anjouan, comme Laïza en est le lion, et ce que font les lions et les cerfs ne regarde point les serpents. »

Antonio se mordit les lèvres ; puis, après un moment de silence pendant lequel il sembla que la voix stridente du jeune esclave continuait de vibrer, il reprit :

« Je pensais donc et je vous disais que le temps de la berloque était un bon temps ; mais pour que le travail ne soit pas une fatigue, pour toi, Castor, et pour toi, Bonhomme ; pour que la fumée du tabac te semble meilleure, Toukal ; pour que tu ne t'endormes pas pendant que ta banane cuit, Cambeba, il faut quelqu'un qui vous raconte des histoires ou qui vous chante des chansons.

— C'est vrai, dit Castor, et Antonio sait de bien belles histoires et chante de bien jolies chansons.

— Mais quand Antonio ne chante pas ses chansons et ne conte pas ses histoires, dit le Malaï, qu'arrive-t-il? Que tout le monde s'endort, parce que tout le monde est fatigué du travail de la semaine. Alors, il n'y a plus de berloque ; toi, Castor, tu ne fais plus tes chaises de bambou ; toi, Bonhomme, tu ne fais plus tes cuillers de bois ; toi, Toukal, tu laisses éteindre ta pipe, et toi, Cambeba, tu laisses brûler ta banane, est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondirent en chœur non-seulement les interpellés, mais la troupe entière des esclaves, moins Nazim qui continua de garder un dédaigneux silence.

— Alors vous devez donc être reconnaissants à celui-là qui vous raconte de belles histoires pour vous tenir éveillés, et qui vous chante de joyeuses chansons pour vous faire rire.

— Merci, Antonio, merci, crièrent toutes les voix.

— Après Antonio, qui est capable de vous conter des histoires ?

— Laïza, Laïza sait aussi de très-belles histoires.

— Oui, mais des histoires qui vous font frémir.

— C'est vrai, répondirent les nègres.

— Et après Antonio, qui peut vous chanter des chansons ?

— Nazim, Nazim sait aussi de très-belles chansons.

— Oui, mais des chansons qui vous font pleurer.

— C'est vrai, dirent les nègres.

— Il n'y a donc qu'Antonio qui sache des chansons et des histoires qui vous fassent rire.

— C'est encore vrai, reprirent les nègres.

— Et qui vous a chanté une chanson il y a quatre jours?

— Toi, Malaï.

— Qui vous a raconté une histoire il y a trois jours?

— Toi, Malaï.

— Qui vous a chanté une chanson avant-hier?

— Toi, Malaï.

— Qui vous a raconté une histoire hier?

— Toi, Malaï.

— Et qui, aujourd'hui, vous a chanté une chanson déjà, et va vous raconter une histoire bientôt?

— Toi, Malaï, toujours toi.

— Alors, si c'est moi qui suis cause que vous vous amusez en travaillant, que vous avez plus de plaisir en fumant, et que vous ne vous endormez pas en faisant cuire vos bananes, il est juste, moi qui ne puis rien faire puisque je me sacrifie pour vous, il est juste, pour ma peine, qu'on me donne quelque chose. »

La justesse de cette observation frappa tout le monde, mais cependant notre véracité d'historien nous force à avouer que quelques voix seulement s'échappant des cœurs les plus candides de la société, répondirent affirmativement.

« Ainsi, continua Antonio, il est donc juste que Toukal me donne un peu de tabac pour fumer dans mon gourgouri, n'est-ce pas, Cambeba?

— C'est juste, » s'écria Cambeba, enchanté de ce que la contribution frappait sur un autre que lui.

Et Toukal fut forcé de partager son tabac avec Antonio.

« Maintenant, continua Antonio, l'autre jour, j'ai perdu ma cuiller de bois. Je n'ai pas d'argent pour en acheter, parce que, au lieu de travailler, je vous ai chanté des chansons et vous ai conté des histoires ; il est donc juste que Bonhomme me donne une cuiller de bois pour manger ma soupe. N'est-ce pas Toukal?

—C'est juste, » s'écria Toukal, enchanté de n'être pas le seul imposé par Antonio.

Et Antonio tendit la main à Bonhomme qui lui donna la cuiller qu'il venait d'achever.

« Maintenant, reprit Antonio, j'ai du tabac pour mettre dans mon gourgouri, et j'ai une cuiller pour manger ma soupe, mais je n'ai pas d'argent pour acheter de quoi faire du bouillon. Il est donc juste que Castor me donne le joli petit tabouret auquel il travaille, afin que j'aille le vendre au marché, et que j'achète un petit morceau de bœuf. N'est-ce pas, Toukal? n'est-ce pas, Bonhomme? n'est-ce pas, Cambeba?

— C'est juste ! s'écrièrent Toukal, Bonhomme et Cambeba; c'est juste ! »

Et Antonio, moitié de bonne volonté, moitié de force, tira des mains de Castor le tabouret dont il venait de clouer le dernier bambou.

« Maintenant, continua Antonio, j'ai chanté une chanson qui m'a déjà fatigué, et je vais vous conter une histoire qui me fatiguera encore. Il est donc juste que je prenne des forces en mangeant quelque chose : n'est-ce pas, Toukal? n'est-ce pas, Bonhomme? n'est-ce pas, Castor?

— C'est juste ! » répondirent d'une voix les trois contribuants.

Cambeba eut une idée terrible.

« Mais, dit Antonio en montrant une double mâchoire, large et étincelante comme celle d'un loup, mais je n'ai rien pour mettre sous ma petite dent. »

Cambeba sentit se dresser ses cheveux sur sa tête et étendit machinalement la main vers le foyer.

« Il est donc juste, reprit Antonio, que Cambeba me donne une petite banane, n'est-ce pas, vous tous?

— Oui, oui, c'est juste, crièrent à la fois Toukal, Bonhomme et Castor, oui, c'est juste, banane, Cambeba, banane Cambeba ; et toutes les voix reprirent en chœur : Banane, Cambeba ! »

Le malheureux regarda l'assemblée d'un air effaré et se précipita vers le foyer pour sauver sa banane ; mais Antonio l'arrêta en chemin, et le maintenant d'une main, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, il saisit de l'autre la corde à l'aide de laquelle on montait au grenier les sacs de maïs, il en passa le crochet dans la ceinture de Cambeba, faisant signe en même temps à Toukal de tirer l'autre bout de la corde. Toukal comprit avec une rapi-

dité qui faisait le plus grand honneur à son intelligence, et au moment où il s'y attendait le moins, Cambeba se trouva enlevé de terre, et à la grande hilarité de toute la compagnie, commença à monter en tournoyant vers le ciel. A dix pieds à peu près du sol l'ascension s'arrêta, et Cambeba demeura suspendu, étendant encore ses mains crispées vers la malheureuse banane qu'il n'avait plus aucun moyen de disputer à son ennemi.

« Bravo, Antonio ; bravo, Antonio ! » crièrent tous les assistants, en se tenant les côtés de rire, tandis qu'Antonio, désormais parfaitement maître de l'objet de la discussion, écartait délicatement les cendres, et en tirait la banane fumante, cuite à point, et rissolée à faire venir l'eau à la bouche.

« Ma banane, ma banane, s'écria Cambeba avec l'accent du plus profond désespoir.

— La voilà, dit Antonio, étendant le bras dans la direction de Cambeba.

— Moi trop loin pour prendre li.

— Tu n'en veux pas ?

— Moi pas pouvoir atteindre jusqu'à li.

— Alors, reprit Antonio parodiant la langue du malheureux pendu, alors moi manger li, pour empêcher li pourrir. »

Et Antonio se mit à éplucher sa banane, avec une gravité si comique, que les rires devinrent convulsifs.

« Antonio, cria Cambeba, Antonio, moi prie toi de rendre banane à moi ; banane il été pour pauvre femme à moi, qui l'été malade et qui pas pouvoir manger autre chose. Moi l'avoir volé, tant moi avoir besoin de li.

— Le bien volé ne profite jamais, répondit philosophiquement Antonio en continuant d'éplucher sa banane.

— Ah ! pauvre Narina, pauvre Narina ; n'aura rien à manger et aura faim, bien faim.

— Mais ayez donc pitié de ce malheureux, dit le jeune nègre d'Anjouan qui, au milieu de la joie de tous, était resté seul grave et mélancolique.

— Pas si bête, dit Antonio.

— Ce n'est pas à toi que je parle, reprit Nazim.

— Et à qui parles-tu donc ?

— Je parle à des hommes.

— Eh bien ! je te parle, moi, reprit Antonio, et je te dis : Tais-toi, Nazim !

— Détachez Cambeba, » reprit le jeune nègre d'un ton de suprême dignité qui eût fait honneur à un roi.

Toukal, qui tenait la corde, se retourna vers Antonio, incertain s'il devait obéir. Mais, sans répondre à sa muette interrogation :

« Je t'ai dit : Tais-toi, Nazim, et tu ne t'es pas tu, répéta le Malais.

— Quand un chien jappe après moi, je ne lui réponds pas et je continue mon chemin. Tu es un chien, Antonio.

— Prends garde à toi, Nazim, dit Antonio en secouant la tête, quand ton frère Laïza n'est point là, tu n'es pas capable de grand'chose. Aussi, j'en suis bien sûr, tu ne répéterais pas ce que tu as dit.

— Tu es un chien, Antonio, » répéta Nazim en se levant.

Tous les nègres qui étaient entre Nazim et Antonio s'écartèrent, de sorte que le beau nègre d'Anjouan et le hideux Malais se trouvèrent en face l'un de l'autre, mais à dix pas de distance.

« Tu dis cela de bien loin, Nazim, reprit Antonio les dents serrées par la colère.

— Et je le répète de près, » s'écria Nazim. Et d'un seul bond il se trouva à deux pas d'Antonio. Puis, la voix méprisante, le regard hautain, les narines gonflées : « Tu es un chien, » dit-il pour la troisième fois.

Un blanc se fût jeté sur son ennemi et l'eût étouffé si la chose eût été en son pouvoir. Antonio, au contraire, fit un pas en arrière, plia sur ses longues jambes, se ramassa comme un reptile qui va s'élancer sur sa proie, et par un mouvement imperceptible, tira son couteau de la poche de sa jaquette et l'ouvrit.

Nazim vit son mouvement et devina son intention ; mais sans daigner faire un seul geste de défense, et debout, muet et immobile, il attendit, pareil à un dieu nubien.

Le Malais couva un instant son ennemi du regard, puis se redressant avec la souplesse et l'agilité d'un serpent :

« Malheur à toi ! s'écria-t-il, Laïza n'est point là.

— Laïza est là, » dit une voix grave.

Celui qui avait prononcé ces paroles les avait prononcées de son ton de voix habituel ; il n'y avait pas ajouté un geste, il ne les avait pas accompagnées d'un signe, et cependant au son de cette voix Antonio s'arrêta court, et son couteau, qui n'était

plus qu'à deux pouces de la poitrine de Nazim, échappa de sa main.

« Laïza ! » s'écrièrent tous les nègres en se retournant vers le nouvel arrivant, et en prenant à l'instant même l'attitude de l'obéissance.

Celui qui n'avait eu qu'un mot à dire pour produire une impression si puissante sur tout ce monde et même sur Antonio, était un homme dans la force de l'âge, d'une taille ordinaire, mais dont les membres vigoureusement musclés annonçaient une force colossale. Il se tenait debout, immobile, les bras croisés, et de ses yeux à demi clos, comme ceux du lion qui médite, s'échappait un regard brillant, calme et impérieux. A voir tous ces hommes attendre ainsi, dans un respectueux silence, une parole ou un signe de cet autre homme, on eût dit une horde africaine attendant la paix ou la guerre d'un signe de tête de son roi ; ce n'était pourtant qu'un esclave parmi des esclaves.

Après quelques minutes d'une immobilité sculpturale, Laïza leva lentement la main, et l'étendit vers Cambeba, qui, pendant tout ce temps, était resté suspendu au bout de sa corde, et planant muet comme les autres sur la scène qui venait de se passer. Aussitôt Toukal laissa filer la corde, et Cambeba, à sa grande satisfaction, se retrouva sur la terre. Son premier soin fut de se mettre à la recherche de sa banane ; mais, dans la confusion, qui avait été naturellement la suite de la scène que nous venons de raconter, la banane avait disparu.

Pendant cette recherche, Laïza était sorti ; mais presque aussitôt il rentra, portant sur ses épaules un porc marron, qu'il jeta près du foyer.

« Tenez, enfants, dit-il, j'ai pensé à vous ; prenez et partagez. »

Cette action, et les paroles libérales qui l'accompagnaient, touchaient deux cordes trop sensibles aux cœurs des noirs, la gourmandise et l'enthousiasme, pour ne pas produire leur effet. Chacun entoura l'animal et s'extasia à sa manière.

« Oh ! què bon souper nous va faire à soir, dit un Malabar.

— Li noir comme un Mozambique, dit un Malgache.

— Li gras comme un Malgache, » dit un Mozambique.

Mais, ainsi qu'il est facile de le présumer, l'admiration était un sentiment trop idéal, pour que ce sentiment ne fît pas bientôt place à quelque chose de plus positif. En un clin d'œil, l'animal fut dépecé, une partie mise en réserve pour le jour suivant, et l'autre coupée en tranches assez minces que l'on étendit sur des charbons et en morceaux un peu plus solides que l'on fit rôtir devant le feu.

Alors chacun reprit sa première place, mais d'un visage plus joyeux ; car chacun était dans l'attente d'un bon souper. Cambeba seul restait debout, triste et isolé dans un coin.

« Que fais-tu là, Cambeba? demanda Laïza.

— Moi faire rien, papa Laïza, » répondit tristement Cambeba.

Papa est, comme chacun sait, un titre d'honneur chez les nègres, et tous les nègres de l'habitation, depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, donnaient ce titre à Laïza.

« Est-ce que tu souffres encore d'avoir été attaché par la ceinture? demanda le nègre.

— Oh ! non, papa, moi pas douillet comme cela.

— Alors, tu as donc du chagrin ? »

Cette fois Cambeba ne répondit qu'en agitant en signe d'affirmation la tête de haut en bas.

« Et pourquoi as-tu du chagrin? demanda Laïza.

— Antonio, preni mo banane, que moi été obligé voler pour ma femme qui été malade, et moi n'a plus rien pour donner à li à présent.

— Eh bien ! alors, donne-lui un morceau de ce porc sauvage.

— Li pas capable mangi viande. Non, li pas capable, papa Laïza.

— Holà! dit Laïza à voix haute, qui a ici une banane à me donner? »

Un douzaine de bananes sortit comme par miracle de dessous la cendre. Laïza prit la plus belle, et la donna à Cambeba, qui se sauva avec, sans prendre même le temps de remercier ; puis se retournant vers Bonhomme à qui appartenait le fruit :

« Tu n'y perdras rien, Bonhomme, lui dit-il, car en place de la banane, tu auras la part de viande d'Antonio.

— Et moi, dit effrontément Antonio, qu'aurai-je donc?

— Toi, dit Laïza, tu auras la banane que tu as volée à Cambeba.

— Mais elle est perdue, répondit le Malais.

— Cela ne me regarde pas, dit Rouktar.

— Bravo ! dirent les nègres ; le bien volé n'a pas profité jamais. »

Le Malais se leva, jeta un regard de côté sur les hommes qui avaient applaudi il n'y avait qu'un instant à ses persécutions, et qui applandissaient maintenant à son châtiment, et sortit du hangar.

« Frère, dit Nazim à Laïza, prends garde à toi! je le connais, il te jouera quelque mauvais tour.

— Veille plutôt sur toi-même, Nazim; car de s'attaquer à moi, il n'oserait pas.

— Eh bien donc! je veillerai sur toi et tu veilleras sur moi, dit Nazim. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant, et nous avons, tu le sais, à parler d'autre chose.

— Oui, mais pas ici.

— Sortons donc.

— Tout à l'heure; quand chacun sera occupé à son repas, personne ne fera attention à nous.

— Tu as raison, frère. »

Et les deux nègres se mirent à causer ensemble à voix haute et de choses indifférentes; mais dès que les tranches furent grillées, dès que les morceaux de filet furent rôtis, profitant de la préoccupation qui préside toujours à la première partie d'un repas assaisonné d'un bon appétit, ils sortirent tous deux à leur tour, sans qu'effectivement, comme l'avait prévu Laïza, le reste de la société parût même remarquer leur disparition.

VIII

LA TOILETTE DU NÈGRE MARRON.

Il était à peu près dix heures du soir, la nuit sans lune était belle et étoilée comme le sont d'ordinaire les nuits des tropiques vers la fin de l'été: on apercevait au ciel quelques-unes de ces constellations qui nous sont familières depuis notre enfance, sous le nom de la petite Ourse, du Baudrier d'Orion et des pléiades, mais dans une position si différente de celle dans laquelle nous sommes habitués à les voir, qu'un Européen aurait eu peine à les reconnaître; en échange, au milieu d'elles brillait la croix du sud, invisible dans notre hémisphère boréal. Le silence de la nuit n'était troublé que par le bruit que faisaient en rongeant l'écorce des arbres les nombreux tanrecks dont les quartiers de la rivière Noire sont peuplés, par le chant des figuiers bleus et des fondijalas, ces fauvettes et ces rossignols de Madagascar, et par le cri presque insensible de l'herbe déjà séchée qui pliait sous les pieds des deux frères.

Les deux nègres marchaient en silence, regardant de temps en temps autour d'eux d'un air inquiet, s'arrêtant pour écouter, puis reprenant leur chemin; enfin, parvenus dans un endroit plus touffu, ils entrèrent dans une espèce de petit bois de bambous, et parvenus à son centre, s'arrêtèrent, écoutant encore et regardant de nouveau autour d'eux. Sans doute le résultat de cette dernière investigation fut encore plus rassurant que les autres, car ils échangèrent un regard de sécurité, et s'assirent tous deux au pied d'un bananier sauvage, qui étendait ses larges feuilles, comme un éventail magnifique, au milieu des feuilles grêles des roseaux qui l'environnaient.

« Eh bien! frère, demanda le premier Nazim, avec ce sentiment d'impatience que Laïza avait déjà modéré quand il avait voulu le questionner au milieu des autres nègres.

— Tu conserves donc toujours la même résolution, Nazim, répondit Laïza?

— Plus que jamais, frère. Je mourrais ici, vois-tu? J'ai pris sur moi de travailler jusqu'à présent, moi Laïza, moi fils de chef, moi ton frère; mais je me lasse de cette vie misérable: il faut que je retourne à Anjouan ou que je meure. »

Laïza poussa un soupir.

« Il y a loin d'ici à Anjouan? dit-il.

— Qu'importe! répondit Nazim.

— Nous sommes dans le temps des grains.

— Le vent nous poussera plus vite.

— Mais si la barque chavire?

— Nous nagerons tant que nous aurons de force; puis, lorsque nous ne pourrons plus nager, nous regarderons une dernière fois le ciel où nous attend le grand esprit, et nous nous engloutirons dans les bras l'un de l'autre.

— Hélas! dit Laïza.

— Cela vaut mieux que d'être esclave, dit Nazim.

— Ainsi tu veux quitter l'île de France?

— Je le veux.

— Au risque de la vie?

— Au risque de la vie.

— Il y a dix chances contre une pour que tu n'arrives point à Anjouan.

— Il y en a une sur dix pour que j'y arrive.

— C'est bien, dit Laïza; qu'il soit fait comme tu le veux, frère. Mais cependant, réfléchis encore.

— Il y a deux ans que je réfléchis. Quand le chef des Mongallos m'a pris à mon tour dans un combat, comme toi-même avais été pris quatre ans auparavant, et qu'il m'a vendu à un capitaine négrier, comme toi-même avais été vendu, j'ai pris mon parti à l'instant même. J'étais enchaîné, j'ai essayé de m'étrangler avec mes chaînes : on m'a rivé à la cale. Alors j'ai voulu me briser la tête le long de la muraille du vaisseau : on a étendu de la paille sous ma tête. Alors j'ai voulu me laisser mourir de faim : on m'a ouvert la bouche, et ne pouvant me faire manger, on m'a forcé de boire. Il fallait me vendre bien vite, on m'a débarqué ici, on m'a donné à moitié prix, et c'était bien cher encore ; car j'étais résolu de me précipiter du premier morne que je gravirais. Tout à coup j'ai entendu ta voix, frère. Tout à coup j'ai senti ton cœur contre mon cœur, tout à coup j'ai senti tes lèvres contre mes lèvres, et je me suis trouvé si heureux, que j'ai cru que je pourrais vivre. Cela a duré un an. Puis, pardonne-moi, frère. Ton amitié ne m'a plus suffi. Je me suis rappelé notre île, je me suis rappelé mon père, je me suis rappelé Zirna. Nos travaux m'ont paru lourds, puis humiliants, puis impossibles. Alors, je t'ai dit que je voulais fuir, retourner revoir Zirna, revoir mon père, revoir notre île ; et toi, tu as été bon comme toujours ; tu m'as dit : « Repose-toi, Nazim, toi qui es faible, et je travaillerai, moi qui suis fort. » Alors tu es sorti tous les soirs depuis quatre jours, et tu as travaillé pendant que je me reposais. N'est-ce pas, Laïza ?

—Oui, Nazim; mais écoute cependant : mieux vaudrait attendre encore, reprit Laïza en relevant le front... Aujourd'hui esclaves, dans un mois, dans trois mois, dans une année, maîtres, peut-être !

— Oui, dit Nazim ; oui, je connais tes projets ; oui, je sais ton espoir.

— Alors comprends-tu ce que ce serait, reprit Laïza, que de voir ces blancs, si fiers et si cruels, humiliés et suppliants à leur tour ? Comprends-tu ce que ce serait que de les faire travailler douze heures par journée à leur tour ? Comprends-tu ce que ce serait que de les battre, que de les fouetter de verges, que de les briser sous le bâton à leur tour ? Ils sont douze mille, et nous quatre-vingt mille ; et le jour où nous nous compterons, ils seront perdus.

— Je te dirai ce que tu m'as dit, Laïza : il y a dix chances contre une pour que tu ne réussisses pas...

— Mais je te répondrai ce que tu m'as répondu, Nazim : il y en a une sur dix pour que je réussisse. Restons donc...

— Je ne puis, Laïza, je ne puis... J'ai vu l'âme de ma mère ; elle m'a dit de revenir dans le pays.

— Tu l'as vue ? dit Laïza.

— Oui, depuis quinze jours, tous les soirs, un fondi-jala vient se percher au-dessus de ma tête : c'est le même qui chantait à Anjouan sur sa tombe. Il a traversé la mer avec ses petites ailes, et il est venu : j'ai reconnu son chant ; écoute, le voici. »

Effectivement, au moment même, un rossignol de Madagascar, perché sur la plus haute branche du massif d'arbres au pied duquel étaient couchés Laïza et Nazim, commença sa mélodieuse chanson au-dessus de la tête des deux frères. Tous deux écoutèrent, le front mélancoliquement penché, jusqu'au moment où le musicien nocturne s'interrompit, et s'envolant dans la direction de la patrie des deux esclaves, fit entendre les mêmes modulations à cinquante pas de distance ; puis s'envolant encore, et toujours dans la même direction, il répéta une dernière fois son chant, lointain écho de la patrie, mais dont à peine, à cette distance, on pouvait saisir les notes les plus élevées. Puis enfin il s'envola encore, mais cette fois si loin, si loin, que les deux exilés écoutaient vainement : on n'entendait plus rien.

« Il est retourné à Anjouan, dit Nazim, et il reviendra ainsi m'appeler et me montrer le chemin jusqu'à ce que j'y retourne moi-même.

— Pars donc, dit Laïza.

— Ainsi ?... demanda Nazim.

— Tout est prêt. J'ai dans un des endroits les plus déserts de la rivière Noire, en face du morne, choisi un des plus grands arbres que j'ai pu trouver, j'ai creusé un canot dans sa tige, j'ai taillé deux avirons dans ses branches ; je l'ai scié au-dessus et au-dessous du canot, mais je l'ai laissé debout de peur qu'on ne s'aperçût que sa cime manquait au milieu des autres cimes ; maintenant il n'y a plus qu'à le pousser pour qu'il tombe, il n'y a plus qu'à traîner le canot jusqu'à la rivière, il n'y a plus qu'à le laisser aller au courant ; et puisque tu veux partir, Nazim, eh bien ! cette nuit tu partiras.

— Mais toi, frère, ne viens-tu donc pas avec moi ? demanda Nazim.

— Non, dit Laïza, moi, je reste. »

Nazim poussa à son tour un profond soupir.

« Et qui t'empêche donc, demanda Nazim après un moment de silence, de retourner avec moi au pays de nos pères?

— Ce qui m'empêche, Nazim, je te l'ai dit : depuis plus d'un an nous avons résolu de nous révolter, et nos amis m'ont choisi pour chef de la révolte. Je ne puis pas trahir nos amis en les quittant.

— Ce n'est pas cela qui te retient, dit Nazim en secouant la tête, c'est autre chose encore.

— Et quelle autre chose penses-tu donc qui puisse me retenir, Nazim?

— La rose de la rivière Noire, » répondit le jeune homme en regardant fixement Laïza.

Laïza tressaillit; puis, après un moment de silence :

« C'est vrai, dit-il, je l'aime.

— Pauvre frère! reprit Nazim; et quel est ton projet?

— Je n'en ai pas.

— Quel est ton espoir?

— De la voir demain, comme je l'ai vue hier, comme je l'ai vue aujourd'hui.

— Mais elle, sait-elle que tu existes?

— J'en doute.

— T'a-t-elle jamais adressé la parole?

— Jamais.

— Alors, la patrie?

— Je l'ai oubliée.

— Nessali?

— Je ne m'en souviens plus.

— Notre père? »

Laïza laissa tomber sa tête dans ses mains. Puis au bout d'un instant :

« Écoute, lui dit-il, tout ce que tu pourrais me dire pour me faire partir serait aussi inutile que tout ce que je t'ai dit pour te faire rester. Elle est tout pour moi, famille et patrie. J'ai besoin de sa vue pour vivre, comme j'ai besoin de l'air qu'elle respire pour respirer. Suivons donc chacun notre destin. Nazim, retourne à Anjouan ; moi je reste ici.

— Mais que dirai-je à mon père quand il me demandera pourquoi Laïza n'est pas revenu?

— Tu lui diras que Laïza est mort, répondit le nègre d'une voix étouffée.

— Il ne me croira pas, dit Nazim en secouant la tête.

— Et pourquoi?

— Il me dira : Si mon fils était mort, j'aurais vu l'âme de mon fils, l'âme de Laïza n'a pas visité son père, Laïza n'est pas mort.

— Eh bien! tu lui diras que j'aime une fille blanche, dit Laïza; et il me maudira. Mais quant à quitter l'île tant qu'elle y sera, jamais.

— Le grand esprit m'inspirera, frère, répondit Nazim en se levant; conduis-moi où est le canot.

— Attends, » dit Laïza. Et le nègre s'avança vers la tige creuse d'un mapou, en tira un tesson de verre et une gargoulette pleine d'huile de coco.

« Qu'est-ce que cela? demanda Nazim.

— Écoute, frère, dit Laïza : il est possible qu'à l'aide d'un bon vent et de tes avirons, tu atteignes en huit ou dix jours ou Madagascar, ou même la Grande-Terre. Mais il est possible que demain ou après-demain, un grain te rejette à la côte. Alors on saura ton départ, alors ton signalement aura été donné par toute l'île, alors tu seras obligé de te faire marron, et de fuir de bois en bois, de rochers en rochers.

— Frère, on m'appelait le Cerf d'Anjouan, comme on t'en appelait le Lion, dit Nazim.

— Oui; mais comme le cerf, tu peux tomber dans un piége. Alors il faut qu'ils n'aient aucune prise contre toi; il faut que tu glisses entre leurs mains. Voici du verre pour couper tes cheveux, voici de l'huile de coco pour graisser tes membres. Viens, frère, que je te fasse la toilette du nègre marron. »

Nazim et Laïza gagnèrent une clairière, et à la lueur des étoiles, Laïza commença, à l'aide de son tesson de bouteille, à couper les cheveux à son frère aussi promptement et aussi complétement qu'aurait pu le faire, avec le meilleur rasoir, le plus habile barbier. Puis, cette opération terminée, Nazim jeta son *langouti*, et son frère lui versa sur les épaules une portion de l'huile de coco que contenait la gourde, et le jeune homme l'étendit avec la main sur toutes les parties de son corps. Ainsi oint des pieds à la tête, le beau nègre d'Anjouan semblait un athlète antique se préparant au combat.

Mais il fallait une épreuve pour tranquilliser tout à fait Laïza. Laïza, comme Alcidamas, arrêtait un cheval par les pieds de derrière, et le cheval essayait vainement de s'échapper de ses mains. Laïza, comme Milon de Crotone, prenait un taureau par les cornes et le chargeait sur ses épaules ou l'abattait à ses pieds. Si Nazim lui échappait, à lui, Nazim échapperait à tout le monde. Laïza saisit Nazim

par le bras, et roidit ses doigts de toute la force de ses muscles de fer. Nazim tira son bras à lui, et son bras glissa entre les doigts de Laïza comme une anguille dans la main du pêcheur; Laïza saisit Nazim à bras-le-corps, le serrant contre sa poitrine comme Hercule avait serré Antée; Nazim appuya ses mains sur les épaules de Laïza, et glissa entre ses bras et sa poitrine comme un serpent glisse entre les griffes d'un lion. Alors seulement le nègre fut tranquille; Nazim ne pouvait plus être pris par surprise, et, à la course, Nazim lui-même eût lassé l'animal dont il avait pris le nom.

Alors Laïza donna à Nazim la gourde aux trois quarts pleine d'huile de coco, lui recommandant de la conserver plus précieusement que les racines de manioc qui devaient apaiser sa faim, et que l'eau qui devait étancher sa soif. Nazim passa la gourde dans une courroie et attacha la courroie à sa ceinture.

Puis les deux frères interrogèrent le ciel, et voyant à la position des étoiles qu'il devait être au moins minuit, ils prirent le chemin du morne de la rivière Noire, et disparurent bientôt dans les bois qui couvrent la base des Trois-Mamelles; mais derrière eux, et à vingt pas du massif de bambou où avait eu lieu entre les deux frères toute la conversation que nous venons de rapporter, un homme que jusque-là, à son immobilité, on eût pu prendre pour un des troncs d'arbres parmi lesquels il était couché, se leva lentement, glissa comme une ombre dans le fourré, apparut un instant à la lisière de la forêt, et poursuivant les deux frères d'un geste de menace, s'élança, aussitôt qu'ils eurent disparu, dans la direction du Port-Louis.

Cet homme, c'était le Malais Antonio qui avait promis de se venger de Laïza et de Nazim, et qui allait tenir sa parole.

Et maintenant, si vite qu'il aille sur ses longues jambes, il faut, si nos lecteurs le permettent, que nous le précédions dans la capitale de l'île de France.

IX

LA BAIE DE LA RIVIÈRE NOIRE.

Après avoir payé à Miko-Miko l'éventail chinois dont, à son grand étonnement, George lui avait dit le prix, la jeune fille que nous avons entrevue un instant sur le seuil de la porte, était, tandis que son nègre aidait le marchand à recharger sa marchandise, rentrée chez elle toujours suivie de sa gouvernante, et toute joyeuse de son acquisition du jour, dont la destinée était d'être oubliée le lendemain; elle avait été avec cette démarche flexible et nonchalante qui donne tant de charme aux femmes créoles, se coucher nonchalamment sur un large canapé, dont la destination, bien visible, était de servir de lit aussi bien que de siége. Ce meuble était placé au fond d'un charmant petit boudoir, tout bariolé de porcelaines de la Chine et de vases du Japon : la tapisserie qui en recouvrait les murailles, était faite de cette belle indienne que les habitants de l'île de France tirent de la côte de Coromandel et qu'ils appellent *patna*. Enfin, comme c'est l'habitude dans les pays chauds, les chaises et les fauteuils étaient en cannes, et deux fenêtres qui s'ouvraient en face l'une de l'autre, l'une sur une cour toute plantée d'arbres, l'autre sur un vaste chantier, laissaient à travers les nattes de bambou qui leur servaient de persiennes, passer la brise de la mer et le parfum des fleurs.

A peine la jeune fille était-elle étendue sur le canapé, qu'une petite perruche verte à tête grise, grosse comme un moineau, s'envola de son bâton, et se posant sur son épaule, s'amusa à becqueter le bout de l'éventail, que sa maîtresse, par un mouvement machinal, s'amusait de son côté à ouvrir et à fermer.

Nous disons par un mouvement machinal, parce qu'il était visible que ce n'était déjà plus à son éventail, tout charmant qu'il fût, et quelque désir qu'elle eût manifesté de l'avoir, que pensait en ce moment la jeune fille. En effet, ses yeux en apparence fixés sur un point de l'appartement où aucun objet remarquable ne motivait cette fixité, avaient évidemment cessé de voir les objets présents pour suivre quelque rêve de sa pensée. Il y a plus, sans doute ce rêve avait pour elle toutes les apparences de la réalité, car de temps en temps un léger sourire passait sur son visage, et ses lèvres s'agitaient, répondant par un muet langage à quelque muet souvenir. Cette préoccupation était trop en dehors des habitudes de la jeune fille, pour qu'elle ne fût pas bientôt remarquée de sa gouvernante; aussi, après avoir suivi pendant quelques instants en silence le jeu de physionomie de la jeune fille :

« Qu'avez-vous donc, ma chère Sara, demanda la mie Henriette.

— Moi, rien, répondit la jeune fille en tressaillant, comme une personne qu'on éveille en sursaut. Je joue, comme vous voyez, avec ma perruche et mon éventail, voilà tout.

— Oui, je le vois bien, vous jouez avec votre perruche et votre éventail ; mais à coup sûr, au moment où je vous ai tirée de votre rêverie, vous ne pensiez ni à l'une ni à l'autre.

— Oh ! ma mie Henriette, je vous jure...

— Vous n'avez pas l'habitude de mentir, Sara, et surtout avec moi, interrompit la gouvernante ; pourquoi commencer aujourd'hui ? »

Les joues de la jeune fille se couvrirent d'une vive rougeur; puis, après un moment d'hésitation :

« Vous avez raison, chère bonne, lui dit-elle ; je pensais à tout autre chose.

— Et à quoi pensiez-vous ?

— Je me demandais quel pouvait être ce jeune homme qui est passé là si à propos pour nous tirer d'embarras. Je ne l'ai jamais aperçu avant aujourd'hui, et sans doute il est arrivé avec le vaisseau qui a amené le gouverneur. Est-ce donc un mal que de penser à ce jeune homme ?

— Non, mon enfant, ce n'est point un mal d'y penser ; mais c'était un mensonge de me dire que vous pensiez à autre chose.

— J'ai eu tort, dit la jeune fille, pardonne-moi. »

Et elle avança sa charmante tête vers sa gouvernante, qui, de son côté, se pencha vers elle et l'embrassa au front.

Toutes deux demeurèrent en silence pendant un instant ; mais comme la mie Henriette, en Anglaise sévère qu'elle était, ne voulait pas laisser l'imagination de son élève s'arrêter trop longtemps sur le souvenir d'un jeune homme, et que Sara, de son côté, éprouvait un certain embarras à se taire, toutes deux ouvrirent la bouche en même temps pour entamer un autre sujet de conversation. Mais leurs premières paroles se choquèrent en quelque sorte, et chacune s'étant arrêtée pour laisser parler l'autre, il résulta de ce conflit de mots trop pressés un autre moment de silence. Cette fois, ce fut Sara qui le rompit :

« Que vouliez-vous dire, ma mie Henriette ? demanda la jeune fille.

— Mais, vous-même, Sara, vous disiez quelque chose. Que disiez-vous ?

— Je disais que je voudrais bien savoir si notre nouveau gouverneur est un jeune homme.

— Et dans ce cas vous en seriez fort aise, n'est-ce pas, Sara ?

— Sans doute. Si c'est un jeune homme, il donnera des dîners, des fêtes, des bals, et cela animera un peu notre malheureux Port-Louis, qui est si triste. Oh ! des bals surtout ! s'il pouvait donner des bals !

— Vous aimez donc bien la danse, mon enfant ?

— Oh ! si je l'aime ! » s'écria la jeune fille.

La mie Henriette sourit.

« Y a-t-il donc aussi du mal à aimer la danse ? demanda Sara.

— Il y a du mal, Sara, à faire toutes choses comme vous les faites, avec passion.

— Que veux-tu, chère bonne, dit Sara d'un petit air câlin plein de charmes qu'elle savait prendre dans l'occasion, je suis ainsi faite : j'aime ou je hais, et je ne sais cacher ni ma haine ni mon amour. Ne m'as-tu pas dit souvent que la dissimulation était un vilain défaut ?

— Sans doute ; mais entre dissimuler ses sensations et s'abandonner sans cesse à ses désirs, je dirai presque à son instinct, répondit la grave Anglaise, que les raisonnements primesautiers de son élève embarrassaient quelquefois autant que les élans de sa nature primitive l'inquiétaient en d'autres moments, il y a une grande différence.

— Oui, je sais que vous m'avez souvent dit cela, ma mie Henriette. Je sais que les femmes d'Europe, celles qu'on appelle les femmes comme il faut du moins, ont trouvé un admirable milieu entre la franchise et la dissimulation : c'est le silence de la voix et l'immobilité de la physionomie. Mais, pour moi, chère bonne, il ne faut pas être trop exigeante ; je ne suis pas une femme civilisée, je suis une petite sauvage, élevée au milieu des grands bois et au bord des grandes rivières. Si ce que je vois me plaît, je le désire, et si je le désire, je le veux. Puis on m'a un peu gâtée, vois-tu, ma mie Henriette, et toi comme les autres ; cela m'a rendue volontaire. Quand j'ai demandé, on m'a donné presque toujours; et quand on m'a refusé par hasard, j'ai pris, et on m'a laissé prendre.

— Et comment cela s'arrangera-t-il lorsque, avec ce beau caractère, vous serez la femme de M. Henri?

— Oh ! Henri est un bon garçon, et il est déjà convenu entre nous, dit Sara avec la plus parfaite innocence, que je lui laisserai faire ce qu'il voudra, et que moi je ferai que ce je voudrai. N'est-ce pas,

Henri? continua Sara en se retournant vers la porte, qui s'ouvrait en ce moment pour donner passage à M. de Malmédie et à son fils.

— Qu'y a-t-il, ma chère Sara? demanda le jeune homme en s'approchant d'elle et en lui baisant la main.

— N'est-ce pas que lorsque nous serons mariés vous ne me contrarierez jamais, et que vous me donnerez tout ce qui me fera plaisir?

— Peste! dit M. de Malmédie, j'espère que voilà une petite femme qui fait les conditions d'avance.

— N'est-ce pas, continua Sara, que si j'aime toujours les bals, vous m'y conduirez toujours et que vous y resterez tant que je voudrai, tout au contraire de ces vilains maris qui s'en vont après la septième ou huitième contredanse? N'est-ce pas que je pourrai pêcher tant que je voudrai, chasser tant que je voudrai, ou paresser tant que je voudrai? N'est-ce pas que si j'ai envie d'un beau chapeau de France, vous me l'achèterez; d'un beau châle de l'Inde, vous me l'achèterez; d'un beau cheval anglais ou arabe, vous me l'achèterez?

— Sans doute, dit Henri en souriant. Mais, à propos de chevaux arabes, nous en avons vu deux beaux aujourd'hui, et je suis bien aise que vous ne les ayez pas vus, vous, Sara; car, comme ils ne sont probablement pas à vendre, si par hasard vous en aviez eu envie, je n'aurais pas pu vous les donner.

— Je les ai vus aussi, dit Sara; n'appartiennent-ils pas à un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, à un étranger brun, avec de beaux cheveux et des yeux superbes?

— Diable! Sara, dit Henri, il paraît que vous avez encore plus fait attention au cavalier qu'aux chevaux?

— C'est tout simple, Henri, le cavalier s'est approché de moi et m'a parlé, tandis que je n'ai vu les chevaux qu'à une certaine distance, et ils n'ont pas même henni.

— Comment, ce jeune fat vous a parlé, Sara? Et à quelle occasion? reprit Henri.

— Oui, à quelle occasion? demanda M. de Malmédie.

— D'abord, dit Sara, je ne me suis pas aperçue le moins du monde de sa fatuité, et voilà ma mie Henriette qui était avec moi et qui ne s'en est pas aperçue non plus. Ensuite, à quelle occasion il m'a parlé? Oh! mon Dieu, rien de plus simple: je rentrais de l'église, lorsque j'ai trouvé, m'attendant sur le pas de la porte, un Chinois avec ses deux paniers tout pleins d'étuis, d'éventails, de portefeuilles et d'une multitude d'autres choses encore. Je lui ai demandé le prix de cet éventail... Voyez comme il est joli, Henri!

— Eh bien! après? demanda M. de Malmédie; tout cela ne nous dit point comment ce jeune homme vous a parlé.

— J'y viens, mon oncle, j'y viens, répondit Sara. Je lui demandai donc le prix; mais il y avait un inconvénient à ce qu'il me le dît: le brave homme ne parlait que chinois. Nous étions donc très-embarrassées, ma mie Henriette et moi, demandant à ceux qui nous entouraient pour voir les jolis objets que le marchand avait étalés, s'il n'y avait pas parmi les assistants quelqu'un qui pût nous servir d'interprète, lorsque le jeune homme s'est avancé, et, se mettant à notre disposition, a parlé au marchand dans sa langue, et se retournant de notre côté nous a dit: « Quatre-vingts piastres. » Ce n'est pas cher, n'est-ce pas, mon oncle?

— Hum! fit M. de Malmédie; c'est le prix qu'on payait un nègre avant que les Anglais ne défendissent la traite.

— Mais, ce monsieur parle donc chinois? demanda Henri avec étonnement.

— Oui, répondit Sara.

— Oh! mon père, s'écria Henri en éclatant de rire; oh! vous ne savez pas? Il parle chinois!

— Eh bien! qu'y a-t-il de si risible à cela? demanda Sara.

— Oh! rien du tout, rien du tout, reprit Henri en continuant de s'abandonner à son hilarité. Comment donc! mais c'est un charmant talent que possède là le bel étranger, et c'est un homme bien heureux. Il peut causer avec les boîtes à thé et les paravents.

— Le fait est que le chinois est une langue peu répandue, répondit M. de Malmédie.

— C'est quelque mandarin, dit Henri, continuant de s'égayer aux dépens du jeune étranger, dont le hautain regard lui était demeuré sur le cœur.

— En tout cas, répondit Sara, c'est un mandarin lettré, car après avoir parlé chinois au marchand, il m'a parlé français à moi, et anglais à ma mie Henriette.

— Diable! il parle donc toutes les langues, ce gaillard-là, dit M. de Malmédie. Il me faudrait un homme comme cela dans mes comptoirs?

— Malheureusement, mon oncle, dit Sara,

celui dont vous parlez me paraît avoir été à un service qui l'aura dégoûté de tous les autres.

— Et auquel ?

— A celui du roi de France. N'avez-vous pas vu qu'il a à sa boutonnière le ruban de la Légion d'honneur, et un autre ruban encore?

— Oh ! à l'heure qu'il est, tous ces rubans-là se donnent, sans que celui qui les reçoit ait besoin d'avoir été militaire.

— Mais encore, en général, faut-il que celui à qui on le donne soit un homme distingué, reprit Sara, piquée sans savoir pourquoi, et défendant l'étranger par cet instinct si naturel aux cœurs simples, de défendre ceux qu'on attaque injustement.

— Eh bien ! dit Henri, il aura été décoré parce qu'il sait le chinois ! voilà tout.

— D'ailleurs, nous saurons tout cela, reprit M. de Malmédie avec un accent qui prouvait qu'il ne s'apercevait aucunement de la pique qui avait eu lieu entre les deux jeunes gens ; car il est arrivé sur le bâtiment du gouverneur, et comme on ne vient pas à l'île de France pour en partir le lendemain, nous aurons sans aucun doute l'avantage de le posséder quelque temps. »

En ce moment un domestique entra, apportant une lettre au cachet du gouvernement, et qu'on venait d'apporter de la part de lord Murray. C'était une invitation pour M. de Malmédie, pour Henri et pour Sara, au dîner qui avait lieu le lundi suivant, et au bal que devait suivre ce dîner.

Les irrésolutions de Sara étaient fixées à l'endroit du gouverneur. C'était un fort galant homme que celui qui débutait par une invitation ; aussi Sara poussa-t-elle un cri de joie à l'idée de passer toute une nuit à danser : cela tombait d'autant mieux que le dernier vaisseau venu de France lui avait apporté de délicieuses garnitures de robes en fleurs artificielles qui ne lui avaient pas fait la moitié du plaisir qu'elles auraient dû lui faire, attendu qu'elle ne savait pas, en les recevant, quand l'occasion se présenterait de les montrer.

Quant à Henri, cette nouvelle, malgré la dignité avec laquelle il la reçut, ne lui fut pas indifférente au fond : Henri se regardait, à raison d'ailleurs, comme un des plus beaux garçons de la colonie, et tout convenu qu'était son mariage avec sa cousine, tout son promis qu'il était enfin, il ne se faisait pas faute, en attendant, de coqueter avec les autres femmes. La chose lui était facile, au reste, Sara n'ayant jamais, soit insouciance, soit habitude, manifesté à cet égard la moindre jalousie.

Pour M. de Malmédie père, il se rengorgea fort à la vue de cette invitation qu'il relut trois fois et qui lui donna une plus haute idée encore de son importance, puisque deux ou trois heures à peine après l'arrivée du gouverneur, il se trouvait déjà invité à dîner avec lui, honneur qu'il ne faisait, selon toute probabilité, qu'aux plus considérables de l'île.

Au reste, cela changea quelque chose aux dispositions prises par la famille Malmédie. Henri avait arrêté une grande chasse aux cerfs pour le dimanche et le lundi suivants, dans le quartier de la savane qui à cette époque étant encore désert, abondait en grand gibier; et comme c'était en partie sur les propriétés de son père que la chasse devait avoir lieu, il avait invité une douzaine de ses amis à se trouver le dimanche matin à une charmante maison de campagne qu'il possédait sur les bords de la rivière Noire, l'un des quartiers les plus pittoresques de l'île. Or il était impossible de maintenir les jours indiqués, attendu que l'un de ces jours était celui désigné par le gouverneur pour son repas et pour son bal ; il devenait donc urgent d'avancer la partie de vingt-quatre heures, et non pas pour MM. de Malmédie seulement, mais encore pour une partie de leurs invités qui devaient naturellement être appelés à l'honneur de dîner chez lord Murray. Henri rentra donc chez lui pour écrire une douzaine de lettres que le nègre Bijou fut chargé de porter à leurs adresses respectives, et qui annonçaient aux chasseurs la modification apportée au premier projet.

M. de Malmédie, de son côté, prit congé de Sara sous le prétexte d'un rendez-vous d'affaire, mais en réalité pour annoncer à ses voisins que dans trois jours il pourrait leur dire franchement son opinion sur le nouveau gouverneur, attendu que le lundi suivant il dînait avec lui.

Quant à Sara, elle déclara que dans une circonstance si inattendue et si solennelle, elle avait trop de préparatifs à faire pour partir avec ces messieurs, le samedi matin, et qu'elle se contenterait de les rejoindre, le samedi soir ou le dimanche dans la matinée.

Le reste de la journée et toute celle du lendemain se passa donc comme l'avait prévu Sara, dans les préparatifs de cette importante soirée, et grâce au calme qu'apporta la mie Henriette dans tous ses arrangements, le dimanche matin Sara put partir

comme elle l'avait promis à son père. L'important était fait, la robe était essayée, et la couturière, femme éprouvée, répondait que le lendemain matin Sara la trouverait faite; s'il y manquait quelque chose, une partie de la journée restait pour les corrections.

Sara partait donc dans des dispositions aussi joyeuses que possible : après le bal, ce qu'elle aimait le mieux au monde c'était la campagne; en effet, la campagne lui offrait cette liberté de paresse ou ce caprice de mouvement que ce cœur aux désirs extrêmes ne trouvait jamais entièrement dans la ville; aussi, à la campagne, Sara cessait-elle de reconnaître aucune autorité, même celle de la mie Henriette, la personne qui, au bout du compte, en avait le plus sur elle. Si son esprit était à la paresse, elle choisissait un beau site, se couchait sous une touffe de jameroses ou de pamplemousses, et là, elle vivait de la vie des fleurs, buvant la rosée, l'air et le soleil par tous les pores, écoutant chanter les figuiers bleus et les fondi-jalas, s'amusant à regarder les singes sauter d'une branche à l'autre ou se suspendre par la queue, suivant des yeux dans leurs mouvements gracieux et rapides, ces jolis lézards verts tachetés et rayés de rouge, si communs à l'île de France, qu'à chaque pas on en fait fuir trois ou quatre; et là, elle restait des heures entières, se mettant pour ainsi dire en communication avec toute la nature, dont elle écoutait les mille bruits, dont elle étudiait les mille aspects, dont elle comparait les mille harmonies. Son esprit au contraire était-il au mouvement, alors ce n'était plus une jeune fille, c'était une gazelle, c'était un oiseau, c'était un papillon; elle franchissait les torrents, à la poursuite des libellules aux têtes étincelantes comme des rubis; elle se penchait sur les précipices pour y cueillir des songes, aux larges feuilles, où les gouttes de rosée tremblent comme des globules de vif argent; elle passait pareille à une ondine sous une cascade dont la poussière humide la voilait comme une gaze, et alors, tout au contraire des autres femmes créoles dont le teint mat se colore si difficilement, ses joues à elle se couvraient d'un incarnat si vif que les nègres, habitués dans leur langage poétique et coloré à donner à chaque chose un nom désignateur, n'appelaient Sara que *la rose de la rivière Noire*.

Sara, comme nous l'avons dit, était donc bien heureuse, puisqu'elle avait en perspective, l'une pour le jour même, l'autre pour le lendemain, les deux choses qu'elle aimait le plus au monde, c'est-à-dire la campagne et le bal.

X

LE BAIN.

A cette époque l'île n'était point encore, comme elle l'est aujourd'hui, coupée par des chemins qui permettent de se rendre en voiture aux différents quartiers de la colonie, et les seuls moyens de transport étaient les chevaux ou le palanquin. Toutes les fois que Sara se rendait à la campagne, avec Henri et M. de Malmédie, le cheval obtenait sans discussion aucune la préférence, car l'équitation était un des exercices les plus familiers à la jeune fille; mais lorsqu'elle voyageait en tête à tête avec ma mie Henriette, il lui fallait renoncer à ce genre de locomotive, auquel la grave Anglaise préférait de beaucoup le palanquin. C'était donc dans un palanquin, porté par quatre nègres, suivis d'un relai de quatre autres, que Sara et sa gouvernante voyageaint côte à côte, assez rapprochées, au reste, l'une de l'autre pour pouvoir causer, à travers leurs rideaux écartés, tandis que leurs porteurs, sûrs d'avance d'un bon pourboire, chantaient à tue-tête, dénonçant ainsi aux passants la générosité de leur jeune maîtresse.

Au reste, ma mie Henriette et Sara formaient bien le contraste physique et moral le plus accentué qu'il soit possible d'imaginer. Le lecteur connait déjà Sara, la capricieuse jeune fille aux cheveux et aux yeux noirs, au teint changeant comme son esprit, aux dents de perles, aux mains et aux pieds d'enfant, au corps souple et ondoyant comme celui d'une sylphide; qu'il nous permette de lui dire maintenant quelques mots de ma mie Henriette.

Henriette Smith était née dans la métropole: c'était la fille d'un professeur qui, l'ayant elle-même destinée à l'éducation, lui avait fait apprendre, dès son enfance, l'italien et le français, qui lui étaient au reste, grâce à cette étude juvénile, aussi familiers que son idiome maternel. Le professorat est, comme chacun sait, un métier où l'on amasse généralement peu de fortune. Jacks Smith était donc mort pauvre, laissant sa fille Henriette pleine de talent,

mais sans un sou de dot, ce qui fait que la jeune miss atteignit l'âge de vingt-cinq ans sans trouver un mari.

A cette époque, une de ses amies, excellente musicienne, comme elle-même était parfaite philologue, proposa à Mlle Smith de mettre leurs deux talents en communauté et d'élever une pension de compte à demi. L'offre était acceptable et fut acceptée. Mais quoique chacune des deux associées mît à l'éducation des jeunes filles qui leur étaient confiées toute l'attention, tout le soin et tout le dévouement dont elle était capable, l'établissement ne prospéra point, et force fut aux deux maîtresses de rompre leur association.

Sur ces entrefaites, le père d'une des élèves de miss Henriette Smith, riche négociant de Londres, reçut de M. de Malmédie, son correspondant, une lettre dans laquelle il lui demandait une gouvernante pour sa fille, offrant à cette institutrice des avantages suffisants pour compenser les sacrifices qu'elle faisait en s'expatriant. Cette lettre fut communiquée à miss Henriette : la pauvre fille était sans ressource aucune ; elle ne tenait pas beaucoup à un pays où elle n'avait d'autre perspective que de mourir de faim. Elle regarda l'offre qu'on lui faisait comme une bénédiction du ciel, et elle s'embarqua sur le premier vaisseau qui mit à la voile pour l'île de France, recommandée à M. de Malmédie comme une personne distinguée et digne des plus grands égards. M. de Malmédie la reçut en conséquence et la chargea de l'éducation de sa fille Sara, alors âgée de neuf ans.

La première question de miss Henriette fut de demander à M. de Malmédie quelle était l'éducation qu'il désirait que sa fille reçût. M. de Malmédie répondit que cela ne le regardait pas le moins du monde, qu'il avait fait venir une institutrice pour se débarrasser de ce soin, et que c'était à elle, qu'on lui avait recommandée comme une personne fort savante, d'apprendre à Sara ce qu'elle savait : il ajouta seulement, en manière de *post-scriptum*, que la jeune fille étant destinée, de toute éternité et sans restriction, à devenir l'épouse de son cousin Henri, il était important qu'elle ne prît d'affection pour aucun autre. Cette décision de M. de Malmédie à l'égard de l'union future de son fils et de sa nièce tenait non-seulement à l'affection qu'il avait pour tous deux, mais encore à ce que Sara, orpheline à l'âge de trois ans, avait hérité de près d'un million, somme qui devait se doubler pendant la tutelle de M. de Malmédie.

Sara eut d'abord grand'peur de cette institutrice, qu'on lui faisait venir d'outre-mer, et, à la première vue, l'aspect de miss Henriette, il faut le dire, ne la rassura point beaucoup ; en effet, c'était alors une grande fille de trente à trente-deux ans, à laquelle l'exercice du pensionnat avait donné cet abord sec et pincé, apanage habituel des institutrices ; son œil froid, son teint pâle, ses lèvres minces, avaient quelque chose d'automatique qui étonnait, et dont ses cheveux, d'un blond un peu ardent, avaient grand'peine à réchauffer le glacial ensemble. Habillée, serrée, coiffée dès le matin, Sara ne l'avait jamais vue une seule fois en négligé, et elle fut longtemps à croire que le soir, miss Henriette, au lieu de se coucher dans un lit comme le commun des mortels, s'accrochait dans une garde-robe, comme ses poupées, et en sortait le lendemain comme elle y était entrée la veille. Il en résulta que dans les premiers temps, Sara obéit assez ponctuellement à sa gouvernante, et apprit un peu d'anglais et d'italien. Quant à la musique, Sara était organisée comme un rossignol, et elle jouait presque naturellement du piano et de la guitare, quoique son instrument favori, quoique l'instrument qu'elle préférait à tous les autres instruments, fût la harpe malgache, dont elle tirait des sons qui ravissaient les virtuoses madécases les plus célèbres dans l'île.

Cependant, tous ces progrès se faisaient sans que Sara perdît rien de son individualité, et sans que cette nature primitive se modifiât en aucune façon. De son côté, miss Henriette restait telle que Dieu et l'éducation l'avaient faite ; de sorte que ces deux natures si différentes vécurent côte à côte, sans jamais se rien céder l'une à l'autre. Néanmoins, comme toutes deux, dans des expressions diverses, étaient douées d'excellentes qualités, ma mie Henriette finit par concevoir un profond attachement pour son élève, et Sara se prit, de son côté, d'une vive amitié pour sa gouvernante. Le signe de cette affection mutuelle fut que l'institutrice appela Sara mon enfant, et que Sara, trouvant la dénomination de miss ou de mademoiselle bien froide pour le sentiment qu'elle portait à son institutrice, inventa pour elle l'appellation plus affectueuse de ma mie Henriette.

Mais c'était surtout à l'endroit des exercices du corps que ma mie Henriette avait conservé son antipathique réserve : en effet, son éducation toute

scolastique n'avait développé que ses facultés morales, laissant à ses facultés physiques toute leur gaucherie native; aussi quelques instances qu'eût pu lui faire Sara, ma mie Henriette n'avait jamais voulu monter à cheval, même sur Berloque, paisible porte-choux javanais qui appartenait au jardinier. Les chemins étroits lui donnaient de tels vertiges qu'elle avait souvent préféré faire un détour d'une ou deux lieues que de passer près d'un précipice; enfin, ce n'était jamais sans un profond serrement de cœur qu'elle s'aventurait sur une barque, et à peine y était-elle assise, et la susdite barque se mettait-elle en mouvement, que la pauvre gouvernante prétendait être reprise du mal de mer qui ne l'avait pas quitté un instant pendant toute la traversée, de Portsmouth au Port-Louis, c'est-à-dire pendant plus de quatre mois. Il en résultait que la vie de ma mie Henriette se passait, à l'égard de Sara, en appréhensions éternelles, et que quand elle la voyait, hardie comme une amazone, monter les chevaux de son cousin; quand elle la voyait, légère comme une biche, bondir de rocher en rocher; quand elle la voyait, gracieuse comme une ondine, glisser à la surface de l'eau ou disparaître momentanément dans ses profondeurs, son pauvre cœur, presque maternel, se serrait de terreur, et elle ressemblait à ces malheureuses poules à qui on fait couver des cygnes, et qui, en voyant leur progéniture adoptive s'élancer à l'eau, restent au bord du rivage, ne comprenant rien à tant de hardiesse, et gloussant tristement pour rappeler les téméraires qui s'exposent à un pareil danger.

Aussi ma mie Henriette, quoique portée pour le moment dans un palanquin bien doux et bien sûr, n'en était-elle pas moins préoccupée par avance des mille angoisses que, selon son habitude, Sara n'allait pas manquer de lui faire éprouver, tandis que la jeune fille s'exaltait à l'idée de ces deux jours de bonheur.

Il faut dire aussi que la matinée était magnifique. C'était une de ces belles journées du commencement de l'automne, car le mois de mai, notre printemps à nous, est l'automne de l'île de France, où la nature, prête à se couvrir d'un voile de pluie, fait les plus doux adieux au soleil. A mesure qu'on avançait, le paysage devenait plus agreste, on traversait, sur des ponts dont la fragilité faisait trembler ma mie Henriette, la double source de la rivière du Rempart, et les cascades de la rivière du Tamarin. Arrivée au pied de la montagne des Trois-Mamelles, Sara s'informa de son père et de son cousin, et elle apprit qu'ils chassaient en ce moment avec leurs amis entre le grand bassin et la plaine de Saint-Pierre. Enfin on franchit la petite rivière du Boucaut, on tourna le morne de la grande rivière Noire, et l'on se trouva en face de l'habitation de M. de Malmédie.

Sara commença par faire une visite aux commensaux de la maison qu'elle n'avait pas vus depuis quinze jours, puis elle alla dire bonjour à sa volière, immense treillis de fils de fer qui enveloppait un buisson tout entier, et dans laquelle étaient enfermés ensemble des tourterelles de Guida, des figuiers bleus et gris, des fondi-jala et des gobe-mouches. Puis de là elle passa à ses fleurs, presque toutes originaires de la métropole; c'étaient des tubéreuses, des œillets de Chine, des anémones, des renoncules et des roses de l'Inde, au milieu desquelles s'élevait, comme la reine des tropiques, la belle immortelle du Cap. Tout cela était enfermé dans des haies de frangipaniers et de roses de Chine qui, comme nos roses des quatre saisons, fleurissent toute l'année. Cela, c'était le royaume de Sara; le reste de l'île, c'était sa conquête.

Tant que Sara demeurait dans les jardins de l'habitation, tout allait bien pour ma mie Henriette, qui trouvait des chemins sablés, de frais ombrages, un air plein de parfums. Mais on comprend que ce moment de tranquillité était bien court. Le temps de dire un mot d'amitié à la vieille mulâtresse qui avait été au service de Sara, et qui passait ses invalides à la rivière Noire; le temps de donner un baiser à sa tourterelle favorite; le temps de cueillir deux ou trois fleurs et de les mettre dans ses cheveux, c'était fini. Le tour de la promenade arrivait, et là commençaient les angoisses de la pauvre gouvernante. Dans les commencements, ma mie Henriette avait bien voulu résister à la petite indépendante, et la plier à des plaisirs moins vagabonds, mais elle avait reconnu que c'était chose impossible; Sara s'était échappée de ses mains, et avait fait ses courses sans elle, de sorte que son inquiétude pour son élève étant encore plus grande que ses craintes personnelles, elle avait fini par prendre sur elle d'accompagner Sara. Il est vrai qu'elle se contentait presque toujours de s'asseoir sur un point élevé, d'où elle pouvait suivre des yeux la jeune fille dans les ascensions ou les descentes. Mais du moins

il lui semblait qu'elle la retenait du geste et la soutenait de la vue. Cette fois, comme toujours, ma mie Henriette, voyant Sara disposée à partir, se résigna donc comme d'habitude, prit un livre pour lire pendant qu'elle courrait, et sę prépara à l'accompagner.

Mais cette fois, Sara avait projeté autre chose qu'une promenade, et c'était un bain qu'elle s'était promis; un bain dans cette belle baie de la rivière Noire, si calme, si paisible; dans cette eau si transparente, qu'on voit à vingt pieds de profondeur les madrépores qui poussent sur le sable, et toute la famille de crustacées qui se promène entre leurs rameaux. Seulement, comme d'habitude, elle s'était bien gardée d'en rien dire à ma mie Henriette; la vieille mulâtresse seule était prévenue, et elle devait attendre avec son costume de bain Sara au rendez-vous indiqué.

La gouvernante et la jeune fille descendirent ainsi suivant les bords de la rivière Noire qui allait toujours s'élargissant, et au bout de laquelle on voyait resplendir la baie comme un vaste miroir; de chaque côté de la rive s'élevait une haute bordure de forêts dont les arbres, comme de longues colonnes, s'élevaient d'un seul jet, cherchant leur place au milieu de ce vaste dôme de feuillage si épais, qu'à peine à de rares intervalles laissait-il voir le ciel, tandis que les racines, pareilles à des serpents nombreux ne pouvant creuser les roches qui roulent incessamment du haut du morne, les enveloppaient de leurs replis; à mesure que le lit de la rivière devenait plus large, les arbres des deux rives s'inclinaient, profitant de l'intervalle laissé par l'eau, et formaient une voûte pareille à une tente gigantesque; tout cela était sombre, solitaire, calme, muet, plein de mélancolique poésie et de réserve mystérieuse; le seul bruit qu'on entendît était le chant rauque de la perruche à tête grise; les seuls êtres vivants qu'on aperçût aussi loin que le regard pouvait s'étendre, étaient quelques-uns de ces singes roussâtres nommés aigrettes, qui sont le fléau des plantations, mais qui sont si communs dans l'île, que toutes les tentatives faites pour les détruire ont échoué. De temps en temps seulement, effrayé par le bruit de Sara et de sa gouvernante, un martin-pêcheur vert, à la gorge et au ventre blancs, s'élançait, en poussant un cri aigu et plaintif, des mangliers qui trempaient leurs rameaux dans la rivière, traversait le courant, rapide comme une flèche, brillant comme une émeraude, et allait s'enfoncer et disparaître dans les mangliers de l'autre rive. Or ces végétations tropicales, ces solitudes profondes, ces harmonies sauvages qui s'harmoniaient si bien ensemble, rochers, arbres et rivière, c'était la nature comme l'aimait Sara, c'était le paysage comme le comprenait son imagination primitive, c'était l'horizon comme ne pouvaient les reproduire ni la plume, ni le crayon, ni le pinceau, mais comme le réfléchissait son âme.

Ma mie Henriette n'était point insensible, hâtons-nous de le dire, à ce magnifique spectacle; mais comme on le sait, ses craintes éternelles l'empêchaient d'en jouir complétement. Arrivée au sommet d'un petit monticule, d'où l'on apercevait une assez grande étendue de terrain, elle s'assit donc, et après avoir, quoique sans espoir de succès, invité Sara à s'asseoir auprès d'elle, elle regarda la légère jeune fille s'éloigner d'elle en bondissant, et tirant de sa poche le dix ou douzième volume de *Clarice Harlowe*, son roman favori, elle se mit à le relire pour la vingtième fois.

Quant à Sara, elle continua de longer le bord de la baie et disparut bientôt derrière une énorme touffe de bambous; c'était là que l'attendait la mulâtresse avec son costume de bain.

La jeune fille s'avança jusqu'au bord de la rivière, sauta de rochers en rochers, semblable à une bergeronnette qui se mire dans l'eau; puis, après s'être assurée avec la craintive pudeur d'une nymphe antique que tout était bien désert autour d'elle, elle commença à laisser tomber les uns après les autres tous ses vêtements, pour revêtir une tunique de laine blanche qui, serrée autour du cou et au-dessous du sein et descendant au delà du genou, lui laissait les bras et les jambes nues, et par conséquent libres de leur mouvement. Ainsi, debout et revêtue de ce costume, la jeune fille semblait la Diane chasseresse prête à descendre dans son bain.

Sara s'avança vers l'extrémité d'un rocher qui dominait la baie, à un endroit où elle a une grande profondeur; puis, hardie et confiante dans son adresse et dans sa force, certaine de sa supériorité sur un élément dans lequel en quelque sorte, comme Vénus, elle était née, elle s'élança, disparut dans l'eau, et reparut nageant, à quelques pas de l'endroit où elle s'était précipitée.

Tout à coup ma mie Henriette s'entendit appeler; elle leva la tête, chercha quelque temps autour d'elle, puis enfin, dirigée par un second appel, ses yeux se

portèrent vers la belle baigneuse, et au milieu de la baie elle vit son ondine qui glissait à la surface de l'eau. Le premier mouvement de la pauvre gouvernante fut de rappeler Sara, mais comme elle savait que ce serait peine perdue, elle se contenta de faire à son élève un geste de reproche, et se levant, elle se rapprocha du bord de la rivière autant que le permettait l'escarpement du rocher sur lequel elle était assise.

En ce moment, d'ailleurs, son attention fut momentanément distraite par les signes que lui faisait Sara. Sara, tout en nageant d'une main, étendait l'autre vers les profondeurs du bois, indiquant qu'il se passait quelque chose de nouveau sous ces sombres voûtes de verdure. Ma mie Henriette écouta, et elle entendit les aboiements lointains d'une meute. Au bout d'un instant, il lui sembla que ces aboiements se rapprochaient, elle fut confirmée dans cette opinion par de nouveaux signes de Sara ; en effet, de moment en moment le bruit devenait plus distinct, et bientôt on entendit le piétinement d'une course rapide au milieu de cette haute futaie ; enfin, tout à coup, à deux cents pas au-dessus de l'endroit où était assise ma mie Henriette, on vit un beau cerf, les bois reployés en arrière, sortir de la forêt, s'élancer d'un seul bond par-dessus la rivière et disparaître de l'autre côté.

Au bout d'un instant les chiens parurent à leur tour, franchirent la rivière à l'endroit où le cerf l'avait franchie, et disparurent, s'enfonçant sur sa trace dans la forêt.

Sara avait pris part à ce spectacle avec la joie d'une véritable chasseresse. Aussi lorsque cerf et chiens furent disparus poussa-t-elle un véritable cri de plaisir; mais à ce cri de plaisir répondit un cri de terreur si profond et si déchirant, que ma mie Henriette se retourna épouvantée. La vieille mulâtresse, pareille à la statue de l'épouvante, debout sur le rivage, étendait le bras vers un énorme requin qui, à l'aide du flux, avait franchi la barre, et qui, à soixante pas à peine de Sara, nageait à fleur d'eau vers elle. La gouvernante n'eut pas même la force de crier : elle tomba à genoux.

Au cri de la mulâtresse, Sara s'était retournée, et elle avait vu le danger qui la menaçait. Alors, avec une admirable présence d'esprit, elle se dirigea vers la partie la plus proche du rivage. Mais cette partie la plus proche était éloignée de quarante pas au moins, et quelle que fût la force et l'habileté avec laquelle elle nageait, il était probable qu'elle serait jointe par le monstre avant qu'elle n'eût eu le temps de joindre la terre.

En ce moment un second cri se fit entendre, et un nègre, serrant un long poignard entre ses dents, bondit du milieu des mangliers qui bordaient le rivage, et d'un seul élan se trouva au tiers de la largeur de la baie, puis aussitôt, se mettant à nager avec une force surhumaine, il s'avança pour couper le chemin au requin, qui pendant ce temps, et comme s'il eût été sûr de sa proie, sans presser les mouvements de sa queue, s'avançait avec une effrayante rapidité vers la jeune fille, qui, à chaque brassée tournant la tête, pouvait voir s'approcher ensemble et presque d'une vitesse égale, son ennemi et son défenseur.

Il y eut un moment d'attente terrible pour la vieille mulâtresse et pour ma mie Henriette, qui, placées toutes deux sur un point plus élevé, pouvaient voir les progrès de cette effroyable course : toutes deux haletant, les bras étendus, la bouche ouverte, sans aucun moyen de secourir Sara, jetaient des cris entrecoupés à chaque alternative de crainte ou d'espérance ; mais bientôt la crainte l'emporta : malgré les efforts du nageur, le requin gagna sur lui. Le nègre était encore à vingt pas du monstre, que le monstre n'était plus qu'à quelques brasses de Sara. Un coup de queue terrible le rapprocha encore d'elle. La jeune fille, pâle comme la mort, pouvait entendre à dix pieds en arrière le vacillement de l'eau. Elle jeta un dernier coup d'œil de désespoir vers le rivage qu'elle n'avait plus le temps de gagner. Alors elle comprit qu'il était inutile de disputer plus longtemps une vie condamnée, elle leva les yeux au ciel, joignit les mains hors de l'eau, implorant Dieu qui seul pouvait la secourir. Alors le requin se retourna pour saisir sa proie, et au lieu de son dos verdâtre, on vit apparaître à la surface de l'eau son ventre argenté. Ma mie Henriette porta la main à ses yeux pour ne pas voir ce qui allait se passer, quand à ce moment suprême, la double détonation d'un fusil à deux coups retentit à la droite de la gouvernante ; deux balles, en se succédant avec la rapidité de l'éclair, firent deux fois jaillir l'eau, et une voix calme et sonore fit, avec l'accent de satisfaction du chasseur content de lui-même, entendre ces paroles :

« Bien touché ! »

Ma mie Henriette se retourna, et dominant toute cette effroyable scène, elle vit un jeune homme qui,

tenant son fusil fumant d'une main, et s'accrochant de l'autre à une branche de cannelier, regardait, penché sur l'extrémité d'un rocher, les convulsions du requin.

En effet, atteint d'une double blessure, l'animal avait aussitôt tourné sur lui-même comme pour chercher l'ennemi invisible qui venait de le frapper; alors, apercevant le nègre qui n'était plus qu'à trois ou quatre brassées de distance, il abandonna Sara pour se lancer sur lui; mais à son approche le nègre plongea et disparut sous l'eau. Le requin s'y enfonça à son tour. Bientôt la mer s'agita par tous les battements de queue du monstre, la surface de l'eau se teignit de sang, et il devint évident qu'une lutte s'accomplissait dans les profondeurs des flots.

Pendant ce temps, ma mie Henriette était descendue ou plutôt s'était laissé glisser de son rocher, et était arrivée sur le rivage, pour tendre la main à Sara, qui sans force et ne pouvant croire encore qu'elle eût bien réellement échappé à un pareil danger, n'eut pas plutôt touché la terre, qu'elle tomba sur ses deux genoux. Quant à ma mie Henriette, à peine vit-elle son élève en sûreté, que les forces lui manquant à son tour, elle tomba presque évanouie.

Lorsque les deux femmes revinrent à elles, la première chose qui les frappa, fut Laïza debout, couvert de sang, le bras et la cuisse déchirés, tandis que le cadavre du requin flottait à la surface de la mer.

Puis toutes deux en même temps, et par un mouvement spontané, portèrent les yeux vers le rocher, sur lequel était apparu l'ange libérateur. Le rocher était solitaire : l'ange libérateur avait disparu, mais pas si vite cependant que toutes deux n'eussent eu le temps de le reconnaître pour le jeune étranger du Port-Louis.

Sara alors se retourna vers le nègre, qui venait de lui donner une si grande preuve de dévouement. Mais après un instant de muette contemplation, le nègre s'était rejeté dans le bois, et Sara chercha vainement autour d'elle; comme l'étranger, le nègre avait disparu.

XI

LE PRIX DES NÈGRES.

Au même instant deux hommes accoururent qui avaient vu du point supérieur de la rivière une partie de la scène qui venait de se passer : c'étaient M. de Malmédie et Henri.

La jeune fille s'aperçut alors qu'elle était à moitié nue, et rougissant à l'idée qu'elle avait été vue ainsi, elle appela la vieille mulâtresse, passa un peignoir, et s'appuyant sur le bras de ma mie Henriette encore toute palpitante de terreur, elle s'avança vers son oncle et son cousin.

Ils étaient arrivés en suivant la piste de l'animal, jusqu'au bord de la rivière, juste au moment où retentissait la double détonation du fusil de George : leur premier mouvement avait été de croire que c'était un de leurs compagnons qui faisait feu sur le cerf; ils avaient donc porté les yeux vers l'endroit d'où le bruit était venu, et comme nous l'avons dit, ils avaient vu de loin et vaguement une partie de ce que nous venons de raconter.

Derrière MM. de Malmédie venait le reste des chasseurs.

Sara et ma mie Henriette se trouvèrent bientôt le centre du rassemblement. On les interrogea alors sur ce qui s'était passé, mais ma mie Henriette était encore trop troublée et trop émue pour répondre; ce fut Sara qui raconta toute la chose.

Il y a loin d'avoir été témoin d'une scène aussi terrible que celle que nous avons essayé de retracer tout à l'heure, d'en avoir suivi tous les détails d'un œil épouvanté, ou d'en entendre le récit, fût-ce de la bouche de celle qui a failli en être victime, fût-ce sur le théâtre même où elle s'était passée : cependant, comme la fumée des coups de fusil était à peine dissipée, comme le cadavre du monstre était encore là, flottant et frémissant des dernières convulsions de l'agonie, la narration de Sara produisit un grand effet. Chacun regretta galamment de ne pas s'être trouvé à la place de l'inconnu ou du nègre. Chacun assura qu'il eût, certes, visé aussi juste que l'un, ou nagé aussi vigoureusement que l'autre. Mais à toutes ces protestations d'adresse et de dévouement, une voix secrète répondait intérieurement dans le cœur de Sara : il n'y avait qu'eux deux qui pouvaient faire ce qu'ils ont fait.

En ce moment on entendit à la voix des chiens que le cerf était aux abois. On sait quelle fête c'est pour de vrais chasseurs que d'assister à l'hallali d'un animal qu'ils ont couru toute une matinée. Sara était sauvée, Sara n'avait plus rien à craindre. Il était donc inutile de perdre en doléances, sur un accident qui au bout du compte n'avait eu aucune suite

fâcheuse, un temps qu'on pouvait si bien occuper ailleurs; deux ou trois chasseurs des plus éloignés de la jeune fille s'éclipsèrent, filant du côté d'où venait le bruit; quatre ou cinq autres les suivirent. Henri fit observer qu'il serait impoli qu'il n'accompagnât point ceux qu'il avait invités et auxquels il devait faire jusqu'au bout les honneurs de son domaine; bref, au bout de dix minutes, il ne restait plus près de Sara et de ma mie Henriette que M. de Malmédie.

Tous trois rentrèrent à l'habitation, où un succulent dîner attendait les chasseurs, qui ne tardèrent pas à arriver, Henri en tête : il apportait galamment à sa cousine le pied du cerf qu'il avait coupé lui-même afin de le lui offrir comme un trophée. Sara le remercia de cette gracieuse attention, et de son côté Henri la félicita de ce que ses belles couleurs étaient si complétement revenues, qu'on eût dit à la voir qu'il ne s'était absolument rien passé d'extraordinaire : les autres chasseurs se réunirent à Henri et firent chorus.

Le repas fut des plus gais. Ma mie Henriette demanda la permission de ne pas y assister : la pauvre femme avait eu si grand'peur qu'elle se sentait prise de la fièvre. Quant à Sara, elle était véritablement, à l'extérieur du moins, comme l'avait dit Henri, d'une tranquillité parfaite, et elle fit les honneurs du dîner avec la grâce qui lui était habituelle.

Au dessert, on porta plusieurs toasts, parmi lesquels, il est juste de le dire, quelques-uns firent allusion à l'événement de la matinée; mais dans ces toasts, il ne fut question ni du nègre inconnu ni du chasseur étranger; tout l'honneur du miracle fut rapporté à la Providence, qui voulait conserver à M. de Malmédie et à Henri une nièce et une fiancée si tendrement chérie.

Mais si dans l'intervalle des toasts personne ne souffla le mot sur Laïza et sur George, dont nul au reste ne connaissait les noms, chacun, en revanche, parla longuement de ses prouesses personnelles, et Sara, avec une ironie charmante, distribua à chacun la part d'éloges qui lui était dû pour son adresse et pour son courage.

Comme on se levait de table, le commandeur entra; il venait annoncer à M. de Malmédie qu'un nègre qui avait essayé de fuir avait été rattrapé, et venait d'être ramené au camp. Comme c'était une de ces choses qui arrivent tous les jours, M. de Malmédie se contenta de répondre :

« C'est bon, qu'on lui donne la correction ordinaire.

— Qu'est-ce donc, mon oncle? demanda Sara.

— Rien, mon enfant, » dit M. de Malmédie. Et l'on reprit la conversation interrompue.

Dix minutes après, on annonça que les chevaux étaient prêts. Comme le dîner et le bal de lord Murrey étaient pour le lendemain, chacun était désireux d'avoir toute la journée pour se préparer à cette solennité; il avait donc été convenu que l'on reviendrait au Port-Louis aussitôt après le dîner.

Sara passa dans la chambre de ma mie Henriette : la pauvre gouvernante, sans être sérieusement malade, était encore tellement agitée, que Sara exigea qu'elle restât à la rivière Noire; Sara, d'ailleurs, gagnait quelque chose à ce séjour prolongé. Au lieu de revenir en palanquin, elle revenait à cheval.

Comme la cavalcade sortait, Sara vit trois ou quatre nègres occupés à dépecer le requin; la mulâtresse leur avait indiqué où ils trouveraient le corps de l'animal, et ils étaient allés le pêcher pour en faire de l'huile.

En approchant des Trois-Mamelles, les chasseurs virent de loin tous les nègres rassemblés. Arrivés au lieu du rassemblement, ils reconnurent qu'il était causé par l'attente d'une exécution, l'habitude étant, dans les occasions pareilles, de réunir tous les noirs de l'habitation, et de les forcer d'assister au châtiment de celui de leurs compagnons qui a commis une faute.

Le coupable était un jeune homme de dix-sept ans, qui attendait, lié et garrotté, près de l'échelle sur laquelle il devait être étendu, l'heure fixée pour sa punition : cette heure, sur la prière instante d'un autre nègre, avait été retardée jusqu'au moment du passage de la cavalcade; le noir qui avait sollicité cette grâce ayant dit qu'il avait à faire une révélation à M. de Malmédie.

En effet, au moment où M. de Malmédie arrivait en face du patient, un nègre qui était assis près de ce dernier, occupé à panser une blessure qu'il avait reçue à la tête, se leva et s'approcha du chemin, mais le commandeur lui barra le passage.

« Qu'y a-t-il? demanda M. de Malmédie.

— Monsieur, dit le commandeur, c'est le nègre Nazim qui va recevoir les cent cinquante coups de fouet auxquels il a été condamné.

— Et pourquoi a-t-il été condamné à recevoir cent cinquante coups de fouet? demanda Sara.

— Parce qu'il s'est sauvé, répondit le commandeur.

— Ah ! ah ! dit Henri ; c'est celui dont on est venu nous dénoncer l'évasion.

— Lui-même.

— Et comment l'avez-vous rattrapé ?

— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple : j'ai attendu le moment où il était déjà trop loin du rivage pour le regagner, soit à la rame, soit à la nage ; alors je me suis mis dans une bonne chaloupe avec huit rameurs pour aller à sa poursuite, en doublant le cap du sud-ouest ; nous l'avons aperçu à deux lieues en mer à peu près. Comme il n'avait que deux bras et que nous en avions seize ; comme il n'avait qu'un méchant canot et que nous avions une excellente pirogue, nous l'avons eu bientôt rejoint. Alors il s'est jeté à la nage essayant de regagner l'île, et plongeant comme un marsouin ; mais enfin, il s'est lassé le premier, et comme cela devenait fatigant, j'ai pris l'aviron des mains d'un rameur, et au moment où il revenait à la surface de l'eau, je lui en ai allongé sur la tête un coup si bien appliqué, que j'ai cru que cette fois-là il avait plongé pour toujours. Cependant, au bout d'un instant, nous l'avons vu remonter ; il était évanoui : nous l'avons mis dans la pirogue, nous lui avons lié les pieds et les mains, et l'avons ramené toujours évanoui. Ce n'est qu'au morne Brabant qu'il a repris ses sens, et voilà.

— Mais, dit vivement Sara, ce malheureux était peut-être grièvement blessé.

— Oh ! mon Dieu, non, mademoiselle, reprit le commandeur, une égratignure seulement. Ces diables de nègres, c'est douillet comme tout.

— Eh bien ! alors, pourquoi avoir tant tardé à lui administrer la correction qu'il a si bien méritée, dit M. de Malmédie. D'après l'ordre que j'avais donné, cela devrait déjà être fait.

— Et cela serait fait aussi, monsieur, répondit le commandeur, si son frère, qui est un de nos bons travailleurs, n'avait assuré qu'il avait quelque chose d'important à vous dire avant que cet ordre ne fût exécuté. Comme vous deviez passer près du camp, et que c'était un retard d'un quart d'heure seulement, j'ai pris sur moi de surseoir.

— Et vous avez bien fait, commandeur, dit Sara. Et où est-il ?

— Qui ?

— Le frère de ce malheureux.

— Oui, où est-il ? demanda M. de Malmédie.

— Me voici, » dit Laïza en s'avançant.

Sara jeta un cri de surprise ; elle venait de reconnaître dans le frère du condamné celui qui s'était si généreusement dévoué le matin pour lui sauver la vie. Cependant, chose étonnante ! le nègre n'avait pas jeté un coup d'œil de son côté ; le nègre semblait ne pas la connaître ; le nègre, au lieu d'implorer son entremise comme il avait certes bien le droit de le faire, continuait de s'avancer vers M. de Malmédie. Il n'y avait pourtant pas à s'y tromper : les plaies qu'avaient laissées à son bras et à sa cuisse les dents du requin étaient encore vives et saignantes.

« Que veux-tu ? dit M. de Malmédie.

— Vous demander une grâce, répondit Laïza à voix basse, afin que son frère, qui était à vingt pas de là, gardé par des soldats, ne l'entendît pas.

— Laquelle ?

— Nazim est faible ! Nazim est un enfant ! Nazim est blessé à la tête et a perdu beaucoup de sang ! Nazim peut n'être pas assez fort pour supporter la punition qu'il a méritée ! il peut mourir sous le fouet ! Et vous aurez perdu un nègre qui, à tout prendre, vaut bien deux cents piastres...

— Eh bien ! où en veux-tu venir ?

— Je veux vous proposer un échange.

— Lequel ?

— Faites-moi donner, à moi, les cent cinquante coups de fouet qu'il a mérités. Je suis fort, je les supporterai ; et cela ne m'empêchera pas d'être demain à mon travail comme d'habitude. Tandis que lui, je vous le répète, c'est un enfant, il en mourrait.

— Cela ne se peut pas, répondit M. de Malmédie, tandis que Sara, les yeux toujours fixés sur cet homme, le regardait avec le plus profond étonnement.

— Et pourquoi cela ne se peut-il pas ?

— Parce que ce serait une injustice.

— Vous vous trompez, car c'est moi qui suis le véritable coupable.

— Toi !

— Oui, moi, dit Laïza ; c'est moi qui ai excité Nazim à fuir ; c'est moi qui ai creusé le canot dont il s'est servi, c'est moi qui lui ai rasé la tête avec un verre de bouteille, c'est moi qui lui ai donné de l'huile de coco pour se frotter le corps. Vous voyez donc bien que c'est moi qui dois être puni et non pas Nazim.

— Tu te trompes, répondit Henri se mêlant à son

tour à la discussion. Vous devez être punis tous les deux, lui pour avoir fui, toi pour l'avoir aidé à fuir.

— Alors faites-moi donner, à moi, les trois cents coups de fouet, et que tout soit dit.

— Commandeur, dit M. de Malmédie, faites donner à chacun de ces drôles cent cinquante coups de fouet, et que cela finisse.

— Un instant, mon oncle, dit Sara; je réclame la grâce de ces deux hommes.

— Et pourquoi cela? demanda M. de Malmédie étonné.

— Parce que cet homme est celui qui ce matin s'est si bravement jeté à l'eau pour me sauver.

— Elle m'a reconnu! s'écria Laïza.

— Parce qu'au lieu d'une punition qu'il mérite, c'est une récompense qu'il lui faut accorder, s'écria Sara.

— Alors, dit Laïza, si vous croyez que j'aie mérité une récompense, accordez-moi la grâce de Nazim.

— Diable! diable! dit M. de Malmédie, comme tu y vas! Est-ce toi qui as sauvé ma nièce?

— Ce n'est pas moi, répondit le nègre; sans le jeune chasseur elle était perdue.

— Mais il a fait ce qu'il a pu pour me sauver, mon oncle. Mais il a lutté contre le requin, s'écria la jeune fille. Eh! tenez, voyez! voyez ces blessures qui saignent encore.

— J'ai lutté contre le requin, mais à mon corps défendant, reprit Laïza. Le requin est revenu sur moi, et j'ai dû le tuer pour me sauver moi-même.

— Eh bien! mon oncle, me refuserez-vous leur grâce, demanda Sara.

— Oui, sans doute, répondit M. de Malmédie; car s'il y avait une fois exemple de grâce faite en pareille occasion, ils s'enfuiraient tous, ces mauricaux-là, espérant toujours qu'il y aura quelque jolie bouche comme la vôtre qui intercédera pour eux.

— Mais, mon oncle...

— Demande à tous ces messieurs si la chose est possible, dit M. de Malmédie en se retournant avec l'accent de la confiance vers les jeunes gens qui accompagnaient son fils.

— Le fait est, répondirent ceux-ci, qu'une pareille grâce serait un désastreux exemple.

— Tu le vois, Sara!

— Mais un homme qui a risqué sa vie pour moi, dit Sara, ne peut cependant pas être puni le jour même où il l'a risquée; car, si vous lui devez une punition, je lui dois, moi, une récompense.

— Eh bien! à chacun notre dette; lorsque je l'aurai fait punir, toi tu le récompenseras.

— Mais, mon oncle, que vous importe, au bout du compte, la faute que ces malheureux ont commise. Quel tort vous fait-elle, puisqu'ils n'ont pas pu exécuter leur projet?

— Quel tort elle me fait! Mais elle leur ôte une partie de leur valeur. Un nègre qui a essayé de se sauver perd cent pour cent de son prix. Voilà deux gaillards qui valaient hier, celui-ci cinq cents et celui-là trois cents piastres, c'est-à-dire huit cents piastres. Eh bien! que j'aille en demander six cents aujourd'hui, on ne me les donnera pas.

— Le fait est que moi je n'en donnerais pas six cents piastres maintenant, dit un des chasseurs qui accompagnaient Henri.

— Eh bien! monsieur, je serai plus généreux que vous, dit une voix dont l'accent fit tressaillir Sara; moi, j'en donne mille. »

La jeune fille se retourna et reconnut l'étranger de Port-Louis, l'ange libérateur du rocher.

Il était debout, vêtu d'un élégant costume de chasse, et appuyé sur son fusil à deux coups. Il avait tout entendu.

« Ah! c'est vous, monsieur, dit M. de Malmédie, tandis qu'un sentiment dont Henri ne pouvait se rendre compte lui faisait monter la rougeur au visage, recevez d'abord tous mes remercîments, car ma nièce m'a dit qu'elle vous devait la vie, et si j'avais su où vous trouver, je me serais empressé de vous voir, non pour essayer de m'acquitter envers vous, monsieur, c'est impossible, mais pour vous exprimer toute ma reconnaissance. »

L'étranger s'inclina sans répondre, avec un air de dédaigneuse modestie qui n'échappa point à Sara. Aussi elle s'empressa d'ajouter :

« Mon oncle a raison, monsieur, de pareils services ne se payent point; mais soyez certain que, tant que je vivrai, je me rappellerai que c'est à vous que je dois la vie.

— Deux charges de poudre et deux balles de plomb ne valent pas de pareils remercîments, mademoiselle; je me regarderai donc comme bien heureux si la reconnaissance de M. de Malmédie va jusqu'à me céder pour le prix que je lui en ai offert ces deux nègres dont j'ai besoin.

— Henri, dit à demi voix M. de Malmédie, ne nous a-t-on pas dit avant-hier qu'il y avait en vue de l'île un bâtiment négrier.

— Oui, mon père, répondit Henri.

— Bien, continua M. de Malmédie se parlant cette fois à lui-même. Bien! nous trouverons moyen de les remplacer.

— J'attends votre réponse, monsieur, dit l'étranger.

— Comment donc, monsieur, mais avec le plus grand plaisir! Ces nègres sont à vous, vous pouvez les prendre; mais à votre place, voyez-vous, quitte à ce qu'ils ne travaillent pas de trois ou quatre jours, je leur ferais administrer aujourd'hui même la correction qu'ils ont méritée.

— Ceci, c'est mon affaire, dit l'inconnu en souriant; les mille piastres seront chez vous ce soir.

— Pardon, monsieur, dit Henri, mais vous vous êtes trompé; l'intention de mon père n'est pas de vous vendre ces deux hommes, mais de vous les donner. L'existence de deux misérables nègres ne peut pas être mise en comparaison avec une vie aussi précieuse que l'est celle de ma belle cousine. Mais laissez-moi vous offrir au moins ce que nous avons et ce que vous paraissez désirer.

— Mais, monsieur, dit l'étranger en relevant la tête avec hauteur, tandis que M. de Malmédie faisait à son fils une grimace des plus significatives, ce n'étaient point là nos conventions.

— Eh bien! alors, dit Sara, permettez-moi d'y changer quelque chose, et pour l'amour de celle à qui vous avez sauvé la vie, prenez ces deux nègres que nous vous offrons.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit l'étranger; il serait ridicule à moi d'insister davantage. J'accepte donc, et c'est moi maintenant qui me regarde comme votre obligé. »

Et l'étranger, en signe qu'il ne voulait pas retenir plus longtemps l'honorable compagnie sur une grande route, fit, en s'inclinant, un pas en arrière.

Les hommes échangèrent un salut, mais Sara et George échangèrent un regard.

La cavalcade se remit en route; George la suivit quelque temps des yeux, avec ce froncement de sourcils qui lui était habituel quand une pensée amère le préoccupait; puis, se retournant vers les nègres et s'approchant de Nazim :

« Faites délier cet homme, dit-il au commandeur, car lui et son frère m'appartiennent. »

Le commandeur, qui avait entendu la conversation de l'étranger et de M. de Malmédie, ne fit aucune difficulté d'obéir. Nazim fut donc délié et remis avec Laïza à son nouveau maître.

« Maintenant, mes amis, dit l'étranger en se tournant vers les nègres et en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, comme j'ai reçu un cadeau de votre maître, il est juste que, de mon côté, je vous fasse un petit présent. Prenez cette bourse, et partagez entre vous ce qu'elle contient. »

Et il remit la bourse au nègre qui se trouvait le plus proche de lui; puis se retournant vers ses deux esclaves qui, debout derrière lui, attendaient ses ordres :

« Quant à vous deux, leur dit-il, faites maintenant ce que vous voudrez, allez où vous voudrez, vous êtes libres. »

Laïza et Nazim poussèrent chacun un cri de joie mêlé de doute, car ils ne pouvaient croire à cette générosité de la part d'un homme auquel ils n'avaient rendu aucun service; mais George répéta les mêmes paroles, et alors Laïza et Nazim tombèrent à genoux, baisant avec un élan de reconnaissance impossible à décrire la main qui venait de les délivrer.

Quant à George, comme il commençait à se faire tard, il remit sur sa tête son grand chapeau de paille qu'il avait jusque-là tenu à la main, et jetant son fusil sur son épaule, il reprit le chemin de Moka.

XII

LE BAL.

C'était le lendemain, comme nous l'avons dit, que devaient avoir lieu au palais du gouvernement ce dîner et ce bal, dont l'annonce depuis trois jours révolutionnait Port-Louis.

Quiconque n'a pas habité les colonies et surtout l'île de France, n'a aucune idée du luxe qui règne sous le vingtième degré de latitude méridionale. En effet, outre toutes les merveilles parisiennes qui traversent les mers pour aller embellir les riches et gracieuses créoles de Maurice, elles ont encore à choisir de première main les diamants de Visapour, les perles d'Ophir, les cahemires de Siam et les mousselines

de Calcutta. Or pas un vaisseau venant du monde des *Mille et une Nuits* ne s'arrête à l'île de France sans y laisser une partie des trésors qu'il transporte en Europe. Aussi, même pour un homme habitué à l'élégance parisienne, ou à la profusion anglaise, c'est encore quelque chose d'extraordinaire que l'étincelant ensemble que présente une réunion à l'île de France.

Aussi le salon du gouvernement qu'en trois jours, de son côté, lord Murrey, membre de la plus grande fashion, et partisan du plus large confortable, avait entièrement renouvelé, présentait-il vers les quatre heures de l'après-midi l'aspect d'un appartement de la rue du Mont-Blanc ou de Regent-Street : toute l'aristocratie coloniale était là, hommes et femmes, les hommes avec cette mise simple imposée par nos modes modernes, les femmes couvertes de diamants, ruisselantes de perles, parées d'avance pour le bal, n'ayant pour les distinguer de nos femmes européennes que cette molle et délicieuse morbidezza, apanage des seules femmes créoles. A chaque nom nouveau que l'on annonçait, un sourire général accueillait la personne annoncée ; car, au Port-Louis, comme on le comprend bien, tout le monde se connaît, et la seule curiosité qui accompagne une femme entrant dans un salon, est celle de savoir quelle robe nouvelle elle a achetée, d'où cette robe vient, de quelle étoffe elle est faite et quelles garnitures la parent. Or c'était surtout à l'endroit des femmes anglaises que la curiosité des femmes créoles était excitée ; car, dans cette éternelle lutte de coquetterie dont Port-Louis est le théâtre, la grande question pour les indigènes est de vaincre en luxe les étrangères. Le murmure qui se faisait entendre à chaque nouvelle entrée, le chuchotement qui le suivait était donc en général plus bruyant et plus prolongé, quand l'annonce officielle du valet avait pour objet quelque nom britannique dont la rude consonnance jurait autant avec les noms du pays que tranchaient avec les brunes vierges des tropiques les blondes et pâles filles du Nord. A chaque personne nouvelle qui entrait, lord Murrey, avec cette aristocratique politesse qui caractérise les Anglais de la haute société, allait au-devant d'elle : si c'était une femme, lui offrait le bras pour la conduire à sa place, et trouvait en route un compliment à lui faire; si c'était un homme, lui tendait la main et trouvait un mot gracieux à lui dire; si bien que tout le monde reconnaissait le nouveau gouverneur pour un homme charmant.

On annonça MM. et Mlle de Malmédie. C'était une annonce attendue avec autant d'impatience que de curiosité, non point précisément parce que M. de Malmédie était effectivement un des plus riches et des plus considérables habitants de l'île de France, mais encore parce que Sara était une des plus riches et des plus élégantes personnes de l'île. Aussi chacun accompagna-t-il des yeux le mouvement que lord Murrey fit pour aller au-devant d'elle, car c'était elle surtout dont la toilette présumée préoccupait le plus les belles invitées.

Contre l'habitude des femmes créoles et contre l'attente générale, la toilette de Sara était des plus simples; c'était une ravissante robe de mousseline des Indes, transparente et légère comme cette gaze que Juvénal appelle de l'air tissu; sans une seule broderie, sans une seule perle, sans un seul diamant, garnie d'une branche d'aubépine rose; une couronne du même arbuste ceignait la tête de la jeune fille, et un bouquet des mêmes fleurs tremblait à sa ceinture : aucun bracelet ne brillait à ses bras, aucun collier ne faisait ressortir la teinte dorée de sa peau. Seulement ses cheveux, fins, soyeux et noirs, tombaient en longues boucles sur ses épaules, et elle tenait à la main cet éventail, merveille de l'industrie chinoise, qu'elle avait acheté à Miko-Miko.

Comme nous l'avons dit, chacun se connaît à l'île de France; de sorte que MM. et Mlle de Malmédie arrivés, on s'aperçut qu'il n'y avait plus personne à venir, puisque tous ceux qui par leur rang et leur fortune avaient l'habitude de se trouver ensemble étaient réunis : aussi, les regards se détournèrent-ils tout naturellement de la porte, par laquelle personne ne devait plus entrer, et au bout de dix minutes d'attente, commençait-on à se demander ce que lord Murrey pouvait attendre, lorsque la porte se rouvrit de nouveau, et que le domestique annonça à haute voix :

« M. George Munier ! »

La foudre tombée au milieu de l'assemblée que nous venons de réunir sous les yeux du lecteur, n'eût certes pas produit plus d'effet que n'en produisit cette simple annonce. Chacun se retourna vers la porte, à ce nom, se demandant quel était celui qui allait entrer ; car, quoique le nom fût bien connu à l'île de France, celui qui le portait était depuis si longtemps éloigné, qu'on avait à peu près oublié qu'il existât.

George entra.

Le jeune mulâtre était vêtu avec une simplicité, mais en même temps avec un goût extrême. Son habit noir admirablement pris sur lui, et à la boutonnière duquel pendaient au bout d'une chaîne d'or les deux petites croix dont il était décoré, faisait ressortir toute l'élégance de sa taille. Son pantalon à demi collant indiquait les formes élégantes et sveltes particulières aux hommes de couleur, et contre l'habitude de ceux-ci, il ne portait d'autres bijoux qu'une fine chaîne d'or pareille à celle de sa boutonnière et dont l'extrémité qui paraissait seule, allait se perdre dans la poche de son gilet de piqué blanc. En outre une cravate noire, nouée avec cette négligence étudiée que donne seule la parfaite habitude du fashion, et sur laquelle se rabattait un col de chemise arrondi, encadrait sa belle figure, dont sa moustache et ses cheveux noirs faisaient ressortir la mate pâleur.

Lord Murrey alla plus loin au-devant de George qu'il n'avait été au-devant de personne, et l'ayant pris par la main, il le présenta aux trois ou quatre dames et aux cinq ou six officiers anglais qui se trouvaient dans le salon, comme un compagnon de voyage de la société duquel il n'avait eu qu'à se louer pendant toute la traversée, puis se retournant vers le reste de la compagnie :

« Messieurs, dit-il, je ne vous présente pas M. George Munier. M. George Munier est votre compatriote, et le retour d'un homme aussi distingué que lui doit presque être une fête nationale. »

George s'inclina en signe de remercîment, mais quelque déférence que l'on dût avoir pour le gouverneur, fût-ce chez lui, une ou deux voix à peine trouvèrent la force de balbutier quelques mots en réponse à la présentation que lord Murrey venait de faire.

Lord Murrey n'y fit point ou ne parut point y faire attention ; et comme le domestique annonça qu'on était servi, lord Murrey prit le bras de Sara et l'on passa dans la salle à manger.

Avec le caractère bien connu de George, on devinera facilement que ce n'était pas sans intention qu'il s'était fait attendre ; sur le point d'entrer en lutte avec le préjugé qu'il était résolu de combattre, il avait voulu, du premier coup, voir face à face son ennemi ; il avait donc été servi à souhait, l'annonce de son nom et son entrée avaient produit tout l'effet qu'il pouvait attendre.

Mais la personne la plus émue de toute cette honorable assemblée, était sans contredit Sara. Sachant que le jeune chasseur de la rivière Noire était arrivé au Port-Louis avec lord Murrey, elle s'était attendue d'avance à le voir, et peut-être était-ce à l'intention de ce nouvel arrivé d'Europe, qu'elle avait mis dans sa toilette cette simplicité élégante, si appréciée chez nous, et que remplace trop souvent, il faut l'avouer, dans les colonies, un luxe exagéré. Aussi, en entrant, elle avait partout cherché des yeux le jeune inconnu. Un regard lui avait suffi pour lui apprendre qu'il n'était pas là ; elle avait alors songé qu'il allait venir, et que, comme on l'annoncerait, sans doute, elle apprendrait ainsi, et sans faire de question, son nom, et qui il était.

Les prévisions de Sara s'étaient accomplies : à peine, comme nous l'avons vu, avait-elle pris place dans le cercle des femmes, et MM. de Malmédie s'étaient-ils mêlés au groupe des hommes, qu'on avait annoncé M. George Munier.

A ce nom si connu dans l'île, mais qu'on n'était pas habitué à entendre prononcer en pareille circonstance, Sara avait pressentimentalement tressailli et s'était retournée pleine d'anxiété : en effet, elle avait vu apparaître le jeune étranger de Port-Louis, avec sa démarche ferme, son front calme, son regard hautain, ses lèvres dédaigneusement relevées, et, hâtons-nous de le dire, à cette troisième apparition, il lui avait semblé encore plus beau et plus poétique qu'aux deux premières.

Alors, elle avait suivi non-seulement des yeux, mais encore du cœur, la présentation que lord Murrey avait faite de George à la société, et son cœur s'était serré quand la répulsion inspirée par la naissance du jeune mulâtre s'était traduite par le silence, et c'étaient presque voilés de larmes que ses yeux avaient répondu au regard rapide et pénétrant que George avait jeté sur elle.

Puis lord Murrey lui avait offert le bras, et elle n'avait plus rien vu, car sous le regard de George elle s'était sentie rougir et pâlir presque en même temps ; et convaincue que tous les yeux étaient fixés sur elle, elle s'était empressée de se dérober momentanément à la curiosité générale. Sur ce point, Sara se trompait : personne n'avait songé à elle, car tout le monde, excepté M. de Malmédie et son fils, ignorait les deux événements qui avaient précédemment mis en contact le jeune homme et la jeune fille, et nul ne pouvait penser qu'il dût y avoir quelque chose de commun entre Mlle Sara de Malmédie et M. George Munier.

Une fois à table, Sara se hasarda de jeter les yeux autour d'elle. Elle était assise à la droite du gouverneur, qui avait à sa gauche la femme du commandant militaire de l'île; en face d'elle était ce commandant placé lui-même entre deux femmes appartenant aux familles les plus considérables de l'île. Puis, à droite et à gauche de ces deux dames, MM. de Malmédie père et fils, et ainsi de suite; quant à George, soit hasard, soit gracieuse prévoyance de lord Murrey, il était placé entre deux Anglaises.

Sara respira : elle savait que le préjugé qui poursuivait George n'avait pas d'influence sur l'esprit des étrangers, et qu'il fallait qu'un habitant de la métropole fût resté longtemps aux colonies pour arriver à le partager; aussi vit-elle George remplissant de la façon la plus dégagée son rôle de galant convive, entre le sourire croisé des deux compatriotes de lord Murrey, enchantées d'avoir trouvé un voisin qui parlait leur langue comme si lui-même fût né en Angleterre.

En ramenant ses regards vers le centre de la table, Sara s'aperçut que les yeux de Henri étaient fixés sur elle. Elle comprit parfaitement ce qui pouvait se passer dans l'esprit de son fiancé, et, par un mouvement indépendant de sa volonté, elle baissa les siens en rougissant.

Lord Murrey était un grand seigneur dans toute la force du terme, sachant admirablement jouer ce rôle de maître de maison, si difficile à apprendre lorsqu'on ne le remplit pas instinctivement et, pour ainsi dire, de naissance : aussi, lorsque la contrainte et la gêne qui pèsent ordinairement sur le premier service d'un dîner d'apparat furent dissipés, commença-t-il à adresser la parole à ses convives, parlant à chacun de la spécialité qui pouvait lui fournir les plus faciles réponses, rappelant aux officiers anglais quelque belle bataille, aux négociants quelque haute spéculation, puis au milieu de tout cela jetant de temps en temps à George un mot qui prouvait qu'à lui il pouvait parler de toute chose, et que c'était à une généralité intellectuelle, et non à une spécialité commerciale ou guerrière qu'il s'adressait.

Le dîner se passa ainsi. Quoique d'une modestie parfaite, George, avec sa rapide intelligence, avait répondu à chaque mot, à chaque question du gouverneur de manière à prouver aux officiers qu'il avait fait la guerre comme eux, et aux négociants qu'il n'était point resté étranger aux grands intérêts commerciaux qui font du monde entier une seule famille, unie par le lien des intérêts; puis, au milieu de cette conversation tronquée, avaient jailli avec éclat les noms de tous ceux qui, en France, en Angleterre ou en Espagne, occupaient une haute position, soit dans la politique, soit dans l'aristocratie, soit dans les arts, accompagnés chacun d'une de ces remarques qui indiquent, d'un seul trait, que celui qui parle parle avec une entière connaissance du caractère, du génie ou de la position des hommes qu'il vient de nommer.

Quoique ces bribes de conversation eussent, si l'on peut s'exprimer ainsi, passé par-dessus la tête du commun des convives, il y avait parmi les invités plusieurs hommes assez distingués pour comprendre la supériorité avec laquelle George avait effleuré toutes choses; aussi, quoique le sentiment de répulsion qu'on avait manifesté pour le jeune mulâtre restât à peu près le même, l'étonnement avait grandi, et avec lui, dans le cœur de quelques-uns, la jalousie était entrée. Henri surtout, préoccupé de l'idée que Sara avait remarqué George, plus que dans sa position de fiancée et dans sa dignité de femme blanche elle n'eût dû le faire, Henri se sentait remuer au fond du cœur un sentiment d'amertume dont il n'était pas le maître; puis, au nom de Munier, ses souvenirs d'enfance s'étaient réveillés; il s'était rappelé le jour où, en voulant arracher le drapeau des mains de George, son frère Jacques lui avait donné un si violent coup de poing au milieu du visage. Tous ces anciens méfaits des deux frères grondaient sourdement dans sa poitrine, et l'idée que Sara avait la veille été sauvée par ce même homme, au lieu d'effacer le murmure accusateur du passé, augmentait encore sa haine pour lui. Quant à M. de Malmédie père, il était resté pendant tout le dîner plongé avec son voisin dans une dissertation profonde sur une nouvelle manière de raffiner le sucre qui devait donner au produit de ses terres un tiers de valeur de plus qu'elles n'avaient. Il en résulte que le premier étonnement de trouver dans George le sauveur de sa nièce, et de rencontrer George chez lord Murrey, passé, il n'avait plus fait attention à lui.

Mais, comme nous l'avons dit, il n'en était pas de même de Henri; Henri n'avait pas perdu une parole des interpellations de lord Murrey et des réponses de George. Dans chacune de ses réponses, il avait reconnu un sens droit et une pensée supérieure; il avait étudié le regard ferme, interprète de la volonté absolue de George, et il avait compris que ce n'était

plus, comme au jour du départ, un enfant opprimé qui se présentait à ses regards, mais un antagoniste puissant qui venait braver ses coups.

Si George, de retour à l'île de France, fût rentré humblement dans la condition qu'aux yeux des blancs la nature lui avait faite, et se fût ainsi perdu dans l'obscurité de sa naissance, Henri ne l'eût point remarqué, ou dans ce cas ne lui eût point gardé rancune des torts que quatorze ans auparavant Henri avait eus envers lui. Mais il n'en était point ainsi; l'orgueilleux jeune homme avait fait sa rentrée au grand jour, s'était mêlé, par un service rendu, à la vie de sa famille; il venait, comme son égal de rang et comme son supérieur en intelligence, s'asseoir à la même table que lui: c'était plus que Henri n'en pouvait supporter. Henri lui déclara intérieurement la guerre.

Aussi, en sortant de table, et comme on venait de passer au jardin, Henri s'approcha de Sara qui, avec plusieurs autres femmes, s'était assise sous un berceau parallèle à celui sous lequel les hommes prenaient le café. Sara tressaillit, car elle sentit instinctivement que dans ce que son cousin avait à *lui dire* il serait indubitablement question de George.

« Eh bien! ma belle cousine, dit le jeune homme en s'appuyant sur le dossier de la chaise de bambou qui servait de siége à la jeune fille, comment avez-vous trouvé le dîner?

— Ce n'est pas, je le présume, sous le rapport matériel que vous me faites cette question, répondit en souriant Sara.

— Non, ma chère cousine, quoique peut-être, pour quelques-uns de nos convives qui ne vivent pas comme vous de rosée, d'air et de parfums, ce ne soit pas une question déplacée. Non, je vous demande cela sous le rapport social, si je puis le dire.

— Eh bien! mais, plein de bon goût, ce me semble; lord Murrey m'a paru faire admirablement les honneurs de sa table, et il a été, à ce qu'il m'a paru, aussi aimable que possible avec tout le monde.

— Oui, certes! Aussi, je m'étonne profondément qu'un homme aussi distingué que lui ait risqué envers nous l'inconvenance qu'il a commise.

— Laquelle? demanda Sara, qui comprenait où son cousin en voulait venir, et qui, puisant une force inconnue à elle-même dans le fond de son cœur, regarda fixement son cousin en lui adressant cette question.

— Mais, répondit Henri, quelque peu embarrassé non-seulement de la fixité de ce regard, mais encore de la voix qui murmurait au fond de sa conscience; mais en invitant à la même table que nous M. George Munier.

— Et moi, il y a une chose qui ne m'étonne pas moins, Henri, c'est que vous n'ayez pas laissé à tout autre qu'à vous le soin de faire, surtout à moi, cette observation.

— Et pourquoi cette observation m'est-elle interdite à moi seul, ma chère cousine, je vous prie?

— Parce que, sans ce M. George Munier, dont la présence vous paraît si inconvenante ici, vous seriez, en supposant qu'on pleure une cousine, et qu'on porte le deuil d'une nièce, vous seriez, votre père et vous, dans le deuil et dans les larmes.

— Oui, certes, répondit Henri en rougissant; oui, je comprends toute la reconnaissance que nous devons à M. George, pour avoir sauvé une vie aussi précieuse que la vôtre; et vous avez bien vu hier, que lorsqu'il a désiré acheter ces deux nègres, que mon père voulait faire punir, je me suis empressé de les lui donner.

— Et moyennant le don de ces deux nègres, vous vous croyez quitte envers lui. Je vous remercie, mon cousin, d'estimer la vie de Sara de Malmédie à la somme de mille piastres.

— Mon Dieu! ma chère Sara, dit Henri, quelle étrange façon d'interpréter les choses vous avez aujourd'hui! Ai-je eu un instant l'idée de mettre un prix à une existence pour laquelle je donnerais la mienne? Non. J'ai eu seulement l'intention de vous faire observer dans quelle fausse position, par exemple, lord Murrey mettrait une femme que M. George Munier inviterait à danser.

— A votre avis donc, mon cher Henri, cette femme devrait refuser?

— Sans aucun doute.

— Sans réfléchir qu'en refusant elle commet envers un homme qui ne lui a rien fait, et qui même peut-être lui a rendu quelque petit service, une de ces offenses dont il doit nécessairement demander raison à son père, à son frère, ou à son mari?

— Je présume que, le cas échéant, M. George ferait un retour sur lui-même, et se rendrait la justice de croire qu'un blanc ne descend pas jusqu'à se mesurer avec un mulâtre.

— Pardon, mon cousin, d'oser émettre une opinion en pareille matière, reprit Sara; mais, ou

d'après le peu que j'ai vu, j'ai mal compris M. George, ou je ne pense pas que s'il s'agissait de venger son honneur, un homme qui, comme lui, porte deux croix sur sa poitrine, serait arrêté par le sentiment d'humilité intérieure que vous lui prêtez, j'en ai peur, bien gratuitement.

— En tout cas, j'espère, ma chère Sara, reprit à son tour Henri, le rouge de la colère sur le visage, que la crainte de nous exposer, mon père ou moi, à la colère de M. George, ne vous fera pas commettre l'imprudence de danser avec lui s'il avait la hardiesse de vous inviter ?

— Je ne danserai avec personne, monsieur, » répondit froidement Sara en se levant et en allant s'appuyer au bras de la dame anglaise qui s'était trouvée à table à côté de George et qui était une de ses amies.

Henri resta un instant tout étourdi de cette fermeté à laquelle il ne s'attendait pas, puis il alla se mêler à un groupe de jeunes créoles, dans lequel il trouva, pour ses idées aristocratiques, sans doute plus de sympathie qu'il n'en avait trouvé chez sa cousine.

Pendant ce temps George, centre d'un autre groupe, causait avec quelques officiers et quelques négociants anglais, qui ne partageaient pas ou qui partageaient, à un moindre degré, le préjugé de ses compatriotes.

Une heure s'écoula ainsi pendant laquelle s'accomplirent tous les préparatifs du bal : puis, cette heure écoulée, les portes se rouvrirent et donnèrent entrée aux appartements délaissés de leurs meubles et étincelants de lumières. Au même instant l'orchestre préluda, donnant le signal de la contredanse.

Sara avait fait un violent effort sur elle-même en se condamnant à voir danser ses compagnes, car, ainsi que nous l'avons dit, elle aimait le bal avec passion; mais toute l'amertume du sacrifice qu'elle faisait, retomba sur celui qui le lui avait imposé, tandis qu'au contraire, un sentiment plus tendre et plus profond qu'aucun de ceux qu'elle eût jamais éprouvés, commençait à naître dans son âme en faveur de celui pour lequel elle se l'imposait, car c'est une des sublimes qualités des femmes, que la nature et la société ont faites faibles, d'une double faiblesse, de porter un puissant intérêt à tout ce qu'on opprime, comme une haute admiration à tout ce qui ne se laisse pas opprimer.

Aussi, lorsque Henri, espérant que sa cousine ne résisterait pas à l'entraînement d'une première ritournelle, vint, malgré sa réponse, l'inviter à danser comme d'habitude la première contredanse avec lui, Sara se contenta cette fois de lui répondre :

« Vous savez que je ne danse pas ce soir, mon cousin. »

Henri se mordit les lèvres jusqu'au sang, et par un mouvement instinctif chercha des yeux George. George avait pris place et dansait avec l'Anglaise à laquelle il avait donné le bras pour la conduire à table. Par un sentiment qui n'avait cependant rien de sympathique les yeux de Sara avaient pris la même direction que son cousin. Son cœur se serra.

George dansait avec une autre. George ne pensait peut-être pas même à Sara, qui venait cependant de lui faire un de ces sacrifices duquel, la veille encore, elle se serait crue incapable pour qui que ce fût au monde. Le temps que dura cette contredanse fut un des moments les plus douloureux que Sara eût encore passés.

La contredanse finie, Sara, malgré elle, ne put s'empêcher de suivre des yeux George. Il alla reconduire l'Anglaise à sa place; puis parut chercher quelqu'un des yeux. Celui qu'il cherchait était lord Murrey. A peine l'eut-il aperçu, qu'il alla à lui, lui dit quelques mots, et que tous deux s'avancèrent vers Sara.

Sara sentit tout son sang se porter vers son cœur.

« Mademoiselle, dit lord Murrey, voici un compagnon de voyage à moi, qui, peut-être un peu trop révérentieux envers nos usages d'Europe, n'ose point vous inviter à danser avant d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance. Veuillez donc me permettre de vous présenter M. George Munier, un des hommes les plus distingués que je connaisse.

— Comme vous le dites, milord, reprit Sara d'une voix qu'à force de puissance sur elle-même elle était parvenue à rendre presque assurée, c'est de la part de M. George une crainte bien exagérée, car nous sommes déjà d'anciennes connaissances. Le jour de son arrivée, M. George m'a rendu un service ; hier, il a fait mieux que cela, il m'a sauvé la vie.

— Comment ! ce jeune chasseur qui a eu le bonheur de se trouver là à point pour tirer sur cet affreux requin pendant que vous vous baigniez, c'est M. George ?

— C'est lui-même, milord, reprit Sara toute

rouge de honte en pensant seulement alors que George l'avait vue dans son costume de natation ; et hier j'étais si émue et si troublée encore, qu'à peine si j'ai eu la force de présenter mes actions de grâces à M. George. Mais aujourd'hui je les lui renouvelle d'autant plus vives, que c'est à son adresse et à son sang-froid que je dois le bonheur d'assister à votre belle fête, milord.

— Et nous y joignons les nôtres, ajouta Henri qui s'était approché du petit groupe dont sa cousine formait le centre, car nous aussi, hier, nous étions si émus et si préoccupés de cet accident, qu'à peine avons-nous eu l'honneur de dire quelques mots à M. George. »

George, qui n'avait pas encore dit une parole, mais dont les yeux pénétrants avaient lu jusqu'au fond du cœur de Sara, s'inclina en signe de remercîment, mais sans répondre autrement à Henri.

« Alors j'espère que la requête que voulait vous présenter M. George ira maintenant toute seule, dit lord Murrey, et je laisse mon protégé s'expliquer lui-même.

— Mlle de Malmédie m'accordera-t-elle l'honneur d'une contredanse, dit George en s'inclinant une seconde fois.

— Oh ! monsieur, dit Sara, je suis vraiment aux regrets, et vous m'excuserez, je l'espère. J'ai refusé tout à l'heure la même demande à mon cousin, ne comptant pas danser ce soir. »

George sourit de l'air d'un homme qui devine tout, et se releva en couvrant Henri d'un regard si parfaitement dédaigneux que lord Murrey comprit à ce regard et à celui par lequel répondit M. de Malmédie, qu'il y avait une haine profonde et invétérée entre ces deux hommes. Mais il garda cette observation dans le fond de son cœur, et comme s'il n'eût rien remarqué :

« Serait-ce un reste de votre terreur d'hier, dit-il à Sara, qui réagit sur vos plaisirs d'aujourd'hui ?

— Oui, milord, répondit Sara, je me sens même assez souffrante pour prier mon cousin de prévenir M. de Malmédie que je désirerais me retirer, et que je compte sur lui pour me ramener à la maison. »

Henri et lord Murrey firent ensemble un mouvement pour obéir au désir de la jeune fille. George se pencha vivement :

« Vous avez un noble cœur, mademoiselle, dit-il à demi voix, et je vous remercie. »

Sara tressaillit et voulut répondre, mais déjà lord Murrey s'était rapproché. Elle ne fit qu'échanger presque malgré elle un regard avec George.

« Êtes-vous donc toujours décidée à nous quitter, mademoiselle ? dit le gouverneur.

— Hélas ! oui, répondit Sara. Je voudrais pouvoir rester, milord, mais... mais je souffre réellement.

— En ce cas, je comprends qu'il y aurait de l'égoïsme à moi d'essayer de vous retenir ; et comme la voiture de M. de Malmédie ne sera probablement point à la porte, je vais donner des ordres pour qu'on mette les chevaux à la mienne. »

Et lord Murrey s'éloigna aussitôt.

« Sara, dit George, quand j'ai quitté l'Europe pour revenir ici, mon seul désir était d'y trouver un cœur comme le vôtre, mais je ne l'espérais pas.

— Monsieur, murmura Sara dominée malgré elle par l'accent profond de la voix de George, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Je veux dire que depuis le jour de mon arrivée, j'ai fait un rêve, et que si ce rêve se réalise jamais, je serai le plus heureux des hommes. »

Puis, sans attendre la réponse de Sara, George s'inclina respectueusement devant elle, et voyant s'approcher M. de Malmédie et son fils, laissa Sara avec son oncle et son cousin.

Cinq minutes après, lord Murrey revint annoncer à Sara que la voiture était prête, et lui offrit le bras pour traverser le salon. Arrivée à la porte, la jeune fille jeta un dernier regard de regret sur le bal où elle s'était promis tant de plaisir, et disparut.

Mais ce regard avait rencontré celui de George, qui semblait devoir désormais la poursuivre partout.

En revenant de conduire Mlle de Malmédie à sa voiture, le gouverneur rencontra dans l'antichambre George, qui s'apprêtait à quitter le bal à son tour.

« Et vous aussi ? dit lord Murrey.

— Oui, milord ; vous n'ignorez pas que je demeure pour le moment à Moka, et que j'ai, par conséquent, près de huit lieues à faire ; heureusement qu'avec Antrim c'est l'affaire d'une heure.

— Vous n'avez rien eu de particulier avec M. Henri de Malmédie ? demanda le gouverneur avec l'expression de l'intérêt.

— Non, milord, pas encore, répondit George en souriant ; mais, selon toute probabilité, cela ne tardera point.

— Ou je me trompe fort, mon jeune ami, dit le

gouverneur, ou les causes de votre inimitié avec cette famille datent de longtemps.

— Oui, milord ; ce sont de petites taquineries d'enfant, qui se sont faites de belles et bonnes haines d'hommes ; des coups d'épingle qui deviendront des coups d'épée.

— Et il n'y a pas moyen d'arranger tout cela ? demanda le gouverneur.

— Je l'ai espéré un instant, milord ; j'ai cru que quatorze ans de domination anglaise avaient tué le préjugé que je revenais combattre ; je me trompais : il ne reste plus à l'athlète qu'à se frotter d'huile et à descendre dans le cirque.

— N'y rencontrerez-vous pas plus de moulins que de géants, mon cher don Quichotte ?

— Je vous en fais juge, dit George en souriant. Hier, j'ai sauvé la vie à Mlle Sara de Malmédie !... Savez-vous comment son cousin m'en remercie aujourd'hui ?

— Non.

— En lui défendant de danser avec moi.

— Impossible !

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, milord.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis un mulâtre.

— Et que comptez-vous faire ?

— Moi ?

— Pardon de mon indiscrétion, mais vous savez l'intérêt que je vous porte ; et d'ailleurs nous sommes de vieux amis.

— Ce que je compte faire ? dit George en souriant.

— Oui. Vous avez bien conçu de votre côté quelque projet ?...

— Ce soir même j'en ai arrêté un.

— Et lequel ? Voyons, je vous dirai si je l'approuve.

— C'est que dans trois mois je serai l'époux de Mlle Sara de Malmédie. »

Et avant que lord Murrey eût eu le temps de lui donner son approbation ou sa désapprobation, George l'avait salué et était sorti. A la porte, son domestique more l'attendait avec ses deux chevaux arabes.

George sauta sur Antrim, et prit au galop le chemin de Moka.

En rentrant à l'habitation, le jeune homme s'informa de son père, mais il apprit qu'il était sorti à sept heures du soir, et n'était pas encore de retour.

XIII

LE NÉGRIER.

Le lendemain matin, ce fut Pierre Munier qui entra le premier chez son fils.

Depuis son arrivée, George avait parcouru plusieurs fois la magnifique habitation que son père possédait, et, avec ses idées d'industrie européenne, il avait émis plusieurs idées d'amélioration que dans sa capacité pratique le père avait comprises à l'instant même ; mais ces idées nécessitaient l'application d'une augmentation de bras, et l'abolition de la traite publique avait tellement fait renchérir les esclaves, qu'il n'y avait pas moyen, sans d'énormes sacrifices, de se procurer dans l'île les cinquante ou soixante nègres dont le père et le fils voulaient augmenter leur maison. Pierre Munier avait donc la veille, en l'absence de George, accueilli avec joie la nouvelle qu'il y avait un navire négrier en vue, et, selon l'habitude adoptée alors parmi les colons et les commerçants de chair noire, il était allé pendant la nuit sur la côte, afin de répondre aux signaux du négrier par d'autres signaux qui indiquassent qu'on était dans l'intention de traiter avec lui. Les signaux avaient été échangés, et Pierre Munier venait annoncer à George cette bonne nouvelle. Il fut donc convenu que, le soir, le père et le fils se trouveraient vers neuf heures à la Pointe-aux-Caves, au-dessous du Petit-Malabar. Cette convention arrêtée, Pierre Munier sortit pour aller inspecter, selon son habitude, les travaux de la plantation, et, selon son habitude aussi, George prit son fusil et gagna les bois pour s'abandonner à ses rêveries.

Ce que George avait dit la veille à lord Murrey, en le quittant, n'était pas une forfanterie, mais, au contraire, une résolution bien arrêtée ; l'étude de la vie tout entière du jeune mulâtre s'était, comme nous l'avons vu, portée vers ce point, de donner à sa volonté la force et la persistance du génie. Arrivé à une supériorité en toute chose, qui, appuyée de sa fortune, lui eût assuré en France ou en Angleterre, à Londres ou à Paris, une existence distinguée, George, avide de lutte, avait voulu revenir à l'île de France. C'était là qu'existait le préjugé que son courage se croyait destiné à combattre, et que son orgueil croyait pouvoir vaincre. Il revenait donc ayant pour lui l'avantage de l'incognito, pouvant étudier son ennemi sans que son ennemi sût quelle guerre

il lui avait déclarée au fond de son âme, et prêt qu'il était à le saisir au moment où il s'y attendrait le moins, et à commencer cette lutte dans laquelle devait succomber ou un homme ou une idée.

En posant le pied sur le port, en retrouvant au retour les mêmes hommes qu'il avait laissés à son départ, George avait compris une vérité dont plusieurs fois il avait douté en Europe, c'est que toutes choses étaient les mêmes à l'île de France, quoique quatorze ans se fussent passés, quoique l'île de France, au lieu d'être française, fût anglaise, et au lieu de s'appeler l'île de France, s'appelait Maurice. Alors, et de ce jour, il s'était mis sur ses gardes; alors il s'était préparé à ce duel moral, qu'il était venu chercher, comme un autre se prépare à un duel physique, si on peut parler ainsi, et l'épée à la main, il avait attendu l'occasion qui se présenterait de porter le premier coup à son adversaire.

Mais comme César Borgia, qui dans son génie avait, lors de la mort de son père, tout prévu pour la conquête de l'Italie, excepté qu'à cette époque il serait mourant lui-même, George se trouva engagé d'une façon qu'il n'avait pas pu prévoir, et frappé en même temps qu'il voulait frapper. Le jour de son arrivée à Port-Louis, le hasard avait mis sur son chemin une belle jeune fille, dont, malgré lui, il avait gardé le souvenir. Puis, la Providence l'avait amené juste à point pour sauver la vie à celle-là même à laquelle il rêvait vaguement depuis qu'il l'avait vue, de sorte que ce rêve était entré plus profondément dans son existence. Enfin, la fatalité les avait réunis la veille, et là un coup d'œil, au moment même où il s'apercevait qu'il aimait, lui avait dit qu'il était aimé. Dès lors, la lutte prenait pour lui un nouvel intérêt, intérêt auquel son bonheur se trouvait doublement lié, puisque désormais cette lutte avait lieu non-seulement au profit de son orgueil, mais encore à celui de son amour.

Seulement, comme nous l'avons dit, blessé lui-même au moment du combat, George perdait l'avantage du sang-froid; il est vrai qu'en échange, il gagnait la véhémence de la passion.

Mais, si dans une existence blasée, si sur un cœur flétri comme ceux de George, la vue de la jeune fille avait produit l'impression que nous avons dite, l'aspect du jeune homme et les circonstances dans lesquelles il lui était successivement apparu, avaient dû produire une bien autre impression sur l'existence juvénile et sur l'âme vierge de Sara. Élevée depuis le jour où elle avait perdu ses parents dans la maison de M. de Malmédie; destinée dès cette époque à doubler par sa dot la fortune de l'héritier de la maison, elle s'était habituée dès lors à regarder Henri comme son futur mari, et elle s'était d'autant plus facilement soumise à cette perspective, que Henri était un beau et brave garçon, cité parmi les plus riches et les plus élégants colons non-seulement de Port-Louis, mais de toute l'île. Quant aux autres jeunes gens amis de Henri, ses cavaliers à la chasse, ses danseurs au bal, elle les connaissait depuis trop longtemps pour que l'idée lui vînt jamais de distinguer aucun d'eux; c'était, pour Sara, des amis de sa jeunesse, qui devaient l'accompagner tranquillement de leur amitié pendant le reste de sa vie, et voilà tout.

Sara était donc dans cette parfaite quiétude d'âme, lorsque, pour la première fois, elle avait aperçu George. Dans la vie d'une jeune fille, un beau jeune homme inconnu, à l'air distingué, aux formes élégantes, est partout un événement, et à bien plus forte raison, comme on le comprend bien, à l'île de France.

La figure du jeune étranger, le timbre de sa voix, les paroles qu'il avait dites étaient donc demeurées, sans qu'elle sût pourquoi, dans la mémoire de Sara, comme demeure un air qu'on n'a entendu qu'une fois, et que cependant on répète dans sa pensée. Sans doute Sara, au bout de quelques jours, eût oublié ce petit événement, si elle eût revu ce jeune homme dans des circonstances ordinaires; peut-être même un examen plus approfondi, comme celui qu'amène une seconde rencontre, au lieu de mêler ce jeune homme plus profondément à sa vie, l'en eût-il éloigné tout à fait. Mais il n'en avait point été ainsi. Dieu avait décidé que George et Sara se reverraient dans un moment suprême : la scène de la rivière Noire avait eu lieu. A la curiosité qui avait accompagné la première apparition, s'étaient jointes la poésie et la reconnaissance, qui entouraient la seconde. En un instant, George s'était transformé aux yeux de la jeune fille.

L'étranger inconnu était devenu un ange libérateur. Tout ce que cette mort dont Sara avait été menacée promettait de douleurs, George le lui avait épargné; tout ce que la vie à seize ans promet de plaisir, de bonheur et d'avenir, George, au moment où elle allait le perdre, le lui avait rendu. Enfin, quand l'ayant vu à peine, quand lui ayant à peine

adressé la parole, elle allait se retrouver en face de lui, quand elle allait épancher tout ce que son âme contenait de reconnaissance, on lui défendait d'accorder à cet homme ce qu'elle eût accordé au premier étranger venu : et plus encore, on lui ordonnait de faire à cet homme une insulte qu'elle n'eût pas faite au dernier des hommes. Alors la reconnaissance refoulée en son cœur s'était changée en amour; un regard avait tout dit à George, et un mot de George avait tout dit à Sara. Sara n'avait rien pu nier, George avait donc le droit de tout croire; puis après l'impression était venue la réflexion. Sara n'avait pu s'empêcher de comparer la conduite de Henri, son futur époux, à celle de cet étranger qui n'était pas même pour elle une simple connaissance. Le premier jour, les railleries de Henri sur l'inconnu avaient blessé son esprit. L'indifférence de Henri courant à l'hallali du cerf quand sa fiancée échappait à peine à un danger mortel, avait froissé son cœur; enfin ce ton de maître dont Henri lui avait parlé le jour du bal avait offensé son orgueil : si bien que pendant cette longue nuit qui devait être une nuit joyeuse, et dont Henri avait fait une nuit triste et solitaire, Sara s'était interrogée pour la première fois peut-être, et pour la première fois elle avait reconnu qu'elle n'aimait pas son cousin. De là à savoir qu'elle en aimait un autre, il n'y avait qu'un pas.

Alors il arriva ce qui arrive en pareil cas : Sara, après avoir porté les yeux sur elle, les reporta autour d'elle; elle pesa à la balance de l'intérêt la conduite de son oncle envers elle : elle se souvint qu'elle avait un million et demi de fortune à peu près, c'est-à-dire qu'elle était près de deux fois riche comme son cousin : elle se demanda si son oncle eût eu pour elle, pauvre et orpheline, les mêmes soins, les mêmes attentions, les mêmes tendresses qu'il avait eues pour elle, opulente héritière, et elle ne vit plus dans l'adoption de M. de Malmédie que ce qui y était réellement, c'est-à-dire le calcul d'un père qui prépare un beau mariage à son fils : tout cela était bien sans doute un peu sévère, mais les cœurs blessés sont ainsi faits, la reconnaissance s'en va par la blessure, et la douleur qui reste devient un juge rigoureux.

George avait prévu tout cela, et il avait compté là-dessus pour plaider sa cause et empirer celle de son rival. Aussi après avoir bien réfléchi, résolut-il de ne rien entreprendre encore ce jour-là, quoiqu'au fond de son cœur il sentît une grande impatience de revoir Sara. Voilà donc comment il était sorti son fusil sur l'épaule, espérant trouver dans la chasse, sa passion favorite, une distraction qui l'aiderait à tuer sa journée. Mais George s'était trompé; son amour pour Sara parlait déjà dans son cœur plus haut que tous les autres sentiments. Aussi, vers les quatre heures, ne pouvant résister plus longtemps à son désir, je ne dirai pas de revoir la jeune fille, car ne pouvant se présenter chez elle, ce n'était que par hasard qu'il pouvait la rencontrer, mais au besoin de se rapprocher d'elle, il fit seller Yambo, puis lâchant les rênes au léger enfant de l'Arabie, en moins d'une heure il se trouva dans la capitale de l'île.

George ne venait à Port-Louis que dans un seul espoir; mais, comme nous l'avons dit, cet espoir était entièrement soumis au hasard. Or le hasard fut cette fois inflexible : George eut beau passer par toutes les rues qui avoisinaient la maison de M. de Malmédie; il eut beau traverser deux fois le jardin de la compagnie, promenade habituelle des habitants de Port-Louis; il eut beau faire trois fois le tour du Champ-de-Mars où tout se préparait pour les courses prochaines, nulle part, même de loin, il ne vit une femme dont la tournure pût lui faire illusion.

A sept heures, George perdit tout espoir, et le cœur serré comme s'il eût subi un malheur, le corps brisé comme s'il eût éprouvé une fatigue, il reprit le chemin de la Grande-Rivière, mais cette fois au pas et retenant son cheval, car cette fois il s'éloignait de Sara qui n'avait pas deviné sans doute que dix fois George était passé dans la rue de la Comédie et dans la rue du Gouvernement, c'est-à-dire à peine à cent pas d'elle. Il traversait donc le camp des noirs libres, situé en dehors de la ville, et retenant toujours Yambo qui ne comprenait rien à cette allure inaccoutumée, lorsqu'un homme sortit tout à coup de l'une des baraques et vint se jeter à l'étrier de son cheval, serrant ses genoux et lui baisant la main. C'était le marchand chinois, c'était l'homme à l'éventail, c'était Miko-Miko.

A l'instant George comprit vaguement le parti qu'il pouvait tirer de cet homme, à qui son négoce permettait de s'introduire dans toutes les maisons, et qui, par son ignorance de la langue, n'inspirait aucune inquiétude.

George descendit et entra dans la boutique de

Miko-Miko, lequel lui fit à l'instant même voir tous ses trésors. Il n'y avait pas à se tromper au sentiment que le pauvre diable avait voué à George, et qui s'échappait du fond de son cœur à chaque parole. C'était tout simple; Miko-Miko, à part deux ou trois de ses compatriotes marchands comme lui et par conséquent, sinon ses ennemis, du moins ses rivaux, n'avait pas encore trouvé à Port-Louis une personne à qui parler sa langue. Aussi demanda-t-il à George de quelle façon il pouvait s'acquitter envers lui du bonheur qu'il lui devait.

Ce que George avait à lui demander était bien simple : c'était un plan intérieur de la maison de M. de Malmédie, afin, le cas échéant, de savoir comment parvenir jusqu'à Sara.

Aux premiers mots que dit George, Miko-Miko comprit tout : nous avons dit que les Chinois étaient les juifs de l'île de France.

Seulement, pour faciliter les négociations de Miko-Miko avec Sara, et peut-être aussi dans une autre intention, George écrivit sur une de ses cartes de visite les prix des différents objets qui pouvaient tenter la jeune fille, recommandant à Miko-Miko de ne laisser voir cette carte qu'à Sara.

Puis, il donna au marchand un second quadruple, lui recommandant d'être le lendemain vers les trois heures de l'après-midi à Moka.

Miko-Miko promit de se trouver au rendez-vous et s'engagea à apporter dans sa tête un plan aussi exact de la maison que celui qu'aurait pu tracer un ingénieur.

Après quoi, attendu qu'il était huit heures, et qu'à neuf heures George devait, comme nous l'avons dit, se trouver avec son père à la Pointe-aux-Caves, il remonta à cheval et reprit le chemin de la Petite-Rivière, le cœur plus léger, tant il faut peu de chose en amour pour changer la couleur de l'horizon.

Il était nuit close quand George arriva au rendez-vous. Son père, selon l'habitude qu'il avait prise avec les blancs d'être toujours en avance, s'y trouvait depuis dix minutes. A neuf heures et demie la lune se leva.

C'était le moment qu'attendaient George et son père. Leurs yeux se portèrent aussitôt entre l'île Bourbon et l'île de Sable, et là, par trois fois, ils virent étinceler un éclair. C'était comme de coutume un miroir qui réfléchissait les rayons de la lune. A ce signal bien connu des colons, Télémaque, qui avait accompagné ses maîtres, alluma sur le rivage un feu qu'il éteignit cinq minutes après, puis l'on attendit.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, qu'on vit poindre sur la mer une ligne noire, pareille à quelque poisson qui nagerait à la surface de l'eau, puis cette ligne grandit et prit l'apparence d'une pirogue. Bientôt après on reconnut une grande chaloupe et l'on commença à voir, au tremblement des rayons de la lune dans la mer, l'action des rames qui battaient l'eau, quoiqu'on n'entendît pas encore leur bruit. Enfin cette chaloupe entra dans l'anse de la Petite-Rivière et vint aborder dans la crique qui se trouve en avant du petit Fortin.

George et son père s'avancèrent sur le rivage. De son côté, l'homme que de loin on avait pu voir assis à la poupe, avait déjà mis pied à terre.

Derrière lui descendirent une douzaine de matelots armés de mousquets et de haches. C'étaient les mêmes qui avaient ramé le fusil sur l'épaule. Celui qui était descendu le premier leur fit un signe, et ils commencèrent à débarquer les nègres. Il y en avait trente de couchés au fond de la barque; une seconde chaloupe devait en amener encore autant.

Alors les deux mulâtres et l'homme qui était descendu le premier s'abordèrent et échangèrent quelques paroles. Il en résulta que George et son père furent convaincus de ce dont ils s'étaient déjà douté, c'est qu'ils avaient devant les yeux le capitaine négrier lui-même.

C'était un homme de trente à trente-deux ans à peu près, de haute taille et ayant tous les signes de la force physique arrivée à ce degré qui commande naturellement le respect : il avait les cheveux noirs et crépus, des favoris passant sous le cou et des moustaches joignant ses favoris; son visage et ses mains, hâlés par le soleil des tropiques, étaient arrivés jusqu'à la teinte des Indiens de Timor ou de Pégu. Il était vêtu de la veste et du pantalon de toile bleue particulière aux chasseurs de l'île de France, et portait, comme eux encore, un large chapeau de paille et un fusil jeté sur l'épaule; seulement, de plus qu'eux, un sabre recourbé, de la forme des sabres arabes, mais plus large et ayant une poignée à la manière des claymores écossaises, pendait à sa ceinture.

Si le capitaine négrier avait été l'objet d'un examen approfondi de la part des deux habitants de Moka, ceux-ci, de leur côté, avaient eu à subir de sa part une investigation non moins complète. Les

yeux du commerçant en chair noire se portaient de l'un à l'autre avec une égale curiosité, et semblaient, à mesure qu'il les examinait davantage, s'en pouvoir moins détacher. Sans doute George et son père, ou ne s'aperçurent pas de cette persistance, ou ne pensèrent pas qu'elle dût autrement les inquiéter, car ils entamèrent le marché pour lequel ils étaient venus, examinant les uns après les autres les nègres que la première chaloupe avait amenés et qui étaient presque tous de la côte occidentale d'Afrique, c'est-à-dire de la Sénégambie et de la Guidrie, circonstance qui leur donne toujours une valeur plus grande, attendu que n'ayant pas, comme les Madécasses, les Mozambiques et les Cafres, l'espoir de regagner leur pays, ils n'essayent presque jamais de s'enfuir. Or, comme malgré cette cause de hausse, le capitaine fut très-raisonnable sur les prix, lorsqu'arriva la seconde chaloupe, le marché était déjà fait pour la première.

Il en fut de celle-ci comme de l'autre; le capitaine était admirablement assorti et indiquait un profond connaisseur dans la partie. C'était une véritable bonne fortune pour l'île de France, dans laquelle il venait exercer son commerce pour la première fois, ayant jusque-là plus particulièrement chargé pour les Antilles.

Quand tous les nègres furent débarqués, et quand le marché fut conclu, Télémaque, qui était lui-même du Congo, s'approcha d'eux et leur fit un discours dans sa langue maternelle qui était la leur: ce discours avait pour but de leur vanter les douceurs de leur vie à venir, comparée à la vie que leurs compatriotes menaient chez les autres planteurs de l'île, et de leur dire qu'ils avaient eu de la chance de tomber à MM. Pierre et George Munier, c'est-à-dire aux deux meilleurs maîtres de l'île. Les nègres s'approchèrent alors des deux mulâtres, et tombant à genoux, promirent par l'organe de Télémaque de se rendre dignes eux-mêmes du bonheur que leur avait gardé la Providence.

Au nom de Pierre et de George Munier, le capitaine négrier, qui avait suivi le discours de Télémaque avec une attention qui prouvait qu'il avait fait une étude particulière des différents dialectes de l'Afrique, avait tressailli, et avait regardé plus attentivement encore qu'auparavant les deux hommes avec lesquels il venait de traiter si rondement une affaire de près de cent cinquante mille francs. Mais, pas plus qu'auparavant, George et son père n'avaient paru remarquer son affectation à ne pas les perdre un instant de vue. Enfin, le moment vint de régulariser le marché. George demanda au négrier de quelle façon il désirait être payé, et si c'était en or ou en traites, son père ayant apporté de l'or dans les sacoches de son cheval, et des traites dans son portefeuille, afin de faire face à toutes les exigences. Le négrier préféra l'or. La somme, en conséquence, lui fut comptée à l'instant même et transportée dans la seconde chaloupe; puis les matelots se rembarquèrent. Mais, au grand étonnement de George et de son père, le capitaine ne descendit point avec eux dans les chaloupes qui s'éloignèrent sur un ordre de lui et l'abandonnèrent sur le rivage.

Le capitaine les suivit quelque temps des yeux, puis lorsqu'elles furent hors de la portée du regard et de la voix, il se retourna vers les deux mulâtres étonnés, s'avança vers eux et leur tendant la main à tous deux :

« Bonjour, père ; bonjour, frère, » dit-il ; puis comme ils hésitaient : « Eh bien! ajouta-t-il, ne reconnaissez-vous pas votre Jacques? »

Tous deux jetèrent un cri de surprise et lui tendirent les bras. Jacques se précipita dans ceux de son père; puis des bras de son père, il passa dans ceux de George; après quoi Télémaque eut aussi son tour, quoique, il faut le dire, ce ne fût qu'en tremblant qu'il osât toucher les mains d'un négrier.

En effet, par une coïncidence étrange, le hasard réunissait dans la même famille, l'homme qui avait toute sa vie plié sous le préjugé de la couleur, l'homme qui faisait sa fortune en l'exploitant, et l'homme qui était prêt à risquer sa vie pour le combattre.

XIV

PHILOSOPHIE NÉGRIÈRE.

Cet homme, c'était effectivement Jacques, Jacques que son père n'avait pas vu depuis quatorze ans, et son frère depuis douze.

Jacques, comme nous l'avons dit, était parti à bord d'un de ces corsaires, qui, munis de lettres de marque de la France, sortaient à cette époque tout à coup de nos ports, comme des aigles de leurs aires, et couraient sus aux Anglais.

C'était une rude école que celle-là et qui valait

bien celle de la marine impériale qui, à cette époque, bloquée dans nos ports, était aussi souvent à l'ancre que cette autre marine, vive, légère et indépendante, était souvent en course. Chaque jour, en effet, c'était quelque nouveau combat, non pas que nos corsaires, tout hardis qu'ils fussent, allassent chercher noise aux vaisseaux de guerre; mais, friands qu'ils étaient de marchandises de l'Inde et de la Chine, ils s'attaquaient à tous ces bons gros bâtiments à ventres rebondis, qui revenaient soit de Calcutta, soit de Buenos-Ayres, soit de la Vera-Cruz. Or, ou ces bâtiments à la démarche respectable étaient convoyés par quelque frégate anglaise ayant bec et ongle, ou ils avaient pris eux-mêmes le parti de s'armer et de se défendre pour leur propre compte. Dans ce dernier cas, ce n'était qu'un jeu, une escarmouche de deux heures, et tout était fini; mais, dans l'autre, les choses changeaient de face; cela devenait plus grave; on échangeait bon nombre de boulets; on se tuait bon nombre d'hommes; on se brisait bon nombre d'agrès; puis on venait à l'abordage; et après s'être foudroyé de bien loin, on s'exterminait de près.

Pendant ce temps-là le navire marchand filait, et s'il ne rencontrait pas, comme l'âne de la fable, quelque autre corsaire qui lui mît la main dessus, il rentrait dans quelque port de l'Angleterre, à la grande satisfaction de la compagnie des Indes, qui votait des rentes à ses défenseurs. Voilà comme les choses se passaient à cette époque. Sur trente ou trente et un jours dont se composaient les mois, on se battait pendant vingt ou vingt-cinq jours; puis, pour se reposer des jours de combat, on avait les jours de tempête.

Or, nous le répétons, on apprenait vite à pareille école. D'abord, comme on n'avait pas la conscription pour se recruter, et que cette petite guerre d'amateurs ne laissait pas que de consommer à la longue une assez grande quantité d'hommes, les équipages ne se trouvaient jamais au grand complet. Il est vrai que comme les matelots étaient tous des volontaires, la qualité, dans ce cas, remplaçait avantageusement la quantité; aussi, au jour de la bataille ou de la tempête, personne n'avait d'attributions fixes; chacun était bon à tout. Du reste, obéissance passive au capitaine, quand le capitaine était là, et au second, en l'absence du capitaine; il y avait bien eu, comme il y en a partout, à bord de *la Calypso*, c'était ainsi que se nommait le bâtiment qu'avait choisi Jacques pour faire son apprentissage nautique; il y avait bien eu, depuis six années, deux récalcitrants, l'un Normand et l'autre Gascon, l'un contre l'autorité du capitaine et l'autre contre l'autorité du lieutenant. Mais le capitaine avait fendu la tête de l'un d'un coup de hache et le lieutenant avait crevé la poitrine du second d'un coup de pistolet; tous deux étaient morts sur le coup. Puis, comme rien n'embarrasse la manœuvre comme un cadavre, on avait jeté le cadavre par-dessus bord et il n'en avait plus été question. Seulement ces deux événements, pour n'avoir laissé de trace que dans le souvenir des habitants, n'en avaient pas moins exercé sur les esprits une salutaire influence. Personne depuis ce temps n'avait eu l'idée de chercher querelle au capitaine Bertrand ni au lieutenant Rébard. C'étaient les noms de ces deux braves, et ils avaient dès lors joui d'une autorité parfaitement autocratique à bord de *la Calypso*.

Jacques avait toujours eu une vocation décidée pour la mer: tout enfant, il était sans cesse à bord des bâtiments en rade à Port-Louis, montant dans les haubans, grimpant dans les hunes, se balançant sur les vergues, se laissant glisser le long des cordages: comme c'était surtout à bord des navires en relation de commerce avec son père que Jacques se livrait à ses exercices gymnastiques, les capitaines avaient une grande complaisance à son égard, satisfaisant sa curiosité enfantine, lui donnant l'explication de toute chose et le laissant monter de la cale aux mâts de perroquets et descendre des mâts de perroquets à la cale. Il en résultait qu'à dix ans Jacques était un mousse de première force, attendu qu'à défaut de bâtiment, comme tout pour lui représentait un navire, il grimpait sur les arbres dont il faisait des mâts et le long des lianes, dont il faisait des cordages, et qu'à douze ans, comme il savait les noms de toutes les parties d'un bâtiment, comme il savait toutes les manœuvres qui s'exécutent à bord d'un vaisseau, il eût pu entrer comme aspirant de première classe sur le premier bâtiment venu.

Mais, comme nous l'avons vu, son père en avait décidé autrement, et au lieu de l'envoyer à l'école d'Angoulême, où l'appelait sa vocation, il l'avait envoyé au collége Napoléon. Ce fut alors que se présenta une nouvelle confirmation du proverbe: L'homme propose et Dieu dispose. Jacques, après avoir passé deux ans à dessiner des bricks sur ses cahiers de composition et à lancer des frégates sur

le grand bassin du Luxembourg, Jacques profita de la première occasion qui s'offrit de passer de la théorie à la pratique, et ayant, dans un voyage à Brest, été visiter le brick *la Calypso,* il déclara à son frère, qui l'avait accompagné, qu'il pouvait retourner seul à terre, mais que, quant à lui, il était décidé à se faire marin.

Il en fut de tous deux comme l'avait décidé Jacques, et George revint seul, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, au collége Napoléon.

Quant à Jacques, dont la figure franche et l'allure hardie avaient tout d'abord séduit le capitaine Bertrand, il fut élevé du premier coup au grade de matelot, ce qui fit beaucoup crier les camarades.

Jacques laissa crier; il avait dans l'esprit des notions très-exactes du juste et de l'injuste : ceux dont on venait de le faire l'égal ignoraient ce qu'il valait ; il était donc tout simple qu'ils trouvassent mauvais que l'on fît un tel passe-droit à un novice ; mais à la première tempête, il alla couper une voile de perroquet qu'un nœud mal fait empêchait de glisser et qui menaçait de briser le mât auquel elle était attachée, et au premier abordage il sauta sur le vaisseau ennemi avant le capitaine, ce qui lui valut de la part de celui-ci un si merveilleux coup de poing, qu'il en demeura étourdi pendant trois jours, la règle étant à bord de *la Calypso* que le capitaine devait toujours toucher le pont ennemi avant qui que ce fût de son équipage. Cependant, comme c'était une de ces fautes de discipline qu'un brave pardonne facilement à un brave, le capitaine admit les excuses que Jacques fit valoir, et lui répondit qu'à l'avenir, après lui et le lieutenant, il était libre en pareille circonstance de prendre le rang qui lui conviendrait. Au second abordage, Jacques passa le troisième.

A partir de ce moment, les matelots cessèrent de murmurer contre Jacques, et les vieux mêmes se rapprochèrent de lui et furent les premiers à lui tendre la main.

Cela marcha ainsi jusqu'en 1815 : nous disons jusqu'en 1815, parce que le capitaine Bertrand, qui avait l'esprit très-sceptique, n'avait jamais voulu prendre au sérieux la chute de Napoléon ; peut-être aussi cela tenait-il à ce que, n'ayant rien à faire, il avait fait deux voyages à l'île d'Elbe, et que, dans l'un de ces deux voyages, il avait eu l'honneur d'être reçu par l'ex-maître du monde. Ce que l'empereur et le pirate s'étaient dit dans cette entrevue, personne ne le sut jamais ; ce que l'on remarqua seulement, c'est que le capitaine Bertrand revint à bord en sifflottant :

Ran tan plan tirelire,
Comme nous allons rire!

ce qui était chez le capitaine Bertrand le signe de la satisfaction intérieure portée au plus haut degré ; puis le capitaine Bertrand s'en revint à Brest, où, sans rien dire à personne, il commença à remettre *la Calypso* en état, à faire sa provision de poudre et de boulets, et à recruter les quelques hommes qui lui manquaient pour que son équipage se trouvât au grand complet.

De sorte qu'il aurait fallu ne pas connaître son capitaine Bertrand le moins du monde, pour ne pas comprendre qu'il se mitonnait derrière la toile quelque spectacle qui allait bien étonner le parterre.

En effet, six semaines après le dernier voyage du capitaine Bertrand à Porto-Ferrajo, Napoléon débarquait au golfe Juan. Vingt-quatre heures après son débarquement au golfe Juan, Napoléon entrait à Paris, et soixante et douze heures après l'entrée de Napoléon à Paris, le capitaine Bertrand sortait de Brest toutes voiles dehors et le pavillon tricolore à sa corne.

Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés, que le capitaine Bertrand rentrait, traînant à la remorque un magnifique trois-mâts anglais, chargé des plus fines épices de l'Inde, lequel avait éprouvé un si merveilleux étonnement en voyant le drapeau tricolore, qu'il croyait disparu à tout jamais de la surface du globe, qu'il n'avait pas même eu l'idée de faire la plus petite résistance.

Cette prise avait fait venir l'eau à la bouche du capitaine Bertrand. Aussi il ne se fut pas plutôt défait de sa prise à un prix convenable, et n'eut pas plutôt partagé les parts entre l'équipage, qui se reposait depuis près d'un an et qui s'ennuyait fort de ce repos, qu'il se remit en quête d'un second trois-mâts. Mais comme on sait, on ne rencontre pas toujours ce qu'on cherche : un beau matin, après une nuit fort noire : *la Calypso* se trouva nez à nez avec une frégate. Cette frégate, c'était *le Leycester*, c'est-à-dire le même bâtiment que nous avons vu amener à Port-Louis le gouverneur et George.

Le Leycester avait dix canons et soixante hommes d'équipage de plus que *la Calypso*. En outre, pas la moindre cargaison de cannelle, de sucre ou de café ; mais en échange une sainte-barbe parfaitement garnie et un arsenal de mitraille et de boulets ramés

au grand complet. A peine eut-il vu au reste, à quelle paroisse appartenait *la Calypso*, que sans le moins du monde crier : Gare ! il lui envoya un échantillon de sa marchandise : c'était un joli boulet de trente-six qui vint s'enfoncer dans la carène.

La Calypso, tout au contraire de sa sœur *Galatée* qui fuyait pour être vue, aurait bien voulu elle, fuir sans être vue. Il n'y avait rien à gagner avec *le Leycester*, fût-on même vainqueur, ce qui n'était pas le moindrement probable. Malheureusement il n'était guère plus probable de supposer qu'on lui échapperait, son capitaine étant ce même Williams Murrey, qui n'avait pas encore quitté le service de la marine à cette époque, et qui, avec ces apparences charmantes auxquelles depuis ses travaux diplomatiques avaient encore donné une nouvelle couche, était un des plus intrépides loups de mer qui existassent du détroit de Magellan à la baie de Baffin.

Le capitaine Bertrand fit donc traîner ses deux plus grosses pièces à l'arrière et prit chasse.

La Calypso était un véritable navire de proie, taillé pour la course, avec une carène étroite et allongée, mais la pauvre hirondelle de mer avait à faire à l'aigle de l'Océan, de sorte que, malgré sa légèreté, il fut bientôt visible que la frégate gagnait sur la goëlette.

Cette supériorité de marche devint bientôt d'autant plus sensible, que de cinq minutes en cinq minutes *le Leycester* envoyait des huissiers de bronze pour sommer *la Calypso* de s'arrêter. Ce à quoi, au reste, *la Calypso*, tout en fuyant, répondit avec ses pièces de chasse par des messagers de même nature.

Pendant ce temps, Jacques examinait avec la plus grande attention la mâture du brick, et faisait au lieutenant Rébard des observations pleines de sens sur les améliorations à faire dans le gréage des bâtiments destinés, comme l'était *la Calypso*, à poursuivre ou à être poursuivis. Il y avait surtout un changement radical à opérer dans les mâts de perroquets, et Jacques, les yeux fixés sur la partie faible du navire, venait d'achever sa démonstration, lorsque ne recevant aucune réponse approbative du lieutenant, il ramena les yeux du ciel à la terre, et reconnut la cause du silence de son interlocuteur ; le lieutenant Rébard venait d'être coupé en deux par un boulet de canon.

La situation devenait grave ; il était évident qu'avant une demi-heure on serait bord à bord, et qu'il faudrait, comme on dit en terme d'art, en découdre avec un équipage d'un tiers plus fort que soi. Jacques communiquait à part lui cette réflexion peu rassurante au pointeur d'une des deux pièces de chasse, lorsque le pointeur en se baissant pour pointer, parut faire un faux pas et tomba le nez sur la culasse de son canon. Voyant qu'il tardait à se remettre sur ses jambes plus qu'il ne convenait de le faire en pareille circonstance à un homme chargé d'un soin si important, Jacques le prit par le collet de son habit et le ramena dans une ligne verticale. Mais alors il s'aperçut que le pauvre diable venait d'avaler un biscayen ; seulement, au lieu de suivre la perpendiculaire, le biscayen avait pris l'horizontale. De là était venu l'accident. Le pauvre pointeur était mort, comme on dit, d'une indigestion de fer fondu.

Jacques, qui pour le moment n'avait rien de mieux à faire, se baissa à son tour vers la pièce, rectifia d'une ligne ou deux le point de mire, et cria : Feu ! Au même instant le canon tonna, et comme Jacques était curieux de voir le résultat de son adresse, il sauta sur le bastingage pour suivre autant qu'il était en lui l'effet du projectile qu'il venait d'adresser à son ennemi.

L'effet fut prompt. Le mât de misaine, coupé un peu au-dessus de la grande hune, plia comme un arbre que le vent courbe, puis, avec un craquement effroyable, tomba, encombrant le pont de voiles et d'agrès et brisant une partie de la muraille de tribord.

Un grand cri de joie retentit à bord de *la Calypso*. La frégate s'était arrêtée au milieu de sa course, trempant dans la mer son aile brisée, tandis que le brick, sain et sauf, à quelques cordages près, continuait son chemin, débarrassé de la poursuite de son ennemi.

Le premier soin du capitaine, en se voyant hors de danger, fut de nommer Jacques lieutenant à la place de Rébard : il y avait longtemps, au reste, qu'en cas de vacance, ce grade lui était dévolu dans l'esprit de tous ses camarades. L'annonce de sa promotion fut donc accueillie par des acclamations générales.

Le soir, il y eut messe générale pour les morts. On avait jeté les cadavres à la mer à mesure qu'ils passaient de vie à trépas, et l'on n'avait gardé que celui du second pour lui rendre les honneurs dus à son rang. Ces honneurs consistaient à être cousu

dans un hamac avec un boulet de trente-six à chaque pied. Le cérémonial fut exactement suivi, et le pauvre Rébard alla rejoindre ses compagnons, n'ayant conservé sur eux que le très-médiocre avantage de s'enfoncer au plus profond de la mer, au lieu de flotter à sa surface.

Le soir, le capitaine Bertrand profita de l'obscurité pour faire fausse route, c'est-à-dire que, grâce à une saute de vent, il revint sur ses pas, de sorte qu'il rentrait à Brest, tandis que *le Leycester*, qui s'était empressé de substituer à son mât cassé un mât de rechange, courait après lui du côté du Cap-Vert.

Ce qui fit faire beaucoup de mauvais sang au capitaine Murrey, lequel jura que si jamais *la Calypso* retombait sous la main du *Leycester*, elle ne s'en tirerait pas à aussi bon marché la seconde fois qu'elle s'en était tirée la première.

Aussitôt ses avaries réparées, le capitaine Bertrand s'était remis en chasse, et, secondé par Jacques, il avait fait merveille : malheureusement Waterloo arriva ; après Waterloo la seconde abdication, et après la seconde abdication, la paix. Cette fois, il n'y avait plus à douter de rien. Le capitaine vit passer à bord du *Bellérophon* le prisonnier de l'Europe ; et comme il connaissait Sainte-Hélène pour y avoir relâché deux fois, il comprit du premier coup qu'on ne se sauve pas de là comme on se sauve de l'île d'Elbe.

L'avenir du capitaine Bertrand se trouvait bien compromis dans ce grand cataclysme qui brisa tant de choses. Il lui fallut donc se créer une nouvelle industrie : il avait une jolie goëlette marchant bien, cent hommes d'équipage disposés à suivre sa bonne ou sa mauvaise fortune ; il pensa tout naturellement à faire la traite.

En effet, c'était un joli état avant qu'on eût gâté le métier, avec un tas de déclamations philosophiques auxquelles personne ne songeait alors, et il y avait une belle fortune à faire pour les premiers qui s'y remettraient. La guerre parfois éteinte en Europe, est éternelle en Afrique ; il y a toujours quelque peuplade qui a soif, et comme les habitants de ce beau pays ont remarqué une fois pour toutes que le plus sûr moyen de se procurer de l'eau-de-vie, était de faire beaucoup de prisonniers, il n'y avait à cette époque qu'à suivre les côtes de Sénégambie, de Congo, de Mozambique ou de Zanguebar une bouteille de cognac à chaque main, et l'on était sûr de revenir à son bâtiment un nègre sous chaque bras. Quand les prisonniers manquaient, les mères vendaient leurs enfants pour un petit verre ; il est vrai que toute cette marmaille n'avait pas grand prix, mais on se retirait sur la quantité.

Le capitaine Bertrand exerça ce commerce avec honneur et profit pendant cinq ans, c'est-à-dire depuis 1815 jusqu'à 1820, et il comptait bien exercer encore bon nombre d'années, lorsqu'un événement inattendu mit fin à son existence : un jour qu'il remontait la rivière des Poissons, située sur la côte occidentale d'Afrique avec un chef hottentot qui devait lui livrer, moyennant deux pipes de rhum, une partie de grands Namaquois pour laquelle il venait de traiter et dont il avait d'avance le placement à la Martinique et à la Guadeloupe, il posa par hasard le pied sur la queue d'un boqueira qui se chauffait au soleil. Ces sortes de reptiles sont, comme on le sait, si sensibles à l'endroit de la queue, que la nature leur a posé à cet endroit une quantité indéfinie de sonnettes, afin qu'averti par le bruit, le voyageur ne leur marche pas dessus. Le boqueira se redressa donc rapide comme un éclair et mordit le capitaine Bertrand à la main. Le capitaine Bertrand, quoique fort dur à la douleur, poussa un cri. Le chef hottentot se retourna, vit de quoi il s'agissait, et dit gravement :

« Homme mordu, homme mort.

— Je le sais pardieu bien, répondit le capitaine, et c'est pour cela que je crie. »

Puis, soit pour sa satisfaction personnelle, soit par philanthropie et pour que le serpent qui l'avait mordu n'en mordît plus d'autre, il empoigna le boqueira à belles mains et lui tordit le cou. Mais cette exécution était à peine faite, que les forces manquèrent au brave capitaine et qu'il tomba près de lui.

Tout cela s'était passé si rapidement, que lorsque Jacques, qui était à vingt-cinq pas à peu près en arrière du capitaine, arriva près de lui, ce dernier était déjà vert comme un lézard. Il voulut parler, mais à peine put-il balbutier quelques mots sans suite, et il expira. Dix minutes après, son corps était barriolé de taches noires et jaunes, ni plus ni moins qu'un champignon vénéneux.

Il n'y avait pas à songer à rapporter le corps du capitaine à bord de *la Calypso*, tant, grâce à l'admirable subtilité du poison, la décomposition était rapide. Jacques et les douze matelots qui l'accom-



pagnaient creusèrent une fosse, couchèrent le capitaine dedans et le recouvrirent de toutes les pierres qu'on put trouver dans les environs, afin de le garantir, si la chose était possible, de la dent des hyènes et des chacals. Quant au serpent à sonnettes, un des matelots s'en chargea, s'étant rappelé que son oncle, qui était pharmacien à Brest, lui avait fort recommandé, s'il rencontrait jamais un de ces reptiles, de tâcher de le lui apporter mort ou vivant pour le mettre dans un bocal à la porte de sa boutique.

Il y a un adage commercial qui dit : Les affaires avant tout. En vertu de cet adage, il fut donc décidé entre le chef hottentot et Jacques que cette catastrophe n'empêcherait pas le marché conclu de s'exécuter. Jacques alla donc chercher au kraal voisin les cinquante grands Namaquois vendus, après quoi le chef hottentot vint prendre au brick les deux pipes de rhum promises. Cet échange fait, les deux négociants se séparèrent enchantés l'un de l'autre, se promettant de ne pas en rester là à l'avenir de leurs relations commerciales.

Le soir même, Jacques rassembla tous les matelots sur le pont, depuis le contre-maître jusqu'au dernier mousse ; et après un discours concis, mais éloquent sur les vertus sans nombre qui ornaient le capitaine Bertrand, il proposa à l'équipage deux choses : la première, de vendre la cargaison qui était complète, puis le bâtiment, qui était d'une défaite facile, et après avoir partagé les prix de tout, selon les droits établis, de se séparer bons amis et d'aller chercher fortune chacun de son côté. La seconde, de nommer un remplaçant au capitaine Bertrand et de continuer le négoce sous la raison *Calypso et compagnie*, déclarant d'avance que tout lieutenant qu'il était, il se soumettait d'avance à une réélection, et serait le premier à reconnaître le nouveau capitaine qui sortirait du scrutin. A ces paroles, il arriva ce qui devait arriver : Jacques fut élu capitaine par acclamation.

Jacques choisit aussitôt pour second, son contremaître, brave Breton, natif de Lorient, et que, par allusion à la dureté remarquable de son crâne, on appelait généralement Tête de Fer.

Le même soir, *la Calypso*, plus oublieuse que la nymphe dont elle portait le nom, fit voile pour les Antilles, déjà consolée, en apparence du moins, non pas du départ du roi Ulysse, mais de la mort du capitaine Bertrand.

En effet, si elle avait perdu un maître, elle en avait trouvé un autre, et qui certes le valait bien. Le défunt était un de ces vieux loups de mer qui font toutes choses, selon la routine, et non pas selon l'inspiration. Or il n'en était pas ainsi de Jacques. Jacques était éternellement l'homme de la circonstance, universel en ce qui concernait l'art nautique ; sachant dans une bataille ou dans une tempête commander la manœuvre comme le premier amiral venu, et faisant dans l'occasion un nœud à la marinière, aussi bien que le dernier mousse. Avec Jacques, jamais de repos et par conséquent jamais d'ennui. Chaque jour amenait une amélioration dans l'arrimage ou dans le grécment du brick. Jacques aimait *la Calypso* comme on aime une maîtresse ; aussi était-il éternellement préoccupé d'ajouter quelque chose à sa toilette. Tantôt c'était une bonnette dont il changeait la forme, tantôt c'était une vergue dont il simplifiait le mouvement. Aussi, la coquette qu'elle était, obéissait-elle à son nouveau seigneur comme elle n'avait encore obéi à personne, s'animant à sa voix, se courbant et se redressant sous sa main, bondissant sous son pied comme un cheval qui sent l'éperon, si bien que Jacques et *la Calypso* semblaient tellement faits l'un pour l'autre que l'on n'aurait jamais eu l'idée que désormais ils pouvaient vivre l'un sans l'autre.

Aussi, à part le souvenir de son père et de son frère qui passait de temps en temps comme un nuage sur son front, Jacques était-il l'homme le plus heureux de la terre et de la mer. Ce n'était pas un de ces négriers avides qui perdent la moitié de leurs profits en voulant trop gagner et pour qui le mal qu'ils font, après avoir passé en habitude, est devenu un plaisir. Non, c'était un bon négociant faisant son commerce en conscience, ayant pour ses Cafres, ses Hottentots, ses Sénégambiens ou ses Mozambiques presque autant de soins que si c'étaient des sacs de sucre, des caisses de riz ou des balles de coton. Ils étaient bien nourris, ils avaient de la paille pour se coucher ; ils prenaient deux fois par jour l'air sur le pont. On n'enchaînait que les récalcitrants ; et, en général, on tâchait, autant que possible, de vendre les maris avec les femmes et les enfants avec les mères, ce qui était une délicatesse inouïe et qui avait fort peu d'imitateurs parmi les confrères de Jacques. Aussi, les nègres de Jacques arrivaient-ils généralement à leur destination bien

portants et gais, ce qui faisait que presque toujours Jacques s'en défaisait à un prix supérieur.

Il va sans dire que Jacques ne s'arrêtait jamais assez longtemps à terre pour s'y créer un attachement sérieux. Comme il nageait dans l'or et roulait sur l'argent, les belles créoles de la Jamaïque, de la Guadeloupe et de Cuba, lui avaient fait plus d'une fois les doux yeux ; il y avait même des pères qui, ignorant que Jacques était un mulâtre, et le prenant pour un honnête négrier européen, lui faisaient de temps en temps des ouvertures sur le mariage. Mais Jacques avait ses idées à l'endroit de l'amour. Jacques connaissait sa mythologie et son histoire sainte à fond ; il savait l'apologue d'Hercule et d'Omphale et l'anecdote de Samson et de Dalila. Aussi avait-il décidé qu'il n'aurait pas d'autre femme que *la Calypso*. Quant à des maîtresses, Dieu merci! il n'en manquait pas ; il en avait de noires, de rouges, de jaunes et de chocolat, selon qu'il chargeait au Congo, aux Florides, au Bengale ou à Madagascar. A chaque voyage, il en prenait une nouvelle, qu'il donnait en arrivant à quelque ami, chez lequel il était sûr qu'elle serait bien traitée, s'étant fait un système de ne jamais garder la même, de crainte, quelle que fût sa couleur, qu'elle ne prît une influence quelconque sur son esprit; car, il faut le dire, ce que Jacques aimait avant toutes choses, c'était sa liberté.

Puis, ajoutons que Jacques avait encore une foule d'autres plaisirs. Jacques était sensuel comme un créole. Toutes les grandes choses de la nature l'affectaient agréablement; seulement, au lieu d'impressionner son esprit, elles agissaient sur ses sens. Il aimait l'immensité, non pas parce que l'immensité fait rêver à Dieu, mais parce que plus il y a d'espace, mieux on respire; il aimait les étoiles, non pas parce qu'il pensait que c'étaient autant de mondes roulants dans l'espace, mais parce qu'il trouvait doux d'avoir au-dessus de sa tête un dais d'azur brodé de diamants; il aimait les hautes forêts, non pas parce que leurs profondeurs sont pleines de voix mystérieuses et poétiques, mais parce que leur voûte épaisse projette une ombre que ne peuvent pas percer les rayons du soleil.

Quant à son opinion sur l'état qu'il exerçait, son opinion était que c'était une industrie parfaitement légale. Il avait toute sa vie vu vendre et acheter des nègres ; il pensait donc, dans sa conscience, que les nègres étaient faits pour être vendus et achetés. Quant à la validité du droit que l'homme s'est arrogé de trafiquer de son semblable, cela ne le regardait aucunement; il achetait et payait, donc la chose était à lui, et, du moment où il avait acheté et payé, il avait le droit de revendre : aussi, jamais Jacques n'avait imité une seule fois l'exemple de ses confrères, qu'il avait vus faire la chasse aux nègres pour leur propre compte; Jacques aurait regardé comme une affreuse injustice, soit par force, soit par ruse, de s'emparer personnellement d'une créature libre pour en faire un esclave; mais, du moment où cette créature libre était devenue esclave par une circonstance indépendante de sa volonté, à lui Jacques, il ne voyait aucune difficulté à traiter d'elle avec son propriétaire.

Or on comprend que la vie que menait Jacques était une agréable vie, d'autant plus agréable qu'elle avait de temps à autres ses journées de combat, comme du temps du capitaine Bertrand ; la traite des noirs avait été abolie par un congrès de gouvernants, qui avait probablement trouvé qu'elle nuisait à la traite des blancs ; de sorte qu'il arrivait parfois que quelques bâtiments qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas, voulaient absolument savoir ce que *la Calypso* venait faire sur les côtes du Sénégal ou dans les mers de l'Inde. Alors, si le capitaine Jacques était dans ses jours de bonne humeur, il commençait à amuser le bâtiment trop curieux en lui montrant des pavillons de toutes couleurs ; puis, quand il était las de jouer avec lui des charades en action, il hissait son pavillon à lui, qui était trois têtes de noirs de sable posées deux et une sur champ de gueules ; alors *la Calypso* prenait chasse et la fête commençait.

Outre les vingt canons qui ornaient ses sabords, *la Calypso*, pour ces occasions-là seulement, possédait à son arrière deux pièces de quarante-huit, dont la portée dépassait celle des bâtiments ordinaires; or, comme elle était excellente voilière, qu'elle obéissait à son maître au doigt et à l'œil, elle engageait juste autant de voiles qu'il en fallait pour maintenir le bâtiment qui lui donnait la chasse à la portée de ses deux pièces. Il en résultait que tandis que les boulets ennemis venaient mourir dans son sillage, chacun de ses boulets à elle, et Jacques, croyez-le bien, n'avait pas oublié son métier de pointeur, enfilait le navire négrophile de bout en bout. Cela durait le temps qu'il plaisait à Jacques de faire ce qu'il appelait sa partie de quilles ; puis,

lorsqu'il trouvait le bâtiment indiscret suffisamment puni de son indiscrétion, il ajoutait quelques voiles de cacatoës, quelques bonnettes de perroquet, quelques brigantines de son invention aux voiles déjà déployées, envoyait une couple de boulets ramés en signe d'adieu à sa partenaire, et filant sur l'eau comme quelque oiseau de mer attardé qui regagne son nid, elle la laissait boucher ses trous, rajuster ses agrès et renouer ses cordages, et disparaissait à l'horizon.

Ces escapades, comme on le comprend bien, lui rendaient l'entrée des ports un peu plus difficile, mais *la Calypso* était une coquette qui savait changer de tournure et même de visage, selon l'occasion. Tantôt elle prenait quelque nom virginal et quelque allure naïve, s'appelait *la Belle Jenny* ou *la Jeune Olympe*, et se présentait avec un air d'innocence qui faisait plaisir à voir; alors elle venait, disait-elle, de charger du thé à Canton, du café à Moka, ou des épices à Ceylan. Elle donnait des échantillons de son chargement, elle recevait des commandes, elle demandait des passagers. Le capitaine Jacques était un bon paysan bas breton, avec sa grande veste, ses longs cheveux, son large chapeau, enfin toute la défroque de défunt Bertrand. Tantôt *la Calypso* changeait de sexe, elle s'appelait *le Sphinx* ou *le Léonidas;* son équipage revêtait l'uniforme français, et elle rentrait dans la rade, drapeau blanc déployé, saluant courtoisement le fort, qui lui rendait courtoisement son salut. Alors son capitaine était, selon son caprice, ou un vieux loup de mer maugréant, jurant, sacrant, ne parlant que par tribord et bâbord, et ne comprenant pas à quoi pouvait servir la terre, si ce n'était pour y aller de temps en temps renouveler son eau et faire sécher du poisson; ou bien quelque bel officier fashionable, tout frais émoulu de l'école, à qui le gouvernement, pour récompenser les services de ses ancêtres, avait donné un commandement que sollicitaient dix anciens officiers. En ce cas, le capitaine Jacques se faisait appeler M. de Kergouran ou M. de Champ-Fleury; il avait la vue basse, ne regardait qu'en clignant de l'œil, et parlait en grasseyant. Tout cela eût été bien vite reconnu pour une comédie, dans un port de France ou d'Angleterre, mais cela avait un énorme succès à Cuba, à la Martinique, à la Guadeloupe ou à Java.

Quant au placement des fonds qui provenaient de son commerce, c'était pour Jacques, qui ne comprenait pas tous les mouvements de l'agiot et tous les calculs de l'escompte, la chose la plus simple: en échange de son or ou de ses traites, il prenait à Visapour et à Guzavate les plus beaux diamants qu'il pouvait y trouver, si bien que Jacques avait fini par se connaître presque aussi bien en diamants qu'en nègres. Puis il mettait les nouveaux achetés près des anciens, dans une ceinture qu'il portait habituellement sur lui. N'avait-il plus d'argent, il fouillait à sa ceinture, en tirait selon l'occasion un brillant gros comme un petit pois, ou un diamant de la taille d'une noisette, entrait chez un juif, le faisait peser et le lui cédait au prix du tarif. Puis, comme Cléopâtre qui buvait les perles que lui donnait Antoine, lui buvait et mangeait son diamant. Seulement, au contraire de la reine d'Égypte, Jacques en faisait habituellement plusieurs repas.

Grâce à ce système d'économie, Jacques portait incessamment sur lui une valeur de deux ou trois millions, qui à la rigueur tenant dans le creux de la main, étaient faciles à cacher dans l'occasion; car Jacques ne se dissimulait pas qu'une profession comme la sienne avait des chances opposées, que tout n'était pas roses dans le métier qu'il faisait, et qu'après des années de bonheur, il pourrait arriver un jour de revers.

Mais en attendant ce jour inconnu, Jacques, comme nous l'avons dit, menait une vie fort douce, et qu'il n'eût pas échangée contre un trône quelconque, vu que déjà à cette époque l'emploi de roi commençait à être d'un assez médiocre agrément; notre aventurier eût donc été parfaitement heureux, si parfois le souvenir de son père et de George n'était venu assombrir sa pensée; aussi un beau jour n'y put-il pas résister plus longtemps, et comme après avoir fait un chargement en Sénégambie et au Congo, il était venu compléter sa cargaison sur les côtes de Mozambique et dans le Zanguebar, il résolut de pousser jusqu'à l'île de France, et de s'informer si son père ne l'avait pas quittée, ou si son frère n'y était pas revenu: il avait, en conséquence, en approchant de la côte, fait les signaux habituels aux négriers; on y avait répondu par les signaux correspondants. Le hasard avait fait que ces signaux avaient été échangés entre le père et le fils; de sorte que le soir, Jacques s'était trouvé non-seulement sur le rivage natal, mais encore dans les bras de ceux qu'il était venu y chercher.

XV

LA BOÎTE DE PANDORE.

Ce fut, comme on le comprend bien, un grand bonheur pour ce père et pour ces frères qui ne s'étaient pas vus depuis si longtemps, que de se trouver ainsi réunis au moment où ils s'y attendaient le moins : il y eut bien au premier moment dans le cœur de George, grâce à un reste d'éducation européenne, un mouvement de regret, en retrouvant son frère marchand de chair humaine; mais ce premier mouvement fut bien vite dissipé. Quant à Pierre Munier, qui n'avait jamais quitté l'île, et qui par conséquent devait tout envisager du point de vue des colonies, il n'y fit pas même attention; il était d'ailleurs entièrement absorbé, le pauvre père, dans le bonheur inespéré de revoir ses enfants.

Jacques, comme c'était tout simple, revint coucher à Moka. George, lui et leur père ne se séparèrent que fort avant dans la nuit. Pendant cette première et intime causerie, chacun fit part à ces intimes de son âme de tout ce qu'il avait dans le cœur. Pierre Munier épancha sa joie. Il n'avait rien autre chose en lui que son amour paternel. Jacques raconta sa vie aventureuse, ses plaisirs étranges, son bonheur excentrique. Puis vint le tour de George, et George raconta son amour.

A ce récit, Pierre Munier frémit de tous ses membres. George, mulâtre, fils de mulâtre, aimait une blanche, et déclarait en avouant son amour que cette femme lui appartiendrait. C'était une audace inouïe et sans exemple aux colonies qu'un pareil orgueil, et à son avis, cet orgueil devait attirer sur celui dans le cœur duquel il s'était allumé, toutes les douleurs de la terre et toute la colère du ciel.

Quant à Jacques, il comprenait parfaitement que George aimât une femme blanche, quoique pour mille raisons qu'il déduisait à merveille, il préférât de beaucoup les femmes noires. Mais Jacques était trop philosophe pour ne pas comprendre et respecter les goûts de chacun. D'ailleurs, il trouvait que George, beau comme il l'était, riche comme il l'était, supérieur aux autres comme il l'était, pouvait aspirer à la main de quelque femme blanche que ce fût, cette femme fût-elle Aline, reine de Golconde!

En tout cas, il offrait à George un expédient qui simplifiait bien les choses; c'était, en cas de refus de la part de M. de Malmédie, d'enlever Sara et de la déposer dans un lieu du monde quelconque, à son choix, où George irait la rejoindre. George remercia son frère de son offre obligeante, mais, comme il avait pour le moment un autre plan arrêté, il refusa.

Le lendemain, les habitants de Moka se réunirent presque avec le jour, tant ils avaient de choses oubliées la veille à se redire de nouveau. Vers les onze heures, Jacques eut envie de revoir tous ces lieux où s'était écoulée son enfance, et proposa à son père et à son frère une promenade de souvenirs. Le vieux Munier accepta, mais George attendait, comme on se le rappelle, des nouvelles de la ville; il fut donc obligé de les laisser partir ensemble et de rester à l'habitation où il avait donné rendez-vous à Miko-Miko.

Au bout d'une demi-heure, George vit paraître son messager; il portait sa longue perche de bambou et ses deux paniers, comme s'il eût fait son commerce en ville; car le prévoyant industriel avait pensé qu'il pouvait sur sa route rencontrer quelque amateur de chinoiseries. George, malgré ce pouvoir qu'à si grand'peine il avait conquis sur lui-même, alla ouvrir la porte le cœur bondissant, car cet homme avait vu Sara et allait lui parler d'elle.

Tout s'était passé de la façon la plus simple, comme on doit bien le penser. Miko-Miko, usant de son privilége d'entrer partout, était entré dans la maison de M. de Malmédie, et Bijou qui avait déjà vu sa jeune maîtresse faire au Chinois l'acquisition d'un éventail, l'avait conduit droit à Sara.

A la vue du marchand, Sara avait tressailli; car par une chaîne toute naturelle d'idées et de circonstances, Miko-Miko lui rappelait George; elle s'était donc empressée de l'accueillir, n'ayant qu'un regret, c'était d'être forcée de dialoguer avec lui par signes. Alors Miko-Miko avait tiré de sa poche la carte de George, sur laquelle, de sa main, George avait écrit les prix des différents objets que Miko-Miko avait pensé devoir tenter le cœur de Sara, et la donna à la jeune fille du côté où était gravé le nom.

Sara rougit malgré elle, et retourna vivement la carte. Il était évident que George, ne pouvant la voir, employait ce moyen de se rappeler à son souvenir. Elle acheta sans marchander tous les objets dont le prix était écrit de la main du jeune homme, puis, comme le marchand ne pensait pas à lui rede-

mander cette carte, elle ne pensa point à la lui rendre.

En sortant de chez Sara, Miko-Miko avait été arrêté par Henri, qui de son côté l'avait emmené chez lui pour visiter toute sa pacotille. Henri n'avait rien acheté pour le moment, mais il avait fait comprendre à Miko-Miko qu'étant sur le point d'épouser très-prochainement sa cousine, il avait besoin des plus charmants brimborions que le marchand pourrait lui procurer.

Cette double visite chez la jeune fille et chez son cousin avait permis à Miko-Miko d'observer la maison en détail. Or, comme Miko-Miko, parmi les bosses qui ornaient son crâne nu, avait au plus haut degré celle de la mémoire de localité, il avait parfaitement retenu la distribution architecturale de la demeure de M. de Malmédie.

La maison avait trois entrées : l'une qui donnait, comme nous l'avons dit, par un pont traversant le ruisseau sur le jardin de la compagnie; l'autre, du côté opposé, qui donnait à l'aide d'une ruelle plantée d'arbres, et formant retour sur la rue du Gouvernement; enfin la troisième qui donnait sur la rue de la Comédie, et qui était une entrée latérale.

En pénétrant dans la maison par la porte principale, c'est-à-dire par le pont qui traversait le ruisseau et donnait sur le jardin de la Compagnie, on se trouvait dans une grande cour carrée, plantée de manguiers et de lilas de Chine, à travers l'ombrage et les fleurs desquels on apercevait en face de soi la demeure principale, dans laquelle on entrait par une porte parallèle à peu près à celle de la rue; ainsi placé, on avait au premier plan à sa droite les cases des noirs et à la gauche les écuries. Au second plan à droite, un pavillon ombragé par un magnifique sang-dragon, et en face de ce pavillon, une seconde habitation destinée aussi aux esclaves. Enfin, au troisième plan, on avait à gauche l'entrée latérale qui donnait dans la rue de la Comédie, et à droite un passage conduisant à un petit escalier et se dirigeant à la ruelle plantée d'arbres formant terrasse, qui donnait par son retour en face du théâtre.

De cette façon, si l'on a bien suivi la description que nous venons de faire, on verra que le pavillon se trouvait séparé du corps de logis par le passage. Or, comme ce pavillon était la retraite favorite de Sara et que c'était dans ce pavillon qu'elle passait la plus grande partie de son temps, le lecteur nous permettra d'ajouter quelques mots à ce que nous en avons déjà dit dans un de nos précédents chapitres.

Ce pavillon avait quatre faces, quoiqu'il ne fût visible que de trois côtés. En effet, un de ses côtés attenait aux cases des noirs. Les trois autres donnaient, l'un sur la cour d'entrée où étaient plantés les manguiers, les lilas de Chine et le sang-dragon, l'autre sur le passage conduisant au petit escalier, l'autre enfin sur un grand chantier de bois, à peu près désert, qui donnait d'un côté sur le même ruisseau qui prolongeait une des façades extérieures de la maison de M. de Malmédie, de l'autre contre la ruelle plantée d'arbres et élevée au-dessus du chantier d'une douzaine de pieds à peu près. Contre cette ruelle étaient adossées deux ou trois maisons dont les toits, doucement inclinés, offraient une pente facile à ceux qui eussent désiré, par un motif quelconque, se dispensant de la route de tout le monde, pénétrer incognito de la ruelle dans le chantier.

Ce pavillon avait trois fenêtres et une porte donnant, comme nous l'avons dit, sur la cour. Une des fenêtres s'ouvrait près de cette porte, une autre sur le passage, et une troisième sur le chantier.

Pendant le récit de Miko-Miko, George avait souri trois fois; mais avec des expressions bien différentes. La première, lorsque son ambassadeur lui avait dit que Sara avait gardé la carte; la seconde, lorsqu'il avait parlé du prochain mariage de Henri avec sa cousine; la troisième, lorsqu'il lui avait appris qu'on pouvait pénétrer dans le pavillon par la fenêtre du chantier.

George plaça en face de Miko-Miko un crayon et du papier, et tandis que, pour plus grande sécurité, le marchand traçait le plan de la maison, il prit lui-même une plume et se mit à écrire une lettre.

La lettre et le plan de la maison furent finis en même temps.

Alors George se leva et alla chercher dans sa chambre un merveilleux petit coffret de Boule, digne d'avoir appartenu à Mme de Pompadour, mit dedans la lettre qu'il venait d'écrire, ferma le coffret à la clef, et remit le coffret et la clef à Miko-Miko en lui donnant ses instructions, après quoi Miko-Miko reçut un nouveau quadruple en récompense de la nouvelle commission qu'il allait faire, et replaçant son bambou en équilibre sur son épaule, reprit le chemin de la ville du même pas dont il était venu, ce qui annonçait que, dans quatre heures à peu près, il serait près de Sara.

Comme Miko-Miko venait de disparaître au bout

de l'allée d'arbres qui conduisait à la plantation, Jacques et son père rentrèrent par une porte de derrière. George, qui était sur le point d'aller les rejoindre, s'étonna de ce prompt retour; mais Jacques avait vu au ciel des signes qui annonçaient un prochain coup de vent; quoiqu'il eût pleine et entière confiance dans maître Tête de Fer, son lieutenant, il aimait trop sincèrement *la Calypso* pour confier à un autre le soin de son salut dans une si grave circonstance. Il venait donc dire adieu à son frère, car du haut de la montagne du Pouce, où il était monté pour voir si la goëlette était toujours à son poste, il avait aperçu la *Calypso* courant des bordées à deux lieues à peu près de la côte, et il avait alors fait le signal convenu entre son second et lui dans le cas où une circonstance quelconque le forcerait de retourner à bord. Ce signal avait été vu, et Jacques ne doutait pas que dans deux heures la chaloupe qui l'avait amené ne fût prête à le reprendre.

Le pauvre père Munier avait fait tout ce qu'il avait pu pour garder son fils près de lui, mais Jacques lui avait répondu de sa plus douce voix : « Cela ne se peut pas, mon père. » Et il avait compris à l'intonation tendre mais ferme de cette voix, que c'était de la part de son fils une résolution prise; il n'avait donc pas insisté.

Quant à George, il comprenait si parfaitement le motif qui ramenait Jacques à son bord, qu'il n'essaya pas même de le détourner de ce projet. Seulement, il déclara à son frère que lui et son père l'accompagneraient jusqu'au delà de la chaîne du Pieterboot, du versant opposé de laquelle ils pouvaient voir Jacques s'embarquer, et une fois en mer le suivre des yeux jusqu'à son bâtiment.

Jacques partit donc accompagné de George et de son père, et tous trois, par des sentiers connus des seuls chasseurs, arrivèrent à la source de la rivière des Calebasses. Là, Jacques prit congé de ces amis de son cœur qu'il avait si peu vus, mais qu'il promit solennellement de revoir bientôt.

Une heure après, la chaloupe avait quitté le rivage, emmenant Jacques qui, fidèle à cet amour que le marin éprouve pour son navire, retournait sauver *la Calypso* ou périr avec elle.

A peine Jacques fut-il remonté à bord, que la goëlette, qui jusque-là avait couru des bordées, mit le cap sur l'île de Sable et s'éloigna le plus rapidement qu'elle put vers le nord.

Pendant ce temps, le ciel et la mer étaient devenus de plus en plus menaçants. La mer mugissait et montait à vue d'œil, quoique ce ne fût pas l'heure de la marée. Le ciel, de son côté, comme s'il eût voulu rivaliser avec l'Océan, roulait des vagues de nuages qui couraient rapidement, et qui se déchiraient tout à coup pour laisser passer des rafales de vent variant de l'est-sud-est au sud-est et sud-sud-est. Cependant ces symptômes, pour tout autre que pour un marin, ne présageaient qu'une tempête ordinaire. Plusieurs fois déjà dans l'année il y avait eu des menaces pareilles, sans qu'elles fussent suivies d'aucune catastrophe. Mais en rentrant à l'habitation, George et son père furent forcés de reconnaître la sagacité du coup d'œil de Jacques. Le mercure du baromètre était aussitôt descendu au-dessous de vingt-huit lignes.

Aussitôt Pierre Munier donna l'ordre au commandeur de faire couper partout les tiges des maniocs, afin de sauver au moins les racines, qui dans le cas où l'on ne prend pas cette précaution, sont presque toujours arrachées de terre et emportées par le vent.

De son côté George donna à Ali l'ordre de lui seller Antrim pour huit heures. A cet ordre, Pierre Munier tressaillit.

« Et pourquoi faire seller ton cheval? demanda-t-il avec effroi.

— Je dois être à la ville à dix heures, mon père, répondit George.

— Mais, malheureux, c'est impossible! s'écria le vieillard.

— Il le faut, mon père, » dit George.

Et dans l'accent de cette voix comme dans celle de Jacques, le pauvre père reconnut une telle résolution, qu'il baissa la tête en soupirant, mais sans insister davantage.

Pendant ce temps-là, Miko-Miko accomplissait sa mission.

A peine arrivé au Port-Louis, il s'était acheminé vers la maison de M. de Malmédie, dont la commande de Henri lui avait ouvert doublement l'entrée. Il s'y présentait cette fois avec d'autant plus de confiance qu'en passant sur le port il avait vu MM. de Malmédie, père et fils, occupés à regarder les bâtiments à l'ancre et dont les capitaines, dans l'attente du coup de vent qui menaçait, doublaient les amarres. Il entra donc chez M. de Malmédie, sans craindre d'être dérangé par personne dans ce qu'il venait y faire; et Bijou, qui avait vu Miko-Miko

en conférence le matin même avec son jeune maître et celle qu'il regardait d'avance comme sa jeune maîtresse, le conduisit droit à Sara, qui, selon son habitude, était dans son pavillon.

Comme l'avait prévu George, au milieu des nouveaux objets que le brocanteur venait offrir à la curiosité de la jeune créole, ce fut le charmant coffret de Boule qui attira aussitôt ses regards. Sara le prit, le tourna et le retourna de tous côtés, et après en avoir admiré l'extérieur, elle voulut l'examiner en dedans, et demanda la clef pour l'ouvrir; alors Miko-Miko fit semblant de chercher cette clef de tous côtés, mais ses recherches furent inutiles; il finit par faire signe qu'il ne l'avait pas et qu'il l'avait sans doute oubliée à la maison où il allait aller la chercher : il sortit donc aussitôt, laissant le coffret, et promettant de venir rapporter la clef.

Dix minutes après, et pendant que la jeune fille, dans toute l'ardeur de sa curiosité enfantine, tournait et retournait le miraculeux coffret, Bijou rentra et lui donna la clef que Miko-Miko s'était contenté de renvoyer par un nègre.

Peu importait à Sara comment la clef lui venait, pourvu que la clef lui vînt : elle la prit donc des mains de Bijou, qui se retira pour aller fermer promptement tous les volets de la maison menacés par l'ouragan. Sara, restée seule, s'empressa d'ouvrir le coffre.

Le coffre, comme on le sait, ne contenait qu'un papier, qui n'était pas même cacheté, mais seulement plié en quatre.

George avait tout prévu, tout calculé.

Il fallait que Sara fût seule au moment où elle trouverait sa lettre; il fallait que la lettre fût tout ouverte pour que Sara ne pût pas la renvoyer en disant qu'elle ne l'avait pas lue.

Aussi Sara, se voyant seule, hésita-t-elle un instant; mais devinant d'où lui venait ce billet, emportée par la curiosité, par l'amour, par ces mille sentiments enfin qui bouillonnent dans le cœur des jeunes filles, elle ne put résister au désir de voir ce que lui écrivait George, et toute émue et toute rougissante, elle prit le billet, le déplia, et lut ce qui suit :

« Sara,

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous
« aime, vous le savez : le rêve de toute mon exis-
« tence a été une compagne comme vous. Or, il y
« a dans le monde de ces positions exceptionnelles
« et dans la vie de ces moments suprêmes, où toutes
« les convenances de la société tombent devant la
« terrible nécessité.

« Sara, m'aimez-vous?

« Pesez ce que sera votre vie avec M. de Mal-
« médie, pesez ce que sera votre vie avec moi.

« Avec lui, la considération de tous.

« Avec moi, la honte d'un préjugé.

« Seulement je vous aime, je vous le répète,
« plus qu'aucun homme au monde ne vous a aimée
« et vous aimera jamais.

« Je sais que M. de Malmédie hâte le moment
« où il doit devenir votre mari; il n'y a donc pas
« de temps à perdre ; vous êtes libre, Sara, mettez
« la main sur votre cœur et prononcez entre
« M. Henri et moi.

« Votre réponse me sera aussi sacrée que me le
« serait un ordre de ma mère. Ce soir, à dix heures,
« je serai au pavillon pour la recevoir.

« George. »

Sara regarda autour d'elle effrayée. Il lui semblait qu'en se retournant elle allait voir George.

En ce moment la porte s'ouvrit, et au lieu de George Sara vit paraître Henri : elle cacha la lettre de George dans sa poitrine.

Henri avait en général, et comme nous l'avons vu, d'assez mauvaises inspirations à l'égard de sa cousine : cette fois il ne fut pas plus heureux que de coutume. Le moment était mal choisi pour se présenter devant Sara, toute préoccupée qu'elle était d'un autre.

« Pardon, ma chère Sara, dit Henri, si j'entre chez vous ainsi sans me faire annoncer; mais, au point où nous en sommes, et entre gens qui dans quinze jours seront mari et femme, il me semble, quoique vous en disiez, que de pareilles libertés sont permises. D'ailleurs, je viens pour vous dire que si vous avez dehors quelques belles fleurs à qui vous teniez, vous ne feriez pas mal de les faire rentrer.

— Et pourquoi cela ? demanda Sara.

— Ne voyez-vous pas qu'il se prépare un coup de vent, et que pour les fleurs comme pour les gens, mieux vaudra cette nuit être dedans que dehors.

— Oh ! mon Dieu, s'écria Sara en songeant à George, y aura-t-il donc du danger?

— Pour nous qui avons une maison solide, non,

dit Henri, mais pour les pauvres diables qui demeurent dans des cases ou qui auront affaire par les chemins, oui, et j'avoue que je ne voudrais pas être à leur place.

— Vous croyez, Henri?

— Pardieu! si je le crois. Tenez, entendez-vous?

— Quoi?

— Les filaos (1) du jardin de la Compagnie.

— Oui, oui. Ils gémissent, et c'est signe de tempête, n'est-ce pas?

— Et voyez le ciel comme il se couvre. Ainsi, je vous le répète, Sara, si vous avez quelque fleur à rentrer, vous n'avez pas de temps à perdre; moi, je vais enfermer mes chiens. »

Et Henri sortit pour mettre sa meute à l'abri de l'orage.

En effet, la nuit venait avec une rapidité inaccoutumée, car le ciel se couvrait de gros nuages noirs; de temps en temps des bouffées de vent passaient ébranlant la maison, puis tout redevenait calme, mais de ce calme pesant qui semble l'agonie de la nature haletante. Sara regarda dans la cour, et vit les manguiers qui frissonnaient comme s'ils eussent été doués du sentiment et qu'ils eussent pressenti la lutte qui allait avoir lieu entre le vent, la terre et le ciel, tandis que les lilas de Chine inclinaient tristement leurs fleurs vers le sol. La jeune fille, à cette vue, se sentit prise d'une terreur profonde, et elle joignit les mains en murmurant :

« O mon Dieu, Seigneur! protégez-le. »

En ce moment, Sara entendit la voix de son oncle qui l'appelait. Elle ouvrit la porte.

« Sara, dit M. de Malmédie, Sara, venez ici, mon enfant; vous ne seriez pas en sûreté dans le pavillon.

— Me voilà, mon oncle, » dit la jeune fille en fermant la porte et tirant la clef après elle, de peur que quelqu'un n'y entrât en son absence.

Mais au lieu de se réunir à Henri et à son père, Sara rentra dans sa chambre. Un instant après, M. de Malmédie vint voir ce qu'elle y faisait. Elle était à genoux devant le Christ qui était au pied de son lit.

« Que faites-vous donc là? dit-il, au lieu de venir prendre le thé avec nous.

— Mon oncle, répondit Sara, je prie pour les voyageurs.

(1) Arbres des colonies qui remplacent nos cyprès sur les tombeaux.

— Ah! pardieu! dit M. de Malmédie, je suis sûr qu'il n'y aura pas dans toute l'île un homme assez fou pour se mettre en route par le temps qu'il fait.

— Dieu vous entende, mon oncle! » dit Sara.

Et elle continua de prier.

En effet, il n'y avait plus de doute, et l'événement qu'avec son coup d'œil de marin Jacques avait prédit, allait se réaliser : un de ces terribles ouragans qui sont la terreur des colonies menaçait l'île de France : la nuit, comme nous l'avons dit, était venue avec une vitesse effrayante; mais les éclairs se succédaient avec une telle rapidité et un tel éclat, que cette obscurité était presque remplacée par un jour bleuâtre et livide qui donnait à tous les objets la teinte cadavéreuse de ces mondes expirés que Biron fait visiter à son héros, sous la conduite de Satan. Chacun des courts intervalles pendant lesquels ces éclairs presque incessants laissaient les ténèbres maîtresses de la terre, était rempli par de lourds grondements de tonnerre qui prenaient naissance derrière les montagnes, semblaient rouler sur leurs pentes, s'élevaient au-dessus de la ville, et venaient se perdre dans les profondeurs de l'horizon. Puis, comme nous l'avons dit, de larges et puissantes bouffées de vent suivaient la foudre voyageuse et passaient à leur tour, courbant, comme s'ils eussent été des baguettes de saule, les arbres les plus vigoureux, se relevaient lentement et pleins de crainte, pour se courber, se plaindre et gémir encore sous quelque nouvelle rafale toujours plus forte que celle qui la précédait.

C'était au cœur de l'île, surtout dans le quartier de Moka et dans les plaines Williams, que l'ouragan, libre et comme joyeux de sa liberté, était plus magnifique à contempler. Aussi Pierre Munier était-il doublement effrayé de voir Jacques parti et George prêt à partir; mais toujours faible devant une force morale quelconque, le pauvre père avait plié, et tout en frémissant aux mugissements du vent, tout en pâlissant aux grondements de la foudre, tout en tressaillant à chaque éclair, il n'essayait plus même de retenir George près de lui. Quant au jeune homme, on eût dit qu'il grandissait à chaque minute qui le rapprochait du danger : tout au contraire de son père, à chaque bruit menaçant il relevait la tête, à chaque éclair il souriait : lui qui avait jusqu'alors essayé de toutes les luttes humaines, on eût dit qu'il lui tardait, comme à don Juan, de lutter avec Dieu.

Aussi, lorsque l'heure du départ fut venue, avec cette inflexibilité de résolution qui était le caractère distinctif, nous ne dirons pas de l'éducation qu'il avait reçue, mais qu'il s'était donnée, George s'approcha de son père, lui tendit la main, et, sans paraître comprendre le tremblement de celle du vieillard, il sortit d'un pas aussi assuré et d'un visage aussi calme qu'il fût sorti dans les circonstances ordinaires de la vie. A la porte il rencontra Ali qui, avec la passiveté de l'obéissance orientale, tenait par la bride Antrim tout sellé. Comme s'il eût reconnu le sifflement du simoun ou les rugissements du Khamsin, l'enfant du désert se cabrait en hennissant; mais à la voix bien connue de son cavalier, il parut se calmer, et tourna de son côté son œil hagard et ses naseaux fumants. George le flatta un instant de la main en lui disant quelques mots arabes; puis, avec la légèreté d'un écuyer consommé, il sauta en selle sans le secours de l'étrier; au même instant Ali lâcha la bride, et Antrim partit avec la rapidité de l'éclair, sans que George eût même vu son père qui, pour se séparer le plus tard possible de son fils bien-aimé, avait entr'ouvert la porte, et qui le suivit des yeux jusqu'au moment où il disparut au bout de l'avenue qui conduisait à l'habitation.

C'était au reste une chose admirable à voir que cet homme emporté d'une course aussi rapide que l'ouragan au milieu duquel il passait, franchissant l'espace, pareil à Faust, se rendant au Broken sur son coursier infernal. Tout autour de lui était désordre et confusion. On n'entendait que le craquement des arbres broyés par l'aile du vent. Les cannes à sucre, les plants de manioc arrachés de leurs tiges traversaient l'air, pareils à des plumes emportées par le vent. Des oiseaux saisis au milieu de leur sommeil et emportés par un vol qu'ils ne pouvaient plus diriger, passaient tout autour de George en poussant des cris aigus, tandis que de temps en temps quelque cerf effrayé traversait la route avec la rapidité d'une flèche. Alors George était heureux, car George sentait son cœur se gonfler d'orgueil; lui seul était calme au milieu du désordre universel, et quand tout pliait ou se brisait autour de lui, lui seul poursuivait son chemin vers le but que lui fixait sa volonté, sans que rien pût le faire dévier de sa route, sans que rien pût le distraire de son projet.

Il alla ainsi une heure à peu près, franchissant les troncs d'arbres brisés, les ruisseaux devenus torrents, les pierres déracinées et roulant du haut des montagnes; puis il aperçut la mer toute émue, verdâtre, écumeuse, grondante, qui venait avec un bruit terrible battre les côtes, comme si la main de Dieu n'eût pas été là pour la contenir; George était arrivé au pied de la montagne des Signaux, il contourna la base, toujours emporté par la course fantastique de son cheval, traversa le pont bourgeois, prit à sa droite la rue de la Côte-d'Or, longea par derrière les murailles du quartier, et traversant le rempart, descendit par la rue de la Rampe dans le jardin de la Compagnie; de là, remontant par la ville déserte au milieu des débris de cheminées abattues, des murs croulants, des tuiles volantes, il suivit la rue de la Comédie, tourna brusquement à droite, prit celle du Gouvernement, s'enfonça dans l'impasse située en face du théâtre, sauta de son cheval, ouvrit la barrière qui séparait l'impasse de la ruelle plantée d'arbres qui dominait la maison de M. de Malmédie, referma la barrière derrière lui, jeta la bride sur le cou d'Antrim, qui, n'ayant plus d'issue, ne pouvait fuir; puis, se laissant glisser sur les toits adossés à la ruelle, et s'élançant des toits à terre, il se trouva dans le chantier sur lequel donnaient les fenêtres du pavillon que nous avons décrit.

Pendant ce temps, Sara était dans sa chambre, écoutant mugir le vent, se signant à chaque éclair, priant sans cesse, appelant la tempête, car elle espérait que la tempête arrêterait George; puis tout à coup tressaillant en se disant tout bas que quand un homme comme lui a dit qu'il ferait une chose, dût le monde tout entier crouler sur lui, il la fera. Alors, elle suppliait Dieu de calmer ce vent et d'éteindre ces éclairs; elle voyait George brisé sous quelque arbre, écrasé par quelque rocher, roulant au fond de quelque torrent, et elle comprenait alors avec effroi combien son sauveur avait pris un rapide pouvoir sur elle; elle sentait que toute résistance à cette attraction était inutile, que toute lutte enfin était vaine contre cet amour, né de la veille et déjà si puissant, que son pauvre cœur ne pouvait que se débattre et gémir, se reconnaissant vaincu sans avoir même essayé de lutter.

A mesure que l'heure s'avançait, l'agitation de Sara devenait plus vive. Les yeux fixés sur la pendule, elle suivait le mouvement de l'aiguille, et une voix du cœur lui disait qu'à chacune des minutes que l'aiguille marquait, George se rapprochait d'elle. L'aiguille marqua successivement neuf heures, neuf

heures et demie, dix heures moins un quart, et la tempête, loin de se calmer, devenait de moments en moments plus terrible. La maison tremblait jusqu'en ses fondements, et l'on eût dit à chaque instant que le vent qui la secouait allait l'arracher de sa base. De temps en temps, au milieu des plaintes des filaos, au milieu des cris des nègres dont les cases, moins solides que les maisons des blancs, se brisaient au souffle de l'ouragan, comme au souffle de l'enfant se brise le château de cartes qu'il vient d'élever, on entendait retentir, répondant au tonnerre, le lugubre appel de quelque bâtiment en détresse qui réclamait du secours, avec la certitude que nul être humain ne pouvait lui en porter.

Parmi tous ces bruits divers, échos de la dévastation, il sembla à Sara qu'elle entendait le hennissement d'un cheval.

Alors Sara se releva tout à coup ; sa résolution était prise. L'homme qui au milieu de pareils dangers, quand les plus braves tremblaient dans leurs maisons, venait à elle, traversant les forêts déracinées, les torrents grossis, les précipices béants, et tout cela pour lui dire : « Je vous aime, Sara ! m'aimez-vous ? » cet homme était vraiment digne d'elle. Et si George avait fait cela, George qui lui avait sauvé la vie, et qui à son tour pour elle exposait sa vie, alors elle était à George, comme George était à elle. Ce n'était plus une résolution qu'elle prenait avec son libre arbitre, c'était une main divine qui la courbait sans qu'elle pût s'y opposer sous une destinée arrêtée d'avance : elle ne décidait plus elle-même son sort, elle obéissait passivement à une fatalité.

Alors, avec cette décision que donnent les circonstances suprêmes, Sara sortit de sa chambre, gagna l'extrémité du corridor, descendit par le petit escalier extérieur que nous avons indiqué, et qui semblait se mouvoir sous ses pieds, se trouva à l'angle de la cour carrée, s'avança, heurtant des débris à chaque pas, s'appuyant, pour ne pas être renversée par le vent, au mur du pavillon, et gagna la porte ; au moment où elle mettait la main à la clef, un éclair passa, lui montrant ses manguiers tordus, ses lilas échevelés, ses fleurs brisées ; alors seulement elle put prendre une idée de cette convulsion profonde dans laquelle la nature se débattait. Alors elle songea qu'elle allait peut-être attendre vainement, et que George ne viendrait pas, non pas parce que George aurait eu peur, mais parce que George serait mort ; devant cette idée tout disparut, et Sara entra vivement dans le pavillon.

« Merci, Sara, dit une voix qui la fit tressaillir jusqu'au fond du cœur ; merci ! Oh ! je ne m'étais donc pas trompé : vous m'aimez, Sara ; oh ! soyez cent fois bénie ! »

Et en même temps Sara sentit une main qui prenait la sienne, un cœur qui battait contre son cœur, une haleine qui se confondait à son haleine. Une sensation inconnue, rapide, dévorante, courut par tout son corps : haletante, éperdue, pliant sur elle-même comme une fleur plie sur sa tige, elle se renversa sur l'épaule de George, ayant usé dans la lutte que depuis deux heures elle soutenait toute la force de son âme, et n'ayant plus que celle de murmurer :

« George, George, ayez pitié de moi ! »

George comprit cet appel de la faiblesse à la force, de la pudeur de la jeune fille à la loyauté de l'amant ; peut-être était-il venu dans un autre but, mais il sentit qu'à partir de cette heure Sara était à lui ; que tout ce qu'il obtiendrait de la vierge serait autant de ravi à l'épouse, et quoique frémissant lui-même d'amour, de désir, de bonheur, il se contenta de la conduire près de la fenêtre afin de la voir à la lueur des éclairs et inclinant sa tête sur celle de la jeune créole.

« Vous êtes à moi, Sara, n'est-ce pas ? dit-il, à moi pour la vie !

— Oh oui, oui, pour la vie ! murmura la jeune fille.

— Rien ne nous séparera jamais, rien que la mort !

— Rien que la mort !

— Vous le jurez, Sara ?

— Sur ma mère, George !

— Bien ! dit le jeune homme, tressaillant à la fois de bonheur et d'orgueil. A partir de ce moment, vous êtes ma femme, Sara ; et malheur à celui qui essayera de vous disputer à moi. »

A ces mots, George appuya ses lèvres sur celles de la jeune fille ; et craignant sans doute de n'être plus maître de lui-même en face de tant d'amour, de jeunesse et de beauté, il s'élança dans le cabinet voisin dont la fenêtre, comme celle du pavillon, donnait sur le chantier, et disparut.

En ce moment un coup de tonnerre si violent retentit que Sara tomba à genoux. Presque aussitôt la porte s'ouvrit, et M. de Malmédie et Henri entrèrent.

XVI

LA DEMANDE EN MARIAGE.

Pendant la nuit l'ouragan cessa, mais ce ne fut que le lendemain matin qu'on put apprécier les dégâts qu'il avait causés.

Une partie des bâtiments stationnés dans le port avaient éprouvé des avaries considérables, plusieurs avaient été jetés les uns contre les autres et s'étaient mutuellement brisés. La plupart avaient été démâtés et rasés comme des pontons; deux ou trois s'étaient, traînant leurs ancres, échoués sur l'île aux Tonneliers. Enfin il y en avait un qui avait sombré dans le port et qui y avait péri corps et biens sans qu'on pût lui porter secours.

A terre, la dévastation n'était pas moins grande. Peu de maisons du Port-Louis étaient restées à l'abri de ce terrible cataclysme; presque toutes celles qui étaient couvertes en bardeaux, en ardoises, en tuiles, en cuivre ou en fer-blanc, avaient eu leurs couvertures enlevées. Celles qui se terminaient par des argamasses, c'est-à-dire par des terrasses à l'indienne, avaient seules complétement résisté. Aussi le matin les rues étaient-elles jonchées de débris, et quelques édifices ne tenaient-ils plus sur leurs fondements qu'à l'aide de nombreux étais. Toutes les tribunes préparées au Champ-de-Mars pour la course avaient été renversées. Deux pièces de canon de gros calibre, en batterie dans le voisinage de la Grande-Rivière, avaient été retournées par le vent, et on les retrouva le matin dans le sens opposé où on les avait laissées la veille.

L'intérieur de l'île présentait un aspect non moins déplorable. Tout ce qui restait de la récolte, et heureusement la récolte était à peu près faite, avait été arraché de terre; dans plusieurs endroits, des arpents entiers de forêt présentaient l'aspect de blés couchés par la grêle. Presque aucun arbre isolé n'avait pu résister à l'ouragan, et les tamariniers eux-mêmes, ces arbres flexibles par excellence, avaient été brisés, chose qui jusque-là avait été regardée comme impossible.

La maison de M. de Malmédie, une des plus élevées du Port-Louis, avait eu beaucoup à souffrir. Il y avait même eu un moment où les secousses avaient été si violentes, que M. de Malmédie et son fils avaient résolu d'aller chercher un refuge dans le pavillon qui, bâti tout en pierre, n'ayant qu'un étage et abrité par la terrasse, donnait évidemment moins de prise au vent. Henri avait donc couru chez sa cousine, mais ayant trouvé la chambre vide, il avait pensé que, comme lui et son père, Sara, effrayée par l'orage, avait eu l'idée de chercher un refuge dans le pavillon. Ils y descendirent donc et l'y trouvèrent effectivement. Sa présence y était tout naturellement motivée, et sa terreur n'avait pas besoin d'excuse. Il en résulta donc que ni le père ni le fils ne soupçonnèrent un seul instant la cause qui avait fait sortir Sara de sa chambre, et l'attribuèrent à un sentiment de crainte dont eux-mêmes n'avaient pas été exempts.

Vers le jour, comme nous l'avons dit, la tempête se calma. Mais, quoique personne n'eût dormi de la nuit, on n'osa se livrer encore au repos, et chacun s'occupa de vérifier la portion de pertes personnelles qu'il avait à supporter. De son côté, le nouveau gouverneur parcourut dès le matin toutes les rues de la ville, mettant la garnison à la disposition des habitants. Il en résulta que, dès le soir même, une partie des traces de la catastrophe avait déjà disparu.

Puis, il faut le dire, chacun, de son côté, mettait un grand empressement à rendre au Port-Louis l'aspect qu'il avait la veille. On approchait de la fête du Yamsé, une des plus grandes solennités de l'île de France; or, comme cette fête, dont le nom est probablement inconnu en Europe, se rattache d'une manière intime aux événements de cette histoire, nous demandons à nos lecteurs la permission de dire sur elle quelques mots préparatoires qui nous sont indispensables.

On sait que la grande famille mahométane est divisée en deux sectes, non-seulement différentes, mais encore ennemies, la sunnite et la schyte. L'une, à laquelle se rattachent les populations arabes et turques, reconnaît Abou-Beker, Omar et Osman pour les successeurs légitimes de Mahomet; l'autre, que suivent les Persans et les musulmans indiens, regarde les trois califes comme des usurpateurs, et prétend qu'Ali, gendre et ministre du prophète, avait seul droit à son héritage politique et religieux. Dans le courant des longues guerres que se firent les prétendants, Hoseïn, fils d'Ali, fut atteint près de la ville de Kerbela, par une troupe de soldats qu'Omar avait envoyés à sa poursuite; et le jeune prince, et soixante de ses parents qui l'accompagnaient, furent massacrés après une défense héroïque.

C'est l'anniversaire de cet événement néfaste que

célèbrent tous les ans, par une fête solennelle, les Indiens mahométans : cette fête est appelée Yamsé, par corruption des cris de : Ya Hoseïn ! ô Hoseïn ! que les Persans répètent en chœur. Ils ont au reste transformé la fête comme le nom, en y mêlant des usages de leur pays natal et des cérémonies de leur ancienne religion.

Or, c'était le lundi suivant, jour de la pleine lune, que les lascars, qui représentent à l'île de France les schytes indiens, devaient, selon leur coutume, célébrer le Yamsé, et donner à la colonie le spectacle de cette étrange cérémonie, attendue avec plus de curiosité encore cette année-là que les précédentes.

En effet, une circonstance inaccoutumée devait rendre cette fois la fête plus magnifique qu'elle n'avait jamais été; les Lascars sont divisés en deux bandes, les Lascars de mer et les Lascars de terre, qu'on reconnaît, les Lascars de mer à leurs robes vertes, et les Lascars de terre à leurs robes blanches. Ordinairement chaque bande célèbre la fête de son côté avec le plus de luxe et d'éclat possibles, cherchant à éclipser sa rivale : il en résulte une émulation qui se résume en disputes, et des disputes qui dégénèrent en rixes; les Lascars de mer, plus pauvres mais plus braves que ceux de terre, se vengent souvent à coups de bâton et parfois même à coups de sabre, de la supériorité financière de leurs adversaires, et la police alors est obligée d'intervenir pour empêcher une lutte mortelle.

Mais cette année, grâce à l'active intervention d'un négociateur inconnu, animé sans doute d'un zèle religieux, les deux bandes avaient abdiqué leurs jalousies et s'étaient réunies pour n'en plus former qu'une seule; aussi le bruit, comme nous l'avons dit, s'était-il généralement répandu que la solennité serait à la fois plus paisible et plus éclatante que les années précédentes.

On comprend combien, dans une localité où il y a aussi peu de distraction que dans l'île de France, cette fête, toujours curieuse même pour ceux qui l'ont vue depuis leur enfance, est attendue avec impatience.

C'est trois mois à l'avance l'objet de toutes les conversations ; on ne parle que du goulın qui doit être le principal ornement de la fête. Or, après avoir dit ce que c'est que la fête, disons maintenant ce que c'est que le gouhn.

Le goulın est une espèce de pagode en bambou, haute ordinairement de trois étages superposés les uns aux autres, allant toujours en diminuant, et recouverte de papiers de toutes couleurs : chacun de ces étages se construit dans une case à part, carrée comme lui, et qu'on éventre par l'une de ses quatre faces pour l'en faire sortir; puis on transporte les trois étages dans une quatrième case, qui permet, par sa hauteur, qu'on les établisse au-dessus les uns des autres. Là, on les réunit par des ligatures, et on met la dernière main à son ensemble et à ses détails; pour arriver à un résultat digne de l'objet qu'ils se proposent, les Lascars vont quelquefois quatre mois à l'avance chercher par toute la colonie les ouvriers les plus habiles; Indiens, Chinois, noirs libres et noirs esclaves, sont mis à contribution. Seulement, au lieu de payer la journée de ces derniers à eux-mêmes, on la paye à leur maître.

Au milieu des pertes individuelles que chacun avait à déplorer, ce fut donc avec une joie générale que l'on apprit que la case où était le goulın, arrivé à un état complet de perfection, abritée qu'elle était dans l'embranchement de la montagne du Pouce, avait échappé à tout accident. Rien ne manquerait donc cette année à la fête à laquelle le gouverneur, en signe de bonne arrivée, avait ajouté des courses dont, dans sa générosité aristocratique, il se réservait de donner les prix, à la condition que les propriétaires des chevaux courraient eux-mêmes, comme c'est l'habitude des gentilshommes *readers* en Angleterre.

Or, comme on le voit, tout concourait à ce que le plaisir qu'on se promettait effaçât le désagrément qu'on venait d'éprouver. Aussi, le surlendemain de l'ouragan, les préparatifs de la fête commençaient déjà à succéder aux préoccupations de la catastrophe.

Sara, seule, contre son habitude, absorbée qu'elle était dans des pensées inconnues à ceux qui l'entouraient, paraissait ne prendre aucun intérêt à une solennité qui, les années précédentes, avait cependant bien vivement préoccupé sa jeune coquetterie. En effet, l'aristocratie de l'île de France tout entière avait coutume d'assister aux courses ainsi qu'au yamsé, soit dans des tribunes élevées exprès, soit dans des calèches découvertes : dans l'un comme dans l'autre cas, c'était une occasion pour les belles créoles de Port-Louis d'étaler leur fastueuse élégance. On avait donc droit de s'étonner que Sara, sur laquelle l'annonce d'un bal ou d'un spectacle quelconque produisait d'ordinaire une si profonde impression, demeurât cette fois étrangère à ce qui allait se passer.

Ma mie Henriette elle-même, qui avait élevé la jeune fille et qui lisait au fond de son âme comme à travers le plus pur cristal, n'y comprenait rien, et en était devenue toute pensive.

Hâtons-nous de dire que ma mie Henriette, dont nous n'avons pas eu l'occasion, au milieu des graves événements que nous venons de raconter, de signaler la rentrée à Port-Louis, avait eu si grand'peur pendant la nuit de l'ouragan, que, quoique souffrante encore de son émotion précédente, elle était partie de la rivière Noire immédiatement après que le vent eut cessé, et était arrivée dans la journée au Port-Louis ; elle était donc depuis la surveille réunie à son élève dont, comme nous l'avons dit plus haut, la préoccupation inaccoutumée commençait à l'inquiéter sérieusement.

C'est qu'il s'était fait depuis trois jours un grand changement dans la vie de la jeune fille, depuis ce moment où, pour la première fois, elle avait aperçu George ; l'image, la tournure, et jusqu'au son de la voix du beau jeune homme étaient bien restés dans son esprit ; alors, et avec un soupir involontaire, elle avait plus d'une fois pensé à son futur mariage avec Henri, mariage auquel elle avait depuis dix ans donné son consentement tacite, par le fait que jamais elle n'avait laissé soupçonner que des circonstances pouvaient naître, qui feraient pour elle de ce mariage une obligation impossible à remplir. Mais déjà, à partir du jour du dîner chez le gouverneur, elle avait senti que, prendre son cousin pour mari, c'était se condamner à un malheur éternel. Enfin, comme nous l'avons vu, il était arrivé un moment où non-seulement cette crainte était devenue une conviction, mais encore où elle s'était solennellement engagée avec George de n'être jamais à un autre qu'à lui. Or, on en conviendra, c'était une situation qui devait donner fort à réfléchir à une jeune fille de seize ans, et lui faire envisager sous un point de vue moins important qu'elle ne l'avait fait encore, toutes ces fêtes et tous ces plaisirs qui jusqu'à ce moment lui avaient paru les événements les plus importants de la vie.

Depuis cinq ou six jours aussi, MM. de Malmédie n'étaient point exempts de quelque préoccupation : le refus de Sara de danser avec aucun autre dès lors qu'elle ne dansait pas avec George ; sa retraite du bal au moment où il commençait à s'ouvrir, elle qui ne l'abandonnait ordinairement que la dernière ; son silence obstiné chaque fois que son cousin ou son oncle ramenaient la question du futur mariage sur le tapis, tout cela ne leur paraissait pas naturel ; aussi tous deux avaient-ils décidé que les préparatifs du mariage se feraient sans en parler autrement à Sara, et que, lorsque tout serait presque prêt, elle en serait seulement avertie. La chose était d'autant plus simple qu'on n'avait jamais fixé d'époque à cette union, et que Sara venant d'atteindre seize ans, était parfaitement en âge de remplir les vues que M. de Malmédie avait toujours eues sur elle.

Toutes ces préoccupations particulières formaient une préoccupation générale qui jetait, depuis trois ou quatre jours, beaucoup de froid et de gêne dans les réunions qui avaient lieu entre les différents personnages qui habitaient la maison de M. de Malmédie. Ces réunions avaient lieu habituellement quatre fois par jour, le matin, à l'heure du déjeuner ; à deux heures, c'est-à-dire à l'heure du dîner; à cinq heures, c'est-à-dire à l'heure du thé ; et à neuf heures, c'est-à-dire à l'heure du souper.

Depuis trois jours, Sara avait demandé et obtenu de déjeuner chez elle. C'était toujours un moment d'embarras et de gêne épargné, mais il restait encore trois réunions qu'elle ne pouvait éviter que sous prétexte d'indisposition. Or un pareil prétexte ne pouvait avoir de résultat durable ; Sara en avait donc pris son parti, et elle descendait aux heures accoutumées.

Le surlendemain de l'événement, Sara était donc vers les cinq heures dans le grand salon de famille, travaillant près de la fenêtre à un ouvrage de broderie, ce qui lui donnait l'occasion de ne pas lever les yeux, tandis que ma mie Henriette faisait le thé avec toute l'attention que les dames anglaises ont l'habitude de mettre à cette importante occupation, et que MM. de Malmédie, debout devant la cheminée, causaient à voix basse, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et que Bijou annonça lord Williams Murrey et M. George Munier.

A cette double annonce, chacun des assistants, comme on le comprend facilement, fut atteint d'une impression différente. MM. de Malmédie, croyant avoir mal entendu, firent répéter les deux noms qu'on venait de prononcer. Sara baissa, en rougissant, les yeux sur son ouvrage, et ma mie Henriette, qui venait d'ouvrir le robinet sur la théière, demeura tellement interdite, qu'occupée à regarder successivement MM. de Malmédie, Sara et Bijou, elle laissa déborder l'eau bouillante, qui commença à

couler de la théière sur la table et de la table à terre.

Bijou répéta les deux noms en les accompagnant du sourire le plus agréable qu'il put prendre.

M. de Malmédie et son fils se regardèrent avec un étonnement croissant ; puis, sentant qu'il fallait en finir :

« Faites entrer, » dit M. de Malmédie.

Lord Murrey et George entrèrent.

Tous deux étaient vêtus de noir et en habit, ce qui indiquait une visite de cérémonie.

M. de Malmédie fit quelques pas au-devant d'eux, tandis que Sara se levait en rougissant, et, après une révérence timide, se rasseyait, ou plutôt retombait sur sa chaise, et que ma mie Henriette s'apercevant de l'étourderie que l'étonnement lui avait fait commettre, refermait rapidement le robinet de la bouilloire.

Bijou, sur un geste de son maître, approcha deux fauteuils, mais George s'inclina en faisant signe que c'était inutile et qu'il se tiendrait debout.

« Monsieur, dit le gouverneur en s'adressant à M. de Malmédie, voici M. George Munier, qui est venu me prier de l'accompagner chez vous, et d'appuyer de ma présence une demande qu'il a à vous faire. Comme mon désir bien sincère serait que cette demande lui fût accordée, je n'ai pas cru devoir me refuser à cette démarche, qui me procure d'ailleurs l'honneur de vous voir. »

Le gouverneur s'inclina et les deux hommes répondirent par un mouvement pareil.

« Nous sommes les obligés de M. George Munier, répondit M. de Malmédie père ; nous serions donc enchantés de lui être agréables en quelque chose.

— Si vous voulez par là, monsieur, répondit George, faire allusion au bonheur que j'ai eu de sauver mademoiselle du danger qu'elle courait, permettez-moi de vous affirmer que toute la reconnaissance est de moi à Dieu, qui m'a conduit là pour faire ce que tout autre eût fait à ma place. D'ailleurs, ajouta George en souriant, vous allez voir, monsieur, que ma conduite dans cette occasion n'était pas exempte d'égoïsme.

— Pardon, monsieur, mais je ne vous comprends pas, dit Henri.

— Soyez tranquille, monsieur, reprit George, votre doute ne sera pas long, et je vais m'expliquer clairement.

— Nous écoutons, monsieur.

— Dois-je me retirer, mon oncle, demanda Sara ?

— Si j'osais espérer, dit George en se retournant à demi et en s'inclinant, qu'un désir émis par moi eût quelque influence sur vous, mademoiselle, je vous supplierais au contraire de rester. »

Sara se rassit. Il y eut un moment de silence ; puis M. de Malmédie fit signe qu'il attendait.

« Monsieur, dit George d'une voix parfaitement calme, vous me connaissez ; vous connaissez ma famille ; vous connaissez ma fortune. J'ai à cette heure deux millions à moi. Pardon d'entrer dans ces détails ; mais je les crois indispensables.

— Cependant, monsieur, reprit Henri, j'avoue que je cherche inutilement en quoi ils peuvent nous intéresser.

— Aussi n'est-ce pas précisément à vous que je parle, dit George en conservant le même calme dans le maintien et dans la voix, tandis que Henri montrait une impatience visible, mais à monsieur votre père.

— Permettez-moi de vous dire, monsieur, que je ne comprends pas plus le besoin qu'a mon père de pareils renseignements.

— Vous allez le comprendre, monsieur, » reprit froidement George. Puis regardant fixement M. de Malmédie : « Je viens, continua-t-il, vous demander la main de Mlle Sara.

— Et pour qui ? demanda M. de Malmédie.

— Pour moi, monsieur, répondit George.

— Pour vous ? » s'écria Henri en faisant un mouvement que réprima aussitôt un regard terrible du jeune mulâtre.

Sara pâlit.

« Pour vous? demanda M. de Malmédie.

— Pour moi, monsieur, reprit George en s'inclinant.

— Mais, s'écria M. de Malmédie, vous savez bien, monsieur, que ma nièce est destinée à mon fils.

— Par qui, monsieur? demanda à son tour le jeune mulâtre.

— Par qui, par qui, et parbleu ! par moi, dit M. de Malmédie.

— Je vous ferai observer, monsieur, reprit George, que Mlle Sara n'est point votre fille, mais seulement votre nièce, ce qui fait qu'elle ne vous doit qu'une obéissance relative.

— Mais, monsieur, toute cette discussion me paraît plus que singulière.

— Pardonnez-moi, dit George, elle est au contraire parfaitement naturelle; j'aime Mlle Sara; je crois que je suis appelé à la rendre heureuse; j'obéis donc à la fois à un désir de mon cœur, et à un devoir de ma conscience.

— Mais ma cousine ne vous aime pas, vous, monsieur, s'écria Henri, se laissant emporter à son impétuosité naturelle.

— Vous vous trompez, monsieur, répondit George, et je suis autorisé par mademoiselle à vous dire qu'elle m'aime.

— Elle, elle? s'écria M. de Malmédie; c'est impossible!

— Vous vous trompez, mon oncle, dit Sara en se levant à son tour, et monsieur a dit l'entière vérité.

— Comment! ma cousine, vous osez?... » s'écria Henri en s'élançant vers Sara avec un geste qui ressemblait à la menace.

George fit un mouvement, le gouverneur le retint.

« J'ose répéter, dit Sara en répondant par un regard de suprême mépris au geste de son cousin, ce que j'ai dit à M. George. La vie qu'il m'a sauvée lui appartient, et je ne serai jamais à d'autre qu'à lui. »

Et à ces mots, avec un geste à la fois plein de grâce et de dignité, avec un geste de reine, elle étendit la main vers George, qui s'inclina sur cette main et y déposa un baiser.

« Ah! c'en est trop, » s'écria Henri en levant une badine qu'il tenait à la main; mais de même que lord Williams Murrey avait arrêté George, il arrêta Henri.

Quant à George, il se contenta de jeter un sourire dédaigneux à M. de Malmédie fils, et conduisant Sara jusqu'à la porte, il s'inclina une seconde fois. Sara salua à son tour, fit signe à ma mie Henriette de la suivre, et sortit avec elle.

George revint.

« Vous avez vu ce qui s'est passé, monsieur, dit-il à l'oncle de Sara. Vous ne doutez plus des sentiments de Mlle de Malmédie à mon égard. J'ose donc vous prier une seconde fois de me faire une réponse positive à la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire.

— Une réponse, monsieur, s'écria à son tour M. de Malmédie; une réponse! vous avez l'audace d'espérer que je vous en ferai une autre que celle que vous méritez?

— Je ne vous dicte pas la réponse que vous devez me faire, monsieur; seulement quelle qu'elle soit, je vous prie de m'en faire une.

— J'espère que vous ne vous attendez pas à autre chose qu'à un refus, s'écria Henri.

— C'est monsieur votre père que j'interroge, et non pas vous, monsieur, répondit George; laissez votre père me répondre, et nous causerons ensuite de nos affaires.

— Eh bien! monsieur, dit M. de Malmédie, vous comprenez que je refuse positivement.

— Très-bien, monsieur, répondit George; je m'attendais à cette réponse, mais la démarche que je viens de faire près de vous était dans les convenances, et je l'ai faite. »

Et George salua M. de Malmédie avec la même politesse et la même aisance que si rien ne s'était passé entre eux; puis, se retournant vers Henri:

« Maintenant, monsieur, lui dit-il, à nous deux, s'il vous plaît. Voilà la seconde fois, rappelez-vous-le bien, que vous levez, à quatorze ans de distance, la main sur moi. La première fois avec un sabre; » il releva ses cheveux avec la main, et montra du doigt la cicatrice qui sillonnait son front. « La seconde fois avec cette baguette. » Et il montra du doigt la baguette que tenait Henri.

« Eh bien? dit Henri.

— Eh bien! dit George, je vous demande raison pour ces deux insultes. Vous êtes brave, je le sais, et j'espère que vous répondrez en homme à l'appel que je fais à votre courage.

— Je suis aise, monsieur, que vous connaissiez ma bravoure; quoique votre opinion là-dessus me soit assez indifférente, répondit Henri en ricanant, elle me met à mon aise dans la réponse que j'ai à vous faire.

— Et quelle est cette réponse, monsieur? demanda George.

— Cette réponse est que votre seconde demande est pour le moins aussi exagérée que la première. Je ne me bats pas avec un mulâtre. »

George devint affreusement pâle, et cependant un sourire d'une indéfinissable expression erra sur ses lèvres,

« C'est votre dernier mot? dit-il.

— Oui, monsieur, répondit Henri.

— A merveille, monsieur, reprit George. Maintenant je sais ce qui me reste à faire. »

Et saluant MM. de Malmédie, il se retira suivi du gouverneur.

« Je vous l'avais bien prédit, monsieur, dit lord Williams lorsqu'ils furent à la porte.

— Et vous ne m'aviez rien prédit que je ne susse d'avance, milord, répondit George; mais je suis revenu ici pour accomplir une destinée. Il faut que j'aille jusqu'au bout. J'ai un préjugé à combattre. Il faut qu'il m'écrase ou que je le tue. En attendant, milord, recevez tous mes remercîments. »

George s'inclina, et serrant la main que lui tendait le gouverneur, traversa le jardin de la Compagnie. Lord Murrey le suivit des yeux, tant qu'il put le voir; puis, lorsqu'il eut disparu au coin de la rue de la Rampe :

« Voilà un homme qui va droit à sa perte, dit-il en secouant la tête; c'est fâcheux, il y avait quelque chose de grand dans ce cœur-là. »

XVII

LES COURSES.

C'était le samedi suivant que commençaient les fêtes du Yamsé; et la ville, pour ce jour, avait mis une telle coquetterie à effacer jusqu'aux dernières traces de l'ouragan, qu'on n'eût pas pu croire que six jours auparavant elle avait manqué d'être détruite.

Dès le matin les lascars de mer et les lascars de terre réunis en une seule troupe sortirent du camp malabar situé hors de la ville, entre le ruisseau des Pucelles et le ruisseau Fanfaron, et, précédés d'une musique barbare consistant en tambourins, flûtes et guimbardes, s'acheminèrent vers Port-Louis, afin d'y faire ce qu'on appelle la quête; les deux chefs marchaient à côté l'un de l'autre, vêtus selon le parti qu'ils représentaient : l'un d'une robe verte, l'autre d'une robe blanche, et portant à la main chacun un sabre nu à l'extrémité duquel était piquée une jamrose. Derrière eux s'avançaient deux mollahs, tenant à deux mains chacun une assiette pleine de sucre et recouverte de feuilles de rose de la Chine; puis, à la suite des mollahs, venait en assez bon ordre la phalange indienne.

Dès les premières maisons de la ville, la quête commença; car, sans doute par esprit d'égalité, les quêteurs ne méprisent pas les plus petites cases dont l'offrande, comme celle des plus riches maisons, est destinée à couvrir une partie des frais énormes que toute cette pauvre population a faits pour rendre la cérémonie aussi solennelle que possible. Au reste, il faut le dire, la façon de demander des quêteurs se ressent de l'orgueil oriental, et loin d'être basse et servile, présente quelque chose de noble et de touchant. Après que les chefs, devant lesquels toutes les portes s'ouvrent, ont salué les maîtres de la maison en abaissant devant eux la pointe de leurs sabres, le mollah s'avance et offre aux assistants du sucre et des feuilles de rose. Pendant ce temps, d'autres Indiens, désignés par les chefs, reçoivent dans des assiettes les dons qu'on veut bien leur faire, puis tout le monde se retire en disant : *Salam*. Ils semblent ainsi non pas recevoir une aumône, mais inviter les personnes étrangères à leur culte à une communion symbolique, en partageant avec eux en frères les frais de leur culte et les dons de leur religion.

Dans les temps ordinaires la quête s'étend non-seulement, comme nous l'avons dit, à toutes les maisons de la ville, mais encore aux bâtiments qui sont dans le port et qui rentrent dans les attributions des lascars de mer. Seulement, cette fois, sur le dernier point surtout, la quête fut fort restreinte, la plupart des bâtiments ayant tant souffert de l'ouragan, que leurs capitaines avaient plus besoin de secours qu'ils n'étaient disposés à en donner.

Cependant, au moment même où les quêteurs étaient sur le port, un bâtiment signalé dès le matin apparut entre la redoute Labourdonnaie et le fort Blanc, entrant sous le pavillon hollandais, et toutes voiles dehors, en saluant le fort, qui lui rendit son salut coup pour coup. Sans doute celui-là était encore à une grande distance de l'île, lorsque le coup de vent avait eu lieu, car il ne lui manquait pas un agrès, pas un cordage, et il s'avançait gracieusement incliné comme si la main de quelque déesse de la mer le poussait à la surface de l'eau. De loin, et à l'aide des lunettes, on pouvait voir sur le pont, en grand uniforme du roi Guillaume, tout son équipage qui semblait avec ses habits de bataille, c'est-à-dire son costume de fête, venir pour assister tout exprès à la cérémonie. Aussi l'on devine que, grâce à cet aspect joyeux et confortable, il devint tout de suite le point de mire des deux chefs. Il en résulta qu'à peine eut-il jeté l'ancre, que le chef des lascars de mer se mit dans une barque, et, accompagné de ses porteurs d'assiettes et d'une douzaine des siens, s'achemina vers le bâti-

ment, qui, vu de près, ne démentait en rien la bonne opinion qu'il inspirait à une certaine distance.

En effet, si jamais la propreté hollandaise, si renommée dans les quatre parties du monde, avait mérité un complet éloge, c'était à la vue de ce joli navire, qui semblait un temple flottant; son pont lavé, épongé, frotté, pouvait le disputer en élégance au parquet du plus somptueux salon. Chacun de ses ornements de cuivre brillait comme de l'or, et les escaliers, taillés avec le bois le plus précieux de l'Inde, semblaient un ornement plutôt qu'un objet d'usuelle utilité. Quant aux armes, on eût dit des armes de luxe, destinées bien plus à un musée d'artillerie qu'à l'arsenal d'un vaisseau.

Le capitaine Van den Broek, c'était ainsi que se nommait le patron de ce charmant navire, parut, en voyant s'avancer les lascars, savoir de quoi il était question, car il vint recevoir leur chef au haut de l'escalier; et après avoir échangé avec lui quelques mots dans sa langue, ce qui prouvait que ce n'était pas pour la première fois qu'il naviguait dans les mers de l'Inde, il déposa sur l'assiette qu'on lui présenta, non pas une pièce d'or, non pas un rouleau d'argent, mais un joli petit diamant qui pouvait valoir une centaine de louis, s'excusant de n'avoir pas d'autre monnaie pour le moment, et priant le chef des lascars de mer de se contenter de cette offrande; elle dépassait de si loin les prévisions du brave sectateur d'Ali, et s'accordait si peu avec la parcimonie ordinaire des compatriotes de Jean de With, que le chef des lascars demeura un instant sans oser prendre au sérieux une pareille prodigalité, et que ce ne fut que lorsque le capitaine Van den Broek lui eut assuré, par trois ou quatre fois, que le diamant était bien destiné à la bande Schyte, pour laquelle il affirmait éprouver la plus vive sympathie, qu'il le remercia en lui présentant lui-même l'assiette aux feuilles de rose saupoudrées de sucre. Le capitaine en prit élégamment une pincée qu'il porta à sa bouche, et qu'il fit semblant de manger, à la grande satisfaction des Indiens, qui ne quittèrent le bâtiment hospitalier qu'après force salam, et qui continuèrent leur quête sans que le récit fait par eux à chacun de la bonne aubaine qui leur était tombée du ciel leur en valût une seconde.

La journée se passa ainsi, chacun se préparant plutôt à la fête du lendemain que prenant part à celle du jour, qui n'est pour ainsi dire qu'un prologue.

Le lendemain devaient avoir lieu les courses. Or les courses ordinaires sont déjà une grande solennité à l'île de France; mais celles-ci, données au milieu d'autres fêtes, et surtout données par le gouverneur, devaient, comme on le comprend bien, surpasser tout ce qu'on avait vu de pareil.

Cette fois, comme toujours, le Champ-de-Mars était le lieu désigné pour la fête: aussi tout le terrain non réservé était-il dès le matin encombré de spectateurs; car, quoique la grande course, la course des *gentlemen riders*, dût être le principal attrait de la journée, il n'était cependant pas le seul: ce sport devait être précédé d'autres courses grotesques, qui, pour le peuple surtout, avaient un mérite d'autant plus grand que dans celles-ci il était acteur. Ces amusements préparatoires étaient une course au cochon, une course au sac et une de poneys. Chacune d'elles, comme la grande course, avait un prix donné par le gouverneur. Le vainqueur aux poneys devait recevoir un magnifique fusil à deux coups de Menton; le vainqueur aux sacs un superbe parapluie, et le vainqueur au cochon gardait pour prix le cochon lui-même.

Quant au prix de la grande course, c'était une coupe en vermeil du plus beau caractère, et infiniment moins précieuse encore par la matière que par le travail.

Nous avons dit que dès le point du jour les terrains abandonnés au public étaient couverts de spectateurs, mais ce ne fut que vers les dix heures du matin que la société commença à arriver. Comme à Londres, comme à Paris, comme partout où il y a des courses enfin, des tribunes avaient été réservées pour la société; mais soit caprice, soit pour ne pas être confondues les unes avec les autres, les plus jolies femmes de Port-Louis avaient décidé qu'elles assisteraient aux courses dans leurs calèches, et à part celles qui étaient invitées à prendre place à côté du gouverneur, toutes vinrent se ranger en face du but ou sur les points les plus rapprochés de lui, laissant les autres tribunes à la bourgeoisie, ou au négoce secondaire: quant aux jeunes gens, ils étaient pour la plupart à cheval, et s'apprêtaient à suivre les coureurs dans le cercle intérieur, tandis que les amateurs, les membres du jokey-club de l'île de France se tenaient sur le turf, engageant les paris avec le laisser aller et la prodigalité créoles.

A dix heures et demie, tout le Port-Louis était au Champ-de-Mars. Parmi les plus jolies femmes,

et dans les calèches les plus élégantes, on remarquait Mlle Couder, Mlle Cypris de Gersigny, alors une des plus jeunes filles, aujourd'hui encore une des plus belles femmes de l'île de France, et dont la magnifique chevelure noire est devenue proverbiale même dans les salons parisiens. Enfin, les six demoiselles Druhn, si blondes, si blanches, si fraîches, si gracieuses, qu'on n'appelait leur voiture, où d'ordinaire elles sortaient toutes ensemble, que la corbeille de roses.

Au reste, de son côté, la tribune du gouverneur aurait pu mériter ce jour-là aussi le nom qu'on donnait tous les jours à la voiture des demoiselles Druhn. Quiconque n'a pas voyagé dans les colonies, et surtout quiconque n'a pas visité l'île de France, ne peut pas se faire une idée du charme et de la grâce de toutes ces physionomies créoles, aux yeux de velours et aux cheveux de jais, au milieu desquelles s'épanouissaient comme des fleurs du Nord quelques pâles filles de l'Angleterre, à la peau transparente, aux cheveux aériens, au cou doucement incliné. Aussi, aux yeux de tous les jeunes gens, les bouquets que toutes ces belles spectatrices tenaient à la main eussent, selon toute probabilité, été des prix bien autrement précieux que toutes les coupes d'Odiot, tous les fusils de Menton, et tous les pistolets de Moore, que dans sa fastueuse générosité pouvait leur offrir le gouverneur.

Au premier rang de la tribune du gouverneur était Sara, placée entre M. de Malmédie et ma mie Henriette : quant à Henri, il était sur le turf, tenant tous les paris qu'on voulait engager contre lui, et, il faut le dire, on en engageait peu, car, outre qu'il était excellent écuyer, et tout à fait renommé dans les courses, il possédait en ce moment un cheval qui passait pour le plus vif qu'on eût vu dans l'île.

A onze heures, la musique de la garnison, placée entre les deux tribunes, donna le signal de la première course : c'était, comme nous l'avons dit, la course du cochon.

Le lecteur connaît cette grotesque plaisanterie en usage dans plusieurs villages de France : on graisse la queue d'un cochon avec du saindoux, et les prétendants essayent les uns après les autres de retenir l'animal, qu'il ne leur est permis de saisir que par ladite queue. Celui qui l'arrête est le vainqueur. Cette course étant du domaine public et chacun ayant droit d'y prendre part, personne ne s'était fait inscrire.

Deux nègres amenèrent l'animal : c'était un magnifique porc de la plus haute taille, graissé d'avance et tout prêt d'entrer en lice. A sa vue un cri universel retentit; et nègres, Indiens, Malais, Madécasses et indigènes, rompant la barrière respectée jusque-là, se précipitèrent vers l'animal qui, épouvanté de cette débâcle, commença à fuir.

Mais les précautions avaient été prises pour qu'il ne pût point échapper à ses poursuivants; la pauvre bête avait les deux pattes de devant attachées aux deux pattes de derrière, à peu près à la manière dont on attache les pieds des chevaux à qui on veut faire marcher l'amble. Il en résulta que le cochon ne pouvant se livrer qu'à un trot très-modéré, fut bientôt rejoint, et que les désappointements commencèrent.

Comme on le pense bien, les chances d'un pareil jeu ne sont pas pour ceux qui commencent. La queue graissée à neuf est insaisissable, et le cochon échappe sans peine à ses antagonistes : mais à mesure que les pressions successives emportent les premières couches de saindoux, l'animal commence à s'apercevoir que les prétentions de ceux qui espèrent l'arrêter ne sont pas si ridicules qu'il l'avait cru d'abord. Alors ses grognements commencent, entremêlés de cris aigus. De temps en temps même, quand l'attaque est trop vive, il se retourne contre ses ennemis les plus acharnés qui, selon le degré de courage qu'ils ont reçu de la nature, poursuivent leur projet ou y renoncent. Enfin vient le moment où la queue, privée de tout charlatanisme et réduite à sa propre substance, ne glisse plus qu'avec peine, et finit enfin par trahir son propriétaire qui se débat, grogne, crie inutilement, et se voit par acclamation générale adjugé à son vainqueur.

Cette fois, la course suivit sa progression ordinaire. L'infortuné cochon se débarrassa avec la plus grande facilité de ses premiers poursuivants, et quoique gêné par ses liens, commença à gagner du champ sur le commun des martyrs. Mais une douzaine des meilleurs et des plus vigoureux coureurs s'acharnèrent à ses trousses, se succédant après la queue du pauvre animal avec une rapidité qui ne lui donnait pas un instant de relâche, et qui devait lui indiquer que, quoique bravement retardé, l'instant de sa défaite approchait. Enfin, cinq ou six de ses antagonistes essoufflés, haletants, l'abandonnèrent encore. Mais à mesure que le nombre des prétendants diminuait, les chances de ceux qui tenaient

bon augmentant, ceux-ci redoublèrent de vigueur et d'adresse, encouragés qu'ils étaient d'ailleurs par les cris des spectateurs.

Au nombre des prétendants et parmi ceux qui paraissaient résolus à pousser l'aventure jusqu'au bout se trouvaient deux de nos anciennes connaissances. C'étaient Antonio, le Malaï, et Miko-Miko, le Chinois. Tous deux suivaient le cochon depuis le point du départ, et ne l'avaient pas quitté une minute : plus de cent fois déjà la queue leur avait glissé dans la main, mais à chaque fois ils avaient senti le progrès qu'ils faisaient ; et ces tentatives infructueuses, loin de les décourager, les avaient enflammés d'un nouveau courage. Enfin, après avoir lassé tous leurs concurrents, ils arrivèrent à n'être plus qu'eux deux. Ce fut alors que la lutte devint véritablement intéressante, et que les paris s'établirent sérieusement.

La course dura encore dix minutes à peu près ; de sorte qu'après avoir fait le tour presque entier du Champ-de-Mars, le cochon en était revenu à ce qu'on appelle en terme de chasse son lancer, hurlant, grognant, se retournant sans que cette héroïque défense parût intimider le moins du monde ses deux ennemis, qui alternaient à sa queue avec une régularité digne des bergers de Virgile. Enfin, un instant, Antonio arrêta le fuyard, et l'on crut Antonio vainqueur. Mais l'animal, rassemblant toute sa force, donna une si vigoureuse secousse, que, pour la centième fois, la queue glissa encore entre les mains du Malaï : Miko-Miko, qui était aux aguets, s'en saisit aussitôt, et toutes les chances qu'avaient paru avoir Antonio tournèrent en sa faveur. On le vit alors, digne des espérances qu'avaient mises en lui une partie des spectateurs, se cramponner des deux mains, se roidir, se laisser traîner, en réagissant de toutes ses forces, suivi par le Malaï, qui secouait la tête en signe qu'il regardait la partie comme perdue, mais qui en tout cas se tenait prêt à lui succéder, côtoyant le cochon, laissant pendre ses longs bras, et frottant, presque sans avoir besoin de se baisser, ses mains contre le sable, afin de leur donner plus de ténacité. Malheureusement une si honorable opiniâtreté parut bientôt inutile. Miko-Miko semblait sur le point de remporter le prix. Après avoir traîné pendant l'espace de dix pas le Chinois à sa suite, le cochon paraissait s'avouer vaincu, et venait de s'arrêter, tirant en avant, mais retenu par une force égale qui tirait en arrière ; or comme deux forces égales se neutralisent, le cochon et le Chinois restèrent un instant immobiles, faisant chacun de son côté de visibles et violents efforts, l'un pour continuer d'avancer, l'autre pour demeurer en place, le tout aux grands applaudissements de la multitude. Cela durait ainsi depuis quelques secondes, et tout faisait penser que cela durerait le temps voulu, quand tout à coup on vit les deux antagonistes se séparer violemment. L'animal alla rouler en avant, Miko-Miko alla rouler en arrière, accomplissant tous les deux le même mouvement, avec cette seule différence que l'un roulait sur le ventre et que l'autre roulait sur le dos. Aussitôt, Antonio s'élança joyeux, et aux cris d'encouragement de tous ceux qui avaient intérêt à ce qu'il gagnât, certain cette fois de la victoire. Mais sa joie ne fut pas longue et son désappointement fut cruel. Au moment de saisir l'animal par le membre désigné sur le programme, il chercha vainement. Le malheureux cochon n'avait plus de queue. La queue était restée aux mains de Miko-Miko qui se relevait triomphant, montrant son trophée, et en appelant à l'impartialité du public.

Le cas était nouveau. On en appela à la conscience des juges, qui délibérèrent un instant et déclarèrent à la majorité de trois voix sur deux : qu'attendu que Miko-Miko eût incontestablement arrêté l'animal, si l'animal n'eût préféré se séparer de sa queue, Miko-Miko devait être considéré comme vainqueur.

En conséquence, le nom de Miko-Miko fut proclamé, et l'autorisation lui fut donnée de s'emparer du prix qui lui appartenait. Ce à quoi le Chinois, qui avait compris par signe, répondit en saisissant sa propriété par les pattes de derrière, et en le faisant marcher devant lui comme on pousse une brouette.

Quant à Antonio, il se retira en grommelant dans la foule qui lui fit, avec cet instinct de justice qui la caractérise, l'accueil honorable que la foule fait toujours aux grandes infortunes.

Il y eut alors parmi les spectateurs, comme cela arrive toujours à la fin d'un spectacle quelconque qui a tenu les assistants attentifs, une grande rumeur et un grand mouvement ; mais l'une et l'autre se calmèrent bientôt à cette annonce que la course aux sacs allait commencer, et chacun reprit sa place, trop content du premier spectacle qui venait d'avoir lieu pour risquer de rien perdre du second.

La distance à parcourir par les concurrents était depuis le mille dreaper jusqu'à la tribune du gouverneur, c'est-à-dire à peu près cent cinquante pas. Au signal donné, les coureurs, au nombre de cinquante, sortirent en sautillant d'une case élevée pour leur servir de retraite, et vinrent se ranger sur une seule ligne.

Que l'on ne s'étonne pas du nombre considérable de concurrents qui se présentaient pour cette course : le prix était, comme nous l'avons dit, un magnifique parapluie, et un parapluie aux colonies, et surtout à l'île de France, a toujours été l'objet de l'ambition des nègres. D'où leur vient cette idée parvenue chez eux à l'état de monomanie, je n'en sais rien, et de plus savants que moi ont fait là-dessus de profondes et infructueuses recherches. C'est un fait que nous consignons purement et simplement, sans en établir la cause. Le gouverneur avait donc été parfaitement conseillé lorsqu'il avait choisi ce meuble comme prix de la course au sac.

Il n'y a aucun de nos lecteurs qui n'ait vu au moins une fois dans sa vie une course pareille : chacun des prétendants au prix est emboîté dans un sac, dont l'orifice se ferme à son cou, et qui lui enveloppe bras et jambes. Là, il ne s'agit plus de courir, mais de sauter : or ce genre de course, ordinairement fort grotesque, le devenait encore davantage en cette circonstance, car sa bouffonnerie s'augmentait des étranges têtes qui surmontaient ces sacs, et qui présentaient un curieux assortiment de couleurs différentes, cette course comme celle du cochon étant abandonnée aux nègres et aux Indiens.

Au premier rang de ceux à qui de nombreuses victoires dans ce genre avaient fait une réputation, on citait Télémaque et Bijou, qui, ayant hérité des haines des maisons auxquelles ils appartenaient, se rencontraient rarement sans échanger quelques injures qui souvent même, disons-le à la gloire de leur courage, dégénéraient en vigoureuses gourmades; mais cette fois, comme les mains n'étaient pas libres et que les pieds étaient prisonniers, ils se contentaient de se faire de gros yeux blancs, séparés qu'ils étaient d'ailleurs par trois ou quatre de leurs camarades. Au moment de partir, un cinquante-et-unième concurrent sortit à son tour en sautillant de la cabane et vint se joindre à la bande : c'était le vaincu de la course précédente, Antonio le Malaï.

Au signal donné, tous partirent comme une bande de kanguroo, sautant de la façon la plus grotesque, se heurtant, se culbutant, roulant, se relevant, se heurtant de nouveau et retombant encore. Pendant les soixante premiers pas, il fut impossible de rien préjuger sur le futur vainqueur; une douzaine de coureurs se suivaient encore de si près, et les chutes étaient si inattendues et changeaient tellement la face des choses que, comme s'ils eussent été sur le chemin du paradis, en un instant les premiers se trouvaient être les derniers, et les derniers les premiers. Cependant, il faut le dire, parmi les plus expérimentés et presque constamment à la tête des autres, on remarquait Télémaque, Bijou et Antonio. A cent pas du point de départ, ils restaient seuls, et toute la question allait évidemment se débattre entre eux trois.

Antonio, avec sa finesse habituelle, avait promptement reconnu, aux regards furieux qu'ils se lançaient, la haine que Bijou et Télémaque nourrissaient l'un pour l'autre, et il avait compté sur cette haine rivale autant pour le moins que sur sa légèreté personnelle. Aussi comme le hasard avait fait qu'il se trouvait placé entre eux deux, et que par conséquent il les séparait, le rusé Malaï avait profité d'une des nombreuses chutes qu'il avait faites pour prendre un des côtés et laisser les deux antagonistes en voisinage l'un de l'autre : ce qu'il avait prévu arriva. A peine Bijou et Télémaque eurent-ils vu disparaître l'obstacle qui les séparait qu'ils se rapprochèrent incontinent, se faisant des yeux de plus en plus terribles, grinçant des dents comme des singes qui se disputent une noix, et commençant à mêler des paroles amères à cette pantomime menaçante : heureusement, contenus qu'ils étaient chacun dans son sac, ils ne pouvaient passer des paroles aux actions; mais il était facile de voir à l'agitation de la toile que leurs mains éprouvaient de vives démangeaisons de venger les injures que se disaient leurs bouches. Aussi, emportés par leur haine mutuelle, s'étaient-ils rapprochés au point de se côtoyer, de sorte qu'à chaque bond, ils se coudoyaient, s'injuriant plus fort et se promettant bien que dès qu'ils seraient sortis de leurs fourreaux, une rencontre aurait lieu entre eux, bien autrement acharnée que toutes les rencontres précédentes : pendant ce temps, Antonio gagnait du terrain.

A la vue du Malaï qui avait pris cinq ou six pas d'avance sur eux, il y eut cependant entre les deux nègres une trêve d'un instant : tous deux essayèrent,

par des bonds plus gigantesques qu'ils n'en avaient encore faits, de regagner l'avantage perdu, et tous deux effectivement le regagnaient visiblement, et surtout Télémaque, lorsqu'une nouvelle chute amena encore pour Télémaque une nouvelle chance. Antonio tomba, et si vite que se fût relevé le Malaï, Télémaque se trouva le premier.

La chose était d'autant plus grave que l'on n'était plus qu'à une dizaine de pas du but, aussi Bijou poussa-t-il un véritable rugissement, et par un effort désespéré se rapprocha-t-il de son rival; mais Télémaque n'était pas homme à se laisser dépasser. Ainsi, il continua de bondir avec une élasticité croissante, si bien que chacun jurait déjà que c'était à lui qu'appartenait le parapluie. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Télémaque fit un faux pas, chancela un instant au milieu des cris de la multitude, et tomba; mais en tombant, fidèle à sa haine, il dirigea sa chute de manière à barrer le chemin à Bijou. Bijou, emporté par sa course, ne put se déranger, heurta Télémaque et roula à son tour sur la poussière.

Alors une même idée leur vint à tous deux en même temps : c'est que plutôt que de laisser triompher un rival, mieux valait que ce fût un tiers qui obtînt le prix. Aussi, au grand étonnement des spectateurs, les deux sacs, au lieu de se relever et de continuer leur course vers le but indiqué, furent-ils à peine sur leurs pieds qu'ils se ruèrent l'un contre l'autre, se gourmant autant que le leur permettait la prison de toile dans laquelle ils étaient renfermés, employant la tête à la manière des Bretons, et laissant Antonio continuer tranquillement sa course, libre de tout empêchement et débarrassé de tout rival, tandis que se roulant l'un sur l'autre, à défaut des pieds et des mains dont la disposition leur était interdite, ils se mordaient à belles dents.

Pendant ce temps, Antonio triomphant arrivait au but et gagnait le parapluie, qui lui fut remis incontinent et qu'il déploya aussitôt aux applaudissements de tous les assistants plus ou moins nègres, qui enviaient le bonheur de celui qui était assez heureux pour posséder un pareil trésor.

On sépara Bijou et Télémaque, qui pendant ce temps avaient continué de se dévorer à belles dents. Bijou en fut quitte pour une portion du nez, et Télémaque pour une partie de l'oreille.

C'était le tour des poneys : une trentaine de petits chevaux, tous originaires de Timor et de Pégu, sortirent de l'enceinte réservée, montés par des jockeys indiens, Madécasses ou Malais. Leur apparition fut saluée par une rumeur universelle, car cette course est encore une de celles qui récréent le plus la population noire de l'île. En effet, ces petits chevaux à demi sauvages, et presque indomptés, offrent dans leur indépendance beaucoup plus d'inattendu que les chevaux ordinaires. Aussi mille cris partaient-ils à la fois, encourageant les jockeys basanés, sous lesquels bondissait ce troupeau de démons, qu'il fallait toute la force et toute l'habileté de leurs cavaliers pour contenir, et qui menaçaient de ne pas attendre le signal pour peu que le signal se fît attendre. Le gouverneur fit donc un geste, et le signal fut donné.

Tous partirent, ou pour mieux dire s'envolèrent, car ils semblaient bien plutôt une bande d'oiseaux rasant le sol qu'un troupeau de quadrupèdes touchant la terre. Mais à peine furent-ils arrivés en face du tombeau Malartic, que, selon leur habitude, ils commencèrent à bolter, comme on dit en terme de course, c'est-à-dire que la moitié d'entre eux se déroba dans les bois noirs, emportant ses cavaliers malgré les efforts qu'ils faisaient pour les maintenir dans le Champ-de-Mars. Aux ponts, le tiers de ceux qui restaient disparut, si bien qu'en approchant du mille dreaper, il n'en restait plus que sept ou huit; encore deux ou trois, débarrassés de leurs jockeys, couraient-ils sans cavaliers.

Le course se composait de deux tours : ils passèrent donc devant le but sans s'arrêter, pareils à un tourbillon emporté par le vent; puis au tournant ils disparurent. On entendit de grands cris, puis des rires, puis plus rien, et l'on attendit vainement. Le reste des chevaux s'était dérobé, il n'en restait plus un seul en ligne : tous avaient disparu les uns dans les bois du château d'eau, les autres aux ruisseaux de l'enfoncement, les autres au pont : dix minutes se passèrent ainsi.

Puis tout à coup, à la pente montante, on vit reparaître un cheval sans cavalier; celui-là était entré dans la ville, avait tourné devant l'église et était revenu par une des rues aboutissant au Champ-de-Mars, et il continuait sa course sans être guidé, à son caprice, par instinct; tandis que peu à peu, et derrière lui, on voyait poindre les autres revenant de tous côtés, mais revenant trop tard; en un clin d'œil le premier qui avait reparu franchit la distance qui le séparait du but, le dépassa d'une cinquantaine de

pas, puis s'arrêta de lui-même comme s'il eût compris qu'il avait gagné.

Le prix, comme nous l'avons dit, était un beau fusil de Menton, lequel fut remis au propriétaire de l'intelligent animal. C'était un colon nommé M. Saunders.

Pendant ce temps, les autres arrivaient de tous côtés, pareils à des pigeons effarouchés par un épervier, et qui, en bande, reviennent un à un au colombier.

Il y en eut sept ou huit qui se perdirent et qu'on ne retrouva que le lendemain ou le surlendemain.

C'était le tour de la véritable course : aussi y eut-il une trêve d'une demi-heure : on distribua des programmes, et pendant ce temps-là les paris s'établirent.

Au nombre des parieurs les plus acharnés était le capitaine Van den Broek ; en descendant de son bâtiment, il avait été droit chez Vigier, le premier orfévre de la ville, renommé pour son auvergnate probité, et il avait échangé contre des banks-notes et de l'or pour une centaine de mille francs de diamants : aussi faisait-il face aux plus hardis sportmen, tenant tout, et, ce qui était le plus étonnant, tenant tout sur un cheval dont le nom même était inconnu dans l'île, et qui s'appelait Antrim.

Il y avait quatre chevaux inscrits :

Restauration, au colonel Dreaper ;

Virginie, à M. Rondeau de Courcy ;

Gester, à M. Henri de Malmédie ;

Et Antrim, à M. ** (le nom était remplacé par deux étoiles).

Le plus fort des paris s'était porté sur Gester et sur Restauration qui, aux courses de l'année précédente, avaient eu les honneurs de la journée. Cette fois on comptait encore plus sur eux; montés qu'ils étaient par leurs maîtres, excellents cavaliers tous deux ; quant à Virginie, c'était la première fois qu'elle courait.

Cependant, et malgré l'avis charitable qu'on lui avait donné qu'il agissait en véritable fou, le capitaine Van den Broek continuait à parier pour Antrim, ce qui ne laissait pas que d'exciter la curiosité à l'endroit de ce cheval et de ce maître inconnus.

Comme les chevaux étaient montés par leurs propriétaires, les cavaliers ne devaient point être pesés ; on ne s'étonna donc point de ne voir sous la tente ni Antrim, ni le gentilhomme qui se cachait sous le signe hyéroglyphique qui remplaçait son nom, et chacun pensait qu'au moment du départ il apparaîtrait tout à coup et viendrait prendre place dans les rangs des deux rivaux.

En effet, au moment où les chevaux et les cavaliers sortirent de l'enceinte, on vit accourir du côté du camp Malabar celui qui, depuis que les programmes avaient été distribués, était l'objet de la curiosité générale ; mais son aspect, au lieu de fixer les incertitudes, ne fit que les augmenter : il était vêtu d'un costume égyptien dont on apercevait les broderies sous un burnous qui lui cachait la moitié du visage; il montait à la manière arabe, c'est-à-dire avec les étriers courts, son cheval caparaçonné à la turque. Au reste, il était dès la première vue évident pour tout le monde que c'était un cavalier consommé; de son côté Antrim, car personne à la première vue ne douta que ce fût le cheval engagé sous ce nom qui venait de paraître; de son côté, disons-nous, Antrim parut justifier la confiance qu'avait d'avance eue en lui le capitaine Van den Broek, tant il paraissait fin, assoupli et identifié avec son maître.

Nul ne reconnut ni le cheval ni le cavalier, mais comme on s'était inscrit chez le gouverneur, et qu'il n'y avait pas d'inconnu pour lui, on respecta l'incognito du nouvel arrivant : une seule personne soupçonna peut-être quel était ce cavalier, et se pencha en rougissant en avant pour s'assurer de la vérité. Cette personne, c'était Sara.

Les coureurs se placèrent en ligne ; ils étaient quatre seulement, comme nous l'avons dit, car la réputation de Gester et de Restauration avait écarté tous les autres concurrents ; chacun pensait donc que la question allait se débattre entre eux deux.

Comme il n'y avait qu'une course de gentlemen, les juges avaient décidé, pour que le plaisir des spectateurs durât plus longtemps, que l'on ferait deux tours au lieu d'un; chaque cheval avait donc à parcourir l'espace de trois milles à peu près, c'est-à-dire une lieue, ce qui donnait d'autant plus de chances aux chevaux de fond.

Au signal donné, tous partirent; mais, comme on le sait, en pareille circonstance les débuts ne laissent rien préjuger. A la moitié du premier tour, Virginie qui, nous le répétons, courait pour la première fois, avait gagné une avance de près de trente pas, et était à peu près côtoyée par Antrim, tandis que Restauration et Gester restaient en arrière, visiblement retenus par leurs cavaliers. A la pente montante, c'est-à-dire aux deux tiers du cercle à

peu près, Antrim avait gagné une demi-longueur, tandis que Restauration et Gester s'étaient rapprochés de dix pas; ils allaient donc repasser et chacun se penchait en avant, battant des mains et encourageant les coureurs, lorsque, soit hasard, soit intention, Sara laissa tomber son bouquet. L'inconnu le vit, et, sans ralentir sa course, avec une adresse merveilleuse, en se laissant couler sous le ventre de son cheval, à la manière des cavaliers arabes qui ramassent le djerid, il ramassa le bouquet tombé, salua sa belle propriétaire et continua son chemin, ayant perdu à peine dix pas qu'il ne parut pas le moins du monde se préoccuper de reprendre.

Au milieu du second tour, Virginie était rejointe par Restauration, que Gester suivait à une longueur, tandis qu'Antrim demeurait toujours à sept ou huit pas en arrière; mais comme son cavalier ne le pressait ni de la cravache ni de l'éperon, on comprenait que ce petit retard ne signifiait rien, et qu'il rattraperait la distance perdue quand il le jugerait convenable.

Aux ponts, Restauration rencontra un caillou et roula avec son cavalier qui, n'ayant point perdu les étriers, voulut d'un mouvement de main la remettre sur pied. Le noble animal fit un effort, se releva et retomba presque aussitôt; Restauration avait la jambe cassée.

Les trois autres concurrents poursuivirent leur course; Gester alors tenait la tête, Virginie le suivait à deux longueurs, et Antrim côtoyait Virginie. Mais, à la pente montante, Virginie commençait à perdre, tandis que Gester maintenait son avantage, et qu'Antrim, sans effort aucun, commençait à gagner. Arrivé au mille dreaper, Antrim n'était plus qu'à une longueur en arrière de son rival, et Henri, se sentant gagné, commençait à fouetter Gester. Les vingt-cinq mille spectateurs de cette belle course applaudissaient, faisant flotter leurs mouchoirs, encourageant les concurrents. Alors l'inconnu se pencha sur le cou d'Antrim, prononça quelques mots en arabe, et comme si l'intelligent animal eût pu comprendre ce que lui disait son maître, il redoubla de vitesse. On n'était plus qu'à vingt-cinq pas du but, on était en face de la première tribune, Gester dépassait toujours Antrim d'une tête, lorsque l'inconnu, voyant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, enfonça ses deux éperons dans le ventre de son cheval, et, se dressant sur ses étriers, en rejetant le capuchon de son burnous en arrière :

« M. Henri de Malmédie, dit-il à son concurrent, pour deux insultes que vous m'avez faites, je ne vous en rendrai qu'une, mais j'espère qu'elle vaudra bien les vôtres. »

Et levant le bras à ces mots, George, car c'était lui, sangla la figure de Henri de Malmédie d'un coup de cravache.

Puis enfonçant les éperons dans le ventre d'Antrim il arriva le premier au but de deux longueurs de cheval, mais au lieu de s'y arrêter pour réclamer le prix, il continua sa course et disparut, au milieu de la stupéfaction générale, dans les bois qui entourent le tombeau Malartic.

George avait raison : en échange des deux insultes qui lui avaient été faites par M. de Malmédie, à quatorze ans de distance, il venait d'en rendre une seule, mais publique, terrible, sanglante, et qui décidait de tout son avenir, car c'était non-seulement une provocation à un rival, mais une déclaration de guerre à tous les blancs.

George se trouvait donc par la marche irrésistible des choses en face de ce préjugé qu'il était venu chercher de si loin, et ils allaient lutter corps à corps comme deux ennemis mortels.

XVIII

LAÏZA.

George, retiré dans l'appartement qu'il avait fait meubler pour lui dans l'habitation de son père à Moka, réfléchissait à la position dans laquelle il venait de se placer, lorsqu'on lui annonça qu'un nègre le demandait. Il crut tout naturellement que c'était quelque message de M. Henri de Malmédie, et ordonna que l'on fit entrer le messager.

A la première vue de celui qui le demandait, George reconnut qu'il s'était trompé; il avait un vague souvenir d'avoir rencontré cet homme quelque part, cependant il ne pouvait dire où.

« Vous ne me reconnaissez pas? dit le nègre.

— Non, répondit George, et cependant nous nous sommes déjà vus, n'est-ce pas?

— Deux fois, reprit le nègre.

— Où cela?

— La première, à la rivière Noire, quand vous sauvâtes la jeune fille; la seconde...

— C'est juste, interrompit George, je me rappelle ; et la seconde ?

— La seconde, interrompit à son tour le nègre, la seconde, quand vous nous avez rendus la liberté. Je me nomme Laïza, et mon frère se nomme Nazim.

— Et qu'est devenu ton frère?

— Nazim, esclave, avait voulu fuir pour retourner à Anjouan. Nazim, libre grâce à vous, est parti et doit être à cette heure près de notre père. Merci pour lui !

— Et quoique libre, tu es resté, toi, demanda George ; c'est étrange.

— Vous allez comprendre cela, dit le nègre en souriant.

— Voyons, répondit George, qui malgré lui commençait à prendre intérêt à cette conversation.

— Je suis fils de chef, reprit le nègre. Je suis de sang mêlé arabe et zanguebar, je n'étais donc pas né pour être esclave. »

George sourit de l'orgueil du nègre, sans songer que cet orgueil était le frère cadet du sien.

Le nègre continua sans voir ou sans remarquer ce sourire.

« Le chef de Querimbo m'a pris dans une guerre et m'a vendu à un négrier, qui m'a vendu à M. de Malmédie. J'ai offert, si l'on voulait envoyer un esclave à Anjouan, de me racheter pour vingt livres de poudre d'or. On n'a pas cru à la parole d'un nègre, on m'a refusé. J'ai insisté quelque temps, puis... il s'est fait un changement dans ma vie, et je n'ai plus pensé à partir.

— M. de Malmédie t'a traité comme tu méritais de l'être? demanda George.

— Non, ce n'est pas cela, répondit le nègre. Trois ans après, mon frère Nazim fut pris à son tour et vendu comme moi, et par bonheur au même maître que moi; mais n'ayant pas les mêmes raisons que moi pour rester ici, il a voulu fuir. Tu sais le reste, puisque tu l'as sauvé. J'aimais mon frère comme mon enfant, et toi, continua le nègre en croisant ses mains sur sa poitrine et en s'inclinant, je t'aime maintenant comme mon père. Or voilà ce qui se passe; écoute, cela t'intéresse comme nous. Nous sommes ici quatre-vingt mille hommes de couleur et vingt mille blancs.

— Je les ai comptés déjà, dit George en souriant.

— Je m'en doutais, répondit Laïza.

— Sur ces quatre-vingt mille, vingt mille au moins sont en état de porter les armes; tandis que les blancs, y compris les huit cents soldats anglais en garnison, peuvent à peine réunir quatre mille hommes.

— Je le sais encore, dit George.

— Eh bien ! devinez-vous ? demanda Laïza.

— J'attends que tu t'expliques.

— Oh ! nous sommes décidés à nous débarrasser des blancs. Nous avons assez souffert pour avoir, Dieu merci ! le droit de nous venger.

— Eh bien? demanda George.

— Eh bien ! nous sommes prêts, répondit Laïza.

— Qui vous arrête alors, et pourquoi ne vous vengez-vous pas ?

— Il nous manque un chef, ou plutôt, on nous en propose deux ; mais ni l'un ni l'autre de ces deux hommes ne convient à une pareille entreprise.

— Et quels sont-ils ?

— L'un est Antonio le Malaï. »

George laissa errer sur ses lèvres un sourire de mépris.

« Et l'autre? demanda-t-il.

— L'autre est moi, » répondit Laïza.

George regarda en face cet homme qui donnait aux blancs cet exemple étrange de modestie de reconnaître qu'il n'était pas digne du rang auquel il était appelé.

« L'autre est toi ?... reprit le jeune homme.

— Oui, répondit le nègre ; mais il ne faut pas deux chefs pour une pareille entreprise : il en faut un seul.

— Ah ! ah ! fit George, qui crut comprendre que Laïza ambitionnait le suprême commandement.

— Il en faut un seul suprême, absolu, et dont la supériorité ne puisse être discutée.

— Mais où trouver cet homme? demanda George.

— Il est trouvé, répondit Laïza en regardant fixement le jeune mulâtre ; seulement acceptera-t-il?

— Il risque sa tête, dit George.

— Et nous, ne risquons-nous rien? demanda Laïza.

— Mais quelle garantie lui donnerez-vous?

— La même qu'il nous offrira, un passé de persécution et d'esclavage, un avenir de vengeance et de liberté.

— Et quel plan avez vous conçu ?

— Demain, après la fête du yamsé, quand les blancs, fatigués des plaisirs de la journée, se seront retirés après avoir vu brûler le gouln, les lascars

resteront seuls sur les bords de la rivière des Lataniers, alors de tous côtés arriveront Africains, Malais, Madécasses, Malabars, Indiens, tous ceux qui sont entrés dans la conspiration, enfin là ils éliront un chef, et ce chef les dirigera. Eh bien! dites un mot, et ce chef ce sera vous.

— Et qui t'a chargé de me faire cette proposition? » demanda George.

Laïza sourit dédaigneusement.

« Personne, dit-il.

— Alors l'idée vient de toi?

— Oui.

— Et qui te l'a inspirée?

— Vous-même.

— Comment! moi-même?

— Vous ne pouvez arriver à ce que vous désirez que par nous.

— Et qui t'a dit que je désirais quelque chose.

— Vous désirez épouser la rose de la rivière Noire, et vous haïssez M. Henri de Malmédie! Vous désirez posséder l'une, vous voulez vous venger de l'autre! Nous seuls pouvons vous en offrir les moyens; car on ne consentira pas à vous donner l'une pour femme, et l'on ne permettra pas à l'autre de devenir votre adversaire.

— Et qui t'a dit que j'aimais Sara?

— Je l'ai vu.

— Tu te trompes! »

Laïza secoua tristement la tête.

« Les yeux de la tête se trompent quelquefois, dit-il, ceux du cœur, jamais.

— Serais-tu mon rival? demanda George avec un sourire dédaigneux.

— Il n'y a de rival que celui qui a l'espoir d'être aimé, répondit le nègre en soupirant, et la rose de la rivière Noire n'aimera jamais le lion d'Anjouan.

— Alors tu n'es pas jaloux.

— Vous lui avez sauvé la vie, et sa vie vous appartient, c'est trop juste; moi, je n'ai pas même eu le bonheur de mourir pour elle, et cependant, ajouta le nègre en regardant George fixement, croyez-vous que j'aie fait ce qu'il fallait pour cela?

— Oui, oui, murmura George, oui, tu es brave; mais les autres, puis-je compter sur eux?

— Je ne puis répondre que de moi, dit Laïza, et j'en réponds; donc tout ce que l'on peut faire avec un homme courageux, fidèle et dévoué, tu le feras avec moi.

— Tu m'obéiras le premier?

— En toutes choses.

— Même en ce qui regardera... George s'interrompit en regardant Laïza.

— Même en ce qui regardera la rose de la rivière Noire, dit le nègre, continuant la pensée du jeune homme.

— Mais d'où te vient ce dévouement pour moi?

— Le cerf d'Anjouan allait mourir sous les coups de ses bourreaux et tu as racheté sa vie. Le lion d'Anjouan était dans les chaînes et tu lui as rendu la liberté. Le lion est non-seulement le plus fort, mais encore le plus généreux des animaux; et c'est parce qu'il était fort et généreux, continua le nègre en croisant les bras et en relevant orgueilleusement la tête, qu'on a appelé Laïza le lion d'Anjouan.

— C'est bien, dit George en tendant la main au nègre. Je demande un jour pour me décider.

— Et quelle chose amènera votre acceptation ou votre refus?

— J'ai insulté aujourd'hui grièvement, publiquement, mortellement M. de Malmédie.

— Je le sais, j'étais là, dit le nègre.

— Si M. de Malmédie se bat avec moi, je n'ai rien à dire.

— Et s'il refuse de se battre, demanda en souriant Laïza.

— Alors je suis à vous, car comme on le sait brave, comme il a déjà eu avec les blancs deux duels, dans l'un desquels il a tué son adversaire, il aura ajouté une troisième insulte aux deux insultes qu'il m'a déjà faites, et alors la mesure sera comblée.

— Alors, tu es notre chef, dit Laïza: le blanc ne se battra pas avec le mulâtre. »

George fronça le sourcil, car il avait déjà eu cette idée. Mais aussi, comment le blanc garderait-il le stigmate de honte que le mulâtre lui a imprimé sur le visage?

En ce moment Télémaque entra, les mains sur son oreille, dont Bijou, comme nous l'avons dit, avait enlevé une partie.

« Maître, dit-il, le capitaine hollandais, i demande à parler à li.

— Le capitaine Van den Broek? demanda George.

— Oui.

— C'est bien! » dit George; puis, se retournant vers Laïza: « Attends-moi ici, dit-il, je reviens; ma réponse sera probablement plus prompte que je ne l'espérais. »

George sortit de la chambre où était Laïza et entra les bras ouverts dans celle où était le capitaine.

« Eh bien ! frère, dit le capitaine, tu m'avais donc reconnu ?

— Oui, Jacques, et je suis heureux de t'embrasser, surtout en ce moment.

— Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que tu n'eusses pas eu ce plaisir à ce voyage-ci.

— Comment ?...

— Je devrais être parti.

— Pourquoi ?...

— Le gouverneur m'a l'air d'un vieux renard de mer.

— Dis un loup, dis un tigre de mer, Jacques ; le gouverneur est le fameux commodore Williams Murrey, l'ancien capitaine du *Leycester*.

— Du *Leycester !* j'aurais dû m'en douter ; alors nous avions un vieux compte à régler ensemble, et je comprends tout.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Il est arrivé que le gouverneur, après les courses, est venu gracieusement à moi, et m'a dit : « Capitaine Van den Broek, vous avez une bien belle goëlette. » Jusque-là, il n'y avait rien à dire, mais il ajouta : « Est-ce que demain je pourrais avoir l'honneur de la visiter ? »

— Il se doute de quelque chose.

— Oui, et moi qui comme un niais ne me doutais de rien, j'ai fait la roue et je l'ai invité à venir déjeuner à bord, ce qu'il a accepté.

— Eh bien ?

— Eh bien ! en revenant tout ordonner pour le susdit déjeuner, je me suis aperçu que de la montagne de la Découverte on faisait des signaux en mer. Alors j'ai commencé à comprendre que les signaux pourraient bien être faits en mon honneur. Je suis donc monté sur la montagne, et ma lunette à la main j'ai inspecté l'horizon ; en cinq minutes, j'ai été fixé ; il y avait à une vingtaine de milles un bâtiment qui répondait à ces signaux.

— C'était *le Leycester*.

— Justement ; on veut me bloquer, mais tu comprends, Jacques n'est pas venu au monde hier, le vent est sud-sud-est, de sorte que le bâtiment ne peut rentrer au Port-Louis qu'en courant des bordées. Or à ce métier-là, il lui faut une douzaine d'heures au moins pour être à l'île des Tonneliers ; moi, pendant ce temps, je file et je viens te chercher pour filer avec moi.

— Moi ! et quelle raison ai-je de partir ?

— Ah ! c'est juste, je ne t'ai rien dit encore. Ah çà ! quelle diable d'idée as-tu donc eue de couper la figure de ce joli garçon d'un coup de cravache ! ce n'est pas poli cela.

— Cet homme, ne sais-tu donc pas qui il est ?

— Si fait, puisque je pariais mille louis contre lui. A propos, Antrim est un fier cheval, et tu lui feras mille compliments de ma part.

— Eh bien ! tu ne te rappelles pas que ce même Henri de Malmédie, il y a quatorze ans, le jour du combat...

— Après ? »

George releva ses cheveux et montra à son frère la cicatrice de son front.

« Ah ! oui, c'est vrai, s'écria Jacques ; mille tonnerres ! tu as de la rancune, j'avais oublié toute cette histoire. Mais, d'ailleurs, autant que je puis me rappeler, cette petite gentillesse de sa part lui a valu de la mienne un coup de poing qui valait bien son coup de sabre.

— Oui, et j'avais oublié cette première insulte, ou plutôt j'étais prêt à la lui pardonner lorsqu'il m'en a fait une seconde.

— Laquelle ?

— Il m'a refusé la main de sa cousine.

— Oh ! tu es adorable, toi, ma parole d'honneur ; voilà un père et un fils qui élèvent une héritière comme une caille en mue, pour la plumer à leur aise par un bon mariage, et quand la caille est grasse à point, arrive un braconnier qui veut la prendre pour lui. Allons donc, est-ce qu'il pouvait faire autrement que de te la refuser, sans compter, mon cher, que nous sommes des mulâtres, pas autre chose.

— Aussi n'est-ce point ce refus que j'ai regardé comme une injure ; mais, dans la discussion, il a levé une baguette sur moi.

— Ah ! dans ce cas, il a eu tort ; alors tu l'as assommé ?

— Non, dit George en riant des moyens de conciliation qui se présentaient toujours en pareille circonstance à l'esprit de son frère ; non, je lui ai demandé satisfaction.

— Et il a refusé, c'est juste, nous sommes des mulâtres ; nous battons quelquefois les blancs, c'est vrai, mais les blancs ne se battent pas avec nous, fi donc !...

— Et alors je lui ai promis, moi, que je le forcerais bien de se battre.

— Et c'est pour cela que tu lui as envoyé en pleine course *coram populo*, comme nous disions au collége Napoléon, un coup de cravache à travers la figure ; ce n'était pas mal imaginé, et le moyen a, ma foi ! manqué de réussir.

— A manqué ! que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'effectivement la première idée de M. de Malmédie avait été de se battre ; mais personne n'a voulu lui servir de témoin, et ses amis lui ont déclaré qu'un pareil duel était impossible.

— Alors il gardera le coup de cravache que je lui ai donné ; il est libre.

— Oui, mais on te garde autre chose à toi.

— Et que me garde-t-on? demanda George en fronçant le sourcil.

— Comme malgré tout ce qu'on pouvait lui dire, l'entêté voulait absolument se battre, il a fallu, pour le faire renoncer à ce duel, qu'on lui promit une chose.

— Et quelle chose lui a-t-on promise?

— Qu'un de ces soirs, pendant que tu serais à la ville, on s'embusquerait à huit ou dix sur la route de Moka, qu'on te surprendrait au moment où tu t'y attendrais le moins, qu'on te coucherait sur une échelle, et qu'on te donnerait vingt-cinq coups.

— Les misérables ! mais c'est le supplice des nègres?

— Eh bien ! que sommes-nous donc, nous autres mulâtres? des nègres blancs, pas autre chose.

— Ils lui ont promis cela? répéta George.

— Formellement.

— Tu en es sûr?

— J'y étais. On me prenait pour un brave Hollandais ; pour un pur sang, on ne se défiait pas de moi.

— C'est bien, dit Gorge, mon parti est pris.

— Tu pars avec moi?

— Je reste.

— Écoute, dit Jacques en posant la main sur l'épaule de George ; crois-moi, frère ; suis le conseil d'un vieux philosophe : ne reste pas, suis-moi.

— Impossible, j'aurais l'air de fuir ; d'ailleurs, j'aime Sara.

— Tu aimes Sara. Qu'est-ce que cela veut dire : j'aime Sara?

— Cela veut dire qu'il faut que je possède cette femme ou que je meure.

— Écoute, George : moi, je ne comprends pas toutes ces subtilités ; il est vrai que je n'ai jamais été amoureux que de mes passagères, qui en valent bien d'autres, crois-moi, et quand tu en auras tâté, tu troqueras, vois-tu, quatre femmes blanches pour une femme des îles Lomores, par exemple. J'en ai six dans ce moment-ci dont je te donne le choix.

— Merci, Jacques, mais je te le répète, je ne puis pas quitter l'île de France.

— Et moi, je te répète que tu as tort. L'occasion est belle, tu ne la retrouveras pas. Je pars cette nuit, à une heure, sans tambour ni trompette ; viens avec moi, et demain nous serons à vingt-cinq lieues d'ici, et nous nous moquerons de tous les blancs de Maurice, sans compter que si nous en attrapons quelques-uns nous pourrons leur faire administrer par quatre de mes matelots la gratification qu'ils te réservaient.

— Merci, frère, répéta George ; c'est impossible.

— Alors, c'est bien ; tu es un homme : et quand un homme dit c'est impossible, c'est qu'effectivement cela ne se peut pas. Je partirai donc sans toi?

— Oui, pars ; mais ne t'éloigne pas trop, et tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

— Et que verrai-je? Une éclipse de lune...

— Tu verras s'allumer de la passe de Denorne au morne Brabant, et du Port-Louis à Manebourg, un volcan qui vaudra bien celui de l'île Bourbon.

— Ah ! ah ! ceci c'est autre chose ; tu as des idées pyrotechniques, à ce qu'il me paraît. Voyons, explique-moi un peu cela.

— J'ai que dans huit jours, ces blancs qui me menacent et me méprisent, ces blancs qui veulent me fouetter comme un nègre marron, ces blancs seront à mes pieds, voilà tout.

— Une petite révolte ! Je comprends, dit Jacques ; ce serait possible s'il y avait dans l'île seulement deux mille hommes comme mes cent cinquante lascars ; je dis lascars par habitude, car, Dieu merci ! il n'y en a pas un qui appartienne à cette misérable race : ce sont tous de bons Bretons, de braves Américains, de vrais Hollandais, de purs Espagnols, ce qu'il y a de mieux dans les quatre nations. Mais toi, qu'auras-tu pour soutenir ta révolte?

— Dix mille esclaves qui sont las d'obéir et qui veulent commander à leur tour.

— Des nègres? peuh !... fit Jacques avançant dédaigneusement la lèvre inférieure. Écoute, George :

mais je les connais bien, j'en vends ; ça supporte bien la chaleur, ça vit avec une banane, c'est dur au travail, ça a des qualités enfin, je ne veux pas déprécier ma marchandise, mais cela fait de pauvres soldats, vois-tu ? Tiens, pas plus tard qu'aujourd'hui, aux courses, le gouverneur me demandait mon avis sur les nègres.

— Comment cela ?

— Oui, il me disait : « Capitaine Van den Broek, vous qui avez beaucoup voyagé et qui me paraissez un excellent observateur, si vous étiez gouverneur de quelque île, et qu'il y eût une révolte de nègres, que feriez-vous? »

— Et qu'as-tu répondu?

— Moi, j'ai répondu : « Milord, je défoncerais dans les rues par lesquelles ils doivent passer une centaine de barriques d'arrach, et j'irais me coucher ma clef à ma porte. »

George se mordit les lèvres jusqu'au sang.

« Ainsi donc, pour la troisième fois, je te le répète, frère : viens avec moi, c'est ce que tu as de mieux à faire.

— Et moi, pour la troisième fois, frère, je te réponds : Impossible.

— Alors tout est dit ; embrasse-moi, George.

— Adieu, Jacques.

— Adieu, frère ; mais, crois-moi, ne te fie pas aux nègres.

— Ainsi, tu pars?

— Pardieu! oui. Oh ! je ne suis pas fier, moi, et je sais fuir dans l'occasion en pleine mer ; tant que *le Leycester* voudra, qu'il vienne m'offrir une partie de quilles, et il verra si je boude. Mais dans le port, sous le feu du fort Blanc et de la redoute Labourdonnaye, merci ! Ainsi, une dernière fois tu refuses?

— Je refuse.

— Adieu.

— Adieu. »

Les jeunes gens s'embrassèrent une dernière fois, Jacques entra chez son père qui, ignorant tout ce qui était arrivé, dormait tranquillement.

Quant à George, il passa dans la chambre où l'attendait Laïza.

« Eh bien? demanda le nègre.

— Eh bien! dit George, dis aux révoltés qu'ils ont un chef. »

Le nègre croisa ses mains sur sa poitrine, et sans demander autre chose, s'inclina profondément et sortit.

XIX

LE YAMSÉ

Les courses, comme nous l'avons dit, n'étaient qu'un épisode des fêtes du second jour ; aussi les courses finies, et vers les trois heures de l'après midi, toute la population barriolée qui couvrait la petite montagne s'achemina vers la plaine verte, tandis que les élégants et les élégantes qui avaient assisté au sport, tant en voiture qu'à cheval, rentraient dîner chez eux, pour en ressortir aussitôt après le repas et aller assister aux exercices des lascars.

Ces exercices consistent en une gymnastique symbolique, se composant de courses, de danses et de luttes, accompagnés de chants discords et de musique barbare, auxquels se mêlent dans la foule les clameurs des nègres industriels qui trafiquent pour leur compte ou pour celui de leurs maîtres, et qui vont criant les uns : « Bananes, bananes! les autres : Cannes, cannes! ceux-ci : Caillé, caillé! bon lait caillé! ceux-là : Kalou, kalou, bon kalou ! »

Ces exercices durent jusqu'à six heures du soir à peu près, puis à six heures du soir la petite procession, ainsi appelée pour la distinguer de la grande procession du lendemain, commence.

Alors, entre deux haies de spectateurs, les lascars s'avancent, les uns à moitié cachés sous des espèces de petites pagodes pointues, faites comme le grand goubn et qu'ils appellent aïdorés ; les autres armés de bâtons et de sabres émoussés, d'autres enfin, à moitié nus, sous des vêtements déchirés. Puis à un certain signe tous s'élancent : ceux qui portent les aïdorés se mettent à tourner sur eux-mêmes en dansant ; ceux qui portent les sabres et les bâtons commencent à combattre en voltigeant les uns autour des autres, portant et parant les coups avec une adresse merveilleuse ; enfin les derniers se frappent la poitrine et se roulent à terre avec l'apparence du désespoir, tous criant à la fois ou tour à tour : « Yamsé ! yamli ! O Hoseïn, ô Ali ! »

Pendant qu'ils se livrent à cette gymnastique religieuse, quelques-uns d'entre eux s'en vont offrant à tout venant du riz bouilli avec des plantes aromatiques.

Cette promenade dure jusqu'à minuit, puis à minuit, ils rentrent au camp malabar dans le même ordre qu'ils en sont sortis, pour n'en plus sortir que le lendemain à la même heure.

Mais le lendemain la scène changea et s'agrandit : après avoir fait dans la ville la même promenade que la veille, les lascars, à la nuit venue, rentrèrent au camp, mais pour aller chercher le gouhn, résultat de la réunion des deux bandes ; il était cette année plus grand et plus splendide que tous les précédents. Couvert des papiers les plus riches, les plus éclatants et les plus disparates, éclairé au dedans par de grandes masses de feu, au dehors par des lanternes de papiers de toutes couleurs suspendues à tous les angles et à toutes les anfractuosités, faisaient ruisseler sur ses vastes flancs des torrents de lumière changeante. Il s'avança porté par un grand nombre d'hommes, les uns placés dans l'intérieur, les autres à l'extérieur et qui tous chantaient une sorte de psalmodie monotone et lugubre; devant le gouhn marchaient des éclaireurs, balançant au bout d'une perche d'une dizaine de pieds des lanternes, des torches, des soleils et d'autres pièces d'artifice. Alors la danse des aïdorés et les combats corps à corps reprirent de plus belle. Les dévots aux robes déchirées recommencèrent à se frapper la poitrine en poussant des cris de douleur, auxquels toute la masse des lascars répondait par les cris alternés de : « Yamsé! Yamli! O Hoseïn! O ali! » cris encore plus prolongés et plus déchirants que les mêmes cris poussés la veille.

C'est que le gouhn qu'ils accompagnent cette fois est destiné à représenter à la fois la ville de Kerbelo près de laquelle périt Hoseïn, et le tombeau dans lequel furent enfermés ses restes : en outre un homme nu, peint en tigre, figurant le lion miraculeux qui, pendant plusieurs jours, veilla sur les dépouilles de Saint-Iman. De temps en temps il s'élançait sur les spectateurs en poussant des rugissements comme s'il eût voulu les dévorer. Mais un homme représentant son gardien, et qui marchait derrière lui, l'arrêtait au moyen d'une corde, tandis qu'un mollah placé devant lui le calmait par des paroles mystérieuses et par des gestes magnétiques.

Pendant plusieurs heures on promena le gouhn processionnellement dans la ville et autour de la ville, puis ceux qui le portaient prirent le chemin de la rivière des Lataniers, suivis de toute la population de Port-Louis. La fête tirait à sa fin, on allait enterrer le gouhn, et chacun voulait, après l'avoir accompagné dans son triomphe, l'accompagner aussi dans sa ruine.

Arrivés à la rivière des Lataniers, ceux qui portaient l'immense machine s'arrêtèrent sur le bord ; puis, à minuit sonnant, quatre hommes s'approchèrent avec quatre torches et mirent le feu aux quatre coins. A l'instant même les porteurs laissèrent tomber le gouhn dans la rivière.

Mais comme la rivière des Lataniers n'est qu'un torrent, et que le bras du gouhn trempait à peine dans l'eau, la flamme gagna rapidement toutes les parties supérieures, s'élança comme une immense spirale, et monta en tournoyant vers le ciel. Alors il y eut un moment étrangement fantastique, ce fut celui pendant lequel, à la clarté de cette lumière éphémère, mais vive, on vit ces trente mille spectateurs de toutes les races, poussant des cris dans toutes les langues et agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux. Groupés les uns sur la rive même, les autres sur les rochers environnants, ceux-ci s'enfonçant par masse plus sombre, à mesure qu'elle s'éloignait sous le couvert de la forêt ; ceux-là fermant l'immense cercle et montés dans leurs palanquins, dans leurs voitures, sur leurs chevaux. Pendant un moment, les eaux reflétèrent les feux qu'elles allaient éteindre ; pendant un moment, toute cette multitude houla comme une mer, Pendant un moment, les arbres s'allongèrent dans l'ombre comme des géants qui se lèvent. Pendant un moment enfin, on n'aperçut plus le ciel qu'à travers une vapeur rouge qui faisait ressembler chaque nuage qui passait à une vague de sang.

Puis bientôt la lumière décrut, toutes ces têtes se confondirent les unes avec les autres, les arbres parurent s'éloigner d'eux-mêmes et rentrer dans l'ombre. Le ciel pâlit, reprenant peu à peu sa teinte plombée; les nuages se succédèrent de plus en plus sombres. De temps en temps quelque partie épargnée jusque-là par l'incendie s'enflammait à son tour, et jetait sur le paysage et sur les spectateurs qui le peuplaient un éclair tremblant, puis s'éteignait pendant l'obscurité, plus grande qu'avant qu'il ne s'enflammât. Peu à peu toute l'ossature tomba en charbons ardents, faisant frissonner l'eau de la rivière ; enfin les dernières clartés s'éteignirent, et comme le ciel, ainsi que nous l'avons dit, était chargé de nuages, chacun se retrouva dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière qui l'avait précédée avait été plus grande.

Alors il arriva ce qui arrive toujours à la fin des fêtes publiques, et surtout après les illuminations ou les feux d'artifice : une grande rumeur se fit en-

tendre, et chacun parlant, riant, raillant, tira au plus vite vers la ville, les voitures partant au galop de leurs chevaux et les palanquins au trot de leurs nègres, tandis que les piétons, réunis par groupes babillards, marchaient à leur suite de leur pas le plus rapide.

Soit curiosité plus vive, soit flânerie naturelle à l'espèce, les nègres et les hommes de couleur restèrent les derniers; mais enfin, ils s'éloignèrent aussi à leur tour, les uns reprenant la route du camp malabar, les autres remontant la rivière, ceux-ci s'enfonçant dans la forêt, ceux-là suivant le bord de la mer.

Au bout de quelques instants la place fut entièrement déserte, et un quart d'heure s'écoula pendant lequel on n'entendit d'autre bruit que celui du murmure de l'eau roulant entre les rochers, et où l'on ne vit autre chose pendant les éclaircies des nuages que des chauves-souris gigantesques et au vol pesant, qui s'abattaient vers la rivière, comme pour éteindre du bout de leurs ailes les quelques charbons fumants encore à sa surface, et qui remontaient ensuite pour aller se perdre dans la forêt.

Bientôt cependant on entendit un léger bruit, et l'on vit s'avancer en rampant vers la rivière deux hommes, marchant l'un au-devant de l'autre, et venant, l'un du côté de la batterie Dumas, et l'autre du côté de la montagne Longue : quand ils ne furent plus séparés que par le torrent, ils se levèrent tous deux, échangèrent des signes, et tandis que l'un frappa trois coups dans ses mains, l'autre siffla trois fois.

Alors des profondeurs des bois, des angles des fortifications, des roches qui bordent le torrent, des mangliers qui s'inclinent sur le rivage de la mer, on vit sortir toute une population de nègres et d'Indiens, dont cinq minutes auparavant il eût été impossible de soupçonner la présence; seulement toute cette population était divisée en deux bandes bien distinctes, l'une composée rien que d'Indiens, l'autre composée tout entière de nègres.

Les Indiens se rangèrent autour de l'un des deux chefs arrivés les premiers : ce chef était un homme au teint olivâtre parlant l'idiome malaï.

Les nègres se rangèrent autour de l'autre chef, qui était un nègre comme eux, et qui parlait tour à tour l'idiome madécasse et mozambique.

L'un des deux chefs se promenait dans la foule, babillant, grondant, déclamant, gesticulant, type de l'ambitieux de bas étage, de l'intrigant vulgaire : c'était Antonio le Malaï.

L'autre, calme, immobile, presque muet, avare de paroles, sobre de gestes, semblait attirer les regards sans les chercher, véritable image de la force qui contient et du génie qui commande : c'était Laïza, le Lion d'Anjonan.

Ces deux hommes, c'étaient les chefs de la révolte; les dix mille métis qui les entouraient, c'étaient les conspirateurs.

Antonio parla le premier.

« Il y avait une fois, dit-il, une île gouvernée par des singes et habitée par des éléphants, par des lions, par des tigres, par des panthères et par des serpents. Le nombre des gouvernés était dix fois plus considérable que celui des gouvernants; mais les gouvernants avaient eu le talent, les rusés babouins qu'ils étaient, de désunir les gouvernés, de façon que les éléphants vivaient en haine avec les lions, les tigres, avec les panthères et les serpents, avec tous. Il en résultait que lorsque les éléplants levaient la trompe, les singes faisaient marcher contre eux les serpents, les panthères, les tigres et les lions; et si forts que fussent les éléphants, ils finissaient toujours par être vaincus. Si c'étaient les lions qui rugissaient, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les serpents, les panthères et les tigres, de sorte que si courageux que fussent les lions, ils finissaient toujours par être enchaînés; si c'étaient les tigres qui montraient les dents, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les lions, les serpents et les panthères, de sorte que si forts que fussent les tigres, ils finissaient toujours par être mis en cage. Si c'étaient les panthères qui bondissaient, les singes faisaient marcher contre elles les éléphants, les lions, les tigres et les serpents, de sorte que si agiles que fussent les panthères, elles finissaient toujours par être domptées; enfin si c'étaient les serpents qui sifflaient, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les lions, les tigres et les panthères, et les serpents, si rusés qu'ils fussent, finissaient toujours par être soumis. Il en résultait que les gouvernants, à qui cette ruse avait réussi cent fois, riaient sous cape toutes les fois qu'ils entendaient parler de quelque révolte, et employant aussitôt leur tactique habituelle, étouffaient les révoltés. Cela dura ainsi longtemps, bien longtemps, très-longtemps.

Mais un jour il arriva qu'un serpent, plus fin que

les autres, réfléchit; c'était un serpent qui savait ses quatre règles d'arithmétique, ni plus ni moins que le caissier de M.***; il calcula que les singes étaient, relativement aux autres animaux, comme un est à huit. Il réunit donc les éléphants, les lions, les tigres, les panthères et les serpents sous le prétexte d'une fête, et leur dit : « Combien êtes-vous? »

Les animaux se comptèrent, et répondirent : « Nous sommes quatre-vingt mille.

« — C'est bien, dit le serpent; maintenant comptez vos maîtres, et dites-moi combien ils sont. »

Les animaux comptèrent les singes, et répondirent : « Ils sont huit mille. »

« Alors vous êtes bien bêtes, dit le serpent, de ne pas exterminer les singes, puisque vous êtes huit contre un. »

Les animaux se réunirent, exterminèrent les singes, et ils furent maîtres de l'île, et les plus beaux fruits furent pour eux, les plus beaux champs furent pour eux, les plus belles forêts furent pour eux, les plus belles maisons furent pour eux, sans compter les singes dont ils firent leurs esclaves et les guenons dont ils firent leurs maîtresses.

— Avez-vous compris? » dit Antonio.

De grands cris retentirent, des hourras et des bravos se firent entendre; Antonio avait produit avec sa fable non moins d'effet que le consul Menenius, deux mille deux cents ans auparavant, en avait produit avec la sienne.

Laïza attendit tranquillement que ce moment d'enthousiasme fût passé; puis, étendant le bras pour commander le silence, il dit ces simples paroles :

« Il y avait une fois une île où les esclaves voulurent être libres; ils se levèrent tous ensemble et ils le furent. Cette île s'appelait autrefois Saint-Domingue, elle s'appelle à cette heure Haïti.

« Faisons comme eux, et nous serons libres comme eux. »

De grands cris retentirent de nouveau, et des bravos et des hourras se firent entendre pour la seconde fois. Quoique, il faut l'avouer, ce discours était trop simple pour émouvoir la multitude ainsi qu'avait fait celui d'Antonio, Antonio s'en aperçut, et conçut un espoir.

Il fit signe qu'il voulait parler et l'on se tut.

« Oui, dit-il, oui, Laïza a dit vrai; j'ai entendu raconter qu'il y a au delà de l'Afrique, bien loin, bien loin du côté où le soleil se couche, une grande île où tous les nègres sont rois. Mais dans mon île à moi, comme dans l'île de Laïza, dans l'île des animaux comme dans l'île des hommes, il y eut un chef élu, mais un seul.

— C'est juste, dit Laïza, et Antonio a raison, tout pouvoir partagé s'affaiblit; je suis donc de son avis, il faut un chef, mais un seul.

— Et quel sera ce chef? demanda Antonio.

— C'est à ceux qui sont rassemblés ici de décider, répondit Laïza.

— L'homme qui est digne d'être notre chef, dit Antonio, est celui qui pourra opposer la ruse à la ruse, la force à la force, le courage au courage.

— C'est juste, dit Laïza.

— Celui qui est digne d'être notre chef, continua Antonio, c'est l'homme qui a vécu avec les blancs et avec les noirs, l'homme qui tient par le sang aux uns et aux autres, l'homme qui, libre, fera le sacrifice de sa liberté, l'homme qui a une case et un champ, et qui risque de perdre sa case et son champ. Voilà l'homme qui est digne d'être notre chef.

— C'est juste, dit Laïza.

— Je ne connais qu'un homme qui réunisse toutes ces conditions, dit Antonio.

— Et moi aussi, dit Laïza.

— Veux-tu dire que c'est toi? demanda Antonio.

— Non, répondit Laïza.

— Tu conviens donc que c'est moi?

— Ce n'est pas toi non plus.

— Et qui est-ce donc? s'écria Antonio.

— Oui, qui est-ce, où est-il? qu'il vienne, qu'il paraisse, » crièrent à la fois les nègres et les Indiens.

Laïza frappa trois fois dans ses mains; au même instant, on entendit retentir le galop d'un cheval, et aux premières lueurs du jour naissant, on vit sortir de la forêt un cavalier qui, arrivant à toutes brides, entra jusqu'au cœur du groupe, et là, par un simple mouvement de la main, arrêta son cheval si court que de la secousse il plia sur ses jarrets.

Laïza étendit la main avec un geste de suprême dignité vers le cavalier.

« Votre chef, dit-il, le voilà!

— George Munier! s'écrièrent dix mille voix.

— Oui, George Munier, dit Laïza. Vous avez demandé un chef qui puisse opposer la ruse à la ruse, la force à la force, le courage au courage : le voilà! Vous avez demandé un chef qui ait vécu avec les blancs et avec les noirs, qui tînt par le sang aux uns et aux autres : le voilà! Vous avez demandé un chef qui fût libre, et qui fît le sacrifice de sa liberté; qui

eût une case et un champ, et qui risquât de perdre sa case et son champ; eh bien ! ce chef, le voilà ! Où en chercherez-vous un autre, où en trouverez-vous un pareil ? »

Antonio demeura confondu ; tous les regards se tournèrent vers George, et il se fit une grande rumeur dans la multitude.

George connaissait les hommes auxquels il avait affaire, et il avait compris qu'il devait avant tout parler aux yeux; il était donc revêtu d'un magnifique burnous tout brodé d'or, et sous son burnous il portait le cafetan d'honneur qu'il tenait d'Ibrahim-Pacha, et sur lequel brillaient les croix de la Légion d'honneur et de Charles III ; de son côté, Antrim, couvert d'une magnifique housse rouge, frémissait sous son maître, impatient et orgueilleux à la fois.

« Mais, s'écria Antonio, qui nous répondra de lui ?

— Moi, dit Laïza.

— A-t-il vécu avec nous, connaît-il nos désirs, connaît-il nos besoins ?

— Non, il n'a pas vécu avec nous, mais il a vécu avec les blancs dont il a étudié les sciences. Oui, il connaît nos désirs et nos besoins, car nous n'avons qu'un besoin et qu'un désir : la liberté.

— Qu'il commence donc par la rendre à ses trois cents esclaves, la liberté.

— C'est déjà fait depuis ce matin, dit George.

— Oui, oui, crièrent des voix dans la foule, oui, nous libres, maître George a donné liberté à nous.

— Mais il est lié avec les blancs, dit Antonio.

— En face de vous tous, répondit George, j'ai rompu avec eux hier.

— Mais il aime une fille blanche, dit Antonio.

— Et c'est un triomphe de plus pour nous autres hommes de couleur, répondit George, car la fille blanche m'aime.

— Mais si on vient la lui offrir pour femme, reprit Antonio, il nous trahira, nous, et pactisera avec les blancs.

— Si on vient me l'offrir pour femme, je la refuserai, répondit George, car je veux la tenir d'elle seule, et n'ai besoin de personne pour me la donner. »

Antonio voulut faire une nouvelle objection, mais les cris de : « Vive George ! vive notre chef ! » retentirent de tous côtés et couvrirent sa voix de telle façon qu'il ne put prononcer une parole.

George fit signe qu'il voulait parler; chacun se tut.

« Mes amis, dit-il, voilà le jour, et par conséquent l'heure de nous séparer. Jeudi est jour de fête; jeudi vous êtes tous libres ; jeudi, à huit heures du soir, ici, au même endroit, j'y serai, je me mettrai à votre tête, et nous marcherons sur la ville.

— Oui, oui ! crièrent toutes les voix.

— Un mot encore : s'il y avait un traître parmi nous, décidons que, lorsque sa trahison sera prouvée, chacun de nous pourra le mettre à mort à l'instant même, de la mort qui lui conviendra, prompte ou lente, douce ou cruelle. Vous soumettez-vous d'avance à son jugement ? Quant à moi, je m'y soumets le premier.

— Oui, oui, crièrent toutes les voix : s'il y a un traître, que le traître soit mis à mort, à mort le traître !

— C'est bien. Et maintenant, combien êtes-vous?

— Nous sommes dix mille, dit Laïza.

— Mes trois cents serviteurs sont chargés de vous remettre à chacun quatre piastres, car il faut que pour jeudi soir chacun ait une arme quelconque. A jeudi. »

Et George, saluant de la main, repartit comme il était venu, tandis que les trois cents nègres ouvraient chacun un sac rempli d'or, et donnaient à chaque homme les quatre piastres promises.

Cette magnificence royale coûtait, il est vrai, à George Munier deux cent mille francs. Mais qu'était-ce que cette somme pour un homme riche à millions, et qui eût sacrifié toute sa fortune à l'accomplissement du projet arrêté depuis si longtemps dans sa volonté.

Enfin ce projet allait s'accomplir; le gant était jeté.

XX

LE RENDEZ-VOUS.

George rentra chez lui beaucoup plus calme et beaucoup plus tranquille qu'on n'aurait pu le croire. C'était un de ces hommes que l'inaction tue et que la lutte grandit : il se contenta de préparer ses armes, en cas d'attaque imprévue, tout en se réservant une retraite vers les grands bois, qu'il avait parcourus dans sa jeunesse, et dont le murmure et l'immensité mêlés au murmure et à l'immensité de la mer, avaient fait de lui l'enfant rêveur que nous avons vu.

Mais celui sur qui retombait réellement le poids de tous ces événements imprévus, c'était le pauvre père : le désir de sa vie depuis quatorze ans avait été de revoir ses enfants. Ce désir avait été accompli, il les avait revus tous deux ; mais leur présence n'avait fait que changer l'atonie habituelle de sa vie en une inquiétude sans cesse renaissante : l'un, capitaine négrier, en lutte éternelle avec les éléments et les lois ; l'autre, conspirateur idéologue, en lutte avec les préjugés et les hommes ; tous deux luttant contre ce qu'il y a de plus puissant au monde, tous deux pouvant être d'un moment à l'autre brisés par la tempête ; tandis que lui, enchaîné par cette habitude d'obéissance passive, les voyait tous deux marcher au gouffre sans avoir la force de les retenir, et n'ayant pour toute consolation que ces mots qu'il répétait sans cesse : « Au moins je suis sûr d'une chose, c'est de mourir avec eux. »

Au reste, le temps qui devait décider de la destinée de George était court : deux jours le séparaient seulement de la catastrophe qui devait faire de lui un autre Toussaint-Louverture ou un nouveau Pétion. Son seul regret pendant ces deux jours était de ne pas pouvoir communiquer avec Sara. Il eût été imprudent à lui d'aller chercher à la ville son messager ordinaire, Miko-Miko. Mais, d'un autre côté, il était rassuré par cette conviction que la jeune fille était sûre de lui comme il était sûr d'elle. Il y a des âmes qui n'ont besoin que de croiser un regard et d'échanger une parole pour comprendre ce qu'elles valent, et qui, de ce moment, se reposent l'une sur l'autre avec la sécurité de la conviction. Puis il souriait à l'idée de cette grande vengeance qu'il allait tirer de la société, et de cette grande réparation que le sort allait lui faire. Il dirait en revoyant Sara : « Voilà huit jours que je ne vous ai vue ; mais ces huit jours m'ont suffi comme à un volcan pour changer la face d'une île. Dieu a voulu tout anéantir par un ouragan, et il n'a pas pu. Moi, j'ai voulu faire disparaître dans une tempête hommes, lois, préjugés, et, plus puissant que Dieu, moi, j'ai réussi. »

Il y a dans les dangers politiques et sociaux, du genre de celui auquel s'exposait George, un enivrement qui éternisera les conspirations et les conspirateurs. Le mobile le plus puissant des actions humaines est sans contredit la satisfaction de l'orgueil ; or qu'y a-t-il de plus caressant pour nous autres fils du péché que l'idée de renouveler cette lutte des Satans avec le dieu des Titans, avec Jupiter. Dans cette lutte, on le sait bien, Satan a été foudroyé et Encelade enseveli. Mais Encelade enseveli remue une montagne, toutes les fois qu'il se retourne. Satan foudroyé est devenu roi des enfers.

Mais c'étaient là de ces choses que ne comprenait pas le pauvre Pierre Munier.

Aussi, tandis que George, après avoir laissé sa fenêtre entr'ouverte, avoir suspendu ses pistolets à son chevet et mis son sabre sous son oreiller, se fut endormi aussi tranquille que s'il ne dormait pas sur une poudrière, Pierre Munier, armant cinq ou six nègres dont il était sûr, les avait placés en vedettes tout autour de l'habitation, et s'était mis lui-même en sentinelle sur la route de Moka. De cette façon une retraite momentanée était du moins assurée à son George, et il ne courait plus le risque d'être surpris.

La nuit se passa sans alerte aucune. Au reste, c'est le propre des conspirations qui s'ourdissent entre les nègres que le secret soit toujours scrupuleusement gardé. Les pauvres gens ne sont pas encore assez civilisés pour calculer ce que peut rapporter une trahison.

La journée du lendemain s'écoula comme la nuit précédente, et la nuit suivante comme la journée : rien n'arriva qui pût faire croire à George qu'il avait été trahi. Quelques heures le séparaient donc seulement encore de l'accomplissement de son dessein.

Vers les neuf heures du matin Laïza arriva. George le fit entrer dans sa chambre : rien n'était changé aux dispositions générales ; seulement l'enthousiasme produit par la générosité de George allait croissant. A neuf heures les dix mille conspirateurs devaient être réunis en armes sur les bords de la rivière des Lataniers ; à dix heures la conspiration devait éclater.

Tandis que George questionnait Laïza sur les dispositions de chacun et établissait avec lui les chances de cette périlleuse entreprise, il aperçut de loin son messager Miko-Miko, qui, portant toujours sur son épaule son bambou et ses paniers, marchait de son pas habituel, et s'avançait vers l'habitation. Or il était impossible que l'apparition arrivât plus à point. Depuis le jour des courses, George n'avait pas même aperçu Sara.

Si maître que fût le jeune homme de lui-même, il ne put s'empêcher d'ouvrir la fenêtre et de faire signe à Miko-Miko de doubler le pas, ce que l'honnête Chinois fit aussitôt. Laïza voulait se retirer,

mais George le retint en lui disant qu'il avait encore quelque chose à lui dire.

En effet, comme l'avait prévu George, Miko-Miko n'était pas venu à Moka de son propre mouvement; à peine entré, il tira un charmant billet plié de la façon la plus aristocratique, c'est-à-dire étroit et long, où une fine écriture de femme avait écrit pour toute adresse son prénom. A la seule vue de ce billet, le cœur battit violemment à George. Il le prit des mains du messager, et pour cacher son émotion, pauvre philosophe qui n'osait pas être homme, il alla le lire dans un angle de la fenêtre.

La lettre était effectivement de Sara, et voici ce qu'elle disait :

« Mon ami,

« Trouvez-vous aujourd'hui vers les deux heures de l'après-midi chez lord Williams Murrey, et vous y apprendrez des choses que je n'ose vous dire tant elles me rendent heureuse ; puis en sortant de chez lui, venez me voir, je vous attendrai dans notre pavillon.

« Votre Sara. »

George relut deux fois cette lettre : il ne comprenait rien à ce double rendez-vous; comment lord Murrey pouvait-il lui dire des choses qui rendaient Sara heureuse, et comment lui en sortant de chez lord Murrey, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, en plein jour, à la vue de tous, pouvait-il se présenter chez M. de Malmédie.

Miko-Miko seul pouvait lui donner l'explication de tout cela ; il appela donc le Chinois et commença de l'interroger; mais le digne négociant ne savait rien autre chose, sinon que Mlle Sara l'avait envoyé chercher par Bijou qu'il n'avait pas reconnu d'abord, attendu que dans sa lutte avec Télémaque le pauvre diable avait perdu une partie de son nez déjà fort camard : il l'avait suivi, il avait été introduit près de la jeune fille, dans le pavillon où il était déjà entré deux fois, et là elle avait écrit la lettre qu'il venait de remettre à George et que l'intelligent messager avait bien vite deviné être adressée à lui.

Puis elle lui avait donné une pièce d'or, et il ne savait rien de plus.

George cependant continua d'interroger Miko-Miko, lui demandant si la jeune fille avait bien écrit devant lui, si elle était bien seule en écrivant, et si sa figure paraissait triste ou joyeuse. La jeune fille avait écrit en sa présence, personne n'était là. Sa figure annonçait la sérénité la plus entière et le bonheur le plus parfait.

Pendant que George procédait à l'interrogatoire, on entendit le galop d'un cheval : c'était un courrier à la livrée du gouverneur ; un instant après il entra dans la chambre de George et lui remit une lettre de lord Williams. Cette lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher compagnon de voyage,

« Je me suis fort occupé de vous depuis que je ne vous ai vu, et crois ne pas avoir trop mal arrangé toutes vos petites affaires. Soyez assez aimable pour vous rendre chez moi aujourd'hui à deux heures. J'aurai, je l'espère, de bonnes nouvelles à vous apprendre.

« Tout à vous,

« Lord W. Murrey. »

Ces deux lettres coïncidaient parfaitement l'une avec l'autre. Aussi, quelque danger qu'il y eût pour George à se présenter à la ville dans la situation où il se trouvait ; quoique la prudence lui soufflât que s'aventurer au Port-Louis, et surtout chez le gouverneur, était chose téméraire, George n'écouta que son orgueil, qui lui disait que refuser ce double rendez-vous était presque une lâcheté, surtout ce double rendez-vous lui étant donné par les deux seules personnes qui eussent répondu, l'une à son amour, l'autre à son amitié. Aussi se retournant vers le courrier, lui ordonna-t-il de présenter ses respects à milord, et de lui dire qu'il serait chez lui à l'heure convenue.

Le courrier partit avec cette réponse.

Alors il se mit à une table et écrivit à Sara.

Regardons par-dessus son épaule et suivons des yeux les quelques lignes qu'il traçait :

« Chère Sara,

« D'abord, que votre lettre soit bénie. C'est la première que je reçois de vous, et, quoique bien courte, elle me dit tout ce que je voulais savoir, c'est que vous ne m'avez pas oublié, c'est que vous m'aimez toujours, c'est que vous êtes mienne comme je suis vôtre.

« J'irai chez lord Murrey à l'heure que vous m'indiquez. Y serez-vous ? Vous ne me le dites pas. Hélas ! les seules nouvelles heureuses que je puisse

attendre ne peuvent venir que de votre bouche, puisque le seul bonheur auquel j'aspire au monde, c'est celui d'être votre mari. Jusqu'ici, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela ; tout ce que je ferai encore sera dans le même but. Restez donc forte et fidèle, Sara, comme je serai fidèle et fort, car si près de nous que vous apparaisse le bonheur, j'ai bien peur que nous n'ayons encore l'un et l'autre, avant de l'atteindre, de terribles épreuves à traverser.

« N'importe, Sara, ma conviction est que rien ne résiste au monde à une volonté puissante et immuable, et à un amour profond et dévoué ; ayez cet amour, Sara, et moi j'aurai cette volonté.

« Votre George. »

Cette lettre écrite, George la remit à Miko-Miko qui reprit son bambou et ses paniers, et, de son pas habituel, repartit pour Port-Louis ; il va sans dire que ce ne fut pas sans avoir reçu la nouvelle rétribution que ses fidèles services méritaient si bien.

George resta seul avec Laïza. Laïza avait à peu près tout entendu, et avait tout compris.

« Vous allez à la ville ? demanda-t-il à George.

— Oui, répondit celui-ci.

— C'est imprudent, reprit le nègre.

— Je le sais ; mais je dois y aller ; et, à mes propres yeux, je serais un lâche si je n'y allais pas.

— C'est bien, allez-y donc ; mais si à dix heures vous n'êtes pas arrivé à la rivière des Lataniers...

— C'est que je serai prisonnier ou mort : alors marchez sur la ville et délivrez-moi, ou vengez-moi.

— C'est bien, dit Laïza ; comptez sur nous. »

Et ces deux hommes qui s'étaient si bien compris, qu'un seul mot, qu'un seul geste, qu'un seul serrement de main leur suffisait pour être sûrs l'un de l'autre, se quittèrent sans échanger une promesse ou une recommandation de plus.

Il était dix heures du matin ; on vint prévenir George que son père lui faisait demander s'il déjeunerait avec lui ; George répondit en passant dans la salle à manger ; il était calme comme si rien ne s'était passé.

Pierre Munier jeta sur lui un regard où toute la sollicitude paternelle était peinte ; mais voyant le visage de son fils le même qu'il était d'habitude, reconnaissant sur ses lèvres le même sourire avec lequel il le saluait tous les jours, il se rassura.

« Dieu soit loué, mon cher enfant ! dit le brave homme : en voyant ces messagers se succéder si rapidement, j'avais craint qu'ils ne t'apportassent de mauvaises nouvelles ; mais ton air tranquille m'annonce que je m'étais trompé.

— Vous avez raison, mon père, répondit George, tout va bien : c'est toujours pour ce soir, à la même heure, la révolte, et ces messagers m'apportaient deux lettres, l'une du gouverneur, qui me donne rendez-vous chez lui aujourd'hui à deux heures, l'autre de Sara, qui me dit qu'elle m'aime. »

Pierre Munier resta étourdi. C'était la première fois que George lui parlait de la révolte des noirs, de l'amitié du gouverneur et de l'amour de Sara ; il avait su toutes ces choses indirectement et il avait, le pauvre père, frissonné jusqu'au fond du cœur en voyant son enfant bien-aimé se jeter dans une pareille voie.

Il balbutia quelques observations, mais George l'arrêta.

« Mon père, lui dit-il en souriant, souvenez-vous du jour où, après avoir fait des prodiges de valeur, après avoir délivré les volontaires, après avoir conquis un drapeau, ce drapeau vous fut arraché par M. de Malmédie ; ce jour-là vous aviez été devant l'ennemi, grand, noble, sublime, ce que vous serez toujours enfin devant le danger ; ce jour-là, je jurai qu'un jour, hommes et choses seraient remis à leur place ; ce jour est arrivé, je ne reculerai pas devant mon serment. Dieu jugera entre les esclaves et les maîtres, entre les faibles et les forts, entre les martyrs et les bourreaux ; voilà tout. »

Puis comme Pierre Munier, sans force, sans puissance, sans objection contre une pareille volonté, s'affaissait sur lui-même, comme si le poids du monde eût pesé sur lui, George ordonna à Ali de seller les chevaux, et après avoir achevé tranquillement son déjeuner, en fixant de temps en temps un regard triste sur son père, il se leva pour sortir.

Pierre Munier tressaillit et se dressa tout debout les bras tendus vers son fils.

George s'avança vers lui, prit sa tête entre ses deux mains, et avec une expression d'amour filial qu'il n'avait jamais laissé paraître, il rapprocha cette tête vénérable de lui, et baisa rapidement cinq ou six fois ses cheveux blancs.

« Mon fils ! mon fils ! s'écria Pierre Munier.

— Mon père, dit George, vous aurez une vieillesse respectée ou j'aurai une tombe sanglante. Adieu ! »

George s'élança hors de la chambre, et le vieillard retomba sur sa chaise en poussant un profond gémissement.

XXI

LE REFUS.

A deux lieues à peu près de l'habitation de son père, George rejoignit Miko-Miko, qui revenait au Port-Louis ; il arrêta son cheval, fit signe au Chinois de s'approcher de lui, lui dit à l'oreille quelques mots, auxquels Miko-Miko répondit par un signe d'intelligence, et il continua son chemin.

En arrivant au pied de la montagne de la Découverte, George commença à rencontrer des personnes de la ville ; il interrogea des yeux avec soin le visage de ces promeneurs, mais il n'aperçut sur les différentes physionomies que le hasard amenait sur son chemin aucun symptôme qui pût lui faire croire que le projet de révolte qui devait être mis par lui à exécution le soir, eût le moins du monde transpiré. Il continua sa route, traversa le camp des noirs, et entra dans la ville.

La ville était calme ; chacun paraissait occupé de ses affaires personnelles ; aucune préoccupation générale ne planait sur la population. Les bâtiments se balançaient calmes et abrités dans le port. La Pointe-aux-Blagueurs était garnie de ses flâneurs habituels ; un navire américain, arrivant de Calcutta, jetait l'ancre devant le Chien-de-Plomb.

La présence de George parut cependant faire une certaine sensation ; mais il était évident que cette sensation se rattachait à l'affaire des courses, et à l'insulte inouïe faite par un mulâtre à un blanc. Plusieurs groupes cessèrent même évidemment, à l'aspect du jeune homme, de causer des affaires en ce moment sur le tapis pour suivre George du regard, et échanger tout bas quelques paroles d'étonnement sur cette audace qu'il avait de reparaître dans la ville ; mais George répondit à leurs regards par un regard si hautain, à leurs chuchotements par un sourire si dédaigneux, que les chuchotements et les yeux se baissaient, ne pouvant supporter le rayon d'amère supériorité qui tombait de ses yeux.

D'ailleurs, la crosse ciselée d'une paire de pistolets à deux coups sortait de chacune de ses fontes.

Ce furent les soldats et les officiers que George rencontra sur sa route qui furent surtout l'objet de son attention. Mais soldats et officiers avaient cette physionomie tranquillement ennuyée de gens transportés d'un monde à un autre et condamnés à un exil de quatre mille lieues. Certes, si les uns et les autres eussent su que George leur ménageait de l'occupation pour la nuit, ils eussent eu l'air, sinon plus joyeux, du moins plus affairés.

Toutes les apparences rassuraient donc George.

Il arriva ainsi à la porte du Gouvernement, jeta la bride de son cheval aux mains d'Ali, et lui recommanda de ne point quitter la place. Puis il traversa la cour, monta le perron et entra dans l'antichambre.

L'ordre avait été donné d'avance aux domestiques d'introduire M. George Munier aussitôt qu'il se présenterait. Un domestique marcha donc devant le jeune homme, ouvrit la porte du salon et l'annonça.

George entra.

Dans ce salon étaient lord Murrey, M. de Malmédie et Sara.

Au grand étonnement de Sara, dont les yeux se portèrent immédiatement sur le jeune homme, la figure de George exprima plutôt à sa vue une sensation pénible que joyeuse : son front se plissa légèrement, ses sourcils se rapprochèrent, et un sourire presque amer glissa sur sa bouche.

Sara, qui s'était levée vivement, sentit ses genoux plier sous elle, et retomba lentement sur son fauteuil.

M. de Malmédie se tint debout et immobile comme il était, se contentant d'incliner légèrement la tête : lord Williams Murrey fit deux pas vers George et lui présenta la main.

« Mon jeune ami, lui dit-il, je suis heureux de vous annoncer une nouvelle qui, je l'espère, comblera tous vos désirs : M. de Malmédie, jaloux d'éteindre toutes ces distinctions de couleur et toutes ces rivalités de castes, qui depuis deux cents ans font le malheur, non-seulement de l'île de France, mais des colonies en général, M. de Malmédie consent à vous accorder la main de sa nièce, Mlle Sara de Malmédie. »

Sara rougit et leva imperceptiblement les yeux sur le jeune homme ; mais George se contenta de s'incliner sans répondre. M. de Malmédie et lord Murrey le regardèrent avec étonnement.

« Mon cher M. de Malmédie, dit lord Murrey en souriant, je vois bien que notre incrédule ami ne s'en rapporte pas à ma seule parole; dites-lui donc que vous lui accordez la demande qu'il vous a faite, et que vous désirez que tout souvenir d'animosité ancien et récent soit oublié entre vos deux familles.

— C'est vrai, monsieur, dit M. de Malmédie en s'imposant visiblement un grand effort sur lui-même, et monsieur le gouverneur vient de vous faire part de mes sentiments. Si vous avez quelque rancune, de certain événement arrivé lors de la pièce de Port-Louis, oubliez-la, comme mon fils oubliera, je vous le promets en son nom, l'injure bien autrement grave que vous lui avez faite récemment. Quant à votre union avec ma nièce, monsieur le gouverneur vous l'a dit, j'y donne mon consentement, et à moins qu'aujourd'hui ce ne soit vous qui refusiez...

— Oh! George, s'écria Sara emportée par un premier mouvement.

— Ne vous hâtez pas de me juger sur ma réponse, Sara, répondit le jeune homme, car ma réponse m'est, croyez-le bien, imposée par d'impérieuses nécessités. Sara, devant Dieu et devant les hommes, Sara, depuis la soirée du pavillon, depuis la nuit du bal, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, Sara, vous êtes ma femme, aucune autre que vous ne portera un nom que vous n'avez pas dédaigné, malgré son abaissement; tout ce que je vais dire est donc une question de forme et de temps. » George se retourna vers le gouverneur. « Merci, milord, continua-t-il, merci, je reconnais dans ce qui se passe aujourd'hui, l'appui de votre généreuse philanthropie, et de votre bienveillante amitié; mais du jour où M. de Malmédie m'a refusé sa nièce, où M. Henri m'a insulté pour la seconde fois, et où j'ai cru devoir me venger de ce refus et de cette insulte par une injure publique, ineffaçable, infamante, j'ai rompu avec les blancs : il n'y a plus de rapprochement possible entre nous; M. de Malmédie peut faire dans une combinaison, dans un calcul, dans une intention que je ne comprends pas, moitié du chemin; mais je ne ferai pas l'autre. Si Mlle Sara m'aime, Mlle Sara est libre, maîtresse de sa main, maîtresse de sa fortune, c'est à elle de se grandir encore à mes propres yeux en descendant jusqu'à moi, et non à moi de m'abaisser aux siens en essayant de monter jusqu'à elle.

— Oh! M. George, s'écria Sara, vous savez bien...

— Oui, je sais, dit George, que vous êtes une noble jeune fille, un cœur dévoué, une âme pure. Je sais que vous viendrez à moi, Sara, malgré tous les obstacles, tous les empêchements, tous les préjugés. Je sais que je n'ai qu'à vous attendre et que je vous verrai un jour apparaître, et je sais cela justement parce que le sacrifice étant de votre côté, vous avez déjà décidé, dans votre généreuse pensée, que vous me feriez ce sacrifice; mais, quant à vous, M. de Malmédie, quant à votre fils, quant à M. Henri, qui consent à ne pas se battre avec moi à la condition qu'il me fera fouetter par ses amis; oh! entre nous, c'est une guerre éternelle; entendez-vous, c'est une haine mortelle, qui ne s'éteindra de ma part, que dans le sang ou dans le mépris; que votre fils choisisse donc!

— Monsieur le gouverneur, répondit alors M. de Malmédie avec plus de dignité qu'on n'aurait pu en attendre de sa part, vous le voyez, de mon côté j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai sacrifié mon orgueil, j'ai oublié l'ancienne injure et l'injure nouvelle, mais je ne puis convenablement faire davantage, et il faut que je m'en tienne à la déclaration de guerre que me fait monsieur. Seulement nous attendrons l'attaque en nous tenant sur la défense. Maintenant, mademoiselle, continua M. de Malmédie en se tournant vers Sara, comme le dit monsieur, vous êtes libre, libre de votre cœur, libre de votre main, libre de votre fortune; faites donc à votre volonté; restez avec monsieur, ou suivez-moi.

— Mon oncle, dit Sara, il est de mon devoir de vous suivre. Adieu, George; je ne comprends rien à ce que vous avez fait aujourd'hui; mais sans doute que vous avez fait ce que vous deviez faire. »

Et faisant une révérence pleine de calme et de dignité au gouverneur, Sara sortit avec M. de Malmédie.

Lord Williams Murrey les accompagna jusqu'à la porte, sortit avec eux et rentra un instant après.

Son regard interrogateur rencontra le regard ferme de George, et il y eut un instant de silence entre ces deux hommes qui, grâce à leur nature élevée, se comprenaient si bien l'un l'autre.

« Ainsi, dit le gouverneur, vous avez refusé.

— J'ai cru devoir agir ainsi, milord.

— Pardon, si j'ai l'air de vous interroger; mais puis-je savoir quel sentiment vous a dicté votre refus?

— Le sentiment de ma propre dignité.

— Ce sentiment est le seul? demanda le gouverneur.

— S'il y en a un autre, milord, permettez-moi de le tenir secret.

—Écoutez, George, dit le gouverneur avec cette espèce d'abandon qui avait d'autant plus de charme chez lui qu'on sentait qu'il était complétement en dehors de sa nature froide et composée, écoutez : du moment où je vous ai rencontré à bord du *Leycester,* du moment où j'ai pu apprécier les hautes qualités qui vous distinguent, mon désir a été de faire de vous le lien qui réunirait dans cette île deux castes opposées l'une à l'autre. J'ai commencé par pénétrer vos sentiments, puis vous m'avez fait le confident de votre amour, et je me suis prêté à la demande que vous m'avez faite d'être votre intermédiaire, votre parrain, votre second. Pour ceci, George, reprit lord Murrey répondant à l'inclinaison de tête que lui faisait George, pour ceci, mon jeune ami, vous ne me devez aucun remercîment, vous alliez vous-même au-devant de mes vœux ; vous secondiez mon plan de conciliation ; vous aplanissiez mes projets politiques. Je vous accompagnai donc chez M. de Malmédie, et j'appuyai votre demande de toute l'autorité de ma présence, de tout le poids de mon nom.

—Je le sais, milord, et je vous remercie. Mais vous l'avez vu vous-même, ni le poids de votre nom, tout honorable qu'il soit, ni l'autorité de votre présence, quelque flatteuse qu'elle dût être, ne purent m'épargner un refus.

— J'en ai souffert autant que vous, George. J'ai admiré votre calme, et j'ai compris à votre sang-froid que vous vous ménagiez une terrible revanche.

Cette revanche, le jour des courses, vous l'avez prise, en face de tous, et de ce jour j'ai compris que, selon toute probabilité, il me faudrait renoncer à mes projets de conciliation.

—Je vous avais prévenu en vous quittant, milord.

— Oui, je le sais, mais écoutez-moi. Je ne me suis pas regardé comme battu, je me suis présenté hier chez M. de Malmédie, et à force de prières et d'instances, et en abusant presque de l'influence que me donne ma position, j'ai obtenu du père qu'il oublierait sa vieille haine contre votre père, du fils qu'il oublierait sa jeune haine contre vous, de tous deux, qu'ils consentiraient au mariage de Mlle de Malmédie.

— Sara est libre, milord, interrompit vivement George, et pour devenir ma femme, Dieu merci ! elle n'a besoin du consentement de personne.

— Oui, j'en conviens, reprit le gouverneur ; mais quelle différence aux yeux de tous, je vous le demande, d'enlever furtivement une jeune fille de la maison de son tuteur, ou de la recevoir publiquement de la main de sa famille. Consultez votre orgueil, M. Munier, et voyez si je ne lui avais pas ménagé une suprême satisfaction, un triomphe auquel lui-même ne s'attendait pas.

—C'est vrai, répondit George. Malheureusement ce consentement arrive trop tard.

—Trop tard! et pourquoi cela, trop tard? reprit le gouverneur.

— Dispensez-moi de vous répondre sur ce point, milord. C'est mon secret.

— Votre secret, pauvre jeune homme. Eh bien ! voulez-vous que je vous le dise, moi, ce secret que vous ne voulez pas me dire? »

George regarda le gouverneur avec un sourire d'incrédulité.

« Votre secret ! continua le gouverneur, voilà un secret bien sûr et bien gardé, qu'un secret confié à dix mille personnes. »

George continua de regarder le gouverneur, mais cette fois sans sourire.

« Écoutez-moi, reprit le gouverneur, vous vouliez vous perdre, j'ai voulu vous sauver. J'ai été trouver l'oncle de Sara, je l'ai pris à part et je lui ai dit : Vous avez mal apprécié M. George Munier, vous l'avez repoussé insolemment, vous l'avez forcé de rompre ouvertement avec nous, et vous avez eu tort, car M. George Munier était un homme distingué, au cœur élevé, à l'âme grande ; il y avait quelque chose à faire de cette organisation-là, et la preuve, tenez, c'est que M. George Munier tient à cette heure notre vie à tous entre ses mains, c'est qu'il est le chef d'une vaste conspiration, c'est que demain, à dix heures du soir, c'était hier que je lui parlais ainsi, M. George Munier marchera sur Port-Louis à la tête de dix mille nègres. C'est que comme nous n'avons que dix-huit cents hommes de troupes, à moins que le hasard ne m'envoie une de ces idées préservatrices comme il en arrive parfois aux hommes de génie, nous sommes tous perdus ; c'est qu'après-demain enfin, M. George Munier, que vous méprisez à cette heure comme descendant d'une race d'esclaves, sera notre maître peut-être, et peut-être ne voudra pas de vous pour esclaves à son tour. Eh bien ! vous pouvez empêcher tout cela, monsieur, lui ai-je dit,

vous pouvez sauver la colonie ; revenez sur le passé, accordez à M. George la main de votre nièce que vous lui avez refusée, et s'il accepte, s'il veut bien accepter, car les rôles étant changés, les prétentions peuvent être changées aussi, eh bien ! vous sauvez non-seulement votre vie, votre liberté, votre fortune, mais encore la liberté, la vie et la fortune de tous. Voilà ce que je lui ai dit ; et alors, sur mes prières, sur mes instances, sur mes ordres, il a consenti. Mais ce que j'avais prévu est arrivé, vous étiez engagé trop avant, vous n'avez pas pu reculer. »

George avait suivi le discours du gouverneur avec un étonnement progressif, mais cependant avec un calme parfait.

« Ainsi, lui dit-il quand il eut fini, vous savez tout, milord?

— Mais vous le voyez, ce me semble, et je ne crois pas avoir rien oublié.

— Non, reprit George en souriant, non, vos espions sont bien instruits, et je vous fais mon compliment sur la façon dont votre police est faite.

—Eh bien ! maintenant, dit le gouverneur, maintenant que vous connaissez le motif qui m'a fait agir, il en est temps encore, acceptez la main de Sara, réconciliez-vous avec sa famille, renoncez à vos projets insensés, et je ne sais rien, j'ignore tout, j'ai tout oublié.

— Impossible, dit George.

— Mais songez donc avec quelle espèce de gens vous êtes engagé !

— Vous oubliez, milord, que ces hommes dont vous parlez avec tant de mépris sont mes frères à moi ; que, méprisés par les blancs comme leurs inférieurs, ils m'ont reconnu, eux, pour leur chef ; vous oubliez que, au moment où ces hommes m'ont fait l'abandon de leur vie, je leur ai, moi, voué la mienne.

— Ainsi vous refusez?

— Je refuse.

— Malgré mes prières?

— Excusez-moi, milord, mais je ne puis les écouter.

— Malgré votre amour pour Sara et malgré l'amour de Sara pour vous?

— Malgré toutes choses.

— Réfléchissez encore.

— C'est inutile, mes réflexions sont faites.

— C'est bien. Maintenant, monsieur, dit lord Murrey, une dernière question.

— Dites.

— Si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne, que feriez-vous?

— Comment cela ?

— Oui, si j'étais George Munier, chef d'une révolte, et vous lord Williams Murrey, gouverneur de l'île de France; si vous me teniez dans vos mains comme je vous tiens dans les miennes, dites, je vous le demande une seconde fois, que feriez-vous?

— Ce que je ferais, milord, je laisserais sortir d'ici celui qui y est venu, sur votre parole, croyant être appelé à un rendez-vous et non être attiré dans un guet-apens ; puis, le soir, si j'avais foi dans la justice de ma cause, j'en appellerais à Dieu, afin que Dieu décidât entre nous.

— Eh bien ! vous auriez tort, George, car du moment où j'aurais tiré l'épée, vous ne pourriez plus me sauver ; du moment où j'aurais allumé la révolte il faudrait éteindre la révolte dans mon sang. Non, George, non, je ne veux pas qu'un homme comme vous meure sur un échafaud, entendez-vous bien ; meure comme un rebelle vulgaire, dont les intentions seront calomniées, dont le nom sera flétri ; et pour vous sauver d'un pareil malheur, pour vous arracher à votre destinée, vous êtes mon prisonnier, monsieur, je vous arrête.

— Milord ! s'écria George en regardant autour de lui s'il n'y avait pas quelque arme dont il pût s'emparer et avec laquelle il pût se défendre.

— Messieurs, dit le gouverneur en haussant la voix, messieurs, entrez ; et emparez-vous de cet homme. »

Quatre soldats entrèrent, conduits par un caporal, et entourèrent George.

« Conduisez monsieur à la Police, dit le gouverneur, mettez-le dans la chambre que j'ai fait préparer ce matin, et tout en veillant sévèrement sur lui, ayez soin que ni vous, ni personne ne manquiez aux égards qui lui sont dus. »

A ces mots, le gouverneur salua George, et sortit de l'appartement.

XXII

LA RÉVOLTE.

Tout ce qui venait de se passer s'était passé si rapidement et d'une manière si inattendue, que

George n'avait pas même eu le temps de se préparer à ce qui lui arrivait. Mais grâce à son admirable puissance sur lui-même, il cacha sous un impassible et éternel sourire d'insoucieux dédains les différentes émotions dont il était assailli.

Le prisonnier et ses gardes sortirent par une porte de derrière, au seuil de laquelle attendait la voiture du gouverneur; mais soit hasard, soit prévoyance, Miko-Miko passait juste devant cette porte au moment même où George montait dans la voiture. Le jeune homme et son messager habituel échangèrent un regard.

Comme l'avait ordonné le gouverneur, George fut conduit à la Police. C'est un grand bâtiment dont le nom indique la destination, et qui est situé dans la rue du Gouvernement, un peu plus bas que la comédie. George y fut déposé dans la chambre indiquée par le gouverneur.

C'était une chambre visiblement préparée d'avance, ainsi que l'avait dit lord Williams, et il était même évident qu'on avait eu l'intention de la rendre aussi confortable que possible. L'ameublement en était propre et le lit presque élégant; rien dans cette chambre ne sentait la prison. Seulement les fenêtres en étaient grillées.

Dès que la porte fut refermée sur George et que le prisonnier se trouva seul, il alla droit à cette fenêtre : elle était élevée de vingt pieds à peu près et donnait sur l'hôtel Coignet. Comme de son côté une des fenêtres de l'hôtel Coignet se trouvait juste en face de la chambre de George, le prisonnier pouvait voir jusqu'au fond de l'appartement situé en face, et avec d'autant plus de facilité que cette fenêtre était ouverte.

George revint de la fenêtre à la porte, écouta et entendit que l'on posait une sentinelle dans le corridor.

Alors il retourna à la fenêtre et l'ouvrit.

Aucune sentinelle n'était placée dans la rue : on s'en rapportait aux barreaux de la garde du prisonnier. En effet, les barreaux étaient de taille à rassurer la plus inquiète surveillance.

Il n'y avait donc pas espérance de fuir sans un secours étranger.

Mais ce secours étranger, George l'attendait sans doute; car, laissant sa fenêtre ouverte, il demeura les yeux constamment fixés sur l'hôtel Coignet, qui, comme nous l'avons dit, s'élève en face de la Police. En effet, son espérance ne fut pas trompée : au bout d'une heure il vit Miko-Miko, son bambou sur l'épaule, traverser la chambre en face de la sienne, conduit par un domestique de l'hôtel. Le jeune homme et lui n'échangèrent qu'un regard, mais ce regard, si rapide qu'il fût, ramena la sérénité sur le front de George.

A partir de ce moment, George parut à peu près aussi tranquille que s'il eût été dans son appartement à Moka; cependant, de temps en temps, un observateur attentif eût remarqué qu'il fronçait le sourcil et passait sa main sur son front. C'est que sous cette apparence sereine un monde d'idées grossissait dans son esprit, et, comme une mer qui monte, venait battre son cerveau de son flux et de son reflux.

Cependant les heures passèrent sans que rien indiquât au prisonnier qu'aucun préparatif se fît dans la ville. On n'entendait ni le roulement du tambour, ni le froissement des armes. Deux ou trois fois George courut à sa fenêtre, trompé par un bruit analogue à un roulement, mais à chaque fois il vit qu'il se trompait et que le bruit qu'il avait pris pour le roulement du tambour était le bruit que faisaient en passant dans la rue des voitures chargées de tonneaux.

La nuit venait, et, à mesure que venait la nuit, George, plus agité et plus inquiet, allait avec un mouvement fébrile qu'il cherchait d'autant moins à réprimer qu'il était seul, de la porte à la fenêtre; la porte était toujours gardée par la sentinelle, la fenêtre n'avait toujours pour gardien que ses barreaux.

De temps en temps George portait la main à sa poitrine, et une légère contraction de son visage indiquait qu'il éprouvait un de ces serrements de cœur instantanés dont l'homme le plus brave ne peut se rendre maître dans les circonstances suprêmes de la vie; alors sans doute il pensait à son père qui ignorait le danger qu'il courait, et à Sara qui, sans le savoir, l'avait attiré dans ce danger. Quant au gouverneur, quoique George gardât contre lui une de ces rages froides et concentrées qu'un joueur qui a perdu garde contre son adversaire, il ne pouvait se dissimuler qu'il avait, dans cette occasion, déployé envers lui non-seulement tous les ménagements aristocratiques qui étaient dans ses habitudes, mais encore qu'il n'était arrivé à le faire arrêter qu'après lui avoir offert toutes les voies de salut qui étaient en son pouvoir.

Ce qui n'empêchait pas que George ne fût arrêté sous la prévention de haute trahison.

Sur ces entrefaites, les ténèbres commencèrent à s'épaissir ; George tira sa montre, il était huit heures et demie du soir : dans une heure et demie la révolte devait éclater.

Tout à coup George releva la tête et fixa de nouveau ses yeux sur l'hôtel Coignet : dans la chambre située en face de la sienne, il avait vu se mouvoir une ombre ; cette ombre lui fit un signe ; George se dérangea de devant la fenêtre, et un paquet, franchissant la rue et passant à travers les barreaux, vint tomber au milieu de l'appartement.

George ne fit qu'un bond et ramassa le paquet : il se composait d'une corde et d'une lime ; c'était là ce secours extérieur que George attendait. George tenait sa liberté entre ses mains, seulement George voulait être libre pour l'heure du danger.

Il cacha la corde entre ses matelas, et, comme l'obscurité était tout à fait venue, il commença à limer un de ses barreaux.

Les barreaux étaient assez écartés l'un de l'autre pour qu'un barreau manquant George pût passer par la brèche faite.

C'était une lime sourde, on n'entendit aucun bruit, et comme vers les sept heures on lui avait apporté à souper, George avait la presque certitude de ne pas être dérangé.

Cependant l'œuvre s'avançait lentement : neuf heures, neuf heures et demie, dix heures sonnèrent. Pendant que le prisonnier sciait la barre de fer, depuis quelque temps, vers l'extrémité de la rue du Gouvernement, du côté de la rue de la Comédie et du port, il lui semblait avoir vu s'allumer de grandes lueurs. Au reste, pas une patrouille ne sillonnait la ville, aucun soldat attardé ne regagnait sa caserne. George ne comprenait rien à cette apathie du gouverneur ; il le connaissait trop pour penser qu'il n'avait pas pris toutes ses précautions, et cependant, comme nous l'avons dit, la ville paraissait sans défense aucune et comme abandonnée à elle-même.

A dix heures cependant, il lui sembla entendre grandir une rumeur qui venait du côté du camp malabare : c'était de ce côté que les révoltés, rassemblés, on se le rappelle, sur le bord de la rivière des Lataniers, devaient arriver. George redoubla d'efforts, le barreau était déjà complétement scié par en bas, et il venait de l'entamer par en haut.

La rumeur continua de grandir, il n'y avait plus à se tromper : c'était le bruit que font en se mêlant les voix de plusieurs milliers d'hommes. Laïza avait tenu parole; un sourire de joie passa sur les lèvres de George, un éclair d'orgueil illumina son front ; on allait donc combattre. Peut-être n'y aurait-il pas victoire, mais au moins il allait y avoir lutte.

Et George allait se mêler à cette lutte, car le barreau ne tenait plus qu'à un fil.

Il écouta donc, l'oreille tendue et le cœur palpitant ; le bruit s'approchait de plus en plus, et cette lueur qu'il avait déjà remarquée allait s'agrandissant. Le feu était-il au Port-Louis? C'était impossible, car nul cri de détresse ne se faisait entendre.

De plus, quoiqu'on entendît toujours cette rumeur, qui, chose étrange, semblait plutôt une rumeur joyeuse qu'un bruit menaçant, aucun bruit d'armes ne retentissait, et la rue où était située la Police était restée solitaire.

George attendit un quart d'heure encore, espérant toujours que quelques coups de fusil retentiraient et termineraient son incertitude, en lui annonçant qu'on en était aux mains; mais cette même rumeur étrange bruissait toujours sans que le bruit tant attendu s'y mêlât.

Le prisonnier pensa alors que l'important pour lui était d'abord de fuir. Avec un dernier ébranlement, le barreau céda. George attacha fortement la corde à sa base, jeta le barreau devant lui pour s'en faire une arme, passa par l'ouverture, se laissa glisser le long de la corde, toucha la terre sans accident, ramassa le barreau, et s'élança dans une des rues transversales.

A mesure que George s'avançait vers la rue de Paris qui traverse tout le quartier septentrional de la ville, il voyait s'augmenter cette lueur, il entendait redoubler ce bruit ; enfin, il arriva à l'angle d'une rue ardemment éclairée, et tout lui fut expliqué.

Toutes les rues qui donnaient sur le camp malabare, c'est-à-dire sur le point par lequel les révoltés devaient pénétrer dans la ville, étaient illuminées comme pour un jour de fête, et, de place en place, en face des maisons principales, avaient été placés des tonneaux d'arack, d'eau-de-vie et de rhum défoncés, comme pour une distribution gratis.

Les nègres s'étaient rués comme un torrent sur le Port-Louis, poussant des clameurs de rage et de vengeance. Mais, en arrivant, ils avaient trouvé les rues illuminées ; mais ils avaient vu ces tonneaux tentateurs. Un instant, les ordres de Laïza et l'idée

que toutes ces boissons étaient empoisonnées les avaient retenus; mais bientôt le naturel l'avait emporté sur la discipline et même sur la crainte. Quelques hommes s'étaient débandés et s'étaient mis à boire. A leur cri de joie, les autres nègres n'avaient pu tenir leurs rangs; toute cette multitude, qui suffisait pour anéantir Port-Louis, s'était répandue en un instant, éparpillée en une seconde, se groupant autour des tonneaux avec des cris de joyeuse rage, buvant à pleines mains cette eau-de-vie, ce rhum, cet arack, éternel poison des races noires, à la vue duquel un nègre ne sait pas résister, en échange duquel il vend ses enfants, son père, sa mère, et finit souvent par se vendre lui-même.

De là venaient ces cris à l'étrange expression que George n'avait pu comprendre. Le gouverneur avait mis en pratique le conseil donné par Jacques lui-même, et, comme on le voit, il s'en était bien trouvé. La révolte entrée dans la ville s'était amortie avant de traverser le quartier qui s'étend de la petite montagne au Trou-Fanfaron, et était venue mourir à cent pas de l'hôtel du gouvernement.

A la vue de l'étrange spectacle qui se déroulait sous ses yeux, George ne conserva plus aucun doute sur l'issue de son entreprise; il se souvint de la prédiction de Jacques, et se sentit frissonner à la fois de colère et de honte. Ces hommes avec lesquels il comptait changer la face des choses, bouleverser l'île, et venger deux siècles d'esclavage par une heure de victoire et par un avenir de liberté, ces hommes étaient là, riant, chantant, dansant, désarmés, ivres, chancelants; ces hommes, trois cents soldats armés de fouets pouvaient maintenant les reconduire au travail; et ces hommes étaient dix mille.

Ainsi, tout ce long travail de George sur lui-même était perdu; toute cette haute étude de son propre cœur, de sa propre force et de sa propre valeur était inutile; toute cette supériorité de caractère donnée par Dieu, d'éducation acquise sur les hommes, tout cela venait se briser devant les instincts d'une race qui aimait mieux l'eau-de-vie que la liberté.

George sentit aussitôt le néant de ses ambitions; son orgueil, un instant, l'avait transporté sur une montagne, et lui avait fait voir à ses pieds tous les royaumes de la terre; puis, tout avait disparu, ce n'était qu'une vision. Et George se retrouvait juste à la même place où son orgueil trompeur l'avait pris.

Il serrait son barreau de fer entre ses mains; il se sentait pris d'une envie féroce de se jeter au milieu de tous ces misérables et de briser ces crânes abrutis, qui n'avaient pas eu la force de résister à la grossière tentation dont il était la victime.

Des groupes de curieux qui, sans doute, ne comprenaient rien à cette fête improvisée que le gouverneur donnait aux esclaves, regardaient tout cela bouche et yeux béants. Chacun demandait à son voisin ce que cela voulait dire, sans que son voisin, aussi ignorant que lui, pût ni lui répondre, ni lui donner la moindre explication.

George courut de groupe en groupe, plongeant ses regards jusqu'au fond de ces longues rues, illuminées et pleines de nègres ivres, poussant des rumeurs insensées. Il cherchait au milieu de toute cette foule d'êtres immondes, un homme, un seul homme, sur lequel il comptait encore au milieu de la dégradation générale. Cet homme, c'était Laïza!

Tout à coup George entendit une grande rumeur qui venait du côté de la Police; puis une fusillade assez vive s'engagea, d'un côté, avec la régularité que la troupe de ligne a l'habitude de mettre dans cet exercice, de l'autre, avec le capricieux petillement qui accompagne le feu des troupes irrégulières.

Enfin, il y avait donc un endroit où l'on se battait.

George s'élança de ce côté; en cinq minutes il se trouva dans la rue du Gouvernement. Il ne s'était pas trompé. Cette petite troupe qui se battait était conduite par Laïza; par Laïza, qui, ayant su que George était prisonnier, avait à la tête de quatre cents hommes d'élite fait le tour de la ville, et avait marché sur la Police pour le délivrer.

Sans doute ce mouvement avait été prévu, car aussitôt qu'on vit paraître la petite troupe de révoltés à une extrémité de la rue, un bataillon anglais s'était mis en mouvement et avait marché contre elle.

Laïza s'était bien douté qu'on ne lui laisserait pas enlever George sans combat, mais il avait compté sur la diversion que devait faire le reste de sa troupe arrivant par les rues adjacentes au camp malabare; mais cette diversion, comme nous l'avons vu, lui avait manqué par les causes que nous avons dites.

George s'élança d'un seul bond au milieu des combattants, appelant à grands cris: Laïza! Laïza! Il

avait donc trouvé un nègre digne d'être un homme ; il avait donc rencontré une nature égale à la sienne.

Les deux chefs se joignirent au milieu du feu ; et là, sans chercher un abri contre la fusillade, insouciants aux balles qui sifflaient autour d'eux, ils échangèrent quelques-unes de ces paroles courtes et pressées, comme en demandent les situations suprêmes.

En un instant, Laïza fut au courant de tout ; il secoua la tête, et se contenta de dire :

« Tout est perdu ! »

George voulut lui rendre quelques espérances, voulut essayer quelques efforts sur les buveurs ; mais Laïza laissant échapper un sourire de profond dédain :

« Ils boivent, dit-il ; à moins que l'eau-de-vie ne leur manque, il n'y a rien à espérer. »

Or les tonneaux avaient été défoncés en assez grande quantité pour que l'eau-de-vie ne leur manquât pas.

Toute lutte devenait inutile sur le point où elle s'était engagée, puisque George, que Laïza venait délivrer, était libre ; on n'avait donc qu'à regretter la perte d'une douzaine d'hommes, déjà mis hors de combat, et qu'à donner le signal de la retraite.

Mais la retraite était devenue impossible par la rue du Gouvernement; tandis que la troupe de Laïza faisait face au bataillon anglais qui s'était opposé à son entreprise, un autre détachement, embusqué dans la poudrière, en sortait, tambour battant, et venait fermer le chemin par lequel Laïza et ses hommes étaient arrivés. Il fallut donc se jeter dans les rues qui environnent le palais de justice, et regagner par là les environs de la petite montagne et le camp malabare.

A peine George, Laïza et leurs hommes eurent-ils fait deux cents pas qu'ils se trouvèrent dans les rues illuminées et garnies de tonneaux. La scène était encore plus immonde que la première fois; l'ivresse avait fait des progrès.

Puis au bout de chaque rue on voyait étinceler dans les ténèbres les baïonnettes d'une compagnie anglaise.

George et Laïza se regardèrent avec ce sourire qui signifie : Il ne s'agit plus ici de vaincre, mais de mourir et de bien mourir.

Cependant tous deux voulurent tenter un dernier effort ; ils s'élancèrent dans la rue principale, essayant de rallier les révoltés à leur petite troupe. Mais quelques-uns à peine étaient en état d'entendre les cris et les exhortations de leurs chefs ; les autres les méconnaissaient entièrement, chantaient d'une voix animée, et dansaient sur leurs jambes tremblantes, tandis que le plus grand nombre, arrivé au dernier degré de l'ivresse, roulait par la rue, perdant de minute en minute le peu de sentiment qui lui restait.

Laïza avait pris un fouet, et frappait à tour de bras sur les misérables ; George, appuyé sur le barreau de fer, la seule arme qu'il eût touchée, les regardait immobile et dédaigneux, pareil à la statue du Mépris.

Au bout de quelques minutes, tous deux demeurèrent convaincus qu'il n'y avait plus rien à espérer, et que chaque minute qu'ils perdaient pourrait être autant d'années retranchées à leur existence ; d'ailleurs quelques hommes de leur troupe, entraînés par l'exemple, fascinés par la vue de la boisson enivrante, étourdis par l'odeur alcoolique qui leur montait au cerveau, commençaient à les abandonner à leur tour. Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour quitter la ville, et encore était-il évident que déjà peut-être on en avait trop perdu.

George et Laïza rassemblèrent la petite troupe qui leur était restée fidèle, trois cents hommes à peu près, puis, se mettant à leur tête, ils marchèrent résolûment vers l'extrémité de la rue, qui, comme nous l'avons dit, était fermée par un mur de soldats. Arrivés à quarante pas des Anglais, ils virent les fusils s'abaisser vers eux, un rayon de flammes éclata sur toute la ligne, puis aussitôt une grêle de balles fouilla leurs rangs; dix ou douze hommes tombèrent encore, mais les deux chefs restèrent debout, et poussés à la fois par leurs deux voix puissantes, le cri : En avant ! retentit.

Lorsqu'ils furent à vingt pas, le feu du second rang suivit le feu du premier rang et fit parmi les révoltés un ravage plus grand encore. Mais presque aussitôt les deux troupes se joignirent et alors la lutte corps à corps commença.

Ce fut une affreuse mêlée : on sait quelles troupes sont les Anglais, et comment ils meurent là où ils ont été placés. Mais d'un autre côté ils avaient affaire à des hommes désespérés, qui savaient que, prisonniers, une mort ignominieuse les attendait, et qui, par conséquent, voulaient mourir libres.

George et Laïza faisaient des miracles d'audace et de courage. Laïza avec son fusil, qu'il avait pris

par le canon, et dont il se servait comme d'un fléau; George, avec le barreau qu'il avait arraché à sa fenêtre et dont de son côté il se servait comme d'une masse d'armes; leurs hommes au reste les secondaient à merveille, se ruant sur les Anglais à coups de baïonnettes, tandis que les blessés se traînaient entre les combattants, et venaient en rampant couper à coups de couteau les jarrets de leurs ennemis.

La lutte dura ainsi pendant dix minutes, furieuse, acharnée, mortelle, sans que nul pût dire de quel côté serait l'avantage; mais cependant le désespoir l'emporta sur la discipline, les rangs anglais s'ouvrirent comme une digue qui se rompt, et laissèrent passer le torrent qui se répandit aussitôt hors de la ville. George et Laïza, qui étaient à la tête de l'attaque, restèrent en arrière pour soutenir la retraite. Enfin on arriva au pied de la petite montagne; c'était un endroit trop escarpé et trop couvert pour que les Anglais osassent s'y aventurer. Aussi firent-ils une halte; de leur côté les révoltés reprirent haleine. Une vingtaine de noirs se rallièrent autour des deux chefs, tandis que les autres s'éparpillaient de tout côté; il ne s'agissait plus de combattre, mais de se mettre en sûreté dans les grands bois. George indiqua le quartier de Molla où était l'habitation de son père comme le rendez-vous général de ceux qui voudraient se rallier à lui, annonçant qu'il en partirait le lendemain au point du jour pour gagner le quartier du Grand-Port où se trouvent, comme nous l'avons dit, les plus épaisses forêts.

George donnait ces dernières instructions aux misérables débris de cette troupe avec laquelle il avait un instant espéré conquérir l'île, et la lune glissant dans l'intervalle de deux nuages répandait un instant sa lumière sur le groupe qu'il commandait sinon de la taille, du moins de la voix et du geste, quand tout à coup un buisson situé à une quarantaine de pas des fugitifs s'enflamma, la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et George tomba aux pieds de Laïza, frappé d'une balle dans le côté.

En même temps un homme, dont on put un instant suivre dans l'ombre la course rapide, s'élança du buisson tout fumant encore dans un ravin qui s'étendait derrière lui, le suivit dans toute sa longueur, caché à tous les yeux, puis reparaissant à son extrémité, regagna par un circuit les rangs des soldats anglais, arrêtés au bord du ruisseau des Pucelles.

Mais si rapide qu'eût été la course de l'assassin, Laïza l'avait reconnu, et avant qu'il ne perdît tout à fait connaissance, le blessé put lui entendre murmurer ces trois mots accompagnés d'un geste de menace, calme mais implacable :

« Antonio le Malaï ! »

XXIII

UN COEUR DE PÈRE.

Pendant que les différents événements que nous venons de raconter s'accomplissaient au Port-Louis, Pierre Munier attendait anxieusement à Moka le résultat terrible que lui avait laissé entrevoir son fils : habitué, comme nous l'avons dit, à cette éternelle suprématie des blancs, il avait fini par considérer cette suprématie non-seulement comme un droit acquis, mais comme une supériorité naturelle. Quelle que fût la confiance que lui inspirât son fils, il ne pouvait donc croire que quels que fussent son courage et sa volonté, ces obstacles, qu'il regardait comme insurmontables, s'aplaniraient devant lui.

Depuis le moment où, comme nous l'avons vu, George avait pris congé de lui, il était donc tombé dans une apathie profonde; l'excès même des émotions qui se pressaient dans son cœur et la diversité des pensées qui se heurtaient dans son esprit, l'avaient jeté dans une insensibilité apparente qui ressemblait à de l'idiotisme. Deux ou trois fois il lui vint bien l'idée d'aller lui-même au Port-Louis et de voir de ses propres yeux ce qui allait s'y passer; mais il faut pour marcher à l'encontre d'une certitude une force de volonté que n'avait point le pauvre père : s'il ne se fût agi que d'aller au-devant d'un danger, Pierre Munier y aurait couru.

La journée se passa donc dans des angoisses d'autant plus profondes qu'elles furent tout intérieures, et que celui qui les éprouvait n'osait dire à personne, pas même à Télémaque, les causes de cet accablement sur lequel on l'interrogeait; de temps en temps seulement il se levait de son fauteuil, s'en allait le front courbé vers la fenêtre ouverte, jetait du côté de la ville un long regard comme s'il pouvait voir, écoutait comme s'il pouvait entendre, puis ne voyant rien, n'entendant rien, il poussait un sou-

pir et revenait, les lèvres muettes et les yeux atones, s'asseoir dans son fauteuil.

L'heure du dîner arriva. Télémaque, chargé des soins ordinaires de la maison, fit mettre le couvert, fit servir la table, fit apporter le dîner; mais toutes ces différentes opérations s'accomplirent sans que celui pour lequel elles s'accomplissaient soulevât seulement les yeux; puis, lorsque tout cela fut prêt, Télémaque laissa passer un quart d'heure, et voyant que son maître demeurait dans la même apathie, il lui toucha légèrement l'épaule; Pierre Munier tressaillit, et se levant vivement :

« Eh bien! sait-on quelque chose? » dit-il.

Télémaque montra à son maître le dîner qui était servi; mais Pierre Munier sourit tristement, secoua la tête et retomba dans sa rêverie. Le nègre comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et, sans oser en demander l'explication, roula ses deux gros yeux blancs autour de lui comme pour chercher quelque signe qui pût le mettre sur les traces de cet événement inconnu; mais chaque chose était à sa place accoutumée, et tout était calme comme à l'ordinaire, seulement il était visible que l'attente de quelque grand malheur était venu s'asseoir le matin au foyer domestique.

La journée s'écoula ainsi. Télémaque, espérant toujours que la faim reprendrait ses droits, laissa le dîner servi; mais Pierre Munier était trop profondément absorbé pour s'occuper d'autre chose que de sa propre pensée; seulement il y eut un moment où Télémaque, voyant de grosses gouttes de sueur perlées sur le front de son maître, crut qu'il avait chaud, et lui présenta un verre d'eau et de vin; mais Pierre Munier écarta doucement le verre de la main en disant :

« Tu n'as rien appris encore? »

Télémaque secoua la tête, regarda tour à tour le plafond et le plancher, comme pour demander alternativement à chacun d'eux s'ils en savaient plus que lui, puis voyant que chacun d'eux restait muet, il sortit pour demander aux autres nègres s'ils n'étaient pas mieux renseignés que lui sur l'objet inconnu de la secrète inquiétude de son maître.

Mais à son grand étonnement il s'aperçut qu'il n'y avait plus un seul nègre à l'habitation. Il courut aussitôt vers la grange où ils avaient l'habitude de se rassembler pour faire la berloque. La grange était déserte; il revint alors par les cases, mais il ne retrouva dans les cases que les femmes et les enfants. Il les interrogea et il apprit qu'aussitôt la journée finie, les nègres, au lieu de se reposer comme ils avaient l'habitude de le faire, s'étaient armés et étaient partis par groupes séparés, mais s'avançant tous dans la direction de la rivière des Lataniers. Alors il revint à l'habitation.

Au bruit que fit Télémaque en ouvrant la porte, le vieillard se retourna :

« Eh bien? » demanda-t-il.

Alors Télémaque lui raconta l'absence des nègres, et comment tous s'étaient acheminés en armes vers le même point.

« Oui! oui! dit Pierre Munier. Hélas! oui. »

Ainsi il n'y avait plus de doute, et ce renseignement concourait encore à faire croire au pauvre père qu'il en était arrivé en ce moment où tout se décidait pour lui à la ville; car depuis le retour de George, le vieillard, en revoyant son fils si beau et si brave, si confiant en lui-même, si riche du passé, si sûr de l'avenir, avait tellement identifié sa vie à la vie de son enfant, en était arrivé à se convaincre qu'ils vivaient de la même existence, et qu'il ne comprenait pas qu'il pût jamais supporter la perte de son fils, ou même son absence.

Oh! comme il se reprochait d'avoir laissé partir le matin George sans l'interroger, sans avoir pénétré au fond de sa pensée, sans connaître à quels dangers il allait s'exposer. Comme il se reprochait de ne pas lui avoir demandé à le suivre. Mais cette idée que son fils allait entreprendre une lutte ouverte avec les blancs, l'avait si fort anéanti, que, dans le premier moment, il avait senti toutes ses forces morales l'abandonner. C'était, nous l'avons dit, dans la nature de cette âme naïve, de n'avoir de puissance que devant les dangers physiques.

Cependant la nuit était venue, et les heures s'écoulaient sans apporter aucune nouvelle ni consolante ni terrible. Dix heures, onze heures, minuit sonnèrent. Quoique l'obscurité qui s'étendait au dehors et que rendaient plus profonde encore les lumières allumées dans l'appartement empêchât de rien distinguer à dix pas de distance, Pierre Munier continuait d'aller, à des intervalles presque réguliers, mais se rapprochant cependant sans cesse l'un de l'autre, de son fauteuil à la fenêtre, et de la fenêtre à son fauteuil. Télémaque, véritablement inquiet, s'était installé dans la même chambre; mais si dévoué que fût le fidèle domestique, il n'avait pu résister au sommeil, et il dormait sur une chaise, appuyé contre

la muraille où sa silhouette se dessinait comme un dessin au charbon.

A deux heures du matin un chien de garde qu'on laissait ordinairement errer la nuit autour de l'habitation, mais que ce soir-là la préoccupation générale avait maintenu à la chaîne, fit entendre un hurlement bas et plaintif. Pierre Munier tressaillit et se leva ; mais au lugubre bruit que la superstition des noirs regarde comme l'annonce certaine d'un malheur prochain, les forces lui manquèrent, et pour ne pas tomber il fut forcé de s'appuyer sur la table. Au bout de cinq minutes le chien fit entendre un second hurlement plus bruyant, plus triste et plus prolongé que le premier; puis, à égale distance du second, un troisième plus funèbre et plus lamentable encore que les deux premiers.

Pierre Munier, pâle, sans voix, la sueur au front, resta les yeux fixés sur la porte sans faire un pas vers elle, mais comme un homme qui attend le malheur et qui sait que c'est par là qu'il va entrer.

. Au bout d'un instant on entendit le bruit des pas d'un assez grand nombre de personnes; ces pas se rapprochèrent de l'habitation, mais lents et mesurés. Il sembla au pauvre père que ces pas étaient ceux d'hommes qui suivaient un convoi.

Bientôt la première chambre sembla se remplir de monde; seulement cette foule, quelle qu'elle fût, était muette. Cependant, au milieu du silence, le vieillard crut entendre une plainte, et il lui sembla que dans cette plainte il reconnaissait la voix de son fils.

« George! s'écria-t-il, George, au nom du ciel, est-ce toi? Réponds, parle, viens! »

— Me voilà, mon père! dit une voix faible, mais cependant calme, me voilà! »

Au même instant la porte s'ouvrit et George parut, mais s'appuyant contre la porte, et si pâle que Pierre Munier crut un instant que c'était l'ombre de son fils qu'il avait évoquée et qui lui apparaissait, de sorte qu'au lieu d'aller à George, le vieillard fit un pas en arrière.

« Au nom du ciel, murmura-t-il, qu'as-tu et que t'est-il arrivé?

— Une blessure grave, mais tranquillisez-vous, mon père, qui n'est pas mortelle, puisque, vous le voyez, je marche et me tiens debout; mais je ne puis pas me tenir debout longtemps. » Puis il ajouta tout bas : « A moi, Laïza! les forces me manquent. »

Et il se laissa tomber dans les bras du nègre. Pierre Munier s'élança vers son fils, mais George était déjà évanoui.

En effet, avec cette force de volonté qui était devenue le signe distinctif du caractère de George, il avait voulu, tout faible et presque mourant qu'il était, se montrer debout à son père, et cette fois ce n'était pas par un de ces sentiments d'orgueil qu'on retrouvait si souvent en lui, mais parce que, connaissant l'amour profond que lui portait le vieillard, il tremblait qu'en le voyant couché, le coup qu'il recevrait de cette vue ne lui fût fatal. Malgré les représentations de Laïza, il avait donc abandonné le brancard sur lequel les nègres l'avaient transporté en se relayant à travers les défilés de la montagne du Pouce; puis, avec un courage surhumain, avec cette volonté puissante qui commandait chez lui-même à la faiblesse physique, il s'était dressé, s'était cramponné au mur, et comme il avait décidé que cela devait être, il s'était montré debout à son père.

Et, en effet, comme il l'avait pensé, le coup avait été ainsi moins violent pour le vieillard.

Mais cette volonté de fer avait cependant plié sous la douleur, et épuisé par l'effort qu'il avait fait, George était, comme nous l'avons dit, retombé évanoui dans les bras de Laïza.

Ce fut quelque chose de terrible à voir, même pour des hommes, que la douleur de ce père; douleur sans plainte, sans sanglots, muette, profonde et morne. On posa George sur un canapé. Le vieillard s'agenouilla devant lui, passa son bras sous la tête de son enfant, et attendit les yeux fixés sur ses yeux fermés, la respiration suspendue devant son haleine absente, tenant la main pendante du blessé dans son autre main; ne demandant rien, ne s'inquiétant d'aucun détail, ne s'informant d'aucun résultat; tout était dit pour lui, son fils était là blessé, sanglant, évanoui; qu'avait-il besoin d'apprendre et que lui faisaient les causes devant ce formidable résultat.

Laïza se tenait debout à l'angle d'un buffet, appuyé sur son fusil, et regardant de temps en temps du côté de la fenêtre si le jour ne revenait pas.

Les autres nègres qui s'étaient respectueusement retirés, après avoir déposé George sur son canapé, se tenaient dans la chambre voisine et passaient leurs têtes noires par la porte; d'autres étaient groupés en dehors devant la fenêtre; beaucoup étaient blessés plus ou moins dangereusement, mais aucun ne semblait se souvenir de sa blessure.

A chaque instant leur nombre s'augmentait, car tous les fugitifs, après s'être d'abord éparpillés pour éviter la poursuite des Anglais, avaient, par différents chemins, regagné l'habitation, comme, les uns après les autres, des moutons dispersés regagnent le parc. A quatre heures du matin il y avait près de deux cents nègres autour de l'habitation.

Cependant George était revenu à lui, et avait, par quelques mots, essayé de rassurer son père, mais cela d'une voix si faible que, quelque bonheur qu'éprouvât le vieillard de l'entendre parler, il lui avait fait signe de se taire; puis il s'était informé alors de quel genre était la blessure, et quel était le médecin qui l'avait pansée; alors, en souriant et par un faible mouvement de tête, George lui avait indiqué Laïza.

On sait que dans les colonies certains nègres passent pour d'habiles chirurgiens, et que, quelquefois même, les colons blancs les envoient chercher de préférence aux gens de l'art; c'est tout simple, ces hommes primitifs, semblables à nos bergers qui disputent souvent leurs pratiques aux plus habiles, se trouvant sans cesse en face de la nature, surprennent, comme les animaux, quelques-uns de ses secrets qui restent voilés aux regards des autres hommes. Or Laïza passant dans toute l'île pour un habile chirurgien, les nègres attribuaient sa science à la force de certaines paroles secrètes ou de certains enchantements magiques; les blancs à sa connaissance de certaines herbes et de certaines plantes dont il connaissait seul les noms et la propriété. Pierre Munier fut donc plus tranquille lorsqu'il sut que c'était Laïza qui avait pansé la blessure de son fils.

Cependant le moment où le jour allait paraître approchait, et à mesure que le temps s'écoulait, Laïza paraissait de plus en plus inquiet. Enfin, il n'y put pas tenir plus longtemps, et, sous prétexte de tâter le pouls du malade, il s'approcha de lui et lui parla tout bas.

« Que demandez-vous, et que voulez-vous, mon ami ? demanda Pierre Munier.

— Ce qu'il veut, mon père, aussi bien il faut vous le dire, il veut que je ne tombe pas aux mains des blancs, et il me demande si je me sens assez fort pour être porté dans les grands bois.

— Te transporter dans les grands bois ! s'écria le vieillard, faible comme tu es, c'est impossible.

— Il n'y a cependant pas d'autre parti à prendre, mon père; à moins que vous ne préfériez me voir arrêter sous vos yeux, et...

— Eh quoi ! demanda Pierre Munier avec anxiété, que te veulent-ils et que peuvent-ils te faire?

— Ce qu'ils me veulent, mon père, se venger de ce qu'un misérable mulâtre a eu la prétention de lutter contre eux, et est arrivé peut-être à les faire trembler un instant. Ce qu'ils peuvent me faire? Oh! presque rien ! ajouta George en souriant, ils peuvent me trancher la tête à la plaine Verte. »

Le vieillard pâlit; puis on le vit frémir de tout son corps; il était évident qu'il se livrait en lui un combat terrible. Enfin, il releva le front, secoua la tête, et, regardant le blessé :

« Te prendre, murmura-t-il; te trancher la tête ; me prendre mon enfant; me le tuer! tuer mon George! Et tout cela parce qu'il est plus beau qu'eux, plus brave qu'eux, plus instruit qu'eux... Ah ! qu'ils y viennent donc!... »

Et le vieillard, avec une énergie, dont cinq minutes auparavant on l'aurait cru incapable, s'élança vers sa carabine, suspendue à la muraille, et saisissant l'arme oisive depuis seize ans :

« Oui ! oui ! qu'ils y viennent ! s'écria-t-il, et nous verrons. Ah ! vous lui avez tout pris, messieurs les blancs, à ce pauvre mulâtre; vous lui avez pris sa considération, et il n'a rien dit; vous lui eussiez pris sa vie, qu'il n'eût rien dit encore; mais vous voulez lui prendre son fils; vous voulez lui prendre son enfant, pour l'emprisonner, pour le torturer, pour lui trancher la tête ! Oh ! venez, messieurs les blancs, et nous allons voir! Nous avons cinquante ans de haine entre nous; venez, venez, il est temps que nous fassions nos comptes!

— Bien, mon père ! bien ! s'écria George en se relevant sur son coude et en regardant le vieillard d'un œil fiévreux ; bien ! je vous reconnais.

— Eh bien ! oui ! aux grands bois, dit-il, et nous verrons s'ils osent nous y suivre. Oui, mon fils, oui, viens; mieux valent les grands bois que les villes. On y est sous l'œil de Dieu ; que Dieu nous voie donc et nous juge. Et vous, enfants, continua le mulâtre en s'adressant aux nègres, m'avez-vous toujours trouvé bon maître?

— Oh oui ! oui, s'écrièrent d'une seule voix tous les nègres.

— M'avez-vous dit cent fois que vous m'étiez dévoués, non pas comme des esclaves, mais comme des enfants ?

— Oui, oui.

— Eh bien ! c'est à cette heure qu'il s'agit de me prouver votre dévouement.

— Ordonne, maître, ordonne, dirent tous les nègres.

— Entrez, entrez tous. » La chambre se remplit de noirs. « Tenez, continua le vieillard, voilà mon fils qui a voulu vous sauver, vous faire libres, vous faire hommes ; voilà sa récompense. Et maintenant ce n'est pas le tout, ils veulent venir me le prendre, blessé, sanglant, à l'agonie ; voulez-vous le défendre, voulez-vous le sauver, voulez-vous mourir pour lui et avec lui?

— Oh oui ! oui, crièrent toutes les voix.

— Aux grands bois alors, aux grands bois ! dit le vieillard.

— Aux grands bois ! » crièrent tous les nègres.

Alors on rapprocha le brancard de feuillage du canapé où était couché George ; on y déposa le blessé, quatre nègres en saisirent les quatre portants. George sortit de la maison accompagné de Laïza, et prit la tête du cortége, puis tous les nègres le suivirent, puis enfin Pierre Munier sortit le dernier, laissant l'habitation ouverte, abandonnée et veuve de toute créature humaine.

Le cortége, qui se composait de deux cents nègres à peu près, suivit quelque temps le chemin qui mène du Port-Louis au Grand-Port, puis après une demi-heure de marche à peu près, il prit à droite, s'avançant vers la base du piton du milieu, afin de joindre la source de la rivière des Créoles.

Avant de s'engager derrière la montagne, Pierre Munier, qui avait continué de faire l'arrière-garde, s'arrêta un instant, gravit un monticule et jeta un dernier regard sur cette belle habitation qu'il abandonnait. Il embrassa dans un coup d'œil ces riches plaines de cannes, de manioc et de maïs, ces magnifiques bosquets de pamplemousses, de jamroses, et de takamakas ; ce splendide horizon de montagnes qui fermait son immense propriété comme une muraille gigantesque. Il pensa qu'il avait fallu trois générations d'hommes comme lui, laborieux comme lui, estimés comme lui, pour faire de ce quartier le paradis de l'île, poussa un soupir, essuya une larme ; puis, détournant les yeux et secouant la tête, il regagna, le sourire sur les lèvres, le brancard où l'attendait l'enfant blessé pour lequel il abandonnait tout cela.

XXIV

LES GRANDS BOIS.

Au moment où la troupe fugitive atteignait la source de la rivière des Créoles, le jour se levait et les rayons du soleil oriental éclairaient le sommet granitique du piton du milieu; avec lui s'éveillait toute la population des forêts. A chaque pas les tanreeks se levaient sous les pieds des nègres et regagnaient leurs terriers, les singes s'élançaient de branches en branches et atteignaient les extrémités les plus flexibles des vacoas, des filaos et des tamariniers; puis, se suspendant et se balançant par la queue, allaient, franchissant une grande distance, s'accrocher avec une adresse merveilleuse, à quelque autre arbre qui leur donnait un asile plus touffu. Le coq des bois se levait à grand bruit, battant l'air de son vol pesant, tandis que les perroquets gris semblaient le railler de leur cri moqueur, et que le cardinal, pareil à une flamme volante, passait, rapide comme un éclair et étincelant comme un rubis; enfin, comme d'habitude, la nature, toujours jeune, toujours insoucieuse, toujours féconde, semblait par sa sereine tranquillité et son calme bonheur, une éternelle ironie de l'agitation et des douleurs de l'homme.

Après trois ou quatre heures de marche, la troupe fit une halte sur un plateau au pied d'une montagne sans nom, dont la base vient mourir sur les bords de la rivière. La faim commençait à se faire sentir; heureusement chacun dans la route avait fait chasse; les uns, à coups de bâton, avaient assommé des tanreeks dont en général les nègres sont fort friands; d'autres avaient tué des singes ou des coqs de bois; enfin Laïza avait blessé un cerf, à la poursuite duquel quatre hommes s'étaient mis, et qu'ils avaient rapporté au bout d'une heure : il y avait donc des provisions pour toute la troupe.

Laïza profita de cette halte pour panser le blessé ; de temps en temps il s'était écarté du brancard pour aller cueillir quelque herbe ou quelque plante dont lui seul connaissait la propriété. Arrivé au lieu du repos, il réunit sa récolte, plaça la première collection qu'il venait de rassembler dans un creux de rocher, puis, avec une pierre arrondie, il broya les simples qu'il venait de cueillir à peu près comme il eût fait dans un mortier. Cette opération terminée, il en exprima le suc, y trempa un linge, et, levant l'appareil mis la veille, il plaça les compresses nouvel-

lement imbibées sur la double plaie; car par bonheur encore la balle n'était point restée dans la blessure, et, entrée un peu au-dessous de la dernière côte gauche, elle était sortie un peu au-dessus de la hanche.

Pierre Munier suivit cette opération avec une anxiété profonde. La blessure était grave, mais n'était point mortelle; il y avait plus : il était visible, à l'inspection des chairs, qu'en supposant qu'aucun organe important n'eût été lésé à l'intérieur, la guérison serait plus rapide peut-être qu'elle ne l'eût été entre les mains d'un médecin des villes. Le pauvre père n'en passa pas moins par toutes les angoisses qu'une pareille vue devait éveiller en lui, tandis que George, au contraire, malgré les douleurs qu'un pareil pansement devait lui faire éprouver, ne fronça pas même le sourcil, et réprima jusqu'au moindre frissonnement de la main que son père tenait entre les siennes.

Le pansement fini et le repas achevé, on se mit en route. On approchait des grands bois, mais encore fallait-il les atteindre; la petite troupe, retardée par le transport du blessé, transport que les accidents du terrain rendaient fort difficile, ne s'avançait que lentement, et, depuis le départ de l'habitation, avait laissé une trace facile à suivre.

On marcha une heure encore à peu près en suivant les bords de la rivière des Créoles, puis on prit à gauche, et l'on commença de se trouver dans la lisière des forêts, car jusque-là on n'avait traversé que des espèces de taillis : à mesure que l'on avançait, des mimosas se reproduisant en touffes nombreuses, des fougères gigantesques poussant dans les intervalles des arbres, s'élevant aussi haut qu'eux, et des lianes d'une grosseur prodigieuse tombant du haut des takamakas comme des serpents qui s'y seraient accrochés par la queue, commençaient à annoncer qu'on entrait dans la région des grands bois.

Bientôt la forêt devint de plus en plus épaisse; les troncs des arbres se rapprochèrent, les fougères s'enlacèrent les unes aux autres, les lianes formèrent comme des barreaux, à travers lesquels le passage devint de plus en plus difficile, surtout pour les hommes qui portaient le brancard; à tout moment, George, témoin des difficultés que présentait la marche, faisait un mouvement pour descendre, mais à chaque fois, Laïza le lui défendait avec un tel accent de fermeté, et son père joignait les mains avec un tel geste de prière, que, pour ne point blesser le dévouement de l'un et pour ne pas heurter la tendresse de l'autre, le blessé reprenait sa place et laissait essayer de nouvelles tentatives qui devenaient de moment en moment plus pénibles, et qui quelquefois demeuraient longtemps infructueuses.

Cependant les difficultés qu'éprouvaient les fugitifs à pénétrer dans l'intérieur de ces forêts vierges, étaient presque pour eux une garantie de sécurité, puisque ces difficultés devaient, pour ceux qui les poursuivaient, exister plus grandes encore, car ceux qui fuyaient étaient des nègres habitués à de pareilles courses, tandis que ceux qui les poursuivaient étaient des soldats anglais accoutumés à manœuvrer dans le Champ-de-Mars et dans le Champ-de-Lort.

Cependant on arriva à un endroit tellement épais, tellement fourré, tellement compact, que toute tentative de transition devint inutile; longtemps la petite troupe longea cette espèce de muraille à travers laquelle la hache seule aurait pu ouvrir un passage; mais ce passage ouvert pour les uns l'était également pour les autres, et, en offrant une issue à la fuite, il offrait un moyen à la poursuite.

Tout en cherchant, on trouva un ajoupa (1), et sous cet ajoupa les restes d'un feu fumant encore : il était évident que des nègres marrons rôdaient dans les environs, et, à en juger par la fraîcheur des traces qu'ils avaient laissées, ne devaient même pas être fort loin.

Laïza se mit sur leur piste. On connaît l'habileté des sauvages pour suivre à travers les grandes solitudes la trace d'un ami ou d'un ennemi : Laïza, courbé sur la terre, retrouva chaque brin d'herbe plié sous le talon, chaque caillou sorti de son alvéole par le choc du pied, chaque branche détournée de son inclinaison par la pression du passant; mais enfin il arriva de son côté à un emplacement où toute trace manquait. D'un côté était un ruisseau qui descendait de la montagne et allait se jeter dans la rivière des Créoles; de l'autre un amas de rochers, de pierres et de broussailles pareil à un mur, au sommet duquel la forêt paraissait plus pressée encore que partout ailleurs, et derrière Laïza le chemin qu'il venait de suivre.

Laïza traversa le ruisseau et chercha vainement de l'autre côté la trace qui l'avait conduit jusqu'à

(1) Espèce de hangar bâti par les chasseurs.

sa rive. Les nègres, car ils étaient plusieurs, n'avaient donc pas été plus loin.

Laïza essaya de gravir la muraille, et il y parvint; mais arrivé au sommet, il reconnut l'impossibilité de faire suivre à une troupe, parmi laquelle se trouvaient plusieurs blessés, un pareil chemin. Il redescendit donc, et convaincu que ceux à la recherche desquels il s'était mis ne pouvaient être loin, il poussa les différents cris auxquels les nègres marrons ont l'habitude de se reconnaître entre eux, et attendit.

Au bout d'un instant, il lui sembla, au plus épais des broussailles qui recouvraient les pierres formant la muraille que nous avons décrite, reconnaître un léger frémissement; tout autre qu'un homme habitué aux mystères de la solitude eût certes pris cette vacillation de quelques branches pour un caprice du vent; mais alors le mouvement eût eu lieu de leur extrémité à leur base, tandis qu'au contraire le mouvement semblait naître à leur base et venait mourir à leur extrémité. Laïza ne s'y trompa point, et ses regards s'arrêtèrent sur le buisson. Bientôt son doute se changea en certitude : à travers les branches il avait distingué deux yeux inquiets qui, après avoir parcouru tout l'horizon qu'ils pouvaient atteindre, se fixèrent sur lui; alors Laïza renouvela le signal qu'il avait déjà fait entendre une fois : aussitôt un homme glissa comme un serpent entre les pierres disjointes, et Laïza se trouva en face d'un nègre marron.

Les deux noirs n'échangèrent que quelques paroles, puis Laïza retourna sur ses pas et rejoignit la petite troupe, qui fit à son tour, guidée par lui, le même chemin qu'il venait de faire, et qui arriva bientôt à l'endroit où il avait trouvé le nègre.

Une ouverture produite par le dérangement de quelques pierres avait amené un passage dans la muraille : ce passage donnait entrée dans une grotte immense.

Les fugitifs passèrent deux à deux à travers ce défilé facile à défendre. Derrière le dernier, le nègre remit les pierres dans le même ordre où elles étaient auparavant, de manière à ce qu'on ne vît aucune trace du passage; puis, se cramponnant à son tour aux broussailles et aux aspérités des pierres, il escalada la muraille et disparut dans la forêt.

Deux cents hommes venaient de s'engloutir dans les entrailles de la terre sans que l'œil le plus exercé pût dire par quel endroit ils avaient passé.

Soit par un de ces hasards naturels qui se rencontrent parfois sans que la main de l'homme ait aidé en rien aux effets qu'ils produisent, soit, au contraire, par un long et prévoyant travail des nègres marrons, le sommet de la montagne, dans les flancs de laquelle la petite troupe venait de disparaître, était défendu d'un côté par une roche perpendiculaire pareille à un rempart, et d'un autre côté par cette haie gigantesque composée de troncs d'arbres, de liane et de fougère, qui avait d'abord arrêté la marche de nos fugitifs; la seule entrée véritablement praticable était donc celle que nous avons décrite, et, comme nous l'avons dit, cette entrée disparaissait entièrement derrière les pierres qui l'obstruaient et les broussailles qui voilaient les pierres : il résultait donc du soin avec lequelle il était cachée à tous les yeux que les colons armés pour leur propre compte, ou les troupes anglaises qui, pour le compte du gouvernement, donnaient la chasse aux nègres marrons, étaient passés cent fois sans la remarquer devant cette ouverture connue des seuls esclaves fugitifs.

Mais une fois de l'autre côté du rempart de la haie ou de la caverne, l'aspect du sol changeait entièrement. C'étaient toujours de grands bois, de hautes forêts, de puissants abris, mais au milieu desquels on pouvait du moins se frayer une route. Au reste, aucune des premières nécessités de la vie ne manquait dans ces vastes solitudes; une cascade qui avait sa source au sommet du piton, tombait majestueusement de soixante pieds de haut, et après s'être brisée en poussière sur les rocs, qu'elle rongeait dans sa chute éternelle, elle coulait quelque temps en paisibles ruisseaux, puis, s'enfonçant tout à coup dans les entrailles de la terre, elle allait reparaître au delà de l'enceinte; les cerfs, les sangliers, les daims, les singes et les tanrecks abondaient; enfin, aux endroits où, à travers le dôme immense de feuillage, glissaient quelques rayons de soleil, ces rayons de soleil allaient éclairer des pamplemousses chargés d'oranges, ou des vacoas chargés de ces choux-palmistes dont la queue est si frêle, que du jour où le fruit est mûr il tombe à la plus légère secousse ou au moindre vent.

Si les fugitifs parvenaient à cacher leur retraite, ils pouvaient donc espérer y vivre sans manquer de rien jusqu'au moment où George serait guéri, et où cette guérison amènerait une résolution quelconque. Au reste, quelle que fût la résolution du

jeune homme, les malheureux esclaves dont George avait fait ses compagnons étaient décidés à s'attacher à sa fortune jusqu'au bout.

Mais tout blessé qu'était George, il avait gardé son sang-froid ordinaire et il n'avait pas examiné la retraite à laquelle il venait demander un abri, sans calculer tout le parti qu'on pourrait tirer d'une pareille position pour la défendre. Une fois de l'autre côté de la caverne, il avait donc fait arrêter le brancard, et appelant Laïza d'un signe de la main, il lui avait indiqué comment après avoir défendu l'ouverture extérieure de ce défilé, on pouvait encore par un retranchement défendre l'ouverture intérieure, puis en outre miner encore la caverne avec la poudre qu'on avait eu le soin d'emporter de Moka. Le plan de cet ouvrage fut aussitôt tracé et entrepris, car George ne se dissimulait pas que, selon toute probabilité, on ne le traiterait point en fugitif ordinaire, et il avait assez d'orgueil pour croire que les blancs ne se regarderaient pas comme vainqueurs tant qu'ils ne le tiendraient pas pieds et poings liés en leur pouvoir.

On se mit donc aussitôt à l'œuvre de défense, que présida passivement George et activement Pierre Munier.

Pendant ce temps, Laïza faisait le tour de la montagne; partout, comme nous l'avons dit, elle était défendue, soit par des palissades naturelles, soit par des roches escarpées: en un seul endroit ces rochers étaient abordables avec des échelles d'une quinzaine de pieds, encore le chemin qui conduisait au pied de cette muraille naturelle bordait-il un précipice; ce chemin eût été facile à défendre, mais la troupe était trop peu nombreuse et avait besoin d'être répandue sur trop de points à la fois pour que l'on fît des dispositions militaires en dehors de ce que l'on pouvait appeler la forteresse.

Laïza reconnut donc que c'était ce point, et l'entrée par la caverne, qui devaient surtout être gardés avec le plus de soin.

La nuit s'approchait, Laïza laissa dix hommes à ce poste important, et revint rendre compte à George de sa course autour de la montagne.

Il trouva George dans une espèce de cabane qu'on lui avait bâtie à la hâte avec des branches d'arbres; le retranchement était déjà presque creusé, et malgré l'obscurité qui s'avançait rapidement, on continuait d'y travailler avec activité.

Vingt-cinq hommes furent répartis en sentinelles autour de l'enceinte, on devait les relever de deux heures en deux heures; Pierre Munier resta à son poste de la caverne, et Laïza, après avoir posé un nouvel appareil sur la blessure de George, retourna au sien.

Puis chacun attendit les événements nouveaux qu'allait sans doute amener la nuit.

XXV

JUGE ET BOURREAU.

En effet, dans une guerre de surprise comme celle qui allait avoir lieu entre les révoltés et ceux qui ne manqueraient pas de les poursuivre, la nuit devait surtout être l'auxiliaire de l'attaque et la terreur de la défense.

Celle dans laquelle on venait d'entrer était belle et sereine; cependant la lune, arrivée à son dernier quartier, ne devait se lever que vers les onze heures.

Pour des hommes moins préoccupés du danger qu'ils couraient, et surtout moins habitués à de pareils aspects, c'eût été un majestueux spectacle que cette dégradation successive de la lumière au milieu des vastes solitudes et du paysage agreste que nous avons essayé de peindre. D'abord l'obscurité commença de monter des endroits inférieurs, s'élevant comme une marée le long des troncs d'arbres, aux flancs des rochers, sur les pentes de la montagne, conduisant le silence avec elle, et chassant peu à peu les dernières clartés du jour qui se réfugièrent au sommet du piton, s'y balancèrent un instant comme les flammes d'un volcan, puis s'éteignirent à leur tour submergées par cette mer de ténèbres.

Cependant, pour des yeux habitués à la nuit, cette obscurité n'était pas complète; pour des oreilles habituées à la solitude, ce silence n'était point absolu. La vie ne s'éteint jamais tout entière dans la nature; aux bruits des jours qui s'endorment succèdent les bruits de la nuit qui s'éveillent: au milieu de ce grand murmure que font, en se mêlant ensemble, le frémissement des feuilles et la plainte des ruisseaux, passent d'autres rumeurs, causées par la voix ou par les pas des animaux de ténèbres. Voix sombres, pas furtifs et inattendus, qui inspirent aux cœurs les plus fermes cette émotion mysté-

rieuse que le raisonnement ne peut combattre, parce que la vue ne peut rassurer.

Or aucune de ces rumeurs confuses n'échappait à l'oreille exercée de Laïza, chasseur sauvage, et par conséquent homme de la solitude et voyageur de la nuit; la nuit et la solitude avaient peu de mystères pour ses yeux et de secrets pour ses oreilles : il reconnaissait le grignotement du tanreck, rongeant ses racines d'arbres, les pas du cerf se rendant à la source accoutumée, ou le battement des ailes de la chauve-souris dans la clairière, et deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun de ces bruits pussent le tirer de son immobilité.

Au reste, chose étrange! c'était dans cette partie de la montagne qu'habitaient alors deux cents hommes à peu près, que le silence était le plus absolu, et que la solitude semblait la plus parfaite. Les douze nègres de Laïza étaient couchés la face contre terre, de façon à ce que lui-même les distinguait à peine dans l'obscurité rendue plus épaisse encore par l'ombre des arbres, et quoique quelques-uns dormissent, on eût dit que pendant leur sommeil même, la prudence retenait leur souffle qu'on pouvait entendre à peine. Quant à lui, appuyé tout debout contre un énorme tamarinier dont les branches flexibles se projetaient, non-seulement sur le chemin qui longeait les rochers, mais encore sur le précipice qui s'étendait au delà du chemin, il pouvait défier l'œil le plus exercé de distinguer son corps du tronc de l'arbre géant avec lequel, grâce à la nuit et à la couleur de sa peau, il était entièrement confondu.

Laïza se tenait depuis une heure à peu près dans ce silence et dans cette immobilité, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit que faisaient les pas de plusieurs hommes sur une terre toute parsemée de cailloux et de branches sèches; d'ailleurs, ces pas, quoique retenus, ne semblaient pas avoir la prétention de se dissimuler tout à fait : il se retourna donc, avec assez d'insouciance, comprenant que ce devait être une patrouille qui venait à lui. En effet, ses yeux habitués aux ténèbres, distinguèrent bientôt six ou huit hommes qui s'approchaient, et à la tête desquels, à sa grande taille et aux vêtements qui le couvraient, il reconnut Pierre Munier.

Laïza sembla se détacher de l'arbre contre lequel il était appuyé et marcha à lui.

« Eh bien! lui dit-il, les hommes que vous avez envoyés à la découverte sont-ils revenus?

— Oui, et les Anglais nous poursuivent.

— Où sont-ils?

— Ils étaient campés, il y a une heure, entre le piton du milieu et la source de la rivière des Créoles.

— Ils sont sur nos traces?

— Oui, et demain nous aurons probablement de leurs nouvelles.

— Plus tôt, répondit Laïza.

— Comment, plus tôt?

— Oui, si nous avons mis nos coureurs en campagne, ils en ont de leur côté fait autant que nous.

— Eh bien?

— Eh bien! il y a des hommes qui rôdent dans les environs.

— Comment le savez-vous; avez-vous entendu leur voix, avez-vous reconnu leur pas?

— Non, mais j'ai entendu passer un cerf et j'ai reconnu à la rapidité de sa course qu'il s'était levé d'effroi.

— Ainsi vous croyez que quelque rôdeur nous traque?

— J'en suis sûr. Silence!

— Quoi?

— Écoutez...

— En effet, j'entends du bruit.

— C'est le vol d'un coq des bois qui s'élève à deux cents pas de nous.

— De quel côté?

— Là, dit Laïza en étendant la main dans la direction d'un bouquet de bois dont on voyait les cimes s'élever du fond du ravin. Tenez, continua le nègre, le voilà qui s'abat à trente pas de nous, de l'autre côté du chemin qui passe au bas du rocher.

— Et vous croyez que c'est un homme qui l'a fait lever?

— Un homme ou plusieurs hommes, répondit Laïza. Je ne puis préciser le nombre.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Vous croyez qu'il a été effrayé par une créature humaine?

— Les animaux reconnaissent d'instinct le bruit que font les autres animaux, et ne s'en effraient point, répondit Laïza.

— Ainsi?...

— Ainsi on se rapproche... Eh! tenez, entendez-vous? ajouta le nègre en baissant la voix.

— Qu'est-ce? demanda le vieillard en usant de la même précaution.

— Le bruit d'une branche sèche qui vient de se briser sous le pied de l'un d'eux... Silence, car ils sont maintenant assez près de nous pour entendre le bruit de notre voix. Cachez-vous derrière le tronc de ce tamarinier, moi, je me remets à mon poste. »

Et Laïza reprit la place qu'il venait de quitter, tandis que Pierre Munier se glissait derrière l'arbre et que les nègres qui l'accompagnaient, perdus dans l'ombre des arbres, demeuraient debout, muets et immobiles comme des statues.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel aucun mouvement ne troubla le calme de la nuit; mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées que l'on entendit le bruit d'un caillou qui se détachait de la terre et roulait sur la pente rapide du précipice. Laïza sentit contre sa joue l'haleine de Pierre Munier. Celui-ci allait parler sans doute, mais le nègre lui saisit le bras avec force : le vieillard comprit alors qu'il fallait se taire, et il se tut.

Au même instant, le coq des bois s'envola bruyamment une seconde fois en caquetant, et passant par-dessus la cime du tamarinier, gagna les régions élevées de la montagne.

Le rôdeur se trouvait à vingt pas à peine de ceux dont sans doute il cherchait les traces. Laïza et Pierre Munier étaient sans haleine; les autres nègres semblaient de marbre.

En ce moment une lueur argentée commença d'éclairer les cimes de la chaîne de montagnes qu'à travers les éclaircis de la forêt on voyait se dresser à l'horizon. Bientôt la lune apparut derrière le morne des Créoles, et commença, échancrée par sa décroissance, à s'avancer dans le ciel.

Tout au contraire des ténèbres, qui avaient monté de bas en haut, la lumière descendait cette fois de haut en bas, mais cette lumière n'atteignait que les endroits découverts, laissant, à part quelques portions du sol qu'elle éclairait à travers les gerçures du feuillage, le reste de la forêt dans une obscurité profonde.

En ce moment, il se fit un léger mouvement dans les branches d'un buisson qui bordait le chemin et s'élevait au haut du talus, dont la pente rapide conduisait, comme nous l'avons dit, à un précipice; puis, peu à peu, ces branches s'écartèrent et donnèrent passage à la tête d'un homme.

Malgré l'obscurité, moins grande d'ailleurs à cet endroit que ne couvrait le feuillage d'aucun arbre, Pierre Munier et Laïza remarquèrent en même temps le mouvement imprimé au buisson, car leurs deux mains, qui se cherchaient, se rencontrèrent et se serrèrent en même temps.

L'espion resta un instant immobile; puis, il allongea de nouveau la tête, interrogea des yeux et de l'oreille tout l'espace découvert, fit encore un mouvement en avant, et, rassuré par le silence qui le faisait croire à la solitude, il se dressa sur ses genoux, écouta de nouveau, et ne voyant et n'entendant rien, finit par se relever tout à fait.

Laïza serra plus fortement alors la main de Pierre Munier pour lui recommander une plus grande prudence, car pour lui il n'y avait plus de doute, cet homme cherchait leur trace.

En effet, arrivé sur le bord du chemin, le rôdeur de nuit se courba de nouveau, interrogeant la terre pour savoir si elle n'avait gardé aucun vestige de la marche de plusieurs hommes; il toucha du plat de la main le gazon pour voir s'il n'était pas froissé; il toucha du bout du doigt les cailloux, pour s'assurer s'ils n'avaient point été ébranlés dans leurs alvéoles; enfin, comme si l'air à son tour eût pu conserver des traces de ceux qu'il cherchait, il leva la tête, fixant son regard sur le tamarinier, contre le tronc et sous l'ombre duquel Laïza était caché.

En ce moment un rayon de la lune passa entre deux cimes d'arbres et vint éclairer le visage de l'espion.

Alors, avec un mouvement prompt comme l'éclair, Laïza dégagea sa main droite de la main de Pierre Munier, et s'élançant d'un seul bond de manière à saisir par son extrémité une des branches les plus flexibles de l'arbre qui l'abritait, il plongea, avec la rapidité de l'aigle qui s'abat, jusqu'au pied du rocher, saisit l'espion par la ceinture, et redonnant d'un coup de pied l'impulsion à la branche, qui se redressa, il remonta avec lui comme l'aigle remonte avec sa proie; puis laissant glisser sa main le long du rameau à l'écorce lisse et polie, il revint tomber au pied de l'arbre, au milieu de ses compagnons, tenant toujours son prisonnier qui, son couteau à la main, cherchait vainement à blesser son vainqueur, comme le serpent cherche vainement à mordre le roi des airs, qui, des profondeurs d'un marais, l'emporte dans son aire voisine du ciel.

Alors et malgré l'obscurité, chacun du premier coup d'œil reconnut le prisonnier, c'était Antonio le Malaï. Tout cela s'était passé d'une façon si rapide

et si inattendue qu'Antonio n'avait pas jeté un cri.

Enfin Laïza tenait donc en sa puissance son ennemi mortel ; Laïza allait donc punir d'un seul coup le traître et l'assassin.

Il le pressait sous son genou, il le regardait avec cette terrible ironie du vainqueur dans laquelle le vaincu peut comprendre qu'il n'a plus rien à espérer, quand tout à coup on entendit le lointain aboiement d'un chien.

Sans relâcher la main par laquelle il lui serrait la gorge, sans relâcher la main par laquelle il lui maintenait le poignet, Laïza releva la tête et tendit l'oreille du côté par où venait le bruit.

A ce bruit Laïza sentit frissonner Antonio.

« Chaque chose a son temps, murmura Laïza comme se parlant à lui-même ; puis, s'adressant aux nègres qui l'entouraient : Attachez d'abord cet homme à un arbre, dit-il, il faut que je parle à M. Munier. »

Les nègres saisirent Antonio par les pieds et par les mains, et le garrottèrent avec des lianes contre le tronc d'un takamakas. Laïza s'assura qu'il était bien lié, et conduisant le vieillard à quelques pas, il étendit la main du côté où, pour la première fois, s'était fait entendre l'aboiement du chien.

« Avez-vous entendu ? lui dit-il.

— Quoi ? demanda le vieillard.

— L'aboiement d'un chien.

— Non.

— Écoutez ! il se rapproche.

— Oui, cette fois je l'ai entendu.

— On nous chasse comme des cerfs.

— Comment ! tu crois que c'est nous que l'on poursuit ?

— Et qui voulez-vous que ce soit ?

— Quelque chien échappé qui chasse pour son propre compte.

— Après tout, c'est encore possible ! murmura Laïza ; écoutons. »

Il y eut un instant de silence à la fin duquel un nouvel aboiement retentit dans la forêt, plus rapproché que les deux premiers.

« C'est nous qu'on poursuit, dit Laïza.

— Et à quoi le reconnais-tu ?

— Ce n'est point l'aboiement d'un chien qui chasse, dit Laïza, c'est le hurlement d'un chien qui cherche son maître. Les démons auront trouvé dans quelque case de nègre un chien à la chaîne, et ils l'auront pris pour guide ; si le nègre est avec nous, nous sommes perdus.

— C'est la voix de Fidèle, murmura Pierre Munier en tressaillant.

— Oui, oui, je la reconnais maintenant, dit Laïza. Je l'ai déjà entendue : c'est celle d'un chien qui a hurlé lorsque hier soir nous avons rapporté votre fils blessé à Moka.

— En effet, j'ai oublié de l'emmener quand nous sommes partis ; cependant, si c'était Fidèle, il me semble qu'il accourrait plus vite. Écoute comme la voix se rapproche lentement.

— Ils le tiennent en laisse, ils le suivent, il mène un régiment tout entier peut-être derrière lui. Il ne faut pas lui en vouloir à ce pauvre animal, ajouta en riant d'un rire sombre le nègre d'Anjouan, il ne peut pas aller plus vite ; mais, soyez tranquille, il arrivera.

— Eh bien ! que faut-il faire ? demanda Pierre Munier.

— Si vous aviez quelque vaisseau qui vous attendît à Grand-Port, comme nous n'en sommes qu'à huit ou dix lieues, je vous dirais que nous avons encore le temps d'y arriver ; mais vous n'avez de ce côté aucune chance de fuite, n'est-ce pas ?

— Aucune.

— Alors il faut se défendre, et, s'il est possible, ajouta le nègre d'une voix sombre, mourir en se défendant.

— Viens donc, dit Pierre Munier qui ne trouvait tout son courage que du moment où il ne s'agissait plus que de combattre ; viens donc, car le chien les conduira à l'ouverture de la caverne, et quand ils seront là ils ne seront pas encore entrés.

— C'est bien, dit Laïza, allez donc aux retranchements.

— Mais pourquoi ne viens-tu pas avec moi ?

— Moi, il faut que je reste ici quelques minutes encore.

— Cependant tu nous rejoindras ?

— Au premier coup de fusil qui sera tiré, retournez-vous, et vous me verrez à vos côtés. »

Le vieillard tendit la main à Laïza, car le danger commun avait effacé entre eux toute distance, puis il jeta son fusil sur son épaule, et, suivi de son escorte, il s'achemina à grands pas vers l'entrée de la caverne.

Laïza le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fut perdu tout à fait dans les ténèbres, puis, revenant à Antonio, que, d'après son ordre, les nègres avaient garrotté à un arbre :

« Et maintenant, Malaï, dit-il, à nous deux !

— A nous deux ! dit Antonio d'une voix tremblante ; et que veut donc Laïza à son ami et à son frère ?

— Je veux qu'il se rappelle ce qui a été dit, le soir du yamsé, sur le bord de la rivière des Lataniers.

— Il a été dit beaucoup de choses, et mon frère Laïza a été bien éloquent, car chacun s'est rendu à son avis.

— Et parmi toutes ces choses, Antonio se rappelle-t-il le jugement qui a été rendu d'avance contre les traîtres ? »

Antonio frissonna de tout son corps, et malgré la couleur cuivrée de sa peau, on eût pu le voir pâlir s'il eût fait jour.

« Il paraît que mon frère a perdu la mémoire, reprit Laïza avec un accent d'ironie terrible ; eh bien ! moi, je vais la lui rendre : il a été dit. . . .

. . . .

Sont-ce bien les propres paroles du serment, et mon frère se les rappelle-t-il ?

— Je me les rappelle, dit Antonio d'une voix à peine intelligible.

— Alors réponds aux questions que je vais te faire, dit Laïza.

— Je ne te connais pas le droit de m'interroger, tu n'es pas mon juge, s'écria Antonio.

— Alors, ce n'est pas toi que j'interrogerai, reprit Laïza ; puis se tournant vers les nègres qui étaient couchés autour de lui sur la terre : Levez-vous, vous autres, dit-il, et répondez. »

Les nègres obéirent, et l'on vit surgir dix ou douze figures noires qui se rangèrent silencieusement en demi-cercle devant l'arbre où était garrotté Antonio.

« Ce sont des esclaves, s'écria Antonio, et je ne dois pas être jugé par des esclaves, je ne suis pas un nègre, moi, je suis libre, moi, c'est à un tribunal à me juger si j'ai commis un crime, et non à vous.

— Assez, dit Laïza, nous allons te juger d'abord, et ensuite tu en appelleras à qui tu voudras. »

Antonio se tut : et, pendant le moment de silence qui suivit l'injonction que Laïza venait de lui faire, on entendit les aboiements du chien qui se rapprochaient.

« Puisque le coupable ne veut pas répondre, dit Laïza aux nègres qui entouraient Antonio, c'est à vous de répondre pour lui. Qui est-ce qui a dénoncé la conspiration au gouverneur, parce qu'un autre que lui en avait été nommé le chef ?

— Antonio le Malaï, répondirent tous les nègres d'une voix sourde, mais d'une seule voix.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Antonio. Ce n'est pas vrai : je le jure, je le proteste !

— Silence, dit Laïza du même ton impératif. Puis il reprit : Qui est-ce qui, après avoir dénoncé la conspiration au gouverneur, a tiré sur notre chef, au bas de la petite montagne, le coup de fusil qui l'a blessé ?

— Antonio le Malaï, répondirent tous les nègres.

— Qui m'a vu ? s'écria le Malaï. Qui ose dire que c'était moi ; qui peut dans la nuit reconnaître un homme d'un autre homme ?

— Silence, » dit Laïza ; puis, reprenant avec le même accent calme son interrogatoire. « Enfin, dit-il, après avoir dénoncé la conspiration au gouverneur, après avoir tenté d'assassiner notre chef, qui est-ce qui venait encore, la nuit, ramper comme un serpent autour de notre retraite, pour découvrir quelque ouverture par laquelle les soldats anglais pussent entrer ?

— Antonio le Malaï, reprirent encore une fois les nègres avec ce même accent de conviction qui ne les avait pas encore quittés un instant.

— Je venais pour rejoindre mes frères, s'écria le prisonnier, je venais pour partager leur sort quel qu'il fût ; je le jure, je le proteste.

— Croyez-vous ce qu'il dit ? demanda Laïza.

— Non, non, non ! répétèrent toutes les voix.

— Mes bons amis, mes chers amis, dit Antonio, écoutez-moi, je vous en supplie !

— Silence ! » dit Laïza. Puis il continua, de ce même accent solennel qu'il avait toujours conservé, et qui indiquait la grandeur de la mission qu'il s'était imposée : « Antonio n'est donc pas une fois, mais trois fois traître ; Antonio aurait donc mérité trois fois la mort si l'on pouvait mourir trois fois. Antonio, prépare-toi donc à paraître devant le Grand-Esprit, car tu vas mourir !

— C'est un assassinat ! s'écria Antonio, et vous n'avez pas le droit d'assassiner un homme libre ; d'ailleurs, les Anglais ne peuvent pas être loin, j'appellerai, je crierai. A moi !... à moi !... Ils veulent m'égorger ! ils veulent... »

Laïza saisit la gorge du Malaï, et étouffa ses cris entre ses doigts de fer ; puis, tournant la tête vers les nègres :

« Préparez une corde, » dit-il.

En entendant cet ordre qui lui présageait le sort qui l'attendait, Antonio fit un si violent effort, qu'il

brisa une partie des liens qui le retenaient. Mais il ne put se dégager du plus terrible de tous, de la main de Laïza. Cependant, au bout de quelques secondes, le nègre comprit aux convulsions qu'il sentait courir dans tout le corps d'Antonio, que s'il continuait de le serrer ainsi, la corde deviendrait bientôt inutile. Il lâcha donc la gorge du prisonnier, qui laissa tomber sa tête sur sa poitrine comme un homme qui râle.

— J'ai dit que je te laisserais du temps pour paraître devant le Grand-Esprit, dit Laïza ; tu as dix minutes, prépare-toi.

Antonio voulut prononcer quelques paroles, mais sa voix le trahit.

On entendait les aboiements du chien, qui, à chaque instant, se rapprochait.

« Où est la corde? dit Laïza.

— La voici, répondit un nègre en présentant à Laïza l'objet qu'il demandait.

— Bien, » dit-il.

Et comme l'office du juge était fini, l'office du bourreau commença.

Laïza prit une des plus fortes branches du tamarinier, la ramena à lui, y fixa fortement l'une des extrémités de la corde, fit à l'autre un nœud coulant qu'il passa autour du cou d'Antonio, ordonna à deux hommes de maintenir la branche, et s'étant assuré que le condamné, malgré la rupture de deux ou trois des lianes qui l'attachaient, était maintenu encore, il l'invita une seconde fois à se préparer à la mort.

Cette fois la parole était revenue au condamné ; mais au lieu de s'en servir pour implorer la miséricorde de Dieu, ce fut pour faire un dernier appel à la pitié des hommes qu'il éleva la voix!

« Eh bien, oui, mes frères, oui, mes amis, dit-il changeant de tactique, et essayant d'obtenir par des aveux la vie qu'on avait refusée à ses dénégations, oui, je suis bien coupable, je le sais, et vous avez le droit de me traiter comme vous le faites ; mais vous pardonnerez à votre ancien camarade, n'est-ce pas? à celui qui vous faisait tant rire pendant les veillées ; au pauvre Antonio, qui vous racontait de si belles histoires et qui vous chantait de si joyeuses chansons? Que deviendrez-vous désormais sans lui? qui vous amusera? qui vous distraira? qui vous fera oublier la fatigue de la journée? Grâce! mes amis, grâce pour le pauvre Antonio! La vie! la vie! mes amis ; je vous la demande à genoux!

— Pense au Grand-Esprit, dit Laïza, car tu n'as plus que cinq minutes à vivre, Antonio.

— Au lieu de ces cinq minutes, Laïza, mon bon Laïza, reprit Antonio d'une voix suppliante, donne-moi cinq ans, et pendant ces cinq ans je serai ton esclave ; je te servirai, je serai sans cesse à tes ordres, je serai toujours prêt à tes commandements, et quand j'y manquerai, quand je commettrai la moindre faute, eh bien! alors, tu me puniras, et je supporterai le fouet, les verges, la corde sans me plaindre, et je dirai que tu es un bon maître, car tu m'auras donné la vie. Oh! la vie, la vie, Laïza, la vie!

— Écoute, Antonio, dit Laïza, entends-tu les aboiements de ce chien?

— Oui ; et tu crois que c'est moi qui ai donné le conseil de le détacher? Eh bien! non, tu te trompes, je te le jure.

— Antonio, dit Laïza, cette idée ne serait pas venue même à un blanc de se servir d'un chien pour poursuivre son propre maître ; Antonio, cette idée est encore de toi. »

Le Malaï poussa un profond gémissement, puis au bout d'un instant, comme s'il eût espéré fléchir son ennemi à force d'humilité.

« Eh bien! oui, dit-il, c'est moi, le Grand-Esprit m'avait abandonné, l'orgueil de la vengeance m'avait rendu fou. Il faut avoir pitié d'un fou, Laïza, au nom de ton frère Nazim, pardonne-moi!

— Et qui encore avait dénoncé Nazim, lorsque Nazim a voulu fuir. Ah! voilà un nom que tu as eu bien tort de prononcer, Antonio. Antonio, les cinq minutes sont écoulées. Malaï, tu vas mourir.

— Oh! non, non, non, moi pas mourir, dit Antonio, grâce, Laïza ; grâce, mes amis, grâce! »

Mais sans écouter les plaintes, les supplications et les prières du condamné, Laïza tira son couteau, et d'un seul coup trancha tous les liens qui retenaient Antonio ; au même instant, et sur un ordre de lui, les deux hommes lâchèrent la branche qui se tendit, enlevant avec elle le malheureux Antonio.

Un cri terrible, un cri suprême, un cri dans lequel semblaient s'être réunis toutes les forces du désespoir, retentit et alla se perdre, lugubre, solitaire, désolé, dans les profondeurs des forêts : tout était fini, et le corps d'Antonio n'était plus qu'un cadavre se balançant au bout d'une corde au-dessus du précipice.

Laïza resta un instant encore immobile et regar-

dant le mouvement de vibration de la corde, qui se calmait peu à peu; puis, lorsqu'elle fut arrivée à peu près à tracer sur l'azur du ciel une ligne perpendiculaire et immobile, il prêta de nouveau l'oreille aux aboiements du chien, qui n'était plus qu'à cinq cents pas à peine de la caverne; il ramassa son fusil, qu'il avait posé à terre, et se retournant vers les autres nègres :

« Allons, mes amis, dit-il, nous voilà vengés; maintenant, nous pouvons mourir. »

Et, les précédant d'un pas rapide, il marcha avec eux vers les retranchements.

XXVI

LA CHASSE AUX NÈGRES.

Laïza ne s'était pas trompé, et le chien, en suivant les traces de son maître, avait conduit les Anglais droit à l'ouverture de la caverne; arrivé là il s'était élancé au milieu des buissons et s'était mis à gratter et à mordre les pierres. Les Anglais avaient compris alors qu'ils étaient au terme de leur course.

Aussitôt ils avaient fait avancer des soldats armés de pioches, et les soldats s'étaient mis à l'œuvre. Au bout d'un instant, une ouverture assez large pour qu'un homme pût y passer était pratiquée.

Un soldat allongea le haut du corps, afin de regarder par l'ouverture. Aussitôt un coup de fusil se fit entendre, et le soldat tomba la poitrine traversée d'une balle; un second soldat succéda au premier et tomba comme lui; un troisième s'avança à son tour et eut le même sort.

Il était visible que les révoltés, en donnant eux-mêmes le signal de l'attaque, étaient décidés à une défense désespérée.

Les assaillants commencèrent à prendre leurs précautions : en s'abritant le plus qu'ils purent, ils élargirent la brèche de manière à pouvoir passer à plusieurs de front; les tambours battirent, et les grenadiers se présentèrent la baïonnette en avant.

Mais l'avantage était si grand pour les assiégés, qu'en un instant la brèche fut encombrée de morts, et qu'on fut obligé d'enlever les cadavres pour faire place à un nouvel assaut.

Cette fois, les Anglais pénétrèrent jusqu'au milieu de la caverne, mais ce ne fut que pour laisser un plus grand nombre de morts encore qu'à la première fois ; à l'abri derrière le retranchement qu'avait fait élever George, les nègres dirigés par Laïza et Pierre Munier tiraient à coup sûr.

Pendant ce temps, George, retenu par sa blessure, couché dans sa cabane, maudissait l'inactivité à laquelle il était réduit ; cette odeur de poudre qui l'enveloppait, ce bruit de la mousqueterie qui pétillait à son oreille, tout, jusqu'à cette charge incessante que battaient les Anglais, lui donnaient cette ardente fièvre du combat qui fait que l'homme joue sa vie sur un caprice du hasard. Mais ici c'était bien pis, car ce n'était pas une cause étrangère qui se débattait, ce n'était pas le caprice d'un roi qu'il s'agissait de soutenir ou l'honneur d'une nation qu'il fallait venger : non, c'était sa propre cause que ces hommes défendaient, et lui, lui George, l'homme au cœur hardi, l'homme à l'esprit entreprenant, ne pouvait rien, ni en action, ni même en conseil; George mordait le matelas sur lequel il était couché, George pleurait de rage.

A la seconde attaque, et quand les Anglais pénétrèrent jusqu'au milieu de la caverne, ils firent du point où ils étaient arrivés quelques décharges sur les retranchements; or comme la cabane où George était couché se trouvait directement placée derrière eux, deux ou trois balles traversèrent en sifflant les parois de feuillage. Ce bruit, qui eût effrayé tout autre, consola et enorgueillit George; lui aussi courait donc un danger, et s'il ne pouvait pas rendre la mort, il pouvait du moins mourir.

Les Anglais avaient momentanément cessé l'attaque, mais il était évident qu'ils préparaient un nouvel assaut, et l'on entendait aux coups sourds et retentissants de la pioche qu'ils n'avaient point abandonné leur projet : en effet, au bout d'un instant, une partie des parois extérieures de la caverne s'écroula, et l'ouverture se trouva agrandie du double ; aussitôt le tambour retentit de nouveau, et à la lueur de la lune on vit briller une troisième fois les baïonnettes à l'entrée de la caverne.

Pierre Munier et Laïza se regardèrent cette fois ; il était évident que la lutte allait devenir terrible.

« Quelle est votre dernière ressource ? demanda Laïza.

— La caverne est minée, dit le vieillard.

— En ce cas, nous avons encore quelque chance de salut, mais au moment décisif faites alors ce que

je vous dirai, ou nous sommes tous perdus, car il n'y a pas de retraite possible avec un blessé.

— Eh bien! je me ferai tuer près de lui! dit le vieillard.

— Mieux vaut vous sauver tous les deux.

— Ensemble?

— Ensemble ou séparément, peu importe.

— Je ne quitterai pas mon fils, Laïza, je t'en préviens.

— Vous le quitterez, si c'est son seul moyen de salut.

— Que veux-tu dire?

— Plus tard je m'expliquerai. »

Puis se retournant vers les nègres :

« Allons, enfants, dit-il, voilà le moment suprême arrivé. Feu sur les habits rouges, et ne perdez pas un coup; dans une heure la poudre et les balles seront rares. »

Au même instant la fusillade éclata. Les nègres, en général, sont d'excellents tireurs; aussi exécutèrent-ils à la lettre la recommandation de Laïza, et les rangs des Anglais commencèrent-ils à s'éclaircir; mais, à chaque décharge, les rangs se resserraient avec une discipline admirable, et la colonne, retardée par la difficulté du passage, continuait de s'avancer dans le souterrain. Au reste, pas un coup de fusil n'était tiré de la part des Anglais; ils paraissaient décidés cette fois à enlever les retranchements à la baïonnette.

La situation, grave pour tous, l'était doublement pour George, grâce à l'impuissance à laquelle il s'était condamné. Il s'était d'abord soulevé sur son coude, puis il s'était mis sur ses genoux; enfin il était parvenu à se dresser sur ses pieds; mais, parvenu à ce point, sa faiblesse était si grande qu'il lui semblait que la terre manquait sous lui, et qu'il était forcé de se cramponner de ses mains aux branches qui l'entouraient. Tout en reconnaissant le courage de quelques hommes dévoués qui accompagnaient sa fortune jusqu'au bout, il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce courage froid et impassible des Anglais qui continuaient de marcher comme à une parade, quoique à chaque pas qu'ils fissent ils fussent obligés de resserrer les rangs. Enfin il comprit que, pour cette fois, ils ne reculeraient plus, et que dans cinq minutes, malgré le feu qui en sortait, ils allaient aborder les retranchements. Alors l'idée que c'était pour lui, pour lui, forcé de rester spectateur impassible du combat, que tous ces hommes allaient se faire tuer, se présenta à son esprit comme un remords; il essaya de faire un pas en avant pour se jeter entre les combattants, et, en se livrant, puisque, selon toute probabilité, c'était à lui seul qu'on en voulait, faire cesser le carnage; mais il sentit qu'il ne pourrait parcourir un tiers de la distance qui le séparait des Anglais. Il voulut crier aux assiégés de cesser le feu, aux assiégeants de ne pas aller plus loin, et qu'il se rendait; mais sa voix affaiblie se perdit dans le bruit de la fusillade. D'ailleurs, dans ce moment, il vit son père se lever tout debout, et, de la moitié de sa taille, dépasser la hauteur des retranchements; puis, une branche de sapin enflammée à la main, faire quelques pas à la rencontre des Anglais; puis, au milieu du feu et de la fumée, approcher de la terre l'étrange flambeau. Aussitôt une traînée de flamme courut sur la terre et disparut en s'enfonçant dans le sol; enfin, au même instant, la terre s'agita, une explosion terrible se fit entendre, un cratère flamboyant s'ouvrit sous les pieds des Anglais, la voûte de la caverne s'ouvrit et s'affaissa, les rochers qui pesaient sur elle s'enfoncèrent avec elle, et, aux cris du reste du régiment encore de l'autre côté de l'ouverture, le passage souterrain disparut dans un immense chaos.

« Et maintenant, dit Laïza, pas un instant à perdre!

— Ordonne, que faut-il faire?

— Fuyez vers Grand-Port, tâchez de trouver asile dans un vaisseau français; moi je me charge de George.

— Je te l'ai dit, je ne quitterai pas mon fils.

— Et moi, je vous l'ai dit, vous le quitterez, car, en restant, vous le perdez.

— Comment cela?

— Avec votre chien qu'ils ont toujours, ils vous suivent partout, vous relancent au plus sombre des forêts, vous atteignent au plus profond des cavernes, et George blessé sera bientôt rejoint; mais au contraire fuyez de votre côté, ils croient que votre fils vous accompagne, alors c'est à vous qu'ils s'attachent, c'est après vous qu'ils s'acharnent, c'est vous qu'ils rejoignent peut-être; moi, pendant ce temps, je profite de la nuit; avec quatre hommes dévoués, j'emporte George d'un autre côté; nous gagnons les bois qui environnent le morne du Bambou. Si vous avez quelque moyen de nous sauver, vous allumerez un feu sur l'île des Oiseaux; alors nous descendons sur un radeau la grande rivière, et

vous venez avec une chaloupe nous recevoir à son embouchure. »

Pierre Munier avait écouté tout ce plaidoyer les yeux fixes, la respiration suspendue, serrant les mains de Laïza entre ses mains, puis, à ses dernières paroles, lui jetant les bras au cou :

« Laïza ! Laïza ! s'écria-t-il ; oui, oui, je te comprends, il n'y a que ce moyen : toute la meute anglaise sur moi, c'est cela, et tu sauves mon George.

— Je le sauve ou je meurs avec lui, dit Laïza, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— Et je sais que tu tiendras ce que tu promets. Attends seulement que j'aille encore une fois embrasser mon enfant, et je pars.

— Non, non, dit Laïza ; si vous le voyez vous ne voudrez plus le quitter ; s'il sait que vous vous exposez pour sauver sa vie, il ne voudra pas le permettre : partez, partez ; et vous tous suivez-le ; quatre hommes seulement avec moi, les plus forts, les plus vigoureux, les plus dévoués. »

Une douzaine d'hommes se présentèrent.

Laïza en désigna quatre ; puis, comme Pierre Munier hésitait à partir :

« Les Anglais ! les Anglais ! dit-il au vieillard ; dans un instant les Anglais seront ici.

— Ainsi, à l'embouchure de la grande rivière ! s'écria Pierre Munier.

— Oui, si nous ne sommes ni tués ni pris.

— Adieu, George, adieu, cria Pierre Munier ; et, suivi des nègres qui restaient, il s'élança du côté de la montagne des Créoles.

— Mon père, s'écria George, où allez-vous ? que faites-vous ? pourquoi ne venez-vous pas mourir avec votre fils ? Mon père, attendez-moi, me voilà ! »

Mais Pierre Munier était déjà loin, et ces derniers mots surtout furent dits d'une voix si faible que le vieillard ne put les entendre.

Laïza courut au blessé ; il le trouva sur ses genoux.

« Mon père ! » murmura George, et il retomba évanoui.

Laïza ne perdit pas de temps ; cet évanouissement était presque un bonheur. Sans doute George, jouissant de sa raison, n'eût pas voulu disputer plus longtemps sa vie à ceux qui le poursuivaient ; il eût regardé cette fuite isolée comme honteuse. Mais sa faiblesse le mettait à la merci de Laïza. Laïza le coucha, toujours évanoui, sur son brancard ; chacun des nègres qu'il avait gardés près de lui saisit un des portants, et lui-même, marchant devant pour leur montrer le chemin, il se dirigea vers le quartier des trois ilots, d'où il comptait, en suivant le cours de la grande rivière, gagner le piton de Bambou.

Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils entendirent les aboiements du chien.

Laïza fit un geste, les porteurs s'arrêtèrent. George était toujours évanoui, ou du moins si faible qu'il ne paraissait faire aucune attention à ce qui se passait.

Ce que Laïza avait prévu arrivait : les Anglais avaient escaladé l'enceinte, et ils comptaient se servir du chien pour rejoindre les fuyards une seconde fois comme ils l'avaient déjà fait une première.

Il y eut un moment d'angoisse pendant lequel Laïza écouta les aboiements du chien. Pendant quelques minutes ces aboiements restèrent stationnaires. Le chien était parvenu à l'endroit où l'on avait combattu, puis deux ou trois fois les aboiements se rapprochèrent. Le chien allait des retranchements à la cabane, où George blessé était demeuré quelque temps, et où son père était venu le visiter ; enfin, les aboiements s'éloignèrent vers le sud, c'était la direction qu'avait prise Pierre Munier ; la ruse de Laïza avait réussi, les chasseurs s'étaient trompés de piste, ils suivaient le père et abandonnaient le fils.

La situation dont on venait de sortir était d'autant plus grave que pendant cette halte d'un instant les premiers rayons du jour avaient commencé à paraître, et que la mystérieuse obscurité de la forêt commençait à s'éclaircir. Certes, si George eût été sain et sauf, agile et fort, comme il l'était, l'embarras eût été moindre, car, ruse, courage, adresse, tout se fût trouvé en égale proportion, entre ceux qui étaient poursuivis et ceux qui poursuivaient ; mais la blessure de George rendait la partie inégale, et Laïza ne se dissimulait pas que la situation était des plus critiques.

Une crainte surtout le préoccupait : c'est que les Anglais, comme la chose était probable, n'eussent pris pour auxiliaires des esclaves dressés à la chasse des nègres marrons, et ne leur eussent fait quelque promesse comme celle de la liberté, par exemple, si George tombait entre leurs mains. Alors il perdait une partie de ses avantages d'homme de la nature en face de ces autres hommes fils de la nature comme lui, et pour qui, comme pour lui, la solitude n'avait pas de secrets et la nuit pas de mystères.

Aussi pensa-t-il qu'il n'y avait pas un instant à

perdre, et aussitôt ses incertitudes fixées sur la direction qu'avaient prise ceux qui les poursuivaient, il se remit en marche, marchant toujours vers l'est.

La forêt avait un aspect étrange, et tous les animaux paraissaient partager la préoccupation de l'homme ; la fusillade qui avait retenti toute la nuit avait réveillé les oiseaux dans les branches, les sangliers dans leurs bouges, les daims dans les halliers, tout était sur pied, tout partait d'effroi, et l'on eût dit tous les êtres animés atteints d'une espèce de vertige. On marcha ainsi deux heures.

Au bout de deux heures il fallut faire halte : les nègres s'étaient battus toute la nuit, et n'avaient pas mangé depuis la veille à quatre heures. Laïza s'arrêta sous les ruines d'un ajoupa, qui, sans aucun doute, avait servi cette nuit même de retraite à des nègres marrons, car, en remuant un monceau de cendres, qui paraissait le résultat d'un assez long séjour, on y retrouva du feu. Trois des nègres se mirent en chasse des tanrecks. Le quatrième s'occupa de rallumer le foyer. Laïza chercha des herbes pour renouveler l'appareil du blessé.

Si fort de corps, si puissant d'esprit que fût George, l'âme avait cependant été vaincue par la matière : il avait la fièvre, il avait le délire, il ignorait ce qui se passait autour de lui et il ne pouvait aider ceux qui essayaient de le sauver ni par le conseil ni par l'exécution.

Cependant le pansement de sa blessure parut lui apporter quelque repos. Quant à Laïza, il ne paraissait soumis à aucun des besoins physiques de la nature. Il y avait soixante heures qu'il n'avait dormi, et il ne paraissait pas avoir besoin de sommeil ; il y avait vingt heures qu'il n'avait mangé, et il ne semblait pas avoir faim.

Les nègres revinrent les uns après les autres, rapportant six ou huit tanrecks, qu'ils s'apprêtèrent à faire rôtir devant l'immense foyer que leur compagnon avait allumé ; la fumée qu'il occasionnait inquiétait bien un peu Laïza, mais il pensait que n'ayant laissé aucune trace derrière lui, il devait être à deux ou trois lieues au moins de l'endroit où avait eu lieu le combat, et qu'en supposant même que cette fumée fût découverte, elle le serait par quelque poste assez éloigné pour qu'il eût le temps de fuir avant que ce poste ne les eût rejoint.

Quand le repas fut prêt, les nègres appelèrent Laïza, qui jusque-là était resté assis près de George. Laïza se leva, et en portant les yeux sur le groupe qu'il s'apprêtait à joindre, il s'aperçut que l'un des nègres avait reçu à la cuisse une blessure qui saignait encore. Aussitôt toute sa sécurité disparut : on avait pu les suivre à la trace comme on suit un daim blessé, non pas que l'on se doutât de l'importance de la capture que l'on pouvait faire en les suivant, mais parce qu'un prisonnier, quel qu'il fût, était de trop grande importance, à cause des renseignements qu'il pouvait donner, pour que les Anglais ne fissent pas tout au monde pour se procurer ce prisonnier.

Au moment où cette réflexion venait de le frapper, et où il ouvrait la bouche pour ordonner à ses quatre nègres accroupis autour du feu de se remettre en route, un petit bouquet de bois, plus touffu que le reste de la forêt, et sur lequel ses yeux inquiets s'étaient déjà plus d'une fois arrêtés, s'enflamma, une vive fusillade se fit entendre, cinq ou six balles sifflèrent autour de lui ; un des nègres tomba la face dans le feu ; les trois autres se levèrent, mais au bout de cinq ou six pas l'un d'eux tomba à son tour, puis un autre encore à dix pas de là. Le quatrième seul s'enfuit sain et sauf et disparut dans le bois.

A l'aspect de la fumée, au bruit des coups, au sifflement des balles, Laïza n'avait fait qu'un bond de l'endroit où il se trouvait jusqu'au brancard de George, et prenant le blessé dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, il s'élança à son tour dans la forêt sans que sa course parût un instant ralentie par le fardeau qu'il portait.

Mais aussitôt, huit ou dix soldats anglais, escortés de cinq ou six nègres, bondirent hors du bouquet de bois et se mirent à la poursuite des fugitifs, dans l'un desquels ils avaient reconnu George qu'ils savaient blessé. Comme l'avait prévu Laïza, le sang les avait guidés. Ils étaient venus, suivant sa trace, ils étaient arrivés à demi portée de fusil de l'ajoupa, et là ils avaient ajusté à coup posé et, comme on l'a vu, bien ajusté, puisque trois nègres sur quatre avaient été, sinon tués, du moins mis hors de combat.

Alors commença une course désespérée, car quelle que fût la force et l'agilité de Laïza, il était évident que s'il ne parvenait pas à se faire perdre de vue par ceux qui le poursuivaient, ceux-ci finiraient par le rejoindre ; malheureusement il courait deux chances presque également fatales ; en s'enfonçant dans les grandes épaisseurs, les bois pouvaient

devenir tellement touffus qu'il lui fût presque impossible d'aller plus loin ; en se jetant dans les clairières, il se livrait à la fusillade de ses ennemis : cependant il préféra ce dernier parti.

Dans les premières minutes, et par la puissance de son élan, Laïza s'était trouvé presque hors de portée, et s'il n'eût eu affaire qu'à des Anglais, sans doute il leur eût échappé; mais quoique ce fût à regret peut-être que les nègres le poursuivissent, comme ils étaient poussés par les baïonnettes des soldats, il leur fallait marcher; ils poursuivaient donc le gibier humain, qu'ils chassaient, sinon par enthousiasme, du moins par crainte.

De temps en temps, lorsqu'à travers les arbres on découvrait Laïza, quelques coups de fusil éclataient, et l'on voyait les balles effleurer les arbres autour de lui, ou sillonner la terre sous ses pas ; mais comme par enchantement aucune de ces balles ne l'atteignaient, et sa course, si l'on peut le dire, semblait s'accélérer en raison du danger auquel il venait d'échapper.

Enfin, on arriva sur le bord d'une clairière : une pente rapide, et presque découverte, garnie à son sommet d'un nouveau fourré d'arbres, se présentait à gravir; mais arrivé au sommet de cette pente, Laïza du moins pouvait disparaître derrière quelque roche, se laisser glisser dans quelque ravin, et se soustraire ainsi à la vue de ceux qui le poursuivaient; mais aussi pendant tout l'intervalle qui séparait les arbres des arbres, Laïza restait découvert et exposé au feu.

Il n'y avait cependant pas à balancer : se jeter à droite ou se jeter à gauche, c'était perdre du terrain, le hasard avait jusque-là servi les fugitifs, le même bonheur pouvait les accompagner encore.

Laïza s'élança dans la clairière; de leur côté ceux qui le poursuivaient, comprenant la chance qui leur était donnée de tirer à découvert, redoublaient de vitesse. Ils arrivèrent à la lisière; Laïza était à cent cinquante pas d'eux à peu près.

Alors, comme si l'ordre eût été donné, chacun s'arrêta, mit en joue et fit feu. Laïza parut n'être point touché, et continua sa course. Les soldats avaient encore le temps de recharger leurs armes avant qu'il ne disparût ; ils glissèrent en hâte une cartouche dans le canon de leur fusil.

Pendant ce temps, Laïza gagnait énormément de terrain; il était évident que s'il échappait à la seconde décharge, comme il avait échappé à la première, et qu'il atteignît le bois sain et sauf, toutes les chances étaient pour lui. Vingt-cinq pas à peine le séparaient de la lisière du bois, et pendant cette halte d'un instant, il en avait gagné cent cinquante sur ses adversaires. Tout à coup il disparut dans un pli du terrain; mais malheureusement la sinuosité ne se prolongeait ni à droite ni à gauche, il la suivit cependant tant qu'il put, pour dérouter ses ennemis; mais arrivé à l'extrémité du petit ravin, dont l'épaulement l'avait protégé, force lui fut de gravir de nouveau le talus, et par conséquent de reparaître. En ce moment, dix ou douze coups de fusil partirent ensemble, et il sembla aux chasseurs d'hommes qu'ils le voyaient chanceler. En effet, après avoir fait quelques pas encore, Laïza s'arrêta, chancela de nouveau, tomba sur un genou, puis sur deux, posa à terre George, toujours évanoui, puis se relevant tout debout, il se retourna vers les Anglais, étendit les deux mains vers eux avec un geste de dernière menace et de suprême malédiction, et tirant son couteau de sa ceinture, il se l'enfonça jusqu'au manche dans la poitrine.

Les soldats s'élancèrent en poussant de grands cris de joie, comme font les chasseurs à l'hallali. Quelques secondes encore Laïza resta debout, puis tout à coup il tomba comme un arbre qui se déracine; la lame du couteau lui avait traversé le cœur.

En arrivant aux deux fugitifs, les soldats trouvèrent Laïza mort et George expirant : par un dernier effort, George, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, avait arraché l'appareil de sa blessure, et le sang en coulait à flots.

Quant à Laïza, outre le coup de couteau qu'il s'était donné dans le cœur, il avait reçu une balle qui lui traversait la cuisse, et une autre qui lui perçait de part en part la poitrine.

XXVII

LA RÉPÉTITION.

Tout ce qui se passa pendant les deux ou trois jours qui suivirent la catastrophe que nous venons de raconter ne laissa qu'un souvenir bien vague dans l'esprit de George ; son esprit, égaré par le délire, n'avait plus que de vagues perceptions qui ne lui permettaient ni de calculer le temps, ni d'enchaîner les événements les uns aux autres. Un matin seule-

ment il se réveilla comme d'un sommeil agité par de terribles rêves, et, en ouvrant les yeux, il reconnut qu'il était dans une prison.

Le chirurgien-major du régiment en garnison à Port-Louis était près de lui.

Cependant, en rappelant tous ses souvenirs, George parvint à retrouver par grandes masses les événements qui s'étaient passés, comme on entrevoit dans le brouillard des lacs, des montagnes, des forêts; tout lui était bien présent jusqu'au moment où il avait été blessé. Son entrée à Moka, son départ avec son père, n'étaient pas non plus tout à fait sortis de sa mémoire; mais, à partir de l'arrivée dans les grands bois, tout était vague, indistinct, pareil à un rêve.

Seulement la réalité incontestable, positive et fatale, était qu'il se trouvait aux mains de ses ennemis.

George était trop dédaigneux pour faire aucune question, trop hautain pour demander aucun service. Il ne put donc rien savoir de ce qui s'était passé; cependant il avait au fond de son cœur de terribles préoccupations :

Son père était-il sauvé?

Sara l'aimait-elle toujours?

Ces deux pensées remplissaient tout son être : quand l'une s'éloignait, c'était pour faire place à l'autre; c'étaient deux marées incessantes qui montaient tour à tour battre son cœur; c'était un flux et un reflux éternels.

Mais rien n'apparaissait à l'extérieur de cette tempête de l'âme. Le visage de George restait pâle, froid et calme comme celui d'une statue de marbre, et cela non-seulement en face de ceux qui visitaient sa prison, mais encore en face de lui-même.

Lorsque le médecin eut reconnu que le blessé était assez fort pour soutenir un interrogatoire, il en prévint l'autorité, et le lendemain le juge d'instruction, accompagné d'un greffier, se présenta devant George. George ne pouvait quitter le lit encore, mais il n'en fit pas moins les honneurs de sa chambre aux deux magistrats, avec une patience pleine de dignité; et, se soulevant sur son coude, il déclara qu'il était prêt à répondre à toutes les questions qui lui seraient adressées.

Nos lecteurs connaissent trop le caractère de George pour penser qu'un seul instant l'idée se soit présentée à lui de nier aucun des faits qui lui étaient imputés. Non-seulement il répondit avec la plus grande véracité à toutes les questions faites, mais encore il s'engagea, non pas pour le jour, il se sentait trop faible encore, mais pour le lendemain, à dicter lui-même au greffier l'historique détaillé de toute la conspiration. L'offre était trop gracieuse pour que la justice la refusât.

George avait un double but en faisant cette proposition : d'abord d'activer la marche du procès, ensuite de prendre toute la responsabilité pour lui.

Le lendemain, les deux magistrats se représentèrent. George fit le récit auquel il s'était engagé; seulement, comme il passait sous silence les propositions qu'était venu lui faire Laïza, le juge d'instruction l'interrompit en lui faisant observer qu'il omettait une circonstance à sa décharge, laquelle, attendu la mort de Laïza, ne se trouvait plus être à la charge de personne.

Ce fut ainsi que George apprit la mort de Laïza et les circonstances qui avaient accompagné cette mort; car, pour lui, comme nous l'avons dit, toute cette partie de sa vie était demeurée dans l'obscurité.

Il ne prononça pas une seule fois le nom de son père, et le nom de son père ne fut pas une seule fois prononcé, et à plus forte raison, comme on le pense bien, le nom de Sara.

Cette déclaration de George rendait parfaitement inutile tout autre interrogatoire.

George cessa donc de recevoir toute visite, excepté celle du docteur.

Un matin, en entrant, le docteur trouva George debout.

« Monsieur, lui dit-il, je vous avais défendu de vous lever avant quelques jours, vous êtes trop faible.

— C'est-à-dire, mon cher docteur, répondit George, que vous me faites l'injure de me confondre avec les accusés ordinaires, lesquels retardent autant qu'ils peuvent le jour du jugement; mais moi, je vous l'avouerai franchement, j'ai hâte d'en finir, et, en conscience, croyez-vous que ce soit la peine d'être si bien guéri pour mourir; quant à moi, il me semble que pourvu que j'aie assez de force pour monter convenablement sur l'échafaud, c'est tout ce que les hommes peuvent me demander et tout ce que je puis demander à Dieu.

— Mais qui vous dit que vous serez condamné à mort? dit le docteur.

— Ma conscience, docteur : j'ai joué une partie dont ma tête était l'enjeu; j'ai perdu, je suis prêt à payer, voilà tout.

— N'importe, dit le docteur, mon opinion est

que vous avez encore besoin de quelques jours de soins, avant de vous exposer aux fatigues des débats et aux émotions d'un jugement. »

Mais le même jour George écrivit au juge d'instruction qu'il était parfaitement guéri, et par conséquent à la disposition de la justice.

Le surlendemain, les débats commencèrent.

George, en arrivant devant ses juges, regarda avec inquiétude autour de lui, et reconnut avec joie qu'il était le seul accusé.

Puis son regard parcourut avec assurance toute la salle; la ville tout entière assistait à l'audience, à l'exception de M. de Malmédie, de Henri et de Sara.

Quelques assistants paraissaient plaindre l'accusé; mais la plupart des visages n'avaient d'autre expression que celle de la haine satisfaite.

Quant à George, il était calme et hautain comme toujours. Sa mise était comme d'ordinaire : une redingote et une cravate noires, un gilet et un pantalon blancs.

Son double ruban était noué à sa boutonnière.

On lui avait nommé un avocat d'office, car George avait refusé de faire aucun choix, son intention n'étaut point qu'on essayât même de plaider sa cause.

Ce que George dit ne fut point une défense, ce fut l'histoire de toute sa vie : il ne cacha point qu'il était revenu à l'île de France dans l'intention de combattre, par tous les moyens possibles, le préjugé qui pesait sur les hommes de couleur; seulement il ne dit pas un seul mot des causes qui avaient hâté l'exécution de son projet.

Un juge lui fit quelques questions au sujet de M. de Malmédie; mais George demanda la permission de n'y pas répondre.

Quelque facilité que George donnât au tribunal, les débats n'en durèrent pas moins trois jours : même quand ils n'ont rien à dire, il faut toujours que les avocats parlent.

L'avocat général parla quatre heures; il foudroya George.

George écouta toute cette longue sortie avec le plus grand calme, inclinant de temps en temps la tête en forme d'aveu.

Puis, lorsque le discours du ministère public fut terminé, le président demanda à George s'il n'avait rien à dire.

« Rien, répondit George, sinon que monsieur l'avocat général a été fort éloquent. »

L'avocat général s'inclina à son tour.

Le président annonça que les débats étaient clos, et l'on reconduisit George à sa prison, le jugement devant être prononcé en l'absence de l'accusé, et devant lui être signifié ensuite.

George rentra dans sa prison et demanda du papier et de l'encre pour écrire son testament. Comme les jugements anglais n'entraînent pas la confiscation, il pouvait disposer de sa part de fortune.

Il laissa au docteur qui l'avait soigné trois mille livres sterling;

Au directeur de la prison mille livres sterling;

A chacun des guichetiers mille piastres.

C'était une fortune pour chacun.

Il laissa à Sara un petit anneau d'or qui lui venait de sa mère.

Comme il allait signer son nom au bas de l'écrit mortuaire, le greffier entra, George se leva, tenant la plume à la main; le greffier lut le jugement. Comme George s'en était toujours douté, il était condamné à la peine de mort.

La lecture finie, George salua, se rassit et signa son nom sans qu'il fût possible de voir la plus légère altération entre l'écriture du corps de l'acte et celle de la signature.

Puis il alla devant une glace et se regarda pour voir s'il était plus pâle qu'auparavant. C'était le même visage pâle, mais calme. Il fut content de lui et se sourit à lui-même en murmurant :

« Eh bien! je croyais qu'il y avait plus d'émotion que cela à s'entendre condamner à mort. »

Le docteur vint le voir et lui demanda par habitude comment il allait.

« Mais fort bien, docteur, lui répondit George; vous avez fait là une merveilleuse cure, et il est fâcheux qu'on ne vous donne pas le temps de l'achever. »

Alors il s'informa si le mode d'exécution était changé depuis l'occupation anglaise : c'était toujours le même, et cette assurance fit grand plaisir à George; ce n'était pas cette ignoble potence de Londres et cette immonde guillotine de Paris. Non, l'exécution avait au Port-Louis une allure pittoresque et poétique qui n'humiliait pas George. Un nègre servant de bourreau décapitait avec une hache. C'était ainsi qu'étaient morts Charles Ier et Marie Stuart, Cinq-Mars et de Thou. Le mode de mort est beaucoup dans la manière dont on supporte la mort.

Puis il passa avec le docteur à une discussion physiologique sur la probabilité d'une souffrance phy-

sique postérieure à la décapitation; le docteur soutint que la mort devait être instantanée, mais George était d'un avis contraire, et il cita deux exemples à l'appui de son opinion. Une fois en Égypte il avait vu décapiter un esclave : le patient était à genoux, le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup, et la tête alla rouler à sept ou huit pas de là; aussitôt le corps s'était redressé sur ses pieds, avait fait deux ou trois pas insensés en battant l'air de ses bras, et était retombé, non pas mort tout à fait, mais agonisant encore. Un autre jour, que dans le même pays il assistait à une exécution pareille, il avait, avec son éternelle volonté d'investigation, ramassé la tête au moment où elle venait d'être séparée du corps, et la soulevant par les cheveux jusqu'à la hauteur de sa bouche, il lui avait demandé en arabe : Souffres-tu? A cette demande l'œil du patient s'était rouvert, et ses lèvres avaient remué, essayant d'articuler une réponse. George était donc convaincu que la vie survivait de quelques instants au moins à l'exécution.

Le docteur finit par se ranger à son avis, car c'était aussi le sien ; seulement il avait cru devoir donner au condamné la seule consolation que pût lui donner encore la promesse d'une mort douce et facile.

La journée s'écoula pour George comme s'étaient écoulées les journées précédentes, seulement il écrivit à son père et à son frère. Un instant il prit la plume pour écrire à Sara; mais quel que fût le motif qui le retint, il s'arrêta, repoussa le papier et laissa tomber sa tête dans ses mains; il resta longtemps ainsi, et quelqu'un qui lui eût vu relever le front, ce qu'il fit avec le mouvement hautain et dédaigneux qui lui était habituel, se fût aperçu que ses yeux étaient légèrement rougis, et qu'une larme mal essuyée tremblait au bout de ses longs cils noirs.

C'est que depuis le jour où il avait, chez le gouverneur, refusé d'épouser la belle créole, non-seulement il ne l'avait pas revue, mais encore il n'avait pas entendu reparler d'elle.

Cependant il ne pouvait croire qu'elle l'eût oublié !

La nuit vint, George se coucha à son heure habituelle, et s'endormit du même sommeil que les autres nuits : le matin, en se levant, il fit appeler le directeur de la prison.

« Monsieur, lui dit-il, j'aurais une grâce à vous demander.

— Laquelle? dit le directeur.

— Je voudrais causer un instant avec le bourreau.

— Il me faut l'autorisation du gouverneur.

— Oh! dit George en souriant, faites-la lui demander de ma part ; lord Murrey est un gentleman, et il ne refusera pas cette grâce à un ancien ami. »

Le directeur sortit en promettant de faire la démarche demandée.

Derrière le directeur entra un prêtre.

George avait ces idées religieuses qu'ont de nos jours à peu près tous les hommes de notre âge, c'est-à-dire que tout en négligeant les pratiques extérieures de la religion, il était au fond du cœur profondément impressionnable aux choses saintes : ainsi une église sombre, un cimetière isolé, un cercueil qui passait, étaient pour son âme des impressions certes plus graves que ne l'eût été un de ces événements qui bouleversent souvent l'esprit du vulgaire des hommes.

Le prêtre était un de ces vieillards vénérables qui ne s'occupent pas de vous convaincre, mais qui parlent avec conviction; c'était un de ces hommes qui, élevé au milieu des grandes scènes de la nature, a cherché et trouvé le Seigneur dans ses œuvres; c'était enfin un de ces cœurs sereins qui attirent à eux les cœurs souffrants pour les soutenir et les consoler, en prenant pour eux-mêmes une part de leurs douleurs.

Aux premiers mots que George et le vieillard échangèrent, tous deux ils se tendirent la main.

C'était une causerie intime et non une confession que le vieillard venait réclamer du jeune homme : mais, hautain en face de la force, George était humble devant la faiblesse, George s'accusa de son orgueil ; c'était, comme Satan, son seul péché, et comme Satan, ce péché l'avait perdu.

Mais aussi, à cette heure même, c'était cet orgueil qui le soutenait, c'était cet orgueil qui le faisait fort, c'était cet orgueil qui le faisait grand.

Il est vrai que la grandeur, selon les hommes, n'est pas la grandeur selon Dieu.

Vingt fois le nom de Sara se présenta sur les lèvres du jeune homme ; mais toujours il repoussa ce nom jusqu'au fond de son cœur, sombre abîme où s'engloutissaient tant d'émotions, et dont son visage, comme une couche de glace, recouvrait la profondeur.

Pendant que le prêtre et le condamné causaient, la porte s'ouvrit et le directeur parut.

« L'homme que vous avez fait demander, dit-il, est là et attend que vous puissiez le recevoir. »

George pâlit quelque peu et un léger frisson courut par tout son corps.

Cependant il fut presque impossible de s'apercevoir de ce qu'il venait d'éprouver.

« Faites entrer, » dit-il.

Le prêtre voulut se retirer, mais George le retint.

« Non, restez, lui dit-il, ce que j'ai à dire à cet homme peut se dire devant vous. »

Puis cette âme orgueilleuse avait peut-être besoin, pour conserver toute sa force, d'avoir un témoin de ce qui allait se passer.

Un nègre d'une haute taille et de proportions herculéennes fut introduit : il était nu, à l'exception de son langouti qui était d'étoffe rouge ; ses gros yeux sans expression dénotaient l'absence de toute intelligence. Il se retourna vers le directeur, qui l'avait introduit, et regardant alternativement le prêtre et George :

« Auquel des deux ai-je affaire? demanda-t-il.

— Au jeune homme, répondit le directeur, et il sortit.

— Vous êtes l'exécuteur? fit froidement George.

— Oui, répondit le nègre.

— C'est bien. Venez ici, mon ami, et répondez-moi. »

Le nègre fit deux pas en avant.

« Vous savez que vous m'exécuterez demain? dit George.

— Oui, répondit le nègre, à sept heures du matin.

— Ah! ah! c'est à sept heures du matin ; merci du renseignement. J'avais demandé des informations là-dessus, et l'on avait refusé de m'en donner. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

Le prêtre se sentait défaillir.

« Je n'ai jamais vu d'exécution, dit George ; or, comme je désire que les choses se passent convenablement, je vous ai envoyé chercher pour que nous fassions ensemble ce que l'on appelle en termes de théâtre une répétition. »

Le nègre ne comprenait pas ; George fut forcé de lui expliquer plus clairement ce qu'il désirait.

Alors le nègre figura le billot par un tabouret, conduisit George à la distance du billot où il devait se mettre à genoux, lui indiqua la façon dont il fallait qu'il y plaçât la tête, et lui promit de la lui trancher d'un seul coup.

Le vieillard voulut se lever pour sortir ; il n'avait pas la force de supporter cette étrange épreuve, dans laquelle les deux acteurs principaux conservaient une égale impassibilité, l'un par abrutissement d'esprit, l'autre par force de cœur. Mais les jambes lui manquèrent, et il retomba sur son fauteuil.

Les renseignements mortuaires donnés et reçus, George tira de son doigt un diamant.

« Mon ami, dit-il au nègre, comme je n'ai pas d'argent ici et que je ne veux pas que vous ayez tout à fait perdu votre temps, prenez cette bague.

— Il m'est défendu de rien recevoir des condamnés, dit le nègre, mais j'hérite d'eux ; laissez-la à votre doigt, et demain, quand vous serez mort, je la tirerai.

— Très-bien! » dit George, et il remit impassiblement la bague à son doigt.

Le nègre sortit.

George se retourna du côté du prêtre. Le prêtre était pâle comme la mort.

« Mon fils, lui dit le vieillard, je suis bien heureux d'avoir rencontré une âme comme la vôtre : c'est la première fois que j'accompagne un condamné à l'échafaud. Je craignais de faiblir. Vous me soutiendrez, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, mon père, » répondit George.

D'ailleurs, c'était le prêtre d'une petite église située sur la route, et dans laquelle les condamnés s'arrêtent ordinairement pour entendre une dernière messe. On appelait cette église l'église du Saint-Sauveur.

Et le prêtre sortit à son tour en promettant de revenir le soir.

George resta seul.

Ce qui se passa alors dans l'âme et sur le visage de cet homme, nul ne le lisait ; peut-être la nature, cette impitoyable créancière, reprit-elle ses droits? Peut-être fut-il aussi faible qu'il venait d'être fort? Peut-être, la toile une fois tombée entre le public et l'acteur, toute cette impassibilité apparente disparut-elle pour faire place à une angoisse réelle. Mais il est probable qu'il n'en fut point ainsi, car lorsque le guichetier rouvrit la porte pour apporter à George son dîner, il le trouva roulant dans ses mains un cigarito avec autant de calme et de tranquillité qu'aurait pu le faire un hidalgo à la Puerta del Sol, ou un fashionable sur le boulevard de Gand.

George dîna comme d'habitude : seulement il rappela le geôlier pour lui recommander de lui faire

préparer un bain pour le lendemain six heures, et de le réveiller à cinq heures et demie.

Souvent en lisant, soit dans l'histoire, soit dans le journal, qu'on avait réveillé tel ou tel condamné le jour de son exécution, souvent, disons-nous, George s'était demandé si ce condamné, qu'on était obligé de réveiller, était bien réellement endormi. Le moment était venu de s'en assurer par lui-même. Et sur ce point encore, George allait savoir à quoi s'en tenir.

A neuf heures le prêtre rentra. George était couché et lisait. Le prêtre lui demanda quel était le livre dans lequel il cherchait ainsi une préparation à la mort, si c'était le Phédon ou la Bible; George le lui tendit : c'était Paul et Virginie.

Chose étrange que, dans ce moment terrible, ce fût justement cette calme et poétique histoire que le condamné avait été choisir.

Le prêtre resta jusqu'à onze heures avec George. Pendant ces deux heures ce fut presque toujours George qui parla, expliquant au prêtre comment il comprenait Dieu, et développant ses théories sur l'immortalité de l'âme : dans l'état ordinaire de la vie, George était éloquent; pendant cette soirée suprême, il fut sublime.

C'était le condamné qui enseignait; c'était le prêtre qui écoutait.

A onze heures, George rappela au prêtre que l'heure était venue de se retirer, lui faisant observer que, pour avoir toutes ses forces le lendemain matin, il avait besoin de prendre quelque repos.

Au moment où le vieillard sortit, un violent combat parut se livrer dans le cœur de George; il rappela le prêtre, le prêtre rentra, mais George fit un effort sur lui-même.

« Rien, dit-il, mon père, rien. »

George mentait; c'était toujours le nom de Sara qui demandait à s'échapper de sa bouche.

Mais cette fois encore le vieillard sortit sans l'avoir entendu.

Le lendemain, lorsqu'à cinq heures et demie le guichetier entra dans la chambre de George, il trouva George profondément endormi.

« C'était vrai, dit George en se réveillant, un condamné peut dormir sa dernière nuit. »

Mais jusqu'à quelle heure avait-il veillé pour arriver à ce résultat? nul ne le sait.

On apporta le bain.

En ce moment le docteur entra.

« Vous le voyez, docteur, dit-il, je me règle sur l'antiquité : les Athéniens prenaient un bain au moment de marcher au combat.

— Comment vous trouvez-vous? lui demanda celui-ci, lui adressant une de ces questions banales qu'on adresse aux gens lorsqu'on ne sait que leur dire.

— Mais, très-bien, docteur, répondit George en souriant, et je commence à croire que je ne mourrai pas de ma blessure. »

Alors il prit son testament tout cacheté et le lui remit :

« Docteur, ajouta-t-il, je vous ai nommé mon exécuteur testamentaire; vous trouverez sur ce chiffon de papier trois lignes qui vous concernent; j'ai voulu vous laisser un souvenir de moi. »

Le docteur essuya une larme et balbutia quelques mots de remercîment.

George se mit au bain.

« Docteur, dit-il au bout d'un instant, combien, dans l'état normal, le pouls d'un homme calme et bien portant bat-il de fois à la minute?

— Mais, répondit le docteur, de soixante-quatre à soixante-six fois.

— Tâtez le mien, dit George; je suis curieux de savoir l'effet que l'approche de la mort produit sur mon sang. »

Le docteur tira sa montre, prit le poignet de George, et compta les pulsations. »

« Soixante-huit, dit-il au bout d'une minute.

— Allons, allons, dit George, je suis assez satisfait; et vous, docteur?

— C'est miraculeux! répondit celui-ci; vous êtes donc de fer? »

George sourit orgueilleusement.

« Ah! messieurs les blancs, dit-il, vous avez hâte de me voir mourir; je le conçois, ajouta-t-il, peut-être aviez-vous besoin d'une leçon de courage : je vous la donnerai. »

Le geôlier entra annonçant au condamné qu'il était six heures.

« Mon cher docteur, dit George, voulez-vous permettre que je sorte du bain? cependant ne vous éloignez pas, je serai bien aise de vous serrer la main avant de quitter la prison. »

Le docteur se retira.

George, resté seul, sortit du bain, passa un pantalon blanc, des bottes vernies, et une chemise de batiste dont il rabattit lui-même le col, puis il s'ap-

procha d'une petite glace, arrangea ses cheveux, sa moustache, sa barbe, avec autant et même plus de soin qu'il n'eût fait pour aller dans un bal.

Puis il alla frapper lui-même à la porte pour indiquer qu'il était prêt.

Le prêtre entra et regarda George. Jamais le jeune homme n'avait été si beau : ses yeux jetaient des flammes, son front semblait rayonnant.

« O mon fils ! mon fils ! dit le prêtre, gardez-vous de l'orgueil ; l'orgueil a perdu votre corps, prenez garde qu'il ne perde encore votre âme.

— Vous prierez pour moi, mon père, dit George, et Dieu, j'en suis sûr, n'a rien à refuser aux prières d'un saint homme comme vous. »

George alors aperçut le bourreau qui se tenait dans l'ombre de la porte.

« Ah ! c'est vous, mon ami, dit-il, approchez. »

Le nègre était enveloppé dans un grand manteau sous lequel il cachait sa hache.

« Votre hache coupe bien ? demanda George.

— Oui, répondit le bourreau, soyez tranquille.

— C'est bon ! » dit le condamné.

Il aperçut alors que le nègre cherchait à sa main le diamant qu'il lui avait promis la veille, et dont, par hasard, le chaton était tourné en dedans.

« Soyez tranquille à votre tour, dit-il en tournant le chaton en dehors, vous aurez votre bague. »

Puis il alla vers un petit secrétaire, l'ouvrit et en tira deux lettres : c'étaient les deux lettres qu'il avait écrites, l'une à son père, l'autre à son frère.

Il les remit au prêtre.

Une fois encore il parut avoir quelque chose à lui dire, posa la main sur son épaule, le regarda fixement, remua les lèvres comme s'il allait parler ; mais cette fois encore sa volonté fut plus forte que son émotion, et le nom qui voulait s'échapper de sa poitrine vint mourir sur sa bouche, si faible que personne ne l'entendit.

En ce moment six heures sonnèrent.

« Allons, » dit George, et il sortit de sa prison suivi par le prêtre et par le bourreau.

Au bas de l'escalier il rencontra le docteur qui l'attendait pour lui dire un dernier adieu.

George lui tendit la main, et se penchant à son oreille :

« Je vous recommande mon corps, » lui dit-il.

Et il s'élança dans la cour.

XXVIII

L'ÉGLISE DU SAINT-SAUVEUR.

La porte de la rue, comme on le comprend bien, était encombrée de curieux. Les spectacles sont rares au Port-Louis, et tout le monde avait voulu voir, sinon mourir, du moins passer le condamné.

Le directeur de la prison s'était informé auprès de George de quelle façon il désirait être conduit à l'échafaud. George lui avait répondu qu'il désirait marcher à pied, et il avait obtenu cette grâce : c'était une dernière gracieuseté du gouverneur.

Huit artilleurs à cheval l'attendaient à la porte. Dans toutes les rues par lesquelles il devait passer, des soldats anglais faisaient la haie de chaque côté de la rue, gardant le prisonnier et contenant les curieux.

Lorsqu'il parut il se fit une grande rumeur ; cependant, contre l'attente de George, ce n'était pas l'accent de la haine qui dominait dans le bruit qui accueillit sa présence ; il y avait de tout, mais surtout de l'intérêt et de la pitié.

C'est qu'il y a toujours une puissante fascination dans l'homme beau et fier en face de la mort.

George marchait d'un pas ferme, la tête haute et le visage calme ; disons-le, il se passait pourtant à cette heure quelque chose de terrible dans son cœur.

Il pensait à Sara.

A Sara qui n'avait pas cherché à le voir, qui ne lui avait pas écrit un mot, qui ne lui avait pas donné un souvenir.

A Sara dans laquelle il avait cru, et à laquelle il devait sa dernière déception.

Il est vrai qu'avec l'amour de Sara il eût regretté la vie ; l'oubli de Sara, c'était la lie de son calice.

Et puis, à côté de son amour trahi, murmurait son orgueil déçu.

Il avait donc échoué en toutes choses, sa supériorité ne l'avait mené à aucun but.

Le résultat de cette longue lutte, c'était l'échafaud, où il marchait abandonné de tous.

Quand on parlerait de lui, on dirait : C'était un insensé.

De temps en temps, tout en marchant, tout en regardant, un sourire passait sur ses lèvres, répondant à ses pensées. Ce sourire, pareil en dehors à tous les sourires, était bien amer en dedans.

Et cependant il espérait à tous les angles de rues, il la cherchait à toutes les fenêtres.

Elle qui avait laissé tomber son bouquet devant lui lorsque, emporté par Antrim, lorsque, vainqueur, il courait au triomphe, ne laisserait-elle donc pas tomber une larme sur son chemin, lorsque, vaincu, il marchait à l'échafaud.

Mais nulle part il n'apercevait rien.

Il suivit ainsi la rue de Paris dans toute sa longueur; puis il prit à droite, et s'avança vers l'église du Saint-Sauveur.

Elle était tendue de noir comme pour un convoi funéraire : c'était bien en effet quelque chose comme cela. Un condamné qui marche à l'échafaud, qu'est-ce autre chose qu'un cadavre vivant ?

En arrivant devant la porte, George tressaillit. Près du bon vieux prêtre qui l'attendait sous le porche était une femme vêtue de noir, voilée de noir.

Cette femme, en costume de veuve, que faisait-elle là, qu'attendait-elle là?

Malgré lui George doubla le pas ; ses yeux étaient fixés sur cette femme et ne pouvaient s'en détacher. Puis, à mesure qu'il approchait, son cœur battait plus fort, son pouls, si calme devant la mort, devenait fiévreux devant cette femme.

Au moment où il mit le pied sur la première marche de la petite église, elle-même fit un pas au-devant de lui. George franchit les quatre marches d'un bond, leva le voile, jeta un grand cri et tomba à genoux.

C'était Sara.

Sara étendit la main d'un mouvement lent et solennel : il se fit un grand silence dans toute cette foule.

« Écoutez, dit-elle, sur le seuil de l'église où il entre, sur le seuil du tombeau où il est prêt d'entrer, à la face de Dieu et des hommes, je vous prends tous à témoin que moi, Sara de Malmédie, je viens demander à M. George Munier s'il veut bien me prendre pour femme.

— Sara, s'écria George en éclatant en sanglots, Sara, tu es la plus digne, la plus noble, la plus généreuse de toutes les femmes. »

Puis se relevant de toute sa hauteur et l'enveloppant de son bras, comme s'il eût craint de la perdre :

« Viens, ma veuve, » dit-il; et il l'entraîna dans l'église.

Si jamais triomphateur fut fier de son triomphe, ce fut George. En un instant, en une seconde tout était changé pour lui : d'un mot Sara venait de le mettre au-dessus de tous ces hommes qui le regardaient passer en souriant. Ce n'était plus un pauvre insensé, impuissant à atteindre un but impossible et mourant avant de l'avoir atteint. C'était un vainqueur frappé au moment de sa victoire ; c'était Épaminondas arrachant le javelot mortel de sa poitrine, mais de son dernier regard voyant fuir l'ennemi.

Ainsi, par la seule puissance de sa volonté, par la seule influence de sa valeur personnelle, lui, mulâtre, s'était fait aimer d'une femme blanche, et sans qu'il eût fait un pas vers elle, sans qu'il eût essayé d'influencer sa détermination par un mot, par une lettre, par un signe. Cette femme était venue l'attendre sur le chemin de l'échafaud, et à la face de tous, ce qui ne s'était jamais vu peut-être dans la colonie, elle l'avait choisi pour époux.

Maintenant George pouvait mourir, George était récompensé de son long combat ; il avait lutté corps à corps avec le préjugé, et, tout en frappant George mortellement, le préjugé avait été tué dans sa lutte.

Aussi toutes ces pensées rayonnaient-elles au front de George tandis qu'il entraînait Sara. Ce n'était plus le condamné prêt à monter sur l'échafaud ; c'était le martyr s'élançant au ciel.

Une vingtaine de soldats formaient la haie dans l'église ; quatre soldats gardaient le chœur ; George passa au milieu d'eux sans les voir, et vint s'agenouiller avec Sara devant l'autel.

Le prêtre commença la messe nuptiale ; mais George n'écoutait point les paroles du prêtre ; George tenait la main de Sara, et, de temps en temps, il se retournait vers la foule et jetait sur elle un regard de souverain mépris.

Puis il revenait à Sara, pâle et mourante ; à Sara, dont il sentait frissonner la main dans la sienne, et il l'enveloppait tout entière d'un regard plein de reconnaissance et d'amour, tout en étouffant un soupir, car il songeait, lui qui allait mourir, à ce que serait une vie tout entière passée avec une pareille femme.

C'eût été le ciel ! mais le ciel n'est pas fait pour les vivants.

Cependant la messe s'avançait, lorsque George, en se retournant, aperçut Miko-Miko qui faisait tout ce qu'il pouvait, non point par ses paroles, mais par ses gestes, pour fléchir les soldats qui gardaient l'entrée du chœur, et pour arriver jusqu'à George. C'était un dernier dévouement qui venait demander

un coup d'œil, un serrement de main pour récompense. George s'adressa en anglais à l'officier, et lui demanda pour le bon Chinois la permission d'arriver jusqu'à lui.

Il n'y avait aucun inconvénient à accorder cette demande au condamné ; aussi, sur un signe de l'officier, les soldats s'écartèrent, et Miko-Miko s'élança dans le chœur.

On a vu quelle reconnaissance le pauvre marchand avait vouée à George dès le premier jour où il l'avait vu. Cette reconnaissance l'avait été chercher prisonnier à la Police ; elle venait une dernière fois se manifester en lui au pied de l'échafaud.

Miko-Miko se jeta aux genoux de George, et George lui tendit la main.

Miko-Miko prit cette main entre les siennes et y appuya ses lèvres; mais en même temps George sentit que le Chinois lui glissait entre les mains un petit billet. George tressaillit.

Aussitôt, comme si le Chinois n'eût demandé que cette dernière faveur, et que satisfait de l'avoir obtenue il ne demandât point autre chose, il s'éloigna sans avoir prononcé une seule parole.

George tenait le billet dans sa main, et son sourcil se fronçait : ce billet, que voulait-il dire? Ce billet avait une grande importance sans doute ; mais George n'osait le regarder.

De temps en temps, en voyant Sara si belle, si dévouée, si détachée de tout amour terrestre, une douleur inouïe et inéprouvée jusqu'alors prenait George au cœur et l'étreignait comme avec une griffe de fer; c'est que malgré lui, en songeant au bonheur qu'il perdait, il se rattachait à la vie, et tout en sentant son âme prête à monter au ciel, il sentait son cœur enchaîné sur la terre.

Alors il lui prenait des terreurs de mourir dans le désespoir.

Puis ce billet qui lui brûlait la main, ce billet qu'il n'osait lire de peur d'être vu par les soldats qui le gardaient, ce billet lui semblait devoir contenir une espérance, quoique dans sa situation toute espérance était insensée.

Cependant il était impatient de lire ce billet; mais cependant, grâce à cette force qu'il conservait toujours sur lui-même, cette impatience ne se traduisait par aucun signe extérieur ; seulement sa main crispée froissait le billet avec tant de force que ses ongles lui entraient dans la chair.

Sara priait.

On en était au lever-Dieu. Le prêtre leva l'ostie consacrée, l'enfant de chœur fit entendre sa sonnette, tout le monde s'agenouilla.

George profita de ce moment, et en s'agenouillant aussi, il ouvrit la main.

Le billet contenait cette seule ligne :

« Nous sommes là. Tiens-toi prêt. »

La première phrase était écrite de la main de Jacques, la seconde de la main de Pierre Munier.

Au même instant et comme George étonné, seul au milieu de toute la foule, relevait la tête et regardait autour de lui, la porte de la sacristie s'ouvrit toute grande, huit marins s'élancèrent, saisissant les quatre soldats du chœur, et leur appuyant à chacun deux poignards sur la poitrine. Jacques et Pierre Munier bondirent ; Jacques enlevant Sara dans ses bras, Pierre, entraînant George par la main. Les deux époux se trouvèrent dans la sacristie ; les huit marins y rentrèrent à leur tour, en faisant un rempart des quatre soldats anglais, qu'ils tenaient devant eux et qu'ils présentaient aux coups de leurs camarades. Jacques et Pierre refermèrent la porte. Une autre porte donnait sur la campagne; à cette porte deux chevaux tout sellés attendaient; c'étaient Antrim et Yambo.

« A cheval ! cria Jacques, à cheval tous deux, et ventre à terre jusqu'à la baie du Tombeau!

— Mais toi, mon frère ! s'écria George.

— Qu'ils viennent vous prendre au milieu de mes braves marins, » dit Jacques en posant Sara sur sa selle, tandis que Pierre Munier forçait son fils de monter à cheval ; puis élevant la voix : « A moi ! mes lascars, cria-t-il, à moi ! »

A l'instant même on vit accourir, des bois de la montagne Longue, cent vingt hommes armés jusqu'aux dents.

« Partez, dit Jacques à Sara, partez, emmenez-le, sauvez-le...

— Mais vous ! dit Sara.

— Nous, nous vous suivons, soyez tranquille.

— George, dit Sara, au nom du ciel, viens ! et la jeune fille lança son cheval au galop.

— Mon père ! s'écria George, mon père !

— Sur ma vie, je réponds de tout, » dit Jacques en fouettant Antrim du plat de son sabre.

Et Antrim partit comme le vent, emportant son cavalier, qui en moins de dix secondes disparut avec Sara derrière le camp malabare, tandis que Pierre

Munier, Jacques et ses marins le suivaient avec une telle rapidité, qu'avant que les Anglais ne fussent revenus de leur étonnement, la petite troupe était déjà de l'autre côté du ruisseau des Pucelles, c'est-à-dire hors de portée de fusil.

XXIX

LE LEYCESTER.

Vers les cinq heures du soir du même jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, la corvette *la Calypso*, marchant sous toutes ses voiles de plus près, faisait route vers l'est-nord-est, serrant le vent qui, selon la coutume de ces parages, soufflait de l'est.

Outre ses dignes matelots, et maître Tête-de-Fer, leur premier lieutenant, que nos lecteurs connaissent, sinon de vue, du moins de réputation, son équipage s'était recruté de trois autres personnages. Ces personnages étaient Pierre Munier, George et Sara.

Pierre Munier se promenait avec Jacques du mât d'artimon au grand mât, et du grand mât au mât d'artimon.

George et Sara étaient à l'arrière, assis l'un à côté de l'autre. Sara avait sa main dans les mains de George; George regardait Sara, et Sara regardait le ciel.

Il faudrait s'être trouvé dans l'horrible situation à laquelle venaient d'échapper les deux amants, pour pouvoir analyser les sensations de suprême bonheur et de joie infinie qu'ils éprouvaient en se trouvant libres sur cet immense océan, qui les emportait loin de leur patrie, il est vrai, mais loin d'une patrie qui, comme une marâtre, ne s'était occupée d'eux que pour les persécuter de temps en temps. Cependant un soupir douloureux sortait de la bouche de l'un et faisait tressaillir l'autre : le cœur longtemps torturé n'ose point tout à coup reprendre confiance dans son bonheur.

Cependant ils étaient libres, cependant ils n'avaient au-dessus d'eux que le ciel, au-dessous d'eux que la mer, et ils fuyaient de toute la vitesse de leur léger navire cette île de France qui avait failli leur être si fatale.

Pierre et Jacques causaient; mais George et Sara ne disaient rien; quelquefois l'un d'eux laissait échapper le nom de l'autre, et voilà tout.

De temps en temps Pierre Munier s'arrêtait et les ragardait avec une expression d'indicible ravissement; le pauvre vieillard avait tant souffert qu'il ne savait comment il avait la force de supporter son bonheur.

Jacques, moins sentimental, regardait du même côté; mais il était évident que ce n'était pas le tableau que nous venons de décrire qui attirait ses regards, lesquels passaient par-dessus la tête de George et de Sara, et allaient fouiller l'espace dans la direction de Port-Louis.

Jacques non-seulement n'était pas au niveau de la joie générale, mais il y avait même des moments où il devenait soucieux, et où il passait sa main sur son front comme pour en écarter un nuage.

Quant à Tête-de-Fer, il causait tranquillement assis près du timonier; le bon Breton aurait fendu la tête du premier qui eût hésité une seconde à accomplir un ordre donné par lui; mais à part cette exigence bien naturelle, il n'était pas fier, donnait la main à tout le monde et parlait au premier venu.

Tout le reste de l'équipage avait repris cette expression insoucieuse qui, après le combat ou la tempête, redevient l'aspect habituel de la physionomie des marins; les hommes de service étaient sur le port, les autres dans la batterie.

Pierre Munier, tout absorbé qu'il était dans le bonheur de George et de Sara, n'était point sans avoir remarqué l'inquiétude de Jacques; plus d'une fois il avait suivi ses regards, et comme il ne voyait absolument rien dans la direction où ils se fixaient que quelques gros nuages amassés au couchant, il crut que c'étaient les nuages qui inquiétaient Jacques.

« Serions-nous menacés d'une tempête? demanda-t-il à son fils au moment où celui-ci jetait vers l'horizon un de ces regards interrogateurs dont nous avons parlé.

— D'une tempête, dit Jacques, ah! par ma foi, s'il ne s'agissait que d'une tempête, *la Calypso* s'en soucierait autant que ce goëland qui passe, mais nous sommes menacés de quelque chose de mieux que cela.

— Et de quoi donc sommes-nous menacés? demanda Pierre Munier avec inquiétude. J'avais cru, moi, que du moment où nous avions mis le pied sur ton bâtiment, nous étions sauvés.

— Dame ! répondit Jacques, le fait est que nous avons plus de chance maintenant que nous n'en avions il y a douze heures, quand nous étions cachés dans les bois de la petite montagne, et quand George disait son *Confiteor* dans l'église du Saint-Sauveur. Mais cependant, sans vouloir vous inquiéter, mon père, je ne puis pas dire que notre tête tienne encore bien solidement à nos épaules. » Puis, sans adresser spécialement la parole à personne : « Un homme à la barre de perroquet ! » ajouta-t-il.

Trois matelots s'élancèrent aussitôt, l'un d'eux atteignit en quelques secondes à l'endroit désigné, les deux autres redescendirent.

« Et que crains-tu donc, Jacques, reprit le vieillard ; penses-tu qu'ils tenteraient de nous poursuivre ?

— Justement, mon père, reprit Jacques, et cette fois vous avez touché l'endroit sensible. Ils ont là, dans le Port-Louis, une certaine frégate qu'on appelle *le Leycester,* une vieille connaissance à moi, et j'ai peur, je vous l'avouerai, qu'elle ne nous laisse point partir comme cela sans nous proposer une petite partie de quilles que nous serons bien forcés d'accepter.

— Mais il me semble, reprit Pierre Munier, que nous avons au moins, dans tous les cas, vingt-cinq à trente milles d'avance sur elle, et qu'au train dont nous allons, nous serons bientôt hors de vue.

— Jetez le loch ! » dit Jacques.

Trois matelots s'occupèrent à l'instant même de cette opération que Jacques suivit avec un intérêt visible ; puis, lorsqu'elle fut terminée :

« Combien de nœuds ? demanda-t-il.

— Dix nœuds, capitaine, répondit un des matelots.

— Oui, certainement, c'est fort joli pour une corvette qui serre le vent, et il n'y a peut-être dans toute la marine anglaise qu'une frégate qui puisse filer un quart de nœud de plus à l'heure ; malheureusement cette frégate est justement celle à laquelle nous aurions affaire, dans le cas où il prendrait au gouverneur l'idée de nous faire poursuivre.

— Oh ! si cela dépend du gouverneur, on ne nous poursuivra certes pas, reprit Pierre Munier ; tu sais bien que le gouverneur était l'ami de ton frère.

— Parfaitement. Ce qui ne l'a pas empêché de le faire condamner à mort.

— Pouvait-il faire autrement sans manquer à son devoir ?

— Cette fois, mon père, il s'agit de bien autre chose que de son devoir ; cette fois c'est son amour-propre qui est en jeu. Oui, sans doute, si le gouverneur avait un droit de grâce, il eût fait grâce à George, car faire grâce c'était faire preuve de supériorité ; mais George s'est échappé de ses mains, au moment où certes il croyait le bien tenir. La supériorité dans cette circonstance a donc été du côté de George ; le gouverneur voudra prendre sa revanche.

— Une voile ! cria le matelot en vigie.

— Ah ! dit Jacques en faisant un signe de tête à son père. Et où cela ? continua-t-il en levant la tête.

— Sous le vent, à nous, répondit le matelot.

— A quelle hauteur ? demanda Jacques.

— A la hauteur de l'île aux Tonneliers, à peu près.

— Et d'où vient-elle ?

— Elle sort de Port-Louis, qu'on dirait.

— Voilà notre affaire, murmura Jacques en regardant son père. Je vous l'avais bien dit que nous n'étions pas hors de leurs griffes.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Sara.

— Rien, répondit George ; il paraît que nous sommes poursuivis, voilà tout.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Sara, me l'aurez-vous rendu si miraculeusement pour me le reprendre. C'est impossible ! »

Pendant ce temps, Jacques avait pris sa lunette et était monté dans la grande hune.

Il regarda quelque temps avec la plus grande attention vers le point indiqué par la vigie ; puis, repoussant les uns dans les autres tous les tubes de l'instrument avec la paume de la main, il descendit en sifflotant et revint prendre sa place près de son père.

« Eh bien ? demanda le vieillard.

— Eh bien ! dit Jacques, je ne m'étais pas trompé, nos bons amis les Anglais sont en chasse ; heureusement, ajouta-t-il en regardant l'horloge, heureusement que dans deux heures il fera nuit serrée, et que la lune ne se lève qu'à minuit et demi.

— Alors tu crois que nous parviendrons à leur échapper ?

— Nous ferons ce que nous pourrons pour cela, mon père, soyez tranquille. Oh ! je ne suis pas fier, moi ; je n'aime pas les affaires où il n'y a que des coups à gagner ; et dans celle-là, le diable m'emporte si je reviens sur mes préventions.

— Comment ! Jacques, s'écria George, tu fuirais devant l'ennemi ? toi l'intrépide ! toi l'invaincu !

— Mon cher, je fuirai toujours devant le diable, quand il aura les poches vides et deux pouces de cornes de plus que moi. Oh ! quand il aura les poches pleines, c'est différent, je risquerai quelque chose.

— Mais sais-tu qu'on dira que tu as eu peur?

— Et je répondrai que c'est pardieu vrai. D'ailleurs à quoi bon nous frotter à ces gaillards-là? S'ils nous prennent, notre procès est fait, et ils nous pendront aux vergues depuis le premier jusqu'au dernier ; si, au contraire, nous les prenons, nous sommes forcés de les couler bas, eux et leur bâtiment.

— Comment les couler bas ?

— Sans doute ; qu'est-ce que tu veux que nous en fassions ? Si c'étaient des nègres on les vendrait ; mais des blancs, à quoi est-ce bon ?

— Oh ! Jacques ! mon bon frère ! vous ne feriez pas une pareille chose, n'est-ce pas ?

— Sara, ma petite sœur, dit Jacques, nous ferons ce que nous pourrons ; d'ailleurs, le moment venu, si le moment vient, nous vous placerons dans un petit endroit charmant, d'où vous ne verrez rien du tout de ce qui se passera : en conséquence, ce sera pour vous comme si rien ne s'était passé. »

Puis se retournant du côté du bâtiment :

« Oui, oui, le voilà qui pointe ; on voit la tête de ses huniers ; voyez-vous, tenez, là, mon père ?

— Je ne vois rien qu'un point blanc qui se balance sur une vague et qui m'a tout l'air d'une mouette.

— Eh bien ! c'est justement cela, votre mouette est une belle et bonne frégate de trente-six. Mais, vous le savez, la frégate est aussi un oiseau, seulement c'est un aigle au lieu d'être une hirondelle.

— Mais n'est-ce point quelque autre bâtiment, un navire marchand, par exemple?

— Un navire marchand ne serrerait pas le vent.

— Mais nous le serrons bien, nous?

— Oh ! nous, c'est autre chose : nous ne pouvions pas passer devant Port-Louis, c'était nous jeter dans la gueule du loup ; il nous a donc fallu faire route au plus près.

— Ne peux-tu augmenter la vitesse de la corvette.

— Elle porte tout ce qu'elle peut porter en ce moment, mon père. Quand nous aurons vent arrière, nous ajouterons encore quelques chiffons de toile, et nous gagnerons deux nœuds ; mais la frégate alors en fera autant, et cela reviendra au même : *le Leycester* doit gagner un mille sur nous, je le connais de vieille date.

— Alors il nous rejoindra demain dans la journée ?

— Oui, si nous ne lui échappons pas cette nuit.

— Et crois-tu que nous lui échapperons ?

— C'est selon le capitaine qui la commandera.

— Mais enfin s'il nous rejoint ?

— Eh bien ! alors, mon père, ce sera une question d'abordage : car, vous comprenez, un combat d'artillerie ne peut pas nous aller, à nous. D'abord *le Leycester*, si c'est lui, et c'est lui, je parierais cent nègres contre dix, a quelque chose comme une douzaine de canons de plus que nous ; en outre, il a Bourbon, l'île de France, Rodrigue, pour se réparer. Nous, nous avons la mer, l'espace, l'immensité. Toute terre nous est ennemie. Nous avons donc besoin de nos ailes avant tout.

— Et en cas d'abordage ?

— Alors la chance se rétablit. D'abord nous avons des canons obusiers, ce qui n'est peut-être pas bien scrupuleusement permis sur un bâtiment de guerre, mais qui est un des priviléges que nous autres pirates nous concédons à nous-mêmes de notre autorité privée. Ensuite, comme la frégate est sur le pied de paix, elle n'a probablement que deux cent soixante et dix hommes d'équipage, et nous en avons nous, deux cent soixante, ce qui, comme vous le voyez, surtout avec des drôles pareils aux miens, remet au moins les choses sur le pied d'égalité. Tranquillisez-vous donc, mon père, et comme voilà la cloche qui sonne, que cela ne nous empêche pas de souper. »

En effet, il était sept heures du soir, et le signal du repas venait de se faire entendre avec sa ponctualité accoutumée.

George prit donc le bras de Sara, Pierre Munier les suivit, et tous trois descendirent dans la cabine de Jacques, transformée à cause de la présence de Sara en salle à manger.

Jacques demeura un instant en arrière pour donner quelques ordres à maître Tête-de-Fer, son second.

C'était quelque chose de curieux à voir, même pour tout autre œil que pour l'œil d'un marin, que l'intérieur de *la Calypso*. Comme un amant embellit sa maîtresse par tous les moyens possibles, Jacques avait embelli sa corvette de tous les atours dont on peut enrichir une nymphe de la mer. Les escaliers

d'acajou étaient luisants comme des glaces, les garnitures de cuivre, frottées trois fois par jour, brillaient comme de l'or, enfin tous les instruments de carnage, haches, sabres, mousquetons, disposés en dessins fantastiques. Autour des sabords par lesquels les canons accroupis allongeaient leur cou de bronze, semblaient des ornements disposés par un habile décorateur dans l'atelier de quelque peintre en réputation.

Mais c'était surtout la cabine du capitaine qui était remarquable par son luxe. Maître Jacques était, comme nous l'avons dit, un garçon fort sensuel, et comme les gens qui, dans les circonstances extrêmes, savent très-bien se passer de tout, il aimait assez, dans les occasions ordinaires, à jouir voluptueusement de tout. Or la cabine de Jacques, destinée à servir à la fois de salon, de chambre à coucher et de boudoir, était un modèle dans ce genre.

D'abord de chaque côté, c'est-à-dire à bâbord et à tribord, régnaient deux larges divans, sous lesquels se cachaient avec leurs affûts deux pièces de canon, qu'on ne pouvait deviner que du dehors. Un de ces deux divans servait de lit, l'autre de canapé; l'entre-deux des fenêtres était une belle glace de Venise avec son cadre rococo figurant des Amours enroulés avec des fleurs et des fruits; enfin, au plafond pendait une lampe d'argent, enlevée sans doute à l'autel de quelque madone, mais dont le travail précieux dénotait la plus belle époque de la renaissance.

Les divans et les parois des murailles étaient recouverts d'une magnifique étoffe de l'Inde, à fond rouge, et sur laquelle serpentaient ces belles fleurs d'or sans envers qui semblaient brodées par l'aiguille des fées.

Cette chambre avait été galamment cédée par Jacques à George et à Sara; seulement, comme la messe interrompue de l'église du Saint-Sauveur ne rassurait pas entièrement la jeune fille sur la légalité de son mariage, George lui avait promptement fait entendre, qu'admis le jour dans le sanctuaire, il trouverait un autre appartement pour la nuit.

C'était en outre dans cette chambre, comme nous l'avons dit, que les repas devaient avoir lieu.

Ce fut une sensation de bonheur étrange pour ces quatre personnes que de se trouver ainsi réunies autour de la même table, après avoir craint d'être séparées pour toujours. Aussi oubliaient-elles un instant le reste du monde pour ne s'occuper que d'elles, le passé et l'avenir pour ne songer qu'au présent.

Une heure s'écoula comme une seconde, après laquelle on remonta sur le pont.

Les premiers regards des convives se portèrent tout d'abord à l'arrière et cherchèrent la frégate.

Il y eut un moment de silence.

« Mais, dit Pierre Munier, il me semble que la frégate a disparu.

— C'est-à-dire que, comme le soleil est à l'horizon, ses voiles sont dans l'ombre, répondit Jacques, mais voyez dans cette direction, mon père. »

Et le jeune homme étendit la main pour diriger le regard du vieillard.

« Oui, oui, dit Pierre, je l'aperçois.

— Elle est même rapprochée, dit George.

— Oui, de quelque chose comme d'un mille ou deux; tiens, regarde en ce moment, George, et tu apercevras jusqu'à ses basses voiles; elle n'est plus guère qu'à douze milles de nous. »

On était en ce moment à la hauteur de la passe du Cap, c'est-à-dire qu'on commençait à dépasser l'île; le soleil se couchait à l'horizon dans un lit de nuages, et la nuit venait avec cette rapidité particulière aux latitudes tropicales.

Jacques fit un signe à maître Tête-de-Fer, lequel s'approcha son chapeau à la main.

« Eh bien! maître Tête-de-Fer, dit Jacques, que devons-nous penser de ce bâtiment?

— Mais, sauf respect, vous en savez plus que moi là-dessus, mon capitaine.

— N'importe, je désire avoir votre opinion, est-ce un bâtiment marchand, ou un bâtiment de guerre?

— Vous voulez plaisanter, mon capitaine, répondit Tête-de-Fer en riant de son large rire; vous savez bien qu'il n'y a pas dans toute la marine marchande, même dans la compagnie des Indes, un bâtiment marchand qui puisse nous suivre, et celui-ci a gagné sur nous.

— Ah! et combien a-t-il gagné sur nous depuis le moment que nous l'avons eu en vue, c'est-à-dire depuis trois heures?

— Mon capitaine le sait bien.

— Je demande votre avis, maître Tête-de-Fer, deux avis valent mieux qu'un.

— Mais, mon capitaine, il a gagné trois milles à peu près.

— Très-bien, et selon votre supposition, qu'est-ce que ce bâtiment?

— Vous l'avez reconnu, capitaine ?

— Peut-être, mais je crains de me tromper.

— Impossible, dit Tête-de-Fer en riant de nouveau.

— N'importe, dites toujours.

— C'est *le Leycester,* pardieu !

— Et à qui croyez-vous qu'il en veuille?

— Mais à *la Calypso*, qu'il me semble; vous savez bien, capitaine, qu'il a une vieille dent contre elle ; pour quelque chose comme son grand mât qu'elle a eu l'insolence de lui couper en deux.

— A merveille, maître Tête-de-Fer, je savais tout ce que vous venez de me dire, mais je ne suis pas fâché de voir que vous êtes de mon avis ; dans cinq minutes, le quart va être renouvelé, faites reposer les hommes qui ne seront pas de service ; dans une vingtaine d'heures ils auront besoin de toutes leurs forces.

— Est-ce que le capitaine n'a pas l'intention de profiter de la nuit pour faire fausse route? demanda maître Tête-de-Fer.

— Silence, monsieur, nous causerons de cela plus tard, dit Jacques, allez à votre besogne, et faites exécuter les ordres que j'ai donnés. »

Cinq minutes après, on releva le quart, et tous les hommes qui n'étaient pas de service disparurent dans la batterie; au bout de dix minutes, tous dormaient ou faisaient semblant de dormir.

Et cependant, parmi tous ces hommes, il n'y en avait pas un qui ne sût que *la Calypso* était poursuivie; mais ils connaissaient leur chef et ils se reposaient sur lui.

Cependant la corvette continuait de marcher dans la même direction, mais elle commençait à rencontrer la houle du large, ce qui ne pouvait que rendre son allure plus fatigante. Sara, George et Pierre Munier descendirent dans la cabine, et Jacques seul resta sur le pont.

La nuit était tout à fait venue, et l'on avait perdu entièrement de vue la frégate; une demi-heure s'écoula.

Au bout de cette demi-heure, Jacques appela de nouveau son second, lequel se rendit immédiatement à l'invitation.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, où supposez-vous que nous soyons maintenant?

— Au nord du coin de Mire, répondit le second.

— Parfaitement; vous sentez-vous de force à faire passer la corvette entre le coin de Mire et l'île Plate sans accrocher ni à droite ni à gauche ?

— J'y passerais les yeux bandés, capitaine.

— A merveille; en ce cas, prévenez vos hommes de se tenir prêts à la manœuvre, attendu que nous n'avons pas de temps à perdre. »

Chaque homme courut à son poste et il se fit un moment de silence, d'attente.

Puis, au milieu de ce silence, une voix se fit entendre :

« Virez de bord ! dit Jacques.

— Parez, virez ! » répéta Tête-de-Fer.

Puis le sifflet du maître de manœuvre se fit entendre.

Il y eut de la part de la corvette un instant d'hésitation pareil à celui d'un cheval lancé au galop et qu'on arrête court ; puis elle tourna lentement, s'inclinant sous l'influence d'une brise fraîche, et battue par de larges lames.

« La barre dessous! » cria Jacques.

Le timonier obéit, et la corvette, se rapprochant du lit du vent, commença à se redresser.

« Levez les lofs ! continua Jacques ; chargez derrière ! »

Ces deux manœuvres s'exécutèrent avec la même rapidité et le même bonheur que les précédentes ; la corvette compléta son abattée, ses voiles de derrière commencèrent à s'enfler; celles de devant furent rapidement changées à leur tour, et le gracieux navire s'élança vers le nouveau point de l'horizon qui lui était indiqué.

« Et maintenant, maître Tête-de-Fer, dit Jacques après avoir suivi tous les mouvements de la corvette avec la même satisfaction qu'un cavalier suit les mouvements de son cheval, vous allez doubler l'île, profiter de chaque variation de la brise pour vous rapprocher de l'origine du vent, et longer, en faisant bon bras, toute la ceinture de rochers qui s'étend depuis la passe des Cornes jusqu'à la crique de Flac.

— C'est bien, capitaine, répondit le second.

— Et maintenant, bonsoir, maître, reprit Jacques; vous m'éveillerez quand la lune se lèvera. »

Et Jacques à son tour alla se coucher avec cette bienheureuse insouciance qui est un des priviléges des existences constamment placées entre la vie et la mort.

Dix minutes après, il dormait aussi profondément que le dernier de ses matelots.

XXX

LE COMBAT.

Maître Tête-de-Fer tint parole : il franchit heureusement le canal que forme la mer en se renversant entre le coin de Mire et l'île Plate, et après avoir doublé la passe des Cornes et l'île d'Ambre, se rangea le plus près possible de la côte.

Puis à minuit et demi, comme il vit pointer la corne de la lune au sud de l'île Rodrigue, il alla, selon les instructions reçues, réveiller son capitaine.

Jacques, en montant sur le pont, jeta sur tous les points de l'horizon ce coup d'œil rapide et investigateur qui appartient essentiellement à l'homme de mer; le vent avait fraîchi et variait de l'est au nord-est; la terre se tenait à neuf milles à peu près à tribord, et on l'apercevait comme un brouillard; aucun navire n'était en vue ni à l'arrière, ni à bâbord, ni à l'avant.

On était à la hauteur du port Bourbon.

Jacques avait joué le meilleur jeu qu'il pût jouer. Si la frégate, qui l'avait perdu de vue dans la nuit, avait continué sa route à l'est, il serait trop tard pour elle au point du jour de revenir sur son chemin, et il était sauvé; si au contraire, par une inspiration fatale, le capitaine du bâtiment chasseur avait deviné sa manœuvre et l'avait suivi, il avait encore la chance de se dérober à sa vue en longeant les côtes et en profitant des sinuosités de l'île pour se dérober à son ennemi.

Pendant que Jacques, à l'aide d'une longue-vue de nuit, essayait de percer l'obstacle de l'horizon, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il se retourna : c'était George.

« Ah! c'est toi, frère? lui dit-il en lui tendant la main.

— Eh bien! demanda George, qu'y a-t-il de nouveau?

— Rien jusqu'à présent; mais du reste *le Leycester* serait derrière nous que nous ne pourrions le voir à la distance qui nous sépare encore. Au point du jour nous connaîtrons notre affaire! Ah! ah!

— Qu'est-ce?

— Rien, une petite saute de vent, voilà tout.

— En notre faveur?

— Oui, si la frégate a continué sa route; dans le cas contraire, cette variation est aussi bonne pour elle que pour nous; dans tous les cas il faut en profiter. » Puis se retournant vers le contre-maître qui avait remplacé le second : « Range à hisser les bonnettes! cria-t-il.

— Hors les bonnettes! » répéta le contre-maître.

Au même instant on vit monter du pont aux hunes, et des hunes au mât de perroquet, comme cinq nuages flottants qui allèrent se fixer à bâbord des voiles; presque en même temps on sentit que la corvette obéissait à une impulsion plus rapide; George en fit l'observation à son frère.

« Oui, oui, dit Jacques, elle est comme Antrim, elle a la bouche fine, et il ne faut pas la fouetter pour qu'elle marche; il ne s'agit que de lui lâcher de la toile en quantité convenable, et elle fera un assez joli chemin.

— Et combien, en marchant de cette allure, faisons-nous de milles à l'heure? demanda George.

— Jetez le loch! » cria Jacques.

La manœuvre fut exécutée au même instant.

« Combien de nœuds?

— Onze, capitaine.

— C'est deux milles de plus que nous ne faisions tout à l'heure. On n'en peut pas demander davantage, au reste, à du bois, de la toile et du fer; et si nous avions à nos trousses tout autre bâtiment que ce démon de *Leycester*, je voudrais le conduire comme en laisse jusqu'au cap de Bonne-Espérance; puis, arrivé là, nous lui dirions bonsoir. »

George ne répondit rien, et les deux frères continuèrent de se promener silencieux d'un bout à l'autre du pont; seulement, chaque fois que Jacques revenait de l'avant à l'arrière, ses yeux semblaient vouloir forcer l'obscurité à s'ouvrir devant eux; enfin, une fois il s'arrêta, et, au lieu de continuer sa promenade, il s'appuya sur le couronnement de la poupe.

En effet, les ténèbres commençaient à se dissiper, quoique les premières lueurs du jour tardassent encore à paraître, et dans ce crépuscule naissant, qui s'éclaircissait pareil à un brouillard qui se dissipe pour faire place à une aube bleuâtre, Jacques croyait distinguer, à dix milles à peu près, la frégate faisant même route que la corvette.

A ce même moment, et comme il étendait la main pour faire remarquer à George ce point presque imperceptible, le matelot en vigie cria :

« Une voile à l'arrière!

— Oui, dit Jacques, comme se parlant à lui-même; oui, je l'ai vue; oui, ils ont suivi notre sil-

lage comme s'il était resté creusé derrière nous. Seulement, au lieu de passer entre l'île Plate et le coin de Mire, ils sont passés entre l'île Plate et l'île Ronde, c'est ce qui leur a fait perdre deux heures; il faut qu'il y ait sur le bâtiment un homme de mer qui sache un peu bien son métier.

— Mais je ne vois rien, dit George.

— Tiens, là, là! regarde, reprit Jacques; on voit jusqu'aux basses voiles, et lorsque le bâtiment monte sur la vague, on voit, pardieu! l'avant qui se soulève, comme un poisson qui sort la tête de l'eau pour respirer.

— En effet, dit George; oui, tu as raison; je la vois.

— Et que voyez-vous, George? » demanda une douce voix derrière le jeune homme.

George se retourna et aperçut Sara.

« Ce que je vois, Sara? Un fort beau spectacle : celui du soleil qui se lève; mais, comme il n'y a pas de plaisir parfaitement pur sur la terre, ce spectacle est un peu gâté par l'aspect de ce bâtiment, qui, comme vous le voyez, malgré les calculs et les espérances de mon frère, n'a point perdu notre piste.

— George, dit Sara, Dieu, qui nous a si miraculeusement réunis jusqu'à présent, ne détournera pas son regard de nous au moment où nous avons le plus besoin de sa protection. Que cette vue ne vous empêche donc pas de l'adorer dans ses œuvres. Voyez, voyez, George, comme ce spectacle est beau! »

En effet, au moment où le jour allait commencer à naître, on eût cru que la nuit jalouse avait essayé d'épaissir ses ténèbres. Puis, comme nous l'avons dit, une lueur bleuâtre et transparente s'était étendue, augmentant à chaque instant de largeur et d'éclat; puis, cette lueur se dégrada successivement, passant du blanc argenté au rose tendre, puis du rose tendre au rose foncé; enfin, un nuage de pourpre, pareil à la vapeur enflammée d'un volcan, monta à l'horizon. C'était le roi du monde qui venait prendre possession de son empire, c'était le soleil qui s'élançait en maître dans le firmament.

C'était la première fois que Sara voyait un pareil spectacle, aussi était-elle demeurée en extase, serrant avec un amour plein de foi et de religion la main du jeune homme; mais George, qui avait eu le temps de s'y habituer pendant les longs voyages qu'il avait faits sur mer, ramena le premier son regard vers l'objet de la préoccupation générale. Le bâtiment chasseur allait toujours se rapprochant, seulement il devenait moins visible, noyé qu'il était dans les flots de la lumière orientale. Et c'était la corvette, au contraire, qui, à cette heure, devait lui être devenue parfaitement distincte.

« Allons, allons, murmura Jacques, il nous a vus à son tour, car le voilà qui hisse ses bonnettes. George, mon ami, continua Jacques en se penchant à l'oreille de son frère, tu connais les femmes, et tu sais qu'elles ont quelque peine à prendre leur parti, tu ne ferais pas mal, à mon avis, de souffler à l'avance à Sara quelques mots de ce qui va se passer.

— Que dit votre frère? demanda Sara.

— Il doute de votre courage, reprit George, et je lui réponds de vous.

— Vous avez raison, mon ami. D'ailleurs, lorsque le moment sera venu, vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et j'obéirai.

— Le démon marche comme s'il avait des ailes, continua Jacques. Chère petite sœur, auriez-vous par hasard entendu nommer le commandant de ce bâtiment?

— Je l'ai vu plusieurs fois chez M. de Malmédie, mon oncle, et je me rappelle parfaitement son nom; il s'appelait George Paterson, mais ce ne peut être lui qui dirige *le Leycester* en ce moment, car avant-hier encore je me rappelle avoir entendu dire qu'il était malade, et à ce que l'on assurait, mortellement.

— Eh bien! je dis qu'on fera une grande injustice à son second, si le jour même de la mort de son supérieur, on ne le nomme pas capitaine à sa place. Eh bien! à la bonne heure, il y a plaisir à avoir affaire à un gaillard comme celui-là; voyez comme son bâtiment avance! Sur ma parole, on dirait un cheval de course; si cela continue, avant cinq ou six heures d'ici il faudra en découdre.

— Eh bien! nous en découdrons, dit Pierre Munier, qui arrivait en ce moment sur le pont, et dont les yeux, à l'approche du danger, brillaient de cette ardeur dont s'enflammait son âme dans les grandes occasions.

— Ah! c'est vous, mon père, dit Jacques? enchanté de vous voir dans ces bonnes dispositions; car dans quelques heures, comme je vous le disais, nous aurons besoin de tous les bras qui seront à bord. »

Sara pâlit légèrement, et George sentit que la jeune fille lui serrait la main : il se retourna vers elle en souriant.

« Eh bien ! Sara, lui dit-il, après avoir eu tant de confiance en Dieu, douteriez-vous de lui maintenant?

— Non, George, non, reprit Sara ; et quand du fond de la cale j'entendrai le mugissement des canons, le sifflement des boulets, les cris des blessés, je resterai, je vous le jure, pleine de foi et d'espérance, certaine de revoir mon George sain et sauf, car quelque chose me dit là que nous avons épuisé le plus amer de notre malheur, et que comme les ténèbres ont fait place à ce soleil brillant, notre nuit à nous va faire place à un beau jour.

— A la bonne heure, s'écria Jacques, et voilà ce que j'appelle parler; sur mon honneur, je ne sais à quoi tient que je ne vire de bord et que je ne mette le cap sur cet orgueilleux bâtiment ; cela lui épargnerait la moitié de la peine et à nous la moitié de l'ennui; qu'en dis-tu, George, veux-tu en faire l'expérience?

— Volontiers, dit George ; mais ne crains-tu pas qu'à cette distance, s'il est quelque vaisseau anglais au port Bourbon, il n'en sorte au bruit de la canonnade, et ne vienne prêter main-forte à son compagnon?

— Sur ma foi! tu parles comme saint Jean Bouche-d'Or, frère, dit Jacques, et nous continuerons notre chemin. Ah! c'est vous, maître Tête-de-Fer, continua Jacques en s'adressant à son lieutenant qui paraissait en ce moment sur le pont, vous arrivez à propos; nous voici, comme vous le voyez, à la hauteur du Morne-Brabant, maintenez le cap à l'ouest-sud-ouest du monde ; nous, nous allons déjeuner, c'est une bonne précaution à prendre en tout temps, mais surtout quand on ignore si on dînera. »

Et Jacques offrit le bras à Sara, et, donnant l'exemple, descendit le premier, suivi de Pierre et de George.

Sans doute dans le dessein de distraire, momentanément du moins, ses convives du danger qui les menaçait, Jacques fit durer le déjeuner le plus longtemps possible.

Deux heures s'étaient donc écoulées à peu près lorsqu'ils remontèrent sur le pont.

Le premier coup d'œil de Jacques fut pour *le Leycester ;* il s'était visiblement rapproché, on découvrait jusqu'à sa batterie, et cependant Jacques paraissait s'attendre à le trouver moins éloigné encore, car, jetant un coup d'œil sur les agrès de sa corvette pour s'assurer qu'on n'avait rien changé à la voilure :

« Eh bien ! qu'y a-t-il donc, maître Tête-de-Fer, dit-il ; il me semble que nous marchons un peu plus vite maintenant qu'il y a deux heures?

— Oui, capitaine, répondit le second, oui, je dois dire qu'il y a quelque chose comme cela.

— Qu'avez-vous donc fait au bâtiment ?

— Oh! des misères. J'ai changé notre lest de place et j'ai ordonné à nos hommes de se porter sur l'avant.

— Oui, oui, vous êtes un habile praticien; et qu'avez-vous gagné à cela?

— Un mille, capitaine, un pauvre mille, voilà tout. Nous filons douze nœuds à l'heure. Je viens de jeter le loch, mais cela ne nous servira pas à grand'chose, et sans doute que de son côté il en aura fait autant, car depuis un quart d'heure à peu près lui aussi a augmenté de vitesse. Tenez, capitaine, vous le voyez, il est presque à découvert. Oh! nous avons affaire à quelque vieux loup de mer qui nous donnera du fil à retordre. Cela me rappelle la façon dont ce même *Leycester* nous a donné la chasse lorsque c'était le capitaine Williams Murrey qui en était le capitaine.

— Ah pardieu! tout m'est expliqué maintenant, s'écria Jacques. Mille louis contre cent, George, que c'est ton enragé gouverneur qui est à bord de ce vaisseau. Il aura voulu prendre sa revanche.

— Crois-tu cela, frère? s'écria George à son tour, en se levant du banc sur lequel il était assis, et en saisissant vivement le bras de Jacques ; crois-tu cela? J'avoue que j'en serais heureux, car, pour mon compte, moi aussi j'ai avec lui une revanche à prendre.

— C'est lui-même, c'est lui en personne; j'en réponds maintenant. Il n'y a qu'un pareil limier qui ait pu éventer notre trace comme il l'a fait. Diable! quel honneur à un pauvre négrier comme moi d'avoir affaire à un commodore de la marine royale. Merci, George, c'est toi qui me vaux cette bonne fortune. »

Et Jacques tendit en riant la main à son frère.

Mais la probabilité d'avoir affaire à lord Williams Murrey lui-même n'était pour Jacques, dans la situation critique où l'on allait se trouver bientôt, qu'un

motif de plus de prendre toutes les précautions nécessaires. Jacques jeta les yeux sur la muraille du bâtiment. Les hamacs étaient dans les filets de bastingage ; il examina l'équipage : l'équipage instinctivement était déjà séparé par groupes, et chacun se tenait près de la batterie qu'il devait servir ; tous ces signes indiquaient qu'il n'avait rien à apprendre à ses hommes, et que chacun en savait autant que lui sur ce qui allait se passer.

En ce moment un souffle de brise apporta en passant le bruit du tambour que l'on battait sur la frégate ennemie.

« Ah ! ah ! dit Jacques, on ne les accusera pas d'être en retard. Allons, enfants, suivons l'exemple qu'on nous donne. Messieurs les marins de la marine royale sont de bons maîtres, et nous ne pouvons que gagner à suivre les exemples qu'ils nous donnent ; puis, haussant la voix : Branle-bas de combat ! » cria-t-il.

Aussitôt on entendit résonner dans la batterie le roulement de deux tambours et les notes aiguës d'un fifre. Bientôt les trois musiciens parurent sur le pont sortant par une écoutille, firent le tour du bâtiment et rentrèrent par l'écoutille opposée.

L'effet de cette apparition et du mélodieux concert qui en était la suite fut magique.

En un instant chacun est au poste désigné d'avance et armé des armes légères qui lui sont dévolues, les gabiers de combat s'élancent dans les hunes avec leurs carabines. La mousqueterie se range sur les gaillards et les passavants, les espingoles sont montées sur leurs chandeliers, les canons sont démarrés et mis en batterie, des provisions de grenades sont faites dans tous les endroits d'où l'on pourra les faire pleuvoir sur le pont ennemi. Enfin le maître de manœuvre fait bosser toutes les écoutes, établir des serpenteaux dans la mâture, et hisser à leur place les gradins d'abordage.

L'activité n'était pas moins grande dans l'intérieur du bâtiment que sur le pont. Les soutes à poudre sont ouvertes, les fanaux des puits sont allumés, la barre de rechange est disposée, enfin les cloisons sont abattues, la chambre du capitaine déménagée, et l'on y roule deux pièces de canon qu'on établit en retraite.

Puis il se fit un grand silence. Jacques vit que tout était prêt et commença son inspection.

Chaque homme était à son poste et chaque chose à sa place.

Néanmoins, comme Jacques comprenait que la partie qu'il allait jouer était une des plus sérieuses qu'il eût faites de sa vie, l'inspection dura une demi-heure. Pendant cette inspection, il examina chaque chose et parla à chaque homme.

Lorsqu'il remonta sur le pont, la frégate avait encore visiblement gagné sur lui, et les deux bâtiments n'étaient plus qu'à un mille et demi de distance.

Une demi-heure s'écoula encore pendant laquelle il n'y eut certes pas dix paroles échangées à bord de la corvette : toutes les facultés de l'équipage, des chefs et des passagers semblaient s'être concentrées dans leurs yeux.

Chaque physionomie exprimait un sentiment en harmonie avec son caractère. Jacques l'insouciance, George l'orgueil, Pierre Munier l'inquiétude paternelle, Sara le dévouement.

Tout à coup une légère nappe de fumée apparut au flanc de la frégate, et l'étendard de la Grande-Bretagne monta majestueusement dans les airs.

Le combat était inévitable, la corvette ne pouvait plus revenir au vent, la supériorité de la marche était évidente, Jacques ordonna d'abaisser les bonnettes, pour ne pas conserver de voiles inutiles à la manœuvre, puis se retournant vers Sara :

« Allons, petite sœur, dit-il, vous voyez que tout le monde est à son poste, je crois qu'il est temps que vous descendiez au vôtre.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, ce combat est donc inévitable ?

— Dans un quart d'heure, dit Jacques, la conversation va commencer, et comme selon toute probabilité elle ne manquera pas de chaleur, il est nécessaire que ceux qui ne doivent pas s'en mêler se retirent.

— Sara, dit George, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

—Oui, oui, dit la jeune fille, oui, me voilà prête à obéir. Vous voyez, George, je suis raisonnable. Mais vous, de votre côté...

— Sara, vous ne me demanderez pas, je l'espère, de rester spectateur de ce qui va se passer, quand c'est pour moi seul que tant de braves exposent leur existence.

— Oh ! non, dit Sara ; non, je vous demande seulement de penser à moi, et de vous rappeler que si vous êtes mort, je serai morte. »

Puis elle offrit la main à Jacques, tendit son front

à Pierre Munier, et, conduite par George, descendit par l'escalier de l'arrière.

Un quart d'heure après George remonta; il tenait un sabre d'abordage à la main et avait une paire de pistolets à sa ceinture.

Pierre Munier était armé de sa carabine damasquinée, vieille amie qui lui avait toujours rendu de fidèles services.

Jacques était à son banc de quart, tenant à la main son porte-voix, signe du commandement, et ayant à ses pieds un sabre d'abordage et un petit casque de fer.

Les deux navires faisaient la même route, la frégate serrant toujours la corvette, et déjà si rapprochée, que les matelots disposés dans les hunes pouvaient voir ce qui se passait sur le pont l'un de l'autre.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, vous avez bons yeux et bon jugement, faites-moi le plaisir de monter dans la hune d'artimon et de me dire ce qui se passe là-bas. »

Le second s'élança aussitôt comme un simple gabier, et en un instant fut au poste désigné.

« Eh bien? dit le capitaine.

— Eh bien! capitaine, chacun est à son poste de combat, les canonniers aux batteries, les soldats de marine sur les passavants et le gaillard d'arrière, et le capitaine sur son banc de quart.

— Y a-t-il d'autres troupes à bord que des matelots et des soldats de marine?

— Je ne crois pas, capitaine, à moins cependant qu'ils ne soient cachés dans la batterie, car je vois partout le même uniforme.

— Bien, en ce cas la partie est presque égale, à quinze ou vingt hommes près. Voilà tout ce que je voulais savoir. Descendez, maître Tête-de-Fer.

— Un instant, un instant, voilà l'Anglais qui embouche son porte-voix. Si nous nous taisions bien, nous entendrions ce qu'il va dire. »

Cette dernière opinion était un peu hasardée; car malgré le silence qui se faisait à bord, aucun bruit venant du bâtiment chasseur n'arriva jusqu'au bord de la corvette; mais l'ordre que venait de donner le capitaine n'en fut pas moins promptement expliqué à tout l'équipage, car aussitôt deux éclairs sortirent de l'avant du navire ennemi, une détonation se fit entendre, et deux boulets vinrent ricocher dans le sillage de *la Calypso*.

« Bon, dit Jacques, il n'a que des pièces de dix-huit comme les nôtres, les chances deviennent de plus en plus égales. Puis levant la tête : Descendez, dit-il au second, vous êtes inutile maintenant là-bas, et j'ai besoin de vous ici. »

Maître Tête-de-Fer obéit, et au bout d'un instant se trouva près de Jacques. Pendant ce temps, la frégate continuait d'avancer, mais sans tirer davantage, l'expérience lui ayant démontré qu'elle était encore hors de portée.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, descendez dans la batterie : tant que nous serons en retraite, servez-vous de boulets, mais du moment où nous en viendrons à l'abordage, des obus, rien que des obus; vous entendez?

— Oui, capitaine, » répondit le second, et il descendit par l'escalier de l'arrière.

Les deux bâtiments continuèrent de faire route encore une demi-heure à peu près sans qu'aucune marque nouvelle d'hostilité se manifestât à bord de la frégate. De son côté, comme on l'a vu, la corvette jugeant sans doute qu'il était inutile de perdre sa poudre et ses boulets, était restée insensible aux deux provocations de son ennemie; mais il était évident, à l'animation qui commençait à couvrir le visage des matelots, et à l'attention avec laquelle le capitaine mesurait la distance qui séparait encore les deux navires, que la conversation, comme disait Jacques, ne s'en tiendrait pas longtemps au monologue, et que le dialogue allait commencer.

En effet, au bout de dix autres minutes d'attente, qui parurent un siècle à chacun, l'avant de la frégate s'enflamma de nouveau, une double détonation se fit entendre, et cette fois fut suivie du sifflement des boulets qui passèrent dans la voilure, trouant la voile de hune du mât d'artimon, et coupant deux ou trois cordages.

Jacques suivit d'un coup d'œil rapide l'effet des deux messages de destruction; puis, voyant qu'ils n'avaient fait que de légères avaries. « Allons, enfants, dit-il, il paraît décidément que c'est à nous qu'ils en veulent. Politesse pour politesse. Feu! »

Au même instant une double détonation fit trembler toute la corvette, et Jacques se pencha en dehors pour voir le résultat de sa riposte : un des deux boulets fit sauter une portion de la muraille de l'avant, et l'autre s'enfonça dans la proue.

« Eh bien! cria Jacques, que faites-vous donc, vous autres? à pleine volée, morbleu! visez dans la mâture, brisez-lui les jambes et trouez-lui les ailes;

le bois lui est plus précieux dans ce moment que la chair. Eh! voyez. »

Deux boulets passaient en ce moment à travers les voiles et les agrès de la corvette, et tandis que l'un écornait la vergue de misaine, l'autre coupait le petit mât de perroquet.

« Feu! sacredieu, feu! cria Jacques, et prenez-moi exemple sur ces gaillards-là. Vingt-cinq louis pour le premier mât qui tombe à bord de la frégate! »

La détonation suivit presque aussitôt le commandement, et l'on put suivre, dans la voilure du bâtiment ennemi, le passage des boulets.

Pendant un quart d'heure à peu près, le feu continua ainsi de part et d'autre; la brise, abattue par les détonations, était à peu près tombée, et les deux bâtiments ne filaient plus guère que quatre ou cinq nœuds: tout l'intervalle était rempli par la fumée, de sorte que c'était presque au hasard que l'artillerie tirait; cependant la frégate avançait toujours, et l'on voyait l'extrémité de ses mâts dominer la vapeur qui l'enveloppait, tandis que la corvette, qui fuyait vent arrière, et qui faisait feu par sa poupe, était entièrement hors de la fumée.

C'était le moment qu'attendait Jacques. Il avait, comme il l'avait dit, fait tout ce qu'il avait pu pour éviter l'abordage. Mais forcé dans sa course, il allait, comme le sanglier blessé, revenir enfin sur le chasseur. En ce moment, la frégate se trouvait dans la hanche de tribord de la corvette, et commençait à la canonner par les pièces d'avant de sa batterie, tandis que celle-ci, de son côté, commençait à lui répondre par ses pièces d'arrière: Jacques vit l'avantage de sa position et résolut d'en profiter.

« En haut les renforts de manœuvre! » cria-t-il.

Les renforts s'élancèrent aussitôt sur le pont.

Puis, tandis que le feu continuait, une voix se fit entendre par-dessus le bruit de la canonnade, criant:

« Range à amarrer la grande voile! Aux bras de bâbord derrière! A l'écoute de brigantine! La barre à bâbord! Brasse bâbord! Amarre grande voile! Borde la brigantine! »

A peine ces ordres successifs furent-ils exécutés, que la corvette, obéissant à l'action simultanée de son gouvernail et de ses voiles d'arrière, se sauve rapidement sur tribord, conservant assez d'aire pour couper la route à la frégate, et s'arrête sur place, grâce à la précaution qu'a eue son capitaine d'appuyer ses bras de tribord devant. Au moment même la frégate, privée de la faculté de manœuvrer par les avaries de ses voiles d'arrière, et ne pouvant doubler la corvette au vent, s'avança fendant à la fois la fumée et la mer, et vint, contrairement à sa volonté et avec un choc terrible, engager son beaupré dans les grands haubans de son ennemie.

En ce moment on entendit retentir une dernière fois la voix de Jacques.

« Feu! cria-t-il; enfilez-les de bout en bout; rasez-les comme un ponton. »

Quatorze pièces de canon, dont six chargées à mitraille et huit à obus, obéirent à ce commandement, balayant le pont, sur lequel elles couchent trente ou quarante hommes, brisant par le pied son mât d'artimon, tandis qu'au même instant, du haut des trois hunes, une pluie de grenades tombant sur les passavants nettoie l'avant de la frégate, tandis que celle-ci ne peut répondre à cette nuée de feu et à cette grêle de balles que par sa hune de misaine, embarrassée de son petit hunier.

En ce moment, par les vergues de la corvette, par le beaupré de la frégate, par les haubans, par les agrès, par les cordages, les pirates s'élancent, se précipitent, se pressent. Vainement les soldats de marine dirigent sur eux un feu terrible de mousqueterie, à ceux qui tombent d'autres succèdent: les blessés se traînent en poussant devant eux les grenades et en agitant leurs armes; George et Jacques se croient déjà vainqueurs, quand au cri: « Tout le monde sur le pont! » les matelots anglais, occupés dans la batterie, sortent à leur tour par les écoutilles, montent par les sabords. Ce renfort rassure les soldats de marine, qui commencent à plier. Le commandant du bâtiment se jette à leur tête. Jacques ne s'est pas trompé. C'est bien l'ancien capitaine du *Leycester* qui a voulu reprendre sa revanche. George et lord Williams Murrey se retrouvent en face l'un de l'autre, mais au milieu du sang et du carnage, mais le sabre à la main, mais ennemis mortels.

Tous deux se reconnaissent et s'efforcent de se joindre; mais la mêlée est telle, qu'ils sont entraînés comme par un tourbillon. Les deux frères sont aux plus pressés des rangs anglais, frappants et frappés, luttant de sang-froid, de force et de courage; deux matelots anglais lèvent la hache sur la tête de George, tous deux tombent frappés par des balles invisibles. Deux soldats de marine pressent George de leurs baïonnettes, tous deux tombent à ses pieds: c'est

Pierre Munier qui veille sur ses fils, c'est la fidèle carabine qui fait son œuvre.

Tout à coup un cri terrible, que domine le bruit des grenades, le petillement de la mousqueterie, les clameurs des blessés, les plaintes des mourants, s'élance de la batterie, glaçant tout le monde de terreur :

« Au feu ! »

Au même instant une fumée épaisse sort par l'écoutille de l'arrière et par les sabords. Un des obus a éclaté dans la chambre du capitaine et a mis le feu à la frégate.

A ce cri terrible, inattendu, magique, tout s'arrête ; puis, à son tour, la voix de Jacques, puissante, impérieuse, suprême, se fait entendre :

« Chacun à bord de *la Calypso !* »

Aussitôt, avec le même empressement qu'ils ont mis à descendre sur le pont de la frégate, les pirates l'abandonnent, et, se hissant les uns sur les autres, s'accrochant à toutes les manœuvres, sautant d'un bord à l'autre, tandis que Jacques et George, avec quelques-uns des plus déterminés, soutiennent la retraite.

Alors c'est le gouverneur qui s'élance à son tour, pressant les pirates, les fusillant à bout portant, espérant monter en même temps qu'eux sur *la Calypso ;* mais alors les premiers arrivés s'élancent dans les hunes de la corvette, les grenades et les balles pleuvent de nouveau. Des cordages sont lancés à ceux qui restent encore sur la corvette, chacun saisit une amarre. Jacques remonte à bord, George reste le dernier. Le gouverneur vient à lui, il l'attend. Tout à coup une main de fer le saisit et l'enlève. C'est Pierre Munier qui veille sur son fils, et qui, pour la troisième fois de la journée, le sauve d'une mort presque certaine.

Alors une voix retentit, dominant toute cette horrible mêlée :

« Brassez bâbord devant, hissez les focs, carguez la grande voile et la brigantine, ralingue derrière la barre tout à tribord ! »

Toutes ces manœuvres, ordonnées avec cette voix puissante qui commande l'obéissance passive, furent exécutées avec une si merveilleuse rapidité ; que quelle que fût l'impétuosité avec laquelle les Anglais se ruaient à la poursuite des pirates, ils ne purent arriver à temps pour lier les deux bâtiments l'un à l'autre. La corvette, comme si elle eût été douée du sentiment, sembla comprendre le danger qu'elle courait, et se dégagea par un vigoureux effort, tandis que la frégate, privée de son mât d'artimon, continuait d'avancer lentement sous l'influence des voiles du grand mât et du mât de misène.

Alors du pont de *la Calypso* on vit se passer quelque chose d'affreux.

La chaleur du combat avait empêché qu'on ne s'aperçût à temps que le feu était à bord de la frégate ; de sorte qu'au moment où le cri : Au feu ! au feu ! s'était fait entendre, l'incendie avait déjà fait de trop grands progrès pour qu'on espérât de l'éteindre.

Ce fut en ce moment que l'on put admirer la puissance de la discipline anglaise ; au milieu de la fumée devenue de moment en moment plus épaisse, le gouverneur remontait sur le banc de bâbord, et reprenant son porte-voix qu'il avait gardé pendu au poignet gauche :

« Du calme, enfants ! cria-t-il, et je réponds de tout. »

Chacun s'arrêta.

« Les canots à la mer ! continua le gouverneur. »

En cinq minutes le canot de poupe, les deux canots de côté et un des canots de la drôme furent descendus et flottèrent autour de la frégate.

« Le canot de la poupe et le canot de la drôme pour les soldats de marine ! cria le gouverneur ; les deux canots de côté pour les matelots. »

Puis, comme *la Calypso* s'éloignait toujours, elle n'entendit plus les autres commandements, mais elle vit les quatre canots s'emplir de tout ce qui restait d'hommes sains et saufs, tandis que les malheureux blessés, se traînant sur le pont, priaient vainement leurs camarades de les recevoir.

« Deux chaloupes à la mer ! » cria de son côté Jacques, en voyant que les quatre canots ne suffisaient pas à contenir tout l'équipage.

Et aussitôt deux chaloupes vides se détachèrent des flancs de *la Calypso* et se balancèrent sur la mer.

Aussitôt, tout ce qui n'avait pu trouver place dans les chaloupes de la frégate s'élança à la mer et se mit à nager vers les chaloupes de la corvette.

Le gouverneur était resté à bord.

On avait voulu le faire descendre dans une des chaloupes, mais comme il n'avait pas pu sauver ses blessés, il avait voulu mourir avec eux.

La mer offrait alors un aspect effrayant.

Les quatre canots s'éloignaient à force de rames du bâtiment incendié, tandis que les matelots en retard nageaient vers les deux chaloupes de la corvette.

Puis, immobile au milieu d'un tourbillon de fumée, avec son commandant debout sur son banc de quart, ses blessés se traînant sur son pont, la frégate brûlait.

C'était un spectacle si terrible, que George sentit la main tremblante de Sara se poser sur son épaule, et ne se retourna point pour la regarder.

Arrivées à une certaine distance, les chaloupes avaient cessé de ramer.

Voici ce qui se passa :

La fumée devint de plus en plus épaisse, puis on vit sortir par les écoutilles un serpent de feu, qui rampa le long du mât de misène, dévorant les voiles et les agrès; puis, les sabords s'enflammèrent; puis, les canons chargés partirent tout seuls; puis, enfin, une détonation terrible se fit entendre; le bâtiment s'ouvrit comme un cratère; un nuage de flamme et de fumée monta vers le ciel; puis enfin, à travers ce nuage, on vit retomber sur la mer bouillonnante quelques débris de mâts, de vergues, d'agrès.

C'était tout ce qui restait du *Leycester*.

« Si je ne devais pas vivre avec toi, Sara, dit George en se retournant, voilà comme je voudrais mourir! »

LES

DEMOISELLES DE SAINT-CYR.

PERSONNAGES.

LE DUC D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV.
ROGER, vicomte de Saint-Herem.
HERCULE DUBOULOY, fils d'un fermier général.
LE COMTE D'HARCOURT, ambassadeur du roi à Madrid.
COURTOIS, domestique de Roger.
UN HUISSIER.
UN EXEMPT DE LA PRÉVOTE.
UN VALET.
Mlle CHARLOTTE DE MÉRIAN, } Pensionnaires à Saint-Cyr.
Mlle LOUISE MAUCLAIR, }

Décembre 1700.

ACTE PREMIER.

La scène se passe à Saint-Cyr. — Le théâtre représente un petit pavillon, attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public au fond une fenêtre. — A gauche, une porte. — A droite, une autre porte, qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. — Au premier plan, à droite du spectateur, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE DE MÉRIAN, *entrant par la porte à gauche. — Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.*

Il m'a dit en passant auprès de moi : « Demain, pendant la récréation de sept heures, allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre; au nom du ciel, lisez-la! » J'ai quitté Louise sous prétexte de monter à ma chambre, et je suis venue... (*Tâtant le tapis.*) C'est ici qu'elle doit être... je la sens... la voilà!... Mon Dieu, que faire?... la prendre... c'est bien mal; la laisser! c'est bien imprudent!... Si cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse... et que par malheur mon nom fût dans cette lettre... Oh! Mme de Maintenon est si sévère... Mais au fait, je puis me tromper... ce n'est peut-être point une lettre que je sens là... Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang?... (*Elle lève le tapis.*) Si fait, c'est bien une lettre... aurait-il osé se confier à quelqu'un?... (*S'éloignant.*) Oh! non! bien décidément, je ne la prendrai pas... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse! cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit?

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE MAUCLAIR.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Mauclair a paru à la porte, elle a vu la lettre, et tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, elle s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée, allant doucement vers Charlotte.

LOUISE, *lisant tout haut.*

« Chère Charlotte! »

CHARLOTTE, *se retournant.*

Grand Dieu!... Louise, que fais-tu?... Tu as décacheté cette lettre?

LOUISE.

Eh bien ! sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE.

Et moi qui ne voulais pas la lire !... Moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contenait !...

LOUISE.

Eh bien ! n'écoute pas... je lirai pour moi... (*Lisant :*) « Chère Charlotte... »

CHARLOTTE.

Oh ! mon Dieu ! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte !

LOUISE.

Eh bien, le beau malheur ! Mais où veux-tu donc en venir ? mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi ?... Comment, il est jeune ; comment, il est noble ; comment, il est beau ; comment, il est riche ; comment, il est amoureux ! et tu ne veux pas lire ses lettres !

CHARLOTTE.

Mais tu sais donc de qui il est question ?

LOUISE.

Oh ! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther* il n'avait des yeux que pour toi ?

CHARLOTTE.

Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Herem...

LOUISE.

Est amoureux fou de Mlle Charlotte de Mérian ; voilà ce que je crois.

CHARLOTTE.

Et sur quoi fondes-tu cette croyance ?

LOUISE.

Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder, pendant tout le temps que tu es restée en scène... tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi Esther, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa hallebarde de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela ; et je me suis dit, à part moi : « Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu !... »

CHARLOTTE.

Que veux-tu dire ? je ne te comprends pas, moi !

LOUISE.

Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE.

Ah ! oui, tes rêves.

LOUISE.

Mes rêves... Allons donc !... Laisse-toi conseiller par moi... et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE.

Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre ?

LOUISE.

Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu ? Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend : toi, avec un nom, mais sans fortune ; moi, sans fortune et sans nom... A toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse !... C'est très-amusant d'être chanoinesse, tu verras !... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant encore. Tandis qu'au contraire, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour ; tu me prends avec toi, tu me produis... je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE.

Voyons, qui épouses-tu, toi ?

LOUISE.

J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid, mais riche à millions ! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE.

Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE.

Folle !... Écoute. (*Lisant.*)

« Chère Charlotte,

« Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous aime, « vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que « vous ne savez pas, c'est que je donnerais la « moitié de ma vie pour passer l'autre avec vous. »

La moitié de sa vie, entends-tu cela ? « Sans doute « de grands obstacles peuvent s'opposer à notre « union ; mais ces obstacles, je les surmonterai. » Il les surmontera ; c'est écrit. « Daignez seulement « ne pas me regarder avec trop de rigueur, et je « me charge de tout. » Il se charge de tout !... Eh bien ! comme c'est commode cela, hein ?... « Si « vous ne voulez pas me désespérer tout à fait, « venez donc ce soir de sept à huit heures dans « la même salle où vous avez trouvé cette lettre ; « j'ai des moyens de m'y rendre que personne ne « connaît et qui ne peuvent vous compromettre.

« Signé, ROGER, vicomte de Saint-Herem. »

Ah! si l'on m'écrivait une pareille lettre, à moi !...

CHARLOTTE.

Mais tu ne sais pas ce qu'on m'a dit du vicomte, Louise... on m'a dit que c'était un mauvais sujet à qui les promesses ne coûtaient rien, et qui avait déjà perdu plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son amour.

LOUISE.

Bah ! bah ! bah ! on dit ces choses-là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE.

Mais si Roger faisait partie de ceux-là ? s'il n'était pas sincère ?

LOUISE.

Il faudrait le forcer de l'être.

CHARLOTTE.

Si c'était une intrigue qu'il désirât entamer, et non un mariage qu'il voulût accomplir ?

LOUISE.

Une fois l'intrigue entamée, je me charge du mariage, moi !

CHARLOTTE.

Comment feras-tu ?

LOUISE.

J'ai prévu le cas, et j'ai là un petit projet !

CHARLOTTE.

Non, vois-tu, Louise, il vaut mieux recacheter cette lettre, la remettre à la même place, et lorsqu'il reviendra, il croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE.

Écoute...

CHARLOTTE.

Du bruit !...

LOUISE.

On vient de ce côté.

CHARLOTTE.

C'est lui... je me sauve !...

LOUISE.

Comment ! tu te sauves ?

CHARLOTTE.

Oui, si je restais, si je le voyais, si je lui parlais, il lirait trop facilement dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur... Reste, toi, dis-lui que je n'ai pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne l'aime pas..., dis-lui qu'il est inutile qu'il conserve aucun espoir.

LOUISE.

Très-bien ! as-tu encore autre chose à lui dire ?...

CHARLOTTE.

Dis-lui... Adieu, le voilà ! (*Elle se sauve.*)

SCÈNE III.

ROGER, LOUISE.

ROGER, *voyant Charlotte qui s'enfuit et s'élançant après elle.*

Charlotte ! Elle me fuit !... (*S'arrêtant à la porte de gauche et se retournant vers Louise.*) Pardon, mademoiselle, mais vous, son amie, vous que je vois toujours avec elle, vous pouvez m'expliquer d'où viennent cette crainte, cet effroi ?...

LOUISE.

Rien de plus facile, monsieur.

ROGER.

N'aurait-elle point reçu ma lettre ?

LOUISE, *montrant la lettre.*

La voilà.

ROGER, *avec joie.*

Oh ! elle l'a lue ?

LOUISE.

D'un bout à l'autre.

ROGER, *soupirant.*

Alors, c'est qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE.

Pourquoi n'aimerait-elle pas M. le vicomte ?

ROGER.

Puisqu'elle se sauve quand j'arrive !

LOUISE.

Où M. le vicomte de Saint-Herem a-t-il vu qu'on ne fuit que les gens que l'on déteste ?

ROGER, *avec enthousiasme.*

Que me dites-vous là?... Serait-il vrai?... quoi ! la crainte seule de laisser pénétrer des sentiments... Oh ! mademoiselle, dans ce cas, je serais le plus heureux des hommes !

LOUISE.

Un instant, un instant ! Je ne dis pas tout à fait cela.

ROGER.

Que dites-vous alors ?

LOUISE.

Je dis que Charlotte est une jeune fille de naissance, élevée ici sous la protection spéciale de Mme de Maintenon ; je dis que Mme de Maintenon lui a promis un chapitre... vous comprenez, monsieur, un chapitre... et qu'avant de perdre une aussi belle carrière que celle de chanoinesse, elle voudrait savoir au moins, ou plutôt, moi, son amie, sa directrice, son mentor, je voudrais savoir ce qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER.

Doutez-vous que mes vœux ne soient honorables, mademoiselle ?

LOUISE.

Non ; mais vous êtes riche, monsieur le vicomte, vous jouissez d'une grande faveur près de monseigneur le duc d'Anjou, avec lequel vous avez été élevé comme menin... Votre famille peut avoir rêvé pour vous un très-brillant mariage. De sorte que si la pauvre Charlotte vous aime, je n'en sais rien, et je ne le dis pas ; si elle consent à vous voir, elle se compromet ; car tout se sait, monsieur, surtout à Saint-Cyr ; et, une fois compromise, elle perd la faveur de Mme de Maintenon et l'espoir même d'être chanoinesse.

ROGER.

Mais enfin, par quelles promesses puis-je la rassurer ? par quels serments puis-je la convaincre ?

LOUISE.

Oh ! ce sera difficile, car je dois vous prévenir qu'elle a en moi une amie des plus exigeantes.

ROGER.

Et vous agissez sagement, mademoiselle... On ne saurait avoir trop de défiance !... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu !... Mais moi !... Oh ! ne me confondez pas avec ces pervers... Mes vues sont pures... légitimes... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère, mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE.

Un mariage secret ?... monsieur le vicomte, c'est bien grave... D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, qu'elle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER.

Oh ! que cela ne l'inquiète pas : j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, *tristement.*

Vous êtes bien heureux, vous !

ROGER.

Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée ?

LOUISE.

Pas encore tout à fait... Mais enfin, la position se dessine.

ROGER.

Eh bien ! alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez mon interprète près d'elle, dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... et que je l'attends, dans une heure, ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE.

C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER.

Ah ! vous aussi ?

LOUISE.

Sans doute ; oh ! je ne quitte pas mon amie... ne vous avais-je pas dit que j'étais son mentor ?

ROGER, *à part.*

Oh ! le petit démon !...

LOUISE, *à part.*

Je le gêne, à ce qu'il paraît... Ah! ah!... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, *prenant son parti.*

Venez... je vous attends...

LOUISE.

Oh! nous ne nous engageons à rien! nous ferons ce que nous pourrons... voilà tout ce que je promets... (*avec une grande révérence*) monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, *avec un profond salut.*

Mademoiselle... au plus tôt possible!

SCÈNE IV.

ROGER, *seul.*

Eh bien! mais voilà un singulier petit lutin! fort gentil, ma foi; mais qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple, naïve et aimante comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais avec un auxiliaire comme celui-là... diable!... la chose devient plus malaisée!... Eh bien! vicomte, qu'est-ce que c'est que cela? Une difficulté, voilà tout! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat? Palsambleu! si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois... Mais non... mais si... (*Ouvrant la fenêtre.*) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (*Appelant.*) Dubouloy! Dubouloy!

DUBOULOY, *dans la rue.*

Hein! qui m'appelle?

ROGER.

Moi.

DUBOULOY.

Saint-Herem!... que me veux-tu?

ROGER.

Viens me rejoindre et je te le dirai. (*Jetant une clef par la fenêtre grillée*). Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin: celle du pavillon où je suis est ouverte; prends garde qu'on ne te voie... Viens vite!

DUBOULOY.

J'accours.

ROGER, *seul.*

Voilà mon homme! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné! Ah! Mlle de Mérian, vous avez un auxiliaire; eh bien! moi, j'ai un allié!

SCÈNE V.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Me voilà, mon cher ami; que me veux-tu? parle vite, je suis pressé.

ROGER.

D'abord, la clef de la porte...

DUBOULOY, *la lui donnant.*

La voici.

ROGER.

Et tu as refermé...

DUBOULOY.

A double tour! diable!.... un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu...; mais, à propos de cela... comment et pourquoi t'y trouvé-je?

ROGER.

Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY.

Tu me rassures.

ROGER.

Une affaire importante. Mais, avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY.

Bonjour, mon cher Saint-Herem, bonjour! mais..

ROGER, *l'examinant.*

Ah çà! dis-moi donc, comme te voilà magnifique!

DUBOULOY.

Mon cher, je me marie!...

ROGER.

Quand cela?

DUBOULOY.

Dans deux heures.

ROGER.

Un beau mariage?

DUBOULOY.

Une fille de noblesse, qui n'est pas riche, mais

qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER.

Lequel?

DUBOULOY.

Gobeletier du roi. C'est l'ambition de mon père, comme tu sais : il veut que je fasse souche, le brave homme!

ROGER.

Et j'espère que dans cette occasion solennelle, le bonhomme Dubouloy se conduit bien?

DUBOULOY.

Oh! je n'ai rien à dire; il m'a donné, avant-hier, 50,000 livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER.

Tiens! près du mien.

DUBOULOY.

Précisément, si c'est cela que tu voulais savoir... Maintenant que tu le sais, adieu, mon ami; et quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, *le retenant.*

Mais, dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route?

DUBOULOY.

Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces... et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret; de sorte que, impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas. Mais, tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, *réfléchissant.*

Dans deux heures...

DUBOULOY, *tirant sa montre.*

Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER.

Eh bien! mais tu as encore le temps, ce me semble.

DUBOULOY.

Mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de se marier : on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER.

Mais tu es donc amoureux de ta femme?

DUBOULOY.

Moi!... je l'ai vue hier pour la première fois... en signant le contrat de mariage.

ROGER.

Et jolie?

DUBOULOY, *hochant la tête.*

Hé! hé! hé!

ROGER.

Belle?

DUBOULOY.

Majestueuse, mon ami... majestueuse, c'est le mot.

ROGER.

Diable!

DUBOULOY.

Tu comprends donc...

ROGER.

Dubouloy, mon ami, écoute : je...

DUBOULOY.

Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER.

Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas?

DUBOULOY.

Et je t'en suis bien reconnaissant; mais aujourd'hui...

ROGER.

Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père ne m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY.

Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain, je comprends.

ROGER.

Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé?

DUBOULOY.

A moi... ce qui était toujours fort honorable pour

un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER.

Eh bien! mon ami, un service... un dernier service?

DUBOULOY.

Parle... et si la chose est en mon pouvoir...

ROGER.

Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté?

DUBOULOY, *tirant sa montre.*

C'est-à-dire, je n'ai plus que deux heures vingt minutes... Voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur... cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas?... un cadeau du papa Dubouloy... Tu dis donc...

ROGER.

Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY.

Comment! sur mes deux heures vingt?

ROGER.

Eh bien, oui... il te restera une heure, c'est plus qu'il ne te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY.

Mon ami, demande-moi ce que tu voudras; mais dans ce moment-ci, tu comprends... enchanté de t'avoir vu... bonsoir...

ROGER.

Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY.

Moi, je perds quelque chose?

ROGER.

Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY.

Vraiment! voyons, de quoi s'agit-il?

ROGER.

Sache donc que je fais la cour à une charmante personne... mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie...

DUBOULOY.

Je comprends... il faudrait opérer une diversion... éloigner ou occuper l'obstacle.

ROGER.

C'est cela même.

DUBOULOY.

Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures...

ROGER.

Raison de plus, mon cher, tu seras à la hauteur de la situation, et quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie!... tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux fou d'elle!

DUBOULOY.

Tiens, c'est une idée cela!

ROGER.

Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure sera arrivée... Comment! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu? tu pourras dire que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de Mme de Maintenon...

DUBOULOY.

Le fait est que c'est drôle.

ROGER.

Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY.

Mais si ma femme sait cela, que dira-t-elle?

ROGER.

Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera!

DUBOULOY.

Tu crois?

ROGER.

Elle t'adorera... Parbleu! elle serait bien difficile!

DUBOULOY.

Eh bien! ça ne fera pas mal; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER.

Ta femme?

DUBOULOY.

Oh! quand je dis cela, je ne fais que préjuger. Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour. L'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli?

ROGER.

Elle est charmante!

DUBOULOY.

Petite, ou grande?

ROGER.

Petite.

DUBOULOY.

Tiens! je l'aurais mieux aimée grande... J'aime les grandes femmes, moi... Cheveux blonds ou noirs?

ROGER.

Châtains.

DUBOULOY.

Châtains... une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle?

ROGER.

Je n'en sais rien.

DUBOULOY.

Comment! tu n'en sais rien? Alors...

ROGER.

Qu'importe, mon cher! On devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard... La sympathie...

DUBOULOY.

Allons! va pour la sympathie...

ROGER.

Tu consens?

DUBOULOY.

Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Ce cher Roger!

ROGER.

Merci!

DUBOULOY.

Mais tu comprends... Je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER.

C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre avant. (*Écoutant.*) Attends donc!

DUBOULOY.

Qu'est-ce?

ROGER.

On vient.

DUBOULOY.

Ce sont elles! j'en suis sûr... mon cœur bat!...

ROGER, *désignant la droite.*

Non... c'est de ce côté, ce ne peut être que le duc d'Anjou...

DUBOULOY, *se dirigeant à droite.*

Je me sauve alors.

ROGER.

Pas par là!... il ne faut pas qu'il te voie...

DUBOULOY, *indiquant la gauche.*

Alors, par ici.

ROGER.

Malheureux! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY.

Mais où me cacher? pas une armoire, pas une table...

ROGER.

Ah! cette fenêtre!

DUBOULOY.

Eh bien?

ROGER.

Saute.

DUBOULOY, *effrayé.*

Sauter, par exemple!

ROGER.

Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY.

Et si l'on me voit, s'il y a des piéges à loups?

ROGER.

Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, *montant sur la fenêtre.*

Ah! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, *le poussant.*

Va donc! Voilà le prince... Saute. — Il était temps!

SCÈNE VI.

ROGER, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, *entrant par la droite.*

A merveille! le premier au rendez-vous... Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER.

Votre Altesse est petit-fils de Louis XIV, et en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC.

Enfin!... j'ai donc un moment de liberté!... Mme de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire... Ici nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Herem, parle vite, as-tu vu Mme de Montbazon?

ROGER.

Oui!... et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à Votre Altesse.

LE DUC.

Et en échange, t'a-t-elle remis mes lettres?

ROGER.

Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir, et, demain matin, elles seront chez moi.

LE DUC.

Pour sûr?

ROGER.

Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC.

Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER.

Votre Altesse part?... et quand cela?

LE DUC.

Après-demain : et tu conçois... je vais épouser la fille du duc de Savoie, si ces lettres...

ROGER.

Que monseigneur se rassure... ces lettres seront chez moi demain avant dix heures. Seulement que Votre Altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir... à Marly, à Versailles, aux Tuileries?

LE DUC.

Écoute... je vais demain à Paris... ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER.

Comment, Son Altesse me ferait l'honneur...

LE DUC.

Silence... si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER.

Eh bien! mais, il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que dans une circonstance à peu près pareille votre auguste aïeul...

LE DUC.

Oui, mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER.

Sans compter qu'il n'avait pas encore eu le bonheur de faire la connaissance de Mme de Maintenon.

LE DUC.

Chut!... J'irai seul, dans une voiture sans armoiries; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre personne.

ROGER.

Il sera fait comme le désire Votre Altesse, ou plutôt Votre Majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC.

Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il ne soit observé; dire une parole sans qu'elle ne soit commentée à Versailles; je ne puis pas même être seul!... Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon... Depuis huit jours, Mme de Maintenon m'en a remis la clef... Tous les matins, je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique... Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux!... Va, crois-moi, Roger, Majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être Altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER.

Heureusement que Votre Altesse arrive à Madrid pour le carnaval, cela lui fera paraître les commencements de son exil moins durs.

LE DUC.

Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger?

ROGER.

Non, monseigneur.

LE DUC.

Tu devrais venir m'y rejoindre.

ROGER.

En Espagne ! J'avoue qu'à moins que Son Altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC.

Une intrigue, mauvais sujet !

ROGER.

Quelque chose, du moins, qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC.

J'espère que ce n'est point ici ?

ROGER.

Oh ! comment Votre Altesse peut-elle soupçonner...

LE DUC.

Toi ! je te crois capable de tout.

ROGER.

Votre Altesse me flatte.

LE DUC.

Non, pardieu ! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Herem, à demain !... Reste encore un instant ici : je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble... A demain donc... Puis tu me remettras les lettres... et la clef de ce pavillon.

ROGER.

Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, *sortant par la gauche.*

A demain.

SCÈNE VII.

(*La nuit vient par degrés.*)

ROGER, *seul.*

Diable ! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire ! Et comment verrais-je Charlotte, moi ?... Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (*On frappe à la fenêtre.*) Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vrai ; et Dubouloy que j'avais oublié... (*Il va à la fenêtre et l'ouvre, Dubouloy paraît au haut d'une échelle.*)

SCÈNE VIII.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *sur son échelle.*

Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi ; mais je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER.

L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, *sautant dans la chambre.*

J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, *regardant dans le jardin.*

Attends...

DUBOULOY.

Quoi ?

ROGER.

Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle ! Charlotte !... celle que j'aime !

DUBOULOY, *regardant.*

Qui se promène là-bas toute seule ?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami... Bonne chance.

ROGER, *le regardant.*

Au contraire, elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici, où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de ce côté ; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy ; fais-lui la cour, sois éloquent ; cela t'est si facile ! Moi, je descends au jardin ; je tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

(*L'obscurité est devenue complète. En ce moment Louise paraît par la gauche.*)

ROGER, *à voix basse à Dubouloy.*

Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, *bas aussi.*

Alors, c'est la mienne, celle-là ?

ROGER.

La tienne, oui...

DUBOULOY.

Ah çà ! songe que dans trente-cinq minutes.

ROGER.

Je ne te demande pas un quart d'heure.

(*Il disparaît par la droite.*)

SCÈNE IX.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE, *prêtant l'oreille. A part.*

J'ai entendu... il doit être là. (*Haut.*) Monsieur ?...

DUBOULOY.

Quoi ?

LOUISE.

Est-ce vous ?

DUBOULOY, *s'approchant.*

Oui.

LOUISE.

Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pu faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY.

Ah ! mademoiselle !...

LOUISE, *à part.*

Qu'entends-je ?

DUBOULOY.

Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE.

Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte !...

DUBOULOY.

Non, mademoiselle, mais c'est la mienne !

LOUISE.

Qui êtes-vous, monsieur ?

DUBOULOY.

Un ami intime de Saint-Herem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait, et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (*A part.*) C'est horrible !... je ne sais pas si elle est jolie !

LOUISE.

Mais enfin, monsieur, votre nom ?

DUBOULOY.

Hercule Dubouloy.

LOUISE.

Hercule Dubouloy... je ne connais pas...

DUBOULOY.

Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rente pour le moment, et de grandes espérances pour l'avenir... voilà ma position, mademoiselle... et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE.

Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY.

Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans... le caractère paisible... gentil cavalier... la conversation attachante... l'œil vif, les dents belles et le cœur passionné !

LOUISE.

Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur?

DUBOULOY.

Partout... à l'église... aux représentations d'*Esther !*

LOUISE.

Vous y veniez ?

DUBOULOY.

Je n'en ai pas manqué une : alors, sachant que mon ami le vicomte de Saint-Herem avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié, de me conduire ici.

LOUISE.

Ici, à une pareille heure, monsieur !

DUBOULOY.

L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (*A part.*) C'est-à-dire... si, au fait, elle a raison... quelle heure?... (*Il essaye de voir l'heure à sa montre... A part.*) Bon ! voilà qu'on n'y voit plus ! (*Haut et tombant aux genoux de Louise.*) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE.

Monsieur... que faites-vous?...

DUBOULOY.

Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (*L'heure sonne. A part.*) Hein ? l'horloge... huit heures... bon ! je n'ai plus que dix minutes... (*Haut.*) Et vous dire...

LOUISE.

Quoi donc, monsieur?... parlez.

DUBOULOY.

Que je vous aime, mademoiselle ; oui, voilà ce que je voulais vous dire !

LOUISE.

Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY.

Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr !...

LOUISE.

Non, vous avez raison ; quel motif auriez-vous d'ailleurs pour me tromper ?

DUBOULOY.

Oui, quel motif aurais-je ? Je vous le demande.

LOUISE.

Je vous crois donc, monsieur.

DUBOULOY, *à part.*

La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE.

Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Herem fait pour Charlotte ?

DUBOULOY.

Tout ce qu'il fera, je le ferai ; je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (*A part.*) Je ne sais pas son nom de baptême. Charmante !...

LOUISE.

Monsieur...

DUBOULOY.

Oui, mademoiselle, charmante !

LOUISE.

Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distinguer au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY.

Eh bien ! mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE.

Comment, monsieur ?...

DUBOULOY.

Il faut que j'aille faire part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (*A part.*) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par-dessus le mur. (*On entend du bruit.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES ; CHARLOTTE *entrant tout effarée.*

CHARLOTTE.

Louise... Louise !...

DUBOULOY, *se retournant.*

Hein ?... qu'y a-t-il ?

LOUISE.

C'est Charlotte ! qu'est-il arrivé ? (*Elle court à elle.*)

DUBOULOY.

Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE.

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! je me meurs, je suis morte !

LOUISE.

Mais qu'as-tu donc ?

DUBOULOY, *cherchant et à lui-même.*

Où diable ai-je mis mon chapeau à présent ?...

CHARLOTTE, *à Louise.*

Imagine-toi que tandis que le vicomte, car, tu sais, il est venu... tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE.

Eh bien ?

CHARLOTTE.

Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... on nous écoutait, Louise, quelqu'un était caché !

LOUISE, *à part.*

Très-bien ! Mme de Maintenon ?

DUBOULOY, *se retournant effrayé.*

Hein ?...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *entrant.*

Charlotte... Charlotte... soyez tranquille !

DUBOULOY, *mettant la main sur son chapeau.*

Enfin le voilà !

(*Il se glisse par la porte de droite et disparaît.*)

ROGER.

Il n'y avait personne, vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez ; vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes.

CHARLOTTE.

Mais êtes-vous bien sûr que personne...

ROGER.

Oui... j'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, *rentrant.*

Mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER.

Celle qui donne sur le jardin?

DUBOULOY.

Oui.

ROGER.

Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY.

En attendant, nous sommes prisonniers! (*A part.*) Et moi... et moi... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny!

CHARLOTTE.

Mon Dieu, mon Dieu! si nous étions découverts, nous serions perdus!

ROGER.

Eh bien! faites ce que je vous disais, Charlotte, suivez-moi...

CHARLOTTE.

Un enlèvement, monsieur!

DUBOULOY.

Oui, oui, enlevons! et surtout sortons d'ici! (*A part.*) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou!... (*Haut.*) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, *à Dubouloy.*

Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas!

DUBOULOY, *à part.*

Bien! de mieux en mieux! Ah! Roger!

CHARLOTTE.

Mais, monsieur, un enlèvement!... c'est impossible!

LOUISE.

Qu'espères-tu donc? que veux-tu que nous fassions?.. si nous restons, que devenir?...

CHARLOTTE.

Et d'ailleurs, comment fuir?

ROGER.

Rien de plus facile... j'ai la clef du jardin, et par cette fenêtre...

DUBOULOY.

Oh! oui, par cette fenêtre... et grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

(*Ils ouvrent la fenêtre. Un exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, L'EXEMPT.

L'EXEMPT.

Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY.

Hein! vous nous arrêtez?

L'EXEMPT.

Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY.

Où nous conduisez-vous?

L'EXEMPT.

A la Bastille!

(*Dubouloy tombe dans les bras de Roger et Charlotte dans ceux de Louise.*)

LOUISE, *à Charlotte.*

Sois tranquille, tout ira bien.

ACTE DEUXIÈME.

(Un salon de l'hôtel du vicomte de Saint-Herem, rue du Bac.)

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS, *seul, sortant de l'appartement à droite au moment où l'on frappe violemment trois coups à la porte de la rue*, *puis* SAINT-HEREM.

COMTOIS.

Ah ! cette fois, ce doit être monsieur. (*Il va à la fenêtre.*) Oui. Je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin !... (*Apercevant son maître qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil.*) Oh ! oh ! il y a de l'orage !...

ROGER.

Il n'est venu personne pour moi ?...

COMTOIS.

Un domestique de Mme la comtesse de Montbazon, qui m'a remis ce paquet.

ROGER.

Donnez ! (*A lui-même.*) Ce sont les lettres du duc d'Anjou... bien ! (*Haut.*) C'est tout ?

COMTOIS.

Oui, monsieur.

ROGER.

Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien ? pour personne, excepté pour M. le comte de Mauléon... Retenez bien ce nom... et ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur ! Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi... Ah ! et puis encore pour Dubouloy. (*A part.*) Si toutefois il est libre ; car hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et depuis, pas la moindre nouvelle. (*A Comtois.*) Vous m'entendez...

(*Il va pour entrer dans la chambre à droite.*)

COMTOIS.

Monsieur rentre dans son appartement ?

ROGER.

Sans doute. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

COMTOIS.

Oh ! rien !... Alors monsieur sait probablement...

ROGER.

Quoi ?... que voulez-vous que je sache ? je ne sais rien... parlez... dites....

COMTOIS.

Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER.

Quelqu'un... et qui cela ?

COMTOIS.

Mais une femme.

ROGER.

Quelle femme?

COMTOIS.

La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER.

Après tout ce que j'ai dit, on a osé!... Ma femme est ici!... dans cet hôtel, dans mon appartement... qui a eu la hardiesse?...

COMTOIS

Ce matin, à quatre heures, une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel. Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER.

De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac!

COMTOIS.

De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER.

Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier gentilhomme de monseigneur le duc de Berry! Ah! très-bien! Mme de Maintenon!

COMTOIS.

Monsieur comprend bien que quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils conduisaient: Vicomtesse de Saint-Herem, vous êtes chez vous. Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER.

C'est bien... Mettez vite l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris, en état de me recevoir.

COMTOIS.

Monsieur n'habitera donc pas?...

ROGER.

Faites ce que je dis. (*Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.*) Ah! Comtois!...

COMTOIS.

Monsieur...

ROGER.

Mme de Saint-Herem a-t-elle une femme de chambre?

COMTOIS.

Elle en a deux.

ROGER.

Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS.

Oui, monsieur.

ROGER.

C'est tout... Allez. (*Comtois sort.*)

SCÈNE II.

ROGER, *seul.*

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié! Allons, me voilà la fable de la cour!... Je l'aimais bien! mais après ce qui vient d'arriver... je ne lui pardonnerai jamais... Ah! Mme de Saint-Herem, prenez-y garde! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et quoique vous ayez pour vous Mme de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

SCÈNE III.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras.*

Ah!

ROGER, *courant à lui.*

Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, *froidement.*

Tout beau! monsieur, tout beau!

ROGER.

Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY.

Ce qu'il y a!... Il y a que vous disiez hier encore que dans plusieurs occasions vous aviez été mon obligé...

ROGER.

C'est vrai... tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY.

Eh bien! je viens vous en demander un à mon

tour... et comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas...

ROGER.

Lequel?

DUBOULOY.

C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER.

Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami!...

DUBOULOY.

Vous, mon ami! après le tour que vous m'avez fait!... vous, mon ami!... vous plaisantez, monsieur!

ROGER.

Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY.

Ce qui m'est arrivé!...

ROGER.

Sans doute... avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY.

C'est juste... je vais vous le dire. Il m'est arrivé que lorsqu'on nous eut arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, l'on m'a conduit à la Bastille... Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et très-désagréable.

ROGER.

Mon pauvre garçon!

DUBOULOY.

A la lueur d'une mauvaise lampe, qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir; je me dis que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER.

Que veux-tu, mon ami? ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY.

Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait; je fis prier le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à Mlle Louise Mauclair... voilà tout. — Je répondis au gouverneur que, n'ayant rien ravi à Mlle Louise Mauclair, je n'avais rien à lui rendre... Ah! ah!... Sur quoi le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable encore que le premier.

ROGER.

Que fis-tu alors?

DUBOULOY.

Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... c'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de Mlle Louise de Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange!... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau... et, dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dame! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... je persévérai une demi-heure encore; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter; la nature fut vaincue; et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à Mlle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendît pas. Heureusement on m'entendit. Le guichetier entra, tenant d'une main un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier qui me

conduisit à l'église où Mlle Louise Mauclair m'attendait et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Herem, que comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai; mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER.

Eh! mon cher Dubouloy, je comprendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY.

Comment! mon aventure, c'est la tienne?

ROGER.

Sans doute.

DUBOULOY.

On vous a conduit à la Bastille comme moi?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

On vous a enfermé dans un cachot?

ROGER.

Eh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY.

Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas?...

ROGER.

Que je n'en sortirais pas à moins que je n'aie rendu l'honneur à Mlle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY.

Et vous avez cédé?

ROGER.

Il le fallait bien.

DUBOULOY.

Alors, dans ce cas, vous êtes donc...

ROGER.

Je suis marié!

DUBOULOY.

Marié! tu es marié?...

ROGER.

Marié!

DUBOULOY.

Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (*Lui serrant la main.*) La réparation est suffisante.

ROGER.

Mais tu ne sais pas... une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé?...

DUBOULOY.

Quoi donc?

ROGER.

Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY.

Eh bien!

ROGER.

Et bien... je rentre ici, et je trouve Mme de Saint-Herem installée dans mon appartement, par ordre de Mme de Maintenon.

DUBOULOY.

Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que Mme Dubouloy est en possession de mon hôtel; alors, je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER.

Eh bien! comment l'as-tu trouvé?

DUBOULOY.

Furieux, mon ami, furieux! et il y avait de quoi, tu comprends. Comment! je sors hier au moment d'épouser une femme, en lui disant: « Mon père, soyez tranquille... dans une heure, je suis ici... » Je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER.

Sa malédiction?

DUBOULOY.

Parfaitement! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que, ne pouvant pas rester chez mon père; que, ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami, je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER.

Absolument la même.

DUBOULOY.

Non, non, pas la même, tu es encore couché sur un lit de roses, relativement à moi.

ROGER.

Comment cela, je te prie?

DUBOULOY.

Oui. Tu n'as pas deux femmes, toi : l'une que tu devais épouser et que tu n'as pas épousée, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu?

ROGER.

Laquelle?

DUBOULOY.

L'autre, la majestueuse. Tout cela va me tomber sur les bras ; il faudra dégaîner tous les jours... voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... Seulement, que vas-tu faire? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme?

COMTOIS, *entrant.*

Mme de Saint-Herem fait demander à monsieur le vicomte s'il peut la recevoir.

ROGER.

A l'instant! (*Comtois sort.*) Tu demandais ce que j'allais faire? Entre dans ce cabinet qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Écoute ce qui va se passer entre moi et Mme de Saint-Herem ; et quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi et fais-en autant avec Mme Dubouloy.

DUBOULOY.

Oh! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... en deux secondes je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi! Ah çà! pas de faiblesse?

ROGER.

Oh!... j'entends Mme de Saint-Herem... à ton poste!

(*Dubouloy entre dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

J'ai appris, monsieur, que vous aviez fait demander à quelle heure je serais visible, et... j'accours...

ROGER.

Je vous remercie de cet empressement, madame, car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE.

Une explication, monsieur?... je ne comprends pas vos paroles, et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... Une explication... et sur quoi?

ROGER.

Mais sur notre arrestation d'hier, et sur.... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE.

Oh! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre!

ROGER.

Tous deux étaient cependant prévus, je le présume, et, quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE.

J'avais prévu... je savais... que voulez-vous dire, monsieur?

ROGER.

Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE.

Monsieur!

ROGER.

Oh! ne vous en défendez pas, madame, dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE.

Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté? Avez-vous été contraint en quelque chose?

ROGER.

Vous le demandez!...

CHARLOTTE.

Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER.

Vous le demandez!... Et ce mariage, dans la chapelle d'une prison d'État, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré?

CHARLOTTE.

Pardon, monsieur, mais hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez... que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur? ou ai-je mal entendu? Étais-je folle?

ROGER.

Non, madame, et comme vous vouliez me rendre heureux le plus vite possible, vous avez tout arrangé fort adroitement, ma foi! pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE.

Moi, monsieur! Comment! vous croyez que c'est moi... qui... Ah!... je commence à comprendre.

ROGER.

Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir Mme de Maintenon si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre?

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, monsieur, vous me faites honte! mais en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses?... Cette offre de m'épouser secrètement était donc illusoire?... Vous vouliez donc... tout simplement, monsieur... me tromper... tromper une pauvre fille... Oh! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER.

Non, madame, non... j'étais sincère... quand je vous disais que je vous aimais... car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE.

C'est cela, monsieur... dites que, me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle-t-il pas ainsi?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espériez; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois au moins vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER.

Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une fortune, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela.

CHARLOTTE.

Monsieur!...

ROGER.

C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence!

CHARLOTTE.

Ah!

ROGER.

Mais comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir... permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes; vous désiriez un nom, vous avez le mien; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Herem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas, madame? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse? Je ne puis pas davantage pour vous; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, *voulant le retenir.*

Monsieur!...

ROGER, *saluant.*

Madame... (*Roger rentre chez lui.*)

SCÈNE V.

CHARLOTTE, *seule.*

Oh! mon Dieu! que viens-je d'entendre? Et est-ce possible que le même homme qui me jurait hier

qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel ? Oh ! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... mais maintenant que je suis seule... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant en éclatant de rire.*

Oh ! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère !

CHARLOTTE.

Qui cela ?

LOUISE.

Mon mari... M. Dubouloy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh ! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses là.

CHARLOTTE.

Vraiment ?

LOUISE.

Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant... Eh bien ! dans la colère, sa figure prend une expression... Oh ! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE.

Mais à propos de quoi cette querelle ?

LOUISE.

Est-ce que je sais, moi ?... Il m'a parlé d'un piége où il avait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux ; il m'a dit que j'étais cause de tout cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom : ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE.

Cependant tu l'as épousé ?

LOUISE.

Sans doute, mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps ; qu'il m'avait vue à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui ! Dame ! moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon ; je me suis sacrifiée... et puis maintenant voilà comme il me remercie... Ah ! ma foi, à sa fantaisie !... comme il voudra.

CHARLOTTE.

Et tu ne regrettes pas d'être mariée ?

LOUISE.

Regretter d'être mariée, moi !... J'en suis enchantée ! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel ? J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti ce matin. Tu verras mon appartement... délicieux, ma chère ! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis, comme c'est commode ; je voulais venir te voir, je suis descendue, j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau Paris, ma chère !... que c'est beau le Louvre, les Tuileries ! Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée !... oh ! oui, j'en suis bien aise ! et ce serait à refaire que certainement je le referais !

CHARLOTTE, *poussant un soupir.*

Ah !

LOUISE.

Mais toi, est ce qu'il n'en est pas ainsi ? est-ce que tu ne penses pas comme moi ?

CHARLOTTE.

Oh ! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse !

LOUISE.

Toi ! malheureuse, Charlotte ? Oh ! mon Dieu ! Et comment ? pourquoi ?

CHARLOTTE.

Oh ! moi... moi, je l'aimais, et lui, il ne m'aime pas !

LOUISE.

Qui t'a dit cela ?

CHARLOTTE.

Lui-même.

LOUISE.

C'est lui-même ? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE.

Comment veux-tu que je ne le croie pas ?

LOUISE.

Écoute. Hier, il disait qu'il t'adorait; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-t-il? voyons!

CHARLOTTE.

Oh! il m'accuse d'une chose affreuse!

LOUISE.

Et de quoi t'accuse-t-il donc?

CHARLOTTE.

Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE.

De ce que j'ai fait... Ma chère, ça n'est pas aimable, ce que tu me dis là.

CHARLOTTE.

Oh! Louise...

LOUISE.

Sois tranquille; je ris.

CHARLOTTE.

Et moi, je pleure.

LOUISE.

Oh! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie! Qu'est-ce que c'est que cela?... Tu l'aimes? D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avantages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras?... Les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là! c'est de mauvais goût pour les gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE.

Oh! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS.

Pardon, madame la vicomtesse; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et comme M. de St-Herem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir.

CHARLOTTE.

Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise. (*Elles rentrent.*)

SCÈNE VIII.

COMTOIS, *puis* LE DUC, *ensuite* ROGER.

COMTOIS.

Diable! madame est bien triste!... Il paraît que ce n'est décidément pas un mariage d'inclination. (*Ouvrant la porte.*) M. le comte peut entrer.

LE DUC, *entrant.*

Et Saint-Herem?

COMTOIS.

Je vais le prévenir que monsieur le comte attend.

LE DUC.

Personne n'entrera sans être annoncé?

COMTOIS.

Monsieur le comte peut être tranquille. (*Roger paraît.*)

LE DUC.

Ah! te voilà... (*Roger s'incline. Comtois sort.*)

ROGER.

De ma fenêtre j'ai vu le carrosse de Votre Altesse, et je suis accouru.

LE DUC.

Très-bien... Et ces lettres?

ROGER.

Les voilà, monseigneur.

LE DUC.

Merci; et la clef?

ROGER.

Ah! oui, la clef... la voici.

LE DUC.

Tu n'en as plus besoin, je présume... car j'ai appris de tes nouvelles par Mme de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment; c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER.

Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC.

Tu l'aimais donc beaucoup?

ROGER.

Mais, oui, monseigneur, j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC.

Comment! je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier?

ROGER.

Je ne savais pas que cela se ferait si vite, que Votre Altesse me pardonne.

LE DUC.

Et elle est jolie?...

ROGER.

Oh!...

LE DUC.

Heureux coquin! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER.

Eh bien! monseigneur m'y fait penser... au contraire... et si Son Altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC.

Comment! mais après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER.

Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC.

M'accompagner, c'est impossible; tu connais les lois de l'étiquette, toutes les personnes qui font partie du cortége sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER.

Je serai à Madrid aussitôt que Votre Altesse.

LE DUC.

A merveille!

ROGER.

Mais Votre Altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...

LE DUC.

De ta femme?... Très-bien!

ROGER.

Non, monseigneur, Mme de Saint-Herem est d'une santé délicate, elle restera à Paris; non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC.

C'est bien; tu me le présenteras.

ROGER.

C'est que je dois prévenir Votre Altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC.

Cela regarde d'Harcourt: ainsi c'est dit, tu viens?

ROGER.

Je viens, monseigneur.

LE DUC.

Ah! je respire, j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France!

ROGER.

Et un petit peu de ces pauvres Françaises; n'est-ce pas, monseigneur?

LE DUC.

Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde! Ah!...

ROGER.

Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC.

Eh bien! c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour Mme de Montbazon...

ROGER.

Ah bah! et pour qui donc?

LE DUC.

C'est... mais à quoi bon le dire?... je quitte la France!... A Madrid, Roger!

ROGER.

A Madrid, sire!

LE DUC.

A Madrid! (*Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le duc dans le vestibule, Dubouloy passe sa tête par la porte de gauche.*)

SCÈNE IX.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Enfin, il s'éloigne... Roger!

ROGER, *rentrant.*

Tiens, te voilà?

DUBOULOY.

Oui, Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous? J'ai eu avec Mme Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité; maintenant me voilà à tes ordres.

ROGER.

Eh bien! mon ami, nous partons...

DUBOULOY.

Ah! nous partons..., et pour quelle partie du monde partons-nous?

ROGER.

As-tu quelque préférence?

DUBOULOY.

Moi! aucunement... Je désire aller où ne sera pas Mme Dubouloy, voilà tout!... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc?...

ROGER.

En Espagne.

DUBOULOY.

En Espagne? soit!... j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes. Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami?

ROGER.

Dans une heure.

DUBOULOY.

A merveille!

ROGER.

Eh bien! alors, c'est dit, mon cher... je rentre dans mon cabinet; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de Mme de Saint-Herem... Ensuite, nous quittons la France, nous partons...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE, *qui ont entendu ces derniers mots.*

CHARLOTTE, *vivement.*

Vous partez?

DUBOULOY.

Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE.

Mais vous nous emmènerez?

LOUISE, *à Dubouloy.*

Nous partons avec vous, n'est-ce pas?

DUBOULOY.

Non!... pas le moins du monde, madame... nous allons faire un voyage d'agrément!

LOUISE.

M. Dubouloy, voici un mot dont vous vous souviendrez.

DUBOULOY.

Comment l'entendez-vous, madame, je vous prie?

LOUISE, *à Charlotte.*

Ma chère amie, ne te désespère pas trop... et rappelle-toi qu'il te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, M. Dubouloy.

DUBOULOY.

Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE.

Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre!

DUBOULOY.

Madame, il m'est doux de vous obéir. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XI.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive?... Qui me dira ce qu'il faut que je fasse?... Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine! car ce départ... mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER.

Je pars, madame.

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, c'est affreux!

ROGER.

C'est affreux! Mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame?

CHARLOTTE.

Que m'importe, dites-vous?... Oh! vous le demandez!

ROGER.

Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE.

Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage : c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais vous avouer tout bas hier... Si vous ne m'aimez pas, monsieur... je vous aime, moi... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine... tout ce que mon cœur contenait d'amour... je l'ai reporté sur vous. Constamment malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai; moi, je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien! je la sacrifiais en fuyant avec vous...

ROGER.

Ah! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...

CHARLOTTE.

Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; et, sur ma parole, je l'ignorais!

ROGER.

Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE.

Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie!

ROGER.

Votre vie?...

CHARLOTTE.

Oui, monsieur, oui... je vous le dis: Je mourrai loin de vous, je vous le jure.

ROGER.

Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse! Que demande une femme pour être heureuse? d'être jeune, vous l'êtes; d'être jolie, vous l'êtes; d'être riche, vous l'êtes; et voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, *prenant l'acte.*

Vous me quittez, monsieur?

ROGER.

Oui.

CHARLOTTE.

Vous me quittez?

ROGER.

Sans doute.

CHARLOTTE.

Ni mes prières, ni mes larmes ne peuvent vous retenir? Vous voyez, je prie et je pleure!...

ROGER.

C'est une résolution prise...

CHARLOTTE, *déchirant l'acte.*

Alors, c'est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER.

Vous le déchirez?...

CHARLOTTE.

Du moment où vous me quittez, où vous m'abandonnez, où je ne suis votre femme que de nom..., ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut... c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout... Mme de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot... Merci, monsieur, je ne veux rien de vous.

ROGER, *avec quelque émotion.*

Mais, madame...

CHARLOTTE.

C'est bien, monsieur, c'est bien : faites ce que vous voulez; partez, restez, vous êtes le maître; mais moi aussi je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme, à la manière dont je les entends, et je le ferai... Adieu, monsieur, adieu... Oh! pas un mot... pas un geste... Adieu! adieu!... (*Elle rentre.*)

SCÈNE XII.

ROGER *seul, puis* DUBOULOY.

ROGER.

Ce qu'elle dit là serait-il vrai?... aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue?... Oh! non... c'est impossible...

DUBOULOY, *entrant.*

Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Herem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma

chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne manquions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt? En as-tu fini avec ta femme?

ROGER.

Oui, et toi?

DUBOULOY.

Moi aussi. Oh! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à Mme Dubouloy aucun ennui... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarrasse... Je ne lui laisse rien du tout... Ah! si fait... je lui laisse mon nom... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER.

Mais cependant...

DUBOULOY.

Voilà comme je suis... Es-tu prêt?

ROGER.

Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOY.

Parbleu! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y pense le moins.

ROGER.

Et c'est là ce qui te presse?... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOY.

Connu!... Oh! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage!

ROGER.

Comment?

DUBOULOY.

Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER.

Ses compliments, à toi?

DUBOULOY.

Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir tout Paris en aurait fait autant.

ROGER.

Tout Paris?

DUBOULOY.

Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis. Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule!

ROGER.

Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement!

DUBOULOY.

Indignement! Hésiter serait une faiblesse...

ROGER.

Une lâcheté!

DUBOULOY.

Une lâcheté!... Ainsi donc...

ROGER.

Viens, viens, partons! en Espagne!...

DUBOULOY.

En Espagne!...

(*Ils sortent vivement par la porte à gauche.*)

ACTE TROISIÈME.

Buen-Retiro, à Madrid.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'HARCOURT, UN HUISSIER.

LE DUC, *à l'huissier.*

Et vous croyez que Sa Majesté pourra me recevoir?

L'HUISSIER.

Votre Excellence sait que Sa Majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là. (*Il sort.*)

LE DUC.

Il paraît que l'affaire de la succession a donné à Mme de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'une mission aussi importante.

SCÈNE II.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI.

Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC.

Sire, je ne veux pas faire manquer Sa Majesté Catholique à un serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI.

A la bonne heure! soyez le bienvenu alors; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous ne sommes pas ici à l'Escurial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC.

Ce qui veut dire...

LE ROI.

Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de Majesté, plus de Sire, je vous prie; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC.

Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse?

LE ROI.

Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC.

Va donc pour monseigneur.

LE ROI.

Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... c'était le bon temps... Ah!... (*Avec familiarité.*) Mais vous me disiez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs...

LE DUC.

Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI.

Et je vous disais là une terrible vérité, duc, car depuis que j'ai quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC.

Monseigneur va se marier?

LE ROI.

Oui, avec une princesse de Savoie... Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble?

LE DUC.

Que voulez-vous, monseigneur! l'habitude m'emporte, et quand par hasard j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI.

Je vous rappellerai à la question. Que me voulez-vous, duc?

LE DUC.

Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI.

Eh! justement, tenez, mon cher duc (*lui montrant Saint-Herem*), voici notre maître des cérémonies qui s'avance, nous allons arranger l'affaire avec lui.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROGER DE SAINT-HEREM.

ROGER, *s'arrêtant à la porte.*

Pardon, sire; pardon, monsieur le duc; mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro. Il n'en est point ainsi; je m'éloigne.

LE ROI.

Non, mon cher Saint-Herem... non, reste, au contraire... monsieur le duc est dans les conditions voulues... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demande des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, *tirant une liste de sa poche.*

Comment se nomment-elles, monsieur le duc?

LE DUC, *s'approchant du roi.*

Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito?

LE ROI, *à Roger.*

Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER.

Ah! ah!

LE ROI.

Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre?

LE DUC.

Dans ma petite loge du rez-de-chaussée?

LE ROI.

C'est cela; charmantes, mon cher duc, charmantes.

LE DUC.

Monseigneur les a remarquées?

LE ROI.

Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant, Mme des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER.

Ah! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire.

LE DUC.

Que voulez-vous, monsieur le vicomte! il faut subir son destin.

ROGER.

Vous ne retirez pas votre demande?

LE DUC.

Non; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI.

M. le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles. Saint-Herem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC.

Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI.

Vous vous trouverez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en préviens, à minuit juste on se met à table.

LE DUC.

Je ne perds pas un instant.

(*Il s'incline et sort.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, ROGER.

LE ROI.

Eh bien ! monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française ?

ROGER.

C'est-à-dire que M. le comte de Mauléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI.

Si tu arrives à ce résultat, Saint-Herem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER.

Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI.

Oh ! quant à cela, mon cher, tu comprends... Il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne...

ROGER.

Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI.

Que veux-tu dire ?

ROGER.

Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que jusqu'à présent...

LE ROI.

Tu es bien impatient, Saint-Herem !...

ROGER.

Oui, monseigneur... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne... Je vous l'avouerai, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI.

Fort bien, Saint-Herem, et dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER.

Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à La Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies... Il vous faut à La Haye un homme dévoué...

LE ROI.

Sans doute, sans doute... Mais dans une affaire aussi grave... je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt ?

ROGER.

Non, monseigneur.

LE ROI.

Ah ! mon cher, délicieuses !... C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune.

ROGER.

A laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger ?

LE ROI.

Peut-être, car si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER.

Eh bien ?

LE ROI.

Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER.

Tant pis, car alors le roi réclamera son droit de priorité... et il ne sera pas permis de leur faire la cour.

LE ROI.

Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles... mauvais sujet !

ROGER.

Après vous, sire, après vous. A tout seigneur, tout honneur !

LE ROI, *faisant un mouvement pour sortir.*

Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là!

ROGER.

Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste?

LE ROI.

Ta liste?... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais; guide-toi là-dessus.

(*Le roi sort.*)

ROGER, *sonnant.*

Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

SCÈNE V.

ROGER, UN HUISSIER, *puis* DUBOULOY.

ROGER, *à un huissier.*

Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (*A Dubouloy qui entre.*) Ah! c'est toi, Dubouloy! déjà en costume?

DUBOULOY.

Oui, mon ami. On nous promet du plaisir pour ce soir, et, ma foi! j'ai hâte de m'amuser; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER.

Comment! toujours?

DUBOULOY.

Plus que jamais. Oh! mon ami, que la péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits! A entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègne qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse; ne peut pas lever la tête vers une fenêtre, sans voir une main qui passe à travers une jalousie; ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs!... Moi, je pars pour l'Espagne, de confiance... sur ce que les voyageurs en disent; dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rues de Madrid; je regarde à toutes les fenêtres; je m'assieds sur tous les bancs... Eh bien! mon ami, pas une duègne, pas une main, pas un éventail!... C'est monstrueux, parole d'honneur! On dirait que je suis un croquant!... Aussi, à mon retour en France, je t'en préviens, Saint-Herem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme?

ROGER.

A propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme?

DUBOULOY.

Non; seulement j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER.

Et que te dit-il de nouveau?

DUBOULOY.

Rien de nouveau. Toujours en colère!... toujours la même indignation contre moi!...

ROGER.

Oh! il se calmera.

DUBOULOY.

Il m'annonce en outre qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait 50,000 livres de rente, et qu'il espère réussir!... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure?

ROGER.

Que veux-tu! c'est de l'entêtement. Et la famille?

DUBOULOY.

Quelle famille?

ROGER.

La famille de l'autre?

DUBOULOY.

Oh! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel; on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... tarare! ils n'ont pas voulu en croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord... et remarque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris, la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux?

ROGER.

Non, Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY.

Je ne sais pas comment tu fais, toi ; tu as eu du bonheur !...

ROGER.

Ah ! oui, du bonheur ! le mot est bien choisi.

DUBOULOY.

Au fait, j'oubliais ; le roi de France est donc toujours furieux ?

ROGER.

Plus que jamais ; que veux-tu ! quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY.

Ainsi tes biens...

ROGER.

Séquestrés, mon cher, sans miséricorde ; quant à moi, consigné à la frontière, et cela tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers Mme de Saint-Herem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers Mlle de Mérian ; oh ! Mme de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY.

Et tu crois que c'est à Mme de Saint-Herem que tu dois ces persécutions ?

ROGER.

Et à qui donc veux-tu que ce soit ?... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi, qui m'étais quelquefois repenti de la façon dont je l'avais traitée... Moi, qui peut-être, si j'avais reconnu chez elle quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier.

DUBOULOY.

Comment ?

ROGER.

Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer ?

DUBOULOY.

Si tu le prends ainsi, il me semble que Mme Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre ; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot ; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs !... Mais, dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent ?

ROGER.

Ma foi ! oui. (*A un huissier.*) Donnez-moi mon domino. Ah ! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY.

Comment les appelle-t-on ?

ROGER, *passant son domino.*

Ah ! je te le demanderai...

DUBOULOY.

Et qui les a présentées ?

ROGER.

L'ambassadeur de France.

DUBOULOY.

Alors, ce sont de grandes dames ?

ROGER.

Cela m'en a l'air. En tout cas, voici M. le duc d'Harcourt qui va nous le dire.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DUC D'HARCOURT.

LE DUC.

Que vais-je vous dire, messieurs ?

ROGER.

Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi ?

LE DUC.

Je vous cherchais tout exprès pour cela

ROGER.

Tout exprès ?

LE DUC.

D'honneur.

DUBOULOY.

Oh ! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC.

Cependant, je vous avouerai que la confidence est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER.

Bah ! il s'agit de politique ?

LE DUC.

Justement.

DUBOULOY.

Ces dames ont une mission ?

LE DUC.

Des plus importantes.

ROGER.

Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes ! cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC.

Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY.

Alors, elles arrivent ici...?

LE DUC.

Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY.

C'est fort drôle... je trouve cela drôle !

ROGER.

Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire?

LE DUC.

Oui, car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV ?

ROGER.

Sans doute.

LE DUC.

Eh bien ! on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que Mme des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER.

Vraiment !

LE DUC.

On craint que Mme des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche ; comprenez-vous?

DUBOULOY.

Bah !

LE DUC.

Et comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER.

Que l'on combattrait l'amour par l'amour.

LE DUC.

Justement. Et à cet effet on a dépêché au roi deux femmes, afin que, s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER.

Prenez-y garde, monsieur le duc ! si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC.

Silence ! voilà le roi.

DUBOULOY.

Avec ces deux dames ?

LE DUC.

Avec elles. Messieurs, pas un mot !

ROGER.

Oh !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI ; CHARLOTTE, LOUISE, *masquées toutes deux.*

LE DUC, *s'avançant vers elles.*

Eh bien ! mesdames, que dites-vous de M. le comte de Mauléon ?

LOUISE.

Que nous avions beaucoup entendu parler de M. le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI.

Merci, beau masque. (*A Charlotte.*) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire ?

CHARLOTTE.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et Sa Majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorsqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve ! il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI.

Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous me faites. (*Au duc, qui salue pour se retirer.*) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

LES DEUX DOMINOS, *quittant le bras du roi.*

Sire...

LE ROI.

Mais pour un seul instant, mesdames ; vous entendez, Saint-Herem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous prie, et surtout ne soyez

pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon. (*Il dit quelques mots tout bas à chacun des dominos.*)

DUBOULOY, *à Roger, qui s'avance vers Charlotte.*

Mon ami, laisse-moi la grande, si cela t'est égal... Tu sais que je me défie des petites femmes ; je suis payé pour cela.

ROGER.

Comme tu voudras, mon cher ; moi, je n'ai pas de préférence. (*Il offre son bras à Louise et Dubouloy à Charlotte.*) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE.

Comment donc !

CHARLOTTE.

Avec le plus grand plaisir, monsieur. (*Chaque couple sort par une porte.*)

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien ! mon cher duc ?

LE DUC.

Eh bien ! monseigneur ?

LE ROI.

Divines, en vérité, divines ! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles ?

LE DUC.

Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI.

Que viennent-elles faire à Madrid ?

LE DUC.

Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI.

Et où demeurent-elles ?

LE DUC.

C'est un mystère.

LE ROI.

Même pour moi, duc ?

LE DUC.

Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI.

C'est juste, duc, c'est juste. Mais s'il vous est défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC.

Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant ; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI.

Eh bien ! on s'en servira, duc, et quand je saurai leur nom...

LE DUC.

Eh bien ?

LE ROI.

Quand je saurai leur adresse...

LE DUC.

Après ?

LE ROI.

Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC.

Un roi pourrait à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI.

Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC.

Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez. (*Il continue à parler bas avec le roi pendant quelques instants, s'incline et sort.*)

SCÈNE IX.

LE ROI, *au fond;* CHARLOTTE *et* DUBOULOY, *rentrant par une porte de côté.*

CHARLOTTE.

Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY.

Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité ?

CHARLOTTE.

Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié ?

DUBOULOY.

Oh ! je le suis si peu...

LE ROI, *s'approchant.*

Pardon, beau masque... Mais si animée que soit

votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à reprendre avec vous; permettez, monsieur Dubouloy...

DUBOULOY.

Comment donc, monseigneur... (*Bas.*) Je vous verrai?

CHARLOTTE.

Vous restez ici?

DUBOULOY.

Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE.

Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, *offrant son bras à Charlotte.*

Eh bien, beau masque, comment vous trouvez-vous du séjour de Madrid?

CHARLOTTE.

A merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE X.

DUBOULOY *seul*, *puis* ROGER.

DUBOULOY.

Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux!... Elle m'a regardé en disant cela... Si j'allais me trouver le rival d'un roi? Peste! je n'aurais rien perdu pour attendre. (*A Roger, qui entre par la porte du fond.*) Ah! te voilà?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Et qu'as-tu fait de ton domino?

ROGER.

Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY.

Tiens, c'est comme à moi.

ROGER.

Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY.

Et moi, j'y attends le mien.

ROGER.

Eh bien! qu'en dis-tu?

DUBOULOY.

De quoi? de mon domino?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Mon cher, une femme adorable... une grande femme, enfin!... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus petillante!... Et le tien?

ROGER.

Tout le contraire; une petite femme naïve, sentimentale!... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY.

Oh! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur couvent. Rien que d'y penser... Mlle Louise Mauclair en sortait de son couvent!... Mais passons à autre chose. La crois-tu jolie?

ROGER.

Dame! oui... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et à travers son loup deux yeux comme deux étoiles. Et la tienne?

DUBOULOY.

Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un cou de cygne; puis, pour le visage, nous verrons bien, j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER.

Et moi aussi!

DUBOULOY.

Oh! c'est charmant!... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être?

ROGER.

Non, foi de gentilhomme; j'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOY.

Silence! ce sont elles.

(*Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE, LOUISE.

ROGER *allant à Louise et la ramenant sur le devant, tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte.*

Ah! voilà qui est véritablement méritoire, ma-

dame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, *du ton le plus sentimental.*

Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et qu'elle soit faite sous le masque ou à visage découvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER.

A la bonne heure! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE.

Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas?

ROGER, *tournant le dos au public.*

Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos?

LOUISE.

Oh! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte.

(*Roger et Louise s'éloignent. A mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.*)

CHARLOTTE.

Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris?

DUBOULOY.

C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veulent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE.

Ah! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre; on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille. Puis, ce n'est pas encore tout: après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas, et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez!... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur!

DUBOULOY.

Comment! vous connaissez tous ces détails, belle dame!

CHARLOTTE.

C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris, mon amie et moi. On ne parlait que de M. Dubouloy et du vicomte de Saint-Herem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de M. de Lauzun. (*Se retournant pour gagner le fond.*) Aussi, nous, qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOY.

Exprès?

CHARLOTTE.

Tout exprès.

DUBOULOY.

En vérité, c'est trop aimable de votre part.

LOUISE, *revenant avec Roger.*

Oh! monsieur, ne me dites pas cela; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER.

Mais vous vous trompez complétement, madame; j'adore au contraire les femmes sentimentales, moi.

LOUISE.

Ah! vicomte, prenez garde; il me semble que s'il en eût été ainsi, Mlle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER.

Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir, pour éteindre une passion...

LOUISE.

Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison?

ROGER.

Non, madame; mais je dis que, pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois rien là qui puisse vous blesser, ce me semble; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE.

Eh bien! nous verrons... plus tard...

ROGER, *se retournant.*

Mais pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE.

Rue d'Alcala, n° 15.

ROGER.

Je demanderai... ?

LOUISE.

Mme de Folmont.

(*Ils continuent de parler bas, tandis que Dubouloy et Charlotte redescendent la scène.*)

DUBOULOY.

Ainsi?

CHARLOTTE.

Rue d'Alcala, n° 15.

DUBOULOY.

Madame?...

CHARLOTTE.

Mme de Saint-Réal.

DUBOULOY.

Maintenant permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a lutiné toute la nuit.

CHARLOTTE, *à Dubouloy.*

Il faut donc faire tout ce que vous voulez?

LOUISE, *à Roger qui paraît la supplier.*

Vous l'exigez donc absolument?

DUBOULOY.

Je vous en conjure.

ROGER.

Je vous en supplie.

LOUISE, *se démasquant.*

Tenez, êtes-vous content?

CHARLOTTE, *se démasquant.*

Eh bien, soyez satisfait!

ROGER.

Madame Dubouloy!

DUBOULOY.

Madame de Saint-Herem! (*Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger, Roger vers Dubouloy; pendant ce temps, Charlotte et Louise disparaissent, chacune par la porte latérale près de laquelle elle se trouve.*)

SCÈNE XII.

ROGER, DUBOULOY, *se rapprochant l'un de l'autre.*

ENSEMBLE.

ROGER.	DUBOULOY.
Mon ami,	Mon ami,
C'est elle,	C'est elle,
Louise!	Charlotte!
Charlotte!... ah!	Louise!... ah!

ROGER.

Que viennent-elles faire ici?

DUBOULOY.

Oui, que viennent-elles faire ici?

ROGER.

Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas caché.

DUBOULOY.

Il est vrai.

ROGER.

Détruire l'influence de Mme des Ursins... Quelle infamie!... (*Le roi paraît.*)

DUBOULOY.

Quelle horreur!... Le roi!

ROGER.

Silence!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI.

LE ROI.

Eh bien! messieurs...

ROGER et DUBOULOY.

Monseigneur...

LE ROI.

Avez-vous appris quelque chose de nouveau?

ROGER.

Sur quoi?

DUBOULOY.

Sur qui?

LE ROI.

Mais sur ces dames; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER.

Oh ! de choses indifférentes.

DUBOULOY.

Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI.

Mais vous les avez vues, au moins ?

ROGER.

Non.

DUBOULOY.

Non.

LE ROI.

Elles ont refusé de se démasquer ?

ROGER.

Oui.

DUBOULOY.

Oui.

LE ROI.

Vous savez où elles demeurent ?

ROGER.

Nous l'ignorons complétement.

LE ROI.

Mais elles vous ont dit leur nom ?

DUBOULOY.

Pas du tout.

LE ROI.

Ah! vous êtes bien maladroits; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER et DUBOULOY.

Eh bien ?

LE ROI.

Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER.

Monseigneur sait comment elles se nomment ?

LE ROI.

La plus grande se nomme Mme de Saint-Réal.

DUBOULOY.

Et la plus petite?...

LE ROI.

Mme de Folmont... elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, n° 15... Oh ! je ne l'oublierai pas ; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... la conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... c'est à en perdre la tête ! Saint-Herem...

ROGER.

Monseigneur...

LE ROI.

Demain matin à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER.

Oui, monseigneur.

LE ROI.

N'y manque pas, Saint-Herem ; pour toi je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important !... Nous parlerons d'elles !...

DUBOULOY.

Ah ! vous parlerez...

LE ROI.

Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou !... A demain, Saint-Herem, à demain !

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY.

Il est amoureux fou, mon cher !

ROGER.

Parbleu ! je le vois bien ; mais de laquelle ?

DUBOULOY.

Tiens, au fait, de laquelle... Est-ce de ma femme ?

ROGER.

Est-ce de la mienne ?

DUBOULOY.

Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux !

ACTE QUATRIÈME.

Un petit salon rue de Tolède.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET, ROGER.

LE VALET.

Mme de Saint-Réal prie M. le vicomte de l'attendre un instant au salon... elle va venir...

ROGER.

Merci. (*Le valet sort.*)

SCÈNE II.

ROGER, *seul.*

Mme de Saint-Réal... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas eu l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée... Ah ! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... c'est elle!...

SCÈNE III.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur, je m'empresse de me rendre à votre désir...

ROGER, *la regardant.*

C'est donc bien vous, madame? car malgré le témoignage de Dubouloy... je vous l'avoue... je doutais encore.

CHARLOTTE.

Vous aviez tort, monsieur... c'est parfaitement moi... puis-je vous offrir... (*Lui montrant un fauteuil.*)

ROGER.

Un siége... merci, c'est trop de bonté... je ne reste qu'un moment... le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom... quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac...

CHARLOTTE.

Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon plaisir, et que, libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER.

Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous ne fissiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE.

Qui cela, monsieur?...

ROGER.

Mais M. de Saint-Herem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, *avec le plus grand étonnement.*

M. de Saint-Herem... mon mari... vous !... mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ... monsieur ?

ROGER.

Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée et du respect que vous devez porter à mon nom ?...

CHARLOTTE.

Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur ?...

ROGER.

A merveille...

CHARLOTTE.

Vous rappelez-vous que lorsque vous m'offrîtes de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel... vous rappelez-vous que je vous dis : Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent ?...

ROGER.

Oui, madame, et je suis bien aise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution...

CHARLOTTE.

J'allai le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de Mme de Maintenon, et la prier de me faire recevoir aux Carmélites ;... mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que, sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve... il fallait bien lui dire, enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER.

Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE.

Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches... je ne vous en fis point alors, je ne vous en ferai point maintenant... Mme de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir... qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute... qu'au contraire c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait. .

ROGER.

Et Mme de Maintenon avait parfaitement raison, madame... quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est non-seulement le monde, mais la cour qu'il faut... seulement, parmi toutes les cours d'Europe, une seule me paraissait devoir vous être interdite, sans ma permission du moins... c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE.

Vous ne m'avez point laissé achever, monsieur, sans cela vous auriez vu que toutes les cours m'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER.

Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE.

Vous allez me comprendre... Mme de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez Son Éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER.

L'annulation de notre mariage !...

CHARLOTTE.

Son Éminence écrivit aussitôt à Rome, et comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier Mme de Maintenon reçut le bref...

ROGER.

Qui cassait notre mariage ?

CHARLOTTE.

Oui, monsieur...

ROGER.

Notre mariage est cassé !...

CHARLOTTE.

Cassé, monsieur... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue...

ROGER.

Cassé !... Alors, madame, oui, je comprends... vous êtes libre, parfaitement libre ; mais vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE.

Savais-je que vous l'habitiez, monsieur ?... m'a-

viez-vous dit en partant où vous alliez?... et depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire? ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de Mme de Maintenon; elle m'a dit un matin qu'il me fallait partir pour Madrid... elle m'a remis une lettre cachetée, et dont j'ignorais le contenu, pour M. le duc d'Harcourt... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois...; avant-hier nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur...; hier nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous étiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontré...; notre intention d'abord était de ne pas vous parler... le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et comme nous n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé... Je savais que cette reconnaissance d'hier soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin...; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne...; désirez-vous quelque chose de plus...? parlez, monsieur, et s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute..., mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, *dans le plus grand étonnement.*

Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE.

Fort simples, monsieur, et dont au besoin M. le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Pardon, monsieur; pardon, ma chère Charlotte...; mais par ordre supérieur... (*Elle lui parle bas.*)

CHARLOTTE.

Très-bien....

LOUISE.

Alors, tu vas venir?

CHARLOTTE.

A l'instant... à moins que M. de Saint-Herem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER.

Oh! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame, car je devine...

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible!...

ROGER.

Le duc d'Harcourt... Oh! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate... que je ne vous retienne donc pas, madame... moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, *faisant la révérence.*

Monsieur...

ROGER.

Madame... je me retire... je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau... il y aurait sans doute indiscrétion...

CHARLOTTE.

Nullement, monsieur... et toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote, j'aurai grand plaisir à vous revoir... (*Charlotte et Louise saluent et sortent.*)

SCÈNE V.

ROGER, *seul.*

Eh bien... mais c'est encore heureux! J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... au bout du compte... ce bref fait admirablement mon affaire... c'est tout ce que je désirais, moi; c'est tout ce que je pouvais désirer... me voilà libre... parfaitement libre... libre comme l'air!...

SCÈNE VI.

ROGER, DUBOULOY, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.*

M. Dubouloy...

ROGER.

Ah! justement...

DUBOULOY.

Te voilà, mon ami? je suis passé chez toi, et comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER.

Mon cher, fais-moi tous tes compliments... félicite-moi!...

DUBOULOY, *effrayé.*

Ah! mon Dieu... ce n'est pas la tienne... que le roi... Alors... alors, mon ami, c'est donc la mienne?...

ROGER.

Bah! il n'est plus question de cela, et puis d'ailleurs maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait... ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal...

DUBOULOY.

Je ne comprends pas.

ROGER.

Mon ami, je suis libre... Mlle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de Mme de Maintenon... le pape a cassé l'acte de mariage...

DUBOULOY.

Oh! le saint homme! mon cher Saint-Herem, reçois toutes mes félicitations... mais, j'y pense, moi... le pape a cassé ton mariage, dis-tu?

ROGER.

Oui...

DUBOULOY.

Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble?

ROGER.

Probablement!...

DUBOULOY.

Comment! tu ne t'es pas informé de cela... égoïste!...

ROGER.

Inutile... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY.

En effet!... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres... ainsi je suis toujours garçon... ainsi je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames... leur changement de nom... peste!.. que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est Mlle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à Sa Majesté... A propos de Sa Majesté... tu as été chez elle ce matin?

ROGER.

Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY.

Diable!... le roi t'attendait à onze heures... (*regardant à sa montre*) et voilà qu'il va être midi...

ROGER.

Tu es sûr?

DUBOULOY.

Je crois bien, c'est ma fameuse montre... mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER.

Et toi, tu restes?

DUBOULOY, *s'établissant dans un fauteuil.*

Oui, mon cher... oui, je reste... je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec Mlle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER.

Oui, oui... et comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant!...

DUBOULOY.

Oui, très-amusant!

ROGER.

Au revoir, Dubouloy, au revoir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

DUBOULOY, *seul.*

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot... libre!... qu'y a-t-il de si extraordinaire... dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses?... c'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne... ah!...

SCÈNE VIII.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE.

Tiens, c'est vous?...

DUBOULOY.

Mademoiselle...

LOUISE.

Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy... Ah! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, *saluant.*

Mademoiselle...

LOUISE.

Asseyons-nous donc, je vous prie...

DUBOULOY.

Avec grand plaisir.

LOUISE.

Enfin, vous voilà donc!

DUBOULOY.

Comment donc, mademoiselle! mais vous deviez bien vous douter... qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE.

De partir pour la France... Je connais vos habitudes, M. Dubouloy.

DUBOULOY.

Oui, je comprends, vous faites allusion... mais les circonstances étant changées... (*A part.*) Elle ne répond rien... (*Haut.*) Les positions n'étant plus les mêmes... (*A part.*) Elle ne répond rien encore... (*Haut.*) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs... c'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle?

LOUISE.

Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant, des cavaliers pleins de galanterie... des femmes délicieuses.

DUBOULOY.

Oh! les femmes, les femmes, voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises!

LOUISE.

Mais je ne vous reconnais plus, M. Dubouloy, vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY.

Vous m'avez si peu vu... mais je l'espère maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout; restez-vous à Madrid?

LOUISE.

Mais oui... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY.

Le roi... quel charmant cavalier! n'est-ce pas? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE.

Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY.

Ah! il a été avec vous...

LOUISE.

D'une galanterie charmante.

DUBOULOY.

Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle...

LOUISE.

Ah çà! M. Dubouloy, je vous demande bien pardon; je remarque que, depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle...

DUBOULOY.

Je commets l'erreur, dites-vous?

LOUISE.

Sans doute... est-ce que vous auriez oublié par hasard...

DUBOULOY.

Quoi?

LOUISE.

Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme?

DUBOULOY.

Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome?

LOUISE.

Quel bref?

DUBOULOY.

Le bref du pape...

LOUISE.

Quel pape ?

DUBOULOY.

Eh bien ! mais... le pape... le saint-père... Sa Sainteté... il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE.

Ah ! oui...

DUBOULOY.

Allons donc !...

LOUISE.

Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Herem et de Mlle de Mérian !...

DUBOULOY.

Oui.

LOUISE.

Mais quel rapport ?...

DUBOULOY.

Comment ! quel rapport !...

LOUISE.

Sans doute ; cela ne nous regarde pas, nous...

DUBOULOY.

Comment ! cela ne nous regarde pas ?

LOUISE.

Non.

DUBOULOY.

Nous ne sommes pas compris dans le même bref ?

LOUISE.

Non.

DUBOULOY.

On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux ?

LOUISE.

Oh ! si fait...

DUBOULOY.

Ah !... (*A part.*) Elle me fait des peurs !... (*Haut.*) Eh bien ?

LOUISE.

Eh bien ! le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser une union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres gens de finances... notre mariage...

DUBOULOY.

Notre mariage ?...

LOUISE.

Notre mariage était maintenu...

DUBOULOY.

Notre mariage est maintenu !... (*Prenant son chapeau.*) Mademoiselle, vous comprenez que du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler...

LOUISE.

Eh bien ! monsieur ?

DUBOULOY.

Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *entrant.*

Eh bien ! mon ami ?

DUBOULOY.

Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours !...

ROGER.

Ton mariage tient ?...

DUBOULOY.

Oh ! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu Sa Majesté ?

ROGER.

Oui...

DUBOULOY.

Et as-tu quelque idée de celle ?...

ROGER.

Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que Mme de Saint-Herem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY.

Eh bien ! c'est au moins une consolation pour moi... adieu, mon ami... (*A Louie.*) Adieu, mademoiselle.

LOUISE.

Madame...

DUBOULOY.

Madame !...

LOUISE.

Au revoir, monsieur...

SCÈNE X.

LOUISE, ROGER.

ROGER.

Madame... de grâce... pourrais-je parler à Mme de Saint-Herem ?

LOUISE.

A Mlle de Mérian, voulez-vous dire?

ROGER.

C'est vrai, j'oubliais.

LOUISE.

Impossible en ce moment; elle est occupée.

ROGER, *à part.*

Elle attend le roi!

LOUISE.

Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER.

Non... c'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE.

Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER.

C'est que d'ici à demain il peut arriver...

LOUISE.

Quoi?

ROGER.

Tel événement...

LOUISE.

Que voulez-vous qui nous arrive, placées directement, comme nous le sommes, sous la protection de Sa Majesté?

ROGER.

Eh bien! justement, ma chère madame Dubouloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE.

De la jalousie, vicomte?

ROGER.

De la jalousie!... moi!... et comment? Pourquoi serais-je jaloux?... Mais vous le comprenez; je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom!

LOUISE.

Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER.

Cependant, il me semble...

LOUISE.

Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée douze heures après être devenu son époux; que vous avez laissée à Paris sans appui, sans position, abandonnée à elle-même, et cela, monsieur, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévu, préparé par une autre qu'elle?

ROGER.

Par une autre qu'elle! achevez.

LOUISE.

Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à Mme de Maintenon?

ROGER, *vivement.*

C'est vous!

LOUISE.

Hélas!... oui, moi-même, monsieur, Charlotte ignorait tout, je vous le jure... elle ne se serait pas prêtée à ce projet!... pauvre Charlotte!

ROGER.

Mais convenez à votre tour que si j'ai eu des torts envers Mme de Saint-Herem, elle a bien pris sa revanche... A qui dois-je la confiscation de mes biens? A qui dois-je que la terre de France me soit interdite?

LOUISE.

Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié! le séquestre mis sur vos biens anéanti... et à qui devez-vous tout cela?

ROGER.

A qui je le dois?

LOUISE.

A elle, monsieur, à elle.

ROGER, *étonné.*

A Charlotte?

LOUISE.

Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes!... à elle seule! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié; et ce que personne n'eût obtenu de Sa Majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu, elle!

ROGER, *avec ironie.*

Ainsi que la rupture de notre mariage?

LOUISE.

Parce que c'était le seul moyen de vous faire rendre vos biens, parce que c'était le seul moyen de vous rouvrir les portes de France, parce que la rupture de ce mariage enfin, tout en faisant son désespoir à elle, semblait devoir faire votre bonheur.

ROGER.

Oh! si elle m'eût aimé véritablement, le sacrifice eût été au-dessus de ses forces.

LOUISE.

Si elle vous eût aimé !... bien, je comprends. Il fallait à votre vanité un désespoir éternel, et Mme de Saint-Herem, ensevelie sous la grille d'un cloître ou sous la pierre d'une tombe, faisait bien mieux votre réputation d'homme à la mode que Mlle de Mérian brillante, heureuse et consolée... Rassurez-vous, monsieur... Il s'en est fallu de bien peu que ce désir ne fût accompli, mais par bonheur, et grâce à son mentor, à qui il faut encore que vous vous en preniez de ce désappointement, oui, oui, grâce à moi, le contraire est arrivé.

ROGER.

Vous comprenez, madame, que si ce que vous me dites là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard. Plus vous me prouverez que j'ai des torts envers elle, plus vous m'inspirerez le désir de lui en demander promptement pardon.

LOUISE.

Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER.

Impossible! Et pourquoi cela?

LOUISE.

Parce que Charlotte attend quelqu'un.

(*Charlotte paraît.*)

ROGER.

Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que si elle la reçoit, elle est perdue.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Perdue, monsieur! que voulez-vous dire?

ROGER.

Ah! c'est vous, madame, enfin. Le hasard permet que je vous voie. (*A Louise.*) Ma chère Mme Dubouloy, au nom du ciel! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre, peut-être; allez, allez.

CHARLOTTE.

Va, Louise. (*Mme Dubouloy sort.*)

ROGER, *à Charlotte.*

Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre amie, on veut vous perdre.

CHARLOTTE.

Me perdre! moi?

ROGER.

Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE.

Contre mon honneur, un complot?

ROGER.

Le roi va venir, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, qui a pu vous faire supposer?...

ROGER.

Le roi vous aime...

CHARLOTTE.

Vous croyez?...

ROGER.

Ne vous l'a-t-il pas dit à peu près hier au soir?

CHARLOTTE.

Le roi Philippe V est petit-fils du roi Louis XIV; il est galant comme l'était son aïeul, et il ne faut pas prendre au sérieux les compliments que sa galanterie lui inspire.

ROGER.

Et moi, je vous dis qu'il vous aime, madame, j'en suis sûr.

CHARLOTTE.

Il m'a vue hier pour la première fois, et vous voulez...

ROGER.

Non, non, madame, détrompez-vous; il vous connaît depuis longtemps, il vous avait remarquée à Saint-Cyr, et son départ seul l'a empêché à cette époque de s'occuper sérieusement de vous.

CHARLOTTE.

Mais cet amour prétendu existât-il, monsieur, recommandée comme je le suis au roi d'Espagne par son aïeul, et par Mme de Maintenon...

ROGER.

Et voilà justement ce qui vous trompe, madame: de là vient le complot; là s'est tramée votre perte. Vous ignorez le contenu de la dépêche qu'on vous avait remise pour M. le duc d'Harcourt; vous ignorez la mission dont vous étiez chargée.

CHARLOTTE.

C'est vrai. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

ROGER.

Eh bien, madame, je vais vous apprendre le contenu de cette lettre. Je vais vous dévoiler le but de cette mission. Vous êtes destinée à remplacer Mme des Ursins dans le cœur de Sa Majesté Philippe V.

CHARLOTTE.

Et vous croyez, monsieur, que de pareils soins, de si futiles combinaisons occupent le cabinet de Versailles? Oh! j'ai meilleure opinion de la politique de celui que ses ennemis même appellent le Grand Roi!

ROGER.

Mais, madame, qui vous dit que ses soins sont si infimes, que ses combinaisons sont si futiles? Qui vous dit qu'un grand but politique n'est point caché sous une intrigue d'amour? Enfin... qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'arracher le roi à l'influence de l'Autriche?

CHARLOTTE.

Ah! je vous remercie, au moins, monsieur, m'ayant inventé une mission semblable, de l'avoir ennoblie à ce point.

ROGER.

Mais je ne l'ai point inventée... mais je vous le dis... je vous le répète, c'est l'exacte, c'est la pure vérité; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE.

Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler; et plus d'une fois les puissances européennes se sont émues en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER.

Oui. Mais, madame, songez-y... quels étaient les rôles de ces femmes?

CHARLOTTE.

Les uns, grands pour l'orgueil; les autres, tristes pour le cœur; les autres, dangereux pour la vie. Mme de Montespan, Mlle de Lavallière... Gabrielle d'Estrées...

ROGER.

Vous oubliez Mme d'Étampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE.

Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée!

ROGER.

Ainsi, madame, il paraît que vous n'êtes point trop effrayée du rôle que Mme de Maintenon vous a donné à apprendre, et que M. le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter?... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes à votre place s'en épouvanteraient...

CHARLOTTE.

Je comprends, monsieur... il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... A celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... A celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils; il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde et ne devant compte à personne ni de leur vertu ni de leur honte, ni de leur élévation ni de leur abaissement: celles-là, monsieur, quand une grande nation jette les yeux sur elles, croyant par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort de ce qu'on les a jugées encore bonnes à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la nuit de leur malheur comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER.

Ah! je comprends, alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi ces supplications de me rouvrir le chemin de la France, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement de former! Oui, tout cela s'explique maintenant à mon esprit: tout cela s'éclaircit à mes yeux. Mais faites-y attention, madame; il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE.

Vous, monsieur?

ROGER.

Moi, je vous le déclare... tant que je vivrai,

madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maîtresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE.

Quoi?

ROGER.

Dussé-je la tuer!... J'ai dit, madame.

LE VALET, *annonçant.*

Monsieur le comte de Mauléon!

CHARLOTTE, *au valet.*

A l'instant! à l'instant!

ROGER.

Le roi!... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir!

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER.

Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE.

Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER.

C'est bien! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE.

Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette... qu'un étranger...

ROGER.

C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien!... et si vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez! Adieu! madame, adieu! (*Il sort.*)

CHARLOTTE.

Il m'aime! il m'aime!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse!

SCÈNE XII.

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI.

Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame, et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE.

Sire...

LE ROI.

On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve, après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE.

Ah! c'est que le bonheur est un fard magique... et que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI.

Vous êtes donc heureuse, madame?

CHARLOTTE.

Oui, sire, oui... bien heureuse.

LE ROI.

C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir... et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE.

Votre Majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage... car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI.

Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai; mais moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE.

Vous me connaissiez, sire?

LE ROI.

Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai; je vous avais remarquée à Saint-Cyr pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE.

Ainsi, au bal, hier...

LE ROI.

Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute

la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie. Vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi? Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE.

Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison?

LE ROI.

Que voulez-vous! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques; tout ce qui nous approche nous trompe, ou cherche à nous tromper; et quand, à travers le masque, nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE.

Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI.

Ah! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur. Puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE.

Vous triste, vous malheureux, sire?...

LE ROI.

N'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique; d'être entouré de vieux conseillers aux cœurs éteints, qui combattent, compriment, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : Sire, la France le veut; ou : Sire, l'Autriche ne le veut pas? Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit divin, c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (*Lui prenant la main.*) Permettez donc que votre plus humble sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE.

Sire...

LE ROI.

Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue! J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré; je vous aime, madame!

CHARLOTTE, *à part.*

Ciel!

LE ROI.

Je vous aime... Oh! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps enfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots?

CHARLOTTE.

Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI.

Oui, mais votre mari est absent, éloigné à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE.

Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI.

Votre mari ici, à cette cour?

CHARLOTTE.

C'est votre favori, votre ami le plus dévoué!

LE ROI.

Saint-Herem?

CHARLOTTE.

Oui, sire.

LE ROI.

Vous seriez la femme de Saint-Herem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée?

CHARLOTTE.

Hélas!

LE ROI.

Mais puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas!

CHARLOTTE.

Détrompez-vous, sire, il m'aime, l'orgueil seul l'avait éloigné de moi, la jalousie l'en a rapproché,

et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que Votre Majesté lisait sur mon visage... eh bien! ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI.

Ah! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre! Mais, faites-y attention, madame, que Saint-Herem y réfléchisse... peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau me donne au moins le droit, quand je désire, de dire : Je veux!

CHARLOTTE.

Oh! sire! sire! écoutez-moi donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est Mme de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à M. le duc d'Harcourt. Pour que son projet réussit, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait si elle allait apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire! elle dirait que c'est moi qui, par ma coquetterie...

LE ROI.

Oh! tenez, ne me parlez pas de Mme de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou, sans qu'elle poursuive encore Philippe V. A Versailles, son despotisme me pesait; à Madrid, il m'est insupportable. Et grâce au ciel! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien! puisque je le suis, je veux l'être... Je le serai!

CHARLOTTE.

Mais M. de Saint-Herem...

LE ROI.

Oui, jaloux... n'est-ce pas?... Eh bien!... moi aussi, je suis jaloux!

CHARLOTTE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE ROI.

Qu'il prenne garde!

LOUISE, *entrant.*

Charlotte, — pardon, sire, — Charlotte, M. de Saint-Herem est là dans l'antichambre; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE.

S'ils se rencontrent, il est perdu!

LE ROI.

M. de Saint-Herem veut entrer, quand le roi...

CHARLOTTE.

Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI.

Mais...

CHARLOTTE, *à un valet qui paraît au fond.*

Dites à M. de Saint-Herem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI.

Oh! madame, que de reconnaissance!... que je suis heureux!..

CHARLOTTE.

Oui. Mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous!

LE ROI.

Je vous reverrai?...

CHARLOTTE.

Sans doute, n'êtes-vous pas le maître?... Mais en ce moment, je vous en supplie, — non, pas par ici, vous le rencontreriez. — Louise, Louise, conduis Sa Majesté.

LOUISE.

Venez, sire.

LE ROI.

A ce soir?

CHARLOTTE.

Oh! oui, oui, sans doute, à ce soir. Oh! mon Dieu! que va-t-il avenir de moi?

(*Elle tombe sur un fauteuil.*)

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *en scène, assise, se levant, écoutant et allant à la porte.*

Ce n'est pas elle encore ; peut-être aurais-je dû y aller moi-même... oui, mais je pouvais être suivie... le roi pouvait se douter... tandis qu'il est tout simple que Louise aille chez son mari... Ah ! mon Dieu ! pourvu que Roger croie à ce qu'elle lui dira !... pourvu qu'il revienne ! pourvu que cette nuit même nous puissions !... ah !... cette fois, c'est elle !... c'est toi ! viens, viens, Louise.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant.*

Ma chère, nous n'avons pas de bonheur.

CHARLOTTE.

Comment ?

LOUISE.

Il n'est pas chez lui.

CHARLOTTE.

Où est-il ?

LOUISE.

On n'en sait rien.

CHARLOTTE.

Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait ?

LOUISE.

Il n'est pas reparu depuis ce matin.

CHARLOTTE.

Mais M. Dubouloy ?

LOUISE.

Absent aussi.

CHARLOTTE.

Es-tu montée dans son appartement ? as-tu laissé une lettre ?

LOUISE.

Je m'en suis bien gardée.

CHARLOTTE.

Pourquoi cela ?

LOUISE.

Il y avait chez lui un officier du roi.

CHARLOTTE.

Un officier du roi ! qu'y fait-il ?

LOUISE.

Il attend qu'il rentre.

CHARLOTTE.

Que penser de cela ?

LOUISE.

Ma chère, j'ai bien peur que par ses emportements de tantôt, M. de Saint-Herem n'ait blessé Sa Majesté.

CHARLOTTE.

Et que cet officier ne soit là pour...

LOUISE.

C'est probable.

CHARLOTTE.

Oh ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais ; voilà ce qui devait arriver... Que faire?

LOUISE.

Que faire ? c'est facile à dire.

CHARLOTTE.

Écoute ; c'est toi qui as tout conduit jusqu'ici, toujours en répondant de tout, en me promettant une heureuse issue, dont moi j'ai douté toujours. Louise, nous voici arrivées au point que j'avais prévu, au moment que je craignais... Ne m'abandonne pas, je deviendrais folle !

LOUISE.

Veux-tu que j'y retourne ? veux-tu que je l'attende ?

CHARLOTTE.

Non. Le roi, d'un moment à l'autre, peut venir ici ; je ne veux pas être seule.

LOUISE.

Mais lui-même, ton mari, reviendra peut-être.

CHARLOTTE.

Oui ; mais s'il revient sans être prévenu, s'il trouve le roi ici !... Violent comme il l'est, se croyant trahi, il n'y aura plus ni dignité, ni rang, ni respect qui le retienne ; il fera un éclat, du scandale.

LOUISE.

Tu crois ?

CHARLOTTE.

Ah ! le malheureux se perdra, j'en suis sûre.

LOUISE.

Eh bien ! envoyons quelqu'un, un domestique qui attendra Comtois, son valet de chambre.

CHARLOTTE.

Il n'y était donc pas non plus, Comtois ?

LOUISE.

Personne, je te dis; ni Comtois, ni M. Dubouloy, ni Roger.

CHARLOTTE.

Mais on ne peut confier à un domestique...

LOUISE.

Écris, donne une lettre, et recommande expressément de ne la remettre qu'au valet de chambre, ou à l'un ou l'autre de ces deux messieurs.

CHARLOTTE.

Oui ; mais je ne veux pas écrire ici, de peur d'être surprise... Je rentre chez moi, je m'enferme. Dans dix minutes, viens prendre ma lettre... Si le roi était ici par hasard, je n'aurais qu'à te la remettre ; tu saurais ce que cela veut dire.

LOUISE.

Bien.

CHARLOTTE.

Ah ! ma pauvre Louise, mon Dieu ! qui pouvait se douter de tout cela ?

LOUISE.

Eh bien ! que fais-tu ? c'est ma mante que tu prends !

CHARLOTTE.

Que veux-tu ? j'ai la tête perdue, moi !

(*Charlotte sort.*)

SCÈNE III.

LOUISE, *puis* UN VALET.

LOUISE, *seule.*

Oui, elle a bien raison de dire : Qui est-ce qui pouvait se douter de tout cela ? Un roi qu'on croit amoureux de Mme des Ursins et qui s'enflamme comme un volcan pour une autre... Elle est charmante, Charlotte, de rejeter tout cela sur moi, et de me dire qu'il faut que je la tire de là... Voyons, si...

UN VALET.

M. Dubouloy.

LOUISE.

M. Dubouloy ?

LE VALET.

Oui, madame.

LOUISE.

Faites entrer. (*Le valet sort.*) Eh bien, voilà ce

que nous cherchions ! Je ne sais pas, moi, pourquoi on doute toujours de la Providence.

SCÈNE IV.

LOUISE, M. DUBOULOY.

DUBOULOY.

Permettez, madame, que, malgré l'interdit lancé contre nous...

LOUISE.

Vous êtes seul ?

DUBOULOY.

Parfaitement seul.

LOUISE.

M. de Saint-Herem ?...

DUBOULOY.

Je venais vous parler pour lui.

LOUISE.

Vous venez de sa part ?

DUBOULOY.

Non, de la mienne.

LOUISE.

Où est-il ?

DUBOULOY.

Je n'en sais rien.

LOUISE.

Que fait-il ?

DUBOULOY.

Si vous pouviez me le dire, vous m'obligeriez beaucoup.

LOUISE.

Tenez, M. Dubouloy, voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, entendons-nous.

DUBOULOY.

Je ne demande pas mieux.

LOUISE.

Parlez, que veniez-vous faire ici ?

DUBOULOY.

Je venais conjurer Mme de Saint-Herem de montrer un peu moins de cruauté envers mon malheureux ami, qui est rentré presque fou.

LOUISE.

Vous l'avez donc revu depuis sa visite ici ?

DUBOULOY.

Un instant ; mais cet instant m'a suffi pour tout apprendre. Il paraît que la porte lui a été refusée.

LOUISE.

Le roi était là, et Mme de Saint-Herem a craint...

DUBOULOY.

Justement, et voilà ce qui l'a exaspéré !

LOUISE.

Ah ! mon Dieu ! mais il est donc...

DUBOULOY.

Il est furieux.

LOUISE.

Et vous n'avez pu le calmer ?

DUBOULOY.

Merci ! aux premiers mots que je lui ai dits, il m'a envoyé très-loin... puis il a pris ses pistolets.

LOUISE.

Ses pistolets ! mon Dieu !

DUBOULOY.

Il est sorti comme un désespéré.

LOUISE.

Mais il fallait le suivre.

DUBOULOY.

Je l'ai voulu.

LOUISE.

Eh bien !

DUBOULOY.

Il s'y est opposé.

LOUISE.

Et il ne vous a rien dit en partant ?

DUBOULOY.

Il m'a dit de me tenir prêt pour ce soir.

LOUISE.

A quoi ?

DUBOULOY.

C'est ce que je lui ai demandé, il m'a répondu : A tout.

LOUISE.

Oh ! mon Dieu! M. Dubouloy ! mon cher M. Dubouloy !...

DUBOULOY.

Madame...

LOUISE.

Il faut que vous retrouviez M. de Saint-Herem.

DUBOULOY.

C'est inutile, si je ne lui porte pas l'autorisation que, de mon propre mouvement, et pour éviter les plus grands malheurs, je venais solliciter.

LOUISE.

Mais justement, cette autorisation lui est accordée. Dites-lui qu'il peut revenir, qu'il revienne, qu'on l'attend.

DUBOULOY.

Comment?

LOUISE.

Oui, oui, toutes les portes lui sont ouvertes.

DUBOULOY.

Vraiment?

LOUISE.

Comme à vous, M. Dubouloy.

DUBOULOY.

Merci pour lui, madame, merci. Alors, si je le rencontre...

LOUISE.

Ramenez-le de gré ou de force.

DUBOULOY.

On vous le ramènera.

LOUISE.

Alors, vous répondez de tout?

DUBOULOY.

Permettez...

LOUISE.

Pardon, j'en use sans façons avec vous; mais je cours annoncer à Charlotte que je vous ai vu, et que vous allez vous mettre en quête de M. de Saint-Herem.

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE V.

DUBOULOY *seul, puis* ROGER.

DUBOULOY.

Un instant! un instant! je réponds de tout... je n'ai pas dit un mot de cela, moi... J'ai dit que je le rattraperais probablement, et que je le ramènerais peut-être. Et encore, le ramener... il faudrait pour cela retourner à l'hôtel; et cet officier qui l'attend de la part du roi... tout cela m'inquiète. (*On soulève la jalousie.*) Et qu'est-ce que c'est que cela?

ROGER.

Dubouloy!

DUBOULOY.

Ah! mon ami, c'est toi, toi ici?

ROGER.

Oui, sommes-nous seuls?

DUBOULOY.

Tout à fait seuls.

ROGER.

Ces dames...

DUBOULOY.

Là-bas, dans l'autre appartement.

ROGER.

Bien! le moment est venu où j'ai besoin de toi, il faut que tu m'aides.

DUBOULOY.

Mais attends donc que je te dise...

ROGER.

Silence! je n'ai qu'un instant. Elles peuvent revenir, et si l'une ou l'autre m'apercevait, tout serait perdu.

DUBOULOY.

Mais au contraire, tout serait...

ROGER.

Tais-toi, il y a une voiture attelée dans la ruelle, derrière le jardin; les murs sont bas, j'ai sauté par-dessus. Ce soir j'enlève Charlotte.

DUBOULOY.

Inutile d'enlever, mon ami, inutile.

ROGER.

Comment cela?

DUBOULOY.

Mais on se repent, on ne demande pas mieux que de te recevoir... on t'ouvre les portes; entre et prends un fauteuil; tu es ici comme chez toi.

ROGER.

Se pourrait-il?

DUBOULOY.

Oui, mon cher.

ROGER.

Chut! Quel est ce bruit?

DUBOULOY.

Une voiture... le roi en descend.

ROGER.

Le roi!... et tu m'as dit qu'on se repentait... que je pouvais rester... on s'est donc imaginé que je jouerais le rôle de mari complaisant!... eh bien! oui, je reste... et c'est toi qui prépare tout!

DUBOULOY.

Ainsi?...

ROGER.

Ainsi mon projet subsiste... A minuit entre dans le jardin, tu frappes trois coups dans les mains et nous enlevons.

DUBOULOY.

Pardon, mon ami, tu enlèves, toi, mais entendons-nous bien auparavant .. Je ne consens à t'aider à enlever qu'à la condition que je n'enlève pas, moi. C'est à prendre ou à laisser.

ROGER.

Bien! bien!

DUBOULOY.

Voici le roi.

ROGER.

Où me cacher?... Ah! ce cabinet... A merveille, je ne perdrai pas un mot de tout ce qui se dira...

UN VALET.

M. le comte de Mauléon.

DUBOULOY.

Mais va donc, malheureux! (*Saint-Herem entre dans le cabinet, Dubouloy revient sur le devant de la scène.*)

SCÈNE VI.

DUBOULOY, LE ROI, LE VALET.

LE VALET.

Je vais prévenir ces dames que M. le comte...

LE ROI.

Très-bien, très-bien; d'ailleurs vous me laissez une excellente compagnie.

DUBOULOY.

Sire, Votre Majesté est véritablement trop bonne.

LE ROI.

Non, d'honneur, je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Dubouloy; je voulais envoyer chez vous.

DUBOULOY.

Chez moi! (*A part.*) Diable!

LE ROI.

Comme chez Saint-Herem, votre ami...

DUBOULOY.

Mon ami?... Oh! oh! depuis quelques jours nous sommes en froid...nous nous voyons beaucoup moins.

LE ROI.

Oui, j'avais aussi une nouvelle à vous annoncer... mais j'ai réfléchi... c'est une autre personne qui se chargera de vous l'apporter.

DUBOULOY, *à part.*

C'est cela, en rentrant chez moi, je trouverai aussi quelque officier... ou plutôt, comme on ne se gêne pas avec moi, un simple sergent!...

LE ROI.

Vous disiez?...

DUBOULOY.

Rien, sire; je disais que j'étais on ne peut plus reconnaissant... (*A part.*) Saint-Herem a raison, il n'y a qu'une prompte fuite...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Oh! sire, j'espère que Votre Majesté m'excusera...

LE ROI.

Comment donc! mais j'ai trouvé M. Dubouloy qui m'a fait à merveille les honneurs de la maison... Je vous félicite, madame, il me paraît qu'un heureux rapprochement...

LOUISE.

Plaît-il, sire?

DUBOULOY.

Sire, avec le congé de Votre Majesté...

LE ROI.

Faites, monsieur, faites.

LOUISE.

Monsieur...

DUBOULOY.

Madame...

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE ROI.

LE ROI.

Ah çà! mais dites-moi donc: il me semble que c'est un traité de paix plus difficile à conclure que celui des Pyrénées?

LOUISE.

Oh! ne m'en parlez pas, sire, c'est de l'aversion.

LE ROI.

Que je me suis chargé déjà de changer en reconnaissance... Tenez, madame.

LOUISE.

Qu'est-ce que cela ?

LE ROI.

Vous le verrez en allant dire à Mme de Saint-Herem que je l'attends.

LOUISE.

La voilà, sire.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Votre Majesté me pardonnera si j'ai tardé...

LE ROI.

Comment donc, madame, vous savez bien que ce n'est point le roi qui vient chez vous... mais le plus dévoué et le plus obéissant de vos serviteurs.

CHARLOTTE.

Vous permettez que je dise un mot à Louise?

LE ROI.

Oh! faites, madame.

CHARLOTTE, *bas.*

Voilà la lettre.

LOUISE.

Mais, puisque j'ai vu M. Dubouloy.

CHARLOTTE.

N'importe, deux personnes ont plus de chance de le rencontrer qu'une seule, va...

LOUISE.

Mais tu m'avais dit que si le roi...

CHARLOTTE.

Maintenant je ne le crains plus, va.

(*Louise sort.*)

LE ROI, *à part.*

Elle la renvoie! très-bien !

SCÈNE X.

CHARLOTTE, LE ROI, SAINT-HEREM, *caché.*

LE ROI.

Ah! madame, vous allez au-devant de mes vœux. Si vous saviez combien j'ai désiré ce moment où je me trouve enfin seul avec vous... combien je l'ai attendu avec impatience !

CHARLOTTE.

Pardon, sire, mais vous vous méprenez.

LE ROI.

Eh bien ! laissez-moi ma méprise si c'en est une, puisque cette méprise fait mon bonheur... si vous ne m'aimez pas, laissez-moi croire que vous m'aimez... si je me trompe, éclairez-moi le plus tard possible... en attendant, mes jours d'erreur auront été des jours de joie... Oui, madame, oh ! ne vous y trompez pas... ce n'est pas un sentiment passager, ce n'est pas un caprice d'un instant que vous avez éveillé dans mon cœur, non, c'est un amour profond, durable, éternel... je le sens là... Oh ! tenez, je vous aime pour la vie.

CHARLOTTE.

Sire!...

LE ROI.

Oui, pour la vie... personne ne partagera mon amour, comme personne ne partagera votre puissance, et tandis que seul je supporterai le poids du sceptre et de la couronne... ce sera vous qui commanderez, ce sera vous qui serez la seule, la véritable reine !

CHARLOTTE.

Oui, sire, oui, je conçois qu'il y ait des femmes pour lesquelles un pareil avenir soit une séduction.

LE ROI.

Eh bien ! dites un mot, madame, et cet avenir, c'est le vôtre.

CHARLOTTE.

Mais ce mot, sire, en supposant qu'il soit dans mon cœur, un obstacle puissant l'empêchera toujours de s'échapper de mes lèvres.

LE ROI.

Cet obstacle, quel est-il ? Parlez... et s'il est au pouvoir d'un homme de le combattre, s'il est dans la puissance d'un roi de le vaincre...

CHARLOTTE.

Vous ne devinez pas, sire, que toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche ?

LE ROI.

Je suis heureux, madame, d'avoir été en quelque sorte au-devant de vos désirs... Un de mes offi-

ciers attend Saint-Herem chez lui et doit me l'amener dès qu'il rentrera. Saint-Herem doit partir.

CHARLOTTE.

Un exil !

LE ROI.

Oh ! non, rassurez-vous, madame..... Une mission... Saint-Herem quittera Madrid, mais en faisant envie au plus ambitieux de mes courtisans.

CHARLOTTE.

Et Votre Majesté l'envoie...

LE ROI.

A Séville, à Cadix, à Barcelone... Peu importe, pourvu qu'il parte, n'est-ce pas ?

CHARLOTTE.

Oh ! sire, hors d'Espagne.

LE ROI.

Hors d'Espagne !... Oh ! que cette impatience me rend heureux, madame... oh ! mais croyez que je la partage, croyez que je la ressens plus vivement que vous encore, puisque je ne puis espérer m'entendre dire que je suis aimé, que du moment où il sera parti... oh ! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE.

Mais sans doute il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre ?

LE ROI, *regardant autour de lui.*

Il faut, madame... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, *lui montrant une table.*

Sire !

LE ROI, *écrivant.*

Oh ! Dieu merci, madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contre-signés d'un secrétaire d'État. Oh ! non ! madame ! non ! devant ce papier toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira ne le lira que le chapeau à la main, car il est signé du roi.

CHARLOTTE.

Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI.

Pourquoi cet ordre à vous ?

CHARLOTTE.

Vous ne comprenez pas? M. de Saint-Herem peut se présenter de nouveau chez moi : il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même ?

LE ROI.

A l'instant.

CHARLOTTE.

Je le lui fais remettre par Louise, par M. Dubouloy, par quelqu'un ; et devant cet ordre, il faut qu'il se courbe, qu'il s'humilie, il faut qu'il parte à l'instant même, sous peine de désobéir au roi, et alors, s'il désobéit, Votre Majesté aura un motif d'employer la force pour me protéger.

LE ROI.

Oh ! madame, il est donc vrai que vous m'aimez... il est donc vrai...

CHARLOTTE.

Sire, je vous le répète, tant que M. de Saint-Herem sera en Espagne, je n'ai rien dit, je ne puis rien dire... il ne faudrait pas croire à ce que je dirais...

LE ROI.

Oui. Mais dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid ?...

CHARLOTTE.

Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins, pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (*Saluant.*) Maintenant Votre Majesté permet...

LE ROI.

Vous me quittez ?

CHARLOTTE.

M. de Saint-Herem est toujours en Espagne, sire. (*Elle rentre. Au même moment Saint-Herem sort et vient se placer entre la porte et le roi.*)

LE ROI.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes !

ROGER, *à part.*

A nous deux maintenant.

LE ROI, *se retournant.*

Saint-Herem !

SCÈNE XI.

LE ROI, ROGER.

ROGER.

Oui, sire, lui-même.

LE ROI, *à part.*

Elle avait raison; car il s'est bien hâté de revenir. (*Haut.*) Vous venez à propos... monsieur; j'allais vous faire chercher.

ROGER.

Je suis heureux que le hasard épargne à Votre Majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi?

LE ROI.

Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisirs; un roi n'est pas toujours maître de sa volonté; il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER.

Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI.

Trop tard?

ROGER.

Oui, et je la refuse.

LE ROI.

Comment! quand vous-même, hier, au bal?...

ROGER.

C'est que j'ai pénétré certain secret, qui, pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI.

Et ce secret, quel est-il? peut-on le savoir?

ROGER.

Oh! parfaitement, sire.

LE ROI.

Dites-le donc, monsieur.

ROGER.

C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI.

Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle?

ROGER.

Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI.

Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur; ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait donc que réparer votre injustice.

ROGER.

C'est un soin dont je me charge moi-même; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût-ce même...

LE ROI.

Achevez...

ROGER.

Même contre vous, sire.

LE ROI.

Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi?

ROGER.

Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que Sa Majesté le roi Louis XIV.

LE ROI.

Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER.

Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI.

Sortez, monsieur, sortez!

ROGER.

Sire! votre aïeul Henri IV aurait dit: *Sortons!*

LE ROI.

C'est bien, monsieur! Dans un quart d'heure vous aurez quitté Madrid, et dans trois jours l'Espagne.

ROGER.

Et si je refuse d'obéir à cet ordre?

LE ROI.

Dans vingt minutes vous serez conduit à la forteresse. (*Il sort.*)

ROGER.

Eh bien! Votre Majesté saura où me faire arrêter, alors; je reste ici; j'attends.

SCÈNE XII.

ROGER, *puis* CHARLOTTE.

ROGER, *seul.*

Oui, oui, ici, sous ses yeux; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence! nous verrons... (*Charlotte paraît.*) Ah! venez, madame, venez.

CHARLOTTE.

Ah! monsieur, vous voilà enfin.

ROGER.

Oui, me voilà; mais soyez heureuse. Je ne vous lasserai plus de mes instances, je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites : vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE.

Débarrassée de vous... Oh! mais attendez donc avant de m'accuser.

ROGER.

Oh! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous liait, brisé; le mari vous importunait, chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte... Exilé!...

CHARLOTTE.

Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER.

Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE.

Malheureux!

ROGER.

Oh! mais, attendez... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi!

CHARLOTTE.

Provoqué, insulté le roi! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut fuir.

ROGER.

Fuir! quitter Madrid!... Vous quitter!

CHARLOTTE.

Non; mais fuir ensemble.

ROGER.

Que dites-vous?

CHARLOTTE.

Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi; je dis que vous une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été vous rejoindre, fût-ce au bout du monde! Je dis que cette rupture était une feinte, ce bref de Rome un mensonge, mon indifférence un calcul. Je suis toujours votre femme, je vous aime, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, et comme le devoir d'une femme qui aime son mari est de le suivre partout, même en exil, je suis prête à vous suivre. Prenez-moi donc, monsieur, et emmenez-moi où vous voudrez. Me voilà, monsieur, me voilà!

ROGER.

Oh! laissez-moi vous demander pardon à genoux!... Maintenant, vienne le roi, je l'attends, je le brave, je suis aimé! je suis aimé!...

CHARLOTTE.

Oh! j'espère qu'il pardonnera. Une plus longue dissimulation m'était impossible. Je lui ai écrit, je lui ai tout avoué; j'ai fait un appel à son cœur, à sa générosité. Comme il sortait d'ici, ma lettre lui a été remise.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant par la fenêtre.*

Eh bien! mon ami, tu es donc sourd? depuis une heure je fais le signal convenu, et tu ne réponds pas.

ROGER.

Oh! Dubouloy! elle m'aime!... elle m'aime!... elle m'a toujours aimé!

DUBOULOY.

Alors il paraît que l'enlèvement se fera sans difficulté...

CHARLOTTE.

Comment?

ROGER.

Oui, j'avais pénétré ici dans l'intention de vous enlever. Une voiture est là dans la ruelle...

CHARLOTTE.

Alors, alors partons...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Charlotte! Charlotte! Oh! mon Dieu!

CHARLOTTE.

Qu'as-tu?

LOUISE.

Des alguazils, des soldats, toutes les issues gardées...

CHARLOTTE.

Que faire ?... fuyons !

DUBOULOY, *indiquant la fenêtre.*

Par ici...

ROGER.

Il n'est plus temps !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Lequel de vous deux, messieurs, est le vicomte de Saint-Herem?

ROGER.

C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER.

J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne.

ROGER.

Il suffit.

CHARLOTTE, *à l'officier.*

Un instant, monsieur, attendez ; de qui est l'ordre que vous avez ?

L'OFFICIER.

De l'alcade mayor, madame.

CHARLOTTE.

Cet ordre est nul; en voici un de Sa Majesté, qui prescrit à M. de Saint-Herem de partir sur-le-champ pour La Haye.

L'OFFICIER.

Il m'est enjoint, madame, de retirer cet ordre de vos mains (*mouvement général*), et de vous remettre celui-ci.

CHARLOTTE.

Du roi! (*Elle lit.*) « Après avoir trahi tous ses devoirs d'époux, après avoir manqué au respect qu'il devait à une tête couronnée, M. de Saint-Herem peut et doit s'attendre à une justice prompte et à une punition terrible! » (*S'interrompant.*) Ah! mon Dieu! « Mais le châtiment atteindrait une personne qui, elle aussi, fut offensée par lui, et cependant a demandé sa grâce; pour elle, pour elle seule, qu'il soit donc fait comme elle le désire, mais que M. et Mme de Saint-Herem quittent à l'instant même l'Espagne, et que l'officier chargé de cet ordre les conduise jusqu'à la frontière... L'ami oublie, le roi pardonne!

« Moi, le Roi. »

CHARLOTTE.

Oh! je le savais bien!... (*A l'officier.*) Nous vous suivons, monsieur, nous partons... Viens, Louise, viens.

DUBOULOY.

Un instant, un instant. La voiture ne contient que trois places, ainsi, madame...

LOUISE.

J'en suis vraiment désolée! Moi aussi j'avais hâte de remettre moi-même à votre père...

DUBOULOY.

A mon père?

LOUISE.

Ce brevet de baron.

DUBOULOY.

Un brevet de baron pour moi?...

LOUISE.

Pour vous!... mais puisque...

(*Elle s'apprête à le déchirer.*)

DUBOULOY.

Diable! c'est bien différent... attendez...

LOUISE.

Il n'y a place que pour trois...

DUBOULOY.

Je peux monter sur le siége.

ASCANIO.

ASCANIO.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LA RUE ET L'ATELIER.

C'était le 10 juillet de l'an de grâce 1540, à quatre heures de relevée, à Paris, dans l'enceinte de l'Université, à l'entrée de l'église des Grands-Augustins, près du bénitier, auprès de la porte.

Un grand et beau jeune homme au teint brun, aux longs cheveux et aux grands yeux noirs, vêtu avec une simplicité pleine d'élégance et portant pour toute arme un petit poignard au manche merveilleusement ciselé, était là debout, et, par pieuse humilité sans doute, n'avait pas bougé de cette place pendant tout le temps qu'avaient duré les vêpres; le front courbé et dans l'attitude d'une dévote contemplation, il murmurait tout bas je ne sais quelles paroles, ses prières assurément, car il parlait si bas qu'il n'y avait que lui et Dieu qui pouvaient savoir ce qu'il disait; mais cependant, comme l'office tirait à sa fin, il releva la tête, et ses plus proches voisins purent entendre ces mots prononcés à demi-voix :

« Que ces moines français psalmodient donc abominablement! ne pourraient-ils mieux chanter devant elle, qui doit être habituée à entendre chanter les anges? Ah! ce n'est point malheureux, voici les vêpres achevées. Mon Dieu! mon Dieu! faites qu'aujourd'hui je sois plus heureux que dimanche dernier, et qu'elle lève au moins les yeux sur moi! »

Cette dernière prière n'est véritablement point maladroite; car si celle à qui elle est adressée lève les yeux sur celui qui la lui adresse, elle apercevra la plus adorable tête d'adolescent qu'elle ait jamais rêvée, en lisant ces belles fables mythologiques, si fort à la mode à cette époque, grâce aux belles poésies de maître Clément Marot, et dans lesquelles sont racontées les amours de Psyché et la mort de Narcisse. En effet, et comme nous l'avons dit, sous son costume simple et de couleur sombre, le jeune homme que nous venons de mettre en scène est d'une beauté remarquable et d'une élégance suprême : il a en outre dans le sourire une douceur et une grâce infinies, et son regard, qui n'ose pas encore être hardi, est du moins le plus passionné que puissent lancer deux grands yeux de dix-huit ans.

Cependant au bruit des chaises qui annoncent la fin de l'office, notre amoureux (car aux quelques paroles qu'il a prononcées, le lecteur a pu reconnaître qu'il avait droit à ce titre), notre amoureux, dis-je, se retira un peu à l'écart et regarda passer la foule qui s'écoulait en silence et qui se composait de graves marguilliers, de respectables matrones devenues discrètes et de fillettes avenantes. Mais ce n'était pas pour tout cela que le beau jeune homme était venu,

car son regard ne s'anima, car il ne s'avança avec empressement que lorsqu'il vit s'approcher une jeune fille vêtue de blanc qu'accompagnait une duègne, mais une duègne de bonne maison, et qui paraissait savoir son monde, une duègne assez jeune, assez réjouie, et d'aspect peu barbare, ma foi. Quand ces deux dames s'approchèrent du bénitier, notre jeune homme prit de l'eau bénite et leur en présenta galamment.

La duègne fit le plus gracieux des sourires, la plus reconnaissante des révérences, toucha les doigts du jeune homme, et, à son grand désappointement, offrit elle-même à sa compagne cette eau bénite de seconde main, laquelle compagne, malgré la fervente prière dont elle avait été l'objet quelques minutes auparavant, tint constamment ses yeux baissés, preuve qu'elle savait que le beau jeune homme était là, si bien que lorsqu'elle se fut éloignée, le beau jeune homme frappa du pied en murmurant : « Allons, elle ne m'a pas encore vu cette fois-ci. » Preuve que le beau jeune homme, ainsi que nous croyons l'avoir dit, n'avait guère plus de dix-huit ans.

Mais le premier moment de dépit passé, notre inconnu se hâta de descendre les marches de l'église, et voyant qu'après avoir abaissé son voile et donné le bras à sa suivante, la jolie distraite avait pris à droite, il se hâta de prendre à droite, en remarquant d'ailleurs que c'était précisément son chemin. La jeune fille suivit le quai jusqu'au pont Saint-Michel et prit le pont Saint-Michel : c'était encore le chemin de notre inconnu. Elle traversa ensuite la rue de la Barillerie et le pont au Change. Or, comme c'était toujours le chemin de notre inconnu, notre inconnu la suivit comme son ombre.

L'ombre de toute jolie fille, c'est un amoureux.

Mais, hélas! à la hauteur du Grand-Châtelet, ce bel astre dont notre inconnu s'était fait le satellite s'éclipsa subitement : le guichet de la prison royale s'ouvrit comme de lui-même aussitôt que la duègne y eut frappé, et se referma aussitôt.

Le jeune homme demeura interdit un instant ; mais comme c'était un garçon fort décidé quand il n'y avait plus là une jolie fille pour lui ôter sa résolution, il eut bientôt pris son parti.

Un sergent d'armes, la pique sur l'épaule, se promenait gravement devant la porte du Châtelet. Notre jeune inconnu fit comme cette digne sentinelle, et après s'être éloigné à quelque distance pour ne pas être remarqué, mais non pas assez loin pour perdre la porte de vue, il commença héroïquement sa faction amoureuse.

Si le lecteur a monté une faction quelconque dans sa vie, il a dû remarquer qu'un des moyens les plus sûrs d'abréger cet exercice est de se parler à soi-même. Or, sans doute notre jeune homme était habitué aux factions, car à peine avait-il commencé la sienne qu'il s'adressa le monologue suivant :

« Ce n'est point là assurément qu'elle demeure. Ce matin après la messe et ces deux derniers dimanches, je n'ai osé la suivre que des yeux. Niais que j'étais! Elle ne prenait pas le quai à droite, mais à gauche et du côté de la porte de Nesle et du Pré-aux-Clercs. Que diable vient-elle faire au Châtelet? Voyons. Visiter un prisonnier, peut-être son frère. Pauvre jeune fille! Elle doit bien souffrir alors, car sans doute elle est aussi bonne qu'elle est belle. Pardieu! j'ai grande envie de l'aborder, moi, de lui demander franchement ce qui en est, et de lui offrir mes services. Si c'est son frère, je confie la chose au patron et je lui demande conseil. Quand on s'est évadé du château Saint-Ange, comme lui, on sait de quelle manière on sort de prison. C'est donc dit, je sauve le frère. Après un pareil service à lui rendu, le frère devient mon ami à la vie à la mort. Il me demande à son tour ce qu'il peut faire pour moi qui ai tant fait pour lui. Je lui avoue que j'aime sa sœur. Il me présente à elle, je tombe à ses genoux, et nous verrons bien alors si elle ne lève pas les yeux. »

Une fois lancé sur une pareille voie, on comprend combien l'esprit d'un amoureux fait de chemin sans s'arrêter ; aussi notre jeune homme fut-il étonné d'entendre sonner quatre heures et de voir relever la sentinelle.

Le nouveau sergent commença sa faction et le jeune homme reprit la sienne. Le moyen lui avait trop bien réussi pour ne pas continuer d'en faire usage, aussi reprit-il sur un texte non moins fécond que le premier :

« Qu'elle est belle! quelle grâce dans les gestes! quelle pudeur dans ses mouvements! quelle pureté dans ses lignes! Il n'y a dans le monde entier que le grand Léonard de Vinci ou le divin Raphaël qui eussent été dignes de reproduire l'image de cette blanche et chaste créature ; encore eût-il fallu que ce fût au plus beau de leur talent. Oh! que ne suis-je peintre, mon Dieu! au lieu d'être ciseleur, sta-

tuaire, émailleur, orfévre ! Si j'étais peintre, d'abord je n'aurais pas besoin de l'avoir devant les yeux pour faire son portrait. Je verrais sans cesse ses grands yeux bleus, ses beaux cheveux blonds, son teint si blanc, sa taille si fine. Si j'étais peintre, je la mettrais dans tous mes tableaux, comme faisait Sanzio pour la Fornarine, et André del Sarto pour la Lucrèce. Et quelle différence entre elle et la Lucrèce et la Fornarine ! c'est-à-dire que ni l'une ni l'autre ne sont dignes de dénouer les cordons de ses souliers. D'abord, la Fornarine... »

Le jeune homme n'était pas au bout de ses comparaisons, toutes à l'avantage, comme on le comprend bien, de sa maîtresse, lorsque l'heure sonna.

On releva la seconde sentinelle.

« Six heures ! C'est étrange comme le temps passe vite ! murmura le jeune homme, et s'il passe ainsi à l'attendre, comment doit-il donc passer près d'elle ? Oh ! près d'elle, il n'y a plus de temps, c'est le paradis. Si j'étais près d'elle, je la regarderais, et les heures, les jours, les mois, la vie, passeraient ainsi ! Quelle heureuse vie serait celle-là, mon Dieu ! »

Et le jeune homme resta en extase, car devant ses yeux d'artiste, sa maîtresse, quoique absente, passa en réalité.

On releva la troisième sentinelle.

Huit heures sonnaient à toutes les paroisses, et l'ombre commençait à descendre, car tout nous autorise à penser qu'il y a trois cents ans la brune se faisait en juillet vers huit heures, absolument comme de nos jours ; mais ce qui étonnera davantage peut-être, c'est la fabuleuse persévérance des amants du XVIe siècle. Tout était puissant alors, et les âmes jeunes et vigoureuses ne s'arrêtaient pas plus à moitié chemin en amour qu'en art et en guerre.

Du reste, la patience du jeune artiste, car maintenant nous connaissons sa profession, fut enfin récompensée quand il vit la porte du Châtelet se rouvrir pour la vingtième fois, mais cette fois pour donner passage à celle qu'il attendait. La même matrone était toujours à ses côtés, et, de plus, deux hoquetons aux armes de la prévôté l'escortaient à dix pas.

On reprit le chemin qu'on avait fait quatre heures auparavant, à savoir le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel et les quais ; seulement on dépassa les Augustins, et à trois cents pas de là, dans une encoignure, on s'arrêta devant une énorme porte à côté de laquelle se trouvait une autre petite porte de service. La duègne y frappa ; le portier vint ouvrir. Les deux hoquetons, après un profond salut, reprirent la route du Châtelet, et notre artiste se retrouva une seconde fois immobile devant une porte close.

Il y serait probablement resté jusqu'au lendemain, car il avait commencé la quatrième série de ses rêves. Mais le hasard voulut qu'un passant quelque peu aviné vînt donner de la tête contre lui.

« Hé ! l'ami, dit le passant, sans indiscrétion, êtes-vous un homme ou une borne ? Si vous êtes une borne, vous êtes dans votre droit et je vous respecte ; si vous êtes un homme, gare, que je passe !

— Excusez, reprit le jeune homme distrait, mais je suis étranger à la bonne ville de Paris, et...

— Oh ! c'est autre chose, alors ; le Français est hospitalier, c'est moi qui vous demande pardon ; vous êtes étranger, c'est bien. Puisque vous m'avez dit qui vous étiez, il est juste que je vous dise qui je suis. Je suis écolier et je m'appelle...

— Pardon, interrompit le jeune artiste, mais avant de savoir qui vous êtes, je voudrais bien savoir où je suis.

— Porte de Nesle, mon cher ami, et voici l'hôtel de Nesle, dit l'écolier en montrant des yeux la grande porte que l'étranger n'avait pas quittée du regard.

— Fort bien, et pour aller rue Saint-Martin, où je demeure, dit notre amoureux, pour dire quelque chose, et espérant qu'il se débarrasserait de son compagnon, par où faut-il que je passe ?

— Rue Saint-Martin, dites-vous ? Venez avec moi, je vous accompagnerai, c'est justement ma route, et au pont Saint-Michel je vous indiquerai votre chemin. Je vous dirai donc que je suis écolier, que je reviens du Pré-aux-Clercs et que je m'appelle...

— Savez-vous à qui il appartient, l'hôtel de Nesle ? demanda le jeune inconnu.

— Tiens ! est-ce qu'on ne sait pas son Université ! L'hôtel de Nesle, jeune homme, appartient au roi notre sire, et est présentement aux mains du prévôt de Paris, Robert d'Estourville.

— Comment ! c'est là que demeure le prévôt de Paris ? s'écria l'étranger.

— Je ne vous ai dit en rien que le prévôt de Paris demeurât là, mon fils, reprit l'écolier ; le prévôt de Paris demeure au Grand-Châtelet.

— Ah ! au Grand-Châtelet ! Alors, c'est cela. Mais comment se fait-il que le prévôt demeure au Grand-Châtelet et que le roi lui laisse l'hôtel de Nesle ?

— Voici l'histoire : Le roi, voyez-vous, avait

jadis donné l'hôtel de Nesle à notre bailli, homme extrêmement vénérable, qui gardait les priviléges et jugeait les procès de l'Université de la façon la plus paternelle : superbe fonction ! Par malheur, cet excellent bailli était si juste, si juste... pour nous, qu'on a aboli sa charge depuis deux ans, sous prétexte qu'il dormait aux audiences, comme si *bailli* ne dérivait pas de *bâiller*. Sa charge donc étant supprimée, on a rendu au prévôt de Paris le soin de protéger l'Université. Beau protecteur par ma foi ! si nous ne savions pas nous protéger nous-mêmes ! Or, mondit prévôt, tu me suis, mon enfant? mondit prévôt, qui est fort rapace, a jugé que, puisqu'il succédait à l'office du bailli, il devait hériter en même temps de ses propriétés, et il a tout doucement pris possession du Grand et du Petit-Nesle, avec la protection de Mme d'Étampes.

— Et cependant, d'après ce que vous me dites, il ne l'occupe pas.

— Pas le moins du monde, le ladre, et pourtant je crois qu'il loge une fille ou nièce à lui, le vieux Cassandre, une belle enfant qu'on appelle Colombe ou Colombine, je ne sais plus bien, et qu'il tient enfermée dans un coin du Petit-Nesle.

— Ah ! vraiment, fit l'artiste, qui respirait à peine, car pour la première fois il entendait prononcer le nom de sa maîtresse ; cette usurpation me paraît un abus criant. Comment ! cet immense hôtel pour loger une jeune fille seule avec une duègne?

— Et d'où viens-tu donc, ô étranger ! pour ne pas savoir que c'est un abus tout naturel, que nous autres pauvres clercs habitions à six un méchant taudis, pendant qu'un grand seigneur abandonne aux orties cette immense propriété avec ses jardins, ses préaux, son jeu de paume?

— Ah ! il y a un jeu de paume?

— Magnifique ! mon fils, magnifique !

— Mais en définitive, c'est la propriété du roi François Ier, cet hôtel de Nesle?

— Sans doute ; mais qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse de sa propriété, le roi François Ier?

— Qu'il la donne à d'autres, puisque le prévôt ne l'habite pas.

— Eh bien ! fais-la-lui demander pour toi, alors.

— Pourquoi pas? Aimez-vous le jeu de paume, vous?

— J'en raffole.

— Je vous invite alors à venir faire une partie avec moi dimanche prochain.

— Où cela?

— Dans l'hôtel de Nesle.

— Tope, monseigneur le grand maître des châteaux royaux. Ah çà ! il est bon que tu saches mon nom, au moins ; je m'appelle... »

Mais comme l'étranger savait ce qu'il voulait savoir et que le reste l'inquiétait probablement fort peu, il n'entendit pas un mot de l'histoire de son ami, qui lui raconta pourtant en détail comme quoi il s'appelait Jacques Aubry, était écrivain en l'Université, et pour le moment il revenait du Pré-aux-Clercs, où il avait eu un rendez-vous avec la femme de son tailleur ; comme quoi celle-ci, retenue sans doute par son indigne époux, n'était pas venue ; comme quoi il s'était consolé de l'absence de Simonne en buvant du vin de Surènes, et comme quoi enfin il allait retirer sa pratique à l'indélicat marchand d'habits, qui lui faisait faire le pied de grue et le contraignait de s'enivrer, ce qui était contre toutes ses habitudes.

Quand les deux jeunes gens furent arrivés à la rue de La Harpe, Jacques Aubry indiqua à notre inconnu son chemin, que celui-ci savait mieux que lui ; puis ils se donnèrent rendez-vous pour le dimanche suivant, à midi, à la porte de Nesle, et se séparèrent, l'un chantant et l'autre rêvant.

Et celui qui rêvait avait matière à rêver, car il en avait plus appris dans cette journée que pendant les trois semaines précédentes.

Il avait appris que celle qu'il aimait habitait le Petit Nesle, qu'elle était fille du prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, et qu'elle s'appelait Colombe. Comme on le voit, il n'avait pas perdu sa journée.

Et tout en rêvant, il s'enfonça dans la rue Saint-Martin et s'arrêta devant une maison de belle apparence, au-dessus de la porte de laquelle étaient sculptées les armes du cardinal de Ferrare. Il frappa trois coups.

« Qui est là? demanda de l'intérieur et après quelques secondes d'attente une voix fraîche, jeune et sonore.

— Moi, dame Catherine, répondit l'inconnu.

— Qui, vous?

— Ascanio.

— Ah ! enfin. »

La porte s'ouvrit et Ascanio entra.

Une jolie fille de dix-huit à vingt ans, un peu brune, un peu petite, un peu vive, mais admira-

blement bien faite, reçut le vagabond avec mille transports de joie. « Le voilà, le déserteur! le voilà! » s'écria-t-elle, et elle courut ou plutôt elle bondit devant lui pour l'annoncer, éteignant la lampe qu'elle portait et laissant ouverte la porte de la rue, qu'Ascanio, beaucoup moins écervelé qu'elle, prit soin de refermer.

Le jeune homme, malgré l'obscurité où le laissait la précipitation de dame Catherine, traversa d'un pas sûr une assez vaste cour, où une bordure d'herbe encadrait chaque pavé et que dominaient de leur masse sombre de grands bâtiments d'aspect sévère. C'était bien, au reste, la demeure austère et humide d'un cardinal, quoique depuis longtemps son maître ne l'habitât plus. Ascanio franchit lestement un perron aux marches vertes de mousse et entra dans une immense salle, la seule de la maison qui fût éclairée, une espèce de réfectoire monacal, triste, noir et nu d'ordinaire, mais depuis deux mois brillant, vivant, chantant.

Depuis deux mois, en effet, dans cette froide et colossale cellule se remuait, travaillait, riait tout un monde d'activité et de bonne humeur; depuis deux mois, dix établis, deux enclumes, et au fond une forge improvisée, avaient rapetissé l'énorme chambre; des dessins, des modèles, des planches chargées de pinces, de marteaux et de limes; des faisceaux d'épées aux poignées ciselées merveilleusement et aux lames découpées à jour; des trophées de casques, de cuirasses et de boucliers damasquinés en or, sur lesquels ressortaient en bosse les amours des dieux et des déesses, comme si l'on eût voulu faire oublier, par les sujets qu'ils représentaient, l'usage auquel ils étaient destinés, avaient habillé les murailles grisâtres: le soleil avait pu largement entrer par les fenêtres toutes grandes ouvertes, et l'air s'était égayé aux chansons des travailleurs alertes et bons vivants.

Le réfectoire d'un cardinal était devenu l'atelier d'un orfèvre.

Pourtant, pendant cette soirée du 10 juillet 1540, la sainteté du dimanche avait momentanément rendu à la salle désennuyée la tranquillité où elle avait langui durant un siècle. Mais une table en désordre sur laquelle se voyaient les restes d'un excellent souper éclairés par une lampe que l'on eût crue dérobée aux fouilles de Pompéia, tant sa forme était à la fois élégante et pure, attestait que si les habitants temporaires de la maison du cardinal aimaient parfois le repos, ils n'étaient nullement partisans du jeûne.

Quand Ascanio entra, quatre personnes se trouvaient dans l'atelier.

Ces quatre personnes étaient : une vieille servante qui desservait, Catherine qui rallumait la lampe, un jeune homme qui dessinait dans un coin et qui attendait cette lampe, que Catherine avait enlevée de devant lui, pour continuer à dessiner, et le maître debout, les bras croisés et appuyé contre la forge.

C'est le dernier qu'eût aperçu tout d'abord quiconque fût entré dans l'atelier.

En effet, je ne sais quelle vie et quelle puissance émanaient de ce personnage étrange et attiraient l'attention même de ceux qui eussent voulu la lui refuser. C'était un homme maigre, grand, vigoureux, de quarante ans à peu près; mais il faudrait le ciseau de Michel-Ange ou le pinceau de Ribeira pour retracer ce profil fin et énergique, ou pour peindre ce teint brun et animé, pour rendre enfin tout cet air hardi et comme royal. Son front élevé s'ombrageait de sourcils prompts à se froncer; son regard net, franc et incisif, jetait parfois des éclairs sublimes; son sourire plein de bonté et de clémence, mais avec des plis quelque peu railleurs, vous charmait et vous intimidait en même temps : de sa main, par un geste qui lui était familier, il caressait sa barbe et ses moustaches noires; cette main n'était pas précisément petite, mais nerveuse, souple, allongée, industrieuse, serrant bien, et avec tout cela fine, aristocrate, élégante, et enfin dans sa façon de regarder, de parler, de tourner la tête, dans ses gestes vifs, expressifs sans être heurtés, jusque dans l'attitude nonchalante qu'il avait prise quand Ascanio entra, la force se faisait sentir : le lion au repos n'en était pas moins le lion.

Quant à Catherine et à l'apprenti qui dessinait, ils formaient entre eux le contraste le plus singulier. Celui-ci, sombre, taciturne, au front étroit et déjà ridé, aux yeux à demi clos, aux lèvres serrées; celle-là, gaie comme un oiseau, épanouie comme une fleur, et dont les paupières laissaient toujours voir l'œil le plus malin, dont la bouche rieuse montrait sans cesse les dents les plus blanches. L'apprenti, enfoncé dans un coin, lent et langoureux, semblait économiser ses mouvements. Catherine allait, tournait, virait, ne restant jamais une seconde en place, tant la vie débordait en elle, tant cette organisation

jeune et vivace avait besoin de mouvements à défaut d'émotions.

Aussi était-ce le lutin de la maison, une vraie alouette par la vivacité et par son petit cri vif et clair, menant enfin avec assez de prestesse, d'abandon et d'imprévoyance cette vie dans laquelle elle entrait à peine, pour justifier parfaitement le surnom de *Scozzone* que le maître lui avait donné et qui, en italien, signifiait alors et signifie encore aujourd'hui quelque chose comme *casse-cou*. Du reste, pleine de gentillesse et de grâce, dans toute cette pétulance d'enfant, Scozzone était l'âme de l'atelier; quand elle chantait, on faisait silence; quand elle riait, on riait avec elle; quand elle ordonnait, on obéissait, et cela sans mot dire, son caprice ou sa fantaisie n'étant pas d'ailleurs ordinairement fort exigeant; et puis elle était si franchement et si naïvement heureuse, qu'elle répandait sa bonne humeur autour d'elle et qu'on se sentait joyeux de la voir joyeuse.

Pour son histoire, c'est une vieille histoire sur laquelle nous reviendrons peut-être. Orpheline et sortie du peuple, on avait abandonné son enfance à l'aventure; mais Dieu la protégea. Destinée à être un plaisir pour tous, elle rencontra un homme pour qui elle devint un bonheur.

Ces nouveaux personnages posés, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

« Ah çà! d'où arrives-tu, coureur? dit le maître à Ascanio.

— D'où j'arrive? j'arrive de courir pour vous, maître.

— Depuis le matin?

— Depuis le matin.

— Dis plutôt que tu te seras mis en quête de quelque aventure.

— Quelle aventure voulez-vous que je poursuive, maître? murmura Ascanio.

— Que sais-je, moi?

— Eh bien! quand cela serait, voyez le grand mal! dit Scozzone. D'ailleurs il est assez joli garçon, s'il ne court pas après les aventures, pour que les aventures courent après lui.

— Scozzone! interrompit le maître en fronçant le sourcil.

— Allons, allons, n'allez-vous pas être jaloux de celui-ci encore, pauvre cher enfant! » Et elle releva le menton d'Ascanio avec la main. « Eh bien! il ne manquerait plus que cela. Mais, Jésus! comme vous êtes pâle! Est-ce que vous n'auriez pas soupé, monsieur le vagabond?

— Tiens, non, s'écria Ascanio; je l'ai oublié.

— Oh! alors je me range à l'avis du maître: il a oublié qu'il n'avait pas soupé, décidément il est amoureux. Ruberta! Ruberta! vite, vite à souper à messire Ascanio. »

La servante apporta d'excellents reliefs, sur lesquels se précipita notre jeune homme, lequel, après ses stations en plein air, avait bien le droit d'avoir faim.

Scozzone et le maître le regardaient en souriant, l'une avec une affection fraternelle, l'autre avec une tendresse de père. Quant au travailleur du coin, il avait levé la tête au moment où Ascanio était entré; mais aussitôt que Scozzone avait replacé devant lui la lampe qu'elle avait prise pour aller ouvrir la porte, il avait de nouveau abaissé la tête sur son ouvrage.

« Je vous disais donc, maître, que c'était pour vous que j'avais couru toute la journée, reprit Ascanio, s'apercevant de l'attention maligne que lui accordaient le maître et Scozzone, et désirant mener la conversation sur un autre chapitre que celui de ses amours.

— Et comment as-tu couru pour moi toute la journée? Voyons.

— Oui; n'avez-vous pas dit hier que le jour était mauvais ici et qu'il vous fallait un autre atelier?

— Sans doute.

— Eh bien! je vous en ai trouvé un, moi.

— Entends-tu, Pagolo? dit le maître en se retournant vers le travailleur.

— Plaît-il, maître? fit celui-ci en relevant une seconde fois la tête.

— Allons, quitte donc un peu ton dessin et viens écouter cela. Il a trouvé un atelier, entends-tu?

— Pardon, maître, mais j'entendrai très-bien d'ici ce que dira mon ami Ascanio. Je voudrais terminer cette étude; il me semble que ce n'est pas un mal, quand on a religieusement accompli le dimanche ses devoirs de chrétien, d'occuper ses loisirs à quelque profitable exercice: travailler c'est prier.

— Pagolo, mon ami, dit le maître en secouant la tête et d'un ton plus triste que fâché, vous feriez mieux, croyez-moi, de travailler plus assidûment et plus courageusement dans la semaine et de vous divertir comme un bon compagnon le dimanche, au lieu de fainéanter les jours ordinaires et de vous distinguer hypocritement des autres en feignant

tant d'ardeur les jours de fête ; mais vous êtes le maître, agissez comme bon vous semble ; et toi, Ascanio, mon enfant, continua-t-il avec une voix dans laquelle il y avait un mélange infini de douceur et de tendresse, tu dis donc?...

— Je dis que je vous ai trouvé un atelier magnifique.

— Lequel?

— Connaissez-vous l'hôtel de Nesle?

— A merveille, pour avoir passé devant c'est-à-dire, car je n'y suis jamais entré.

— Mais sur l'apparence, vous plaît-il?

— Je le crois pardieu bien ; mais...

— Mais quoi?

— Mais n'est-il donc occupé par personne?

— Si fait, par M. le prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, lequel s'en est emparé sans y avoir aucun droit. D'ailleurs, pour mettre votre conscience en repos, il me semble que nous pourrions parfaitement lui laisser le Petit-Nesle, où habite quelqu'un de sa famille, je crois, et nous contenter, nous, du Grand-Nesle, avec ses cours, ses préaux, ses jeux de boule et son jeu de paume.

— Il y a un jeu de paume?

—Plus beau que celui de Santa-Croce, à Florence.

— Per Bacco! c'est mon jeu favori : tu le sais, Ascanio.

— Oui ; et puis, maître, outre cela, un emplacement superbe : de l'air partout ; et quel air! l'air de la campagne ; ce n'est pas comme dans cet affreux coin où nous moisissons et où le soleil nous oublie ; là le Pré-aux-Clercs d'un côté, la Seine de l'autre, et le roi, votre grand roi, à deux pas, dans son Louvre.

— Mais à qui est ce diable d'hôtel?

— A qui? Pardieu! au roi.

— Au roi!... Répète cette parole, mon enfant : l'hôtel de Nesle est au roi!

— En personne ; maintenant, reste à savoir s'il consentira à vous donner un logement si magnifique.

— Qui, le roi? Comment s'appelle-t-il, Ascanio?

— Mais, François Ier, que je pense.

— Ce qui veut dire que dans huit jours l'hôtel de Nesle sera ma propriété.

— Mais le prévôt de Paris se fâchera peut-être.

— Que m'importe!

— Et s'il ne veut pas lâcher ce qu'il tient?

— S'il ne veut pas! Comment m'appelle-t-on, Ascanio?

— On vous appelle Benvenuto Cellini, maître.

— Ce qui veut dire que s'il ne veut pas faire les choses de bonne volonté, ce digne prévôt, eh bien! on les lui fera faire de force. Sur ce, allons nous coucher. Demain nous reparlerons de tout cela, et comme il fera jour, nous y verrons clair. »

Et sur l'invitation du maître, chacun se retira, à l'exception de Pagolo, qui resta encore quelque temps à travailler dans son coin ; mais aussitôt qu'il jugea que chacun était au lit, l'apprenti se leva, regarda autour de lui, s'approcha de la table, se versa un grand verre de vin, qu'il avala tout d'un trait, et s'en alla se coucher à son tour.

II

UN ORFÉVRE AU XVIe SIÈCLE.

Puisque nous avons fait le portrait et que nous avons prononcé le nom de Benvenuto Cellini, que le lecteur nous permette, afin qu'il puisse entrer plus avant dans le sujet tout artistique que nous traitons, une petite digression sur cet homme étrange qui depuis deux mois habitait la France, et qui est destiné, comme on s'en doute bien, à devenir un des personnages principaux de cette histoire.

Mais auparavant disons ce que c'était qu'un orfévre au XVIe siècle.

Il y a à Florence un pont qu'on appelle le Pont-Vieux et qui est encore aujourd'hui tout chargé de maisons : ces maisons étaient des boutiques d'orfévrerie.

Mais pas d'orfévrerie comme nous l'entendons de nos jours : l'orfévrerie aujourd'hui est un métier; autrefois l'orfévrerie était un art.

Aussi rien n'était merveilleux comme ces boutiques ou plutôt comme les objets qui les garnissaient : c'étaient des coupes d'onyx arrondies, autour desquelles rampaient des queues de dragons, tandis que les têtes et les corps de ces animaux fantastiques, se dressant en face l'un de l'autre, étendaient leurs ailes azurées tout étoilées d'or, et, la gueule ouverte comme des chimères, se menaçaient avec leurs yeux de rubis. C'étaient des aiguières d'agate au pied desquelles s'enroulait un feston de lierre qui, remontant en forme d'anse, s'arrondissait bien au-dessus de son orifice, cachant au milieu de ses feuilles d'émeraude quelque merveilleux oiseau des

tropiques tout habillé d'émail, et qui semblait vivre et prêt à chanter. C'étaient des urnes de lapis-lazuli dans lesquelles se penchaient, comme pour boire, deux lézards si habilement ciselés qu'on eût cru voir les reflets changeants de leur cuirasse d'or, et qu'on eût pu penser qu'au moindre bruit ils allaient fuir et se réfugier dans quelque gerçure de la muraille. C'étaient encore des calices, des ostensoirs, des médailles de bronze, d'argent, d'or; tout cela émaillé de pierres précieuses, comme si, à cette époque, les rubis, les topazes, les escarboucles et les diamants se trouvaient en fouillant le sable des rivières ou en soulevant la poussière des chemins. C'étaient enfin des nymphes, des naïades, des dieux, des déesses, tout un Olympe resplendissant, mêlé à des crucifix, à des croix, à des Calvaires; des *Mater dolorosa* et des Vénus, des christs et des Apollons, des Jupiters lançant la foudre et des Jehovahs créant le monde; et tout cela, non-seulement habilement exécuté, mais poétiquement conçu; non-seulement admirable comme bijoux à orner le boudoir d'une femme, mais splendide comme chefs-d'œuvre à immortaliser le règne d'un roi ou le génie d'une nation.

Il est vrai que les orfévres de cette époque se nommaient Donatello, Ghiberti, Guirlandajo et Benvenuto Cellini.

Or Benvenuto Cellini a raconté lui-même dans des mémoires plus curieux que les plus curieux romans cette vie aventurière des artistes du xve et du xvie siècle, quand Titien peignit la cuirasse sur le dos, et que Michel-Ange sculptait l'épée au côté, quand Masaccio et le Dominiquin mouraient du poison, et quand Côme Ier s'enfermait pour retrouver la trempe d'un acier qui pût tailler le porphyre.

Nous ne prendrons donc pour faire connaître cet homme qu'un épisode de sa vie: celui qui le conduisit en France.

Benvenuto était à Rome, où le pape Clément VII l'avait fait appeler, et il travaillait avec passion au beau calice que Sa Sainteté lui avait commandé; mais comme il voulait mettre tous ses soins à ce précieux ouvrage, il n'avançait que bien lentement. Or Benvenuto, comme on le pense bien, avait force envieux, tant à cause des belles commandes qu'il recevait des ducs, des rois et des papes, qu'à cause du grand talent avec lequel il exécutait ces commandes. Il en résultait qu'un de ses confrères, nommé Pompeo, qui n'avait rien à faire qu'à calomnier, lui, profitait de ces retards pour le desservir tant qu'il pouvait près du pape, et cela tous les jours, sans trêve, sans relâche, tantôt tout bas, tantôt tout haut, assurant qu'il n'en finirait jamais, et que comme il était accablé de besogne, il exécutait d'autres travaux, au détriment de ceux commandés par Sa Sainteté.

Il dit et fit tant, ce digne Pompeo, qu'un jour en le voyant entrer dans sa boutique, Benvenuto Cellini jugea tout de suite à son air riant qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle.

« Eh bien! mon cher confrère, dit-il, je viens vous soulager d'une lourde obligation: Sa Sainteté a bien vu que si vous tardiez tant à lui livrer son calice, ce n'était pas faute de zèle, mais faute de temps. Elle a pensé, en conséquence, qu'il fallait débarrasser vos journées de quelque soin important, et de son propre mouvement elle vous retire la charge de graveur de la monnaie. C'est neuf pauvres ducats d'or que vous aurez par mois de moins, mais une heure par jour que vous aurez de plus. »

Benvenuto Cellini se sentit une sourde et furieuse envie de jeter le railleur par la fenêtre, mais il se contint, et Pompeo, ne voyant bouger aucun muscle de son visage, crut que le coup n'avait pas porté.

« En outre, continua-t-il, et je ne sais pourquoi, malgré tout ce que j'ai pu dire en votre faveur, Sa Sainteté vous redemande son calice tout de suite et dans l'état où il est. J'ai vraiment peur, mon cher Benvenuto, et je vous préviens de cela en ami, qu'elle n'ait l'intention de le faire achever par quelque autre.

— Oh! pour cela, non! s'écria l'orfévre, se redressant cette fois comme un homme piqué par un serpent. Mon calice est à moi comme l'office de la monnaie est au pape. Sa Sainteté n'a d'autre droit que d'exiger les cinq cents écus qu'elle m'a fait payer d'avance, et je ferai de mon travail ce que bon me semblera.

— Prenez garde, mon maître, dit Pompeo, car peut-être la prison est-elle au bout de ce refus.

— M. Pompeo, vous êtes un âne, » répondit Benvenuto Cellini.

Pompeo sortit furieux.

Le lendemain deux camerieri du saint-père vinrent trouver Benvenuto Cellini.

« Le pape nous mande vers toi, dit l'un d'eux, afin que tu nous remettes le calice ou que nous te conduisions en prison.

— Messeigneurs, répondit Benvenuto, un homme comme moi ne méritait pas moins que des archers comme vous. Menez-moi en prison, me voilà. Mais, je vous en préviens, cela n'avancera point d'un coup de burin le calice du pape. »

Et Benvenuto s'en alla avec eux chez le gouverneur, qui, ayant sans doute reçu ses instructions d'avance, l'invita à se mettre à table avec lui. Pendant tout le dîner le gouverneur engagea Benvenuto par toutes les raisons possibles à contenter le pape en lui portant son travail, lui affirmant au reste que s'il faisait cette soumission, Clément VII, tout violent et entêté qu'il était, s'apaiserait de cette seule soumission; mais Benvenuto répondit qu'il avait déjà montré six fois au saint-père son calice commencé, et que c'était tout ce que l'exigence pontificale pouvait demander de lui; que d'ailleurs il connaissait Sa Sainteté, qu'il n'y avait pas à s'y fier, et qu'elle pourrait bien profiter de ce qu'elle le tenait à sa disposition pour lui reprendre son calice et le donner à finir à quelque imbécile qui le gâterait. En revanche, il déclara de nouveau qu'il était prêt à rendre au pape les cinq cents écus qu'il lui avait avancés.

Cela dit, Benvenuto ne répondit plus à toutes les instances du gouverneur qu'en vantant son cuisinier et en exaltant ses vins.

Après le dîner, tous ses compatriotes, tous ses amis les plus chers, tous ses apprentis conduits par Ascanio vinrent le supplier de ne pas courir à sa ruine en tenant tête à Clément VII; mais Benvenuto Cellini répondit que depuis longtemps il désirait constater cette grande vérité qu'un orfévre pouvait être plus entêté qu'un pape; qu'en conséquence, comme l'occasion s'en présentait aussi belle qu'il la pouvait désirer, il ne la laisserait point échapper de peur qu'elle ne se présentât plus.

Ses compatriotes se retirèrent en haussant les épaules, ses amis en déclarant qu'il était fou, et Ascanio en pleurant.

Heureusement Pompeo n'oubliait pas Cellini, et pendant ce temps il disait au pape :

« Très-saint-père, laissez faire votre serviteur, je vais envoyer dire à cet entêté que, puisqu'il le veut absolument, il ait à faire remettre chez moi les cinq cents écus, et comme c'est un gaspilleur et un dépensier qui n'aura pas cette somme à sa disposition, il sera bien forcé de me remettre le calice. »

Clément VII trouva le moyen excellent et répondit à Pompeo d'agir comme il l'entendrait. En conséquence, le même soir, et comme on allait conduire Benvenuto Cellini à la chambre qui lui était destinée, un cameriere se présenta disant à l'orfévre que Sa Sainteté acceptait son ultimatum et désirait avoir à l'instant même les cinq cents écus ou le calice.

Benvenuto répondit qu'on n'avait qu'à le ramener à sa boutique et qu'il donnerait les cinq cents écus.

Quatre Suisses reconduisirent chez lui Benvenuto, suivi du cameriere. Arrivé dans sa chambre à coucher, Benvenuto tira une clef de sa poche, ouvrit une petite armoire en fer pratiquée dans le mur, plongea sa main dans un grand sac, en tira les cinq cents écus, et les ayant donnés au cameriere, il le mit à la porte lui et les quatre Suisses.

Ceux-ci reçurent même, il faut le dire à la louange de Benvenuto Cellini, quatre écus pour la peine qu'ils avaient prise, et ils se retirèrent en lui baisant les mains, il faut le dire à la louange des Suisses.

Le cameriere retourna aussitôt près du saint-père et lui remit les cinq cents écus, sur quoi Sa Sainteté désespérée entra dans une grande colère et se mit à injurier Pompeo.

« Va trouver toi-même mon grand ciseleur à sa boutique, animal, lui dit-il; fais-lui toutes les caresses dont ton ignorante bêtise est capable, et dis-lui que s'il consent à me faire mon calice, je lui donnerai toutes les facilités qu'il me demandera.

— Mais, Votre Sainteté, dit Pompeo, ne serait-il pas temps demain matin?

— Il est déjà trop tard ce soir, imbécile, et je ne veux pas que Benvenuto s'endorme sur sa rancune; fais donc à l'instant ce que j'ordonne, et que demain à mon lever j'aie une bonne réponse. »

Le Pompeo sortit donc du Vatican l'oreille basse, et s'en vint à la boutique de Benvenuto : elle était fermée.

Il regarda à travers le trou de la serrure, à travers les fentes de la porte, passa en revue toutes les fenêtres pour voir s'il n'y en avait pas quelqu'une d'illuminée; mais voyant que tout était sombre, il se hasarda à frapper une première fois à la porte, puis une seconde fois plus fort que la première, puis enfin une troisième fois plus fort encore que la seconde.

Alors une croisée du premier étage s'ouvrit, et Benvenuto parut en chemise et son arquebuse à la main.

« Qui va là? demanda Benvenuto.

— Moi, répondit le messager.

— Qui, toi? reprit l'orfévre, qui avait parfaitement reconnu son homme.

— Moi, Pompeo.

— Tu mens, dit Benvenuto, je connais parfaitement Pompeo, et c'est un trop grand lâche pour se hasarder à cette heure dans les rues de Rome.

— Mais, mon cher Cellini, je vous jure...

— Tais-toi; tu es un brigand qui as pris le nom de ce pauvre diable pour te faire ouvrir ma porte et pour me voler.

— Maître Benvenuto, je veux mourir...

— Dis encore un mot, s'écria Benvenuto en abaissant l'arquebuse dans la direction de son interlocuteur, et ce souhait sera exaucé. »

Pompeo s'enfuit à toutes jambes en criant au meurtre et disparut à l'angle de la plus prochaine rue.

Quand il eut disparu, Benvenuto referma sa fenêtre, raccrocha son arquebuse à son clou et se recoucha en riant dans sa barbe de la peur qu'il avait faite au pauvre Pompeo.

Le lendemain, au moment où il descendait dans sa boutique, ouverte déjà depuis une heure par ses apprentis, Benvenuto Cellini aperçut de l'autre côté de la rue Pompeo, qui, depuis le point du jour en faction, attendait qu'il descendît.

En apercevant Cellini, Pompeo lui fit de la main le geste le plus tendrement amical qu'il eût jamais fait à personne.

« Ah! fit Cellini, c'est vous, mon cher Pompeo? Ma foi, j'ai manqué cette nuit faire payer cher à un drôle l'insolence qu'il avait eue de prendre votre nom.

— Vraiment, dit Pompeo en s'efforçant de sourire et en s'approchant peu à peu de sa boutique; et comment cela? »

Benvenuto raconta alors au messager de Sa Sainteté ce qui s'était passé; mais comme dans le dialogue nocturne, son ami Benvenuto l'avait traité de lâche, il n'osa avouer que c'était à lui en personne que Benvenuto avait eu affaire. Puis ce récit achevé, Cellini demanda à Pompeo quelle heureuse circonstance lui valait si matin l'honneur de son aimable visite.

Alors Pompeo s'acquitta, mais dans d'autres termes, bien entendu, de la commission dont Clément VII l'avait chargé près de son orfévre.

A mesure qu'il parlait, la figure de Benvenuto Cellini s'épanouissait. Clément VII cédait donc. L'orfévre avait été plus entêté que le pape; puis, quand il eut fini son discours:

« Répondez à Sa Sainteté, dit Benvenuto, que je serai heureux de lui obéir et de faire tout au monde pour regagner ses bonnes grâces que j'ai perdues, non par ma faute, mais par la méchanceté des envieux. Quant à vous, M. Pompeo, comme le pape ne manque pas de domestiques, je vous engage, dans votre intérêt, à me faire envoyer à l'avenir un autre valet que vous; pour votre santé, M. Pompeo, ne vous mêlez plus de ce qui me regarde; par pitié pour vous, ne vous rencontrez jamais sur mon chemin, et, pour le salut de mon âme, priez Dieu, Pompeo, que je ne sois pas votre César. »

Pompeo ne demanda point son reste et s'en alla reporter à Clément VII la réponse de Benvenuto Cellini, en supprimant toutefois la péroraison.

A quelque temps de là, pour se raccommoder tout à fait avec Benvenuto, Clément VII lui commanda sa médaille. Benvenuto la lui frappa en bronze, en argent et en or, puis il la lui porta. Le pape en fut si émerveillé qu'il s'écria dans son admiration que jamais les anciens n'avaient fait une si belle médaille.

« Eh bien, Votre Sainteté, dit Benvenuto, si cependant je n'avais pas montré un peu de fermeté, nous serions brouillés tout à fait à cette heure: car jamais je ne vous eusse pardonné, et vous eussiez perdu un serviteur dévoué. Voyez-vous, très-saint-père, continua Benvenuto en manière d'avis, Votre Sainteté ne ferait pas mal de se rappeler quelquefois l'opinion de certaines gens d'un gros bon sens; qui disent qu'il faut saigner sept fois avant de couper une, et vous feriez bien aussi de vous laisser un peu moins aisément duper par les méchantes langues, les envieux et les calomniateurs; cela soit dit pour votre gouverne, et n'en parlons plus, très-saint-père. »

Ce fut ainsi que Benvenuto pardonna à Clément VII, ce qu'il n'eût certainement pas fait s'il l'eût moins aimé; mais en qualité de compatriote, il était fort attaché à lui.

Aussi sa désolation fut grande lorsque, quelques mois après l'aventure que nous venons de raconter, le pape mourut presque subitement. Cet homme de fer fondit en larmes à cette nouvelle, et pendant huit jours il pleura comme un enfant.

Au reste, cette mort fut doublement funeste au

pauvre Benvenuto Cellini, car le jour même où l'on ensevelit le pape, il rencontra Pompeo qu'il n'avait pas vu depuis le moment où il l'avait invité à lui épargner sa trop fréquente présence.

Il faut dire que depuis les menaces de Benvenuto Cellini, le malheureux Pompeo n'osait plus sortir qu'accompagné de douze hommes bien armés à qui il donnait la même solde que le pape donnait à sa garde suisse, si bien que chaque promenade par la ville lui coûtait deux ou trois écus; et encore au milieu de ses douze sbires tremblait-il de rencontrer Benvenuto Cellini, sachant que si quelque rixe suivait cette rencontre et qu'il arrivât malheur à Benvenuto, le pape, qui au fond aimait fort son orfévre, lui ferait un mauvais parti; mais Clément VII, comme nous l'avons dit, venait de mourir, et cette mort rendait quelque hardiesse à Pompeo.

Benvenuto était allé à Saint-Pierre baiser les pieds du pape décédé, et comme il revenait par la rue dei Banchi, accompagné d'Ascanio et de Pagolo, il se trouva face à face avec Pompeo et ses douze hommes. A l'apparition de son ennemi, Pompeo devint très-pâle; mais regardant autour de lui et se voyant bien environné, tandis que Benvenuto n'avait avec lui que deux enfants, il reprit courage, et s'arrêtant, il fit à Benvenuto un salut ironique de la tête, tandis que de sa main droite il jouait avec le manche de son poignard.

A la vue de cette troupe qui menaçait son maître, Ascanio porta la main à son épée, tandis que Pagolo faisait semblant de regarder autre chose; mais Benvenuto ne voulait pas exposer son élève chéri à une lutte si inégale. Il lui mit la main sur la sienne, et repoussant au fourreau l'épée d'Ascanio à demi tirée, il continua son chemin comme s'il n'avait rien vu, ou comme si ce qu'il avait vu ne l'avait aucunement blessé. Ascanio ne reconnaissait pas là son maître, mais comme son maître se retirait, il se retira avec lui.

Pompeo, triomphant, fit une profonde salutation à Benvenuto, et continua son chemin toujours environné de ses sbires, qui imitèrent ses bravades.

Benvenuto se mordait, en dedans, les lèvres jusqu'au sang, mais au dehors il avait l'air de sourire. C'était à n'y plus rien comprendre pour quiconque connaissait le caractère irascible de l'illustre orfévre.

Mais à peine eut-il fait cent pas que, se trouvant en face de la boutique d'un de ses confrères, il entra chez lui sous prétexte de voir un vase antique qu'on venait de retrouver dans les tombeaux étrusques de Corneto, ordonnant à ses deux élèves de suivre leur chemin, et leur promettant de les rejoindre dans quelques minutes à la boutique.

Comme on le comprend bien, ce n'était qu'un prétexte pour éloigner Ascanio; car à peine eut-il pensé que le jeune homme et son compagnon dont il s'inquiétait moins, attendu qu'il était sûr que son courage ne l'emporterait pas trop loin, avaient tourné l'angle de la rue, que reposant le vase sur la planche où il l'avait trouvé, il s'élança hors de la maison.

En trois bonds Benvenuto fut dans la rue où il avait rencontré Pompeo; mais Pompeo n'y était plus: heureusement, ou plutôt malheureusement, c'était chose remarquable que cet homme entouré de ses douze sbires; aussi, lorsque Benvenuto demanda où il était passé, la première personne à laquelle il s'adressa lui montra-t-elle le chemin qu'il avait pris, et, comme un limier remis en voie, Benvenuto se lança sur sa trace.

Pompeo s'était arrêté à la porte d'un pharmacien, au coin de la Chiavica, et il racontait au digne apothicaire les prouesses auxquelles il venait de se livrer à l'endroit de Benvenuto Cellini, lorsque tout à coup il vit apparaître celui-ci à l'angle de la rue, l'œil ardent et la sueur sur le front.

Benvenuto jeta un cri de joie en l'apercevant, et Pompeo coupa court au milieu de sa phrase.

Il était évident qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Les bravi se rangèrent autour de Pompeo et tirèrent leurs épées.

C'était quelque chose d'insensé à un homme que d'attaquer treize hommes; mais Benvenuto était, comme nous l'avons dit, une de ces natures léonines qui ne comptent pas leurs ennemis. Il tira, contre ces treize épées qui le menaçaient, un petit poignard aigu qu'il portait toujours à sa ceinture, s'élança au milieu de cette troupe, ramassant avec un de ses bras deux ou trois épées, renversant de l'autre un ou deux hommes, si bien qu'il arriva du coup jusqu'à Pompeo, qu'il saisit au collet; mais aussitôt le groupe se referma sur lui.

Alors on ne vit plus rien qu'une mêlée confuse de laquelle sortaient des cris et au-dessus de laquelle s'agitaient des épées. Pendant un instant ce groupe vivant roula par terre, informe et désordonné, puis un homme se releva en jetant un cri de victoire, et

d'un violent effort, comme il était entré dans le groupe il en sortit, tout sanglant lui-même, mais secouant triomphalement son poignard ensanglanté : c'était Benvenuto Cellini.

Un autre resta couché sur le pavé se roulant dans les convulsions de l'agonie. Il avait reçu deux coups de poignard, l'un au-dessous de l'oreille, l'autre derrière la clavicule, au bas du cou, dans l'intervalle du sternum à l'épaule. Au bout de quelques secondes il était mort : c'était Pompeo.

Un autre que Benvenuto, après avoir fait un pareil coup, se serait sauvé à toutes jambes, mais Benvenuto fit passer son poignard dans sa main gauche, tira son épée de sa main droite et attendit résolûment les douze sbires.

Mais les sbires n'avaient plus rien à faire à Benvenuto. Celui qui les payait était mort et par conséquent ne pouvait plus les payer. Ils se sauvèrent comme un troupeau de lièvres effarouchés, laissant là le cadavre de Pompeo.

En ce moment Ascanio parut et s'élança dans les bras de son maître ; il n'avait pas été dupe du vase étrusque, il était revenu sur ses pas; mais si vite qu'il fût accouru, il était encore arrivé quelques secondes trop tard.

III

DÉDALE.

Benvenuto se retira avec lui assez inquiet, non pas des trois blessures qu'il avait reçues, elles étaient toutes trois trop légères pour qu'il s'en occupât, mais de ce qui allait se passer. Il avait déjà tué, six mois auparavant, Guasconti, le meurtrier de son frère, mais il s'était tiré de cette mauvaise affaire, grâce à la protection du pape Clément VII ; d'ailleurs, cette mort n'était qu'une espèce de représailles ; mais cette fois le protecteur de Benvenuto était trépassé, et le cas devenait autrement épineux.

De remords, bien entendu, il n'en fut pas un seul instant question.

Que nos lecteurs ne prennent pas pour cela le moins du monde une mauvaise idée de notre digne orfèvre, qui, après avoir tué un homme, qui après avoir tué deux hommes, et qui même, en cherchant bien dans sa vie, après avoir tué trois hommes, redoute fort le guet, mais ne craint pas une minute Dieu.

Car cet homme-là, en l'an de grâce 1540, c'est un homme ordinaire, un homme de tous les jours, comme disent les Allemands. Que voulez-vous! on se souciait si peu de mourir en ce temps-là, qu'en revanche on ne s'inquiétait guère de tuer; nous sommes encore braves aujourd'hui, nous; eux étaient téméraires alors ; nous sommes des hommes faits, ils étaient des jeunes gens. La vie était si abondante à cette époque qu'on la perdait, qu'on la donnait, qu'on la vendait, qu'on la prenait avec une profonde insouciance et une parfaite légèreté.

Il fut un écrivain longtemps calomnié, avec le nom duquel on a fait un synonyme de traîtrise, de perfidie, de cruauté, de tous les mots enfin qui veulent dire infamie, et il a fallu le XIX[e] siècle, le plus impartial des siècles qu'a vécus l'humanité, pour réhabiliter cet écrivain, grand patriote et homme de cœur ! Et pourtant, le seul tort de Nicolas Machiavel est d'avoir appartenu à une époque où la force et le succès étaient tout ; où l'on estimait les faits et non les mots, et où marchaient droit à leur but, sans souci aucun des moyens et des raisonnements, le souverain, César Borgia ; le penseur, Machiavel ; l'ouvrier, Benvenuto Cellini.

Un jour on trouva sur la place de Cesena un cadavre coupé en quatre quartiers; ce cadavre était celui de Ramiro d'Orco. Or, comme Ramiro d'Orco était un personnage tenant son rang en Italie, la république florentine voulut savoir les causes de cette mort. Les huit de la seigneurie firent donc écrire à Machiavel, leur ambassadeur, afin qu'il satisfît leur curiosité.

Mais Machiavel se contenta de répondre :

« Magnifiques seigneurs,

« Je n'ai rien à vous dire sur la mort de Ramiro d'Orco, si ce n'est que César Borgia est le prince qui sait le mieux faire et défaire les hommes selon leurs mérites.

« MACHIAVEL. »

Benvenuto était la pratique de la théorie émise par l'illustre secrétaire de la république florentine. Benvenuto génie, César Borgia prince, se croyaient tous les deux au-dessus des lois par leur droit de puissance. La distinction du juste et de l'injuste pour eux, c'était ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils ne pouvaient pas : du devoir et du droit, pas la moindre notion.

Un homme gênait, on supprimait cet homme.

Aujourd'hui, la civilisation lui fait l'honneur de l'acheter.

Mais alors tant de sang bouillonnait dans les veines des jeunes nations qu'on le répandait pour raison de santé. On se battait d'instinct, fort peu pour la patrie, fort peu pour les dames, beaucoup pour se battre, nation contre nation, homme contre homme. Benvenuto faisait la guerre à Pompeo comme François Ier à Charles-Quint. La France et l'Espagne se battaient en duel, tantôt à Marignan, tantôt à Pavie; le tout très-simplement, sans préambules, sans phrases, sans lamentations.

De même on exerçait le génie comme une faculté native, comme une puissance absolue, comme une royauté de droit divin ; l'art était au XVIe siècle ce qu'il y avait de plus naturel au monde.

Il ne faut donc pas s'étonner de ces hommes qui ne s'étonnaient de rien ; nous avons pour expliquer leurs homicides, leurs boutades et leurs écarts, une phrase qui explique et justifie toute chose dans notre pays, et surtout dans notre temps :

Cela se faisait.

Benvenuto avait donc fait tout simplement ce qui se faisait : Pompeo gênait Benvenuto Cellini, Benvenuto Cellini avait supprimé Pompeo.

Mais la police s'enquérait parfois de ces suppressions ; elle se serait bien gardée de protéger un homme pendant sa vie, mais une fois sur dix il lui prenait des velléités de le venger lorsqu'il était mort.

Cette susceptibilité la prit à l'endroit de Benvenuto Cellini. Comme, rentré chez lui, il mettait quelques papiers au feu et quelques écus dans sa poche, les sbires pontificaux l'arrêtèrent et le conduisirent au château Saint-Ange, événement dont Benvenuto se consola presque en songeant que c'était au château Saint-Ange que l'on mettait les gentilshommes.

Mais une autre consolation qui agissait non moins efficacement sur Benvenuto Cellini en entrant au château Saint-Ange, c'était l'idée qu'un homme doué d'une imagination aussi inventive que la sienne ne pouvait, d'une façon ou d'une autre, tarder d'en sortir.

Aussi en entrant dit-il au gouverneur, qui était assis devant une table couverte d'un tapis vert et qui rangeait bon nombre de papiers sur cette table :

« Monsieur le gouverneur, triplez les verrous, les grilles et les sentinelles ; enfermez-moi dans votre chambre la plus haute ou dans votre cachot le plus profond, que votre surveillance veille tout le jour et ne s'endorme pas de toute la nuit, et je vous préviens que malgré tout cela je m'enfuirai. »

Le gouverneur leva les yeux sur le prisonnier qui lui parlait avec un si miraculeux aplomb et reconnut Benvenuto Cellini, que trois mois auparavant il avait déjà eu l'honneur de faire asseoir à sa table.

Malgré cette connaissance, et peut-être à cause de cette connaissance, l'allocution de Benvenuto plongea le digne gouverneur dans la plus profonde stupéfaction : c'était un Florentin nommé messire Georgio, chevalier des Ugolini, excellent homme, mais de tête un peu faible. Cependant il revint bientôt de son premier étonnement et fit conduire Benvenuto dans la chambre la plus élevée du château. Le toit de cette chambre était la plate-forme même ; une sentinelle se promenait sur cette plate-forme, une autre sentinelle veillait au bas de la muraille.

Le gouverneur fit remarquer au prisonnier tous ces détails, puis lorsqu'il eut cru que le prisonnier les avait appréciés :

« Mon cher Benvenuto, dit-il, on peut ouvrir les serrures, on peut forcer les portes, on peut creuser le sol d'un cachot souterrain, on peut percer un mur, on peut gagner les sentinelles, on peut endormir les geôliers, mais à moins d'avoir des ailes, on ne peut descendre de cette hauteur dans la plaine.

— J'y descendrai pourtant, » dit Benvenuto Cellini.

Le gouverneur le regarda en face, et commençait à croire que son prisonnier était fou.

« Mais vous vous envolerez donc alors ?

— Pourquoi pas ? j'ai toujours eu l'idée que l'homme pouvait voler, moi ; seulement le temps m'a manqué pour en faire l'expérience. Ici j'en aurai le temps, et pardieu ! je veux en avoir le cœur net. L'aventure de Dédale est une histoire et non pas une fable.

— Prenez garde au soleil, mon cher Benvenuto, répondit en ricanant le gouverneur ; prenez garde au soleil !

— Je m'envolerai la nuit, » dit Benvenuto.

Le gouverneur ne s'attendait pas à cette réponse, de sorte qu'il ne trouva pas le plus petit mot à riposter, et qu'il se retira hors de lui.

En effet, il fallait fuir à tout prix. En d'autres temps, Dieu merci, Benvenuto ne se serait pas inquiété d'un homme tué, et il en eût été quitte pour suivre la procession de Notre-Dame d'août vêtu d'un

pourpoint et d'un manteau d'armoise bleu. Mais le nouveau pape Paul III était vindicatif en diable, et Benvenuto avait eu, quand il n'était encore que monseigneur Farnèse, maille à partir avec lui à propos d'un vase d'argent qu'il refusait de lui livrer faute de payement, et que Son Éminence avait voulu faire enlever de vive force, ce qui avait mis Benvenuto dans la dure nécessité de maltraiter quelque peu les gens de Son Éminence; en outre, le saint-père était jaloux de ce que le roi François Ier lui avait déjà fait demander Benvenuto par monseigneur de Montluc, son ambassadeur près du saint-siége. En apprenant la captivité de Benvenuto, monseigneur de Montluc, croyant rendre service au pauvre prisonnier, avait insisté d'autant plus; mais il s'était fort trompé au caractère du nouveau pape, qui était encore plus entêté que son prédécesseur Clément VII. Or Paul III avait juré que Benvenuto lui payerait son escapade, et s'il ne risquait pas précisément la mort, —un pape y eût regardé à deux fois à cette époque pour faire pendre un pareil artiste, — il risquait fort au moins d'être oublié dans sa prison. Il était donc important en pareille occurrence que Benvenuto ne s'oubliât point lui-même, et voilà pourquoi il était résolu à fuir sans attendre les interrogatoires et jugements qui auraient bien pu n'arriver jamais, car le pape, irrité de l'intervention du roi François Ier, ne voulait plus même entendre prononcer le nom de Benvenuto Cellini. Le prisonnier savait tout cela par Ascanio, qui tenait sa boutique, et qui, à force d'instances, avait obtenu la permission de visiter son maître; bien entendu que ces visites se faisaient à travers deux grilles et en présence de témoins qui veillaient à ce que l'élève ne passât au maître ni lime, ni corde, ni couteau.

Aussi, du moment où le gouverneur avait fait refermer la porte de sa chambre derrière Benvenuto, lui, Benvenuto, s'était mis à faire l'inspection de cette chambre.

Or, voici ce que contenaient les quatre murs de son nouveau logement: un lit, une cheminée où l'on pouvait faire du feu, une table et deux chaises; deux jours après, Benvenuto obtint de la terre et un outil à modeler. Le gouverneur avait refusé d'abord ces objets de distraction à son prisonnier, mais il s'était ravisé en réfléchissant qu'en occupant l'esprit de l'artiste il le détournerait peut-être de cette tenace idée d'évasion dont il avait paru possédé; le même jour Benvenuto ébaucha une Vénus colossale.

Tout cela n'était pas grand'chose; mais en y ajoutant l'imagination, la patience et l'énergie, c'était beaucoup.

Un jour de décembre qu'il faisait très-froid et qu'on avait allumé du feu dans la cheminée de Benvenuto Cellini, on vint changer les draps de son lit et l'on oublia les draps sur la seconde chaise; aussitôt que la porte fut refermée, Benvenuto ne fit qu'un bond de sa chaise à son grabat, tira de sa paillasse deux énormes poignées de ces feuilles de maïs qui composent les paillasses italiennes, fourra à leur place la paire de draps, revint à sa statue, reprit son outil et se remit au travail. Au même instant le domestique rentra pour reprendre les draps oubliés, chercha partout, demandant à Benvenuto s'il ne les avait pas vus; mais Benvenuto répondit négligemment, et comme absorbé par son travail de modeleur, que quelqu'un de ses camarades était sans doute venu les prendre, où que lui-même les avait emportés sans y prendre garde. Le domestique ne conçut aucun soupçon, tant il s'était écoulé peu de temps entre sa sortie et sa rentrée, et surtout tant Benvenuto joua naturellement son rôle; et comme les draps ne se retrouvèrent point, il se garda bien d'en parler de peur d'être forcé de les payer ou d'être mis à la porte.

On ne sait pas ce que les événements suprêmes contiennent de péripéties terribles et d'angoisses poignantes. Alors les accidents les plus communs de la vie deviennent des circonstances qui éveillent en nous la joie ou le désespoir. Dès que le domestique fut sorti, Benvenuto se jeta à genoux et remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait.

Puis, comme une fois son lit fait on n'y retouchait jamais que le lendemain matin, il laissa tranquillement les draps détournés dans sa paillasse.

La nuit venue, il commença à couper ces draps, qui se trouvèrent par bonheur neufs et assez grossiers, en bandes de trois ou quatre pouces de large, puis il se mit à les tresser le plus solidement qu'il lui fut possible; puis enfin il ouvrit le ventre de sa statue, qui était en terre glaise, l'évida entièrement, y fourra son trésor, repassa dessus la blessure une pincée de terre, qu'il lissa avec le pouce et avec son outil, si bien que le plus habile praticien n'eût pas pu s'apercevoir qu'on venait de faire à la pauvre Vénus l'opération césarienne.

Le lendemain matin, le gouverneur entra à l'improviste, comme il avait l'habitude de le faire, dans

la chambre du prisonnier, mais comme d'habitude il le trouva calme et travaillant. Chaque matin le pauvre homme, qui avait été menacé spécialement pour la nuit, tremblait de trouver la chambre vide. Et il faut le dire à la louange de sa franchise, il ne cachait pas sa joie chaque matin en la voyant occupée.

« Je vous avoue que vous m'inquiétez terriblement, Benvenuto, dit le pauvre gouverneur au prisonnier; cependant je commence à croire que vos menaces d'évasion étaient vaines.

— Je ne vous menace pas, maître Georgio, répondit Benvenuto, je vous avertis.

— Espérez-vous donc toujours vous envoler?

— Ce n'est heureusement pas une simple espérance, mais, pardieu! bien une certitude. »

— Mais, demonio, comment ferez-vous donc? s'écria le pauvre gouverneur, que cette confiance apparente ou réelle de Benvenuto dans ses moyens d'évasion bouleversait.

— C'est mon secret, maître. Mais, je vous en préviens, mes ailes poussent. »

Le gouverneur porta machinalement les yeux aux épaules de son prisonnier.

« C'est comme cela, monsieur le gouverneur, reprit celui-ci tout en modelant sa statue, dont il arrondissait les hanches, de telle façon qu'on eût cru qu'il voulait en faire la rivale de la Vénus Callipyge. Il y a lutte et défi entre nous. Vous avez pour vous des tours énormes, des portes épaisses, des verrous à l'épreuve, mille gardiens toujours prêts : j'ai pour moi la tête et les mains que voici, et je vous préviens très-simplement que vous serez vaincu. Seulement, comme vous êtes un homme habile, comme vous aurez pris toutes vos précautions, il vous restera, moi parti, la consolation de savoir qu'il n'y avait pas de votre faute, messire Georgio, que vous n'avez pas le plus petit reproche à vous faire, messire Georgio, et que vous n'avez rien négligé pour me retenir, messire Georgio. Là, maintenant, que dites-vous de cette hanche? car vous êtes amateur d'art, je le sais. »

Tant d'assurance exaspérait le pauvre commandant. Son prisonnier était devenu pour lui une idée fixe où se brouillaient tous les yeux de son entendement; il en devenait triste, n'en mangeait plus, et tressaillait à tout moment comme un homme qu'on réveille en sursaut. Une nuit Benvenuto entendit un grand tumulte sur la plate-forme, puis ce tumulte s'avança dans son corridor, puis enfin il s'arrêta à sa porte; alors sa porte s'ouvrit, et il aperçut messire Georgio, en robe de chambre et en bonnet de nuit, suivi de quatre geôliers et de huit gardes, lequel s'élança vers son lit la figure toute décomposée. Benvenuto s'assit sur son matelas et lui rit au nez. Le gouverneur, sans s'inquiéter de ce sourire, respira comme un plongeur qui revient sur l'eau.

« Ah! s'écria-t-il, Dieu soit loué, il y est encore, le malheureux! On a raison de dire : Songe, mensonge.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc? demanda Benvenuto Cellini, et quelle est l'heureuse circonstance qui me procure le plaisir de vous voir à pareille heure, maître Georgio?

— Jésus Dieu! ce n'est rien, et j'en suis quitte cette fois encore pour la peur. N'ai-je pas été rêver que ces maudites ailes vous étaient poussées; mais des ailes immenses, avec lesquelles vous planiez tranquillement au-dessus du château Saint-Ange, en me disant : « Adieu, mon cher gouverneur, adieu! je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous; je m'en vais : au plaisir de ne jamais vous revoir. »

— Comment! je vous disais cela, maître Georgio?

— C'étaient vos propres paroles... Ah! Benvenuto, vous êtes le malvenu pour moi.

— Oh! vous ne me tenez pas pour si mal appris, je l'espère. Heureusement que ce n'est qu'un rêve, car sans cela je ne vous le pardonnerais pas.

— Mais par bonheur il n'en est rien. Je vous tiens, mon cher ami, et quoique votre société ne me soit pas des plus agréables, je dois le dire, j'espère vous tenir longtemps encore.

— Je ne crois pas, » répondit Benvenuto avec ce sourire confiant qui faisait damner son hôte.

Le gouverneur sortit en envoyant Benvenuto à tous les diables, et le lendemain il donna ordre que nuit et jour, et de deux heures en deux heures, on vînt inspecter sa prison. Cette inspection dura pendant un mois; mais au bout d'un mois, comme il n'y avait aucun motif visible de croire que Benvenuto s'occupât même de son évasion, la surveillance se ralentit.

Ce mois, Benvenuto l'avait cependant employé à un terrible travail.

Benvenuto avait, comme nous l'avons dit, minutieusement examiné sa chambre du moment où il y était entré, et de ce moment il avait été fixé sur ses moyens d'évasion. Sa fenêtre était grillée, et

les barreaux étaient trop forts pour être enlevés avec la main ou déchaussés avec son outil à modeler, le seul instrument de fer qu'il possédât. Quant à sa cheminée, elle se rétrécissait au point qu'il eût fallu que le prisonnier eût le privilége de se changer en serpent comme la fée Mélusine pour y passer. Restait la porte.

Ah! la porte! Voyons un peu comment était faite la porte.

La porte était une porte de chêne épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et recouverte en dedans de plaques de fer, maintenues en haut et en bas par des clous.

C'était par cette porte qu'il fallait passer.

Car Benvenuto avait remarqué qu'à quelques pas de cette porte et dans le corridor qui y conduisait était l'escalier par lequel on allait relever la sentinelle de la plate-forme. De deux heures en deux heures, Benvenuto entendait donc le bruit des pas qui montaient; puis les pas redescendaient, et il en avait pour deux autres heures sans être réveillé par aucun bruit.

Il s'agissait donc tout simplement de se trouver de l'autre côté de cette porte de chêne, épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et de plus recouverte, comme nous l'avons dit, en dedans de plaques de fer maintenues en haut et en bas par des clous.

Or, voici le travail auquel Benvenuto s'était livré pendant ce mois qui venait de s'écouler.

Avec son outil à modeler, qui était en fer, il avait, l'un après l'autre, enlevé toutes les têtes de clous, à l'exception de quatre en haut et de quatre en bas qu'il réservait pour le dernier jour; puis, pour qu'on ne s'aperçût pas de leur absence, il les avait remplacées par des têtes de clous exactement pareilles qu'il avait modelées avec de la glaise et qu'il avait recouvertes avec de la râclure de fer, de sorte qu'il était impossible à l'œil le plus exercé de reconnaître les têtes de clous véritables d'avec les têtes de clous fausses. Or, comme il y avait, tant en haut qu'en bas de la porte, une soixantaine de clous, que chaque clou prenait quelquefois une heure, même deux heures à décapiter, on comprend le travail qu'avait dû donner au prisonnier une pareille exécution.

Puis chaque soir, lorsque tout le monde était couché et qu'il n'entendait plus que le bruit des pas de la sentinelle qui se promenait au-dessus de sa tête, il faisait grand feu dans sa cheminée et transportait de sa cheminée, le long des plaques de fer de sa porte, un amas de braises ardentes; alors le fer rougissait et réduisait tout doucement en charbons le bois sur lequel il était appliqué, sans que cependant du côté opposé de la porte on pût s'apercevoir de cette carbonisation.

Pendant un mois, comme nous l'avons dit, Benvenuto se livra à ce travail, mais aussi au bout d'un mois il était complétement achevé, et le prisonnier n'attendait plus qu'une nuit favorable à son évasion. Or il lui fallait attendre quelques jours encore, car à l'époque même où ce travail fut fini, il faisait pleine lune.

Benvenuto n'avait plus rien à faire à ses clous, il continua de chauffer la porte et de faire enrager le gouverneur. Ce jour-là même le gouverneur entra chez lui plus préoccupé que jamais.

« Mon cher prisonnier, lui dit le brave homme qui en revenait sans cesse à son idée fixe, est-ce que vous comptez toujours vous envoler? Voyons, répondez-moi franchement.

— Plus que jamais, mon cher hôte, lui répondit Benvenuto.

— Écoutez, dit le gouverneur, vous me conterez tout ce que vous voudrez, mais franchement je crois la chose impossible.

— Impossible, maître Georgio, impossible! reprit l'artiste, mais vous savez bien que ce mot-là n'existe pas pour moi qui me suis toujours exercé à faire les choses les plus impossibles aux hommes, et cela avec succès. Impossible, mon cher hôte! et ne me suis-je pas amusé quelquefois à rendre la nature jalouse en créant avec de l'or, des émeraudes et des diamants, quelque fleur plus belle qu'aucune des fleurs qu'emperle la rosée? Croyez-vous que celui qui fait des fleurs ne puisse pas faire des ailes?

— Que Dieu m'assiste, dit le gouverneur, mais avec votre confiance insolente, vous me ferez perdre la tête! Mais enfin, pour que ces ailes puissent vous soutenir dans les airs, ce qui, je vous l'avoue, me paraît impossible à moi, quelle forme leur donneriez-vous?

— Mais j'y ai beaucoup réfléchi, comme vous pouvez bien le penser, puisque la sûreté de ma personne dépend de la forme de ces ailes.

— Eh bien?

— Eh bien! en examinant tous les animaux qui

volent, si je voulais refaire par l'art ce qu'ils ont reçu de Dieu, je ne vois guère que la chauve-souris que l'on puisse imiter avec succès.

— Mais enfin, Benvenuto, reprit le gouverneur, quand vous auriez le moyen de vous fabriquer une paire d'ailes, est-ce qu'au moment de vous en servir le courage ne vous manquerait pas?

— Donnez-moi ce qu'il me faut pour les confectionner, mon cher gouverneur, et je vous répondrai en m'envolant.

— Mais que vous faut-il donc?

— Oh! mon Dieu, presque rien : une petite forge, une enclume, des limes, des tenailles et des pinces pour fabriquer les ressorts, et une vingtaine de bras de toile cirée pour remplacer les membranes.

— Bon, bon, dit maître Georgio, me voilà un peu rassuré, car jamais, quelle que soit votre intelligence, vous ne parviendrez à vous procurer tout cela ici.

— C'est fait, » répondit Benvenuto.

Le gouverneur bondit sur sa chaise, mais au même instant il réfléchit que la chose était matériellement impossible. Cependant, tout impossible que cette chose était, elle ne laissait pas un instant de relâche à sa pauvre tête. A chaque oiseau qui passait devant sa fenêtre, il se figurait que c'était Benvenuto Cellini, tant est grande l'influence d'une puissante pensée sur une pensée médiocre!

Le même jour, maître Georgio envoya chercher le plus habile mécanicien de Rome, et lui ordonna de lui prendre mesure d'une paire d'ailes de chauve-souris

Le mécanicien, stupéfait, regarda le gouverneur sans lui répondre, pensant avec quelque raison que maître Georgio était devenu fou.

Mais comme maître Georgio insista, que maître Georgio était riche, et que, s'il faisait des folies, maître Georgio avait le moyen de les payer, le mécanicien ne s'en mit pas moins à la besogne commandée, et huit jours après il lui apporta une paire d'ailes magnifiques qui s'adaptaient au corps par un corset de fer et qui se mouvaient à l'aide de ressorts extrêmement ingénieux avec une régularité tout à fait rassurante.

Maître Georgio paya la mécanique le prix convenu, mesura la place que pouvait tenir cet appareil, monta chez Benvenuto Cellini, et, sans rien dire, bouleversa toute la chambre, regardant sous le lit, guignant dans la cheminée, fouillant dans la paillasse, et ne laissant pas le plus petit coin sans l'avoir visité.

Puis il sortit, toujours sans rien dire, convaincu qu'à moins que Benvenuto ne fût sorcier, il ne pouvait cacher dans sa chambre une paire d'ailes pareilles aux siennes.

Il était évident que la tête du malheureux gouverneur se dérangeait de plus en plus.

En redescendant chez lui, maître Georgio retrouva le mécanicien; il était revenu pour lui faire observer qu'il y avait au bout de chaque aile un cercle de fer destiné à maintenir les jambes de l'homme dans une position horizontale.

A peine le mécanicien fut-il sorti, que maître Georgio s'enferma, mit son corset, déploya ses ailes, accrocha ses jambes, et se couchant à plat ventre, essaya de s'envoler.

Mais malgré tous ses efforts il ne put parvenir à quitter la terre.

Après deux ou trois essais du même genre, il envoya querir de nouveau le mécanicien.

« Monsieur, lui dit-il, j'ai essayé vos ailes, elles ne vont pas.

— Comment les avez-vous essayées? »

Maître Georgio lui raconta dans tous ses détails sa triple expérience. Le mécanicien l'écouta gravement, puis, le discours fini :

« Cela ne m'étonne pas, dit-il. Couché à terre, vous ne pouvez prendre une somme suffisante d'air : il vous faudrait monter sur le château Saint-Ange, et de là vous laisser aller hardiment dans l'espace.

— Et vous croyez qu'alors je volerais?

— J'en suis sûr, dit le mécanicien.

— Mais si vous en êtes si sûr, continua le gouverneur, est-ce qu'il ne vous serait pas égal d'en faire l'expérience?

— Les ailes sont taillées au poids de votre corps et non au poids du mien, répondit le mécanicien. Il faudrait à des ailes qui me seraient destinées un pied et demi d'envergure de plus. »

Et le mécanicien salua et sortit.

« Diable! » fit maître Georgio.

Toute la journée on put remarquer dans l'esprit de maître Georgio différentes aberrations qui indiquaient que sa raison, comme celle de Roland, voyageait de plus en plus dans les espaces imaginaires.

Le soir, au moment de se coucher, il appela tous

les domestiques, tous les geôliers, tous les soldats.

« Messieurs, dit-il, si vous apprenez que Benvenuto Cellini veut s'envoler, laissez-le partir et prévenez-moi seulement, car je saurai bien, même pendant la nuit, le rattraper sans peine, attendu que je suis une vraie chauve-souris, moi, tandis que lui, quoi qu'il en dise, il n'est qu'une fausse chauve-souris. »

Le pauvre gouverneur était tout à fait fou; mais, comme on espéra que la nuit le calmerait, on décida qu'on attendrait au lendemain pour prévenir le pape.

D'ailleurs il faisait une nuit abominable, pluvieuse et sombre, et personne ne se souciait de sortir par une pareille nuit.

Excepté Benvenuto Cellini, qui, par esprit de contradiction sans doute, avait choisi cette nuit-là même pour son évasion.

Aussi, dès qu'il eut entendu sonner dix heures et relever la sentinelle, tomba-t-il à genoux, et après avoir dévotement prié Dieu, se mit-il à l'œuvre.

D'abord, il arracha les quatre têtes de clous qui restaient et qui maintenaient seuls les plaques de fer. La dernière venait de céder quand minuit sonna.

Benvenuto entendit les pas de la ronde qui montait sur la terrasse; il demeura sans souffle collé à sa porte, puis la ronde descendit, les pas s'éloignèrent et tout rentra dans le silence.

La pluie redoublait, et Benvenuto, le cœur bondissant de joie, l'entendit fouetter contre ses carreaux.

Il essaya d'abord d'arracher les plaques de fer; les plaques de fer, que rien ne maintenait plus, cédèrent, et Benvenuto les posa les unes après les autres contre le mur.

Puis il se coucha à plat ventre, attaquant le bas de la porte avec son outil à modeler, qu'il avait aiguisé en forme de poignard et emmanché dans un morceau de bois. Le bas de la porte céda: le chêne était complétement réduit en charbon.

Au bout d'un instant Benvenuto avait pratiqué au bas de la porte une échancrure assez grande pour qu'il pût sortir en rampant.

Alors il rouvrit le ventre de sa statue, reprit ses bandes de toile tressées, les roula autour de lui en ceinture, s'arma de son outil dont, comme nous l'avons dit, il avait fait un poignard, se remit à genoux et pria une seconde fois.

Puis il passa la tête sous la porte, puis les épaules, puis le reste du corps, et se trouva dans le corridor.

Il se releva; mais les jambes lui tremblaient tellement qu'il fut forcé de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Son cœur battait à lui briser la poitrine, sa tête était de flamme. Une goutte de sueur tremblait à chacun de ses cheveux, et il serrait le manche de son poignard dans sa main, comme si on eût voulu le lui arracher.

Cependant comme tout était tranquille, comme on n'entendait aucun bruit, comme rien ne bougeait, Benvenuto fut bientôt remis, et tâtant avec la main, il suivit le mur du corridor jusqu'à ce qu'il sentît que le mur lui manquait. Il avança aussitôt le pied et toucha la première marche de l'escalier ou plutôt de l'échelle qui conduisait à la plate-forme.

Il monta les échelons un à un, frissonnant au cri du bois qui gémissait sous ses pieds, puis il sentit l'impression de l'air, puis la pluie vint lui battre le visage, puis sa tête dépassa le niveau de la plate-forme, et, comme il était depuis un quart d'heure dans la plus profonde obscurité, il put juger aussitôt tout ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

La balance penchait du côté de l'espoir.

La sentinelle, pour se garantir de la pluie, s'était réfugiée dans sa guérite. Or, comme les sentinelles qui montaient la garde sur le château Saint-Ange étaient placées là, non pas pour inspecter la plate-forme, mais pour plonger dans le fossé et explorer la campagne, le côté fermé de la guérite était justement placé en face de l'escalier par lequel sortait Benvenuto Cellini.

Benvenuto Cellini s'avança en silence, en se traînant sur ses pieds et sur ses mains, vers le point de la plate-forme le plus éloigné de la guérite. Là, il attacha un bout de sa bande à une brique antique scellée dans le mur et qui saillait de six pouces à peu près; puis, se jetant à genoux une troisième fois:

« Seigneur, Seigneur! murmura-t-il, aidez-moi, puisque je m'aide. »

Et cette prière faite, il se laissa glisser en se suspendant par les mains; et sans faire attention aux écorchures de ses genoux et de son front, qui, de temps en temps, éraflaient la muraille, il se laissa glisser jusqu'à terre.

Lorsqu'il sentit le sol sous ses pieds, un sentiment de joie et d'orgueil infini inonda sa poitrine.

Il regarda l'immense hauteur qu'il avait franchie, et en la regardant, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix : « Me voilà donc libre! » Ce moment d'espoir fut court.

Il se retourna et ses genoux fléchirent : devant lui s'élevait un mur récemment bâti, un mur qu'il ne connaissait pas ; il était perdu.

Tout sembla s'anéantir en lui, et, désespéré, il se laissa tomber à terre ; mais en tombant il se heurta à quelque chose de dur, c'était une longue poutre ; il poussa une légère exclamation de surprise et de joie ; il était sauvé !

Oh! l'on ne sait pas tout ce qu'une minute de la vie humaine peut contenir d'alternatives de joie et d'espérance.

Benvenuto saisit la poutre comme un naufragé saisit le mât qui doit le soutenir sur l'eau. Dans une circonstance ordinaire deux hommes eussent eu de la peine à la soulever, il la traîna vers le mur, la dressa contre lui.

Puis à la force des mains et des genoux il se hissa sur le faîte du mur ; mais arrivé là la force lui manqua pour tirer la poutre à lui et la faire passer de l'autre côté.

Un instant il eut le vertige, la tête lui tourna, il ferma les yeux et il lui sembla qu'il se débattait dans un lac de flammes.

Tout à coup il songea à ses bandes de toile tressées à l'aide desquelles il était descendu de la plateforme.

Il se laissa glisser le long de la poutre et courut à l'endroit où il les avait laissées pendantes, mais il les avait si bien attachées par l'extrémité opposée qu'il ne put les arracher de la brique qui les retenait.

Benvenuto se suspendit en désespéré à l'extrémité de ces bandes, tirant de toutes ses forces et espérant les rompre. Par bonheur, un des quatre nœuds qui les attachaient les unes aux autres glissa, et Benvenuto tomba à la renverse, entraînant avec lui un fragment de cordage d'une douzaine de pieds.

C'était tout ce qu'il lui fallait ; il se releva bondissant et plein de forces nouvelles, remonta de nouveau à sa poutre, enjamba une seconde fois le mur, et à l'extrémité de la solive il attacha la bande de toile.

Arrivé au bout, il chercha vainement la terre sous ses pieds; mais en regardant au-dessous de lui il vit le sol à six pieds à peine ; il lâcha la corde et se trouva à terre.

Alors il se coucha un instant. Il était épuisé, ses jambes et ses mains étaient dépouillées de leur épiderme. Pendant quelques minutes il regarda stupidement ses chairs saignantes ; mais en ce moment cinq heures sonnèrent, il vit que les étoiles commençaient à pâlir.

Il se leva ; mais comme il se levait, une sentinelle qu'il n'avait pas aperçue, et qui l'avait sans doute vu accomplir son manége, fit quelques pas pour venir à lui. Benvenuto vit qu'il était perdu et qu'il fallait tuer ou être tué. Il prit son outil qu'il avait passé dans sa ceinture et marcha droit au soldat d'un air si déterminé que celui-ci vit sans doute qu'outre un homme vigoureux il allait avoir un désespoir terrible à combattre. En effet, Benvenuto était résolu à ne pas reculer ; mais tout à coup le soldat lui tourna le dos comme s'il ne l'avait pas vu ; le prisonnier comprit ce que cela voulait dire.

Il courut au dernier rempart. Ce rempart donnait près du fossé et était élevé de douze ou quinze pieds à peu près ; un pareil saut ne devait pas arrêter un homme comme Benvenuto Cellini, arrivé surtout où il en était, et comme il avait laissé la première partie de ses bandes à la brique, la seconde à la poutre, qu'il ne lui restait plus rien après quoi se suspendre et qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il se suspendit par les mains à un anneau, et tout en priant Dieu mentalement, il se laissa tomber.

Cette fois il resta évanoui sur le coup.

Une heure à peu près s'écoula sans qu'il revînt à lui ; mais la fraîcheur qui court dans l'air à l'approche du jour le rappela à lui-même. Il demeura un instant encore comme étourdi, puis il passa la main sur son front et tout lui revint à la mémoire.

Il ressentait à la tête une vive douleur, en même temps il voyait des gouttes de sang qui, après avoir ruisselé comme de la sueur sur son visage, tombaient sur les pierres où il était couché. Il comprit qu'il était blessé au front. Il y porta la main une seconde fois, mais cette fois non plus pour rappeler ses idées, mais pour sonder ses blessures : ces blessures étaient légères, elles entamaient la peau, mais n'offensaient pas le crâne. Benvenuto sourit et voulut se lever, mais il retomba aussitôt ; il avait la jambe droite cassée à trois pouces au-dessus de la cheville.

Cette jambe était tellement engourdie qu'il n'avait d'abord pas senti la douleur.

Alors il ôta sa chemise, la déchira par bandes, puis, rapprochant le mieux qu'il put les os de sa

jambe, il la serra de toutes ses forces, passant de temps en temps la bande sous la plante du pied, pour maintenir les deux os l'un contre l'autre.

Puis il se traîna à quatre pattes vers une des portes de Rome qui était à cinq cents pas de là.

Lorsque, après une demi-heure d'atroces tortures il arriva à cette porte, il trouva qu'elle était fermée. Mais il remarqua une grosse pierre qui était sous la porte; il tira cette pierre, qui céda facilement, et il passa par l'ouverture qu'elle avait laissée.

Mais à peine eut-il fait trente pas qu'une troupe de chiens errants et affamés, comprenant qu'il était blessé à l'odeur du sang, se jetèrent sur lui; mais il tira son outil à modeler, et d'un coup dans le flanc il tua le plus gros et le plus acharné. Les autres se jetèrent aussitôt sur celui-là et le dévorèrent.

Benvenuto se traîna alors jusqu'à l'église de la Traspontina: là il rencontra un porteur d'eau qui venait de charger son âne, et avait rempli ses pots. Il l'appela.

« Écoute, lui dit-il; je me trouvais chez ma maîtresse; une circonstance a fait qu'après y être entré par la porte j'ai été obligé d'en sortir par la fenêtre: j'ai sauté d'un premier étage et je me suis cassé la jambe en sautant; porte-moi sur les marches de Saint-Pierre et je te donnerai un écu d'or. »

Le porteur d'eau chargea sans mot dire le blessé sur ses épaules et le porta à l'endroit indiqué; puis, ayant reçu la somme promise, il continua son chemin sans même regarder derrière lui.

Alors Benvenuto, toujours rampant, gagna la maison de monseigneur de Montluc, ambassadeur de France, qui demeurait à quelques pas de là.

Et monseigneur de Montluc fit si bien et s'employa avec tant de zèle, qu'au bout d'un mois Benvenuto était guéri, qu'au bout de deux mois il avait sa grâce, et qu'au bout de quatre mois il partait pour la France avec Ascanio et Pagolo.

Quant au pauvre gouverneur qui était devenu fou, il vécut fou et mourut fou, croyant toujours être une chauve-souris, et faisant sans cesse les plus grands efforts pour s'envoler.

IV

SCOZZONE.

Lorsque Benvenuto Cellini arriva en France, François Ier était au château de Fontainebleau avec toute sa cour: l'artiste rencontra donc celui qu'il venait chercher et s'arrêta dans la ville, faisant prévenir le cardinal de Ferrare qu'il était arrivé. Le cardinal, qui savait que le roi attendait Benvenuto avec impatience, transmit aussitôt cette nouvelle à Sa Majesté. Le même jour, Benvenuto fut reçu par le roi, qui, s'adressant à lui dans cette douce et vigoureuse langue que l'artiste écrivait si bien, lui dit: « Benvenuto, passez gaiement quelques jours pour vous remettre de vos chagrins et de vos fatigues, reposez-vous, divertissez-vous, et pendant ce temps nous songerons à vous commander quelque bel ouvrage. » Puis, ayant logé l'artiste au château, François Ier ordonna qu'il ne lui manquât rien.

Benvenuto se trouva donc du premier coup au centre de la civilisation française, en arrière à cette époque de celle d'Italie, avec laquelle elle luttait déjà et qu'elle devait surpasser bientôt... En regardant autour de lui, il pouvait facilement croire qu'il n'avait pas quitté la capitale de la Toscane, car il se retrouvait au milieu des arts et des artistes qu'il avait connus à Florence, et à Léonard de Vinci, et à maître Rosso venait de succéder le Primatice.

Il s'agissait donc pour Benvenuto de faire suite à ces illustres prédécesseurs, et de porter aux yeux de la cour la plus galante de l'Europe l'art de la statuaire aussi haut que ces trois grands maîtres avaient porté l'art de la peinture. Aussi Benvenuto voulut-il aller de lui-même au-devant des désirs du roi en n'attendant point qu'il lui commandât ce bel ouvrage promis, mais en l'exécutant tout d'abord de son propre mouvement et avec ses seules ressources. Il avait remarqué facilement combien la résidence où il avait rencontré le roi lui était chère, il résolut de flatter sa préférence en exécutant une statue qu'il comptait appeler la Nymphe de Fontainebleau.

C'était une belle chose à faire que cette statue, couronnée à la fois de chêne, d'épis et de vignes: car Fontainebleau touche à la plaine, s'ombrage d'une forêt et s'élève au milieu des treilles. La nymphe que rêvait Benvenuto devait donc tenir à la fois de Cérès, de Diane et d'Érigone, trois types merveilleux fondus ensemble, et qui, tout en restant distincts, ne devaient plus en produire qu'un seul; puis il y aurait sur le piédestal les triples attributs de ces trois déesses, et ceux qui ont vu les ravissantes figurines de la statue de Persée savent comment le maître florentin ciselait ces merveilleux détails.

Mais un des grands malheurs de l'artiste, c'est que, tout en ayant en lui-même le sentiment idéal de la beauté, il lui fallut encore pour la partie matérielle de son œuvre un modèle humain. Or, où trouver ce modèle qui devait réunir en lui seul la triple beauté de trois déesses?

Certes, si comme aux jours antiques, si comme au temps des Phidias et des Apelle, les beautés du jour, ces reines de la forme, étaient venues d'elles-mêmes poser devant l'artiste, Benvenuto eût trouvé dans la cour même ce qu'il cherchait; il y avait là tout un Olympe dans la fleur de l'âge, c'était Catherine de Médicis qui n'avait alors que vingt et un ans; c'était Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'on appelait la quatrième Grâce et la dixième Muse; c'était enfin madame la duchesse d'Étampes, que nous verrons reparaître largement dans le courant de cette histoire, et que l'on nommait la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Il y avait là plus qu'il n'en fallait à l'artiste; mais, nous l'avons dit, on n'en était plus à l'époque des Apelle et des Phidias.

Benvenuto devait chercher autre part.

Ce fut donc avec grand plaisir qu'il apprit que la cour allait partir pour Paris; malheureusement, comme le dit Benvenuto lui-même, la cour, à cette époque, voyageait comme un enterrement: précédée de douze à quinze mille chevaux, s'arrêtant dans un endroit où il y avait à peine deux ou trois maisons, perdant quatre heures chaque soir à dresser ses tentes et quatre heures chaque matin à les enlever, de sorte que quoique seize lieues à peine séparassent la résidence de la capitale, on mit cinq jours à aller de Fontainebleau à Paris.

Vingt fois pendant la route Benvenuto Cellini avait été tenté de prendre les devants, mais chaque fois le cardinal de Ferrare l'avait retenu, lui disant que si le roi était une journée sans le voir, il demanderait certainement ce qu'il était devenu; et qu'en apprenant qu'il était parti, il regarderait ce départ sans congé comme un manque de procédés à son égard. Benvenuto rongeait donc son frein, et pendant ces longues haltes essayait de tuer le temps, en crayonnant des esquisses de sa nymphe de Fontainebleau.

Enfin il arriva à Paris. Sa première visite fut pour le Primatice, chargé de continuer à Fontainebleau l'œuvre de Léonard de Vinci et de maître Rosso. Le Primatice, qui habitait Paris depuis longtemps, devait du premier coup le mettre sur la voie de ce qu'il cherchait et lui dire où il trouverait des modèles.

Un mot, en passant, sur le Primatice.

Il signor Francesco Primaticcio, que du lieu de sa naissance on nommait alors Bologna, et que nous nommons, nous, le Primatice, élève de Jules Romain, sous lequel il avait étudié six ans, habitait depuis huit ans la France, où, sur l'avis du marquis de Mantoue, son grand embaucheur d'artistes, François Ier l'avait appelé. C'était un homme, comme on peut le voir à Fontainebleau, d'une prodigieuse fécondité, d'une manière large et grandiose, d'une irréprochable pureté de lignes. On a longtemps méconnu le Primatice, tête encyclopédique, vaste intelligence, talent illimité qui embrassa tous les genres de la haute peinture, et que notre époque a vengé de trois siècles d'injustice. En effet, sous l'inspiration religieuse, il peignit les tableaux de la chapelle de Beauregard; dans les sujets de morale, il personnifia à l'hôtel Montmorency les principales vertus chrétiennes; enfin, l'immensité de Fontainebleau fut remplie de ses œuvres: à la Porte-Dorée et dans la salle de bal il traita les sujets les plus gracieux de la mythologie et de l'allégorie; dans la Galerie d'Ulysse et dans la chambre de saint Louis il fut poëte épique avec Homère et traduisit en peinture l'Odyssée et toute une partie de l'Iliade. Puis des âges fabuleux il passa aux temps héroïques, et l'histoire tomba dans son domaine. Les traits principaux de la vie d'Alexandre et de Romulus et la reddition du Havre furent reproduits dans ceux de ses tableaux qui décoraient la grande galerie et la chambre attenante à la salle de bal; il s'en prit à la nature dans les grands paysages du cabinet des curiosités. Enfin, si nous voulons mesurer ce haut talent, compter ses variétés, additionner son œuvre, nous trouverons que dans quatre-vingt-dix-huit grands tableaux et dans cent trente plus petits, il a tour à tour traité le paysage, la marine, l'histoire, les sujets de sainteté, le portrait, l'allégorie et l'épopée.

C'était, comme on le voit, un homme digne de comprendre Benvenuto. Aussi, à peine arrivé à Paris, Benvenuto courut-il au Primatice les bras ouverts; celui-ci le reçut comme il venait.

Après cette première et profonde causerie de deux amis qui se retrouvent sur une terre étrangère, Benvenuto ouvrit ses cartons au Primatice,

lui expliqua toutes ses idées, lui montra toutes ses esquisses, et lui demanda si parmi les modèles dont il se servait il y en avait quelqu'un qui pût remplir les conditions dont il avait besoin.

Le Primatice secoua la tête en souriant d'un air triste.

En effet, on n'était plus là en Italie, cette fille de la Grèce, rivale de sa mère. La France était, à cette époque comme aujourd'hui, la terre de la grâce, de la gentillesse et de la coquetterie ; mais l'on cherchait en vain sur le sol des Valois cette puissante beauté dont s'inspiraient aux bords du Tibre et de l'Arno Michel-Ange et Raphaël, Jean de Bologne et André del Sarto. Sans doute, si, comme nous l'avons déjà dit, le peintre ou le sculpteur eût pu aller choisir son modèle parmi l'aristocratie, il eût trouvé bientôt les types qu'il cherchait ; mais, comme les ombres retenues en deçà du Styx, il devait se contenter de voir passer dans les champs Élyséens, dont l'entrée lui était interdite, ces belles et nobles formes, objets constants de son artistique éducation.

Aussi ce que le Primatice avait prévu arriva : Benvenuto passa en revue l'armée de ses modèles sans qu'un seul lui parût réunir les qualités nécessaires à l'œuvre qu'il rêvait.

Alors il fit venir à l'hôtel du cardinal de Ferrare, où il s'était installé, toutes les Vénus à un écu la séance qu'on lui enseigna, mais aucune d'elles ne remplit son attente.

Benvenuto était donc désespéré, lorsqu'un soir, comme il revenait de souper avec trois de ses compatriotes qu'il avait rencontrés à Paris, et qui étaient le seigneur Pierre Strozzi, le comte de l'Anguillara, son beau-frère, Galeotto Pico, neveu du fameux Jean Pic de la Mirandole, et comme il suivait seul la rue des Petits-Champs, il avisa devant lui une belle et gracieuse jeune fille. Benvenuto tressaillit de joie : cette femme était jusqu'alors ce qu'il avait rencontré de mieux pour donner un corps à son rêve. Il suivit donc cette femme. Cette femme prit par la butte des Orties, longea l'église Saint-Honoré et entra dans la rue du Pélican. Arrivée là, elle se retourna pour voir si elle était toujours suivie, et voyant Benvenuto à quelques pas, elle poussa vivement une porte et disparut. Benvenuto arriva à la porte, la poussa à son tour ; la porte céda, et cela assez à temps pour qu'il vît encore, à l'angle d'un escalier éclairé par une lampe fumeuse, le bout de la robe de celle qu'il suivait.

Il arriva à un premier étage ; une seconde porte donnant dans une chambre était entr'ouverte, et dans cette chambre il aperçut celle qu'il avait suivie.

Sans lui expliquer le motif de sa visite artistique, sans même lui dire un seul mot, Benvenuto, voulant s'assurer si les formes du corps répondaient aux lignes du visage, fit deux ou trois fois le tour de la pauvre fille étonnée, et qui obéissait machinalement, comme il eût fait le tour d'une statue antique, lui faisant lever les bras au-dessus de la tête, attitude qu'il comptait donner à sa nymphe de Fontainebleau.

Il y avait, dans le modèle que Benvenuto avait sous les yeux, peu de la Cérès, encore moins de la Diane, mais beaucoup de l'Érigone. Le maître prit alors son parti, et voyant l'impossibilité de réunir ces trois types, il résolut de s'en tenir à la Bacchante.

Mais pour la bacchante, il avait véritablement trouvé ce qu'il cherchait : yeux ardents, lèvres de corail, dents de perles, cou bien emmanché, épaules arrondies, taille fine et hanches puissantes, enfin les pieds et les mains avaient dans les fines attaches des chevilles et des poignets, et dans la forme allongée des doigts, une teinte d'aristocratie qui décida tout à fait l'artiste.

« Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? demanda enfin Benvenuto, avec son accent étranger, à la pauvre enfant, de plus en plus étonnée.

— Catherine, pour vous servir, monsieur, répondit-elle.

— Eh bien ! Mlle Catherine, continua Benvenuto, voici un écu d'or pour la peine que vous avez prise ; venez chez moi demain, rue Saint-Martin, hôtel du cardinal de Ferrare ; et pour la même peine, je vous en donnerai autant. »

La jeune fille hésita un instant, car elle crut que l'étranger voulait rire ; mais l'écu d'or était là pour attester qu'il parlait sérieusement ; aussi, après un court instant de réflexion :

« A quelle heure ? demanda Catherine.

— A dix heures du matin ; est-ce votre heure ?

— Parfaitement.

— Je puis donc compter sur vous ?

— J'irai. »

Benvenuto salua comme il eût salué une duchesse, et rentra chez lui le cœur plein de joie. A peine rentré, il brûla toutes ses esquisses idéales, et se mit à en tracer une pleine de réalité. Puis, cette esquisse tracée, il apporta un morceau de cire qu'il posa sur un piédesdal, et qui en un instant prit

sous sa main puissante la forme de la nymphe qu'il avait rêvée ; si bien que lorsque le lendemain Catherine se présenta à la porte de l'atelier, une partie de la besogne était déjà faite.

Comme nous l'avons dit, Catherine n'avait aucunement compris les intentions de Benvenuto. Elle fut donc fort étonnée lorsque, après qu'il eut refermé la porte derrière elle, Benvenuto, en lui montrant sa statue commencée, lui expliqua pourquoi il l'avait fait venir.

Catherine était une joyeuse fille : elle se mit à rire à gorge déployée de sa méprise ; puis, toute fière de poser pour une déesse destinée à un roi, elle dépouilla ses vêtements et se mit d'elle-même dans la pose indiquée par la statue, et cela avec tant de grâce et de justesse que le maître, en se retournant et en la voyant posée si bien et si naturellement, poussa un cri de plaisir.

Benvenuto se mit à la besogne. C'était, comme nous l'avons dit, une de ces nobles et puissantes natures d'artiste qui s'inspirent à l'œuvre et s'illuminent en travaillant. Il avait jeté bas son pourpoint, et, le cou découvert, les bras nus, allant du modèle à la copie, de la nature à l'art, il semblait, comme Jupiter, prêt à tout embraser en le touchant. Catherine, habituée aux organisations communes ou flétries des gens du peuple ou des jeunes seigneurs, pour qui elle avait été un jouet, regardait cet homme à l'œil inspiré, à la respiration ardente, à la poitrine gonflée, avec un étonnement inconnu. Elle-même semblait s'élever à la hauteur du maître : son regard rayonnait, l'inspiration passait de l'artiste au modèle.

La séance dura deux heures ; au bout de ce temps, Benvenuto donna à Catherine son écu d'or, et, prenant congé d'elle avec les mêmes formes que la veille, lui indiqua un rendez-vous pour le lendemain à pareille heure.

Catherine rentra chez elle et ne sortit pas de la journée. Le lendemain elle était à l'atelier dix minutes avant l'heure indiquée.

La même scène se renouvela : ce jour-là comme la veille, Benvenuto fut sublime d'inspiration ; sous sa main, comme sous celle de Prométhée, la terre respirait. La tête de la bacchante était déjà modelée et semblait une tête vivante sortant d'une masse informe. Catherine souriait à cette sœur céleste, éclose à son image ; elle n'avait jamais été si heureuse, et, chose étrange ! elle ne pouvait se rendre compte du sentiment qui lui inspirait ce bonheur.

Le lendemain, le maître et le modèle se retrouvèrent à la même heure ; mais par une sensation qu'elle n'avait point éprouvée les jours précédents, au moment où elle se dévêtit, elle sentit que la rougeur lui montait au visage. La pauvre enfant commençait à aimer, et l'amour amenait avec lui la pudeur.

Le lendemain, ce fut pis encore, et Benvenuto fut obligé de lui faire observer plusieurs fois que ce n'était pas la Vénus de Médicis qu'il modelait, mais une Érigone ivre de volupté et de vin. D'ailleurs il n'y avait plus que patience à prendre, deux jours encore et le modèle était fini.

Le soir de ce deuxième jour, Benvenuto, après avoir donné la dernière touche à sa statue, remercia Catherine de sa complaisance et lui donna quatre écus d'or ; mais Catherine laissa glisser l'or de sa main à terre. Tout était fini pour la pauvre enfant, elle retombait à partir de ce moment dans sa condition première, et depuis le jour où elle était entrée dans l'atelier du maître, cette condition lui était devenue odieuse. Benvenuto, qui ne se doutait pas de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, ramassa les quatre écus, les lui présenta de nouveau, lui serra la main en les lui rendant et lui dit que si jamais il pouvait lui être bon à quelque chose il entendait qu'elle ne s'adressât qu'à lui ; puis il passa dans l'atelier des ouvriers pour chercher Ascanio, auquel il voulait faire voir sa statue achevée.

Catherine, restée seule, alla baiser les uns après les autres les outils dont le maître s'était servi, puis elle sortit en pleurant.

Le lendemain, Catherine entra dans l'atelier tandis que Benvenuto était seul, et comme, tout étonné de la revoir, il allait lui demander quelle cause l'amenait, elle alla à lui, tomba à genoux et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'une servante.

Benvenuto avait un cœur artiste, c'est-à-dire apte à tout sentir ; il devina ce qui s'était passé dans celui de la pauvre enfant, il la releva et lui donna un baiser au front.

De ce moment Catherine fit partie de l'atelier, qu'elle égayait, comme nous l'avons dit, de sa joie enfantine et qu'elle animait de son éternel mouvement. Aussi était-elle devenue presque indispensable à tout le monde, et à Benvenuto bien plus encore qu'à tout autre. C'était elle qui faisait tout, qui or-

donnait tout, grondant et caressant Ruperte, qui avait commencé à la voir entrer avec effroi, et qui avait fini par l'aimer comme tout le monde.

L'Érigone n'avait point perdu à cela. Benvenuto, ayant désormais son modèle sous la main, l'avait retouchée et finie avec un soin qu'il n'avait peut-être mis encore à aucune de ses statues; puis il l'avait portée au roi François Ier, qui en avait été émerveillé et qui avait commandé à Benvenuto de la lui exécuter en argent; puis il avait longuement causé avec l'orfévre, lui avait demandé comment il se trouvait dans son atelier, où cet atelier était situé, et si cet atelier renfermait de belles choses; après quoi il avait congédié Benvenuto Cellini en se promettant d'aller le surprendre chez lui un matin, mais sans lui rien dire de cette intention.

C'est ainsi qu'on était arrivé au moment où s'est ouverte cette histoire: Benvenuto travaillant, Catherine chantant, Ascanio rêvant, et Pagolo priant.

Le lendemain du jour où Ascanio était rentré si tard, grâce à son excursion à l'entour de l'hôtel de Nesle, on entendit frapper bruyamment à la porte de la rue : dame Ruperte se leva aussitôt pour aller ouvrir, mais Scozzone (c'est, on se le rappelle, le nom que Benvenuto avait donné à Catherine) fut en deux bonds hors de la chambre.

Un instant après on entendit sa voix qui criait, moitié joyeuse, moitié effrayée :

« Oh ! mon Dieu, maître, mon Dieu ! C'est le roi ! le roi en personne, qui vient pour visiter votre atelier !... »

Et la pauvre Scozzone, laissant toutes les portes ouvertes derrière elle, reparut toute pâle et toute tremblante sur le seuil de celle de la boutique où Benvenuto travaillait au milieu de ses élèves et de ses apprentis.



V

GÉNIE ET ROYAUTÉ.

En effet, derrière Scozzone le roi François Ier entrait dans la cour avec toute sa suite. Il donnait la main à la duchesse d'Étampes; le roi de Navarre suivait avec la Dauphine Catherine de Médicis. Le Dauphin, qui fut Henri II, venait ensuite avec sa tante Marguerite de Valois, reine de Navarre. Presque toute la noblesse les accompagnait.

Benvenuto alla au-devant d'eux et reçut sans embarras et sans trouble les rois, les princes, les grands seigneurs et les belles dames comme un ami reçoit des amis. Il y avait là pourtant les noms les plus illustres de France et les beautés les plus éclatantes du monde. Marguerite charmait, Mme d'Étampes ravissait, Catherine de Médicis étonnait, Diane de Poitiers éblouissait. Mais quoi ! Benvenuto était familier avec les types les plus purs de l'antiquité et du seizième siècle italien, comme aussi l'élève aimé de Michel-Ange était tout habitué aux rois.

« Il va falloir que vous nous permettiez, madame, d'admirer à côté de vous, » dit François Ier à la duchesse d'Étampes, qui sourit.

Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, qui, depuis le retour du roi de sa captivité d'Espagne, avait succédé dans sa faveur à la comtesse de Châteaubriant, était alors dans tout l'éclat d'une beauté véritablement royale. Droite et bien prise dans sa fine taille, elle portait sa charmante tête avec une dignité et une grâce féline qui tenait à la fois de la chatte et de la panthère, mais elle en avait aussi les bonds inattendus et les appétits meurtriers; avec cela, la courtisane royale savait prendre des airs de candeur où se serait trompé le plus soupçonneux. Rien n'était plus mobile et plus perfide que la physionomie de cette femme aux lèvres pâles, tantôt Hermione et tantôt Galatée, au sourire parfois agaçant et parfois terrible, au regard par moments caressant et prometteur, l'instant d'après flamboyant et courroucé. Elle avait une si lente façon de relever ses paupières, qu'on ne savait jamais si elles se relevaient sur la langueur ou sur la menace. Hautaine et impérieuse, elle subjuguait François Ier en l'enivrant; fière et jalouse, elle avait exigé de lui qu'il redemandât à la comtesse de Châteaubriant les bijoux qu'il lui avait donnés, et la belle et mélancolique comtesse avait du moins, en les renvoyant en lingots, protesté contre cette profanation. Enfin, souple et dissimulée, elle avait plus d'une fois fermé les yeux, lorsque, dans son caprice, le roi avait paru distinguer quelque jeune et charmante fille de la cour, qu'en effet il abandonnait bientôt pour revenir à sa belle et puissante enchanteresse.

« J'avais hâte de vous voir, Benvenuto, car voilà deux mois tout à l'heure, je pense, que vous êtes arrivé dans notre royaume, et les tristes soucis des affaires m'ont précisément depuis ce temps empêché de songer aux nobles soins de l'art. Prenez-

vous-en à mon frère et cousin l'empereur, qui ne me donne pas un instant de repos.

— Je lui écrirai si vous voulez, sire, et je le prierai de vous laisser être grand ami des arts, puisque vous lui avez prouvé déjà que vous êtes grand capitaine.

— Connaissez-vous donc Charles-Quint? demanda le roi de Navarre.

— J'ai eu l'honneur, sire, de présenter il y a quatre ans, à Rome, un missel de ma façon à Sa Majesté sacrée, et de lui faire un discours dont elle a paru fort touchée.

— Et que vous a dit Sa Majesté sacrée?

— Qu'elle me connaissait déjà, ayant vu de moi, trois ans auparavant, sur la chape du pape, un bouton d'orfévrerie qui me faisait honneur.

— Oh! mais je vois que vous êtes gâté à l'endroit des compliments royaux, dit François Ier.

— Il est vrai, sire, que j'ai eu le bonheur de satisfaire un assez grand nombre de cardinaux, de grands-ducs, de princes et de rois.

— Montrez-moi donc vos beaux ouvrages, que je voie si je ne serai pas un juge plus difficile que les autres.

— Sire, j'ai eu bien peu de temps; voici pourtant un vase et un bassin d'argent que j'ai commencés et qui ne sont peut-être pas trop indignes d'attirer l'attention de Votre Majesté. »

Le roi, pendant près de cinq minutes, examina sans dire un mot. Il semblait que l'œuvre lui fit oublier l'ouvrier; mais enfin, comme les dames s'approchaient curieusement : « Voyez, mesdames, s'écria François Ier, quelle merveille! une forme de vase si nouvelle et si hardie! que de finesse et de modelé, mon Dieu, dans ces bas-reliefs et ces rondes bosses! J'admire surtout la beauté de ces lignes, et voyez comme les attitudes des figures sont variées et vraies! Tenez, celle-ci qui élève le bras au-dessus de sa tête : ce geste fugitif est si naïvement saisi qu'on s'étonne qu'elle ne continue pas le mouvement. En vérité, je crois que jamais les anciens n'ont rien fait d'aussi beau. Je me souviens des meilleurs ouvrages de l'antiquité et de ceux des plus habiles artistes de l'Italie; mais rien ne m'a fait plus d'impression que ceci. Oh! regardez donc, madame de Navarre, ce joli enfant perdu dans les fleurs et son petit pied qui s'agite en l'air; comme tout cela est vivant, gracieux et joli!

— Mon grand roi, s'écria Benvenuto, les autres me complimentaient, mais vous me comprenez, vous!

— Autre chose? fit le roi avec une sorte d'avidité.

— Voici une médaille représentant Léda et son cygne faite pour le cardinal Gabriel Césarini; voici un cachet où j'ai gravé en creux représentant saint Jean et saint Ambroise; un reliquaire émaillé par moi...

— Quoi! vous frappez les médailles? dit Mme d'Étampes.

— Comme Cavadone de Milan, madame.

— Vous émaillez l'or? dit Marguerite.

— Comme Amerigo de Florence.

— Vous gravez les cachets? dit Catherine.

— Comme Lantizco de Pérouse. Croyez-vous donc, madame, que mon talent se borne aux fins joyaux d'or et aux grandes pièces d'argent? Je sais faire un peu de tout, grâce à Dieu! Je suis ingénieur militaire passable, et j'ai empêché deux fois qu'on ne prît Rome. Je tourne assez bien un sonnet, et Votre Majesté n'a qu'à me commander un poëme, pourvu qu'il soit à sa louange, et je m'engage à l'exécuter ni plus ni moins que si je m'appelais Clément Marot. Quant à la musique, que mon père m'enseignait à coups de bâton, la méthode m'a profité, et je joue de la flûte et du cornet avec assez de talent pour que Clément VII m'ait engagé à vingt-quatre ans au nombre de ses musiciens. J'ai trouvé, de plus, un secret pour faire d'excellente poudre, et je puis fabriquer aussi des escopettes admirables et des instruments de chirurgie. Si Votre Majesté a la guerre et qu'elle veuille m'employer comme homme d'armes, elle verra que je ne suis pas maladroit, et que je sais aussi bien manier une arquebuse que pointer une coulevrine. Comme chasseur, j'ai tué jusqu'à vingt-cinq paons dans un jour, et comme artilleur j'ai débarrassé l'empereur du prince d'Orange, et Votre Majesté du connétable de Bourbon, les traîtres n'ayant pas, à ce qu'il paraît, de bonheur avec moi.

— Ah çà! de quoi êtes-vous le plus fier? interrompit le jeune Dauphin, est-ce d'avoir tué le connétable ou d'avoir abattu les vingt-cinq paons?

— Je ne suis fier ni de l'un ni de l'autre, monseigneur. L'adresse, comme tous les autres dons, vient de Dieu, et j'ai usé de mon adresse.

— Mais j'ignorais vraiment que vous m'eussiez déjà rendu un service pareil, dit le roi, service que d'ailleurs ma sœur Marguerite aura de la peine à vous pardonner. Ah! c'est vous qui avez tué le cardinal de Bourbon. Et comment cela s'est-il passé?

— Mon Dieu! de la façon la plus simple. L'ar-

mée du connétable était arrivée à l'improviste devant Rome, et donnait l'assaut aux remparts. J'allai avec quelques amis, pour voir. En sortant de chez moi, j'avais machinalement pris mon arquebuse sur l'épaule. En arrivant sur le mur, je vis qu'il n'y avait rien à faire. Il ne faut pourtant pas, dis-je, que je sois venu pour si peu. Alors, dirigeant mon arquebuse vers l'endroit où je voyais un groupe de combattants plus nombreux et plus serrés, je visai précisément celui que je voyais dépasser les autres de la tête. Il tomba, et tout à coup un grand tumulte se fit, causé par ce coup que j'avais tiré. J'avais tué, en effet, Bourbon. C'était, comme on a su depuis, celui qui était plus élevé que les autres. »

Pendant que Benvenuto faisait ce récit avec une parfaite insouciance, le cercle des dames et des seigneurs s'était peu à peu élargi autour de lui, et tous considéraient avec respect et presque avec effroi le héros sans le savoir. François Ier seul était resté aux côtés de Cellini.

« Ainsi, mon très-cher, lui dit-il, je vois qu'avant de me consacrer votre génie vous m'avez prêté votre bravoure.

— Sire, reprit gaiement Benvenuto, je crois, tenez, que je suis né votre serviteur. Une aventure de ma première enfance me l'a toujours fait penser. Vous avez pour armes une salamandre, n'est-ce pas?

— Oui, avec cette devise : *Nutrisco et extinguo.*

— Eh bien ! j'avais cinq ans environ, j'étais avec mon père dans une petite salle où l'on avait coulé la lessive et où flambait encore un bon feu de jeune chêne. Il faisait grand froid. En regardant par hasard dans le feu, j'aperçus au milieu des flammes un petit animal semblable à un lézard qui se récréait dans l'endroit le plus ardent. Je le montrai à mon père, et mon père (pardonnez-moi ce détail familier d'un usage un peu brutal de mon pays), m'appliquant un violent soufflet, me dit avec douceur : « Je ne te frappe pas parce que tu as mal fait, cher enfant, mais afin que tu te rappelles que ce petit lézard que tu as vu dans le feu est une salamandre. Aucune personne connue n'a vu cet animal avant toi. » N'est-ce pas là, sire, un avertissement du sort? Il y a, je crois, des prédestinations, et j'allais à vingt ans partir pour l'Angleterre quand le ciseleur Pierre Torreggiano, qui voulait m'y emmener avec lui, me raconta comment, enfant, dans une querelle d'atelier, il avait un jour frappé au visage notre Michel-Ange. Oh ! tout a été dit; pour un titre de prince je ne serais pas parti avec un homme qui avait porté la main sur mon grand sculpteur. Je restai en Italie, et de l'Italie, au lieu d'aller en Angleterre, je vins en France.

— La France, fière d'avoir été choisie par vous, Benvenuto, fera en sorte que vous ne regrettiez pas votre patrie.

— Oh ! ma patrie, à moi, c'est l'art ; mon prince, c'est celui qui me fait ciseler la plus riche coupe.

— Et avez-vous actuellement en tête quelque belle composition, Cellini ?

— Oh ! oui, sire, un Christ, non pas un Christ sur la croix, mais un Christ dans sa gloire et dans sa lumière, et j'imiterai autant que possible cette beauté infinie sous laquelle il s'est fait voir à moi.

— Quoi ! dit Marguerite la sceptique en riant, outre tous les rois de la terre, avez-vous aussi vu le roi des cieux ?

— Oui, madame, répondit Benvenuto avec une simplicité d'enfant.

— Oh ! racontez-nous donc encore cela, dit la reine de Navarre.

— Volontiers, madame, » répondit Benvenuto Cellini avec une confiance qui indiquait qu'il ne pensait même pas que l'on pût mettre en doute aucune partie de son récit.

« J'avais vu quelque temps auparavant, continua Benvenuto, j'avais vu Satan et toutes les légions du diable, qu'un prêtre nécromant de mes amis avait évoqués devant moi au Colisée et dont nous eûmes vraiment beaucoup de peine à nous défaire ; mais le terrible souvenir de ces infernales visions fut bien à tout jamais effacé de mon esprit, quand à mon ardente prière m'apparut pour me réconforter dans les misères de ma prison le divin Sauveur des hommes, au milieu du soleil et tout couronné de ses rayons.

— Et vous êtes véritablement sûr, demanda la reine de Navarre, sûr, sans aucun mélange de doute, que le Christ vous soit apparu ?

— Je n'en doute pas, madame.

— Allons, Benvenuto, faites-nous donc un Christ pour notre chapelle, reprit François Ier avec sa bonne humeur habituelle.

— Sire, si Votre Majesté a cette bonté, elle me commandera quelque autre chose et j'ajournerai encore cet ouvrage.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai promis à Dieu de ne le faire pour aucun autre souverain que pour lui.

— A la bonne heure! Eh bien! Benvenuto, j'ai besoin de douze candélabres pour ma table.

— Oh! cela, c'est autre chose, et sur ce point vous serez obéi, sire.

— Je veux que ces candélabres soient douze statues d'argent.

— Sire, ce sera magnifique.

— Ces statues représenteront six dieux et six déesses, et seront exactement à ma taille.

— A votre taille, en effet, sire.

— Mais c'est tout un poëme que vous commandez là, dit la duchesse d'Étampes, une merveille tout à fait étonnante! n'est-ce pas, M. Benvenuto?

— Je ne m'étonne jamais, madame.

— Je m'étonnerais, moi, reprit la duchesse piquée, que d'autres sculpteurs que les sculpteurs de l'antiquité vinssent à bout d'une œuvre pareille.

— J'espère pourtant l'achever aussi bien que les anciens l'eussent pu faire, répondit Benvenuto avec sang-froid.

— Oh! ne vous vantez-vous pas un peu, maître Benvenuto?

— Je ne me vante jamais, madame. »

Disant cela avec calme, Cellini regardait Mme d'Étampes, et la fière duchesse baissa malgré elle les yeux sous ce regard ferme, confiant et qui n'était pas même courroucé. Anne conçut un sourd ressentiment contre Cellini de cette supériorité qu'elle subissait en y résistant et sans savoir de quoi elle se composait. Elle avait cru jusqu'alors que la beauté était la première puissance de ce monde, elle avait oublié le génie.

« Quels trésors, dit-elle avec amertume, suffiraient donc à payer un talent comme le vôtre?

— Ce ne seront, certes, pas les miens, reprit François Ier, et à ce propos, Benvenuto, je me rappelle que vous n'avez touché encore que cinq cents écus d'or de bienvenue. Serez-vous satisfait des appointements que je donnais à mon peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire de sept cents écus d'or par an? Je vous payerai en outre tous les ouvrages que vous ferez pour moi.

— Sire, ces offres sont dignes d'un roi tel que François Ier, et, j'ose le dire, d'un artiste tel que Cellini. J'aurai pourtant la hardiesse d'adresser encore une demande à Votre Majesté.

— Elle vous est d'avance octroyée, Benvenuto.

— Sire, je suis mal et à l'étroit dans cet hôtel pour travailler. Un de mes élèves a trouvé un emplacement mieux disposé que celui-ci pour les grands ouvrages que mon roi pourra me commander. Cette propriété appartient à Votre Majesté. C'est le Grand-Nesle. Elle est à la disposition du prévôt de Paris, mais il ne l'habite pas; il occupe seulement le Petit-Nesle, que je lui laisserais volontiers.

— Eh bien! soit, Benvenuto, dit François Ier, installez-vous au Grand-Nesle, et je n'aurai que la Seine à traverser pour aller causer avec vous et admirer vos chefs-d'œuvre.

— Comment, sire, interrompit Mme d'Étampes, mais vous privez là sans motif d'un bien qui lui appartient un homme à moi, un gentilhomme. »

Benvenuto la regarda, et pour la seconde fois Anne baissa les yeux sous ce singulier coup d'œil fixe et pénétrant. Cellini reprit avec la même naïve bonne foi qu'en parlant de ses apparitions:

« Mais je suis noble aussi, moi, madame: ma famille descend d'un galant homme, premier capitaine de Jules-César, nommé Fiorino, qui était de Cellino, près Montefiascone, et qui a donné son nom à Florence, tandis que votre prévôt et ses aïeux n'ont, si j'ai bonne mémoire, encore donné leur nom à rien. Cependant, continua Benvenuto en se retournant vers François Ier et en changeant à la fois de regard et d'accent, peut-être me suis-je montré bien hardi, peut-être exciterai-je contre moi des haines puissantes, et qui, malgré la protection de Votre Majesté, pourraient m'accabler à la fin. Le prévôt de Paris a, dit-on, une espèce d'armée à ses ordres.

— On m'a raconté, interrompit le roi, qu'un jour à Rome, un certain Cellini, orfévre, avait gardé, faute de payement, un vase d'argent que lui avait commandé monseigneur Farnèse, alors cardinal et aujourd'hui pape.

— C'est vrai, sire.

— On ajoutait que toute la maison du cardinal s'en vint l'épée au poing assiéger la boutique de l'orfévre pour emporter le vase de vive force.

— C'est encore vrai.

— Mais ce Cellini, en embuscade derrière la porte, et l'escopette au poing, s'était défendu vaillamment, avait mis les gens de monseigneur en fuite, et avait été payé le lendemain par le cardinal.

— Tout cela, sire, c'est l'exacte vérité.

— Eh bien! n'êtes-vous pas ce Cellini?

— Oui, sire, que Votre Majesté me conserve seulement ses bonnes grâces, et rien n'est capable de m'épouvanter.

— Allez donc droit devant vous, fit le roi en souriant dans sa barbe, allez donc, puisque vous êtes gentilhomme. »

Mme d'Étampes se tut, mais elle jura de ce moment à Cellini une haine mortelle, une haine de femme offensée.

« Sire, une dernière faveur, dit encore Cellini. Je ne puis vous présenter tous mes ouvriers ; ils sont dix, tant Français qu'Allemands, tous braves et habiles compagnons ; mais voici mes deux élèves que j'ai amenés d'Italie avec moi, Pagolo et Ascanio. Avancez donc, Pagolo, et relevez un peu la tête et le regard, non pas impudemment, mais en honnête homme, qui n'a à rougir d'aucune action mauvaise. Celui-ci manque peut-être d'invention, sire, et un peu aussi d'ardeur, mais c'est un exact et consciencieux artiste, qui travaille lentement mais bien, qui conçoit parfaitement mes idées et les exécute fidèlement. Voici maintenant Ascanio, mon noble et gracieux élève et mon enfant bien-aimé. Celui-là n'a pas sans doute la vigueur de création qui fera se heurter et se déchirer dans un bas-relief les bataillons de deux armées, ou s'attacher puissamment aux bords d'un vase les griffes d'un lion ou les dents d'un tigre. Il n'a pas non plus la fantaisie originale qui invente les monstrueuses chimères et les dragons impossibles; non, mais son âme, qui ressemble à son corps, a l'instinct d'un idéal, pour ainsi parler, divin. Demandez-lui de vous poser un ange ou de vous grouper des nymphes, et nul n'atteindra à sa poésie exquise et à sa grâce choisie. Avec Pagolo j'ai quatre bras, avec Ascanio j'ai deux âmes ; et puis, il m'aime, et je suis bien heureux d'avoir auprès de moi un cœur pur et dévoué comme le sien. »

Pendant que son maître parlait ainsi, Ascanio se tenait debout près de lui, modestement mais sans embarras, dans une attitude pleine d'élégance, et Mme d'Étampes ne pouvait détacher ses regards du jeune et charmant Italien aux yeux et aux cheveux noirs, et qui semblait une copie vivante de l'Apollino.

« Si Ascanio, dit-elle, s'entend si bien aux choses gracieuses et qu'il veuille passer à mon hôtel d'Étampes un matin, je lui fournirai des pierreries et de l'or dont il pourra me faire épanouir quelque fleur merveilleuse. »

Ascanio s'inclina avec un doux regard de remerciment.

« Et moi, dit le roi, je lui assigne, ainsi qu'à Pagolo, cent écus d'or par an.

— Je me charge de leur faire bien gagner cet argent, sire, dit Benvenuto.

— Mais quelle est donc cette belle enfant aux longs cils qui se cache dans ce coin ? reprit François Ier en apercevant Scozzone pour la première fois.

— Oh ! ne faites pas attention, sire, répondit Benvenuto en fronçant le sourcil ; c'est la seule des belles choses de cet atelier que je n'aime pas qu'on remarque.

— Ah ! vous êtes jaloux, mons Benvenuto?

— Mon Dieu, sire, je n'aime pas que l'on touche à mon bien ; soit dit sans comparaison, c'est comme si quelqu'un s'avisait de penser à Mme d'Étampes, vous seriez furieux, sire. Scozzone est ma duchesse, à moi. »

La duchesse, qui contemplait Ascanio, interrompue ainsi brusquement, se mordit les lèvres. Beaucoup de courtisans ne purent s'empêcher de sourire et toutes les dames chuchotèrent. Quant au roi, il rit franchement.

« Allons, allons, foi de gentilhomme ! votre jalousie est dans son droit, Benvenuto, et d'artiste à roi, on se comprend. Adieu, mon ami, je vous recommande mes statues. Vous commencerez par Jupiter, naturellement, et quand vous aurez achevé le modèle, vous me le montrerez. Adieu, bonne chance. A l'hôtel de Nesle !

— Que j'aille le montrer, c'est bientôt dit, sire ; mais comment entrerai-je au Louvre ?

— Votre nom sera donné aux portes avec l'ordre de vous introduire jusqu'à moi »

Cellini s'inclina, et, suivi de Pagolo et d'Ascanio, accompagna le roi et la cour jusqu'à la porte de la rue. Arrivé là, il s'agenouilla et baisa la main de François Ier.

« Sire, dit-il d'un ton pénétré, vous m'avez déjà, par l'entremise de monseigneur de Montluc, sauvé de la captivité et peut-être de la mort, vous m'avez comblé de richesses, vous avez honoré mon pauvre atelier de votre présence ; mais ce qui passe tout cela, sire, ce qui fait que je ne sais comment vous remercier, c'est que vous allez si magnifiquement au-devant de tous mes rêves. Nous ne travaillons d'ordinaire que pour une race d'élite disséminée à travers les siècles ; mais moi, j'aurai eu le bonheur de trouver vivant un juge toujours présent, toujours éclairé. Je n'ai été jusqu'à présent que l'ouvrier de l'avenir, laissez-moi me dire désormais l'orfévre de Votre Majesté.

— Mon ouvrier, mon orfévre, mon artiste et mon ami, Benvenuto, si ce titre ne vous paraît pas plus à dédaigner que les autres. Adieu, ou plutôt au revoir. »

Il va sans dire que tous les princes et seigneurs, à l'exception de Mme d'Étampes, imitèrent le roi et comblèrent Cellini d'amitiés et d'éloges.

Quand tous furent partis et que Benvenuto resta seul dans la cour avec ses deux élèves, ceux-ci le remercièrent, Ascanio avec effusion, Pagolo presque avec contrainte.

« Ne me remerciez pas, mes enfants, cela n'en vaut pas la peine. Mais, tenez, si vous croyez véritablement m'avoir quelque obligation, je veux, puisque ce sujet de conversation s'est présenté aujourd'hui, vous demander un service ; c'est pour quelque chose qui tient au cœur de mon cœur. Vous avez entendu ce que j'ai dit au roi à propos de Catherine ; ce que j'ai dit répond au plus intime de mon être. Cette enfant est nécessaire à ma vie, mes amis, à ma vie d'artiste, puisqu'elle se prête si gaiement, vous le savez, à me servir de modèle ; à ma vie d'homme, parce que je crois qu'elle m'aime. Eh bien ! je vous en prie, bien qu'elle soit belle et que vous soyez jeunes comme elle est jeune, ne portez pas vos pensées sur Catherine ; il y a bien assez d'autres jolies filles au monde. Ne déchirez pas mon cœur, n'injuriez pas mon amitié, en jetant sur ma Scozzone un regard trop hardi, et même surveillez-la en mon absence et conseillez-la comme des frères. Je vous en conjure, car je me connais, je me sens, et je jure Dieu que si je m'apercevais de quelque mal, je la tuerais, elle et son complice.

— Maître, dit Ascanio, je vous respecte comme mon maître et je vous aime comme mon père ; soyez tranquille.

— Dieu Jésus ! s'écria Pagolo en joignant les mains ; que Dieu me garde de penser à une pareille infamie ! Ne sais-je pas bien que je vous dois tout ? et ne serait-ce pas un crime abominable que d'abuser de la sainte confiance que vous me témoignez en reconnaissant vos bienfaits par une si lâche perfidie ?

— Merci, mes amis, dit Benvenuto en leur serrant les mains ; merci mille fois. Je suis content et j'ai foi en vous. Maintenant, Pagolo, remets-toi à ton ouvrage, attendu que j'ai promis pour demain à M. de Villeroi le cachet auquel tu travailles ; tandis qu'Ascanio et moi nous irons visiter la propriété dont notre gracieux roi vient de nous gratifier, et dont dimanche prochain, pour nous reposer, nous entrerons de gré ou de force en possession. »

Puis, se retournant vers Ascanio :

« Allons, Ascanio, lui dit-il, allons voir si ce fameux séjour de Nesle, qui t'a paru si convenable à l'extérieur, est digne à l'intérieur de sa réputation. »

Et avant qu'Ascanio eût eu le temps de faire la moindre observation, Benvenuto jeta un dernier coup d'œil sur l'atelier pour voir si chaque travailleur était à sa place, donna un petit soufflet sur la joue ronde et rose de Scozzone, et passant son bras sous celui de son élève, l'entraîna vers la porte et sortit avec lui.

VI

A QUOI SERVENT LES DUÈGNES.

A peine avaient-ils fait dix pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un homme de cinquante ans à peu près, assez exigu de taille, mais d'une physionomie mobile et fine.

« J'allais chez vous, Benvenuto, dit le nouvel arrivant, qu'Ascanio salua avec un respect mêlé de vénération, et auquel Benvenuto tendit cordialement la main.

— Était-ce pour affaire d'importance, mon cher Francesco ? dit l'orfévre, alors je retourne avec vous ; ou bien était-ce purement et simplement pour me voir ? alors venez avec moi.

— C'était pour vous donner un avis, Benvenuto.

— J'écoute. Un avis est toujours bon à recevoir lorsqu'il vient de la part d'un ami.

— Mais celui que j'ai à vous donner ne peut être donné qu'à vous seul.

— Ce jeune homme est un autre moi-même, Francesco ; parlez.

— Je l'eusse déjà fait si j'avais cru devoir le faire, répondit l'ami de Benvenuto.

— Pardon, maître, dit Ascanio en s'éloignant avec discrétion.

— Eh bien, va donc seul où je comptais aller avec toi, mon cher enfant, dit Benvenuto ; aussi bien tu sais que ce que tu as vu, je l'ai vu. Examine tout dans les plus grands détails. Vois si l'atelier aura un

bon jour, si la cour sera commode pour une fonte; s'il y aura moyen de séparer notre laboratoire de celui des autres apprentis. N'oublie pas le jeu de paume. »

Et Benvenuto passa son bras sous celui de l'étranger, fit un signe de la main à Ascanio, et reprit le chemin de l'atelier, laissant le jeune homme debout et immobile au milieu de la rue Saint-Martin.

En effet, il y avait dans la commission dont son maître venait de le charger plus qu'il n'en fallait pour jeter un grand trouble dans l'esprit d'Ascanio. Ce trouble n'avait pas été médiocre, même quand Benvenuto lui avait proposé de faire la visite à eux deux. Qu'on juge donc de ce qu'il devint lorsqu'il se vit appelé à faire cette visite tout seul.

Ainsi lui qui avait, pendant deux dimanches, vu Colombe sans oser la suivre, et qui, le troisième, l'avait suivie sans oser lui parler, il allait se présenter chez elle, et pourquoi? pour visiter l'hôtel de Nesle, que Benvenuto comptait le dimanche suivant, par forme de récréation, enlever de gré ou de force au père de Colombe.

La position était fausse pour tout le monde; elle était terrible pour un amoureux.

Heureusement qu'il y avait loin de la rue Saint-Martin à l'hôtel de Nesle. S'il n'y avait eu que deux pas, Ascanio ne les eût pas faits; il y avait une demi-lieue, il se mit en route.

Rien ne familiarise avec le danger comme le temps ou la distance qui nous en sépare. Pour toutes les âmes fortes ou pour toutes les organisations heureuses, la réflexion est un puissant auxiliaire. C'était à cette dernière classe qu'appartenait Ascanio. Il n'était pas encore d'habitude à cette époque de faire le dégoûté de la vie avant que d'y être entré. Toutes les sensations étaient franches et se traduisaient franchement, la joie par le rire, la douleur par les larmes. La manière était chose à peu près inconnue dans la vie comme dans l'art, et un jeune et joli garçon de vingt ans n'était pas le moins du monde humilié à cette époque d'avouer qu'il était heureux.

Or, dans tout ce trouble d'Ascanio, il y avait un certain bonheur. Il n'avait compté revoir Colombe que le dimanche suivant, et il allait la revoir le jour même. C'étaient six jours de gagnés, et six jours d'attente, on le sait, sont six siècles au compte des amoureux.

Aussi, à mesure qu'il s'approchait, la chose paraissait plus simple à ses yeux : c'était lui, il est vrai, qui avait donné le conseil à Benvenuto de demander au roi le séjour de Nesle pour en faire son atelier, mais Colombe pouvait-elle lui en vouloir d'avoir cherché à se rapprocher d'elle? Cette impatronisation de l'orfévre florentin dans le vieux palais d'Amaury ne pouvait se faire, il est vrai, qu'au détriment du père de Colombe, qui le regardait comme à lui; mais ce dommage était-il réel, puisque messire Robert d'Estourville ne l'habitait pas? D'ailleurs, Benvenuto avait mille moyens de payer son loyer; une coupe donnée au prévôt, un collier donné à sa fille (et Ascanio se chargeait de faire le collier) pouvaient et devaient, dans cette époque d'art, aplanir bien des choses. Ascanio avait vu des grands-ducs, des rois et des papes près de vendre leur couronne, leur sceptre ou leur tiare pour acheter un de ces merveilleux bijoux qui sortaient des mains de son maître. C'était donc, au bout du compte, messire Robert qui, en supposant que les choses s'arrangeassent ainsi, serait encore redevable à maître Benvenuto, car maître Benvenuto était si généreux que si messire d'Estourville faisait les choses galamment, Ascanio en était certain, maître Benvenuto ferait les choses royalement.

Arrivé au bout de la rue Saint-Martin, Ascanio se regardait donc comme un messager de paix, élu par le Seigneur pour maintenir l'harmonie entre les deux puissances.

Cependant, malgré cette conviction, Ascanio, qui n'était pas fâché, les amoureux sont des êtres bien étranges, d'allonger sa route d'une dizaine de minutes, au lieu de traverser la Seine en bateau, remonta le long du quai et passa la rivière au Pont-aux-Moulins. Peut-être aussi avait-il pris ce chemin parce que c'était celui qu'il avait fait la veille en suivant Colombe.

Quelle que soit, au reste, la cause qui lui avait fait prendre ce détour, il n'en était pas moins au bout de vingt minutes à peu près en face de l'hôtel de Nesle.

Mais arrivé là, et lorsqu'il vit la petite porte ogive qu'il lui fallait traverser, lorsqu'il aperçut le charmant petit palais gothique qui élançait ses hardis clochetons au-dessus du mur, lorsqu'il pensa que derrière ces jalousies à moitié fermées à cause de la chaleur était sa belle Colombe, tout cet échafaudage de riches rêveries bâti dans ce chemin s'évanouit comme ces édifices que l'on voit dans les nuages et que le vent renverse d'un coup d'aile; il se retrouva face à face

avec la réalité, et la réalité ne lui parut pas des plus rassurantes.

Cependant après une pause de quelques minutes, pause d'autant plus étrange que par le grand soleil qu'il faisait il était absolument seul sur le quai, Ascanio comprit qu'il fallait prendre un parti quelconque. Or, il n'y avait d'autre parti à prendre que d'entrer à l'hôtel. Il s'avança donc jusque sur le seuil et souleva le marteau. Mais Dieu sait quand il l'eût laissé retomber, si à ce moment même et par hasard la porte ne se fût ouverte, et s'il ne se fût trouvé face à face avec une espèce de maître Jacques d'une trentaine d'années, moitié valet, moitié paysan. C'était le jardinier de messire d'Estourville.

Ascanio et le jardinier reculèrent chacun de son côté.

« Que voulez-vous? dit le jardinier, que demandez-vous? »

Ascanio, forcé d'aller en avant, rappela tout son courage et répondit bravement :

« Je demande à visiter l'hôtel.

— Comment! visiter l'hôtel, s'écria le jardinier stupéfait, et au nom de qui?

— Au nom du roi! répondit Ascanio.

— Au nom du roi! s'écria le jardinier. Jésus Dieu! est-ce que le roi voudrait nous le reprendre?

— Peut-être! répondit Ascanio.

— Mais qu'est-ce que cela signifie?

— Vous comprenez, mon ami, dit Ascanio avec un aplomb dont il se sut gré à lui-même, que je n'ai pas de compte à vous rendre.

— C'est juste. A qui voulez-vous parler?

— Mais, monsieur le prévôt y est-il? demanda Ascanio, qui savait parfaitement que le prévôt n'y était point.

— Non, monsieur; il est au Châtelet.

— Eh bien! en son absence qui est-ce qui le remplace?

— Il y a sa fille, Mlle Colombe. »

Ascanio se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

« Et puis, continua le jardinier, il y a encore dame Perrine. Monsieur veut-il parler à dame Perrine ou à Mlle Colombe? »

Cette demande était bien simple, et cependant elle produisit un terrible combat dans l'âme d'Ascanio. Il ouvrit la bouche pour dire que c'était Mlle Colombe qu'il voulait voir, et cependant, comme si des paroles aussi hasardeuses se refusaient à sortir de ses lèvres, ce fut dame Perrine qu'il demanda.

Le jardinier, qui ne se doutait pas que sa question, qu'il regardait comme fort simple, eût causé un si grand remue-ménage, inclina la tête en signe d'obéissance, et s'avança à travers la cour du côté de la porte intérieure du Petit-Nesle. Ascanio le suivit.

Il lui fallut traverser une seconde cour, puis une deuxième porte, puis un petit parterre, puis les marches d'un perron, puis une longue galerie. Après quoi le jardinier ouvrit une porte et dit :

« Dame Perrine, c'est un jeune homme qui demande à visiter l'hôtel au nom du roi. »

Et se dérangeant alors il fit place à Ascanio qui lui succéda sur le seuil de la porte.

Ascanio s'appuya au mur, un nuage venait de lui passer sur les yeux; une chose bien simple et que cependant il n'avait pas prévue, était arrivée. Dame Perrine était avec Colombe, et il se trouvait en face de toutes deux.

Dame Perrine était au rouet et filait. Colombe était à son métier et faisait de la tapisserie.

Toutes deux levèrent la tête en même temps et regardèrent du côté de la porte.

Colombe reconnut à l'instant même Ascanio. Elle l'attendait, quoique sa raison lui eût dit qu'il ne devait pas revenir. Quant à lui, lorsqu'il vit les yeux de la jeune fille se lever sur lui, quoique le regard qui sortait de ces yeux fût d'une douceur infinie, il crut qu'il allait mourir.

C'est qu'il avait prévu mille difficultés, c'est qu'il avait rêvé mille obstacles avant d'arriver à sa bien-aimée; ces obstacles devaient l'exalter, ces difficultés devaient l'affermir, et voilà qu'au contraire toutes choses avaient été bonnement et simplement, comme si du premier coup Dieu, touché de la pureté de leur amour, l'avait encouragé et béni; voilà qu'il se trouve en face d'elle, au moment où il s'y attendait le moins, si bien que de tout ce beau discours qu'il avait préparé, et dont l'ardente éloquence devait l'étonner et l'attendrir, il ne trouvait pas une phrase, pas un mot, pas une syllabe.

Colombe, de son côté, demeurait immobile et muette. Ces deux jeunes et pures existences qui, comme mariées d'avance dans le ciel, sentaient déjà qu'elles s'appartenaient, et qui, une fois rapprochées l'une de l'autre, devaient se confondre, et, comme

celles de Salmacis et d'Hermaphrodite, n'en plus former qu'une, tout effrayées à cette première rencontre, tremblaient, hésitaient et restaient sans paroles, l'une vis-à-vis de l'autre.

Ce fut dame Perrine qui, se soulevant à demi sur sa chaise, tirant sa quenouille de son corset et s'appuyant sur la bobine de son rouet, rompit la première le silence.

« Que nous dit-il donc, ce butor de Raimbaut? s'écria la digne duègne. Avez-vous entendu, Colombe? » Puis, comme Colombe ne répondait pas : « Que demandez-vous céans, mon jeune maître? continua-t-elle en faisant quelques pas vers Ascanio. Mais, Dieu me pardonne! s'écria-t-elle tout à coup en reconnaissant celui à qui elle avait affaire, c'est ce gentil cavalier qui, ces trois derniers dimanches, m'a si galamment offert de l'eau bénite à la porte de l'église. Que vous plaît-il, mon bel ami?

— Je voudrais vous parler, balbutia Ascanio.

— A moi seule? demanda en minaudant dame Perrine.

— A vous... seule... »

Et Ascanio, en répondant ainsi, se disait à lui-même qu'il était affreusement niais.

« Alors, venez par ici, jeune homme; venez, » dit dame Perrine, en ouvrant une porte latérale et en faisant signe à Ascanio de la suivre.

Ascanio la suivit, mais en la suivant il jeta sur Colombe un de ces longs regards dans lesquels les amoureux savent mettre tant de choses, et qui, si prolixes et si inintelligibles qu'ils soient pour les indifférents, finissent toujours par être compris par la personne à qui ils sont adressés. Sans doute Colombe ne perdit pas un mot de sa signification, car ses yeux, sans qu'elle sût comment, ayant rencontré ceux du jeune homme, elle rougit prodigieusement, et comme elle se sentit rougir, elle baissa les yeux sur sa tapisserie, et se mit à estropier une pauvre fleur qui n'en pouvait mais; Ascanio vit cette rougeur, et s'arrêtant tout à coup, il fit un pas vers Colombe; mais en ce moment, dame Perrine se retourna et appela le jeune homme qui fut forcé de la suivre. A peine eut-il passé le seuil de la porte, que Colombe abandonna son aiguille, laissa tomber ses bras aux deux côtés de sa chaise en renversant sa tête en arrière, poussa un long soupir dans lequel se combinait, par un de ces inexplicables mystères du cœur, le regret de voir Ascanio s'éloigner, avec un certain bien-être de ne plus le sentir là.

Quant au jeune homme, il était franchement de mauvaise humeur : de mauvaise humeur contre Benvenuto, qui lui avait donné une si singulière commission; de mauvaise humeur contre lui-même, de n'avoir pas mieux su en profiter; et de mauvaise humeur surtout contre dame Perrine, qui avait eu le tort de le faire sortir juste au moment où il lui semblait que les yeux de Colombe lui disaient de rester.

Aussi, lorsque la duègne, se trouvant tête à tête avec lui, s'informa du but de sa visite, Ascanio lui répondit-il d'une façon fort délibérée, décidé qu'il était à se venger sur elle de sa propre maladresse :

« Le but de ma visite, ma chère dame, est de vous prier de me montrer l'hôtel de Nesle, et cela d'un bout à l'autre.

— Vous montrer l'hôtel de Nesle! s'écria dame Perrine; et pourquoi donc faire voulez-vous le visiter?

— Pour voir s'il est à notre convenance, si nous y serons bien, et si cela vaut la peine que nous nous dérangions pour venir l'habiter.

— Comment! pour venir l'habiter! Vous l'avez donc loué à M. le prévôt?

— Non, mais Sa Majesté nous le donne.

— Sa Majesté vous le donne! exclama dame Perrine, de plus en plus étonnée.

— En toute propriété, répondit Ascanio.

— A vous?

— Non, pas tout à fait, ma bonne dame, mais à mon maître.

— Et quel est votre maître, sans indiscrétion, jeune homme? quelque grand seigneur étranger, sans doute?

— Mieux que cela, dame Perrine; un grand artiste, venu tout exprès de Florence pour servir Sa Majesté Très-Chrétienne.

— Ah! ah! dit la bonne dame, qui ne comprenait pas très-bien; et que fait-il, votre maître?

— Ce qu'il fait? il fait tout : des bagues pour mettre au doigt des jeunes filles; des aiguières pour placer sur la table des rois; des statues pour mettre dans les temples des dieux; puis, dans ses moments perdus, il assiége ou défend les villes, selon que c'est son caprice de faire trembler un empereur ou de rassurer un pape.

— Jésus-Dieu! s'écria dame Perrine; et comment s'appelle votre maître?

— Il s'appelle Benvenuto Cellini.

— C'est drôle, je ne connais pas ce nom-là, murmura la bonne dame. Et qu'est-il de son état ?

— Il est orfévre. »

Dame Perrine regarda Ascanio avec de grands yeux étonnés.

« Orfévre ! murmura-t-elle, orfévre, et vous croyez que messire le prévôt cédera comme cela son palais à... un... orfévre !

— S'il ne le cède pas, nous le lui prendrons.

— De force ?

— Très-bien.

— Mais votre maître n'osera pas tenir tête à M. le prévôt, j'espère ?

— Il a tenu tête à trois ducs et à deux papes.

— Jésus-Dieu ! à deux papes. Ce n'est pas un hérétique, au moins ?

— Il est catholique comme vous et moi, dame Perrine ; rassurez-vous, et Satan n'est pas le moins du monde notre allié ; mais à défaut du diable, nous avons pour nous le roi.

— Ah ! oui, mais M. le prévôt a mieux que cela encore, lui.

— Et qu'a-t-il donc ?

— Il a Mme d'Étampes.

— Alors, partie égale, dit Ascanio.

— Et si messire d'Estourville refuse ?

— Maître Benvenuto prendra.

— Et si messire Robert s'enferme comme dans une citadelle ?

— Maître Cellini en fera le siége.

— Messire le prévôt a vingt-quatre sergents d'armes, songez-y.

— Maître Benvenuto Cellini a dix apprentis, partie égale toujours, comme vous voyez, dame Perrine.

— Mais personnellement, messire d'Estourville est un rude jouteur ; au tournoi qui a eu lieu lors du mariage de François Ier, il a été un des tenants, et tous ceux qui ont osé se mesurer contre lui ont été portés à terre.

— Eh bien ! dame Perrine, c'est justement l'homme que cherchait Benvenuto, lequel n'a jamais trouvé son maître en fait d'armes, et qui, comme messire d'Estourville, a porté tous ses adversaires à terre, avec cette différence cependant que quinze jours après, ceux qu'avait combattus votre prévôt étaient remis sur leurs jambes, gais et bien portants, tandis que ceux qui ont eu affaire à mon maître ne s'en sont jamais relevés, et trois jours après étaient couchés, morts et enterrés.

— Tout cela finira mal ! tout cela finira mal ! murmura dame Perrine. On dit qu'il se passe de terribles choses, jeune homme, dans les villes prises d'assaut.

— Rassurez-vous, dame Perrine, répondit Ascanio en riant, vous aurez affaire à des vainqueurs cléments.

— Ce que j'en dis, mon cher enfant, répondit dame Perrine, qui n'était pas fâchée peut-être de se ménager un appui parmi les assiégeants, c'est que j'ai peur qu'il n'y ait du sang répandu ; car quant à votre voisinage, vous comprenez bien qu'il ne peut nous être que très-agréable, attendu que la société manque un peu dans ce maudit désert où messire d'Estourville nous a consignées, sa fille et moi, comme deux pauvres religieuses, quoique ni elle ni moi n'ayons prononcé de vœux, Dieu merci. Or, il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit l'Écriture, et quand l'Écriture dit l'homme, elle sous-entend la femme ; n'est-ce pas votre avis, jeune homme ?

— Cela va sans dire.

— Et nous sommes bien seules et par conséquent bien tristes dans cet immense séjour.

— Mais n'y recevez-vous donc aucune visite ? demanda Ascanio.

— Jésus-Dieu ! pires que des religieuses, comme je vous le disais. Les religieuses, au moins, ont des parents, elles ont des amis qui viennent les voir à la grille. Elles ont le réfectoire où elles se réunissent, où elles parlent, où elles causent. Ce n'est pas bien récréatif, je le sais, mais encore, c'est quelque chose. Nous, nous n'avons que messire le prévôt, qui vient de temps en temps pour morigéner sa fille de ce qu'elle devient trop belle, je crois, car c'est son seul crime, pauvre enfant ; et pour me gronder, moi, de ce que je ne la surveille pas encore assez sévèrement. Dieu merci ! quand elle ne voit âme qui vive au monde, et quand, à part les paroles qu'elle m'adresse, elle n'ouvre la bouche que pour faire ses prières au bon Dieu. Aussi ! je vous en prie, jeune homme, ne dites à personne que vous avez été reçu ici, que vous avez visité le Grand-Nesle avec moi, et qu'après avoir visité le Grand-Nesle, vous êtes venu causer un instant avec nous au Petit.

— Comment ! s'écria Ascanio, après avoir visité le Grand-Nesle, je vais donc revenir avec vous au Petit ? Je vais donc... » Ascanio s'arrêta, voyant que sa joie allait trop loin.

« Je ne crois pas qu'il serait poli, jeune homme,

après vous être présenté ainsi devant Mlle Colombe qui, à tout prendre, en l'absence de son père, est la maîtresse de la maison, et avoir demandé à me parler à moi seule, je ne crois pas qu'il serait poli, dis-je, de quitter le séjour de Nesle sans lui dire un petit mot d'adieu. Après cela, si la chose ne vous agrée pas, vous êtes libre, comme vous le comprenez bien, de sortir directement par le Grand-Nesle qui a sa sortie...

— Non pas, non pas! s'écria Ascanio. Peste! dame Perrine, je me vante d'être aussi bien élevé que qui que ce soit au monde, et de savoir me conduire courtoisement à l'égard des dames. Seulement, dame Perrine, visitons le séjour en question sans perdre un seul instant, car je suis on ne peut plus pressé. »

Et en effet, maintenant qu'Ascanio savait qu'il devait revenir par le Petit-Nesle, il avait toute hâte d'en finir avec le Grand. Or, comme de son côté dame Perrine avait toujours une sourde crainte d'être surprise par le prévôt au moment où elle y pensait le moins, elle ne voulut point mettre Ascanio en retard, et détachant un trousseau de clefs pendu derrière une porte, elle marcha devant lui.

Jetons donc avec Ascanio un regard sur l'hôtel de Nesle, où vont se passer désormais les principales scènes de l'histoire que nous racontons.

L'hôtel, ou plutôt le séjour de Nesle, comme on l'appelait plus communément alors, occupait sur la rive gauche de la Seine, ainsi que nos lecteurs le savent déjà, l'emplacement où s'éleva ensuite l'hôtel de Nevers et où l'on a bâti depuis la Monnaie et l'Institut. Il terminait Paris au nord-ouest, car au delà de ses murailles on ne voyait plus que le fossé de la ville et les verdoyantes pelouses du Pré-aux-Clercs. C'était Amaury, seigneur de Nesle en Picardie, qui l'avait fait construire vers la fin du huitième siècle. Philippe le Bel le lui acheta en 1308 et en fit dès lors son château royal. En 1520 la tour de Nesle, de sanglante et luxurieuse mémoire, en avait été séparée pour former le quai, le pont sur le fossé et la porte de Nesle, de sorte que la sombre tour était restée sur la rive du fleuve isolée et morne comme une pécheresse qui fait pénitence.

Mais le séjour de Nesle était heureusement assez vaste pour que cette suppression n'y parût pas. L'hôtel était grand comme un village : une haute muraille percée d'un large porche ogive et d'une petite porte de service le défendait du côté du quai. On entrait d'abord dans une vaste cour tout entourée de murs ; cette seconde muraille quadrangulaire avait une porte à gauche et une porte au fond. Si l'on entrait, comme Ascanio venait de le faire, par la porte à gauche, on trouvait un charmant petit édifice dans le style gothique du quatorzième siècle : c'était le Petit-Nesle, qui avait au midi son jardin séparé. Si l'on passait, au contraire, par la porte du fond, on voyait à main droite le Grand-Nesle tout de pierres et flanqué de deux tourelles avec ses toits aigus brodés de balustrades, sa façade anguleuse, ses hautes fenêtres, ses vitres coloriées et ses vingt girouettes criant au vent : il y avait là de quoi loger trois banquiers d'aujourd'hui.

Puis, si vous alliez toujours en avant, vous vous perdiez dans toutes sortes de jardins et de basses-cours, et vous trouviez dans les jardins un jeu de paume, un jeu de bague, une fonderie, un arsenal; après quoi venaient les basses-cours, les bergeries, les étables et les écuries ; il y avait là de quoi loger trois fermiers de nos jours.

Le tout, il faut le dire, était fort négligé, et partant en très-mauvais état, Raimbaut et ses deux aides suffisant à peine pour entretenir le jardin du Petit-Nesle, où Colombe cultivait des fleurs, et où dame Perrine plantait des choux. Mais le tout était vaste, bien éclairé, solidement bâti, et avec quelque peu de soin et de dépense, on en pouvait faire le plus magnifique atelier qui fût au monde.

Puis, la chose eût-elle été infiniment moins convenable, qu'Ascanio n'en eût pas moins été ravi, le principal pour lui étant surtout de se rapprocher de Colombe.

Au reste, la visite fut courte : en un tour de main l'agile jeune homme eut tout vu, tout parcouru, tout apprécié. Ce que voyant, dame Perrine, qui avait essayé vainement de le suivre, lui avait donné tout bonnement le trousseau de clefs, qu'à la fin de son investigation il lui rendit fidèlement.

« Et maintenant, dame Perrine, dit Ascanio, me voici à vos ordres.

— Eh bien! rentrons donc maintenant au Petit-Nesle, jeune homme, puisque vous pensez comme moi que la chose est convenable.

— Comment donc ! ce serait de la plus grande impolitesse que d'agir autrement.

— Mais motus avec Colombe sur le sujet de votre visite.

— Oh ! mon Dieu, de quoi vais-je lui parler alors ? s'écria Ascanio.

— Vous voilà bien embarrassé, beau jouvenceau ! Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez orfévre ?

— Sans doute.

— Eh bien ! parlez-lui bijoux ; c'est une conversation qui réjouit toujours le cœur de la plus sage. On est fille d'Ève ou on ne l'est pas ; et si l'on est fille d'Ève, on aime ce qui brille. D'ailleurs elle a si peu de distraction dans sa retraite, pauvre enfant ! que c'est une bénédiction de la récréer quelque peu. Il est vrai que la récréation qui conviendrait à son âge serait un bon mariage. Aussi maître Robert ne vient pas une seule fois au logis que je ne lui glisse dans le tuyau de l'oreille : « Mariez-la donc, cette pauvre petite, mariez-la donc. »

Et sans s'apercevoir de ce que l'aveu de cette familiarité pouvait laisser planer de conjectures sur sa position chez messire le prévôt, dame Perrine reprit le chemin du Petit-Nesle et rentra suivie d'Ascanio dans le salon où elle avait laissé Colombe.

Colombe était encore pensive et rêveuse, et dans la même attitude où nous l'avons laissée. Seulement, vingt fois peut-être sa tête s'était relevée et son regard s'était fixé sur la porte par laquelle était sorti le beau jeune homme, de sorte que quelqu'un qui eût suivi ces regards répétés aurait pu croire qu'elle l'attendait : cependant, à peine vit-elle la porte tourner sur ses gonds que Colombe se remit au travail avec tant d'empressement que ni dame Perrine ni Ascanio ne purent se douter que son travail eût été interrompu.

Comment avait-elle deviné que le jeune homme suivait la duègne ? c'est ce que le magnétisme aurait pu seul expliquer, si le magnétisme eût été inventé à cette époque.

« Je vous ramène notre donneur d'eau bénite, ma chère Colombe, car c'est lui en personne, et je l'avais bien reconnu. J'allais le reconduire par la porte du Grand-Nesle, lorsqu'il m'a fait observer qu'il n'avait pas pris congé de vous. La chose était vraie, car vous ne vous êtes pas dit un seul pauvre petit mot tout à l'heure. Vous n'êtes pourtant muets ni l'un ni l'autre, Dieu merci.

— Dame Perrine, interrompit Colombe toute troublée.

— Eh bien ! quoi ? il ne faut pas rougir comme cela. M. Ascanio est un honnête jeune homme comme vous êtes une sage demoiselle. D'ailleurs c'est, à ce qu'il paraît, un bon artiste en bijoux, pierres précieuses et affiquets, qui sont ordinairement du goût des jolies filles. Il viendra vous en montrer, mon enfant, si cela vous plaît.

— Je n'ai besoin de rien, murmura Colombe.

— A cette heure, c'est possible ; mais il faut espérer que vous ne mourrez pas en recluse dans cette maudite retraite. Nous avons seize ans, Colombe, et le jour viendra où vous serez une belle fiancée à laquelle on donnera toutes sortes de bijoux, puis une grande dame à laquelle il faudra toutes sortes de parures. Eh bien ! autant donner la préférence à celles de ce jeune homme qu'à celles de quelque autre artiste qui ne le vaudra sûrement pas. »

Colombe était au supplice. Ascanio, que les prévisions de dame Perrine ne réjouissaient que médiocrement, s'en aperçut et vint au secours de la pauvre enfant pour laquelle une conversation directe était mille fois moins embarrassante que ce monologue par interprète.

« Oh ! mademoiselle, dit-il, ne me refusez point cette grâce de vous apporter quelques-uns de mes ouvrages ; il me semble maintenant que c'est pour vous que je les ai faits, et qu'en les faisant je songeais à vous. Oh ! oui, croyez-le-bien, car nous autres artistes en bijoux, nous mêlons parfois à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, nos propres pensées. Dans ces diadèmes qui couronnent vos têtes, dans ces bracelets qui étreignent vos bras, dans ces colliers qui caressent vos épaules, dans ces fleurs, dans ces oiseaux, dans ces anges, dans ces chimères que nous faisons balbutier à vos oreilles, nous mettons parfois de respectueuses adorations. »

Et il faut bien le dire, en notre qualité d'historien, à ces douces paroles le cœur de Colombe se dilatait, car Ascanio, si longtemps muet, parlait enfin et parlait comme elle rêvait qu'il devait parler ; car, sans lever les yeux, la jeune fille sentait le rayon ardent de ses yeux fixés sur elle, et il n'y avait pas jusqu'à l'accent étranger de cette voix qui ne prêtât un charme singulier à ces paroles nouvelles et inconnues pour Colombe, un accent profond et irrésistible à cette langue facile et harmonieuse de l'amour, que les jeunes filles comprennent avant de la parler.

« Je sais bien, continuait Ascanio, les regards toujours fixés sur Colombe, je sais bien que nous n'ajoutons rien à votre beauté. On ne rend pas Dieu plus riche parce qu'on pare son autel. Mais au moins

nous entourons votre grâce de tout ce qui est suave et beau comme elle, et lorsque, pauvres et humbles ouvriers d'enchantements et d'éclat, nous vous voyons du fond de notre ombre passer dans votre lumière, nous nous consolons d'être si fort au-dessous de vous en pensant que notre art vous élève encore.

— Oh! monsieur, répondit Colombe toute troublée, vos belles choses me seront probablement toujours étrangères, ou du moins inutiles; je vis dans l'isolement et l'obscurité, et loin que cet isolement et cette obscurité me pèsent, j'avoue que je les aime, j'avoue que je voudrais y demeurer toujours, et cependant j'avoue encore que je voudrais bien voir vos parures, non pas pour moi, mais pour elles; non pas pour les mettre, mais pour les admirer.»

Et tremblante d'en avoir déjà trop dit, et peut être d'en dire plus encore, Colombe, en achevant ces mots, salua et sortit avec une telle rapidité qu'aux yeux d'un homme plus savant en pareille matière cette sortie eût pu tout bonnement passer pour une fuite.

« Eh bien! à la bonne heure! dit dame Perrine, la voilà qui se réconcilie un peu avec la coquetterie. Il est vrai de dire que vous parlez comme un livre, jeune homme. Oui, vraiment, il faut croire que dans votre pays on a des secrets pour charmer les gens; la preuve, c'est que vous m'avez mise dans vos intérêts tout de suite, moi qui vous parle, et d'honneur je souhaite que messire le prévôt ne vous fasse pas un trop mauvais parti. Allons, au revoir, jeune homme, et dites à votre maître de prendre garde à lui. Prévenez-le que messire d'Estourville est dur en diable et fort puissant en cour. Ainsi donc, si votre maître voulait m'en croire, il renoncerait à se loger au Grand-Nesle, et surtout à le prendre de force. Quant à vous, nous vous reverrons, n'est-ce pas? Mais surtout ne croyez pas Colombe, elle est du seul bien de défunte sa mère plus riche qu'il ne faut pour se passer des fantaisies vingt fois plus coûteuses que celles que vous lui offrez. Puis, écoutez-moi, apportez aussi quelques objets plus simples, elle pensera peut-être à me faire un petit présent. On n'est pas encore, Dieu merci, d'âge à se refuser toute coquetterie. Vous entendez, n'est-ce pas? »

Et jugeant qu'il était nécessaire, pour être mieux comprise, d'ajouter le geste aux paroles, dame Perrine appuya sa main sur le bras du jeune homme. Ascanio tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut. En effet, il lui semblait que tout cela était un rêve. Il ne comprenait pas qu'il fût chez Colombe, et il doutait que cette blanche apparition, dont la voix mélodieuse murmurait encore à son oreille, dont la forme légère venait de glisser devant ses yeux, fût bien réellement celle-là pour un regard de laquelle la veille et le matin encore il eût donné sa vie.

Aussi, plein de son bonheur présent et de son espoir à venir, promit-il à dame Perrine tout ce qu'elle voulut, sans même écouter ce qu'elle lui demandait. Que lui importait? N'était-il pas prêt à donner tout ce qu'il possédait pour revoir Colombe?

Puis, songeant lui-même qu'une plus longue visite serait inconvenante, il prit congé de dame Perrine en lui promettant de revenir le lendemain.

En sortant du Petit-Nesle, Ascanio se trouva presque nez à nez avec deux hommes qui allaient y entrer. A la manière dont l'un de ces deux hommes le regarda encore plus qu'à son costume, il reconnut que ce devait être le prévôt.

Bientôt ses soupçons furent changés en certitude lorsqu'il vit ces deux hommes frapper à la même porte par laquelle il venait de sortir : il eut alors le regret de n'être point parti plus tôt, car qui pouvait dire si son imprudence n'allait pas retomber sur Colombe?

Pour ôter tout caractère d'importance à sa visite, en supposant que le prévôt y eût fait attention, Ascanio s'éloigna sans même retourner la tête vers ce petit coin du monde qui était le seul dont en ce moment il eût voulu être le roi.

En rentrant à l'atelier il trouva Benvenuto fort préoccupé. Cet homme qui les avait arrêtés dans la rue était le Primatice, et il accourait en bon confrère prévenir Cellini que, pendant cette visite qu'était venue lui faire le matin François Ier, l'imprudent artiste avait trouvé moyen de se faire de Mme la duchesse d'Étampes une ennemie mortelle.

VII

UN FIANCÉ ET UN AMI.

Un des deux hommes qui entraient à l'hôtel de Nesle comme Ascanio en sortait était bien effectivement messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris.

Quant à l'autre, nous allons dans un instant savoir qui il était.

Aussi, cinq minutes après le départ d'Ascanio, et comme Colombe, restée debout et l'oreille attentive dans sa chambre, où elle s'était réfugiée, était encore toute songeuse, dame Perrine entra précipitamment, annonçant à la jeune fille que son père l'attendait dans la chambre à côté.

« Mon père ! » s'écria Colombe effrayée. Puis elle ajouta tout bas : « Mon Dieu ! mon Dieu ! l'aurait-il rencontré ?

— Oui, votre père, ma chère enfant, reprit dame Perrine, répondant à la seule partie de la phrase qu'elle eût entendue, et avec lui un autre vieux seigneur que je ne connais pas.

— Un autre vieux seigneur! dit Colombe frissonnant d'instinct. Mon Dieu ! dame Perrine, qu'est-ce que cela signifie ? C'est la première fois depuis deux ou trois ans peut-être que mon père ne vient pas seul. »

Cependant, comme malgré la crainte de la jeune fille il lui fallait obéir, attendu qu'elle connaissait le caractère impatient de son père, elle rappela tout son courage et rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter, le sourire sur les lèvres, car, malgré cette crainte qu'elle éprouvait pour la première fois et dont elle ne se rendait pas compte, elle aimait messire d'Estourville d'un amour véritablement filial, et, malgré le peu d'expansivité du prévôt vis-à-vis d'elle, les jours où il visitait l'hôtel de Nesle étaient, parmi ces jours tristes et uniformes, marqués comme des jours de fête.

Colombe s'avançait, tendant les bras, entr'ouvrant la bouche; mais le prévôt ne lui donna le temps ni de l'embrasser, ni de parler. Seulement, la prenant par la main et l'amenant devant l'étranger, qui se tenait appuyé contre la grande cheminée remplie de fleurs :

« Cher ami, lui dit-il, je te présente ma fille. » Puis, adressant la parole à sa fille : « Colombe, ajouta-t-il, voilà le comte d'Orbec, trésorier du roi, et votre futur époux. »

Colombe jeta un faible cri, qu'étouffa aussitôt le sentiment des convenances ; mais, sentant ses genoux faiblir, elle s'appuya au dossier d'une chaise.

En effet, pour comprendre, surtout dans la disposition d'esprit où se trouvait Colombe, tout ce qu'avait de terrible cette présentation inattendue, il faudrait savoir ce qu'était le comte d'Orbec.

Certes, messire Robert d'Estourville, le père de Colombe, n'était pas beau ; il y avait dans ses épais sourcils, qu'il fronçait au moindre obstacle physique ou moral qu'il rencontrait, un air de dureté, et dans toute sa personne trapue quelque chose de lourd et de gauche, qui prévenait médiocrement en sa faveur; mais auprès du comte d'Orbec il semblait saint Michel archange près du dragon. Du moins la tête carrée, les traits fortement accentués du prévôt annonçaient la résolution et la force, tandis que ses petits yeux de lynx, gris et vifs, indiquaient l'intelligence ; mais le comte d'Orbec, grêle, sec et maigre, avec ses longs bras d'araignée, sa petite voix de moustique et sa lenteur de limaçon, était non-seulement laid, mais hideux : une laideur à la fois bête et méchante. Sa tête, qu'il tenait courbée et penchée sur l'épaule, avait un sourire vil et un regard traître.

Aussi, à l'aspect de cette affreuse créature qu'on lui présentait pour époux, quand son cœur, sa pensée et ses yeux étaient pleins encore du beau jeune homme qui sortait de cette même chambre, Colombe, comme nous l'avons dit, n'avait pu que réprimer son premier cri, mais sa force s'était arrêtée là, et elle était demeurée pâle et glacée, regardant seulement son père avec épouvante.

« Je te demande pardon, cher ami, continua le prévôt, de l'embarras de Colombe ; d'abord c'est une petite sauvage qui n'est pas sortie d'ici depuis deux ans, l'air du temps n'étant pas très-bon, comme tu le sais, pour les jolies filles ; puis, à vrai dire, j'ai eu le tort de ne point la prévenir de nos projets, ce qui d'ailleurs était inutile, vu que les choses que j'ai arrêtées n'ont besoin, pour être mises à exécution, de l'approbation de personne; enfin, elle ne sait pas qui tu es, et qu'avec ton nom, tes grandes richesses et la faveur de Mme d'Étampes, tu es en position d'arriver à tout ; mais en y réfléchissant, elle appréciera l'honneur que tu nous fais en consentant à allier ta vieille illustration à notre jeune noblesse ; elle apprendra qu'amis depuis quarante ans...

— Assez, mon cher, assez, de grâce, » interrompit le comte ; puis s'adressant à Colombe avec cette assurance familière et insolente qui contrastait si bien avec la timidité du pauvre Ascanio : « Allons, allons, remettez-vous, mon enfant, lui dit-il, et rappelez sur vos joues ces jolies couleurs qui vous vont si bien. Eh ! mon Dieu ! je sais ce que c'est

qu'une jeune fille, allez, et même qu'une jeune femme, car j'ai déjà été marié deux fois, ma petite. Voyons, il ne faut pas vous troubler comme cela ; je ne vous fais pas peur, j'espère, hein ? » ajouta fatuitement le comte en se redressant et en passant ses mains sur ses maigres moustaches et sur sa mesquine royale ; « aussi votre père a eu tort de me donner si brusquement ce titre de mari qui émeut toujours un peu un jeune cœur lorsqu'il l'entend pour la première fois ; mais vous vous y ferez, ma petite, et vous finirez par le prononcer vous-même avec cette jolie bouche que voilà. Eh bien ! eh bien ! vous pâlissez encore... Dieu me pardonne ! je crois qu'elle va s'évanouir. »

Et d'Orbec étendit les bras pour soutenir Colombe, mais celle-ci se redressa en faisant un pas en arrière, comme si elle eût craint son toucher à l'égal de celui d'un serpent, et retrouvant la force de prononcer quelques mots :

« Pardon, monsieur, pardon, mon père, dit-elle en balbutiant ; pardon, ce n'est rien ; mais je croyais, j'espérais...

— Et qu'avez-vous cru, qu'avez-vous espéré ? Voyons, dites vite, répondit le prévôt en fixant sur sa fille ses petits yeux vifs et irrités.

— Que vous me permettriez de rester toujours auprès de vous, mon père, reprit Colombe. Depuis la mort de ma pauvre mère, vous n'avez plus que mon affection, que mes soins, et j'avais pensé...

— Taisez-vous, Colombe, répondit impérativement le prévôt. Je ne suis pas encore assez vieux pour avoir besoin d'une garde ; et vous, vous êtes d'âge à vous établir.

— Eh bon Dieu ! dit d'Orbec se mêlant de nouveau à la conversation, acceptez-moi sans tant de façons, ma mie. Avec moi, vous serez aussi heureuse qu'on peut l'être, et plus d'une vous enviera, je vous jure. Je suis riche, mort-Dieu ! et je prétends que vous me fassiez honneur : vous irez à la cour, et vous irez avec des bijoux à rendre envieuse, je ne dirai pas la reine, mais Mme d'Étampes elle-même. »

Je ne sais quelles pensées se réveillèrent à ces derniers mots dans le cœur de Colombe, mais la rougeur reparut sur ses joues et elle trouva moyen de répondre au comte, malgré le regard sévère dont le prévôt la menaçait.

« Je demanderai du moins à mon père, monseigneur, le temps de réfléchir à votre proposition.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria messire d'Estourville avec violence. Pas une heure, pas une minute. Vous êtes de ce moment la fiancée du comte, entendez-vous bien, et vous seriez sa femme dès ce soir si dans une heure il n'était forcé de partir pour sa comté de Normandie, et vous savez que mes volontés sont des ordres. Réfléchir ! sarpejeu ! d'Orbec, laissons cette mijaurée. A compter de ce moment elle est à toi, mon ami, et tu la réclameras quand tu voudras. Sur ce, allons visiter votre future demeure. »

D'Orbec voulait demeurer pour ajouter encore un mot aux paroles qu'il avait déjà dites ; mais le prévôt passa son bras sous le sien et l'entraîna en marronnant; il se contenta donc de saluer Colombe avec son méchant sourire et sortit avec messire Robert.

Derrière eux et par la porte du fond, dame Perrine entra ; elle avait entendu le prévôt élevant la voix, et elle accourait, devinant qu'il avait fait à sa fille quelques-unes de ses gronderies habituelles. Elle arriva à temps pour recevoir Colombe dans ses bras.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la pauvre enfant en portant sa main sur ses yeux comme pour ne plus voir cet odieux d'Orbec, tout absent qu'il était. Oh ! mon Dieu ! cela devait-il donc finir ainsi ? Oh ! mes rêves dorés ! Oh ! mes espérances mélancoliques ! tout est donc perdu, évanoui, et il ne me reste plus qu'à mourir ! »

Il ne faut pas demander si une pareille exclamation, jointe à la faiblesse et à la pâleur de Colombe, effrayèrent dame Perrine, et tout en l'effrayant éveillèrent sa curiosité. Or, comme de son côté Colombe avait besoin de soulager son cœur, elle raconta à sa digne gouvernante, en pleurant les larmes les plus amères qu'elle eût encore versées, ce qui venait de se passer entre son père, le comte d'Orbec et elle. Dame Perrine convint que le fiancé n'était ni jeune, ni beau ; mais comme, à son avis, le pire malheur qui pouvait arriver à une femme était de rester fille, elle soutint à Colombe que mieux valait, à tout prendre, avoir un mari vieux et laid, mais riche et puissant, que de n'en pas avoir du tout. Or, comme cette théorie révoltait le cœur de Colombe, la jeune fille se retira dans sa chambre, laissant dame Perrine, dont l'imagination était très-vive, bâtir mille plans d'avenir à elle, pour le jour où elle s'élèverait de la place de gouvernante de Mlle Colombe au grade de dame de compagnie de la comtesse d'Orbec.

Pendant ce temps le prévôt et le comte commençaient à leur tour la visite du Grand-Nesle, que venaient de faire une heure auparavant dame Perrine et Ascanio.

Ce serait une étrange chose si les murs, qui, à ce que l'on prétend, ont des oreilles, avaient aussi des yeux et une langue, et racontaient à ceux qui entrent ce qu'ils ont vu et entendu de ceux qui sortent.

Mais comme les murs se taisaient et regardaient le prévôt et le trésorier en riant peut-être à la manière des murs, c'était le susdit trésorier qui parlait.

« Vraiment, disait-il tout en traversant la cour qui menait du Petit au Grand-Nesle, vraiment elle est fort bien, la petite ; c'est une femme comme il m'en faut une, mon cher d'Estourville, sage, ignorante et bien élevée. Le premier orage passé, le temps se remettra au beau fixe, croyez-moi. Je m'y connais ; toutes les petites filles rêvent un mari jeune, beau, spirituel et riche. Eh ! mon Dieu, j'ai au moins la moitié des qualités qu'on exige de moi. Peu d'hommes peuvent en dire autant, c'est donc déjà beaucoup. » Puis, passant de sa femme future à sa propriété à venir, et parlant avec le même accent grêle et convoiteur de l'une et de l'autre : « C'est comme ce Vieux Nesle, continua-t-il, c'est sur mon honneur un magnifique séjour, et je t'en fais mon compliment. Nous serons là à merveille, ma femme, moi et toute ma trésorerie. Voilà pour notre habitation personnelle, voilà pour mes bureaux, voilà pour la valetaille. Seulement, tout cela est un peu bien dégradé. Mais avec quelques dépenses que nous trouverons moyen de faire payer à Sa Majesté, nous en tirerons un excellent parti. A propos, d'Estourville, es-tu bien sûr de conserver cette propriété-là ? Tu devrais faire régulariser ton titre ; autant que je me rappelle, le roi ne te l'a pas donnée, après tout.

— Il ne me l'a pas donnée, c'est vrai, reprit en riant le prévôt ; mais il me l'a laissé prendre, et c'est à peu près tout comme.

— Oui, mais si quelque autre te jouait le tour de lui faire cette demande en règle ?

— Oh ! celui-là serait mal reçu, je t'en réponds, à venir faire valoir son titre ; et sûr comme je le suis de l'appui de Mme d'Étampes et du tien, je le ferais grandement repentir de ses prétentions. Non, va, je suis tranquille, et l'hôtel de Nesle m'appartient, aussi vrai, cher ami, que ma fille Colombe est à toi ; pars donc tranquille et reviens vite. »

Comme le prévôt disait ces paroles, de la véracité desquelles ni lui ni son interlocuteur n'avaient aucun motif de douter, un troisième personnage, conduit par le jardinier Raimbaut, parut sur le seuil de la porte qui donnait de la cour quadrangulaire dans les jardins du Grand-Nesle. C'était le vicomte de Marmagne.

Celui-là était aussi un prétendant de Colombe, mais un prétendant malheureux. C'était un grand bellâtre d'un blond ardent avec des couleurs roses, suffisant, insolent, bavard, plein de prétentions auprès des femmes, auxquelles il servait souvent de manteau pour cacher leurs véritables amours, plein d'orgueil de sa position de secrétaire du roi, laquelle position lui permettait d'approcher de Sa Majesté à la manière dont l'approchaient ses lévriers, ses perroquets et ses singes. Aussi le prévôt ne s'était-il pas trompé à cette faveur apparente et à cette familiarité superficielle dont il jouissait près de Sa Majesté, faveur et familiarité qu'il ne devait, assurait-on, qu'à l'extension peu morale qu'il donnait à sa charge. D'ailleurs, le vicomte de Marmagne avait depuis longtemps mangé tout son patrimoine et n'avait pas d'autre fortune que les libéralités de François Ier. Or ces libéralités pouvaient tarir d'un jour à l'autre, et messire Robert d'Estourville n'était pas si fou que de se fier dans les choses de cette importance aux caprices d'un roi fort sujet aux caprices. Il avait donc tout doucement repoussé la demande du vicomte de Marmagne, en lui avouant confidentiellement et sous le sceau du secret que la main de sa fille était déjà depuis longtemps engagée à un autre. Grâce à cette confidence, qui motivait le refus du prévôt, le vicomte de Marmagne et sire Robert d'Estourville étaient restés en apparence les meilleurs amis du monde, quoique depuis ce temps le vicomte détestât le prévôt et que de son côté le prévôt se défiât du vicomte, lequel sous son air affable et souriant n'avait pu cacher sa rancune à un homme aussi habitué que l'était messire Robert à lire dans l'ombre des cours et dans l'obscurité des cœurs. Chaque fois qu'il voyait paraître le vicomte, le prévôt s'attendait donc, sous son air affable et prévenant, à recevoir un porteur de mauvaises nouvelles, lesquelles il avait l'habitude de débiter les larmes aux yeux et avec cette douleur feinte et calculée qui exprime goutte à goutte le poison sur une plaie.

Quant au comte d'Orbec, le vicomte de Marmagne avait à peu près rompu avec lui : c'était même une

de ces rares inimitiés de cour visibles à l'œil nu. D'Orbec méprisait Marmagne, parce que Marmagne n'avait pas de fortune et ne pouvait tenir un rang; Marmagne méprisait d'Orbec, parce que d'Orbec était vieux et avait par conséquent perdu le privilége de plaire aux femmes; enfin tous deux se haïssaient, parce que toutes les fois qu'ils s'étaient trouvés sur le même chemin, l'un avait enlevé quelque chose à l'autre.

Aussi, dès qu'ils s'aperçurent, les deux courtisans se saluèrent avec ce sourire sardonique et froid qu'on ne rencontre que dans les antichambres des palais, et qui veut dire: « Ah! si nous n'étions pas deux lâches, comme il y a déjà longtemps que l'un de nous ne vivrait plus! »

Néanmoins, comme il est du devoir d'un historien de dire le bien comme le mal, il est juste d'avouer qu'ils s'en tinrent à ce salut et à ce sourire, et que, sans avoir échangé une seule parole avec le vicomte de Marmagne, le comte d'Orbec, reconduit par le prévôt, sortit immédiatement par la même porte qui venait de donner entrée à son ennemi.

Hâtons-nous d'ajouter néanmoins que, malgré la haine qui les séparait, ces deux hommes, le cas échéant, étaient prêts à se réunir momentanément pour nuire à un troisième.

Le comte d'Orbec sorti, le prévôt se trouva seul avec son ami le vicomte de Marmagne.

Il s'avança vers lui avec un visage gai, celui-ci l'attendit avec un visage triste.

« Eh bien, mon cher prévôt, lui dit Marmagne, rompant le premier le silence, vous avez l'air bien joyeux.

— Et vous, mon cher Marmagne, répondit le prévôt, vous avez l'air bien triste.

— C'est que, vous le savez, mon pauvre d'Estourville, les malheurs de mes amis m'affligent tout autant que les miens.

— Oui, oui, je connais votre cœur, dit le prévôt.

— Et quand je vous ai vu si joyeux, avec votre futur gendre, le comte d'Orbec, car le mariage de votre fille avec lui n'est plus un secret, et je vous en félicite, mon cher d'Estourville...

— Vous savez que je vous avais dit depuis longtemps que la main de Colombe était promise, mon cher Marmagne.

— Oui, je ne sais vraiment comment vous consentez à vous séparer d'une si charmante enfant.

— Oh! je ne m'en sépare pas, reprit maître Robert. Mon gendre, le comte d'Orbec, fera passer la Seine à toute sa trésorerie, et viendra habiter le Grand-Nesle, tandis que moi, dans mes moments perdus, j'habiterai le Petit.

— Pauvre ami! dit Marmagne en secouant la tête d'un air profondément peiné, en appuyant une de ses mains sur le bras du prévôt, et en portant l'autre à ses yeux pour essuyer une larme qui n'existait pas.

— Comment, pauvre ami? dit messire Robert. Ah çà! qu'avez-vous donc encore à m'annoncer?

— Suis-je donc le premier à vous annoncer cette fâcheuse nouvelle?

— Laquelle? voyons, parlez!

— Vous le savez, mon cher prévôt, il faut être philosophe en ce monde, et il y a un vieux proverbe que notre pauvre race humaine devrait avoir sans cesse à la bouche, car il renferme à lui seul toute la sagesse des nations.

— Et quel est ce proverbe? Achevez.

— L'homme propose, mon cher ami, l'homme propose et Dieu dispose.

— Et quelle chose ai-je proposée dont Dieu disposera? voyons, achevez et finissons-en.

— Vous avez destiné l'hôtel du Vieux-Nesle à votre gendre et à votre fille?

— Sans doute; et ils y seront installés, j'espère, avant trois mois.

— Détrompez-vous, mon cher prévôt, détrompez-vous; l'hôtel de Nesle, à cette heure, n'est plus votre propriété. Excusez-moi de vous causer ce chagrin; mais j'ai pensé que mieux valait, avec le caractère un peu vif que je vous connais, que vous apprissiez cette nouvelle de la bouche d'un ami, qui mettra à vous l'apprendre tous les ménagements convenables, que de la tenir de la bouche de quelque malotru qui, enchanté de votre malheur, vous l'aurait jetée brutalement à la face. Hélas! non, mon ami, le Grand-Nesle n'est plus à vous.

— Et qui me l'a donc repris?

— Sa Majesté.

— Sa Majesté!

— Elle-même; vous voyez donc bien que le malheur est irréparable.

— Et quand cela?

— Ce matin. Si je n'avais pas été retenu par mon service au Louvre, vous en eussiez été prévenu plus tôt.

— On vous aura trompé, Marmagne, c'est quelque

faux bruit que mes ennemis se plaisent à répandre, et dont vous vous êtes fait prématurément l'écho.

— Je voudrais pour bien des choses que cela fût ainsi, mais malheureusement on ne m'a pas dit, j'ai entendu.

— Vous avez entendu, quoi?

— J'ai entendu le roi de sa propre bouche donnant le Vieux-Nesle à un autre.

— Et quel est cet autre?

— Un aventurier italien, un certain orfévre que vous connaissez peut-être de nom, un intrigant qui s'appelle Benvenuto Cellini, qui arrive de Florence depuis deux mois, dont le roi s'est coiffé je ne sais pourquoi, et qu'il a été aujourd'hui visiter avec toute sa cour dans l'hôtel du cardinal de Ferrare, où ce prétendu artiste a établi sa boutique.

— Et vous étiez là, dites-vous, vicomte, quand le roi a fait donation du Grand-Nesle à ce misérable?

— J'y étais, répondit de Marmagne en prononçant ces deux mots lettre à lettre et en les accentuant avec lenteur et volupté.

—Ah! ah! fit le prévôt, eh bien, je l'attends, votre aventurier. Qu'il vienne prendre le présent royal!

— Comment! vous auriez l'intention de faire résistance?

— Sans doute.

— A un ordre du roi?

— A un ordre de Dieu, à un ordre du diable; à tous les ordres enfin qui auront la prétention de me faire sortir d'ici.

— Prenez garde, prenez garde, prévôt, reprit le vicomte de Marmagne, outre la colère du roi à laquelle vous vous exposez, ce Benvenuto Cellini est par lui-même plus à craindre que vous ne pensez.

— Savez-vous qui je suis, vicomte?

— D'abord, il a toute la faveur de Sa Majesté, pour le moment c'est vrai, mais il l'a.

— Savez-vous que moi, prévôt de Paris, je représente Sa Majesté au Châtelet, que j'y siége sous un dais, en habit court, en manteau à collet, l'épée au côté, le chapeau orné de plumes sur la tête, et tenant à la main un bâton de commandement en velours bleu!

— Ensuite je vous dirai que ce maudit Italien accepte volontiers la lutte de puissance à puissance avec toutes sortes de princes, de cardinaux et de papes.

— Savez-vous que j'ai un sceau particulier qui fait l'authenticité des actes?

— On ajoute que ce damné spadassin blesse et tue sans scrupule tous ceux qui lui font obstacle.

— Ignorez-vous qu'une garde de vingt quatre sergents d'armes est jour et nuit à mes ordres?

— On dit qu'il a été frapper un orfévre auquel il en voulait au milieu d'un bataillon de soixante hommes.

— Vous oubliez que l'hôtel de Nesle est fortifié, qu'il a créneaux aux murs et mâchecoulis au-dessus des portes, sans compter le fort de la ville qui d'un côté le rend imprenable.

— On assure qu'il s'entend aux siéges comme Bayard, ou Antonio de Leyra.

— C'est ce que nous verrons.

— J'en ai peur.

— Et moi j'attends.

— Tenez, voulez-vous que je vous donne un conseil, mon cher ami?

— Donnez, pourvu qu'il soit court.

— N'essayez pas de lutter avec plus fort que vous.

— Avec plus fort que moi? un méchant ouvrier d'Italie! Vicomte, vous m'exaspérez.

— C'est que, d'honneur! vous pourriez vous en repentir. Je vous parle à bon escient.

— Vicomte, vous me mettez hors des gonds.

— Songez que cet homme a le roi pour lui.

—Eh bien! moi, j'ai madame d'Étampes.

— Sa Majesté pourra trouver mauvais qu'on résiste à sa volonté.

— Je l'ai fait déjà, monsieur, et avec succès encore.

— Oui, je le sais, dans l'affaire du péage du pont de Mantes. Mais...

— Mais quoi?

— Mais on ne risque rien, ou du moins pas grand'chose, de résister à un roi qui est faible et bon, tandis qu'on risque tout en entrant en lutte contre un homme fort et terrible comme l'est Benvenuto Cellini.

— Ventre Mahom! vicomte, vous voulez donc me rendre fou?

— Au contraire, je veux vous rendre sage.

— Assez, vicomte, assez; ah! le manant, je vous le jure, me payera cher le moment que votre amitié vient de me faire passer.

— Dieu le veuille, prévôt, Dieu le veuille!

— C'est bien, c'est bien. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

— Non, non, je ne crois pas, fit le vicomte comme

s'il cherchait quelque nouvelle qui pût faire pendant à la première.

— Eh bien, adieu, alors! s'écria le prévôt.

— Adieu! mon pauvre ami.

— Adieu!

— Je vous aurai averti, du moins.

— Adieu!

— Je n'aurai rien à me reprocher, et cela me console.

— Adieu, adieu!

— Bonne chance! Mais je dois vous dire qu'en vous faisant ce souhait, je doute de le voir s'accomplir.

— Adieu! adieu! adieu!

— Adieu! »

Et le vicomte de Marmagne, le cœur gonflé de soupirs, le visage bouleversé de douleur, après avoir serré la main du prévôt comme s'il prenait pour toujours congé de lui, s'éloigna en levant les bras au ciel.

Le prévôt le suivit, et ferma lui-même derrière lui la porte de la rue.

On comprend que cette conversation amicale avait singulièrement irrité le sang et remué la bile de messire d'Estourville. Aussi cherchait-il sur qui il pourrait faire passer sa mauvaise humeur, lorsque tout à coup il se souvint de ce jeune homme qu'il avait vu sortir du Grand-Nesle au moment où il allait y entrer avec le comte d'Orbec. Comme Raimbaut était là, il n'eut pas loin à chercher celui qui devait lui donner des renseignements sur cet inconnu, et faisant venir, d'un de ces gestes impératifs qui n'admettent pas de réplique, le jardinier vers lui, il lui demanda ce qu'il savait de ce jeune homme.

Le jardinier répondit que celui dont voulait parler son maître s'étant présenté au nom du roi pour visiter le Grand-Nesle, il n'avait rien cru devoir prendre sur lui, et l'avait conduit à dame Perrine, qui l'avait complaisamment mené partout.

Le prévôt s'élança dans le Petit-Nesle afin de demander une explication à la digne duègne; mais malheureusement elle venait de sortir pour faire la provision de la semaine.

Restait Colombe, mais comme le prévôt ne pouvait même supposer qu'elle eût vu le jeune étranger après les défenses exorbitantes qu'il avait faites à dame Perrine à l'endroit des beaux garçons, il ne lui en parla même pas.

Puis, comme ses fonctions le rappelaient au Grand-Châtelet, il partit, ordonnant à Raimbaut, sous peine de le chasser à l'instant même, de ne laisser entrer qui que ce fût et à quelque nom qu'on vînt, dans le Grand ni le Petit-Nesle, et surtout le misérable aventurier qui s'y était introduit.

Aussi, lorsque Ascanio se présenta le lendemain avec ses bijoux comme l'y avait invité dame Perrine, Raimbaut se contenta-t-il d'ouvrir un petit vasistas, et de lui dire à travers les barreaux que l'hôtel de Nesle était fermé pour tout le monde, et particulièrement pour lui.

Ascanio, comme on le pense bien, se retira désespéré; mais il faut le dire, il n'accusa pas un instant Colombe de cet étrange accueil; la jeune fille n'avait levé qu'un regard, n'avait laissé tomber qu'une phrase, mais il y avait dans ce regard tant de modeste amour, et dans cette phrase tant d'amoureuse mélodie, que depuis la veille Ascanio avait comme une voix d'ange qui lui chantait dans le cœur.

Il pensa donc avec raison que comme il avait été vu de maître Robert d'Estourville, c'était le prévôt qui avait donné cette terrible consigne dont il était la victime.

VIII

PRÉPARATIFS D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE.

A peine Ascanio était-il rentré à l'hôtel et avait-il rendu compte à Benvenuto de la partie de son excursion qui avait rapport à la topographie de l'hôtel de Nesle, que celui-ci, voyant que le séjour lui convenait en tout point, s'était empressé de se rendre chez le premier secrétaire des finances du roi, le seigneur de Neufville, pour lui demander acte de la donation royale : le seigneur de Neufville avait demandé jusqu'au lendemain pour s'assurer de la réalité des prétentions de maître Benvenuto, et quoique celui-ci eût trouvé assez impertinent qu'on ne le crût pas sur parole, il avait compris la légalité de cette demande et il s'y était rendu, mais décidé pour le lendemain à ne pas faire grâce au seigneur de Neufville d'une demi-heure.

Aussi le lendemain se présenta-t-il à la minute; il fut introduit aussitôt, ce qui lui parut de bon augure.

« Eh bien ! monseigneur, dit Benvenuto, l'Italien est-il un menteur ou vous a-t-il dit la vérité?

— La vérité tout entière, mon cher ami.

— C'est bien heureux.

— Et le roi m'a ordonné de vous remettre l'acte de donation en bonne forme.

— Il sera le bien reçu.

— Cependant,... continua en hésitant le secrétaire des finances.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore? Voyons!

— Cependant si vous me permettiez de vous donner un bon conseil...

— Un bon conseil ! diable! c'est chose rare, monsieur le secrétaire ; donnez, donnez!

— Eh bien ! ce serait de chercher pour votre atelier un autre emplacement que le Grand-Nesle.

— Vraiment! répondit Benvenuto d'un air goguenard; vous croyez que celui-là n'est pas convenable?

— Si fait! et la vérité m'oblige même à dire que vous auriez grand'peine à en trouver un meilleur.

— Eh bien ! alors, qu'y a-t-il ?

— C'est que celui-là appartient à un trop haut personnage pour que vous vous frottiez impunément à lui.

— J'appartiens moi-même au noble roi de France, répondit Cellini, et je ne reculerai jamais tant que j'agirai en son nom.

— Oui, mais dans notre pays, maître Benvenuto, tout seigneur est roi chez lui, et en essayant de chasser le prévôt de la maison qu'il occupe, vous courez risque de la vie.

— Tôt ou tard il faut mourir, répondit sentencieusement Cellini.

— Ainsi, vous êtes décidé...

— A tuer le diable avant que le diable ne me tue. Rapportez-vous-en à moi pour cela, seigneur secrétaire. Donc que M. le prévôt se tienne bien, ainsi que tous ceux qui tenteront de s'opposer aux volontés du roi, quand ce sera surtout maître Benvenuto Cellini qui sera chargé de faire exécuter ses volontés. »

Sur ce, messire Nicolas de Neufville avait fait trêve à ses observations philanthropiques, puis il avait prétexté toutes sortes de formalités à remplir avant de délivrer l'acte ; mais Benvenuto s'était assis tranquillement, déclarant qu'il ne quitterait pas la place que l'acte ne lui fût délivré, et que, s'il fallait coucher là, il était décidé et y coucherait, ayant prévu le cas, et ayant eu le soin de prévenir chez lui qu'il ne rentrerait peut-être pas.

Ce que voyant messire Nicolas de Neufville, il en avait pris son parti, au risque de ce qui pourrait en arriver, et avait délivré à Benvenuto Cellini l'acte de donation, en prévenant toutefois messire Robert d'Estourville de ce qu'il venait d'être forcé de faire, moitié par la volonté du roi, moitié par la persistance de l'orfévre.

Quant à Benvenuto Cellini, il était rentré chez lui sans rien dire à personne de ce qu'il venait de faire, avait enfermé sa donation dans l'armoire où il enfermait ses pierres précieuses, et s'était remis tranquillement à l'ouvrage.

Cette nouvelle, transmise au prévôt par le secrétaire des finances, prouvait à messire Robert que Benvenuto, comme le lui avait dit le vicomte de Marmagne, tenait à son projet de s'emparer de gré ou de force de l'hôtel de Nesle. Le prévôt se mit donc sur ses gardes, fit venir ses vingt-quatre sergents d'armes, plaça des sentinelles sur les murailles, et n'alla plus au Châtelet que lorsqu'il y était absolument forcé par les devoirs de sa charge.

Les jours se passèrent, cependant, et Cellini, tranquillement occupé de ses travaux commencés, ne risquait point la moindre attaque. Mais le prévôt était convaincu que cette tranquillité apparente n'était qu'une ruse, et que son ennemi voulait lasser sa surveillance pour le prendre à l'improviste ; aussi messire Robert, l'œil toujours au guet, l'oreille toujours aux écoutes, l'esprit toujours tendu, ne sortant pas de ses idées belliqueuses, gagnait à cet état, qui n'était ni la paix ni la guerre, je ne sais quelle fièvre d'attente, quel vertige d'anxiété qui menaçait, si la situation se prolongeait, de le rendre fou comme le gouverneur du château Saint-Ange ; il ne mangeait plus, ne dormait guère et maigrissait à vue d'œil.

De temps en temps il tirait tout à coup son épée et se mettait à espadonner contre un mur en criant :

« Mais qu'il vienne donc ! qu'il vienne donc, le scélérat ! qu'il vienne, je l'attends ! »

Benvenuto ne venait pas.

Aussi messire Robert d'Estourville avait des moments de calme pendant lesquels il se persuadait à lui-même que l'orfévre avait eu la langue plus longue que l'épée et qu'il n'oserait jamais exécuter ses damnables projets. Ce fut dans un de ces moments

que Colombe, étant sortie par hasard de sa chambre, vit tous ces préparatifs de guerre et demanda à son père de quoi il s'agissait.

« Un drôle à châtier, voilà tout, » avait répondu le prévôt.

Or, comme c'était l'état du prévôt de châtier, Colombe n'avait pas même demandé quel était le drôle dont on préparait le châtiment, trop préoccupée qu'elle était elle-même pour ne pas se contenter de cette simple explication.

En effet, d'un mot messire Robert avait fait un terrible changement dans la vie de sa fille: cette vie si douce, si simple, si obscure et si retirée jusqu'alors, cette vie aux jours si calmes et aux nuits si tranquilles, ressemblait à un pauvre lac tout bouleversé par un ouragan. Parfois jusqu'alors elle avait vaguement senti que son âme était endormie et que son cœur était vide, mais elle pensait que cette tristesse lui venait de son isolement, mais elle attribuait cette vidnité à ce que tout enfant elle avait perdu sa mère; et voilà que tout à coup, dans son existence, dans sa pensée, voilà que dans son cœur et dans son âme tout se trouvait rempli, mais par la douleur.

Oh! combien elle regrettait alors ce temps d'ignorance et de tranquillité pendant lequel la vulgaire mais vigilante amitié de dame Perrine suffisait presque à son bonheur; ce temps d'espérance et de foi où elle comptait sur l'avenir comme on compte sur un ami, ce temps de confiance filiale enfin où elle croyait à l'affection de son père. Hélas! cet avenir maintenant, c'était l'odieux amour du comte d'Orbec; la tendresse de son père, c'était de l'ambition déguisée en tendresse paternelle. Pourquoi, au lieu de se trouver l'unique héritière d'un noble nom et d'une grande fortune, n'était-elle pas née la fille de quelque obscur bourgeois de la Cité, qui l'aurait bien soignée et bien chérie? elle eût pu alors rencontrer ce jeune artiste qui parlait avec tant d'émotion et tant de charme, ce bel Ascanio, qui semblait avoir tant de bonheur, tant d'amour à donner.

Mais quand les battements de son cœur, quand la rougeur de ses joues avertissaient Colombe que l'image de l'étranger occupait depuis trop longtemps sa pensée, elle se condamnait à chasser ce doux rêve et elle y réussissait en se mettant devant les yeux la désolante réalité: elle avait, au reste, depuis que son père s'était ouvert de ses projets de mariage avec elle, expressément défendu à dame Perrine de recevoir Ascanio, sous quelque prétexte que ce fût, la menaçant de tout dire à son père si elle désobéissait; et comme la gouvernante avait jugé à propos, de peur d'être accusée de complicité avec lui, de taire les projets hostiles du maître d'Ascanio, la pauvre Colombe se croyait bien défendue de ce côté-là.

Et que l'on n'aille pas croire cependant que la douce enfant que nous avons vue fût résignée à obéir en victime aux ordres de son père. Non; tout son être se révoltait à l'idée de son alliance avec cet homme, pour lequel elle aurait eu de la haine si elle eût su ce que c'était que ce sentiment. Aussi roulait-elle sous son beau front pâle mille pensées étrangères jusqu'alors à son esprit, pensées de révolte et de rébellion qu'elle regardait presque aussitôt comme des crimes et dont elle demandait à genoux pardon à Dieu. Alors elle pensait à aller se jeter aux genoux de François Ier. Mais elle avait entendu raconter tout bas que dans une circonstance bien autrement terrible la même idée était venue à Diane de Poitiers, et qu'elle y avait laissé l'honneur. Mme d'Étampes pouvait aussi la protéger, la sauver si elle voulait. Mais le voudrait-elle? n'accueillerait-elle pas par un sourire les plaintes d'une enfant? Ce sourire de dédain et de raillerie, elle l'avait déjà vu sur les lèvres de son père quand elle l'avait supplié de la garder près de lui, et ce sourire lui avait fait un mal affreux.

Colombe n'avait donc plus que Dieu pour refuge, aussi se mettait-elle à son prie-Dieu cent fois par jour, conjurant le maître de toutes choses d'envoyer du secours à sa faiblesse avant la fin des trois mois qui la séparaient encore de son redoutable fiancé: ou, si tout secours humain était impossible, de lui permettre au moins d'aller rejoindre sa mère.

Quant à Ascanio, son existence n'était pas moins troublée que l'existence de celle qu'il aimait. Vingt fois depuis le moment où Raimbaut lui avait signifié l'ordre qui lui interdisait l'entrée de l'hôtel de Nesle, le matin avant que personne ne fût levé, le soir quand tout le monde dormait, il allait rêver autour de ces hautes murailles qui le séparaient de sa vie. Mais pas une seule fois, soit ostensiblement, soit furtivement, il n'avait essayé de pénétrer dans ce jardin défendu. Il y avait encore en lui ce respect virginal des premières années qui défend la femme qu'on aime contre l'amour même qu'elle aurait plus tard à redouter.

Mais cela n'empêchait pas Ascanio, tout en ciselant son or, tout en encadrant ses perles, tout en enchâssant ses diamants, de faire bien des rêves insensés, sans compter ceux qu'il faisait, dans ses promenades du matin et du soir, ou dans le sommeil agité de ses nuits. Or, ces rêves se portaient surtout sur le jour tant redouté d'abord et tant désiré maintenant par lui, où Benvenuto devait se rendre maître de l'hôtel de Nesle, car Ascanio connaissait son maître, et toute cette apparente tranquillité était celle du volcan qui couve une éruption. Cette éruption, Cellini avait annoncé qu'elle aurait lieu le dimanche suivant; Ascanio ne faisait donc aucun doute que le dimanche suivant Cellini n'eût accompli son projet.

Mais ce projet, autant qu'il en avait pu juger dans ses courses autour du séjour de Nesle, ne s'accomplirait pas sans obstacle, grâce à la garde continuelle qui se faisait sur ses murailles; Ascanio avait remarqué dans l'hôtel de Nesle tous les signes d'une place de guerre. S'il y avait attaque, il y aurait donc défense; et comme la forteresse ne paraissait pas disposée à capituler, il était évident qu'on la prendrait d'assaut.

Or c'était dans cet instant suprême que la chevalerie d'Ascanio devait trouver quelque occasion de se développer. Il y aurait combat, il y aurait brèche, il y aurait peut-être incendie. Or, c'était quelque chose de pareil qu'il lui fallait! un incendie surtout! un incendie qui mettrait les jours de Colombe en danger. Alors il se lançait à travers les escaliers tremblants, à travers les poutres brûlantes, à travers les murs enflammés. Il entendait sa voix appelant du secours; il arrivait jusqu'à elle, l'enlevait mourante et presque évanouie dans ses bras, l'emportait à travers des abîmes de flammes, la pressant contre lui, sentant battre son cœur contre son cœur, respirant son haleine. Puis, à travers mille dangers, mille périls, il la déposait aux pieds de son père éperdu, qui alors en faisait la récompense de son courage, et la donnait à celui qui l'avait sauvée. Ou bien en fuyant sur quelque pont tremblant jeté au-dessus du feu, le pied lui glissait, et tous deux tombaient ensemble et mouraient embrassés, confondant leurs cœurs dans leur suprême soupir, dans un premier et dernier baiser. Et ce pis aller n'était point encore à dédaigner pour un homme qui n'avait pas plus d'espoir qu'Ascanio; car, après la félicité de vivre l'un pour l'autre, le plus grand bonheur est de mourir ensemble.

Tous nos héros passaient donc, comme on le voit, des jours et des nuits fort agités, à l'exception de Benvenuto Cellini, qui paraissait avoir complétement oublié ses projets hostiles sur l'hôtel de Nesle, et de Scozzone qui les ignorait.

Cependant toute la semaine s'étant écoulée dans les différentes émotions que nous avons dites, et Benvenuto Cellini ayant consciencieusement travaillé pendant les sept jours qui la composent et presque achevé le modèle en terre de son Jupiter, passa le samedi vers les cinq heures du soir sa cotte de mailles, boutonna son pourpoint par-dessus, et ayant dit à Ascanio de l'accompagner, s'achemina vers l'hôtel de Nesle. Arrivé au pied des murailles, Cellini fit le tour de la place, examinant les côtés faibles et ruminant un plan de siége.

L'attaque devait offrir plus d'une difficulté, ainsi que l'avait dit le prévôt à son ami de Marmagne, ainsi que l'avait attesté Ascanio à son maître, ainsi enfin que Benvenuto pouvait le voir par lui-même. Le château de Nesle avait créneaux et mâchecoulis, double mur du côté de la Grève, et de plus les fossés et les remparts de la ville du côté du Pré-aux-Clercs; c'était bien une de ces solides et imposantes maisons féodales qui pouvaient parfaitement se défendre par leur seule masse, pourvu que les portes en fussent solidement fermées, et repousser sans secours du dehors les tirelaines et les larroneurs, comme on les appelait à cette époque, et de plus, au besoin, les gens du roi. Au reste il en était ainsi dans cette amusante époque, où l'on était le plus souvent forcé de se servir à soi-même de police et de guet.

Sa reconnaissance achevée, selon toutes les règles de la stratégie antique et moderne, pensant qu'il fallait sommer la place de se rendre avant de mettre le siége devant elle, il alla frapper à la petite porte de l'hôtel par laquelle déjà une fois Ascanio était entré. Pour lui comme pour Ascanio le vasistas s'ouvrit; mais cette fois, au lieu du pacifique jardinier, ce fut un belliqueux hoqueton qui se présenta.

« Que voulez-vous? demanda le hoqueton à l'étranger qui venait de frapper à la porte de l'hôtel de Nesle.

— Prendre possession de l'hôtel, dont la propriété est concédée à moi, Benvenuto Cellini, répondit l'orfévre.

— C'est bon, attendez, » répondit l'honnête ser-

gent ; et il s'empressa, selon l'ordre qu'il en avait reçu, d'aller avertir messire d'Estourville.

Au bout d'un moment il revint, accompagné du prévôt, qui, sans se montrer, retenant son haleine, se tint aux écoutes dans un coin, environné d'une partie de sa garnison, afin de mieux juger de la gravité du cas.

« Nous ne savons pas ce que vous voulez dire, répondit le hoqueton.

— Alors, dit Benvenuto Cellini, remettez ce parchemin à messire le prévôt : c'est la copie certifiée de l'acte de donation. »

Et il passa le parchemin par le vasistas.

Le sergent disparut une seconde fois ; mais comme cette fois il n'avait que la main à étendre pour remettre la copie au prévôt, le vasistas se rouvrit presque aussitôt.

« Voici la réponse ! dit le sergent en faisant passer à travers la grille le parchemin en morceaux.

— C'est bon, reprit Cellini avec le plus grand calme. Au revoir. »

Et enchanté de l'attention avec laquelle Ascanio avait suivi son examen de la place et des observations judicieuses qu'avait émises le jeune homme sur le futur coup de main qu'on allait tenter, il rentra à l'atelier, affirmant à son élève qu'il eût fait un grand capitaine s'il n'eût été destiné à devenir encore un plus grand artiste, ce qui aux yeux de Cellini valait infiniment mieux.

Le lendemain le soleil se leva magnifique sur l'horizon : Benvenuto avait dès la veille prié les ouvriers de se rendre à l'atelier, bien que ce fût un dimanche, et aucun d'eux ne manqua à l'appel.

« Mes enfants, leur dit le maître, je vous ai engagés pour travailler en orfévrerie et non pour combattre, cela est certain ; mais depuis deux mois que nous sommes ensemble, nous nous connaissons déjà assez les uns les autres pour que, dans une grave nécessité, j'aie pu compter sur vous, comme vous pouvez tous et toujours compter sur moi. Vous savez ce dont il s'agit : nous sommes mal à l'aise ici, sans air et sans espace, et nous n'avons pas nos coudées franches pour entreprendre de grands ouvrages ou même pour forger un peu vaillamment. Le roi, vous en avez été tous témoins, a bien voulu me donner un logement plus vaste et plus commode ; mais, vu que le temps lui manque pour s'occuper de ces menus détails, il m'a laissé le soin de m'y établir moi-même. Or on ne veut pas me l'abandonner, ce logement si généreusement accordé par le roi ; il faut donc le prendre. Le prévôt de Paris, qui le retient contre l'ordre de Sa Majesté (il paraît que cela se fait dans ce pays-ci), ne sait pas à quel homme il a affaire : du moment où l'on me refuse, j'exige ; du moment où l'on me résiste, j'arrache. Êtes-vous dans l'intention de m'aider? Je ne vous cache point qu'il y aura péril à le faire : c'est une bataille à livrer, c'est une escalade à entreprendre et autres plaisirs peu innocents. Il n'y a rien à craindre de la police ni du guet, nous avons l'autorisation de Sa Majesté ; mais il peut y avoir mort d'hommes, mes enfants. Ainsi, que ceux qui veulent tourner ailleurs ne fassent pas de façons, que ceux qui veulent rester à la maison ne se gênent pas ; je ne réclame que des cœurs résolus. Si vous me laissez seul avec Pagolo et Ascanio, ne vous inquiétez pas de la chose. Je ne sais pas comment je ferai ; mais ce que je sais, c'est que je n'en aurai pas le démenti pour cela. Mais, sang du Christ ! si vous me prêtez vos cœurs et vos bras comme je l'espère, gare au prévôt et à la prévôté ! Et maintenant que vous êtes édifiés à fond sur la chose, voyons, parlez, voulez-vous me suivre ? »

Il n'y eut qu'un cri.

« Partout maître, partout où vous nous mènerez !

— Bravo, mes enfants ! alors vous êtes tous de la plaisanterie ?

— Tous !

— En ce cas, rage et tempête ! Nous allons nous divertir, cria Benvenuto qui se retrouvait enfin dans son élément ; il y a assez longtemps que je me rouille. Dehors, dehors, les courages et les épées ! Ah ! Dieu merci, nous allons donc donner et recevoir quelques bonnes estocades ! Voyons ! mes chers enfants ; voyons, mes braves amis, il faut s'armer, il faut convenir d'un plan, il faut préparer nos coups ; qu'on s'apprête à bien s'escrimer, et vive la joie ! Je vais vous donner tout ce que je possède d'armes offensives et défensives, outre celles qui sont pendues à la muraille, et où chacun peut choisir à volonté. Ah ! c'est une bonne coulevrine qu'il nous faudrait, mais bah ! voilà sa monnaie en arquebuses, en hacquebutes, en piques, en épées et poignards ; et puis des cottes de mailles, des casques et des cuirasses. Allons ! en hâte, en hâte, habillons-nous pour le bal ; c'est le prévôt qui payera les flûtes.

— Hourra ! » crièrent tous les compagnons.

Alors ce fut dans l'atelier un mouvement, un tu-

multe, un remue-ménage admirables à voir : la verve et l'entrain du maître animaient tous les cœurs et tous les visages. On essayait des cuirasses, on brandissait des épées, on tirait des poignards, on riait, on chantait, à croire qu'il s'agissait d'une mascarade ou d'une fête. Benvenuto allait, venait, courait, enseignant une botte à l'un, bouclant le ceinturon de l'autre, et sentant son sang courir libre et chaud dans ses veines comme s'il avait retrouvé sa véritable vie.

Quant aux ouvriers, c'étaient entre eux des plaisanteries à n'en plus finir qu'ils se jetaient sur leurs mines guerrières et leurs maladresses bourgeoises.

« Eh ! maître, regardez donc, criait l'un, regardez donc Simon le gaucher qui met son épée du même côté que nous. A droite, donc ; à droite !

— Et Jehan, répondait Simon, qui tient sa hallebarde comme il tiendra sa crosse quand il sera évêque.

— Et Pagolo, disait Jehan, qui met double cotte de mailles.

— Pourquoi pas ? répondait Pagolo, Hermann l'Allemand s'habille bien comme un chevalier du temps de l'empereur Barberousse. »

Et en effet, celui qu'on venait de désigner sous l'appellation d'Hermann l'Allemand, épithète qui formait quelque peu pléonasme, puisque le nom seul, par sa consonnance germanique, indiquait que celui qui le portait appartenait à quelques-uns des cercles du saint-empire, Hermann, disons-nous, s'était couvert de fer des pieds à la tête, et semblait une de ces gigantesques statues comme les statuaires de cette belle époque d'art en couchaient sur les tombeaux. Aussi Benvenuto, malgré la force, devenue proverbiale dans l'atelier, de ce brave compagnon d'outre-Rhin, lui fit-il observer que peut-être éprouverait-il, enfermé comme il l'était dans une pareille carapace, quelque difficulté à se mouvoir, et que sa force, au lieu d'y gagner, y perdrait certainement. Mais, pour toute réponse, Hermann sauta sur un établi aussi légèrement que s'il eût été habillé de velours, et décrochant un énorme marteau, il le fit tournoyer au-dessus de sa tête, et frappa sur l'enclume trois si terribles coups, qu'à chacun de ces coups l'enclume s'enfonça d'un pouce dans la terre. Il n'y avait rien à répondre à une pareille réponse, aussi Benvenuto fit-il de la tête et de la main un salut respectueux en signe qu'il était satisfait.

Seul, Ascanio avait fait sa toilette de guerre en silence et à l'écart ; il ne laissait pas d'avoir quelque inquiétude sur les suites de l'équipée qu'il entreprenait ; car enfin Colombe pourrait bien ne pas lui pardonner d'avoir attaqué son père, surtout si la lutte amenait quelque grave catastrophe ; et, plus près de ses yeux, peut-être allait-il se trouver plus loin de son cœur.

Quant à Scozzone, moitié joyeuse, moitié inquiète, elle pleurait d'un côté et riait de l'autre ; le changement et la bataille, cela lui allait, mais les coups et les blessures ne lui allaient pas ; les apprêts du combat faisaient sauter de joie le lutin, les suites du combat faisaient trembler la femme.

Benvenuto la vit enfin ainsi, souriante et pleurante à la fois. Il alla à elle.

« Toi, Scozzone, lui dit-il, tu vas rester à la maison avec Ruperta et préparer de la charpie pour les blessés et un bon dîner pour ceux qui se porteront bien.

— Non pas, vraiment ! s'écria Scozzone ; oh ! je vous suis, moi ! Avec vous je suis brave à défier le prévôt et toute la prévotaille ; mais ici, seule avec Ruperta, je mourrais d'inquiétude et de peur.

— Oh ! pour cela, je n'y consentirai jamais, répondit Benvenuto, cela me troublerait trop de penser qu'il peut t'arriver quelque malheur. Tu prieras Dieu pour nous, chère petite, en nous attendant.

— Écoutez, Benvenuto, reprit la jeune fille comme illuminée d'une idée subite, vous comprenez bien que je ne puis supporter l'idée de rester tranquille ici, tandis que vous serez là-bas blessé, mourant peut-être. Mais il y a un moyen de tout concilier : au lieu de prier Dieu dans l'atelier, j'irai le prier dans l'église la plus proche du lieu du combat. De cette façon, le danger ne pourra m'atteindre, et je serai tout de suite avertie de la victoire comme du revers.

— Allons, soit, répondit Benvenuto ; au reste, il est entendu que nous n'irons pas tuer les autres ou nous faire tuer nous-mêmes, sans au préalable aller entendre dévotement une messe. Eh bien ! c'est dit, nous entrerons dans l'église des Grands-Augustins qui est la plus proche de l'hôtel de Nesle, et nous t'y laisserons, petite. »

Ces arrangements pris et les préparatifs terminés, on but un coup de vin de Bourgogne. On ajouta aux armes offensives et défensives des marteaux, des pinces, des échelles et des cordes, et l'on se mit en

marche, non pas en corps d'armée, mais deux à deux, et à d'assez longues distances pour ne pas attirer l'attention.

Ce n'est pas qu'un coup de main fût chose plus rare dans ces temps-là que ne l'est de nos jours une émeute ou un changement de ministère; mais, à vrai dire, on ne choisissait pas d'ordinaire le saint jour du dimanche, ni l'heure de midi, pour se livrer à ces sortes de récréations, et il fallait toute l'audace de Benvenuto Cellini, soutenue d'ailleurs par le sentiment de son bon droit, pour risquer une tentative pareille.

Donc les uns après les autres nos héros arrivèrent à l'église des Grands-Augustins, et après avoir déposé leurs armes et leurs outils chez le sacristain, qui était un ami de Simon le gaucher, ils allèrent pieusement assister au saint sacrifice de la messe et demander à Dieu la grâce d'exterminer le plus de hoquetons possible.

Cependant, nous devons dire que malgré la gravité de la situation, malgré sa dévotion insigne, et malgré l'importance des prières qu'il avait à adresser au Seigneur, Benvenuto, à peine entré dans l'église, donna des marques d'une singulière distraction; c'est qu'un peu derrière lui, mais du côté de la nef opposée, une jeune fille d'un si adorable visage lisait dans un missel enluminé, qu'elle eût vraiment dérangé l'attention d'un saint, et à plus forte raison celle d'un sculpteur. L'artiste dans cette circonstance gênait étrangement le chrétien. Aussi le bon Cellini ne put se tenir de faire partager son admiration, et comme Catherine, qui était à sa gauche, eût sans doute montré trop de sévérité pour les distractions de maître Benvenuto, il se retourna vers Ascanio, qui était à sa droite, avec l'intention de lui faire tourner les yeux vers cette admirable tête de vierge.

Mais les yeux d'Ascanio n'avaient plus rien à faire sur ce point; du moment où le jeune homme était entré à l'église, ses regards s'étaient fixés sur la jeune fille et ne s'en étaient plus détournés.

Benvenuto, qui le voyait absorbé dans la même contemplation que lui, se contenta donc de le pousser du coude.

« Oui, dit Ascanio, oui, c'est Colombe; n'est-ce pas, maître, comme elle est belle! »

C'était Colombe, en effet, à qui son père, ne redoutant point une attaque en plein midi, avait permis, non sans quelque difficulté néanmoins, d'aller prier Dieu aux Augustins. Il est vrai que Colombe avait fort insisté; car c'était la seule consolation qui lui restât. Dame Perrine était à ses côtés.

« Ah çà! qu'est-ce que Colombe? demanda tout naturellement Benvenuto.

— Oh! c'est vrai, vous ne la connaissez pas, vous. Colombe, c'est la fille du prévôt, de messire Robert d'Estourville lui-même. N'est-ce pas qu'elle est belle? dit-il une seconde fois.

— Non, reprit Benvenuto, non, ce n'est pas Colombe. Vois-tu, Ascanio, c'est Hébé, la déesse de la jeunesse; l'Hébé que mon grand roi François I[er] m'a commandée, l'Hébé que je rêve, que je demandais à Dieu et qui est descendue ici-bas à ma prière. »

Et sans s'apercevoir du mélange bizarre qu'offrait l'idée d'Hébé lisant sa messe et élevant son cœur à Jésus, Benvenuto continua son hymne à la beauté en même temps que sa prière à Dieu et ses plans militaires; l'orfévre, le catholique et le stratégiste reprenaient tour à tour le dessus dans son esprit.

« Notre père qui êtes aux cieux. — Mais regarde donc, Ascanio, quelle coupe de figure fine et suave! —Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive en la terre comme au ciel. — Comme cette ligne onduleuse du corps est d'un ravissant contour! — Donnez-nous notre pain quotidien. — Et tu dis qu'une si charmante enfant est la fille de ce gredin de prévôt que je me réserve pour l'exterminer de ma main! — Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. — Dussé-je brûler l'hôtel pour en arriver là. — Ainsi soit-il. »

Et Benvenuto fit le signe de la croix, ne doutant pas qu'il ne vînt d'achever une excellente oraison dominicale.

La messe se termina au milieu de ces diverses préoccupations qui pouvaient paraître un peu bien profanes chez un homme d'un autre caractère et d'un autre temps, mais qui étaient toutes naturelles dans une organisation aussi primesautière que l'était celle de Cellini, et dans une époque où Clément Marot mettait en vers galants les sept psaumes de la pénitence.

L'*Ite missa est* prononcé, Benvenuto et Catherine se serrèrent la main. Puis, tandis que la jeune fille en essuyant une larme restait à la place où elle devait attendre l'issue du combat, Cellini et Ascanio, les regards fixés sur Colombe qui n'avait pas levé les yeux de dessus son livre, allèrent, suivis

de leurs compagnons, prendre une goutte d'eau bénite; après quoi on se sépara pour se rejoindre dans un cul-de-sac désert situé à moitié chemin à peu près de l'église à l'hôtel de Nesle.

Quant à Catherine, selon les conventions arrêtées, elle resta à la grand'messe, comme aussi firent Colombe et dame Perrine, qui étaient simplement arrivées avant l'heure, et n'avaient écouté ce premier office que comme une préparation à la messe solennelle; ces deux dernières ne se doutaient guère, d'ailleurs, que Benvenuto et ses apprentis fussent sur le point de leur fermer toute communication avec la maison qu'elles avaient imprudemment quittée.

IX

ESTOCADES.

Le moment décisif était arrivé. Benvenuto partagea ses dix hommes en deux troupes : l'une devait essayer de forcer, par tous les moyens possibles, la porte de l'hôtel; l'autre était destinée à protéger les opérations des travailleurs et à écarter des murs à coups d'arquebuse, ou à combattre à coups d'épée ceux des assiégeants qui paraîtraient sur les créneaux ou qui tenteraient une sortie. Benvenuto prit en personne le commandement de cette dernière troupe, et choisit pour lieutenant notre ami Ascanio; puis il mit à la tête de l'autre notre nouvelle connaissance Hermann, ce bon et brave Allemand qui aplatissait une barre de fer d'un coup de marteau et un homme d'un coup de poing, lequel prit à son tour pour son second le petit Jehan, autre drôle d'une quinzaine d'années, leste comme un écureuil, malin comme un singe et hardi comme un page, et que le Goliath avait pris en souveraine affection, par la raison sans doute que l'espiègle enfant ne cessait de tourmenter le bon Germain. Le petit Jehan se plaça donc fièrement à côté de son capitaine, au grand dépit de Pagolo, qui, dans sa double cuirasse, ne ressemblait pas mal pour la roideur de ses mouvements à la statue du commandeur.

Les choses ainsi disposées, et une dernière revue faite des armes et des combattants, Benvenuto adressa quelques mots à ces braves gens, qui allaient de si bon cœur pour lui au-devant des dangers et de la mort peut-être; ensuite de quoi, il leur serra la main à tous, fit pieusement le signe de la croix et cria : « En avant! » Aussitôt, les deux troupes s'ébranlèrent, et longeant le quai des Augustins, désert à cette heure et à cet endroit, elles arrivèrent en maintenant entre elles une certaine distance, au bout d'un instant, devant l'hôtel de Nesle.

Alors Benvenuto, ne voulant pas attaquer son ennemi sans avoir accompli toutes les formalités de courtoisie usitées en pareil cas, s'avança seul, son mouchoir blanc au bout de son épée, vers la petite porte de l'hôtel où il était déjà venu la veille, et frappa. Comme la veille, on lui demanda à travers l'ouverture grillée ce qu'il désirait. Benvenuto répéta le même protocole, disant qu'il venait prendre possession du château qui lui avait été donné par le roi. Mais, plus malheureux que la veille, il n'obtint pas même cette fois l'honneur d'une réponse.

Alors, d'une voix haute et ferme, et se tenant tourné vers la porte :

« A toi, dit-il, à toi, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, moi, Benvenuto Cellini, orfèvre, statuaire, peintre, mécanicien et ingénieur, fais savoir que Sa Majesté le roi François I[er] m'a librement, et comme c'était son droit, donné en toute propriété le Grand-Nesle. Or, comme tu le détiens insolemment et que, contre le désir royal, tu refuses de me le livrer, je te déclare donc, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, que je viens le prendre par force. Ainsi, défends-toi, et si mal arrive de ton refus, apprends que c'est toi qui en répondras sur la terre et dans le ciel, devant les hommes et devant Dieu. »

Sur quoi Benvenuto s'arrêta, attendant. Mais tout resta muet derrière les murailles. Alors Benvenuto chargea son arquebuse, ordonna à sa troupe de préparer ses armes; puis, réunissant les chefs en conseil, c'est-à-dire lui, Hermann, Ascanio et Jehan :

« Mes enfants, dit-il, vous le voyez, il n'y a plus moyen d'éviter la lutte. Maintenant de quelle manière faut-il l'engager?

— J'enfoncerai la porte, dit Hermann, et vous me suivrez, voilà tout.

— Et avec quoi, mon Samson? » demanda Benvenuto Cellini.

Hermann regarda autour de lui et aperçut sur le quai une solive que quatre hommes ordinaires auraient eu peine à soulever.

« Avec cette poutre, » dit-il.

Et il alla tranquillement ramasser la poutre, la mit sous son bras, l'y assujettit comme un bélier dans sa machine et revint vers son général.

Cependant la foule commençait à s'amasser, et Benvenuto, excité par elle, allait donner l'ordre de commencer l'attaque lorsque le capitaine des archers du roi, prévenu sans doute par quelque bourgeois conservateur, parut à l'angle de la rue accompagné de cinq ou six de ses gens à cheval. Ce capitaine était un ami du prévôt, et quoiqu'il sût parfaitement de quoi il s'agissait, il s'approcha de Benvenuto Cellini, espérant l'intimider sans doute, et tandis que ses gens barraient la route à Hermann :

« Que demandez-vous, dit-il ? et pourquoi troublez-vous ainsi la tranquillité de la ville?

— Celui qui trouble véritablement la tranquillité, répondit Cellini, est celui qui refuse d'obéir aux ordres du roi, et non pas celui qui les exécute.

— Que voulez-vous dire? demanda le capitaine.

— Je veux dire que voilà une ordonnance de Sa Majesté en bonne et due forme délivrée par M. de Neufville, secrétaire de ses finances, laquelle me fait don de l'hôtel du Grand-Nesle. Mais les gens qui y sont enfermés refusent de reconnaître cette ordonnance, et par conséquent me dénient mon bien. Or, d'une façon ou de l'autre, j'ai mis dans ma tête que puisque l'Écriture dit qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, Benvenuto Cellini a le droit de reprendre ce qui appartient à Benvenuto Cellini.

— Eh! au contraire de nous empêcher de conquérir notre hôtel, vous devriez nous prêter main-forte, cria Pagolo.

— Tais-toi, drôle! dit Benvenuto en frappant du pied, je n'ai besoin de l'aide de personne, entends-tu?

— Vous avez raison en droit, répondit le capitaine, mais vous avez tort en fait.

— Comment cela? demanda Benvenuto, qui sentait que le sang commençait à lui monter au visage.

— Vous avez raison de vouloir rentrer dans votre bien, mais vous avez tort d'y vouloir rentrer de cette façon, car vous ne gagnerez pas grand'chose de bon, je vous le prédis, à espadonner contre les murailles. Si j'ai un conseil à vous donner, conseil d'ami, croyez-moi, c'est de vous adresser à la justice et de porter plainte au prévôt de Paris, par exemple. Là-dessus, adieu et bonne chance. »

Et le capitaine des archers du roi s'en alla en ricanant, ce qui fit que la foule, qui voyait rire l'autorité, se mit à rire.

« Rira bien qui rira le dernier, dit Benvenuto Cellini. En avant, Hermann, en avant. »

Hermann reprit sa poutre, et tandis que Cellini, Ascanio et deux ou trois des plus habiles tireurs de la troupe, l'arquebuse à la main, se tenaient prêts à faire feu sur la muraille, il s'avança comme une catapulte vivante contre la petite porte que l'on avait jugée plus facile à enfoncer que la grande.

Mais lorsqu'il s'approcha de la muraille, une grêle de pierres commença d'en tomber, et cela sans qu'on vît personne, car le prévôt avait fait entasser ces pierres sur le haut des remparts comme une seconde muraille superposée à la première, et il n'y avait qu'à pousser les pierres du bout du doigt pour que dans leur chute elles écrasassent les assiégeants.

Aussi, ceux-ci en voyant la grêle qui les accueillait, firent-ils un pas en arrière. Il n'y eut donc, si inattendue que fût cette terrible défense, personne de blessé que Pagolo, qui, alourdi par sa double cuirasse, ne put se retirer aussi vivement que les autres et fut atteint au talon.

Quant à Hermann, il ne s'inquiéta pas plus de cette nuée de moellons qu'un chêne ne le fait de la grêle, et continua son chemin vers la porte, où, s'étant mis en batterie, il commença à heurter de tels coups qu'il était évident que si forte qu'elle fût, elle ne tiendrait pas longtemps à de pareilles secousses.

De son côté, Benvenuto et les siens se tenaient l'arquebuse au poing, et prêts à faire feu sur quiconque paraîtrait sur la muraille; mais personne ne paraissait, le Grand-Nesle semblait être défendu par une garnison invisible. Benvenuto enrageait de ne pouvoir venir en aide à son brave Allemand. Tout à coup, il avisa la vieille tour de Nesle, qui, comme nous l'avons dit, était de l'autre côté du quai, et baignait solitairement ses pieds dans la Seine.

« Attends, Hermann, s'écria Cellini. Attends, mon brave garçon, l'hôtel de Nesle est à nous, aussi vrai que je m'appelle Benvenuto Cellini de mon nom, et que je suis orfèvre de mon état. »

Puis, faisant signe à Ascanio et à deux de ses compagnons de le suivre, il courut vers la tour, tandis qu'Hermann, obéissant aux ordres de son

maître, faisait quatre pas en arrière, et dressant sa poutre comme un suisse sa hallebarde, attendait hors de la portée des pierres l'effet de la promesse du général.

En effet, comme Benvenuto l'avait prévu, le prévôt avait négligé de faire garder la vieille tour : il s'en empara donc sans résistance, et montant les escaliers quatre à quatre il parvint en un instant sur la terrasse; cette terrasse dominait les murailles du Grand-Nesle, comme un clocher domine une ville, de sorte que les assiégés, tout à l'heure à l'abri derrière leur rempart, se trouvèrent tout à coup à découvert.

Un coup d'arquebuse qui retentit, une balle qui siffla, un hoqueton qui tomba en hurlant, annoncèrent au prévôt que la face des choses allait, selon toute probabilité, changer pour lui.

En même temps, Hermann, comprenant qu'il allait avoir le champ libre, reprit sa poutre et recommença à ébranler de nouveau la porte que les assiégés venaient au reste de raffermir pendant cette espèce de trêve.

Quant à la foule, comme elle avait compris, avec cet admirable instinct de conservation qu'elle possède, que la fusillade allait se mettre de la partie, et que les spectateurs de la tragédie qui allait se passer pourraient bien attraper quelque sanglante éclaboussure, elle s'était, au coup d'arquebuse de Benvenuto et au cri poussé par le soldat blessé, dispersée comme une volée de pigeons.

Un seul individu était resté.

Cet individu était notre ami Jacques Aubry, le basochien, lequel, dans l'espoir de faire sa partie de paume, venait au rendez-vous que lui avait le dimanche précédent donné Ascanio.

Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur le champ de bataille et vit à l'instant même de quoi il était question.

La détermination que devait prendre Jacques Aubry, avec le caractère que nous lui connaissons, n'était pas douteuse. Jouer à la paume ou à l'arquebuse, c'était toujours un jeu; devinant que ses amis étaient au nombre des assaillants, ce fut donc parmi ceux-ci qu'il se rangea.

« Eh bien! mes enfants, dit-il en s'avançant vers le groupe, qui attendait que la porte fût enfoncée pour se précipiter dans la place, nous faisons donc un petit siége? Peste! vous ne vous attaquez pas à une bicoque, et c'est une rude tentative que vous entreprenez là, étant si peu de monde devant une si forte place.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Pagolo, qui pansait son talon, en montrant de la main Benvenuto et ses trois ou quatre compagnons qui continuaient sur la muraille un feu si bien nourri que les pierres commençaient à pleuvoir infiniment moins dru qu'en commençant.

— Je comprends, je comprends, monseigneur Achille, dit Jacques Aubry, car vous avez, outre une foule d'autres ressemblances dont je ne doute pas, celle d'être blessé au même endroit. Je comprends; oui, voilà mon camarade Ascanio, et puis le maître, sans doute, là, au haut de la tour.

— Justement, dit Pagolo.

— Et cet autre qui cogne si rudement à la porte, c'est aussi des vôtres, n'est-ce pas?

— C'est Hermann, dit fièrement le petit Jehan.

— Peste! comme il y va, dit l'écolier. Il faut que je lui fasse mon compliment. »

Et il s'approcha, les mains dans les poches, sans s'inquiéter autrement des balles qui sifflaient au-dessus de sa tête, du brave Allemand, qui continuait sa besogne avec la même régularité qu'une machine mise en mouvement par d'excellents rouages.

« Avez-vous besoin de quelque chose? mon cher Goliath, dit Jacques Aubry, je viens me mettre à votre service.

— J'ai soif, dit Hermann sans interrompre ses attaques.

— Peste! je le crois bien; vous faites là un métier à devenir enragé, et je voudrais avoir là un tonneau de bière ou de cervoise à vous offrir.

— De l'eau, dit Hermann, de l'eau.

— Vous vous contenterez de cette boisson? Soit. Nous avons là la rivière; dans une minute vous allez être servi. »

Et Jacques Aubry se mit à courir vers la Seine, emplit sa casquette d'eau et la rapporta à l'Allemand. Celui-ci dressa sa poutre, avala d'un trait tout le liquide qu'elle contenait, et rendant à l'écolier sa casquette vide :

« Merci, » dit-il, et reprenant sa poutre, il se remit à la besogne.

Puis, au bout d'un instant :

« Allez annoncer au maître que cela avance, dit-il, et qu'il se tienne prêt. »

Jacques Aubry prit le chemin de la tour, et un instant après, il était entre Ascanio et Benvenuto

Cellini qui, leurs arquebuses à la main, faisaient un feu si bien nourri qu'ils avaient déjà mis hors de combat deux ou trois hommes. Les sergents de messire le prévôt commençaient à y regarder à deux fois de monter sur la muraille.

Cependant, comme, ainsi qu'Hermann l'avait fait dire à Benvenuto, la porte menaçait de céder, le prévôt résolut de tenter un dernier effort, et encouragea si bien ses gens, qu'une grêle de pierres recommença de tomber; mais deux coups d'arquebuse partis presque aussitôt calmèrent de nouveau l'ardeur des assiégés qui, quelque remontrance ou promesse que leur fît messire Robert, se tinrent cois et couverts: ce que voyant, messire Robert s'avança lui-même, et prenant entre ses mains une énorme pierre, il s'apprêta à la faire rouler sur Hermann.

Mais Benvenuto n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste; à peine eut-il vu l'imprudent qui se hasardait là où personne n'osait plus venir, qu'il porta son arquebuse à son épaule. C'en était fait de messire Robert, lorsqu'à l'instant même où Cellini allait lâcher la détente, Ascanio poussa un cri, releva le canon avec sa main; le coup partit en l'air. Ascanio avait reconnu le père de Colombe.

Au moment où Benvenuto furieux allait demander à Ascanio l'explication de ce qu'il venait de faire, la pierre lancée vigoureusement par le prévôt alla tomber d'aplomb sur le casque d'Hermann. Or, quelle que fût la force du moderne Titan, il n'y avait pas moyen de résister à cet autre Pélion; il lâcha la poutre qu'il tenait, ouvrit les bras comme pour chercher un appui, puis ne trouvant rien où se retenir, il tomba évanoui avec un bruit terrible.

Assiégés et assiégeants poussèrent en même temps un grand cri: le petit Jehan et les trois ou quatre compagnons qui étaient à portée d'Hermann se précipitèrent sur lui pour l'emporter loin de la muraille et lui donner des secours; mais en même temps la grande et la petite porte de l'hôtel de Nesle s'ouvrirent, et le prévôt, à la tête d'une quinzaine d'hommes, s'élança sur le blessé, payant bravement de sa personne, frappant, ainsi que ses hommes, d'estoc et de taille, si bien que Jehan et les trois compagnons, malgré les encouragements de Benvenuto, qui leur criait de tenir ferme et qu'il arrivait à leur secours, furent forcés de reculer. Le prévôt profita de ce moment de retraite: huit hommes empoignèrent Hermann toujours évanoui, les uns par les bras, les autres par les jambes; sept se placèrent en avant pour protéger le mouvement rétrograde qui allait s'opérer, de sorte que pendant le temps où Cellini, Ascanio, Jacques Aubry et les trois ou quatre compagnons qui étaient sur la terrasse de la tour descendaient les quatre ou cinq étages qui séparaient cette terrasse de la rue, Hermann et ses porteurs rentraient au Grand-Nesle, et que, comme Cellini, son arquebuse à la main, paraissait à la porte de la tour, celle de l'hôtel se refermait sur le dernier homme d'armes du prévôt.

Il n'y avait pas à se dissimuler que c'était un échec et un échec grave. Cellini, Ascanio et leurs compagnons avaient bien, par leurs arquebusades, mis hors de combat trois ou quatre assiégés, mais la perte de ces trois ou quatre hommes était loin d'équivaloir pour le prévôt à ce qu'était la perte d'Hermann pour Cellini.

Il y eut un moment de stupeur parmi les assiégeants.

Tout à coup Cellini et Ascanio se regardèrent.

« J'ai un projet, dit Cellini en regardant à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville.

— Et moi aussi, dit Ascanio en regardant à droite, du côté des champs.

— J'ai trouvé un moyen de faire sortir la garnison.

— Et moi, si vous faites sortir la garnison, j'ai trouvé un moyen de vous ouvrir la porte.

— De combien d'hommes as-tu besoin?

— Un seul me suffira.

— Choisis.

— Jacques Aubry, dit Ascanio, voulez-vous venir avec moi?

— Au bout du monde, cher ami, au bout du monde. Seulement je ne serais pas fâché d'avoir une arme quelconque, quelque chose comme un bout d'épée ou un soupçon de poignard, quatre ou cinq pouces de fer à fourrer quelque part si l'occasion s'en présente.

— Eh bien! dit Ascanio, prenez l'épée de Pagolo, qui ne peut plus s'en servir, attendu qu'il se tient le talon de la main droite et qu'il fait le signe de la croix de la main gauche.

— Et voici, pour compléter votre armement, mon propre poignard, dit Cellini. Frappez avec, jeune homme, mais ne l'oubliez pas dans la blessure, vous feriez un trop beau cadeau au blessé, attendu qu'il est ciselé par moi et que la poignée vaut cent écus d'or comme un liard.

— Et la lame? dit Jacques Aubry. La poignée a

son prix sans doute, mais en pareille circonstance c'est la lame que j'estime.

— La lame n'a pas de prix, répondit Benvenuto : c'est celle avec laquelle j'ai tué l'assassin de mon frère.

— Vivat! cria l'écolier. Allons, Ascanio, en route.

— Me voilà, dit Ascanio en roulant cinq ou six brasses de corde autour de son cou et en mettant une des échelles sur son épaule, me voilà. »

Et les deux aventureux jeunes gens descendirent le quai pendant cent pas à peu près, tournèrent à gauche et disparurent à l'angle de la muraille du Grand-Nesle, derrière les fossés de la ville.

Laissons Ascanio tenter son projet et suivons Cellini dans l'accomplissement du sien.

Ce qu'il regardait à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville, tandis qu'Ascanio, comme nous l'avons dit, regardait à droite, c'est-à-dire du côté des champs, c'étaient, au milieu d'un groupe de populaire qui se tenait à distance, deux femmes qu'il croyait reconnaître pour la fille du prévôt et pour sa gouvernante.

En effet, c'étaient Colombe et dame Perrine qui, la messe achevée, revenaient pour rentrer au Petit-Nesle, et qui, effrayées de ce qu'on leur disait sur le siége de l'hôtel et de ce qu'elles voyaient de leurs propres yeux, s'étaient arrêtées tremblantes au milieu de la foule.

Mais à peine Colombe se fut-elle aperçue qu'il existait entre les combattants une espèce de trêve momentanée qui lui laissait le passage libre, que, malgré les prières de dame Perrine, qui la suppliait de ne pas s'aventurer dans cette bagarre, Colombe, mue par l'inquiétude que lui inspirait le danger de son père, s'avança résolûment vers l'hôtel, laissant à dame Perrine liberté entière de la suivre ou de demeurer où elle était; mais comme au fond du cœur dame Perrine aimait tendrement Colombe, la duègne, quelle que fût sa crainte, se résolut à l'accompagner.

Toutes les deux quittaient le groupe comme Ascanio et Jacques Aubry tournaient l'angle de la muraille.

Maintenant on comprend le projet de Benvenuto Cellini.

A peine eut-il vu les deux femmes s'avancer vers l'hôtel du prévôt, que lui-même s'avança au-devant d'elles, et offrant galamment le bras à Colombe :

« Madame, ne craignez rien, dit-il, et si vous voulez accepter mon bras, je vais vous ramener près de votre père. »

Colombe hésitait, mais dame Perrine, saisissant le bras qui se trouvait de son côté et que Benvenuto avait oublié de lui offrir :

« Prenez, chère petite, prenez, dit-elle, et acceptons la protection de ce noble cavalier. Tenez, tenez, voici monsieur le prévôt qui se penche sur la muraille, inquiet sans doute qu'il est de nous. »

Colombe prit le bras de Benvenuto, et tous trois s'avancèrent jusqu'à deux pas de la porte.

Là Cellini s'arrêta, et assurant sous chacun de ses bras le bras de Colombe et celui de dame Perrine :

« Monsieur le prévôt, dit-il à haute voix, voici votre fille qui demande à rentrer; j'espère que vous lui ouvrirez la porte, à elle, à moins que vous ne consentiez à laisser aux mains de vos ennemis un si charmant otage. »

Vingt fois depuis deux heures le prévôt, à l'abri derrière ses retranchements, avait songé à sa fille, qu'il avait si imprudemment laissée sortir et qu'il ne savait trop comment faire rentrer. Il espérait qu'avertie à temps elle penserait à l'aller attendre au Grand-Châtelet, quand voyant Cellini quitter le groupe de ses compagnons et s'avancer vers deux femmes il avait reconnu dans ces deux femmes Colombe et dame Perrine.

« La petite sotte! grommela tout bas le prévôt, je ne puis cependant pas la laisser au milieu de ces mécréants. »

Puis élevant la voix :

« Eh bien! voyons, dit-il en ouvrant le guichet et en appliquant son visage à la grille, que demandez-vous?

— Voici mes offres, dit Benvenuto. Je laisserai rentrer Mme Colombe et sa gouvernante, mais vous sortirez avec tous vos hommes, et nous combattrons dehors et à découvert. Ceux à qui le champ de bataille restera auront l'hôtel, et alors tant pis pour les vaincus, *væ victis!* comme disait votre compatriote Brennus.

— J'accepte, dit le prévôt, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous vous écarterez, vous et votre troupe, pour laisser à ma fille le temps de rentrer et à mes sergents le temps de sortir.

—Soit ! dit Cellini ; mais sortez d'abord, Mme Colombe rentrera après ; puis Mme Colombe rentrée, et pour vous ôter toute retraite, vous jetterez la clef par-dessus les murailles.

— Convenu, dit le prévôt.

— Votre parole ?

— Foi de gentilhomme ! La vôtre?

— Foi de Benvenuto Cellini ! »

Cette promesse échangée, la porte s'ouvrit ; les gens du prévôt sortirent et se rangèrent sur deux rangs devant la porte, messire d'Estourville à leur tête. Ils étaient encore dix-neuf en tout. De son côté, Benvenuto Cellini, privé d'Ascanio, d'Hermann et de Jacques Aubry, n'avait plus que huit combattants, encore Simon le gaucher était-il blessé, heureusement que c'était à la main droite ; mais Benvenuto n'était pas homme à calculer le nombre de ses ennemis, lui qui avait été frapper Pompeo au milieu de douze sbires. Il tint donc sa promesse avec joie, car il ne désirait rien tant qu'une action générale et décisive.

« Vous pouvez maintenant rentrer, madame, » dit-il à sa jolie prisonnière.

Colombe traversa l'espace qui la séparait des deux camps, rapide comme l'oiseau dont elle portait le nom, et courut tout éperdue se jeter dans les bras du prévôt.

« Mon père ! mon père ! au nom du ciel ne vous exposez pas ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Allons, rentrez ! dit brusquement le prévôt en la prenant par le bras et en la conduisant vers la porte, ce sont vos sottises qui nous réduisent à cette extrémité. »

Colombe rentra, suivie de dame Perrine, à qui la peur avait donné, sinon des ailes, comme à sa jolie compagne, du moins des jambes, qu'elle croyait avoir perdues depuis dix ans.

Le prévôt tira la porte derrière elle.

« La clef ! la clef ! » cria Cellini.

Le prévôt, à son tour, fidèle exécuteur de sa parole, tira la clef de la serrure et la jeta par-dessus la muraille, de manière à ce qu'elle retombât dans la cour.

« Et maintenant, cria Benvenuto Cellini en se ruant sur le prévôt et sur sa troupe, chacun pour soi! Dieu pour tous ! »

Il y eut alors une mêlée terrible, car, avant que les hoquetons eussent eu le temps d'abaisser leurs fusils et de faire feu, Benvenuto, avec ses sept ouvriers, était tombé au milieu d'eux, hachant à droite et à gauche avec cette terrible épée qu'il maniait si habilement et qui, trempée par lui-même, trouvait si peu de cottes de mailles et même de cuirasses qui pussent lui résister. Les sergents jetèrent donc leurs arquebuses, devenues inutiles, tirèrent leurs épées et se mirent à espadonner à leur tour. Mais, malgré leur nombre, malgré leur force, en moins d'un instant ils se trouvèrent éparpillés sur la place, et deux ou trois des plus braves, blessés au point de ne plus pouvoir continuer le combat, furent forcés de se retirer en arrière.

Le prévôt vit le danger, et comme c'était un homme brave et qui dans son temps, ainsi que nous l'avons dit, avait eu des succès d'armes, il se jeta au-devant de ce terrible Benvenuto Cellini devant lequel tout cédait.

« A moi, cria-t-il, à moi, infâme larroneur, et que tout se décide entre nous deux ! Voyons!

— Oh ! sur mon âme, je ne demande pas mieux, messire Robert, répondit Benvenuto. Et si vous voulez dire à vos gens de ne pas nous déranger, je suis votre homme.

— Tenez-vous tranquilles, dit le prévôt.

— Que pas un ne bouge ! » cria Cellini.

Et les combattants restèrent à leur place, silencieux et immobiles comme ces guerriers d'Homère qui interrompaient leur propre combat pour ne rien perdre du combat de deux chefs renommés.

Alors, comme le prévôt et Cellini tenaient chacun son épée nue à la main, ils se précipitèrent l'un sur l'autre.

Le prévôt était habile aux armes, mais Cellini était de première force. Depuis dix ou douze ans le prévôt n'avait pas eu une seule fois l'occasion de tirer l'épée. Depuis dix ou douze ans, au contraire, un seul jour ne s'était peut-être pas écoulé sans que Benvenuto mît flamberge au vent. Aux premières passes, le prévôt, qui avait un peu trop compté sur lui-même, s'aperçut donc de la supériorité de son ennemi.

C'est qu'aussi Benvenuto Cellini, trouvant une résistance à laquelle il ne s'attendait pas dans un homme de robe, déployait toute l'énergie, toute la rapidité et toute la ruse de son jeu. C'était une chose merveilleuse que de voir comment son épée, qui semblait le triple dard d'un serpent, menaçait à la fois la tête et le cœur, voltigeant d'un endroit à l'autre et ne donnant à son adversaire que le temps de pa-

rer sans lui laisser celui de lui porter un seul coup. Aussi le prévôt, comprenant qu'il avait affaire à plus fort que lui, se mit-il à rompre, tout en se défendant, il est vrai, mais enfin en cédant du terrain. Malheureusement pour messire Robert, il avait tout naturellement le dos tourné au mur, de sorte qu'au bout de quelques pas il se trouva acculé à la porte, que par instinct il avait cherchée, quoiqu'il sût bien qu'il en avait jeté la clef par-dessus la muraille.

Arrivé là, le prévôt se sentit perdu ; aussi, comme un sanglier qui tient aux chiens, réunit-il toute sa force, et trois ou quatre bottes se succédèrent si rapidement, que ce fut à Benvenuto à parer à son tour ; encore une fois arriva-t-il trop tard à la parade, de cette façon que l'épée de son adversaire, malgré l'excellente cotte de mailles qu'il portait, lui effleura la poitrine ; mais, comme le lion blessé qui veut une prompte vengeance, à peine Benvenuto eut-il senti la pointe du fer qu'il se ramassa sur lui-même et qu'il eût, d'un coup de pointe terrible, percé de part en part le prévôt, si juste au même moment la porte n'eût tout à coup cédé derrière lui, de sorte que messire d'Estourville tomba à la renverse et que le fer alla frapper celui qui venait de le sauver en ouvrant si inopinément la porte.

Mais au contraire de ce qu'on devait attendre, ce fut le blessé qui garda le silence et ce fut Benvenuto qui jeta un cri terrible.

Il avait, dans celui qu'il venait de frapper, reconnu Ascanio.

Dès lors il ne vit plus ni Hermann ni Jacques Aubry, qui se tenaient derrière le blessé. Il se jeta comme un fou au cou du jeune homme, cherchant sa plaie des yeux, de la main, de la bouche, et criant : « Tué, tué, tué par moi ! Ascanio, mon enfant, c'est moi qui t'ai tué » ! et rugissant et pleurant comme les lions doivent rugir et pleurer.

Pendant ce temps Hermann tirait le prévôt sain et sauf d'entre les jambes d'Ascanio et de Cellini, et le mettant sous son bras comme il aurait pu faire d'un enfant, il le déposait dans une petite remise où maître Raimbaut serrait ses instruments de jardinage, et, refermant la porte sur lui, il tirait son épée hors du fourreau et se mettait en posture de défendre son prisonnier contre quiconque tenterait de le lui reprendre.

Quant à Jacques Aubry, il ne faisait qu'un bond du pavé de la cour au haut de la muraille, brandissant sa dague en signe de triomphe et criant : « Fanfare, fanfare, le Grand-Nesle est à nous ! »

Comment toutes ces choses surprenantes étaient-elles arrivées, c'est ce que le lecteur va voir dans le chapitre suivant.

X

DE L'AVANTAGE DES VILLES FORTIFIÉES.

L'hôtel de Nesle, dans la partie qui longeait le Pré-aux-Clercs, était doublement défendu par les murs et par les fossés de la ville, si bien que de ce côté il passait pour imprenable. Or Ascanio avait judicieusement pensé qu'on s'avise rarement de garder ce qui ne peut être pris, et il avait résolu de tenter une attaque sur le point où l'on ne songeait pas à la résistance.

C'est dans cette vue qu'il s'éloigna avec son ami Jacques Aubry, sans se douter qu'au moment où il disparaissait d'un côté, sa Colombe bien-aimée allait apparaître de l'autre et fournir à Benvenuto un moyen de contraindre le prévôt à une sortie qui inspirait à celui-ci une si profonde répugnance.

Le projet d'Ascanio était scabreux par l'exécution, périlleux par les suites. Il s'agissait de franchir un fossé profond, d'escalader un mur de vingt-cinq pieds de haut, et, au bout de tout cela, de tomber peut-être au milieu de la troupe ennemie. Aussi, quand il arriva au bord du fossé, et au moment d'exécuter son entreprise, Ascanio comprit seulement toute la difficulté qu'il allait avoir à franchir l'un et à accomplir l'autre. Aussi sa résolution, si bien arrêtée qu'elle eût été d'abord, fléchit-elle un instant.

Quant à Jacques Aubry, il s'était tranquillement arrêté dix pas en arrière de son ami, regardant tour à tour le mur et le fossé; puis, après les avoir mesurés de l'œil tous les deux :

« Ah çà ! mon cher ami, lui dit-il, fais-moi, je te prie, l'amitié de me dire pourquoi diable tu m'amènes ici, à moins que ce ne soit pour pêcher des grenouilles? Ah! oui... tu regardes ton échelle... Très-bien. Je comprends. Mais ton échelle a douze pieds, le mur en a vingt-cinq de haut et le fossé dix de large : c'est vingt-trois pieds de différence, si je sais compter. »

Ascanio resta un instant abasourdi de la vérité de cette arithmétique ; puis tout à coup se frappant le front :

« Oh ! quelle idée ! s'écria-t-il ; regardez !

— Où ?

— Là ! dit Ascanio, là !

— Ce n'est pas une idée que tu me montres, dit l'écolier, c'est un chêne. »

En effet, un chêne énorme sortait puissamment de terre, presque sur le bord extérieur du fossé, et allait regarder curieusement par-dessus les murs du séjour de Nesle.

« Comment, vous ne comprenez pas ? s'écria Ascanio.

— Si fait ! si fait ! je commence à entrevoir. Oui, c'est cela même. J'y suis. Le chêne commence avec le mur une arche de pont dont cette échelle peut faire le complément. Mais l'abîme est dessous, camarade, et un abîme plein de boue. Diable ! il faut faire attention. On a ses plus belles hardes, et le mari de Simonne commence à ne plus vouloir me faire crédit.

— Aidez-moi à monter l'échelle, dit Ascanio, voilà tout ce que je vous demande.

— C'est cela, dit l'écolier, et moi je resterai en bas ! merci ! »

Et tous deux, s'accrochant en même temps à une des branches du tronc, se trouvèrent en un instant dans le chêne. Alors, réunissant leurs efforts, ils tirèrent l'échelle à eux et parvinrent avec elle à la cime de l'arbre. Arrivés là, ils l'abaissèrent comme un pont-levis, et virent avec joie que, tandis qu'une de ses extrémités s'appuyait solidement sur une grosse branche, l'autre reposait d'aplomb sur le mur, qu'elle dépassait de deux ou trois pieds.

« Mais, dit Aubry, quand nous serons sur le mur ?

— Eh bien, quand nous serons sur le mur, nous tirerons l'échelle à nous et nous descendrons avec l'échelle.

— Sans doute. Il n'y a qu'une difficulté à cela, c'est que le mur a vingt-cinq pieds de haut, et que l'échelle n'en a que douze.

— Prévu, » dit Ascanio en dévidant la corde qu'il avait enroulée autour de son cou; il l'attacha ensuite par un bout au corps de l'arbre, et il jeta l'autre bout par-dessus le mur.

« O grand homme, je te comprends, s'écria Jacques Aubry, et je suis heureux et fier de me casser le cou avec toi.

— Eh bien ! que faites-vous ?

— Je passe, dit Aubry s'apprêtant à franchir l'intervalle qui le séparait du mur.

— Non pas ! reprit Ascanio, c'est à moi de passer le premier.

— Au doigt mouillé, dit Aubry présentant sa main à son compagnon avec deux doigts ouverts et trois fermés.

— Soit, dit Ascanio, et il toucha un des deux doigts de l'écolier.

— Tu as gagné, dit Aubry. Passe, mais du sang-froid, du calme, entends-tu ?

— Soyez tranquille, » reprit Ascanio.

Et il commença à s'avancer sur le pont volant, que Jacques Aubry maintenait en équilibre en pesant sur l'une de ses extrémités; l'échelle était frêle, mais le hardi jeune homme était léger. L'écolier, respirant à peine, crut voir Ascanio fléchir un instant : mais celui-ci fit en courant les quatre pas qui le séparaient du mur et arriva sain et sauf. Là encore il courait un danger énorme si quelqu'un des assiégés l'apercevait; mais il ne s'était pas trompé dans ses prévisions, et jetant un regard rapide dans les jardins de l'hôtel :

« Personne, cria-t-il à son compagnon, personne !

— Alors, dit Jacques Aubry, en avant la danse de corde ! »

Et il s'avança à son tour sur le chemin étroit et tremblant, tandis qu'Ascanio, assujettissant l'échelle, lui rendait le service qu'il en avait reçu. Or, comme il n'était ni moins adroit ni moins leste que son compagnon, en un instant il fut près de lui.

Tous deux sautèrent alors à califourchon sur la muraille et tirèrent l'échelle à eux ; puis l'attachant avec l'extrémité de la corde dont l'autre bout était solidement fixé au chêne, ils la descendirent le long du mur, lui donnant le pied nécessaire pour qu'elle leur prêtât un sûr appui. Enfin Ascanio, qui avait gagné le privilége de faire les expériences, prit la corde à deux mains, et se laissa glisser jusque sur la première traverse de l'échelle; une seconde après il était à terre.

Jacques Aubry le suivit avec le même bonheur, et les deux amis se trouvèrent dans le jardin.

Une fois arrivés là, le mieux était d'agir vivement. Toutes ces manœuvres avaient demandé un certain temps, et Ascanio tremblait que son absence et celle de l'écolier n'eussent été préjudiciables aux affaires du maître ; tous deux tirant leurs épées coururent donc vers la porte qui donnait dans la première cour où devait se tenir la garnison, en supposant qu'elle n'eût point changé de place. En arrivant

à la porte, Ascanio colla son œil à la serrure, et s'aperçut que la cour était vide.

« Benvenuto a réussi! s'écria-t-il. La garnison est sortie. A nous l'hôtel! » Et il essaya d'ouvrir, mais la porte était fermée à la clef.

Tous deux se mirent à l'ébranler de toutes leurs forces.

« Par ici, par ici, dit une voix qui vibra jusqu'au fond du cœur du jeune homme; par ici, monsieur. »

Ascanio se retourna et aperçut Colombe à une fenêtre du rez-de-chaussée. En deux bonds il fut près d'elle.

« Ah, ah! dit Jacques Aubry en le suivant, il paraît que nous avons des intelligences dans la place. Ah! vous ne m'aviez pas dit cela, monsieur le cachotier.

— Oh! sauvez mon père, M. Ascanio! cria Colombe, sans s'étonner de voir là ce jeune homme, et comme si sa présence eût été chose toute naturelle; ils se battent, entendez-vous, là dehors, et c'est pour moi, à cause de moi! Oh! mon Dieu! mon Dieu! empêchez qu'ils ne le tuent!

— Soyez tranquille, dit Ascanio en s'élançant dans l'appartement, qui avait une sortie dans la petite cour; soyez tranquille, je réponds de tout.

— Soyez tranquille, dit Jacques Aubry en prenant le même chemin, soyez tranquille, nous répondons de tout. »

En arrivant sur le seuil de la porte, Ascanio s'entendit appeler une seconde fois, mais cette fois par une voix moins douce que la première.

« Qui m'appelle? dit Ascanio.

— Moi, mon cheune ami, moi, répéta la même voix avec un accent tudesque des plus prononcés.

— Eh pardieu! s'écria Jacques Aubry, c'est notre Goliath! Que diable faites-vous donc dans ce poulailler, mon brave géant? »

En effet, il avait reconnu Hermann à travers la lucarne de la petite remise.

— Ché retroufé moi isi; moi bas safoir comment y être fenu, moi. Tirez la ferrou, que ch'aille mi battre. Fite, fite, fite; la main mi dimanche.

— Voilà! » dit l'écolier en se mettant en devoir de rendre à Hermann le service qu'il lui demandait.

Pendant ce temps Ascanio s'avançait vers la porte du quai, où se faisait entendre un terrible froissement d'épées. Lorsqu'il ne fut plus séparé des combattants que par l'épaisseur du bois, il craignit, en se montrant inopinément, de tomber aux mains de ses ennemis, et regarda par le vasistas grillé. Alors il vit le prévôt adossé contre la porte, il vit en face de lui Cellini, ardent, furieux, acharné; il comprit que messire Robert était perdu. Il ramassa la clef qui était à terre, ouvrit vivement la porte, et ne songeant qu'à la promesse qu'il avait faite à Colombe, reçut, comme nous l'avons dit, dans l'épaule, le coup qui sans lui eût inévitablement transpercé le prévôt.

Nous avons vu quelle avait été la suite de cet événement. Benvenuto désespéré s'était jeté dans les bras d'Ascanio. Hermann avait enfermé le prévôt dans la prison dont il sortait à l'instant même, et Jacques Aubry, juché sur le rempart, battait des ailes et chantait victoire.

La victoire, en effet, était complète; les gens du prévôt, voyant leur maître prisonnier, n'essayèrent même pas de la disputer et mirent bas les armes.

En conséquence, les ouvriers entrèrent tous dans la cour du Grand-Nesle, désormais leur propriété, et fermèrent la porte derrière eux, laissant dehors les hoquetons et les sergents.

Quant à Benvenuto, il n'avait pris part à rien de ce qui s'était passé, il tenait toujours Ascanio dans ses bras, il lui avait ôté sa cotte de mailles, il lui avait déchiré son pourpoint, et il était enfin arrivé à la blessure dont il étanchait le sang avec son mouchoir.

« Mon Ascanio, mon enfant, répétait-il sans cesse, blessé, blessé par moi; que doit dire ta mère là-haut? Pardon, Stefana, pardon! Où souffres-tu? réponds. Est-ce que ma main te fait mal? Ce sang ne veut-il donc pas s'arrêter? Un chirurgien, vite!... Quelqu'un n'ira-t-il donc pas me chercher un chirurgien? »

Jacques Aubry sortit en courant.

« Ce n'est rien, mon cher maître, ce n'est rien, répondait Ascanio, le bras seul a été touché. Ne vous désolez pas ainsi, je vous répète que ce n'est rien. »

En effet le chirurgien, amené cinq minutes après par Jacques Aubry, déclara que la blessure, quoique profonde, n'était pas dangereuse, et commença de poser le premier appareil.

« Oh! de quel poids vous me déchargez le cœur, monsieur le chirurgien! dit Benvenuto Cellini. Mon cher enfant, je ne serai donc pas ton meurtrier! Mais qu'as-tu donc, mon Ascanio? ton pouls bat, le sang te monte au visage... Oh! monsieur le chi-

rurgien, il faut le transporter hors d'ici ; c'est la fièvre qui le prend.

— Non, non, maître, dit Ascanio, au contraire, je me sens mieux. Oh! laissez-moi, laissez-moi ici, je vous en supplie.

— Et mon père? dit tout à coup derrière Benvenuto une voix qui le fit tressaillir; qu'avez-vous fait de mon père? »

Benvenuto se retourna et vit Colombe pâle et immobile, cherchant le prévôt du regard en même temps qu'elle le demandait de la voix.

« Oh! sain et sauf, mademoiselle, sain et sauf, grâce au ciel, s'écria Ascanio.

— Grâce à ce pauvre enfant, qui a reçu le coup qui lui était destiné, dit Benvenuto, car vous pouvez bien dire qu'il vous a sauvé la vie, ce brave, allez, monsieur le prévôt. Eh bien! où êtes-vous donc, messire Robert? dit ensuite Cellini en cherchant des yeux messire Robert, dont il ne pouvait comprendre la disparition.

— Il être isi, maître, dit Hermann.

— Où cela? ici.

— Isi, dans la betite brison.

— Oh, M. Benvenuto! s'écria Colombe en s'élançant vers la remise et en faisant à la fois un geste de supplication et de reproche.

— Ouvrez, Hermann, » dit Cellini.

Hermann ouvrit, et le prévôt parut sur le seuil, un peu humilié de sa mésaventure. Colombe se jeta dans ses bras.

« Oh, mon père! mon père! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas blessé? n'avez-vous rien? »

Et tout en disant cela elle regardait Ascanio.

« Non, dit le prévôt de sa voix rude; non, grâce au ciel! il ne m'est rien arrivé.

— Et... et..., demanda en hésitant Colombe, est-il vrai, mon père, que ce soit ce jeune homme?...

— Je ne puis nier qu'il ne soit arrivé à temps.

— Oui, oui, dit Cellini, pour recevoir un coup d'épée que je vous destinais, monsieur le prévôt. Oui, Mlle Colombe, oui, reprit Benvenuto, c'est à ce brave garçon que vous devez la vie de votre père. Et si monsieur le prévôt ne le proclame pas hautement, non-seulement c'est un menteur, mais encore un ingrat.

— Il ne la payera pas trop cher, j'espère du moins, répondit Colombe, rougissant de ce qu'elle osait dire.

— Oh! mademoiselle, s'écria Ascanio, je l'eusse payée de tout mon sang.

— Mais voyez donc, messire le prévôt, dit Cellini, quelle tendresse vous inspirez aux gens! Or çà, mon Ascanio pourrait s'affaiblir. Voici l'appareil posé, et il serait bon, ce me semble, qu'il prît maintenant un peu de repos. »

Ce que Benvenuto avait dit au prévôt du service que lui avait rendu le blessé était la vérité pure; or, comme toute vérité porte sa force en elle-même, le prévôt ne pouvait se dissimuler au fond du cœur qu'il ne dût la vie à Ascanio : il s'exécuta donc d'assez bonne grâce, et s'approchant du blessé :

« Jeune homme, dit-il, je mets à votre disposition un appartement dans mon hôtel.

— Dans votre hôtel, messire Robert? dit en riant Benvenuto Cellini, dont la bonne humeur revenait à mesure qu'il cessait de craindre pour Ascanio, dans votre hôtel? Mais vous voulez donc absolument que la bagarre recommence?

— Quoi! s'écria le prévôt, vous prétendriez donc nous chasser, ma fille et moi?

— Non pas vraiment, messire. Vous occupez le Petit-Nesle, eh bien! gardez le Petit-Nesle et vivons en bons voisins. Quant à vous, messire, trouvez bon qu'Ascanio s'installe tout de suite au Grand-Nesle, où nous viendrons le rejoindre dès ce soir. Après cela, si vous aimez mieux la guerre...

— Oh! mon père! s'écria Colombe.

— Non! la paix! dit le prévôt.

— Il n'y a pas de paix sans conditions, monsieur le prévôt, dit Benvenuto. Faites-moi l'honneur de me suivre au Grand-Nesle, ou l'amitié de me recevoir au Petit, et nous rédigerons notre traité.

— J'irai avec vous, monsieur, dit le prévôt.

— Accepté! répondit Cellini.

— Mademoiselle, dit messire d'Estourville en s'adressant à sa fille, faites-moi le plaisir de rentrer chez vous, et d'y attendre mon retour. »

Colombe, malgré le ton dont l'injonction était faite, présenta son front à baiser à son père, et saluant d'un regard qu'elle adressa à tout le monde, afin qu'Ascanio eût le droit d'en prendre sa part, elle se retira.

Ascanio la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis, comme rien ne le retenait plus dans la cour, il demanda de lui-même à rentrer. Hermann le prit alors sur ses deux bras comme il eût fait d'un enfant, et le transporta au Grand-Nesle.

« Ma foi, messire Robert, dit en se mettant à

son tour en mouvement Benvenuto, qui avait de son côté suivi des yeux la jeune fille jusqu'au moment où elle avait disparu, ma foi, vous avez eu grandement raison d'éloigner mon ex-prisonnière, et sur mon honneur je vous remercie de la précaution; la présence de Mlle Colombe aurait pu, je vous le dis, nuire à mes intérêts, en me rendant trop faible, et me faire oublier que je suis un vainqueur, pour me rappeler seulement que je suis un artiste, c'est-à-dire un amant de toute forme parfaite et de toute beauté divine. »

Messire d'Estourville répondit au compliment par une grimace médiocrement gracieuse; pourtant il suivit l'orfévre sans témoigner ouvertement sa mauvaise humeur, mais en grommelant tout bas quelque sourde menace; aussi Cellini, pour achever de le faire damner, le pria-t-il de faire avec lui le tour de sa nouvelle demeure. L'invitation était faite avec tant de politesse qu'il n'y avait pas moyen de refuser. Le prévôt, bon gré mal gré, suivit donc son voisin, qui ne lui fit grâce ni d'un coin du jardin, ni d'une chambre du château.

« Eh bien, tout cela est superbe, dit Benvenuto, quand ils eurent achevé la promenade que chacun d'eux avait accomplie avec un sentiment bien opposé. A présent, monsieur le prévôt, je conçois et j'excuse votre répugnance à quitter cet hôtel; mais je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le très-bien venu quand vous voudrez comme aujourd'hui me faire l'honneur de visiter ma pauvre demeure.

— Vous oubliez, monsieur, que je n'y viens aujourd'hui que pour recevoir vos conditions et vous offrir les miennes. J'attends.

— Comment donc, messire Robert, mais c'est moi qui suis à vos ordres. Si vous voulez me permettre de vous communiquer d'abord mes désirs, vous serez libre ensuite d'exprimer votre volonté.

— Parlez.

— Avant tout, la clause essentielle.

— Quelle est-elle?

— La voici.

« Art. 1er. Messire Robert d'Estourville, prévôt
« de Paris, reconnaît les droits de Benvenuto
« Cellini à la propriété du Grand-Nesle, la lui aban-
« donne librement et y renonce à tout jamais pour
« lui et les siens. »

— Accepté, répondit le prévôt. Seulement, s'il plaît au roi de vous reprendre ce qu'il m'a repris et de donner à quelque autre ce qu'il vous a donné, il est bien entendu que je n'en suis pas responsable.

— Ouais! dit Cellini, ceci doit cacher quelque mauvaise arrière-pensée, M. le prévôt. Mais, n'importe; je saurai garder ce que j'ai conquis. Passons.

— A mon tour, dit le prévôt.

— C'est juste, reprit Cellini.

« Art. 2. Benvenuto Cellini s'engage à ne faire
« aucune tentative sur le Petit-Nesle, qui est et
« demeure la propriété de Robert d'Estourville;
« il y a plus, il n'essayera pas même d'y pénétrer
« comme voisin et sous apparence amicale. »

— Soit, dit Benvenuto, quoique la clause soit peu obligeante: seulement, si l'on m'ouvre la porte, il est bien entendu que je ne serai pas assez impoli pour refuser d'entrer.

— Je donnerai des ordres en conséquence, répondit le prévôt.

— Passons.

— Je continue.

« Art. 3. La première cour située entre le Grand
« et le Petit-Nesle sera commune aux deux pro-
« priétés. »

— C'est trop juste, dit Benvenuto, et vous me rendez bien la justice de croire que si Mlle Colombe veut sortir, je ne la retiendrai pas prisonnière.

— Oh! soyez tranquille, ma fille entrera et sortira par une porte que je me charge de faire percer; je veux seulement m'assurer un dégagement pour les carrosses et pour les voitures de charge.

— Est-ce tout? demanda Benvenuto.

— Oui, répondit messire Robert. A propos, ajouta-t-il, j'espère que vous me laisserez emporter mes meubles?

— C'est trop juste. Vos meubles sont à vous comme le Grand-Nesle est à moi... Maintenant, messire le prévôt, une dernière addition au traité, une addition toute bénévole.

— Parlez.

« Art. 4 et dernier. Messire Robert d'Estourville
« et Benvenuto Cellini déposent toute rancune et con-
« viennent entre eux d'une paix loyale et sincère. »

— Je le veux bien, dit le prévôt, mais en tant que cela ne m'oblige cependant pas à vous prêter secours et assistance contre ceux qui vous attaqueraient. Je consens à ne point vous nuire, mais je ne m'engage pas à vous être agréable.

— Quant à cela, M. le prévôt, vous savez parfaitement que je me défendrai bien seul, n'est-ce pas? Donc, s'il n'y a que cette objection, ajouta Cellini en lui passant la plume, signez, M. le prévôt, signez.

— Je signe, » dit le prévôt avec un soupir.

Le prévôt signa, et chacun des contractants garda un double du traité.

Après quoi messire d'Estourville rentra dans le Petit-Nesle, car il avait hâte de gronder la pauvre Colombe sur sa sortie imprudente. Colombe baissa la tête et lui laissa tout dire sans entendre un seul mot de ses gronderies, car pendant tout le temps qu'elles durèrent, la jeune fille n'était préoccupée que d'un seul désir, celui de demander à son père des nouvelles d'Ascanio. Mais elle eut beau faire, le nom du beau blessé ne put, quelques efforts qu'elle fît, sortir de ses lèvres.

Pendant que ces choses se passaient d'un côté du mur, de l'autre côté Catherine, qu'on était allé chercher, faisait son entrée au Grand-Nesle, et, avec sa folie charmante, se jetait dans les bras de Cellini, serrait la main d'Ascanio, félicitait Hermann, se moquait de Pagolo, riait, pleurait, chantait, interrogeait, tout cela ensemble; c'est qu'aussi elle avait eu de terribles angoisses, le bruit des arquebuses était venu jusqu'à elle, et avait bien des fois interrompu ses prières. Mais enfin tout allait bien; tout le monde, sauf quatre tués et trois blessés, s'était tiré à peu près sain et sauf de la bataille, et la gaieté de Scozzone ne fit défaut ni aux vainqueurs ni à la victoire.

Quand le brouhaha qu'avait excité l'arrivée de Catherine fut un peu calmé, Ascanio se souvint du motif qui avait amené l'écolier si à temps pour qu'il leur donnât un coup de main, et se tournant vers Benvenuto :

« Maître, dit-il, voici mon camarade Jacques Aubry, avec lequel je devais faire aujourd'hui une partie de paume. De bonne foi, je ne suis guère en état d'être son partenaire, comme dit notre ami Hermann. Mais il nous a si vaillamment aidés que j'ose vous prier de me remplacer.

— De tout mon cœur, dit Benvenuto, et vous n'avez qu'à vous bien tenir, maître Jacques Aubry.

— On tâchera, on tâchera, messire.

— Seulement, comme nous souperons ensuite, vous saurez que le vainqueur sera tenu de boire, en soupant, deux bouteilles de plus que le vaincu.

— Ce qui veut dire qu'on m'emportera de chez vous ivre-mort, maître Benvenuto. Vive la joie! cela me va. Ah diable! et Simonne qui m'attend. Bah! je l'ai bien attendue dimanche dernier; ce sera son tour aujourd'hui, tant pis pour elle. »

Et prenant balles et raquettes, tous deux s'élancèrent vers le jardin.

DEUXIÈME PARTIE.

XI

HIBOUX, PIES ET ROSSIGNOLS.

Comme ce jour était le saint jour du dimanche, Benvenuto ne fit rien que jouer à la paume, se rafraîchir après avoir joué, et visiter sa nouvelle propriété; mais, dès le lendemain, le déménagement commença, et, grâce à l'aide de ses neuf compagnons, deux jours après il était opéré; le troisième jour, Benvenuto s'était remis au travail aussi tranquillement que si rien ne s'était passé.

Quand le prévôt se vit définitivement battu, quand il apprit que l'atelier de Benvenuto, ouvriers et outils, était décidément installé au Grand-Nesle, sa rage le reprit et il se mit à mâcher et à remâcher une vengeance. Il était au plus fort de ses dispositions rancunières quand le vicomte de Marmagne le

surprit le matin même du troisième jour, c'est-à-dire le mercredi. Marmagne n'avait garde de se refuser le triomphe de vanité qu'on aime à remporter sur les douleurs et les défaites de ses amis quand on est un lâche et un sot.

« Eh bien! dit-il en abordant d'Estourville, je vous l'avais bien dit, mon cher prévôt.

— Ah! c'est vous, vicomte? Bonjour, répondit d'Estourville.

— Eh bien! avais-je raison, maintenant?

— Hélas! oui. Vous allez bien?

— Je n'ai rien à me reprocher du moins dans cette maudite affaire : je vous ai assez averti.

— Est-ce que le roi est de retour au Louvre?

—Chansons! disiez-vous : un ouvrier, un homme de rien, il ferait beau voir! Vous avez vu, mon pauvre ami.

— Je vous demande si Sa Majesté est revenue de Fontainebleau.

— Oui, et elle a regretté vivement de n'avoir pas été à Paris dimanche pour assister d'une de ses tours du Louvre à la victoire de son argentier sur son prévôt.

— Qu'est-ce qu'on dit à la cour?

— Mais on dit que vous avez été complétement repoussé!

— Hum! hum! fit le prévôt, que ce dialogue à bâtons rompus commençait à impatienter fort.

— Comme cela, il vous a donc bien ignominieusement battu? continua Marmagne.

— Mais...

— Il vous a tué deux hommes, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Si vous voulez les remplacer, j'ai à votre service deux braves, deux Italiens, deux spadassins consommés; ils se feront payer un peu cher, mais ce sont des hommes sûrs. Si vous les aviez eus, les choses se seraient peut-être passées autrement.

— Nous verrons; je ne dis pas non. Si ce n'est pour moi, ce sera du moins pour mon gendre le comte d'Orbec.

— Cependant, quoi qu'on en dit, je n'ai jamais pu croire que ce Benvenuto vous eût personnellement bâtonné.

— Qui a dit cela?

— Tout le monde. Les uns s'indignent comme je fais, les autres rient comme a fait le roi.

— Assez, on n'est pas à la fin.

— Aussi vous aviez tort de vous commettre avec ce manant; et pourquoi? pour un vil intérêt.

— C'est pour l'honneur que je combattrai maintenant.

— S'il s'était agi d'une maîtresse, passe, vous auriez pu, à la rigueur, tirer l'épée contre de pareilles gens, mais pour un logement...

— L'hôtel de Nesle est un logement de prince.

— D'accord, mais pour un logement de prince s'exposer à un châtiment de goujat!

— Oh! une idée, Marmagne, dit le prévôt poussé à bout. Parbleu! vous m'êtes si dévoué que je veux, à mon tour, vous rendre un service d'ami, et je suis ravi d'en avoir justement l'occasion. Comme noble et comme secrétaire du roi, vous êtes vraiment bien mal situé rue de la Huchette, cher vicomte. Or, j'avais dernièrement demandé pour un ami à la duchesse d'Étampes, qui n'a rien à me refuser, vous le savez, un logement dans un des hôtels du roi, au choix de cet ami. J'avais, et non sans peine, obtenu la chose, mais il se trouve que mon protégé est pour affaires impérieusement appelé en Espagne. J'ai donc à ma disposition les lettres du roi qui donnent ce droit de logis. Je ne puis en user pour moi; en voulez-vous? Je serai heureux de reconnaître ainsi vos bons services et votre franche amitié.

—Cher d'Estourville, quel service vous me rendez là! Il est vrai que je suis bien mal logé et que vingt fois je m'en suis plaint au roi.

— J'y mets une condition.

— Laquelle?

— C'est que, puisque le choix vous appartient entre les hôtels royaux, vous choisirez...

— Achevez, j'attends.

— L'hôtel de Nesle.

— Ah! ah! c'était un piége.

— Pas du tout, et, en preuve, voici le brevet dûment signé de Sa Majesté, avec les blancs nécessaires pour les noms du postulant et la désignation de l'hôtel. Or, j'écris l'hôtel du Grand-Nesle et je vous laisse libre d'écrire les noms que vous voudrez.

— Mais ce damné Benvenuto?

— N'est pas le moins du monde sur ses gardes, rassuré qu'il est par un traité signé entre nous. Celui qui voudra entrer trouvera les portes ouvertes, et s'il entre un dimanche, il trouvera les salles vides. D'ailleurs, il ne s'agit pas de chasser Benvenuto, mais de partager avec lui le Grand-Nesle, qui est assez grand pour contenir trois ou quatre familles.

Benvenuto entendra raison. Eh bien! que faites-vous?

— J'écris mes noms et titres au bout du brevet. Vous voyez?

— Prenez garde pourtant, car le Benvenuto est peut-être plus redoutable que vous ne croyez.

— Bon! je vais retenir mes deux spadassins et nous le surprendrons un dimanche.

— Quoi! vous commettre avec un manant pour un vil intérêt?

— Un vainqueur a toujours raison, et puis je venge un ami.

— Alors, bonne chance; je vous ai averti, Marmagne.

— Merci deux fois alors: une fois du cadeau et une fois de l'avis. »

Et Marmagne, enchanté, mit son brevet dans sa poche et partit en toute hâte pour retenir les deux spadassins.

« C'est bien, dit en se frottant les mains et en le suivant des yeux messire d'Estourville. Va, vicomte, et de deux choses l'une, ou tu me vengeras de la victoire de Benvenuto ou Benvenuto me vengera de tes sarcasmes; dans tous les cas la chance est pour moi. Je fais ennemis mes ennemis; qu'ils se battent, qu'ils se tuent, j'applaudirai à tous les coups, car tous les coups me feront plaisir. »

Tandis que la haine du prévôt menace les habitants du Grand-Nesle, traversons la Seine et voyons un peu dans quelles dispositions ceux-ci en attendent les effets. Benvenuto, dans la confiance et la tranquillité de la force, s'était remis paisiblement, comme nous l'avons dit, à l'œuvre, sans se douter ni se soucier de la rancune de messire d'Estourville. Voici quel était l'emploi de ses journées: il se levait avec le jour, se rendait à une petite chambre solitaire qu'il avait découverte dans le jardin, au-dessus de la fonderie, et dont une fenêtre donnait obliquement sur le parterre du Petit-Nesle. Là, il modelait une petite statue d'Hébé. Après le dîner, c'est-à-dire à une heure après midi, il faisait un tour à l'atelier, où il exécutait son Jupiter; le soir, pour se délasser, il faisait une partie de paume ou un tour de promenade. Voici maintenant quel était l'emploi de la journée de Catherine: elle tournait, cousait, vivait, chantait, se trouvait bien plus à l'aise au Grand-Nesle qu'à l'hôtel du cardinal de Ferrare. Pour Ascanio, à qui sa blessure ne permettait pas encore de se remettre à l'ouvrage, malgré l'activité de son esprit, il ne s'ennuyait pas, il rêvait.

Si maintenant, profitant du privilége usurpé par les voleurs de passer par-dessus les murs, nous entrons dans le Petit-Nesle, voici ce que nous y voyons. D'abord dans sa chambre Colombe rêveuse comme Ascanio, qu'on nous permette pour le moment de nous en tenir là. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les rêves d'Ascanio sont couleur de rose et ceux de la pauvre Colombe sombres comme la nuit. Et puis voici dame Perrine qui sort pour aller à la provision, et il nous faut, si vous voulez bien, la suivre un instant.

Depuis bien longtemps, ce nous semble, nous avons perdu de vue la bonne dame; il faut dire aussi que la bravoure n'étant pas précisément sa vertu dominante, elle s'était, au milieu des périlleuses rencontres que nous avons narrées, volontairement effacée et tenue dans l'ombre; mais la paix recommençant à fleurir, les roses de ses joues avaient refleuri en même temps, et comme Benvenuto avait repris son œuvre d'artiste, elle avait paisiblement repris, elle, sa joyeuse humeur, son bavardage, sa curiosité de commère, en un mot l'exercice de toutes les qualités domestiques.

Dame Perrine allant donc à la provision était obligée de traverser la cour commune aux deux propriétés, car la porte nouvelle du Petit-Nesle n'était pas percée encore. Or, et par le plus grand hasard du monde, il se trouva que Ruberta, la vieille servante de Benvenuto, sortait précisément à la même minute pour aller chercher le dîner de son maître. Ces deux estimables personnes étaient bien trop dignes l'une de l'autre pour entrer dans les inimitiés de leurs patrons. Elles firent donc route ensemble avec le plus touchant accord, et comme le chemin est moins long de moitié quand on cause, elles causèrent.

Ruberta commença par s'informer auprès de dame Perrine du prix des denrées et du nom des marchands du quartier, puis elles passèrent à des sujets de conversation plus intimes et plus intéressants.

« Votre maître est donc un bien terrible homme? demanda dame Perrine.

— Lui! quand vous ne l'offensez pas, il est doux comme un Jésus; pourtant, dame! quand on ne fait pas ce qu'il désire, je dois convenir qu'il n'est pas facile; il aime beaucoup, mais beaucoup, à ce qu'on fasse ce qu'il veut. C'est sa manie, et du moment qu'il s'est mis quelque chose dans la tête, les cinq

cent mille diables de l'enfer ne le lui ôteraient pas ; d'ailleurs on le mène comme un enfant si on fait semblant de lui obéir, et il est même très-agréable de paroles. Il faut l'entendre me dire : « Dame Ruberta (il m'appelle Ruberta, dans sa prononciation étrangère, quoique de mon vrai nom je m'appelle Ruperte, pour vous servir), dame Ruberta, voilà un excellent gigot rôti à point ; dame Ruberta, vos fèves sont assaisonnées d'une triomphante façon ; dame Ruberta, je vous regarde comme la reine des gouvernantes ; » et tout cela avec tant d'aménité que j'en suis pénétrée.

— A la bonne heure ! Mais il tue les gens, à ce qu'on dit.

— Oh ! oui, quand on le contrarie, il tue très-bien. C'est un usage de son pays ; mais ce n'est jamais que lorsqu'on l'attaque, et uniquement pour se défendre. Du reste, il est très-gai et très-avenant.

— Je ne l'ai jamais vu, moi. Il a des cheveux rouges, n'est-il pas vrai ?

— Non pas, vraiment. Il les a noirs comme vous et moi, c'est-à-dire comme je les avais. Ah ! vous ne l'avez jamais vu ? Eh bien, venez m'emprunter quelque chose sans faire semblant de rien, et je vous le montrerai. C'est un bel homme et qui ferait un superbe archer.

— A propos de bel homme, et ce gentil cavalier, comment va-t-il aujourd'hui ? Vous savez, notre blessé, ce jeune apprenti de bonne mine qui a reçu un si terrible coup pour sauver la vie à monsieur le prévôt ?

— Ascanio ? Vous le connaissez donc, lui ?

— Si je le connais ! Il a promis à ma maîtresse Colombe et à moi de nous faire voir de ses bijoux. Rappelez-le-lui, s'il vous plaît, ma chère dame. Mais tout cela ne me donne pas de ses nouvelles, et Colombe sera si contente de savoir que le sauveur de son père est hors de danger.

— Oh ! vous pouvez lui dire qu'il va très-bien. Il s'est même levé tout à l'heure. Seulement, le chirurgien lui a défendu de sortir de sa chambre, et cependant cela lui ferait grand bien, de prendre un peu l'air. Mais par ce soleil ardent c'est impossible. Votre jardin du Grand-Nesle est un véritable désert. Pas un coin d'ombre ; des orties et des ronces pour tous légumes, et quatre ou cinq arbres sans feuilles pour toute verdure. C'est vaste, mais de bien peu d'agrément pour la promenade. Notre maître s'en console avec le jeu de paume ; mais mon pauvre Ascanio n'est guère en état de renvoyer une balle et doit s'ennuyer à périr. Il est si vif, ce cher garçon. J'en parle comme ça parce que c'est mon favori, vu qu'il est toujours poli avec les gens d'âge. Ce n'est pas comme cet ours de Pagolo ou cette étourdie de Catherine.

— Et vous dites donc que ce pauvre jeune homme...

— Doit se manger l'âme d'être cloué des journées entières dans sa chambre sur un fauteuil.

— Mais, mon Dieu, reprit la charitable dame Perrine, dites-lui donc, à ce pauvre jeune homme, de venir au Petit-Nesle, où il y a de si beaux ombrages. Je lui ouvrirai bien volontiers la porte, moi, quoique messire le prévôt l'ait expressément défendu. Mais, bah ! pour faire du bien à son sauveur, c'est vertu que de lui désobéir ; et puis vous parlez d'ennui ? c'est nous qui en desséchons. Le gentil apprenti nous distraira, il nous dira des histoires de son pays d'Italie, il nous montrera des colliers et des bracelets, il jasera avec Colombe. Les jeunes gens, ça aime à se voir, à bavarder ensemble, et ça périt dans la solitude. Ainsi, c'est convenu, dites-lui, à votre Benjamin, qu'il est libre de venir se promener tant qu'il voudra, pourvu qu'il vienne seul, ou, bien entendu, avec vous, dame Ruperte, qui lui donnerez le bras. Frappez quatre coups, les trois premiers doucement et le dernier plus fort ; je saurai ce que cela signifie, et je viendrai vous ouvrir.

— Merci pour Ascanio et pour moi ; je ne manquerai pas de lui faire part de votre offre complaisante, et il ne manquera pas d'en profiter.

— Allons, je m'en réjouis, dame Ruperte.

— Au revoir, dame Perrine ! Ravie d'avoir fait connaissance avec une aussi aimable personne.

— Je vous en offre autant, dame Ruperte. »

Les deux commères se firent une profonde révérence et se séparèrent enchantées l'une de l'autre.

Les jardins du séjour de Nesle étaient en effet, comme elle l'avait dit, arides et brûlés comme une bruyère d'un côté, frais et ombreux comme une forêt de l'autre. L'avarice du prévôt avait laissé inculte le jardin du Grand-Nesle, qui eût trop coûté à entretenir, et il n'était pas assez sûr de ses titres de propriétaire pour renouveler, au profit de son successeur peut-être, les arbres qu'il s'était hâté de couper à son entrée en jouissance. La présence de sa fille au Petit-Nesle l'avait engagé à y laisser les ombrages et les bosquets, seule récréation qui dût

rester à la pauvre enfant. Raimbaut et ses deux aides suffisaient à entretenir et même à embellir le jardin de Colombe.

Il était fort bien planté et divisé. Au fond le potager, royaume de dame Perrine ; puis, le long des murs du Grand-Nesle, le parterre où Colombe cultivait des fleurs et que dame Perrine nommait l'allée du Matin, parce que les rayons du soleil levant y donnaient, et que c'était au soleil levant d'ordinaire que Colombe arrosait ses marguerites et ses roses. Notons en passant que de la chambre située au-dessus de la fonderie, dans le Grand-Nesle, on pouvait sans être vu ne pas perdre un seul mouvement de la jolie jardinière. Il y avait encore, toujours suivant les divisions géographiques de dame Perrine, l'allée du Midi, terminée par un bosquet où Colombe aimait à aller lire ou broder pendant la chaleur du jour. A l'autre extrémité du jardin, l'allée du Soir, plantée d'une triple rangée de tilleuls qui y entretenaient une fraîcheur charmante, et choisie par Colombe pour ses promenades d'après souper.

C'était cette allée que la bonne dame Perrine avait jugée très-propre à favoriser le rétablissement et à hâter la convalescence d'Ascanio blessé. Néanmoins elle s'était bien gardée d'instruire Colombe de ses intentions charitables. Celle-ci, trop docile aux ordres de son père, eût peut-être refusé de prêter les mains à la désobéissance de sa gouvernante. Et que penserait alors dame Ruperte de l'autorité et du crédit de sa voisine? Non, puisqu'elle s'était avancée, peut-être un peu à la légère, il fallait aller jusqu'au bout. Et la bonne dame était vraiment bien excusable quand on pense qu'elle n'avait depuis le matin jusqu'au soir que Colombe à qui elle pût adresser la parole ; encore le plus souvent Colombe, absorbée dans ses réflexions, ne lui répondait pas.

On comprend quels furent les transports d'Ascanio quand il apprit que son paradis lui était ouvert, et de quelles bénédictions il combla Ruperte. Il voulut sur-le-champ profiter de son bonheur, et Ruperte eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il devait au moins attendre jusqu'au soir. Tout lui disait, d'ailleurs, de croire que Colombe avait autorisé l'offre de dame Perrine, et cette pensée le rendait fou de joie. Aussi, avec quelle impatience, mêlée je ne sais de quel effroi, il compta les heures trop lentes! Enfin, enfin, cinq heures sonnèrent. Les ouvriers partirent ; Benvenuto était depuis midi hors de l'atelier ; on croyait qu'il était allé au Louvre.

Alors Ruperte dit solennellement à l'apprenti, qui la regardait comme elle ne s'était pas vu regarder depuis longtemps :

« Et maintenant que l'heure est sonnée, suivez-moi, jeune homme. »

Et traversant la cour avec Ascanio, elle alla frapper quatre coups à la porte du Petit-Nesle.

« Ne rapportez rien de ceci au maître, ma bonne Ruperte, » dit Ascanio, qui savait Cellini assez railleur et fort peu croyant à l'endroit de l'amour, et qui ne voulait pas voir profaner par des quolibets sa chaste passion.

Ruperte allait s'informer du motif d'une discrétion qui lui coûtait toujours, quand la porte s'ouvrit et dame Perrine parut.

« Entrez, beau jouvenceau, dit-elle. Comment vous trouvez-vous? La pâleur lui sied, voyez donc, c'est un plaisir. Venez aussi, dame Ruperte ; prenez l'allée à gauche, jeune homme. Colombe va descendre au jardin, c'est l'heure de sa promenade, et tâchez que je ne sois pas trop grondée pour vous avoir introduit ici.

— Comment! s'écria Ascanio, Mlle Colombe ne sait donc pas...?

— Ah! bien oui! Est-ce qu'elle aurait consenti à désobéir à son père? Je l'ai élevée dans des principes. J'ai désobéi pour deux, moi. Ma foi, tant pis : on ne peut pas toujours vivre comme des recluses non plus. Raimbaut ne verra rien, ou s'il voit, j'ai les moyens de le faire taire, et, au pis, j'ai tenu tête plus d'une fois à messire le prévôt, da! »

Sur le compte de son maître, dame Perrine était fort verbeuse, mais Ruperte la suivit seule dans ses confidences. Ascanio était debout et n'écoutait que les battements de son cœur.

Pourtant il entendit ces mots que dame Perrine lui jetait en s'éloignant :

« Voici l'allée où Colombe se promène tous les soirs et où elle va venir sans doute. Vous voyez que le soleil ne vous y atteindra pas, mon gentil malade. »

Ascanio fit un signe de remercîment, et s'avança de quelques pas, pour retomber dans ses rêveries et dans les molles pensées d'une attente pleine d'anxiété et d'impatience.

Cependant il entendit encore ces paroles que dame Perrine disait en passant à dame Ruperte :

« Voici le banc favori de Colombe. »

Et laissant les deux commères continuer leur promenade et leur causerie, il s'assit doucement sans rien dire sur ce banc sacré.

Que voulait-il? où tendait-il? Il l'ignorait lui-même. Il cherchait Colombe parce qu'elle était jeune et belle et qu'il était jeune et beau. De pensée ambitieuse, il n'en concevait pas. Se rapprocher d'elle, c'était la seule idée qu'il eût dans la tête; le reste, à la grâce de Dieu; ou plutôt il ne prévoyait pas de si loin. Il n'y a pas de demain en amour.

Colombe, de son côté, avait plus d'une fois songé malgré elle au jeune étranger qui lui était apparu dans sa solitude comme Gabriel à Marie. Le revoir avait été dès le premier jour le secret désir de cette enfant jusque-là sans désir. Mais, livrée par un père imprévoyant à la tutelle de sa propre sagesse, elle était trop généreuse pour ne pas exercer sur elle-même cette sévérité dont les âmes nobles ne se croient dispensées que lorsqu'on enchaîne leur libre arbitre. Elle écartait donc courageusement sa pensée d'Ascanio, mais cette pensée obstinée franchissait le triple rempart élevé par Colombe autour de son cœur plus aisément qu'Ascanio lui-même n'avait franchi les murailles du Grand-Nesle. Aussi les trois ou quatre jours qui venaient de s'écouler, Colombe les avait-elle passés dans des alternatives étranges: c'était la crainte de ne pas revoir Ascanio, c'était l'effroi de se retrouver en face de lui. Sa seule consolation, c'était de rêver pendant son travail ou ses promenades. La journée elle s'enfermait, au grand désespoir de dame Perrine, réduite dès lors à un monologue éternel dans l'abîme de sa pensée. Et puis dès que la grande chaleur du jour était passée, elle venait dans cette fraîche et sombre allée baptisée par dame Perrine du nom poétique d'allée du Soir; et là, assise sur le banc où s'était assis Ascanio, elle laissait tomber la nuit, se lever les étoiles, écoutant et répondant à ses propres pensées, jusqu'à ce que dame Perrine vînt la prévenir qu'il était temps de se retirer.

Aussi, à l'heure habituelle, le jeune homme vit tout à coup apparaître, au détour de l'allée dans laquelle il était assis, Colombe, un livre à la main. Elle lisait la Vie des Saints, dangereux roman de foi et d'amour, qui prépare peut-être aux cruelles souffrances de la vie, mais non, à coup sûr, aux froides réalités du monde. Colombe ne vit pas d'abord Ascanio, mais en apercevant une femme étrangère auprès de dame Perrine, elle fit un mouvement de surprise. En ce moment décisif, dame Perrine, comme un général déterminé, se jeta hardiment au cœur de la question.

« Chère Colombe, dit-elle, je vous sais si bonne que je n'ai pas cru avoir besoin de votre autorisation pour permettre de venir prendre l'air, sous ces ombrages, à un pauvre blessé qui a été frappé pour votre père. Vous savez qu'il n'y a pas d'ombre au Grand-Nesle, et le chirurgien ne répondait de la vie de ce jeune homme que s'il pouvait se promener une heure tous les jours. »

Pendant qu'elle débitait ce pieux mais gros mensonge, Colombe avait de loin jeté les yeux sur Ascanio, et une vive rougeur avait subitement coloré ses joues. Pour l'apprenti, en présence de Colombe qui s'avançait, il n'avait trouvé la force que de se lever.

« Ce n'est pas mon autorisation, dame Perrine, qui était nécessaire, dit enfin la jeune fille, c'était celle de mon père. »

En disant cela avec tristesse, mais avec fermeté, Colombe était arrivée jusqu'au banc de pierre où était assis Ascanio. Celui-ci l'entendit, et joignant les mains:

« Pardon, madame, dit-il, je croyais... j'espérais... que votre bonne grâce avait ratifié l'offre obligeante de dame Perrine; mais du moment qu'il n'en est pas ainsi, continua-t-il avec une douceur mêlée de fierté, je vous supplie d'excuser ma hardiesse involontaire, et je me retire.

— Mais ce n'est pas moi, reprit vivement Colombe émue. Je ne suis pas maîtresse. Restez pour aujourd'hui du moins, quand même la défense de mon père s'étendrait à celui qui l'a sauvé; restez, monsieur, ne fût-ce que pour accepter mes remercîments.

— Oh! madame, murmura Ascanio, c'est moi qui vous remercie du fond de mon cœur. Mais en restant ne vais-je pas troubler votre promenade? D'ailleurs la place que j'ai prise est mal choisie.

— Nullement, » reprit Colombe en s'asseyant machinalement et sans y faire attention, tant elle était troublée, à l'autre extrémité du banc de pierre.

En ce moment dame Perrine, qui était là debout et n'avait pas bougé depuis la mortifiante semonce de Colombe, embarrassée à la fin de son attitude immobile et du silence de sa jeune maîtresse, prit le bras de dame Ruperte, et s'éloigna doucement.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Colombe, qui avait les yeux fixés sur son livre, ne s'aperçut pas d'abord du départ de sa gouvernante, et pourtant elle ne lisait pas, car elle avait un nuage devant les yeux. Elle était encore exaltée, étourdie. Tout ce qu'elle pouvait faire comme d'instinct, c'était de dissimuler son agitation et de comprimer les battements précipités de son cœur. Ascanio, lui aussi, était éperdu, et avait éprouvé une douleur si vive en voyant que Colombe voulait le renvoyer, puis une joie si folle quand il avait cru s'apercevoir du trouble de sa bien-aimée, que toutes ces subites émotions, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, l'avaient à la fois transporté et anéanti. Il était comme évanoui, et pourtant ses pensées couraient et se succédaient avec une puissance et une rapidité singulières. « Elle me méprise! elle m'aime! » se disait-il tour à tour. Il regardait Colombe, muette et immobile, et des larmes coulaient, sans qu'il les sentît, sur ses joues. Cependant, au-dessus de leurs têtes, un oiseau chantait dans les branches. Le vent agitait à peine les feuilles. A l'église des Augustins, l'*Angelus* du soir tintait doucement dans l'air paisible. Jamais soirée de juillet ne fut plus calme et plus silencieuse. C'était un de ces moments solennels où l'âme entre dans une nouvelle sphère, qui renferment vingt ans dans une minute et dont on se souvient toute la vie. Ces deux beaux enfants, si bien faits l'un pour l'autre et qui s'appartenaient si bien d'avance, n'avaient qu'à étendre leurs mains pour les unir, et il semblait qu'il y eût entre eux un abîme.

Au bout de quelques instants Colombe releva la tête :

« Vous pleurez? s'écria-t-elle avec un élan plus fort que sa volonté.

— Je ne pleure pas, » répondit Ascanio en se laissant tomber sur le banc ; mais portant les mains à sa figure, il les retira mouillées de larmes.

« C'est vrai, dit-il, je pleure.

— Pourquoi? Qu'avez-vous? Je vais appeler quelqu'un. Souffrez-vous?

— Je souffre d'une pensée.

— Et laquelle?

— Je me dis qu'il eût peut-être mieux valu pour moi mourir l'autre jour.

— Mourir! Quel âge avez-vous donc pour parler ainsi de mourir?

— Dix-neuf ans ; mais l'âge du malheur devrait être l'âge de la mort!

— Et vos parents qui pleureraient à leur tour! continua Colombe, avide à son insu de pénétrer dans le passé de cette vie dont elle sentait confusément que tout l'avenir serait à elle.

— Je suis sans mère et sans père, et nul ne me pleurerait, si ce n'est mon maître Benvenuto.

— Pauvre orphelin!

— Oui, bien orphelin, allez! Mon père ne m'a jamais aimé, et j'ai perdu ma mère à dix ans, quand j'allais comprendre son amour et le lui rendre. Mon père!... Mais de quoi vais-je vous parler, et qu'est-ce que cela vous fait mon père et ma mère, à vous!

— Oh! si. Continuez, Ascanio.

— Saints du ciel! vous vous rappelez mon nom!

— Continuez, continuez, murmura Colombe en cachant à son tour la rougeur de son front dans ses deux mains.

— Mon père donc était orfévre, et ma bonne mère était elle-même la fille d'un orfévre de Florence appelé Raphaël del Moro, d'une noble famille italienne; car en Italie, dans nos républiques, le travail ne déshonore pas, et vous verriez plus d'un ancien et illustre nom sur l'enseigne d'une boutique. Ainsi, mon maître Cellini, par exemple, est noble comme le roi de France, si ce n'est encore davantage. Raphaël del Moro, qui était pauvre, maria sa fille Stephana, malgré elle, à un confrère presque du même âge que lui, mais qui était riche. Hélas! ma mère et Benvenuto Cellini s'étaient aimés, mais tous deux étaient sans fortune. Benvenuto courait le monde pour se faire un nom et gagner de l'or. Il était loin : il ne put s'opposer à cette union. Gismondo Gaddi, c'était le nom de mon père, quoiqu'il n'eût jamais su qu'elle en aimait un autre, se mit, hélas! à haïr sa femme parce que sa femme ne l'aimait pas. C'était un homme violent et jaloux, mon père. Qu'il me pardonne si je l'accuse, mais la justice des enfants a une mémoire implacable. Bien souvent ma mère chercha contre ses brutalités près de mon berceau un asile qu'il ne respectait pas toujours. Parfois il la frappait, pardonnez-lui, mon Dieu! tandis qu'elle me tenait dans ses bras, et à chaque coup, pour le moins sentir, ma mère me donnait un baiser. Oh! je me souviens à la fois, par un double retentissement de mon cœur, des coups que recevait ma mère et des baisers qu'elle me donnait.

« Le Seigneur, qui est juste, atteignit mon père dans ce qu'il avait de plus cher au monde, dans sa richesse. Plusieurs banqueroutes l'accablèrent coup

sur coup. Il mourut de douleur parce qu'il n'avait plus d'argent, et ma mère, quelques jours après, mourut parce qu'elle croyait n'être plus aimée.

« Je restai seul au monde. Les créanciers de mon père vinrent saisir tout ce qu'il laissait, et en furetant partout pour voir s'ils n'oubliaient rien, ils ne virent pas un petit enfant qui pleurait. Une ancienne servante qui m'aimait me nourrit deux jours par charité, mais la vieille femme vivait de charités elle-même, et n'avait pas trop de pain pour elle.

« Elle ne savait que faire de moi, quand un homme couvert de poussière entra dans la chambre, me prit dans ses bras, m'embrassa en pleurant, et après avoir donné quelque argent à la bonne vieille, m'emmena avec lui. C'était Benvenuto Cellini, qui était venu de Rome à Florence exprès pour me chercher. Il m'aima, m'instruisit dans son art, me garda toujours auprès de lui, et, je vous le dis, lui seul pleurerait ma mort. »

Colombe avait écouté, la tête baissée et le cœur serré, l'histoire de cet orphelin qui, pour l'isolement, était son histoire, et la vie de cette pauvre mère qui serait peut-être un jour sa vie; car elle aussi elle devait épouser par contrainte un homme qui la haïrait parce qu'elle ne l'aimerait pas.

« Vous êtes injuste envers Dieu, dit-elle à Ascanio; quelqu'un du moins, votre bon maître, vous aime, et vous avez connu votre mère, vous; je ne puis me souvenir des caresses de la mienne; elle est morte en me donnant le jour. J'ai été élevée par une sœur de mon père, acariâtre et revêche, que j'ai pourtant bien pleurée quand je l'ai perdue, il y a deux ans, car, faute d'autre affection, ma tendresse s'était attachée à cette femme comme un lierre au rocher. Depuis deux ans j'habite cet hôtel avec dame Perrine, et malgré ma solitude, quoique mon père vienne m'y voir rarement, ces deux années ont été et seront le plus heureux temps de ma vie.

— Vous avez bien souffert, c'est vrai, dit Ascanio, mais si le passé a été douloureux, pourquoi doutez-vous de l'avenir? Le vôtre, hélas! est magnifique. Vous êtes noble, vous êtes riche, vous êtes belle, et l'ombre de vos jeunes années ne fera que mieux ressortir l'éclat du reste de votre vie. »

Colombe secoua tristement la tête.

« Oh! ma mère, ma mère, » murmurait-elle.

Lorsque, s'élevant par la pensée au-dessus du temps, on perd de vue ces mesquines nécessités du moment, dans ces éclairs qui illuminent et résument toute une vie, avenir et passé, l'âme a parfois de dangereux vertiges et de redoutables délires, et quand c'est de mille douleurs qu'on se souvient, quand ce sont mille angoisses que l'on pressent, le cœur attendri a souvent des émotions terribles et de mortelles défaillances. Il faut être bien fort pour ne pas tomber quand le poids des destinées vous pèse tout entier sur le cœur. Ces deux enfants, qui avaient déjà tant souffert, qui étaient restés toujours seuls, n'avaient qu'à prononcer une parole peut-être pour faire un même avenir de ce double passé; mais pour prononcer cette parole, l'une était trop sainte et l'autre trop respectueux.

Cependant, Ascanio regardait Colombe avec une tendresse infinie, et Colombe se laissait regarder avec une confiance divine; ce fut les mains jointes et de l'accent dont il devait prier Dieu que l'apprenti dit à la jeune fille :

« Écoutez, Colombe, si vous souhaitez quelque chose, s'il y a sur vous quelque malheur, et qu'on puisse accomplir ce désir en donnant tout son sang, et que, pour détourner ce malheur, il ne faille qu'une vie, dites un mot, Colombe, comme vous le diriez à un frère, et je serai bien heureux.

— Merci, merci, dit Colombe, sur une parole de moi, vous vous êtes déjà exposé généreusement, je le sais; mais Dieu seul peut me sauver cette fois. »

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, dame Ruperte et dame Perrine s'arrêtaient à ce moment devant eux.

Les deux commères avaient mis le temps à profit aussi bien que les deux amoureux, et s'étaient déjà liées d'une amitié intime fondée sur une sympathie réciproque. Dame Perrine avait enseigné à dame Ruperte un remède contre les engelures, et dame Ruperte, de son côté, pour ne pas demeurer en reste, avait indiqué à dame Perrine un secret pour conserver les prunes. On conçoit aisément que c'était désormais entre elles à la vie à la mort, et elles s'étaient bien promis de se revoir, coûte que coûte.

« Eh bien! Colombe, dit dame Perrine en s'approchant du banc, m'en voulez-vous toujours? N'aurait-ce pas été une honte, voyons, de refuser l'entrée de la maison à celui sans l'aide duquel la maison n'aurait plus de maître? Ne s'agit-il pas de guérir ce jeune homme d'une blessure qu'il a reçue pour nous, enfin? Et voyez-vous, dame Ruperte, s'il n'a pas déjà meilleure mine et s'il n'est pas moins pâle qu'en venant ici?

— C'est vrai, affirma dame Ruperte, il n'a jamais eu en bonne santé de plus vives couleurs.

— Réfléchissez, Colombe, continua Perrine, que ce serait un meurtre d'empêcher une convalescence si bien commencée. Allons, la fin sauve les moyens. Vous me laissez, n'est-ce pas, lui permettre de venir demain à la brune? Pour vous-même ce sera une distraction, mon enfant; distraction bien innocente, Dieu merci, puisque nous sommes là, dame Ruperte et moi. En vérité, je vous déclare que vous avez besoin de distraction, Colombe. Et qui est-ce qui ira dire à messire le prévôt qu'on a un peu adouci la rigueur de ses ordres? D'ailleurs, avant sa défense, vous aviez autorisé Ascanio à venir vous montrer des bijoux, et il les a oubliés aujourd'hui, il faut bien qu'il les apporte demain. »

Colombe regarda Ascanio; il était devenu pâle et attendait sa réponse avec angoisse.

Pour une pauvre jeune fille tyrannisée et captive, cette humilité contenait une immense flatterie. Il y avait donc au monde quelqu'un qui dépendait d'elle et dont elle faisait le bonheur et la tristesse avec un mot! Chacun aime son pouvoir. Les airs impudents du comte d'Orbec avaient récemment humilié Colombe. La pauvre prisonnière, pardonnez-lui, ne résista pas à l'envie de voir un éclair de joie briller dans les yeux d'Ascanio, et elle dit en rougissant et en souriant :

« Dame Perrine, que me faites-vous faire là? »

Ascanio voulut parler, mais il ne put que joindre les mains avec effusion; ses genoux fléchissaient sous lui.

« Merci, ma belle dame, dit Ruperte avec une profonde révérence. Allons, Ascanio, vous êtes faible encore, il est temps de rentrer. Donnez-moi le bras et partons. »

L'apprenti trouva à peine la force de dire adieu et merci, mais il suppléa aux paroles par un regard où il mit toute son âme, et suivit docilement la servante, le cœur inondé de joie.

Colombe retomba toute pensive sur le banc, et pénétrée d'une ivresse qu'elle se reprochait et à laquelle elle n'était pas habituée.

« A demain! dit d'un air de triomphe, en quittant ses hôtes, dame Perrine qui les avait reconduits; et vous pourrez bien, si vous voulez, jeune homme, revenir comme cela tous les jours pendant trois mois.

— Et pourquoi pendant trois mois seulement? demanda Ascanio qui avait rêvé d'y revenir toujours.

— Dame, répondit Perrine, parce que dans trois mois Colombe se marie avec le comte d'Orbec. »

Ascanio eut besoin de toute l'énergie de sa volonté pour ne pas tomber.

« Colombe se marie avec le comte d'Orbec, murmura Ascanio. Oh! mon Dieu! mon Dieu! je m'étais donc trompé! Colombe ne m'aime pas! »

Mais comme, en ce moment, dame Perrine refermait la porte derrière lui, et que dame Ruperte marchait devant, ni l'une ni l'autre ne l'entendirent.

XII

LA REINE DU ROI.

Nous avons dit que Benvenuto était sorti vers les onze heures du matin de son atelier, sans dire où il était allé. Benvenuto était allé au Louvre rendre à François Ier la visite que Sa Majesté lui avait faite à l'hôtel du cardinal de Ferrare.

Le roi avait tenu parole. Le nom de Benvenuto Cellini était donné partout, et toutes les portes s'ouvrirent devant lui; mais cependant une dernière resta close, c'était celle du conseil. François Ier discutait sur les affaires d'État avec les premiers du royaume, et si positifs qu'eussent été les ordres du roi, on n'osa point introduire Cellini au milieu de la grave séance qui se tenait, sans aller de nouveau prendre l'autorisation de Sa Majesté.

C'est qu'en effet la situation dans laquelle se trouvait la France était grave : nous avons jusqu'à présent peu parlé des affaires d'État, convaincu que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, préféraient les choses du cœur aux choses de la politique; mais enfin nous sommes arrivé au moment où nous ne pouvons plus reculer, et où nous voilà forcé de jeter un coup d'œil, que nous ferons le plus rapide possible, sur la France et sur l'Espagne, ou plutôt sur François Ier et sur Charles-Quint; car au XVIe siècle, les rois c'étaient les nations.

A l'époque où nous sommes arrivés, par un jeu de cette bascule politique dont tous deux éprouvèrent si souvent les effets, la situation de François Ier était devenue meilleure, et celle de Charles-Quint avait empiré. En effet les choses avaient fort changé depuis le fameux traité de Cambrai, dont deux

femmes, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avaient été les négociatrices. Ce traité, qui était le complément de celui de Madrid, portait que le roi d'Espagne abandonnerait la Bourgogne au roi de France, et que le roi de France renoncerait, de son côté, à l'hommage de la Flandre et de l'Artois. De plus, les deux jeunes princes qui servaient d'otages à leur père, devaient lui être remis contre une somme de deux millions d'écus d'or. Enfin, la bonne reine Éléonore, sœur de Charles-Quint, promise d'abord au connétable en récompense de sa trahison, puis mariée à François Ier en gage de paix, devait revenir à la cour de France avec les deux enfants auxquels elle avait si tendrement servi de mère; tout cela s'était accompli avec une loyauté égale de part et d'autre.

Mais, comme on le comprend bien, la renonciation de François Ier au duché de Milan, exigée de lui pendant sa captivité, n'était qu'une renonciation momentanée. A peine libre, à peine réintégré dans sa puissance, à peine rentré dans sa force, il tourna de nouveau les yeux vers l'Italie. C'était dans le but de faire un appui à ses prétentions dans la cour de Rome qu'il avait marié son fils Henri, devenu Dauphin par la mort de son frère aîné François, à Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII.

Malheureusement, au moment où tous les préparatifs de l'invasion méditée par le roi venaient d'être achevés, le pape Clément VII était mort et avait eu pour successeur Alexandre Farnèse, lequel était monté sur le trône de saint Pierre sous le nom de Paul III.

Or, Paul III avait résolu dans sa politique de ne se laisser entraîner ni au parti de l'Empereur ni au parti du roi de France, et de tenir la balance égale entre Charles-Quint et François Ier.

Tranquillisé de ce côté, l'Empereur cessa de s'inquiéter des préparatifs de la France, et prépara à son tour une expédition contre Tunis, dont s'était emparé le fameux corsaire Cher-Eddin, si célèbre sous le nom de Barberousse, lequel, après en avoir chassé Muley-Assan, s'était emparé de ce pays, et de là ravageait la Sicile.

L'expédition avait complétement réussi, et Charles-Quint, après avoir détruit trois ou quatre vaisseaux à l'amiral de Soleyman, était entré triomphant dans le port de Naples.

Là il avait appris une nouvelle qui l'avait encore rassuré : c'est que Charles III, duc de Savoie, bien qu'oncle maternel de François Ier, s'était, par les conseils de sa nouvelle femme Béatrix, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, détaché du parti du roi de France; si bien que lorsque François Ier, en vertu de ses anciens traités avec Charles III, avait sommé celui-ci de recevoir ses troupes, le duc de Savoie n'avait répondu que par un refus, de sorte que François Ier se trouvait dans la nécessité de forcer le terrible passage des Alpes, dont jusque-là, grâce à son allié et son parent, il avait cru trouver les portes ouvertes.

Mais Charles-Quint fut tiré de sa sécurité par un véritable coup de foudre. Le roi avait fait marcher avec tant de promptitude une armée sur la Savoie, que son duc vit sa province envahie avant de se douter qu'elle était envahie. Brion, chargé du commandement de l'armée, s'empara de Chambéry, apparut sur les hauteurs des Alpes, et menaça le Piémont au même moment où François Sforce, frappé sans doute de terreur à la nouvelle de pareils succès, mourait subitement, laissant le duché de Milan sans héritier, et par conséquent donnant non-seulement une facilité, mais encore un droit de plus à François Ier.

Brion descendit en Italie et s'empara de Turin. Arrivé là, il s'arrêta, établit son camp sur les bords de la Sésia et attendit.

Charles-Quint, de son côté, avait quitté Naples pour Rome. La victoire qu'il venait de remporter sur les vieux ennemis du Christ lui valut une entrée triomphale dans la capitale du monde chrétien. Cette entrée enivra tellement l'Empereur que, contre son habitude, il rompit toute mesure, accusa en plein consistoire François Ier d'hérésie, appuyant cette accusation sur la protection qu'il accordait aux protestants et l'alliance qu'il avait faite avec les Turcs. Puis, ayant récapitulé toutes leurs vieilles querelles, dans lesquelles, selon lui, François Ier avait toujours eu les premiers torts, il jura une guerre d'extermination à son beau-frère.

Ses malheurs passés avaient rendu François Ier aussi prudent qu'il avait d'abord été aventureux. Aussi, dès qu'il se vit menacé à la fois par les forces de l'Espagne et de l'Empire, il laissa Annebaut pour garder Turin et rappela Brion, avec ordre de conserver purement et simplement les frontières.

Tous ceux qui connaissaient le caractère chevaleresque et entreprenant de François Ier ne comprirent rien à cette retraite, et pensèrent que du

moment où il faisait un pas en arrière il se considérait d'avance comme battu. Cette croyance exalta davantage encore l'orgueil de Charles-Quint, il se mit de sa personne à la tête de son armée, et résolut d'envahir la France en pénétrant par le Midi.

On connaît les résultats de cette tentative : Marseille, qui avait résisté au connétable de Bourbon et à Pescaire, les deux plus grands hommes de guerre du temps, n'eut point de peine à résister à Charles-Quint, grand politique, mais médiocre général. Charles-Quint ne s'en inquiéta point, laissa Marseille derrière lui et voulut marcher sur Avignon; mais Montmorency avait établi entre la Durance et le Rhône un camp inexpugnable contre lequel Charles-Quint s'acharna vainement. De sorte que Charles-Quint, après six semaines de tentatives inutiles, repoussé en tête, harcelé sur les flancs, menacé d'être coupé sur ses derrières, ordonna à son tour une retraite qui ressemblait fort à une déroute, et après avoir manqué de tomber entre les mains de son ennemi, parvint à grand'peine à gagner Barcelone, où il arriva sans hommes et sans argent.

Alors tous ceux qui avaient attendu l'issue de l'affaire pour se déclarer, se déclarèrent contre Charles-Quint. Henri VIII répudia sa femme, Catherine d'Aragon, pour épouser sa maîtresse, Anne de Boulen; Soleyman attaqua le royaume de Naples et la Hongrie. Les princes protestants d'Allemagne firent une ligue secrète contre l'Empereur. Enfin les habitants de Gand, lassés des impôts qu'on ne cessait de mettre sur eux pour subvenir aux frais de la guerre contre la France, se révoltèrent tout à coup et envoyèrent à François Ier des ambassadeurs pour lui offrir de se mettre à leur tête.

Mais, au milieu de ce bouleversement universel qui menaçait la fortune de Charles-Quint, de nouvelles négociations s'étaient renouées entre lui et François Ier. Les deux souverains s'étaient abouchés à Aigues-Mortes, et François Ier, résolu à une paix dont il sentait que la France avait le plus grand besoin, était décidé à tout attendre désormais, non pas d'une lutte à main armée, mais de négociations amicales.

Il fit donc prévenir Charles-Quint de ce que lui proposaient les Gantois, en lui offrant en même temps un passage à travers la France pour se rendre en Flandre.

C'était à ce sujet que le conseil était assemblé au moment où Benvenuto était venu frapper à la porte, et fidèle à sa promesse, François Ier, prévenu de la présence de son grand orfévre, avait ordonné qu'il fût introduit. Benvenuto put donc entendre la fin de la discussion.

« Oui, messieurs, disait François Ier, oui, je suis de l'avis de M. de Montmorency, et mon rêve, à moi, c'est de conclure une alliance durable avec l'Empereur élu, d'élever nos deux trônes au-dessus de toute la chrétienté, et de faire disparaître devant nous toutes ces corporations, toutes ces communes, toutes ces assemblées populaires qui prétendent imposer des limites à notre puissance royale en nous refusant tantôt les bras, tantôt l'argent de nos sujets. Mon rêve est de faire rentrer dans le sein de la religion et dans l'unité pontificale toutes les hérésies qui désolent notre sainte mère Église. Mon rêve est enfin de réunir toutes mes forces contre les ennemis du Christ, de chasser le sultan des Turcs de Constantinople, ne fût-ce que pour prouver qu'il n'est pas, comme on le dit, mon allié, et d'établir à Constantinople un second empire, rival du premier, en force, en splendeur et en étendue. Voilà mon rêve, messieurs, et je lui ai donné ce nom, afin de ne pas trop me laisser élever par l'espérance du succès, afin de ne pas être trop abattu quand l'avenir m'en viendra peut-être démontrer l'impossibilité. Mais s'il réussissait, s'il réussissait, connétable, si j'avais la France et la Turquie, Paris et Constantinople, l'Occident et l'Orient, convenez, messieurs, que ce serait beau, que ce serait grand, que ce serait sublime!

— Ainsi, sire, dit le duc de Guise, il est définitivement arrêté que vous refusez la suzeraineté que vous offrent les Gantois, et que vous renoncez aux anciens domaines de la maison de Bourgogne?

— C'est arrêté, l'Empereur verra que je suis allié aussi loyal que loyal ennemi. Mais avant, et sur toutes choses, comprenez-le bien, je veux et j'exige que le duché de Milan me soit rendu; il m'appartient par mon droit héréditaire et par l'investiture des empereurs, et je l'aurai, foi de gentilhomme, mais, je l'espère, sans rompre amitié avec mon frère Charles.

— Et vous offrirez à Charles-Quint de passer par la France pour aller châtier les Gantois révoltés? ajouta Poyet.

— Oui, monsieur le chancelier, répondit le roi, faites partir dès aujourd'hui M. de Fréjus pour l'y inviter en mon nom. Montrons-lui que nous sommes

disposés à tout pour conserver la paix. Mais s'il veut la guerre... »

Un geste terrible et majestueux accompagna cette phrase suspendue un instant, car François Ier avait aperçu son artiste qui se tenait modestement près de la porte.

« Mais s'il veut la guerre, reprit-il, par mon Jupiter dont Benvenuto vient m'apporter des nouvelles, je jure qu'il l'aura sanglante, terrible, acharnée. Eh bien! Benvenuto, mon Jupiter, où en est-il?

— Sire, répondit Cellini, je vous en apporte le modèle de votre Jupiter; mais savez-vous à quoi je rêvais en vous regardant et en vous écoutant? Je rêvais à une fontaine pour votre Fontainebleau; à une fontaine que surmonterait une statue colossale de soixante pieds, qui tiendrait une lance brisée dans sa main droite et qui appuierait la gauche sur la garde de son épée. Cette statue, sire, représenterait Mars, c'est-à-dire Votre Majesté, car en vous tout est courage, et vous employez le courage avec justice et pour la sainte défense de votre gloire. Attendez, sire, ce n'est pas tout: aux quatre angles de la base de cette statue il y aura quatre figures assises: la Poésie, la Peinture, la Sculpture et la Libéralité. Voilà à quoi je rêvais en vous regardant et en vous écoutant, sire.

— Et vous ferez vivre ce rêve-là en marbre ou en bronze, Benvenuto; je le veux, » dit le roi avec le ton du commandement, mais en souriant avec une aménité toute cordiale.

Tout le conseil applaudit, tant chacun trouvait le roi digne de la statue, et la statue digne du roi.

« En attendant, reprit le roi, voyons notre Jupiter. »

Benvenuto tira le modèle de dessous son manteau et le posa sur la table autour de laquelle venait de se débattre la destinée du monde.

François Ier le regarda un instant avec un sentiment d'admiration sur l'expression duquel il n'y avait point à se tromper.

« Enfin! s'écria-t-il, j'ai donc trouvé un homme selon mon cœur. » Puis frappant sur l'épaule de Benvenuto: « Mon ami, continua-t il, je ne sais lequel éprouve le plus de bonheur du prince qui trouve un artiste qui va au-devant de toutes ses idées, un artiste tel que vous enfin, ou de l'artiste qui rencontre un prince capable de le comprendre? Je crois que mon plaisir est plus grand, à vrai dire.

— Oh! non, permettez, sire, s'écria Cellini; c'est à coup sûr le mien.

— C'est le mien, allez, Benvenuto.

— Je n'ose résister à Votre Majesté, cependant...

— Allons, disons donc que nos joies se valent, mon ami.

— Sire, vous m'avez appelé votre ami, dit Benvenuto; voilà un mot qui me paye au centuple de sa valeur tout ce que j'ai déjà fait pour Votre Majesté et tout ce que je puis encore faire pour elle.

— Eh bien! je veux te prouver que ce n'est point une vaine parole qui m'est échappée, Benvenuto, et que si je t'ai appelé mon ami, c'est que tu l'es réellement. Apporte-moi mon Jupiter, achève-le le plus tôt possible, et ce que tu me demanderas en me l'apportant, foi de gentilhomme, si la main d'un roi peut y atteindre, tu l'auras. Entendez-vous, messieurs? Et si j'oubliais ma promesse, faites-m'en souvenir.

— Sire, s'écria Benvenuto, vous êtes un grand et noble roi, et je suis honteux de pouvoir si peu pour vous qui faites tant pour moi. »

Puis ayant baisé la main que le roi lui tendait, Cellini replaça la statue de son Jupiter sous son manteau et sortit de la salle du conseil le cœur plein d'orgueil et de joie.

En sortant du Louvre il rencontra le Primatice qui allait y entrer.

« Où courez-vous donc si joyeux, mon cher Benvenuto? dit le Primatice à Cellini qui passait sans le voir.

— Ah! c'est vous, Francesco? s'écria Cellini. Oui, vous avez raison, je suis joyeux, car je viens de voir notre grand, notre sublime, notre divin François Ier.

— Et avez-vous vu Mme d'Étampes? demanda le Primatice.

— Qui m'a dit des choses, voyez-vous, Francesco, que je n'ose répéter, quoiqu'on prétende que la modestie n'est pas mon fort.

— Mais que vous a dit Mme d'Étampes?

— Il m'a appelé son ami, comprenez-vous, Francesco? Il m'a tutoyé comme il tutoie ses maréchaux. Enfin il m'a dit que quand mon Jupiter serait fini je pourrais lui demander telle faveur qui me conviendrait, et que cette faveur m'était d'avance accordée.

— Mais que vous a promis Mme d'Étampes?

— Quel étrange homme vous faites, Francesco!

— Pourquoi cela ?

— Vous ne me parlez que de Mme d'Étampes quand je ne vous parle que du roi.

— C'est que je connais mieux la cour que vous, Benvenuto ; c'est que vous êtes mon compatriote et mon ami ; c'est que vous m'avez rapporté un peu de l'air de notre belle Italie, et que dans ma reconnaissance je veux vous sauver d'un grand danger. Écoutez, Benvenuto, la duchesse d'Étampes est votre ennemie, votre ennemie mortelle ; je vous l'ai déjà dit ; car à cette époque je le craignais, mais, je vous le répète aujourd'hui, j'en suis sûr. Vous avez offensé cette femme, et si vous ne l'apaisez, elle vous perdra. Mme d'Étampes, Benvenuto, écoutez bien ce que je vais vous dire, Mme d'Étampes, c'est la reine du roi.

— Que me dites-vous là ? bon Dieu ! s'écria Cellini en riant. Moi, moi, j'ai offensé Mme d'Étampes ! et comment cela ?

— Oh ! je vous connais, Benvenuto, et je me doutais bien que vous n'en saviez pas plus que moi, pas plus qu'elle sur le motif de son aversion pour vous. Mais qu'y faire ? Les femmes sont ainsi bâties : elles haïssent comme elles aiment, sans savoir pourquoi. Eh bien ! la duchesse d'Étampes vous hait.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce que je veux ? Je veux que le courtisan sauve le sculpteur.

— Moi le courtisan d'une courtisane ! s'écria Cellini.

— Vous avez tort, Benvenuto, dit en souriant le Primatice, vous avez tort ; Mme d'Étampes est très-belle, et tout artiste en doit convenir.

— Aussi, j'en conviens, dit Benvenuto.

— Eh bien ! dites-le-lui, à elle, à elle-même, et non pas à moi. Je ne vous en demande pas davantage pour que vous deveniez les meilleurs amis du monde. Vous l'avez blessée par un caprice d'artiste ; c'est à vous de faire les premiers pas vers elle.

— Si je l'ai blessée, dit Cellini, c'est sans intention ou plutôt sans méchanceté. Elle m'a dit quelques paroles mordantes que je ne méritais pas ; je l'ai remise à sa place, et elle le méritait.

— N'importe, n'importe ! oubliez ce qu'elle a dit, Benvenuto, et faites-lui oublier ce que vous lui avez répondu. Je vous le répète, elle est impérieuse, elle est vindicative, et elle tient dans sa main le cœur du roi, du roi qui aime les arts, mais qui aime encore mieux l'amour. Elle vous fera repentir de votre audace, Benvenuto ; elle vous suscitera des ennemis : c'est elle déjà qui a donné au prévôt le courage de vous résister. Et tenez, je pars pour l'Italie, moi ; je vais à Rome par son ordre. Eh bien ! ce voyage, Benvenuto, est dirigé contre vous, et moi-même, moi votre ami, je suis forcé de servir d'instrument à sa rancune.

— Et qu'allez-vous faire à Rome ?

— Ce que j'y vais faire ? Vous avez promis au roi de rivaliser avec les anciens, et je vous sais homme à tenir votre promesse ; mais la duchesse croit que vous vous êtes vanté à tort, et pour vous écraser par la comparaison sans doute, elle m'envoie, moi, peintre, mouler à Rome les plus belles statues antiques, le Laocoon, la Vénus, le Rémouleur, que sais-je, moi !

— Voilà, en effet, un terrible raffinement de haine, dit Benvenuto, qui, malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, n'était pas tout à fait sans inquiétude sur une comparaison de son œuvre avec celle des plus grands maîtres ; mais céder à une femme, ajouta-t-il en serrant les poings, jamais, jamais !

—Qui vous parle de céder ? Tenez, je vous ouvre un moyen. Ascanio lui a plu ; elle veut le faire travailler et m'a chargé de lui dire de passer chez elle. Eh bien ! rien de plus simple à vous que d'accompagner votre élève à l'hôtel d'Étampes pour le présenter vous-même à la belle duchesse. Profitez de cela, emportez avec vous quelqu'un de ces merveilleux bijoux, comme vous seul en savez faire, Benvenuto ; vous le lui montrerez d'abord, puis quand vous verrez ses yeux briller en le regardant, vous le lui offrirez comme un tribut à peine digne d'elle. Alors elle acceptera, vous remerciera gracieusement, vous ferà en échange quelque présent digne de vous, et vous rendra toute sa faveur. Si vous avez au contraire cette femme pour ennemie, renoncez dès à présent aux grandes choses que vous rêvez. Hélas ! j'ai été forcé, moi aussi, de plier un instant pour me relever après de toute ma taille. Jusque-là je me voyais préférer ce barbouilleur de Rosso, on le mettait partout et toujours au-dessus de moi. On le nommait intendant de la couronne.

— Vous êtes injuste envers lui, Francesco, dit Cellini, incapable de cacher sa pensée ; c'est un grand peintre.

— Vous trouvez ?

— J'en suis sûr.

— Eh ! j'en suis sûr aussi, moi, dit le Primatice, et je le hais justement à cause de cela. Eh bien ! on se servait de lui pour m'écraser ; j'ai flatté leurs misérables vanités, et maintenant je suis le grand Primatice, et maintenant on se sert de moi pour vous écraser à votre tour. Faites donc comme j'ai fait, Benvenuto, vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil. Je vous en supplie pour vous et pour moi, je vous en supplie au nom de votre gloire et de votre avenir, que vous compromettez tous deux si vous persistez dans votre entêtement.

— C'est dur ! dit Cellini, qui commençait cependant visiblement à céder.

— Si ce n'est pour vous, Benvenuto, ajouta le Primatice, que ce soit pour notre grand roi. Voulez-vous lui déchirer le cœur en le mettant dans la nécessité d'opter entre une maîtresse qu'il aime et un artiste qu'il admire ?

— Eh bien ! soit ! pour le roi je le ferai ! s'écria Cellini, enchanté d'avoir trouvé en face de son amour-propre une excuse suffisante.

— A la bonne heure ! dit le Primatice. Et maintenant vous comprenez, Cellini, que si un seul mot de cette conversation était rapporté à la duchesse, je serais perdu.

— Oh ! dit Benvenuto, j'espère que vous êtes tranquille.

— Benvenuto donne sa parole, et tout est dit, reprit le Primatice.

— Vous l'avez.

— Eh bien donc, adieu, frère.

— Bon voyage là-bas !

— Bonne chance ici ! »

Et les deux amis, après s'être serré une dernière fois la main, se quittèrent en faisant chacun un geste qui résumait toute leur conversation.

XIII

SOUVENT FEMME VARIE.

L'hôtel d'Étampes n'était pas fort éloigné de l'hôtel de Nesle. Nos lecteurs ne trouveront donc pas étonnant que nous passions de l'un à l'autre.

Il était situé près du quai des Augustins, et s'étendait le long de la rue Gilles-le-Gueux, que l'on a sentimentalement baptisée depuis rue Gît-le-Cœur. Sa principale entrée s'ouvrait rue de l'Hirondelle. François I[er] en avait fait don à sa maîtresse pour qu'elle consentît à devenir la femme de Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, comme il avait donné le duché d'Étampes et le gouvernement de Bretagne à Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, pour qu'il consentît à épouser sa maîtresse.

Le roi avait tâché d'ailleurs de rendre son présent digne de la belle Anne d'Heilly. Il avait fait arranger l'ancien hôtel au plus nouveau goût. Sur la façade sombre et sévère s'étaient épanouies par enchantement, comme autant de pensées d'amour, les délicates fleurs de la renaissance. Enfin, aux soins que le roi avait pris pour orner cette demeure, il était aisé de s'apercevoir qu'il devait loger là lui-même presque autant que la duchesse d'Étampes. De plus, on avait meublé les chambres avec un luxe royal, et la maison était montée comme celle d'une vraie reine, et même beaucoup mieux, sans aucun doute, que celle de l'excellente et chaste Éléonore, la sœur de Charles-Quint et la femme légitime de François I[er], dont il était si peu question dans le monde et même à la cour.

Si maintenant nous pénétrons indiscrètement de grand matin dans la chambre de la duchesse, nous la trouverons à demi couchée sur un lit de repos, appuyant sa charmante tête sur une de ses belles mains et passant négligemment l'autre dans les boucles de ses cheveux châtains aux reflets dorés. Les pieds nus d'Anne paraissent plus petits et plus blancs dans ses larges mules de velours noir, et sa robe flottante et négligée prête à la coquette un charme irrésistible.

Le roi est là, en effet, debout contre une fenêtre, mais il ne regarde pas sa duchesse. Il frappe des doigts contre la vitre en mesure, et paraît méditer profondément. Sans doute il songe à cette grave question de Charles-Quint traversant la France.

« Et que faites-vous donc là, sire, le dos tourné ? lui dit enfin la duchesse impatientée.

— Des vers pour vous, ma mie, et les voilà terminés, j'espère, répondit François I[er].

— Oh ! dites-les moi vitement, de grâce, mon beau poëte couronné.

— Je le veux bien, reprit le roi avec l'assurance d'un rimeur porte-sceptre. Écoutez :

Étant seul et auprès d'une fenêtre
Par un matin comme le jour poignait,

Je regardais Aurore à main senestre,
Qui à Phœbus le chemin enseignait,
Et d'autre part ma mie qui peignait
Son chef doré, et vis ces luisants yeux,
Dont on jeta un trait si gracieux,
Qu'à haute voix je fus contraint de dire :
Dieux immortels! rentrez dedans vos cieux ;
Car la beauté de cette vous empire.

— Oh! les charmants vers, fit la duchesse en applaudissant. Regardez l'Aurore tant qu'il vous plaira ; désormais je ne suis plus jalouse d'elle, puisqu'elle me vaut de si beaux vers. Redites-les-moi donc, je vous en prie.

François Ier répéta complaisamment pour elle et pour lui son galant à-propos; mais alors ce fut Anne qui, à son tour, garda le silence.

« Qu'avez-vous donc, belle dame? dit François Ier qui s'attendait à un second compliment.

— J'ai, sire, que je vous répéterai avec plus d'autorité ce matin ce que je vous disais hier au soir : Un poëte a encore moins d'excuses qu'un roi chevalier pour laisser insolemment outrager sa dame, car elle est en même temps sa maîtresse et sa muse.

— Encore! méchante! reprit le roi avec un petit mouvement d'impatience; voir là un outrage, bon Dieu! Votre rancune est bien implacable, ma nymphe souveraine, que vos griefs vous font oublier mes vers!

— Monseigneur, je hais comme j'aime.

— Et pourtant, voyons, si je vous priais bien de ne plus en vouloir à Benvenuto, un grand fou qui ne sait ce qu'il dit, qui parle comme il se bat, à l'étourdie, et qui n'a pas eu, je vous en réponds, l'intention de vous blesser. Vous le savez, d'ailleurs, la clémence est l'apanage des divinités, chère déesse, pardonnez à cet insensé pour l'amour de moi.

— Insensé! reprit Anne en murmurant.

— Oh! insensé sublime, c'est vrai, dit François Ier, je l'ai vu hier, et il m'a promis des merveilles. C'est un homme qui n'a pas, je crois, de second dans son art, et qui me glorifiera dans l'avenir autant qu'André del Sarto, Titien et Léonard de Vinci. Vous savez combien j'aime mes artistes, ma duchesse chérie, soyez donc favorable et indulgente à celui-là, je vous en conjure. Eh! mon Dieu! giboulée d'avril, caprice de femme et boutade d'artiste ont, selon moi, plus de charme que d'ennui. Voyons, pardonnez-vous à ce qui me plaît, vous que j'aime?

— Je suis votre servante et je vous obéirai, sire.

— Merci. En échange de cette grâce que m'accorde la bonté de la femme, vous pouvez requérir tel don qu'il vous plaira de la puissance du prince. Mais, hélas! voici que le jour grandit, et il faut vous quitter. Il y a encore conseil aujourd'hui. Quel ennui! Ah! mon frère Charles-Quint me rend bien rude le métier de roi. Il met la ruse à la place de la chevalerie, la plume à la place de l'épée. C'est une honte! Je crois, foi de gentilhomme, qu'il faudra inventer de nouveaux mots pour nommer toute cette science et toute cette habileté de gouvernement. Adieu, ma pauvre bien-aimée, je vais tâcher d'être fin et adroit. Vous êtes bien heureuse, vous, de n'avoir qu'à rester belle et que le ciel ait tout fait pour cela. Adieu. Ne vous levez pas: mon page m'attend dans l'antichambre. Au revoir, et pensez à moi.

— Toujours, sire. »

Et lui jetant de la main un dernier adieu, François Ier souleva la tapisserie et sortit, laissant seule la belle duchesse, qui, fidèle à sa promesse, se mit sur-le-champ, il faut le dire, à penser à tout autre chose qu'à lui.

C'est que Mme d'Étampes était une nature active, ardente, ambitieuse. Après avoir vivement cherché et vaillamment conquis l'amour du roi, cet amour ne suffit plus bientôt à l'inquiétude de son esprit, et elle commença à s'ennuyer. L'amiral Brion et le comte de Longueval, qu'elle aima quelque temps, Diane de Poitiers, qu'elle détesta toujours, ne l'occupaient pas assez puissamment; mais depuis huit jours, le vide qu'elle sentait dans son esprit s'était un peu rempli, et elle avait recommencé à vivre, grâce à une nouvelle haine et à un nouvel amour. Elle haïssait Cellini et elle aimait Ascanio, et c'est à l'un et à l'autre qu'elle songeait, tandis que ses femmes achevaient de l'habiller.

Comme il ne restait plus qu'à la coiffer, on annonça le prévôt de Paris et le vicomte de Marmagne.

Ils étaient au nombre des plus dévoués partisans de la duchesse, dans les deux camps qui s'étaient formés à la cour entre la maîtresse du Dauphin, Diane de Poitiers et elle. Or on accueille bien les amis quand on pense à son ennemi. Ce fut donc avec une grâce infinie que Mme d'Étampes donna sa main à baiser au prévôt renfrogné et au souriant vicomte.

« Messire le prévôt, dit-elle avec une colère qui n'avait rien de joué et une compassion qui n'avait rien d'injurieux, nous avons appris l'odieuse façon dont ce rustre italien vous a traité, vous notre meilleur ami, et nous en sommes encore indignée.

— Madame, répondit d'Estourville faisant une flatterie même de son revers, j'aurais été honteux que mon âge et mon caractère fussent épargnés par l'infâme que n'avaient pas arrêté votre beauté et votre bonne grâce.

— Oh ! dit Anne, je ne pense qu'à vous, et, quant à mon injure personnelle, le roi, qui est vraiment trop indulgent pour ces insolents étrangers, m'a priée de l'oublier, et je l'oublie.

— S'il en est ainsi, madame, la prière que nous avions à vous faire serait, sans nul doute, mal accueillie, et nous vous demandons la permission de nous retirer sans vous la dire.

— Comment, messire d'Estourville, ne suis-je pas vôtre en tout temps, et quoi qu'il arrive. Parlez ! parlez ! ou je me fâche contre un si méfiant ami.

— Eh bien, madame, voilà ce dont il s'agit. J'avais cru pouvoir disposer en faveur du comte de Marmagne de ce droit de logis dans un des hôtels royaux que je tenais de votre munificence, et naturellement nous avons jeté les yeux sur l'hôtel de Nesle, tombé en si mauvaises mains.

— Ah ! ah ! fit la duchesse. Je vous écoute avec attention.

— Le vicomte, madame, avait accepté d'abord avec le plus vif empressement ; mais maintenant, avec la réflexion, il hésite, il songe avec effroi à ce terrible Benvenuto.

— Pardon, mon digne ami, interrompit le vicomte de Marmagne, pardon, vous expliquez fort mal la chose. Je ne crains pas Benvenuto, je crains la colère du roi. Je n'ai pas peur d'être tué par ce rustre italien, pour parler comme parle madame, fi donc ! Ce dont j'ai peur, c'est pour ainsi dire de le tuer et que mal ne m'avienne d'avoir privé notre sire d'un serviteur auquel il paraît tenir beaucoup.

— Et j'avais osé, madame, lui faire espérer qu'au besoin votre protection ne lui manquerait pas.

— Elle n'a jamais manqué à mes amis, dit la duchesse ; et d'ailleurs, n'avez-vous pas pour vous une meilleure amie que moi, la justice ? N'agissez-vous pas en vertu des désirs du roi ?

— Sa Majesté, répondit Marmagne, n'a pas désigné elle-même l'hôtel de Nesle pour être occupé par un autre que ce Benvenuto, et notre choix, il ne faut pas se le dissimuler, aura tout l'air d'une vengeance. Et puis, si, comme je le puis affirmer, car j'amènerai avec moi deux hommes sûrs, si je tue ce Cellini ?

— Oh ! mon Dieu, dit la duchesse en montrant ses dents blanches en même temps que son sourire, le roi protége bien les vivants ; mais il se soucierait médiocrement, j'imagine, de venger les morts, et son admiration pour l'art n'ayant plus sur ce point à s'exercer, il ne se souviendrait plus, j'espère, que de son affection pour moi. Cet homme m'a si publiquement et affreusement insultée ! Marmagne, l'oubliez-vous ?

— Mais, madame, dit le prudent vicomte, sachez bien nettement ce que vous aurez à défendre.

— Oh ! vous êtes parfaitement clair, vicomte.

— Non, si vous le permettez, madame, je ne veux rien vous laisser ignorer. Il se peut qu'avec ce diable d'homme la force échoue. Alors je vous avouerai que nous aurons recours à la ruse, s'il échappait aux braves en plein jour dans son hôtel, ils le retrouveraient, par hasard, quelque soir dans une ruelle écartée, et... ils n'ont pas seulement des épées, madame, ils ont des poignards.

— J'avais compris, dit la duchesse, sans qu'une des nuances de son joli teint pâlît à ce petit projet d'assassinat.

— Eh bien ! madame.

— Eh bien ! vicomte, je vois que vous êtes homme de précaution, et qu'il ne fait pas bon être de vos ennemis, diable !

— Mais sur la chose en elle-même, madame ?

— La chose est grave, en effet, et vaudrait peut-être la peine qu'on y réfléchît ; mais, que vous disais-je ? chacun sait, et le roi lui-même n'ignore pas que cet homme m'a grièvement blessée dans mon orgueil. Je le hais... autant que mon mari ou Mme Diane, et, ma foi, je crois pouvoir vous promettre... Mais qu'y a-t-il donc, Isabeau, et pourquoi nous interrompre ? »

Ces derniers mots de la duchesse s'adressaient à une des femmes qui entrait tout effarée.

« Mon Dieu, madame, dit Isabeau, je vous demande pardon, mais c'est cet artiste florentin, ce Benvenuto Cellini, qui est là avec le plus beau petit vase doré qu'on puisse imaginer. Il a dit très-poli-

ment qu'il venait l'offrir à votre seigneurie, et qu'il demandait instamment la faveur de vous entretenir une minute.

— Ah ! oui-da, reprit la duchesse avec la satisfaction d'une fierté adoucie, et que lui as-tu répondu, Isabeau ?

— Que madame n'était pas habillée, et que j'allais la prévenir.

— Très-bien. Il paraît, ajouta la duchesse en se retournant vers le prévôt consterné, que notre ennemi s'amende et qu'il commence à reconnaître ce que nous valons et ce que nous pouvons. C'est égal, il n'en sera pas quitte à si bon marché qu'il croit, et je ne vais pas recevoir comme cela tout de suite ses excuses. Il faut qu'il sente un peu mieux son offense et notre courroux. Isabeau, dis-lui que tu m'as avertie et que j'ordonne qu'il attende. »

Isabeau sortit.

« Je vous disais donc, vicomte de Marmagne, reprit la duchesse apportant déjà une certaine modification dans sa colère, que la chose dont vous m'entretenez était grave et que je ne pouvais guère vous promettre de prêter les mains à ce qui est, après tout, un meurtre et un guet-apens.

— L'injure a été si éclatante ! hasarda le prévôt.

— La réparation, j'espère, ne le sera pas moins, messire. Ce redoutable orgueil, qui résistait à des souverains, attend là, dans mon antichambre, mon bon plaisir de femme, et deux heures de ce purgatoire expieront bien, à vrai dire, un mot d'impertinence. Il ne faut pas non plus être sans pitié, prévôt. Pardonnez-lui comme je lui pardonnerai dans deux heures : aurais-je sur vous moins de pouvoir que le roi n'en a sur moi ?

— Veuillez donc nous permettre maintenant, madame, de prendre congé de vous, dit le prévôt en s'inclinant, car je ne voudrais pas faire à ma souveraine véritable une promesse que je ne tiendrais pas.

— Vous retirer ! oh ! non pas, dit la duchesse, qui voulait à toute force des témoins de son triomphe ; j'entends, messire le prévôt, que vous assistiez à l'humiliation de votre ennemi et que nous soyons ainsi vengés du même coup. Je vous donne à vous et au vicomte ces deux heures : ne me remerciez pas. On dit que vous mariez votre fille au comte d'Orbec, je crois ? Beau parti, vraiment ! Je dis beau : c'est bon, que je devrais dire ; mais, messire, asseyez-vous donc. Savez-vous que pour que ce mariage se fasse, il faut mon consentement, et vous ne l'avez pas demandé encore, mais je vous le donnerai. D'Orbec m'est aussi dévoué que vous. J'espère que nous allons enfin la voir et la posséder votre belle enfant, et que son mari ne sera pas assez malavisé pour ne pas la conduire à la cour. Comment l'appelez-vous, messire ?

— Colombe, madame.

— C'est un joli et doux nom. On dit que les noms ont une influence sur la destinée ; s'il en est ainsi, la pauvre enfant doit avoir le cœur tendre et souffrira. Eh bien ! Isabeau, qu'est-ce que c'est ?

— Rien, madame ; il a dit qu'il attendrait.

— Ah ! oui, fort bien, je n'y pensais déjà plus. Oui, oui, je le répète, prenez garde à Colombe, messire d'Estourville ; le comte est un mari de la pâte du mien, ambitieux autant que le duc d'Étampes est cupide, et fort capable aussi d'échanger sa femme contre quelque duché. Alors, gare à moi aussi, surtout si elle est aussi jolie qu'on le prétend ! Vous me la présenterez, n'est-ce pas, messire ? Il est juste que je puisse me mettre en état de défense. »

La duchesse, radieuse dans l'attente de sa victoire, parla longtemps ainsi avec abandon, tandis que sa joie impatiente perçait dans ses moindres mouvements.

« Allons ! dit-elle enfin, une demi-heure encore et les deux heures seront écoulées ; on délivrera le pauvre Benvenuto de son supplice. Nous nous mettons à sa place, il doit horriblement souffrir ; il n'est pas habitué à de pareilles factions : pour lui le Louvre est toujours ouvert et le roi toujours visible. En vérité, bien qu'il l'ait mérité, je le plains. Il doit se ronger les poings, n'est-ce pas ? Et ne pouvoir manifester sa rage ! Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps. Mais, bon Dieu ! qu'est-ce que j'entends-là ? Ces éclats de voix... ce fracas...

— Serait-ce le damné qui s'ennuie du purgatoire, dit le prévôt reprenant espoir.

— Je voudrais bien voir cela, dit la duchesse toute pâle ; venez donc avec moi, mes maîtres, venez donc ! »

Benvenuto, résigné pour les raisons que nous avons vues à faire sa paix avec la toute-puissante favorite, avait, dès le lendemain de sa conversation avec le Primatice, pris le petit vase d'argent doré, rançon de sa tranquillité, et soutenant sous le bras Ascanio bien faible et bien pâle de sa nuit d'angoisses, s'était acheminé vers l'hôtel d'Étampes ; il

trouva d'abord des valets qui refusèrent de l'annoncer de si bonne heure à leur maîtresse, et il perdit une bonne demi-heure à parlementer. Cela commença déjà à l'irriter fort. Isabeau enfin passa et consentit à prévenir Mme d'Étampes. Elle revint dire à Benvenuto que la duchesse s'habillait et qu'il eût à attendre un peu. Il prit donc patience et s'assit sur un escabeau, près d'Ascanio qui, brisé par la marche, par la fièvre et par ses pensées, ressentait quelque faiblesse.

Une heure se passa ainsi. Benvenuto se mit à compter les minutes. « Mais, après tout, pensait-il, la toilette d'une duchesse est l'affaire importante de sa journée, et pour un quart d'heure de plus ou de moins je ne vais pas perdre le bénéfice de ma démarche. » Cependant, malgré cette réflexion philosophique, il commença de compter les secondes.

En attendant, Ascanio pâlissait, il avait voulu taire ses souffrances à son maître et l'avait héroïquement suivi sans rien dire; mais il n'avait rien pris le matin, et, bien qu'il refusât d'en convenir, il sentait ses forces l'abandonner. Benvenuto ne put rester assis et se mit à marcher à grands pas en long et en large.

Un quart d'heure s'écoula encore.

« Tu souffres, mon enfant, tu souffres, dit Cellini à Ascanio.

— Non, vraiment, maître, c'est vous qui souffrez plutôt. Prenez donc patience, je vous en supplie, on ne peut tarder maintenant. »

En ce moment, Isabeau passa de nouveau.

« Votre maîtresse tarde bien, » dit Benvenuto.

La malicieuse fille alla à la fenêtre et regarda l'horloge de la cour.

« Mais il n'y a encore qu'une heure et demie que vous attendez, fit-elle; de quoi donc vous plaignez-vous? »

Et comme Cellini fronçait le sourcil, elle s'enfuit en partant d'un éclat de rire.

Benvenuto, par un effort violent, se contraignit encore. Seulement, il fut obligé de se rasseoir, et les bras croisés resta là muet et grave. Il paraissait calme; mais sa colère fermentait en silence. Deux domestiques immobiles devant la porte le regardaient avec un sérieux qui lui semblait railleur.

Le quart sonna; Benvenuto jeta les yeux sur Ascanio et le vit plus pâle que jamais et tout prêt à s'évanouir.

« Ah çà! s'écria-t-il en n'y tenant plus, elle le fait donc exprès à la fin! J'ai bien voulu croire à ce qu'on me disait et attendre par complaisance; mais si c'est une insulte qu'on me veut faire, et j'y suis si peu accoutumé que l'idée ne m'en était pas même venue; si c'est une insulte, je ne suis pas homme à me laisser insulter, même par une femme, et je pars. Viens, Ascanio. »

Ce disant, Benvenuto, soulevant de sa main puissante l'escabeau inhospitalier où la rancune de la duchesse l'avait, sans qu'il le sût, humilié près de deux heures, le laissa retomber et le brisa. Les valets firent un mouvement, mais Cellini tira à moitié son poignard, et ils s'arrêtèrent. Ascanio, effrayé pour son maître, voulut se lever, mais son émotion avait épuisé le reste de ses forces, il tomba sans connaissance. Benvenuto ne s'en aperçut pas d'abord.

En ce moment, la duchesse parut pâle et courroucée sur le seuil de la porte.

« Oui, je pars, reprit de sa voix de tonnerre Benvenuto, qui la vit fort bien, et dites à cette femme que je remporte mon présent pour le donner à je ne sais qui, au premier manant venu, mais qui en sera toujours plus digne qu'elle. Dites-lui que si elle m'a pris pour un de ses valets comme vous, elle s'est trompée, et que nous autres artistes nous ne vendons pas notre obéissance et nos respects comme elle vend son amour; et maintenant, faites-moi place! Suis-moi, Ascanio! »

En ce moment il se retourna vers son élève bien-aimé et le vit les yeux fermés, la tête renversée et pâle contre la muraille.

« Ascanio! s'écria Benvenuto, Ascanio, mon enfant, évanoui, mourant peut-être. Oh! mon Ascanio chéri, et c'est encore cette femme... » Benvenuto se retourna avec un geste de menace contre la duchesse d'Étampes, faisant en même temps un mouvement pour emporter Ascanio dans ses bras.

Quant à elle, pleine de courroux et d'épouvante, elle n'avait pu jusque-là faire un pas ni prononcer un mot. Mais en voyant Ascanio blanc comme un marbre, la tête penchée, ses longs cheveux épars et si beau de sa pâleur, si gracieux dans son évanouissement, par un mouvement irrésistible elle se précipita vers lui et se trouva presque agenouillée vis-à-vis de Benvenuto, tenant comme lui une main d'Ascanio dans les siennes.

« Mais cet enfant se meurt. Si vous l'emportez, monsieur, vous le tuerez! Il lui faut peut-être des secours très prompts. Jérôme, cours chercher maître

André. Je ne veux pas qu'il sorte d'ici en cet état, entendez-vous? Partez ou restez, vous, mais laissez-le. »

Benvenuto regarda la duchesse avec pénétration et Ascanio avec anxiété. Il comprit qu'il n'y avait aucun danger à laisser son élève chéri aux soins de Mme d'Étampes, et qu'il y en aurait peut-être à le transporter sans précaution. Son parti fut pris vite, comme toujours, car la décision rapide et inébranlable était une des qualités ou un des défauts de Cellini.

« Vous en répondez, madame! dit-il.

— Oh! sur ma vie! » s'écria la duchesse.

Il baisa doucement l'apprenti au front, et s'enveloppant de son manteau, la main sur son poignard, il sortit fièrement, non sans avoir échangé avec la duchesse un coup d'œil de haine et de dédain. Quant aux deux hommes, il ne daigna pas même les regarder.

Anne, de son côté, suivit son ennemi tant qu'elle put le voir avec des yeux ardents de fureur; puis, changeant d'expression, ses yeux s'abaissèrent avec une tristesse inquiète sur le gentil malade : l'amour succédant à la colère, la tigresse redevenait gazelle.

« Maître André, dit-elle à son médecin qui accourait, voyez-le, sauvez-le, il est blessé et mourant.

— Ce n'est rien, dit maître André, un affaiblissement passager. »

Il versa sur les lèvres d'Ascanio quelques gouttes d'un cordial qu'il portait toujours avec lui.

« Il se ranime, s'écria la duchesse, il fait un mouvement. Maintenant, maître, il lui faut du calme, n'est-ce pas? Transportez-le dans cette chambre, sur un lit de repos, » dit-elle aux deux valets. Puis, baissant la voix de manière à n'être entendue que d'eux : « Mais d'abord un mot, ajouta-t-elle : si une parole vous échappe sur ce que vous venez de voir et d'entendre, votre cou payera pour votre langue. Allez. »

Les laquais tremblants s'inclinèrent, et soulevant doucement Ascanio, l'emportèrent.

Restée seule avec le prévôt et le vicomte de Marmagne, spectateurs si prudents de son outrage, Mme d'Étampes les toisa tous les deux. Le dernier surtout d'un coup d'œil de mépris, mais elle réprima aussitôt ce mouvement.

« Je disais donc, vicomte, reprit-elle avec amertume mais avec calme, je disais donc que la chose dont vous parliez était grave; n'importe, je n'y réfléchis pas. J'ai assez de pouvoir, je crois, pour me permettre de frapper un traître comme j'en aurais assez au besoin pour atteindre des indiscrets... Le roi, cette fois, daignerait punir, je l'espère; mais moi je veux me venger. La punition dirait l'insulte, la vengeance l'ensevelira. Vous avez eu, messieurs, le sang-froid d'ajourner cette vengeance pour ne pas la compromettre, et je vous en loue; ayez aussi le bon esprit, je vous conseille, de ne pas la laisser échapper, et faites en sorte que je n'aie pas besoin d'avoir recours à d'autres que vous. Vicomte de Marmagne, il vous faut des paroles nettes. Je vous garantis la même impunité qu'au bourreau; seulement, si vous voulez que je vous donne un avis, je vous engage, vous et vos sbires, à renoncer à l'épée et à vous en tenir au poignard. C'est bon, ne parlez pas, agissez et promptement : c'est la meilleure réponse. Adieu, messieurs. »

Ces mots dits d'une voix brève et saccadée, la duchesse étendit le bras comme pour montrer la porte aux deux seigneurs. Ils s'inclinèrent gauchement sans trouver dans leur confusion une excuse, et sortirent tout interdits.

« Oh! n'être qu'une femme et avoir besoin de pareils lâches! dit Anne en les regardant s'éloigner, tandis que ses lèvres se contractaient avec dégoût. Oh! combien je méprise tous ces hommes! amant royal, mari vénal, valets en pourpoint, valets en livrée, tous, hormis un seul que malgré moi j'admire, et un autre qu'avec bonheur j'aime. »

Elle entra dans la chambre où se trouvait le beau malade. Au moment où la duchesse s'approchait de lui, Ascanio rouvrit les yeux.

« Ce n'était rien, dit maître André à Mme d'Étampes, ce jeune homme a reçu une blessure à l'épaule, et la fatigue, quelque secousse de l'âme, peut être même la faim, ont causé un évanouissement momentané que des cordiaux ont, vous le voyez, dissipé complétement. Il est maintenant tout à fait remis et supportera bien d'être transporté chez lui en litière.

— Il suffit, maître, dit la duchesse en donnant une bourse à maître André, qui la salua et sortit.

— Où suis-je? dit Ascanio, qui, revenu à lui, cherchait à renouer ses idées.

— Vous êtes près de moi, chez moi, Ascanio, dit la duchesse.

— Chez vous, madame; ah! oui, je vous recon-

nais, vous êtes Mme d'Étampes; et je me souviens aussi!... Où est Benvenuto? où est mon maître?

— Ne bougez pas, Ascanio; votre maître est en sûreté, soyez tranquille : il dîne paisiblement chez lui à l'heure qu'il est.

— Mais comment se fait-il qu'il m'ait laissé ici?

— Vous avez perdu connaissance, il vous a confié à mes soins.

— Oh! vous m'assurez bien, madame, qu'il ne court aucun danger, qu'il est sorti d'ici sans dommage?

— Je vous répète, je vous affirme, Ascanio, qu'il n'a jamais été moins exposé qu'en ce moment, entendez-vous, ingrat, que je veille, que je soigne, moi, duchesse d'Étampes, avec la sollicitude d'une sœur, et qui ne me parle que de son maître.

— Oh! madame, pardon, pardon et merci, fit Ascanio.

— Il est bien temps, vraiment, » dit la duchesse en secouant sa jolie tête avec un fin sourire.

Et alors Mme d'Étampes se mit à parler, accompagnant chaque parole d'une intonation tendre, prêtant aux mots les plus simples les intentions les plus délicates, faisant chaque question avec une sorte d'avidité et en même temps de respect, écoutant chaque réponse comme si sa destinée en eût dépendu. Elle fut humble, moelleuse et caressante comme une chatte prête et attentive à tout, ainsi qu'une bonne actrice en scène, ramenant doucement Ascanio au ton s'il s'en écartait et lui attribuant tout le mérite des idées qu'elle avait préparées et nécessairement amenées; paraissant douter d'elle et l'écoutant, lui, comme un oracle; déployant tout cet esprit cultivé et charmant qui, comme nous l'avons dit, l'avait fait surnommer la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Enfin elle fit de cette conversation la plus douce des flatteries et la plus habile des séductions; puis, comme le jeune homme, pour la troisième ou quatrième fois, faisait mine de se retirer :

« Vous me parlez, Ascanio, dit-elle en le retenant encore, avec tant d'éloquence et de feu de votre bel art de l'orfèvrerie, que c'est pour moi comme une révélation, et que je verrai dorénavant une pensée là où je ne voyais qu'une parure. Ainsi, selon vous, votre Benvenuto serait le maître de cet art?

— Madame, il y a dépassé le divin Michel-Ange lui-même.

— Je vous en veux. Vous allez diminuer la rancune que je lui porte pour ses mauvais procédés à mon égard.

— Oh! il ne faut pas faire attention à sa rudesse, madame. Cette brusquerie cache l'âme la plus ardente et la plus dévouée; mais Benvenuto est en même temps l'esprit le plus impatient et le plus fougueux. Il a cru que vous le faisiez attendre à plaisir, et cette insulte...

— Dites cette malice, reprit la duchesse avec la confusion jouée d'un enfant gâté. La vérité est que je n'étais pas encore habillée quand votre maître est arrivé, et j'ai seulement prolongé un peu ma toilette. C'est mal, bien mal! Vous voyez que je vous fais ma confession. Je ne vous savais pas avec lui, ajouta-t-elle avec vivacité.

— Oui, mais, madame, Cellini, qui n'est pas très-pénétrant sans doute, et qu'on a d'ailleurs abusé, vous croit, je puis bien vous le dire à vous si gracieuse et si bonne, vous croit bien méchante et bien terrible, et dans un enfantillage il a cru voir une offense.

— Croyez-vous cela? reprit la duchesse sans pouvoir cacher tout à fait son sourire railleur.

— Oh! pardonnez-lui, madame! S'il vous connaissait, croyez-moi, il est noble et généreux, il vous demanderait pardon à genoux de son erreur.

— Mais, taisez-vous donc! Prétendez-vous faire que je l'aime maintenant? Je veux lui en vouloir, vous dis-je, et pour commencer je vais lui susciter un rival.

— Ce sera difficile, madame.

— Non, Ascanio, car ce rival c'est vous, c'est son élève. Laissez-moi au moins ne lui rendre qu'un hommage indirect à ce grand génie qui m'abhorre. Voyons, vous, dont Cellini lui-même vante la grâce d'invention, est-ce que vous refuserez de mettre cette poésie à mon service? et, puisque vous ne partagez pas les préventions de votre maître contre ma personne, ne me le prouverez-vous pas, dites, en consentant à l'embellir?

— Madame, tout ce que je puis et tout ce que je suis est à vos ordres. Vous êtes si bienveillante pour moi, vous vous informiez tout à l'heure avec tant d'intérêt de mon passé, de mes espérances! Je vous suis dévoué maintenant de cœur et d'âme.

— Enfant! Je n'ai rien fait encore, et je ne vous demande, à l'heure qu'il est, qu'un peu de votre talent. Voyons, avez-vous vu en rêve quelque prodigieux bijou? J'ai là des perles magnifiques; en

quelle pluie merveilleuse souhaitez-vous me les transformer, mon gentil magicien? Tenez, voulez-vous que je vous dise une idée que j'ai? Tout à l'heure, en vous voyant étendu dans cette antichambre pâle et la tête abandonnée, je m'imaginais voir un beau lis dont le vent incline la tige. Eh bien! faites-moi un lis de perles et d'argent que je porterai là à mon corsage, fit l'enchanteresse en posant la main sur son cœur.

— Oh! madame, tant de bonté!...

— Ascanio, voulez-vous reconnaître cette bonté, comme vous dites. Promettez-moi de me prendre pour confidente, pour amie, de ne rien me cacher de vos actions, de vos projets, de vos chagrins, car je vois bien que vous êtes triste. Promettez de venir à moi quand vous aurez besoin d'aides et de conseils.

— Mais c'est une grâce nouvelle que vous me faites, et non un témoignage de reconnaissance que vous me demandez.

— Enfin, me le promettez-vous?

— Hélas! je vous l'aurais promis hier encore, madame, hier encore j'aurais pu m'engager envers votre générosité à avoir besoin d'elle, aujourd'hui il n'est plus au pouvoir de personne de me servir.

— Qui sait?

— Je le sais, moi, madame.

— Ah! vous souffrez, vous souffrez, je le vois bien, Ascanio. »

Ascanio secoua tristement la tête.

« Vous êtes dissimulé avec une amie, Ascanio; ce n'est pas bien; ce n'est pas bien, continua la duchesse en prenant la main du jeune homme et la serrant doucement.

— Mon maître doit être inquiet, madame, et j'ai peur de vous être importun. Je me sens remis tout à fait. Permettez-moi de me retirer.

— Que vous avez hâte de me quitter! Attendez, du moins, qu'on vous ait préparé une litière. Ne résistez pas, c'est l'ordonnance du médecin; c'est la mienne. »

Anne appela un domestique et lui donna des ordres nécessaires; puis elle dit à Isabeau de lui apporter ses perles et quelques-unes de ses pierreries qu'elle remit à Ascanio.

« Maintenant je vous rends la liberté, dit-elle; mais quand vous serez rétabli, mon lis sera la première chose dont vous vous occuperez, n'est-il pas vrai? En attendant, pensez-y, je vous prie, et dès que vous aurez achevé votre dessin, venez me le montrer.

— Oui, madame la duchesse.

— Et ne voulez-vous pas que moi je pense à vous servir, et puisque vous faites ce que je veux, que je fasse de mon côté ce que vous pouvez désirer? Voyons, Ascanio, voyons, que désirez-vous, mon enfant? Car à votre âge on a beau comprimer son cœur, détourner ses yeux, fermer ses lèvres, on désire toujours quelque chose. Vous me croyez donc bien peu de pouvoir et de crédit que vous dédaignez de faire de moi votre confidente?

— Je sais, madame, répondit Ascanio, que vous avez toute la puissance que vous méritez. Mais nulle puissance humaine ne saurait m'aider en l'occasion où je me trouve.

— Enfin, dites toujours, dit la duchesse d'Étampes. Je le veux! » Puis adoucissant avec une délicieuse coquetterie sa voix et son visage: « Je vous en supplie.

— Hélas! hélas, madame! s'écria Ascanio dont la douleur débordait; hélas! puisque vous me parlez avec tant de bonté, puisque mon départ va vous cacher ma honte et mes pleurs, je vais, non pas comme je l'eusse fait hier, adresser une prière à la duchesse, mais faire une confidence à la femme. Hier, je vous eusse dit: « J'aime Colombe et je suis heureux!... » Aujourd'hui je vous dirai: « Colombe ne m'aime pas et je n'ai plus qu'à mourir. Adieu, madame, plaignez-moi! »

Ascanio baisa précipitamment la main de Mme d'Étampes, muette et immobile, et s'enfuit.

« Une rivale! une rivale! dit Anne en se réveillant comme d'un songe; mais elle ne l'aime pas, et il m'aimera, je le veux!... Oh! oui, je jure qu'il m'aimera et que je tuerai Benvenuto. »

XIV

QUE LE FOND DE L'EXISTENCE HUMAINE EST LA DOULEUR.

On voudra bien nous pardonner l'amertume et la misanthropie de ce titre. C'est qu'en vérité le présent chapitre n'aura guère, il faut l'avouer, d'autre unité que celle de la douleur, tout comme la vie. La réflexion n'est pas neuve, dirait un personnage célèbre de vaudeville, mais elle est consolante, en ce qu'elle nous servira peut-être d'excuse auprès du

lecteur, que nous allons conduire comme Virgile, conduit Dante, de désespoir en désespoir.

Soit dit sans offenser le lecteur ni Virgile.

Nos amis, en effet, au moment où nous en sommes arrivés, sont, à commencer par Benvenuto et à finir par Jacques Aubry, plongés dans la tristesse, et nous allons voir la douleur, sombre marée montante, les gagner tous peu à peu.

Nous avons déjà laissé Cellini fort inquiet sur le sort d'Ascanio. De retour au Grand-Nesle, il ne songeait guère à la colère de Mme d'Étampes, je vous jure. Tout ce qui le préoccupait, c'était son cher malade. Aussi sa joie fut grande quand la porte s'ouvrit pour donner passage à une litière et qu'Ascanio, sautant lestement à terre, vint lui serrer la main et l'assurer qu'il n'était pas plus mal que le matin. Mais le front de Benvenuto se rembrunit vite aux premiers mots de l'apprenti, et il l'écouta avec une singulière expression de chagrin, tandis que le jeune homme lui disait :

« Maître, je vais vous donner un tort à réparer, et je sais que vous me remercierez au lieu de m'en vouloir. Vous vous êtes trompé au sujet de Mme d'Étampes ; elle n'a pour vous ni mépris ni haine ; elle vous honore et vous admire, au contraire, et il faut convenir que vous l'avez bien rudement traitée, elle, femme, elle, duchesse. Maître, Mme d'Étampes n'est pas seulement belle comme une déesse, elle est bonne comme un ange, modeste et enthousiaste, simple et généreuse, et dans le cœur elle a un esprit charmant. Là où vous avez vu ce matin insolence outrageante, il n'y avait que malice d'enfant. Je vous en prie pour vous, qui n'aimez pas à être injuste, autant que pour moi, qu'elle a accueilli et soigné avec une grâce si touchante, ne persistez pas dans cette méprise injurieuse. Je vous suis garant que vous n'aurez pas de peine à la faire oublier... Mais vous ne répondez pas, cher maître ? Vous secouez la tête. Est-ce que je vous aurais offensé ?

— Écoute, mon enfant, répondit gravement Benvenuto, je t'ai souvent répété que, selon moi, il n'y avait qu'une chose au monde éternellement belle, éternellement jeune, éternellement féconde : à savoir, l'art divin. Pourtant, je crois, je sais, j'espère que, dans certaines âmes tendres, l'amour est aussi un sentiment grand, profond et qui peut rendre toute une vie heureuse, mais c'est rare. Qu'est-ce que l'amour, d'ordinaire ? Le caprice d'un jour, une joyeuse association où l'on se trompe réciproquement et souvent de bonne foi. Je le raille volontiers, cet amour, tu le sais, Ascanio : je me moque de ses prétentions et de son langage. Je ne m'en dédis pas. C'est celui-là qui me plaît, à vrai dire ; il a en petit toutes les joies, toutes les douceurs, toutes les jalousies d'une passion sérieuse ; mais ses blessures ne sont pas mortelles. Comédie ou tragédie, après un certain temps, on ne se le rappelle plus guère que comme une représentation théâtrale. Et puis vois-tu, Ascanio, les femmes sont charmantes ; mais, à mon sens, elles ne méritent et ne comprennent presque toutes que ces fantaisies. Leur donner plus, c'est marché de dupe ou imprudence de fou. Vois, par exemple, Scozzone : si elle entrait dans mon âme, elle serait effrayée. Je la laisse sur le seuil, et elle est gaie, elle chante, elle rit, elle est heureuse. Ajoute à cela, Ascanio, que ces alliances changeantes ont un même fonds durable et qui suffit bien à un artiste : le culte de la forme et l'adoration de la beauté pure. C'est leur côté sévère, et qui fait que je ne le calomnie pas, bien que j'en rie. Mais écoute, Ascanio, il est encore d'autres amours qui ne font pas rire, qui me font trembler ; des amours terribles, insensés, impossibles comme des rêves !

— Oh ! mon Dieu, pensa Ascanio, aurait-il appris quelque chose de ma folle passion pour Colombe ?

— Ceux-là, continua Cellini, ne donnent ni le plaisir ni le bonheur, et cependant ils vous prennent tout entier ; ce sont des vampires qui boivent lentement toute votre existence, qui dévorent peu à peu votre âme ; ils vous tiennent fatalement dans leurs serres, et on ne peut plus s'en arracher. Ascanio, Ascanio, crains-le. On voit bien que ce sont des chimères et qu'on ne peut rien gagner avec eux, et pourtant on s'y livre corps et âme, et on leur abandonne ses jours presque avec joie.

— C'est cela ! il sait tout, se dit Ascanio.

— Cher fils ! poursuivit Benvenuto, s'il en est temps encore, brise ces liens qui t'enchaîneraient à jamais ; tu en porteras la marque, mais tâche au moins de leur dérober ta vie.

— Et qui vous a donc dit que je l'aimais ? demanda l'apprenti.

— Si tu ne l'aimes pas, Dieu soit loué ! dit Benvenuto, qui crut qu'Ascanio niait quand il ne faisait qu'interroger. Mais alors prends bien garde, car j'ai vu ce matin qu'elle t'aimait, elle.

— Ce matin? De qui donc parlez-vous? que voulez-vous dire?

— De qui je parle? de Mme d'Étampes.

— Mme d'Étampes? reprit l'apprenti stupéfait. Mais vous vous trompez, maître, c'est impossible. Vous dites que vous avez vu que Mme d'Étampes m'aimait?

— Ascanio, j'ai quarante ans, j'ai vécu et je sais. Aux regards que cette femme jetait tantôt sur toi, à la façon dont elle a su t'apparaître, je te jure qu'elle t'aime; et à l'enthousiasme avec lequel tu la défendais tout à l'heure, j'ai bien peur que tu ne l'aimes aussi. Alors, vois-tu, cher Ascanio, tu serais perdu : assez ardent pour tout consumer en toi, cet amour, quand il te quitterait, te laisserait sans une illusion, sans une croyance, sans un espoir, et tu n'aurais plus d'autre ressource que d'aimer à ton tour comme on t'aurait aimé, d'un amour empoisonné et fatal, et de porter dans d'autres cœurs ce ravage qu'on aurait fait dans le tien.

—Maître, dit Ascanio, je ne sais si Mme d'Étampes m'aime; mais, à coup sûr, je n'aime pas Mme d'Étampes, moi. »

Benvenuto ne fut rassuré qu'à demi par l'air de sincérité d'Ascanio, car il pensait qu'il pouvait s'abuser lui-même sur ce sujet. Il n'en reparla donc plus, et dans les jours qui suivirent, il regardait souvent l'apprenti avec tristesse.

D'ailleurs, il faut dire qu'il ne paraissait pas inquiet pour le compte d'Ascanio. Lui-même semblait tourmenté de quelque souci personnel. Il avait perdu sa franche gaieté, ses boutades originales d'autrefois. Il restait toujours enfermé le matin dans sa chambre au-dessus de la fonderie, et avait expressément défendu qu'on vînt l'y troubler. Le reste du jour, il travaillait à la statue gigantesque de Mars avec son ardeur accoutumée, mais sans en parler avec son effusion ordinaire. C'est surtout en présence d'Ascanio qu'il paraissait sombre, embarrassé et comme honteux. Il semblait fuir son cher élève comme un créancier ou comme un juge. Enfin, il était aisé de voir que quelque grande douleur, quelque terrible passion était entrée dans cette âme vigoureuse et la ravageait.

Ascanio n'était guère plus heureux; il était persuadé, ainsi qu'il l'avait dit à Mme d'Étampes, que Colombe ne l'aimait pas. Le comte d'Orbec, qu'il ne connaissait que de nom, était pour sa jalousie un jeune et élégant seigneur, et la fille de messire d'Estourville, l'heureuse fiancée d'un beau gentilhomme, n'avait pas songé une minute à un obscur artiste. Eût-il d'ailleurs gardé le vague et fugitif espoir qui jamais n'abandonne un cœur rempli d'amour, il s'était fermé toute chance à lui-même en dénonçant à Mme d'Étampes, s'il était vrai que Mme d'Étampes l'aimât, le nom de sa rivale. Ce mariage, qu'elle aurait eu peut-être le pouvoir d'empêcher, elle le hâterait maintenant de toutes ses forces; elle poursuivrait de toute sa haine la pauvre Colombe. Oui, Benvenuto avait raison : l'amour de cette femme était en effet formidable et mortel; mais l'amour de Colombe devait être ce sublime et céleste sentiment dont le maître avait parlé d'abord, et c'était à un autre, hélas! qu'était réservé tout ce bonheur.

Ascanio était au désespoir; il avait cru à l'amitié de Mme d'Étampes, et cette trompeuse amitié, c'était un dangereux amour; il avait espéré l'amour de Colombe, et cet amour menteur n'était qu'une indifférente amitié. Il se sentait près de haïr ces deux femmes, qui avaient si mal répondu à tous ses rêves, en l'aimant chacune comme il aurait voulu être aimé de l'autre.

Tout absorbé par un morne découragement, il ne songeait pas même au lis commandé par Mme d'Étampes, et, dans son jaloux dépit, il n'avait plus voulu retourner au Petit-Nesle, malgré les supplications et les reproches de Ruperte, dont il laissait les mille questions sans réponse. Parfois, cependant, il se repentait des résolutions du premier jour, cruelles pour lui seul assurément. Il voulait voir Colombe, lui demander compte, mais de quoi? de ses extravagantes visions à lui-même! Enfin, il la verrait, pensait-il dans ses moments d'attendrissement; il lui avouerait cette fois son amour comme un crime, et elle était si bonne qu'elle l'en consolerait peut-être comme d'un malheur. Mais comment revenir sur son absence? comment s'excuser aux yeux de la jeune fille?

Ascanio, au milieu de ses naïves et douloureuses réflexions, laissait se consumer le temps et n'osait prendre un parti.

Colombe attendit Ascanio avec épouvante et joie le lendemain du jour où dame Perrine avait accablé l'apprenti de sa terrible révélation; mais elle compta en vain les heures et les minutes : en vain dame Perrine se tint aux écoutes. Ascanio, qui, revenu à temps de son évanouissement, aurait pu profiter de la gracieuse invitation de Colombe, ne vint pas,

accompagné de Ruperte, frapper les quatre coups convenus à la porte du Petit-Nesle. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Cela voulait dire qu'Ascanio était malade, mourant peut-être, trop mal enfin pour pouvoir venir. C'est du moins ce que pensait Colombe; elle passa toute la soirée agenouillée à son prie-Dieu, pleurant et priant, et quand elle eut cessé de prier, elle s'aperçut qu'elle pleurait encore. Cela lui fit peur. Cette anxiété qui lui serrait le cœur fut pour elle une révélation. En effet, il y avait de quoi s'effrayer; car, en moins d'un mois, Ascanio s'était rendu maître de sa pensée au point de lui faire oublier Dieu, son père, son propre malheur.

Mais c'est bien de cela qu'il s'agissait! Ascanio souffrait là, à deux pas; il se mourait sans qu'elle pût le voir! Ce n'était pas le moment de raisonner, mais de pleurer, pleurer toujours. Quand il serait sauvé, elle réfléchirait.

Le lendemain ce fut bien pis. Perrine guetta Ruperte, et, dès qu'elle la vit sortir, se précipita dehors pour aller à la provision des nouvelles beaucoup plus qu'à la provision des vivres. Or, Ascanio n'était pas plus gravement malade; Ascanio avait simplement refusé d'aller au Petit-Nesle sans vouloir répondre aux interrogations empressées de dame Ruperte autrement que par un silence obstiné. Les deux commères en étaient réduites aux conjectures. En effet, c'était une chose incompréhensible pour elles.

Quant à Colombe, elle ne chercha pas longtemps, elle se dit sur-le-champ: « Il sait tout; il a appris que dans trois mois je serai la femme du comte d'Orbec, et il ne veut plus me voir. »

Son premier mouvement fut de savoir gré à son amant de sa colère et de sourire. Explique qui voudra cette secrète joie, nous ne sommes qu'historien. Mais bientôt, en y réfléchissant, elle en voulut à Ascanio d'avoir pu croire qu'elle n'était pas désespérée d'une pareille union. « Il me méprise donc? » se dit-elle. Toutes ces dispositions d'indignation ou de tendresse étaient bien dangereuses: elles dévoilaient ce cœur ignorant à lui-même. Colombe tout haut se disait qu'elle souhaitait ne plus voir Ascanio, mais tout bas elle l'attendait pour se justifier.

Et elle souffrait dans sa conscience timorée; elle souffrait dans son amour méconnu.

Ce n'était pas le seul amour qu'Ascanio méconnaissait. Il y en avait un autre plus puissant, plus impatient encore de se révéler, et qui rêvait sourdement le bonheur comme la haine rêve la vengeance.

M[me] d'Étampes ne croyait pas, ne voulait pas croire à cette passion profonde d'Ascanio pour Colombe. Un enfant qui ne sait ce qu'il désire, disait-elle, qui s'est amouraché de la première jolie fille qu'il a vue passer, qui s'est heurté aux dédains d'une petite sotte vaniteuse, et dont l'orgueil s'est irrité d'un obstacle. Oh! quand il sentira ce que c'est qu'un amour vrai, un amour ardent et tenace; quand il saura que moi, la duchesse d'Étampes, moi dont le caprice gouverne un royaume, je l'aime! Il faut qu'il le sache.

Le vicomte de Marmagne et le prévôt de Paris souffraient, eux, dans leur haine, comme Anne et Colombe dans leur amour: ils en voulaient mortellement à Benvenuto, Marmagne surtout: Benvenuto l'avait fait mépriser et humilier par une femme; Benvenuto le contraignait à être brave; car, avant la scène de l'hôtel d'Étampes, le vicomte aurait pu le faire poignarder par ses gens dans la rue, mais maintenant il était obligé de l'aller attaquer lui-même dans sa maison, et Marmagne, à cette pensée, frémissait d'épouvante, et l'on ne pardonne guère à quelqu'un qui vous fait sentir que vous êtes un lâche.

Ainsi, tous souffraient. Scozzone elle-même, Scozzone l'étourdie, Scozzone la folle ne riait plus, ne chantait plus, et très-souvent ses yeux étaient rouges de larmes: Benvenuto ne l'aimait plus, Benvenuto était froid toujours et parfois brusque pour elle.

La pauvre Scozzone avait eu de tout temps une idée fixe, qui, chez elle, était passée à l'état de monomanie. Elle voulait devenir la femme de Benvenuto. Lorsqu'elle était venue chez lui, croyant lui servir de jouet, et que celui-ci l'avait traitée avec égard comme une femme et comme une belle, la pauvre enfant se trouva tout à coup relevée par ce respect inattendu et par cet honneur inespéré, et elle sentit en même temps une reconnaissance profonde pour son bienfaiteur, un naïf orgueil de se voir si noblement appréciée. Depuis, et non pas sur l'ordre mais sur la prière de Cellini, elle consentit joyeusement à lui servir de modèle, et en se voyant tant de fois reproduite et tant de fois admirée en bronze, en argent et en or, elle s'était tout simplement attribué la moitié des succès de l'orfévre, puisque après tout ces belles formes, si souvent louées, lui appartenaient beaucoup plus qu'au maître.

Elle rougissait volontiers quand on faisait compliment à Benvenuto de la pureté des lignes de telle ou telle figure ; elle se persuadait avec complaisance qu'elle était tout à fait indispensable à la renommée de son amant et était devenue une partie de sa gloire comme elle était devenue une portion de son cœur.

Pauvre enfant ! elle ne savait guère qu'au contraire elle n'avait jamais été pour l'artiste cette âme secrète, cette divinité cachée que tout créateur invoque et qui le fait créateur ; mais parce que Benvenuto semblait copier ses attitudes et sa grâce, elle croyait de bonne foi qu'il lui devait tout, et elle s'était peu à peu enhardie à espérer qu'après avoir élevé la courtisane au rang de sa maîtresse, il élèverait la maîtresse au rang de sa femme.

Comme elle ne savait guère dissimuler, elle avait très-nettement avoué ses prétentions. Cellini l'avait gravement écoutée et avait répondu :

« Il faudra voir. »

Le fait est qu'il aurait préféré retourner au fort Saint-Ange, au risque de se casser une seconde fois la jambe en s'évadant. Non qu'il méprisât sa chère Scozzone : il l'aimait tendrement et même un peu jalousement, nous l'avons vu, mais il adorait avant tout l'art, et sa vraie et légitime dame était d'abord la sculpture. Puis, une fois marié, l'époux n'attristerait-il pas le gai bohémien ? le père de famille ne gênerait-il pas le ciseleur ? Et d'ailleurs, s'il avait dû épouser tous ses modèles, il serait pour le moins cent fois bigame.

« Quand je cesserai d'aimer et de modeler Scozzone, se disait Benvenuto, je lui trouverai quelque brave garçon à la vue trop courte pour voir dans le passé et envisager l'avenir, et qui ne verra qu'une jolie femme et une jolie dot que je lui donnerai. Et ainsi je satisferai cette rage qu'a Scozzone de porter bourgeoisement le nom d'un époux. Car Benvenuto était convaincu que c'était surtout un mari que voulait Scozzone. Peu lui importait qui fût ce mari.

En attendant, il laissait la petite ambitieuse se bercer tant qu'elle voulait de ses chimères. Mais depuis l'installation au Grand-Nesle, il n'y avait plus à se faire illusion, et Scozzone, voyant bien qu'elle n'était pas aussi nécessaire à la vie et aux travaux de Cellini qu'elle l'avait pensé, ne réussissait plus à dissiper par sa gaieté le nuage de tristesse dont son front était couvert, et il avait commencé à modeler en cire une Hébé pour laquelle elle ne posait pas. Enfin, chose affreuse à penser ! la pauvre petite avait essayé de faire la coquette avec Ascanio devant Cellini sans que le moindre froncement de sourcil témoignât de la jalouse colère du maître. Fallait-il donc dire adieu à tant de beaux rêves, et n'être plus qu'une pauvre fille humiliée comme devant ?

Quant à Pagolo, si l'on a quelque curiosité de sonder les ténèbres de cette âme, nous dirons que jamais Pagolo n'avait été plus sombre et plus taciturne que depuis quelque temps.

On pensera du moins que le joyeux écolier Jacques Aubry, notre vieille connaissance, avait échappé à cette contagion de chagrin. Pas du tout : il avait aussi sa part de douleur. Simonne, après l'avoir attendu longtemps le dimanche du siége de Nesle, était rentrée furieuse au domicile conjugal et n'avait plus voulu, sous aucun prétexte, recevoir l'impertinent basochien. Celui-ci, pour se venger, avait retiré, il est vrai, sa pratique au mari de la capricieuse ; mais cet affreux tailleur n'avait manifesté à cette nouvelle d'autre sentiment qu'une vive satisfaction, car si Jacques Aubry usait vite et avec prodigalité ses habits (moins les poches), il faut ajouter qu'il avait pour principe économique de ne les payer jamais. Or, quand l'influence de Simonne ne fut plus là pour contre-balancer l'absence d'argent, l'égoïste tailleur trouva que l'honneur d'habiller Jacques Aubry ne correspondait pas à la perte qu'il faisait en l'habillant pour rien.

Ainsi notre pauvre ami se trouva en même temps accablé de son veuvage et attaqué dans ses vêtements. Par bonheur, nous avons pu voir qu'il n'était pas garçon à se laisser moisir dans sa mélancolie. Il eut bientôt rencontré une charmante petite consolation appelée Gervaise. Mais Gervaise était hérissée de toutes sortes de principes qu'il trouvait très-saugrenus ; elle lui échappait sans cesse, et il se damnait à chercher les moyens de fixer la coquette. Il en avait perdu presque le boire et le manger, d'autant plus que son infâme tavernier, qui était cousin de son infâme tailleur, ne voulait plus lui faire crédit.

Tous ceux dont le nom a été prononcé dans ces pages étaient donc malheureux, depuis le roi, fort inquiet de savoir si Charles-Quint voudrait ou ne voudrait pas passer en France, jusqu'aux dames Perrine et Ruperte, fort désobligées de ne pouvoir reprendre leurs papotages ; et si, comme le Jupiter antique, nos lecteurs avaient le droit et l'ennui d'écouter toutes les doléances et tous les vœux des

mortels, voici le chœur plaintif qu'ils pourraient entendre :

Jacques Aubry. — Si Gervaise voulait ne plus me rire au nez !

Scozzone. — Si Benvenuto retrouvait un seul moment de jalousie !

Pagolo. — Si Scozzone pouvait détester le maître !

Marmagne. — Si j'avais le bonheur de surprendre ce Cellini seul !

Mme d'Étampes. — Si seulement Ascanio savait que je l'aime !

Colombe. — Si je le voyais une minute, le temps de me justifier !

Ascanio. — Si elle se justifiait !

Benvenuto. — Si j'osais du moins avouer ma torture à Ascanio !

Tous. — Hélas ! hélas ! hélas !

XV

QUE LA JOIE N'EST QU'UNE DOULEUR QUI CHANGE DE PLACE.

Tous ces souhaits si vivement exprimés devaient être exaucés avant la fin de la semaine. Seulement leur réussite devait laisser ceux qui les avaient formés plus malheureux et plus tristes qu'auparavant. C'est la loi : toute joie contient quelque malheur en germe.

Gervaise d'abord ne riait plus au nez de Jacques Aubry. Changement, si on se rappelle, ardemment désiré par l'écolier. En effet, Jacques Aubry avait trouvé le lien doré qui devait enchaîner la légère jeune fille. Ce lien fut une jolie bague ciselée par Benvenuto lui-même et figurant deux mains unies.

Il faut savoir que, depuis le jour du combat, Jacques Aubry s'était pris de vive amitié pour la franche et souveraine énergie de l'artiste florentin. Il ne l'interrompait pas quand il parlait, chose inouïe ! Il le regardait et l'écoutait avec respect, ce que ses professeurs n'avaient jamais pu obtenir de lui. Il admirait ses ouvrages avec un enthousiasme, sinon très-éclairé, du moins très-sincère et très-chaleureux. D'autre part, sa loyauté, son courage et sa bonne humeur avaient plu à Cellini. Il était, à la paume, juste de force à se défendre, mais à perdre. Il pouvait, à une bouteille près, lutter à table. Bref, l'orfévre et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde, et Cellini, généreux parce qu'il savait sa richesse inépuisable, l'avait forcé un jour d'emporter cette petite bague, si admirablement ciselée, qu'à défaut de pomme elle eût tenté Ève et jeté la discorde dans les noces de Thétis et de Pélée.

Le lendemain du jour où la bague passa des mains de Jacques Aubry dans les mains de Gervaise, Gervaise reprit son sérieux, et l'écolier espéra qu'elle était à lui. Le pauvre fou ! c'est lui qui était à elle.

Scozzone, selon son désir, parvint à ranimer dans le cœur de Benvenuto une étincelle de jalousie. Voici comment :

Un soir que ses coquetteries et ses gentillesses avaient encore échoué devant l'impassible gravité du maître, elle prit à son tour un air solennel.

« Benvenuto, dit-elle, savez-vous que vous ne paraissez guère songer à vos engagements envers moi ?

— Quels engagements, chère petite ? répondit Benvenuto en ayant l'air de chercher au plafond l'explication de ce reproche.

— Ne m'avez-vous pas promis cent fois de m'épouser ?

— Je ne me le rappelle pas, dit Benvenuto.

— Vous ne vous le rappelez pas ?

— Non, il me semble que j'ai répondu seulement : « Il faudra voir. »

— Eh bien ! avez-vous vu ?

— Oui.

— Qu'avez-vous vu ?

— Que j'étais trop jeune encore pour être à cette heure autre chose que ton amant, Scozzone. Nous reviendrons là-dessus plus tard.

— Et moi je ne suis plus assez niaise, monsieur, pour me contenter d'une promesse si vague et vous attendre toujours.

— Fais comme tu voudras, petite, et si tu es pressée, marche devant.

— Mais qu'avez-vous donc, après tout, contre le mariage ? Qu'est-ce que cela changera à votre existence ? Vous aurez fait le bonheur d'une pauvre fille qui vous aime, et voilà tout.

— Ce que cela changera à ma vie, Scozzone ? dit gravement Cellini. Tu vois cette chandelle dont la pâle lumière éclaire faiblement la vaste salle où nous sommes, je pose un éteignoir sur la mèche, il fait tout à fait nuit maintenant. Le mariage, c'est

cet éteignoir. Rallume la chandelle, Scozzone, je déteste l'obscurité.

— Je comprends, s'écria avec volubilité Scozzone éclatant en larmes, vous portez un nom trop illustre pour le donner à une fille de rien, qui vous a donné son âme, sa vie, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle pouvait donner, qui est prête à tout endurer pour vous, qui ne respire que pour vous, qui n'aime que vous.

— Je sais tout cela, Scozzone, et je t'assure que je t'en suis on ne peut plus reconnaissant.

— Qui a accepté de bon cœur et égayé autant qu'elle a pu votre solitude; qui, vous sachant jaloux, ne regarde plus jamais les belles cavalcades d'archers et de sergents d'armes; qui a toujours fermé l'oreille aux doux propos qu'elle n'a cependant pas manqué d'entendre, même ici.

— Même ici! interrompit Benvenuto.

— Oui, ici, ici même, entendez-vous?

— Scozzone, s'écria Benvenuto, ce n'est pas quelqu'un de mes compagnons, je l'espère, qui aurait osé outrager son maître à ce point?

— Il m'épouserait, celui-là, si je voulais, poursuivit Scozzone, qui attribuait à une recrudescence d'amour le mouvement de colère de Cellini.

— Scozzone, parlez! quel est l'insolent...? Ce n'est pas Ascanio, je l'espère?

— Il y en a un qui m'a dit plus de cent fois: « Catherine, le maître vous abuse; il ne vous épousera jamais, vous si bonne et si jolie; il est trop fier pour cela. Oh! s'il vous aimait comme je vous aime, ou si vous vouliez m'aimer, moi, comme vous l'aimez! »

— Le nom, le nom du traître? s'écria Benvenuto furieux.

— Mais je ne l'écoutais seulement pas, reprit Scozzone enchantée; au contraire, toutes ses douces paroles étaient perdues, et je le menaçais de tout vous dire s'il continuait. Je n'aimais que vous; j'étais aveugle, et le galant en était pour ses beaux discours et ses doux yeux. Oui, prenez votre air indifférent, faites semblant de ne pas me croire; mais ce n'en est pas moins vrai, cependant.

— Je ne te crois pas, Scozzone, dit Benvenuto, qui vit bien que, s'il voulait savoir le nom de son rival, il lui fallait employer un moyen tout différent de celui qu'il avait tenté jusqu'alors.

— Comment! vous ne me croyez pas? s'écria Scozzone interdite.

— Non.

— Vous pensez donc que je mens?

— Je pense que tu t'abuses.

— Ainsi, à votre avis, on ne peut plus m'aimer?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez? »

Benvenuto sourit, car il vit qu'il avait trouvé le moyen de faire parler Catherine.

« On m'aime cependant, voilà la vérité, » reprit Scozzone.

Benvenuto fit un nouveau signe de doute.

« On m'aime plus que vous ne m'avez jamais aimé, plus que vous ne m'aimerez jamais, entendez-vous bien, monsieur? »

Benvenuto éclata de rire.

« Je serais curieux, dit-il, de savoir quel est ce beau Médor.

— Il ne s'appelle pas Médor, répondit Catherine.

— Comment s'appelle-t-il donc? Amadis?

— Il ne s'appelle pas Amadis non plus. Il s'appelle...

— Galaor?

— Il s'appelle Pagolo, puisque vous voulez le savoir.

— Ah! ah! c'est mons Pagolo, murmura Cellini.

— Oui, c'est mons Pagolo, reprit Scozzone blessée du ton méprisant avec lequel Cellini avait prononcé le nom de son rival; un brave garçon de bonne famille, rangé, peu bruyant, religieux, et qui ferait un excellent mari.

— C'est ton opinion, Scozzone?

— Oui, c'est mon opinion.

— Et tu ne lui as jamais donné aucune espérance?

— Je ne l'écoutais même pas. Oh! j'étais bien sotte! Mais, désormais...

— Tu as raison, Scozzone, il faut l'écouter et lui répondre.

— Comment cela? Qu'est-ce que vous dites donc?

— Je te dis de l'écouter quand il te parlera d'amour, et de ne pas le rebuter. Le reste est mon affaire.

— Mais...

— Mais, sois tranquille, j'ai mon idée.

— A la bonne heure. Cependant j'espère bien que vous n'allez pas le punir tragiquement, ce pauvre diable, qui a l'air de confesser ses péchés quand

il dit : « Je vous aime. » Jouez-lui un bon tour si vous voulez, mais pas avec votre épée surtout. Je demande grâce pour lui.

— Tu seras contente de la vengeance, Scozzone, car la vengeance tournera à ton profit.

— Comment cela ?

— Oui, elle accomplira un de tes plus ardents désirs.

— Que voulez-vous dire, Benvenuto ?

— C'est mon secret.

— Oh ! si vous saviez la drôle de mine qu'il fait quand il veut être tendre, reprit la folle enfant incapable de demeurer triste pendant cinq minutes de suite. Ainsi, méchant, cela vous intéresse donc encore que l'on fasse la cour ou non à votre rieuse ? Vous l'aimez donc toujours un peu, cette pauvre Scozzone ?

— Oui. Mais ne manque pas de m'obéir exactement à l'endroit de Pagolo et de suivre à la lettre les instructions que je te donne.

— Oh ! n'ayez pas peur, allez, je sais jouer la comédie tout comme une autre. Il ne va pas tarder à me dire : « Eh bien ! Catherine, êtes-vous toujours cruelle ? » Je répondrai : « Quoi ! encore, M. Pagolo ? » Mais, la, vous comprenez, d'un petit ton pas très-fâché et assez encourageant. Quand il verra que je ne suis plus sévère, il se croira le vainqueur du monde. Et vous, que lui ferez-vous, Benvenuto ? quand commencerez-vous à vous venger de lui ? Sera-ce bien long ? bien amusant ? rirons-nous ?

— Nous rirons, répondit Benvenuto.

— Et vous m'aimerez toujours ? »

Benvenuto lui donna sur le front un baiser affirmatif, c'est-à-dire la meilleure des réponses, attendu qu'elle répond à tout et ne répond à rien.

La pauvre Scozzone ne se doutait pas que le baiser de Cellini était le commencement de sa vengeance.

Le vicomte de Marmagne, selon ses vœux, trouva Benvenuto seul. Voici comment la chose arriva.

Aiguillonné par la colère du prévôt, excité par le souvenir des mépris de Mme d'Étampes, et surtout piqué par l'éperon de sa furieuse avarice, le vicomte, déterminé à aller attaquer avec l'aide de ses deux sbires le lion dans son antre, avait choisi pour cette expédition le jour de la Saint-Éloi, fête de la corporation des orfévres, moment où l'atelier devait être désert. Il cheminait donc sur les quais la tête haute et le cœur palpitant, ses deux bravi marchant à dix pas derrière lui.

« Voilà, dit une voix à ses côtés, un beau jeune seigneur qui s'en va en conquête amoureuse avec sa vaillante mine pour sa dame et ses deux sbires pour le mari. »

Marmagne se retourna croyant que quelqu'un de ses amis lui adressait la parole, mais il ne vit qu'un inconnu qui suivait la même route que lui, et que, dans sa préoccupation, il n'avait point aperçu.

« Je gage que j'ai trouvé la vérité, mon gentilhomme, continua l'inconnu passant du monologue au dialogue. Je parie ma bourse contre la vôtre, sans savoir ce qu'il y a dedans, cela m'est égal, que vous allez en bonne fortune. Oh ! ne me dites rien, soyez discret en amour, c'est un devoir. Quant à moi, mon nom est Jacques Aubry, mon état, écolier, et je m'en vais de ce pas à un rendez-vous avec mon amante, Gervaise Philippot, une jolie fille, mais entre nous d'une vertu bien terrible, mais qui cependant a fait naufrage devant une bague : il est vrai que cette bague était un joyau d'un merveilleux travail, une ciselure de Benvenuto Cellini, rien que cela ! »

Jusque-là, le vicomte de Marmagne avait à peine écouté les confidences de l'impertinent discoureur et s'était bien gardé de lui répondre. Mais au nom de Benvenuto Cellini toute son attention se réveilla.

« Une ciselure de Benvenuto Cellini ! Diable ! c'est un présent un peu bien royal pour un écolier !

— Oh ! vous comprenez, mon cher baron. Êtes-vous baron, comte ou vicomte ?

— Vicomte, dit Marmagne en se mordant les lèvres de l'impertinente familiarité que l'écolier se permettait avec lui, mais voulant savoir s'il ne pourrait pas en tirer quelque chose.

— Vous comprenez bien, mon cher vicomte, que je ne l'ai pas achetée. Non, quoique artiste, je ne mets pas mon argent à ces bagatelles. C'est Benvenuto qui m'en a gratifié en remercîment de ce que je lui ai donné un coup de main dimanche dernier pour enlever le Grand-Nesle au prévôt.

— Ainsi, vous êtes l'ami de Cellini ? demanda Marmagne.

— Son plus intime, vicomte, et je m'en fais gloire. Entre nous, c'est à la vie, à la mort, voyez-vous ? Vous le connaissez sans doute aussi, vous ?

— Oui.

— Vous êtes bien heureux. Un génie sublime, n'est-ce pas, mon cher ? Pardon, je vous dis *mon cher ;* c'est façon de parler, et puis d'ailleurs je crois que je suis gentilhomme aussi, moi ; ma mère, du moins, le disait à mon père, chaque fois qu'il la battait. Je suis donc, comme je vous le disais, l'admirateur, le confident, le frère du grand Benvenuto Cellini, et par conséquent ami de ses amis, ennemi de ses ennemis ; car il ne manque pas d'ennemis, mon sublime orfévre. D'abord Mme d'Étampes, puis le prévôt de Paris, un vieux cuistre ; puis un certain Marmagne, un grand flandrin que vous connaissez peut-être et qui veut, à ce que l'on dit, s'emparer du Grand-Nesle. Ah ! pardieu ! il sera bien reçu !

— Benvenuto se doute donc de ses prétentions ? demanda Marmagne, qui commençait à prendre un grand intérêt à la conversation de l'écolier.

— On l'a prévenu ; mais... chut ! il ne faut pas le dire, afin que le susdit Marmagne reçoive la correction qu'il mérite.

— D'après ce que je vois, alors, Benvenuto se tient sur ses gardes ? reprit le vicomte.

— Sur ses gardes ? D'abord Benvenuto y est toujours. Il a manqué je ne sais combien de fois d'être assassiné dans son pays, et, Dieu merci ! il s'en est toujours bien tiré.

— Et qu'entendez-vous par sur ses gardes ?

— Oh ! je n'entends pas qu'il a garnison, comme ce vieux poltron de prévôt ; non, non, au contraire ; il est même tout seul, à l'heure qu'il est, attendu que les compagnons sont allés se réjouir à Vanvres. Je devais même aller faire aujourd'hui une partie de paume avec lui, ce cher Benvenuto. Malheureusement Gervaise s'est trouvée en concurrence avec mon grand orfévre, et naturellement, comme vous comprenez bien, j'ai donné la préférence à Gervaise.

— En ce cas, je vais vous remplacer, dit Marmagne.

— Eh bien ! allez-y, vous ferez une action méritoire ; allez-y, mon cher vicomte, et dites de ma part à mon ami Benvenuto qu'il aura ma visite ce soir. Vous savez ; trois coups un peu forts, c'est le signal. Il a adopté cette précaution à cause de ce grand escogriffe de Marmagne, qu'il suppose disposé à lui jouer quelque mauvais tour. Est-ce que vous le connaissez ce vicomte de Marmagne ?

— Non.

— Ah ! tant pis ! vous m'auriez donné son signalement.

— Pourquoi faire ?

— Afin, si je le rencontre, de lui proposer une partie de bâton ; je ne sais pas pourquoi, mais sans jamais l'avoir vu, vous saurez, mon cher, que je l'abomine tout particulièrement votre Marmagne, et que si jamais il me tombe sous la main, je compte le vergeter de la bonne façon. Mais pardon, nous voilà aux Augustins, et je suis forcé de vous quitter. Ah ! à propos, comment vous nommez-vous, mon cher ? »

Le vicomte s'éloigna comme s'il n'avait point entendu la question.

« Ah ! ah ! dit Jacques Aubry, le regardant s'éloigner, il paraît, mon cher vicomte, que nous désirons garder l'incognito : voilà de la plus pure chevalerie, ou je ne m'y connais pas. Comme vous voudrez, mon cher vicomte, comme vous voudrez.

Et Jacques Aubry, les mains dans ses poches, et en se dandinant comme d'habitude, prit, en sifflotant un air de basoche, la rue du Battoir, au bout de laquelle demeurait Gervaise.

Quant au vicomte de Marmagne, il continua son chemin vers le Grand-Nesle.

En effet, comme l'avait dit Aubry, Benvenuto se trouvait seul : Ascanio était allé rêver je ne sais où ; Catherine visitait une de ses amies avec dame Ruperte, et les compagnons faisaient la Saint-Éloi à Vanvres.

Le maître était dans le jardin, travaillant au modèle en terre de sa statue gigantesque de Mars, dont la tête colossale regardait par-dessus les toits du Grand-Nesle et pouvait voir le Louvre, quand le petit Jehan, qui ce jour-là était de garde à la porte, trompé par la manière de frapper de Marmagne, et le prenant pour un ami, l'introduisit avec ses deux sbires.

Si Benvenuto ne travaillait pas, comme Titien, la cuirasse sur le dos, il travaillait au moins, comme Salvator Rosa, l'épée au côté et l'escopette à la main. Marmagne vit donc qu'il n'avait pas gagné grand'chose à surprendre Cellini, puisqu'il avait surpris un homme armé ; voilà tout.

Le vicomte n'en essaya pas moins de masquer sa poltronnerie d'impudence, et comme Cellini, de ce ton impératif qui ne permettait pas de retard dans la réponse, lui demandait dans quelle intention il se présentait chez lui :

« Je n'ai pas affaire à vous, dit-il ; je m'appelle

le vicomte de Marmagne; je suis secrétaire du roi, et voici un ordre de Sa Majesté, ajouta-t-il en élevant un papier au-dessus de sa tête, qui m'accorde la concession d'une partie du Grand-Nesle; je viens donc prendre mes dispositions pour faire arranger à mon gré la portion de l'hôtel qui m'est allouée, et que j'habiterai désormais.

Et disant cela, Marmagne, suivi toujours de ses deux sbires, s'avança vers la porte du château.

Benvenuto mit la main sur son escopette qui, ainsi que nous l'avons dit, était toujours à sa portée, et d'un seul bond se trouva au haut du perron, et en avant de la porte.

« Halte-là! » s'écria-t-il d'une voix terrible. Et étendant le bras droit vers Marmagne : « Un pas de plus, et vous êtes mort. »

Le vicomte s'arrêta tout court en effet, quoique d'après les prélimiraires on s'attende peut-être à un combat acharné.

Mais il est des hommes qui ont le don d'être formidables. On ne sait quelle terreur émane de leur regard, de leur geste, de leur pose, comme du regard, du geste et de la pose du lion. Leur air souffle l'épouvante; on sent leur force tout d'abord et de loin. Ils frappent du pied, ils serrent les poings, ils froncent les sourcils, leurs narines se gonflent, et les plus déterminés hésitent. Une bête sauvage dont on attaque les petits n'a qu'à hérisser ses poils et respirer bruyamment pour que l'on tremble. Les hommes dont nous parlons sont des dangers vivants. Les vaillants reconnaissent en eux leurs pareils, et, malgré leur secrète émotion, vont droit à eux. Mais les faibles, mais les timides, mais les lâches tremblent et reculent à leur aspect.

Or, Marmagne, comme on a pu le deviner, n'était pas un vaillant, et Benvenuto avait tout l'air d'un danger.

Aussi, quand le vicomte entendit la voix du redoutable orfévre et le vit étendre vers lui son geste d'empereur, il comprit que l'escopette, l'épée et le poignard, dont il était armé, étaient sa mort et celle de ses deux sbires.

De plus, en comprenant que son maître était menacé, le petit Jehan s'était saisi d'une pique.

Marmagne sentit que c'était partie manquée, et qu'il serait trop heureux s'il se tirait maintenant sain et sauf du guêpier où il s'était fourré.

« C'est bien! c'est bien! dit-il, messire orfévre. Tout ce que nous voulions, c'était de savoir si vous étiez disposé ou non à obéir aux ordres de Sa Majesté. Vous méprisez ces ordres, vous refusez de leur faire droit! A la bonne heure! Nous nous adresserons à qui saura bien vous les faire exécuter. Mais n'espérez pas que nous vous ferons l'honneur de nous commettre avec vous. Bonsoir.

— Bonsoir! dit Benvenuto en riant de son large rire. Jehan, reconduis ces messieurs. »

Le vicomte et les deux sbires sortirent honteusement du Grand-Nesle, intimidés par un homme et reconduits par un enfant.

Ce fut à cette triste fin qu'aboutit ce souhait du vicomte : Si je pouvais trouver Benvenuto seul!

Comme il avait été trompé plus rudement par le sort dans ses vœux que Jacques Aubry et Scozzone, qui, eux du moins, n'avaient pas vu d'abord et ne voyaient même pas encore l'ironie du destin, notre valeureux vicomte était furieux.

« Mme d'Étampes avait donc raison, disait-il à part lui, et je me vois forcé de suivre l'avis qu'elle me donnait : il me faut briser mon épée et affiler mon poignard; ce diable d'homme est bien tel qu'on le dit, fort peu endurant et pas du tout commode. J'ai vu clair et net dans ses yeux que si je faisais un pas de plus j'étais mort; mais en toute partie perdue il y a une revanche. Tenez-vous bien, maître Benvenuto! tenez-vous bien! »

Et il s'en prit à ses bravi, gens éprouvés pourtant, qui n'avaient pas mieux demandé que de gagner honnêtement leur argent en tuant ou en se faisant tuer, et qui, en se retirant, avaient seulement obéi aux ordres de leur maître. Les bravi lui promirent d'être plus heureux dans une embuscade; mais comme Marmagne, pour mettre son honneur à couvert, prétendait que l'échec qu'il avait éprouvé venait de leur fait, il leur annonça que, dans cette embuscade, il ne les accompagnerait pas, et qu'ils s'en tireraient à eux seuls comme ils pourraient. C'était bien ce qu'ils désiraient le plus.

Puis, après leur avoir recommandé le silence sur cette équipée, il se rendit chez le prévôt de Paris, et lui dit que définitivement il avait jugé plus sûr, pour écarter tout soupçon, de retarder la punition de Benvenuto jusqu'au jour où, chargé de quelque somme d'argent ou de quelque ouvrage précieux, il se hasarderait, ce qui lui arrivait souvent, dans une rue déserte et écartée. Ainsi l'on croirait que Benvenuto avait été assassiné par des voleurs.

Maintenant, il nous reste à voir comment les souhaits de madame d'Étampes, d'Ascanio et de Cellini furent aussi exaucés par des douleurs.

XVI

UNE COUR.

Cependant Ascanio avait fini le dessin de son lis, et, soit par curiosité d'esprit, soit par cet attrait qui attire les malheureux vers ceux qui les plaignent, Ascanio s'était aussitôt acheminé vers l'hôtel d'Étampes. Il était deux heures de l'après-midi à peu près, et justement à cette heure la duchesse trônait environnée d'une véritable cour; mais, comme au Louvre pour Cellini, des ordres avaient été donnés à l'hôtel d'Étampes pour Ascanio. Ascanio fut donc introduit à l'instant même dans une salle d'attente, puis on alla prévenir la duchesse. La duchesse tressaillit de joie en songeant que le jeune homme allait la voir dans toute sa splendeur, et donna tout bas quelques ordres à Isabeau, qui s'était chargée auprès d'elle du message. En conséquence, Isabeau vint retrouver Ascanio, et, le prenant par la main sans rien dire, elle le fit entrer dans un corridor, souleva une tapisserie et le poussa doucement en avant. Ascanio se trouva dans le salon de réception de la duchesse, derrière le fauteuil de la souveraine du lieu, qui, le devinant près d'elle plus encore au frémissement de toute sa personne qu'au froissement de la tapisserie, lui donna par-dessus son épaule, que dans la position où il était Ascanio effleurait presque des lèvres, sa belle main à baiser.

La belle duchesse était, comme nous l'avons dit, entourée d'une véritable cour. A sa droite était assis le duc de Medina-Sidonia, ambassadeur de Charles-Quint; M. de Montbrion, gouverneur de Charles d'Orléans, le second fils du roi, était à sa gauche; le reste de la compagnie se tenait en cercle à ses pieds.

Avec les principaux personnages du royaume, hommes de guerre, hommes d'État, magistrats, artistes, il y avait encore là les chefs du parti protestant, que Mme d'Étampes favorisait en secret; tous grands seigneurs courtisés et qui s'étaient faits courtisans de la favorite. C'était un mouvement splendide et dont le premier aspect éblouissait. La conversation s'animait de toutes sortes de railleries sur Diane de Poitiers, la maîtresse du Dauphin et l'ennemie de Mme d'Étampes. Mais Anne ne prenait part à cette petite guerre de quolibets que par quelques mots rapidement jetés au hasard, comme: « Allons, allons, messieurs, pas de médisance sur Diane, Endymion se fâcherait; » ou bien: « Cette pauvre Mme Diane, elle se mariait le jour de ma naissance. »

A part ces éclairs dont elle illumine la causerie, Mme d'Étampes ne parle guère qu'à ses deux voisins: elle le fait à demi-voix, mais d'une façon très-animée, et non point tellement bas, d'ailleurs, qu'elle ne puisse être entendue d'Ascanio, humble et perdu parmi tant d'illustres gentilshommes.

« Oui, M. de Montbrion, disait confidentiellement la belle duchesse à son voisin de gauche, il faut que nous fassions de votre élève un admirable prince: le véritable roi de l'avenir, c'est lui, voyez-vous. Je suis ambitieuse pour ce cher enfant, et je lui taille en ce moment une souveraineté indépendante, dans le cas où Dieu nous reprendrait son père. Henri II, pauvre sire, entre nous, sera le roi de France, soit. Notre roi, à nous, sera un roi français, nous laisserons à son aîné Mme Diane et Paris. Mais nous emporterons avec nous, avec notre Charles, l'esprit de Paris. La cour sera où je serai, M. de Montbrion, je déplacerai le soleil, nous aurons les grands peintres comme le Primatice, les charmants poëtes comme Clément Marot, qui s'agite là-bas dans son coin sans rien dire, preuve certaine qu'il voudrait nous dire des vers. Tous ces gens-là sont, au fond, plus vaniteux qu'intéressés, et plus avides de gloire que d'argent. Ce ne sera pas celui qui aura les plus grandes richesses, mais qui donnera les plus intarissables louanges qui les aura. Et celui qui les aura sera toujours grand, attendu qu'ils feraient l'éclat d'une bourgade où ils rayonneraient. Le Dauphin n'aime que les tournois: eh bien! il gardera les lances et les épées et nous prendrons, nous, les plumes et les pinceaux. Oh! soyez tranquille, M. de Montbrion, je ne me laisserai jamais primer par la Diane, reine en expectative. Qu'elle attende patiemment sa royauté du temps et du hasard; moi, je me serai fait deux fois la mienne. Qu'est-ce que vous dites du duché de Milan? Vous ne seriez point là très-éloigné de vos amis de Genève: car je sais que les nouvelles doctrines d'Allemagne ne vous laissent pas indifférent. Chut! nous reparlerons de cela, et je vous dirai des choses qui vous surpren-

dront. Tant pis; pourquoi Mme Diane s'est-elle faite la protectrice des catholiques? Elle protége, je proteste ; c'est tout simple. »

Puis, avec un geste impératif et un regard profond, Mme d'Étampes ferma ces confidences sur ce mot qui étourdit le gouverneur de Charles d'Orléans. Il voulut cependant répondre, mais la duchesse s'était déjà retournée vers le duc de Medina-Sidonia.

Nous avons dit qu'Ascanio entendait tout.

« Eh bien, monsieur l'ambassadeur, dit Mme d'Étampes, l'Empereur se décide-t-il enfin à traverser la France? Il ne peut guère s'en tirer autrement, à vrai dire, et un filet vaut toujours mieux qu'un abîme par mer. Son cousin Henri VIII le ferait enlever sans scrupule, et s'il échappe à l'Anglais, il tombe dans les mains du Turc ; par terre, les princes protestants s'opposeraient à son passage. Que faire? Il faut passer par la France, ou bien, cruel sacrifice, renoncer à châtier la rébellion des Gantois, ses chers compatriotes. Car il est bourgeois de Gand, notre grand empereur Charles. On a pu s'en apercevoir, au reste, au peu de respect qu'il a gardé dans l'occasion pour la majesté royale. Ce sont ces souvenirs-là qui le rendent aujourd'hui timide et circonspect, M. de Medina. Oh! nous le comprenons bien ; il craint que le roi de France ne venge le prisonnier de l'Espagne, et que le prisonnier de Paris ne paye le reste de la rançon due par le captif de l'Escurial. Oh! mon Dieu, qu'il se rassure ; s'il ne comprend pas notre loyauté chevaleresque, il en a du moins entendu parler, je l'espère.

— Sans doute, madame la duchesse, dit l'ambassadeur, nous connaissons la loyauté du roi François Ier abandonné à lui-même ; mais nous craignons... »

Le duc s'arrêta.

« Vous craignez les donneurs d'avis, n'est-ce pas? reprit la duchesse. Hein! oui, oui ; oh! je sais bien qu'un avis qui sortirait d'une jolie bouche, qu'un avis qui prendrait une forme spirituelle et railleuse ne manquerait pas de pouvoir sur l'esprit du roi. C'est à vous d'aviser à cela, monsieur l'ambassadeur, et de prendre vos précautions. Après tout, vous devez avoir pleins pouvoirs, ou, à défaut de pleins pouvoirs, quelque petit blanc-seing où l'on peut mettre beaucoup de choses en peu de mots. Nous savons comment cela se passe. Nous avons étudié la diplomatie, et j'avais même demandé au roi de faire de moi un ambassadeur aussi, attendu que je me crois un goût tout à fait déterminé pour les négociations. Oui, je sens bien qu'il serait pénible à Charles-Quint de livrer un morceau de son empire pour dégager sa personne ou pour assurer son inviolabilité. D'un autre côté, la Flandre est un des beaux fleurons de sa couronne ; c'est l'héritage tout entier de son aïeule maternelle, Marie de Bourgogne, et il est dur de renoncer d'un trait de plume au patrimoine de ses ancêtres, quand le patrimoine, après avoir fait un grand duché, pourrait faire une petite monarchie. Mais de quoi vais-je parler là, bon Dieu! moi qui ai horreur de la politique, car on assure que cela enlaidit les femmes, bien entendu. Je laisse de temps en temps, c'est vrai, tomber sans y faire attention quelques mots sur les affaires d'État, mais si Sa Majesté insiste et veut savoir plus à fond ma pensée, je la supplie de m'épargner ces ennuis, et je prends même parfois le parti de m'enfuir et de la laisser rêver. Vous me direz, vous qui êtes un habile diplomate et qui connaissez les hommes, que ce sont précisément ces mots jetés en l'air qui germent dans les esprits de la trempe de celui du roi, et que ces mots, que l'on croirait emportés par le vent, ont presque toujours plus d'influence qu'un long discours qu'on n'écoute pas. C'est possible, M. le duc de Medina, c'est possible ; moi je ne suis qu'une pauvre femme tout occupée de colifichets et de bagatelles, et vous vous entendez mille fois mieux que moi à toutes ces choses graves; mais le lion peut avoir besoin de la fourmi, la barque peut sauver l'équipage. Nous sommes sur la terre pour nous entendre, monsieur le duc, et il ne s'agit que de s'entendre.

— Si vous vouliez, madame, dit l'ambassadeur, ce serait chose vite faite.

— Qui donne aujourd'hui reçoit demain, continua la duchesse sans répondre directement ; moi, mon instinct de femme me portera toujours à conseiller à François Ier des actions grandes et généreuses, mais souvent l'instinct tourne le dos à la raison. Il faut songer aussi à l'intérêt, à l'intérêt de la France, bien entendu. Mais j'ai confiance en vous, M. de Medina ; je vous demanderai avis, et, somme toute, je crois que l'Empereur fera bien de se risquer sur la parole du roi.

— Ah! si vous étiez pour nous, madame, il n'hésiterait pas.

— Maître Clément Marot, dit la duchesse, sans paraître avoir entendu l'exclamation de l'ambassa-

deur, en rompant brusquement l'entretien ; maître Clément Marot, n'avez-vous point par hasard quelque gentil madrigal, quelque sonnet bien sonnant à nous dire ?

— Madame, dit le poëte, sonnets et madrigaux sont sous vos pas fleurs naturelles et qui poussent au soleil de vos beaux yeux ; aussi viens-je de trouver un dizain rien qu'en les regardant.

— Vraiment, maître ? Eh bien ! nous vous écoutons. Ah ! messire le prévôt, soyez le bienvenu et pardonnez-moi de ne vous avoir pas vu tout d'abord ; avez-vous des nouvelles de votre gendre futur notre ami le comte d'Orbec ?

— Oui, madame, répondit messire d'Estourville, il me mande qu'il doit avancer son retour, et nous le verrons sous peu, j'espère. »

Un soupir à demi étouffé fit tressaillir Mme d'Étampes ; mais sans se retourner vers celui qui l'avait poussé :

« Il sera le bienvenu pour tous. Eh bien ! vicomte de Marmagne, continua-t-elle, avez-vous retrouvé le fourreau de votre poignard ?

— Non, madame, mais je suis sur sa trace, et je sais où et comment le retrouver maintenant.

— Bonne chance alors, monsieur le vicomte, bonne chance ! Êtes-vous prêt, maître Clément ? nous sommes tout oreilles.

— C'est sur le duché d'Étampes, » dit Clément Marot.

Un murmure d'approbation se fit entendre, et le poëte commença d'une voix précieuse le dizain suivant :

« Ce plaisant val que l'on nomme Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eau, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie :
Jupiter, roi qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale en France remué,
Et quelque peu son propre nom mué,
Car pour Tempé veut qu'Étampes s'appelle ;
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé
Pour y loger de France la plus belle. »

Mme d'Étampes applaudit des mains et du sourire, et toutes les mains et toutes les lèvres applaudirent après elle.

« Allons, dit-elle, je vois qu'en même temps que Tempé, Jupiter a transporté Pindarus en France. »

Ce disant, la duchesse se leva, et tout le monde se leva avec elle. Cette femme avait raison de se croire la véritable reine. Aussi, ce fut avec un geste de reine qu'elle prit congé de tous les assistants, et ce fut comme une reine que tous saluèrent en se retirant.

« Restez là, » dit-elle à voix basse à Ascanio.

Ascanio obéit.

Mais quand tout le monde fut dehors, ce ne fut plus la reine dédaigneuse et hautaine, ce fut la femme humble et passionnée qui se retourna vers le jeune homme.

Ascanio, né dans l'obscurité, élevé loin du monde, dans le demi-jour presque claustral de l'atelier, Ascanio, hôte inaccoutumé des palais, où rarement il avait suivi son maître, était déjà étourdi, troublé, ébloui par cette lumière, ce mouvement, cette conversation. Son esprit avait éprouvé quelque chose comme un vertige quand il avait entendu Mme d'Étampes parler si simplement, ou plutôt si coquettement de projets si graves, et assembler dans une phrase familière les destins des rois et la fortune des royaumes. Cette femme venait, comme la Providence, de faire à chacun en quelque sorte sa part de douleurs et de joie ; elle avait, de la même main, secoué des chaînes et laissé tomber des couronnes. Et cette souveraine des plus hautes choses de la terre, si fière avec ses nobles flatteurs, revenait à lui non-seulement avec le doux regard d'une femme qui aime, mais encore avec l'air suppliant de l'esclave qui craint. Tout à coup de simple spectateur, Ascanio devenait le principal personnage de la pièce.

Au reste, la coquette duchesse avait habilement calculé et ménagé cet effet. Ascanio sentit l'empire que cette femme prenait malgré lui, non pas sur son cœur, mais sur sa pensée, et, comme un enfant qu'il était, il s'arma de froideur et de sévérité pour cacher son trouble. Puis, entre lui et la duchesse, peut-être avait-il vu passer comme une ombre sa chaste Colombe, avec sa robe blanche et son front lumineux.

XVII

AMOUR PASSION.

« Madame, dit Ascanio à la duchesse d'Étampes, vous m'avez demandé un lis, vous le rappelez-vous ? vous m'avez ordonné de vous en apporter le dessin

aussitôt que ce dessin serait fini. Je l'ai achevé ce matin, et le voilà.

— Nous avons le temps, Ascanio, dit la duchesse avec un sourire et une voix de sirène. Asseyez-vous donc. Eh bien ! mon gentil malade, votre blessure ?

— Je suis maintenant tout à fait guéri, madame, répondit Ascanio.

— Guéri à l'épaule ; mais là ? dit la duchesse en posant sa main sur le cœur du jeune homme avec un geste plein de grâce et de sentiment.

— Je vous supplie, madame, d'oublier toutes ces folies dont je m'en veux d'avoir importuné votre seigneurie.

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc que cet air contraint? qu'est-ce que ce front rembruni ? qu'est-ce que cette voix sévère ? Tous ces hommes vous ennuyaient, n'est-ce pas, Ascanio ? et moi donc ! je les hais, je les abhorre ; mais je les crains. Oh ! que j'avais hâte d'être seule avec vous ! Aussi avez-vous vu comme je les ai lestement congédiés ?

— Vous avez raison, madame, je me sentais déplacé dans une si noble compagnie, moi, pauvre artiste, venu tout simplement ici pour vous montrer ce lis.

— Eh, mon Dieu ! tout à l'heure, Ascanio, continua la duchesse en secouant la tête. Vous êtes bien froid et bien sombre avec une amie. L'autre jour vous avez été si expansif et si charmant ; d'où vient ce changement, Ascanio ? Sans doute de quelque discours de votre maître, qui ne peut me souffrir. Comment l'écoutez-vous sur mon compte, Ascanio ? Voyons, soyez franc ; vous avez parlé de moi avec lui, n'est-ce pas ? et il vous a dit qu'il était dangereux de se fier à moi; que l'amitié que je vous avais montrée cachait quelque piége ; il vous a dit, répondez, que je vous détestais, peut-être ?

— Il m'a dit que vous m'aimiez, madame, » répondit Ascanio en regardant fixement la duchesse.

Mme d'Étampes resta un instant muette sous le coup des mille pensées qui se heurtèrent dans son âme. Elle avait souhaité sans doute qu'Ascanio connût son amour, mais elle aurait voulu du temps pour l'y préparer et pour détruire peu à peu, sans y paraître intéressée, sa passion pour Colombe. Maintenant que l'embuscade dressée par elle était découverte, elle ne pouvait plus vaincre qu'ouvertement et dans une bataille en plein soleil. Elle s'y décida en une seconde.

« Eh bien oui! dit-elle, je t'aime. Est-ce un crime ? Est-ce même une faute, et peut-on commander à son amour ou à sa haine ? Tu n'aurais jamais su que je t'aimais; car à quoi bon te le dire, puisque tu en aimes une autre ? Mais cet homme t'a tout révélé, il t'a montré mon cœur, il a bien fait, Ascanio. Regardes-y donc, et tu y verras une adoration si profonde que tu en seras touché. Et maintenant, à ton tour, entends-tu bien, Ascanio, il faut que tu m'aimes ! »

Mme d'Étampes, nature supérieure et forte, dédaigneuse par pénétration, ambitieuse par ennui, avait eu jusque-là plusieurs amants, mais pas un amour. Elle avait séduit le roi, l'amiral Brion l'avait surprise, le comte de Longueval lui avait plu, mais dans toutes ces intrigues la tête avait toujours joué le rôle du cœur. Enfin elle trouvait un jour cet amour jeune et vrai, tendre et profond, tant de fois appelé, toujours inconnu, et cette fois une autre femme le lui disputait. Ah ! tant pis pour cette femme ! Elle ne savait pas à quelle passion implacable elle avait affaire. Toute la résolution, toute la violence de son âme, Anne devait les apporter dans sa tendresse. Cette femme ne savait pas encore quelle fatalité ce pouvait être que d'avoir la duchesse d'Étampes pour rivale, la duchesse d'Étampes qui voulait son Ascanio à elle seule, et qui, d'un regard, d'un mot, d'un geste, pouvait, telle était sa puissance, briser tout ce qui se trouverait entre elle et lui. Or, désormais le sort en était jeté, l'ambition, la beauté de la maîtresse du roi n'allaient plus servir qu'à son amour pour Ascanio et à sa jalousie contre Colombe.

Pauvre Colombe, en ce moment courbée sur sa tapisserie, assise à son rouet ou agenouillée devant son prie-Dieu !

Pour Ascanio, en présence d'un amour si franc et si redoutable, il se sentait en même temps fasciné, entraîné, effrayé. Benvenuto l'avait dit, et Ascanio le comprenait maintenant, il ne s'agissait plus là d'un caprice ; mais il lui manquait non pas la force qui lutte, mais l'expérience qui trompe et soumet. Il avait vingt ans à peine, il était trop candide pour feindre ; il s'imagina, pauvre enfant, que le souvenir de Colombe évoqué, que le nom de la naïve jeune fille prononcé lui serait une arme offensive et défensive, un glaive et une égide, tandis qu'au contraire il allait enfoncer le trait plus avant dans le cœur de Mme d'Étampes, qu'un amour sans riva-

lité et sans lutte eût peut-être bientôt lassée.

« Allons, Ascanio, reprit avec plus de calme la duchesse, voyant que le jeune homme se taisait, effrayé peut-être des paroles qu'elle avait dites, oublions pour aujourd'hui mon amour qu'un mot imprudent de vous a mal à propos réveillé. Ne pensons actuellement qu'à vous. Oh ! je vous aime plus pour vous que pour moi, je vous le jure. Je veux illuminer votre vie comme vous avez fait de la mienne. Vous êtes orphelin, ayez-moi pour mère. Vous avez entendu ce que je disais à Montbrion et à Médina, et vous aurez cru que j'étais tout à l'ambition. C'est vrai, je suis ambitieuse, mais pour vous seul. Depuis combien de temps est-ce que j'ai rêvé ce projet de créer à un fils de France un duché indépendant au cœur de l'Italie ? Depuis que je vous aime. Si je suis reine là-bas, qui sera le véritable roi ? Vous. Pour vous, je changerai de place, empire et royaume ! Ah ! vous ne me connaissez pas, Ascanio, vous ne savez pas quelle femme je suis ! Vous le voyez bien, je vous dis la vérité toute pure, je vous déroule mes projets tout entiers. A votre tour, voyons, faites-moi vos confidences, Ascanio. Quels sont vos souhaits, que je les accomplisse? quelles sont vos passions, que je les serve?

— Madame, je veux être aussi franc et aussi loyal que vous, je veux vous dire la vérité comme vous me l'avez dite. Je ne désire rien, je ne souhaite rien, je ne veux rien que l'amour de Colombe.

— Mais puisqu'elle ne t'aime pas ! m'as-tu dit toi-même.

— Je désespérais l'autre jour, c'est vrai. Mais aujourd'hui, qui sait...? » Ascanio baissa les yeux et la voix : « Vous m'aimiez bien, vous, » dit-il.

La duchesse demeura atterrée devant cette grande vérité devinée par l'instinct de la passion. Il y eut un moment de silence; mais ce moment lui suffit pour se remettre.

« Ascanio, dit-elle, ne parlons pas aujourd'hui des choses du cœur. Je vous en ai prié déjà, je vous en prie encore. Voyons ! l'amour, pour vous autres hommes, n'est pas toute la vie. N'avez-vous jamais, par exemple, souhaité les honneurs, la richesse, la gloire?

— Oh ! si ! si ! depuis un mois je les souhaite ardemment, » répondit Ascanio, toujours entraîné malgré lui vers une pensée constante.

Il y eut une nouvelle pause.

« Aimez-vous l'Italie ? continua Anne avec effort.

— Oui, madame, répondit Ascanio. Là-bas, il y a des orangers fleuris, sous lesquels la causerie est si douce. Là-bas, l'air bleu entoure, caresse et pare si bien les sereines beautés.

— Oh ! t'emporter là, à moi, à moi seule ! Être tout pour toi, comme tu serais tout pour moi ! Mon Dieu ! mon Dieu ! » s'écria la duchesse, ramenée elle aussi invinciblement à son amour. Mais aussitôt, craignant d'effrayer encore Ascanio, elle se reprit et continua : « Je croyais, dit-elle, qu'avant tout vous aimiez l'art.

— Avant tout, j'aime. Aimer! dit Ascanio. Oh! ce n'est pas moi, c'est mon maître Cellini qui donne à ses créations tout son être. Le grand, l'admirable, le sublime artiste, c'est lui. Moi, je suis un pauvre apprenti, et voilà tout. Je l'ai suivi en France, non pas pour gagner des richesses, non pas pour acquérir de la gloire, mais parce que je l'aimais, voilà tout, et qu'il est impossible de me séparer de lui; car, à cette époque, il était tout pour moi. Moi, je n'ai pas de volonté personnelle, je n'ai point de force indépendante. Je me suis fait orfèvre pour lui plaire et parce qu'il le souhaitait, comme je me suis fait ciseleur, parce qu'il était enthousiaste des ciselures fines et délicates.

— Eh bien, dit la duchesse, écoute; vivre en Italie, tout-puissant, presque roi : protéger les artistes, Cellini tout le premier, lui donner du bronze, de l'argent, de l'or à ciseler, à fondre, à mouler. Aimer et être aimé par-dessus tout cela, dites, Ascanio, n'est-ce pas un beau rêve?

— C'est le paradis, madame, si c'est Colombe que j'aime et dont je suis aimé.

— Encore Colombe, toujours Colombe ! s'écria la duchesse. Soit donc, puisque ce sujet revient toujours obstinément dans nos paroles et dans nos âmes; puisque ta Colombe est là en tiers avec nous, sans cesse devant tes yeux, sans cesse dans ton cœur; parlons d'elle et de moi franchement et sans hypocrisie : elle ne t'aime pas, tu le sais bien.

— Oh ! non, je ne le sais plus, madame.

— Mais, puisqu'elle en épouse un autre ! s'écria la duchesse.

— Son père la force peut-être, répondit Ascanio.

— Son père la force ! Et crois-tu, si tu m'aimais comme tu l'aimes; crois-tu, si j'étais à sa place, qu'il existerait au monde une force, une volonté, une puissance qui nous séparerait l'un de l'autre? Oh! je quitterais tout, je fuirais tout; j'accourrais

à toi, je te donnerais à garder mon amour, mon honneur, ma vie! Non, non, je te dis qu'elle ne t'aime pas, et maintenant, veux-tu que je te dise quelque chose de plus encore? C'est que tu ne l'aimes pas non plus, toi!

— Moi! moi ne pas aimer Colombe! Je crois que vous avez dit que je ne l'aimais pas, madame!

— Non, tu ne l'aimes pas. Tu te trompes toi-même. A ton âge, on prend pour de l'amour le besoin d'aimer. Si tu m'avais vue la première, c'était moi que tu aimais au lieu d'elle. Oh! quand je pense à cela, que tu pouvais m'aimer! Mais non, non! il vaut mieux que tu me choisisses. Je ne connais pas cette Colombe, elle est belle, elle est pure, elle est tout ce que tu voudras; mais ces jeunes filles, elles ne savent pas aimer. Ce n'est pas ta Colombe qui te dirait ce que je viens de te dire, moi que tu dédaignes; elle aurait trop de vanité, trop de réserve, trop de honte peut-être. Mais moi, mon amour est simple et parle simplement. Tu me méprises, tu trouves que j'oublie mon rôle de femme, tout cela parce que je ne suis pas dissimulée. Un jour, quand tu connaîtras mieux le monde, lorsque tu auras puisé si profondément dans la vie que tu en seras arrivé aux douleurs, alors tu reviendras de ton injustice; alors tu m'admireras. Mais je ne veux pas être admirée, Ascanio, je veux être aimée. Je te le répète, Ascanio, si je t'aimais moins, je pourrais être fausse, habile, coquette; mais je t'aime trop pour te séduire. Je veux recevoir ton cœur, je ne veux pas le dérober. A quoi aboutira ton amour pour cette enfant? Réponds. Tu souffriras, cher bien-aimé, et voilà tout. Moi, je puis te servir en beaucoup de choses. J'ai souffert pour deux, d'abord, et Dieu permettra peut-être que mon surplus de souffrance te soit compté, et puis ma richesse, mon pouvoir, mon expérience, je mets tout à tes genoux. J'ajouterai ma vie à la tienne, je t'épargnerai toutes sortes d'erreurs et de corruption. Pour arriver à la fortune et même à la gloire, il faut souvent qu'un artiste devienne bas, rampant, vil. Tu n'auras rien à craindre de tout cela avec moi. Je t'élèverai sans cesse, je serai ton marchepied. Avec moi, tu resteras le fier, le noble, le pur Ascanio.

— Et Colombe! Colombe, madame! n'est-elle pas aussi une perle immaculée?

— Mon enfant, crois-moi, répondit la duchesse passant de l'exaltation à la mélancolie, ta candide, ton innocente Colombe, te fera une existence aride et monotone. Vous êtes trop divins tous deux; Dieu n'a pas fait les anges pour les unir les uns aux autres, mais pour rendre meilleurs les méchants. »

Et la duchesse dit tout cela avec une action si éloquente, avec une voix si pleine de sincérité, qu'Ascanio se sentit enveloppé, malgré lui, d'un sentiment de tendre pitié.

« Hélas! madame, lui dit-il, je vois que je suis bien aimé par vous, et j'en suis bien tendrement ému; mais c'est encore meilleur d'aimer!

— Oh! comme c'est vrai! comme c'est vrai, ce que tu dis là! j'aime mieux tes dédains que les plus douces paroles du roi. Oh! j'aime pour la première fois; pour la première fois, je te le jure!

— Et le roi, vous ne l'aimez donc pas, madame?

— Non! je suis sa maîtresse sans qu'il soit mon maître.

— Mais il vous aime encore! lui.

— Mon Dieu! s'écria Anne en regardant fixement Ascanio et en enfermant les deux mains du jeune homme dans les siennes; mon Dieu! serais-je assez heureuse pour que tu fusses jaloux! Est-ce que le roi te porterait ombrage? Écoute: j'ai été jusqu'à présent pour toi la duchesse, riche, noble, puissante, t'offrant de remuer des couronnes et de bouleverser des trônes. Aimes-tu mieux la pauvre femme simple, solitaire, hors du monde, avec une simple robe blanche et une fleur des champs dans ses cheveux? Aimes-tu mieux cela, Ascanio? Quittons Paris, le monde, la cour. Partons; réfugions-nous dans un coin de ton Italie, sous les hauts pins de Rome, près de ton beau golfe napolitain. Me voilà; je suis prête. Oh! Ascanio, Ascanio! cela flatte-t-il véritablement ton orgueil, que je te sacrifie un amant couronné?

— Madame, dit Ascanio qui sentait malgré lui fondre son cœur à la flamme d'un si grand amour; madame, j'ai le cœur trop fier et exigeant; vous ne pouvez pas me donner le passé.

— Le passé! Oh! vous voilà vous autres hommes, toujours cruels! Le passé! Mais une malheureuse femme devrait-elle répondre de son passé, quand ce sont presque toujours des événements et des choses plus forts qu'elle qui ont fait ce passé? Suppose qu'une tempête t'enlève, qu'un tourbillon t'emporte vers l'Italie; quand tu reviendras dans un an, dans trois ans, en voudras-tu à ta Colombe, que tu aimes tant aujourd'hui, de ce qu'elle aura obéi à ses parents, de ce qu'elle aura épousé le comte d'Or-

bec ? Lui en voudras-tu de sa vertu ? La puniras-tu d'avoir obéi à un des commandements de Dieu ? Et si elle n'a pas ton souvenir, suppose qu'elle ne t'ait pas connu ; si, lassée d'ennuis, écrasée de douleurs, oubliée un instant de Dieu, elle a voulu avoir quelque idée de ce paradis dont on lui a fermé la porte et qu'on appelle l'amour; si elle a aimé un autre que son mari qu'elle ne pouvait aimer; si dans un moment de délire elle a donné son âme à une âme, voilà une femme perdue à tes yeux, déshonorée dans ton cœur ; voilà une femme qui ne pourra plus jamais espérer ce bonheur, parce qu'elle n'aura plus son passé à te donner en échange de ton cœur ! Oh ! je le répète, voilà qui est injuste, voilà qui est cruel !

— Madame...

— Qui te dit que ce n'est pas là mon histoire? Écoute donc ce que je te dis, crois donc ce que je t'affirme. Je te répète que j'ai souffert pour deux. Eh bien ! à cette femme qui a souffert, Dieu pardonne, et toi tu ne pardonnes pas. Tu ne comprends pas qu'il est plus grand, qu'il est plus beau de se relever de l'abîme après y être tombé que de passer près de l'abîme sans le voir, le bandeau du bonheur sur les yeux. Oh ! Ascanio, Ascanio ! je t'avais cru meilleur que les autres parce que tu étais plus jeune, parce que tu étais plus beau...

— Oh ! madame !

— Tends-moi la main, Ascanio, et d'un bond je m'élancerai du fond de l'abîme jusque sur ton cœur. Le veux-tu ? Demain j'aurai rompu avec le roi, avec la cour, avec le monde. Oh ! je suis vaillante en amour, va ! Et d'ailleurs je ne veux pas me faire plus grande que je ne suis. Je te sacrifierai bien peu de chose, crois-moi. Tous ces hommes ne valent pas un de tes regards. Mais si tu m'en croyais, cher enfant, tu me laisserais garder mon autorité, et continuer mes projets sur toi et pour toi. Je te ferais grand, et vous autres hommes vous passez par l'amour pour arriver à la gloire ; vous êtes ambitieux, tôt ou tard, mais vous l'êtes enfin. Quant à l'amour du roi, ne t'en inquiète pas : je le détournerai sur quelque autre à qui il donnera son cœur, tandis que moi je garderai son esprit. Choisis donc, Ascanio. Puissant par moi et avec moi, ou moi humble par toi et avec toi. Tiens, tout à l'heure, tu le sais, j'étais là sur ce fauteuil, et les plus puissants de la cour étaient à mes pieds. Assieds-toi à ma place, je le veux ; assieds-toi, et c'est moi qui me mets aux tiens. Oh ! que je suis bien là, Ascanio ! Oh ! que j'ai de bonheur à te voir et à te regarder ! Tu pâlis, Ascanio ! Oh ! si tu voulais seulement me dire que tu m'aimeras un jour, plus tard, bien plus tard !

— Madame ! madame ! s'écria Ascanio en cachant sa tête dans ses mains et en fermant à la fois ses yeux et ses oreilles, tant il sentait que la vue et l'accent de la sirène le fascinaient.

— Ne m'appelle pas madame, ne m'appelle pas non plus Anne, dit la duchesse en écartant les mains du jeune homme ; appelle-moi Louise. C'est mon nom aussi, mais un nom que personne ne m'a donné, un nom qui sera à toi seul. Louise ! Louise !... Ascanio, ne trouves-tu donc pas que c'est un doux nom?

— J'en sais un plus doux encore, dit Ascanio.

— Oh ! prends garde, Ascanio ! s'écria la lionne blessée ; si tu me fais trop souffrir aussi, peut-être arriverai-je à te haïr autant que je t'aime !

— Mon Dieu ! madame, répondit le jeune homme secouant la tête comme pour écarter le prestige, mon Dieu ! c'est vous qui confondez ma raison, et qui bouleversez mon âme ! Ai-je le délire? ai-je la fièvre ? suis-je en proie à un rêve ? Si je vous dis des paroles dures, pardonnez-moi, c'est pour me réveiller moi-même. Je vous vois là, à mes pieds, vous belle, vous adorée, vous reine ! Il n'est pas possible qu'il y ait de pareilles tentations, si ce n'est pour perdre les âmes. Oh ! oui, vous l'avez dit, vous êtes dans un abîme ; mais au lieu d'en sortir vous-même, vous m'y attirez ; au lieu de remonter avec moi, vous voulez me précipiter avec vous. Ah ! ne mettez pas ma faiblesse à une pareille épreuve !

— Il n'y a là ni épreuve, ni tentation, ni rêve : il y a pour nous deux une resplendissante réalité, je t'aime, Ascanio, je t'aime !

— Vous m'aimez, mais vous vous repentirez dans l'avenir de cet amour, mais vous me reprocherez un jour ce que vous aurez fait dans ma vie ou ce que j'aurai défait dans la vôtre.

— Ah ! tu ne me connais pas, s'écria la duchesse, si tu me crois assez faible pour me repentir. Tiens, veux-tu une garantie ? »

Et Anne alla vivement s'asseoir devant une table sur laquelle il y avait de l'encre et du papier, et saisissant une plume, elle écrivit à la hâte quelques mots.

« Tiens, dit-elle, et doute encore, si tu l'oses.

« Ascanio, je t'aime ! suis-moi où je vais, ou laisse-moi te suivre où tu iras.

« Anne d'Helly. »

— Oh! cela ne se peut pas, cela ne se peut pas, madame! il me semble que mon amour serait une honte pour vous.

— Une honte! s'écria la duchesse. Est-ce que je connais la honte, moi! j'ai trop d'orgueil pour cela. Mon orgueil, c'est ma vertu à moi!

— Ah! j'en sais une plus douce et plus sainte, » dit Ascanio, se rattachant au souvenir de Colombe par un effort désespéré.

Le coup porta en plein cœur. La duchesse se leva debout toute frémissante d'indignation.

« Vous êtes un enfant entêté et cruel, Ascanio, dit-elle d'une voix entrecoupée; j'aurais voulu vous épargner bien des souffrances; mais je vois que la douleur seule peut vous apprendre la vie. Vous me reviendrez, Ascanio, vous me reviendrez blessé, saignant, déchiré, et vous saurez alors ce que vaut votre Colombe, et ce que je valais. Je vous pardonnerai, d'ailleurs, parce que je vous aime; mais d'ici là il se passera de terribles choses! Au revoir. »

Et Mme d'Étampes sortit tout effarouchée de haine et d'amour, oubliant qu'elle laissait aux mains d'Ascanio ces deux lignes qu'elle avait écrites dans un moment de délire.

XVIII

AMOUR RÊVE.

Dès qu'Ascanio fut hors de la présence de Mme d'Étampes, la prestigieuse influence que répandait cette femme se dissipa, et il vit clair en lui et autour de lui. Or, il se souvenait de deux choses qu'il avait dites. Colombe pouvait l'aimer puisque la duchesse d'Étampes l'aimait. Dès lors sa vie ne lui appartenait plus, son instinct l'avait bien servi en lui soufflant ces deux idées; mais en lui inspirant de les dire, il l'avait trompé. Si l'âme honnête et droite du jeune homme avait pu se résoudre à la dissimulation, tout était sauvé, mais il avait mis sur ses gardes l'amère et formidable duchesse. Maintenant c'était une guerre d'autant plus terrible qu'elle ne menaçait que Colombe.

Toutefois cette scène ardente et périlleuse avec Anne servit Ascanio en quelque chose. Il en rapportait je ne sais quelle exaltation et quelle confiance. Sa pensée, enivrée du spectacle auquel elle avait assisté ainsi que de ses propres efforts, était en train d'activité et d'audace; si bien qu'il résolut bravement de savoir à quoi s'en tenir sur ses espérances et de pénétrer dans l'âme de Colombe, dût-il n'y trouver que l'indifférence. Si véritablement Colombe aimait le comte d'Orbec, à quoi bon lutter contre Mme d'Étampes? Elle pourrait bien faire ce qu'elle voudrait d'une existence rebelle, rebutée, désolée, perdue. Il serait ambitieux, il deviendrait sombre et méchant, qu'importe? Mais avant tout il fallait ne pas s'en tenir au doute et entrer d'un pas déterminé au fond de sa destinée. En ce cas, l'engagement de Mme d'Étampes lui répondait de l'avenir.

Ascanio prenait cette décision en revenant le long du quai, et en regardant le soleil qui se couchait flamboyant derrière la tour de Nesle toute noire. Arrivé à l'hôtel, sans plus tarder ni hésiter, il alla d'abord chercher quelques bijoux, puis vint résolûment frapper quatre coups à la porte du Petit-Nesle.

Dame Perrine, par bonheur, se trouvait aux environs. Saisie d'étonnement et de curiosité, elle se hâta d'aller ouvrir. Toutefois, en voyant l'apprenti, elle se crut obligée de lui faire froide mine.

« Ah! c'est vous, M. Ascanio, dit-elle; que demandez-vous?

— Je demande, ma bonne dame Perrine, à montrer tout de suite ces joyaux à Mlle Colombe. Est-elle au jardin?

— Oui, dans son allée. Mais attendez-moi donc, jeune homme. »

Ascanio, qui n'avait pas oublié le chemin, marchait rapidement sans plus penser à la gouvernante.

« Voyons, au fait, se dit celle-ci en s'arrêtant pour se livrer à de profondes réflexions; je crois que le mieux est de ne pas les rejoindre et de laisser Colombe libre de choisir ses emplettes et ses cadeaux. Il ne sied pas que je sois là, si, comme c'est probable, elle met à part pour moi quelque petit présent. J'arriverai quand elle aura seule terminé ses achats, et alors j'aurais certes bien mauvaise grâce à refuser. C'est cela, restons et ne gênons pas son bon cœur, à cette chère enfant. »

On voit que la brave dame s'entendait en délicatesse.

Colombe, depuis dix jours, n'en était plus à se demander si Ascanio était devenu sa plus chère pensée. L'ignorante et pure enfant ne savait pas ce

que c'était que l'amour ; mais l'amour remplissait son cœur. Elle se disait qu'il y avait du mal à se complaire dans ces rêves, mais elle se donnait pour excuse qu'elle ne reverrait certainement plus Ascanio, et qu'elle n'aurait pas la consolation de se justifier à ses yeux.

Sous ce prétexte, elle passait toutes ses soirées sur le banc où elle l'avait vu assis près d'elle, et là elle lui parlait, elle l'écoutait, elle concentrait toute son âme dans ce souvenir, puis, quand l'ombre s'épaississait et que la voix de dame Perrine exigeait qu'on se retirât, la jolie rêveuse revenait à pas lents, et, rappelée à elle-même, se souvenait alors, mais alors seulement, des ordres de son père, du comte d'Orbec et du temps qui marchait. Ses insomnies étaient cruelles, mais pas assez pour effacer le charme de ses visions du soir.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, Colombe était en train de revivre l'heure délicieuse passée auprès d'Ascanio, quand relevant les yeux elle jeta un cri.

Il était debout devant elle, la contemplant en silence.

Il la trouvait changée, mais plus belle. La pâleur et la mélancolie allaient bien à sa figure idéale. Elle paraissait appartenir encore moins à la terre. Aussi Ascanio, en l'admirant plus charmante que jamais, retomba dans les modestes appréhensions que l'amour de Mme d'Étampes avait un moment dissipées. Comment cette céleste créature pourrait-elle jamais l'aimer ?

Ils étaient en face l'un de l'autre, ces deux admirables enfants qui s'aimaient depuis si longtemps sans se le dire, et qui s'étaient déjà tant fait souffrir. Ils devaient sans doute, en se retrouvant en présence, franchir en une minute l'espace qu'ils avaient séparément parcouru pas à pas dans leurs rêveries. Ils pouvaient maintenant s'expliquer tout d'abord, se trouver cœur à cœur tout de suite, et laisser éclater dans un premier élan de joie tous leurs sentiments jusque-là si péniblement comprimés.

Mais ils étaient tous deux trop timides pour cela, et, bien que leur émotion en se revoyant les trahît l'un et l'autre, ce ne fut qu'après un détour que leurs âmes d'anges se rejoignirent.

Colombe, muette et rougissante, s'était levée par un mouvement soudain. Ascanio, pâle d'émotion, contenait d'une main tremblante les battements de son cœur.

Ils prirent tous deux à la fois la parole, lui pour dire : « Pardon, mademoiselle, vous m'aviez permis de vous montrer quelques bijoux ; » elle, en disant : « Je vois avec joie que vous êtes entièrement remis, M. Ascanio. »

Ils s'interrompirent en même temps ; mais quoique leurs douces voix se fussent mêlées, ils avaient parfaitement entendu l'un et l'autre, car Ascanio, enhardi par le sourire involontaire que naturellement l'incident amena sur les lèvres de la jeune fille, répondit avec un peu plus d'assurance :

« Vous avez donc la bonté de vous rappeler encore que j'ai été blessé ?

— Et nous avons été inquiètes et étonnées de ne pas vous revoir, dame Perrine et moi, reprit Colombe.

— Je ne voulais plus revenir.

— Et pourquoi donc ? »

Ascanio, à ce moment décisif, fut contraint de s'appuyer contre un arbre, puis il rassembla toutes ses forces et tout son courage, et d'une voix haletante il dit :

« Je puis maintenant vous l'avouer : je vous aimais.

— Et maintenant ?... »

Ce cri échappa à Colombe ; il eût dissipé tous les doutes d'un plus habile qu'Ascanio ; il ranima seulement un peu ses espérances.

« Maintenant, hélas ! continua-t-il, j'ai mesuré la distance qui nous sépare, je sais que vous êtes l'heureuse fiancée d'un noble comte.

— Heureuse ! interrompit Colombe en souriant amèrement.

— Comment! vous n'aimeriez pas le comte, grand Dieu ! Oh ! parlez, est-ce qu'il n'est pas digne de vous ?

— Il est riche, il est puissant, il est bien au-dessus de moi ; mais l'avez-vous vu déjà ?

— Non, et j'ai craint d'interroger. D'ailleurs, je ne sais pourquoi, mais j'avais la certitude qu'il était jeune et charmant, et qu'il vous plaisait.

— Il est plus âgé que mon père, et il me fait peur, dit Colombe en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion dont elle ne fut pas maîtresse. »

Ascanio, éperdu de joie, tomba à genoux, les mains jointes, pâle et les yeux à demi fermés, mais un regard sublime rayonnait sous sa paupière, et un sourire beau à réjouir Dieu s'épanouissait sur ses lèvres décolorées.

— Qu'avez-vous, Ascanio ? dit Colombe effrayée.

— Ce que j'ai ! s'écria le jeune homme, trouvant dans l'excès de la joie l'audace que lui avait d'abord donnée la douleur ; ce que j'ai ! Mais je t'aime, Colombe !

— Ascanio ! Ascanio ! » murmura Colombe avec un accent de reproche et de plaisir, tendre, il est vrai, comme un aveu.

Mais ils s'étaient entendus ; leurs cœurs s'étaient mêlés, et, avant qu'ils s'en fussent aperçus, leurs lèvres s'étaient confondues.

« Mon ami ! » dit Colombe en repoussant doucement Ascanio.

Ils se regardèrent ainsi comme en extase ; les deux anges se reconnaissaient. La vie n'a pas deux de ces moments-là.

« Ainsi, reprit Ascanio, vous n'aimez pas le comte d'Orbec, vous pouvez m'aimer.

— Mon ami, dit Colombe, de sa voix grave et douce, mon père seul jusqu'ici m'avait baisée au front, et bien rarement, hélas ! Je suis une enfant ignorante et qui ne sait rien de la vie ; mais j'ai senti, au frémissement que votre baiser a causé en moi, que c'était mon devoir de n'appartenir désormais qu'à vous ou au ciel. Oui, s'il en était autrement, je suis sûre qu'il y aurait crime ! Vos lèvres m'ont sacrée votre fiancée et votre femme, et mon père lui-même me dirait : Non, que je croirais seulement la voix de Dieu, qui dit en moi : Oui. Voici donc ma main, qui est à vous.

— Anges du paradis, écoutez-la et enviez-moi ! » s'écria Ascanio.

L'extase ne se peint ni ne se raconte. Que ceux qui peuvent se souvenir se souviennent. Il est impossible de rapporter les paroles, les regards, les serrements de mains de ces deux purs et beaux enfants. Leurs âmes blanches se mêlaient comme deux sources bien limpides se confondent sans changer de nature et de couleur. Ascanio n'effleura pas de l'ombre d'une pensée mauvaise le front chaste de sa bien-aimée ; Colombe s'appuyait confiante sur l'épaule de son fiancé. La vierge Marie les eût regardés d'en haut qu'elle n'eût pas détourné la tête.

Quand on commence à aimer on se hâte de faire tenir dans son amour tout ce qu'on peut de sa vie, présent, passé, avenir. Dès qu'ils purent parler, Ascanio et Colombe se racontèrent toutes leurs douleurs, tous leurs doutes, toutes leurs espérances des derniers jours. C'était charmant. L'un pouvait dire l'histoire de l'autre. Ils avaient bien souffert, et en se rappelant leurs souffrances tous deux souriaient.

Mais ils en viennent à parler de l'avenir, et alors ils deviennent sérieux et tristes. Qu'est-ce que Dieu leur gardait pour le lendemain ? Selon les lois divines ils étaient faits l'un pour l'autre ; mais les convenances humaines déclaraient leur union mal assortie, monstrueuse. Que faire ? Comment persuader au comte d'Orbec de renoncer à sa femme, au prévôt de Paris de donner sa fille à un artisan ?

« Hélas ! mon ami, dit Colombe, je vous promettais de n'appartenir qu'à vous ou au ciel, je vois bien que c'est au ciel que j'appartiendrai.

— Non, dit Ascanio, c'est à moi. Deux enfants comme nous ne pourraient seuls remuer tout un monde, mais je parlerai à mon maître, à Benvenuto Cellini. C'est celui-là qui est puissant, Colombe, et qui voit de haut toutes choses ! Oh ! il agit sur la terre comme Dieu doit ordonner dans le ciel, et tout ce que sa volonté a marqué, il l'accomplit. Il te donnera à moi. Je ne sais pas comment il fera, mais j'en suis sûr. Les obstacles, il les aime. Il parlera à François Ier, il convaincra ton père. Benvenuto comblerait des abîmes. La seule chose qu'il n'aurait pu faire, tu l'as faite sans qu'il s'en mêlât ; toi, tu m'as aimé. Le reste doit être simple. Vois-tu, ma bien-aimée, à présent je crois aux miracles.

— Cher Ascanio, vous espérez, j'espère. Voulez-vous que, de mon côté, je tente quelque chose ? Parlez ! il est quelqu'un qui peut tout sur l'esprit de mon père ? Voulez-vous que j'écrive à Mme d'Étampes ?

— Mme d'Étampes ! s'écria Ascanio. Mon Dieu, je l'avais oubliée ! »

Alors, Ascanio, très-simplement et sans aucune fatuité, raconta comment il avait vu la duchesse, comment elle l'avait aimé, comment le jour même, une heure auparavant, elle s'était déclarée l'ennemie mortelle de celle qu'il aimait ; mais quoi ! la tâche de Benvenuto en serait un peu plus difficile, voilà tout. Ce n'était pas un adversaire de plus qui l'effrayerait.

« Mon ami, dit Colombe, vous avez foi en votre maître ; moi, j'ai foi en vous. Parlez à Cellini le plus tôt que vous pourrez, et qu'il dispose de notre sort.

— Dès demain, je lui confierai tout. Il m'aime tant ! il me comprendra tout de suite ; mais, qu'as-tu, ma Colombe ? te voilà toute triste ! »

Chaque phrase du récit d'Ascanio avait fait sentir à Colombe son amour en appuyant sur son cœur la pointe de la jalousie, et plus d'une fois elle avait serré convulsivement la main d'Ascanio qu'elle tenait dans les siennes.

« Ascanio, elle est belle, Mme d'Étampes ; elle est aimée d'un grand roi. N'a-t-elle laissé dans votre esprit aucune impression, mon Dieu ?

— Je t'aime, dit Ascanio.

— Attendez-moi là, » fit Colombe.

Elle revint un instant après avec un beau lis frais et blanc.

« Écoute, dit-elle, quand tu travailleras au lis d'or et de pierreries de cette femme, regarde quelquefois les simples lis du jardin de ta Colombe. »

Et aussi coquettement que Mme d'Étampes l'eût pu faire, elle mit sur la fleur un baiser et la donna à l'apprenti.

En ce moment dame Perrine apparut au bout de l'allée.

Adieu et au revoir, dit précipitamment Colombe en posant sa main sur les lèvres de son amant, d'un geste furtif et plein de grâce.

La gouvernante s'approcha d'eux.

« Eh bien ! mon enfant, dit-elle à Colombe, avez-vous bien grondé le fugitif et choisi de beaux bijoux ?

— Tenez, dame Perrine, dit Ascanio en mettant dans la main de la bonne dame la boîte de joyaux qu'il avait apportée, mais qu'il n'avait pas même ouverte, nous avons décidé, Mlle Colombe et moi, que vous choisiriez vous-même là-dedans ce qui vous conviendrait le mieux, et que je viendrais demain reprendre les autres. »

Là-dessus il s'enfuit avec sa joie, jetant à Colombe un dernier regard qui lui disait tout ce qu'il avait à lui dire.

Colombe, de son côté, les mains en croix sur sa poitrine comme pour y renfermer le bonheur qu'elle contenait, resta immobile pendant que dame Perrine faisait un choix parmi les merveilles qu'avait apportées Ascanio.

Hélas ! la pauvre enfant fut terriblement réveillée de ses doux songes.

Une femme se présenta, accompagnée d'un des hommes du prévôt.

« Monseigneur le comte d'Orbec, qui revient après-demain, dit cette femme, me met dès aujourd'hui au service de madame. Je suis au courant des plus nouvelles et des plus belles façons d'habits, et j'ai reçu l'ordre de monseigneur le comte et de messire le prévôt, de confectionner à madame une magnifique robe de brocart, Mme la duchesse d'Étampes devant présenter madame à la reine, le jour du départ de Sa Majesté pour Saint-Germain, c'est-à-dire dans quatre jours. »

Après la scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, on devine quelle désespérante impression cette double nouvelle produisit sur Colombe.

XIX

AMOUR IDÉE.

Le lendemain, au jour naissant, Ascanio, déterminé à remettre entre les mains du maître sa destinée, se dirigea vers la fonderie où Cellini travaillait tous les matins. Mais, au moment où il allait frapper à la porte de la chambre que Benvenuto appelait sa cellule, il entendit la voix de Scozzone. Il pensa que sans doute elle posait et se retira discrètement pour revenir un peu après. En attendant, il se mit à se promener dans le jardin du Grand-Nesle et à réfléchir à ce qu'il dirait à Cellini, à ce que probablement Cellini lui dirait.

Cependant Scozzone ne posait pas le moins du monde. Elle n'avait même jamais mis le pied dans la cellule où personne, au grand désespoir de sa curiosité, n'avait encore pénétré, et où Benvenuto ne souffrait pas qu'on le dérangeât. Aussi la colère du maître fut terrible lorsqu'en se retournant il vit derrière lui Catherine, ouvrant plus grands que jamais ses grands yeux éveillés. Le désir de voir de l'indiscrète trouvait d'ailleurs peu à se satisfaire. Quelques dessins sur les murs, un rideau vert devant la fenêtre, une statue d'Hébé commencée et une collection d'outils de sculpteur formaient tout l'ameublement de la chambre.

« Qu'est-ce que tu veux, petit serpent ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Pour Dieu ! tu me poursuivras donc jusqu'en enfer ! s'était écrié Benvenuto, à la vue de Catherine.

— Hélas ! maître, dit Scozzone en faisant sa plus douce voix, je vous assure que je ne suis pas un serpent. J'avoue que, pour ne pas vous quitter, je

vous suivrais volontiers, s'il le fallait, jusqu'en enfer, et je viens ici parce que c'est le seul endroit où l'on puisse vous parler en secret.

— Eh bien ! dépêche ; qu'as-tu à me dire ?

— Oh ! mon Dieu ! Benvenuto, dit Scozzone apercevant la statue ébauchée, quelle admirable figure ! C'est votre Hébé. Je ne la croyais pas aussi avancée ; qu'elle est belle !

— N'est-ce pas? fit Benvenuto.

— Oh ! oui, bien belle, et je conçois que vous n'ayez pas voulu me faire poser pour cette nature-là. Mais qui donc vous a servi de modèle? continua Scozzone inquiète. Je n'ai vu entrer ni sortir aucune femme.

— Tais-toi. Voyons, chère petite, ce n'est pas assurément pour parler de sculpture que tu es venue ?

— Non, maître, c'est à propos de notre Pagolo. Eh bien ! je vous ai obéi, Benvenuto. Il a profité de votre absence, hier au soir, pour m'entretenir de son éternel amour, et, selon vos ordres, je l'ai écouté jusqu'au bout.

— Ah ! oui-da, le traître ! Et qu'est-ce qu'il te disait ?

— Ah ! il est à mourir de rire, et je voudrais pour je ne sais quoi que vous eussiez été là. Notez que, pour ne laisser prise à aucun soupçon, il achevait tout en me parlant, l'hypocrite, le fermoir d'or que vous lui avez donné à faire, et la lime qu'il tenait à la main n'ajoutait pas peu au pathétique de ses discours. « Chère Catherine, disait-il, je meurs d'amour pour vous ; quand donc aurez-vous pitié de mon martyre? Un mot, je ne vous demande qu'un mot ! Voyez enfin à quoi je m'expose pour vous : si je n'avais pas fini ce fermoir, le maître se douterait de quelque chose, et s'il se doutait de quelque chose, il me tuerait sans miséricorde ; mais je brave tout pour vos beaux yeux. Jésus ! ce maudit ouvrage n'avance pas. Enfin, Catherine, à quoi cela vous sert-il d'aimer Benvenuto? il ne vous en sait pas plus de gré, il est toujours indifférent pour vous. Et moi je vous aimerais d'un amour si ardent et si prudent à la fois ! Personne ne s'en apercevrait, vous ne seriez jamais compromise, allez, et vous pourriez compter sur ma discrétion à toute épreuve. Tenez, ajouta-t-il enhardi par mon silence, j'ai déjà trouvé un asile sûr et caché profondément où je pourrais vous entretenir sans crainte. » Ah ! ah ! vous ne devineriez jamais, Benvenuto, la cachette que le sournois avait choisie. Je vous le donne en cent, en mille ; il n'y a que ces fronts baissés et ces yeux en dessous pour découvrir de pareils coins : il voulait loger nos amours, savez-vous où ? Dans la tête de votre grande statue de Mars. On y peut monter, dit-il, avec une échelle. Il assure qu'il y a là une fort jolie chambre où l'on n'est aperçu de personne, tout en ayant sur la campagne une vue magnifique.

— L'idée est triomphante, en effet, dit Benvenuto en riant : et qu'as-tu répondu à cela, Scozzone ?

— J'ai répondu par un grand éclat de rire que je n'ai jamais pu retenir et qui a fort désappointé mons Pagolo. Il est parti de là pour être très-touchant, pour me reprocher de n'avoir pas de cœur et de vouloir sa mort, etc., etc. Tout en s'escrimant du marteau et de la lime, il m'en a dit comme ça pendant une demi-heure, car il est joliment bavard quand il s'y met.

— Et finalement, que lui as-tu répondu, Scozzone ?

— Ce que je lui ai répondu? Au moment où vous frappiez à la porte et où il posait sur la table son fermoir, enfin terminé, je lui ai pris gravement la main et je lui ai dit : « Pagolo, vous avez parlé comme un bijou ! » C'est ce qui fait qu'en rentrant vous lui avez trouvé l'air si bête.

— Eh bien ! tu as eu tort, Scozzone : il ne fallait pas le décourager ainsi.

— Vous m'avez dit de l'écouter, je l'ai écouté. Si vous croyez que ce soit déjà si facile que d'écouter les beaux garçons ! Et s'il arrive un beau jour quelque malheur ?

— Tu ne dois pas seulement l'entendre, mon enfant, il faut que tu lui répondes, c'est indispensable à mon plan. Parle-lui d'abord sans colère, puis avec indulgence, et puis avec complaisance. Quand tu en seras là, je te dirai ce qu'il faudra faire.

— Mais cela peut mener loin, savez-vous? Vous devriez être là, du moins.

— Sois tranquille, Scozzone, je paraîtrai au moment nécessaire. Tu n'as qu'à te reposer sur moi et suivre exactement mes instructions. Va maintenant, chère petite, et laisse-moi travailler. »

Catherine sortit en sautant et en riant d'avance du bon tour que Cellini allait jouer à Pagolo et dont elle ne pouvait néanmoins deviner le premier mot.

Cependant Benvenuto, quand elle fut partie, ne s'était pas remis à travailler comme il le lui avait dit ; il avait couru précipitamment à la fenêtre qui donnait obliquement sur le jardin du Petit-Nesle, et était resté là comme en contemplation. Un coup frappé à la porte l'arracha brusquement à sa rêverie.

« Grêle et tempête ! s'écria-t-il furieux, qui est là encore ? et ne peut-on me laisser en paix, mille démons !

— Pardon, mon maître, dit la voix d'Ascanio ; mais si je vous dérange, je vais me retirer.

— Quoi ! c'est toi, mon enfant ? Non, non, certes, tu ne me déranges jamais. Qu'y a-t-il donc et que me veux-tu ? »

Benvenuto s'empressa d'aller ouvrir lui-même à son élève chéri.

« Je trouble votre solitude et votre travail, dit Ascanio.

— Non, Ascanio : tu es toujours le bienvenu, toi.

— Maître, c'est que jai un secret à vous confier, un service à vous demander.

— Parle. Veux-tu ma bourse ? veux-tu mon bras ? veux-tu ma pensée ?

— J'aurai peut-être besoin de tout cela, cher maître.

— Tant mieux ! Je suis à toi corps et âme, Ascanio. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai une confession à te faire, oui, une confession, car sans être, je crois, coupable, j'aurai des remords jusqu'à ce que tu m'aies absous. Mais parle le premier.

— Eh bien ! maître... Mais grand Dieu ! qu'est-ce donc que cette ébauche ? » s'écria Ascanio en s'interrompant.

Il venait d'apercevoir la statue commencée d'Hébé, et dans la statue commencée il venait de reconnaitre Colombe.

« C'est Hébé, reprit Benvenuto, dont les yeux brillèrent ; c'est la déesse de la Jeunesse. La trouves-tu belle, Ascanio ?

— Oh ! miraculeuse ! Mais ces traits, enfin, je les connais, ce n'est pas une illusion.

— Indiscret ! Puisque tu lèves à demi le voile, il faut donc que je l'arrache tout à fait, et il paraît que ta confidence ne viendra décidément qu'après la mienne. Eh bien ! assieds-toi là, Ascanio, tu vas lire à livre ouvert dans mon cœur. Tu as besoin de moi, dis-tu ; j'ai aussi besoin que tu m'entendes. Il suffira que tu saches tout pour que je sois soulagé d'un grand poids. »

Ascanio s'assit, plus pâle que le condamné à qui on va lire son arrêt de mort.

« Tu es Florentin, Ascanio, et je n'ai pas besoin de te demander si tu sais l'histoire de Dante Alighieri. Un jour il vit passer dans la rue une enfant appelée Béatrix et il l'aima. Cette enfant mourut et il l'aima toujours, car c'est son âme qu'il aimait, et les âmes ne meurent pas ; seulement, il lui ceignit la tête d'une couronne d'étoiles et il la plaça dans le paradis. Cela fait, il se mit à approfondir les passions, à sonder toute poésie et toute philosophie, et quand, purifié par la souffrance et la pensée, il arriva aux portes du ciel, où Virgile, c'est-à-dire la sagesse, devait le quitter, il ne s'arrêta pas faute de guide, car il retrouva là, sur le seuil, Béatrix, c'est-à-dire l'amour, qui l'attendait.

Ascanio, j'ai eu aussi ma Béatrix, morte comme l'autre, comme l'autre adorée. Ç'a été jusqu'ici un secret entre Dieu, elle et moi. Je suis faible aux tentations, mais dans toutes les passions impures que j'ai traversées, mon adoration est restée intacte. J'avais placé ma lumière trop haut pour que la boue pût l'atteindre. L'homme se jetait insoucieusement à travers les plaisirs, l'artiste restait fidèle à ses mystérieuses fiançailles, et si j'ai fait quelque chose de bien, Ascanio, si l'inerte matière, argent ou argile, sait prendre sous mes doigts forme et vie, si j'ai parfois réussi à mettre de la beauté dans le marbre et de la vie dans le bronze, c'est que ma rayonnante vision m'a toujours, depuis vingt ans, conseillé, soutenu, éclairé.

Mais je ne sais, Ascanio, il y a peut-être des différences entre le poëte et l'orfévre, entre le ciseleur des idées et le ciseleur de l'or. Dante rêve ; j'ai besoin de voir. Le nom de Marie lui suffit ; il me faut à moi le visage de la madone. On devine ses créations ; on touche les miennes. Voilà peut-être pourquoi ma Béatrix n'était pas assez ou plutôt était trop pour moi, sculpteur. L'esprit me remplissait, mais j'étais forcé de trouver la forme. La femme angélique qui brillait sur ma vie avait été belle sans doute, belle surtout par le cœur, mais elle ne réalisait pas ce type de la beauté éternelle que je me figurais. Je me voyais contraint de chercher ailleurs, d'inventer.

Maintenant, dis-moi, Ascanio, crois-tu que si cet idéal de sculpteur s'était présenté à moi vivant sur la terre, et si je lui avais donné place dans mes adorations, j'eusse été ingrat et infidèle à mon idéal de

poëte? Crois-tu qu'alors mon apparition céleste ne me visiterait plus et que l'ange serait jaloux de la femme? Le crois-tu? C'est à toi que je le demande, Ascanio, et tu sauras un jour pourquoi je t'adresse cette question plutôt qu'à tout autre, pourquoi je tremble en attendant ta réponse, comme si c'était ma Béatrix qui me répondît.

— Maître, dit gravement et tristement Ascanio, je suis bien jeune pour avoir un avis sur ces hautes idées, pourtant je pense, au fond du cœur, que vous êtes un de ces hommes choisis que Dieu mène, et que ce que vous trouvez sur votre chemin, ce n'est pas le hasard, c'est Dieu qui l'y a mis.

— C'est là ta croyance, n'est-ce pas vrai, Ascanio? Tu es d'avis que l'ange terrestre, mon beau souhait réalisé, serait envoyé par le Seigneur, et que l'autre ange divin n'aurait pas à se courroucer de mon abandon. Eh bien! je puis te dire alors que j'ai trouvé mon rêve, qu'il vit, que je le vois, que je le touche presque. Oui, Ascanio, le modèle de toute beauté, de toute pureté, ce type de la perfection infinie à laquelle nous autres artistes nous aspirons, il est près de moi, il respire, je puis chaque jour l'admirer. Ah! tout ce que j'ai fait jusqu'ici ne sera rien auprès de ce que je ferai. Cette Hébé que tu trouves belle et qui est, de vrai, mon chef-d'œuvre, ne me satisfait pas encore; mon songe animé est debout à côté de son image, et me semble cent fois plus magnifique; mais je l'atteindrai! je l'atteindrai! Ascanio, mille blanches statues qui toutes lui ressemblent se dressent et marchent déjà dans ma pensée. Je les vois, je les pressens, et elles écloront quelque jour.

A présent, Ascanio, veux-tu que je te fasse voir mon beau génie inspirateur? il doit être encore là près de nous. Chaque matin, à l'heure où le soleil se lève là-haut, il me luit en bas. Regarde. »

Benvenuto écarta le rideau de la fenêtre et désigna du doigt à l'apprenti le jardin du Petit-Nesle.

Dans sa verte allée, Colombe, la tête inclinée sur sa main étendue, marchait rêveuse, à pas lents.

« Qu'elle est belle! n'est-ce pas? dit Benvenuto en extase. Phidias et le vieux Michel-Ange n'ont rien créé de plus pur, et les antiques égalent tout au plus cette jeune et gracieuse tête. Qu'elle est belle!

— Oh! oui, bien belle! » murmura Ascanio qui était retombé assis sans force et sans pensée.

Il y eut une minute de silence pendant laquelle Benvenuto contemplait sa joie, pendant laquelle Ascanio mesurait sa douleur.

« Mais enfin, maître, hasarda avec effroi l'apprenti, où vous mènera cette passion d'artiste? Que prétendez-vous faire?

— Ascanio, reprit Cellini, celle qui est morte n'a pas été et ne pouvait pas être à moi. Dieu me l'a montrée seulement et ne m'a pas mis au cœur d'amour humain pour elle. Chose étrange! il ne m'a même fait sentir ce qu'elle était pour moi que lorsqu'il l'a eu retirée de ce monde. Elle n'est dans ma vie qu'un ressouvenir, une vague image entrevue. Mais, si tu m'as bien compris, Colombe tient de plus près à mon existence, à mon cœur; j'ose l'aimer, elle, j'ose me dire: Elle sera à moi!

— Elle est la fille du prévôt de Paris, dit Ascanio tremblant.

— Et quand elle serait la fille d'un roi, Ascanio, tu sais ce que peut ma volonté. J'ai atteint à tout ce que j'ai voulu, et je n'ai jamais rien voulu plus ardemment. J'ignore comment je parviendrai à mon but, mais il faut qu'elle soit ma femme, vois-tu!

— Votre femme! Colombe, votre femme!

— Je m'adresserai à mon grand souverain, continua Benvenuto; je lui peuplerai, s'il veut, le Louvre et Chambord de statues. Je couvrirai ses tables d'aiguières et de candélabres, et quand pour tout prix je lui demanderai Colombe, il ne serait pas François Ier s'il me refusait. Oh! j'espère, Ascanio, j'espère! J'irai le trouver au milieu de toute sa cour réunie. Tiens, dans trois jours, quand il partira pour Saint-Germain, tu viendras avec moi. Nous lui porterons la salière, qui est achevée, en argent, et les dessins pour une porte de Fontainebleau. Tous admireront, car c'est beau, et il admirera et s'étonnera plus que les autres. Eh bien! ces surprises, je les lui renouvellerai toutes les semaines. Je n'ai jamais senti en moi une force plus féconde et plus créatrice. Jour et nuit mon cerveau bout; cet amour, Ascanio, m'a multiplié à la fois et rajeuni. Quand François Ier verra ses souhaits réalisés aussitôt que conçus, ah! je ne demanderai plus, j'exigerai; il me fera grand et je me ferai riche, et le prévôt de Paris, tout prévôt qu'il est, sera honoré de mon alliance. Eh mais! vraiment je deviens fou, Ascanio! A ces idées je ne suis plus maître de moi. Elle à moi! Rêves du ciel! Comprends-tu, Ascanio? Elle à moi! Embrasse-moi,

mon enfant ! car depuis que je t'ai tout avoué, j'ose écouter mes espérances. Je me sens maintenant le cœur plus tranquille; tu as comme légitimé ma joie. Ce que je te dis là, tu le comprendras un jour. En attendant, il me semble que je t'aime plus depuis que tu as reçu ma confidence; tu es bon de m'avoir entendu. Embrasse-moi, cher Ascanio.

— Mais vous ne pensez pas, maître, qu'elle ne vous aime peut-être pas, elle.

— Oh ! tais-toi, Ascanio ! j'y ai pensé, et je me suis pris à envier ta beauté et ta jeunesse. Mais ce que tu disais des desseins prévoyants de Dieu me rassure. Elle m'attend. Qui aimerait-elle? Quelque fat de la cour, indigne d'elle? D'ailleurs, quel que soit celui qu'on lui destine, je suis aussi bon gentilhomme que lui, et j'ai le génie de plus.

— Le comte d'Orbec, dit-on, est son fiancé.

— Le comte d'Orbec? Tant mieux ! je le connais. Il est trésorier du roi, et c'est chez lui que je vais prendre, soit l'or et l'argent nécessaires à mes travaux, soit les sommes que la bonté de Sa Majesté m'assigne. Le comte d'Orbec, un vieux ladre, rechigné et usé, cela ne compte pas, et il n'y aura pas de gloire à supplanter un animal pareil. Va, c'est moi qu'elle aime, Ascanio, non à cause de moi, mais à cause d'elle-même, parce que je serai comme la preuve de sa beauté, parce qu'elle se verra comprise, adorée, immortalisée. D'ailleurs, j'ai dit : Je le veux, et chaque fois que j'ai dit ce mot, je te le répète, j'ai réussi. Il n'est pas de puissance humaine qui tienne contre l'énergie de ma passion. J'irai, comme toujours, droit à mon but avec l'inflexibilité du destin. Elle sera à moi, te dis-je, dussé-je bouleverser le royaume, et si, par hasard, quelque rival me voulait barrer le chemin, demonio! Tu me connais, Ascanio, gare à lui ! Je le tuerais de cette main qui serre la tienne. Mais, mon Dieu, Ascanio, pardonne-moi! Égoïste que je suis, j'oublie que toi aussi tu as un secret à me confier, un service à réclamer de moi. Je ne m'acquitterai jamais envers toi, cher enfant; mais parle enfin, parle. Pour toi aussi, ce que je veux je le puis.

— Vous vous trompez, maître, il est des choses qui ne sont au pouvoir que de Dieu, et je sais maintenant que je ne dois plus compter que sur lui. Je laisserai donc mon secret entre ma faiblesse et sa puissance. »

Ascanio sortit.

Quant à Cellini, à peine Ascanio eut-il refermé la porte, qu'il tira le rideau vert, et approchant son chevalet de la fenêtre, il se remit à modeler son Hébé, le cœur rempli de joie présente et de sécurité à venir.

TROISIÈME PARTIE.

XX

LE MARCHAND DE SON HONNEUR.

C'est le jour où Colombe doit être présentée à la reine.

Nous sommes dans une des salles du Louvre; toute la cour est rassemblée. Après la messe, on doit partir pour Saint-Germain, et l'on n'attend plus que le roi et la reine pour passer dans la chapelle. Hormis quelques dames assises, tout le monde se tient debout et marche en causant : les robes de soie et de brocart se froissent, les épées se heurtent, les regards tendres ou haineux se croisent, on échange toutes sortes de rendez-vous de combat ou d'amour; c'est une cohue étourdissante, un tourbillon splendide; les habits sont superbes et taillés à la dernière mode, les visages sont adorables; sur là riche et amusante variété des costumes se détachent les pages, vêtus à l'italienne ou à l'espagnole, debout, immobiles, les poings sur la hanche et l'épée au côté. C'est un tableau plein d'éclat, de vivacité, de magnificence, dont tout ce que nous pourrions dire ne serait qu'une bien faible et bien pâle copie. Faites revivre tous ces cavaliers élégants et railleurs, rendez l'existence à toutes ces dames vives et ga-

lantes de Brantôme et de l'Heptameron ; mettez dans leur bouche cet idiome prompt, savant, naïf et si éminemment français du xvi[e] siècle, et vous aurez une idée de cette charmante cour, surtout si vous vous rappelez le mot de François I[er] : « Une cour sans dames, c'est une année sans printemps ou un printemps sans fleurs. » Or la cour de François I[er] était un printemps éternel où brillaient les plus belles et les plus nobles fleurs de la terre.

Après le premier éblouissement causé par la confusion et le bruit, et lorsqu'on pouvait séparer les groupes, il était aisé de s'apercevoir qu'il y avait deux camps dans la foule : l'un, distingué par les couleurs lilas, était celui de M[me] d'Étampes ; l'autre, qui portait les couleurs bleues, était celui de Diane de Poitiers ; les partisans secrets de la réforme appartenaient au premier parti ; les catholiques purs au second. Dans ce dernier, on remarquait la figure plate et insignifiante du Dauphin ; on voyait la figure blonde, spirituelle et enjouée de Charles d'Orléans, second fils du roi, courir dans les rangs de l'autre. Compliquez ces oppositions politiques et religieuses de jalousies de femmes et de rivalités d'artistes, et vous aurez un ensemble assez satisfaisant de haines qui vous expliquera, si vous vous en étonnez, une foule de coups d'œil dédaigneux et de gestes menaçants que ne peuvent même dérober aux regards de l'observateur les dissimulations courtisanesques.

Les deux ennemies, Diane et Anne, étaient assises aux deux bouts opposés de la salle, et pourtant, malgré la distance, chaque raillerie ne mettait pas cinq secondes à passer de la bouche de l'une aux oreilles de l'autre, et la riposte, ramenée par les mêmes courriers, revenait aussi vite par le même chemin.

Au milieu de tous ces mots spirituels et parmi tous ces seigneurs habillés de velours et de soie, se promenait encore, indifférent et grave dans sa longue robe de docteur, Henry Estienne, attaché de cœur au parti de la réforme, tandis qu'à deux pas de lui et non moins oublieux de tout ce qui l'entourait, se tenait debout Pierre Strozzi, pâle et mélancolique, réfugié de Florence, qui, appuyé contre une colonne, regardait sans doute dans son cœur la patrie absente, où il ne devait rentrer que prisonnier, et où il ne devait plus avoir de repos que dans la tombe. Il va sans dire que le noble réfugié italien, parent par les femmes de Catherine de Médicis, tient profondément au parti catholique.

Puis passent, en parlant de graves affaires d'État, et en s'arrêtant souvent en face l'un de l'autre, comme pour donner plus de poids à leur conversation, le vieux Montmorency, à qui le roi vient de donner, il n'y a pas deux ans encore, la charge de connétable, vacante depuis la disgrâce de Bourbon, et le chancelier Poyet, tout fier de l'impôt de la loterie qu'il vient d'établir, et de l'ordonnance de Villers-Coterets qu'il vient de contre-signer (1).

Sans se fondre dans aucun groupe, sans se mêler à aucune conversation, le bénédictin et cordelier François Rabelais, au sourire armé de dents blanches, furetait, observait, écoutait, raillait ; tandis que Triboulet, le bouffon favori de Sa Majesté, roulait entre les jambes des passants sa bosse et ses calomnies, profitant de sa taille de basset pour mordre çà et là sans danger, sinon sans douleur.

Quant à Clément Marot, splendide dans un habit tout neuf de valet de chambre du roi, il semblait tout aussi gêné que le jour de sa réception à l'hôtel d'Étampes. Évidemment, il avait en poche et cherchait à placer sous forme d'impromptu quelque dizain nouveau-né, quelque sonnet orphelin. En effet, hélas ! on le sait, l'inspiration vient d'en haut et on n'en est pas le maître. Une ravissante idée lui était poussée naturellement dans l'esprit sur le nom de M[me] Diane. Il avait lutté, mais la muse n'est point une amante, c'est une maîtresse. Les vers s'étaient faits tout seuls, les rimes s'étaient emmanchées l'une à l'autre il ne savait par quelle magie. Bref, ce malheureux dizain le tourmentait plus que nous ne saurions dire. Il était dévoué à M[me] d'Étampes, sans doute, et à Marguerite de Navarre, c'était incontestable ; le parti protestant était celui vers lequel il penchait, cela ne faisait aucun doute. Peut-

(1) Ce fut effectivement à Villers-Coterets, petite ville du département de l'Aisne, où François I[er] avait un château, que fut signée la fameuse ordonnance qui décida que les actes des cours souveraines cesseraient d'être écrits en latin, et seraient désormais rédigés dans la langue nationale. Ce château existe encore, quoique fort déchu de sa splendeur antique, et surtout étrangement détourné de sa destination première. Commencé par François I[er] qui y sculpta ses salamandres, il fut achevé par Henri II qui y grava son chiffre et celui de Catherine de Médicis. On peut encore voir ces deux lettres, chefs-d'œuvre de renaissance, réunies, — écoutez bien cela ! — car l'esprit du temps est tout entier dans ce fait lapidaire, — réunies par un lac d'amour qui enveloppe en même temps le croissant de Diane de Poitiers : charmante, mais, on en conviendra, singulière trilogie qui se compose du chiffre et des armes du mari, de la femme et de la maîtresse.

être même cherchait-il quelque épigramme contre Mme Diane, lorsque ce malheureux madrigal en son honneur était venu. Mais enfin il était venu. Comment maintenant s'empêcher, une fois des vers superbes produits dans son cerveau en l'honneur d'une catholique, comment, malgré son ardeur pour la cause protestante, se retenir de les confier tout bas à quelque ami lettré.

C'est ce que fit l'infortuné Marot. Mais l'indiscret cardinal de Tournon, dans le sein duquel il déposa ses vers, les trouva si beaux, si splendides, si magnifiques, que, malgré lui, il les repassa à M. le duc de Lorraine, lequel en parla incontinent à Mme Diane. Il se fit à l'instant même dans le parti bleu un grand chuchotement, au milieu duquel Marot fut appelé, requis, sommé de venir les dire. Les lilas, en voyant Marot fendre la foule et s'approcher de Mme Diane, s'avancèrent de leur côté et se pressèrent autour du poëte, tout à la fois ravi et épouvanté. Enfin la duchesse d'Étampes elle-même se leva curieusement pour voir, dit-elle, comment ce maraud de Marot, qui avait tant d'esprit, s'y prendrait pour louer Mme Diane.

Le pauvre Clément Marot, au moment où il allait commencer, après s'être incliné devant Diane de Poitiers qui lui souriait, se détourna légèrement pour jeter un coup d'œil autour de lui, et vit Mme d'Étampes qui souriait aussi; mais le sourire de l'une était gracieux, et le sourire de l'autre était terrible. Aussi Marot, grillé d'un côté et gelé de l'autre, ne dit-il que d'une voix tremblante et mal assurée les vers suivants :

Entre Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connaître herbes divinement,
Car la douleur que mon cœur veut décrire
Ne se guérit par herbe aucunement ;
Non pour avoir ma place au firmament,
Non pour son arc encontre amour laisir,
Car à mon roi ne veux être rebelle.
Entre Phœbus seulement je désir,
Pour être aimé de Diane la belle.

A peine Marot eut-il prononcé la dernière syllabe de ce gracieux madrigal, que les bleus éclatèrent en applaudissements, tandis que les lilas gardèrent un silence mortel. Clément Marot, enhardi par l'approbation et froissé par la critique, alla bravement présenter son chef-d'œuvre à Diane de Poitiers.

« A Diane la belle, dit-il à voix basse en s'inclinant devant elle ; vous comprenez, madame ; la belle, la belle par excellence et sans comparaison. »

Diane le remercia par le plus doux regard, et Marot s'éloigna.

« On peut faire des vers à une belle après en avoir fait à la plus belle, dit en façon d'excuse le pauvre poëte en passant près de Mme d'Étampes; vous vous souvenez : De France la plus belle. »

Anne répondit par un regard foudroyant.

Deux groupes de notre connaissance s'étaient tenus à l'écart de cet incident : c'était, d'une part, Ascanio avec Cellini. Benvenuto avait la faiblesse de préférer la *Divina Comedia* aux concetti. L'autre groupe se composait du comte d'Orbec, du vicomte de Marmagne, de messire d'Estourville et de Colombe, qui avait supplié son père de ne pas se mêler à cette foule qu'elle voyait pour la première fois et qui ne lui causait que de l'épouvante. Le comte d'Orbec, par galanterie, n'avait pas voulu quitter sa fiancée, que le prévôt allait présenter après la messe à la reine.

Ascanio et Colombe, quoique bien troublés, s'étaient vus tout de suite et se regardaient de temps en temps à la dérobée. Les deux purs et timides enfants, élevés dans la solitude qui fait les grands cœurs, se seraient trouvés bien isolés et bien perdus dans cette foule élégante et corrompue, s'ils n'avaient pu s'apercevoir et se raffermir l'un l'autre par le regard.

Ils ne s'étaient pas revus, du reste, depuis le jour de l'aveu. Ascanio avait en vain tenté dix fois d'entrer au Petit-Nesle. La servante nouvelle donnée à Colombe par le comte d'Orbec s'était toujours présentée à la place de dame Perrine quand il avait frappé, et l'avait congédié sévèrement. Ascanio n'était ni assez riche ni assez hardi pour risquer de gagner cette femme. D'ailleurs, il n'avait à apprendre à sa bien-aimée que de tristes nouvelles qu'elle saurait toujours trop tôt. Ces tristes nouvelles étaient l'aveu que lui avait fait le maître de son amour pour Colombe, et la nécessité où ils étaient, non-seulement de se passer désormais de son appui, mais d'avoir même peut-être à lutter contre lui.

Quant au parti à prendre, Ascanio, ainsi qu'il l'avait dit à Cellini, sentait que Dieu seul pouvait maintenant le sauver. Aussi, réduit à ses seules ressources, le jeune homme avait-il naïvement résolu de chercher à adoucir et à toucher Mme d'Étampes. Quand un espoir sur lequel on a compté vous manque, on est porté à se rejeter sur les secours les plus désespérés. La toute-puissante énergie de Ben-

venuto non-seulement faisait défaut à Ascanio, mais se tournerait sans doute contre lui. Ascanio allait donc, confiant parce qu'il était jeune, invoquer ce qu'il croyait avoir vu de grandeur, de générosité et de tendresse dévouée dans la duchesse, pour tâcher d'intéresser à sa souffrance la pitié de celle dont il était aimé. Après quoi, si cette dernière et fragile branche échappait à sa main, que pouvait-il, lui pauvre enfant, faible et seul, sinon laisser faire l'absence et attendre ! Voilà donc pourquoi il avait suivi Benvenuto à la cour.

La duchesse d'Étampes était retournée à sa place. Il se mêla à ses courtisans, arriva derrière elle, et parvint jusqu'à son fauteuil. En se retournant, elle le vit.

« Ah ! c'est vous, Ascanio, dit-elle assez froidement.

— Oui, madame la duchesse. J'accompagne ici mon maître Benvenuto, et si j'ose m'approcher de vous, c'est qu'ayant laissé l'autre jour à l'hôtel d'Étampes le dessin du lis que vous avez eu la bonté de me commander, je voudrais bien savoir si vous n'en êtes pas trop mécontente?

— Non, en vérité, je l'ai trouvé fort beau, dit Mme d'Étampes un peu adoucie, et des connaisseurs à qui je l'ai montré, et notamment M. de Guise, que voici, ont été tout à fait de mon avis, seulement, l'exécution sera-t-elle aussi parfaite que le dessin ? et dans le cas où vous croirez pouvoir en répondre, mes pierreries suffiront-elles?

— Oui, madame, je l'espère; néanmoins, j'aurais voulu mettre au pistil du collier un gros diamant qui y tremblerait comme une goutte de rosée, mais ce serait une dépense trop considérable peut-être dans un travail confié à un humble artiste comme je suis.

— Oh ! nous pouvons faire cette dépense, Ascanio.

— C'est qu'un diamant de cette grosseur vaudrait peut-être deux cent mille écus, madame.

— Eh bien ! nous y aviserons. Mais, ajouta la duchesse en baissant la voix, rendez-moi un service, Ascanio.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Tout à l'heure, en allant écouter les fadeurs de ce Marot, j'ai aperçu à l'autre extrémité le comte d'Orbec. Informez-vous de lui, s'il vous plaît, et dites-lui que je désire lui parler.

— Quoi ! madame, dit Ascanio pâlissant au nom du comte.

— Ne disiez-vous pas que vous étiez à mes ordres? reprit avec hauteur Mme d'Étampes. D'ailleurs, si je vous prie de cette commission, c'est que vous êtes intéressé à l'entretien que je veux avoir avec d'Orbec et qui pourra vous donner à réfléchir, si cependant les amoureux réfléchissent jamais.

— Je vais vous obéir, madame, dit Ascanio tremblant de mécontenter celle dont il attendait son salut.

— Bien. Veuillez, en parlant au comte, parler italien, j'ai mes raisons pour cela, et revenez avec lui vers moi. »

Ascanio, pour ne pas aigrir davantage et ne pas heurter de nouveau sa redoutable ennemie, s'éloigna et demanda à un jeune seigneur aux rubans lilas s'il avait vu le comte d'Orbec et où il était.

« Tenez, lui fut-il répondu, c'est ce vieux singe qui cause là-bas avec le prévôt de Paris et qui se tient près de cette adorable fille. »

L'adorable fille était Colombe, que tous les muguets admiraient avec curiosité. Pour le vieux singe, il parut en effet à Ascanio aussi repoussant qu'un rival eût pu le désirer. Mais après un instant donné à cet examen, il s'approcha de lui, l'aborda au grand étonnement de Colombe, et l'invita en italien à le suivre auprès de Mme d'Étampes. Le comte s'excusa auprès de sa fiancée et de ses amis, et se hâta de se rendre aux ordres de la duchesse, suivi d'Ascanio, qui ne s'éloigna pas cependant sans rassurer par un coup d'œil d'intelligence la pauvre Colombe, toute troublée à l'audition de cet étrange message, et surtout à la vue du messager.

« Ah ! bonjour, comte, dit Mme d'Étampes en apercevant d'Orbec, je suis charmée de vous voir, car j'ai des choses d'importance à vous dire ; messieurs, ajouta-t-elle en s'adressant à ceux qui l'entouraient, nous avons encore sans doute un bon quart d'heure à attendre Leurs Majestés ; si vous le permettez, je profiterai de ce temps pour entretenir mon vieil ami le comte d'Orbec. »

Tous les seigneurs empressés autour de la duchesse se hâtèrent de s'éloigner discrètement sur ce congé sans façon, et la laissèrent seule avec le trésorier du roi dans une de ces vastes embrasures de croisée, larges comme nos salons d'aujourd'hui. Ascanio allait faire comme les autres, mais sur un signe de la duchesse, il resta.

« Qu'est-ce que ce jeune homme ? demanda le comte.

— Un page italien qui n'entend pas un mot de

français ; aussi vous pouvez parler devant lui, c'est exactement comme si nous étions seuls.

— Eh bien, madame, reprit d'Orbec, j'ai obéi, j'espère, aveuglément à vos ordres sans même en rechercher les motifs. Vous m'avez exprimé le désir de voir ma future femme présentée aujourd'hui à la reine : Colombe est ici avec son père, mais, maintenant que j'ai agi selon votre désir, j'avoue que je voudrais le comprendre; est-ce trop demander, madame, que de vous demander une petite explication?

— Vous êtes le plus dévoué parmi mes fidèles, d'Orbec; heureusement qu'il me reste beaucoup à faire pour vous, et encore je ne sais pas si je pourrai jamais m'acquitter; pourtant j'y tâcherai. Cette charge de trésorier du roi que je vous ai donnée n'est que la pierre d'attente sur laquelle je veux bâtir votre fortune, comte.

— Madame!... fit d'Orbec en s'inclinant jusqu'à terre.

— Je vais donc vous parler à cœur ouvert ; mais avant tout, que je vous fasse compliment. J'ai vu votre Colombe tout à l'heure ; elle est vraiment ravissante; un peu gauche, c'est un charme de plus. Cependant, entre nous, j'ai beau chercher ; je vous connais, et là je ne vois pas dans quel but, vous, homme grave, prudent et médiocrement entiché, j'imagine, de fraîcheur et de beauté, vous faites ce mariage-là ; je dis dans quel but, car nécessairement il y quelque chose là-dessous ; et vous n'êtes pas homme à marcher au hasard.

— Dame! il faut faire une fin, madame ; et puis, le père est un vieux drôle qui laissera des écus à sa fille.

— Mais quel âge a-t-il donc?

— Eh! quelque cinquante-cinq ou six ans.

— Et vous, comte?

— Oh! à peu près le même âge; mais il est si usé, lui!

— Je commence à comprendre et à vous reconnaître. Je savais bien que vous étiez au-dessus d'un sentiment vulgaire, et que les agréments de cette petite n'étaient pas ce qui vous avait séduit.

— Fi donc! madame, je n'y ai seulement pas songé; elle eût été laide que c'eût été la même chose; elle est jolie, tant mieux.

— Oh! à la bonne heure, comte, sinon je désespérerais de vous.

— Et maintenant que vous m'avez retrouvé, madame, daignerez-vous m'apprendre...?

— Oh! c'est que pour vous je fais de beaux rêves, interrompit la duchesse. Ce que je voudrais vous voir, d'Orbec, savez-vous? c'est la place de Poyet que je déteste, fit la duchesse en jetant un coup d'œil de haine sur le chancelier qui se promenait toujours avec le connétable.

— Quoi! madame, une des plus immenses dignités du royaume.

— Eh! n'êtes-vous donc pas vous-même un homme éminent, comte? Mais hélas! mon pouvoir est si précaire, je règne sur le bord d'un abîme. Tenez, en ce moment, je suis d'une inquiétude mortelle. Le roi a pour maîtresse la femme d'un homme de rien, d'un justicier, d'un nommé Féron. Si cette femme était ambitieuse, nous serions perdus. J'aurais dû aussi prendre l'initiative sur ce caprice de François Ier. Ah! je ne retrouverai jamais non plus cette petite duchesse de Brissac que j'avais donnée à Sa Majesté : une femme douce et faible, une enfant. Je la pleurerai toujours : elle n'était pas dangereuse celle-là; elle ne parlait au roi que de mes perfections. Pauvre Marie! elle avait pris toutes les charges de ma position et m'en laissait tous les bénéfices. Mais cette Féronnière, comme ils l'appellent, il faudrait à toute force en distraire François Ier. Moi, hélas! j'ai épuisé tout mon arsenal de séductions, et j'en suis réduite aux derniers retranchements, l'habitude.

— Comment, madame?

— Oh! mon Dieu! oui, je n'occupe plus guère que l'esprit, le cœur est ailleurs; j'aurais bien besoin, vous comprenez, d'un auxiliaire. Où la trouver? Une amie toute dévouée, toute sincère, dont je sois sûre, ah! je la payerais de tant d'or et de tant d'honneurs! Cherchez-moi-la donc, d'Orbec. Vous ne savez pas combien, chez notre souverain, le roi et l'homme se touchent de près, et où l'homme peut entraîner le roi. Si nous étions deux, non deux rivales, mais deux alliées, non pas deux maîtresses, mais deux amies; si nous tenions, l'une François, l'autre François Ier, la France serait à nous, comte, et dans quel moment! quand Charles-Quint vient se jeter de lui-même dans nos filets, quand on pourra le rançonner à l'aise et profiter de son imprudence pour se ménager, en cas d'événement, un avenir magnifique. Je vous expliquerai mes desseins, d'Orbec. Cette Diane qui vous plaît tant n'aurait plus prise un jour sur notre fortune, et le chevalier de France pourrait devenir... Mais voici le roi. »

Telle était la façon de Mme d'Étampes ; elle expliquait rarement, elle laissait deviner ; elle semait dans les esprits des résolutions et des idées ; elle laissait travailler l'avarice, l'ambition, la perversité naturelles, puis elle savait être interrompue à propos.

Grand art qu'on ne saurait trop recommander à beaucoup de poëtes et à nombre d'amants.

Aussi le comte d'Orbec, âpre au gain et aux honneurs, rompu et corrompu, avait parfaitement compris la duchesse, car plus d'une fois durant l'entretien les regards d'Anne s'étaient dirigés du côté de Colombe. Pour Ascanio, sa droite et généreuse nature n'avait pu sonder jusqu'au fond ce mystère d'iniquité et d'infamie, mais il ressentait vaguement que cette conversation étrange et sombre cachait un danger terrible pour sa bien-aimée, et considérait Mme d'Étampes avec épouvante.

Un huissier annonça le roi et la reine. En un instant tout le monde fut debout et le chapeau à la main.

« Dieu vous garde ! messieurs, dit en entrant François Ier. Il faut que je vous annonce tout de suite une grande nouvelle. Notre cher frère, l'empereur Charles-Quint, est, à l'heure où je vous parle, en route pour la France, s'il n'y est déjà entré. Préparons-nous, messieurs, à l'accueillir dignement. Je n'ai pas besoin de rappeler à ma féale noblesse à quoi cette grande hospitalité l'oblige. Nous avons montré au camp du Drap-d'Or que nous savions recevoir également les rois. Dans moins d'un mois Charles-Quint sera au Louvre.

— Et moi, messieurs, dit la reine Éléonore de sa voix douce, je vous remercie d'avance pour mon royal frère de l'accueil que vous lui ferez. »

On répondit par les cris de : Vive le roi ! vive la reine ! vive l'Empereur !

En ce moment quelque chose de frétillant passa entre les jambes des courtisans et s'avança jusqu'au roi : c'était Triboulet.

« Sire, dit le bouffon, voulez-vous me permettre de dédier à Votre Majesté un ouvrage que je vais faire imprimer ?

— Avec grand plaisir, bouffon, répondit le roi ; mais encore faut-il que je connaisse quel est le titre de cet ouvrage, et que je sache le point où il en est.

— Sire, cet ouvrage aura pour titre l'Almanach des Fous, et contiendra la liste des plus grands insensés que la terre aura jamais portés. Quant à savoir où il en est, j'ai déjà inscrit sur la première page le nom du roi des fous passés et à venir.

— Et quel est cet illustre confrère que tu me donnes pour cousin et que tu choisis pour monarque ? demanda François Ier.

— Charles-Quint, sire, répondit Triboulet.

— Comment, Charles-Quint ? s'écria le roi.

— Lui-même !

— Et pourquoi Charles-Quint ?

— Parce qu'il n'y a que Charles-Quint au monde qui, vous ayant tenu prisonnier à Madrid, comme il l'a fait, soit assez fou pour traverser le royaume de Votre Majesté.

— Mais s'il y passe sans accident cependant, au milieu de mon royaume ? répliqua François Ier.

— Alors, répondit Triboulet, je lui promets d'effacer son nom pour mettre un autre nom à sa place.

— Et quel sera ce nom ? demanda le roi.

— Le vôtre, sire ; car en le laissant passer vous aurez encore été plus fou que lui. »

Le roi éclata de rire. Les courtisans firent chorus. La pauvre Éléonore seule pâlit.

« Eh bien ! dit François, mets donc mon nom à l'instant même à la place de celui de l'Empereur ; car j'ai donné ma parole de gentilhomme et je la tiendrai. Quant à la dédicace, je l'accepte, et voilà le prix du premier exemplaire qui paraîtra. »

A ces mots, François Ier tira une bourse pleine de sa poche et la jeta à Triboulet, qui la reçut entre ses dents et s'éloigna à quatre pattes et en grommelant comme un chien qui emporte un os.

« Madame, dit à la reine le prévôt de Paris en s'avançant avec Colombe, Votre Majesté veut-elle me permettre de profiter de ce moment de joie pour lui présenter sous d'heureux auspices ma fille Colombe, qu'elle a daigné agréer au nombre de ses dames d'honneur ? »

La bonne reine adressa quelques mots de félicitation et d'encouragement à la pauvre Colombe confuse, que le roi, pendant ce temps, regardait avec admiration.

« Foi de gentilhomme ! messire le prévôt, dit François Ier en souriant, savez-vous que c'est un crime de haute trahison d'avoir aussi longtemps enfoui et tenu hors de nos regards une semblable perle, laquelle doit faire si bien dans la couronne de beautés qui entoure la majesté de notre reine ? Si vous n'êtes pas puni de cette félonie, sir Robert, rendez-en grâce à la muette intercession de ces beaux yeux baissés. »

Puis, le roi fit un salut gracieux à la charmante fille, et passa suivi de toute la cour pour se rendre à la chapelle.

«Madame, dit le duc de Médina-Sidonia en offrant la main à la duchesse d'Étampes, nous laisserons, s'il vous plaît, passer la foule, et nous resterons un peu en arrière ; nous serions ici mieux que partout ailleurs pour deux mots importants que j'aurais à vous dire en secret.

— Je suis tout à vous, monsieur l'ambassadeur, répondit la duchesse. Ne vous éloignez pas, comte d'Orbec ; vous pouvez tout dire, M. de Médina, devant ce vieil ami, qui est un second moi-même, et devant ce jeune homme, qui ne parle qu'italien.

— Leur discrétion doit vous importer autant qu'à moi, madame, et du moment où vous en êtes sûre... Mais nous voici seuls, et je vais aller droit au but sans détour et sans réticences. Vous voyez que Sa Majesté sacrée s'est décidée à traverser la France et qu'elle y a même probablement déjà mis le pied ; elle sait pourtant qu'elle y marchera entre deux haies d'ennemis ; mais elle compte sur la chevalerie du roi. Vous-même vous lui avez conseillé cette confiance, madame, et je conviendrai franchement avec vous que, plus puissante que tel ou tel ministre en titre, vous avez assez d'empire sur François Ier pour faire à votre gré votre avis bon ou mauvais, leurre ou garantie. Mais pourquoi vous tourneriez-vous contre nous ? Ce n'est ni l'intérêt de l'État ni le vôtre.

— Achevez, monseigneur ; vous n'avez pas tout dit, je pense ?

— Non, madame, Charles-Quint est le digne successeur de Charlemagne, et ce qu'un allié déloyal pourrait exiger de lui comme rançon, il veut le donner comme présent, et ne laisser sans récompense ni l'hospitalité ni le conseil.

— A merveille ! et ce sera agir avec grandeur et prudence.

— Le roi François Ier a toujours ardemment désiré le duché de Milan, madame ; eh bien ! cette province, éternel sujet de guerre entre la France et l'Espagne, Charles-Quint consentira à la céder à son beau-frère moyennant une redevance annuelle.

— Je comprends, interrompit la duchesse ; les finances de l'Empereur sont assez basses, on le sait. D'autre part, le Milanais est ruiné par vingt guerres, et Sa Majesté sacrée ne serait pas fâchée de transporter sa créance d'un débiteur pauvre à un débiteur opulent. Je refuse, M. de Médina, car vous comprenez vous-même qu'une pareille proposition n'est pas acceptable.

— Mais, madame, des ouvertures ont été déjà faites au roi au sujet de cette investiture, et Sa Majesté a paru charmée.

— Je le sais ; mais moi, je refuse. Si vous pouvez vous passer de moi, tant mieux pour vous.

— Madame, l'Empereur tient singulièrement à vous savoir de son parti, et tout ce que vous pourriez souhaiter...

— Mon influence n'est pas marchandise qu'on vende et qu'on achète, monsieur l'ambassadeur.

— Oh ! madame, qui dit cela ?

— Écoutez, vous m'assurez que votre maître désire mon appui, et entre nous il a raison. Eh bien ! pour le lui assurer je lui demande moins qu'il n'offre ; suivez-moi bien. Voilà ce qu'il devra faire. Il promettra à François Ier l'investiture du duché de Milan, puis une fois hors de France il se souviendra du traité de Madrid violé et oubliera sa promesse.

— Quoi ! madame, mais ce sera la guerre.

— Attendez donc, M. de Médina, Sa Majesté criera et menacera, en effet ; alors, Charles consentira à ériger en État indépendant le Milanais et le donnera, mais libre de redevances, à Charles d'Orléans, second fils du roi. De cette façon, l'Empereur n'agrandira pas un rival. Cela vaut bien quelques écus, et je pense que vous n'avez rien à dire là contre, monseigneur. Quant à ce que je puis souhaiter personnellement, comme vous disiez tout à l'heure, si Sa Majesté sacrée entre dans mes desseins, elle laissera tomber devant moi, à notre première entrevue, un caillou plus ou moins brillant que je ramasserai, s'il en vaut la peine, et que je garderai en souvenir de la glorieuse alliance conclue entre le successeur des Césars, roi d'Espagne et des Indes, et moi.

La duchesse d'Étampes se pencha à l'oreille d'Ascanio, effrayé de ses sombres et mystérieux projets, comme le duc de Médina en était inquiet, comme le comte d'Orbec en paraissait charmé.

— Tout cela pour toi, Ascanio, dit-elle tout bas à l'apprenti. Pour gagner ton cœur je perdrais la France. Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, reprit-elle à voix haute, quelle est votre réponse ?

— L'Empereur seul peut prendre une décision sur un sujet de cette gravité, madame ; néanmoins, tout me porte à croire qu'il acceptera un arrange-

ment qui m'effraye presque autant qu'il me semble avantageux pour nous.

— Si cela peut vous rassurer, je vous dirai qu'au fond il l'est aussi pour moi, et voilà pourquoi je m'engage à le faire accepter par le roi. Nous autres femmes nous avons aussi notre politique, plus profonde parfois que la vôtre. Mais je puis vous jurer que mes projets ne sont en rien dangereux pour vous; et réfléchissez : en quoi pourraient-ils l'être? En attendant d'ailleurs la résolution de Charles-Quint, M. de Médina, vous pouvez être sûr que je ne laisserai pas échapper une occasion d'agir contre lui et que j'engagerai de toutes mes forces Sa Majesté à le retenir prisonnier.

— Eh quoi! madame, est-ce là un commencement d'alliance?

— Allons donc, monsieur l'ambassadeur. Comment! un homme d'État tel que vous ne voit-il pas que l'essentiel est d'écarter de moi tout soupçon de séduction, et que prendre ouvertement votre cause, ce serait le moyen de la perdre. D'ailleurs, je n'entends pas qu'on me puisse jamais trahir ou dénoncer. Laissez-moi être votre ennemie, monsieur le duc, laissez-moi parler contre vous. Que vous importe? Ne savez-vous pas ce qu'on fait avec les mots, mon Dieu? Si Charles-Quint refuse mon traité, je dirai au roi : « Sire, fiez-vous-en à mes instincts généreux de femme. Vous ne devez pas reculer devant de justes et nécessaires représailles. » Et si l'Empereur accepte, je dirai : « Sire, croyez-en mon habileté féminine, c'est-à-dire féline; il faut vous résigner à une infamie utile. »

— Ah! madame, dit le duc de Médina en s'inclinant devant la duchesse, quel dommage que vous soyez une reine; vous auriez fait un si parfait ambassadeur. »

Sur quoi le duc prit congé de Mme d'Étampes et s'éloigna, ravi de la tournure inattendue qu'avaient prise les négociations.

« A mon tour de parler nettement et sans ambages, dit la duchesse au comte d'Orbec quand elle fut seule avec Ascanio et lui. Maintenant, comte, vous savez trois choses; la première, c'est qu'il est important pour mes amis et pour moi que mon pouvoir soit en ce moment consolidé et à l'abri de toute atteinte; la seconde, c'est qu'une fois cet événement traversé nous n'aurons plus à redouter l'avenir, que Charles d'Orléans continuera François Ier, et que le duc de Milan, que j'aurai fait ce qu'il sera, me devra plus de reconnaissance que le roi de France, qui m'a faite ce que je suis; la troisième, c'est que la beauté de votre Colombe a vivement frappé Sa Majesté. Eh bien! comte, je m'adresse à l'homme supérieur que n'atteignent pas les préjugés vulgaires. Vous tenez en cet instant votre sort dans vos mains : voulez-vous que le trésorier d'Orbec succède au chancelier Poyet, ou tenez, en termes plus positifs, voulez-vous que Colombe d'Orbec succède à Marie de Brissac? »

Ascanio fit un mouvement d'horreur que n'aperçut pas d'Orbec, qui échangeait un regard odieusement malicieux avec le regard profond de Mme d'Étampes.

« Je veux être chancelier, répondit-il simplement.

— Bon! nous sommes donc sauvés; mais le prévôt!

— Eh! eh! reprit le comte, vous lui trouverez bien quelque bel office; qu'il soit seulement plutôt lucratif qu'honorifique, je vous prie; je retrouverai le tout quand le vieux podagre s'en ira. »

Ascanio ne put se contenir plus longtemps.

« Madame..., » fit-il d'une voix éclatante en s'avançant.

Il n'eut pas le temps de continuer, le comte n'eut pas le temps de s'étonner, la porte s'ouvrit à deux battants : toute la cour rentrait.

Mme d'Étampes saisit violemment la main d'Ascanio, se rejeta brusquement en arrière avec lui, et de sa voix contenue mais vibrante, lui dit à l'oreille :

« Eh bien, jeune homme, vois-tu maintenant comment on devient la concubine d'un roi, et où parfois, malgré nous, la vie nous mène? »

Elle se tut. Au milieu de ces paroles graves, la bonne humeur et les saillies du roi et des courtisans firent pour ainsi dire irruption.

François Ier était radieux, Charles-Quint allait venir. Il y aurait des réceptions, des fêtes, des surprises, un beau rôle à jouer. Le monde entier aura les yeux fixés sur Paris et son roi. Attentif au drame intéressant dont lui François Ier tiendrait tous les fils, il y pensait avec une joie d'enfant. C'était sa nature de prendre ainsi toutes choses par le côté brillant plutôt que par le côté sérieux, de viser avant tout à l'effet et de voir dans les batailles des tournois, et dans la royauté un art. Splendide esprit aux idées aventureuses, étranges, poétiques, François Ier fit de son règne une représentation théâtrale et du monde une salle de spectacle.

Ce jour-là, à la veille d'éblouir un rival et l'Eu-

rope, il était d'une clémence et d'une aménité plus charmantes que jamais.

Aussi, comme rassuré par le gracieux visage de son maître, Triboulet vint-il rouler à ses pieds au moment où il franchissait la porte.

« Oh! sire, oh! sire, s'écria lamentablement le bouffon, je viens vous faire mes adieux, il faut que Votre Majesté se résigne à me perdre; aussi j'en pleure plus pour elle que pour moi. Que va devenir Votre Majesté sans son pauvre Triboulet, qu'elle aime tant?

— Quoi! vas-tu me quitter, fou, au moment où il n'y aura qu'un bouffon pour deux rois?

— Oui, sire, au moment où il y aura deux rois pour un bouffon.

— Mais je n'entends pas cela, Triboulet. Tu resteras, je te l'ordonne.

— Hélas! oui. Faites donc part du décret royal à M. de Vieilleville, à qui j'ai dit ce qu'on dit de sa femme, et qui, pour une chose si simple, a juré qu'il m'arracherait les oreilles d'abord et l'âme ensuite, si j'en ai une toutefois, a ajouté l'impie, à qui Votre Majesté devrait bien faire couper la langue pour un semblable blasphème.

— Va, va, reprit le roi, sois tranquille, mon pauvre fou, celui qui t'ôterait la vie serait bien sûr d'être pendu un quart d'heure après.

— Oh! sire, si cela vous était égal?

— Eh bien! quoi?

— Faites-le pendre un quart d'heure avant, j'aime mieux cela. »

Tous de rire, et le roi plus que tous. Puis, continuant de s'avancer, il trouve sur son passage Pierre Strozzi, le noble exilé.

« Seigneur Pierre Strozzi, lui dit-il, il y a bien longtemps, ce me semble, trop longtemps, que vous nous avez demandé des lettres de naturalisation; c'est une honte pour nous qu'après avoir si vaillamment combattu dans le Piémont pour les Français et en Français, vous n'apparteniez pas encore à votre patrie par le courage, puisque votre patrie par la naissance vous repousse. Ce soir, seigneur Pierre, messire Lemaçon, mon secrétaire, vous expédiera vos lettres de naturalisation. Ne me remerciez pas; il faut que Charles-Quint vous trouve Français, pour mon honneur et pour le vôtre... Ah! c'est vous, Cellini, et vous ne venez jamais les mains vides: que portez-vous là sous le bras, mon ami? Mais attendez un moment; il ne sera pas dit, foi de gentilhomme! que je ne vous aie jamais devancé en magnificence. Messire Antoine Lemaçon, vous joindrez aux lettres de naturalisation du grand Pierre Strozzi celles de mon ami Benvenuto, et vous les lui porterez sans frais chez lui: un orfèvre ne trouve pas cinq cents ducats aussi aisément qu'un Strozzi.

— Sire, dit Benvenuto, je rends grâce à Votre Majesté, mais qu'elle me pardonne mon ignorance: qu'est-ce que ces lettres de naturalisation?

— Quoi! dit gravement Antoine Lemaçon, tandis que le roi riait comme un fou de la question, ne savez-vous pas, maître Benvenuto, que des lettres de naturalisation sont le plus grand honneur que Sa Majesté puisse accorder à un étranger; que par là vous devenez Français?

— Je commence à comprendre, sire, et je vous remercie, dit Cellini; mais excusez-moi: j'étais déjà de cœur sujet de Votre Majesté, à quoi servent ces lettres?

— A quoi ces lettres servent? dit François Ier, dont la joyeuse humeur continuait; elles servent, Benvenuto, à ce que maintenant que vous voici Français, je puis vous faire seigneur du Grand-Nesle, ce qui ne m'était pas permis auparavant. Messire Lemaçon, vous joindrez la donation définitive du château aux lettres de naturalisation. Comprenez-vous maintenant, Benvenuto, à quoi servent les lettres de naturalisation?

— Oui, sire, et merci, merci mille fois! On dirait que nos deux cœurs s'entendent sans se parler, car cette grâce que vous me faites aujourd'hui est comme un acheminement à une immense faveur que j'oserai peut-être vous demander un jour et en fait pour ainsi dire partie.

— Tu sais ce que je t'ai promis, Benvenuto. Apporte-moi mon Jupiter et demande.

— Oui, Votre Majesté a bon souvenir, et j'espère qu'elle aura bonne parole. Oui, Votre Majesté peut exaucer un vœu qui tient en quelque sorte à ma vie, et déjà par un royal et sublime instinct, vous venez de rendre l'accomplissement de ce vœu plus facile.

— Il sera fait, mon grand orfèvre, selon votre désir; mais, en attendant, vous allez nous faire voir d'abord ce que vous tenez là dans vos mains.

— Sire, c'est une salière d'argent pour accompagner le vase et le bassin.

— Montrez-moi vite cela, Benvenuto. »

Le roi examina attentivement et silencieusement comme toujours le merveilleux ouvrage que lui présentait Cellini.

« Quelle bévue, dit-il enfin, quel contresens!

— Quoi, sire! s'écria Benvenuto au comble du désappointement, Votre Majesté serait si peu satisfaite?

— Eh sans doute, monsieur! Comment, vous me gâtez une si belle idée en argent; c'est en or qu'il fallait m'exécuter cela, Cellini, et j'en suis fâché pour vous, mais vous le recommencerez.

— Hélas! sire, dit mélancoliquement Benvenuto, ne soyez pas si ambitieux pour mes pauvres ouvrages : c'est la richesse de la matière qui perdra, je le jurerais, ces chers trésors de ma pensée. Mieux vaut, pour une gloire durable, travailler l'argile que l'or, sire, et nos noms ne vivent guère, à nous autres orfévres. Sire, les nécessités sont parfois cruelles, les hommes toujours cupides et stupides; et qui sait si telle coupe d'argent de moi dont Votre Majesté donnerait dix mille ducats, on ne la fondra pas pour dix écus.

— Allons donc! croyez-vous que le roi de France aille jamais mettre en gage chez les Lombards les salières de sa table?

— Sire, l'empereur de Constantinople a bien mis en gage chez les Vénitiens la couronne d'épines de Notre Seigneur.

— Mais un roi de France la dégagea, monsieur!

— Oui, je le sais; mais songez aux guerres, aux révolutions. Je suis d'un pays où les Médicis ont été chassés et rappelés trois fois, et il n'y a que les rois qui, comme Votre Majesté, se font une gloire, à qui on ne puisse enlever leur bien.

— N'importe, Benvenuto, n'importe, je veux ma salière en or, et mon trésorier va vous compter aujourd'hui mille écus d'or de vieux poids pour cela. Vous entendez, comte d'Orbec, aujourd'hui même, car je ne veux pas que Cellini perde une minute. Adieu, Benvenuto, continuez. Le roi pense au Jupiter. Adieu, messieurs, pensez à Charles-Quint.»

Pendant que François Ier descendait l'escalier pour aller rejoindre la reine, qui était déjà en voiture et qu'il accompagnait à cheval, divers mouvements eurent lieu que nous ne devons pas omettre.

Benvenuto s'approcha d'abord du comte d'Orbec et lui dit :

« Veuillez tenir cet or à ma disposition, messire le trésorier. Je vais obéir aux ordres de Sa Majesté, aller chercher sur-le-champ un sac chez moi, et je serai chez vous dans une demi-heure. »

Le comte s'inclina en signe d'acquiescement, et Cellini sortit seul après avoir vainement cherché Ascanio des yeux.

Dans le même temps Marmagne parlait bas au prévôt, qui tenait toujours la main de Colombe.

« Voici une occasion magnifique, lui disait-il, et je cours prévenir mes hommes. Vous, dites à d'Orbec de retenir le plus longtemps possible le Benvenuto. »

Là-dessus il disparut, et messire d'Estourville s'approcha du comte d'Orbec, auquel il parla à l'oreille, puis il ajouta tout haut :

« Pendant ce temps, moi, comte, je reconduirai Colombe à l'hôtel de Nesle.

— Bien, fit d'Orbec, et venez m'annoncer le résultat ce soir. »

Ils se séparèrent, et le prévôt reprit en effet lentement avec sa fille le chemin du Petit-Nesle, suivi à son insu par Ascanio qui ne les avait pas perdus de vue une minute, et qui regardait de loin avec amour marcher sa Colombe.

Cependant le roi mettait le pied à l'étrier; il montait un admirable alezan, son favori, un présent de Henri VIII.

« Nous allons, dit-il, faire une longue route ensemble aujourd'hui,

Gentil, joli petit cheval,
Bon à monter, doux à descendre...

Ma foi, voilà toujours les deux premiers vers d'un quatrain, ajouta François Ier, trouvez-moi les autres. Voyons, Marot, ou bien vous, maître Melin de Saint-Gelais. »

Marot se gratta la tête, mais Saint-Gelais le prévint, et avec un bonheur et une promptitude inouïs, continua :

« Sans que tu sois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre! »

Les applaudissements éclatèrent de toutes parts, et le roi, déjà à cheval, envoya de sa main un salut de remercîment tout gracieux au poëte si bien et si vite inspiré.

Pour Marot, il rentra au logis de Navarre plus bourru que jamais.

« Je ne sais ce qu'ils avaient à la çour, grommelait-il, mais ils étaient tous stupides aujourd'hui. »

XXI

QUATRE VARIÉTÉS DE BRIGANDS.

Benvenuto repassa la Seine en toute hâte et prit chez lui, non pas un sac, comme il avait dit au comte d'Orbec, mais un petit cabas que lui avait donné à Florence une de ses cousines qui était religieuse; puis, comme il tenait à terminer cette affaire le jour même et qu'il était déjà deux heures de l'après-midi, sans attendre Ascanio, qu'il avait perdu de vue, ni ses ouvriers, qui étaient allés dîner, il reprit le chemin de la rue Froidmanteau, où demeurait le comte d'Orbec, et avec quelque attention qu'il regardât autour de lui, il ne vit rien en allant qui pût lui causer la moindre inquiétude.

Quand il arriva chez le comte d'Orbec, celui-ci lui dit qu'il ne pouvait toucher son or tout de suite, attendu qu'il y avait des formalités indispensables à remplir, un notaire à appeler, un contrat à rédiger; le comte s'excusa d'ailleurs avec mille politesses, car il savait Cellini peu patient de sa nature, mais il enveloppa son refus de formes si prévenantes, qu'il n'y eut pas moyen de se fâcher, et que Benvenuto, qui croyait à la vérité de ces empêchements, se résigna à attendre.

Seulement Cellini voulut profiter de ce retard pour faire venir quelques-uns de ses ouvriers qui l'accompagneraient au retour et l'aideraient à porter son or. D'Orbec s'empressa d'envoyer à l'hôtel de Nesle un de ses domestiques pour les prévenir; puis il entama la conversation sur les travaux de Cellini, sur la faveur que le roi lui témoignait, sur toutes choses enfin capables de faire prendre patience à Benvenuto, d'autant moins soupçonneux qu'il n'avait aucune raison d'en vouloir au comte et qu'il ne supposait pas que le comte eût des motifs d'être son ennemi. Il y avait bien son désir de le supplanter près de Colombe, mais personne ne connaissait ce désir qu'Ascanio et lui. Il répondit donc assez gracieusement aux avances du trésorier.

Il fallut ensuite du temps pour choisir l'or au titre où le roi avait désiré qu'il fût donné. Le notaire fut très-lent à venir. On ne dresse pas un contrat en une minute. Bref, lorsque, les dernières politesses échangées, Benvenuto se disposa à revenir à l'hôtel, la nuit commençait à tomber. Il s'informa du domestique qu'on avait envoyé pour chercher ses compagnons. Celui-ci répondit qu'ils n'avaient pu venir, mais qu'il porterait volontiers l'or du seigneur orfèvre. La défiance de Benvenuto se réveilla, et il refusa l'offre, si obligeante qu'elle fût.

Il mit l'or dans son petit cabas, puis il passa le bras dans les deux anses, et comme son bras n'y entrait qu'avec difficulté, l'or était bien fermé, et il le portait beaucoup plus aisément que s'il eût été dans un sac. Il avait sous ses habits une bonne cotte de mailles à manches, une courte épée au côté et un poignard dans sa ceinture; il se mit donc en route d'un pas pressé mais ferme. Cependant, avant de partir, il avait cru s'apercevoir que plusieurs valets parlaient bas entre eux et sortaient précipitamment, mais ils avaient affecté de ne pas prendre le même chemin que lui.

Aujourd'hui que l'on va du Louvre à l'Institut par le pont des Arts, le chemin qu'avait à faire Benvenuto ne serait plus qu'une enjambée, mais à cette époque c'était un voyage. En effet, il lui fallait, en partant de la rue Froidmanteau, remonter le quai jusqu'au Châtelet, prendre le pont aux Meuniers, traverser la Cité par la rue Saint-Barthélemi, aborder sur la rive gauche par le pont Saint-Michel, et de là redescendre par le quai désert jusqu'à l'hôtel du Grand-Nesle. Qu'on ne s'étonne pas qu'à cette époque de larronneurs et de tire-laines, Benvenuto, malgré tout son courage, conçût quelques inquiétudes pour une somme aussi considérable que celle qu'il portait sous le bras. Au reste, si le lecteur veut précéder avec nous Benvenuto de quelques centaines de pas, il verra que ces inquiétudes n'étaient pas sans fondement.

Depuis une heure environ que l'ombre avait commencé à s'épaissir, quatre hommes d'assez mauvaise mine, enveloppés de grands manteaux, s'étaient postés sur le quai des Augustins à la hauteur de l'église. La grève était bordée seulement de murs à cet endroit et absolument déserte en ce moment. Ces hommes, pendant leur station, ne virent passer que le prévôt, qui revenait de conduire Colombe au Petit-Nesle, et qu'ils saluèrent avec le respect qui est dû aux autorités.

Ils causaient à voix basse et le chapeau sur les yeux dans un renfoncement formé par l'église. Deux d'entre eux nous sont déjà connus : c'étaient les bravi employés par le vicomte de Marmagne dans l'expédition malheureuse contre le Grand-Nesle; ils se nommaient Ferrante et Fracasso. Leurs deux

compagnons, qui gagnaient leur vie au même honorable métier, s'appelaient Procope et Maledent. Afin que la postérité, comme elle fait depuis trois mille ans pour le vieil Homère, ne se dispute pas sur la patrie de ces quatre vaillants capitaines, nous ajouterons que Maledent était Picard, Procope Bohémien, et que Ferrante et Fracasso avaient vu le jour sous le beau ciel de l'Italie. Quant à leurs qualités distinctes en temps de paix, Procope était un juriste, Ferrante un pédant, Fracasso un rêveur, et Maledent un imbécile. On voit que notre qualité de Français ne nous aveugle pas sur le compte du seul de ces quatre industriels qui soit notre compatriote.

Au combat tous quatre étaient des démons.

Voici maintenant la convérsation édifiante et amicale qu'ils tenaient entre eux, écoutons-la. Nous pourrons y apprendre quels hommes ils étaient et quels dangers menaçaient au juste notre ami Benvenuto.

« Au moins, Fracasso, disait Ferrante, nous ne serons pas empêtrés aujourd'hui de ce grand rougeâtre de vicomte, et nos pauvres épées pourront sortir du fourreau sans qu'il nous crie : « En retraite! » le lâche, et sans qu'il nous force à nous enfuir.

— Oui. Mais, répondit Fracasso, puisqu'il nous laisse tout le péril du combat, ce dont je le remercie, il devrait nous laisser tout le profit. De quel droit ce diable roussi se réserve-t-il pour sa part cinq cents écus d'or? Je sais bien que les cinq cents qui restent font une assez jolie prime. Cent vingt-cinq pour chacun de nous, c'est honorable, et dans les temps difficiles je me suis vu parfois dans la nécessité de tuer un homme pour deux écus.

— Pour deux écus! Sainte Vierge! s'écria Maledent; oh! fi donc! c'est gâter le métier. Ne dites pas de pareilles choses quand je suis avec vous, car quelqu'un qui nous entendrait pourrait nous confondre l'un avec l'autre, mon cher.

— Que veux-tu, Maledent, dit Fracasso avec mélancolie, la vie a des passes fâcheuses, et il y a des heures où l'on tuerait un homme pour un morceau de pain. Mais revenons à notre objet. Il me semble, mes bons amis, que deux cent cinquante écus valent de moitié mieux que cent vingt-cinq. Si, après avoir tué notre homme, nous refusions de rendre nos comptes à ce grand voleur de Marmagne?

— Mon frère, reprit gravement Procope, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité; ce serait frustrer un client, et il faut de la loyauté en tout. Nous remettrons au vicomte les cinq cents écus d'or convenus, jusqu'au dernier, c'est mon avis. Mais, *distinguamus :* quand il les aura empochés et qu'il nous aura reconnus pour honnêtes gens, je ne vois pas ce qui peut nous empêcher de tomber sur lui et de les lui reprendre.

— Bien trouvé! dit doctoralement Ferrante. Procope a toujours eu beaucoup de probité jointe à beaucoup d'imagination.

— Mon Dieu, cela tient à ce que j'ai un peu étudié le droit, fit modestement Procope.

— Mais, continua Ferrante avec le ton pédant qui lui était habituel, ne nous embrouillons pas dans nos desseins. *Recte ad terminum eamus.* Que le vicomte dorme tranquille sur les deux oreilles, il aura son tour : il s'agit pour le moment de cet orfévre florentin. On veut, pour plus grande sécurité, que nous soyons quatre à l'estafiler. A la rigueur un seul eût pu faire la besogne et empocher la somme, mais la capitalisation est une plaie sociale, et mieux vaut que le bénéfice soit partagé entre plusieurs amis. Seulement dépêchons-le promptement et proprement; ce n'est pas un homme ordinaire, comme nous avons pu le voir, Fracasso et moi. Résignons-nous donc, pour plus de sûreté, à l'attaquer tous quatre à la fois, il ne peut maintenant tarder à venir. Attention, du sang-froid, bon pied, bon œil, et prenez garde aux bottes à l'italienne qu'il ne manquera pas de vous pousser.

— On sait ce que c'est, Ferrante, dit Maledent d'un air dédaigneux, que de recevoir un coup d'épée, qu'il soit d'estoc ou de taille. Une fois, j'avais pénétré de nuit, pour affaires personnelles, dans un château du Bourbonnais. Surpris par le matin avant de les avoir complétement terminées, je pris la résolution forcée de me cacher jusqu'à la nuit suivante; rien ne me parut plus propre à cet effet que l'arsenal du château : il y avait là force panoplies et trophées, casques, cuirasses, brassards et cuissards, targes et écus. J'enlevai le pieu qui soutenait une de ces armures, je me glissai à sa place et je demeurai là debout, visière baissée, immobile sur mon piédestal.

— C'est fort intéressant, interrompit Ferrante; continue, Maledent; à quoi peut-on mieux employer l'attente d'un exploit qu'au récit de quelques autres faits de guerre? Continue.

— Je ne savais pas, poursuivit Maledent, que cette maudite armure servait aux fils du château pour s'exercer à faire des armes. Mais bientôt deux grands gaillards de vingt ans entrèrent, détachèrent chacun une lance et une épée et commencèrent à s'escrimer de tout leur cœur sur ma carapace. Eh bien! mes amis, vous me croirez si vous voulez, sous tous leurs coups d'épée et de lance, je n'ai pas bougé, je suis resté droit et ferme comme si j'étais véritablement de bois et vissé à ma base. Par bonheur, les jeunes drôles n'étaient pas de première force. Le père survint, les exhortant bien à viser au défaut de ma cuirasse; mais saint Maledent, mon patron, que j'invoquais tout bas, détournait les coups. Enfin, ce diable de père, pour montrer à ses petits comment on enlevait une visière, prit une lance, et du premier coup mit à découvert mon visage pâle et défait. Je me crus perdu.

— Pauvre ami! dit mélancoliquement Fracasso, on le serait à moins.

— Bah! figurez-vous que, comme je viens de vous le raconter, me voyant pâle et défait, ils eurent la bêtise de me prendre pour le fantôme de leur bisaïeul; si bien que voilà le père et les fils qui s'enfuient à toutes jambes et comme si le diable les emportait. Ma foi, que voulez-vous que je vous dise? je leur ai tourné le dos et j'en ai fait autant de mon côté; mais c'est égal, vous voyez que, pour ma part, je suis solide.

— Oui, mais l'essentiel dans notre état, l'ami Maledent, dit Procope, ce n'est pas seulement de bien recevoir les coups, c'est de les bien donner. Le beau, c'est que la victime tombe sans même pousser un cri. Tiens, dans une de mes tournées en Flandre j'avais à débarrasser une de mes pratiques de quatre de ses amis intimes qui voyageaient en compagnie. Il voulut d'abord m'adjoindre trois camarades; mais je dis que je me chargerais de la chose tout seul ou que je ne m'en chargerais pas du tout. Il fut donc convenu que j'agirais comme je l'entendais, et que, pourvu que je livrasse quatre cadavres, j'aurais quatre parts. Je savais la route qu'ils suivaient: je les attendis donc dans une hôtellerie où ils devaient nécessairement passer.

L'hôtelier avait été de la partie autrefois; il l'avait quittée pour se faire aubergiste, ce qui était un moyen de continuer à détrousser les voyageurs sans rien craindre; mais il avait encore quelques bons sentiments, de sorte que je n'eus pas grand'peine à le mettre dans mes intérêts moyennant un dixième de la prime. Ceci convenu, nous attendîmes nos quatre cavaliers, qui bientôt parurent au détour du chemin et mirent pied à terre devant l'auberge, s'apprêtant à y remplir leurs estomacs et à y panser leurs chevaux. L'hôtelier leur dit alors que son écurie était si petite qu'à moins d'y entrer l'un après l'autre ils ne pourraient s'y remuer et s'y gêneraient mutuellement. Le premier qui entra fut si lent à sortir que le second, impatienté, alla voir un peu ce qu'il faisait. Celui-ci ne tarda pas moins lui-même à reparaître. Sur ce, le troisième, fatigué d'attendre, s'introduisit à son tour, et au bout de quelque temps, comme le quatrième s'étonnait de leur lenteur à tous: « Ah! je vois ce que c'est, dit mon hôte: comme l'écurie est extrêmement petite, ils seront sortis par la porte de derrière. » Ces mots encouragèrent mon dernier à rejoindre ses compagnons, et moi, car vous devinez bien que j'étais dans l'écurie... mais comme la chose ne pouvait plus avoir d'inconvénient, je laissai à celui-là la satisfaction de pousser un petit cri, pour dire adieu à ce monde. En droit romain, Ferrante, cela ne pourrait-il pas s'appeler *trucidatio per divisionem necis?* Mais, ah çà! ajouta Procope en s'interrompant, notre homme n'arrive toujours pas! Pourvu qu'il ne lui soit rien avenu! Il va faire nuit noire tout à l'heure.

— *Suadentque cadentia sidera somnos,* ajouta Fracasso. Et à ce propos, mes amis, prenez garde que dans l'obscurité ce Benvenuto ne s'avise d'un tour que j'ai une fois pratiqué moi-même. C'était dans mes promenades sur les bords du Rhin. J'ai toujours aimé les bords du Rhin, le paysage y est à la fois pittoresque et mélancolique. Le Rhin, c'est le fleuve des rêveurs. Je rêvais donc sur les bords du Rhin, et voici quel était le sujet de mes rêveries:

Il s'agissait d'envoyer de vie à trépas un seigneur nommé Schreckenstein, si j'ai bonne mémoire. Or la chose n'était pas aisée, car il ne sortait jamais que bien accompagné. Voici le plan auquel je m'arrêtai:

Je m'habillai de la même façon que lui, et par une soirée sombre je l'attendis de pied ferme, lui et sa troupe. Quand je vis leur masse noire se détacher dans la nuit solitaire et obscure, *obscuri sub nocte,* je me jetai en désespéré sur Schreckenstein, qui marchait un peu en avant; mais j'eus l'habileté d'abord d'enlever de sa tête son chapeau à plumes, et puis de changer de position avec lui et de me tourner du côté où il aurait dû se trouver lui-même.

Là-dessus je l'étourdis d'un grand coup du pommeau de mon épée, et je me mis à crier au milieu du tumulte, du bruit des armes et des cris des autres : « A moi! à moi! Sus aux brigands! » Si bien que les hommes de Schreckenstein tombèrent furieux sur leur maître et le laissèrent mort sur la place, tandis que je me glissais dans le taillis. L'honnête seigneur put se dire du moins qu'il avait été tué par ses amis.

— Le coup était hardi, reprit Ferrante, mais si je jetais un regard en arrière sur ma jeunesse évanouie, je pourrais y trouver un exploit encore plus audacieux. J'avais affaire comme toi, Fracasso, à un chef de partisans toujours bien monté et escorté. C'était dans une forêt des Abruzzes : j'allai me poster sur le passage de l'individu, et grimpant sur un chêne énorme, je me couchai sur une grosse branche qui traversait le chemin, et j'attendis en rêvant. Le soleil se levait, et ses premiers rayons tombaient en longs filets de pâle lumière à travers les rameaux moussus; l'air du matin circulait frais et vif et sillonné de chansons d'oiseaux; tout à coup...

— Chut! interrompit Procope, j'entends des pas; attention! c'est notre homme. »

— Bon! murmura Maledent en jetant autour de lui un regard furtif; tout est désert et silencieux aux alentours; la chance est pour nous. »

Ils redevinrent immobiles et muets : on ne distinguait pas leurs brunes et terribles figures dans l'ombre crépusculaire, mais on voyait leurs yeux brillants, leurs mains frémissantes sur les rapières, leur pose d'attente effarée : ils formaient dans ces demi-ténèbres un groupe saisissant et fièrement campé, que le pinceau de Salvator Rosa seul pourrait reproduire heureusement.

C'était en effet Benvenuto qui s'avançait d'un pas rapide; Benvenuto qui, ainsi que nous l'avons dit, avait conçu quelque soupçon, et qui de son regard perçant sondait prudemment l'obscurité devant lui. D'ailleurs, habitué à l'obscurité, il put voir à vingt pas les quatre bandits sortir de leur embuscade, et avant qu'ils fussent sur lui, il eut le temps de couvrir son cabas de sa cape et de mettre l'épée à la main. En outre, avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais, il prit le soin de s'adosser contre le mur de l'église et vit ainsi de face tous ses assaillants.

Ils l'attaquèrent vivement; pas moyen de s'enfuir, inutile de crier, le château était à plus de cinq cents pas; mais Benvenuto n'en était pas à son apprentissage en fait d'armes : il reçut les bandits avec vigueur.

Tout en estocadant, comme sa pensée restait parfaitement libre, une idée lui traversa l'esprit comme un éclair : évidemment ce guet-apens n'était dirigé que contre lui, Benvenuto. S'il pouvait parvenir à donner le change à ses assassins, il était sauvé.

Il se mit donc, sous le fer de leurs épées, à les railler de leur prétendue méprise.

« Ah! que vous prend-il donc, mes braves? êtes-vous fous? que prétendez-vous gagner avec un pauvre militaire comme moi? est-ce à ma cape que vous en voulez? est-ce mon épée qui vous tente? Attends, attends, toi! gare à tes oreilles, sang-Dieu! Si vous en voulez à ma brave lame, il faut la gagner, mais pour des voleurs qui n'en paraissent pas à leur coup d'essai, vous n'avez pas bon nez, mes enfants. »

Et ce disant, il les pressait lui-même au lieu de reculer devant eux, mais ne quittant son mur que d'un ou deux pas pour revenir s'y adosser aussitôt, frappant continuellement d'estoc et de taille, et ayant soin de se découvrir plusieurs fois afin que, s'ils avaient été prévenus par les domestiques du comte d'Orbec, qu'il avait vus s'éloigner et qui l'avaient vu compter l'or, ils s'imaginassent qu'il n'avait point cet or sur lui. En effet, l'assurance de ses paroles et son aisance à manier l'épée avec mille écus d'or sous le bras jetèrent des doutes dans l'esprit des bravi.

« Ah çà! est-ce que réellement nous nous tromperions, Ferrante? dit Fracasso.

— J'en ai peur. L'homme me semblait moins grand, ou si c'est lui, il n'a pas l'or, et ce damné vicomte nous a dupés.

— Moi, de l'or? s'écriait Benvenuto, tout en s'escrimant de la meilleure grâce. Je n'ai d'or qu'une poignée en cuivre dédoré, mais si vous l'ambitionnez, mes enfants, vous la payerez plus cher que si elle était d'or et qu'elle appartînt à un autre, je vous en préviens.

— Au diable! dit Procope, c'est véritablement un militaire. Est-ce qu'un orfévre ferait des armes de cette force? Essoufflez-vous si cela vous convient, à vous autres; moi, je ne me bats pas pour la gloire. »

Et Procope commença de se retirer en grondant, tandis que l'attaque des autres se ralentissait à la fois de leur doute et de son absence. Benvenuto, plus mollement harcelé, en profita pour se dégager et pour se diriger vers l'hôtel, en rompant devant

ses ennemis, mais sans cesser de se battre et de leur tenir tête. Le rude sanglier traînait avec lui les chiens vers son bouge.

« Allons, allons, venez avec moi, mes braves, disait Benvenuto ; accompagnez-moi jusqu'à l'entrée du Pré-aux-Clercs, à la Maison-Rouge, chez mon infante qui m'attend ce soir, et dont le père vend du vin. La route n'est pas sûre, à ce que l'on dit, et je ne serai point fâché d'avoir une escorte. »

Sur cette plaisanterie, Fracasso renonça aussi à la poursuite et alla rejoindre Procope.

« Nous sommes des fous, Ferrante ! dit Maledent : ce n'est point là ton Benvenuto, va !

— Si ! si ! au contraire, c'est lui, c'est lui-même ! » s'écria Ferrante, qui venait enfin d'apercevoir le cabas enflé d'argent sous le bras de Benvenuto, dont un mouvement trop brusque avait dérangé le manteau.

Mais il était trop tard. L'hôtel n'était plus qu'à une cinquantaine de pas, et Benvenuto, de sa voix puissante, s'était mis à crier dans le silence et dans la nuit : « A moi, de l'hôtel de Nesle ! au secours ! à moi ! » Fracasso eut à peine le temps de revenir sur ses pas, Procope d'accourir de loin, Ferrante de redoubler d'efforts avec Maledent ; les ouvriers, qui attendaient leur maître, étaient sur le qui-vive. La porte du château s'ouvrit donc au premier cri, et l'énorme Hermann, le petit Jehan, Simon le Gaucher et Jacques Aubry s'élancèrent dehors armés de piques.

A cette vue les bravi s'enfuirent.

« Attendez donc, mes chers petits ! criait Benvenuto aux fuyards ; ne voulez-vous donc pas m'escorter encore un peu ? Oh ! les maladroits ! qui n'ont pu prendre à un homme seul mille écus d'or qui lui fatiguaient le bras ! »

En effet, les brigands n'avaient réussi qu'à faire à leur ennemi une légère égratignure à la main, et ils se sauvaient tout penauds, tandis que, de son côté, Fracasso se sauvait hurlant. Le pauvre Fracasso, dans les derniers coups, avait eu l'œil droit emporté, accident dont il resta borgne le reste de ses jours, ce qui rembrunit encore la teinte de mélancolie qui formait le caractère saillant de sa physionomie pensive.

« Or çà, mes enfants, dit Benvenuto à ses compagnons quand le bruit des pas des bravi se fut perdu dans le lointain, il s'agit d'aller souper après ce bel exploit. Venez tous boire à ma délivrance, mes chers sauveurs ! Mais, vrai Dieu ! je ne vois pas Ascanio parmi vous. Où donc est Ascanio ? »

En effet, on se rappelle qu'Ascanio avait quitté le maître en sortant du Louvre. Les compagnons se regardèrent les uns les autres : ils ne l'avaient pas vu.

« Moi, je sais où il est, dit le petit Jehan.

— Et où est-il, mon enfant ? demanda Benvenuto.

— Au fond du jardin du Grand-Nesle, où il se promène depuis une demi-heure ; nous avons été, l'écolier et moi, pour causer avec lui, mais il nous a priés de le laisser seul.

— C'est étrange ! se dit Benvenuto. Comment n'a-t-il pas entendu mon cri ? Comment n'est-il pas accouru avec les autres ? Ne m'attendez pas et soupez sans moi, enfants, dit Benvenuto à ses compagnons. Ah ! te voilà, Scozzone.

— Oh ! mon Dieu, que me dit-on ? que l'on a voulu vous assassiner, maître ?

— Oui, oui, il y a eu quelque chose comme cela.

— Jésus ! s'écria Scozzone.

— Ce n'est rien, ma bonne fille, ce n'est rien, répéta Benvenuto pour rassurer la pauvre Catherine devenue pâle comme la mort. Maintenant il s'agit de monter du vin et du meilleur pour ces braves garçons. Prends les clefs de la cave à dame Ruperte, Scozzone, et choisis-le de ta main.

— Mais vous n'allez pas sortir de nouveau ! dit Scozzone.

— Non, sois tranquille, je vais retrouver Ascanio, qui est dans le jardin du Grand-Nesle ; j'ai à causer avec lui d'affaires graves. »

Les compagnons et Scozzone rentrèrent dans l'atelier, et Benvenuto s'achemina vers la porte du jardin.

La lune se levait en ce moment, et le maître vit bien distinctement Ascanio ; mais, au lieu de se promener, le jeune homme grimpait à une échelle adossée contre le mur du Petit-Nesle. Arrivé au faîte, il enjamba la muraille, tira l'échelle à lui, la fit passer de l'autre côté et disparut.

Benvenuto passa la main devant ses yeux comme fait un homme qui ne peut croire à ce qu'il voit ; puis, prenant une résolution subite, il alla droit à sa fonderie, monta dans sa cellule, enjamba la croisée, et d'un saut calculé se trouva sur le mur du Petit-Nesle ; alors, s'aidant d'une vigne qui étendait là ses branches noueuses, il se laissa tomber sans bruit

dans le jardin de Colombe ; il avait plu le matin, et l'humidité de la terre amortissait le bruit des pas de Benvenuto.

Il colla alors son oreille contre le sol et interrogea le silence sans résultat pendant plusieurs minutes. Enfin quelques chuchotements qu'il entendit dans le lointain le guidèrent ; il se releva aussitôt et se mit à s'avancer en tâtonnant et en s'arrêtant à chaque pas. Bientôt le bruit des voix devint plus distinct. Benvenuto se dirigea du côté d'où venait le bruit ; enfin, arrivé à la seconde allée qui traversait le jardin, il reconnut ou plutôt devina dans les ténèbres Colombe vêtue d'une robe blanche et assise près d'Ascanio sur le banc que nous connaissons déjà. Les deux enfants parlaient d'une voix basse, mais animée et distincte.

Caché par un massif d'arbres, Benvenuto s'approcha d'eux et écouta.

XXII

LE SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE.

C'était par une belle nuit d'automne, calme et transparente. La lune avait chassé presque tous les nuages, et ceux qui restaient encore au ciel glissaient éloignés les uns des autres sur un fond bleu semé d'étoiles. Autour du groupe qui causait et écoutait dans le jardin du Petit-Nesle, tout était calme et silencieux, mais en eux tout était troublé et frémissant.

« Ma bien-aimée Colombe, disait Ascanio, tandis que Benvenuto, debout derrière lui, froid et pâle, ne croyait pas entendre ces paroles avec son oreille, mais avec son cœur ; ma fiancée chérie, que suis-je venu faire, hélas ! dans votre destinée ? Quand vous saurez tout ce que je vous apporte de malheur et d'épouvante, vous allez me maudire de m'être fait le messager de pareilles nouvelles.

— Vous vous trompez, mon ami, répondit Colombe, quoi que vous puissiez me dire, je vous bénirai ; car je vous regarde comme venant de la part de Dieu. Je n'ai jamais entendu la voix de ma mère, mais je sens que je l'eusse écoutée comme je vous écoute. Parlez donc, Ascanio, et si vous avez des choses terribles à m'apprendre, eh bien ! votre voix me consolera déjà un peu de ce que vous me direz.

— Appelez donc à votre aide tout votre courage et toutes vos forces, » dit Ascanio.

Et il lui raconta ce qui s'était passé, lui présent, entre Mme d'Étampes et le comte d'Orbec ; il exposa tout ce complot, mélange de trahison contre l'intérêt d'un royaume et de projets contre l'honneur d'une enfant ; il endura le supplice d'expliquer à cette âme ingénue et tout étonnée du mal, le traité infâme du trésorier, il dut faire comprendre à cette jeune fille pure au point de ne pas même rougir à ses paroles, les cruels raffinements de haine et d'ignominie que l'amour blessé avait inspirés à la favorite. Tout ce que Colombe put nettement concevoir, c'est que son amant était pénétré de dégoût et de terreur, et, pauvre lierre qui n'avait d'autre appui que l'arbrisseau auquel elle s'était attachée, elle trembla et frissonna comme lui.

« Ami, lui dit-elle, il faut révéler à mon père tout cet affreux dessein contre mon honneur. Mon père ne se doute pas de notre amour, mon père vous doit la vie, mon père vous écoutera. Oh ! soyez tranquille, il arrachera ma destinée aux mains du comte d'Orbec.

— Hélas ! fit pour toute réponse Ascanio.

— Oh ! mon ami ! s'écria Colombe qui comprit tout ce que contenait de doute l'exclamation de son amant ; oh ! soupçonneriez-vous mon père d'une si odieuse complicité ? Ce serait mal, Ascanio. Non, mon père ne sait rien, ne se doute de rien, j'en suis sûre, et bien qu'il ne m'ait jamais témoigné une grande tendresse, il ne voudrait pas me tremper de sa propre main dans la honte et dans le malheur.

— Pardon, Colombe, reprit Ascanio ; mais c'est que votre père n'est point habitué à voir le malheur dans la fortune, c'est qu'un titre lui cacherait une honte ; c'est que son orgueil de courtisan vous croirait plus heureuse maîtresse d'un roi que femme d'un artiste. Je ne dois rien vous cacher, Colombe : le comte d'Orbec disait à Mme la duchesse d'Étampes qu'il répondait de votre père.

— Est-il possible, Dieu juste ! s'écria la jeune fille. Est-ce que cela s'est jamais vu, Ascanio, des pères qui ont vendu leur enfant ?

— Cela s'est vu dans tous les pays et dans tous les temps, mon pauvre ange, et surtout dans ce temps et dans ce pays. Ne vous faites pas le monde à l'image de votre âme et la société à celle de votre vertu.

Oui, oui, Colombe, les plus nobles noms de la France ont affermé sans pudeur au libertinage royal la jeunesse et la beauté de leurs femmes et de leurs filles ; c'est chose toute simple à la cour, et votre père, s'il veut se donner la peine de se justifier, ne manquera pas d'illustres exemples. Je te demande pardon, mon aimée, de froisser si brusquement ton âme chaste et sainte au contact de la hideuse réalité ; mais c'est nécessaire enfin, et il faut bien te montrer l'abîme où l'on te pousse.

— Ascanio, Ascanio ! s'écria Colombe en cachant sa tête sur l'épaule du jeune homme, quoi ! mon père aussi se tourne contre moi ! Oh ! rien que de le répéter, j'ai honte ! Où donc me réfugier, alors ? Oh ! dans vos bras, Ascanio ! Oui, c'est à vous de me sauver ! Avez-vous parlé à votre maître, à ce Benvenuto si fort, si bon et si grand, à ce que vous m'avez dit, et que j'aime parce que vous l'aimez ?

— Ne l'aime pas, ne l'aime pas, Colombe ! s'écria Ascanio.

— Et pourquoi cela ? murmura la jeune fille.

— Parce qu'il vous aime, vous, parce qu'au lieu d'un ami sur lequel nous avions cru pouvoir compter, c'est un ennemi que nous allons avoir à combattre ; un ennemi, entendez-vous, et le plus terrible de nos ennemis. Écoutez. »

Alors Ascanio raconta à Colombe comment, au moment où il allait tout confier à Benvenuto, celui-ci lui avait révélé son amour idéal, et comment le ciseleur chéri de François I[er], grâce à cette foi de gentilhomme à laquelle le roi n'avait jamais manqué, pouvait obtenir tout ce qu'il demanderait après la fonte de Jupiter. Or, comme on le sait, ce que comptait demander Benvenuto Cellini, c'était la main de Colombe.

« Mon Dieu, il ne nous reste donc plus que vous, dit Colombe en levant ses beaux yeux et ses blanches mains vers le ciel. Tout allié nous devient ennemi, tout port se change pour nous en écueil. Êtes-vous bien certain que nous soyons abandonnés à ce point, Ascanio ?

— Oh ! que trop certain, dit le jeune homme. Mon maître est aussi dangereux pour nous que votre père, Colombe. Oui, lui, lui ! s'écria Ascanio en joignant les mains. Lui, Benvenuto, mon ami, mon maître, mon protecteur, mon père, mon Dieu, me voilà presque forcé de le haïr ! Et cependant pourquoi lui en voudrais-je, je vous le demande, Colombe ? Parce qu'il a subi l'ascendant auquel doit céder tout esprit élevé qui vous rencontrera ; parce qu'il vous aime comme je vous aime. Son crime est le mien, après tout. Seulement, vous, Colombe, vous m'aimez, et je suis absous. Que faire, mon Dieu ? Ah ! depuis deux jours je m'interroge, et je ne sais si je commence à le détester ou si je le chéris toujours. Il vous aime, c'est vrai ; mais il m'a tant aimé, moi aussi ! Ma pauvre âme vacille et tremble au milieu de ce trouble comme un roseau dans la tempête. Que fera-t-il, lui ? Oh ! je vais d'abord l'informer des desseins du comte d'Orbec, et j'espère qu'il nous en délivrera. Mais, après cela, quand nous nous trouverons face à face en ennemis, quand je lui dirai que son élève est son rival, Colombe, sa volonté, toute-puissante comme le destin, est peut-être aveugle comme lui : il oubliera Ascanio pour ne plus penser qu'à Colombe ; il détournera les yeux de l'homme qu'il aima pour ne plus voir que la femme qu'il aime ; car je sens aussi qu'entre lui et vous, moi je n'hésiterais pas : je sens que je sacrifierais sans remords le passé de mon cœur à son avenir, la terre au ciel ! Pourquoi agirait-il autrement ? Il est homme, et sacrifier son amour serait un acte au-dessus de l'humanité. Nous lutterons donc l'un contre l'autre ; mais comment lui résisterai-je, moi, faible et isolé que je suis ! Oh ! n'importe, Colombe, quand j'en arriverai un jour à haïr celui que j'ai tant et si longtemps aimé, non, je vous le dis, non, je ne voudrais pas pour tout au monde lui faire endurer le supplice dont il m'a torturé l'autre matin en me déclarant son amour pour vous. »

Cependant Benvenuto, immobile comme une statue derrière l'arbre, sentait des gouttes de sueur glacée perler sur son front et sa main se crisper convulsivement sur son cœur.

« Pauvre Ascanio ! cher ami ! reprit Colombe, vous avez beaucoup souffert déjà et beaucoup à souffrir encore. Pourtant, mon ami, attendons l'avenir avec calme. Ne nous exagérons pas nos douleurs, tout n'est pas désespéré. Pour résister au malheur, pour conjurer notre destinée, nous sommes trois, en comptant Dieu. Vous aimeriez mieux me voir à Benvenuto qu'à d'Orbec, n'est-ce pas ? Mais vous aimeriez encore mieux me voir au Seigneur qu'à Benvenuto ? Eh bien ! si je ne suis pas à vous, je ne serai qu'au Seigneur, dites-vous-le bien, Ascanio. Votre femme en ce monde ou votre fiancée pour l'autre. Voila la promesse que je vous ai faite et que je tiendrai, Ascanio ; soyez tranquille.

— Merci, ange du ciel, merci ! dit Ascanio. Oublions donc ce vaste monde qui s'étend à l'entour de nous, et concentrons notre vie dans ce petit bosquet où nous sommes. Colombe, vous ne m'avez pas dit encore que vous m'aimez. Hélas ! il semblerait que vous êtes à moi parce que vous ne pouvez faire autrement.

— Tais-toi, Ascanio, tais-toi donc, dit Colombe, tu vois bien que je cherche à sanctifier mon bonheur en en faisant un devoir. Je t'aime, Ascanio, je t'aime ! »

Benvenuto n'eut plus la force de rester debout ; il tomba sur ses genoux, appuya sa tête contre l'arbre ; ses yeux hagards se fixaient vaguement dans l'espace, tandis que, l'oreille tournée vers les deux jeunes gens, il écoutait avec toute son âme.

« Ma Colombe, répétait Ascanio, je t'aime, et quelque chose me dit que nous serons heureux, et que le Seigneur n'abandonnera pas son plus bel ange. Oh ! mon Dieu, je ne me rappelle plus, au milieu de cette atmosphère de joie qui t'entoure, ce cercle de douleur où je vais rentrer en te quittant.

— Il faut cependant songer à demain, dit Colombe, aidons-nous, Ascanio, aidons-nous pour que Dieu nous aide. Il ne serait pas loyal, je crois, de laisser ignorer à votre maître Benvenuto notre amour, il s'exposerait peut-être à de graves dangers en luttant contre Mme la duchesse d'Etampes et le comte d'Orbec. Cela ne serait pas juste ; il faut l'avertir de tout, Ascanio.

— Je vous obéirai, chère Colombe, car une parole de vous, vous le sentez bien, c'est un ordre. Puis, mon cœur aussi me dit que vous avez raison, raison toujours. Mais le coup que je lui porterai sera terrible. Hélas ! j'en juge d'après mon cœur. Il est possible que son amour pour moi se tourne en haine, il est possible qu'il me chasse. Comment résisterai-je alors, moi étranger, sans appui, sans asile, à d'aussi puissants ennemis que la duchesse d'Étampes et le trésorier du roi ? Qui m'aidera à déjouer les projets de ce couple terrible ? qui voudra s'engager avec moi dans cette guerre inégale ? qui me tendra la main ?

— Moi ! dit derrière les deux jeunes gens une voix profonde et grave.

— Benvenuto ! » s'écria l'apprenti, sans avoir même besoin de se retourner.

Colombe jeta un cri et se leva précipitamment. Ascanio regardait le maître indécis entre sa colère et son amitié.

— Oui, c'est moi, moi, Benvenuto Cellini, reprit l'orfévre ; moi que vous n'aimez point, mademoiselle, moi que tu n'aimes plus, Ascanio, et qui viens vous sauver pourtant tous deux.

— Que dites-vous là ? s'écria Ascanio.

— Je dis qu'il faut revenir vous asseoir auprès de moi, car il faut nous entendre. Vous n'avez à m'informer de rien. Je n'ai pas perdu un mot de votre conversation. Pardonnez-moi de l'avoir surprise par hasard, mais vous comprenez : mieux vaut que je sache tout. Vous avez dit des choses tristes et terribles pour moi, mais des choses bonnes aussi. Ascanio a eu quelquefois raison et quelquefois tort. Il est bien vrai, mademoiselle, que je vous aurais disputée à lui. Mais, puisque vous l'aimez, tout est dit, soyez heureux ; il vous a défendu de m'aimer, mais je vous y forcerai bien en vous donnant à lui.

— Cher maître ! s'écria Ascanio.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur, dit Colombe en joignant les mains.

— Oh ! merci ! dit Benvenuto, dont les yeux se mouillèrent et qui se contint cependant. Vous voyez cela, vous, que je souffre. Ce n'est pas lui qui s'en serait aperçu, l'ingrat ! Mais rien n'échappe aux femmes. Oui, je ne veux pas vous mentir, je souffre ! C'est tout simple, je vous perds ; mais en même temps je suis heureux de pouvoir vous servir : vous me devrez tout ; cela me console un peu. Tu te trompais, Ascanio ; ma Béatrix est jalouse et ne voulait pas de rivale ; c'est toi, Ascanio, qui achèveras la statue d'Hébé. Adieu mon plus beau rêve ! le dernier ! »

Benvenuto parlait ainsi avec effort d'une voix brève et saccadée. Colombe se pencha vers lui avec grâce, et mettant sa main dans les siennes, lui dit doucement :

« Pleurez, mon ami, pleurez.

— Oui, vous avez raison, » dit Cellini éclatant en sanglots.

Il resta quelque temps ainsi, debout, pleurant sans rien dire et tout secoué de tremblements intérieurs ; sa forte nature se soulageait par ses larmes longtemps comprimées. Ascanio et Colombe regardaient avec respect cette profonde douleur.

« Excepté le jour où je t'ai blessé, Ascanio, excepté le moment où j'ai vu couler ton sang, voilà vingt ans que je n'ai pleuré, dit-il en se remettant ;

mais aussi le coup a été affreux ! Tenez, je souffrais tant tout à l'heure derrière ces arbres, que j'ai eu un moment la tentation de me poignarder tout de suite. Ce qui m'a retenu, c'est que vous aviez besoin de moi. Ainsi vous m'avez sauvé la vie. Tout est dans l'ordre, après tout. Ascanio a vingt ans de bonheur à vous donner plus que moi, Colombe. Et puis il est mon enfant; vous serez bien heureux ensemble, et cela me réjouira comme un père. Benvenuto saura triompher de Benvenuto comme de vos ennemis. C'est notre lot de souffrir, à nous autres créateurs, et de chacune de mes larmes éclora peut-être quelque belle statue, comme de chacune des larmes de Dante a éclaté un sublime chant. Vous le voyez, Colombe, j'en reviens déjà à mon ancien amour, ma sculpture chérie : elle ne m'abandonne jamais, celle-là. Vous avez bien fait de me faire pleurer; toute l'amertume de mon cœur s'en est allée avec mes larmes. Je reste triste, mais je suis redevenu bon, et je me distrairai de ma peine en vous sauvant. »

Ascanio prit une main du maître et la serra dans les siennes, Colombe prit l'autre et la porta à ses lèvres. Benvenuto respira plus largement qu'il n'avait fait encore, et relevant et secouant la tête :

« Voyons, dit-il en souriant, ne m'affaiblissez pas, ménagez-moi, mes enfants. Le mieux est de ne jamais reparler de tout ceci. Désormais, Colombe, je serai votre ami ; rien de plus. Pardon, je me trompe, quelque chose de plus : je serai votre père. Le reste est un songe. Maintenant causons de ce que nous devons faire et des dangers qui vous menacent. Je vous entendais tout à l'heure faire vos projets et dresser vos plans. Vous êtes bien jeunes, mon Dieu ! et vous ne savez guère l'un et l'autre ce que c'est que la vie. Vous vous offrez candidement désarmés aux coups du sort, et vous espérez vaincre la méchanceté, la cupidité, toutes les passions hurlantes avec votre bonté et vos sourires ! chers fous ! allons, je serai fort, rusé, implacable à votre place. J'y suis habitué, moi, mais vous, Dieu vous a créés pour le bonheur et le calme, mes beaux anges, je veillerai à ce que vous remplissiez votre destination.

Ascanio, la colère ne ridera pas ton front blanc; la douleur, Colombe, ne dérangera pas les lignes pures de ton visage. Je vous prendrai dans mes bras, charmant couple aux doux yeux ; je vous ferai traverser ainsi toutes les fanges et toutes les misères de la vie, et je ne vous déposerai sains et saufs que dans la joie ; et puis je vous regarderai et je serai joyeux en vous. Seulement, il faut que vous ayez en moi une confiance aveugle ; j'ai mes façons d'agir, brusques, étranges, et qui vous effaroucheront peut-être, Colombe. Je me comporte un peu à la manière de l'artillerie et vais droit au but sans me soucier de ce que je rencontre en chemin. Oui, je regarde plus à la portée de mes intentions, je le sais, qu'à la moralité de mes moyens. Quand je veux modeler une belle nature, je ne m'inquiète guère si l'argile me salit les doigts. La statue achevée, je me lave les mains, voilà tout. Que votre âme délicate et timorée me laisse donc, mademoiselle, la responsabilité de mes actes devant Dieu ; nous nous comprenons, lui et moi. J'aurai affaire ici à forte partie. Le comte est ambitieux, le prévôt avare, la duchesse adroite, ils sont tous trois tout-puissants. Vous êtes en leur pouvoir et sous leurs mains, et deux d'entre eux ont sur vous des droits ; il faudra peut-être employer l'astuce et la violence. Mais je ferai en sorte que vous restiez aussi bien qu'Ascanio en dehors d'une lutte indigne de vous. Voyons, Colombe, êtes-vous prête à fermer les yeux et à vous laisser mener? Quand je vous dirai : Faites cela, le ferez-vous? Restez là, y resterez-vous? Allez, irez-vous?

— Que dit Ascanio ? demanda Colombe.

— Colombe, répondit l'apprenti, Benvenuto est bon et grand ; il nous aime et nous pardonne le mal que nous lui avons fait. Obéissons-lui, je vous en conjure.

— Ordonnez, maître, dit Colombe, et je vous obéirai comme si vous étiez l'envoyé de Dieu.

— Bien, mon enfant. Je n'ai à vous demander qu'une chose qui vous coûtera peut-être, mais à laquelle il faut vous décider, après quoi votre rôle se bornera à attendre et à laisser faire les événements et moi. Et pour que vous ayez en moi encore plus de foi tous deux, pour que vous n'hésitiez pas à vous confier à un homme dont la vie peut-être fut souillée, mais dont le cœur est demeuré pur, je vais vous dire l'histoire de ma jeunesse. Hélas ! toutes les histoires se ressemblent, et au fond de chacune siége la douleur. Ascanio, je vais te dire comment ma Béatrix, l'ange dont je t'ai parlé, s'est mêlée à mon existence ; tu sauras qui elle fut, et tu t'étonneras moins sans doute de ma résignation à t'abandonner Colombe, quand tu verras que, par ce sacrifice, je commence seulement à payer à l'enfant la dette de larmes contractée envers la mère. Ta mère ! une sainte du paradis, Ascanio ! Béatrix veut dire

bienheureuse ; Stéphana veut dire la couronnée.

— Vous m'avez toujours dit, maître, qu'un jour vous m'apprendriez toute cette histoire.

— Oui, reprit Cellini, et le moment est venu de vous la faire connaître. Cela vous donnera plus de confiance encore en moi, Colombe, quand vous saurez toutes les raisons que j'ai d'aimer notre Ascanio. »

Alors Benvenuto pressant dans ses mains les mains de ses deux enfants, se mit à raconter ce qui suit de sa voix grave et harmonieuse, sous les étoiles qui scintillaient au ciel, et dans le calme et le silence de cette nuit embaumée.

XXIII

STÉPHANA.

Il y a vingt ans, j'avais vingt ans comme toi, Ascanio, et je travaillais chez un orfévre de Florence appelé Raphaël del Moro. C'était un bon ouvrier et qui ne manquait pas de goût, mais il aimait mieux le repos que l'ouvrage, se laissant entraîner aux parties de plaisir avec une facilité désespérante, et pour peu qu'il eût d'argent, débauchant lui-même ceux de l'atelier. Bien souvent je restais seul à la maison à terminer en chantant quelque travail commencé. Je chantais dans ce temps-là comme Scozzone. Tous les fainéants de la ville venaient naturellement demander chez maître Raphaël de l'occupation ou plutôt des plaisirs, car il avait la réputation d'être trop faible pour jamais quereller. Avec ces façons d'agir on ne s'enrichit guère; aussi était-il toujours à court, et devint-il bientôt l'orfévre le plus discrédité de Florence.

Je me trompe. Il avait un confrère encore moins achalandé que lui, et qui cependant était d'une noble maison d'artistes. Mais ce n'était pas pour l'inexactitude des payements que Gismondo Gaddi était décrié, c'était pour son insigne inhabileté et surtout pour son avarice sordide. Comme tout ce qu'on lui confiait sortait manqué ou gâté de ses mains et que pas un chaland, à moins qu'il ne fût étranger, ne se hasardait dans sa boutique, ce Gismondo se mit pour vivre à faire l'usure et à prêter à des intérêts énormes aux fils de famille qui escomptaient leur avenir. Ce commerce-là réussit mieux que l'autre, vu que le Gaddi exigeait toujours de bons gages et ne s'engageait dans aucune affaire sans de sûres garanties. A cela près il était, comme il le disait lui-même, très-sage et très-tolérant : il prêtait à tout le monde, aux compatriotes et aux étrangers, aux juifs et aux chrétiens. Il eût prêté à saint Pierre sur les clefs du paradis, il eût prêté à Satan sur ses propriétés en enfer.

Ai-je besoin de dire qu'il prêtait à mon pauvre Raphaël del Moro, qui mangeait chaque jour son lendemain, et dont l'intègre probité ne s'était jamais démentie? Les relations continuelles d'affaires, l'espèce d'interdiction dont on les frappait, leur voisinage enfin rapprochèrent les deux orfévres. Del Moro était pénétré de reconnaissance pour l'obligeance inépuisable de son compère à lui avancer de l'argent. Gaddi estimait profondément un débiteur honnête et commode. Ils étaient, en un mot, les meilleurs amis du monde, et Gismondo n'eût pas manqué pour un empire une des parties dont Raphaël Moro le régalait.

Del Moro était veuf, mais il avait une fille de seize ans appelée Stéphana.

Stéphana, à l'étudier en sculpteur, n'était pas belle, et cependant son premier aspect vous saisissait. Sous son front, trop haut et trop peu uni pour celui d'une femme, on voyait, pour ainsi dire, sourdre la pensée. Ses grands yeux humides et d'un noir velouté vous pénétraient de respect et d'attendrissement en se fixant sur vous. Une pâleur d'ambre voilait toute sa figure d'un nuage qu'éclairait, comme le faible rayon d'une matinée d'automne, un regard triste et charmant. J'oublie une couronne d'abondants cheveux noirs et des mains de reine.

Stéphana se tenait d'ordinaire penchée comme un lis ployé par un vent d'orage. On eût dit d'une statue de la Mélancolie. Lorsqu'elle se relevait, lorsque ses beaux yeux s'animaient, que ses narines se dilataient, que son bras étendu donnait un ordre, on l'eût adorée comme l'archange Gabriel. Elle te ressemblait, Ascanio, mais tu as de moins qu'elle sa faiblesse et sa souffrance. Jamais l'âme immortelle ne s'est plus clairement révélée à mes yeux que dans ce corps frêle, élégant et souple. Del Moro, qui redoutait sa fille presque autant qu'il l'aimait, avait coutume de dire qu'il n'avait mis au tombeau que le corps de sa femme et que Stéphana était l'esprit de la morte.

J'étais dans ce temps-là un jeune homme aventureux, étourdi, ardent. J'aimais avant tout la liberté ;

la séve débordait en moi, et je dépensais cette fougue en querelles folles et en folles amours. Je travaillais néanmoins comme je m'amusais avec passion, et malgré mes boutades, j'étais encore le meilleur ouvrier de Raphaël et le seul qui gagnât quelque argent à la maison. Mais ce que je faisais de bien, je le faisais d'instinct et comme par hasard. J'avais assidûment étudié les antiques. Pendant des jours entiers j'étais resté penché sur les bas-reliefs et les statues d'Athènes et de Rome; les commentant avec le crayon et le ciseau, et la continuelle fréquentation de ces sublimes sculpteurs anciens m'avait donné la pureté et la sûreté de la forme; mais j'imitais avec bonheur, je ne créais pas. Toutefois, je vous le répète, j'étais sans conteste et sans peine le plus habile et le plus laborieux parmi les compagnons de del Moro. Aussi le secret désir du cher maître était-il, je l'ai su depuis, de me faire épouser sa fille.

Mais je me souciais bien du ménage, ma foi! j'avais soif d'indépendance, d'oubli et de grand air; je restais des jours entiers absent de la maison; je rentrais écrasé de fatigue, et pourtant en quelques heures j'avais rattrapé et dépassé les autres ouvriers de Raphaël; je me battais pour un mot; je m'amourachais pour un coup d'œil. Le beau mari que j'aurais fait!

D'ailleurs, l'émotion que je ressentais auprès de Stéphana ne ressemblait en rien à celle que me faisaient éprouver les jolies femmes de Porta del Prato ou de Borgo Pinti. Elle m'intimidait presque; on m'eût dit que je l'aimais autrement qu'une sœur aînée, j'aurais ri. Quand je revenais de quelqu'une de mes escapades, je n'osais pas lever les yeux sur Stéphana. Elle était plus que sévère, elle était triste. Lorsque au contraire la fatigue ou un beau mouvement de zèle m'avait retenu à la maison, je recherchais Stéphana, son doux regard et sa douce voix: l'affection que je lui portais avait quelque chose de sérieux et de sacré dont je ne me rendais pas bien compte, mais qui me charmait. Bien souvent, au milieu de mes joies bruyantes, la pensée de Stéphana traversait mon esprit et l'on me demandait pourquoi j'étais devenu soucieux; parfois, quand je tirais l'épée ou le poignard, je prononçais son nom comme celui de ma sainte, et je remarquais que chaque fois que cela m'était arrivé, je m'étais retiré du combat sans blessure. Mais ce doux sentiment pour cette chère enfant, belle, innocente et tendre, restait au fond de mon cœur comme en un sanctuaire, et je ne le regardais jamais.

Quant à elle, il est certain que froide et digne avec mes paresseux compagnons, elle était pour moi pleine d'indulgence et de bonté. Elle venait parfois s'asseoir dans l'atelier, auprès de son père, et courbé sur mon ouvrage, je sentais pourtant son regard arrêté sur moi. J'étais fier et heureux de cette préférence, même sans me l'expliquer. Si quelque ouvrier, pour me flatter grossièrement, me disait que la fille du maître était amoureuse de moi, je le recevais avec tant de colère et d'indignation qu'il n'y revenait plus.

Un accident qui arriva à Stéphana me prouva jusqu'à quel point elle avait pris racine au plus profond de mon cœur.

Un jour qu'elle se trouvait dans l'atelier, elle ne retira pas assez vite sa petite main blanche, et un maladroit ouvrier qui était ivre, je crois, lui entama avec un ciseau le petit doigt de la main droite et le doigt d'à côté. La pauvre enfant jeta un cri, et puis, comme fâchée d'avoir crié, pour nous rassurer, se mit à sourire, mais elle soulevait sa main toute sanglante. Je crois que j'aurais tué l'ouvrier si je n'avais été tout entier à elle.

Le Gismondo Gaddi qui était présent dit qu'il connaissait un chirurgien dans le voisinage et courut le chercher. Ce méchant médicastre pansa en effet Stéphana et vint tous les jours la voir; mais il était si ignorant et si négligent que la gangrène se mit dans la plaie. Là-dessus cet âne déclara doctoralement que, malgré ses efforts, Stéphana, selon toutes les probabilités, resterait estropiée du bras droit.

Raphaël del Moro était déjà dans une trop grande misère pour pouvoir consulter un autre médecin; mais, sur l'arrêt de l'imbécile docteur, je n'y tins pas: je grimpai à ma chambre, je vidai l'escarcelle qui contenait toutes mes épargnes et je courus chez Giacomo Rastelli de Pérouse, le chirurgien du pape et le plus habile praticien de toute l'Italie. Sur mes vives instances, et comme la somme que je lui offrais était fort honnête, il vint tout de suite, disant: « Oh! les amoureux!... » Après avoir examiné la blessure, il assura qu'il en répondait et qu'avant quinze jours Stéphana se servirait du bras droit comme de l'autre. J'avais envie de l'embrasser, le digne homme. Il se mit à panser ces pauvres chers doigts malades, et Stéphana fut aussitôt soulagée.

Mais quelques jours après il fallut enlever la carie des os.

Elle me demanda d'assister à l'opération pour lui donner du courage, et j'en manquais moi-même, et je sentais mon cœur bien petit dans ma poitrine. Maître Giacomo se servait de gros instruments qui faisaient un mal affreux à Stéphana. Elle ne pouvait retenir des gémissements qui retentissaient en moi. Une sueur froide inondait mes tempes.

Enfin, le supplice fut au-dessus de mes forces : ces gros outils qui torturaient ses petits doigts délicats me torturaient moi-même. Je me levai en suppliant maître Giacomo de suspendre l'opération et de m'attendre un demi-quart d'heure seulement.

Je descendis à l'atelier, et là, comme inspiré par un bon génie, je fis un instrument d'acier menu et fin qui coupait comme un rasoir. Je retournai vers le chirurgien, qui commença à opérer si facilement que la chère malade n'éprouvait presque plus de douleur. En cinq minutes, ce fut terminé, et quinze jours après, elle me donnait à baiser cette main que je lui avais conservée, disait-elle.

Mais il me serait impossible de peindre les poignantes émotions à travers lesquelles je passai en voyant souffrir ma pauvre Résignée, comme je l'appelais quelquefois.

La résignation était en effet comme l'attitude naturelle de son âme. Stéphana n'était pas heureuse, le désordre et l'imprévoyance de son père la navraient; sa seule consolation était la religion : comme tous les malheureux, elle était pieuse. Bien souvent, quand j'entrais dans une église, car j'ai toujours aimé Dieu, je voyais dans un coin retiré Stéphana pleurant et priant.

Dans tous les embarras où l'incurie de maître del Moro la laissait trop fréquemment, elle avait quelquefois recours à moi avec une confiance et une grandeur qui me ravissaient. Elle me disait, la chère fille, avec la simplicité des nobles cœurs : « Benvenuto, je vous prie de passer la nuit au travail pour achever ce reliquaire ou cette aiguière, car nous n'avons plus du tout d'argent. »

Bientôt je pris l'habitude de lui soumettre chaque ouvrage que je terminais, et elle me redressait et me conseillait avec une supériorité singulière. La solitude et la douleur avaient élevé et agrandi sa pensée plus qu'on ne saurait croire. Ses paroles, à la fois naïves et profondes, me firent deviner plus d'un secret de l'art, et ouvrirent souvent à mon esprit de nouvelles perspectives.

Je me rappelle qu'un jour je lui montrai le modèle d'une médaille que j'avais à graver pour un cardinal, et qui représentait d'un côté la tête de ce cardinal et de l'autre Jésus-Christ marchant sur la mer et tendant la main à saint Pierre, avec cette légende : *quare dubitasti?* Pourquoi as-tu douté?

Stéphana fut contente du portrait, qui était très-ressemblant et fort bien venu. Puis elle contempla longtemps le Jésus en silence.

« La figure de Notre-Seigneur est parfaitement belle, dit-elle enfin, et si c'était aussi bien Apollon ou Jupiter, je n'y trouverais rien à redire. Mais Jésus est plus que beau, Jésus est divin; ce visage est d'une pureté de lignes superbes, mais où est l'âme? J'admire l'homme, mais je cherche le Dieu. Songez, Benvenuto, que vous n'êtes pas seulement un artiste, que vous êtes un chrétien. Voyez-vous, mon cœur a souvent saigné, c'est-à-dire, hélas! mon cœur a souvent douté; et moi aussi, relevée de mon abattement, j'ai vu Jésus me tendre la main, je l'ai entendu me dire la sublime parole : « Pourquoi as-tu douté? » Ah! Benvenuto, votre image est moins belle que lui. Dans sa céleste figure il y avait en même temps la tristesse du père qu'on afflige et la clémence du roi qui pardonne. Son front rayonnait, mais sa bouche souriait; il était plus que grand, il était bon.

— Attendez, Stéphana, » lui dis-je.

J'effaçai ce que j'avais fait, et en un quart d'heure, sous ses yeux, je recommençai la figure de Jésus-Christ.

« Est ce cela? lui demandai-je en la lui présentant.

— Oh! oui, répondit-elle les larmes aux yeux, c'est bien ainsi que m'est apparu le doux Sauveur aux heures des larmes. Oui, je le reconnais maintenant à son air de miséricorde et de majesté. Eh bien! je vous conseille de toujours faire ainsi, Benvenuto; avant de prendre la cire, ayez la pensée; vous possédez l'instrument, conquérez l'expression; vous avez la matière, cherchez l'âme; que vos doigts ne soient jamais que les serviteurs de votre esprit, entendez-vous. »

Voilà quels avis cette enfant de seize ans me donnait dans son bon sens sublime. Quand je restais seul, je méditais ce qu'elle m'avait dit et je trouvais qu'elle avait raison. Ainsi elle a réglé, éclairé mon

instinct. Ayant la forme, je tâchai d'avoir l'idée et de marier si bien idée et forme, qu'elles sortissent unies et confondues de mes mains comme Minerve jaillit tout armée du cerveau de Jupiter.

Mon Dieu! que la jeunesse est donc charmante et que ses souvenirs sont puissants! Colombe, Ascanio, cette belle soirée que nous passons ensemble me rappelle toutes celles que j'ai passées assis à côté de Stéphana sur le banc de la maison de son père; elle regardait le ciel, et moi je la regardais. Il y a vingt ans de cela, il me semble que c'est hier; j'étends la main et je crois sentir sa main : c'est la vôtre, mes enfants. Ce que Dieu fait est bien fait!

Oh! c'est que rien qu'à la voir blanche dans sa robe blanche, je sentais le calme descendre dans mon âme. Souvent, quand nous nous quittions, nous n'avions pas prononcé une parole, et cependant je remportais de ce muet entretien toutes sortes de pensées belles et bonnes qui me faisaient meilleur et plus grand.

Tout cela eut une fin comme tous les bonheurs de ce monde.

Raphaël del Moro n'avait plus guère de progrès à faire dans la misère. Il devait à son bon voisin Gismondo Gaddi 2,000 ducats qu'il ne savait comment lui payer. Cette idée mettait cet honnête homme au désespoir. Il voulut du moins sauver sa fille et confia son dessein de me la donner à un ouvrier de l'atelier, sans doute pour qu'il m'en parlât. Mais celui-ci était un de ces imbéciles que j'avais mal menés quand ils m'avaient brutalement jeté à la tête, comme une calomnie, l'affection fraternelle de Stéphana. Le butor ne laissa pas même achever Raphaël.

« Renoncez à ce projet-là, maître del Moro, lui dit-il; la proposition n'aurait pas de succès, je vous en réponds. »

L'orfèvre était fier, il crut que je le méprisais à cause de sa pauvreté et ne dit plus un mot sur ce sujet.

A quelque temps de là, Gismondo Gaddi vint lui réclamer sa dette, et comme Raphaël demandait encore du temps :

« Écoutez, dit Gismondo, accordez-moi la main de votre fille, qui est sage et économe, et je vous donnerai quittance de tout. »

Del Moro fut transporté de joie. Gaddi passait bien pour être un peu avare, un peu brusque et un peu jaloux, mais il était riche, et ce que les pauvres estiment et envient le plus, hélas! c'est la richesse. Quand Raphaël parla de cette proposition inespérée à sa fille, elle ne lui répondit rien; seulement, le soir, quand nous quittâmes pour rentrer à la maison le banc où nous avions passé la soirée, elle me dit :

« Benvenuto, Gismondo Gaddi m'a demandée en mariage, et mon père a donné son consentement. »

Sur ces simples mots elle me laissa, et moi je me levai debout, comme poussé par un ressort. Puis, saisi de je ne sais quelle fureur, je sortis de Florence et me mis à errer à travers champs.

Durant toute cette nuit, tantôt courant comme un insensé, tantôt couché sur l'herbe et pleurant, mille pensées folles, désespérées, furieuses, traversèrent mon esprit bouleversé.

« Elle, Stéphana, la femme de ce Gismondo! me disais-je, quand revenant un peu à moi je cherchais à rassembler mes esprits, cette idée qui me fait frémir l'accable et l'épouvante aussi, et comme sans doute elle me préférerait, oui, c'est cela, elle fait un muet appel à mon amitié, à ma jalousie, oh! certes, je suis jaloux et avec rage; pourtant ai-je le droit de l'être? Gaddi est sombre et violent, mais soyons juste envers nous-même, quelle femme aussi serait heureuse avec moi? ne suis-je pas de même brutal, fantasque, inquiet, à tout moment engagé dans des disputes dangereuses et des amourettes impies; pourrai-je me dompter? non, jamais, tant que le sang courra ainsi bouillant dans mes veines, j'aurai toujours la main sur mon poignard et le pied hors du logis.

Pauvre Stéphana! je la ferais pleurer et souffrir, je la verrais pâle et flétrie, je me prendrais en haine, je la prendrais en haine elle-même, comme un reproche vivant. Elle en mourrait, et c'est moi qui l'aurais tuée. Non, je ne suis pas fait, je le sens, hélas! pour les joies calmes et pures de la famille; il me faut la liberté, l'espace, l'orage, tout! plutôt que la paix et la monotonie du bonheur. Je briserais, mon Dieu, dans mes mains maladroites cette fleur délicate et fragile. Je torturerais cette chère vie, cette âme adorable par mes injures, et ma propre existence, mon propre cœur par des remords. Mais sera-t-elle plus heureuse avec ce Gismondo Gaddi? Pourquoi l'épouse-t-elle, aussi? Nous étions si bien! Après tout, le sort et l'esprit d'un artiste, Stéphana ne l'ignore pas, ne s'accommodent guère de ces liens étroits et durs, de ces bourgeoises nécessités d'un ménage. Il faudrait dire adieu à tous mes rêves de gloire, abdiquer l'avenir de mon nom, renoncer à l'art, qui vit de liberté et de puissance. Qu'est-ce qu'un créateur

emprisonné au coin du foyer domestique ? Dites, ô Dante Alighieri ! Michel-Ange, mon maître ! comme vous ririez de voir votre élève bercer ses enfants ou demander pardon à sa femme ! Non, soyons courageux pour moi, généreux pour Stéphana : restons seul et triste dans mon rêve et dans ma destinée !

Vous le voyez, mes enfants, je ne me fais pas meilleur que je ne l'étais. Il y avait un peu d'égoïsme dans ma détermination, mais il y avait aussi beaucoup de vive et sincère tendresse pour Stéphana, et mon délire semblait avoir raison.

Le lendemain je rentrai assez calme à l'atelier. Stéphana aussi paraissait calme, seulement elle était plus pâle qu'à l'ordinaire. Un mois s'écoula. Un soir Stéphana me dit en me quittant :

« Dans huit jours, Benvenuto, je serai la femme de Gismondo Gaddi. »

Comme elle ne partit pas tout de suite, cette fois-là j'eus le temps de la regarder. Elle était debout, morne, la main sur le cœur et courbée sous sa peine. Son beau sourire était triste à faire pleurer. Elle me contemplait avec douleur, mais sans expression de reproche. Mon ange, prêt à abandonner la terre, semblait me dire adieu. Elle resta ainsi muette et immobile une minute et puis rentra dans la maison.

Je ne devais plus la revoir en ce monde.

Cette fois encore je sortis de la ville tête nue et en courant, mais je n'y revins pas le lendemain ni le surlendemain, je continuai de marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé à Rome.

Je restai à Rome cinq ans, je commençai ma réputation, je gagnai l'amitié du pape, j'eus des duels, des amours, des succès d'art, mais je n'étais pas content, quelque chose me manquait. Au milieu de toutes ces tempêtes, je ne passai pas un jour sans tourner mes yeux du côté de Florence. Je ne dormais pas une nuit sans revoir en rêve la pâle et triste Stéphana debout sur le seuil de la maison de son père et me regardant.

Après cinq ans je reçus de Florence une lettre cachetée de noir. Je l'ai lue et relue tant de fois que je la sais maintenant par cœur.

La voici :

« Benvenuto, je vais mourir. Benvenuto, je vous aimais.

« Voici quels ont été mes rêves. Je vous connais sais aussi bien que vous-même : j'ai pressenti la puissance qui est en vous et qui vous fera grand un jour. Votre génie que j'avais lu sur votre large front, dans vos regards ardents, dans vos gestes passionnés, imposait à celle qui portait votre nom de graves devoirs. Je les acceptais. Le bonheur avait pour moi la solennité d'une mission. Je n'aurais pas été votre femme, Benvenuto, j'aurais encore été votre amie, votre sœur, votre mère. Votre noble existence appartient à tous, je le savais, je n'en aurais pris que le droit de vous consoler dans votre ennui, de vous relever dans vos doutes. Vous eussiez été libre, ami, toujours et partout. Hélas ! je m'étais habituée dès longtemps à vos douloureuses absences, à toutes les exigences de votre fougue, à tous les caprices de votre âme amante des orages. Toute puissante nature a de puissants besoins. Plus l'aigle a plané longtemps, plus longtemps il est obligé de se reposer sur la terre. Mais quand vous seriez arraché aux songes fiévreux du sommeil de votre génie, j'aurais retrouvé au réveil mon sublime Benvenuto, celui que j'aime, celui qui m'eût appartenu à moi seule ! Je n'aurais pas fait un reproche aux heures de l'oubli, car elles n'auraient rien eu d'injurieux pour moi. Quant à moi, vous sachant jaloux comme tout noble cœur, jaloux comme le Dieu de l'Écriture, je serais restée, quand vous n'auriez pas été là, loin des regards, dans la solitude que j'aime, vous attendant et priant pour vous.

« Voilà quelle eût été ma vie.

« Quand j'ai vu que vous m'abandonniez, soumise à la volonté de Dieu et à la vôtre, j'ai fermé les yeux et remis ma destinée aux mains du devoir ; mon père m'ordonnait un mariage qui lui épargnait le déshonneur, j'ai obéi. Mon mari a été dur, sévère, impitoyable ; il ne s'est pas contenté de ma docilité, il exigeait un amour au-dessus de mes forces, et me punissait en brutalités de mes chagrins involontaires. Je me suis résignée. J'ai été, je l'espère, une épouse digne et pure, mais toujours bien triste, Benvenuto. Dieu, néanmoins, m'a récompensée dès ce monde en me donnant un fils. Les baisers de mon enfant m'ont, pendant quatre ans, empêchée de sentir les outrages, les coups et enfin la misère, car pour trop vouloir gagner mon mari fut ruiné, et il est mort le mois passé de cette ruine. Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même !

« Je vais mourir à mon tour, aujourd'hui, dans

une heure, de mes souffrances accumulées, et je vous lègue mon fils, Benvenuto.

« Tout est pour le mieux, peut-être. Qui sait si ma faiblesse de femme aurait suffi au rôle que je m'étais imposé près de vous. Lui, mon Ascanio (il me ressemble), sera un compagnon plus fort et plus résigné de votre vie : il vous aimera mieux, sinon plus. Je ne suis pas jalouse de lui.

« D'un autre côté, faites pour mon enfant ce que j'aurais fait pour vous.

« Adieu, mon ami, je vous aimais et je vous le répète sans honte et sans remords aux portes mêmes de l'éternité ; car cet amour était saint. Adieu ! soyez grand, je vais être heureuse, et levez quelquefois les yeux au ciel pour que je vous voie.

« Votre Stéphana. »

Maintenant Colombe, Ascanio, aurez-vous confiance en moi et êtes-vous prêts à faire ce que je vais vous conseiller ?

Les deux jeunes gens répondirent par un seul cri.

XXIV

VISITES DOMICILIAIRES.

Le lendemain du jour où, dans les jardins du Petit-Nesle, cette histoire fut racontée à la lueur des étoiles, l'atelier de Benvenuto avait dès le matin son aspect accoutumé ; le maître travaillait à la salière d'or dont il avait si vaillamment défendu la matière première contre les quatre bravi qui voulaient la lui prendre, et sa vie par-dessus. Ascanio ciselait le lis de Mme d'Étampes ; Jacques Aubry, mollement étendu sur une chaise, adressait mille questions à Cellini qui ne lui répondait pas, et qui mettait l'écolier amateur dans la nécessité de se faire les réponses lui-même. Pagolo regardait en dessous Catherine qui travaillait à quelque ouvrage de femme. Hermann et les autres ouvriers limaient, frappaient, soudaient, ciselaient, et la chanson de Scozzone égayait ce calme de l'activité.

Le Petit-Nesle était loin d'être aussi tranquille. Colombe avait disparu.

Tout y était donc en rumeur; on cherchait, on appelait. Dame Perrine jetait les hauts cris, et le prévôt, qu'on était allé querir à la hâte, tâchait de saisir, au milieu des lamentations de la bonne dame, quelque indice qui pût le mettre sur les traces de l'absente, et probablement de la fugitive.

« Voyons, dame Perrine, vous dites donc que c'est hier au soir, quelques instants après mon départ, que vous l'avez vue pour la dernière fois ? demandait le prévôt.

— Hélas ! oui, messire. Jésus Dieu ! quelle aventure ! la pauvre chère enfant paraissait un peu triste, elle est allée se débarrasser de tous ses beaux affiquets de cour ; elle a mis une simple robe blanche ; saints du paradis, ayez pitié de nous ! et puis elle m'a dit : « Dame Perrine, la soirée est belle, je vais aller faire un tour dans mon allée; » il pouvait être sept heures du soir. Madame que voici, dit Perrine en montrant Pulchérie, la suivante qu'on lui avait donnée pour aide, ou plutôt pour supérieure, madame que voici, selon son habitude, était déjà rentrée dans sa chambre, sans doute pour préparer ces belles toilettes qu'elle fait si bien, et moi, je m'étais mise à coudre dans la salle en bas. Je ne sais combien de temps je restai là à travailler, il est possible qu'à la longue mes pauvres yeux fatigués se soient fermés malgré moi, et que j'aie un peu perdu connaissance.

— Selon votre habitude, interrompit aigrement Pulchérie.

— Toujours est-il, reprit dame Perrine sans daigner répondre à cette mesquine calomnie, que vers dix heures je quittai mon fauteuil et j'allai voir au jardin si Colombe ne s'y était pas oubliée. J'appelai et ne trouvai personne ; je crus alors qu'elle était rentrée chez elle et s'était couchée sans me déranger, comme cela lui était arrivé mille fois, à la chère fille. Miséricorde du ciel ! qui aurait pensé ?... Ah ! messire le prévôt, je puis bien dire qu'elle n'a pas suivi un amant, mais un ravisseur. Je l'avais élevée dans des principes...

— Et ce matin, dit impatiemment le prévôt, ce matin ?

— Ce matin, quand j'ai vu qu'elle ne descendait pas, sainte Vierge, secourez-nous !

— Ah ! au diable vos litanies, s'écria messire d'Estourville. Racontez donc simplement et sans toutes ces jérémiades ; ce matin ?...

— Ah ! monsieur le prévôt, vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer jusqu'à ce qu'on la retrouve. Ce matin, messire, inquiète de ne pas la voir (elle était si matinale !), je suis venue frapper à sa porte

pour la réveiller, et, comme elle ne répondait pas, j'ai ouvert. Personne ! Le lit n'était pas même défait, messire. Alors j'ai crié, j'ai appelé, j'ai perdu la tête, et vous ne voulez pas que je pleure !

— Dame Perrine, dit sévèrement le prévôt, auriez-vous introduit ici quelqu'un pendant mon absence ?

— Ici, quelqu'un, par exemple ! reprit avec toutes sortes de marques de stupéfaction la gouvernante qui sentait sa conscience chatouilleuse à cet endroit. Est-ce que vous ne me l'aviez pas défendu, messire ; depuis quand me suis-je permis de jamais transgresser vos ordres ? Quelqu'un ici ? ah bien oui !

— Ce Benvenuto, par exemple, qui osait trouver ma fille si belle, n'a pas tenté de vous gagner ?

— Fi donc ! il eût tenté plutôt d'escalader la lune ; je l'aurais joliment reçu, je m'en vante !

— Ainsi vous n'avez jamais admis dans le Petit-Nesle un homme, un jeune homme ?

— Un jeune homme ! bonté du ciel ; un jeune homme ! Pourquoi pas le diable ?

— Qu'est-ce donc alors, dit Pulchérie, que ce gentil garçon qui est venu frapper dix fois à la porte depuis que je suis ici, et à qui dix fois j'ai fermé la porte au nez ?

— Un gentil garçon ? vous avez la berlue, ma chère, à moins que ce ne soit le comte d'Orbec. Ah ! bon Dieu ! j'y suis : c'est peut-être Ascanio que vous voulez dire. Ascanio, vous savez, messire ? cet enfant qui vous a sauvé la vie. Oui, en effet, je lui avais donné à raccommoder les boucles d'argent de mes souliers. Mais lui, un jeune homme, cet apprenti ! mettez des lunettes, ma mie. Au surplus, que ces murs et ces pavés disent s'ils l'ont jamais vu ici.

— Il suffit, interrompit sévèrement le prévôt. Si vous avez trompé ma confiance, dame Perrine, je jure que vous me le payerez ! Je vais aller chez ce Benvenuto; Dieu sait comment ce manant va me recevoir, mais il le faut. »

Benvenuto, contre toute attente, accueillit le prévôt à merveille. En voyant son sang-froid, son aisance et sa bonne grâce, messire d'Estourville n'osa pas même parler de ses soupçons. Mais il dit que sa fille Colombe ayant été fort sottement effrayée la veille, dans sa terreur panique, elle s'était enfuie comme égarée ; que peut-être, sans que Benvenuto le sût lui-même, elle avait cherché un refuge au Grand-Nesle, ou bien encore qu'en le traversant pour aller ailleurs, elle avait pu s'y évanouir. Bref, il mentit le plus maladroitement du monde.

Mais Cellini accepta tous ses contes et tous ses prétextes avec politesse ; enfin, il eut la complaisance d'avoir l'air de ne s'apercevoir de rien; il y eut plus : il plaignit le prévôt de toute son âme, lui affirmant qu'il serait heureux de rendre sa fille à un père qui avait toujours entouré son enfant d'une tendresse et d'une affection si touchante et si digne. La fugitive, à l'entendre, avait donc eu le plus grand tort et ne pouvait rentrer trop tôt sous une protection si rassurante et si douce. Au reste, comme preuve de la sincérité de l'intérêt qu'il portait à messire d'Estourville, il se mettait à sa disposition pour le seconder dans toutes ses recherches, non-seulement dans le Grand-Nesle, mais encore partout ailleurs.

Le prévôt, à demi convaincu, et d'autant plus touché de ces éloges, qu'il sentait au fond du cœur qu'il les méritait moins, commença, suivi de Benvenuto Cellini, une investigation scrupuleuse dans son ancienne propriété du Grand-Nesle, dont il connaissait tous les coins et recoins. Aussi ne laissa-t-il pas une porte sans la pousser, une armoire sans l'entr'ouvrir, un bahut sans y jeter un coup d'œil comme par mégarde. Puis, l'hôtel visité dans tous les coins et recoins, il passa dans le jardin, parcourut l'arsenal, la fonderie, le cellier, l'écurie, examina tout rigoureusement. Pendant cette recherche, Benvenuto, fidèle à son obligeance première, l'aidait de son mieux, lui offrant toutes les clefs au fur et à mesure, indiquant tel corridor ou tel cabinet, que messire d'Estourville oubliait. Enfin, il lui donna le conseil, de peur que la fugitive ne passât furtivement d'une salle dans une autre, de laisser un de ses gens en sentinelle dans chaque endroit qu'il quittait.

Après avoir fureté partout, au bout de deux heures de perquisitions inutiles, messire d'Estourville, certain de n'avoir rien omis, et confondu de l'obligeance de son hôte, quitta le Grand-Nesle en laissant à Benvenuto mille remercîments et mille excuses.

« Quand il vous plaira de revenir, dit l'orfévre, et si vous avez besoin de recommencer ici vos recherches, ma maison vous est ouverte à toute heure comme lorsqu'elle vous appartenait; d'ailleurs, c'est votre droit, messire : n'avons-nous pas signé un traité par lequel nous nous engageons à vivre en bons voisins ? »

Le prévôt remercia Benvenuto, et, comme il ne savait de quelle façon lui rendre ses politesses, il loua fort, en sortant, cette gigantesque statue de Mars que l'artiste, comme nous l'avons dit, était en train d'exécuter. Benvenuto lui en fit faire le tour, et lui en fit remarquer avec complaisance les étonnantes proportions; en effet, elle avait plus de soixante pieds de haut, et à sa base près de vingt pas de circonférence.

Messire d'Estourville se retirait fort désolé : il était convaincu dès lors qu'il n'avait point retrouvé sa fille au Grand-Nesle, qu'elle avait trouvé un asile par la ville. Mais à cette époque la ville était déjà assez grande pour embarrasser le chef même de la police. D'ailleurs, l'avait-on enlevée ou s'était-elle enfuie? Était-elle victime d'une violence étrangère, ou avait-elle cédé à son propre mouvement? C'était une incertitude sur laquelle aucune circonstance ne pouvait le fixer. Il espéra alors que, dans le premier cas, elle parviendrait à s'échapper, et que, dans le second, elle reviendrait d'elle-même. Il attendit donc avec assez de patience, interrogeant, malgré cela, vingt fois par jour dame Perrine, qui passait son temps à adjurer tous les saints du paradis et qui continuait à jurer ses grands dieux qu'elle n'avait reçu personne, et de fait, non plus que messire d'Estourville, elle n'avait conçu aucun soupçon sur Ascanio.

Le jour et le lendemain s'écoulèrent sans nouvelles. Le prévôt mit alors tous ses agents en campagne, ce qu'il avait négligé de faire jusqu'alors pour ne pas ébruiter cet événement, auquel sa réputation était si fort intéressée. Il est vrai qu'il ne leur donna que le signalement, sans leur donner le nom, et que leurs perquisitions furent faites sous un tout autre prétexte que celui qui les amenait véritablement; mais, quoiqu'il ne négligeât aucune source secrète d'informations, toutes ses recherches furent sans résultat.

Certes, il n'avait jamais été pour sa fille un père affectueux et tendre; mais s'il ne se désespérait pas, il se dépitait, et son orgueil souffrait à défaut de son cœur : il songeait avec indignation au beau parti que la petite sotte allait peut-être manquer, et avec rage aux quolibets et aux sarcasmes avec lesquels la cour allait accueillir sa mésaventure.

Il fallut bien enfin s'ouvrir de ce malheur au fiancé de Colombe. Le comte d'Orbec en fut affligé à la manière d'un commerçant à qui l'on annonce que ses marchandises ont subi une avarie, mais pas autrement. Il était philosophe, le cher comte, et il promit à son digne ami que si la chose ne s'ébruitait pas trop, le mariage n'en tiendrait pas moins; puis, comme c'était un homme qui savait saisir l'occasion, il profita de la circonstance pour glisser au prévôt quelques mots des projets de Mme d'Étampes sur Colombe.

Le prévôt fut ébloui de l'honneur auquel il aurait pu être appelé : son chagrin en redoubla, et il maudit l'ingrate qui se dérobait à une si noble et si belle destinée.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la conversation que cette confidence du comte d'Orbec amena entre les deux vieux courtisans : contentons-nous de dire que la douleur et l'espoir y prirent un caractère bizarrement touchant. Or comme le malheur rapproche les hommes, le beau-père et le gendre se séparèrent plus unis que jamais, et sans pouvoir se décider encore à renoncer au brillant avenir qu'ils avaient entrevu.

On était convenu de se taire de cet événement vis-à-vis de tout le monde; mais la duchesse d'Étampes était une amie trop intime et une complice trop intéressée pour qu'on ne la mît pas dans le secret.

Ce fut bien vu; car elle prit la chose beaucoup plus à cœur que le père et le mari ne l'avaient fait, et, comme on le sait, elle était plus à même que tout autre de renseigner le prévôt et de diriger ses perquisitions.

Elle savait, en effet, l'amour d'Ascanio pour Colombe; elle l'avait fait elle-même pour ainsi dire assister à toute sa conspiration; le jeune homme, voyant l'honneur de celle qu'il aimait menacé, s'était décidé peut-être à un acte de désespoir; mais Ascanio le lui avait dit lui-même, Colombe ne l'aimait point, et, ne l'aimant point, n'avait pas dû se prêter à de pareils projets. Or, la duchesse d'Étampes connaissait assez celui qu'elle avait soupçonné d'abord pour savoir qu'il n'aurait jamais la hardiesse de braver les mépris et la résistance de sa maîtresse; et cependant, malgré tous ces raisonnemens, quoique à ses yeux toutes les probabilités fussent qu'Ascanio n'était pas coupable, son instinct de femme jalouse lui disait que c'était à l'hôtel de Nesle qu'il fallait chercher Colombe, et qu'on devait, avant tout, s'assurer d'Ascanio.

Mais Mme d'Étampes, de son côté, ne pouvait dire à ses amis d'où lui venait cette conviction, car il

fallait alors qu'elle leur avouât qu'elle aimait Ascanio, et que, dans l'imprudence de sa passion, elle avait confié à ce jeune homme tous ses desseins sur Colombe. Elle leur assura seulement qu'elle serait bien trompée si Benvenuto n'était pas le coupable, Ascanio le complice et le Grand-Nesle l'asile. Le prévôt eut beau se débattre, jurer qu'il avait tout vu, tout visité, tout parcouru, elle n'en démordit pas; elle avait pour cela ses raisons, et elle s'obstina tellement dans son opinion qu'elle finit par jeter des doutes dans l'esprit de messire d'Estourville, qui était cependant certain d'avoir bien cherché.

« D'ailleurs, ajouta la duchesse, j'appellerai moi-même Ascanio; je le verrai, je l'interrogerai, soyez tranquille.

— Oh! madame, vous êtes trop bonne, dit le prévôt.

— Et vous trop niais, » murmura la duchesse entre les dents.

Elle les congédia.

Elle se mit alors à rêver aux moyens de faire venir le jeune homme; mais, comme elle ne s'était encore arrêtée à aucun, on annonça Ascanio, il allait donc au-devant des désirs de Mme d'Étampes. il était froid et calme.

Mme d'Étampes l'enveloppa d'un regard si perçant qu'on eût dit qu'elle voulait lire jusqu'au fond de son cœur; mais Ascanio ne parut pas même s'en apercevoir.

« Madame, dit-il en s'inclinant, je viens vous montrer votre lis à peu près terminé, il n'y manque plus guère que la goutte de rosée de deux cent mille écus que vous avez promis de me fournir.

— Eh bien? et ta Colombe? dit Mme d'Étampes pour toute réponse.

— Si c'est de Mlle d'Estourville que vous voulez parler, madame, reprit gravement Ascanio, je vous supplierai à deux genoux de ne plus prononcer son nom devant moi. Oui, madame, je vous en conjure humblement et instamment, que ce sujet ne revienne jamais entre nous, de grâce.

— Ah! ah! du dépit! fit la duchesse, dont le regard profond n'avait pas un instant quitté Ascanio.

— Quel que soit le sentiment qui m'anime et dussé-je encourir votre disgrâce, madame, j'oserai vous refuser dorénavant de continuer avec vous tout entretien sur ce sujet. Je me suis juré à moi-même que tout ce qui aurait trait à ce souvenir resterait maintenant mort et enseveli dans mon cœur.

— Me suis-je donc trompée? pensa la duchesse, et Ascanio n'est-il pour rien dans l'événement? Cette petite fille aurait-elle suivi de gré ou de force quelque autre ravisseur, et, perdue pour les projets de mon ambition, servirait-elle par sa fuite les intérêts de mon amour? »

Puis, après ces réflexions faites à voix basse, elle reprit à voix haute ;

« Ascanio, vous me priez de ne plus parler d'elle, me laisserez-vous au moins vous parler de moi? Vous voyez que, sur votre prière, je n'insiste pas, mais qui sait si ce second sujet de conversation ne vous sera pas plus désagréable encore que le premier? Qui sait...

— Pardon si je vous interromps, madame, dit le jeune homme, mais la bonté avec laquelle vous voulez bien m'accorder cette grâce que je vous demande, m'enhardit à en implorer une autre. Quoique de famille noble, je ne suis qu'un pauvre enfant obscur, élevé dans l'ombre d'un atelier d'orfèvre, et de ce cloître artistique je me suis vu tout à coup transporté dans une sphère brillante, mêlé au destin des empires; ayant, faible, de puissants seigneurs pour ennemis inconnus, un roi pour rival; et quel roi, madame! François Ier, c'est-à-dire un des plus puissants princes de la chrétienté. Tout à coup j'ai coudoyé les noms les plus éclatants et les plus illustres destinées; j'ai aimé sans espoir et l'on m'a aimé sans retour! Et qui m'aimait, grand Dieu! Vous, une des plus belles, une des plus nobles dames de la terre! Tout cela a mis le trouble en moi et hors de moi; tout cela m'a étourdi, écrasé, anéanti, madame. Je suis effrayé comme un nain qui se réveillerait parmi des géants; je n'ai plus une idée en place, plus un sentiment dont je me rende compte; je me trouve comme perdu dans toutes ces haines terribles, dans tous ces amours implacables, dans toutes ces ambitions glorieuses. Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure; permettez au naufragé de revenir à lui, au convalescent de reprendre ses forces; le temps, je l'espère, remettra tout en ordre dans mon âme et dans ma vie. Du temps, madame, donnez-moi du temps, et par pitié ne voyez aujourd'hui en moi que l'artiste qui vient vous demander si son lis est de votre goût. »

La duchesse fixa sur Ascanio un regard plein de doute et d'étonnement; elle n'avait pas supposé que ce jeune homme, que cet enfant pût parler de ce ton à la fois poétique, grave et sévère; aussi se sen-

tit-elle moralement contrainte de lui obéir, et ne parlant plus que de son lis, donna-t-elle à Ascanio des éloges et des conseils, lui promettant qu'elle ferait tout son possible pour lui envoyer avant peu le gros diamant qui compléterait son œuvre. Ascanio la remercia, et prit congé d'elle avec toutes sortes de témoignages de reconnaissance et de respect.

« Est-ce bien là Ascanio? se dit Mme d'Étampes lorsqu'il fut parti : il me semble vieilli de dix ans. Qui lui donne cette gravité presque imposante? Est-ce la souffrance? Est-ce le bonheur? Est-il sincère, enfin, ou conseillé par ce damné Benvenuto? Joue-t-il en artiste consommé un rôle supérieur, ou se laisse-t-il aller à sa propre nature? »

Anne n'y tint pas. Le singulier vertige qui gagnait peu à peu ceux qui luttaient avec Benvenuto Cellini commençait à s'emparer d'elle malgré la vigueur de son esprit. Elle aposta des gens qui épièrent Ascanio et qui le suivirent à chacune de ses rares sorties; mais cela n'amena aucune découverte. Enfin Mme d'Étampes fit venir le prévôt et d'Orbec et leur conseilla, comme une autre eût ordonné, de tenter à l'improviste une autre perquisition dans l'hôtel de Nesle.

Ils obéirent; mais, quoique surpris au milieu de son travail, Benvenuto les reçut mieux encore cette fois tous deux que la première il n'avait reçu le prévôt seul. On eût dit, à le voir si libre et si poli, que leur présence n'avait absolument rien d'injurieux pour lui. Il raconta amicalement au comte d'Orbec le guet-apens qu'on lui avait dressé au moment où, quelques jours auparavant, il sortait de chez lui chargé d'or; le jour même, fit-il observer, où Mlle d'Estourville avait disparu. Cette fois comme l'autre, il s'offrit pour accompagner les visiteurs dans son château et pour aider le prévôt à rentrer dans ses droits de père, dont il comprenait si bien les devoirs sacrés. Il était heureux de s'être encore trouvé chez lui pour faire honneur à ses hôtes, car le jour même, dans deux heures, il allait partir pour Romorantin, désigné par la bienveillance de François Ier pour faire partie des artistes qui devaient aller au-devant de l'Empereur.

En effet, les événements politiques avaient marché aussi vite que ceux de notre humble histoire. Charles-Quint, encouragé par la promesse publique de son rival et par l'engagement secret de Mme d'Étampes, n'était plus qu'à quelques journées de Paris. Une députation avait été nommée pour aller le recevoir, et d'Orbec et le prévôt avaient effectivement trouvé Cellini en habit de voyage.

« S'il quitte Paris avec toute l'escorte, dit à voix basse d'Orbec au prévôt, ce n'est, selon toute probabilité, pas lui qui a enlevé Colombe, et nous n'avons plus rien à faire ici.

— Je vous l'avais dit avant d'y venir, » répondit le prévôt.

Pourtant ils voulurent aller jusqu'au bout et commencèrent leur enquête avec un soin minutieux. Benvenuto les suivit et les dirigea d'abord; mais, comme il vit que leur visite domiciliaire devenait aussi par trop détaillée, il leur demanda la permission de les laisser continuer seuls, et, devant partir dans une demi-heure, d'aller donner quelques ordres à ses ouvriers, attendu qu'il voulait, à son retour, trouver tous les préparatifs de la fonte de son Jupiter achevés.

Benvenuto revint effectivement à l'atelier, distribua l'ouvrage aux compagnons, les pria d'obéir à Ascanio comme à lui-même, dit en italien quelques mots à voix basse à l'oreille de celui-ci, fit à tous ses adieux et se disposa à quitter l'hôtel. Un cheval tout sellé que tenait le petit Jehan l'attendait dans la première cour.

En ce moment Scozzone vint à Benvenuto et le prit à part.

« Savez-vous, maître, lui dit-elle gravement, que votre départ me laisse dans une position bien difficile!

— Comment cela, mon enfant?

— Pagolo m'aime de plus en plus.

— Ah! vraiment?

— Et il ne cesse de me parler de son amour.

— Et toi, que réponds-tu?

— Dame! selon vos ordres, maître, je lui réponds qu'il faudra voir et que la chose peut s'arranger.

— Très-bien!

— Comment, très-bien! Mais vous ne savez donc pas, Benvenuto, qu'il prend au sérieux tout ce que je lui dis, et que ce sont de véritables engagements que je contracte envers ce jeune homme? Il y a quinze jours que vous m'avez prescrit la règle de conduite que j'avais à tenir, n'est-ce pas?

— Oui, je crois; je ne me rappelle plus bien.

— Mais moi, j'ai meilleure mémoire. Or, pendant les cinq premiers jours, je lui ai répondu par des représentations douces; il devait tâcher de se vaincre et de ne plus m'aimer. Les cinq jours suivants, je

l'ai écouté en silence, et c'était une réponse bien compromettante que celle-là ; mais c'était votre ordre, et je l'ai suivi ; enfin les cinq derniers jours, j'en ai été réduite à lui parler de mes devoirs envers vous, et hier, maître, j'en étais à le prier d'être généreux, et il en était, lui, à me demander un aveu.

— Alors, s'il en est ainsi, c'est différent, dit Benvenuto.

— Ah ! enfin, dit Scozzone.

— Oui ; maintenant écoute, chère petite. Pendant les trois premiers jours de mon absence, tu lui laisseras croire que tu l'aimes ; puis, pendant les trois jours qui suivront, tu lui feras l'aveu de cet amour.

— Quoi ! c'est bien vous qui me dites cela, Benvenuto ! s'écria Scozzone, toute blessée de la trop grande confiance que le maître montrait en elle.

— Sois donc tranquille. Qu'as-tu à te reprocher, puisque c'est moi qui t'y autorise ?

— Mon Dieu, dit Scozzone, rien, je le sais : mais cependant toujours placée ainsi, entre votre indifférence à vous et son amour à lui, Dieu sait que je puis finir par l'aimer véritablement.

— Bah ! en six jours ! Tu ne te sens pas de force à rester indifférente six jours ?

— Si fait ! je vous les accorde ; mais n'allez pas en rester sept, au moins.

— N'aie pas peur, mon enfant, je reviendrai à temps. Adieu, Scozzone.

— Adieu, maître, » fit Catherine, boudant, souriant et pleurant tout à la fois.

Pendant que Benvenuto Cellini adressait à Catherine ces dernières instructions, le prévôt et d'Orbec rentrèrent.

Restés seuls et libres de leurs mouvements, ils s'étaient livrés à leurs recherches avec une espèce de frénésie ; ils avaient exploré les greniers, fouillé les caves, sondé tous les murs, remué tous les meubles ; ils avaient échelonné les domestiques sur leur passage, ardents comme des créanciers, patients comme des chasseurs ; ils étaient revenus cent fois sur leurs pas, avaient examiné vingt fois la même chose avec une rage d'huissier qui a une prise de corps à exercer, et, leur expédition achevée, ils rentraient rouges et animés sans avoir rien découvert.

« Eh bien, messieurs, leur dit Benvenuto qui montait à cheval, vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ? Tant pis ! tant pis ! Je comprends combien la chose est douloureuse pour deux cœurs aussi sensibles que les vôtres ; mais, malgré tout l'intérêt que je prends à vos douleurs et tout le désir que j'aurais à vous aider dans vos recherches, il faut que je parte. Recevez donc mes adieux. Si vous avez besoin d'entrer au Grand-Nesle en mon absence, ne vous gênez pas, faites comme chez vous. J'ai donné des ordres pour que la maison soit la vôtre. La seule chose qui me console de vous laisser dans cette inquiétude, c'est que j'espère apprendre à mon retour que vous avez, vous, monsieur le prévôt, retrouvé votre chère enfant, et vous, M. d'Orbec, votre belle fiancée. Adieu, messieurs. » Puis, se retournant vers ses compagnons qui étaient groupés sur le perron, moins Ascanio, qui, sans doute, ne se souciait pas de se trouver face à face avec son rival :

« Adieu, mes enfants, dit-il. Si, en mon absence, M. le prévôt a le désir de visiter une troisième fois l'hôtel, n'oubliez pas de le recevoir comme l'ancien maître de céans. »

Sur ces mots, le petit Jehan ouvrit la porte, et Benvenuto piquant des deux partit au galop.

« Vous voyez bien que nous sommes des niais, mon cher, dit le comte d'Orbec au prévôt : quand on a enlevé une fille, on ne part pas pour Romorantin avec la cour. »

XXV

CHARLES-QUINT A FONTAINEBLEAU.

Ce n'était pas sans de graves hésitations et d'affreuses angoisses que Charles-Quint avait mis le pied sur cette terre de France où l'air et le sol lui étaient pour ainsi dire ennemis, dont il avait indignement maltraité le roi prisonnier, et dont il avait peut-être, on l'en accusait du moins, empoisonné le Dauphin. L'Europe s'attendait, de la part de François Ier, à de terribles représailles, du moment où son rival venait de lui-même se mettre entre ses mains. Mais l'audace de Charles, ce grand joueur d'empires, ne lui avait pas permis de reculer, et une fois son terrain habilement sondé et préparé, il avait bravement franchi les Pyrénées.

Il comptait en effet à la cour de France des amis dévoués et croyait pouvoir se fier à trois garanties, l'ambition de Mme d'Étampes, l'outrecuidance du

connétable Anne de Montmorency et la chevalerie du roi.

Nous avons vu comment et pour quel motif la duchesse voulait le servir. Quant au connétable, c'était autre chose. L'écueil des hommes d'État de tous les pays et de tous les temps, c'est la question des alliances. La politique, réduite sur ce point et sur beaucoup d'autres, du reste, à n'être que conjecturale, comme la médecine, se trompe fort souvent, hélas! en étudiant les symptômes des affinités entre les peuples et en risquant des remèdes aux haines des nations. Or, pour le connétable, l'alliance espagnole était devenue une monomanie. Il s'était mis dans la tête que là était le salut de la France, et pourvu qu'il satisfît Charles-Quint, qui en vingt-cinq ans avait fait vingt ans la guerre à son maître, le connétable de Montmorency se souciait fort peu de mécontenter ses autres alliés, les Turcs et les protestants, et de manquer les plus magnifiques occasions, comme celle qui donnait la Flandre à François Ier.

Le roi avait dans Montmorency une confiance aveugle. Le connétable avait de fait, dans les dernières hostilités contre l'Empereur, montré une résolution inouïe et arrêté l'ennemi; il est vrai que c'était au prix de la ruine d'une province; il est vrai que c'était en lui opposant un désert; il est vrai que c'était en dévastant un dixième de la France. Mais ce qui surtout imposait au roi, c'était l'orgueilleuse rudesse de son ministre et son inflexible obstination, qui pouvait paraître habile et intègre fermeté à un esprit superficiel. Il en résulte donc que François Ier écoutait le grand suborneur de personnes, comme l'appelle Brantôme, avec une déférence égale à la crainte qu'inspirait aux inférieurs le terrible diseur de patenôtres qui entremêlait ses oremus de pendaisons.

Charles-Quint pouvait donc en toute sûreté compter sur la systématique amitié du connétable.

Il faisait encore plus de fonds sur la générosité de son rival. François Ier, en effet, poussait la grandeur jusqu'à la duperie. « Mon royaume, avait-il dit, n'a pas de péage comme un pont, et je ne vends pas mon hospitalité. » Et l'astucieux Charles-Quint savait qu'il pouvait s'abandonner à la parole du roi-gentilhomme.

Néanmoins, quand l'Empereur fut entré sur le territoire français, il ne put se rendre maître de ses appréhensions et de ses doutes; il trouva à la frontière les deux fils du roi, qui étaient venus à sa rencontre, et par tout son passage on l'accablait de prévenances et d'honneurs. Mais le cauteleux monarque frémissait en pensant que toutes ces belles apparences de cordialité cachaient peut-être un piége. « On dort mal décidément, disait-il, en pays étranger. » Il n'apportait aux fêtes qu'on lui donnait qu'un visage inquiet et préoccupé, et à mesure qu'il pénétrait au cœur du pays, il devenait plus triste et plus sombre.

Chaque fois qu'il faisait son entrée dans une ville il se demandait, au milieu des harangues et sous les arcs de triomphe, si c'était cette ville qui allait lui servir de prison; puis il murmurait au fond de sa pensée : Ce n'est ni celle-là ni une autre, c'est la France tout entière qui est mon cachot; ce sont tous ces courtisans empressés qui sont mes geôliers. Et d'heure en heure croissait l'anxiété farouche de ce tigre qui se croyait en cage et qui partout voyait des barreaux.

Un jour, dans une promenade à cheval, Charles d'Orléans, espiègle charmant qui se hâtait d'être aimable et brave comme un fils de France avant de mourir de la peste comme un manant, sauta lestement en croupe derrière l'Empereur en le prenant à bras-le-corps : « A ce coup, s'écria-t-il avec un joyeux enfantillage, vous êtes mon prisonnier. » Charles-Quint devint pâle comme la mort et faillit se trouver mal.

A Châtellerault, le pauvre captif imaginaire rencontra François Ier, qui lui fit un accueil fraternel et qui le lendemain, à Romorantin, lui présenta toute sa cour, la valeureuse et galante noblesse, gloire du pays, les artistes et les lettrés, gloire du roi. Les fêtes et les surprises recommencèrent de plus belle. L'Empereur faisait à tous bon visage, mais dans son cœur il tremblait et se reprochait toujours son imprudence. De temps en temps, comme pour faire l'essai de sa liberté, il sortait au point du jour du château où l'on avait couché, et il voyait avec plaisir qu'outre les honneurs qu'on lui rendait on ne gênait pas ses mouvements, mais savait-il s'il n'était pas surveillé de loin? Parfois, comme par caprice, il dérangeait l'ordre établi pour sa route et changeait l'itinéraire prescrit, au grand désespoir de François Ier, dont ces boutades faisaient manquer les cérémonieux apprêts.

Quand il fut à deux journées de Paris, il se rappela avec terreur ce que Madrid avait été pour le

roi de France. Pour un Empereur, la capitale devait avoir paru la prison la plus honorable et en même temps la plus sûre. Il s'arrêta donc et pria le roi de le conduire sur-le-champ à ce Fontainebleau dont il avait tant entendu parler. Cela bouleversait tous les plans de François Ier, mais il était trop hospitalier pour laisser paraître son désappointement, et il se hâta de mander à Fontainebleau la reine et toutes les dames.

La présence de sa sœur Éléonore et la confiance qu'elle avait dans la loyauté de son époux calmèrent quelque peu les inquiétudes de l'Empereur. Néanmoins Charles-Quint, tout rassuré qu'il était momentanément, ne devait jamais se trouver à l'aise chez François Ier; François Ier était le miroir du passé, Charles-Quint était le type de l'avenir. Le souverain des temps modernes ne comprenait pas assez le héros du moyen âge; il était impossible que la sympathie s'établît entre le dernier des chevaliers et le premier des diplomates.

Il est vrai qu'à la rigueur Louis XI pourrait revendiquer ce titre, mais à notre avis, Louis XI fut moins le diplomate qui ruse, que l'avare qui amasse.

Le jour de l'arrivée de l'Empereur, il y eut une chasse dans la forêt de Fontainebleau. La chasse était un des grands plaisirs de François Ier. Ce n'était guère qu'une fatigue pour Charles-Quint. Néanmoins, Charles-Quint saisit avec empressement cette nouvelle occasion de voir s'il n'était pas prisonnier : il laissa passer la chasse, se jeta de côté et alla jusqu'à s'égarer; mais en se voyant seul au milieu de cette forêt, libre comme l'air qui passait dans les branches, libre comme les oiseaux qui passaient dans l'air, il se rassura presque entièrement et commença de reprendre un peu de bonne humeur. Cependant, un reste d'inquiétude lui monta encore au visage lorsqu'en se retrouvant au rendez-vous il vit François Ier venir à lui, tout animé par l'ardeur de la chasse et tenant encore à la main l'épieu sanglant avec lequel il venait de frapper le sanglier. Le guerrier de Marignan et de Pavie perçait jusque dans les plaisirs du roi.

« Allons donc, mon bon frère, de la gaieté, dit François Ier à Charles-Quint en le prenant amicalement sous le bras lorsque les deux souverains mirent pied à terre à la porte du palais, et en l'entraînant dans la galerie de Diane, toute resplendissante des peintures de Rosso et du Primatice. Vrai Dieu! vous êtes soucieux comme je l'étais à Madrid. Mais moi, convenez-en, mon cher frère, j'avais bien quelque raison de l'être, car j'étais votre prisonnier, tandis que vous, vous êtes mon hôte, vous êtes libre, vous êtes à la veille d'un triomphe. Réjouissez-vous donc avec nous, si ce n'est de fêtes, trop futiles sans doute pour un grand politique comme vous, du moins en songeant que vous allez mater tous ces gros buveurs de bière flamands qui se mêlent de vouloir renouveler les communes... Ou plutôt, oubliez les rebelles et ne songez qu'à vous divertir avec des amis. Est-ce que ma cour ne vous plaît pas?

— Elle est admirable, mon frère, dit Charles-Quint, et je vous l'envie. Moi aussi j'ai une cour, vous l'avez vue, mais une cour grave et sévère, une morne assemblée d'hommes d'État et de généraux, comme Lannoy, Pescaïre, Antonio de Leyra. Mais vous, vous avez, outre vos guerriers et vos négociateurs, outre vos Montmorency et vos Dubellay, outre vos savants, outre Budée, Cholin, Duchâtel, Lascaris, vous avez vos poëtes et vos artistes : Marot, Jean Goujon, Primatice, Benvenuto, et surtout des femmes adorables : Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et tant d'autres, et je commence vraiment à croire, mon cher frère, que je troquerais volontiers mes mines d'or pour vos champs de fleurs.

— Oh! parmi toutes ces fleurs vous n'avez pas encore vu la plus belle, dit naïvement François Ier au frère d'Éléonore.

— Non, et je meurs d'envie d'admirer cette merveille, dit l'Empereur, qui dans l'allusion du roi avait reconnu Mme d'Étampes; mais dès à présent je crois qu'on a bien raison de dire que le plus beau royaume du monde est à vous, mon frère.

— Mais à vous aussi la plus belle comté, la Flandre, le plus beau duché, Milan.

— Vous avez refusé l'une le mois passé, dit l'Empereur en souriant, et je vous en remercie; mais vous convoitez l'autre, n'est-ce pas? ajouta l'Empereur en soupirant.

— Ah! mon cousin, de grâce, dit François Ier, ne parlons pas aujourd'hui de choses sérieuses : après les plaisirs de la guerre il n'y a rien, je l'avoue, que j'aime moins à troubler que les plaisirs d'une fête.

— La vérité est, reprit Charles-Quint avec la grimace d'un avare qui comprend la nécessité où il est de payer une dette, la vérité est que le Milanais

me tient au cœur, et que cela m'arrachera l'âme de vous le donner.

— Dites de me le rendre, mon frère; le mot sera plus juste et adoucira peut-être votre chagrin. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit à cette heure, mais de nous amuser; nous parlerons du Milanais plus tard.

— Présent ou restitution, donné ou rendu, dit l'Empereur, vous n'en aurez pas moins là une des plus belles seigneuries du monde, car vous l'aurez, mon frère, c'est chose décidée, et je tiendrai mes engagements envers vous avec la même fidélité que vous tenez les vôtres envers moi.

— Eh! mon Dieu! s'écria François Ier commençant à s'impatienter de cet éternel retour aux choses sérieuses, que regrettez-vous donc, mon frère? n'êtes-vous pas roi des Espagnes, empereur d'Allemagne, comte de Flandres, et seigneur, par l'influence ou par l'épée, de toute l'Italie, depuis le pied des Alpes jusqu'à l'extrémité des Calabres?

— Mais vous avez la France, dit Charles-Quint en soupirant.

— Vous avez les Indes et leurs trésors; vous avez le Pérou et ses mines.

— Mais vous avez la France, vous!

— Vous avez un empire si vaste que le soleil ne s'y couche jamais.

— Mais vous avez la France!... Que dirait Votre Majesté si je guignais ce diamant des royaumes aussi amoureusement qu'elle convoite Milan, la perle des duchés?

— Tenez, mon frère, dit gravement François Ier, j'ai plutôt sur ces questions capitales des instincts que des idées; mais de même qu'on dit dans votre pays: « Ne touchez pas à la reine, » je vous dis, moi: « Ne touchez pas à la France. »

— Eh! mon Dieu! dit Charles-Quint, ne sommes-nous pas cousins et alliés?

— Sans doute, répondit François Ier, et j'espère que rien ne troublera désormais cette parenté et cette alliance.

— Je l'espère aussi, dit l'Empereur. Mais, continua-t-il avec son sourire ambitieux et son regard hypocrite, puis-je répondre de l'avenir et empêcher, par exemple, mon fils Philippe de se brouiller avec votre fils Henri?

— La querelle ne sera pas dangereuse pour nous, reprit François Ier, si c'est Tibère qui succède à Auguste.

— Qu'importe le maître! dit Charles-Quint s'échauffant. L'empire sera toujours l'empire, et la Rome des Césars était toujours Rome, même quand les Césars n'étaient plus Césars que de nom.

— Oui, mais l'empire de Charles-Quint n'est pas l'empire d'Octave, mon frère, dit François Ier commençant à se piquer. Pavie est une belle bataille, mais ce n'est pas une Actium; puis, Octave était riche, et, malgré vos trésors de l'Inde et vos mines du Pérou, vous êtes fort épuisé de finances, on le sait. On ne veut plus vous prêter dans aucune banque, ni à treize ni à quatorze; vos troupes sans solde ont été obligées de piller Rome pour vivre, et maintenant que Rome est pillée, elles se révoltent.

— Et vous donc, mon frère, dit Charles-Quint, vous avez aliéné les domaines royaux, que je crois, et vous êtes forcé de ménager Luther pour que les princes d'Allemagne vous prêtent de l'argent.

— Sans compter, reprit François Ier, que vos cortès sont loin d'être aussi commodes que le sénat, tandis que moi je puis me vanter d'avoir mis pour toujours les rois hors de page.

— Prenez garde que vos parlements ne vous renvoient quelque beau jour en tutelle. »

La discussion s'animait, les deux souverains s'échauffaient de plus en plus, la vieille haine qui les avait si longtemps séparés commençait à s'aigrir de nouveau. François Ier allait oublier l'hospitalité et Charles-Quint la prudence, lorsque le roi de France se souvint le premier qu'il était chez lui.

« Ah çà, foi de gentilhomme, mon bon frère, reprit-il tout à coup en riant, je crois, ventre-Mahom, que nous allons nous fâcher. Je vous disais bien qu'il ne fallait pas parler entre nous de choses sérieuses, et qu'il fallait laisser la discussion à nos ministres et ne garder pour nous que la bonne amitié. Allons, allons, convenons une fois pour toutes que vous aurez le monde, moins la France, et ne revenons point là-dessus.

— Et moins le Milanais, mon frère, reprit Charles en s'apercevant de l'imprudence qu'il avait commise et en se remettant aussitôt, car le Milanais est à vous. Je vous l'ai promis, et je vous renouvelle ma promesse. »

Sur ces assurances réciproques d'amitié, la porte de la galerie s'ouvrit et Mme d'Étampes parut. Le roi alla au-devant d'elle, et la ramenant par la main en face de l'Empereur, qui, la voyant pour la pre-

mière fois et sachant ce qui s'était passé entre elle et M. de Médina, la regardait venir à lui de son regard le plus perçant :

« Mon frère, dit-il en souriant, voyez-vous cette belle dame?

— Non-seulement je la vois, dit Charles-Quint, mais encore je l'admire!

— Eh bien! vous ne savez pas ce qu'elle veut?

— Est-ce une de mes Espagnes? je la lui donnerai.

— Non, non, mon frère, ce n'est point cela.

— Qu'est-ce donc?

— Elle veut que je vous retienne à Paris jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid et ratifié par des faits la parole que vous venez de me donner.

— Si l'avis est bon, il faut le suivre, » répondit l'Empereur tout en s'inclinant devant la duchesse autant pour cacher la pâleur soudaine que ces paroles avaient fait naître sur son visage que pour accomplir un acte de courtoisie.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage et François Ier ne put voir l'effet produit par les paroles qu'il avait laissées tomber en riant, et que Charles-Quint était toujours prêt à prendre au sérieux, car la porte s'ouvrit de nouveau, et toute la cour se répandit dans la galerie.

Pendant la demi-heure qui précéda le dîner, et pendant laquelle tout ce monde élégant, spirituel et corrompu se mêla, la scène que nous avons déjà rapportée à propos de la réception du Louvre, se répéta à peu de chose près. C'étaient les mêmes hommes et les mêmes femmes, les mêmes courtisans et les mêmes valets. Les regards d'amour et les coups d'œil de haine s'échangèrent donc comme d'habitude, et les sarcasmes et les galanteries allèrent leur train selon la coutume.

Charles-Quint, en voyant entrer Anne de Montmorency, qu'il regardait à juste titre comme son allié le plus sûr, était allé à sa rencontre et s'entretenait dans un coin avec lui et le duc de Médina, son ambassadeur.

« Je signerai tout ce que vous voudrez, connétable, disait l'Empereur, qui connaissait la loyauté du vieux soldat : préparez-moi un acte de cession du duché de Milan, et de par saint Jacques, quoique ce soit un des plus beaux fleurons de ma couronne, je vous en signerai l'abandon plein et entier.

— Un écrit! s'écriait le connétable en repoussant chaleureusement une précaution qui sentait la défiance; un écrit, sire! que dit donc là Votre Majesté? Pas d'écrit, sire, pas d'écrit : votre parole, voilà tout. Votre Majesté est-elle donc venue en France sur un écrit, et croit-elle que nous aurons moins de confiance en elle qu'elle n'en a eu en nous?

— Et vous aurez raison, M. de Montmorency, répondit l'Empereur en lui tendant la main, et vous aurez raison. »

Le connétable s'éloigna.

« Pauvre dupe! reprit l'Empereur; il fait de la politique, Médina, comme les taupes font des trous, en aveugle.

— Mais le roi, sire? demanda Médina.

— Le roi est trop fier de sa grandeur pour n'être pas sûr de la nôtre. Il nous laissera follement partir, Médina, et nous le ferons prudemment attendre. Faire attendre, monsieur, continua Charles-Quint, ce n'est pas manquer à sa promesse, c'est l'ajourner, voilà tout.

— Mais Mme d'Étampes? reprit Médina.

— Pour celle-là nous verrons, dit l'Empereur en poussant et en repoussant une bague magnifique qu'il portait au pouce de la main gauche, et qui était ornée d'un superbe diamant. Ah! il me faudrait une bonne entrevue avec elle.

Pendant ces rapides paroles échangées à voix basse entre l'Empereur et son ministre, la duchesse raillait impitoyablement le grand Marmagne, en présence de messire d'Estourville, et cela à propos de ses exploits nocturnes.

« Serait-ce donc de vos gens, M. de Marmagne, disait-elle, que le Benvenuto rapporte à tout venant cette prodigieuse histoire : Attaqué par quatre bandits et n'ayant qu'un bras pour se défendre, il s'est fait tout simplement escorter jusque chez lui par ces messieurs. Étiez-vous de ces braves si polis, vicomte?

— Madame, répondit le pauvre Marmagne tout confus, cela ne s'est pas précisément passé ainsi, et le Benvenuto raconte la chose trop à son avantage.

— Oui, oui, je ne doute pas qu'il ne brode et qu'il n'ornemente quelque peu dans les détails, mais le fond est vrai, vicomte, le fond est vrai; et en pareille matière, le fond est tout.

— Madame, répondit Marmagne, je promets que je prendrai ma revanche, et que cette fois je serai plus heureux.

— Pardon, vicomte, pardon, ce n'est pas une revanche à prendre, c'est une autre partie à recommencer. Cellini, ce me semble, a gagné les deux premières manches.

— Oui, grâce à mon absence, murmura Marmagne de plus en plus embarrassé ; parce que mes hommes ont profité, pour fuir, de ce que je n'étais pas là, les misérables !

— Oh! dit le prévôt, moi je vous conseille, Marmagne, de vous tenir pour battu sur ce point-là : vous n'avez pas de bonheur avec Cellini.

— Il me semble, en ce cas, que nous pouvons nous consoler ensemble, mon cher prévôt, lui répondit Marmagne ; car, si l'on ajoute les faits avérés aux bruits mystérieux qui courent, la prise du Grand-Nesle à la disparition d'une de ses habitantes, le Cellini, messire d'Estourville, ne vous aurait pas non plus porté bonheur. Il est vrai qu'à défaut du vôtre, mon cher prévôt, il s'occupe activement, dit-on, de celui de votre famille.

— M. de Marmagne! s'écria avec violence le prévôt, furieux de voir que sa mésaventure paternelle commençait à s'ébruiter ; M. de Marmagne, vous m'expliquerez plus tard ce que vous entendez par ces paroles.

— Ah! messieurs, messieurs, s'écria la duchesse, n'oubliez point, je vous prie, que je suis là. Vous avez tort tous deux. Monsieur le prévôt, ce n'est pas à ceux qui savent chercher si mal à faire des reproches à ceux qui savent si mal trouver. M. de Marmagne, il faut dans les défaites se réunir contre l'ennemi commun et non lui donner la joie de voir encore les vaincus s'entr'égorger entre eux. On passe dans la salle à manger. Votre main, M. de Marmagne. Eh bien, puisque les hommes et leur force échouent devant Cellini, nous verrons si les ruses d'une femme le trouveront aussi invincible. J'ai toujours pensé que les alliés n'étaient qu'un embarras, et j'ai toujours aimé à faire la guerre seule. Les périls sont plus grands, je le sais, mais du moins on ne partage les honneurs de la victoire avec personne.

— L'impertinent! dit Marmagne, voyez avec quelle familiarité il parle à notre grand roi! Ne dirait-on pas un homme de noblesse, tandis que ce n'est qu'un misérable ciseleur!

— Que dites-vous là, vicomte? mais c'est un gentilhomme, tout ce qu'il y a de plus gentilhomme! dit la duchesse en riant. En connaissez-vous beaucoup parmi nos plus vieilles familles qui descendent d'un lieutenant de Jules-César et qui aient les trois fleurs de lis et le lambel de la maison d'Anjou dans leurs armes? Ce n'est pas le roi qui grandit le ciseleur en lui parlant, messieurs, vous le voyez bien : c'est le ciseleur, au contraire, qui fait honneur au roi en lui adressant la parole. »

En effet, François I[er] et Cellini causaient en ce moment avec cette familiarité à laquelle les grands de la terre avaient habitué l'artiste élu du ciel.

« Eh bien! Benvenuto, disait le roi, où en sommes-nous de notre Jupiter?

— Je prépare sa fonte, sire, répondit Benvenuto.

— Et quand cette grande œuvre s'exécutera-t-elle?

— Aussitôt mon retour à Paris, sire.

— Prenez nos meilleurs fondeurs, Cellini, ne négligez rien pour que l'opération réussisse. Si vous avez besoin d'argent, vous savez que je suis là.

— Je sais que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus généreux roi de la terre, répondit Benvenuto ; mais, grâce aux appointements que me fait payer Votre Majesté, je suis riche. Quant à l'opération dont vous voulez bien vous inquiéter, sire, si vous voulez me le permettre, je ne m'en rapporterai qu'à moi de la préparer et de l'exécuter. Je me défie de tous vos fondeurs de France, non pas que ce ne soient d'habiles gens, mais j'aurais peur que, par esprit national, ils ne voulussent pas mettre cette habileté au service d'un artiste ultramontain. Et, je vous l'avoue, sire, j'attache une trop grande importance à la réussite de mon Jupiter, pour permettre qu'un autre que moi y mette la main.

— Bravo, Cellini, bravo, dit le roi, voilà qui est parler en véritable artiste.

— Puis, ajouta Benvenuto, je veux avoir le droit de réclamer la promesse que Sa Majesté m'a faite.

— C'est juste, mon féal. Si nous sommes content, nous devons vous octroyer un don. Nous ne l'avons pas oublié. D'ailleurs, si nous l'oublions, nous nous sommes engagé en présence de témoins. N'est-ce pas, Montmorency? N'est-ce pas, Poyet? Et notre connétable et notre chancelier nous rappelleraient notre parole.

— Oh! c'est que Votre Majesté ne peut deviner de quel prix cette parole est devenue pour moi depuis le jour où elle m'a été donnée par elle.

— Eh bien, elle sera tenue, monsieur, elle sera tenue. Mais la salle s'ouvre. A table, messieurs, à table! »

Et François Ier, se rapprochant de Charles-Quint, prit avec l'Empereur la tête du cortége que formaient les illustres convives. Les deux battants de la porte étant ouverts, les deux souverains entrèrent en même temps et se placèrent l'un en face de l'autre, Charles-Quint entre Éléonore et Mme d'Étampes, François Ier entre Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre.

Le repas fut gai et la chère exquise. François Ier, dans sa sphère de plaisirs, de fêtes et de représentation, s'amusait comme un roi et riait comme un vilain de tous les contes que lui faisait Marguerite de Navarre; Charles-Quint, de son côté, accablait Mme d'Étampes de compliments et de prévenances; tous les autres parlaient arts, politique; le repas s'écoula ainsi.

Au dessert, comme d'habitude, les pages apportèrent à laver; alors Mme d'Étampes prit l'aiguière et le bassin d'or destinés à Charles-Quint des mains du serviteur qui l'apportait, comme fit Marguerite de Navarre pour François Ier, versa l'eau que contenait l'aiguière dans le bassin, et mettant un genou en terre, selon l'étiquette espagnole, présenta le bassin à l'Empereur. Celui-ci y trempa le bout des doigts, et tout en regardant sa belle et noble servante, il laissa, en souriant, tomber au fond du vase la bague précieuse dont nous avons déjà parlé.

« Votre Majesté perd sa bague, dit Anne, plongeant à son tour ses jolis doigts dans l'eau, et prenant délicatement le bijou, qu'elle présenta à Charles-Quint.

— Gardez cette bague, madame, répondit à voix basse l'Empereur: elle est en de trop belles et trop nobles mains pour que je la reprenne; puis il ajouta plus bas encore: C'est un à-compte sur le duché de Milan. »

La duchesse sourit et se tut. Le caillou était tombé à ses pieds, seulement le caillou valait un million.

Au moment où l'on passait de la salle à manger au salon et du salon à la salle de bal, Mme d'Étampes arrêta Benvenuto Cellini, que la foule avait amené près d'elle.

« Messire Cellini, dit la duchesse en lui remettant la bague, gage d'alliance entre elle et l'Empereur, voici un diamant que vous ferez, s'il vous plaît, tenir à votre élève Ascanio, pour qu'il en couronne mon lis: c'est la goutte de rosée que je lui ai promise.

— Et elle est tombée véritablement des doigts de l'Aurore, madame, » répondit l'artiste avec un sourire railleur et une galanterie affectée.

Puis regardant la bague, il tressaillit d'aise, car il reconnut le diamant qu'il avait monté autrefois pour le pape Clément VII, et qu'il avait porté lui-même de la part du souverain pontife au sublime Empereur.

Pour que Charles-Quint se défît d'un pareil bijou, et surtout en faveur d'une femme, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque connivence occulte, quelque traité secret, quelque alliance obscure entre Mme d'Étampes et l'Empereur.

Tandis que Charles-Quint continue de passer à Fontainebleau ses jours et surtout ses nuits dans les alternatives d'angoisses et de confiance que nous avons essayé de décrire, tandis qu'il ruse, intrigue, creuse, mine, promet, se dédit, promet encore, jetons un coup d'œil sur le Grand-Nesle et voyons s'il ne se passe rien de nouveau parmi ceux de ses habitants qui y sont restés.

XXVI

LE MOINE BOURRU.

Toute la colonie était en révolution. Le moine bourru, ce vieil hôte fantastique du couvent sur les ruines duquel s'était élevé le palais d'Amaury, revenait depuis trois ou quatre jours. Dame Perrine l'avait vu se promenant la nuit dans les jardins du Grand-Nesle, vêtu de sa longue robe blanche et marchant d'un pas qui ne laissait aucune trace sur le sol et n'éveillait aucun bruit dans l'air.

Comment dame Perrine, qui habitait le Petit-Nesle, avait-elle vu le moine bourru se promener à trois heures du matin dans les jardins du Grand-Nesle? C'est ce que nous ne pouvons dire qu'en commettant une affreuse indiscrétion, mais nous sommes historien avant tout, et nos lecteurs ont droit de connaître les détails les plus secrets de la vie des personnages que nous avons mis en scène, surtout quand ces détails doivent jeter un jour si lumineux sur la suite de notre histoire.

Dame Perrine, par la disparition de Colombe,

par la retraite de Pulchérie, devenue désormais inutile, et par le départ du prévôt, était restée maîtresse absolue du Petit-Nesle; car, ainsi que nous l'avons dit, le jardinier Raimbaut, par mesure d'économie, n'avait été, ainsi que ses aides, engagé au service de messire d'Estourville qu'à la journée seulement. Dame Perrine se trouvait donc reine absolue du Petit-Nesle, mais en même temps reine solitaire, de sorte qu'elle s'ennuyait toute la journée et mourait de peur toute la nuit.

Or elle avisa qu'il y avait, pour la journée du moins, remède à ce malheur : ses relations amicales avec dame Ruperte lui ouvraient les portes du Grand-Nesle. Elle demanda la permission de fréquenter ses voisines, et la permission lui fut accordée avec empressement.

Mais en fréquentant les voisines, dame Perrine se trouvait naturellement en contact avec les voisins. Dame Perrine était une grosse mère de trente-six ans qui s'en donnait vingt-neuf. Grosse, grasse, dodue, fraîche encore, avenante toujours, son entrée devait faire événement dans l'atelier, où forgeaient, taillaient, limaient, martelaient, ciselaient dix ou douze compagnons, bons vivants, aimant le jeu le dimanche, le vin les dimanches et les fêtes, et le beau sexe toujours. Aussi trois de nos vieilles connaissances, au bout de trois ou quatre jours, étaient-elles atteintes du même trait.

C'étaient le petit Jehan;

Simon le Gaucher;

L'Allemand Hermann.

Quant à Ascanio, à Jacques Aubry et à Pagolo, ils avaient échappé au charme, engagés qu'ils étaient ailleurs.

Le reste des compagnons pouvait bien avoir ressenti quelques étincelles de ce feu grégeois, mais sans doute ils se rendirent compte à eux-mêmes de leur position inférieure et versèrent, avant qu'elles ne devinssent un incendie, l'eau de leur humilité sur ces premières étincelles.

Le petit Jehan aimait à la manière de Chérubin, c'est-à-dire qu'il était, avant tout, amoureux de l'amour. Dame Perrine, comme on le comprend bien, était une femme d'un trop grand sens pour répondre à un pareil feu follet.

Simon le Gaucher offrait un avenir plus certain et promettait une flamme plus durable, mais dame Perrine était une personne fort superstitieuse.

Dame Perrine avait vu faire à Simon le signe de la croix de la main gauche; elle songeait qu'il serait forcé de signer à son contrat de mariage de la main gauche. Et dame Perrine était convenue qu'un signe de la croix exécuté de la main gauche était plutôt pour perdre que pour sauver une âme, de même qu'on ne lui eût pas persuadé qu'un contrat de mariage signé de la main gauche pouvait faire autre chose que deux malheureux. Dame Perrine, sans rien dire des causes de sa répugnance, avait donc reçu les premières ouvertures de Simon le Gaucher de manière à lui ôter toute espérance pour l'avenir.

Restait Hermann. Oh! Hermann, c'était autre chose.

Hermann n'était point un muguet comme le petit Jehan, ni un disgracié de la nature comme Simon le Gaucher; Hermann avait dans toute sa personne quelque chose d'honnête, de candide, qui plaisait au cœur de dame Perrine. De plus, Hermann, au lieu d'avoir la main gauche à droite et la main droite à gauche, se servait si énergiquement de l'une et de l'autre, qu'il semblait avoir deux mains droites. C'était de plus un homme magnifique, selon toutes les idées vulgaires. Dame Perrine avait donc fixé son choix sur Hermann.

Mais, comme on le sait, Hermann était d'une naïveté céladonique. Il en résulta que les premières batteries de dame Perrine, c'est-à-dire les minauderies, les froncements de bouche, les tournements de regard échouèrent complétement contre la timidité native de l'honnête Allemand. Il se contentait de regarder dame Perrine de ses gros yeux; mais comme les aveugles de l'Évangile, *oculos habebat et non videbat*, ou, s'il voyait, c'était tout l'ensemble de la digne gouvernante, sans remarquer en rien les détails. Dame Perrine proposa alors des promenades, soit sur le quai des Augustins, soit dans les jardins du Grand et du Petit-Nesle, et dans chaque promenade elle choisit Hermann pour son cavalier. Cela rendait Hermann fort heureux intérieurement. Son gros cœur tudesque battait cinq ou six pulsations de plus à la minute quand dame Perrine s'appuyait sur son bras; mais, soit qu'il éprouvât quelque difficulté à prononcer la langue française; soit qu'il eût un plus grand plaisir à entendre parler l'objet de ses secrètes pensées, dame Perrine en tirait rarement autre chose que ces deux phrases sacramentelles: « Ponchour, matemoizelle » et « Atieu, matemoizelle, » qu'Hermann prononçait généralement

à deux heures de distance l'une de l'autre ; la première en prenant le bras de dame Perrine, la seconde en le quittant. Or, quoique ce titre de mademoiselle fût une immense flatterie pour dame Perrine, et quoiqu'il y eût quelque chose de bien agréable à parler deux heures entières sans crainte d'être interrompue, dame Perrine eût désiré que son monologue fût au moins interrompu par quelques interjections qui pussent lui donner une idée statistique des progrès qu'elle faisait dans le cœur de son muet promeneur.

Mais ces progrès, pour ne pas s'exprimer par la parole ou pour ne pas se traduire par la physionomie, n'en étaient pas moins réels ; le foyer brûlait au cœur de l'honnête Allemand, et, attisé tous les jours par la présence de dame Perrine, devenait un véritable volcan. Hermann commençait à s'apercevoir enfin de la préférence que lui accordait dame Perrine, et il n'attendait qu'un peu plus de certitude pour se déclarer. Dame Perrine comprit cette hésitation. Un soir, en le quittant à la porte du Petit-Nesle, elle le vit si agité, qu'elle crut véritablement faire une bonne œuvre en lui serrant la main. Hermann, transporté de joie, répondit à la démonstration par une démonstration pareille ; mais, à son grand étonnement, dame Perrine jeta un cri formidable. Hermann, dans son délire, n'avait pas mesuré sa pression. Il avait cru que plus il serrerait fort, plus il donnerait une idée exacte de la violence de son amour, et il avait failli écraser la main de la pauvre gouvernante.

Au cri qu'elle poussa, Hermann demeura stupéfait ; mais dame Perrine, craignant de le décourager au moment où il venait de risquer sa première tentative, prit sur elle de sourire, et décollant ses doigts, momentanément palmés :

« Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est rien, mon cher M. Hermann ; ce n'est rien, absolument rien.

— Mille bartons, matemoiselle Berrine, dit l'Allemand, mais c'être que ch'aime vous peaucoup fort, et che vous ai serrée comme che vous aime ! Mille bartons !

— Il n'y a pas de quoi, M. Hermann, il n'y a pas de quoi. Votre amour, je l'espère, est un amour honnête et dont une femme n'a point à rougir.

— O Tieu ! ô Tieu ! dit Hermann, je crois pien, matemoiselle Berrine, qu'il est honnête, mon amour ; seulement, je n'ai bas encore osé vous en barler : mais buisque le mot est lâché, je vous aime, je vous aime, je vous aime peaucoup fort, matemoiselle Berrine.

— Et moi, M. Hermann, dit dame Perrine en minaudant, je crois pouvoir vous dire, car je vous crois un brave jeune homme, incapable de compromettre une pauvre femme, que... Mon Dieu ! comment dirai-je cela ?

— Oh ! tites ! tites ! s'écria Hermann.

— Eh bien ! que... Oh ! j'ai tort de vous l'avouer.

— Nein ! nein ! vous bas avre dort ! Tites ! tites !

— Eh bien ! je vous avoue que je ne suis pas restée indifférente à votre passion.

— Sacrement ! » s'écria l'Allemand au comble de la joie.

Or, un soir qu'à la suite d'une promenade la Juliette du Petit-Nesle avait reconduit son Roméo jusqu'au perron du Grand, elle aperçut, en revenant seule, et en passant devant la porte du jardin, la blanche apparition que nous avons racontée, et qui, selon l'avis de la digne gouvernante, ne pouvait être autre que celle du moine bourru. Il est inutile de dire que dame Perrine était rentrée mourante de peur et s'était barricadée dans sa chambre.

Le lendemain, dès le matin, tout l'atelier fut instruit de la vision nocturne. Seulement dame Perrine raconta le fait simple, jugeant inutile de s'appesantir sur les détails.

Le moine bourru lui était apparu. Voilà tout. On eut beau la questionner, on n'en put pas tirer autre chose.

Toute la journée il ne fut question au Grand-Nesle que du moine bourru. Les uns croyaient à l'apparition du fantôme, les autres s'en moquaient. On remarqua qu'Ascanio avait pris parti contre la vision et s'était fait chef des incrédules.

Le parti des incrédules se composait du petit Jehan, de Simon le Gaucher, de Jacques Aubry et d'Ascanio.

Le parti des croyants se composait de dame Ruperte, de Scozzone, de Pagolo et d'Hermann.

Le soir on se réunit dans la seconde cour du Petit-Nesle. Dame Perrine, interrogée le matin sur l'origine du moine bourru, avait demandé toute la journée pour rassembler ses souvenirs, et, la nuit venue, elle avait déclaré qu'elle était prête à raconter cette terrible légende. Dame Perrine connaissait sa mise en scène comme un dramaturge moderne, et elle savait qu'une histoire de revenant

perd tout son effet racontée à la lumière du soleil, tandis qu'au contraire l'effet de la narration se double dans l'obscurité.

Son auditoire se composait d'Hermann, qui était assis à sa droite, de dame Ruperte, qui était assise à sa gauche, de Pagolo et de Scozzone, qui étaient assis à côté l'un de l'autre, et de Jacques Aubry, qui était couché sur l'herbe entre ses deux amis, le petit Jehan et Simon le Gaucher. Quant à Ascanio, il avait déclaré qu'il méprisait tellement tous ces sots contes de bonne femme qu'il ne voulait pas même les entendre.

« Ainzi, dit Hermann après un moment de silence pendant lequel chacun prenait ses petits arrangements pour écouter plus à l'aise, ainzi, matemoizelle Berrine, vous allez nous raconter l'histoire du moine pourru ?

— Oui, dit dame Perrine, oui ; mais je dois vous prévenir que c'est une terrible histoire qu'il ne fait pas bon peut-être de raconter à cette heure; mais, comme nous sommes toutes des personnes pieuses, quoiqu'il y ait parmi nous des incrédules, et que d'ailleurs M. Hermann est de force à mettre en fuite Satan lui-même si Satan se présentait, je vais vous raconter cette histoire.

— Barton, barton, matemoizelle Berrine, mais si Satan fient, je tois vous tire qu'il ne faut bas gompter sur moi : je me pattrai avec tes hommes tant que vous voutrez, mais bas avec le tiable.

— Eh bien ! c'est moi qui me battrai avec lui s'il vient, dame Perrine, dit Jacques Aubry. Allez donc toujours, et n'ayez pas peur.

— Y a-t-il un jarponnier dans votre histoire, matemoiselle Berrine ? dit Hermann.

— Un charbonnier ? demanda la gouvernante. Non, monsieur Hermann.

— Oh pien ! c'est égal.

— Pourquoi un charbonnier, dites ?

— C'est que tans les histoires t'Allemagne il y avre touchours un jarponnier. Mais n'imborde, ça doit être une pelle histoire dout te même. Allez, matemoiselle Berrine, allez.

— Sachez donc, dit dame Perrine, qu'il y avait autrefois sur l'emplacement même où nous sommes, et avant que l'hôtel de Nesle ne fût bâti, une communauté de moines composée des plus beaux hommes que l'on pût voir et dont le plus petit était de la taille de M. Hermann.

— Peste ! quelle communauté ! s'écria Aubry.

— Taisez-vous donc, bavard ! dit Scozzone.

— Oui, daisez-vous donc, pafard, répéta Hermann.

— Je me tais, je me tais, dit l'écolier; allez, dame Perrine.

— Le prieur, nommé Enguerrand, continua la narratrice, était surtout un homme magnifique. Ils avaient tous des barbes noires et luisantes, avec des yeux noirs et étincelants ; mais le prieur avait encore la barbe plus noire et les yeux plus éclatants que les autres ; avec cela, les dignes frères étaient d'une piété et d'une austérité sans pareille, et possédaient une voix si harmonieuse et si douce que l'on venait de plusieurs lieues à la ronde rien que pour les entendre chanter vêpres. C'est du moins comme cela qu'on me l'a conté.

— Ces pauvres moines, dit Ruperte.

— C'est très-intéressant, dit Jacques Aubry.

— C'est miraculeux, dit Hermann.

— Un jour, reprit dame Perrine, flattée des témoignages d'approbation que soulevait son récit, on amena au prieur un beau jeune homme qui demandait à entrer comme novice dans le couvent : il n'avait pas de barbe encore, mais il avait de grands yeux noirs comme l'ébène, et de longs cheveux sombres et brillants comme du jais, de sorte qu'on l'admit sans difficulté. Le beau jeune homme dit se nommer Antonio, et demanda au prieur à être attaché à son service, ce à quoi don Enguerrand consentit sans difficulté. Je vous parlais de voix, c'est Antonio qui avait une voix fraîche et mélodieuse ! Quand on l'entendit chanter le dimanche suivant, tous les assistants furent ravis, et cependant cette voix avait quelque chose qui vous troublait tout en vous charmant, un timbre qui éveillait dans le cœur des idées plus mondaines que célestes : mais tous les moines étaient si purs que ce furent les seuls étrangers qui éprouvèrent cette singulière émotion, et don Enguerrand, qui n'avait rien éprouvé de pareil à ce que nous avons dit, fut tellement enchanté de la voix d'Antonio, qu'il le chargea de chanter seul dorénavant les répons des antiennes, alternativement avec l'orgue.

La conduite du jeune novice était d'ailleurs exemplaire, et il servait le prieur avec un zèle et une ardeur incroyables. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'étaient ses éternelles distractions ; partout et toujours, il suivait le prieur de ses yeux ardents. Don Enguerrand lui disait :

« Que regardez-vous là, Antonio?

— Je vous regarde, mon père, répondait le jeune homme.

— Regardez votre livre d'oraisons, Antonio. Que regardez-vous là ?

— Vous, mon père.

— Antonio, regardez l'image de la Vierge. Que regardez-vous encore là?

— Vous, mon père.

— Regardez, Antonio, le crucifix que nous adorons. »

En outre, don Enguerrand commençait à remarquer, en faisant son examen de conscience, que depuis la réception d'Antonio dans la communauté, il était plus troublé qu'auparavant par les mauvaises pensées. Jamais auparavant il ne péchait plus de sept fois par jour, ce qui est, comme on sait, le compte des saints ; parfois même il avait beau éplucher sa conduite de la journée, il n'y pouvait trouver, chose inouïe, que cinq ou six péchés ; mais maintenant le total de ses fautes quotidiennes montait à dix, à douze, voire même quelquefois à quinze. Il essayait de se rattraper le lendemain ; il priait, il jeûnait, il s'abîmait, le digne homme. Ah bien oui ! peine perdue ! plus il allait, plus l'addition devenait grosse. Il en était arrivé à la vingtaine. Le pauvre don Enguerrand ne savait plus où donner de la tête ; il sentait qu'il se damnait malgré lui, et remarquait (remarque qui en eût consolé un autre, mais l'épouvantait davantage), que ses plus vertueux moines étaient soumis à la même influence, influence étrange, inouïe, incompréhensible, inconnue ; si bien que leur confession, qui tenait autrefois vingt minutes, une demi-heure, une heure tout au plus, prenait maintenant des heures entières. On fut obligé de retarder l'heure du souper.

Sur ces entrefaites, un grand bruit qui se faisait depuis un mois dans le pays arriva enfin jusqu'au couvent : le seigneur d'un château voisin avait perdu sa fille Antonia : Antonia était disparue un beau soir absolument comme a disparu ma pauvre Colombe ; seulement, je suis sûre que ma Colombe est un ange, tandis qu'il paraît que cette Antonia était possédée du démon. Le pauvre seigneur avait cherché par monts et par vaux la fugitive, tout comme M. le prévôt a cherché Colombe. Il ne restait plus que le couvent à visiter, et sachant que le méchant esprit, pour mieux se dérober aux recherches, a parfois la malice de se cacher dans les monastères, il fit demander par son aumônier à don Enguerrand la permission de visiter le sien. Le prieur s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Peut-être allait-il, grâce à cette visite, découvrir lui-même quelque chose de ce pouvoir magique qui pesait depuis un mois sur lui et sur ses compagnons. Bah ! toutes les recherches furent inutiles, et le châtelain allait se retirer, plus désespéré que jamais, quand tous les moines, se rendant à la chapelle pour y dire l'office du soir, vinrent à passer devant lui et don Enguerrand. Il les regardait machinalement, lorsqu'au dernier qui passa, il jeta un grand cri en disant : « Dieu du ciel ! c'est Antonia ! C'est ma fille ! »

Antonia, car c'était elle effectivement, devint pâle comme un lis.

« Que fais-tu ici sous ces habits sacrés? continua le châtelain.

— Ce que j'y fais, mon père, dit Antonia, j'aime d'amour don Enguerrand.

— Sors de ce couvent à l'instant même, malheureuse ! s'écria le seigneur.

— Je n'en sortirai que morte, mon père, » répondit Antonia.

Et là-dessus, malgré les cris du châtelain, elle s'élança dans la chapelle à la suite des moines, et prit place à sa stalle accoutumée. Le prieur était resté debout comme pétrifié. Le châtelain furieux voulait poursuivre sa fille, mais don Enguerrand le supplia de ne pas souiller le lieu saint d'un tel scandale et d'attendre la fin de l'office. Le père y consentit et suivit don Enguerrand dans la chapelle.

On était aux antiennes, et, semblable à la voix de Dieu, l'orgue préludait majestueusement. Un chant admirable, mais ironique, mais amer, mais terrible, répondit aux sons du sublime instrument : c'était le chant d'Antonia, et tous les cœurs frissonnèrent. L'orgue reprit, calme, grave, imposant, et sembla vouloir écraser par sa magnificence céleste l'aigre clameur qui l'insultait d'en bas. Aussi, comme acceptant le défi, les accents d'Antonia s'élevèrent-ils à leur tour plus furieux, plus désolés, plus impies que jamais. Tous les esprits attendaient éperdus ce qui allait résulter de ce formidable dialogue, de cet échange de blasphèmes et de prières, de cette lutte étrange entre Dieu et Satan, et ce fut au milieu d'un silence plein de frémissement que la musique céleste éclata comme un tonnerre, cette fois, à la fin du verset blasphémateur, et versa sur toutes les têtes inclinées, hormis une seule, les torrents de son

courroux. Ce fut quelque chose de pareil à la voix foudroyante qu'entendront les coupables au jour du jugement dernier. Antonia n'en essaya pas moins de lutter encore, mais son chant ne fut cette fois qu'un cri aigu, affreux, déchirant, semblable à un rire de damné, et elle tomba pâle et roide sur le pavé de la chapelle. Quand on la releva elle était morte.

« Jésus Maria ! s'écria dame Ruperte.

— Pauvre Antonia ! dit naïvement Hermann.

— Farceuse ! » murmura Jacques Aubry.

Quant aux autres, ils gardèrent le silence, tant, même sur les incrédules, avait eu de puissance le terrible récit de dame Perrine ; seulement Scozzone essuya une larme, et Pagolo fit le signe de la croix.

« Quand le prieur, reprit dame Perrine, vit l'envoyé du diable ainsi pulvérisé par la colère de Dieu, il se crut, le pauvre cher homme, délivré à jamais des piéges du tentateur ; mais il comptait sans son hôte, comme c'est plus que jamais le cas de le dire, puisqu'il avait eu l'imprudence de donner l'hospitalité à une possédée du démon. Aussi la nuit suivante, comme il venait à peine de s'endormir, il fut réveillé par un bruit de chaînes : il ouvrit les yeux, les tourna instinctivement vers la porte, vit la porte tourner toute seule sur ses gonds, et en même temps un fantôme, vêtu de la robe blanche des novices, s'approcha de son lit, le prit par le bras et lui cria : « Je suis Antonia ! Antonia qui t'aime ! et Dieu m'a donné tout pouvoir sur toi, parce que tu as péché, sinon par action, du moins par pensée. » Et chaque nuit, à minuit, comme de raison, la terrible apparition revint implacable et fidèle, tant qu'à la fin don Enguerrand prit le parti de faire un pèlerinage en terre sainte et mourut par grâce spéciale de Dieu au moment où il venait de s'agenouiller devant le Saint-Sépulcre.

Mais Antonia n'était point satisfaite. Elle se rejeta alors sur tous les moines en général, et comme il y en avait bien peu qui n'eussent point péché comme le pauvre prieur, elle vint à leur tour les visiter pendant la nuit, les réveillant brutalement et leur criant d'une voix formidable : « Je suis Antonia ! je suis Antonia qui t'aime ! »

De là le nom du moine bourru.

Quand vous marcherez le soir dans la rue et qu'un capuchon gris ou blanc s'attachera à vos pas, hâtez-vous de rentrer chez vous : c'est le moine bourru qui cherche une proie.

Le couvent détruit pour faire place au château, on crut être débarrassé du moine bourru, mais il paraît qu'il affectionne la place. A différentes époques il a reparu. Et voilà, que le Seigneur nous pardonne ! que le malheureux damné reparaît encore.

— Que Dieu nous préserve de sa méchanceté !

— Amen ! dit dame Ruperte en se signant.

— Amen ! dit Hermann en frissonnant.

— Amen ! » dit Jacques Aubry en riant.

Et chacun des assistants répéta amen ! sur un ton correspondant à l'impression qu'il avait éprouvée.

XXVII

CE QU'ON VOIT LA NUIT DE LA CIME D'UN PEUPLIER.

Le lendemain, qui était le jour même où toute la cour devait revenir de Fontainebleau, ce fut dame Ruperte qui déclara au même auditoire qu'elle avait une grande révélation à faire à son tour.

Aussi, comme on s'en doute bien, d'après un avis si intéressant, tout le monde fut réuni à la même heure et au même endroit.

On était d'autant plus libre que Benvenuto avait écrit à Ascanio qu'il restait deux ou trois jours de plus pour faire préparer la salle où il comptait exposer son Jupiter, lequel Jupiter il devait fondre aussitôt son retour.

De son côté, le prévôt n'avait fait que paraître au Grand-Nesle pour demander si l'on n'avait pas appris quelque nouvelle de Colombe. Mais dame Perrine lui ayant répondu que tout était toujours dans le même état, il était retourné aussitôt au Châtelet.

Les habitants du Petit et du Grand-Nesle jouissaient donc d'une entière liberté, puisque les deux maîtres étaient absents.

Quant à Jacques Aubry, quoi qu'il dût avoir ce soir-là une entrevue avec Gervaise, la curiosité l'avait emporté sur l'amour, ou plutôt il avait espéré que le récit de Ruperte, moins long que celui de dame Perrine, finirait à temps pour qu'il pût à la fois entendre la narration et arriver à l'heure dite à son rendez-vous.

Or, voici ce que Ruperte avait à raconter :

Le récit de dame Perrine lui avait troublé toute la

nuit dans la tête, et une fois rentrée dans sa chambre elle trembla de tout son corps, malgré les saints reliquaires dont le chevet de son lit était garni, que le fantôme d'Antonia ne vînt la visiter.

Ruperte barricada sa porte, mais c'était une médiocre précaution ; la vieille gouvernante était trop au courant des habitudes des fantômes pour savoir que les esprits ne connaissent pas de portes fermées ; elle aurait néanmoins voulu barricader aussi la fenêtre qui donnait sur le jardin du Grand-Nesle, mais le propriétaire primitif avait oublié d'y faire mettre des contrevents et le propriétaire actuel avait jugé inutile de se grever de cette dépense.

Il y avait bien ordinairement les rideaux ; mais cette fois, par chance contraire, les rideaux étaient au blanchissage.

La fenêtre n'était donc défendue que par une simple vitre transparente comme l'air, qu'elle empêchait d'entrer.

Ruperte, en rentrant dans sa chambre, regarda dans son lit, fouilla dans toutes ses armoires et ne laissa pas le moindre petit coin sans le visiter. Elle savait que le diable ne tient pas grande place quand il veut rentrer sa queue, ses griffes et ses cornes, et qu'Asmodée resta je ne sais combien d'années recoquevillé dans une bouteille.

La chambre était parfaitement solitaire, et il n'y avait pas la moindre trace du moine bourru.

Ruperte se coucha donc un peu plus tranquille, mais elle laissa néanmoins brûler sa lampe. A peine au lit elle jeta les yeux sur la fenêtre, et devant la fenêtre elle vit une ombre gigantesque qui se dessinait dans la nuit et qui lui interceptait la lumière des étoiles; quant à la lune, il n'en était pas question ; elle entrait dans son dernier quartier.

La bonne Ruperte tressaillit de crainte, et elle était sur le point de crier ou de frapper lorsqu'elle se souvint de la statue colossale de Mars, qui s'élevait juste devant sa fenêtre. Elle reporta aussitôt les yeux, qu'elle avait détournés déjà, du côté de la fausse apparition, et elle reconnut parfaitement tous les contours du dieu de la guerre. Cela rassura momentanément Ruperte, qui prit la résolution positive de s'endormir.

Mais le sommeil, ce trésor du pauvre que si souvent le riche lui envie, n'est aux ordres de personne : Dieu le soir lui ouvre les portes du ciel, et capricieux qu'il est, il visite qui bon lui semble, dédaignant qui l'appelle et frappant aux portes de ceux qui ne l'attendent pas. Ruperte l'invoqua longtemps sans qu'il l'entendît.

Enfin, vers minuit, la fatigue l'emporta. Peu à peu, les sens de la bonne gouvernante s'engourdirent ; ses pensées, en général assez mal enchaînées les unes aux autres, rompirent le fil imperceptible qui les retenait et s'éparpillèrent comme les grains d'un rosaire. Son cœur seul, agité par la crainte, continua de veiller, puis il s'endormit à son tour, et tout fut dit ; la lampe veilla seule.

Mais, comme toute chose humaine, la lampe eut sa fin deux heures après que Ruperte eût clos les yeux du sommeil du juste. La lampe, sous prétexte qu'elle n'avait plus d'huile, commença de faiblir, puis elle petilla, puis elle jeta une grande lueur, puis enfin elle mourut.

Juste en ce moment Ruperte faisait un rêve terrible : elle rêvait qu'en revenant le soir de chez dame Perrine elle avait été poursuivie par le moine bourru; mais heureusement Ruperte avait retrouvé, contre l'habitude des gens qui rêvent, ses jambes de quinze ans ; et elle s'était enfuie si vite que le moine bourru, quoiqu'il parût glisser et non marcher sur la terre, n'était arrivé derrière elle que pour se voir fermer au nez la porte du perron. Ruperte l'avait alors, toujours dans son rêve, entendu se plaindre et frapper à la porte. Mais, comme on le pense bien, elle ne s'était pas pressée d'aller lui ouvrir ; elle avait allumé sa lampe, elle avait monté les escaliers quatre à quatre, elle était entrée dans sa chambre, elle s'était mise au lit et avait éteint sa lampe.

Mais au moment même où elle éteignait sa lampe, elle avait aperçu la tête du moine bourru derrière ses vitres ; il était monté comme un lézard le long du mur et il essayait d'entrer par la fenêtre. Ruperte entendait dans son rêve les ongles du fantôme qui grinçaient contre les carreaux.

On comprend qu'il n'y a point de sommeil qui tienne contre un pareil rêve. Ruperte s'était donc réveillée, les cheveux hérissés et tout humide d'une sueur glacée. Ses yeux s'étaient ouverts hagards et effarés et s'étaient portés malgré elle sur la fenêtre. Alors elle avait poussé un cri terrible, car voici ce qu'elle avait vu :

Elle avait vu la tête du Mars colossal jetant du feu par les yeux, par le nez, par la bouche et par les oreilles.

Elle avait cru d'abord qu'elle était encore endor-

mie et que c'était son rêve qui se continuait; mais elle s'était pincée au sang pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, elle avait fait le signe de la croix, elle avait dit mentalement trois *Pater* et deux *Ave*, et la monstrueuse apparition n'avait point disparu.

Ruperte trouva la force d'étendre le bras, de prendre le manche de son balai et de frapper de toute sa force au plafond. Hermann couchait au-dessus d'elle et elle espérait que le vigoureux Allemand, réveillé par cet appel, accourrait à son secours.

Mais Ruperte eut beau frapper, Hermann ne donna aucun signe d'existence.

Alors elle changea de direction, et, au lieu de frapper au plafond pour réveiller Hermann, elle frappa au plancher pour réveiller Pagolo.

Pagolo couchait au-dessous de Ruperte, comme Hermann couchait au-dessus; mais Pagolo fut aussi sourd qu'Hermann, et dame Perrine eut beau frapper, rien ne bougea.

Ruperte abandonna alors la ligne verticale pour la ligne horizontale; Ascanio était son voisin, et elle frappa du manche de son balai contre le mur de séparation.

Mais tout resta muet chez Ascanio comme tout était resté muet chez Pagolo et chez Hermann. Il était évident qu'aucun des trois compagnons n'était chez lui. Un instant Ruperte eut l'idée que le moine bourru les avait emportés tous trois.

Or, comme cette idée n'avait rien de rassurant, Ruperte, de plus en plus épouvantée, et certaine que personne ne pouvait venir à son secours, prit le parti de cacher sa tête sous ses draps et d'attendre.

Elle attendit une heure, une heure et demie, deux heures peut-être; mais, comme elle n'entendait aucun bruit, elle reprit quelque peu de hardiesse, écarta doucement son drap, hasarda un œil, puis les deux. La vision avait disparu. La tête du Mars s'était éteinte, tout était rentré dans les ténèbres.

Quelque rassurants que fussent ce silence et cette obscurité, on comprend que Ruperte était brouillée avec le sommeil pour tout le reste de la nuit. La pauvre bonne femme était donc restée l'oreille au guet et les yeux tout grands ouverts jusqu'au moment où les premiers rayons du jour, glissant à travers les vitres, lui annoncèrent que l'heure des fantômes était passée.

Or, voilà ce que raconta Ruperte, et il faut le dire à l'honneur de la narratrice, son récit fit plus d'effet encore peut-être que n'en avait fait celui de la veille, l'impression fut profonde, surtout sur Hermann et madame Perrine, sur Pagolo et Scozzone. Les deux hommes s'excusèrent de n'avoir pas entendu Ruperte, mais d'une voix si tremblante et d'une façon si embarrassée que Jacques Aubry en éclata de rire. Quant à dame Perrine et à Scozzone, elles ne soufflèrent pas même le mot. Seulement elles devinrent tour à tour si rouges et si blêmes que, s'il avait fait jour et qu'on eût pu suivre sur leur visage le reflet de ce qui se passait dans leur âme, on eût pu croire en moins de dix secondes qu'elles allaient mourir d'un coup de sang, puis presque aussitôt trépasser d'inanition.

« Ainsi, dame Perrine, dit Scozzone qui se remit la première, vous prétendez avoir vu le moine bourru se promener dans le jardin du Grand-Nesle?

— Comme je vous vois, ma chère enfant, répondit dame Perrine.

— Et vous, Ruperte, vous avez vu flamboyer la tête du Mars?

— Je la vois encore.

— Voilà, dit dame Perrine : le maudit revenant aura choisi la tête de la statue pour son domicile; puis, comme il faut, après tout, qu'un fantôme se promène comme une personne naturelle, à certaines heures il descend, va, vient ; puis, quand il est fatigué, il remonte dans sa tête. Les idoles et les esprits, voyez-vous, cela s'entend comme larrons en foire : ce sont tous des habitants de l'enfer ensemble, et cet horrible faux dieu Mars donne tout bonnement l'hospitalité à cet effroyable moine bourru.

— Fous croyez, tame Berrine ? demanda le naïf Allemand.

— J'en suis sûre, M. Hermann, j'en suis sûre.

— Ça fait fenir la chair de boule, ma barole t'honneur ! murmura Hermann en frissonnant.

— Ainsi vous croyez au revenant, Hermann? dit Aubry.

— Foui, j'y crois. »

Jacques Aubry haussa les épaules ; mais tout en haussant les épaules, il résolut d'approfondir le mystère. Or, c'était la chose du monde la plus facile pour lui qui entrait et sortait aussi familièrement que s'il eût été de la maison. Il arrêta donc dans son esprit qu'il irait voir Gervaise le lendemain, mais que ce soir il resterait au Grand-Nesle jusqu'à dix heures; à dix heures il prendrait congé de tout le

monde, ferait semblant de sortir, resterait en dedans, monterait sur un peuplier, et de là, caché dans les branches, ferait connaissance avec le fantôme.

Tout se passa comme l'écolier l'avait projeté. Il quitta l'atelier sans être accompagné, comme c'était l'habitude, tira la porte du quai à grand bruit pour faire croire qu'il était sorti, puis, gagnant rapidement le pied du peuplier, se cramponna à la première branche, se hissa jusqu'à elle à la force des poignets, et en un instant fut à la cime de l'arbre. Arrivé là il se trouvait juste en face de la tête de la statue, et dominait à la fois le Grand et le Petit-Nesle, dans les jardins ni dans les cours desquels rien ne pouvait se passer sans qu'il le vît.

Pendant le temps que Jacques Aubry s'établissait sur son perchoir, il y avait grande soirée au Louvre, dont toutes les fenêtres flamboyaient. Charles-Quint s'était enfin décidé à quitter Fontainebleau et à se risquer dans la capitale, et, comme nous l'avons dit, les deux souverains étaient rentrés le soir même à Paris.

Là une fête splendide attendait encore l'Empereur. Il y avait souper, jeu et bal. Des gondoles, éclairées avec des lanternes de couleur, glissaient sur la Seine, chargées d'instruments, et s'arrêtaient harmonieusement en face de ce fameux balcon d'où trente ans plus tard Charles IX devait tirer sur son peuple, tandis que des bateaux, tout pavoisés de fleurs, passaient d'un côté à l'autre de la rivière les convives qui venaient du faubourg Saint-Germain au Louvre ou qui retournaient au faubourg Saint-Germain.

Au nombre de ces conviés avait été tout naturellement le vicomte de Marmagne.

Comme nous l'avons dit, le vicomte de Marmagne, grand bellâtre, blond, fade et rose, avait la prétention d'être un homme à bonnes fortunes ; or, il avait cru remarquer qu'une jolie petite comtesse, dont le mari était justement à cette heure à l'armée de Savoie, l'avait regardé d'une certaine façon ; il avait alors dansé avec elle et il avait cru s'apercevoir que la main de la danseuse n'était point insensible à la pression de la sienne. Bref, en voyant sortir la dame de ses pensées, il s'imagina, au coup d'œil qu'elle lui jeta en le quittant, que, comme Galatée, si elle fuyait vers les saules, c'était avec l'espérance d'y être poursuivie. Marmagne s'était donc mis tout bonnement à la poursuite de la dame, et comme elle demeurait vers le haut de la rue Hautefeuille, il s'était fait passer du Louvre à la tour de Nesle et suivait le quai pour gagner la rue Saint-André par la rue des Grands-Augustins, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il était près d'une heure du matin. La lune, nous l'avons dit, entrait dans le dernier quartier, de sorte que la nuit était assez sombre. Or, au nombre des rares qualités morales dont la nature avait doué Marmagne, le courage, comme on sait, ne jouait pas le principal rôle. Il commença donc à s'inquiéter de ce bruit de pas qui semblait être l'écho des siens, et tout en s'enveloppant plus hermétiquement de son manteau et en portant instinctivement la main à la garde de son épée, il pressa sa marche.

Mais ce redoublement de célérité ne lui servit de rien ; les pas qui suivaient les siens se remirent à l'unisson de ses pas et parurent gagner sur lui, de sorte qu'au moment où il tournait le porche des Augustins, il sentit qu'il allait évidemment être rejoint par son compagnon de route si, après être passé du pas simple au pas accéléré, il ne passait point du pas accéléré au pas gymnastique. Il allait se décider à ce parti extrême lorsqu'au bruit des pas se mêla le bruit d'une voix.

« Pardieu, mon gentilhomme ! disait cette voix, vous faites bien de hâter la marche, la place n'est pas bonne, surtout à cette heure, car c'est ici, vous le savez sans doute, qu'a été attaqué mon digne ami Benvenuto, le sublime artiste, qui est à cette heure à Fontainebleau et qui ne se doute guère de ce qui se passe chez lui ; mais, comme nous faisons la même route, à ce qu'il paraît, nous pouvons marcher du même pas, et si nous rencontrons quelques tire-laines, ils y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à nous ; je vous offre donc la sécurité de ma compagnie si vous voulez bien m'accorder l'honneur de la vôtre. »

Aux premiers mots qu'avait prononcés notre écolier, Marmagne avait reconnu une voix amie, puis, au nom de Benvenuto Cellini, il s'était souvenu du bavard basochien, qui déjà une première fois lui avait donné de si utiles renseignements sur l'intérieur du Grand-Nesle ; il s'arrêta donc, car la société de maître Jacques Aubry lui offrait un double avantage. L'écolier lui servait d'escorte d'abord, puis, tout en l'escortant, pouvait lui donner sur son ennemi quelque renseignement nouveau, que sa haine mettrait à profit. Il accueillit donc cette fois le basochien d'un air aussi agréable que possible.

« Bonsoir, mon jeune ami, dit Marmagne en réponse aux paroles de bonne camaraderie que Jacques Aubry venait de lui adresser dans l'obscurité. Que disiez-vous donc de ce cher Benvenuto, que j'espérais rencontrer au Louvre et qui est resté comme un sournois à Fontainebleau ?

— Ah ! pardieu ! en voilà une chance ! s'écria Jacques Aubry. Comment, c'est vous, mon cher vicomte... de... Vous avez oublié de me dire votre nom ou j'ai oublié de m'en souvenir. Vous venez du Louvre ? Était-ce bien beau, bien animé, bien galant, bien amoureux ? Nous allons en bonne fortune, n'est-ce pas, mon gentilhomme ? Ah ! croque-cœur que vous êtes !

— Ma foi, dit Marmagne d'un air fat, vous êtes sorcier, mon cher : oui, je viens du Louvre, où le roi m'a dit des choses fort gracieuses et où je serais encore si une charmante petite comtesse ne m'avait fait signe qu'elle préférait la solitude à toute cette grande cohue. Et vous, d'où revenez-vous, voyons ?

— Moi, d'où je reviens ? reprit Aubry en éclatant de rire. Ma foi ! vous m'y faites songer ! Mon cher, je viens de voir de drôles de choses ! Pauvre Benvenuto ! Oh ! parole d'honneur, il ne méritait pas cela !

— Que lui est-il donc arrivé, à ce cher ami ?

— D'abord, si vous venez du Louvre, il faut que vous sachiez, vous, que je viens du Grand-Nesle, où j'ai passé deux heures, perché sur une branche, ni plus ni moins qu'un perroquet.

— Diable ! la position n'était pas commode !

— N'importe, n'importe ! je ne regrette pas la crampe que j'y ai prise, car j'ai vu des choses, mon cher, j'ai vu des choses, tenez, rien que d'y penser, j'en suffoque de rire. »

Et Jacques Aubry se mit en effet à éclater d'un rire si jovial et si franc, que, quoique Marmagne ne sût pas encore de quoi il était question, il ne put s'empêcher de faire chorus. Mais, comme il ignorait la cause de la gaieté du basochien, le vicomte cessa naturellement de rire le premier.

« Maintenant, mon jeune ami, maintenant qu'entraîné par votre hilarité j'ai ri de confiance, dit Marmagne, ne puis-je apprendre de vous quelles choses si mirobolantes vous tiennent en joie ? Vous savez que je suis des fidèles de Benvenuto, quoique je ne vous aie jamais rencontré chez lui, attendu que mes occupations me laissent bien peu de temps à donner au monde, et que ce peu de temps, je dois l'avouer, j'aime mieux l'accorder à mes maîtresses qu'à mes amis. Mais il n'en est pas moins vrai que tout ce qui le touche me touche. Ce cher Benvenuto ! Dites-moi donc ce qui se passe au Grand-Nesle en son absence. Cela m'intéresse, je vous jure, plus que je ne puis vous l'exprimer.

— Ce qui se passe..., dit Aubry ; mais non, c'est un secret.

— Un secret pour moi ! dit Marmagne. Un secret pour moi qui aime Benvenuto de si grand cœur, et qui encore ce soir renchérissais sur les éloges que lui donnait le roi François Ier. Ah ! c'est mal ! dit Marmagne d'un air piqué.

— Si j'étais sûr que vous n'en parliez à personne, mon cher... comment diable vous appelez-vous donc, mon cher ami ? je vous conterais cela, car je vous avoue que je suis aussi pressé de dire mon histoire, que l'étaient les roseaux du roi Midas de conter la leur.

— Dites donc alors, dites donc, répéta Marmagne.

— Vous n'en parlerez à personne ?

— A personne, je vous le jure !

— Parole d'honneur ?

— Foi de gentilhomme !

— Imaginez-vous donc... Mais d'abord, mon cher... mon cher ami, vous connaissez l'histoire du moine bourru, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai entendu parler de cela. Un fantôme qui revient dans le Grand-Nesle, à ce qu'on assure.

— Justement. Ah bien ! si vous savez cela, je puis vous dire le reste. Imaginez-vous que dame Perrine...

— La gouvernante de Colombe ?

— Justement. Allons, allons, on voit bien que vous êtes des amis de la maison. Imaginez donc que dame Perrine, dans une promenade nocturne qu'elle faisait pour sa santé, a cru voir se promener aussi le moine bourru dans le jardin du Grand-Nesle, tandis qu'en même temps dame Ruperte... Vous connaissez dame Ruperte ?

— N'est-ce pas la vieille servante de Cellini ?

— Justement. Tandis que dame Ruperte, dans une de ses insomnies, avait vu flamboyer les yeux, le nez et la bouche de la grande statue du dieu Mars que vous avez vue dans le jardin du Grand-Nesle.

— Oui, un véritable chef-d'œuvre ! dit Marmagne.

— Chef-d'œuvre, c'est le mot. Cellini n'en fait pas d'autres. Or, il avait été arrêté entre ces deux

respectables personnes (c'est de dame Perrine et de dame Ruperte que je parle), que ces deux apparitions avaient une même cause, et que le démon qui se promenait la nuit sous le costume du moine bourru dans le jardin, remontait au chant du coq dans la tête du dieu Mars, digne asile d'un damné comme lui, et là était brûlé de si terribles flammes, que le feu en sortait par les yeux, par le nez et par les oreilles de la statue.

— Quel diable de conte me faites-vous là, mon cher ami? dit Marmagne ne sachant pas si l'écolier raillait ou parlait sérieusement.

— Un conte de revenant, mon cher, pas autre chose.

— Est-ce qu'un garçon d'esprit comme vous, dit Marmagne, peut croire à de pareilles niaiseries?

— Mais non, je n'y crois pas, dit Jacques Aubry. Aussi, voilà pourquoi j'ai voulu passer la nuit sur un peuplier pour tirer la chose au clair, et voir quel était le véritable démon qui mettait tout l'hôtel en révolution. J'ai donc fait semblant de sortir, mais au lieu de refermer la porte du Grand-Nesle derrière moi, je l'ai refermée devant, je me suis glissé dans l'obscurité sans être vu de personne, j'ai gagné le peuplier sur lequel j'avais jeté mon dévolu, et cinq minutes après j'étais juché au milieu de ses branches, juste à la hauteur de la tête du dieu Mars. Or, devinez ce que j'ai vu.

— Comment voulez-vous que je devine? dit Marmagne.

— C'est juste, il faudrait être sorcier pour deviner de pareilles choses. J'ai vu d'abord la grande porte s'ouvrir, la porte du perron, vous savez?

— Oui, oui, je la connais, dit Marmagne.

— Je vis la porte s'ouvrir et un homme mettre le nez dehors pour voir s'il n'y avait personne dans la cour. Cet homme, c'était Hermann, le gros Allemand.

— Oui, Hermann, le gros Allemand, répéta Marmagne.

— Lorsqu'il se fut bien assuré que la cour était solitaire et qu'il eut regardé de tous côtés, excepté sur l'arbre, où, comme vous le pensez bien, il était loin de me soupçonner, il sortit tout à fait, referma la porte derrière lui, descendit les cinq ou six marches du perron et s'en alla droit à la cour du Petit-Nesle, où il frappa trois coups. A ce signal, une femme sortit du Petit-Nesle et vint ouvrir la porte. Cette femme, c'était dame Perrine, notre amie, laquelle, à ce qu'il paraît, aime à se promener à la belle étoile, en compagnie de notre Goliath.

— Bah! vraiment! Ah! ce pauvre prévôt!

— Attendez donc, attendez donc, ce n'est pas tout. Je les suivais des yeux comme ils entraient au Petit-Nesle, lorsque tout à coup j'entendis à ma gauche crier le châssis d'une fenêtre. Je me retournai, la fenêtre s'ouvrit, et je vis Pagolo, ce brigand de Pagolo! qui est-ce qui aurait cru cela de sa part avec ses protestations, ses *Pater* et ses *Ave?* et je vis Pagolo, qui, après avoir regardé avec les mêmes précautions qu'Hermann, enjambait la balustrade, se laissait glisser le long de la gouttière, et de balcon en balcon gagnait le bas de la fenêtre... Devinez de quelle chambre, vicomte?

— Que sais-je, moi! la fenêtre de la chambre de dame Ruperte.

— Ah! bien oui! De Scozzone, rien que cela; de Scozzone, le modèle bien-aimé de Benvenuto, une charmante brune, ma foi! Comprenez-vous ce coquin-là, vicomte?

— En effet, c'est fort drôle, dit Marmagne. Et voilà tout ce que vous avez vu?

— Attendez donc, attendez donc, mon cher! je vous garde le meilleur pour le dernier, le bon plat pour la bonne bouche; attendez donc, nous n'y sommes pas, mais nous allons y être, soyez tranquille.

— J'écoute, dit Marmagne. D'honneur, mon cher ami, c'est on ne peut plus amusant!

— Attendez encore, attendez! Je regardais donc mon Pagolo qui courait de balcon en balcon, au risque de se casser le cou, lorsque j'entendis un autre bruit qui venait presque du pied de l'arbre sur lequel j'étais monté. Je ramenai les yeux de haut en bas, et j'aperçus Ascanio qui sortait à pas de loup de la fonderie

— Ascanio, l'élève chéri de Benvenuto?

— Lui-même, mon cher, lui-même. Une espèce d'enfant de chœur à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. Ah bien oui, fiez-vous donc aux apparences!

— Et dans quel but sortait Ascanio?

— Ah! voilà! dans quel but? voilà ce que je me demandais d'abord; mais bientôt je n'eus plus rien à me demander, car Ascanio, après s'être assuré, comme Hermann et comme Pagolo, que personne ne pouvait le voir, tira de la fonderie une longue échelle qu'il alla appuyer contre les deux épaules

du dieu Mars, et sur laquelle il monta. Comme l'échelle était juste du côté opposé à celui où j'étais, je le perdis de vue au milieu de son ascension, lorsqu'au moment même où je cherchais ce qu'il pouvait être devenu, je vis tout à coup s'enflammer les yeux de la statue.

— Que dites-vous donc là? s'écria Marmagne.

— La vérité pure, mon cher, et j'avoue que si cela s'était fait sans que je connusse les antécédents que je viens de raconter, je ne me serais peut-être pas trouvé tout à fait à mon aise. Mais j'avais vu disparaître Ascanio, et je me doutai que c'était lui qui causait cette lumière.

— Mais qu'allait faire Ascanio, à cette heure, dans la tête du dieu Mars?

— Ah! voilà justement ce que je me demandais; et comme personne ne pouvait me répondre, je résolus de découvrir la chose par moi-même. Je m'écarquillai les yeux de toutes mes forces, et je parvins à découvrir, à travers ceux de la statue, un esprit, ma foi, tout vêtu de blanc, un fantôme de femme, aux pieds duquel Ascanio s'agenouilla respectueusement comme devant une madone. Malheureusement, la madone me tournait le dos, et je ne pus voir son visage, mais je vis son cou. Oh! le joli cou qu'ont les fantômes, mon cher vicomte! un cou de cygne, figurez-vous, blanc comme la neige. Aussi Ascanio le regardait-il avec une adoration! l'impie, avec une adoration qui me convainquit que le fantôme était tout bonnement une femme. Qu'en dites-vous, mon cher? Hein! le tour est bon! cacher sa maîtresse dans la tête d'une statue!

— Oui, oui, c'est original, dit Marmagne riant et réfléchissant à la fois; très-original, en effet. Et vous ne vous doutez pas quelle peut être cette femme?

— Sur l'honneur! je n'en ai aucune idée; et vous?

— Ni moi non plus.

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez vu tout cela?

— Moi? Je me suis mis à rire de telle façon que l'équilibre m'a manqué, et que si je ne m'étais pas retenu à une branche je me rompais le cou. Or, comme je n'avais plus rien à voir et que par ma chute je me trouvais descendu à moitié, je descendis tout à fait, je gagnai la porte sans bruit, et je m'en revenais chez moi, riant encore tout seul, quand je vous ai rencontré et quand vous m'avez forcé de vous raconter la chose. Maintenant, donnez-moi un avis. Voyons, vous qui êtes des amis de Benvenuto, que faut-il que je fasse vis-à-vis de lui? Quant à dame Perrine, cela ne le regarde pas: la chère dame est majeure et par conséquent maîtresse de ses volontés; mais quant à Scozzone, mais quant à la Vénus qui loge dans la tête de Mars, c'est autre chose.

— Et vous voudriez que je vous donnasse mon avis sur ce qu'il vous reste à faire?

— Oui, d'honneur, je suis fort embarrassé, mon cher... mon cher... J'oublie toujours votre nom.

— Mon avis est qu'il faut garder le silence. Tant pis pour les gens qui sont assez niais pour se laisser tromper. Maintenant, mon cher Jacques Aubry, je vous remercie de votre bonne société et de votre aimable conversation, mais me voilà arrivé rue Hautefeuille, et, confidence pour confidence, c'est là que demeure mon objet.

— Adieu, mon tendre, mon cher, mon excellent ami, dit Jacques Aubry serrant la main du vicomte. Votre avis est sage, et je le suivrai. Maintenant bonne chance, et que Cupidon veille sur vous! »

Les deux compagnons se séparèrent alors, Marmagne remontant la rue Hautefeuille et Jacques Aubry prenant la rue Poupée pour regagner la rue de la Harpe, à l'extrémité de laquelle il avait fixé son domicile.

Le vicomte avait menti au malencontreux basochien, en affirmant qu'il n'avait aucun soupçon de ce que pouvait être le démon femelle qu'adorait à genoux Ascanio. Sa première idée avait été que l'habitante du Mars n'était autre que Colombe, et plus il avait réfléchi à cette idée, plus il s'était affermi dans sa croyance. Maintenant, comme nous l'avons dit, Marmagne en voulait également au prévôt, à d'Orbec et à Benvenuto Cellini, et il se trouvait placé dans une fâcheuse position pour sa haine, car il ne pouvait faire de la peine aux uns sans faire du plaisir aux autres. En effet, s'il gardait le silence, d'Orbec et le prévôt restaient dans l'embarras; mais aussi Benvenuto restait dans la joie. Si, au contraire, il dénonçait l'enlèvement, Benvenuto était au désespoir, mais le prévôt et d'Orbec retrouvaient, l'un sa fille, l'autre sa fiancée. Il résolut donc de retourner la chose dans sa tête jusqu'au moment où il verrait jaillir de ses réflexions le parti le plus avantageux pour lui.

L'indécision de Marmagne ne fut pas longue; il

savait, sans en connaître le véritable motif, l'intérêt que Mme d'Étampes prenait au mariage du comte d'Orbec avec Colombe. Il pensa que la révélation lui ferait, du côté de la perspicacité, regagner dans l'esprit de la duchesse ce qu'il avait perdu du côté du courage; il résolut donc, le lendemain à son lever, de se présenter chez elle et de tout lui dire, et cette résolution prise, il l'exécuta ponctuellement.

Par un de ces hasards heureux qui servent quelquefois si bien les mauvaises actions, tous les courtisans étaient au Louvre, où ils faisaient leur cour à François Ier et à l'Empereur, et Mme d'Étampes n'avait près d'elle, à son lever, que ses deux fidèles, c'est-à-dire le prévôt et le vicomte d'Orbec, lorsqu'on annonça le vicomte de Marmagne.

Le vicomte salua respectueusement la duchesse, laquelle ne répondit à ce salut que par un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, et dans lesquels elle savait confondre à la fois l'orgueil, la protection et le dédain. Mais Marmagne ne s'inquiéta point de ce sourire, qu'il connaissait, au reste, pour l'avoir vu passer sur les lèvres de la duchesse, non-seulement pour son compte à lui, mais encore pour le compte de bien d'autres. Il savait, au reste, le moyen de transformer par une seule parole ce sourire de mépris en un sourire plein de grâce.

« Eh bien! messire d'Estourville, dit-il en se retournant vers le prévôt; l'enfant prodigue est-il revenu?

— Encore cette plaisanterie, vicomte! s'écria messire d'Estourville avec un geste menaçant et en rougissant de colère.

— Oh! ne vous fâchez pas, mon digne ami, ne vous fâchez pas, répondit Marmagne. Je vous dis cela parce que si vous n'avez pas retrouvé encore la Colombe envolée, je sais, moi, où elle a fait son nid.

— Vous? s'écria la duchesse avec l'expression de la plus charmante amitié. Et où cela? vite, vite! je vous prie, dites, mon cher Marmagne.

— Dans la tête de la statue de Mars que Benvenuto a modelée dans le jardin du Grand-Nesle.

XXVIII

MARS ET VÉNUS.

Le lecteur, comme Marmagne, a sans doute deviné la vérité, si étrange qu'elle paraisse au premier abord. C'était la tête du colosse qui servait d'asile à Colombe. Mars logeait Vénus, ainsi que l'avait dit Jacques Aubry. Pour la seconde fois, Benvenuto faisait intervenir son œuvre dans sa vie, appelait l'artiste au secours de l'homme, et outre sa pensée et son génie, mettait son sort dans ses statues. Il y avait autrefois, comme on l'a vu, enfoui déjà les projets d'évasion; il y cachait maintenant la liberté de Colombe et le bonheur d'Ascanio.

Mais arrivés au point où nous en sommes, il est nécessaire que, pour plus de clarté, nous revenions un peu sur nos pas.

Quand Cellini eut achevé l'histoire de Stéphana, un moment de silence succéda à son récit. Benvenuto, dans ses souvenirs terribles parfois, bruyants toujours, parmi les ombres éclatantes ou farouches qui avaient traversé son existence, regardait passer au fond la mélancolique et sereine figure de Stéphana, morte à vingt ans. Ascanio, la tête penchée, tâchait de se rappeler les traits pâlis de la femme qui, courbée sur son berceau, l'avait souvent réveillé enfant, en laissant tomber ses larmes sur son visage rose. Pour Colombe, elle regardait avec attendrissement ce Benvenuto qu'une autre femme, jeune et pure comme elle, avait tant aimé; elle trouvait à cette heure sa voix presque aussi douce que celle d'Ascanio, et entre ces deux hommes, qui tous deux l'aimaient d'amour, elle se sentait instinctivement aussi en sûreté qu'un enfant pourrait l'être sur les genoux de sa mère.

« Eh bien! demanda Benvenuto après une pause de quelques secondes, Colombe se confiera-t-elle à l'homme à qui Stéphana a confié Ascanio?

— Vous, mon père; lui, mon frère, répondit Colombe avec une grâce modeste et digne en leur tendant les deux mains, et je m'abandonne aveuglément à vous deux pour que vous me gardiez à mon époux.

— Merci, dit Ascanio, merci, ma bien-aimée, de ce que vous croyez en lui.

— Vous promettez donc de m'obéir en tout, Colombe? reprit Benvenuto.

— En tout, dit Colombe.

— Eh bien! écoutez, mes enfants. J'ai toujours été convaincu que l'homme pouvait ce qu'il voulait, mais à la condition d'avoir pour aide Dieu là-haut, et le temps ici-bas. Pour vous sauver du comte d'Orbec et de l'infamie et pour vous donner à mon Ascanio, j'ai besoin de temps, Colombe, et dans quelques jours vous allez être la femme du comte.

L'important est donc d'abord et avant tout de retarder cette union impie, n'est-ce pas, Colombe, ma sœur, mon enfant, ma fille ? Il est des heures dans cette triste vie où une faute est nécessaire pour prévenir un crime. Serez-vous vaillante et ferme ? Votre amour, qui a tant de pureté et de dévouement, aura-t-il un peu de courage ? Répondez.

— C'est Ascanio qui répondra pour moi, dit Colombe en souriant et en se tournant vers le jeune homme. C'est à lui de disposer de moi.

— Soyez tranquille, maître ; Colombe sera courageuse, répondit Ascanio.

— Alors, voulez-vous, Colombe, sûre de notre loyauté et de votre innocence, quitter hardiment cette maison et nous suivre ? »

Ascanio fit un mouvement de surprise, Colombe se tut une minute en regardant Cellini et Ascanio, puis elle se leva et dit simplement :

« Où faut-il aller ?

— Colombe ! Colombe ! s'écria Benvenuto touché de tant de confiance, vous êtes une noble et sainte créature, et pourtant Stéphana m'avait rendu difficile en grandeur. Tout dépendait de votre réponse. Nous sommes sauvés maintenant, mais il n'y a pas un moment à perdre. Cette heure est suprême, Dieu nous l'accorde, profitons-en ; donnez-moi la main, Colombe, et venez. »

La jeune fille baissa son voile comme pour dérober sa propre rougeur à elle-même, puis elle suivit le maître et Ascanio. La porte de communication entre le Petit-Nesle et le Grand-Nesle était fermée, mais on avait la clef en dedans. Benvenuto l'ouvrit sans bruit.

Arrivée à cette porte, Colombe s'arrêta.

« Attendez un peu, » dit-elle d'une voix émue.

Et sur le seuil de cette maison qu'elle quittait parce que cette maison ne lui offrait plus un asile assez saint, l'enfant s'agenouilla et pria. Sa prière est restée entre elle et le Seigneur, mais sans doute elle demanda à Dieu pardon pour son père de ce qu'elle allait faire. Puis, elle se releva calme et forte et se remit à marcher conduite par Cellini. Ascanio, le cœur troublé, les suivait en silence, contemplant avec amour sa robe blanche qui fuyait dans l'ombre. Ils traversèrent ainsi le jardin du Grand-Nesle : les chants et les rires des ouvriers qui soupaient (car, on se le rappelle, c'était fête au château) arrivaient insouciants et joyeux jusqu'à nos amis, inquiets et frissonnants comme on l'est d'ordinaire aux instants suprêmes de la vie.

Arrivé au pied de la statue, Benvenuto quitta Colombe un moment, alla jusqu'à la fonderie et reparut chargé d'une longue échelle qu'il dressa contre le colosse. La lune, céleste veilleuse, éclairait toute cette scène de sa pâle lueur ; le maître, après avoir assuré l'échelle, mit un genou en terre devant Colombe. Le plus touchant respect adoucissait son puissant regard.

« Mon enfant, dit-il à la jeune fille, entoure-moi de tes bras et tiens-toi bien. »

Colombe obéit sans mot dire, et Benvenuto souleva la jeune fille comme il eût fait d'une plume.

« Que le frère, dit-il à Ascanio qui s'approchait, laisse le père porter là-haut sa fille bien-aimée. »

Et le vigoureux orfévre, chargé de son précieux fardeau, se mit à gravir l'échelle aussi aisément que s'il n'eût porté qu'un oiseau. A travers son voile, Colombe, sa tête charmante abandonnée sur l'épaule du maître, regardait la mâle et bienveillante figure de son sauveur, et se sentait pénétrée pour lui d'une confiance toute filiale que la pauvre enfant, hélas ! n'avait pas éprouvée encore. Quant à Cellini, telle était la puissante volonté de cet homme de fer, qu'il tenait dans ses bras celle pour qui, deux heures auparavant, il eût exposé sa vie, sans que sa main tremblât, sans que son cœur battit plus vite, sans qu'aucun de ses muscles d'acier fléchit. Il avait commandé à son cœur d'être calme, et son cœur avait obéi.

Quand il fut arrivé au col de la statue, il ouvrit une petite porte, entra dans la tête du Mars et y déposa Colombe.

L'intérieur de cette tête colossale d'une statue qui avait près de soixante pieds de haut formait une petite chambre ronde qui pouvait avoir huit pieds de diamètre et dix pieds de hauteur ; l'air et le jour y pénétraient par les ouvertures des yeux, du nez, de la bouche et des oreilles. Cette chambrette avait été pratiquée par Cellini. Lorsqu'il travaillait à la tête, il y enfermait les instruments dont il se servait journellement, afin de n'avoir pas la peine de les monter et de les descendre cinq ou six fois par jour ; souvent aussi il emportait son déjeuner avec lui, le dressait sur une table qui tenait le milieu de cette singulière salle à manger, de sorte qu'il ne quittait pas même son échafaudage pour son repas du matin. Cette innovation, qui lui était si commode, l'avait mis en goût : après la table, il y avait transporté une

espèce de petit lit, et dans les derniers temps, non-seulement il déjeunait dans la tête de son Mars, mais encore il y faisait sa sieste. Il était donc tout simple que l'idée lui fût venue de transporter Colombe dans la cachette la plus sûre évidemment de toutes celles qu'il pouvait lui offrir.

« C'est ici qu'il faudra rester, Colombe, dit Benvenuto, et vous devez, ma chère enfant, vous résigner à ne descendre que la nuit. Attendez dans cet asile, sous le regard de Dieu et sous la garde de notre amitié, le résultat de mes efforts. Jupiter, ajouta-t-il en souriant et en faisant allusion à la promesse du roi, achèvera, je l'espère, ce que Mars aura commencé. Vous ne me comprenez pas, mais je sais ce que je veux dire. Nous avons pour nous l'Olympe, et vous avez, vous, le Paradis. Le moyen que nous ne réussissions pas! Voyons, souriez donc un peu, Colombe, sinon au présent, du moins à l'avenir. Je vous dis sérieusement qu'il faut espérer. Espérez donc avec confiance, sinon en moi, du moins en Dieu. J'ai été dans une prison plus dure que la vôtre, croyez-moi, et mon espérance m'étourdissait sur ma captivité. D'ici au jour du succès, Colombe, vous ne me reverrez plus. Votre frère Ascanio, moins soupçonné et moins surveillé que moi, viendra vous voir et veillera sur vous; c'est lui que je charge de transformer cette chambre d'ouvrier en cellule de religieuse. Au moment donc où je vous quitte, retenez bien mes paroles : Vous avez fait, confiante et courageuse enfant, tout ce que vous aviez à faire; le reste maintenant me regarde. Nous n'avons plus qu'à laisser agir la Providence, Colombe. Or, écoutez-moi. Quoi qu'il arrive, songez-y : dans quelque situation désespérée que vous paraissiez être ou que vous soyez réellement, lors même qu'au pied des autels vous n'auriez plus qu'à dire le terrible *oui* qui vous unirait à jamais au comte d'Orbec, ne doutez pas de votre ami, Colombe; ne doutez pas de votre père, mon enfant; comptez sur Dieu et sur nous; j'arriverai à temps, j'en réponds. Aurez-vous cette foi et cette fermeté? dites, l'aurez-vous?

— Oui, dit la jeune fille d'une voix assurée.

— C'est bien, reprit Cellini, adieu; maintenant je vous laisse dans votre petite solitude; quand tout le monde sera endormi, Ascanio viendra vous apporter tout ce qu'il vous faut. Adieu, Colombe. »

Il tendit la main à Colombe, mais la jeune fille lui présenta son front comme elle avait l'habitude de faire à son père. Benvenuto tressaillit, mais passant la main devant ses yeux et maîtrisant à la fois les pensées qui se pressaient dans son esprit et les passions qui bouillonnaient dans son cœur, il déposa sur ce front pur le plus paternel des baisers, murmurant à demi-voix :

« Adieu, chère fille de Stéphana. »

Et il redescendit promptement vers Ascanio, qui l'attendait, et tous deux allèrent rejoindre paisiblement les ouvriers, qui ne mangeaient plus, mais qui buvaient encore.

Une nouvelle vie, étrange, inouïe, commença alors pour Colombe, et elle s'en arrangea comme d'une existence de reine.

Voici comment fut meublée la chambre aérienne.

Elle avait déjà, comme on le sait, un lit et une table; Ascanio y ajouta une chaise basse en velours, une glace de Venise, une bibliothèque composée de livres de piété que désigna elle-même Colombe, un crucifix, merveille de ciselure, enfin un flacon d'argent, aussi du maître, et dont chaque nuit on renouvelait les fleurs.

C'était tout ce que pouvait contenir la coque blanche qui recélait tant d'innocence et de grâce.

Colombe dormait ordinairement le jour : Ascanio le lui avait conseillé, de peur qu'un mouvement involontaire ne la trahît; elle s'éveillait avec la lueur des étoiles et le chant des rossignols, s'agenouillait sur son lit, devant son crucifix, et restait longtemps absorbée dans une fervente prière; puis elle faisait sa toilette, peignait ses beaux et longs cheveux et rêvait. Alors une échelle se posait contre la statue et Ascanio venait frapper à la petite porte. Si la toilette de Colombe était achevée, elle ouvrait à son ami, qui restait auprès d'elle jusqu'à minuit. A minuit, si le temps était beau, Colombe descendait; Ascanio rentrait au Grand-Nesle et dormait quelques heures, tandis que Colombe faisait sa promenade nocturne, en recommençant les songes de son allée, plus voisins désormais de la réalité. Au bout de deux heures, la blanche apparition rentrait dans son coquet refuge, où elle attendait le jour en respirant les fleurs qu'elle venait de cueillir pour parfumer son doux nid, et en écoutant chanter les rossignols du Petit-Nesle et les coqs du Pré-aux-Clercs.

Un peu avant l'aube, Ascanio revenait voir sa fiancée et lui apportait ses provisions du jour, adroitement dérobées à dame Ruperte, grâce à la com-

plicité de Cellini. Alors commençaient de bonnes et ravissantes causeries, souvenirs d'amants, projets d'époux. Quelquefois aussi Ascanio restait silencieusement en contemplation devant son idole, et Colombe se laissait regarder en lui souriant. Souvent, quand ils se quittaient, ils n'avaient pas prononcé une seule parole ; mais c'était alors même qu'ils s'étaient le plus parlé. Chacun d'eux n'avait-il pas dans le cœur tout ce que l'autre eût pu lui dire, plus ce que le cœur ne dit pas et que Dieu lit ?

La douleur et la solitude dans le jeune âge ont cela de bon, qu'en faisant l'âme meilleure et plus grande, elles la conservent aussi fraîche. Colombe, la vierge fière et digne, était en même temps une jeune fille gaie et folle ; il y avait donc, outre les jours où on rêvait, les jours où l'on riait, les jours où l'on jouait comme des enfants, et, chose étonnante, ce n'étaient pas ces jours, ou plutôt ces nuits, car, comme on le sait, les jeunes gens avaient interverti l'ordre de la nature, ce n'étaient pas ces jours qui passaient le plus vite. L'amour, comme toute chose rayonnante, a besoin d'ombre pour mieux briller.

Jamais un mot d'Ascanio n'effraya la timide et pure enfant qui l'appelait son frère. Ils étaient seuls, ils s'aimaient ; mais justement parce qu'ils étaient seuls, ils sentaient mieux la présence de Dieu, dont ils voyaient de plus près le ciel ; et justement parce qu'ils s'aimaient, ils respectaient leur amour comme une divinité.

Dès que l'aurore commençait à dorer faiblement les toits des maisons, Colombe, à grand regret, renvoyait son ami, mais comme Juliette renvoyait Roméo, en le rappelant dix fois. L'un ou l'autre avait toujours oublié quelque chose de bien important ; cependant il fallait partir à la fin, et Colombe, jusqu'au moment où, vers midi, elle remettait son cœur à Dieu et s'endormait du sommeil des anges, restait seule à rêver, écoutait à la fois les pensées qui murmuraient dans son cœur et les petits oiseaux qui s'éveillaient en chantant sous les tilleuls de son ancien jardin. Il va sans dire qu'en se retirant Ascanio emportait l'échelle.

Pour ces petits oiseaux, elle émiettait chaque matin du pain à l'entrée de la bouche de la statue ; les hardis pillards venaient chercher ce pain, et vite ils s'envolaient d'abord ; mais ils s'apprivoisèrent peu à peu. Les oiseaux comprennent les âmes des jeunes filles, ailées comme eux. Ils restaient donc longtemps et payaient en chansons le repas que leur donnait Colombe. Il y eut même un chardonneret audacieux qui se hasarda dans l'intérieur de la chambre et qui s'habitua à venir manger dans la main de la jeune fille le matin et le soir. Puis, comme les nuits commençaient à devenir fraîches, une nuit il se laissa prendre par la jeune prisonnière, qui le mit dans son sein, où il dormit jusqu'au jour malgré la visite d'Ascanio, malgré la promenade de Colombe. Le captif volontaire ne manqua pas de revenir le lendemain et tous les autres soirs. A l'aube il se mettait à chanter. Colombe alors le prenait, le donnait à baiser à Ascanio et lui rendait la liberté.

Ainsi se passait l'existence de Colombe dans la tête de la statue.

Deux événements en troublèrent seuls le cours paisible ; ces deux événements furent les deux visites domiciliaires du prévôt. Une fois Colombe se réveilla en sursaut en entendant la voix de son père ; ce n'était pas un rêve : il était là, dans le jardin au-dessous d'elle, et Benvenuto lui disait :

« Vous demandez ce que c'est que ce colosse, M. d'Estourville ? C'est la statue de Mars que Sa Majesté le roi François Ier a eu la bonté de me commander pour Fontainebleau. Un petit bijou de soixante pieds, comme vous voyez, rien que cela.

— C'est fort grandiose et fort beau, répondit messire d'Estourville ; mais passons, ce n'est pas cela que je viens chercher.

— Ce serait trop facile à trouver. »

Et ils passèrent.

Colombe à genoux, les bras étendus, avait envie de crier à son père : « Mon père, mon père, je suis ici ! » Le vieillard cherchait sa fille, il la pleurait peut-être ; mais la pensée du comte d'Orbec, mais les projets odieux de Mme d'Étampes, mais le souvenir de la conversation qu'avait entendue Ascanio paralysèrent son élan. Aussi cette sensation ne lui vint-elle même point à la seconde visite quand la voix du hideux comte se mêla à celle du prévôt.

« Voilà une étrange statue, et faite comme une maison ! disait d'Orbec arrêté aux pieds du colosse. Si elle résiste à l'hiver, les hirondelles pourront y bâtir leur nid au printemps. »

Le matin même de ce jour où la seule voix de son fiancé causa une si grande terreur à Colombe, Ascanio lui avait apporté une lettre de Cellini.

« Mon enfant, disait Benvenuto, je suis obligé de

partir, mais soyez tranquille, je laisse tout préparé pour votre délivrance et votre bonheur. Une parole du roi me garantit le succès, et, vous le savez, le roi n'a jamais manqué à sa parole. Dès aujourd'hui, votre père va s'absenter aussi. Ne désespérez pas. J'ai eu maintenant tout le temps qu'il me fallait. Je vous le dis donc encore, chère fille, fussiez-vous sur le seuil de l'église, fussiez-vous agenouillée devant l'autel et prête à prononcer les paroles qui lient à jamais, laissez faire la fatalité; la Providence, je vous le jure, interviendra à temps.

« Adieu.

« Votre père, BENVENUTO CELLINI. »

Cette lettre, qui remplit de joie Colombe en ravivant ses espérances, eut le malheureux effet d'inspirer aux pauvres enfants une sécurité dangereuse. La jeunesse ne connaît pas les sentiments modérés ; elle saute du désespoir à l'extrême confiance; pour elle le ciel est toujours ou gros de tempêtes ou resplendissant d'azur. Rassurés doublement et par l'absence du prévôt et par la lettre de Cellini, ils négligèrent dès lors les précautions, donnèrent plus à l'amour et moins à la prudence. Colombe ne veillait plus avec autant de soin sur ses mouvements et fut aperçue de Perrine, qui ne vit, par bonheur, en elle que le moine bourru. Ascanio alluma la lampe sans tirer les rideaux, et la lumière fut aperçue par dame Ruperte. Le double récit des deux commères éveilla la curiosité de Jacques Aubry, et l'indiscret écolier, pareil à l'Horace de *l'École des Femmes*, alla tout révéler, juste à celui à qui il eût fallu tout taire. On connaît le résultat de cette confidence.

Revenons donc à l'hôtel d'Étampes.

Quand on demanda à Marmagne comment il était arrivé à cette précieuse découverte, il ne voulut rien dire et fit le mystérieux. La vérité était trop simple et laissait trop peu d'honneur à sa pénétration : il aima mieux donner à entendre que c'était à force de ruses et de luttes qu'il en était arrivé aux magnifiques résultats dont on s'étonnait. La duchesse, comme nous l'avons dit, était radieuse ; elle allait, venait, interrogeait le vicomte ; on la tenait donc enfin, la petite rebelle, qui avait causé tant d'alarmes! Mme d'Étampes voulait aller elle-même à l'hôtel de Nesle s'assurer du bonheur de ses amis. D'ailleurs, après ce qui était arrivé, après la fuite ou plutôt l'enlèvement de Colombe, on ne pouvait plus laisser la jeune fille au Petit-Nesle. La duchesse s'en chargerait; elle l'emmènerait à l'hôtel d'Étampes; elle saurait bien l'y garder, elle, mieux que n'avaient fait duègne et fiancé ; elle l'y garderait comme une rivale, et Colombe, comme on le voit, serait bien gardée.

La duchesse fit approcher sa litière.

« La chose est restée à peu près secrète, dit Mme d'Étampes au prévôt. Vous, d'Orbec, vous n'êtes pas homme, n'est-ce pas, à vous préoccuper d'une escapade d'enfant? Ainsi, je ne vois pas ce qui empêcherait le mariage d'avoir lieu et nos projets de tenir.

— Oh ! madame, fit en s'inclinant messire d'Estourville enchanté.

— Aux mêmes conditions, n'est-ce pas, duchesse? dit d'Orbec.

— Sans doute, aux mêmes conditions, mon cher comte. Quant au Benvenuto, continua la duchesse, coupable ou complice d'un rapt infâme, soyez tranquille, cher vicomte, nous vous en vengerons en nous en vengeant.

— Mais on me disait, madame, reprit Marmagne, que le roi, dans son enthousiasme artistique, avait pris avec lui, dans le cas où la fonte de son Jupiter réussirait, de tels engagements qu'il n'aurait plus qu'à souhaiter pour voir ses souhaits accomplis.

— Soyez tranquille, c'est là où je le guette, répondit la duchesse ; je lui ménage pour ce jour-là une surprise à laquelle il ne s'attend pas. Ainsi reposez-vous sur moi et laissez-moi tout mener. »

C'est ce qu'il y avait de mieux à faire; il y avait longtemps que la duchesse ne s'était montrée aussi empressée, aussi active, aussi charmante. Sa joie éclatait malgré elle. Elle envoya en hâte le prévôt chercher ses hoquetons, et bientôt le prévôt, d'Orbec et Marmagne, précédés de sergents d'armes, arrivèrent à la porte de l'hôtel de Nesle, suivis à distance par Mme d'Étampes, qui, toute frémissante d'impatience et la tête sans cesse hors de sa litière, attendit sur le quai.

C'était l'heure du dîner des ouvriers, et Ascanio, Pagolo, le petit Jehan et les femmes se trouvaient seuls pour le moment au Grand-Nesle. On n'attendait Benvenuto que le lendemain soir ou le surlendemain au matin. Ascanio, qui reçut les visiteurs, crut à une troisième visite domiciliaire, et, comme il avait reçu à ce sujet des ordres très-positifs du maître, il n'opposa aucune résistance

et les reçut, au contraire, avec la plus grande politesse.

Le prévôt, ses amis et ses gens allèrent droit à la fonderie.

« Ouvrez-nous cette porte, » dit d'Estourville à Ascanio.

Le cœur du jeune homme se serra de je ne sais quel terrible pressentiment. Cependant il pouvait se tromper, et comme la moindre hésitation était faite pour donner des soupçons, il remit sans sourciller la clef au prévôt.

« Prenez cette grande échelle, » dit le prévôt à ses hoquetons.

Les hoquetons obéirent, et, guidés par messire d'Estourville, marchèrent droit à la statue. Arrivé là, le prévôt dressa lui-même l'échelle et s'apprêta à monter; mais Ascanio, pâle de courroux et de terreur, posa le pied sur le premier échelon.

« Que prétendez-vous, messieurs? s'écria-t-il; cette statue est le chef-d'œuvre du maître; la garde de cette statue m'est confiée, et le premier qui portera la main sur elle, pour quelque chose que ce soit, celui-là, je vous en préviens, est un homme mort! »

Et il tira de sa ceinture un poignard mince et affilé, mais si parfaitement trempé que la lame, d'un seul coup, perçait un écu d'or.

Le prévôt fit un signe et ses hoquetons s'avancèrent contre Ascanio la pique haute. Ascanio fit une résistance désespérée et blessa deux hommes; mais il ne pouvait rien, seul contre huit, sans compter le prévôt, Marmagne et d'Orbec. Il lui fallut céder au nombre; il fut terrassé, garrotté, bâillonné, et le prévôt se mit à gravir l'échelle, suivi, de peur de surprise, par deux de ses sergents.

Colombe avait tout vu et tout entendu; son père la trouva évanouie : en voyant tomber Ascanio, elle l'avait cru mort.

Saisi, à cette vue, de colère plutôt encore que d'inquiétude, le prévôt chargea brusquement Colombe sur sa robuste épaule et redescendit; puis tous retournèrent au quai, les sergents d'armes entraînant Ascanio, que d'Orbec regardait avec attention. Pagolo vit passer son camarade et ne bougea point. Le petit Jehan était disparu. Scozzone seule, ne comprenant rien à ce qui se passait, essaya de barrer la porte en criant :

« Qu'est-ce que cette violence, messieurs? Pourquoi entraîner Ascanio? Quelle est cette femme? »

Mais en ce moment le voile qui couvrait le visage de Colombe se dérangea, et Scozzone reconnut le modèle de la statue d'Hébé.

Elle se rangea alors pâle de jalousie et laissa passer, sans plus dire une seule parole, le prévôt, ses amis, ses gens et ceux qu'ils emmenaient.

« Qu'est-ce que cela signifie et pourquoi avez-vous maltraité ce jeune homme? dit Mme d'Étampes en voyant Ascanio garrotté, pâle et tout sanglant; déliez-le! déliez-le!

— Madame, dit le prévôt, ce jeune homme nous a opposé une résistance désespérée : il a blessé deux de mes hommes; il est complice de son maître sans doute, et il me paraît urgent de le conduire en lieu sûr.

— Puis, dit d'Orbec à demi-voix à la duchesse, il ressemble si fort au page italien que j'ai vu chez vous et qui a assisté à toute notre conversation, que s'il n'avait un autre costume et s'il ne parlait la langue que vous m'aviez assuré qu'il n'entendait pas, sur l'honneur, madame la duchesse, je jurerais que c'est lui.

— Vous avez raison, monsieur le prévôt, dit vivement la duchesse d'Étampes, revenant sur l'ordre qu'elle avait donné de rendre la liberté à Ascanio; vous avez raison, ce jeune homme peut être dangereux. Assurez-vous donc de lui.

— Au Châtelet le prisonnier, dit le prévôt.

— Et nous, dit la duchesse, aux côtés de laquelle on avait placé Colombe toujours évanouie, nous, messieurs, à l'hôtel d'Étampes! »

Un instant après, le galop d'un cheval retentit sur le quai.

C'était le petit Jehan qui courait à toute bride annoncer à Cellini ce qui venait de se passer à l'hôtel de Nesle.

Quant à Ascanio, il entra au Châtelet sans avoir vu la duchesse et sans savoir la part qu'elle venait de prendre à l'événement qui ruinait toutes ses espérances.



QUATRIÈME PARTIE.

XXIX

DEUX RIVALES.

Mme d'Étampes, qui, depuis qu'elle avait entendu parler de Colombe, désirait tant la voir, était enfin servie à souhait : la pauvre enfant était là devant elle évanouie.

Aussi pendant toute la route la jalouse duchesse ne cessa-t-elle de la regarder. Ses yeux, ardents de colère en la voyant si belle, détaillaient chacune de ses beautés, analysaient chacun de ses traits, comptaient une à une toutes les perfections de la pâle jeune fille maintenant en son pouvoir et sous sa main. Elles étaient donc en présence, ces deux femmes qui aspiraient à un même amour et qui se disputaient un même cœur. L'une haineuse et toute-puissante, l'autre faible mais aimée ; l'une avec son éclat, l'autre avec sa jeunesse ; l'une avec sa passion, l'autre avec son innocence. Toutes deux séparées par tant d'obstacles se rencontraient et se heurtaient à la fin, et la robe de velours de la duchesse pesait, en la froissant, sur la simple robe blanche de Colombe.

Tout évanouie qu'était Colombe, Anne n'était pas la moins pâle des deux. Sans doute cette muette contemplation désespérait son orgueil et détruisait ses espérances ; car, tandis que, comme malgré elle, elle murmurait : « On ne m'avait pas trompée : elle est belle, très-belle ! » sa main, qui tenait la main de Colombe, la serra si convulsivement que la jeune fille, tirée de son évanouissement par la douleur, revint à elle et ouvrit ses grands yeux en disant :

« Ah ! madame, vous me faites mal. »

Aussitôt que Mme d'Étampes vit se rouvrir les yeux de Colombe, elle lâcha sa main.

Mais la perception de la douleur avait en quelque sorte précédé chez la jeune fille le retour de ses facultés intellectuelles. Après avoir poussé ce cri plutôt que prononcé ces paroles, elle resta donc quelques secondes encore, regardant la duchesse avec étonnement et ne pouvant parvenir à rassembler ses idées. Enfin, après un instant d'examen :

« Qui êtes-vous donc, madame, dit-elle, et où m'emmenez-vous ainsi ? » Puis, tout à coup se reculant : « Ah ! s'écria-t-elle, vous êtes la duchesse d'Étampes, je me souviens, je me souviens !

— Taisez-vous, reprit Anne impérieusement. Taisez-vous ; tout à l'heure nous serons seules, et vous pourrez vous étonner et vous écrier tout à votre aise. »

Ces paroles furent accompagnées d'un regard dur et hautain ; mais ce fut le sentiment de sa propre dignité, et non ce regard, qui imposa silence à Colombe. Elle se renferma donc, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'hôtel d'Étampes, dans un silence absolu, et, arrivée là, sur un signe de la duchesse, elle la suivit dans son oratoire.

Quand les deux rivales se trouvèrent seules ainsi et face à face, elles se toisèrent mutuellement sans rien se dire pendant une ou deux minutes, mais avec deux expressions de visage bien différentes : Colombe était calme, car son espoir dans la Providence et sa confiance en Benvenuto la soutenaient ; Anne était furieuse de cette tranquillité, mais cette fureur, quoique exprimée par le bouleversement de ses traits, n'éclatait point encore, car elle comptait sur sa toute-puissante volonté et sur son pouvoir pour briser cette faible créature.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

« Eh bien, ma jeune amie, lui dit-elle d'un ton qui, malgré la douceur des paroles, ne laissait pas de doute sur l'amertume de la pensée, vous voilà donc rendue enfin à l'autorité paternelle ! C'est bien, mais laissez-moi vous faire avant tout mes compliments sur votre bravoure : vous êtes... hardie pour votre âge, mon enfant.

— C'est que j'ai Dieu pour moi, madame, répondit Colombe avec simplicité.

— De quel dieu parlez-vous, mademoiselle? Ah! du dieu Mars, sans doute, répondit la duchesse d'Étampes avec un de ces clignements d'yeux impertinents dont elle avait si souvent occasion de faire usage à la cour.

— Je ne connais qu'un seul Dieu, madame, le Dieu bon, protecteur, éternel, le Dieu qui recommande la charité dans la fortune et l'humilité dans la grandeur. Malheur à ceux qui ne reconnaissent pas le Dieu dont je parle, car un jour lui à son tour ne les reconnaîtra pas !

— Bien, mademoiselle, bien! dit la duchesse. La situation est heureuse pour faire de la morale, et je vous féliciterais de l'à-propos si je n'aimais mieux croire que vous voulez faire excuser votre impudeur par votre impudence.

— En vérité, madame, répondit Colombe sans aucune aigreur, mais en haussant imperceptiblement les épaules, je ne cherche point à m'excuser devant vous, ignorant encore en vertu de quel droit vous m'accuseriez. Quand mon père m'interrogera, je lui répondrai avec respect et douleur. S'il me fait des reproches, je tâcherai de me justifier; mais jusque-là, madame la duchesse, souffrez que je me taise.

— Je comprends, ma voix vous importune, et vous préféreriez, n'est-ce pas, rester seule avec votre pensée pour songer à l'aise à celui que vous aimez?

— Aucun bruit, si importun qu'il soit, ne peut m'empêcher de songer à lui, madame, surtout lorsqu'il est malheureux.

— Vous osez donc avouer que vous l'aimez ?

— C'est la différence qu'il y a entre nous, madame : vous l'aimez, vous, sans oser l'avouer.

— L'imprudente, s'écria la duchesse d'Étampes, je crois qu'elle me brave!

— Hélas! non, répondit avec douceur Colombe, je ne vous brave pas, je vous réponds seulement parce que vous me forcez de vous répondre. Laissez-moi seule avec ma pensée et je vous laisserai seule avec vos projets.

— Eh bien! puisque tu m'y contrains, enfant, puisque tu te crois assez forte pour lutter avec moi, puisque tu avoues ton amour, j'avouerai le mien; mais en même temps que mon amour j'avouerai ma haine. Oui, j'aime Ascanio, et je te hais! Après tout, pourquoi feindre avec toi, la seule avec qui je puisse tout dire? Car tu es la seule, quelque chose que tû dises, que l'on ne croira pas: Oui, j'aime Ascanio.

— Alors je vous plains, madame, répondit doucement Colombe, car Ascanio m'aime.

— Oui, c'est vrai, Ascanio t'aime; mais par la séduction si je puis, par un mensonge s'il le faut, par un crime s'il est nécessaire, je te déroberai cet amour, entends-tu? Je suis Anne d'Heilly, duchesse d'Étampes.

— Ascanio aimera, madame, celle qui l'aimera le mieux.

— Oh! mais écoutez-la donc! s'écria la duchesse, exaspérée de tant de confiance. Ne croirait-on pas que son amour est unique au monde et que nul autre ne peut lui être comparé?

— Je ne dis pas cela, madame. Puisque j'aime ainsi, un autre cœur peut aimer de même; seulement, je doute que ce cœur soit le vôtre.

— Et que ferais-tu donc bien pour lui, voyons, toi qui te vantes de cet amour auquel le mien ne saurait atteindre? Que lui as-tu sacrifié jusqu'à présent? l'obscurité de ta vie, l'ennui de la solitude?

— Non, madame, mais ma tranquillité.

— A quoi l'as-tu préféré? au ridicule amour du comte d'Orbec?

— Non, madame, mais à mon obéissance filiale.

— Qu'as-tu à lui donner, toi? Peux-tu le faire riche, puissant, redouté ?

— Non, madame, mais j'espère le rendre heureux.

— Oh! moi, dit la duchesse d'Étampes, moi, c'est bien autre chose, et je fais bien davantage: moi, c'est la tendresse d'un roi que je lui immole; ce sont des richesses, des titres, des honneurs que je mets à ses pieds; c'est un royaume à gouverner que je lui apporte.

— Oui, c'est vrai, dit Colombe en souriant, votre amour lui donne tout ce qui n'est pas l'amour.

— Assez, assez de cette injurieuse comparaison! » s'écria avec violence la duchesse, qui se sentait perdre pas à pas le terrain.

Alors il se fit un instant de silence que Colombe parut soutenir sans embarras, tandis que Mme d'Étampes ne dissimulait le sien qu'à l'aide d'une colère visible. Cependant ses traits se détendirent peu à peu, une expression plus douce s'épanouit sur son visage, qu'un rayon de bienveillance vrai ou factice commença d'éclairer doucement et par degrés. Enfin elle revint la première à ce combat que son orgueil

ne voulait clore à toutes forces que par un triomphe.

« Voyons, Colombe, dit-elle d'un ton presque affectueux, si l'on te disait : « Sacrifie ta vie pour lui, » que ferais-tu ?

— Oh ! je la donnerais avec ivresse !

— Moi de même ! s'écria la duchesse avec un accent qui prouvait sinon la sincérité du sacrifice, au moins la violence de l'amour. Mais votre honneur, continua-t-elle, le sacrifieriez-vous comme votre vie ?

— Si par mon honneur vous entendez ma réputation, oui ; si par mon honneur vous entendez ma vertu, non.

— Comment ! n'êtes-vous donc pas à lui ? n'est-il donc pas votre amant ?

— Il est mon fiancé, madame, voilà tout.

— Oh ! elle ne l'aime pas, reprit la duchesse, elle ne l'aime pas ! elle lui préfère l'honneur, un mot.

— Et si l'on vous disait, madame, reprit Colombe, irritée en dépit de sa douceur, si l'on vous disait à vous : « Renonce pour lui à tes titres, à ta grandeur ; immole-lui le roi, non pas en secret, la chose serait trop facile, mais publiquement ; » si l'on vous disait : « Anne d'Heilly, duchesse d'Étampes, quitte pour son obscur atelier de ciseleur ton palais, tes richesses, tes courtisans ? »

— Je refuserais dans son intérêt même, reprit la duchesse, comme s'il lui était impossible de mentir sous le regard pénétrant et profond dont la couvrait sa rivale.

— Vous refuseriez ?

— Oui.

— Ah ! elle ne l'aime pas ! s'écria Colombe : elle lui préfère les honneurs, des chimères !

— Mais quand je vous dis que c'est pour lui que je veux garder mon rang ! reprit la duchesse, exaspérée du nouveau triomphe de sa rivale ; quand je vous dis que c'est pour les lui faire partager que je veux conserver mes honneurs ! Tous les hommes aiment cela tôt ou tard.

— Oui, répondit Colombe en souriant ; mais Ascanio n'est pas un de tous ces hommes.

— Taisez-vous ! » s'écria pour la seconde fois Anne furieuse et frappant du pied.

Ainsi la rusée et puissante duchesse n'avait pu prendre le dessus sur cette petite fille qu'elle croyait terrifier rien qu'en élevant la voix. A ses interrogatoires courroucés ou ironiques, Colombe avait toujours répondu avec un calme et une modestie qui déconcertaient Mme d'Étampes. La duchesse sentit bien que l'aveugle impulsion de sa haine lui avait fait faire fausse route. Elle changea donc de tactique : elle n'avait compté, à vrai dire, ni sur tant de beauté ni sur tant d'esprit, et ne pouvant faire plier sa rivale, elle résolut de la surprendre.

De son côté, Colombe, comme on l'a vu, n'avait point été autrement effrayée par la double explosion de colère échappée à Mme d'Étampes ; seulement, elle s'était renfermée dans un silence froid et digne. Mais la duchesse, en vertu du nouveau plan qu'elle venait d'adopter, se rapprocha avec un sourire tout charmant, et lui prit affectueusement la main.

« Pardonnez-moi, mon enfant, lui dit-elle, mais je crois que je me suis emportée : il ne faut pas m'en vouloir ; vous avez tant d'avantages sur moi qu'il est bien naturel que j'en sois jalouse. Hélas ! vous me trouvez sans doute, comme toutes les autres, une méchante femme ! Mais, en vérité, c'est ma destinée qui est méchante et non pas moi. Pardonnez-moi donc ; ce n'est pas une raison, parce que nous nous sommes rencontrées toutes deux à aimer Ascanio, pour nous haïr l'une l'autre. Vous, d'ailleurs, qu'il aime uniquement, c'est votre devoir d'être indulgente. Soyons sœurs, voulez-vous ? causons ensemble à cœur ouvert, et je vais prendre à tâche d'effacer de votre esprit l'impression fâcheuse que ma colère insensée y a laissée peut-être.

— Madame ! fit Colombe avec réserve et en retirant sa main par un mouvement de répulsion instinctive ; puis elle ajouta : Parlez, je vous écoute.

— Oh ! répondit Mme d'Étampes d'un air enjoué et comme si elle comprenait parfaitement cette réserve de la jeune fille, soyez tranquille, petite sauvage, je ne vous demande pas votre amitié sans vous offrir une garantie. Tenez, pour que vous sachiez bien qui je suis, pour que vous me connaissiez comme je me connais moi-même, je vais vous dire en deux mots ma vie. Mon cœur ne ressemble guère à mon histoire, allez ! et l'on nous calomnie souvent, nous autres pauvres femmes qu'on appelle de grandes dames. Ah ! l'envie a bien tort de médire de nous, quand ce serait à la pitié de nous plaindre. Ainsi, vous, par exemple, mon enfant, comment me jugez-vous ? Soyez franche. Comme une femme perdue, n'est-ce pas ? »

Colombe fit un mouvement qui indiquait l'embarras qu'elle éprouvait à répondre à une pareille question.

« Mais si l'on m'a perdue, continua Mme d'Étampes, est-ce de ma faute, enfin? Vous qui avez eu du bonheur, Colombe, ne méprisez pas trop celles qui ont souffert; vous qui avez jusqu'ici vécu dans une chaste solitude, ne sachez jamais ce que c'est que d'être élevée pour l'ambition; car à celles qu'on destine à cette torture, comme aux victimes qu'on parait de fleurs, on ne montre de la vie que le côté brillant. Il ne s'agit pas d'aimer, il s'agit de plaire. C'est ainsi que dès ma jeunesse mes pensées ne devaient tendre qu'à séduire le roi; cette beauté que Dieu donne à la femme pour qu'elle l'échange contre un amour vrai, ils m'ont forcée de l'échanger contre un titre : d'un charme ils ont fait un piége. Eh bien! dites-moi, Colombe, que voulez-vous que devienne une pauvre enfant, prise à l'âge où elle ignore encore ce que c'est que le bien ou le mal, et à qui l'on dit : « Le bien, c'est le mal; le mal, c'est le bien? » Aussi, voyez-vous, quand les autres désespèrent de moi, moi je ne désespère pas. Dieu me pardonnera peut-être, car personne n'était à mes côtés pour m'avertir de lui. Que vouliez-vous que je fisse ainsi isolée, faible, sans appui? La ruse et la tromperie ont été dès lors toute mon existence. Cependant je n'étais pas faite pour ce rôle affreux, et la preuve, voyez-vous, c'est que j'ai aimé Ascanio; et la preuve, c'est qu'en sentant que je l'aimais, je me suis trouvée heureuse et honteuse à la fois. Maintenant, dites-moi, chère et pure enfant, me comprenez-vous?

— Oui, répondit naïvement Colombe, trompée par cette fausse bonne foi qui mentait avec l'apparence de la vérité.

— Alors vous aurez donc pitié de moi! s'écria la duchesse. Vous me laisserez aimer Ascanio de loin, toute seule, sans espoir; et ainsi je ne serai pas votre rivale, puisqu'il ne m'aimera pas, lui; et alors, en revanche, moi qui connais ce monde, ses ruses, ses piéges, ses tromperies, moi je remplacerai la mère que vous avez perdue, moi je vous guiderai, moi je vous sauverai. Maintenant vous voyez bien que vous pouvez vous fier à moi, car maintenant vous savez ma vie. Une enfant au cœur de laquelle on fait germer des passions de femme, c'est là tout mon passé. Mon présent, vous le voyez : c'est la honte d'être publiquement la maîtresse d'un roi. Mon avenir, c'est mon amour pour Ascanio, non pas le sien, car vous l'avez dit vous-même, et je me l'étais déjà dit bien souvent, Ascanio ne m'aimera jamais; mais justement parce que cet amour restera pur, il m'épurera. A présent c'est à votre tour de parler, d'être franche, de tout me dire. Racontez-moi votre histoire, chère enfant.

— Mon histoire, madame, est bien courte et surtout bien simple, répondit Colombe; elle se résume dans trois amours. J'ai aimé, j'aime et j'aimerai : Dieu, mon père, Ascanio. Seulement, dans le passé, mon amour pour Ascanio que je n'avais pas encore rencontré, c'était un rêve; dans le présent, c'est une souffrance; dans l'avenir, c'est un espoir.

— Fort bien, dit la duchesse, comprimant la jalousie dans son cœur et les larmes dans ses yeux; mais ne soyez pas confiante à demi, Colombe. Qu'allez-vous faire maintenant? Comment lutter, vous, pauvre enfant, contre deux volontés aussi puissantes que celles de votre père et du comte d'Orbec? Sans compter que le roi vous a vue et vous aime.

— O mon Dieu! murmura Colombe.

— Mais comme cette passion était l'ouvrage de la duchesse d'Étampes votre rivale, Anne d'Heilly votre amie vous en délivrera; ne nous occupons donc pas du roi; mais reste votre père, reste le comte. Leur ambition n'est pas aussi facile à dérouter que la tendresse banale de François Ier.

— Oh! ne soyez pas bonne à demi, s'écria Colombe : sauvez-moi des autres comme vous me sauvez du roi.

— Je ne sais qu'un moyen, dit la duchesse d'Étampes, paraissant réfléchir.

— Lequel? demanda Colombe.

— Mais vous vous effrayerez, vous ne voudrez pas le suivre.

— Oh! s'il ne faut que du courage, parlez.

— Venez là et écoutez-moi, dit la duchesse en attirant affectueusement Colombe sur un pliant près de son fauteuil, et en lui passant la main autour de la taille. Surtout, ne vous effrayez pas aux premiers mots que je vais vous dire.

— C'est donc bien effrayant? demanda Colombe.

— Vous êtes d'une vertu rigide et sans tache, chère petite, mais nous vivons, hélas! dans un temps et dans un monde où cette innocence charmante n'est qu'un danger de plus, car elle vous livre sans défense à vos ennemis, que vous ne pouvez combattre avec les armes dont ils se servent pour vous

attaquer. Eh bien! faites un effort sur vous-même, descendez des hauteurs de votre rêve et abaissez-vous au niveau de la réalité. Vous disiez tout à l'heure que vous sacrifieriez à Ascanio votre réputation. Je ne vous en demande pas tant, immolez-lui seulement l'apparence de la fidélité à son amour. Essayer de lutter seule et faible contre votre destin; rêver, vous, fille de gentilhomme, un mariage avec un apprenti orfévre, c'est folie! Tenez, croyez-en les conseils d'une amie sincère: ne leur résistez pas, laissez-vous conduire, restez dans votre cœur la fiancée pure, la femme d'Ascanio, et donnez votre main au comte d'Orbec. Que vous portiez son nom, c'est là ce qu'exigent ses projets ambitieux; mais une fois la comtesse d'Orbec, vous déjouerez facilement ses projets infâmes, car vous n'aurez qu'à élever la voix et à vous plaindre Tandis que maintenant, qui vous donnera raison dans votre lutte? Personne, moi-même je ne puis vous aider contre l'autorité légitime d'un père, tandis que, s'il ne fallait que déjouer les calculs de votre mari, vous me verriez à l'œuvre. Réfléchissez à cela. Pour rester votre maîtresse, obéissez; pour devenir indépendante, faites semblant d'abandonner votre liberté. Alors, forte de cette pensée qu'Ascanio est votre époux légitime et qu'une union avec tout autre n'est qu'un sacrilége, vous ferez ce que vous dictera votre cœur, et votre conscience se taira, et le monde, aux yeux duquel les apparences seront sauvées, vous donnera raison.

— Madame, madame! murmura Colombe en se levant et en se roidissant contre le bras de la duchesse, qui essayait de la retenir, je ne sais pas si je vous comprends bien, mais il me semble que vous me conseillez une infamie!

— Vous dites?... s'écria la duchesse.

— Je dis que la vertu n'est pas si subtile, madame; je dis que vos sophismes me font honte pour vous; je dis que, sous l'apparente amitié dont votre haine se couvre, je vois le piége que vous me tendez. Vous voulez me déshonorer aux yeux d'Ascanio, n'est-ce pas, parce que vous savez qu'Ascanio n'aimera jamais ou cessera d'aimer la femme qu'il méprise?

— Eh bien! oui! dit la duchesse en éclatant, car je suis lasse à la fin de porter le masque! Ah! tu ne veux pas tomber dans le piége que je te tends, dis-tu! eh bien! tu tomberas dans l'abîme où je te pousse! Écoute donc ceci: Que ta volonté y soit ou non, tu épouseras d'Orbec!

— En ce cas, la violence dont je serai victime m'excusera, et tout en cédant, si pourtant je cède, je n'aurai pas profané la religion de mon cœur.

— Ainsi, tu essayeras de lutter?

— Par tous les moyens qui sont en la puissance d'une pauvre fille. Je vous en avertis, je dirai *non* jusqu'au bout. Vous mettrez ma main dans la main de cet homme, je dirai *non*! Vous me traînerez devant l'autel; je dirai *non*! Vous me forcerez de m'agenouiller en face du prêtre, et en face du prêtre je dirai *non!*

— Qu'importe! Ascanio croira que tu as accepté le mariage que tu auras subi.

— Aussi j'espère bien ne pas le subir, madame.

— Sur qui comptes-tu donc pour te secourir?

— Sur Dieu là-haut, et sur un homme en ce monde.

— Mais puisque cet homme est prisonnier!

— Cet homme est libre, madame.

— Quel est donc cet homme alors?

— Benvenuto Cellini. »

La duchesse grinça des dents en entendant prononcer le nom de celui qu'elle tenait pour son plus mortel ennemi. Mais au moment où elle allait répéter ce nom en l'accompagnant de quelque imprécation terrible, un page souleva la portière et annonça le roi.

La duchesse d'Étampes s'élança hors de l'appartement, et, le sourire sur les lèvres, elle alla au-devant de François Ier, qu'elle entraîna dans sa chambre en faisant signe à ses valets de veiller sur Colombe.

XXX

BENVENUTO AUX ABOIS.

Une heure après l'emprisonnement d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe, Benvenuto Cellini cheminait au pas de son cheval le long du quai des Augustins: il quittait le roi et sa cour, qu'il avait fort amusés pendant tout le chemin par mille contes comme il savait les faire, entremêlés du récit de ses propres aventures; mais une fois rendu à la solitude, il était retombé dans sa pensée: le causeur frivole avait fait place au songeur profond. Tandis que sa main laissait flotter la bride, son front penché méditait; il rêvait à la fonte du Jupiter, d'où

dépendait maintenant avec sa gloire d'artiste le bonheur de son cher Ascanio; le bronze fermentait dans son cerveau avant de bouillir dans la fournaise. Au dehors pourtant il était calme.

Quand il arriva devant la porte de l'hôtel, il s'arrêta une minute, étonné de ne pas entendre le bruit des marteaux : le noir château était muet et morne, comme si nulle âme ne l'habitait; puis le maître frappa deux fois sans qu'on répondît; enfin au troisième coup Scozzone vint ouvrir.

« Ah! vous voilà, maître! s'écria-t-elle en apercevant Benvenuto Cellini. Hélas! que n'êtes-vous revenu deux heures plus tôt!

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Cellini.

— Le prévôt, le comte d'Orbec et la duchesse d'Étampes sont venus.

— Après?

— Ils ont fait une perquisition.

— Eh bien?...

— Ils ont trouvé Colombe dans la tête du dieu Mars.

— Impossible!

— La duchesse d'Étampes a emmené Colombe chez elle, et le prévôt a fait conduire Ascanio au Châtelet.

— Ah! nous avons été trahis! » s'écria Benvenuto en frappant son front de la main et la terre de son pied. Puis, comme en toute chose le premier mouvement de cet homme d'énergie était la vengeance, il laissa son cheval regagner seul l'écurie, et s'élançant dans l'atelier :

« Tous ici! cria-t-il; tous! »

Un instant après, tous les ouvriers étaient réunis.

Alors chacun eut à subir un interrogatoire en règle, mais chacun ignorait complétement non-seulement le lieu de la retraite de Colombe, mais encore le moyen par lequel les ennemis de la jeune fille avaient pu le découvrir : il n'y eut pas jusqu'à Pagolo, sur lequel les soupçons de Benvenuto avaient porté tout d'abord, qui ne se disculpât de façon à ne laisser aucun doute au maître. Il va sans dire que ses soupçons ne s'étaient pas fixés un instant sur l'honnête Hermann et n'avaient qu'effleuré Simon le gaucher.

Voyant que de ce côté il n'avait rien à venger ni à apprendre, Benvenuto prit aussitôt son parti avec la rapidité de résolution qui lui était habituelle, et après s'être assuré que son épée tenait bien à son côté et que son poignard glissait facilement dans le fourreau, il ordonna à tout le monde de se tenir à son poste, afin qu'il pût retrouver chacun en cas de besoin. Il sortit de l'atelier, descendit rapidement le perron et s'élança dans la rue.

Cette fois son visage, sa marche et tous ses mouvements portaient l'empreinte de la plus vive agitation. En effet, mille pensées, mille projets, mille douleurs se heurtaient et se mêlaient dans sa tête. Ascanio lui manquait au moment où il lui était le plus nécessaire, car pour la fonte de son Jupiter ce n'était pas trop que tous ses apprentis, et à leur tête le plus intelligent de tous. Colombe était enlevée, et au milieu de tous ses ennemis, Colombe pouvait perdre courage. Cette sereine et sublime confiance qui faisait à la pauvre enfant comme un rempart contre les mauvaises pensées et les desseins pervers allait peut-être s'altérer et l'abandonner parmi tant d'embûches et de menaces.

Puis, au milieu de tout cela, un souvenir bouillait au fond de sa pensée. Il se souvenait qu'un jour qu'il avait fait entrevoir à Ascanio la possibilité de quelque cruelle vengeance de la part de la duchesse d'Étampes, Ascanio avait répondu en souriant : « *Elle* « n'osera me perdre, car d'un mot je la perdrais. » Benvenuto alors avait voulu connaître ce secret; mais le jeune homme avait répondu : « Aujourd'hui, « maître, ce serait une trahison. Attendez le jour « où ce ne sera qu'une défense. »

Benvenuto avait compris cette délicatesse et avait attendu. Maintenant il fallait qu'il revît Ascanio. C'était donc vers ce résultat qu'il devait tendre d'abord.

Chez Benvenuto la résolution suivait immédiatement le désir. Il s'était à peine dit qu'il lui fallait voir Ascanio, qu'il frappait à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit et l'un des sergents du prévôt demanda à Cellini qui il était. Un autre homme se tenait derrière lui dans l'ombre.

« Je m'appelle Benvenuto Cellini, répondit l'orfévre.

— Que désirez-vous? reprit le sergent.

— Je désire voir un prisonnier enfermé dans cette prison.

— Comment se nomme-t-il?

— Ascanio.

— Ascanio est au secret et ne peut voir personne.

— Et pourquoi Ascanio est-il au secret?

— Parce qu'il est accusé d'un crime qui entraîne peine de mort.

— Alors, raison de plus pour que je le voie! s'écria Benvenuto.

— Vous avez une singulière logique, seigneur Cellini, dit d'un ton goguenard la voix de l'homme caché dans l'ombre, et qui n'est pas de mise au Châtelet.

— Qui rit quand je demande? qui raille quand je prie? s'écria Benvenuto.

— Moi, dit la voix; moi, Robert d'Estourville, prévôt de Paris. Chacun son tour, seigneur Cellini. Toute lutte se compose de partie et revanche. Vous avez gagné la première manche, à moi la seconde. Vous m'avez pris illégalement mon hôtel, je vous ai pris légalement votre apprenti. Vous n'avez pas voulu me rendre l'un, soyez tranquille, je ne vous rendrai pas l'autre. Maintenant, vous êtes brave et entreprenant, vous avez une armée de compagnons dévoués; allons, mon preneur de citadelles! allons, mon escaladeur de murailles! allons, mon enfonceur de portes! venez prendre le Châtelet! je vous attends! »

A ces mots le guichet se referma.

Benvenuto poussa un rugissement et s'élança vers la porte massive; mais, malgré l'effort réuni de ses pieds et de ses mains, la porte ne remua pas même sous ses efforts.

« Allez, mon ami, allez, frappez, frappez, cria le prévôt de l'autre côté de la porte, vous n'arriverez qu'à faire du bruit, et si vous en faites trop, gare le guet! gare les archers! Ah! c'est que le Châtelet n'est pas comme l'hôtel de Nesle, voyez-vous? c'est à notre sire le roi qu'il appartient, et nous verrons si vous serez en France plus maître que le roi. »

Benvenuto chercha des yeux autour de lui et vit sur le quai une borne déracinée que deux hommes de force ordinaire auraient pu soulever à peine. Il alla droit à cette borne et la chargea sur son épaule avec la même facilité qu'un enfant eût fait d'un pavé ordinaire.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il réfléchit que la porte enfoncée, il trouverait la garde intérieure, et que cette voie de fait pourrait à son tour le conduire en prison lui-même; en prison, au moment où la liberté d'Ascanio dépendait de la sienne. Il laissa donc retomber la borne, qui, par l'effet de son propre poids, entra de quelques pouces en terre.

Sans doute le prévôt le regardait par quelque judas invisible, car il entendit un second éclat de rire.

Benvenuto s'éloigna à toutes jambes pour ne pas céder à l'envie d'aller se briser la tête contre cette porte maudite.

Il alla droit à l'hôtel d'Étampes.

Tout n'était pas perdu encore si, ne pouvant voir Ascanio, il voyait du moins Colombe. Peut-être Ascanio, dans un épanchement d'amour, avait-il confié à sa fiancée le secret qu'il avait refusé d'apprendre à son maître.

Tout alla bien d'abord; la porte de l'hôtel était ouverte, il franchit la cour et entra dans l'antichambre, où se tenait un grand laquais galonné sur toutes les coutures, espèce de colosse de quatre pieds de large et de six pieds de haut.

« Qui êtes-vous? » demanda-t-il à l'orfévre en le toisant des pieds à la tête.

En toute autre circonstance, Benvenuto eût répondu à ce regard insolent par quelqu'une des violences qui lui étaient habituelles, mais il s'agissait de voir Colombe, il s'agissait de sauver Ascanio, il se contint.

« Je suis Benvenuto Cellini, l'orfévre florentin, répondit-il.

— Que désirez-vous?

— Voir Mlle Colombe.

— Mlle Colombe n'est pas visible.

— Et pourquoi n'est-elle pas visible?

— Parce que son père, messire d'Estourville, prévôt de Paris, l'a remise en garde à Mme la duchesse d'Étampes, en lui recommandant de veiller sur elle.

— Mais, moi, je suis un ami.

— Raison de plus pour que vous soyez suspect.

— Je vous dis qu'il faut pourtant que je la voie, dit Benvenuto, qui commençait à s'échauffer.

— Et moi, je vous dis que vous ne la verrez pas, répondit le laquais.

— Et la duchesse d'Étampes, au moins, est-elle visible?

— Pas plus que Mlle Colombe.

— Pas même pour moi, qui suis son orfévre?

— Pour vous moins encore que pour tout autre.

— Alors je suis consigné! s'écria Benvenuto.

— Justement, répondit le valet, et vous avez mis le doigt dessus.

— Sais-tu que je suis un singulier homme, l'ami? dit à son tour Benvenuto Cellini avec ce rire terrible

qui précédait ordinairement ses explosions de colère, et que c'est où l'on ne veut pas me laisser entrer que j'entre !

— Et comment faites-vous, dites-moi cela, hein ? vous me ferez plaisir.

— Quand il y a une porte et un drôle comme toi devant, par exemple...

— Eh bien ?... dit le laquais.

— Eh bien ! dit Benvenuto en joignant l'effet à la parole, je culbute le drôle et j'enfonce la porte. »

En même temps d'un coup de poing Benvenuto envoyait le laquais rouler à quatre pas de là, et d'un coup de pied il enfonça la porte.

« A l'aide ! cria le laquais, à l'aide ! »

Mais ce cri de détresse du pauvre diable était inutile ; en passant du vestibule dans l'antichambre, Benvenuto s'était trouvé en face de six valets qui semblaient placés là pour l'attendre.

Il devina que la duchesse d'Étampes avait appris son retour et que toutes ses précautions avaient été prises en conséquence.

Dans toute autre circonstance, et armé comme il l'était de son poignard et de son épée, Benvenuto serait tombé sur toute cette valetaille et en eût eu probablement bon marché ; mais cet acte de violence dans l'hôtel de la maîtresse du roi pouvait avoir des suites terribles. Pour la seconde fois, contre son habitude, la raison prit donc le dessus sur la colère, et sûr au moins de pouvoir parvenir jusqu'au roi, près duquel, comme on le sait, il avait ses entrées à toute heure, il remit au fourreau son épée déjà à moitié tirée, revint sur ses pas, et en s'arrêtant à chaque mouvement comme un lion qui bat en retraite, traversa lentement le vestibule, puis après le vestibule la cour, et s'achemina vers le Louvre.

Cette fois, Benvenuto avait repris son air tranquille et sa marche mesurée, mais ce calme n'était qu'apparent : de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et une sombre colère s'amassait en lui, qui le faisait d'autant plus souffrir qu'il essayait plus énergiquement de la maîtriser. Rien n'était en effet plus antipathique à cette violente nature que le délai inerte, que l'obstacle misérable d'une porte fermée, que le refus grossier d'un laquais insolent. Ces hommes forts auxquels la pensée obéit n'ont pas de plus grands désespoirs que lorsqu'ils se heurtent inutilement à une résistance matérielle. Benvenuto eût donné dix ans de sa vie pour qu'un homme le coudoyât, et tout en marchant il levait de temps en temps la tête, et fixant son regard terrible sur ceux qui passaient près de lui, il semblait leur dire : « Voyons, y a-t-il parmi vous un malheureux qui soit las de vivre ? En ce cas qu'il s'adresse à moi, je suis son homme ! »

Un quart d'heure après, Benvenuto entrait au Louvre et s'arrêtait dans la salle des pages, demandant à parler à Sa Majesté sur l'heure. Il voulait tout raconter à François Ier, faire un appel à sa loyauté, et, s'il n'obtenait point la permission de délivrer Ascanio, solliciter au moins celle de le voir ; il avait tout le long du chemin songé à ce qu'il devait dire au roi, et comme Benvenuto ne manquait pas de prétentions à l'éloquence, il était d'avance fort content du petit discours qu'il avait préparé. En effet, tout ce mouvement, ces terribles nouvelles subitement apprises, ces outrages essuyés, ces obstacles qu'il n'avait pu vaincre, tout cela avait allumé le sang dans les veines de l'irascible artiste : ses tempes bourdonnaient, son cœur battait avec force, ses mains tremblaient. Il ne savait lui-même quelle excitation ardente doublait l'énergie de son corps et de son âme ; une journée de vie se concentre parfois en une minute.

Ce fut dans ces dispositions que Benvenuto, s'adressant à un page, demanda la faveur d'entrer chez le roi.

« Le roi n'est pas visible, répondit le jeune homme.

— Ne me connaissez-vous pas ? répondit Benvenuto étonné.

— Si fait, parfaitement, au contraire.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini, et Sa Majesté est toujours visible pour moi.

— C'est justement parce que vous vous appelez Benvenuto Cellini, répondit le page, que vous ne pouvez entrer. »

Benvenuto demeura stupéfait.

« Ah ! c'est vous, continua le jeune homme en s'adressant à un courtisan qui était arrivé en même temps que l'orfèvre, c'est vous, M. de Termes ? entrez ; entrez, comte de La Faye ; entrez, marquis des Prés.

— Et moi ? et moi donc ? s'écria Benvenuto pâlissant de colère.

— Vous ? Le roi en rentrant, il y a dix minutes, a dit : Si cet insolent Florentin se présente, qu'il sache que je ne veux pas le voir, et qu'on lui conseille d'être docile s'il ne veut pas avoir à faire la compa-

raison entre le Châtelet et le fort Saint-Ange.

— A mon aide, ô patience! à mon aide! murmura Benvenuto Cellini d'une voix sourde; car, vrai Dieu! je ne suis pas habitué à ce que les rois me fassent attendre! Le Vatican valait bien le Louvre, et Léon X François Ier, et cependant je n'attendais pas à la porte du Vatican, je n'attendais pas à la porte de Léon X; mais je comprends: c'est cela, oui, le roi était chez Mme d'Étampes, le roi sort de chez sa maîtresse, il est prévenu par elle contre moi. Oui, c'est cela; patience pour Ascanio! patience pour Colombe! »

Mais malgré cette belle résolution d'être patient, Benvenuto fut obligé de s'appuyer contre une colonne: son cœur se gonflait, ses jambes se dérobaient sous lui. Ce dernier affront ne le froissait pas seulement dans son orgueil, il le blessait dans son amitié. Son âme était toute pleine d'amertume et de désespoir, et ses lèvres serrées, son regard morne, ses mains crispées, témoignaient de la violence de sa douleur.

Cependant, au bout d'une minute il revint à lui, chassa par un mouvement de tête ses cheveux, qui retombaient sur son front, et sortit d'un pas ferme et décidé. Tous ceux qui étaient là le regardaient s'éloigner avec une sorte de respect.

Si Benvenuto paraissait calme, c'était grâce à la puissance inouïe qu'il possédait sur lui-même, car en réalité il était plus égaré et plus troublé qu'un cerf aux abois. Il alla quelque temps dans la rue sans savoir où il allait, sans voir autre chose qu'un nuage, sans rien entendre que le bourdonnement de son sang dans ses oreilles, se demandant vaguement à lui-même, comme on le fait dans l'ivresse, s'il dormait ou s'il veillait. C'était la troisième fois qu'on le chassait depuis une heure. A lui, Benvenuto, ce favori des princes, des papes et des rois, c'était la troisième fois qu'on lui jetait la porte au visage, à lui, Benvenuto, devant lequel les portes s'ouvraient à deux battants quand on entendait venir le bruit de ses pas. Et cependant, malgré ce triple affront, il n'avait pas le droit de laisser faire sa colère: il fallait qu'il cachât sa rougeur et qu'il dissimulât sa honte jusqu'à ce qu'il eût sauvé Colombe et Ascanio. La foule qui passait près de lui, insouciante, paisible ou affairée, lui paraissait lire sur son front la triple injure qu'il venait de supporter. Ce fut peut-être le seul moment de sa vie où cette grande âme humiliée douta d'elle-même.

Cependant, au bout d'un quart d'heure à peu près de cette fuite aveugle, errante, désordonnée, il descendit en lui-même et releva la tête: son abattement le quitta et sa fièvre le reprit.

« Allons, s'écria-t-il tout haut, tant il était dominé par sa pensée, tant l'âme dévorait le corps; allons, ils ont beau fouler l'homme, ils ne terrasseront pas l'artiste. Allons, sculpteur, qu'ils se repentent de leur action en admirant ton œuvre; allons, Jupiter, prouve que tu es encore, non-seulement le roi des dieux, mais le maître des hommes. »

Et en achevant ces paroles Benvenuto, entraîné pour ainsi dire par une impulsion plus forte que lui, prit sa course vers les Tournelles, cette ancienne résidence royale qu'habitait encore le vieux connétable Anne de Montmorency.

Il fallut que le bouillant Benvenuto attendît son tour pendant une heure avant de pénétrer jusqu'au ministre-soldat de François Ier, qu'assiégeait une foule de courtisans et de solliciteurs; enfin on l'introduisit près du connétable.

Anne de Montmorency était un homme de haute taille à peine courbé par l'âge, froid, roide et sec, au regard vif, à la parole brève; il grondait éternellement et jamais on ne l'avait vu de bonne humeur. Il eût regardé comme une humiliation d'être surpris riant. Comment ce vieillard morose avait-il plu à l'aimable et gracieux prince qui gouvernait alors la France? C'est ce que l'on ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes. François Ier avait le secret de renvoyer contents ceux qu'il refusait; le connétable, au contraire, s'arrangeait de façon à renvoyer furieux ceux qu'il contentait. D'un génie assez médiocre d'ailleurs, il inspirait de la confiance au roi par son inflexibilité militaire et sa gravité dictatoriale.

Quand Benvenuto entra, il se promenait, selon sa coutume, de long en large dans la chambre. Il répondit par un signe de tête au salut de Cellini; puis s'arrêtant tout à coup et fixant sur lui son regard perçant:

« Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Benvenuto Cellini.

— Votre profession?

— Orfèvre du roi, répondit l'artiste, étonné que sa première réponse ne lui eût pas épargné la seconde question.

— Ah! oui, c'est vrai, grommela le connétable. Je vous reconnais; eh bien! que voulez-vous, que

demandez-vous, mon cher? Que je vous fasse une commande? Si vous avez compté là-dessus, vous avez perdu votre temps, je vous en préviens. Ma parole d'honneur, je ne comprends rien à cette manie des arts qui se répand partout aujourd'hui. On dirait d'une épidémie dont chacun serait atteint, moi excepté. Non, la sculpture n'est pas mon fait le moins du monde; maître orfévre, entendez-vous cela? Ainsi donc adressez-vous à d'autres, et bonsoir.» Benvenuto fit un mouvement. « Eh mon Dieu! continua le connétable, que cela ne vous désespère pas; vous ne manquerez pas de courtisans qui viendront singer le roi, et d'ignorants qui se poseront en connaisseurs. Quant à moi, écoutez bien ceci: je m'en tiens à mon métier, qui est de mener la guerre, et j'aime cent fois mieux, je vous le dis, une bonne paysanne qui me fait tous les dix mois un enfant, c'est-à-dire un soldat, qu'un méchant statuaire qui perd son temps à me composer un tas de bonshommes de bronze qui ne sont bons qu'à faire renchérir les canons.

— Monseigneur, dit Benvenuto, qui avait écouté toute cette longue hérésie avec une patience qui l'étonnait lui-même; monseigneur, je ne viens pas vous parler de choses d'art, mais de choses d'honneur.

— Ah! dans ce cas, c'est autre chose. Que désirez-vous de moi? Dites vite.

— Vous souvenez-vous, monseigneur, qu'une fois Sa Majesté m'a dit devant vous que le jour où je lui apporterais la statue de Jupiter fondue en bronze, elle m'accorderait la grâce que je lui demanderais, et qu'elle vous chargeait, monseigneur, vous et le chancelier Poyet, de lui rappeler cette royale promesse, dans le cas où elle l'aurait oubliée.

— Je m'en souviens. Après?...

— Eh bien, monseigneur, le moment approche où je vous adjurerai d'avoir de la mémoire pour le roi. En aurez-vous?

— C'est cela que vous venez me demander, monsieur! s'écria le connétable; c'est pour me prier de faire ce que je dois que vous me dérangez!

— Monseigneur!...

— Vous êtes un impertinent, monsieur l'orfévre. Apprenez que le connétable Anne de Montmorency n'a pas besoin qu'on l'avertisse d'être honnête homme. Le roi m'a dit d'avoir de la mémoire pour lui, et c'est une précaution qu'il devrait prendre plus souvent, soit dit sans lui faire tort; eh bien, j'en aurai, dût cette mémoire lui être importune! Adieu, maître Cellini, et passons à d'autres.»

Sur ce, le connétable tourna le dos à Benvenuto et fit signe qu'on pouvait faire entrer un autre solliciteur.

De son côté, Benvenuto salua le connétable, dont la brusque franchise ne lui déplaisait pas, et toujours animé par la même fièvre, toujours poussé par la même pensée ardente, il se présenta chez le chancelier Poyet, qui demeurait non loin de là, à la porte Saint-Antoine.

Le chancelier Poyet formait avec Anne de Montmorency, toujours maussade, toujours cuirassé des pieds à la tête, l'opposition morale et physique la plus complète. Il était poli, fin, cauteleux, enfoncé dans des fourrures, perdu en quelque sorte dans l'hermine; on ne voyait de lui qu'un crâne chauve et grisonnant, des yeux spirituels et inquiets, des lèvres minces et une main blanche. Il avait autant d'honnêteté peut-être que le connétable, mais moins de droiture.

Là encore il attendit une demi-heure. Mais Benvenuto n'était plus reconnaissable: il s'habituait à attendre.

« Monseigneur, dit-il quand enfin on l'introduisit, je viens vous rappeler une parole que le roi m'a donnée en votre présence, et dont il vous a fait non-seulement le témoin, mais encore le garant.

— Je sais ce que vous voulez dire, messire Benvenuto, interrompit Poyet, et je suis prêt, si vous le désirez, à remettre à Sa Majesté sa promesse devant les yeux; mais je dois vous prévenir que judiciairement parlant, vous n'avez aucun droit, attendu qu'un engagement pris en l'air et laissé à votre discrétion n'est nullement valable devant les tribunaux et n'équivaudra jamais à un titre; il en résulte que si le roi satisfait à votre demande, ce sera par pure bonne grâce et par loyauté de gentilhomme.

— C'est ainsi que je l'entends, monseigneur, dit Benvenuto, et je vous prie seulement de remplir en temps et lieu la commission dont le roi vous a chargé, laissant le reste à la bienveillance de Sa Majesté.

— A la bonne heure, dit Poyet, et dans ces limites, mon cher monsieur, croyez bien que je suis tout à vous.»

Benvenuto quitta donc le chancelier l'esprit plus tranquille, mais le sang toujours allumé, les mains toujours fiévreuses. Sa pensée, exaltée par tant d'impatiences, d'injures et de colère, obligée de se

contenir si longtemps, débordait enfin en liberté; l'espace et le temps n'existaient plus pour l'esprit qu'elle inondait, et tandis que Benvenuto revenait chez lui à grands pas, il revoyait dans une sorte de délire lumineux Stéphana, la maison de del Moro, le château Saint-Ange et le jardin de Colombe. Il sentait en même temps en lui des forces plus qu'humaines, il lui semblait qu'il vivait en dehors de ce monde.

Ce fut en proie à cette exaltation étrange qu'il rentra à l'hôtel de Nesle.

Tous les apprentis l'attendaient comme il l'avait ordonné.

« A la fonte du Jupiter, mes enfants! à la fonte! » cria-t-il du seuil de la porte; et il s'élança vers l'atelier.

« Bonjour, maître, dit Jacques Aubry, qui était entré en chantant joyeusement derrière Benvenuto Cellini. Vous ne m'aviez donc ni vu ni entendu? Il y a cinq minutes que je vous poursuis sur le quai en vous appelant; vous marchiez si vite que j'en suis tout essoufflé. Mais qu'avez-vous donc tous ici, vous êtes tristes comme des juges?

— A la fonte! continua Benvenuto sans répondre à Jacques Aubry, qu'il avait cependant vu du coin de l'œil et entendu d'une oreille. A la fonte : tout est là! Réussirons-nous, Dieu clément? Ah! mon ami, continua-t-il en phrases saccadées, s'adressant tantôt à Aubry, tantôt à ses compagnons, ah! mon cher Jacques, quelle triste nouvelle m'attendait au retour et comme ils ont profité de mon absence!

— Qu'avez-vous donc, maître? s'écria Aubry véritablement inquiet de l'agitation de Cellini et de la profonde tristesse des apprentis.

— Surtout, enfant, apportez du bois de sapin bien sec. Vous savez que depuis six mois j'en fais provision. Ce que j'ai, mon brave Jacques, j'ai que mon Ascanio est en prison au Châtelet; j'ai que Colombe, la fille du prévôt, qu'il aimait, vous savez bien, cette charmante jeune fille, est aux mains de la duchesse d'Étampes, son ennemie; ils l'ont trouvée dans la statue de Mars, où je l'avais cachée. Mais nous les sauverons. Eh bien! eh bien! où vas-tu, Hermann? Ce n'est pas à la cave qu'est le bois, c'est dans le chantier.

— Ascanio arrêté! s'écria Aubry; Colombe enlevée!

— Oui, oui, quelque infâme espion les aura guettés, les pauvres enfants, et il aura livré un secret que je vous ai caché à vous-même, mon cher Jacques. Mais si je le découvre, celui-là!... A la fonte, mes enfants! à la fonte! Ce n'est pas le tout. Le roi ne veut plus me voir, moi qu'il appelait son ami. Croyez donc à l'amitié des hommes! Il est vrai que les rois ne sont pas des hommes : ce sont des rois. De sorte que je me suis inutilement présenté au Louvre, je n'ai pu parvenir jusqu'à lui, je n'ai pu lui dire un mot. Ah! ma statue lui parlera pour moi. Disposez le moule, mes amis, et ne perdons pas une minute. Cette femme qui insulte la pauvre Colombe! cet infâme prévôt qui me raille! ce geôlier qui torture Ascanio! Oh! les terribles visions que j'ai eues aujourd'hui, mon cher Jacques! Voyez-vous, dix années de ma vie, je les donnerais à celui qui pourrait pénétrer jusqu'au prisonnier, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je dompterai cette superbe duchesse; car Ascanio sait un secret qui a cette puissance, entendez-vous, Jacques, et il a refusé de me le confier, le noble cœur! Mais, va, c'est égal, ne crains rien, Stéphana, ne crains rien pour ton enfant, je le défendrai jusqu'au dernier souffle de ma vie et je le sauverai! Oui, je le sauverai! Ah! le traître qui nous a vendus, où est-il, que je l'étouffe de mes propres mains! Que je vive seulement trois jours encore, Stéphana, car il me semble que le feu qui me brûle va dévorer ma vie. Oh! si j'allais mourir sans pouvoir achever mon Jupiter! A la fonte, enfants! à la fonte! »

Aux premiers mots de Benvenuto Cellini, Jacques Aubry était devenu affreusement pâle, car il soupçonnait qu'il était la cause de tout cela. Puis à mesure que Benvenuto parlait, ce soupçon s'était changé en certitude. Alors sans doute quelque projet, de son côté, lui vint à l'esprit, car il disparut en silence tandis que Cellini tout en fièvre courait à la fonderie, suivi de ses ouvriers, en criant comme un insensé :

« A la fonte, mes enfants! à la fonte! »

XXXI

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SE FAIRE METTRE EN PRISON.

Le pauvre Jacques Aubry était sorti désespéré du Grand-Nesle; il n'y avait point à en douter, c'était lui qui, involontairement, avait trahi le se-

cret d'Ascanio. Mais quel était celui qui l'avait trahi lui-même? Ce n'était pas certes ce brave seigneur dont il ignorait le nom ; un gentilhomme, fi donc ! Il fallait que ce fût ce drôle d'Henriet, à moins cependant que ce ne fût Robin, ou bien Charlot, ou bien Guillaume. A vrai dire, le pauvre Aubry se perdait dans ses conjectures; le fait est qu'il avait confié l'événement à une douzaine d'amis intimes parmi lesquels il n'était pas facile de retrouver le coupable ; mais n'importe ! le premier, le véritable, le seul traître, c'était lui, Jacques : l'espion infâme qu'accusait Benvenuto, c'était lui. Au lieu d'enfermer sous triple clef dans son cœur le secret surpris à un ami, il avait été le semer en vingt endroits, il avait par sa langue maudite causé la perte d'Ascanio, d'un frère. Jacques s'arrachait les cheveux, Jacques se donnait des coups de poing, Jacques s'accablait des injures les plus odieuses et ne trouvait pas d'invectives assez révoltantes pour qualifier comme elle le méritait son odieuse conduite.

Ses remords devinrent si poignants et le jetèrent dans une exaspération telle que, pour la première fois de sa vie peut-être, Jacques Aubry se mit à réfléchir. Après tout, quand son crâne serait chauve, sa poitrine violette et sa conscience en pièces, ce n'était pas là ce qui délivrerait Ascanio : à tout prix il fallait réparer le mal au lieu de perdre le temps à se désespérer.

L'honnête Jacques avait retenu ces paroles de Benvenuto : « Je donnerais dix ans de ma vie à qui pourrait pénétrer jusqu'à Ascanio, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je ferais plier cette altière duchesse; » et, comme nous l'avons dit, il s'était, contre son habitude, mis à réfléchir. Le résultat de ces réflexions fut qu'il fallait pénétrer dans le Châtelet. Une fois là, il finirait bien par arriver jusqu'à Ascanio.

Mais c'était inutilement que Benvenuto avait tenté d'y entrer comme visiteur; et certes, Jacques Aubry n'eut pas même l'orgueilleuse idée de tenter une chose dans laquelle le maître avait échoué. Mais s'il était impossible d'y pénétrer comme visiteur, il devait être on ne peut plus facile, du moins le basochien le croyait, d'y entrer comme prisonnier ; il y entrerait donc à ce titre; puis, lorsqu'il aurait vu Ascanio, lorsque Ascanio lui aurait tout confié, lorsqu'il n'aurait plus rien à faire au Châtelet, il en sortirait et s'en irait à Benvenuto Cellini, riche du secret sauveur, non pour réclamer les dix ans de sa vie qu'il avait offerts, mais pour lui confesser son crime et lui demander son pardon.

Enchanté de la richesse de son imagination et orgueilleux de l'étendue de son dévouement, il s'achemina vers le Châtelet.

« Voyons, ruminait Jacques Aubry tout en marchant d'un pas délibéré vers la prison, objet de tous ses désirs ; voyons, pour ne point faire de nouvelles sottises, tâchons de nous mettre au courant de la situation, ce qui ne me paraît pas facile, attendu que toute cette histoire me paraît aussi embrouillée que le fil de Gervaise quand elle me le donne à tenir et que je veux l'embrasser. Voyons, remémorons-nous toutes choses. Ascanio aimait Colombe, la fille du prévôt, bien. Comme le prévôt voulait la marier au comte d'Orbec, Ascanio l'a enlevée, fort bien : puis, une fois enlevée, ne sachant que faire de la gentille enfant, il l'a cachée dans la tête du dieu Mars, *optimè*. La cachette était, ma foi, merveilleuse, et il ne fallait rien moins qu'un animal... enfin passons; je me retrouverai après. Alors il paraîtrait que sur mes indices le prévôt a remis la main sur sa fille et fait emprisonner Ascanio. Double brute que je suis ! Oui, mais c'est là que l'écheveau s'embrouille. Que vient faire la duchesse d'Étampes dans tout cela ? Elle déteste Colombe que tout le monde aime. Pourquoi? Ah ! j'y suis. Certaines railleries des compagnons, l'embarras d'Ascanio quand on lui parlait de la duchesse : Mme d'Étampes en tient pour Ascanio et tout naturellement abomine sa rivale. Jacques, mon ami, tu es un grand misérable, mais tu es un gaillard bien intelligent. Ah ! oui ; mais, maintenant, comment Ascanio a-t-il entre les mains de quoi perdre la duchesse? Comment le roi va-t-il et vient-il dans toute cette bagarre avec une nommée Stéphana? Comment Benvenuto invoque-t-il à tout moment Jupiter, ce qui est une invocation un peu bien païenne pour un catholique? Au diable si j'y vois goutte ! Mais il n'est pas absolument besoin que je comprenne ; c'est dans le cachot d'Ascanio qu'est la lumière : l'essentiel est donc de me faire jeter dans ce cachot; je combinerai le reste ensuite. »

Ce disant, Jacques Aubry, arrivé au terme de son chemin, frappait un coup véhément à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit, et une voix rude lui demanda ce qu'il voulait; c'était celle du geôlier.

« Je veux un cachot dans votre prison, répondit Aubry d'une voix sombre.

— Un cachot? fit le geôlier étonné.

— Oui, un cachot, le plus noir et le plus profond ; ce sera encore mieux que je ne le mérite.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis un grand criminel.

— Et quel crime avez-vous commis ?

— Ah ! au fait, quel crime ai-je commis ? » se demanda Jacques qui n'avait pas pensé à se préparer un crime convenable ; puis, comme malgré les compliments qu'il s'était adressés un instant auparavant la rapidité de l'imagination n'était pas son côté brillant : « Quel crime ? répéta-t-il.

— Oui, quel crime ? reprit le geôlier.

— Devinez, » dit Jacques. Puis il ajouta à part lui : « Ce gaillard-là doit mieux se connaître en crimes que moi, il va me faire une liste et je choisirai.

— Avez-vous assassiné ? demanda le geôlier.

— Ah çà ! dites donc, s'écria l'écolier, dont la conscience se révoltait à l'idée de passer pour un meurtrier, pour qui me prenez-vous, l'ami ?

— Avez-vous volé ? continua le geôlier.

— Volé, ah ! par exemple !

— Mais qu'avez-vous donc fait alors ? s'écria le geôlier impatienté. Ce n'est pas le tout de se donner comme criminel, il faut encore dire quel crime on a commis.

— Mais quand je vous dis que je suis un scélérat, que je suis un misérable, quand je vous dis que j'ai mérité la roue, que j'ai mérité le gibet !

— Le crime ! le crime ! demanda impassiblement le geôlier.

— Le crime ! Eh bien ! j'ai trahi l'amitié.

— Ce n'est pas un crime cela, dit le geôlier. Bonsoir ! Et il referma la porte.

— Ce n'est pas un crime, cela ? Ce n'est pas un crime ! Eh ! qu'est-ce donc ? »

Et Jacques Aubry empoigna le marteau à pleines mains et se remit à frapper de plus belle.

« Mais qu'y a-t-il donc encore ? interrompit dans l'intérieur du Châtelet la voix d'un tiers qui survint.

— C'est un fou qui veut entrer au Châtelet, dit le guichetier.

— Alors, si c'est un fou, sa place n'est point au Châtelet, mais à l'hôpital.

— A l'hôpital ! s'écria Jacques Aubry en s'enfuyant à toutes jambes ; à l'hôpital ! peste, ce n'est point là mon affaire. C'est au Châtelet que je veux entrer, et non à l'hôpital ! D'ailleurs ce sont les mendiants et les gueux qu'on met à l'hôpital, et non pas les gens qui, comme moi, ont trente sous parisis dans leur poche. A l'hôpital ! mais a-t-on vu ce misérable guichetier, qui prétend que trahir son ami n'est pas un crime ! Ainsi, pour avoir l'honneur d'être admis en prison, il faut avoir ou assassiné ou volé. Mais j'y pense... pourquoi n'aurais-je pas séduit quelque jeune fille ? Ce n'est pas déshonorant. Oui, mais quelle jeune fille ?... Gervaise !... » Et malgré sa préoccupation, l'écolier se mit à rire aux éclats. « Eh bien ! après tout, dit-il, cela n'est pas, mais cela aurait pu être. Allons ! allons ! voilà mon crime trouvé ; j'ai séduit Gervaise. »

Et Jacques Aubry prit sa course vers la maison de la jeune ouvrière, monta tout courant les soixante marches qui conduisaient à son logement et sauta de plein bond au milieu de la chambre où, dans son négligé coquet, la charmante grisette, un fer à la main, repassait ses guimpes.

« Ah ! fit Gervaise en poussant un joli petit cri. Ah ! monsieur, que vous m'avez fait peur !

— Gervaise, ma chère Gervaise, s'écria Jacques Aubry en s'avançant vers sa maîtresse les bras ouverts, il faut me sauver la vie, mon enfant !

— Un instant, un instant, dit Gervaise en se servant de son fer comme d'un bouclier, que voulez-vous, monsieur le coureur ? Il y a trois jours qu'on ne vous a vu.

— J'ai tort, Gervaise, je suis un malheureux. Mais la preuve que je t'aime, c'est que, dans ma détresse, c'est vers toi que j'accours. Je te le répète, Gervaise, il faut me sauver la vie.

— Oui, je comprends, vous vous serez grisé dans quelque cabaret où vous aurez eu dispute. On vous poursuit, on veut vous mettre en prison, et vous venez prier la pauvre Gervaise de vous donner l'hospitalité. Allez en prison, monsieur, allez en prison, et laissez-moi tranquille.

— Et voilà justement tout ce que je demande, ma petite Gervaise, c'est d'aller en prison, mais ces misérables-là refusent de m'y mettre.

— Oh ! mon Dieu ! Jacques, dit la jeune fille avec un mouvement plein de tendre compassion, es-tu fou ?

— Voilà : ils disent que je suis fou, et ils veulent m'envoyer à l'hôpital, tandis que c'est au Châtelet que je veux aller, moi.

— Tu veux aller au Châtelet ? et pourquoi faire, Aubry ? C'est une affreuse prison que le Châtelet. On dit qu'une fois qu'on y est entré, on ne sait plus quand on en sort.

— Il faut pourtant que j'y entre; il le faut pourtant! s'écria l'écolier. Il n'y a que ce moyen de le sauver.

— De sauver qui?

— De sauver Ascanio.

— Qui Ascanio? ce beau jeune homme, l'élève de votre ami Benvenuto?

— Lui-même, Gervaise. Il est au Châtelet, et au Châtelet par ma faute.

— Grand Dieu!

— De sorte que, dit Jacques, il faut que je le rejoigne, il faut que je le sauve.

— Et pourquoi est-il au Châtelet?

— Parce qu'il aimait la fille du prévôt et qu'il l'a séduite.

— Pauvre jeune homme! Comment on met en prison pour cela?

— Oui, Gervaise. Maintenant tu comprends : il la tenait cachée; moi je découvre la cachette, et comme un niais, comme un misérable, comme un infâme! je raconte la chose à tout le monde.

— Excepté à moi! s'écria Gervaise. Je vous reconnais bien là!

— Je ne te l'ai pas racontée, Gervaise?

— Vous ne m'en avez pas dit un mot. C'est pour les autres que vous êtes bavard; mais pas pour moi. Quand vous venez ici, c'est pour m'embrasser, pour boire ou pour dormir; jamais pour causer. Apprenez, monsieur, qu'une femme aime à causer.

— Eh bien! que faisons-nous donc dans ce moment-ci, ma petite Gervaise? dit Jacques; nous causons, ce me semble.

— Oui, parce que vous avez besoin de moi.

— Il est vrai que tu pourrais me rendre un grand service.

— Et lequel?

— Tu pourrais dire que je t'ai séduite.

— Mais sans doute, mauvais sujet, vous m'avez séduite.

— Moi! s'écria Jacques Aubry étonné, moi, Gervaise, je t'ai séduite?

— Hélas! oui, c'est le mot; séduite, monsieur, indignement séduite par vos belles paroles, par vos fausses promesses?

— Par mes belles paroles, par mes fausses promesses?

— Oui, ne me disiez-vous pas que j'étais la plus jolie fille du quartier Saint-Germain-des-Prés?

— Cela, je te le dis encore.

— Ne disiez-vous pas que si je ne vous aimais pas, vous alliez mourir d'amour?

— Tu crois que je disais cela? C'est drôle, je ne m'en souviens pas.

— Tandis que si, au contraire, je vous aimais, vous m'épouseriez?

— Gervaise, je n'ai pas dit cela... jamais!

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Jamais! jamais! jamais! Gervaise : mon père m'a fait faire un serment comme Amilcar à Annibal.

— Lequel?

— Il m'a fait jurer de mourir garçon comme lui.

— Oh! s'écria Gervaise, en appelant, avec cette merveilleuse habileté que les femmes ont à pleurer, les larmes au secours de ses paroles, oh! voilà comme ils sont tous; les promesses ne leur coûtent rien, et puis quand la pauvre fille est séduite ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont promis. Aussi, je le jure à mon tour, ce sera la dernière fois que je m'y laisserai prendre.

— Et tu feras bien, Gervaise, dit l'écolier.

— Lorsqu'on pense, s'écria la grisette, qu'il y a des lois pour les larronneurs, les coupeurs de bourse et les tire-laine, et qu'il n'y en a pas contre les mauvais sujets qui perdent les pauvres filles!

— Il y en a, Gervaise, dit Jacques Aubry.

— Il y en a? reprit Gervaise.

— Sans doute, puisque tu vois qu'on a envoyé ce pauvre Ascanio au Châtelet pour avoir séduit Colombe.

— Et l'on a bien fait, répondit Gervaise, à qui la perte de son honneur ne s'était jamais présentée d'une façon aussi sensible que depuis qu'elle était bien convaincue que Jacques Aubry était décidé à ne pas lui donner son nom en compensation. Oui, l'on a bien fait, et je voudrais que vous fussiez avec lui au Châtelet.

— Eh! mon Dieu, c'est tout ce que je demande aussi, s'écria l'écolier, et comme je te l'ai dit, ma petite Gervaise, je compte sur toi pour cela.

— Vous comptez sur moi?

— Oui!

— Riez, ingrat.

— Je ne ris pas, Gervaise... Je dis que si tu avais le courage...

— Quel courage?

— De m'accuser devant le juge.

— De quoi?

— De t'avoir séduite; mais tu n'oseras jamais.

— Comment, je n'oserai pas, s'écria Gervaise outrée, je n'oserai pas dire la vérité ?

— Songe donc qu'il faut faire serment, Gervaise.

— Je le ferai.

— Tu feras serment que je t'ai séduite, moi ?

— Oui, oui, cent fois oui.

— Alors tout va bien, dit l'écolier joyeux. Moi, écoute donc, j'avais peur ; un serment est une chose grave.

— Oui, serment à l'instant même, et je vous enverrai au Châtelet, monsieur.

— Bon !

— Et vous retrouverez là votre Ascanio.

— A merveille !

— Et vous aurez tout le temps de faire pénitence ensemble.

— C'est tout ce que je demande.

— Où est le lieutenant criminel ?

— Au palais de justice.

— J'y cours.

— Courons-y ensemble, Gervaise.

— Oui, ensemble ; de cette façon, la punition ne se fera pas attendre.

— Prends mon bras, Gervaise, dit l'écolier.

— Venez, monsieur, » dit la grisette.

Et tous deux s'acheminèrent vers le palais de justice du même pas qu'ils avaient l'habitude de s'en aller, le dimanche, au Pré-aux-Clercs ou à la butte Montmartre.

Cependant, à mesure qu'ils s'avançaient vers le temple de Thémis, comme Jacques Aubry appelait poétiquement le monument en question, la marche de Gervaise se ralentissait sensiblement ; arrivée au bas de l'escalier, elle eut quelque peine à en franchir les marches ; enfin, à la porte du lieutenant criminel les jambes lui manquèrent tout à fait, et l'écolier la sentit peser de tout son poids à son bras.

« Eh bien ! Gervaise, lui dit-il, est-ce que le courage te manque ?

— Non, dit Gervaise ; mais c'est que c'est bien intimidant un lieutenant criminel.

— C'est un homme comme un autre, pardieu !

— Oui, mais il faudra lui raconter des choses...

— Eh bien ! tu les raconteras.

— Mais il faudra jurer.

— Tu jureras.

— Jacques, demanda Gervaise, es-tu bien sûr de m'avoir séduite ?

— Pardieu si j'en suis sûr, dit Jacques ; d'ailleurs ne me le répétais-tu pas tout à l'heure toi-même ?

— Oui, c'est vrai ; mais c'est singulier, il me semble que je ne vois plus les choses tout à fait de la même façon ici que je les voyais tout à l'heure.

— Allons, dit Jacques, voilà que tu faiblis ; je le savais bien.

— Jacques, mon ami ! s'écria Gervaise, ramène-moi à la maison.

— Gervaise, Gervaise, dit l'écolier, ce n'était pas cela que tu m'avais promis !

— Jacques, je ne te ferai plus de reproches, je ne te parlerai plus de rien. Je t'ai aimé parce que tu me plaisais ; voilà tout.

— Allons, dit l'écolier, voilà ce que je craignais ; mais il est trop tard.

— Comment, trop tard ?

— Tu es venue ici pour m'accuser, tu m'accuseras.

— Jamais, Jacques, jamais ; tu ne m'as pas séduite, Jacques ; c'est moi qui ai été coquette.

— Allons, bien ! s'écria l'écolier.

— D'ailleurs, ajouta Gervaise en baissant les yeux, on n'est séduite qu'une fois.

— Comment, qu'une fois ?

— Oui, la première fois qu'on aime.

— Eh bien ! toi qui m'avais fait croire que tu n'avais jamais aimé !

— Jacques, ramène-moi à la maison.

— Oh ça non ! dit Jacques exaspéré et du refus de Gervaise et du motif sur lequel elle l'appuyait : non ! non ! non ! Et il frappa à la porte du juge.

— Que fais-tu ? s'écria Gervaise.

— Tu le vois bien, je frappe.

— Entrez ! cria une voix nasillarde.

— Je ne veux pas entrer, dit Gervaise faisant tous ses efforts pour dégager son bras de celui de l'écolier. Je n'entrerai pas.

— Entrez ! répéta une seconde fois la même voix, mais avec un accent plus prononcé.

— Jacques, je crie, j'appelle, dit Gervaise.

— Mais entrez donc ! dit une troisième fois la voix plus rapprochée, et en même temps la porte s'ouvrit. Eh bien ! que voulez-vous ? dit un grand homme maigre vêtu de noir, dont la vue seule fit trembler Gervaise de la tête aux pieds.

— C'est, dit Jacques Aubry, c'est mademoiselle qui vient porter plainte contre un mauvais sujet qui l'a séduite. »

Et il poussa Gervaise dans la chambre noire, sale, hideuse, qui servait de vestibule au cabinet du lieutenant criminel. En même temps, comme par un ressort, la porte se referma.

Gervaise jeta un faible cri, moitié d'effroi, moitié de surprise, et alla s'asseoir ou plutôt alla tomber sur un escabeau adossé à la muraille.

Quant à Jacques Aubry, de peur que la jeune fille ne le rappelât ou ne courût après lui, il s'enfuit par des corridors connus des écoliers, des basochiens et des plaideurs seulement, jusque dans la cour de la Sainte-Chapelle, puis de là il gagna plus tranquillement le pont Saint-Michel, par lequel il fallait absolument que Gervaise repassât.

Une demi-heure après il la vit reparaître.

« Eh bien! lui dit-il en courant au-devant d'elle, comment cela s'est-il passé?

— Hélas! dit Gervaise, vous m'avez fait faire un bien gros mensonge; mais j'espère que Dieu me le pardonnera en faveur de l'intention.

— Je le prends sur moi, dit Aubry. Voyons, comment cela s'est-il passé?

— Est-ce que j'en sais quelque chose, dit Gervaise; j'étais si honteuse qu'à peine si je me rappelle ce dont il a été question. Tout ce que je sais, c'est que monsieur le lieutenant criminel m'a interrogée, et qu'à ses questions j'ai répondu tantôt oui, tantôt non; seulement je ne suis pas bien sûre d'avoir répondu comme il faut.

— La malheureuse! s'écria Jacques Aubry, vous verrez qu'elle se sera accusée de m'avoir séduit.

— Oh non, dit Gervaise, je ne crois point que cela ait été jusque-là.

— Et ont-ils mon adresse, au moins, pour qu'ils puissent m'assigner? demanda l'écolier.

— Oui, murmura Gervaise, je la leur ai donnée.

— Allons, c'est bien, dit Aubry, et maintenant espérons que Dieu fera le reste. »

Et après avoir reconduit chez elle et avoir consolé de son mieux Gervaise de la fausse déposition qu'elle avait été obligée de faire, Jacques Aubry se retira chez lui plein de foi dans la Providence.

En effet, soit que la Providence s'en fût mêlée, soit que le hasard eût tout fait, Jacques Aubry trouva le lendemain matin une assignation qui le citait à comparoir le jour même devant le lieutenant criminel.

Cette assignation comblait les plus chers désirs de Jacques Aubry, et cependant, tant la justice est chose respectable, il sentit, en lisant cette assignation, un frisson courir dans ses veines. Mais hâtons-nous de le dire, la certitude de revoir Ascanio, le désir de sauver l'ami qu'il avait perdu, chassèrent bien vite loin de notre écolier ce petit mouvement de faiblesse.

La citation portait l'heure de midi, il n'était que neuf heures du matin, il courut chez Gervaise, qu'il trouva non moins agitée que la veille.

« Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien! dit Jacques Aubry triomphant et en montrant le papier couvert d'hiéroglyphes qu'il tenait à la main : Voilà.

— Pour quelle heure?

— Pour midi. C'est tout ce que j'en ai pu lire.

— Alors vous ne savez pas de quoi vous êtes accusé?

— Mais de t'avoir séduite, ma petite Gervaise, je présume.

— Vous n'oublierez pas que c'est vous qui l'avez exigé.

— Comment donc, je suis prêt à te signer d'avance que tu t'y refusais complétement.

— Alors, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir obéi?

— Au contraire, je t'en serai on ne peut plus reconnaissant.

— Quelque chose qu'il arrive?

— Quelque chose qu'il arrive.

— D'ailleurs, si j'ai dit tout cela, c'est que j'y étais forcée.

— Sans doute.

— Et si dans mon trouble j'avais dit autre chose que ce que je voulais dire, vous me pardonnerez?

— Non-seulement je te pardonnerais, ma chère, ma divine Gervaise, mais je te le pardonne d'avance.

— Ah! dit Gervaise en soupirant, ah! mauvais sujet, c'est avec ces paroles-là que vous m'avez perdue! »

On voit bien que décidément Gervaise avait été séduite.

Ce ne fut qu'à midi moins un quart que Jacques Aubry se souvint qu'il était assigné pour midi. Il prit congé de Gervaise, et comme la distance était longue, il s'en alla tout courant. Midi sonnait comme il frappait à la porte du lieutenant criminel.

« Entrez! » cria la même voix nasillarde.

Cette invitation n'eut pas besoin d'être répétée, et Jacques Aubry, le sourire sur les lèvres, le nez

au vent et le bonnet sur l'oreille, entra chez le grand homme noir.

« Comment vous nommez-vous? demanda celui-ci.

— Jacques Aubry, répondit l'écolier.

— Qu'êtes-vous?

— Basochien.

— Que faites-vous?

— Je séduis les jeunes filles.

— Ah! c'est contre vous qu'une plainte a été portée hier par... par...

— Par Gervaise-Perrette Popinot.

— C'est bien, asseyez-vous là, et attendez votre tour. »

Jacques s'assit comme l'homme noir lui disait de le faire et attendit.

Cinq ou six personnes de visage, d'âge et de sexe différents attendaient comme lui, et comme elles étaient arrivées avant lui, elles passèrent naturellement avant lui. Seulement les unes sortaient seules, et c'étaient sans doute celles contre lesquelles il ne s'était pas trouvé de charges suffisantes, tandis que les autres sortaient accompagnées ou d'un exempt ou de deux gardes de la prévôté. Jacques Aubry ambitionnait fort la fortune de celles-là, car on les conduisait au Châtelet, où il avait, lui, si grand désir d'entrer.

Enfin on appela Jacques Aubry, écolier.

Jacques Aubry se leva aussitôt et s'élança dans le cabinet du lieutenant criminel d'un air aussi joyeux que s'il se fût agi pour lui de la partie de plaisir la plus agréable.

Il y avait deux hommes dans le cabinet du lieutenant criminel : l'un plus grand, plus noir, plus sec et plus maigre encore que celui de l'antichambre, ce que Jacques Aubry eût, cinq minutes avant, regardé comme impossible : c'était le greffier; l'autre, gros, gras, petit, rond, à l'œil joyeux, à la bouche souriante, à la physionomie joviale : c'était le lieutenant criminel.

Le sourire d'Aubry et le sien se croisèrent, et l'écolier fut tout prêt à donner une poignée de main au juge, tant il se sentait de sympathie pour cet honorable magistrat.

« Hé, hé, hé!... fit le lieutenant criminel en regardant le basochien.

— Ma foi oui, messire, répondit l'écolier.

— Vous m'avez en effet l'air d'un gaillard, reprit le magistrat; voyons, monsieur le drôle, prenez une chaise et asseyez vous. »

Jacques Aubry prit une chaise, s'assit, croisa une jambe sur l'autre et se dandina joyeusement.

« Ah! fit le lieutenant criminel en se frottant les mains. Voyons, M. le greffier; voyons la déposition de la plaignante. »

Le greffier se leva, et, grâce à sa longue taille, il atteignit en décrivant une demi-courbe l'autre côté de la table, où, parmi une masse d'écritures, il prit le dossier relatif à Jacques Aubry.

« Voilà, dit le greffier.

— Voyons, qui est-ce qui se plaint? demanda le lieutenant criminel.

— Gervaise-Perrette Popinot, dit le greffier.

— C'est cela, fit l'écolier en hochant la tête de haut en bas, c'est cela même.

— Mineure, dit le greffier, âgée de dix-neuf ans.

— Oh! oh! mineure! s'exclama Aubry.

— Ainsi qu'il appert de sa déclaration.

— Pauvre Gervaise, murmura Aubry; elle avait bien raison de dire qu'elle était si fort troublée qu'elle ne savait ce qu'elle répondait; elle m'a avoué à moi vingt-deux ans. Enfin, va pour dix-neuf ans.

— Ainsi, dit le lieutenant criminel, ainsi, mon gaillard, vous êtes accusé d'avoir séduit une fille mineure. Hé! hé! hé!

— Hé! hé! hé! fit Aubry, partageant l'hilarité du juge.

— Avec circonstances aggravantes, continua le greffier, jetant son timbre glapissant au milieu des deux voix enjouées du magistrat et de l'écolier.

— Avec circonstances aggravantes, répéta le juge.

— Diable! fit Jacques Aubry, je serais bien aise de connaître les circonstances aggravantes.

— Comme la plaignante restait insensible depuis six mois à toutes les prières et à toutes les séductions de l'accusé...

— Depuis six mois, reprit Jacques, pardon, monsieur le greffier, je crois qu'il y a erreur.

— Depuis six mois, monsieur, c'est écrit! reprit l'homme noir d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Allons! va pour six mois, répondit Jacques Aubry; mais en vérité Gervaise avait bien raison de dire...

— Ledit Jacques Aubry, exaspéré par son indifférence, la menaça...

— Oh! oh! s'exclama Jacques.

— Oh ! oh ! reprit le juge.

— Mais, continua le greffier, ladite Gervaise-Perrette Popinot fit si bonne et si courageuse contenance que l'audacieux demanda pardon en faveur de son repentir.

— Ah ! ah ! murmura Aubry.

— Ah ! fit le lieutenant criminel.

— Pauvre Gervaise, continua l'écolier, se parlant à lui-même et haussant les épaules ; où donc avait-elle la tête ?

— Mais, reprit le greffier, ce repentir n'était que simulé : malheureusement la plaignante, dans son innocence et dans sa candeur, se laissa prendre à ce repentir, et un soir qu'elle avait eu l'imprudence d'accepter une collation que lui avait offerte l'accusé, ledit Jacques Aubry mêla dans son eau...

— Dans son eau ? interrompit l'écolier.

— La plaignante a déclaré ne jamais boire de vin, continua le greffier. Ledit Jacques Aubry mêla dans son eau une boisson enivrante.

— Dites donc ! monsieur le greffier, s'écria le basochien, que diable lisez-vous donc là ?

— La déposition de la plaignante.

— Impossible, reprit Jacques.

— C'est écrit ? demanda le lieutenant criminel.

— C'est écrit, reprit le greffier.

— Continuez.

— Au fait, dit à part lui Jacques Aubry, plus je serai coupable, plus je serai sûr d'aller rejoindre Ascanio au Châtelet. Va pour l'enivrement. Continuez, monsieur le greffier.

— Vous avouez donc ? demanda le juge.

— J'avoue, dit l'écolier.

— Ah, pendard! fit le lieutenant criminel en éclatant de rire et en se frottant les mains.

— De sorte, continua le greffier, que la pauvre Gervaise, n'ayant plus sa raison, finit par avouer à son séducteur qu'elle l'aimait.

— Ah ! fit Jacques.

— Heureux coquin ! murmura le lieutenant criminel, dont les petits yeux étincelaient.

— Mais, s'écria Jacques Aubry, mais, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela !

— Vous niez?

— Parfaitement.

— Écrivez, dit le lieutenant criminel, que l'accusé affirme n'être coupable d'aucun des griefs qui lui sont imputés.

— Un instant ! un instant ! s'écria l'écolier, qui songeait en lui-même que, s'il niait sa culpabilité, on ne l'enverrait pas en prison.

— Alors, vous ne niez pas complétement ? reprit le juge.

— J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai, non pas dans la forme, mais dans le fond.

— Oh ! puisque vous avez avoué le breuvage enivrant, dit le juge, vous pouvez bien avouer les suites.

— Au fait, reprit Jacques, puisque j'ai avoué le breuvage enivrant, j'avoue, monsieur le greffier, j'avoue... Mais en vérité, continua-t-il tout bas, Gervaise avait bien raison de dire...

— Mais ce n'est pas tout... interrompit le greffier.

— Comment ! ce n'est pas tout ?

— Le crime dont l'accusé s'était rendu coupable à l'égard de la fille Gervaise eut des suites terribles. La malheureuse Gervaise s'aperçut qu'elle était mère.

— Ah ! pour cette fois, s'écria Jacques, c'est trop fort.

— Vous niez la paternité ? demanda le juge.

— Non-seulement je nie la paternité, mais je nie la grossesse.

— Écrivez, dit le juge, que, l'accusé niant non-seulement la paternité mais encore la grossesse, il sera fait une enquête sur ce point.

— Un instant, un instant, s'écria Aubry, comprenant que si Gervaise était convaincue de mensonge sur un seul point, tout l'échafaudage de l'accusation s'écroulait ; un instant : Gervaise a-t-elle bien dit ce que monsieur le greffier vient de nous lire ?

— Elle l'a dit mot à mot, répondit le greffier.

— Alors si elle l'a dit, continua Aubry, si elle l'a dit... eh bien !...

— Eh bien ? demanda le lieutenant criminel.

— Eh bien ! cela doit être.

— Écrivez que l'accusé se reconnaît coupable sur tous les chefs d'accusation.

Le greffier écrivit.

« Pardieu ! se dit en lui-même l'écolier, si Ascanio mérite huit jours de Châtelet pour avoir purement et simplement fait la cour à Colombe, moi qui ai trompé Gervaise, moi qui l'ai enivrée, moi qui l'ai séduite, je puis compter sur trois mois d'incarcération au moins. Mais, ma foi, je voulais être sûr de mon fait. Au reste, j'en ferai compliment à Gervaise. Peste ! elle ne s'est pas abîmée, et Jeanne d'Arc était bien peu de chose auprès d'elle.

— Ainsi, interrompit le juge, vous avouez tous les crimes dont vous êtes accusé ?

— Je les avoue, messire, répondit Jacques sans hésiter, je les avoue ; ceux-là et d'autres encore si vous voulez. Je suis un grand coupable, monsieur le lieutenant criminel, ne me ménagez donc point.

— Impudent coquin ! murmura le juge du ton dont un oncle de comédie parle à son neveu ; impudent coquin, va ! »

Alors il abaissa sa grosse tête ronde, bouffie et vermeille sur sa poitrine, et se mit à réfléchir profondément ; puis après quelques minutes de méditation :

« Attendu, dit-il en relevant la tête et en levant l'index de la main droite, attendu, écrivez, monsieur le greffier, attendu que le nommé Jacques Aubry, écolier-clerc de la basoche, a déclaré avoir séduit la fille Gervaise-Perrette Popinot par de belles promesses et par de faux semblants d'amour, condamnons ledit Jacques Aubry à vingt sous parisis d'amende, à prendre soin de l'enfant, si c'est un enfant mâle, et aux dépens.

— Et la prison ? s'écria Aubry.

— Comment, la prison ? demanda le juge.

— Sans doute, la prison. Est-ce que vous ne me condamnez pas à la prison, par hasard ?

— Non.

— Vous n'allez pas me faire conduire au Châtelet comme Ascanio ?

— Qu'est-ce que c'est qu'Ascanio ?

— Ascanio est un élève de maître Benvenuto Cellini.

— Qu'a-t-il fait, cet élève ?

— Il a séduit une jeune fille.

— Quelle jeune fille ?

— Mademoiselle Colombe d'Estourville, fille du prévôt de Paris.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je dis que c'est une injustice, puisque nous avons commis tous les deux le même crime, de faire une différence dans le châtiment. Comment ! vous l'envoyez en prison, lui, et moi, vous me condamnez à vingt sous parisis d'amende. Mais il n'y a donc plus de justice dans ce monde ?

— Au contraire, répondit le juge, c'est parce qu'il y a une justice et une justice bien entendue que cela a été décidé ainsi.

— Comment ?

— Sans doute ; il y a honneur et honneur, mon jeune drôle ; l'honneur d'une demoiselle noble est estimé à la prison ; l'honneur d'une grisette vaut vingt sous parisis. Si vous vouliez aller au Châtelet, il fallait vous adresser à une duchesse, et alors cela allait tout seul.

— Mais c'est affreux ! immoral ! abominable ! s'écria l'écolier.

— Mon cher ami, dit le juge, payez votre amende, et allez-vous-en.

— Je ne payerai pas mon amende, et je ne veux pas m'en aller.

— Alors, je vais appeler deux hoquetons et vous faire conduire en prison jusqu'à ce que vous ayez payé.

— C'est ce que je demande. »

Le juge appela deux gardes.

« Conduisez ce drôle-là aux Grands-Carmes.

— Aux Grands-Carmes ! s'écria Jacques, et pourquoi pas au Châtelet ?

— Parce que le Châtelet n'est pas prison pour dettes, entendez-vous, mon ami ; parce que le Châtelet est forteresse royale, et qu'il faut avoir commis quelque bon gros crime pour y entrer. Au Châtelet ! Ah ! bien oui, mon petit monsieur ; on vous en donnera du Châtelet, attendez !

— Un instant, un instant, dit Jacques Aubry, un instant.

— Quoi ?

— Du moment où ce n'est pas au Châtelet que vous me conduisez, je paye.

— Alors, si vous payez, il n'y a rien à dire. Allez, messieurs les gardes, allez, le jeune homme paye. »

Les deux hoquetons sortirent, et Jacques Aubry tira de son escarcelle vingt sous parisis, qu'il aligna sur le bureau du juge.

« Voyez si le compte y est, » dit le lieutenant criminel.

Le greffier se leva alors, et, pour accomplir l'ordre donné, se cambra en demi-courbe, embrassant dans le cercle que décrivait son corps, qui semblait posséder le privilége de s'allonger indéfiniment, sa table et les papiers qui étaient dessus ; ainsi posé, les pieds à terre, les deux mains sur le bureau du juge, il avait l'air d'un sombre arc-en-ciel.

« Le compte y est, dit-il.

— Alors, retirez-vous, mon jeune drôle, dit le lieutenant criminel, et faites place à d'autres ; la justice ne peut pas ne s'occuper que de vous : allez. »

Jacques Aubry vit bien qu'il n'y avait rien à faire et se retira désespéré.

XXXII

OU JACQUES AUBRY S'ÉLÈVE A DES PROPORTIONS ÉPIQUES.

« Ah ! par exemple, se disait l'écolier en sortant du palais de justice et en suivant machinalement le pont aux Moulins, qui conduisait presque en face du Châtelet ; ah ! par exemple, je suis curieux de savoir ce que dira Gervaise quand elle saura que son honneur a été estimé vingt sous parisis ! Elle dira que j'ai été indiscret, que j'ai fait des révélations, et elle m'arrachera les yeux. Mais qu'est-ce que je vois donc là ? »

Ce que voyait l'écolier, c'était un page de ce seigneur si aimable auquel il avait pris l'habitude de confier ses secrets et qu'il regardait comme son plus tendre ami. L'enfant était adossé au parapet de la rivière et s'amusait à jongler avec des cailloux.

« Ah ! pardieu, dit l'écolier, voilà qui tombe à merveille. Mon ami dont je ne sais pas le nom, et qui me paraît on ne peut mieux en cour, aura peut-être bien l'influence de me faire mettre en prison, lui ; c'est la Providence qui m'envoie son page pour me dire où je puis le trouver, attendu que je ne sais ni son nom ni son adresse. »

Et, pour profiter de ce qu'il regardait comme une gracieuseté de la Providence à son égard, Jacques Aubry s'avança vers le jeune page, qui, le reconnaissant à son tour, laissa successivement retomber ses trois cailloux dans la même main, et croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche, attendit l'écolier avec cet air narquois qui est le caractère particulier de la corporation dont il avait l'honneur de faire partie.

« Bonjour, monsieur le page ! s'écria Aubry du plus loin qu'il crut que le jeune homme pouvait l'entendre.

— Bonjour, seigneur écolier, répondit l'enfant ; que faites-vous dans le quartier?

— Ma foi, s'il faut vous le dire, je cherchais une chose que je crois avoir trouvée, puisque vous voilà ; je cherchais l'adresse de mon excellent ami, le comte... le baron... le vicomte.., l'adresse de votre maître.

— Desirez-vous donc le voir ? demanda le page.

— A l'instant même, si c'est possible.

— Alors vous allez être servi à souhait, car il est entré chez le prévôt.

— Au Châtelet ?

— Oui, et il en va sortir.

— Il est bien heureux d'entrer au Châtelet comme il veut ; mais il est donc lié avec messire Robert d'Estourville, mon ami le vicomte... le comte... le baron...

— Le vicomte...

— Mon ami le vicomte... de... dites-moi donc, continua Aubry, désirant profiter de la circonstance pour connaître enfin le nom de son ami. Le vicomte de...

— Le vicomte de Mar...

— Ah ! s'écria l'écolier en voyant celui qu'il attendait paraître à la porte et sans laisser achever le page. Ah ! cher vicomte, vous voilà donc ? C'est vous, je vous cherche, je vous attends.

— Bonjour, dit Marmagne, évidemment contrarié de la rencontre. Bonjour, mon cher. Je voudrais causer avec vous ; mais malheureusement, je suis pressé. Ainsi donc, adieu.

— Un instant, un instant, s'écria Jacques Aubry en se cramponnant au bras de son compagnon, un instant, vous ne vous en irez pas comme cela, diable ! D'abord, j'ai un immense service à vous demander.

— Vous ?

— Oui, moi ; et la loi du ciel, vous le savez, est qu'entre amis il faut s'aider.

— Entre amis ?

— Sans doute ; n'êtes-vous pas mon ami ? car qu'est-ce qui constitue l'amitié ? la confiance ; or, je suis plein de confiance en vous : je vous raconte toutes mes affaires et même celles des autres.

— Avez-vous jamais eu à vous en repentir ?

— Jamais, vis-à-vis de vous, du moins ; mais il n'en est pas ainsi vis-à-vis de tout le monde. Il y a dans Paris un homme que je cherche et qu'avec l'aide de Dieu je rencontrerai un jour.

— Mon cher, interrompit Marmagne, qui se douta bien quel homme cherchait Aubry, je vous ai dit que j'étais fort pressé.

— Mais attendez donc, puisque je vous dis que vous pouvez me rendre un service...

— Alors, parlez vite.

— Vous êtes bien en cour, n'est-ce pas ?

— Mais, mes amis le disent.

— Vous avez quelque crédit, alors ?

— Mes ennemis pourraient s'en apercevoir.

— Eh bien ! mon cher comte, mon cher baron... mon cher...

— Vicomte.

— Faites-moi entrer au Châtelet.

— En quelle qualité?

— En qualité de prisonnier, tout simplement.

— En qualité de prisonnier? Singulière ambition, ma foi !

— Que voulez-vous ! c'est la mienne.

— Et dans quel but voulez-vous entrer au Châtelet? demanda Marmagne, qui se doutait que ce désir de l'écolier cachait quelque nouveau secret dont il pourrait tirer parti.

— A un autre que vous je ne le dirais pas, mon bon ami, répondit Jacques, car j'ai appris à mes dépens, ou plutôt à ceux du pauvre Ascanio, qu'il faut savoir se taire. Mais à vous, c'est autre chose. Vous savez bien que je n'ai point de secret pour vous.

— En ce cas, dites vite.

— Me ferez-vous mettre au Châtelet si je vous le dis ?

— A l'instant même.

— Eh bien ! mon ami, imaginez-vous donc que j'ai eu l'imprudence de confier à d'autres qu'à vous que j'ai vu une charmante jeune fille dans la tête du dieu Mars.

— Après ?

— Les fronts éventés ! les cerveaux à l'envers ! n'ont-ils pas répandu cette histoire, tant et si bien qu'elle est arrivée aux oreilles du prévôt? Or, comme le prévôt avait depuis quelques jours perdu sa fille, il s'est douté que c'était elle qui avait choisi cette retraite. Il a prévenu le comte d'Orbec et la duchesse d'Étampes : on est venu faire une visite domiciliaire à l'hôtel de Nesle, tandis que Benvenuto Cellini était à Fontainebleau. On a enlevé Colombe et l'on a mis Ascanio en prison.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis, mon cher. Et qui a conduit tout cela? un certain vicomte de Marmagne.

— Mais, interrompit le vicomte, qui voyait avec inquiétude son nom revenir sans cesse sur les lèvres de l'écolier, mais vous ne me dites pas quel besoin vous avez d'entrer au Châtelet, vous.

— Vous ne comprenez pas ?

— Non.

— Ils ont arrêté Ascanio.

— Oui.

— Ils l'ont conduit au Châtelet.

— Bien.

— Mais ce qu'ils ne savent pas, ce que personne ne sait, excepté la duchesse d'Étampes, Benvenuto et moi, c'est qu'Ascanio possède certaine lettre, certain secret qui peut perdre la duchesse. Or, comprenez-vous maintenant ?

— Oui, je commence. Mais aidez-moi, mon cher ami.

— Comprenez-vous, vicomte, continua Aubry, s'aristocratisant de plus en plus, je veux entrer au Châtelet, pénétrer jusqu'à Ascanio, prendre sa lettre ou recevoir son secret, sortir de prison, aller trouver Benvenuto et combiner avec lui quelque moyen de faire triompher la vertu de Colombe et l'amour d'Ascanio, à la grande confusion des Marmagne, des d'Orbec, du prévôt, de la duchesse d'Étampes et de toute la clique.

— C'est très-ingénieux, dit Marmagne. Merci de votre confiance, mon cher écolier. Vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Vous me promettez donc votre protection ?

— Pourquoi faire ?

— Mais pour me faire entrer au Châtelet, comme je vous l'ai demandé.

— Comptez dessus.

— Tout de suite ?

— Attendez-moi là.

— Où je suis ?

— A la même place.

— Et vous allez...?

— Chercher l'ordre de vous arrêter.

— Ah ! mon ami, mon cher baron ; mon cher comte. Mais dites-moi donc, il faudrait me donner votre nom et votre adresse dans le cas où j'aurais besoin de vous.

— Inutile, je reviens.

— Oui, revenez vite ; et si sur votre route vous rencontrez ce damné Marmagne, dites-lui...

— Quoi ? demanda le vicomte.

— Dites-lui que j'ai fait un serment.

— Lequel ?

— C'est qu'il ne mourrait que de ma main.

— Adieu, s'écria le vicomte ; adieu, attendez-moi là.

— Au revoir, dit Aubry, je vous attends. Ah ! vous êtes un ami véritable, vous, un homme à qui l'on peut se fier, et je voudrais bien savoir...

— Adieu, seigneur écolier, dit le page, qui s'était tenu à l'écart pendant cette conversation et qui se remettait en route pour suivre son maître.

— Adieu, gentil page, dit Aubry; mais avant que vous me quittiez, un service!

— Lequel?

— Quel est ce noble seigneur à qui vous avez l'honneur d'appartenir.

— Celui avec qui vous venez de causer pendant un quart d'heure?

— Oui.

— Et que vous appelez votre ami?

— Oui.

— Vous ne savez pas comment il s'appelle?

— Non.

— Mais c'est...

— Un seigneur très-connu, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Influent?

— Après le roi et la duchesse d'Étampes, c'est lui qui fait tout.

— Ah! .. et vous dites qu'il s'appelle?

— Il s'appelle le vicomte... mais le voilà qui se retourne et qui m'appelle. Pardon...

— Le vicomte de...?

— Le vicomte de Marmagne.

— Marmagne! s'écria Aubry, le vicomte de Marmagne! Ce jeune seigneur est le vicomte de Marmagne!

— Lui-même.

— Marmagne, l'ami du prévôt, de d'Orbec, de Mme d'Étampes?

— En personne.

— Et l'ennemi de Benvenuto Cellini?

— Justement.

— Ah! s'écria Aubry, voyant comme à la lueur d'un éclair dans tout le passé. Ah! je comprends maintenant. Ah! Marmagne, Marmagne! »

Alors, comme l'écolier était sans armes, par un mouvement rapide comme la pensée, il saisit la courte épée du petit page par la poignée, la tira du fourreau et s'élança à la poursuite de Marmagne en criant: « Arrête! »

Au premier cri, Marmagne, inquiet, s'était retourné, et voyant Aubry courir après lui l'épée à la main, s'était douté qu'il était enfin découvert. Il n'y avait que deux moyens, ou fuir ou l'attendre. Or, Marmagne n'était pas tout à fait assez brave pour attendre, mais n'était pas non plus tout à fait assez lâche pour fuir. Il choisit donc un moyen intermédiaire et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte, espérant refermer la porte, mais malheureusement pour lui elle était retenue au mur par une chaîne qu'il ne put détacher, de sorte qu'Aubry, qui le suivait à quelque distance, arriva dans la cour avant qu'il eût eu le temps de gagner l'escalier.

« Ah! Marmagne! vicomte damné! espion maudit! larronneur de secrets! ah! c'est toi! Enfin, je te connais, je te tiens! En garde, misérable! en garde!

— Monsieur, répondit Marmagne, essayant de le prendre sur un ton de grand seigneur, comptez-vous que le vicomte de Marmagne fera l'honneur à l'écolier Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui?

— Si le vicomte de Marmagne ne fait pas l'honneur à Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui, l'écolier Jacques Aubry aura l'honneur de passer son épée au travers du corps du vicomte de Marmagne. »

Et pour ne laisser aucun doute à celui auquel il adressait cette menace, Jacques Aubry mit la pointe de son épée sur la poitrine du vicomte, et à travers son pourpoint lui en fit sentir légèrement le fer.

« A l'assassin! cria Marmagne. A l'aide! au secours!

— Oh! crie tant que tu voudras, répondit Jacques; tu auras cessé de crier avant qu'on arrive. Ce que tu as de mieux à faire, vicomte, c'est donc de te défendre. Ainsi, crois-moi, en garde! vicomte, en garde!

— Eh bien, puisque tu le veux, s'écria le vicomte, attends un peu, et tu vas voir! »

Marmagne, comme on a pu s'en apercevoir, n'était pas naturellement brave; mais, ainsi que tous les seigneurs de ce temps chevaleresque, il avait reçu une éducation militaire. Il y a plus, il passait même pour avoir une certaine force en escrime. Il est vrai qu'on disait que cette réputation avait plutôt pour résultat d'épargner à Marmagne les mauvaises affaires qu'il pouvait se faire que de mener à bien celles qu'il s'était faites. Il n'en est pas moins vrai que, se voyant vigoureusement pressé par Jacques, il tira l'épée et se trouva aussitôt en garde dans toutes les règles de l'art.

Mais si Marmagne était d'une habileté reconnue parmi les seigneurs de la cour, Jacques Aubry était d'une adresse incontestée parmi les écoliers de l'université et les clercs de la basoche. Il en résulta donc que, du premier coup, les deux adversaires virent

qu'ils avaient affaire à forte partie ; seulement un grand avantage demeurait à Marmagne. Comme Aubry avait pris l'épée du page, cette épée était de six pouces plus courte que celle du vicomte : ce n'était pas un grand inconvénient pour la défense, mais c'était une grave infériorité pour l'attaque.

En effet, déjà plus grand de six pouces que l'écolier, armé d'une épée d'un demi-pied plus longue que la sienne, Marmagne n'avait qu'à lui présenter la pointe du fer au visage pour le tenir constamment à distance, tandis que, de son côté, Jacques Aubry avait beau attaquer, faire des feintes et se fendre, Marmagne, sans avoir même besoin de faire un pas de retraite, en ramenant simplement sa jambe droite près de sa jambe gauche, se trouvait hors de portée. Il en résultait que deux ou trois fois déjà, malgré la vivacité de la parade, la longue épée du vicomte avait effleuré la poitrine de l'écolier, tandis que celui-ci, même en se fendant à fond, n'avait percé que l'air.

Aubry comprit qu'il était perdu s'il continuait à jouer ce jeu, et pour ôter à son adversaire toute idée du plan qu'il venait d'adopter, il continua de l'attaquer et de parer par les parades et les feintes ordinaires, gagnant insensiblement du terrain pouce à pouce : puis quand il se crut assez près, il se découvrit comme par maladresse. Marmagne voyant un jour se fendit ; Aubry, prévenu, revint à une parade de prime ; puis, profitant de ce que l'épée de son adversaire se trouvait soulevée à deux pouces au-dessus de sa tête, il se glissa sous le fer en bondissant et en se fendant tout à la fois, et cela si habilement et si vigoureusement que la petite épée du page disparut jusqu'à la garde dans la poitrine du vicomte.

Marmagne jeta un de ces cris aigus qui annoncent la gravité d'une blessure ; puis, baissant la main, il pâlit, laissa échapper son épée et tomba à la renverse.

Juste à ce moment, une patrouille du guet, attirée par les cris de Marmagne, par les signes du page et par la vue du rassemblement qui se formait devant la porte, accourut, et comme Aubry tenait encore à la main son épée toute sanglante, elle l'arrêta.

Aubry voulut d'abord faire quelque résistance ; mais comme le chef de la patrouille cria tout haut : « Désarmez-moi ce drôle-là et conduisez-le au Châtelet, » il remit son épée et suivit les gardes vers la prison tant ambitionnée par lui, admirant les décrets de la Providence, qui lui accordait à la fois les deux choses qu'il désirait le plus, se venger de Marmagne et se rapprocher d'Ascanio.

Cette fois on ne fit aucune difficulté de le recevoir dans la forteresse royale ; seulement, comme il paraît qu'elle était pour le moment surchargée de locataires, il y eut une longue discussion entre le guichetier et l'inspecteur de la prison pour savoir où l'on caserait le nouveau venu : enfin ces deux honorables personnes parurent tomber d'accord sur ce point, en vertu de quoi le guichetier fit signe à Jacques Aubry de le suivre, lui fit descendre trente-deux marches, ouvrit une porte, le poussa dans un cachot très-noir et referma la porte derrière lui.

XXXIII

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SORTIR DE PRISON.

L'écolier demeura un instant tout étourdi de son passage rapide de la lumière à l'obscurité : où était-il ? Il n'en savait rien ; se trouvait-il près ou loin d'Ascanio ? Il l'ignorait. Dans le corridor qu'il venait de suivre, il avait seulement, outre la porte qui s'était ouverte pour lui, remarqué deux autres portes ; mais son premier but était atteint, il se trouvait sous le même toit que son ami.

Cependant, comme il ne pouvait demeurer éternellement à la même place, et qu'à l'autre bout du cachot, c'est-à-dire à quinze pas à peu près devant lui, il apercevait une légère lueur filtrant à travers un soupirail, il allongea la jambe avec précaution, dans l'intention instinctive de gagner l'endroit éclairé ; mais au second pas qu'il fit, le plancher sembla manquer tout à coup sous ses pieds ; il descendit rapidement trois ou quatre marches, et sans doute cédant à l'impulsion donnée, il allait se briser la tête contre le mur, lorsque ses pieds s'embarrassèrent dans un obstacle qui le fit trébucher à l'instant même. Il en résulta que Jacques Aubry en fut quitte pour quelques contusions.

L'obstacle qui avait sans le vouloir rendu ce service à l'écolier poussa un profond gémissement.

« Pardon, dit Jacques en se relevant et en ôtant poliment son bonnet. Pardon, car il paraît que

j'ai marché sur quelqu'un ou sur quelque chose, inconvenance que je ne me serais jamais permise, si j'y avais vu clair.

— Vous avez marché, dit une voix, sur ce qui fut soixante ans un homme et sur ce qui pour l'éternité va devenir un cadavre.

— Alors, dit Jacques, mon regret n'en est que plus grand de vous avoir dérangé au moment où vous vous occupez sans doute, comme doit le faire tout bon chrétien, de régler vos comptes avec Dieu.

— Mes comptes sont en règle, seigneur écolier : j'ai péché comme un homme, mais j'ai souffert comme un martyr, et j'espère que Dieu, en pesant mes fautes et mes douleurs, trouvera que la somme des douleurs l'emporte sur celle des fautes.

— Ainsi soit-il, dit Aubry, et c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Mais si cela ne vous fatigue pas trop pour le moment, mon cher compagnon, je dis mon cher, parce que je présume que vous ne me gardez aucun ressentiment du petit accident auquel je dois d'avoir fait depuis peu votre connaissance ; si cela ne vous fatigue pas trop, dis-je, apprenez-moi par quelles révélations vous avez pu savoir que j'étais écolier.

— Parce que je l'ai vu à votre costume ; et surtout à l'encrier que vous portez pendu à votre ceinture, à l'endroit où un gentilhomme porte son poignard.

— Parce que vous l'avez vu à mon costume, à l'encrier ; ah çà ! mon cher compagnon, vous m'avez, si je ne me trompe, dit que vous étiez en train de trépasser ?

— J'espère être arrivé enfin au terme de mes maux ; oui, j'espère m'endormir aujourd'hui sur la terre, pour me réveiller demain dans le ciel.

— Je ne m'y oppose aucunement, répondit Jacques ; seulement je vous ferai remarquer que la situation dans laquelle vous vous trouvez à cette heure n'est pas de celles où l'on s'amuse à plaisanter.

— Et qui vous dit que je plaisante ? murmura le moribond en poussant un profond soupir.

— Comment ! vous me dites que vous m'avez reconnu à mon costume, à l'encrier que je porte à ma ceinture, et j'ai beau regarder, moi, je ne vois pas mes deux mains.

— C'est possible, répondit le prisonnier ; mais quand vous serez resté quinze ans comme moi dans un cachot, vos yeux y verront dans les ténèbres aussi bien qu'ils voyaient autrefois en plein jour.

— Que le diable me les arrache plutôt que de faire un pareil apprentissage ! s'écria l'écolier. Quinze ans ! vous êtes resté quinze ans en prison !

— Quinze ou seize ans, peut-être plus, peut-être moins ; j'ai cessé depuis longtemps de compter les jours et de mesurer le temps.

— Mais vous avez donc commis quelque crime abominable, s'écria l'écolier, pour avoir été si impitoyablement puni ?

— Je suis innocent, répondit le prisonnier.

— Innocent ! s'écria Jacques épouvanté. Ah çà ! dites donc, mon cher compagnon, je vous ai déjà fait observer que ce n'est pas le moment de plaisanter

— Et je vous ai répondu que je ne plaisantais pas.

— Mais c'est encore moins celui de mentir ; attendu que la plaisanterie est un simple jeu de l'esprit qui n'offense ni le ciel ni la terre, tandis que le mensonge est un péché mortel qui compromet l'âme.

— Je n'ai jamais menti.

— Vous êtes innocent, et vous êtes resté quinze ans en prison !

— Quinze ans, plus ou moins, je vous l'ai dit.

— Ah çà ! s'écria Jacques, et moi qui suis innocent aussi !

— Que Dieu vous protége alors ! répondit le moribond.

— Comment ! que Dieu me protége !

— Oui, car le coupable peut avoir l'espérance qu'on lui pardonnera, l'innocent jamais !

— C'est plein de profondeur, mon ami, ce que vous dites là ; mais savez-vous que ce n'est pas rassurant du tout ?

— Je dis la vérité.

— Mais enfin, reprit Jacques, enfin voyons, vous avez bien quelque peccadille à vous reprocher ; de vous à moi, allons, contez-moi cela. »

Et Jacques qui, effectivement, commençait à distinguer les objets dans les ténèbres, prit un escabeau, alla le porter près du lit du mourant, et, choisissant un endroit où la muraille faisait angle, il y plaça son siége, s'assit et s'établit dans cette espèce de fauteuil improvisé le plus confortablement qu'il put.

« Ah ! ah ! vous gardez le silence, cher ami, vous n'avez pas confiance en moi. Eh bien ! je comprends cela : quinze ans de cachot ont dû vous rendre défiant. Eh bien ! je me nomme Jacques Aubry, j'ai vingt-deux ans, je suis écolier, vous l'avez vu, à ce que vous dites, du moins ; j'avais quelques motifs

qui ne regardent que moi de me faire mettre au Châtelet : j'y suis depuis dix minutes ; j'ai eu l'honneur d'y faire votre connaissance : voilà ma vie tout entière ; et maintenant, vous me connaissez comme je me connais, parlez à votre tour, mon cher compagnon, je vous écoute.

— Et moi, dit le prisonnier, je suis Étienne Raymond.

— Étienne Raymond, murmura l'écolier, je ne connais pas cela.

— D'abord, dit celui qui venait de se faire connaître, vous étiez un enfant lorsqu'il a plu à Dieu de me faire disparaître de la surface de la terre ; ensuite j'y tenais peu de place et j'y faisais peu de bruit, de sorte que personne ne s'est aperçu de mon absence.

— Mais enfin, que faisiez-vous ? qu'étiez-vous ?

— J'étais l'homme de confiance du connétable de Bourbon.

— Oh ! oh ! et vous avez trahi l'État comme lui ; alors, je ne m'étonne plus.

— Non ; j'ai refusé de trahir mon maître, voilà tout.

— Voyons un peu : comment cela s'est-il passé ?

— J'étais à Paris à l'hôtel du connétable, tandis que celui-ci habitait son château de Bourbon-l'Archambaut. Un jour m'arrive le capitaine de ses gardes qui m'apporte une lettre de monseigneur. Cette lettre m'ordonnait de remettre au messager, à l'instant même, un petit paquet cacheté que je trouverais dans la chambre à coucher du duc, au chevet de son lit, au fond d'une petite armoire. Je conduisis le capitaine dans la chambre, je m'avançai vers le chevet, j'ouvris l'armoire, le paquet était à la place indiquée, je le remis au messager qui partit à l'instant même. Une heure après, des soldats conduits par un officier vinrent du Louvre, m'ordonnèrent à leur tour de leur ouvrir la chambre à coucher du duc et de les conduire à une armoire qui devait se trouver au chevet du lit. J'obéis, ils ouvrirent l'armoire, mais ils cherchèrent inutilement ; ce qu'ils cherchaient, c'était le paquet que venait d'emporter le messager du duc.

— Diable ! diable ! murmura Aubry qui commençait à entrer vivement dans la situation de son compagnon d'infortune.

— L'officier me fit des menaces terribles auxquelles je ne répondis rien, sinon que j'ignorais quelle chose il venait demander ; car si j'eusse dit que je venais de remettre le paquet au messager du duc, on eût pu courir après lui et le rattraper.

— Peste ! interrompit Aubry, c'était adroit, et vous agissiez comme un bon et loyal serviteur.

— Alors l'officier me consigna aux deux gardes, et, accompagné des deux autres, retourna au Louvre. Au bout d'une demi-heure il revint avec l'ordre de me conduire au château de Pierre-en-Scise à Lyon ; on me mit les fers aux pieds, on me lia les mains, on me jeta dans une voiture, on plaça un soldat à ma droite et un soldat à ma gauche. Cinq jours après j'étais enfermé dans une prison qui, je dois le dire, était loin d'être aussi sombre et aussi rigoureuse que celle-ci ; mais qu'importe ? murmura le moribond, une prison est toujours une prison, et j'ai fini par m'habituer à celle-ci comme aux autres.

— Hum ! fit Jacques Aubry, cela prouve que vous êtes philosophe.

— Trois jours et trois nuits s'écoulèrent, continua Étienne Raymond ; enfin, pendant la quatrième nuit, je fus réveillé par un léger bruit ; je rouvris les yeux ; ma porte tournait sur ses gonds ; une femme voilée entra, accompagnée du guichetier ; le guichetier posa une lampe sur la table, et, sur un signe de ma visiteuse nocturne, sortit humblement ; alors elle s'approcha de mon lit, leva son voile : je poussai un cri.

— Hein ? qui était-ce donc ? demanda Aubry en se rapprochant vivement du narrateur.

— C'était Louise de Savoie elle-même, c'était la duchesse d'Angoulême en personne ; c'était la régente de France, la mère du roi.

— Ah ! ah ! fit Aubry, et que venait-elle chercher chez un pauvre diable comme vous ?

— Elle venait chercher ce paquet cacheté que j'avais remis au messager du duc, et qui renfermait les lettres d'amour que, imprudente princesse, elle avait écrites à celui qu'elle persécutait maintenant.

— Tiens, tiens, tiens ! murmura Jacques Aubry entre ses dents, voilà une histoire qui ressemble diablement à celle de la duchesse d'Étampes et d'Ascanio.

— Hélas ! toutes les histoires de princesses folles et amoureuses se ressemblent, répondit le prisonnier, qui paraissait avoir l'oreille aussi fine qu'il avait les yeux perçants ; seulement, malheur aux petits qui s'y trouvent mêlés.

— Un instant ! un instant ! prophète de malheur

s'écria Aubry, que diable dites-vous donc là ? Eh ! moi aussi je me trouve mêlé dans une histoire de princesse folle et amoureuse.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, dites adieu au jour, dites adieu à la lumière, dites adieu à la vie.

— Allez-vous-en au diable avec vos prédictions de l'autre monde ! Est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela ? Ce n'est pas moi qu'on aime, c'est Ascanio.

— Était-ce moi qu'on aimait ? reprit le prisonnier, était-ce moi, dont jusque-là on avait ignoré l'existence ? Non ; c'est moi qui me trouvais placé entre un amour stérile et une vengeance féconde ; c'est moi qui fus écrasé au choc de tous deux.

— Ventre-mahom ! s'écria Aubry, vous n'êtes pas réjouissant, mon brave homme. Mais revenons à la princesse, car justement, parce que cette histoire me fait trembler pour moi-même, elle m'intéresse infiniment.

—C'étaient donc ces lettres qu'elle voulait, comme je vous l'ai dit. En échange de ces lettres, elle me promettait des faveurs, des dignités, des titres ; pour ravoir ces lettres, elle eût extorqué de nouveau quatre cent mille écus à un autre Semblançay, cet autre dût-il payer sa complaisance de l'échafaud.

Je lui répondis que je n'avais pas ces lettres, que je ne les connaissais pas, que je ne savais pas ce qu'elle voulait dire.

Alors, aux offres succédèrent les menaces ; mais je ne pouvais pas être plus intimidé que séduit, car j'avais dit la vérité : ces lettres, je les avais remises au messager de mon noble maître.

Elle sortit furieuse, puis je fus un an sans entendre parler de rien.

Au bout d'un an elle revint, et la même scène se renouvela.

Ce fut moi à mon tour qui la priai, qui la suppliai de me laisser sortir. Je l'adjurai au nom de ma femme, au nom de mes enfants ; tout fut inutile. Je devais livrer les lettres ou mourir en prison.

Un jour je trouvai une lime dans mon pain.

Mon noble maître s'était souvenu de moi, sans doute, tout absent, tout exilé, tout fugitif qu'il était. Il ne pouvait me délivrer ni par la prière ni par la force; il envoya en France un de ses domestiques qui obtint du geôlier qu'il me remettrait cette lime en disant de quelle part elle me venait.

Je limai un des barreaux de ma fenêtre. Je me fis une corde avec mes draps ; je descendis, mais arrivé à l'extrémité, je cherchai vainement la terre au bout de mes pieds : je me laissai tomber en invoquant le nom de Dieu, et je me cassai la jambe en tombant ; une ronde de nuit me trouva évanoui.

On me transporta alors au château de Châlons-sur-Saône. J'y restai deux ans à peu près ; puis, au bout de deux ans, ma persécutrice reparut dans ma prison. C'étaient ces lettres, toujours ces lettres qui la ramenaient. Cette fois elle était en compagnie du tortureur ; elle me fit donner la question ; ce fut une cruauté inutile, elle n'obtint rien, elle ne pouvait rien obtenir. Je ne savais rien, sinon que j'avais remis ces lettres au messager du duc.

Un jour, au fond de la cruche qui contenait mon eau, je trouvai un sac plein d'or, c'était toujours mon noble maître qui se souvenait de son pauvre serviteur.

Je corrompis un guichetier, ou plutôt le misérable fit semblant de se laisser corrompre : à minuit, il vint m'ouvrir la porte de ma prison. Je sortis. Je le suivis à travers les corridors ; déjà je sentais l'air des vivants, déjà je me croyais libre : des soldats se jetèrent sur nous et nous garrottèrent tous deux. Mon guide avait fait semblant de se laisser toucher par mes prières, afin de s'approprier l'or qu'il avait vu dans mes mains, puis il m'avait trahi pour gagner la récompense promise aux dénonciateurs.

On me transporta au Châtelet, dans ce cachot.

Ici, pour la dernière fois, Louise de Savoie m'apparut : elle était suivie du bourreau.

La vue de la mort ne put pas faire davantage que n'avaient fait les promesses, les menaces, la torture. On me lia les mains ; une corde fut passée à un anneau, et cette corde à mon cou. Je fis toujours la même réponse, en ajoutant que mon ennemie comblait tous mes désirs en m'accordant la mort, désespéré que j'étais de cette vie de captivité.

Sans doute ce fut ce sentiment qui l'arrêta. Elle sortit, le bourreau sortit derrière elle.

Depuis ce temps je ne les revis plus. Qu'est devenu mon noble duc ? qu'est devenue la cruelle duchesse ? Je l'ignore, car depuis ce temps, et il y a peut-être quinze ans de cela, je n'ai point échangé une seule parole avec un seul être vivant.

— Ils sont morts tous deux, répondit Aubry.

— Morts tous deux ! mon noble duc est mort ! Mais il serait jeune encore, il n'aurait que cinquante-deux ans. Comment est-il mort ?

— Il a été tué au siége de Rome, et probable-

ment... » Jacques Aubry allait ajouter : Par un de mes amis ; mais il se retint, pensant que cette circonstance pourrait bien mettre du froid entre lui et le vieillard. Jacques Aubry, comme on le sait, devenait prudent.

« Probablement..., reprit le prisonnier.

— Par un orfévre nommé Benvenuto Cellini.

— Il y a vingt ans, j'eusse maudit le meurtrier, aujourd'hui je dis du fond de mon cœur : Que le meurtrier soit béni ! Et lui ont-ils donné une sépulture digne de lui, à mon noble duc ?

— Je le crois bien : ils lui ont élevé un tombeau dans la cathédrale de Gaëte, lequel tombeau porte une épitaphe dans laquelle il est dit qu'à l'endroit de celui qui y dort, Alexandre le Grand n'était qu'un drôle et César qu'un polisson.

— Et l'autre ?

— Qui, l'autre ?

— Elle, ma persécutrice ?

— Morte aussi ! morte, il y a neuf ans !

— C'est cela. Une nuit, dans ma prison, j'ai vu une ombre agenouillée et priant. Je me suis écrié, l'ombre a disparu. C'était elle qui venait me demander pardon.

— Ainsi, vous croyez qu'à l'instant de la mort elle aura pardonné ?

— Je l'espère pour le salut de son âme.

— Mais alors on aurait dû vous mettre en liberté.

— Elle l'aura recommandé peut-être ; mais je suis si peu de chose, qu'au milieu de cette grande catastrophe on m'aura oublié.

— Ainsi, vous, au moment de mourir, vous lui pardonnerez à votre tour ?

— Soulevez-moi, jeune homme, que je prie pour tous deux. »

Et le moribond soulevé par Jacques Aubry confondit dans la même prière son protecteur et sa persécutrice, celui qui s'était souvenu dans son affection, celle qui ne l'avait jamais oublié dans sa haine : le connétable et la régente.

Le prisonnier avait raison. Les yeux de Jacques Aubry commençaient à s'habituer aux ténèbres : ils distinguaient dans l'obscurité la figure du mourant. C'était un beau vieillard maigri par la souffrance, à la barbe blanche, au front chauve : une de ces têtes comme en a rêvé le Dominiquin en exécutant sa Confession de saint Jérôme.

Quand il eut prié, il poussa un soupir et retomba : il était évanoui.

Jacques Aubry le crut mort. Cependant il courut à la cruche, prit de l'eau dans le creux de sa main et la lui secoua sur le visage. Le mourant revint à lui.

« Tu as bien fait de me secourir, jeune homme, dit le vieillard, et voilà ta récompense.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Aubry.

— Un poignard, répondit le mourant.

— Un poignard ! et comment cette arme se trouve-t-elle entre vos mains ?

— Attends ! Un jour, le guichetier, en m'apportant mon pain et mon eau, posa sa lanterne sur l'escabeau qui, par hasard, se trouvait près du mur. Dans ce mur était une pierre saillante, et sur cette pierre quelques lettres gravées avec un couteau. Je n'eus pas le temps de les lire.

Mais je grattai la terre avec mes mains, je la délayai de manière à en faire une espèce de pâte, et je pris l'empreinte de ces lettres ; je lus *Ultor*.

Que voulait dire ce mot *vengeur*. Je revins à la pierre. J'essayai de l'ébranler. Elle remuait comme une dent dans son alvéole. A force de patience, en répétant vingt fois les mêmes efforts, je parvins à l'arracher du mur. Je plongeai aussitôt la main dans l'excavation qu'elle avait laissée, et je trouvai ce poignard.

Alors le désir de la liberté presque perdu me revint, je résolus avec ce poignard de me creuser un passage dans quelque cachot voisin, et là, avec l'aide de celui qui l'habiterait, de combiner un plan d'évasion. D'ailleurs, rien de tout cela ne réussît-il, creuser la terre, fouiller la muraille, c'était une occupation ; et quand vous aurez été comme moi vingt ans dans un cachot, jeune homme, vous verrez quel terrible ennemi c'est que le temps. »

Aubry frissonna des pieds à la tête.

« Et avez-vous mis votre projet à exécution ? demanda-t-il.

— Oui, et avec plus de facilité que je ne l'aurais pensé. Depuis douze ou quinze ans peut-être que je suis ici, on ne suppose plus sans doute que je puisse m'évader, puis peut-être ne sait-on plus même qui je suis. On me garde comme on garde cette chaîne qui pend à cet anneau. Le connétable et la régente sont morts ; eux seuls se souvenaient de moi ; qui saurait maintenant, ici même, quel nom je prononce en prononçant le nom d'Étienne Raymond ? Personne. »

Aubry sentit la sueur lui couler sur le front en songeant à l'oubli dans lequel était tombée cette existence perdue.

« Eh bien ? demanda-t-il, eh bien ?

— Eh bien, dit le vieillard, depuis plus d'un an je creuse le sol, et je suis parvenu à pratiquer au-dessous de la muraille un trou par lequel un homme peut passer.

— Mais qu'avez-vous fait de la terre que vous tirez de ce trou ?

— Je l'ai semée comme du sable dans mon cachot, et je l'ai confondue avec le sol à force de marcher dessus.

— Et ce trou, où est-il ?

— Sous mon lit. Depuis quinze ans personne n'a jamais eu l'idée de le changer de place. Le geôlier ne descend dans mon cachot qu'une fois par jour. Le geôlier parti, les portes refermées, le bruit des pas éteints, je tirais mon lit et je me remettais à l'œuvre ; puis, lorsque l'heure de la visite arrivait, je remettais le lit à sa place et je me couchais dessus. Avant-hier, je me suis couché dessus pour ne plus me relever : j'étais au bout de mes forces ; aujourd'hui, je suis au bout de ma vie. Sois le bienvenu, jeune homme, tu m'aideras à mourir, et moi, en échange, je te ferai mon héritier.

— Votre héritier ! dit Aubry étonné.

— Sans doute. Je te laisserai ce poignard. Tu souris. Quel héritage plus précieux peut te laisser un prisonnier? Ce poignard, c'est la liberté peut-être.

— Vous avez raison, dit Aubry, et je vous remercie. Mais le trou que vous avez creusé, où donne t-il?

— Je n'étais pas encore arrivé de l'autre côté, cependant j'en étais bien proche. Hier, j'ai entendu dans le cachot à côté un bruit de voix.

— Diable ! fit Aubry, et vous croyez... ?

— Je crois qu'avec quelques heures de travail, vous aurez achevé mon œuvre.

— Merci, dit Aubry, merci.

— Maintenant un prêtre. Je voudrais bien un prêtre, dit le moribond.

— Attendez, mon père, dit Aubry, attendez, il est impossible qu'ils refusent une pareille demande à un mourant. »

Il courut à la porte sans trébucher cette fois, car ses yeux s'habituaient à l'obscurité, et frappa des pieds et des mains.

Un guichetier descendit.

« Qu'avez-vous à faire un pareil vacarme? demanda-t-il ; et que voulez-vous ?

— Le vieillard qui est avec moi se meurt, dit Aubry, et demande un prêtre ; le lui refuserez-vous?

— Hum !... murmura le guichetier. Je ne sais pas ce que ces gaillards-là ont tous à demander des prêtres. C'est bien, on va lui en envoyer un. »

Effectivement, dix minutes après, le prêtre parut portant le saint viatique, précédé de deux sacristains, dont l'un portait la croix et l'autre la sonnette.

Ce fut un spectacle solennel que la confession de ce martyr qui n'avait à révéler que les crimes des autres et qui, au lieu de demander pardon pour lui, priait pour ses ennemis.

Si peu impressionnable que fût Jacques Aubry, il se laissa lui-même tomber sur les deux genoux et se souvint de ses prières d'enfant qu'il croyait avoir oubliées.

Lorsque le prisonnier eut fini sa confession, ce fut le prêtre qui s'inclina devant lui et qui lui demanda sa bénédiction.

Le vieillard sourit radieux comme un élu sourit, étendit une main au-dessus de la tête du prêtre, étendit l'autre vers Aubry, poussa un profond soupir et se renversa en arrière.

Ce soupir était le dernier.

Le prêtre sortit comme il était venu, accompagné des deux enfants de chœur ; le cachot, un instant éclairé par la lueur tremblante des cierges, retomba dans son obscurité.

Jacques Aubry alors se retrouva seul avec le mort.

C'était une assez triste compagnie, surtout par les réflexions qu'elle faisait naître. Cet homme, qui était couché là, était entré innocent en prison ; il y était resté vingt ans, et il n'en sortait que parce que la mort, ce grand libérateur, était venue le chercher.

Aussi le joyeux écolier ne se reconnaissait plus : pour la première fois il se trouvait en face d'une suprême et sombre pensée; pour la première fois il sondait du regard les brûlantes vicissitudes de la vie et les calmes profondeurs de la mort.

Puis au fond de son cœur une idée égoïste commençait à s'éveiller : il songeait à lui-même, innocent comme cet homme, mais comme cet homme entraîné dans l'engrenage de ces passions royales, qui brisent, qui dévorent, qui anéantissent une existence. Ascanio et lui pouvaient disparaître à leur tour comme avait disparu Étienne Raymond ; qui songerait à eux ?

Gervaise, peut-être.

Benvenuto Cellini certainement.

Mais la première ne pouvait rien que pleurer; quant au second, en demandant à grands cris cette lettre que possédait Ascanio, il avouait lui-même son impuissance.

Et pour unique chance de salut, pour seule espérance, il lui restait l'héritage de ce trépassé : un vieux poignard, qui déjà avait trompé l'attente de ses deux premiers maîtres.

Jacques Aubry avait caché le poignard dans sa poitrine ; il porta convulsivement la main sur sa poignée pour s'assurer qu'il y était encore.

En ce moment la porte se rouvrit, on venait enlever le cadavre.

« Quand m'apporterez-vous à dîner? demanda Jacques Aubry, j'ai faim.

— Dans deux heures, » répondit le guichetier.

Et l'écolier se trouva seul dans son cachot.

XXXIV

UN HONNÊTE LARCIN.

Aubry passa ces deux heures assis sur son escabeau sans bouger de sa place, tant sa pensée active tenait son corps en repos.

A l'heure dite, le guichetier descendit, renouvela l'eau, changea le pain : c'était ce que, dans la langue du Châtelet, on appelait un dîner.

L'écolier se rappelait ce que lui avait dit le mourant, c'est-à-dire que la porte de la prison ne s'ouvrait que toutes les vingt-quatre heures ; cependant il demeura encore longtemps assis à la même place et sans faire un seul mouvement, craignant que l'événement de la journée ne changeât quelque chose aux habitudes de la prison.

Bientôt il vit, grâce à son soupirail, que la nuit commençait à venir. C'était une journée bien remplie que celle qui venait de s'écouler. Le matin, l'interrogatoire du juge ; à midi, le duel avec Marmagne ; à une heure, la prison ; à trois heures, la mort du prisonnier, et maintenant ses premières tentatives de délivrance.

Un homme ne compte pas beaucoup de journées pareilles dans sa vie.

Jacques Aubry se leva lentement, alla à la porte pour écouter si personne ne venait ; puis, pour qu'on ne vît pas sur son pourpoint la trace de la terre et de la muraille, il se dévêtit de cette partie de son costume, tira le lit et trouva l'ouverture dont lui avait parlé son compagnon.

Il se glissa comme un serpent dans cette étroite galerie, qui pouvait avoir huit pieds de profondeur, et qui, après avoir plongé sous le mur, remontait de l'autre côté.

Au premier coup de poignard que donna Aubry, il sentit effectivement, au son que rendait le sol, qu'il allait bientôt arriver à son but, qui était de s'ouvrir une issue dans un lieu quelconque. Où cette issue donnerait-elle? il eût fallu être sorcier pour le dire.

Il n'en continua pas moins activement son travail en faisant le moins de bruit possible. De temps en temps seulement il sortait de son trou comme fait un mineur, pour semer par la chambre la terre qui eût fini par encombrer sa galerie : puis il se glissait de nouveau dans son passage et se remettait à la besogne.

Pendant qu'Aubry travaillait, Ascanio songeait tristement à Colombe.

Lui aussi avait, comme nous l'avons dit, été conduit au Châtelet ; lui aussi, comme Aubry, avait été jeté dans un cachot. Cependant, soit hasard, soit recommandation de la duchesse, ce cachot était un peu moins nu et par conséquent un peu plus habitable que celui de l'écolier.

Mais qu'importait à Ascanio un peu plus ou un peu moins de bien-être? Son cachot était toujours un cachot ; sa captivité, une séparation. Colombe lui manquait, c'est-à-dire plus que le jour, plus que la liberté, plus que la vie. Colombe avec lui dans le cachot, et le cachot devenait un lieu de délices, un palais d'enchantement.

C'est que les derniers temps de sa vie avaient été si doux au pauvre enfant! Le jour songeant à sa maîtresse, la nuit demeurant près d'elle, il n'avait jamais pensé que ce bonheur pût cesser. Aussi, parfois, au milieu de sa félicité, la main de fer du doute lui avait serré le cœur. Il avait, comme un homme qu'un danger menace, mais qui ne sait pas quand ce danger fondra sur lui, il avait promptement écarté toutes les inquiétudes de l'avenir pour épuiser toutes les délices du présent.

Et maintenant il était dans un cachot, seul, loin de Colombe, peut-être enfermée elle même comme

lui, peut-être prisonnière dans quelque couvent dont elle ne pourrait sortir qu'en passant dans la chapelle où l'attendrait le mari qu'on voulait la forcer d'accepter.

Deux passions terribles veillaient à la porte de la prison des deux enfants : l'amour de Mme d'Étampes au seuil de celle d'Ascanio, l'ambition du comte d'Orbec au seuil de celle de Colombe.

Aussi, une fois seul dans son cachot, Ascanio se trouva-t-il bien triste et bien abattu : c'était une de ces natures tendres qui ont besoin de s'appuyer sur une organisation robuste ; c'était une de ces fleurs frêles et gracieuses qui se courbent au moindre orage et qui ne se relèvent qu'aux rayons vivifiants du soleil.

Jeté dans une prison, le premier soin de Benvenuto eût été d'explorer les portes, de sonder les murs, de faire résonner le sol pour s'assurer si les uns ou les autres n'offraient pas à sa vive et belliqueuse intelligence quelque moyen de salut. Ascanio s'assit sur son lit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura le nom de Colombe. Qu'on pût s'évader par un moyen quelconque d'un cachot fermé par trois grilles de fer et entouré par des murs de six pieds d'épaisseur, l'idée ne lui en vint même pas.

Ce cachot, comme nous l'avons dit, était au reste un peu moins nu et un peu plus habitable que celui de Jacques ; il y avait un lit, une table, deux chaises et une vieille natte ; en outre, sur une avance en pierre pratiquée sans doute à cet effet, brûlait une lampe. C'était assurément le cachot des privilégiés.

Il y avait aussi une grande amélioration dans le système alimentaire : au lieu du pain et de l'eau qu'on apportait une fois par jour à notre écolier, Ascanio jouissait de deux repas, avantage qui était compensé par le désagrément de voir deux fois son geôlier : ces repas mêmes, il faut le dire en l'honneur de la philanthropique administration du Châtelet, n'étaient pas tout à fait exécrables.

Ascanio s'occupa peu de ce détail ; c'était une de ces organisations délicates, féminines, qui semblent vivre de parfums et de rosée. Toujours plongé dans ses réflexions, il mangea un peu de pain, but quelques gouttes de vin et continua de penser à Colombe et à Benvenuto Cellini : à Colombe comme à celle en qui il mettait tout son amour, à Cellini comme à celui en qui il mettait toute son espérance.

En effet, jusqu'à ce moment, Ascanio ne s'était occupé d'aucun des soins ni des détails de l'existence ; Benvenuto vivait pour deux ; lui, Ascanio, se contentait de respirer, de rêver quelque bel ouvrage d'art et d'aimer Colombe. Il était comme le fruit qui pousse sur un arbre vigoureux et qui reçoit de cet arbre toute sa séve.

Et maintenant encore, tout anxieuse qu'était sa situation, si, au moment où on l'avait arrêté, si, au moment où on l'avait conduit au Châtelet, il avait pu voir Benvenuto Cellini, et si Benvenuto Cellini eût pu lui dire en lui serrant la main : « Sois tranquille, Ascanio, je veille sur toi et sur Colombe, » sa confiance dans le maître était si grande que, soutenu par cette seule promesse, il eût attendu sans inquiétude le moment où sa prison s'ouvrirait, sûr que cette prison devait s'ouvrir malgré les portes et les grilles qui s'étaient brusquement refermées sur lui.

Mais il n'avait pas vu Benvenuto, mais Benvenuto ignorait que son élève chéri, que le fils de sa Stéphana fût prisonnier ; il fallait un jour pour aller le prévenir à Fontainebleau, en supposant que quelqu'un eût l'idée de le faire, un autre jour pour revenir à Paris, et en deux jours les ennemis des deux amants pouvaient prendre bien de l'avance sur leur défenseur.

Aussi Ascanio passa-t-il tout le reste de la journée et la nuit qui suivit son arrestation sans dormir, tantôt se promenant, tantôt s'asseyant, tantôt se jetant sur son lit, auquel, par une attention particulière qui prouvait à quel point le prisonnier était recommandé, on avait mis des draps blancs. Pendant toute cette journée, pendant toute cette nuit et pendant toute la matinée du lendemain, rien ne lui arriva de nouveau, si ce n'est la visite régulière du guichetier qui lui apportait ses repas.

Vers les deux heures de l'après-midi, autant du moins que le prisonnier put en juger par le calcul qu'il fit du temps, il lui sembla entendre parler près de lui : c'était un murmure sourd, indistinct, dans lequel il était impossible de rien distinguer, mais causé évidemment par des paroles humaines. Ascanio écouta, se dirigea du côté vers lequel le bruit se faisait entendre : c'était à l'un des angles de son cachot. Il appliqua silencieusement son oreille à la muraille et au sol : c'était de dessous la terre que le bruit semblait venir.

Ascanio avait des voisins qui n'étaient évidemment séparés de lui que par un mur étroit ou par un mince plancher.

Au bout de deux heures à peu près, cette rumeur cessa et tout rentra dans le silence.

Puis vers la nuit le bruit recommença, mais cette fois il avait changé de nature. Ce n'était plus celui que font deux personnes en parlant, mais le retentissement de coups sourds et pressés comme ceux que frappe un tailleur de pierre. Ce bruit venait au reste du même endroit, ne s'interrompait pas une seconde et allait toujours se rapprochant.

Si préoccupé que fût Ascanio de ses propres idées, ce bruit ne lui en parut pas moins mériter quelque attention : aussi demeura-t-il les yeux fixés vers l'endroit d'où ce bruit venait. On devait être au moins au milieu de la nuit, mais malgré son insomnie de la veille Ascanio ne songea pas même à dormir.

Le bruit continuait ; comme ce n'était pas l'heure d'un travail ordinaire, il était évident que c'était celui de quelque prisonnier qui travaillait à son évasion. Ascanio sourit tristement à cette idée : arrivé jusqu'à lui, le malheureux qui un instant peut-être se serait cru en liberté n'aurait fait que changer de prison.

Enfin le bruit se rapprocha tellement qu'Ascanio courut à sa lampe, la prit et revint avec elle vers l'endroit où il se faisait entendre. Presque au même instant, le sol se souleva dans l'angle le plus éloigné du cachot, et la boursouflure, en se fendant, donna passage à une tête humaine.

Ascanio jeta un cri d'étonnement, puis de joie, auquel répondit un autre cri non moins accentué. Cette tête, c'était celle de Jacques Aubry.

Un instant après, grâce à l'aide qu'Ascanio donna à celui qui venait lui rendre visite d'une façon si étrange et si inopinée, les deux amis étaient dans les bras l'un de l'autre.

On devine que les premières questions et les premières réponses furent quelque peu incohérentes ; mais enfin, à force d'échanger des mots sans suite, ils parvinrent à mettre un peu d'ordre dans leur esprit et à jeter un peu de clarté sur les événements. Ascanio, d'ailleurs, n'avait presque rien à dire, tandis qu'au contraire il avait tout à apprendre, et alors Aubry lui raconta tout : comment lui Aubry était revenu à l'hôtel de Nesle en même temps que Benvenuto ; comment ils avaient appris presque ensemble la nouvelle de l'arrestation d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe ; comment Benvenuto avait couru à son atelier comme un fou, criant : A la fonte ! à la fonte ! et lui Aubry au Châtelet. Alors ils s'étaient séparés, et l'écolier ne savait plus rien de ce qui s'était passé depuis ce moment à l'hôtel de Nesle.

Mais à l'iliade commune succéda l'odyssée particulière. Aubry raconta à Ascanio son désappointement en voyant qu'on ne voulait pas le mettre en prison, sa visite chez Gervaise, la dénonciation de celle-ci au lieutenant criminel, son interrogatoire terrible, qui n'avait eu d'autre résultat que cette amende de vingt sous parisis, amende si humiliante pour l'honneur de Gervaise ; enfin sa rencontre avec Marmagne au moment où il commençait à désespérer de se faire mettre en prison ; puis, à partir de là tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où, ne sachant pas dans quel cachot il allait entrer, il avait, en fendant avec sa tête la croûte de terre qui lui restait à percer, aperçu à la lueur de sa lampe son ami Ascanio.

Sur quoi les deux amis se jetèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent derechef.

« Et maintenant, dit Jacques Aubry, écoute-moi, Ascanio, il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais, dit Ascanio, avant toute chose, parle-moi de Colombe. Où est Colombe ?

— Colombe ? Je n'en sais rien ; chez Mme d'Étampes, je crois.

— Chez Mme d'Étampes ! s'écria Ascanio ; chez sa rivale !

— Alors, c'est donc vrai ce qu'on disait de l'amour de la duchesse pour toi ? »

Ascanio rougit et balbutia quelques paroles inintelligibles.

« Oh ! il ne faut pas rougir pour cela, s'écria Aubry. Peste ! une duchesse, et une duchesse qui est la maîtresse du roi ! Ce n'est pas à moi qu'une pareille bonne fortune arriverait. Mais, voyons, revenons à notre affaire.

— Oui, dit Ascanio, revenons à Colombe.

— Bah ! il s'agit bien de Colombe. Il s'agit d'une lettre.

— Quelle lettre ?

— D'une lettre que la duchesse d'Étampes t'a écrite.

— Et qui t'a dit que je possédais une lettre de la duchesse d'Étampes ?

— Benvenuto Cellini.

— Pourquoi t'a-t-il dit cela ?

— Parce que cette lettre il la lui faut, parce que cette lettre lui est nécessaire, parce que je me suis engagé à la lui rapporter, parce que tout

ce que j'ai fait enfin c'était pour avoir cette lettre.

— Mais que veut faire de cette lettre Benvenuto? demanda Ascanio.

— Ah! ma foi, je n'en sais rien, et cela ne me regarde pas. Il m'a dit : « Il me faut cette lettre. » Je lui ai dit : « C'est bon, je l'aurai. » Je me suis fait mettre en prison pour l'avoir; me voilà, donne-la-moi, et je me charge de la faire passer à Benvenuto. Eh bien ! qu'as-tu donc ? »

Cette question était motivée par le rembrunissement de la figure d'Ascanio.

« J'ai, mon pauvre Aubry, dit-il, que tu as perdu ta peine.

— Comment cela? s'écria Jacques Aubry. Cette lettre, n'aurais-tu plus cette lettre?

— Elle est là, dit Ascanio en mettant la main sur la poche de son pourpoint.

— Ah! à la bonne heure! Alors donne-la-moi, que je la porte à Benvenuto.

— Cette lettre ne me quittera point, Jacques.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ignore ce qu'en veut faire Benvenuto.

— Il veut s'en servir pour te sauver.

— Et pour perdre la duchesse d'Étampes peut-être. Aubry, je ne perdrai pas une femme.

— Mais cette femme veut te perdre, toi. Cette femme te déteste ; non, je me trompe, cette femme t'adore.

— Et tu veux qu'en échange de ce sentiment...

— Mais c'est exactement comme si elle te haïssait, puisque toi tu ne l'aimes pas ; d'ailleurs, c'est elle qui a tout fait.

— Comment ! qui a tout fait?

— Oui, c'est elle qui t'a fait arrêter, c'est elle qui a enlevé Colombe.

— Qui te l'a dit?

— Personne; mais qui veux-tu que cela soit?

— Mais le prévôt, mais le comte d'Orbec, mais Marmagne, à qui tu avoues que tu as tout dit.

— Ascanio! Ascanio! s'écria Jacques désespéré, tu te perds !

— J'aime mieux me perdre que de commettre une lâche action, Aubry.

— Mais ce n'est pas une lâche action, puisque c'est Benvenuto qui se charge de l'accomplir.

— Écoute, Aubry, dit Ascanio, et ne me garde pas rancune de ce que je vais te dire. Si c'était Benvenuto qui fût là à ta place, si c'était lui qui me dit : « C'est Mme d'Étampes, ton ennemie, qui t'a fait arrêter, qui a enlevé Colombe, qui la tient en son pouvoir, qui veut forcer sa volonté ; je ne puis sauver Colombe qu'à l'aide de cette lettre, » je lui ferais jurer qu'il ne la montrerait pas au roi, et je la lui donnerais. Mais Benvenuto n'est point ici, je n'ai aucune certitude que la persécution me vienne de la duchesse. Cette lettre serait mal placée entre tes mains, Aubry, pardonne-moi ; mais tu avoues toi-même que tu es un franc écervelé.

— Je te jure, Ascanio, que la journée que je viens de passer m'a vieilli de dix années.

— Cette lettre, tu peux la perdre ou en faire, dans un but excellent, je le sais, un usage inconsidéré. Aubry, cette lettre restera où elle est.

— Mais, mon ami, s'écria Jacques Aubry, songe bien, et Benvenuto l'a dit, que cette lettre seule peut te sauver.

— Benvenuto me sauvera sans cela, Aubry; Benvenuto a la parole du roi qu'il lui accordera une grâce le jour où son Jupiter sera fondu. Eh bien! quand tu as cru que Benvenuto devenait fou parce qu'il criait : « A la fonte! à la fonte! » Benvenuto commençait à me sauver.

— Mais si la fonte allait manquer? dit Aubry.

— Il n'y a pas de danger, reprit Ascanio en souriant.

— Mais cela arrive aux plus habiles fondeurs de France, à ce qu'on assure.

— Les plus habiles fondeurs de France ne sont que des écoliers auprès de Benvenuto.

— Mais combien de temps peut durer cette fonte?

— Trois jours.

— Et pour mettre la statue sous les yeux du roi, combien de temps faut-il?

— Trois autres jours encore.

— Six ou sept en tout, à ce que je vois. Et si d'ici à six ou sept jours Mme d'Étampes force Colombe à épouser d'Orbec?

— Mme d'Étampes n'a aucun droit sur Colombe, Colombe résistera.

— Oui, mais le prévôt a des droits sur Colombe comme sa fille, le roi François Ier a des droits sur Colombe comme sa sujette; si le prévôt ordonne? si le roi ordonne? »

Ascanio pâlit affreusement.

« Si, lorsque Benvenuto demandera ta liberté, Colombe est déjà la femme d'un autre, dis, que feras-tu de ta liberté? »

Ascanio passa une main sur son front pour essuyer

la sueur qu'y faisaient poindre les paroles de l'écolier, tandis que son autre main cherchait dans sa poche la lettre libératrice ; mais au moment où Aubry croyait qu'il allait céder, il secoua la tête comme pour en chasser toute irrésolution.

« Non ! dit-il, non ! A Benvenuto seul. Parlons d'autre chose. »

Et il prononça ces paroles d'un ton qui indiquait qu'il était, pour le moment du moins, parfaitement inutile d'insister.

« Alors, dit Aubry, paraissant prendre intérieurement une résolution importante, alors, mon ami, si c'est pour parler d'autre chose, nous en parlerons aussi bien demain matin ou demain dans la journée, attendu que j'ai bien peur que nous ne soyons ici pour quelque temps. Quant à moi, je t'avoue que comme je suis assez fatigué de mes tribulations de la journée et de mon travail de la nuit, je ne serais point fâché de me reposer un peu. Ainsi donc, reste ici, je retourne chez moi. Quand tu auras envie de me revoir, tu m'appelleras. En attendant, mets cette natte sur le trou que j'ai fait, afin qu'on ne coupe pas nos communications. Bonne nuit, et comme la nuit porte conseil, j'espère que je te trouverai plus raisonnable demain matin. »

Et à ces mots, sans rien vouloir écouter des observations d'Ascanio, qui essayait de le retenir, Jacques Aubry rentra la tête la première dans son couloir et regagna en rampant son cachot. Quant à Ascanio, en exécution du conseil que lui avait donné son ami, à peine les jambes de l'écolier eurent-elles disparu à leur tour qu'il traîna la natte dans l'angle de sa prison. La voie de communication qui venait de s'établir entre les deux cachots disparut donc entièrement.

Puis il jeta son pourpoint sur une des deux chaises qui, avec la table et la lampe, composaient son ameublement, s'étendit sur son lit, et, tout bourrelé d'inquiétude qu'il était, s'endormit bientôt, la fatigue du corps l'emportant sur les tourments de l'esprit.

Quant à Aubry, au lieu de suivre l'exemple d'Ascanio, quoiqu'il eût au moins autant besoin que lui de sommeil, il se contenta de s'asseoir sur son escabeau et se mit à réfléchir profondément, ce qui, comme le sait le lecteur, était si parfaitement contre ses habitudes, qu'il était évident qu'il méditait quelque grand coup.

L'immobilité de l'écolier dura un quart d'heure à peu près, après quoi il se leva lentement, et du pas d'un homme dont toutes les irrésolutions sont fixées, il s'avança vers son trou, où il se glissa de nouveau, mais avec tant de précautions et en observant un si profond silence cette fois, qu'au moment où, arrivé de l'autre côté, il souleva la natte avec sa tête, il s'aperçut avec joie que l'opération qu'il venait d'accomplir n'avait pas réveillé son ami.

C'était tout ce que demandait l'écolier; aussi, avec des précautions plus grandes encore que celles qu'il avait prises jusque-là, il sortit lentement de sa galerie souterraine, s'approcha en retenant son souffle de la chaise où était déposé le pourpoint d'Ascanio, et l'œil fixé sur le dormeur, l'oreille tendue à tout bruit, prit dans la poche la précieuse lettre tant ambitionnée par Cellini, et mit dans l'enveloppe un simple billet de Gervaise qu'il plia exactement de la même façon que l'était la lettre de la duchesse, pouvant, tant qu'Ascanio ne l'ouvrirait pas, lui faire croire que c'était toujours la missive de la belle Anne d'Heilly qui était restée en sa possession.

Puis, avec le même silence, il regagna la natte, se glissa de nouveau dans le trou et disparut comme les fantômes qui s'abîment dans les trappes de l'Opéra.

Il était temps, car à peine rentré dans son cachot, il entendit la porte de celui d'Ascanio roulant sur ses gonds et la voix de son ami qui criait avec l'accent d'un homme qui s'éveille en sursaut :

« Qui va là ?

— Moi ! répondit une voix douce, ne craignez rien, c'est une amie. »

Ascanio, à moitié vêtu, comme nous l'avons dit, se souleva à l'accent de cette voix qu'il croyait reconnaître, et à la lueur de sa lampe il vit une femme voilée. Cette femme s'approcha lentement de lui et leva son voile. Il ne s'était pas trompé, cette femme c'était Mme d'Étampes.

XXXV

OU IL EST PROUVÉ QUE LA LETTRE D'UNE GRISETTE, QUAND ON LA BRULE, FAIT AUTANT DE FLAMME ET DE CENDRE QUE LA LETTRE D'UNE DUCHESSE.

Il y avait sur le visage mobile de la belle Anne d'Heilly un mélange de compassion et de tristesse auquel Ascanio se laissa prendre et qui le confirma, avant même que la duchesse n'eût ouvert la bouche,

dans l'idée qu'elle était entièrement innocente de la catastrophe dont lui et Colombe venaient d'être victimes.

« Vous ici, Ascanio ? dit-elle d'une voix mélodieuse; vous à qui je voulais donner des palais et que je retrouve dans une prison !

— Ah ! madame, s'écria le jeune homme, il est donc vrai que vous êtes étrangère à la persécution qui nous atteint !

— M'avez-vous soupçonnée un instant, Ascanio ? dit la duchesse ; alors vous avez raison de me haïr, et je n'ai, moi, qu'à me plaindre en silence d'être si mal connue de celui que je connais si bien.

— Non, madame, non, dit Ascanio : on m'a dit que c'était vous qui aviez tout conduit, mais je n'ai pas voulu le croire.

— Bien, Ascanio. Vous ne m'aimez pas, je le sais; mais au moins chez vous la haine n'est point de l'injustice. Vous aviez raison, Ascanio: non-seulement je n'ai rien conduit, mais encore j'ignorais tout; c'est le prévôt, M. d'Estourville, qui, ayant tout appris, je ne sais comment, est venu tout dire au roi et qui a obtenu de lui l'ordre de vous arrêter et de reprendre Colombe.

— Et Colombe est chez son père ? demanda vivement Ascanio.

— Non, dit la duchesse, Colombe est chez moi.

— Chez vous, madame ! s'écria le jeune homme. Pourquoi chez vous ?

— Elle est bien belle, Ascanio, murmura la duchesse, et je comprends que vous la préfériez à toutes les femmes du monde, la plus aimante de ces femmes vous offrît-elle le plus riche des duchés.

— J'aime Colombe, madame, dit Ascanio, et vous savez qu'on préfère l'amour, ce bien du ciel, à tous les biens de la terre.

— Oui, Ascanio, oui, vous l'aimez par-dessus toute chose. Un instant j'ai espéré que votre passion pour elle n'était qu'un amour ordinaire. Je me suis trompée. Oui, je le vois bien maintenant, ajouta-t-elle avec un soupir. Vous séparer plus longtemps l'un de l'autre serait s'opposer aux volontés de Dieu.

— Ah ! madame, s'écria Ascanio en joignant les mains, Dieu vous a donné le pouvoir de nous réunir. Soyez grande et généreuse jusqu'au bout, madame, et faites le bonheur de deux enfants qui vous aimeront et qui vous béniront toute leur vie.

— Eh bien ! oui, dit la duchesse, je suis vaincue, Ascanio ; oui, je suis prête à vous protéger, à vous défendre ; mais, hélas ! peut-être, à cette heure, est-il trop tard !

— Trop tard ! que voulez-vous dire ? s'écria Ascanio

— Peut-être, à cette heure, Ascanio, peut-être suis-je perdue moi-même.

— Perdue ! et pourquoi cela, madame ?

— Pour vous avoir aimé.

— Pour m'avoir aimé ! Vous perdue à cause de moi ?

— Oui, imprudente que je suis, oui, perdue à cause de vous ; perdue pour vous avoir écrit.

— Comment cela ? je ne vous comprends pas, madame.

— Vous ne comprenez pas que le prévôt, muni de l'ordre du roi, a ordonné une perquisition générale à l'hôtel de Nesle ? Vous ne comprenez pas que cette perquisition, dans laquelle on recherche toutes les preuves de votre amour avec Colombe, s'exercera principalement dans votre chambre ?

— Eh bien ? demanda Ascanio impatient.

— Eh bien ! continua la duchesse, si dans votre chambre on retrouve cette lettre que, dans un moment de délire, je vous ai écrite, si cette lettre est reconnue pour être de moi, si cette lettre est mise sous les yeux du roi que je trompais déjà et que bientôt je voulais trahir pour vous, ne comprenez-vous pas que mon pouvoir tombe à l'instant même ? ne comprenez-vous pas que je ne puis plus rien pour vous ni pour Colombe ? ne comprenez-vous pas enfin que je suis perdue ?

— Oh ! s'écria Ascanio, tranquillisez-vous, madame, il n'y a pas de danger ; cette lettre n'est point dans ma chambre, cette lettre est ici, elle est là, elle ne m'a point quitté. »

La duchesse respira, et sa figure passa de l'expression de l'anxiété à celle de la joie.

« Elle ne vous a pas quitté, Ascanio ! s'écria-t-elle à son tour; elle ne vous a pas quitté ! Et à quel sentiment, dites, dois-je que cette heureuse lettre ne vous ait pas quitté ?

— A la prudence, madame, murmura Ascanio.

— A la prudence. Je me trompais donc encore, mon Dieu ! mon Dieu ! Je devrais cependant être bien certaine, bien convaincue. A la prudence ! Eh bien ! alors, ajouta-t-elle en ayant l'air de faire un effort sur elle-même, puisque je n'ai

à vous remercier que de votre prudence, Ascanio, croyez-vous bien prudent, dites-moi, de garder ici sur vous, quand on peut descendre à tout moment dans votre prison, quand on peut vous fouiller de force, trouvez-vous bien prudent, dis-je, de garder une lettre qui doit, si elle est connue, mettre hors d'état de vous protéger, vous et Colombe, la seule personne qui puisse vous sauver?

— Madame, dit Ascanio de sa voix douce et avec cette teinte de mélancolie que ressentent toujours les cœurs purs lorsqu'ils sont forcés de douter, j'ignore si l'intention de nous sauver, Colombe et moi, est au fond de votre cœur comme elle est sur vos lèvres; j'ignore si le désir seul de ravoir cette lettre, qui, ainsi que vous l'avez dit, peut vous perdre, ne vous a pas conduite ici; j'ignore enfin si une fois que vous la tiendrez en votre pouvoir, de protectrice que vous vous faites, vous ne nous redeviendrez pas ennemie; mais ce que je sais, madame, c'est que cette lettre est à vous, c'est qu'elle vous appartient, c'est que, du moment où vous la venez réclamer, je n'ai pas, moi, le droit de la retenir. »

Ascanio se leva, alla droit à la chaise sur laquelle était son pourpoint, fouilla dans la poche, et en tirant une lettre dont la duchesse au premier coup d'œil reconnut l'enveloppe :

« Voilà, dit-il, madame, ce papier tant désiré par vous, et qui, sans pouvoir m'être utile, peut vous être si nuisible; reprenez-le, déchirez-le, anéantissez-le. J'ai fait ce que je dois; vous ferez, vous, ce que vous voudrez.

— Ah! vous êtes vraiment un noble cœur, Ascanio, s'écria la duchesse emportée par ce premier mouvement qu'on retrouve parfois encore même au fond des âmes les plus corrompues.

— On vient, madame, prenez garde! s'écria Ascanio.

— Vous avez raison, » dit la duchesse.

Et, au bruit des pas, qui effectivement se rapprochaient, elle étendit vivement la main vers la lampe, présentant le papier à la flamme, qui s'y attacha et le dévora en un instant. La duchesse ne le lâcha cependant que lorsque le feu fut près d'atteindre ses doigts, et la lettre aux trois quarts consumée descendit en tournoyant; lorsqu'elle toucha le sol elle était complétement réduite en cendres; cependant, sur ces cendres, la duchesse mit encore le pied.

En ce moment le prévôt parut sur la porte.

« On me prévient que vous êtes ici, madame, dit il d'un air inquiet, en regardant alternativement Ascanio et la duchesse, et je m'empresse de descendre pour me mettre à vos ordres. Avez-vous en quelque chose besoin de moi ou des gens qui sont sous mes ordres?

— Non, messire, dit la duchesse, ne pouvant dissimuler le sentiment de profonde joie qui débordait de son cœur sur son visage. Non, mais je ne vous en rends pas moins grâce de votre empressement et de votre bonne volonté. J'étais venue seulement pour interroger ce jeune homme que vous avez fait arrêter, et pour m'assurer s'il était véritablement aussi coupable qu'on le disait.

— Et le résultat de cet examen? demanda le prévôt d'un ton où il ne pouvait s'empêcher de laisser percer une légère teinte d'ironie.

— Est qu'Ascanio est moins coupable que je ne le pensais. Je vous recommande donc, messire, les plus grands soins pour lui. En attendant, le pauvre enfant est bien mal logé. Ne pourriez-vous lui donner une autre chambre?

— On y avisera dès demain, madame, car vous le savez, pour moi vos désirs sont des ordres. Avez-vous autre chose à commander? et voulez-vous continuer votre interrogatoire?

— Non, messire, répondit Anne, je sais tout ce que je désirais savoir. »

A ces mots, la duchesse sortit du cachot en jetant à Ascanio un dernier coup d'œil mêlé de reconnaissance et de passion.

Le prévôt la suivit et la porte se referma derrière eux.

« Pardieu! murmura Jacques Aubry, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation de la duchesse et d'Ascanio, pardieu! il était temps. »

En effet, le premier soin de Marmagne en revenant à lui avait été de faire dire à la duchesse qu'il venait de recevoir une blessure qui pourrait bien être mortelle, mais qu'avant de mourir il voudrait lui révéler un secret de la plus haute importance pour elle. A cet effet, la duchesse était accourue. Marmagne lui avait dit alors qu'il avait été attaqué et blessé par un certain écolier nommé Jacques Aubry, lequel cherchait à entrer au Châtelet pour pénétrer jusqu'à Ascanio et rapporter à Cellini une lettre dont Ascanio était porteur.

A ces mots, la duchesse avait tout compris, et tout en maudissant la passion qui l'avait cette fois encore

fait sortir des limites de sa prudence ordinaire, elle était, quoiqu'il fût deux heures du matin, accourue au Châtelet, s'était fait ouvrir le cachot du prisonnier, et là avait joué avec Ascanio la scène que nous venons de raconter, et qui avait eu, du moins la duchesse le pensait ainsi, le dénoûment qu'elle désirait, quoi que Ascanio n'en eût pas été entièrement la dupe.

Comme l'avait dit Jacques Aubry, il était temps.

Mais la moitié de la besogne seulement était faite, et certes la plus difficile moitié restait à faire. L'écolier tenait la lettre qui avait si bien manqué d'être anéantie à jamais ; mais pour que cette lettre eût sa valeur réelle, ce n'était pas entre les mains de Jacques qu'elle devait être, c'était entre les mains de Cellini.

Or Jacques Aubry était prisonnier, bien prisonnier, et il avait appris de son prédécesseur que ce n'était pas chose facile que de sortir du Châtelet, une fois qu'on y était entré. Il était donc, nous devons le dire, comme ce coq qui a trouvé une perle, dans le plus grand embarras de ce qu'il devait faire de sa richesse.

Essayer de fuir par la violence était impossible. Armé de son poignard, Jacques Aubry pouvait bien tuer le gardien qui lui apportait son repas, prendre ses clefs et ses habits. Mais, outre que ce moyen extrême répugnait à l'excellente nature de l'écolier, il ne lui offrait pas encore, il faut le dire, une sécurité suffisante. Il y avait dix chances contre une qu'il fût reconnu, fouillé, dépouillé de sa précieuse lettre et réintégré dans son cachot.

Essayer de fuir par adresse était moins certain encore. Le cachot était creusé à huit ou dix pieds sous terre, des barres de fer énormes croisaient le soupirail par lequel pénétrait le seul rayon de jour qui descendît dans le cachot. Il fallait des mois pour desceller un de ces barreaux ; puis d'ailleurs ce barreau descellé, où se trouverait le fugitif? dans quelque cour aux murs infranchissables où l'on ne manquerait pas de le retrouver le lendemain matin.

Restait la corruption ; mais grâce au jugement rendu par le lieutenant criminel et qui attribuait à Gervaise vingt sous parisis pour la perte de son honneur, le prisonnier ne possédait plus pour toute fortune que la somme de dix sous parisis, somme insuffisante pour tenter le plus mauvais geôlier de la plus mauvaise prison, et qui ne pouvait décemment s'offrir à un porte-clefs d'une forteresse royale.

Jacques Aubry était donc, nous sommes forcé d'en convenir, plongé dans le plus cruel embarras.

De temps en temps une idée libératrice paraissait bien cependant se présenter à son esprit, mais cette idée sans doute entraînait avec elle de bien graves conséquences, car chaque fois qu'elle revenait, avec la persistance des bonnes idées, le visage d'Aubry se rembrunissait visiblement, et il poussait des soupirs qui prouvaient que le pauvre garçon subissait une lutte intérieure des plus violentes.

Cette lutte fut si violente et si prolongée que de toute la nuit Jacques ne songea pas même à dormir : il passa le temps à se promener de long en large, à s'asseoir, à se lever. C'était la première fois qu'il lui arrivait de veiller pour réfléchir : Jacques n'avait jamais veillé que comme buveur, comme joueur ou comme amoureux.

Au point du jour cependant la lutte parut apaisée par la victoire sans doute d'une des forces opposées, car Jacques Aubry poussa un soupir plus lamentable encore qu'aucun de ceux qu'il eût poussés jusque-là, et se jeta sur son lit comme un homme complétement abattu.

A peine était-il couché qu'il entendit des pas dans l'escalier. Ces pas s'approchèrent ; la clef grinça dans la serrure, les verrous crièrent, la porte tourna sur ses gonds, et deux hommes de justice apparurent sur le seuil ; l'un était le lieutenant criminel, l'autre son greffier.

Le désagrément de la visite fut tempéré par le plaisir qu'eut Jacques Aubry à reconnaître deux anciennes connaissances.

« Ah ! ah ! mon jeune homme, dit le lieutenant criminel en reconnaissant Jacques Aubry, c'est donc encore vous que je retrouve, et vous êtes donc parvenu à vous faire mettre au Châtelet ? Tudieu ! quel gaillard vous faites ! Vous séduisez les jeunes filles et vous perforez les jeunes seigneurs ! Mais, prenez-y garde, cette fois-ci, peste ! la vie d'un gentilhomme, c'est plus cher que l'honneur d'une grisette, et vous n'en serez pas quitte pour vingt sous parisis. »

Si formidables que fussent les paroles du juge, le ton avec lequel elles étaient prononcées rassurait quelque peu le prisonnier. Cet homme à la face joviale, entre les mains duquel il avait eu la chance de tomber, paraissait si bon garçon, qu'il semblait que rien de fatal ne pût venir de lui. Il est vrai de dire qu'il n'en était pas de même de son greffier, qui,

à chaque menace que faisait le lieutenant criminel, secouait approbativement la tête. C'était la seconde fois que Jacques Aubry voyait ces deux hommes à côté l'un de l'autre, et quelque préoccupation que lui inspirât la situation précaire dans laquelle il se trouvait, il ne pouvait s'empêcher de faire intérieurement les réflexions les plus philosophiques sur le caprice du hasard, qui avait dans un moment de fantaisie accolé l'un à l'autre deux individus aussi opposés de physique et de caractère.

L'interrogatoire commença. Jacques Aubry ne cacha rien : il déclara qu'ayant reconnu dans le vicomte de Marmagne un gentilhomme qui l'avait déjà trahi plusieurs fois, il avait sauté sur l'épée d'un page et l'avait défié. Marmagne avait accepté le défi ; le vicomte et l'écolier avaient ferraillé un instant, puis le vicomte était tombé. Il n'en savait pas davantage.

— Vous n'en savez pas davantage, vous n'en savez pas davantage, murmurait le juge, tout en dictant l'interrogatoire au greffier. Peste ! il y en a bien assez comme cela, ce me semble, et votre affaire est claire comme le jour, d'autant plus que le vicomte de Marmagne est un des grands favoris de Mme d'Étampes. Aussi il paraît qu'elle vous a recommandé au prône, mon brave garçon.

— Diable ! fit l'écolier qui commençait à s'inquiéter. Dites-moi donc, monsieur le juge, est-ce que l'affaire est aussi mauvaise que vous le dites?

— Plus mauvaise, mon cher ami, plus mauvaise ; attendu que je n'ai pas l'habitude d'intimider mes clients. Mais je vous préviens de cela afin que si vous aviez quelques dispositions à prendre...

— Des dispositions à prendre ? s'écria l'écolier. Dites donc, dites donc, monsieur le lieutenant criminel, est-ce que vous croyez qu'il y a danger d'existence ?

— Certainement, dit le juge, certainement. Comment ! vous attaquez en pleine rue un gentilhomme, vous le forcez à se battre, vous lui passez votre épée au travers du corps, et vous demandez s'il y a danger d'existence ? Oui, mon cher ami, oui, et très-grand danger même.

— Mais enfin, ces rencontres-là arrivent tous les jours, et je ne vois pas qu'on poursuive bien les coupables.

— Oui, entre gentilshommes, mon jeune ami. Oh ! quand il plaît à deux gentilshommes de se couper la gorge, c'est un droit de leur condition, et le roi n'a rien à y voir ; mais s'il allait prendre un jour l'idée aux vilains de se battre avec des gentilshommes, comme les vilains sont vingt fois plus nombreux que les gentilshommes, il n'y aurait bientôt plus de gentilshommes, ce qui serait dommage.

— Et combien de jours croyez-vous que mon procès puisse durer ?

— Cinq ou six jours à peu près.

— Comment ! s'écria l'écolier, cinq ou six jours, voilà tout.

— Sans doute. Le fait est clair : il y a un homme qui se meurt, vous avouez que vous l'avez tué, la justice est satisfaite ; cependant, ajouta le juge en donnant à son visage un caractère plus profond encore de mansuétude, si deux ou trois jours de plus peuvent vous être agréables...

— Très-agréables.

— Eh bien ! nous allongerons les écritures et nous gagnerons du temps. Vous êtes bon garçon au fond, et je serai enchanté de faire quelque chose pour vous.

— Merci, dit l'écolier.

— Et maintenant, reprit le juge en se levant, avez-vous quelque chose à demander ?

— Je voudrais voir un prêtre, est-ce impossible ?

— Non pas, et vous êtes dans votre droit.

— Eh bien ! alors, monsieur le juge, priez qu'on m'en envoie un.

— Je vais m'acquitter de votre commission. Sans rancune, mon jeune ami.

— Comment donc ! au contraire, bien reconnaissant.

— Monsieur l'écolier, dit alors à demi-voix et en s'approchant de Jacques Aubry le greffier, voudrez-vous bien m'accorder une grâce ?

— Volontiers, dit Aubry ; laquelle ?

— Mais c'est que vous avez peut-être des amis, des parents, à qui vous comptez laisser tout ce que vous possédez.

— Des amis ? je n'en ai qu'un, et il est en prison comme moi. Des parents ? je n'ai que des cousins, et même des cousins fort éloignés. Ainsi, parlez, monsieur le greffier, parlez.

— Monsieur, je suis un pauvre père de famille ayant cinq enfants.

— Eh bien ?...

— Eh bien ! je n'ai jamais eu de chance dans mon emploi, que je remplis pourtant, vous pouvez le dire, avec scrupule et probité. Tous mes confrères me passent sur le corps.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Ah ! pourquoi ? je vais vous le dire.

— Dites...

— Parce qu'ils ont du bonheur.

— Ah !

— Mais pourquoi ont-ils du bonheur ?

— Voilà ce que je vous demanderai, monsieur le greffier.

— Et voilà ce que je vais vous dire, monsieur l'écolier.

— Vous me ferez plaisir.

— Ils ont du bonheur... » Le greffier baissa encore la voix d'un demi-ton. « Ils ont du bonheur, parce qu'ils ont de la corde de pendu dans leur poche, comprenez-vous ?

— Non.

— Vous avez l'intelligence difficile. Vous faites un testament, n'est-ce pas ?

— Un testament, moi ? Pourquoi faire ?

— Dame ! pour qu'il n'y ait pas de procès parmi vos héritiers. Eh bien ! mettez sur ce testament que vous autorisez Marc-Boniface Grimoineau, greffier près de monsieur le lieutenant criminel, à réclamer du bourreau un petit bout de votre corde.

— Ah ! fit Aubry d'une voix étranglée, oui, je comprends.

— Et vous m'accordez ma demande ?

— Comment donc !

— Jeune homme ! rappelez-vous ce que vous venez de me promettre. Beaucoup ont pris le même engagement que vous ; mais les uns sont morts intestats, les autres ont mal écrit mon nom, Marc-Boniface Grimoineau, de sorte qu'il y a eu chicane ; d'autres enfin, qui étaient coupables, monsieur, parole d'honneur, bien coupables, ont été acquittés et sont allés se faire pendre ailleurs ; de sorte que je désespérais véritablement quand vous nous êtes tombé entre les mains.

— C'est bien, monsieur le greffier, c'est bien, dit Jacques ; cette fois, soyez tranquille, si je suis pendu vous aurez votre affaire.

— Vous le serez, monsieur, vous le serez, n'en faites pas de doute.

— Eh bien ?... Grimoineau, dit le juge.

— Me voilà, monsieur le lieutenant criminel, me voilà. Ainsi, c'est convenu, monsieur l'écolier ?

— C'est convenu.

— Parole d'honneur ?

— Foi de vilain !

— Allons, murmura le greffier en s'en allant, je crois que cette fois-ci enfin j'aurai mon affaire. Je vais annoncer cette bonne nouvelle à ma femme et à mes enfants. »

Et il suivit le lieutenant criminel qui sortit tout en le grondant gaiement de s'être tant fait attendre.

XXXVI

OU L'ON VOIT QU'UNE VÉRITABLE AMITIÉ EST CAPABLE DE POUSSER LE DÉVOUEMENT JUSQU'AU MARIAGE.

Aubry, resté seul, retomba dans des réflexions encore plus profondes qu'auparavant ; et l'on en conviendra, il y avait dans son entretien avec le lieutenant criminel ample matière à méditation. Cependant, hâtons-nous de dire que celui qui aurait pu lire dans son esprit aurait vu que la situation d'Ascanio et de Colombe, situation qui dépendait de la lettre qu'il avait entre les mains, prenait la première place dans ses préoccupations, et qu'avant de songer à lui, chose de laquelle il comptait bien s'occuper en son tour, il allait songer à eux.

Il méditait ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit de nouveau et que le porte-clefs parut sur le seuil.

« Est-ce vous qui avez fait venir un prêtre ? demanda-t-il en grommelant.

— Certainement c'est moi, dit Jacques.

— Le diable m'emporte si je sais ce qu'ils ont tous à faire avec un moine damné ! murmura le guichetier ; mais ce que je sais, c'est qu'ils ne peuvent pas laisser cinq minutes un pauvre homme tranquille. Voyons, entrez, mon père, continua-t-il en se rangeant pour faire place au prêtre, et faites vite. »

Puis il referma la porte en grommelant toujours, laissant en tête-à-tête le nouveau venu avec le prisonnier.

« C'est vous qui m'avez fait demander, mon fils ? demanda le prêtre.

— Oui, mon père, répondit l'écolier.

— Vous désirez vous confesser ?

— Non, pas encore précisément, je désire m'entretenir avec vous d'un simple cas de conscience.

— Dites, mon fils, répondit le prêtre en s'as-

seyant sur l'escabeau, et si mes faibles lumières peuvent vous guider...

— Justement. C'est pour vous demander conseil que je vous ai fait venir.

— Je vous écoute.

— Mon père, dit Aubry, je suis un grand pécheur.

— Hélas! fit le prêtre, heureux du moins celui qui le reconnaît.

— Mais ce n'est pas le tout; non-seulement je suis un grand pécheur, comme je vous le disais, mais encore j'ai fait tomber les autres dans le péché.

— Y a-t-il réparation au dommage que vous avez commis?

— Je le pense, mon père, je le pense. Celle que j'ai entraînée avec moi dans l'abîme était une jeune fille innocente.

— Alors, vous l'avez séduite? demanda le prêtre.

— Séduite, oui, mon père, c'est le mot.

— Et vous voulez réparer votre faute?

— J'en ai l'intention, du moins.

— Il n'y a qu'une façon de le faire.

— Je le sais bien, et c'est pour cela que j'ai été si longtemps indécis. S'il y en avait eu deux, j'eusse choisi l'autre.

— Alors, vous désirez l'épouser?

— Un instant! non, je ne veux pas mentir; non, mon père, je ne désire pas, je me résigne.

— Mieux vaudrait un sentiment plus pur, plus dévoué.

— Que voulez-vous, mon père, il y a des gens qui sont nés pour épouser et d'autres pour rester garçons. Le célibat était ma vocation, à moi, et il ne fallait, je vous le jure, rien moins que la circonstance où je me trouve...

— Eh bien! mon fils, comme vous pourriez revenir sur vos bonnes intentions, je vous dirai que le plus tôt serait le mieux.

— Et quand ce plus tôt peut-il être? demanda Aubry.

— Dame! dit le prêtre, comme c'est un mariage *in extremis*, on obtiendra toutes les dispenses nécessaires, et je pense bien qu'après-demain...

— Va donc pour après-demain, fit l'écolier en poussant un soupir.

— Mais elle, la jeune fille?

— Eh bien!

— Consentira-t-elle?

— A quoi?

— Au mariage.

— Pardieu! si elle y consentira? avec reconnaissance. On ne lui fait pas de ces propositions-là tous les jours.

— Alors il n'y aura aucun empêchement.

— Aucun.

— Les parents de votre côté?

— Absents.

— Du sien?

— Inconnus.

— Son nom?

— Gervaise-Perrette Popinot.

— Me chargez-vous de lui porter cette nouvelle?

— Si vous voulez prendre cette peine, mon père, je vous en serai véritablement reconnaissant.

— Aujourd'hui même elle sera prévenue.

— Dites-moi donc, dites-moi donc, mon père, est-ce que vous pourriez, par exemple, lui remettre une lettre?

— Non, mon fils, nous autres qui nous sommes dévoués au service des prisonniers, nous avons fait le serment de ne remettre aucun message de leur part à personne qu'après leur mort. Ce moment venu, tout ce que vous désirerez.

— Merci, cela serait inutile; tenons-nous-en donc au mariage, murmura Aubry.

— Vous n'avez rien autre chose à me dire?

— Rien; sinon que si l'on doutait de la vérité de ce que j'avance, et que si l'on faisait quelque difficulté à m'accorder ma demande, on trouverait à l'appui, chez monsieur le lieutenant criminel, une plainte de ladite Gervaise-Perrette Popinot, laquelle prouverait à la justice que je n'avance rien qui ne soit l'exacte vérité.

— Rapportez-vous-en à moi d'aplanir toutes les difficultés, répondit le prêtre, qui avait cru remarquer que dans l'action qu'il se proposait d'accomplir, Jacques Aubry ne procédait pas d'enthousiasme, mais cédait à une nécessité, et d'ici à deux jours...

— D'ici à deux jours?...

— Vous aurez rendu l'honneur à celle à qui vous l'avez enlevé.

— Hélas! murmura l'écolier en poussant un profond soupir.

— Bien, mon fils, bien, dit le prêtre; plus un sacrifice nous coûte, plus il est agréable à Dieu.

— Ventre-Mahom! s'écria l'écolier, en ce cas, Dieu doit m'être bien reconnaissant; allez, mon père, allez! »

En effet, ce n'était pas sans une vive opposition à lui-même que Jacques Aubry avait pris une pareille résolution ; comme il l'avait dit à Gervaise, il avait hérité de l'antipathie paternelle pour le mariage, et il ne lui avait rien moins fallu que son amitié pour Ascanio, que l'idée que c'était lui qui l'avait perdu, le tout corroboré des plus beaux exemples de dévouement que l'antiquité avait pu lui fournir, pour l'amener au degré d'abnégation auquel il était arrivé.

Mais, dira peut-être le lecteur, qu'a de commun le mariage de Gervaise et d'Aubry avec le bonheur d'Ascanio et de Colombe, et comment, en épousant sa maîtresse, Aubry sauvait-il son ami ?

A' ceci, je pourrais dire au lecteur qu'il manque de pénétration. Il est vrai que, de son côté, le lecteur pourrait me répondre que ce n'est pas son état d'en avoir.

Que le lecteur prenne donc la peine de lire la fin de ce chapitre, qu'il eût pu se donner la satisfaction de passer s'il avait eu l'esprit plus subtil.

Le prêtre parti, Aubry, dans l'impossibilité de reculer désormais, parut plus tranquille; c'est le propre des résolutions, même les plus terribles, que d'amener le calme après elles. L'esprit qui a lutté se repose, le cœur qui a combattu s'engourdit.

Jacques Aubry resta donc dans son repos et dans son engourdissement, jusqu'au moment, où après avoir entendu du bruit dans le cachot d'Ascanio, il crut que ce bruit, causé par l'entrée du geôlier qui lui apportait son déjeuner, était une garantie de tranquillité pour plusieurs heures. En conséquence, il laissa s'écouler quelques minutes après lesquelles ayant reconnu qu'aucun bruit ne troublait le silence, il s'engagea dans son couloir, franchit comme d'habitude la distance, et souleva la natte avec sa tête.

Le cachot d'Ascanio était plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Aubry appela à demi-voix ; personne ne répondit : le cachot était parfaitement solitaire.

Le premier sentiment d'Aubry fut un sentiment de joie. Ascanio était libre, et si Ascanio était libre il n'avait pas besoin de lui... Mais presque aussitôt il se rappela la recommandation qu'il avait entendue la veille de mettre Ascanio dans une prison plus commode. On avait eu égard à la recommandation de Mme la duchesse d'Étampes ; ce bruit que venait d'entendre l'écolier, c'était le déménagement de son ami.

L'espoir qu'avait eu Aubry fut donc éblouissant, mais rapide comme un éclair.

Il laissa retomber la natte et rentra à reculons dans son cachot. Toute consolation lui était enlevée, même la présence de l'ami pour lequel il se sacrifiait.

Il ne lui restait plus d'autres ressources que de réfléchir. Mais Jacques Aubry avait déjà réfléchi si longtemps, et ses réflexions avaient eu un si douloureux résultat, qu'il préféra dormir.

Il se jeta donc sur son lit, et comme il était fort en retard du côté du sommeil, il ne tarda point, malgré la préoccupation d'esprit où il se trouvait, à s'endormir profondément.

Il rêva qu'il était condamné à mort et pendu ; mais comme, par un mauvais procédé du bourreau, la corde avait été mal graissée, la pendaison était demeurée incomplète ; on ne l'en avait pas moins enterré bel et bien. Et dans son rêve Jacques Aubry commençait à se dévorer les bras, comme cela se pratique, lorsque le greffier, qui tenait à ravoir son bout de corde, était venu pour le prendre, avait rouvert le caveau dans lequel il était enfermé et lui avait rendu à la fois la vie et la liberté.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve, et lorsque l'écolier se réveilla, sa vie était fort compromise et sa liberté tout à fait perdue.

La soirée, la nuit et la journée se passèrent sans que Jacques reçût d'autre visite que celle de son geôlier. Il essaya de lui faire quelques questions, mais il n'y eut pas moyen d'en tirer une parole.

Au milieu de la nuit, et comme Jacques Aubry était dans son premier sommeil, il entendit la porte rouler sur ses gonds et se réveilla en sursaut. Si bien que dorment les prisonniers, le bruit d'une porte qui s'ouvre les réveille toujours.

L'écolier se dressa sur son séant.

« Levez-vous et habillez-vous, » dit la voix rude du geôlier, tandis que derrière lui étincelaient, à la lueur de la torche qu'il portait, les hallebardes de deux gardes de la prévôté.

La seconde injonction était inutile ; comme le lit de Jacques Aubry n'était orné d'aucun drap et manquait complétement de couverture, il s'était couché tout vêtu.

« Où voulez-vous donc me mener? demanda Jacques Aubry, dormant encore d'un œil.

— Vous êtes bien curieux, dit le geôlier.

— Cependant je voudrais savoir,... reprit l'écolier.

—Allons, allons, pas de raisonnements, et suivez-moi. »

Toute résistance était inutile, le prisonnier obéit.

Le geôlier marcha devant, puis Jacques Aubry vint après, puis les deux gardes fermèrent le cortége.

Jacques Aubry regardait autour de lui avec une inquiétude qu'il ne cherchait pas même à dissimuler; il craignait une exécution nocturne; cependant une chose le rassurait : il ne voyait ni prêtre ni bourreau.

Au bout de dix minutes, Jacques Aubry se retrouva dans la première salle où on l'avait conduit à son entrée au Châtelet; mais là, au lieu de le conduire au guichet, ce dont un instant il avait eu l'espérance, tant le malheur vous rend facile à l'illusion, son guide ouvrit une porte cachée dans un angle et s'engagea dans un corridor intérieur; ce corridor donnait dans une cour.

Le premier sentiment du prisonnier en arrivant dans cette cour, en se retrouvant à l'air et en revoyant le ciel, fut de respirer à pleine poitrine. C'était autant de pris; il ne savait pas quand pareille aubaine se renouvellerait.

Puis, comme il aperçut de l'autre côté de la cour les fenêtres en ogives d'une chapelle du xiv[e] siècle, il commença à deviner ce dont il était question.

Notre véracité de conteur nous contraint à dire qu'à cette pensée les forces faillirent lui manquer.

Cependant le souvenir d'Ascanio et de Colombe se présenta à la fois à son esprit, et la grandeur de la belle action qu'il allait accomplir, le soutint dans sa détresse.

Il s'avança donc d'un pas assez ferme vers l'église; en arrivant sur le seuil tout lui fut expliqué.

Le prêtre était à l'autel; dans le chœur une femme l'attendait : cette femme c'était Gervaise.

A moitié chemin du chœur, il trouva le gouverneur du Châtelet.

« Vous avez demandé à rendre, avant de mourir, l'honneur à la jeune fille à qui vous l'aviez ravi, dit le gouverneur; la demande était juste et l'on vous l'accorde. »

Un nuage passa sur les yeux de l'écolier; mais il porta la main à la lettre de M[me] d'Étampes et il reprit courage.

— Oh! mon pauvre Jacques, s'écria Gervaise en venant se jeter dans les bras de l'écolier; oh! qui m'aurait dit que cette heure que je désirais sonnerait dans une pareille circonstance!

— Que veux-tu, ma chère Gervaise, s'écria l'écolier en recevant Gervaise sur sa poitrine; Dieu sait ceux qu'il doit punir et ceux qu'il doit récompenser : soumettons-nous à la volonté de Dieu! »

Puis tout bas, et en lui glissant dans la main la lettre de M[me] d'Étampes :

« Pour Benvenuto, dit-il, et à lui seul.

— Hein? murmura le gouverneur, s'approchant vivement des deux époux, qu'y a-t-il?

— Rien : je dis à Gervaise que je l'aime.

— Comme elle n'aura, selon toute apparence, probablement pas le temps de s'apercevoir du contraire, les protestations sont inutiles : approchez de l'autel et faites vite. »

Aubry et Gervaise s'avancèrent sans souffler mot vers le prêtre qui les attendait. Arrivés en face de lui, tous deux tombèrent à genoux. La messe commença.

Jacques aurait bien voulu échanger quelques paroles avec Gervaise, qui, de son côté, brûlait d'envie de peindre sa reconnaissance à Aubry; mais deux gardes placés à leurs côtés surveillaient leurs gestes et épiaient leurs paroles. Il était bien heureux que, dans un moment de compassion sans doute, le gouverneur les eût laissés échanger l'accolade à l'aide de laquelle la lettre était passée des mains de Jacques dans celles de Gervaise. Ce moment perdu, la surveillance exercée sur les deux époux eût rendu le dévouement de Jacques inutile.

Sans doute le prêtre avait reçu ses instructions, car il abrégea fort son discours. Peut-être aussi pensait-il à part lui qu'il était inutile de faire de grandes recommandations conjugales et paternelles à un homme qui allait être pendu dans deux ou trois jours.

Le discours fini, la bénédiction donnée, la messe dite, Aubry et Gervaise crurent au moins qu'on allait leur accorder un moment de tête-à-tête, mais il n'en fut rien. Malgré les pleurs de Gervaise, qui fondait littéralement en eau, les gardes les séparèrent.

Cependant ils eurent le temps d'échanger un coup d'œil. Celui d'Aubry voulait dire : « Songe à ma commission. »

Celui de Gervaise répondait : « Sois tranquille, elle sera faite cette nuit même ou demain matin au plus tard. »

Puis on les entraîna chacun d'un côté opposé. Gervaise fut remise galamment à la porte de la rue. Jacques fut reconduit poliment à son cachot.

En y rentrant, l'écolier poussa un soupir plus

profond qu'aucun de ceux qu'il eût poussés encore depuis son entrée dans la prison ; il était marié !

Ce fut ainsi que, nouveau Curtius, Jacques Aubry, par dévouement, se précipita dans le gouffre de l'hyménée.

XXXVII

LA FONTE.

Maintenant, avec la permission de nos lecteurs, quittons un instant le Châtelet pour revenir à l'hôtel de Nesle.

Aux cris de Benvenuto, ses ouvriers étaient accourus et l'avaient suivi à la fonderie.

Tous le connaissaient à l'œuvre ; mais jamais ils ne lui avaient vu une pareille ardeur au visage, une pareille flamme dans les yeux ; quiconque eût pu le mouler lui-même en ce moment comme il allait mouler le Jupiter, eût doté le monde de la plus belle statue qui se pût faire du génie de l'art.

Tout était prêt ; le modèle en cire revêtu de sa chape de terre attendait tout cerclé de fer, et dans le fourneau à capsule qui l'entourait, l'heure de la vie. Le bois lui-même était tout disposé ; Benvenuto en approcha la flamme à quatre endroits différents, et comme le bois était du sapin que l'artiste prenait depuis longtemps le soin de faire sécher, le feu gagna rapidement toutes les parties du fourneau et le moule se trouva bientôt former le centre d'un immense foyer. Alors la cire commença à sortir par les évents, tandis que de son côté le moule cuisait ; en même temps les ouvriers creusaient une grande fosse près du fourneau où le métal devait entrer en fusion, car Benvenuto ne voulait pas qu'il y eût un instant de perdu, et aussitôt le moule cuit il voulait procéder à la fonte.

Pendant un jour et demi la cire découla du moule, pendant un jour et demi, tandis que les ouvriers se relevaient tour à tour, se reposant par quart, comme les matelots d'un bâtiment de guerre, Benvenuto veilla, tournant autour du fourneau, alimentant le foyer, encourageant les travailleurs. Enfin, il reconnut que toute la cire était écoulée et que le moule était parfaitement cuit ; c'était la seconde partie de son œuvre ; la dernière était la fonte du bronze et le coulage de la statue.

Lorsqu'on en fut là, les ouvriers, qui ne comprenaient rien à cette force surhumaine et à cette furieuse ardeur, voulurent obtenir de Benvenuto qu'il prît quelques heures de repos, mais c'étaient quelques heures ajoutées à la captivité d'Ascanio et aux persécutions de Colombe. Benvenuto refusa. Il semblait du même métal que ce bronze dont il allait faire un dieu.

Alors, la fosse creusée, il entoura le moule d'excellents cordages, et à l'aide de cabestans préparés à cet effet, il l'enleva avec tout le soin possible, le transporta au-dessus de la fosse et l'y descendit lentement jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur du fourneau ; arrivé là, il le consolida en faisant rouler tout autour de lui la terre extraite de la fosse, en la foulant par couches et en plaçant, à mesure qu'elle s'élevait, les tuyaux de terre cuite destinés à servir d'évents. Tous ces préparatifs prirent le reste de la journée. La nuit vint; il y avait quarante-huit heures que Benvenuto n'avait dormi, ne s'était assis. Les ouvriers le suppliaient, Scozzone le grondait, mais Benvenuto ne voulait entendre à rien ; une force magique semblait le soutenir, et il ne répondait aux supplications et aux gronderies qu'en commandant à chaque ouvrier la besogne qu'il avait à faire avec la voix brève et dure dont un général d'armée commande la manœuvre à ses soldats.

Benvenuto voulait commencer la fonte à l'instant même ; l'énergique artiste, qui avait constamment vu tous les obstacles céder devant lui, essayait alors sa puissance impérative sur lui-même. Écrasé de fatigue, dévoré de soucis, brûlé de fièvre, il commandait à son corps d'agir, et ce corps de fer obéissait, tandis que ses compagnons étaient forcés de se retirer l'un après l'autre, comme dans une bataille on voit des soldats blessés quitter leurs rangs et regagner l'ambulance.

Le fourneau de fonte était prêt; Benvenuto l'avait fait remplir de lingots de fonte et de cuivre, placés symétriquement les uns sur les autres, afin que la chaleur pût se faire jour entre eux et que la fusion s'opérât plus rapidement et plus complétement. Il y mit le feu comme à la première fournaise, et bientôt, comme le bûcher était composé de sapins, la résine qui en découlait, jointe à la combustibilité du bois, fit une flamme telle, que s'élevant plus haut qu'on ne s'y attendait, elle alla lécher le toit de la fonderie, qui, n'étant qu'un toit de bois, prit feu aussitôt. A la vue et surtout à

la chaleur de cet incendie, tous les compagnons, à l'exception d'Hermann, s'éloignèrent; mais Hermann et Benvenuto, c'était assez pour faire face à tout. Chacun d'eux prit une hache et se mit à abattre les piliers de bois qui soutenaient le hangar. Un instant après le toit tout enflammé tomba. Alors avec des crocs Benvenuto et Hermann poussèrent les débris brûlants dans la fournaise, et l'ardeur du feu s'en augmentant, le métal commença de fondre.

Mais arrivé à ce point, Benvenuto Cellini se trouva au bout de ses forces. Il y avait près de soixante heures qu'il n'avait dormi, il y en avait vingt-quatre qu'il n'avait mangé, et depuis ce temps il était l'âme de tout ce mouvement, l'axe de toute cette fatigue. Une fièvre terrible s'empara de lui; à la coloration de son teint succéda une pâleur mortelle. Dans une atmosphère tellement ardente que personne n'y pouvait demeurer près de lui, il sentait ses membres trembler et ses dents battre comme s'il se fût trouvé au milieu des neiges de la Laponie. Les compagnons s'aperçurent de son état, s'approchèrent de lui; il voulut résister encore, nier sa défaite, car pour cet homme céder, même devant l'impossible, était une honte; mais enfin il lui fallut avouer qu'il se sentait défaillir. Heureusement la fusion arrivait à son terme, le plus difficile était fait, le reste était une œuvre mécanique facile à exécuter. Il appela Pagolo: Pagolo n'était point là. Cependant aux cris des compagnons qui répétaient son nom en chœur, Pagolo reparut; il venait, disait-il, de prier pour l'heureuse issue de la fonte.

« Ce n'est pas le temps de prier! s'écria Benvenuto, et le Seigneur a dit: « Qui travaille prie. » C'est l'heure de travailler, Pagolo. Écoute, je sens que je meurs; mais que je me meure ou non, il ne faut pas moins que mon Jupiter vive. Pagolo, mon ami, c'est à toi que j'abandonne la direction du moulage, certain que si tu le veux tu feras tout aussi bien que moi. Pagolo, tu comprends bien, le métal sera bientôt prêt; tu ne peux te tromper à son degré de cuisson. Lorsqu'il sera rouge, tu feras prendre un pierrier à Hermann et un autre à Simon le Gaucher. Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je dis donc? Oui. Puis, ils frapperont un coup sur les deux tampons des fourneaux. Alors, le métal coulera, et, si je suis mort, vous direz au roi qu'il m'a promis une grâce et que vous venez la réclamer en mon nom, et que cette grâce... c'est... Oh! mon Dieu! je ne m'en souviens plus. Que voulais-je donc demander au roi? Ah! oui... Ascanio... seigneur de Nesle... Colombe, la fille du prévôt... d'Orbec... Mme d'Étampes... Ah!... je deviens fou! »

Et Benvenuto, chancelant, tomba dans les bras d'Hermann, qui l'emporta comme un enfant dans sa chambre, tandis que Pagolo, chargé de la direction du moulage, donnait des ordres pour que l'œuvre se continuât.

Benvenuto avait raison, ou plutôt un délire terrible s'était emparé de lui. Scozzone qui sans doute de son côté priait aussi, comme Pagolo, accourut pour lui porter secours; mais Benvenuto ne cessait de crier: « Je suis mort! Je vais mourir! Ascanio! Ascanio! que deviendra Ascanio? »

C'est qu'en effet mille visions délirantes passaient dans sa tête: Ascanio, Colombe, Stéphana, tout cela grandissait à ses yeux comme des spectres, s'évanouissait comme des ombres. Puis, au milieu de tout cela, passaient tout sanglants Pompeïo l'orfévre, qu'il avait tué d'un coup de poignard, et le maître de poste de Sienne qu'il avait tué, tué d'un coup d'arquebuse. Passé et présent se confondaient dans sa tête. Tantôt c'était Clément VII qui retenait Ascanio en prison, tantôt c'était Côme Ier qui voulait forcer Colombe à épouser d'Orbec. Puis, il s'adressait à la duchesse Éléonore, croyant s'adresser à Mme d'Étampes; il suppliait, il menaçait. Puis il riait au nez de la pauvre Scozzone pleurante: il lui disait de prendre garde que Pagolo ne se rompît le cou en courant sur les corniches comme un chat. Puis à ces moments d'agitation insensée, succédaient des intervalles de prostration complète pendant lesquels on eût dit qu'il allait mourir.

Cette agonie durait depuis trois heures. Benvenuto était dans un de ces moments de torpeur que nous avons dit, quand tout à coup Pagolo entra dans sa chambre, pâle, défait, et s'écriant:

« Que Jésus et la madone nous aident! maître, car tout est perdu maintenant, et il ne peut plus nous arriver secours que du ciel. »

Tout écrasé, tout mourant, tout évanoui qu'était Benvenuto, ces mots, comme un stylet aigu, pénétrèrent jusqu'au plus profond de son cœur. Le voile qui couvrait son intelligence se déchira, et comme Lazare se levant à la voix du Christ, il se souleva sur son lit en criant: « Qui a dit ici que tout était perdu tant que Benvenuto vivait encore?

— Hélas! moi, maître, moi, dit Pagolo.

— Double infâme! s'écria Benvenuto, il était

donc dit que tu me trahiras sans cesse. Mais sois tranquille, Jésus et la madone que tu invoquais tout à l'heure sont là pour soutenir les hommes de bonne volonté et pour punir les traîtres... »

En ce moment on entendit les ouvriers qui se lamentaient en criant :

« Benvenuto ! Benvenuto !

— Le voilà, le voilà ! répondit l'artiste en s'élançant hors de sa chambre, pâle, mais plein de force et de raison. Le voilà, et malheur à ceux qui n'auront pas fait leur devoir ! »

En deux bonds Benvenuto fut à la fonderie : il trouva tout ce monde d'ouvriers qu'il avait laissé si plein d'ardeur stupéfait et abattu. Hermann lui-même semblait mourant de fatigue, le colosse chancelait sur ses jambes et était forcé de s'appuyer à l'un des piliers du hangar resté debout.

« Or çà, écoutez-moi, s'écria Benvenuto d'une voix terrible et en tombant au milieu d'eux comme la foudre, je ne sais pas encore ce qui est arrivé, mais sur mon âme, je vous en réponds d'avance, il y a remède. Obéissez donc maintenant que je suis présent à la besogne; mais obéissez passivement, sans dire un mot, sans faire un geste, car le premier qui hésite, je le tue.

Voilà pour les mauvais.

Puis, pour les bons, je ne dirai qu'un mot : la liberté, le bonheur d'Ascanio. Votre compagnon, que vous aimez tant, est au bout de notre réussite. Allons ! »

A ces mots, Cellini s'approcha du fourneau pour juger lui-même de l'événement : le bois avait manqué et le métal s'était refroidi, de sorte qu'il était, comme on dit en terme de métier, tourné en gâteau.

Benvenuto jugea aussitôt que tout était réparable. Sans doute Pagolo s'était relâché de sa surveillance, et pendant ce temps la chaleur du foyer avait diminué ; il fallait rendre à la flamme toute sa chaleur, il fallait rendre au métal toute sa liquéfaction.

« Du bois ! s'écria Benvenuto, du bois ! cherchez-en partout où il peut y en avoir ! courez chez les boulangers et payez-le, s'il le faut, à la livre ! Apportez jusqu'au dernier copeau qui se trouve dans la maison ! Enfonce les portes du Petit-Nesle, Hermann, si dame Perrine ne veut pas te les ouvrir ! Tout est de bonne prise de ce côté, nous sommes en pays ennemi. Du bois ! du bois ! »

Et, pour donner l'exemple le premier, Benvenuto saisit une hache et attaqua à grands coups les deux poteaux qui restaient encore debout et qui bientôt s'abattirent avec le reste de la toiture, que Benvenuto poussa aussitôt dans le foyer; en même temps les compagnons revinrent de tous côtés chargés de bois.

« Ah çà, maintenant, s'écria Benvenuto, êtes-vous disposés à m'obéir?

— Oui ! oui ! crièrent toutes les voix ; oui ! dans tout ce que vous nous ordonnerez et tant qu'il nous restera un souffle de vie !

— Alors, triez le chêne, et ne jetez d'abord que du chêne dans le foyer ; le chêne fait un feu plus vif, et par conséquent le remède sera plus prompt. »

Aussitôt le chêne plut par brassées dans la fournaise, et ce fut Benvenuto qui fut forcé de crier : « Assez. »

L'énergie de cette âme avait passé dans toutes les âmes ; ses ordres, ses signes, ses gestes, tout était compris et exécuté à l'instant même. Il n'y avait que Pagolo qui de temps en temps murmurait entre ses dents : « Vous voulez faire des choses impossibles, maître, c'est tenter Dieu. »

Ce à quoi Cellini répondait par un regard qui voulait dire : « Sois tranquille, tout n'est pas fini entre nous. »

Cependant, malgré les prédictions sinistres de Pagolo, le métal commençait à entrer de nouveau en fusion, et pour hâter cette fusion, Benvenuto jetait de temps en temps dans le fourneau quelques livres de plomb, remuant plomb, cuivre et bronze avec une longue barre de fer, de sorte que, pour me servir de ses expressions à lui-même, ce cadavre de métal commençait à revenir à la vie. A la vue de ce progrès, Benvenuto, joyeux, ne sentait plus ni fièvre ni faiblesse, lui aussi ressuscitait.

Enfin on vit le métal bouillir et monter. Aussitôt Benvenuto ouvrit l'orifice du moule et ordonna de frapper sur les tampons du fourneau, ce qui fut exécuté à l'instant même. Mais comme si, jusqu'au bout, cette œuvre gigantesque devait être un combat de Titan, les tampons ôtés, Benvenuto s'aperçut non-seulement que le métal ne coulait pas avec une rapidité suffisante, mais encore qu'il n'y en aurait peut-être point assez. Alors, frappé d'une de ces idées suprêmes comme il en vient aux artistes seuls :

« Que la moitié de vous, dit-il, reste ici pour jeter du bois dans le foyer, et que l'autre me suive. »

Et suivi de cinq compagnons, il s'élança vers l'hôtel de Nesle; puis, un instant après tous reparurent chargés de vaisselle d'argent et d'étain, de

lingots, d'aignières à moitié terminées. Benvenuto donna l'exemple, et chacun jeta son précieux fardeau dans le fourneau, qui dévora tout à l'instant même : bronze, plomb, argent, saumons bruts, ciselures merveilleuses, avec la même indifférence qu'il eût dévoré l'artiste lui-même, si l'artiste à son tour s'y fût précipité.

Mais grâce à ce surcroît de matières fusibles, le bronze devint parfaitement liquide, et comme s'il se fût repenti de son hésitation d'un instant, se mit à couler à pleins canaux. Il y eut alors un moment d'anxieuse attente, qui devint presque de la terreur, quand Benvenuto s'aperçut que tout le bronze écoulé n'arrivait pas jusqu'à l'orifice du moule : il sonda alors avec une longue perche, mais il sentit que, sans arriver au bout du jet, le bronze avait dépassé la tête de Jupiter.

Alors, il tomba à genoux et remercia Dieu; l'œuvre était terminée, qui devait sauver Ascanio et Colombe; maintenant Dieu permettrait-il qu'elle fût accomplie parfaitement?

C'est ce que Benvenuto ne pouvait savoir que le lendemain.

La nuit, comme on le pense bien, fut une nuit d'angoisse; et si fatigué que fût Benvenuto, à peine s'il eut quelques instants de sommeil. Encore ce sommeil était-il bien loin d'être le repos. A peine l'artiste avait-il les yeux fermés, que les objets réels faisaient place aux objets imaginaires. Il voyait son Jupiter, ce maître des cieux, ce roi de la beauté olympienne, tordu comme son fils Vulcain. Il ne comprenait plus rien dans son rêve. Était-ce la faute du moule? Était-ce la faute de la fonte? était-ce lui qui s'était trompé dans l'œuvre? était-ce le destin qui s'était raillé de l'ouvrier? Puis, à cette vue, sa poitrine se gonflait, ses tempes battaient ardemment, et il se réveillait le cœur bondissant et la sueur sur le front. Pendant quelque temps il doutait encore, ne pouvant, dans la confusion de son esprit, séparer la vérité du mensonge. Puis enfin il songeait que son Jupiter était encore caché dans son moule comme l'enfant dans le sein de sa mère. Il se rappelait toutes les précautions qu'il avait prises, il adjurait Dieu qu'il voulait faire non-seulement une belle œuvre, mais encore une bonne action. Puis, plus calme et plus tranquille, il se rendormait sous le poids de cette fatigue incessante qui semblait ne plus devoir le quitter, pour tomber dans un second rêve aussi insensé et aussi terrifiant que le premier.

Le jour vint, et avec le jour Benvenuto secoua tous les restes du sommeil; en un instant il fut debout et habillé; une seconde après il était à la fonderie.

Le bronze était encore évidemment plus chaud qu'il ne convenait pour le mettre à l'air; mais Benvenuto était si pressé de voir ce qu'il avait désormais à craindre ou à espérer, qu'il n'y put tenir, et qu'il commença à découvrir la tête. Lorsqu'il porta la main sur le moule, il était si pâle qu'on eût cru qu'il allait mourir.

« Fous engore malate, maidre? dit une voix, que Benvenuto reconnut à son accent pour celle d'Hermann, fous mieux faire rester tans fotre lit.

— Tu te trompes, Hermann, mon ami, dit Benvenuto tout étonné de voir Hermann se lever de si bon matin, car c'est dans mon lit que je mourrais. Mais toi, comment es-tu levé à cette heure?

— Che me bromenais, dit Hermann en rougissant jusqu'au blanc des yeux; ch'aime à me promener beaugoup. Foulez-vous que che fous aite, maidre?

— Non, non, s'écria Benvenuto, que personne que moi ne touche à ce moule! Attends, attends! »

Et il commença à découvrir doucement le haut de la statue. Par un hasard miraculeux, il y avait eu juste le métal nécessaire. Si Benvenuto n'avait pas eu l'idée de jeter dans le fourneau son argenterie, ses plats et ses aiguières, la fonte manquait et la tête ne venait pas.

Heureusement, la tête était venue et merveilleusement belle.

Cette vue encouragea Benvenuto à découvrir successivement les autres parties du corps. Peu à peu le moule tomba comme une écorce, et enfin le Jupiter, délivré des pieds à la tête de son entrave, apparut majestueux comme il convenait au roi de l'Olympe. En aucune partie le bronze n'avait fait défaut à l'artiste, et lorsque le dernier lambeau de glaise fut tombé, ce fut un cri d'admiration parmi tous les ouvriers; car ils étaient venus successivement et en silence se grouper derrière Cellini, qui, trop préoccupé des pensées qu'une si heureuse réussite faisait naître dans son esprit, ne s'était pas même aperçu de leur présence.

Mais à ce cri qui le faisait dieu à son tour, Benvenuto releva la tête, et avec un sourire orgueilleux :

« Ah! dit-il, nous verrons un peu si le roi de France osera refuser la première grâce que lui demandera l'homme qui a fait une pareille statue! »

Puis, comme s'il s'était repenti de ce premier mouvement d'orgueil, qui était cependant tout entier dans sa nature, il tomba sur les deux genoux et joignant les mains, il dit tout haut une action de grâces au Seigneur.

Comme il achevait sa prière, Scozzone accourut disant à Benvenuto que Mme *Jacques Aubry* demandait à lui parler en secret, ayant une lettre de son mari qu'elle ne voulait remettre qu'à Benvenuto.

Benvenuto fit redire deux fois le nom à Scozzone, car il ignorait que l'écolier fût en puissance de femme légitime.

Il ne se rendit pas moins à l'invitation qui lui était faite, laissant tous ses compagnons orgueilleux et grandis de la gloire de leur maître.

Cependant, en y regardant de plus près, Pagolo s'aperçut qu'il y avait une incorrection dans le talon du dieu, un accident quelconque ayant empêché la fonte de couler jusqu'au fond du moule.

XXXVIII

JUPITER ET L'OLYMPE.

Le jour même où Benvenuto avait découvert sa statue, il avait fait dire à François Ier que son Jupiter était fondu, lui demandant quel jour il lui plaisait que le roi de l'Olympe parût aux yeux du roi de France.

François Ier répondit à Benvenuto que son cousin l'empereur et lui devant aller chasser le jeudi suivant à Fontainebleau, il n'avait qu'à faire pour ce jour transporter sa statue dans la grande galerie du château.

La réponse était sèche. Il demeurait évident que Mme d'Étampes avait fortement prévenu le roi contre son artiste favori.

Mais à cette réponse, soit orgueil humain, soit confiance en Dieu, Benvenuto se contenta de répondre en souriant :

« C'est bien. »

On était arrivé au lundi. Benvenuto fit charger le Jupiter sur un chariot, et, montant à cheval, il l'accompagna lui-même sans le quitter d'un instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur. Le jeudi, à dix heures, l'œuvre et l'ouvrier étaient arrivés à Fontainebleau.

A voir Benvenuto, ne fût-ce qu'à le voir passer, il était visible qu'il avait dans l'âme je ne sais quel sentiment de noble fierté et de radieux espoir. Sa conscience d'artiste lui disait qu'il avait fait un chef-d'œuvre, et son cœur d'honnête homme qu'il allait faire une bonne action. Il était donc doublement joyeux et portait haut la tête, en homme qui, n'ayant pas de haine, n'a pas de crainte. Le roi allait voir le Jupiter, et sans doute le trouver beau ; Montmorency et Poyet lui rappelleraient sa parole ; l'empereur et toute la cour seraient là ; François Ier ne pouvait donc faire autrement que d'acquitter la parole donnée.

Mme d'Étampes, avec moins de douce joie, mais avec autant de passion ardente, ourdissait de son côté ses plans ; elle avait triomphé du premier choc que Benvenuto avait voulu lui porter en se présentant chez elle et chez le roi : c'était un premier danger passé, mais elle sentait qu'il en existait un second dans la promesse faite à Benvenuto, et elle voulait à tout prix détourner celui-là. Elle avait donc précédé d'un jour Cellini à Fontainebleau, et elle avait fait ses dispositions avec cette profonde habileté féminine qui chez elle équivalait presque à du génie.

Cellini ne devait point tarder à l'éprouver.

A peine eut-il franchi le seuil de la galerie où son Jupiter devait être exposé, qu'il vit à l'instant même le coup, reconnut la main qui l'avait frappé, et resta un instant anéanti.

Cette galerie, toute resplendissante des peintures du Rosso, déjà faites à elles seules pour distraire l'attention de quelque chef-d'œuvre que ce fût, avait été garnie, pendant les trois derniers jours qui venaient de s'écouler, des statues envoyées de Rome par le Primatice ; c'est-à-dire que les merveilles de la sculpture antique, les types consacrés par l'admiration de vingt siècles, étaient là défiant toute comparaison, écrasant toute rivalité. Ariane, Vénus, Hercule, Apollon, Jupiter même, le grand Jupiter Olympien, figures idéales, rêves du génie, éternités de bronze, formaient comme un concile surhumain dont il était impie d'approcher, comme un tribunal sublime dont tout artiste devait redouter le jugement.

Un Jupiter nouveau se glisser à côté de l'autre dans cet Olympe ! Benvenuto jetant le gant à ce Phidias ! il y avait là une sorte de profanation et de blasphème, qui, tout confiant qu'il fût dans son

propre mérite, fit reculer de trois pas le religieux artiste.

Ajoutez que les immortelles statues avaient pris, comme c'était leur droit, les plus belles places; il ne restait donc pour le pauvre Jupiter de Cellini que des coins obscurs auxquels on n'arrivait qu'après avoir passé sous le regard fixe et imposant des anciens dieux.

Benvenuto, triste, la tête inclinée, debout sur le seuil de la galerie, l'embrassait d'un regard à la fois triste et charmé.

« Messire Antoine Le Maçon, dit-il au secrétaire du roi qui l'accompagnait, je veux, je dois remporter sur-le-champ mon Jupiter; le disciple ne tentera pas de le disputer aux maîtres; l'enfant n'essayera pas de lutter contre ses aïeux. Mon orgueil et ma modestie me le défendent.

— Benvenuto, répondit le secrétaire du roi, croyez-en un ami sincère, si vous faites cela, vous vous perdez. Je vous le dis entre nous, on espère de vous ce découragement qui passera pour un aveu d'impuissance. J'aurai beau présenter vos excuses au roi, Sa Majesté, qui est impatiente de voir votre œuvre, ne voudra entendre à rien, et poussée comme elle l'est par Mme d'Étampes, vous retirera sans retour ses bonnes grâces. On s'y attend, et je crains. Ce n'est pas avec les morts, Benvenuto, c'est avec les vivants que votre lutte est dangereuse.

— Vous avez raison, messire, reprit l'orfévre, et je vous entends. Merci de m'avoir rappelé que je n'ai pas le droit d'avoir ici de l'amour-propre.

— A la bonne heure, Benvenuto. Mais écoutez un dernier avis : Mme d'Étampes est trop charmante aujourd'hui pour n'avoir pas quelque perfidie en tête; elle a entraîné l'empereur et le roi à une promenade dans la forêt avec un enjouement et une grâce irrésistibles! j'ai peur pour vous qu'elle ne trouve le secret de les y retenir jusqu'à la nuit.

— Le croyez-vous? s'écria Benvenuto en pâlissant, mais alors je serais perdu, car ma statue paraîtrait dans un faux jour qui lui ôterait la moitié de sa valeur.

— Espérons que je me suis trompé, reprit Antoine Le Maçon, et attendons l'événement. »

Cellini commença à attendre en effet dans une anxiété pleine de frémissements. Il avait placé son Jupiter le moins mal possible, mais il ne se dissimulait pas qu'à la nuit tombante sa statue serait d'un effet médiocre, et qu'à la nuit elle paraîtrait tout à fait mauvaise. La haine de la duchesse avait calculé aussi juste que la science du sculpteur : elle devinait en 1541 un procédé de la critique du XIXe siècle.

Benvenuto regardait avec désespoir le soleil descendre sur l'horizon, et interrogeait avidement tous les bruits du dehors. A part les gens de service, le château était désert.

Trois heures sonnèrent. Dès lors l'intention de Mme d'Étampes était évidente, et son succès n'était plus douteux. Benvenuto tomba accablé sur un fauteuil.

Tout était perdu : sa gloire d'abord. Cette lutte fiévreuse dans laquelle il avait failli succomber, qu'il avait oubliée déjà parce qu'elle devait le conduire au triomphe, n'aurait pour résultat que sa honte. Il contemplait avec douleur sa statue autour de laquelle les teintes nocturnes flottaient déjà, et dont les lignes commençaient à paraître moins pures.

Tout à coup une idée du ciel lui vint, il se leva, appela le petit Jehan qu'il avait amené avec lui et sortit précipitamment. Nul bruit annonçant le retour du roi ne se faisait entendre encore. Benvenuto courut chez un menuisier de la ville, et avec l'aide de cet homme et de ses ouvriers il eut, en moins d'une heure, achevé un socle de bois de chêne peu apparent garni de quatre petites boules qui tournaient sur elles-mêmes comme des roulettes.

Il tremblait maintenant que la cour ne rentrât; mais à cinq heures son travail était terminé, la nuit tombait et le château n'avait pas revu ses hôtes couronnés. Mme d'Étampes, quelque part qu'elle fût, devait triompher.

Benvenuto eut bientôt fait de placer la statue avec le piédestal sur le socle presque invisible. Le Jupiter tenait dans sa main gauche le globe du monde, et dans sa droite, un peu élevée au-dessus de sa tête, la foudre, qu'il semblait vouloir lancer : au milieu des flammes de la foudre l'orfévre cacha une bougie.

Il terminait à peine ces apprêts quand les fanfares sonnèrent, annonçant le retour du roi et de l'empereur. Benvenuto alluma la bougie, plaça le petit Jehan derrière la statue, par laquelle il était entièrement masqué, et non sans un profond battement de cœur il attendit le roi.

Dix minutes après, les deux battants de la porte tournèrent, et François Ier parut donnant la main à Charles-Quint.

Suivaient le Dauphin, la Dauphine, le roi de Navarre, toute la cour enfin ; le prévôt, sa fille et d'Orbec venaient les derniers. Colombe était pâle et abattue; mais du moment qu'elle aperçut Cellini, elle releva la tête et un sourire plein de sublime confiance parut sur ses lèvres et éclaira son visage.

Cellini échangea un regard qui voulait dire : « Soyez tranquille, quelque chose qu'il arrive. Ne désespérez pas, je veille sur vous. »

Au moment où la porte s'ouvrit, le petit Jehan, sur un signe de son maître, imprima une légère impulsion à la statue, qui roula doucement sur son socle mobile, et, laissant les antiques en arrière, vint pour ainsi dire au-devant du roi, mobile et comme animée. Tous les yeux se portèrent sur-le-champ de ce côté. La douce lueur de la bougie tombant de haut en bas produisait un effet beaucoup plus agréable que le jour.

Mme d'Étampes se mordit les lèvres.

« Il me semble, sire, dit-elle, que la flatterie est un peu forte, et que c'était au roi de la terre à aller au-devant du roi du ciel. »

Le roi sourit, mais on vit que cette flatterie ne lui déplaisait pas : selon son habitude, il oublia l'ouvrier pour l'œuvre, et, épargnant la moitié du chemin à la statue, il marcha droit à elle et l'examina longtemps en silence. Charles-Quint, qui, de sa nature et quoiqu'il eût un jour, dans un moment de bonne humeur, ramassé le pinceau du Titien, Charles-Quint, disons-le, qui était plus profond politique que grand artiste, et les courtisans, qui n'avaient pas le droit d'avoir une opinion, attendaient scrupuleusement l'avis de François Ier pour se prononcer.

Il y eut un moment d'anxieux silence, pendant lequel Benvenuto et la duchesse échangèrent un regard de haine profonde.

Puis tout à coup le roi s'écria :

« C'est beau ! c'est très-beau ! et j'avoue que mon attente est dépassée. »

Tous alors se répandirent en compliments et en éloges, et l'empereur tout le premier.

« Si l'on gagnait les artistes comme les villes, dit-il au roi, je vous déclarerais à l'instant même la guerre pour conquérir celui-ci, mon cousin.

— Mais avec tout cela, interrompit Mme d'Étampes furieuse, nous ne voyons seulement pas ces belles statues antiques qui sont plus loin ; elles valent peut-être un peu mieux pourtant que tous nos colifichets modernes. »

Le roi s'approcha alors des sculptures antiques ; éclairées de bas en haut par la lueur des torches qui laissait toute leur partie supérieure dans l'obscurité, elles étaient certes d'un moins bel effet que le Jupiter.

« Phidias est sublime, dit le roi, mais il peut y avoir un Phidias au siècle de François Ier et de Charles-Quint comme il y en eut un au siècle de Périclès.

— Oh ! il faudrait voir cela au jour, dit Anne avec amertume, paraître n'est pas être. Un artifice de lumière n'est pas l'art. Qu'est-ce que ce voile d'ailleurs ; nous cacherait-il quelque défaut ? dites franchement, maître Cellini ? »

C'était une draperie très-légère jetée sur le Jupiter pour lui donner plus de majesté.

Benvenuto était resté jusque-là près de sa statue, immobile, silencieux, et en apparence froid comme elle ; mais aux paroles de la duchesse, il sourit dédaigneusement, jeta de ses yeux noirs un double éclair, et avec la sainte audace d'un artiste païen, il arracha le voile d'une main vigoureuse.

Benvenuto s'attendait à voir éclater la duchesse.

Mais tout à coup, par une puissance incroyable de volonté, elle se mit à sourire avec une aménité terrible, et tendant gracieusement la main à Cellini stupéfait de ce revirement :

« Allons, j'avais tort, dit-elle tout haut d'un ton d'enfant gâté : vous êtes un grand sculpteur, Cellini ; pardonnez-moi mes critiques, donnez-moi votre main et soyons désormais amis : voulez-vous ? »

Puis elle ajouta tout bas et avec une volubilité extrême :

« Songez à ce que vous allez demander, Cellini. Que ce ne soit pas le mariage de Colombe et d'Ascanio, ou, je vous le jure, Ascanio, Colombe et vous, vous êtes tous perdus !

— Et si je demande autre chose, dit Benvenuto du même ton, me seconderez-vous, madame ?

— Oui, fit-elle vivement, et je vous le jure, quelle que soit la chose que vous réclamerez, le roi l'accordera.

— Je n'ai pas besoin de demander le mariage d'Ascanio et de Colombe, dit alors Benvenuto, car c'est vous qui le demanderez, madame. »

La duchesse sourit dédaigneusement.

« Que dites-vous donc ainsi tout bas ? dit François Ier.

— Mme la duchesse d'Étampes avait la bonté de me rappeler, répondit Benvenuto, que Votre Majesté

m'avait promis une grâce dans le cas où elle serait satisfaite.

— Et cette promesse a été faite devant moi, sire, dit le connétable en s'avançant ; devant moi et devant le chancelier Poyet. Vous nous avez même chargés, mon collègue et moi, de vous rappeler...

— Oui, connétable, interrompit le roi d'un air de bonne humeur, oui, si je ne me rappelais pas; mais je me rappelle à merveille, foi de gentilhomme! ainsi, comme vous le voyez, votre intervention, tout en me demeurant agréable, me devient inutile. J'ai promis à Benvenuto de lui accorder ce qu'il me demanderait lorsque son Jupiter serait fondu. Est-ce cela, connétable? ai-je bonne mémoire, chancelier? A vous de parler, maître Cellini, je suis à votre disposition, vous priant toutefois de penser moins à votre mérite, qui est immense, qu'à notre pouvoir qui est borné, ne faisant de réserve que pour notre couronne et notre maîtresse.

— Eh bien! sire, dit Cellini, puisque Votre Majesté est en si bonne disposition pour votre indigne serviteur, je lui demanderai purement et simplement la grâce d'un pauvre écolier qui s'est pris de querelle sur le quai du Châtelet avec le vicomte de Marmagne, et qui, en se défendant, lui a passé son épée à travers le corps. »

Chacun fut étonné de la médiocrité de la demande, et Mme d'Étampes toute la première : elle regarda Benvenuto d'un air stupéfait et croyant avoir mal entendu.

« Ventre-mahom, dit François Ie, vous me demandez bel et bien d'user de mon droit de grâce, car j'ai entendu dire hier au chancelier lui-même que c'était un cas de pendaison.

— Oh! s'écria la duchesse, je comptais, sire, vous parler moi-même de ce jeune homme. J'ai eu des nouvelles de Marmagne qui va mieux, et qui m'a fait dire que c'était lui qui avait cherché la querelle, et que l'écolier... Comment appelez-vous l'écolier, maître Benvenuto?

— Jacques Aubry, madame la duchesse.

— Et que l'écolier, continua vivement Mme d'Étampes, n'était aucunement dans son tort; aussi, au lieu de reprendre ou de chicaner Benvenuto, sire, accordez-lui donc, croyez-moi, promptement cette demande, de peur qu'il ne se repente de vous avoir demandé si peu de chose.

— Eh bien! maître, dit François Ier, que ce que vous désirez soit donc fait, et comme qui donne vite donne deux fois, dit le proverbe, que l'ordre de mettre ce jeune homme en liberté soit expédié ce soir même. Vous entendez, mon cher chancelier?

— Oui, sire, et Votre Majesté sera obéie.

— Quant à vous, maître Benvenuto, dit François Ier, venez me voir lundi au Louvre, et nous nous occuperons de certains détails qui depuis quelque temps ont été trop négligés par mon trésorier vis-à-vis de vous.

« Mais, sire, Votre Majesté sait que l'entrée du Louvre...

— C'est bien! c'est bien! la personne qui avait donné la consigne la lèvera. C'était une mesure de guerre, et comme vous n'avez plus autour de moi que des amis, tout sera rétabli sur le pied de paix.

— Eh bien! sire, dit la duchesse, puisque Votre Majesté est en train d'accorder, accordez-moi aussi, à moi, une toute petite demande, quoique je n'aie pas fait le Jupiter.

— Non, dit Benvenuto à demi-voix, mais vous avez souvent fait la Danaé.

— Et quelle est cette demande? interrompit François Ier qui n'avait pas entendu l'épigramme de Cellini. Parlez, madame la duchesse, et croyez que la solennité de l'occasion n'ajoutera rien au désir que j'ai de vous être agréable.

— Eh bien! sire, Votre Majesté devrait bien faire à messire d'Estourville cette grâce de signer lundi prochain au contrat de mariage de ma jeune amie, Mlle d'Estourville, avec le comte d'Orbec.

— Eh! ce n'est pas une grâce que je vous ferai là, reprit François Ier; c'est un plaisir que je me prépare à moi-même, et je resterai encore votre débiteur, je le jure.

— Ainsi donc, sire, c'est convenu, à lundi? demanda la duchesse.

— A lundi, dit le roi.

— Madame la duchesse, reprit Benvenuto à demi-voix, madame la duchesse ne regrette-t-elle pas que pour une pareille solennité ce beau lis qu'elle avait commandé à Ascanio ne soit pas fini?

— Sans doute je le regretterai, dit la duchesse; mais c'est chose impossible, Ascanio est en prison.

— Oui, mais je suis libre, moi, dit Benvenuto; je le finirai et je le porterai à madame la duchesse.

— Oh! sur mon honneur, si vous faites cela je dirai...

— Vous direz quoi, madame ?

— Je dirai que vous êtes un homme charmant. »

Et elle tendit la main à Benvenuto, qui de l'air le plus galant du monde, et après avoir d'un coup d'œil demandé la permission au roi, y déposa un baiser.

En ce moment un léger cri se fit entendre.

« Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Sire, j'en demande pardon à Votre Majesté, dit le prévôt ; mais c'est ma fille qui se trouve mal.

— Pauvre enfant ! murmura Benvenuto, elle croit que je l'ai trahie ! »

XXXIX

MARIAGE DE RAISON.

Benvenuto voulait partir le soir même, mais le roi insista tellement qu'il ne put se dispenser de rester au château jusqu'au lendemain matin.

D'ailleurs, avec cette rapidité de conception et cette promptitude de décision qui lui étaient propres, il venait d'arrêter pour le lendemain le dénoûment d'une intrigue commencée depuis longtemps. C'était une affaire à part dont il voulait se débarrasser tout à fait avant que de se donner tout entier à Ascanio et à Colombe.

Il resta donc à souper le soir, et même à déjeuner le lendemain, et ce ne fut que vers le midi qu'ayant pris congé du roi et de Mme d'Étampes, il se mit en route accompagné du petit Jehan.

Tous deux étaient bien montés, mais cependant, contre son habitude, Cellini ne pressa point son cheval. Il était évident qu'il ne voulait rentrer à Paris qu'à une heure donnée. En effet, à sept heures du soir seulement il descendait la rue de la Harpe.

Bien plus, au lieu de se rendre directement à l'hôtel de Nesle, il alla frapper à la porte d'un de ses amis nommé Guido, médecin de Florence; puis, lorsqu'il se fut assuré que ce médecin était chez lui et pouvait lui donner à souper, il ordonna au petit Jehan de rentrer seul, de dire que le maître était resté à Fontainebleau et ne reviendrait que le lendemain, et de se tenir prêt à ouvrir quand il frapperait. Le petit Jehan partit aussitôt en promettant à Cellini de se conformer à ses instructions.

Le souper était servi, mais avant de se mettre à table, Cellini demanda à son hôte s'il ne connaissait pas quelque notaire honnête et habile qu'il pût faire venir pour lui dresser un contrat inattaquable. Celui-ci lui nomma son gendre. On l'envoya chercher aussitôt.

Une demi-heure après, et comme on achevait de souper, il arriva. Benvenuto se leva aussitôt de table, s'enferma avec lui, et lui fit dresser un contrat de mariage dont les noms seuls étaient en blanc. Puis, lorsqu'ils eurent lu et relu ensemble le contrat pour s'assurer qu'il ne renfermait aucune nullité, Benvenuto lui paya largement ses honoraires, mit le contrat dans sa poche, emprunta à son ami une seconde épée, juste de la longueur de la sienne, la mit sous son manteau, et, comme la nuit était tout à fait venue, il s'achemina vers l'hôtel de Nesle.

En arrivant à la porte, il frappa un seul coup. Mais si léger que fût ce coup, la porte s'ouvrit aussitôt. Le petit Jehan était à son poste.

Cellini l'interrogea : les ouvriers soupaient et n'attendaient le maître que le lendemain. Cellini ordonna à l'enfant de garder le silence le plus absolu sur son arrivée, s'achemina vers la chambre de Catherine, dont il avait conservé une clef, y entra doucement, referma la porte, se cacha derrière une tapisserie et attendit.

Un quart d'heure après, des pas légers se firent entendre sur l'escalier. La porte se rouvrit une seconde fois, et Scozzone entra à son tour une lampe à la main ; puis elle retira la clef du dehors, referma la porte en dedans, posa sa lampe sur la cheminée et vint s'asseoir sur un grand fauteuil, tournée de manière que Benvenuto pouvait voir son visage.

Au grand étonnement de Benvenuto, ce visage autrefois si ouvert, si joyeux, si éclairé, était devenu triste et pensif.

C'est que la pauvre Scozzone éprouvait quelque chose comme du remords.

Nous l'avons vue heureuse et insouciante : c'est qu'alors Benvenuto l'aimait. Tant qu'elle avait senti cet amour ou plutôt ce sentiment de bienveillance dans le cœur de son amant, tant que dans ses rêves avait flotté comme un nuage doré l'espérance d'être un jour la femme du sculpteur, elle avait maintenu son cœur à la hauteur de son attente, elle s'était purifiée de son passé par l'amour ; mais du moment qu'elle s'était aperçue que, trompée aux apparences, ce qu'elle avait cru de la part de Cellini une

passion n'était tout au plus qu'un caprice, elle avait redescendu degré par degré toutes ses espérances; le sourire de Benvenuto, qui avait fait refleurir cette âme fanée, s'était éloigné d'elle, et cette âme avait perdu une seconde fois sa fraîcheur.

Avec sa gaieté d'enfant, sa pureté d'enfant s'était en allée peu à peu; l'ancienne nature, l'ennui aidant, reprenait tout doucement le dessus. Une muraille récemment peinte garde ses couleurs au soleil et les perd à la pluie : Scozzone, abandonnée par Cellini pour quelque maîtresse inconnue, n'avait plus tenu à Cellini que par un reste d'orgueil. Pagolo lui faisait la cour depuis longtemps; elle parla à Cellini de cet amour, croyant que cet amour éveillerait sa jalousie. Cette dernière attente fut trompée; Cellini, au lieu de se fâcher, se mit à rire; Cellini, au lieu de lui défendre de voir Pagolo, lui ordonna de le recevoir. Dès lors elle se sentit entièrement perdue; dès lors elle abandonna sa vie au hasard avec son ancienne indifférence, et elle la laissa, comme une pauvre feuille tombée et flétrie, aller au souffle des événements.

C'était alors que Pagolo avait triomphé de son indifférence. Au bout du compte, Pagolo était jeune; Pagolo, à part son air hypocrite, était joli garçon, Pagolo était amoureux et répétait sans cesse à Scozzone qu'il l'aimait, tandis que Benvenuto avait complétement cessé de le lui dire. Ces deux mots : « Je t'aime, » sont la langue du cœur, et plus ou moins ardemment il faut toujours que le cœur parle cette langue avec quelqu'un.

Aussi, dans une heure de désœuvrement, de dépit, d'illusion peut-être, Scozzone avait dit à Pagolo qu'elle l'aimait; elle le lui avait dit sans l'aimer véritablement; elle le lui avait dit l'image de Cellini au cœur et son nom sur ses lèvres.

Puis aussitôt elle songea qu'un jour peut-être, lassé de cette passion inconnue et infructueuse, le maître serait revenu à elle, et la retrouvant constante, malgré ses ordres mêmes, l'aurait récompensée de son dévouement, non point par le mariage, la pauvre fille avait à cet endroit perdu jusqu'à sa dernière illusion, mais par quelque reste d'estime et de pitié qu'elle aurait pu prendre pour une résurrection de son ancien amour.

C'étaient toutes ces pensées qui faisaient Scozzone triste, qui la rendaient pensive, qui lui donnaient des remords.

Cependant, au milieu de son silence et de sa rêverie, elle tressaillit tout à coup et releva la tête : un léger bruit s'était fait entendre sur l'escalier, et presque aussitôt une clef introduite dans la serrure tourna rapidement, et la porte s'ouvrit.

« Comment êtes-vous entré et qui vous a donné cette clef, Pagolo? s'écria Scozzone en se levant. Il n'y a que deux clefs de cette porte : l'une est en dedans, et Cellini possède l'autre.

— Ah! ma chère Catherine, dit Pagolo en riant, vous avez des caprices. Tantôt vous ouvrez votre porte aux gens, et tantôt vous la refermez; puis, quand pour entrer ici on veut user de sa force, dont au bout du compte vous avez fait un droit, vous menacez de crier et d'appeler au secours. Eh bien! alors, il faut user de ruse.

— Oh! oui, dites-moi que vous avez soustrait cette clef à Cellini sans qu'il s'en aperçût; dites-moi qu'il ne sait pas que vous l'avez, car si vous la teniez de lui-même, j'en mourrais de honte et de chagrin.

— Tranquillisez-vous, ma belle Catherine, dit Pagolo en refermant la porte à double tour et en venant s'asseoir près de la jeune fille, qu'il força de s'asseoir elle-même. Non, Benvenuto ne vous aime plus, c'est vrai, mais Benvenuto est comme ces avares qui ont un trésor dont ils ne font rien, mais dont ils ne veulent pas néanmoins que les autres approchent. Non, cette clef, je l'ai confectionnée moi-même. Qui peut le plus peut le moins; l'orfèvre s'est fait serrurier. Voyez si je vous aime, Catherine, puisque mes mains, habituées à faire fleurir des perles et des diamants sur des tiges d'or, ont consenti à manier un ignoble morceau de fer. Il est vrai, méchante, que cet ignoble morceau de fer était une clef, et cette clef celle du paradis. »

A ces mots, Pagolo voulut prendre la main de Catherine, mais au grand étonnement de Cellini, qui ne perdait pas une parole, pas un geste de cette scène, Catherine le repoussa.

« Eh bien, dit Pagolo, est-ce que ce caprice-là va durer longtemps, voyons?

— Tenez, Pagolo, dit Catherine avec un accent de tristesse si profond qu'il pénétra jusqu'au fond du cœur de Cellini; tenez, je sais bien que lorsqu'une fois une femme a cédé, elle n'a plus le droit de se démentir, mais si celui pour qui elle a eu cette faiblesse est un homme généreux et si elle dit à cet homme qu'elle était de bonne foi, car elle avait perdu la raison, mais qu'elle s'est trompée, il est du

devoir de cet homme, croyez-moi, de ne point abuser de ce moment d'erreur. Eh bien, je vous dis cela, Pagolo : je vous ai cédé, et cependant je ne vous aimais pas, j'en aimais un autre, j'aimais Cellini. Méprisez-moi, vous le pouvez, vous le devez même ; mais, tenez, Pagolo, ne me tourmentez plus.

— Bon ! dit Pagolo, bon ! vous arrangez cela à merveille, vous ; après le temps que vous m'avez fait attendre cette faveur que vous me reprochez, vous croyez que je vous rendrai un engagement qu'en définitive vous avez pris envers moi en parfaite liberté ? Non. Et quand je pense que tout ce que vous faites là, vous le faites pour Benvenuto, pour un homme qui a le double de votre âge et du mien, pour un homme qui ne vous aime pas, pour un homme qui vous méprise, pour un homme qui vous traite en courtisane !

— Arrêtez ! Pagolo, arrêtez ! s'écria Scozzone, la rougeur de la honte, de la jalousie et de la colère lui montant ensemble au front. Benvenuto, c'est vrai, ne m'aime plus aujourd'hui, mais il m'a aimée autrefois, et il m'estime toujours.

— Eh bien, pourquoi ne vous a-t-il pas épousée puisqu'il vous l'avait promis ?

— Promis ? Jamais. Non, jamais Benvenuto n'a promis que je serais sa femme ; car s'il eût promis, lui, il eût tenu. J'ai eu le désir de monter jusque-là ; à force d'en avoir le désir, l'espoir m'en est venu : puis cet espoir une fois dans mon cœur, je n'ai pu le contenir, il s'est répandu au dehors, je me suis vantée d'une espérance comme on se vante d'une réalité. Non, Pagolo, non, continua Catherine en laissant retomber sa main dans les mains de l'apprenti avec un triste sourire, non, Benvenuto n'a jamais rien promis.

— Eh bien ! voyez comme vous êtes ingrate, Scozzone, s'écria Pagolo, saisissant la main de la jeune fille et prenant pour un retour à lui ce qui n'était qu'un signe d'abattement ; voyez, moi qui vous promets, moi qui vous offre tout ce que Benvenuto, de votre propre aveu, ne vous a jamais promis, ne vous a jamais offert, moi qui vous suis dévoué, qui vous aime, vous me repoussez, tandis que lui qui vous a trahie, je suis certain que s'il était là, vous lui répéteriez cet aveu que vous regrettez tant de m'avoir fait, à moi qui vous aime.

— Oh ! s'il était là, s'écria Scozzone, s'il était là, Pagolo, vous vous souviendriez que vous l'avez trahi par haine, tandis que moi je l'ai trahi par amour, et vous rentreriez sous terre.

— Et pourquoi cela ? dit Pagolo, que la distance où il croyait Benvenuto de lui rassurait ; pourquoi cela, s'il vous plaît ? Tout homme n'a-t-il pas le droit de se faire aimer d'une femme lorsque cette femme n'appartient pas à un autre ? S'il était là, je lui dirais : « Vous avez abandonné, trahi Catherine, cette pauvre Catherine qui vous aimait tant. Elle en a été au désespoir d'abord, puis elle a trouvé sur son chemin un bon et brave garçon qui l'a appréciée à sa valeur, qui l'a aimée, qui lui a promis ce que vous n'aviez jamais voulu lui promettre, vous, c'est-à-dire de la prendre pour femme. C'est lui maintenant qui a hérité de vos droits, c'est à lui que cette femme appartient. » Eh bien ! voyons, Catherine, qu'aurait-il à répondre, ton Cellini ?

— Rien, dit derrière l'enthousiaste Pagolo une voix rude et mâle, absolument rien. »

Et une main vigoureuse, lui tombant à l'instant même sur l'épaule, glaça tout à coup son éloquence et le jeta en arrière sur le sol, aussi pâle et aussi tremblant qu'il était téméraire l'instant auparavant.

Le tableau était singulier : Pagolo, à genoux, plié en deux, blême et effaré ; Scozzone, à demi soulevée sur les bras de son fauteuil, immobile, muette et pareille à la statue de l'Étonnement ; enfin Benvenuto, debout, les bras croisés, une épée dans le fourreau d'une main, une épée nue dans l'autre, moitié ironique, moitié menaçant.

Il y eut un instant de silence terrible, Pagolo et Scozzone demeurant interdits tous deux sous le sourcil froncé du maître.

« Trahison ! murmura Pagolo humilié, trahison !

— Oui, trahison de ta part, misérable, répondit Cellini.

— Eh bien ! dit Scozzone, vous le demandiez, Pagolo ; le voilà.

— Oui, le voilà, dit l'apprenti honteux d'être ainsi traité devant la femme à qui il voulait plaire ; mais il est armé lui, et je n'ai pas d'arme, moi.

— Je t'en apporte une, » dit Cellini en reculant d'un pas et en laissant tomber l'épée qu'il tenait de la main gauche aux pieds de Pagolo.

Pagolo regarda l'épée, mais sans faire un mouvement.

« Voyons, dit Cellini, ramasse cette épée et relève-toi. J'attends.

— Un duel ! murmura l'apprenti, dont les dents claquaient de terreur ; suis-je de votre force pour me battre en duel avec vous ?

— Eh bien ! dit Cellini en passant son arme d'un bras à l'autre, je me battrai de la main gauche, et cela rétablira l'équilibre.

— Me battre contre vous, mon bienfaiteur ! contre vous à qui je dois tout ! Jamais ! jamais ! » s'écria Pagolo.

Un sourire de profond mépris se dessina sur les traits de Benvenuto, tandis que Scozzone s'éloignait d'un pas à son tour, sans essayer de cacher l'expression de dégoût qui lui montait au visage.

« Il fallait te souvenir de mes bienfaits avant de m'enlever la femme que j'avais confiée à ton honneur et à celui d'Ascanio, dit Benvenuto. Maintenant la mémoire te revient trop tard. En garde, Pagolo ! en garde !

— Non ! non ! murmura le lâche en se reculant sur ses genoux.

— Alors, puisque tu refuses de te battre comme un brave, dit Benvenuto, je vais te punir comme un coupable. »

Et il remit son épée au fourreau, tira son poignard, et sans que son visage impassible fût altéré par un sentiment de colère ou de pitié, il s'avança d'un pas lent, mais direct, vers l'apprenti.

Scozzone se précipita entre eux avec un cri ; mais Benvenuto, sans violence, avec un seul geste, un geste irrésistible comme le serait celui d'une statue de bronze qui étendrait le bras, éloigna la pauvre fille qui alla retomber demi-morte sur le fauteuil. Benvenuto continua son chemin vers Pagolo qui recula jusqu'à la muraille. Alors le maître le joignit, et lui appuyant le poignard sur la gorge :

« Recommande ton âme à Dieu, dit-il ; tu as cinq minutes à vivre.

— Grâce ! s'écria Pagolo d'une voix étranglée ; ne me tuez pas ! grâce ! grâce !

— Quoi ! dit Cellini, tu me connais, et me connaissant, tu as séduit la femme qui était à moi ; je sais tout, j'ai tout découvert, et tu espères que je te ferai grâce ! Tu ris, Pagolo, tu ris. »

Et Benvenuto lui-même éclata de rire à ces mots, mais d'un rire strident et terrible qui fit frissonner l'apprenti jusque dans la moelle des os.

« Maître, maître ! s'écria Pagolo, sentant la pointe du poignard qui commençait à lui piquer la gorge ; ce n'est pas moi ; c'est elle ; oui, c'est elle qui m'a entraîné.

— Trahison, lâcheté et calomnie ! Je ferai un jour un groupe de ces trois monstres, dit Benvenuto, et ce sera hideux à voir. C'est elle qui t'a entraîné, misérable ! Oublies-tu donc que j'étais là et que j'ai tout entendu ?

— Oh ! Benvenuto, murmura Catherine en joignant les mains, oh ! n'est-ce pas que vous savez qu'il ment en disant cela ?

— Oui, dit Benvenuto, oui, je sais qu'il ment en disant cela comme il mentait en disant qu'il était prêt à t'épouser ; mais sois tranquille, il va être puni de ce double mensonge.

— Oui, punissez-moi, s'écria Pagolo, mais miséricordieusement ; punissez-moi, mais ne me tuez pas !

— Tu mentais quand tu disais qu'elle t'avait entraîné ?

— Oui, je mentais ; oui, c'est moi qui suis le coupable. Je l'aimais comme un fou, et vous savez, maître, à quelles fautes peut entraîner l'amour.

— Tu mentais quand tu disais que tu étais prêt à l'épouser ?

— Non, non, maître, cette fois je ne mentais pas.

— Tu aimes donc véritablement Scozzone ?

— Oh ! oui, je l'aime ! reprit Pagolo, qui comprit que le seul moyen de paraître moins coupable aux yeux de Cellini, c'était de rejeter son crime sur la violence de sa passion, oui, je l'aime.

— Et tu répètes que tu ne mentais pas quand tu proposais de l'épouser ?

— Je ne mentais pas, maître.

— Tu en aurais fait ta femme ?

— Si elle n'eût pas été à vous, oui.

— Eh bien, alors, prends-la, je te la donne.

— Que dites-vous ? vous raillez, n'est-ce pas ?

— Non, je n'ai jamais parlé plus sérieusement, et regarde-moi, si tu en doutes. »

Pagolo jeta à la dérobée un coup d'œil sur Cellini, et il vit dans chacun de ses traits que d'un moment à l'autre le juge pouvait faire place au bourreau ; il baissa donc la tête en gémissant.

« Ote cet anneau de ton doigt, Pagolo, dit-il, et passe-le au doigt de Catherine. »

Pagolo suivit passivement la première partie de l'injonction faite par le maître. Benvenuto fit signe à Scozzone d'approcher. Scozzone approcha.

« Étends la main, Scozzone, » reprit Benvenuto.

Scozzone obéit.

« Achève, » dit Cellini.

Pagolo passa l'anneau au doigt de Scozzone.

« Maintenant, dit Benvenuto, que les fiançailles sont terminées, passons au mariage.

— Au mariage! murmura Pagolo; on ne se marie pas comme cela : il faut des notaires, il faut un prêtre.

— Il faut un contrat, reprit Benvenuto en tirant celui qu'il avait fait dresser. En voici un tout préparé, et auquel il n'y a que les noms à mettre. »

Il posa le contrat sur une table, prit une plume et l'étendant vers Pagolo :

« Signe, Pagolo, dit-il, signe.

— Ah! je suis tombé dans un piége, murmura l'apprenti.

— Hein! qu'est-ce à dire? reprit Benvenuto sans hausser le diapason de sa voix, mais en lui donnant un accent terrible : un piége! Et où y a-t-il un piége là dedans? Est-ce moi qui t'ai poussé à venir dans la chambre de Scozzone? est-moi qui t'ai donné le conseil de lui dire que tu en voulais faire ta femme? Eh bien, fais-en ta femme, Pagolo, et lorsque tu seras son mari, les rôles seront changés : si je viens chez elle, ce sera à toi de menacer et à moi d'avoir peur.

— Oh! s'écria Catherine, en passant de l'extrême terreur à une gaieté folle, et en riant aux éclats à cette seule idée que le maître venait d'éveiller dans son esprit. Oh! que ce serait drôle! »

Pagolo, un peu remis de sa terreur par la tournure qu'avait prise la menace de Cellini et par les éclats de rire de Scozzone, commençait à envisager un peu plus sainement les choses. Il devint alors évident pour lui qu'on avait voulu l'amener par la peur à un mariage dont il se souciait médiocrement; il lui parut donc que ce serait finir trop tragiquement la comédie, et il commença de croire qu'avec un peu de fermeté il pourrait s'en tirer à meilleur marché, peut-être.

« Oui, murmura-t-il, traduisant en paroles la gaieté de Scozzone; oui, j'en conviens, ce serait très-plaisant; mais par malheur cela ne sera pas.

— Comment, cela ne sera pas! s'écria Benvenuto aussi étonné que le serait un lion de voir se révolter contre lui un renard.

— Non, cela ne sera pas, reprit Pagolo; j'aime mieux mourir; tuez-moi. »

A peine avait-il prononcé ces mots que d'un bond Cellini se retrouva près de lui. Pagolo vit briller le poignard, se jeta de côté, et cela avec tant de rapidité et de bonheur que le coup qui lui était destiné lui effleura seulement l'épaule, et que le fer, poussé par la main vigoureuse de l'orfévre, s'enfonça de deux pouces dans la boiserie.

« J'y consens, s'écria Pagolo. Grâce, Cellini! j'y consens. Je suis prêt à tout. » Et tandis que le maître arrachait avec peine le poignard qui, au delà de la boiserie, avait rencontré le mur, il courut à la table où était déposé le contrat, saisit vivement la plume et signa. Toute cette scène s'était passée d'une façon si rapide que Scozzone n'avait pas eu le temps de s'y mêler.

« Merci, Pagolo, dit-elle en essuyant les larmes que la frayeur lui avait mises aux yeux et en réprimant en même temps un léger sourire; merci, mon cher Pagolo, de l'honneur que vous consentez à me faire; mais puisque c'est pour tout de bon maintenant que nous nous expliquons, écoutez-moi. Vous ne vouliez pas de moi, tout à l'heure; maintenant, c'est moi qui ne veux plus de vous. Je ne dis pas cela pour vous mortifier, Pagolo, mais je ne vous aime pas et je désire rester comme je suis.

— Alors, dit Benvenuto avec le plus grand sang-froid, si tu ne veux pas de lui, Scozzone, il va mourir.

— Mais, s'écria Catherine, mais puisque c'est moi qui refuse.

— Il va mourir, reprit Benvenuto; il ne sera pas dit qu'un homme m'aura outragé, et que cet homme restera impuni. Es-tu prêt, Pagolo?

— Catherine, s'écria l'apprenti, Catherine, au nom du ciel, ayez pitié de moi, Catherine, je vous aime! Catherine, je vous aimerai toujours! Catherine, signez! Catherine, soyez ma femme, je vous en supplie à genoux!

— Allons, Scozzone, décide-toi vite, dit Cellini.

— Oh! fit en boudant Catherine, oh! pour moi-même, maître, pour moi qui vous ai tant aimé, pour moi qui avais d'autres rêves enfin, n'êtes-vous pas bien sévère, dites? Mais, mon Dieu! s'écria tout à coup la folle enfant, en passant de nouveau de la tristesse au rire, voyez donc, Cellini, voyez donc quelle mine piteuse fait ce pauvre Pagolo. Oh! quittez donc cet air lugubre, Pagolo, ou je ne consentirai jamais à vous prendre pour mari. Oh! vraiment, vous êtes trop drôle comme cela!

— Sauvez-moi d'abord, Catherine, dit Pagolo, puis après nous rirons si vous voulez.

— Eh bien ! mon pauvre garçon, puisque vous le voulez absolument...

— Oui, je le veux ! s'écria Pagolo.

— Vous savez ce que j'ai été, vous savez ce que je suis ?

— Oui, je le sais.

— Je ne vous trompe pas?

— Non.

— Vous n'avez pas trop de regrets ?

— Non ! non.

— Touchez là alors. C'est bien bizarre, et je ne m'y attendais guère ; mais tant pis, je suis votre femme! »

Et elle prit la plume et signa à son tour, en femme respectueuse, comme cela doit être, au-dessous de la signature de son mari.

« Merci, ma petite Catherine, merci, s'écria Pagolo, tu verras comme je te rendrai heureuse.

— Et s'il manque à ce serment, dit Benvenuto, partout où je serai, écris-moi, Scozzone, et je viendrai en personne le lui rappeler. »

A ces mots, Cellini repoussa lentement, et les yeux fixés sur l'apprenti, son poignard au fourreau; puis prenant le contrat revêtu des deux signatures, il le plia proprement en quatre, le mit dans sa poche, et, s'adressant à Pagolo avec cette ironie puissante qui le caractérisait :

« Et maintenant, ami Pagolo, dit-il; quoique Scozzone et vous soyez bien et dûment mariés, selon les hommes, vous ne l'êtes pas encore devant Dieu, et ce n'est que demain que l'Église sanctifiera votre union. Jusque-là votre présence ici serait contraire à toutes les lois divines et humaines. Bonsoir, Pagolo. »

Pagolo devint pâle comme la mort ; mais comme Benvenuto d'un geste impératif, lui montrait la porte, il s'éloigna à reculons.

« Il n'y a que vous, Cellini, pour avoir de ces idées-là, dit Catherine en riant comme une folle. Écoutez pourtant, mon pauvre Pagolo, lui cria-t-elle au moment où il ouvrait la porte, je vous laisse sortir parce que c'est justice ; mais rassurez-vous, Pagolo, je vous jure sur la sainte Vierge que dès que vous serez mon époux, tout homme, fût-ce Benvenuto lui-même, ne trouvera en moi qu'une digne épouse. »

Puis, lorsque la porte fut refermée :

« Oh ! Cellini, dit-elle gaiement, tu me donnes un mari, mais tu me délivres de sa présence aujourd'hui. C'est toujours cela de gagné : tu me devais bien ce dédommagement. »

XL

REPRISE D'HOSTILITÉS.

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, une scène d'un autre genre se préparait au Louvre.

On était arrivé au lundi, jour désigné pour la signature du contrat. Il était onze heures du matin. Benvenuto sortit de l'hôtel de Nesle, marcha droit au Louvre, et le cœur troublé, mais d'un pas ferme, monta le grand escalier.

Dans la salle d'attente où on l'introduisit d'abord, il trouva le prévôt et d'Orbec qui conféraient dans un coin avec un notaire. Colombe, blanche et immobile comme une statue, était assise de l'autre côté sans rien voir. On s'était évidemment éloigné d'elle pour qu'elle n'entendît rien, et la pauvre enfant, la tête baissée et les yeux atones, était restée où elle s'était assise.

Cellini passa près d'elle, laissa tomber sur son front incliné ces seuls mots : « Bon courage, je suis là ! »

Colombe reconnut sa voix, releva la tête avec un cri de joie. Mais avant qu'elle eût eu le temps d'interroger son protecteur, il était déjà entré dans la salle voisine.

Un huissier souleva devant l'orfévre une portière en tapisserie et il passa dans le cabinet du roi.

Il n'avait fallu rien moins que ces paroles d'espoir pour ranimer le courage de Colombe ; la pauvre enfant se croyait abandonnée et par conséquent perdue. Messire d'Estourville l'avait traînée là à demi morte malgré sa foi vive en Dieu et en Benvenuto : au moment de partir, elle avait même senti son cœur si désespéré, qu'oubliant tout orgueil elle avait supplié Mme d'Étampes de la laisser entrer dans un couvent, s'engageant à renoncer à Ascanio, pourvu qu'on lui épargnât le comte d'Orbec ; la duchesse ne voulait point d'une demi-victoire : il fallait, pour qu'elle atteignît son but, qu'Ascanio crût à la trahison de celle qu'il aimait, et Anne avait durement repoussé les prières de la pauvre Colombe.

Alors celle-ci s'était relevée, se rappelant que Benvenuto lui avait dit de rester forte et paisible, fût-ce au pied de l'autel, et, avec un courage mêlé pourtant de soudaines défaillances, elle s'était laissé conduire au Louvre, où le roi devait à midi signer son contrat.

Là, de nouveau, ses forces d'un instant avaient disparu, car il ne lui restait que trois chances : voir arriver Benvenuto, toucher le cœur de François Ier par ses prières, ou mourir de douleur.

Benvenuto était venu, Benvenuto lui avait dit d'espérer, Colombe avait repris tout son courage.

Cellini, en entrant dans le cabinet du roi, ne trouva que Mme d'Étampes ; c'était tout ce qu'il désirait ; il eût sollicité la faveur de la voir si elle n'eût point été là.

La duchesse était soucieuse dans sa victoire, et cependant cette fatale lettre brûlée, et brûlée par elle-même, elle était bien convaincue qu'elle n'avait plus rien à craindre ; mais, rassurée sur son pouvoir, elle sondait avec effroi les périls de son amour. Il en était toujours ainsi pour la duchesse ; quand les soucis de son ambition se reposaient, c'était aux ardeurs de son âme à la dévorer. Faite d'orgueil et de passion, son rêve avait été de rendre Ascanio grand en le rendant heureux ; mais Ascanio, la duchesse s'en était aperçue, quoique d'origine noble, car les Gaddi, auxquels il appartenait, étaient d'anciens patriciens de Florence, n'aspirait à d'autre gloire qu'à celle de faire de l'art.

S'il entrevoyait quelque chose dans ses espérances, c'était quelque forme bien pure de vase, d'aiguière ou de statue ; s'il ambitionnait les diamants et les perles, ces richesses de la terre, c'était pour en faire, en les enchâssant dans l'or, des fleurs plus belles que celles que le ciel féconde avec sa rosée ; les titres, les honneurs ne lui étaient rien s'ils ne découlaient de son propre talent, s'ils ne couronnaient sa réputation personnelle : que ferait dans la vie active et agitée de la duchesse cet inutile rêveur ? Au premier orage, cette plante délicate serait brisée avec les fleurs qu'elle portait déjà et avec les fruits qu'elle promettait. Peut-être par découragement, peut-être par indifférence, se laisserait-il entraîner dans les projets de sa royale maîtresse ; mais ombre pâle et mélancolique, il ne vivrait que par ses souvenirs. Ascanio, enfin, apparaissait à la duchesse d'Étampes tel qu'il était, nature exquise et charmante, mais à la condition de rester toujours dans une atmosphère pure et calme : c'était un adorable enfant qui ne devait jamais être homme. Il pouvait se dévouer à des sentiments, jamais à des idées : né pour les doux épanchements d'une tendresse mutuelle, il succomberait au choc terrible des événements et des luttes. C'était bien l'homme qu'il fallait à l'amour de Mme d'Étampes, mais ce n'était pas celui qu'il fallait à son ambition.

Telles étaient les réflexions de la duchesse quand Benvenuto entra : c'étaient les nuages de sa pensée qui obscurcissaient son front en flottant autour de lui.

Les deux ennemis se mesurèrent du regard ; un même sourire ironique parut sur leurs lèvres en même temps ; un coup d'œil pareil fut échangé et leur indiqua à chacun qu'ils étaient l'un et l'autre prêts à la lutte, et que la lutte serait terrible.

« A la bonne heure, pensait Anne, celui-là est un rude jouteur qu'on aimerait à vaincre, un adversaire digne de moi. Mais aujourd'hui, en vérité, il y a trop de chances contre lui et ma gloire ne sera pas grande à l'abattre. »

« Décidément, Mme d'Étampes, disait Benvenuto, vous êtes une maîtresse femme, et plus d'une lutte avec un homme m'a donné moins de peine que celle que j'ai entreprise contre vous. Aussi, soyez tranquille, tout en vous combattant à armes courtoises, je vous combattrai avec toutes mes armes. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel chacun des deux adversaires faisait à part lui ce court monologue. La duchesse l'interrompit la première.

« Vous êtes exact, maître Cellini, dit Mme d'Étampes. C'est à midi que Sa Majesté doit signer le contrat du comte d'Orbec ; il n'est que onze heures un quart. Permettez-moi d'excuser Sa Majesté : ce n'est pas elle qui est en retard, c'est vous qui êtes en avance.

— Je suis heureux, madame, d'être arrivé trop tôt, puisque cette impatience me procure l'honneur d'un tête-à-tête avec vous, honneur que j'eusse instamment sollicité si le hasard, que je remercie, n'avait été au-devant de mes désirs.

— Holà ! Benvenuto, dit la duchesse, est-ce que les revers vous rendraient flatteur ?

— Les miens? Non, madame ; mais ceux des autres. J'ai toujours tenu à vertu singulière d'être le courtisan de la disgrâce ; et en voici la preuve, madame. »

A ces mots, Cellini tira de dessous son manteau

le lis d'or d'Ascanio qu'il avait achevé le matin seulement. La duchesse poussa un cri de surprise et de joie. Jamais si merveilleux bijou n'avait frappé ses regards; jamais aucune de ces fleurs qu'on trouve dans les jardins enchantés des *Mille et une Nuits* n'avait jeté aux yeux d'une péri ou d'une fée un pareil éblouissement.

« Ah! s'écria la duchesse en étendant la main vers la fleur, vous me l'aviez promise, Benvenuto, mais je vous avoue que je n'y comptais pas.

— Et pourquoi ne pas compter sur ma parole? dit Cellini en riant; vous me faisiez injure, madame.

— Oh! si votre parole m'eût promis une vengeance au lieu d'une galanterie, j'eusse été plus certaine de votre exactitude.

— Et qui vous dit que ce n'est pas l'une et l'autre? reprit Benvenuto en retirant sa main de manière à demeurer toujours maître du lis.

— Je ne vous comprends pas, dit la duchesse.

— Trouvez-vous que montées en gouttes de rosée, dit Benvenuto en montrant à la duchesse le diamant qui tremblait au fond du calice de la fleur, et qu'elle tenait, comme on s'en souvient, de la munificence corruptrice de Charles-Quint, les arrhes de certain marché qui doit enlever le duché de Milan à la France fassent un bon effet?

— Vous parlez en énigmes, mon cher orfévre : malheureusement, le roi va venir et je n'ai pas le temps de deviner les vôtres.

— Je vais vous en dire le mot, alors. Ce mot est un vieux proverbe : *Verba volant, scripta manent,* ce qui veut dire : Ce qui est écrit est écrit.

— Eh bien ! voilà ce qui vous trompe, mon cher orfévre, ce qui est écrit est brûlé ; ne croyez donc pas m'intimider comme vous feriez d'un enfant, et donnez-moi ce lis, qui m'appartient.

— Un instant, madame ; mais auparavant je dois vous avertir que, talisman entre mes mains, il perdra toute sa vertu entre les vôtres. Mon travail est encore plus précieux que vous ne le pensez. Là où la foule ne voit qu'un bijou, nous autres artistes nous cachons parfois une idée. Souhaitez-vous que je vous montre cette idée, madame?... Tenez, rien de plus facile, il suffit de pousser ce ressort invisible. La tige, comme vous le voyez, s'entr'ouvre, et au fond du calice on trouve, non pas un ver rongeur comme dans certaines fleurs naturelles ou dans certains cœurs faux, mais quelque chose de pareil, de pire peut-être, le déshonneur de la duchesse d'Étampes écrit de sa propre main, signé par elle. »

Et tout en parlant, Benvenuto avait poussé le ressort, ouvert la tige et tiré le billet de l'étincelante corolle. Alors il le déroula lentement et le montra tout ouvert à la duchesse, pâle de colère et muette d'épouvante.

« Vous ne vous attendiez guère à cela, n'est-ce pas, madame? reprit Benvenuto avec sang-froid en repliant la lettre et en la replaçant dans le lis. Si vous connaissiez mes habitudes, madame, vous seriez moins surprise; il y a un an, j'ai caché une échelle dans une statuette ; il y a un mois, j'ai caché une jeune fille dans une statue ; aujourd'hui, que pouvais-je glisser dans une fleur? un papier tout au plus, et c'est ce que j'ai fait.

— Mais, s'écria la duchesse, ce billet, ce billet infâme, je l'ai brûlé de mes propres mains ; j'en ai vu la flamme, j'en ai touché les cendres !

— Avez-vous lu le billet que vous avez brûlé?

— Non ! non ! insensée que j'étais, je ne l'ai pas lu !

— C'est fâcheux, car vous seriez convaincue maintenant *que la lettre d'une grisette peut faire autant de flamme et de cendres que la lettre d'une duchesse.*

— Mais il m'a donc trompée, ce lâche Ascanio !

—Oh ! madame, oh ! arrêtez-vous, ne soupçonnez pas même ce chaste et pur enfant qui, en vous trompant, du reste, n'eût employé contre vous que les armes dont vous vous serviez contre lui. Oh! non, non, il ne vous a pas trompée ; il ne rachèterait pas sa vie, il ne rachèterait pas la vie de Colombe par une tromperie. Non, il a été trompé lui-même.

— Et par qui? dites-moi cela.

— Par un enfant, par un écolier, par celui qui a blessé votre affidé, le vicomte de Marmagne, par un certain Jacques Aubry enfin dont le vicomte de Marmagne a dû vous dire deux mots.

— Oui, murmura la duchesse, oui, Marmagne m'a bien dit que cet écolier, ce Jacques Aubry, cherchait à pénétrer jusqu'à Ascanio pour lui enlever cette lettre.

— Et c'est alors que vous êtes descendue chez Ascanio ; mais les écoliers sont lestes, comme vous savez, et le nôtre avait déjà pris les devants. Tandis que vous sortiez de l'hôtel d'Étampes, il se glissait dans le cachot de son ami, et tandis que vous y entriez, vous, il en sortait.

— Mais je ne l'ai pas vu, je n'ai vu personne !

— On ne pense pas à regarder partout ; si vous aviez pensé à cela, vous auriez levé une natte, et sous cette natte vous eussiez vu un trou qui communiquait avec le cachot voisin.

— Mais Ascanio, Ascanio ?

— Quand vous êtes entrée, il dormait, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, pendant son sommeil, Aubry, à qui il avait refusé de donner cette lettre, l'a prise dans la poche de son habit et a mis une de ses lettres à lui à la place de l'autre. Trompée par l'enveloppe, vous avez cru brûler un billet de la duchesse d'Étampes. Point, vous avez brûlé une épître de Mlle Gervaise-Perrette Popinot.

— Mais cet Aubry qui a blessé Marmagne, ce manant qui a failli assassiner un gentilhomme, payera cher son insolence ; il est en prison, il est condamné.

— Il est libre, et c'est à vous surtout, madame, qu'il doit sa liberté.

— Comment cela ?

— C'est le pauvre prisonnier dont vous avez bien voulu demander en même temps que moi la grâce au roi François Ier.

— Oh ! insensée que j'étais ! » murmura la duchesse d'Étampes en se mordant les lèvres. Puis après avoir regardé fixement Benvenuto : « Et à quelle condition, continua-t-elle d'une voix haletante, me rendrez-vous cette lettre ?

— Je vous l'ai, je crois, laissé deviner, madame.

— Je devine mal, dites.

— Vous demanderez au roi la main de Colombe pour Ascanio.

— Allons donc, reprit Anne en riant d'un rire forcé, vous connaissez mal la duchesse d'Étampes, monsieur l'orfévre, si vous avez compté que mon amour reculerait devant une menace.

— Vous n'avez pas réfléchi avant de me répondre, madame !

— Je maintiens cependant ma réponse.

— Veuillez me permettre de m'asseoir sans cérémonie, madame, et de causer un moment avec vous sans détours, dit Benvenuto avec cette familiarité sublime qui est le propre des hommes supérieurs. Je ne suis qu'un humble sculpteur et vous êtes une grande duchesse ; mais laissez-moi vous dire que malgré la distance qui nous sépare nous sommes faits l'un et l'autre pour nous comprendre. Ne prenez pas vos airs de reine, ils seraient inutiles ; mon intention n'est pas de vous offenser, mais de vous éclairer, et votre fierté n'est pas de mise, puisque votre orgueil n'est pas en jeu.

— Vous êtes un singulier homme, en vérité, dit Anne en riant malgré elle. Parlez, voyons, je vous écoute.

— Je vous disais donc, madame la duchesse, reprit froidement Benvenuto, qu'en dépit de la différence de nos fortunes, nos positions étaient à peu près les mêmes, et que nous pouvions nous entendre et peut-être nous servir. Vous vous êtes écriée, quand je vous ai proposé de renoncer à Ascanio : La chose vous a paru impossible et insensée, et cependant je vous avais donné l'exemple, moi, madame.

— L'exemple ?

— Oui : comme vous aimez Ascanio, j'aimais Colombe.

— Vous ?

— Moi. Je l'aimais comme je n'avais encore aimé qu'une fois. J'aurais donné pour elle mon sang, ma vie, mon âme, et cependant je l'ai donnée, elle, à Ascanio.

— Voilà une passion bien désintéressée ! fit la duchesse avec ironie.

— Oh ! ne faites pas de ma douleur matière à raillerie, madame ; ne vous moquez pas de mes angoisses. J'ai beaucoup souffert ; mais, vous le voyez, j'ai compris que cette enfant n'était pas plus faite pour moi qu'Ascanio n'était fait pour vous. Écoutez-moi bien, madame : nous sommes l'un et l'autre, si ce rapprochement ne vous blesse pas trop, nous sommes de ces natures exceptionnelles et étranges qui ont une existence à part, des sentiments à part, et qui trouvent rarement à frayer avec les autres. Nous servons tous deux, madame, une souveraine et monstrueuse idole dont le culte nous a grandi le cœur et nous met plus haut que l'humanité. Pour vous, madame, c'est l'ambition qui est tout ; pour moi, c'est l'art. Or, nos divinités sont jalouses, et, quoi que nous en ayons, nous dominent toujours et partout. Vous avez désiré Ascanio comme une couronne ; j'ai désiré Colombe comme une Galatée. Vous avez aimé en duchesse, moi en artiste ; vous avez persécuté, moi j'ai souffert. Oh ! ne croyez pas que je vous calomnie dans ma pensée : j'admire votre énergie et je sympathise avec votre audace. Que le vulgaire en pense ce qu'il voudra : c'est grand, à votre point de

vue, de bouleverser le monde pour faire une place à celui qu'on aime. Je reconnais là une passion magistrale et forte, et je suis pour les caractères entiers, capables de ces crimes héroïques ; mais je suis aussi pour les caractères surhumains, car tout ce qui échappe au prévu, tout ce qui sort de l'ordinaire, me tente. Or, tout en aimant Colombe, j'ai considéré, madame, que ma nature altière et sauvage irait mal à cette âme pure et angélique. Colombe aimait Ascanio, mon inoffensif et gracieux élève ; mon âme rude et puissante lui eût fait peur. Alors j'ai dit d'une voix haute et impérieuse à mon amour de se taire, et, comme il résistait, j'ai appelé à mon secours l'art divin, et à nous deux nous avons terrassé cet amour rebelle et nous l'avons cloué au sol. Puis la Sculpture, ma vraie, ma seule, mon unique maîtresse, m'a mis au front sa lèvre ardente, et je me suis senti consolé. Faites comme moi, madame la duchesse, laissez ces enfants à leurs amours d'anges et ne les troublez pas dans leur ciel. Notre domaine à nous, c'est la terre et ses douleurs, ses combats et ses ivresses. Cherchez contre la souffrance un refuge dans l'ambition ; défaites des empires pour vous distraire ; jouez avec les rois et les maîtres du monde pour vous reposer. Ce sera bien fait, et je battrai des mains, et je vous approuverai. Mais ne détruisez pas la paix et la joie de ces pauvres innocents, qui s'aiment d'un si gentil amour sous le regard de Dieu et de la Vierge Marie.

— Qui donc êtes-vous, vraiment, maître Benvenuto Cellini? Je ne vous connaissais pas, dit la duchesse étonnée ; qui êtes-vous?

— Un maître homme, vrai Dieu ! comme vous êtes une maîtresse femme, reprit en riant l'orfèvre avec sa naïveté accoutumée; et si vous ne me connaissiez pas, vous voyez que j'avais un grand avantage sur vous ; je vous connaissais, moi, madame.

— Peut-être, fit la duchesse, et m'est avis que les maîtresses femmes aiment mieux et plus fort que les maîtres hommes, car elles font fi de vos abnégations surhumaines et elles défendent leurs amants de bec et d'ongles jusqu'à la dernière minute.

— Vous persistez donc à refuser Ascanio à Colombe?

— Je persiste à l'aimer pour moi.

— Soit. Mais puisque vous ne voulez pas céder de bonne grâce, prenez garde ! J'ai le poignet rude et je pourrais bien vous faire crier un peu dans la mêlée. Vous avez fait toutes vos réflexions, n'est-ce pas? Vous refusez bien décidément votre consentement à l'union d'Ascanio et de Colombe?

— Bien décidément, reprit la duchesse.

— C'est bon, à nos postes, s'écria Benvenuto, car voilà la bataille qui va commencer. »

En ce moment la porte s'ouvrit, et un huissier annonça le roi.

XLI

MARIAGE D'AMOUR.

François Ier parut en effet, donnant la main à Diane de Poitiers, avec laquelle il sortait de chez son fils malade. Diane, par je ne sais quel instinct de haine, avait vaguement pressenti qu'une humiliation menaçait sa rivale, et elle ne voulait pas manquer à ce doux spectacle.

Quant au roi, il ne se doutait de rien, ne voyait rien, ne soupçonnait rien ; il croyait Mme d'Étampes et Benvenuto parfaitement réconciliés, et comme il les vit, en entrant, ensemble et près l'un de l'autre, il les salua tous les deux à la fois, du même sourire et de la même inclination de tête.

« Bonjour, ma reine de la beauté ; bonjour, mon roi de l'art, dit-il ; de quelle chose causiez-vous donc ensemble? Vous avez l'air bien animés tous deux.

— Oh! mon Dieu ! sire, nous parlions politique, dit Benvenuto.

— Et quel sujet exerçait votre sagacité? Dites-le-moi, je vous prie.

— La question dont tout le monde s'occupe en ce moment, sire, continua l'orfèvre.

— Ah ! le duché de Milan ?

— Oui, sire.

— Eh bien ! qu'en disiez-vous?

— Nous étions d'avis différents, sire : l'un de nous disait que l'Empereur pourrait bien vous refuser le duché de Milan, et, le donnant à votre fils Charles, se dégager ainsi de sa promesse.

— Et lequel de vous disait cela ?

— Je crois que c'était Mme d'Étampes. »

La duchesse devint pâle comme la mort.

« Si l'Empereur faisait cela, ce serait une infâme trahison ! dit François Ier; mais il ne le fera pas.

— Dans tous les cas, s'il ne le fait pas, dit Diane, se mêlant à son tour à la conversation, ce ne sera pas, à ce que l'on assure, faute que le conseil lui en ait été donné.

— Et par qui? s'écria François Ier. Ventre-mahom! je voudrais savoir par qui!

— Bon Dieu! ne vous irritez pas tant, sire, reprit Benvenuto; nous disions cela comme nous dirions autre chose, et c'étaient de simples conjectures en l'air, avancées par nous en forme de conversation: nous sommes de pauvres politiques, madame la duchesse et moi, sire. Madame la duchesse, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, est trop femme pour s'occuper d'autre chose que de toilette; et moi, sire, je suis trop artiste pour m'occuper d'autre chose que d'art. N'est-ce pas, madame la duchesse?

— Le fait est, mon cher Cellini, dit François Ier, que vous avez chacun une trop belle part pour rien envier aux autres, fût-ce même le duché de Milan. Mme la duchesse d'Étampes est reine par sa beauté; vous, vous êtes roi par votre génie.

— Roi, sire?

— Oui, roi, et si vous n'avez pas comme moi trois lis dans vos armes, vous en avez un à la main qui me paraît plus beau qu'aucun de ceux qu'aient jamais fait éclore le plus beau rayon de soleil ou le plus beau champ du blason.

— Ce lis n'est point à moi, sire, il est à Mme d'Étampes, qui l'avait commandé à mon élève Ascanio; seulement, comme celui-ci ne pouvait le finir, comprenant le désir qu'avait Mme la duchesse d'Étampes de voir un si riche bijou entre ses mains, je me suis mis à l'œuvre et l'ai achevé, désirant de toute mon âme en faire le symbole de la paix que nous nous sommes jurée l'autre jour à Fontainebleau en face de Votre Majesté.

— C'est une merveille, dit le roi, qui étendit la main pour le prendre.

— N'est-ce pas, sire? répondit Benvenuto en retirant le lis sans affectation, et il mérite bien que Mme la duchesse d'Étampes paye magnifiquement le jeune artiste dont il est le chef-d'œuvre.

— C'est mon intention aussi, dit Mme d'Étampes, et je lui garde une récompense qui pourrait faire envie à un roi.

— Mais vous savez, madame, que cette récompense, toute précieuse qu'elle est, n'est point celle qu'il ambitionne. Que voulez-vous, madame! nous sommes capricieux, nous autres artistes, et souvent ce qui ferait, comme vous le dites, envie à un roi, est considéré par nous d'un œil de dédain.

—Il faudra pourtant, dit Mme d'Étampes, la rougeur de la colère lui montant au front, qu'il se contente de celle que je lui garde, car je vous l'ai déjà dit, Benvenuto, ce ne sera qu'à la dernière extrémité que je lui en accorderai une autre.

— Eh bien! tu me confieras ce qu'il désire, à moi, dit François Ier à Benvenuto en étendant de nouveau la main vers le beau lis, et si la chose n'est pas trop difficile, nous tâcherons de l'arranger.

— Regardez le bijou avec attention, sire, dit Benvenuto en mettant la tige de la fleur dans la main du roi; examinez-en tous les détails, et Votre Majesté verra que toutes les récompenses sont au-dessous du prix que mérite un tel chef-d'œuvre. »

En disant ces mots, Benvenuto fixa son regard perçant sur la duchesse, mais celle-ci avait une telle puissance sur elle-même qu'elle vit sans sourciller le lis passer des mains de l'artiste entre les mains du roi.

« C'est vraiment miraculeux, dit le roi. Mais où avez-vous trouvé le magnifique diamant qui enflamme le calice de cette belle fleur?

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, sire, répondit d'un ton de bonhomie charmante Benvenuto: c'est Mme la duchesse d'Étampes qui l'a fourni à mon élève.

— Je ne vous connaissais pas ce diamant, duchesse, dit le roi; d'où vous vient-il donc?

— Mais probablement d'où viennent les diamants, sire, des mines de Guzarate ou de Golconde.

— Oh! dit Benvenuto, c'est toute une histoire que celle de ce diamant, et si Votre Majesté désire la savoir, je la lui dirai. Ce diamant et moi nous sommes de vieilles connaissances, car c'est pour la troisième fois que ce diamant me passe entre les mains. Je l'ai d'abord mis en œuvre sur la tiare de notre saint-père le pape, où il faisait un merveilleux effet; puis, d'après l'ordre de Clément VII, je l'ai monté sur un missel que Sa Sainteté offrit à l'empereur Charles-Quint; puis, comme l'empereur Charles-Quint désirait porter constamment sur lui, comme ressource sans doute dans un cas extrême, ce diamant, qui vaut plus d'un million, je le lui ai monté en bague, sire. Votre Majesté ne l'a-t-elle pas remarqué à la main de son cousin l'Empereur!

— Si fait, je me rappelle, s'écria le roi; oui, le

premier jour de notre entrevue, à Fontainebleau, il l'avait au doigt. Comment ce diamant se trouve-t-il en votre possession, duchesse?

— Oui! dites, s'écria Diane, dont les yeux étincelèrent de joie, comment un diamant de cette valeur est-il passé des mains de l'Empereur entre les vôtres?

— Si c'était à vous que cette question fût faite, reprit Mme d'Étampes, la réponse vous serait facile, madame, en supposant toutefois que vous avouez certaines choses à d'autres qu'à votre confesseur.

— Vous ne répondez pas à la question du roi, madame, répondit Diane de Poitiers.

— Oui, répondit François Ier, comment ce diamant se trouve-t-il entre vos mains?

— Demandez à Benvenuto, dit Mme d'Étampes, portant un dernier défi à son ennemi; Benvenuto vous le dira.

— Parle donc, dit le roi, et à l'instant même! je suis las d'attendre.

— Eh bien, sire, dit Benvenuto, je dois l'avouer à Votre Majesté, à la vue de ce diamant d'étranges soupçons me sont venus comme à elle. Or, vous le savez, c'était au temps où nous étions ennemis, Mme d'Étampes et moi; je n'aurais donc pas été fâché d'apprendre quelque bon petit secret qui pût la perdre aux yeux de Votre Majesté. Alors je me suis mis en quête et j'ai appris.

— Tu as appris...? »

Benvenuto jeta un regard rapide sur la duchesse et vit qu'elle souriait. Cette force de résistance qui était dans son caractère lui plut, et au lieu de finir brutalement la lutte d'un coup, il résolut de la prolonger comme fait un athlète sûr de la victoire, mais qui, ayant rencontré un adversaire digne de lui, veut faire briller toute sa force et toute son adresse.

« Tu as appris...? répéta le roi.

— J'ai appris qu'elle l'avait tout bonnement acheté du juif Manassès. Oui, sire, sachez cela pour votre gouverne : il paraît que depuis son entrée en France votre cousin l'Empereur a tant jeté d'argent sur sa route, qu'il en est à mettre ses diamants en gage, et que Mme d'Étampes recueille avec une magnificence royale ce que la pauvreté impériale ne peut conserver.

— Ah! foi de gentilhomme, c'est fort plaisant! s'écria François Ier, doublement flatté dans sa vanité d'amant et dans sa jalousie de roi. Mais, belle dame, j'y songe, ajouta-t-il en s'adressant à la duchesse, vous avez dû vous ruiner pour faire une telle emplette, et véritablement c'est à nous de réparer le désordre qu'elle a mis dans vos finances. Rappelez-nous que nous sommes votre débiteur de la valeur de ce diamant, car il est véritablement si beau que je tiens à ce que, ne vous venant pas de la main d'un Empereur, il vous vienne au moins de celle d'un roi.

— Merci, Benvenuto, dit à demi-voix la duchesse, et je commence à croire, comme vous le prétendez, que nous étions faits pour nous entendre.

— Que dites-vous là? dit le roi.

— Oh! rien, sire, je m'excuse près de la duchesse de ce premier soupçon qu'elle veut bien me pardonner, ce qui est d'autant plus généreux de sa part qu'à côté de ce premier soupçon ce lis en avait fait naître un autre.

— Et lequel? » demanda François Ier, tandis que Diane, que sa haine avait empêchée d'être la dupe de cette comédie, dévorait du regard sa triomphante rivale.

La duchesse d'Étampes vit qu'elle n'en avait pas encore fini avec son infatigable ennemi, et un léger nuage de crainte passa sur son front, mais, il faut le dire à sa louange, pour disparaître aussitôt. Il y a plus, elle profita de la préoccupation même que les paroles de Benvenuto Cellini avaient mise dans l'esprit de François Ier pour essayer de reprendre le lis, que le roi tenait toujours; mais Benvenuto, sans affectation, passa entre elle et le roi.

« Lequel? Oh! celui-ci, je l'avoue, dit-il en souriant, celui-ci, il était si infâme, que je ne sais si je ne dois pas en être pour la honte de l'avoir eu, et si ce ne serait pas encore ajouter à mon crime que d'avoir l'impudeur de l'avouer. Il me faudra donc, je le déclare, un ordre exprès de Votre Majesté pour que j'ose...

— Osez, Cellini, je vous l'ordonne, dit le roi.

— Eh bien! j'avoue d'abord avec mon naïf orgueil d'artiste, reprit Cellini, que j'avais été surpris de voir Mme d'Étampes charger l'apprenti d'un travail que le maître aurait été heureux et fier d'exécuter pour elle. Vous rappelez-vous mon apprenti Ascanio, sire? c'est un jeune et charmant cavalier, et qui pourrait poser pour l'Endymion, je vous jure!

—Eh bien, après? » reprit le roi, dont les sourcils

se contractèrent au soupçon qui vint tout à coup lui mordre le cœur.

Pour cette fois, il était évident que, malgré tout son pouvoir sur elle-même, Mme d'Étampes était au supplice. D'abord, elle lisait dans les yeux de Diane de Poitiers une curiosité perfide, et puis elle n'ignorait pas que si François Ier eût pardonné peut-être la trahison envers le roi, il ne pardonnerait certainement pas une infidélité envers l'amant. Cependant, comme s'il ne remarquait pas son angoisse, Benvenuto poursuivit :

« Je pensais donc à la beauté de mon Ascanio et je songeais, pardon, mesdames, pour ce que cette pensée peut avoir d'impertinent pour des Français, mais je suis fait aux façons de nos princesses italiennes, qui, en amour, il faut le dire, sont de bien faibles mortelles; je pensais donc qu'un sentiment auquel l'art était étranger...

— Maître, dit François Ier en fronçant les sourcils, songez à ce que vous allez dire.

— Aussi me suis-je excusé d'avance de ma témérité et ai-je demandé à garder le silence.

— J'en suis témoin, dit Diane, c'est vous qui lui avez commandé de parler, sire; et maintenant qu'il a commencé...

— Il est toujours temps de s'arrêter, dit la duchesse d'Étampes, quand on sait que ce que l'on va dire est un mensonge.

— Je m'arrêterai si vous le voulez, madame, reprit Benvenuto; vous savez bien que vous n'avez qu'un mot à dire pour cela.

— Oui, mais, moi, je veux qu'il continue. Vous avez raison, Diane, il y a des choses qui veulent être creusées jusqu'au fond. Dites, maître, dites, reprit le roi en couvrant d'un même regard le sculpteur et la duchesse.

— Mes conjectures allaient donc leur train, quand une incroyable découverte vint leur ouvrir un nouveau champ.

— Laquelle? s'écrièrent à la fois le roi et Diane de Poitiers.

— Je me traîne, murmura Cellini en s'adressant à la duchesse.

— Sire, reprit la duchesse, vous n'avez pas besoin de tenir ce lis à la main pour entendre toute cette longue histoire. Votre Majesté est si bien habituée à tenir un sceptre et à le tenir d'une main ferme, que j'ai peur que cette fleur fragile ne se brise entre ses doigts. »

Et en même temps la duchesse d'Étampes, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, étendit le bras pour reprendre le bijou.

« Pardon, madame la duchesse, dit Cellini; mais comme le lis joue dans toute cette histoire un rôle important, permettez que pour joindre la démonstration au récit...

— Le lis joue un rôle important dans l'histoire que vous allez raconter, maître? s'écria Diane de Poitiers en arrachant, par un mouvement rapide comme la pensée, la fleur des mains du roi. Alors Mme d'Étampes a raison, car pour peu que l'histoire soit celle que je soupçonne, mieux vaut que ce lis soit entre mes mains qu'entre les vôtres; car avec ou sans intention, peut-être que, dans un mouvement dont elle ne serait pas maîtresse, Votre Majesté le briserait. »

Mme d'Étampes devint affreusement pâle, car elle se crut perdue; elle saisit vivement la main de Benvenuto, ses lèvres s'ouvrirent pour parler, mais par un retour sur elle-même sans doute, sa main lâcha presque aussitôt celle de l'artiste, et ses lèvres se refermèrent.

« Dites ce que vous avez à dire, fit-elle les dents serrées, dites... » Puis elle ajouta d'une voix si basse que Benvenuto put seul l'entendre : « Si vous l'osez.

— Oui, dites, et prenez garde à vos paroles, maître, dit le roi.

— Et vous, madame, prenez garde à votre silence, dit Benvenuto.

— Nous attendons! s'écria Diane, ne pouvant plus contenir son impatience.

— Eh bien! figurez-vous, sire; imaginez-vous, madame, qu'Ascanio et Mme la duchesse d'Étampes correspondaient. »

La duchesse chercha sur elle, puis autour d'elle s'il n'y avait pas quelque arme dont elle pût poignarder l'orfévre.

« Correspondaient? reprit le roi.

— Oui, correspondaient; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que dans cette correspondance entre Mme la duchesse d'Étampes et le pauvre apprenti ciseleur, il était question d'amour.

— Les preuves! maître! vous avez des preuves, j'espère! s'écria le roi furieux.

— Oh! mon Dieu, oui, sire, j'en ai, reprit Benvenuto. Votre Majesté comprend bien que je ne me serais pas laissé aller à de tels soupçons si je n'avais pas eu les preuves.

— Alors, donnez-les à l'instant même, puisque vous les avez, dit le roi.

— Quand je dis que je les ai, je me trompe : c'était Votre Majesté qui les avait tout à l'heure.

— Moi! s'écria le roi.

— Et c'est Mme de Poitiers qui les a maintenant.

— Moi! s'écria Diane.

— Oui, reprit Benvenuto, qui, entre la colère du roi et les haines et les terreurs des deux plus grandes dames du monde, conservait tout son sang-froid et toute son aisance. Oui, car les preuves sont dans ce lis.

— Dans ce lis! » s'écria le roi en reprenant la fleur des mains de Diane de Poitiers et en retournant le bijou avec une attention à laquelle cette fois l'amour de l'art n'avait aucune part. « Dans ce lis!

— Oui, sire, dans ce lis, reprit Benvenuto. Vous savez qu'elles y sont, madame, continua-t-il d'un ton significatif en se tournant vers la duchesse haletante.

— Transigeons, dit la duchesse. Colombe n'épousera point d'Orbec.

— Ce n'est point assez, murmura Cellini : il faut qu'Ascanio épouse Colombe.

— Jamais! » fit Mme d'Étampes.

Cependant le roi retournait dans ses doigts le lis fatal avec une anxiété et une colère d'autant plus douloureuses qu'il n'osait les exprimer ouvertement.

« Les preuves sont dans ce lis! dans ce lis! répétait-il; mais je n'y vois rien, dans ce lis!

— C'est que Votre Majesté ne connaît pas le secret à l'aide duquel il s'ouvre.

— Il y a un secret? montrez-le-moi, messire, à l'instant même, ou plutôt... »

François Ier fit un mouvement pour briser la fleur; les deux femmes poussèrent un cri; François Ier s'arrêta.

« Oh! sire, ce serait dommage, s'écria Diane; un si charmant bijou! donnez-le-moi, sire, et je vous réponds que s'il y a un secret, je le trouverai, moi. »

Et ses doigts fins et agiles, doigts de femme rendus plus subtils par la haine, se promenèrent sur toutes les aspérités du bijou, fouillèrent tous les creux, tandis que la duchesse d'Étampes, prête à défaillir, suivait d'un œil presque hagard toutes les tentatives infructueuses un instant. Enfin, soit bonheur, soit divination de rivale, Diane toucha le point précis de la tige.

La fleur s'ouvrit.

Les deux femmes poussèrent encore ensemble un même cri : l'une de joie, l'autre de terreur. La duchesse s'élança pour arracher le lis des mains de Diane; mais Benvenuto la retint d'une main, tandis qu'il lui montrait de l'autre la lettre, qu'il avait tirée de sa cachette. En effet, un coup d'œil rapide jeté sur le calice de la fleur lui montra qu'il était vide.

« Je consens à tout, dit la duchesse écrasée et n'ayant plus la force de soutenir une pareille lutte.

— Sur l'Évangile? dit Benvenuto.

— Sur l'Évangile.

— Eh bien! maître, dit le roi impatienté, où sont ces preuves? Je ne vois là qu'un vide ménagé avec beaucoup d'adresse dans la fleur, mais il n'y a rien dans ce vide.

— Non, sire, il n'y a rien, répondit Benvenuto.

— Oui, mais il a pu y avoir quelque chose, dit Diane.

— Madame a raison, reprit Benvenuto.

— Maître! s'écria le roi les dents serrées, savez-vous qu'il pourrait être dangereux de continuer plus longtemps cette plaisanterie, et que de plus forts que vous se sont repentis d'avoir joué avec ma colère?

— Aussi serais-je au désespoir de l'encourir, sire, reprit Cellini sans se déconcerter; mais rien ici n'est fait pour l'exciter, et Votre Majesté n'a pas pris, je l'espère, mes paroles au sérieux. Aurais-je osé porter si légèrement une accusation si grave? Mme d'Étampes peut vous montrer les lettres que contenait ce lis si vous êtes curieux de les voir. Elles parlent bien réellement d'amour, mais de l'amour de mon pauvre Ascanio pour une noble demoiselle, amour qui, au premier abord sans doute, semble fou et impossible; mais mon Ascanio s'imaginant, en véritable artiste qu'il est, qu'un beau bijou n'est pas loin de valoir une belle fille, s'est adressé à Mme d'Étampes comme à une providence, et a fait de ce lis son messager. Or vous savez, sire, que la Providence peut tout; et vous ne serez pas jaloux de celle-là, j'imagine, puisque en faisant le bien, elle vous associe à ses mérites. Voilà le mot de l'énigme, sire, et si tous les détours où je me suis amusé ont offensé Votre Majesté, qu'elle me pardonne en se rappelant la précieuse et noble familiarité dans laquelle elle a bien voulu jusqu'à présent m'admettre. »

Ce discours quasi académique changea la face de

la scène. A mesure que Benvenuto parlait, le front de Diane se rembrunissait, celui de Mme d'Étampes se déridait, et le roi reprenait son sourire et sa belle humeur. Puis quand Benvenuto eut fini :

« Pardon, ma belle duchesse, cent fois pardon, dit François Ier, d'avoir pu vous soupçonner un instant. Que puis-je faire, dites-moi, pour racheter ma faute et mériter mon pardon ?

— Octroyer à Mme la duchesse d'Étampes la demande qu'elle va vous faire, comme Votre Majesté m'a déjà octroyé celle que je lui ai faite.

— Parlez pour moi, maître Cellini, puisque vous savez ce que je désire, dit la duchesse, s'exécutant de meilleure grâce que Benvenuto ne l'aurait cru.

— Eh bien! sire, puisque madame la duchesse me charge d'être son interprète, sachez que son désir est de voir intervenir votre toute-puissante autorité dans les amours du pauvre Ascanio.

— Oui-da, dit le roi en riant; je consens de grand cœur à faire le bonheur du gentil apprenti. Le nom de l'amoureuse ?

— Colombe d'Estourville, sire.

— Colombe d'Estourville! s'écria François Ier.

— Sire, que Votre Majesté se souvienne que c'est Mme la duchesse d'Étampes qui vous demande cette grâce. Voyons, madame, joignez-vous donc à moi, ajouta Benvenuto en faisant de nouveau passer hors de sa poche un coin de sa lettre, car si vous vous taisez plus longtemps, Sa Majesté croira que vous demandez la chose par pure complaisance pour moi.

— Est-ce vrai que vous désirez ce mariage, madame? dit François Ier.

— Oui, sire, murmura Mme d'Étampes; je le désire... vivement. »

L'adverbe était amené par une nouvelle exhibition de la lettre.

« Mais sais-je, moi, reprit François Ier, si le prévôt acceptera pour gendre un homme sans nom et sans fortune?

— D'abord, sire, répondit Benvenuto, le prévôt, en sujet fidèle, n'aura pas, soyez-en certain, d'autre volonté que celle de son roi. Ensuite Ascanio n'est pas sans nom. Il se nomme Gaddo-Gaddi, et un de ses aïeux a été podestat de Florence. Il est orfévre, c'est vrai, mais en Italie pratiquer l'art n'est pas déroger. D'ailleurs, ne fût-il pas noble d'ancienne noblesse, comme je me suis permis d'inscrire son nom sur les lettres patentes que Sa Majesté m'a fait remettre, il serait noble de nouvelle création. Ah! ne croyez pas que cet abandon de ma part soit un sacrifice. Récompenser mon Ascanio, c'est me récompenser deux fois moi-même. Ainsi, c'est dit, sire, le voilà seigneur de Nesle, et je ne le laisserai pas manquer d'argent; il pourra, s'il veut, laisser là l'orfévrerie et acheter une compagnie de lances ou une charge à la cour; j'y pourvoirai de mes deniers.

— Et nous aurons soin, bien entendu, dit le roi, que votre générosité n'altère pas trop votre bourse.

— Ainsi donc, sire...? reprit Benvenuto.

— Va pour Ascanio Gaddo-Gaddi, seigneur de Nesle! s'écria le roi en riant à gorge déployée, tant la certitude de la fidélité de Mme d'Étampes l'avait mis de joyeuse humeur.

— Madame, dit à demi-voix Cellini, vous ne pouvez pas, vous en conviendrez, laisser au Châtelet le seigneur de Nesle; c'était fort bon pour Ascanio. »

Mme d'Étampes appela un officier des gardes et lui dit à voix basse quelques paroles qui se terminèrent par celles-ci :

« Au nom du roi.

— Que faites-vous? madame, demanda François Ier.

— Rien, sire, répondit Cellini, Mme la duchesse d'Étampes envoie chercher le futur.

— Où cela ?

— Où Mme d'Étampes, qui connaissait la bonté du roi, l'a prié d'attendre le bon plaisir de Sa Majesté. »

Un quart d'heure après, la porte de l'appartement où attendaient Colombe, le prévôt, le comte d'Orbec, l'ambassadeur d'Espagne et à peu près tous les seigneurs de la cour, à l'exception de Marmagne, encore alité, s'ouvrit. Un huissier cria : « Le roi! »

François Ier entra, donnant la main à Diane de Poitiers et suivi par Benvenuto, qui soutenait à un bras la duchesse d'Étampes et à l'autre Ascanio, aussi pâles l'un que l'autre.

A l'annonce faite par l'huissier, tous les courtisans se retournèrent et demeurèrent un instant stupéfaits en apercevant ce singulier groupe. Colombe pensa s'évanouir.

Cet étonnement redoubla lorsque François Ier, faisant passer le sculpteur devant lui, dit à haute voix :

« Maître Benvenuto, prenez un instant notre

place et notre autorité ; parlez comme si vous étiez le roi, et qu'on vous obéisse comme au roi.

— Prenez garde, sire, répondit l'orfévre ; pour me tenir dans votre rôle, je vais être magnifique.

— Allez, Benvenuto, dit François Ier en riant, chaque trait de magnificence sera une flatterie.

— A la bonne heure, sire, voilà qui me met à mon aise, et je vais vous louer tant que je pourrai. Or çà, continua-t-il, n'oubliez pas, vous tous qui m'écoutez, que c'est le roi qui parle par ma bouche. MM. les notaires, vous avez préparé le contrat auquel Sa Majesté daigne signer. Écrivez les noms des époux. »

Les deux notaires prirent la plume et s'apprêtèrent à écrire sur les contrats, dont l'un devait rester aux archives du royaume et l'autre dans leur cabinet.

« D'une part, continua Benvenuto, d'une part, noble et puissante demoiselle Colombe d'Estourville.

— Colombe d'Estourville, répétèrent machinalement les notaires, tandis que les auditeurs écoutaient dans le plus grand étonnement.

— De l'autre, continua Cellini, très-noble et très-puissant Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle.

— Ascanio Gaddi! s'écrièrent en même temps le prévôt et d'Orbec.

— Un ouvrier? s'écria avec douleur le prévôt en se tournant vers le roi.

— Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle, reprit Benvenuto sans s'émouvoir, auquel Sa Majesté accorde les grandes lettres de naturalisation et la place d'intendant des châteaux royaux.

— Si Sa Majesté l'ordonne ainsi, j'obéirai, dit le prévôt ; toutefois...

— Ascanio Gaddi, continua Benvenuto, à la considération duquel Sa Majesté accorde à messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris, le titre de chambellan.

— Sire, je suis prêt à signer, dit d'Estourville, enfin vaincu.

— Mon Dieu! mon Dieu ! murmura Colombe en retombant sur sa chaise, n'est-ce pas un rêve que tout cela ?

— Et moi? s'écria d'Orbec, et moi ?

— Quant à vous, reprit Cellini, continuant ses fonctions royales, quant à vous, comte d'Orbec, je vous fais grâce de l'enquête que j'aurais le droit d'ordonner sur votre conduite. La clémence est une vertu royale, aussi bien que la générosité, n'est-ce pas, sire ? Mais voici les contrats proposés, signons, messieurs, signons.

— C'est qu'il fait la Majesté à merveille! » s'écria François Ier, heureux comme un roi en vacances.

Puis il passa la plume à Ascanio, qui signa d'une écriture tremblante, et qui, après avoir signé, passa lui-même la plume à Colombe, que Mme Diane, pleine de bonté, avait été chercher à sa place et soutenait. Les mains des deux amants se touchèrent et ils faillirent s'évanouir.

Puis vint Mme Diane, qui passa la plume à la duchesse d'Étampes, laquelle la passa au prévôt, le prévôt à d'Orbec, et d'Orbec à l'ambassadeur d'Espagne.

Au-dessous de tous ces grands noms, Cellini écrivit distinctement et fermement le sien. Ce n'était cependant pas celui qui faisait le moindre sacrifice.

Après avoir signé, l'ambassadeur d'Espagne s'approcha de la duchesse.

« Nos plans tiennent toujours, madame? dit-il.

— Eh ! mon Dieu ! dit la duchesse, faites ce que vous voudrez : que m'importe la France ! que m'importe le monde ! »

Le duc s'inclina.

« Ainsi, dit à l'ambassadeur, au moment où il reprenait sa place, son neveu, jeune diplomate encore inexpérimenté, ainsi, dans les intentions de l'Empereur, ce n'est pas le roi François Ier, mais son fils qui sera duc de Milan.

— Ce ne sera ni l'un ni l'autre, » répondit l'ambassadeur.

Pendant ce temps, les autres signatures allaie[nt]
leur train.

Puis, lorsque chacun eut mis son nom au
bonheur d'Ascanio et de Colombe, Benver
procha de François Ier, et mettant un ge
devant lui :

« Sire, dit-il, après avoir ordon
prier Votre Majesté en humble et
viteur. Votre Majesté veut-elle
nière grâce ?

— Dis, Benvenuto, dis,
qui était en train d'accorder
c'était encore, à tout prendr
auquel un roi trouve le plus d
que souhaites-tu ?

— Retourner en Italie, sire

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'écria le roi ; vous voulez me quitter quand il vous reste tant de chefs-d'œuvre à me faire ? Je ne veux pas.

— Sire, répondit Benvenuto, sire, je reviendrai, je vous le jure. Mais laissez-moi partir, laissez-moi revoir mon pays, j'en ai besoin pour le moment. Je ne dis pas ce que je souffre, continua-t-il en baissant la voix et en secouant mélancoliquement la tête. Mais je souffre beaucoup de douleurs que je ne saurais raconter, et l'air seul de la patrie peut cicatriser mon cœur blessé. Vous êtes un grand, vous êtes un généreux roi que j'aime. Je reviendrai, sire, mais permettez-moi auparavant d'aller me guérir là-bas au soleil. Je vous laisse Ascanio, ma pensée ; Pagolo, ma main : ils suffiront à vos rêves d'artiste jusqu'à mon retour, et quand j'aurai reçu le baiser des brises de Florence, ma mère, je reviendrai vers vous, mon roi, et la mort seule pourra nous séparer.

— Allez donc ! dit tristement François Ier. Il sied que l'art soit libre comme les hirondelles, allez. »

Puis le roi tendit à Benvenuto sa main, que Benvenuto baisa avec toute l'ardeur de la reconnaissance.

En se retirant, Benvenuto se trouva près de la duchesse.

« Est-ce que vous m'en voulez beaucoup, madame ? dit-il en glissant aux mains de la duchesse le fatal billet qui, pareil à un talisman magique, venait de faire des choses impossibles.

— Non, dit la duchesse, toute joyeuse de le tenir enfin, non, et cependant vous m'avez battue par des moyens...

— Allons donc, dit Benvenuto, je vous en ai menacée, mais croyez-vous que je m'en fusse servi ?

— Dieu du ciel ! s'écria la duchesse frappée d'un trait de lumière ; voilà ce que c'est de vous avoir cru pareil à moi ! »

Le lendemain, Ascanio et Colombe furent mariés à la chapelle du Louvre, et malgré les règles de l'étiquette, les deux jeunes gens obtinrent que Jacques Aubry et sa femme assistassent à la cérémonie.

C'était une grande faveur, mais on conviendra que le pauvre écolier l'avait bien méritée.

XIV

MARIAGE DE CONVENANCE.

Huit jours après, Hermann épousa solennellement dame Perrine, qui lui apporta en dot vingt mille livres tournois et la certitude qu'il serait père.

Hâtons-nous de dire que ce fut cette certitude qui détermina le brave Allemand, bien plus encore que les vingt mille livres tournois.

Le soir même du mariage d'Ascanio et de Colombe, quelques instances que purent lui *faire* les deux jeunes gens, Benvenuto partit pour Florence.

Ce fut pendant ce retour qu'il fondit sa statue de Persée, qui fait encore aujourd'hui l'un des ornements de la place du Vieux-Palais, et qui ne fut peut-être sa plus belle œuvre que parce qu'il l'accomplit dans sa plus grande douleur.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

LE CORRICOLO.

SYLVANDIRE.

GEORGE.

ASCANIO.

FIN DE LA TABLE.






Biblioteca Ateneu Barcelonès
1006188457